



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

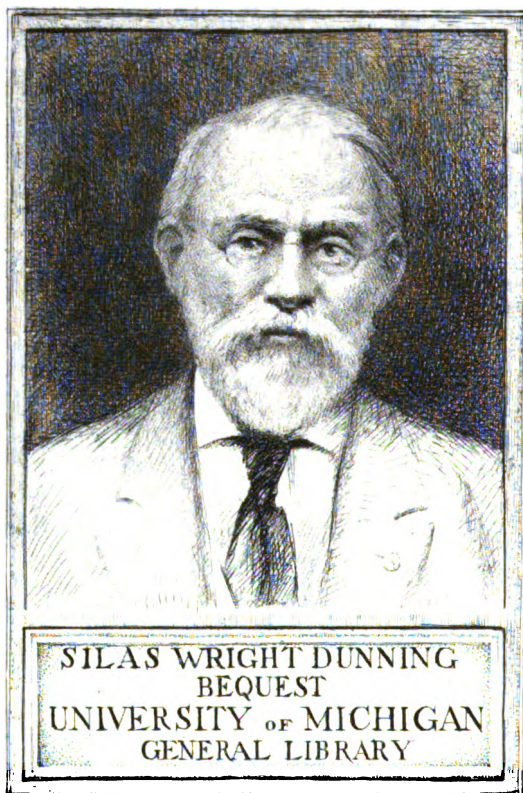
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 44132





D  
6  
V  
S





ANNALES  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
**DU DÉPARTEMENT DES VOSGES**



**La Société d'Emulation du département des Vosges,  
fondée à Epinal le 8 janvier 1825, a été reconnue comme  
établissement d'utilité publique par ordonnance royale du  
28 octobre 1829.**

# ANNALES

DE LA

## SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES

---

---

1887

---

---

EPINAL

CHEZ M. V. COLLOT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ  
RUE DU BOUDIOU, 13

—  
PARIS

CHEZ M. AUG. GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82

—  
1887





Dunning  
Hijhoff  
1-20-28  
16125

# EXTRAITS

## DES

# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

---

SÉANCE DU 21 JANVIER 1886

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

**Présents : MM. BARADEZ, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, GARNIER, GAZIN, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, OHMER, THOUVENIN, VOULOT.**

**Excusés : MM. BALLANDE, GANIER et RETOURNARD.**

Avant l'ouverture de la séance, M. Lebrunt propose de voter des remerciements à M. Le Moyne, président sortant, pour son dévouement à la Société pendant les deux années qui viennent de s'écouler. La Société adopte cette proposition avec mention au procès-verbal, et décide que M. Le Moyne sera informé de cette décision.

*Correspondance.* — M. le Président a reçu, à l'occasion du nouvel an, les cartes de visite de MM. Gérard, de Grandprey, Guérin, Le Plé, et de Souhesmes.

La circulaire du Ministre de l'instruction publique du 11 janvier 1886, sur les assemblées générales de communautés d'habitants en France, est renvoyée aux deux Commissions réunies d'histoire et des sciences.

Lettre de M. Figarol, président de la Société pour l'essai des engrais chimiques, invitant M. le Président de la Société à la réunion générale et à la fête annuelles.

M. d'Arbois de Jubainville envoie une note imprimée sur le *Peronospora viticola*. Renvoi à la Commission d'agriculture.

La note de l'Académie de Metz intitulée « Enquête sur le moyen de connaître ce qui manque aux terres cultivables pour qu'elles aient le maximum de fertilité » est renvoyée à la Commission d'agriculture.

Lettre du Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts du 23 décembre 1885 accordant une subvention de 125 fr. pour payer le solde des frais des fouilles entreprises à Grand par M. Voulot. M. Le Moine a remercié M. le Ministre le lendemain, et avisé M. Voulot. La Société renouvelle ses remerciements à M. le Ministre.

M. Lebrunt signale dans le numéro de décembre 1885 du *Journal des Savants*, parmi les prix proposés par l'Académie des sciences : 1<sup>o</sup> le prix Montyon, de sept cents francs, à celui qui aura perfectionné ou inventé des instruments utiles aux progrès de l'agriculture, des arts mécaniques ou des sciences ; 2<sup>o</sup> le prix Desmazières, de seize cents francs, à l'auteur du meilleur ou du plus utile écrit sur tout ou partie de la cryptogamie ; 3<sup>o</sup> enfin le prix Bréard, de cent mille francs, à celui qui aura trouvé le moyen de guérir du choléra asiatique ou qui aura découvert les causes de ce terrible fléau.

L'échange de nos publications avec celles de la Société d'études historiques, scientifiques, artistiques et littéraires des Hautes-Alpes, à Gap, demandé par cette Société, est décidé.

La Société a reçu les ouvrages suivants envoyés par leurs auteurs, membres de la Société : M. d'Arbois de Jubainville « le *Peronospora viticola* » ; M<sup>rs</sup> Barbier de Montault « le Maître-autel de la collégiale de Saint-Léonard (Haute-Vienne) » et « Lettres testimoniales d'un évêque de Marseille » ; M. l'abbé Chapelier « Archéologie et épigraphie de l'église de Domjulien » ; et « le R. P. Jean Bedel, sa vie et ses œuvres » ; M. Daguin « Flore de la Haute-Marne », publié en collaboration avec M. Aubriot. Cet ouvrage, sur l'importance duquel M. Haillant appelle l'attention de la Société, est renvoyé à M. Berher ; M. Germain « Anciennes cloches de Lorraine » et « le Passage du pape Eugène II à Lions-devant-Dun » ;



M. Maxe-Werly « Classification des monnaies gauloises » ; M. Papier « Marques de potiers ». « Sur cinq inscriptions nouvelles découvertes dans les environs de Bêjà (Tunisie), et « Commentaire sur dix-huit inscriptions nouvelles » ; M. Schumann « Les Vosges poétiques » et « Le Bourget » poésie. La Société renouvelle ses remerciements aux auteurs.

Renvoi à la Commission agricole : 1<sup>o</sup> d'un résumé fait par M. Delteil dans les *Annales de la Société académique de Nantes*, 1885, 1<sup>er</sup> semestre, p. 101 à 107, d'un article de M. Grandeau intitulé « La production agricole en France, son présent et son avenir » ; 2<sup>o</sup> de la circulaire ministérielle sur les champs de démonstration et les champs d'études et de recherches.

Il est donné acte de la candidature de : 1<sup>o</sup> M. Thomas, ingénieur des ponts et chaussées à Epinal, présenté par MM. Lebrunt et Mangin ; 2<sup>o</sup> M. l'abbé Chapelier, curé à Joanmnénil, par MM. Brenier et Lebrunt ; 3<sup>o</sup> M. Doley, Henry, fils, avocat à Epinal, par MM. Baradez et Haillant. Renvoi à la Commission d'admission.

*Commissions.* — M. le Secrétaire perpétuel lit le compte rendu de la Commission administrative appelée à statuer sur les dépenses de 1885 et le budget de 1886. Adopté avec insertion au procès-verbal du budget 1886.

M. Mangin, trésorier, donne lecture d'un aperçu financier de la situation de la Société à ce jour. La Société en adopte les conclusions et elle vote des remerciements à M. Mottet, trésorier sortant, avec insertion au procès-verbal.

La Commission d'admission émettant un avis favorable aux candidatures de MM. Claudot, Petit et Schumann, la Société passe au vote et ces candidats sont élus à l'unanimité.

M. Voulot présente le mémoire des frais des fouilles faites à Trusey, avec quittances à l'appui. Renvoi à la Commission d'histoire, puis à la Commission administrative.

M. Haillant lit l'introduction à sa *Bibliographie vosgienne des années 1884 et 1885* et présente les fiches devant composer ce nouvel ouvrage. Renvoi à la Commission d'histoire.

*Annexe au précédent procès-verbal.***BUDGET DE 1886**

ADOPTÉ A LA SÉANCE DU 21 JANVIER 1886.

Somme en caisse au 1<sup>er</sup> janvier 1886, sur laquelle il reste à payer quelques dépenses de l'exercice 1885. . . . 2,083 31

**Recettes**

1. Produit des cotisations, savoir 108 à 12 fr. et 20 à 5 fr. . . . .	1,396 »
2. Cotisations arriérées . . . . .	»
3. Subvention du Ministre de l'Agriculture . . . .	1,300 »
4. Subvention du Ministre de l'Instruction publique . . . . .	»
5. Subvention du Département. . . . .	1,800 »
6. Revenu du legs Masson.. . . .	51 »
7. Revenu du legs Claudel . . . . .	21 95
8. Revenu du don Castel. . . . .	43 »
9. Intérêts de caisse d'épargne. . . . .	70 »
10. Recettes accidentelles. . . . .	»
<b>TOTAL des Recettes. . . . .</b>	<b>4,681 95</b>

**Dépenses**

11. Impression des <i>Annales</i> de 1886, environ 23 f <sup>l</sup> rs. . . . .	1,000 »
12. Tirages à part : 50 exemplaires aux auteurs qui le demandent . . . . .	100 »
13. Frais de bureau. . . . .	500 »
14. Impressions diverses : lettres, convocations, bandes, affiches, etc. . . . .	200 »
15. Gage du garçon de salle. . . . .	120 »
16. Gage du commissionnaire . . . . .	120 »
17. Indemnité au copiste . . . . .	60 »
18. Frais de recouvrement des cotisations. . . . .	50 »
<b>Report . . . . .</b>	<b>2,150 »</b>

<i>A reporter.</i>		2,150 »
19. Frais de la séance publique.	15 »	
20. Dépenses de la Bibliothèque et reliures.	100 »	
21. Concours agricole. Primes du Gouvernement, primes de la Société, prix Claudel, frais de visite des fermes, etc.	1,500 »	
22. Concours d'histoire et d'archéologie. Prix, fouilles.	200 »	
23. Prix du concours littéraire.	100 »	
24. Prix du concours artistique	100 »	
25. Prix du concours scientifique et industriel	250 »	
26. Abonnements de 1886, savoir :		
Journal d'Agriculture pratique.	20 »	} 190
Journal de l'Agriculture.	20 »	
Revue scientifique et Revue bleue	50 »	
Revue archéologique.	27 »	
Revue d'Alsace.	14 »	
Journal du Ciel.	6 »	
Annuaire des Vosges.	3 »	} 190 »
Gazette des beaux-arts	50 »	
27. Abonnement arriéré à la Gazette des Beaux- Arts.	50 »	
28. Annuaire du Département, de 1886.	3 »	
29. Prix Castel. Prix bisannuel à décerner en 1886 à un garde.	86 »	
30. Prix Masson. Prix quinquennal à décerner en 1886.	300 »	
31. Dépenses imprévues	50 »	
TOTAL des Dépenses.		<u>5,094 »</u>

### RÉCAPITULATION

Total des dépenses.	5,094 »
Total des recettes	<u>4,681 95</u>
Excédent des dépenses	412 05



**NOTA.** L'excédant des dépenses de cette année est dû aux articles suivants :

Prix Masson . . . . .	300
Prix Castel. . . . .	86
Abonnements arriérés. . . . .	53
	<hr/>
	439

L'avoir au 1<sup>er</sup> janvier étant. . . . . 2,083 31

Et l'excédant de dépenses étant . . . . . 412 05

La prévision disponible au 31 décembre 1886 sera 1,671 26

La Société a adopté le présent budget à sa séance du 21 janvier 1886.

*Le Secrétaire perpétuel,*  
N. HAILLANT.

*Le Président,*  
Ch. LEBRUNT.

### SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1886

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

**Présents :** MM. BARADEZ, BRENIER, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, DOULIOT, GARNIER, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, OHMER, RETOURNARD, THOUVENIN.

**Excusés :** MM. GAZIN, GOGUEL, KAMPMANN.

M. Le Moyne, Président sortant, remercie ses collègues de la reconnaissance qu'ils lui ont témoignée à la dernière séance, et se plaît à rappeler leur dévouement et leur bienveillance.

La Société souscrit pour une somme de vingt francs au monument de Claude Gelée, à Nancy, en regrettant de ne pouvoir faire davantage et de ne pas voir le monument s'élever dans les Vosges.

M. Claudot remercie la Société de son élection.

M. Germain et M. Liégey remercient la Société de l'envoi des médailles qu'elle leur a décernées au dernier concours.

M. Leblanc renvoie, complété, son rapport sur la ferme-école du Beaufroy. La Société lui vote des remerciements.

M. Liégey envoie trois manuscrits, le premier intitulé *Extraits d'une vieille bible*, renvoi à la Commission scientifique ; le deuxième *Un peu d'agriculture* et le troisième *Accidents agricoles*. Remerciements et renvoi à la Commission d'agriculture.

M. Merlin, membre titulaire, fait hommage de son *Annuaire de l'Instruction publique dans les Vosges pour 1886*. Des remerciements lui sont votés.

M. le Président du Comice agricole de Montdidier (Somme), informe la Société du centenaire de Parmentier, qui sera célébré sous les auspices de Montdidier et des cinq comices de la Somme. Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. Schumann remercie la Société de son élection et envoie sa photographie.

La Société des Agriculteurs de France envoie une circulaire relative à la réunion du 22 février. La Société a désigné MM. Leblanc, Lebeuf, Figarol et Félix Aubry.

M. le Président informe la Société de la conférence horticole et de la visite des jardins, qui seront faites le jeudi 25 février courant, par M. l'abbé Lefebvre, de Nancy, sous les auspices de la Société d'horticulture des Vosges.

Il est donné lecture de la candidature de M. Léon Louis, chef de division à la Préfecture, présenté par MM. Berher, Châtel, Chevreux et Haillant, et de M. Ducret, délégué de l'instruction publique à Bulgnéville, par MM. Renault et Haillant. Renvoi à la Commission d'admission.

Parmi les ouvrages reçus, la Société remarque : un rapport de M. Bertrand, fait à l'Académie des sciences sur le *Journal du Ciel* de M. Vinot, d'Épinal ; la *Revue des travaux scientifiques*, tome v, nos 8 et 9 ; le *Complément du Nobiliaire de Dom Pelletier*, hommage de MM. Lepage et Germain ; le *Bulletin de*

la Société de Colmar ; l'Enquête sur le Crédit agricole faite par la Société d'agriculture de France ; les *Mémoires de la Société d'Archéologie de Nancy* ; les rapports de M. Colnenne dans le *Bulletin du Ministère de l'Agriculture*, n° 8 ; les ouvrages de M. l'abbé Chapelier : le R. P. Jean Bedel et *Archéologie et épigraphie de l'église de Domjulien*. »

*Commissions.* — M. Huot lit l'analyse d'un compte-rendu rédigé par M. Delteil sur les travaux et ouvrages de M. Grandeau, de Nancy. La Société en vote l'impression.

M. Chevreux propose l'insertion de la note sur « Quelques collectionneurs vosgiens au siècle dernier », par M. Benoît, après avis de M. Berher, membre de la Commission scientifique. Adopté. Il appelle l'attention de la Société sur un manuscrit du siècle dernier, appartenant à M. l'abbé Pierfitte, curé d'Ainvelle, et émet, au nom de la Commission le vœu de voir les anciennes archives des notaires transférées dans les dépôts publics. Enfin il propose de faire demander par la Société, au Ministère, un crédit pour solder les dépenses faites par M. Voulot dans le tumulus de Trusey. Adopté.

*Commission d'admission.* — Le rapport étant favorable à la candidature de MM. Doley, Thomas et Chapelier, il est procédé au vote. Les candidats, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

M. Le Moyne lit une analyse de l'ouvrage de M. Lallement, de Paris, intitulé *Histoire des enfants abandonnés*. Le rapporteur propose à la Société de lui renouveler ses remerciements et de l'informer de l'assentiment qu'elle donne à ses études et à ses propositions. La Société adopte ces conclusions et vote en outre l'impression de l'analyse de M. Le Moyne.

M. Burel rend compte du manuscrit de M. Liégey : *Un mot sur les remèdes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui*. Le rapporteur propose des remerciements à l'auteur. Adopté.

SÉANCE DU 17 MARS 1886

Président : M. Lebrunt, Président.

Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.

Présents : MM. BERHER, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, DOULIOT, GANIER, GARNIER, GAZIN, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, LE MOYNE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, OHMER, RETOURNARD, THOMAS, VOULOT.

Excusé : M. BARADEZ.

*Correspondance.* — M. l'abbé Chapelier et M. Thomas remercient la Société de leur élection. M. l'abbé Chapelier envoie un manuscrit intitulé *Archéologie et épigraphie de l'église de Coussey*, qui est renvoyé à la Commission d'histoire et d'archéologie.

M. le Ministre de l'instruction publique envoie une carte de délégué au Congrès de la Sorbonne, délivrée à notre collègue, M. Henry, de Neufchâteau, et une circulaire du 24 février 1886 relative à ce Congrès.

M. de Boureulle envoie un mémoire manuscrit intitulé *Souvenirs bretons et lorrains au temps de la Ligue*. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. Liégey envoie une suite à ses *Observations et accidents agricoles*. Renvoi à la Commission agricole.

Parmi les documents reçus, M. le Président signale une lettre de notre collègue et compatriote, M. l'abbé Mougel, dans le *Bulletin n° 21 de l'Académie d'Hippone*, fascicule 3, au sujet d'une pierre dont cette Académie a publié un dessin dans son 20<sup>e</sup> bulletin ; 2<sup>e</sup> le travail de notre collègue, M. O. Terquem, intitulé : *Les Entomostracés ostracodes du système oolithique de la zone à ammonites de Fontoy (Moselle)*, dans le t. 4, 3<sup>e</sup> série, des *Mémoires de la Société géologique de France* ; et un article du docteur Collineau sur l'écriture, dans le numéro de janvier-février 1886 du *Bulletin mensuel de la Société pour l'instruction élémentaire*.

M. Voulot offre à la Société un exemplaire de la *Description de la collection de M. P. Charles Robert*, gr. in-8°, Paris 1886. Des remerciements sont votés à notre collègue.

*Commissions.* — 4. La Commission scientifique, par l'organe de M. Chatel, rapporteur, propose à la Société de remercier M. le docteur Liégey de l'envoi de son manuscrit intitulé : *Quelques extraits d'une vieille bible au double point de vue de la loi et de l'hygiène*. Adopté.

2. La Commission d'admission émettant un avis favorable aux candidatures de MM. Léon Louis, d'Épinal, et Ducret, Gustave, de Bulgnéville, la Société décide qu'elle passera au vote. Les candidats, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

M. le Président invite les Présidents des commissions à réunir les membres de ces commissions pour rédiger le programme des concours de 1886.

M. Gley a la parole pour la lecture d'une « Etude sur *Tibère*, tragédie de Marie-Joseph Chénier ». Cette lecture, écoutée avec attention, est accueillie par de vifs applaudissements. L'auteur en ayant demandé le renvoi à la Commission littéraire, en vue de l'impression, la Société accueille favorablement cette demande.

M. le Président lit ensuite un court article sur le daltonisme, emprunté à la dernière chronique de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Vu l'heure avancée de la séance, la lecture du manuscrit de M. Chapelier, sur l'église de Coussey, est remise à la prochaine séance.

#### SÉANCE DU 15 AVRIL 1886

*Président : M. Lebrant, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BUREL, CHATEL, CHEVREUX, GARNIER, GAZIN, GLEY (Émile), GLEY (Gérard), HAILLANT, HUOT, KAMPMANN,

LEBRUNT, LECOMTE, LE MOYNE, LOUIS, MÉNA, MOTTET, NOEL, OHMER, THOMAS.

Excusé : M. RETOURNARD.

En ouvrant la séance, M. le Président fait part à la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Colnenne, directeur général des forêts, membre correspondant et ancien secrétaire-adjoint de la Société. Il est décidé qu'une lettre de condoléances sera adressée à M. Colnenne père, et que mention des très vifs regrets de la Société sera faite au procès-verbal.

*Correspondance.* — M. Léon Louis et M. Ducret remercient la Société de leur élection.

M. Français, directeur de la tombola organisée pour ériger à Nancy un monument à Claude le Lorrain, remercie la Société de sa participation à cette œuvre et envoie un numéro de cette tombola.

M. Liégey envoie les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> fascicules de ses *Observations*. Renvoi à la Commission agricole.

Circulaire de la Société française d'archéologie relative au Congrès qui sera tenu cette année à Nantes, au mois de juillet prochain.

La Société d'Agriculture de la Haute-Garonne demande un exemplaire des *Annales* pour reconstituer sa bibliothèque détruite par un incendie. Il sera fait droit à cette demande dans les limites d'usage.

La Société d'Agriculture du département de la Loire restera inscrite sur la liste des Sociétés correspondantes.

Parmi les ouvrages reçus, M. le Président signale 1<sup>o</sup> la note de M. Maxe-Werly sur *Une fibule et un collier en or trouvés à Totainville* (Mémoires de la Société des antiquaires de France); 2<sup>o</sup> un article de M<sup>re</sup> Barbier de Montault, notre collègue, sur *Le grand sceau de Raoul du Fou*, dans les Mémoires de l'Académie de Rennes, 1884-1885; 3<sup>o</sup> l'ouvrage de M. Bastien, de Mirecourt, *Traité de lever des plans*, qui est renvoyé à l'examen de M. Thomas.

Le programme des Concours de 1886 est arrêté sur les propositions des diverses commissions, adoptées par la Société, et sera aussitôt livré à l'impression et distribué.

*Commissions. — Commission administrative.* Cette Commission propose de consacrer cette année les mille francs du budget ordinaire à continuer l'impression dans les *Annales* 1886 de la suite du *Dictionnaire d'un patois vosgien* de M. Haillant, et, pour terminer cette publication, de demander une subvention au Ministère. Adopté. Elle émet le vœu de voir déposer sur le bureau de temps à autre l'album contenant les photographies des membres de la Société.

*Commission agricole.* — Elle propose à la Société de voter une somme de 50 ou de 400 fr. à la Société de Girecourt pour l'aider à subvenir aux dépenses de voyage en Allemagne d'un ancien élève de l'École agronomique, pour y étudier la culture de la pomme de terre et la fabrication de la fécule. La Société, après avoir entendu les observations de MM. Ména, Lecomte, Ohmer et d'autres membres, vote une somme de 400 francs à prendre sur la réserve budgétaire.

*Commission d'histoire.* — Cette Commission propose l'impression : 1° des *Rapports sur les fouilles de Trusey*, par M. Voulot ; 2° des *Prisonniers de guerre espagnols à Épinal et à Neufchâteau en 1813*, par M. Benoît ; 3° des *Souvenirs bretons et lorrains du temps de la Ligue*, par M. de Boureulle ; 4° de l'*Archéologie et épigraphie de l'église de Coussey*, par M. l'abbé Chapelier, en proposant de demander à l'auteur quelques modifications de détail et un dessin de la tour de l'église. Adopté. Elle propose aussi à la Société d'autoriser le Comité de rédaction de la nouvelle *Statistique générale des Vosges* à publier cet ouvrage sous les auspices de la Société. La Société adopte cette proposition, et M. Chevreux dépose sur le bureau les deux premières feuilles du *Dictionnaire des Communes des Vosges*, publié par MM. Chevreux et Léon Louis, et faisant partie de cet ouvrage. Des remerciements sont votés aux auteurs.

*Commission littéraire.* — Elle propose l'impression de l'*Étude sur Tibère*, tragédie de Marie-Joseph Chénier, par M. Gley, Gérard. Adopté.

*Commission scientifique.* — Elle propose le renvoi à la Commission d'agriculture de la note de M. d'Arbois de Jubainville sur la rouille des blés. Adopté.

M. Kampmann lit un rapport sur l'ouvrage de M. Aylies, *Les Associations du capital et du travail*. La Société, vu l'importance de ce rapport, en ordonne l'impression et décide que M. Aylies en sera avisé.

L'ordre du jour appelle la lecture de M. Garnier sur les pluies dans les Vosges. L'auteur demande lui-même le renvoi de cette lecture à la prochaine séance.

---

#### SÉANCE DU 20 MAI 1886

*Président :* M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaire :* M. Haillant, **Secrétaire perpétuel.**

**Présents :** MM. BARADEZ, BUREL, CHEVREUX, CLAUDOT, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LECOMTE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, NOEL, OHMER.

**Excusés :** MM. LE MOYNE, RETOURNARD et THOMAS.

Il est donné lecture des présentations de : 1° M. de Cardo, directeur des douanes à Epinal, numismate, par MM. Mangin et Lebrunt ; 2° de M. Guyot, inspecteur des forêts à Nancy, professeur de droit à l'école forestière, membre de l'Académie de Stanislas, auteur des *Forêts en Lorraine*, par MM. Burel, Claudot et Ména.

*Correspondance.* — M. Aylies adresse une lettre de remerciements pour le rapport fait sur son ouvrage relatif aux administrations et au personnel des chemins de fer.



M. Figarol remercie la Société de la subvention qu'elle a accordée pour le voyage d'un délégué agricole en Allemagne.

M. Lapicque et M. Figarol sont délégués au Concours régional de Sedan.

Des remerciements sont votés à M. Liégey pour l'envoi de nouveaux manuscrits, et leur examen est renvoyé à M. Berher.

M. Maxe-Werly adresse des remerciements pour l'envoi des *Annales* 1884 et 1885.

La Société vote des remerciements à M. Haillant pour l'hommage de sa *Flore populaire des Vosges*, couronnée du premier prix (médaille d'or unique) au concours de la Société nationale d'horticulture de France, et à M. Boucher de Molandon pour sa *Complainte orléanaise*. Ce dernier ouvrage est renvoyé à la Commission d'histoire et à la Commission des Beaux-Arts.

M. le Président signale parmi les ouvrages reçus les travaux de M. Dietz sur la pomme de terre et le climat du Ban-de-la-Roche, publiés dans le *Bulletin de la Société de la Basse-Alsace*, et la conférence de M. Figarol faite à Lunéville le 17 mars 1886, imprimée dans le *Bon Cultivateur*.

RAPPORT DES COMMISSIONS. — *Commission administrative*. — L'impression du *Dictionnaire* de M. Haillant s'arrêtera cette année à la lettre P. Toutefois M. Haillant demande que la Société laisse continuer l'impression sans interruption pour l'année 1887, s'offrant même à faire l'avance des frais. Les dernières feuilles serviraient à la fois pour le tirage à part et les *Annales* 1887. Adopté.

La liste des ouvrages à insérer aux *Annales* 1886 est arrêtée.

*Commission d'histoire*. — M. Chevreux propose l'impression de la *Bibliographie vosgienne de l'année 1884 et de l'année 1885*, par M. Haillant, en invitant toutefois l'auteur à ne pas recueillir avec trop de soin certains articles de journaux, à remanier sur quelques points la classification adoptée, et à rejeter dans un appendice les œuvres d'auteurs vosgiens

n'ayant pas trait aux Vosges, et les ouvrages imprimés dans le département qui ne sont pas relatifs aux Vosges, ou ne sont pas l'œuvre d'auteurs vosgiens. Adopté par l'auteur et la Société.

M. Noël lit un rapport très détaillé sur le *Traité de lever de plans* par M. Bastien. La Société vote des remerciements à M. Noël, décide l'envoi de ce compte-rendu à la Commission scientifique chargée d'examiner l'instrument inventé par le même auteur, afin de préparer un rapport d'ensemble.

---

#### SÉANCE DU 17 JUIN 1886

*Président* : M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaire* : M. Haillant, **Secrétaire perpétuel.**

Présents : MM. BUREL, GLEY (Émile), GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, LE MOYNE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, THOMAS.

Excusés : MM. CHATEL, GARNIER et RETOURNARD.

Le procès-verbal de la séance du 20 mai est lu et adopté.

*Correspondance.* — M. Liégey remercie la Société d'avoir voté l'impression de ses *Notes sur les poissons d'eau douce*. Il envoie de nouveaux manuscrits qui seront examinés par M. Ména.

La Société a reçu : 1° de M. l'abbé Chapelier : *Médailles du B. Pierre Fourier* (renvoi à la Commission d'histoire) ; 2° de M. Grad *Notice sur Edouard Collomb* (1801-1875), renvoyée à M. Mougeot ; 3° *Le Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, dont quatre articles historiques et archéologiques sont signalés et renvoyés à la Commission d'histoire et d'archéologie ; 4° *Les Annales de la Société des sciences de Lyon*, n° de 1886, qui contiennent, p. 45, un article sur les musées et les écoles d'art industriel, par M. A. Léger, (signalé à M. Noël) ; 5° une publication de la Société languedocienne de géographie inti-

tulée : *Les Sociétés savantes et le Centenaire de 1789*, qui contient une allocution de M. Alex. Bertrand dont M. le Président donne lecture ; 6° Le *Manuel de langue néo-latine*, par M. Courtonne, qui est renvoyé à M. Le Moyne ; 7° La *Biographie de M. Meaume*, par M. Puton, renvoyée à M. Burel, et la *Notice sur feu M. Nicolas Vagner*, membre correspondant.

Des remerciements sont votés aux auteurs.

*Commissions.* — M. Berher donne un avis favorable à l'impression du manuscrit de M. A. Benoit intitulé : *Note sur quelques collectionneurs vosgiens*. Renvoi à la Commission administrative.

M. Le Moyne lit un rapport sur le manuscrit de M. Liégey, intitulé : *Accidents produits par des machines*, et propose de voter des remerciements à l'auteur. Adopté.

M. Thomas lit un compte-rendu du *Traité de lever de plans* par M. Bastien et propose de voter des remerciements à l'auteur et de déposer l'ouvrage dans sa bibliothèque. La Société adopte cette double proposition ; elle vote en outre l'insertion de ce compte-rendu au procès-verbal de la séance du jour, l'envoi à l'auteur d'une copie de cette analyse et des remerciements à M. Thomas. Elle prie M. Thomas de faire l'expérience pratique sur le terrain de la méthode et de l'instrument de M. Bastien pour la mettre à même de statuer à nouveau.

*Commission d'admission.* — M. Mottet donne lecture des rapports, tous deux favorables aux candidatures de M. de Cardo, directeur des douanes à Epinal et numismate, présenté par MM. Mangin et Lebrunt, et de M. Guyot, inspecteur des forêts, professeur de droit forestier à l'École nationale forestière, membre de l'Académie de Stanislas, présenté par MM. Burel, Claudot et Ména. Le vote ayant été unanime en faveur des candidats, M. le Président les proclame membres de la Société d'Emulation.

M. Méline, professeur au collège de Remiremont, est admis

à présenter à la Société sa *Carte en relief des Vosges* au 400,000<sup>e</sup> et à donner des explications sur ce travail, qui est renvoyé pour le Concours à la Commission des sciences, à laquelle la Société adjoint MM. Thomas, Glay (Gérard), Ohmer et Garnier.

---

*Première annexe au procès-verbal du 47 juin 1886*

« Messieurs,

« M. Bastien, ancien élève de l'Ecole centrale, professeur au collège de Mirecourt, vous a fait hommage de son *Traité de lever de plans, d'arpentage et de nivellement* à l'aide d'un instrument appelé Planchette-boussole dont il est l'inventeur.

« Notre honorable collègue, M. Noël, a examiné cet ouvrage et, dans un rapport très complet, indique les services qu'il peut rendre dans les écoles primaires, car on y trouve non seulement un très bon abrégé des connaissances géométriques nécessaires pour comprendre la théorie des levés de plans et des nivellements, mais encore des indications nettes et précises sur la pratique de ces opérations, ainsi que sur leur application à l'étude des utiles travaux de drainage et d'irrigation.

« M. Bastien a bien voulu nous apporter sa Planchette-boussole, la monter et nous donner, en présence de M. Noël, toutes les explications désirables au sujet de son maniement et de son usage. Nous avons constaté que cet instrument remplit le but que s'est proposé son inventeur, c'est-à-dire qu'il est simple, solide, portatif et permet de procéder, avec une exactitude suffisante, aux diverses opérations qui exigent ordinairement, pour chacune d'elles, un instrument spécial ; ses dispositions sont, en effet, assez habilement combinées pour que l'on puisse avoir, par une manœuvre convenable de l'une ou de plusieurs des parties, une équerre d'arpen-

teur, un graphomètre-boussole, une planchette, un niveau et, enfin, un éclimètre ou niveau de pente.

« L'appareil de M. Bastien serait donc utilement employé dans les écoles primaires pour donner aux enfants, mais surtout aux adultes, un enseignement qui leur permette, avec un peu d'habitude, de lever convenablement un parcellaire ou de tracer un drainage et même un chemin rural.

« Nous vous proposons, Messieurs, de remercier M. Bastien de son intéressante communication et de déposer son ouvrage à la bibliothèque de la Société.

« L.-C. THOMAS. »

---

*Deuxième annexe au procès-verbal du 17 juin 1886.*

M. le docteur Liégey, notre infatigable correspondant, nous a envoyé en deux fois (les 3 et 24 mars dernier) sept fascicules sur les accidents qu'il a eu l'occasion de soigner pendant sa longue carrière médicale à Gerbévillers, à Baccarat, à Rambervillers et enfin à Choisy-le-Roi où il réside actuellement.

Ces sept fascicules sont intitulés comme il suit :

1. *Accidents produits par les machines agricoles et industrielles ;*
2. *Accidents produits par les animaux ;*
3. *Accidents produits par les armes à feu et les matières explosibles ;*
4. *Accidents produits par des chutes de voitures ou de lieux élevés ;*
5. *Accidents produits par l'eau ou par le froid ;*
6. *Accidents produits par l'insolation et la chaleur atmosphérique ;*
7. *Accidents produits par les émanations méphitiques.*

Chacun de ces fascicules se termine par des considérations générales fort intéressantes sur les moyens à employer pour diminuer le nombre des accidents de chaque espèce relatés dans les pages qui précèdent.

M. Liégy serait très heureux, dit-il dans sa lettre d'envoi, « si la Société d'Emulation pouvait accorder sa publication à une partie de ces travaux. » C'est une œuvre à la fois si étendue et si complexe qu'il nous paraît impossible de la publier tout entière, et tout aussi impossible de la scinder d'office et d'y faire nous-mêmes le choix des parties à retrancher. Ce sont d'ailleurs des questions trop spéciales pour pouvoir intéresser beaucoup de nos lecteurs.

Mais nous vous proposons :

1<sup>o</sup> De remercier chaleureusement M. le docteur Liégy d'avoir bien voulu faire notre Société dépositaire de tous les faits intéressants qu'il a recueillis et des nombreux mémoires qu'il a rédigés pendant sa longue carrière ;

2<sup>o</sup> De lui donner l'assurance que tous ces documents seront (comme il le demande) classés dans nos archives avec tous les soins qu'ils méritent, en place très apparente et au rang d'honneur, dans les cartons spéciaux qu'il a bien voulu nous envoyer à cet effet, où les médecins et les légistes, qui font ou feront partie de notre Société, seront heureux de les trouver et de pouvoir puiser des renseignements et des considérations utiles à leur profession et à leur art.

Epinal, le 17 juin 1886.

LE MOYNE.

---

## SÉANCE DU 15 JUILLET 1886

*Président :* M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaires :* M. Haillant, **Secrétaire perpétuel.**

Étaient présents : MM. BARADEZ, CHEVREUX, GARNIER, GLEY (Gérard), HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, RETOURNARD et THOMAS.

La Société, consultée par M. le Ministre de l'Instruction publique, est d'avis de maintenir aux vacances de Pâques la date du Congrès des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne.

La circulaire du Syndicat central des Agriculteurs de France, 24, avenue de l'Opéra, est renvoyée et remise à la Commission d'agriculture.

La Société vote une somme de vingt francs comme souscription à une médaille commémorative qui sera frappée en l'honneur de M. Chevreul.

Une Commission spéciale, composée [de MM. Garnier, Garnier, Chevreux, Voulot et Ména recherchera les moyens les plus économiques pour l'insertion aux *Annales* d'une photographie de l'église de Coussey, qui sera annexée à l'ouvrage de M. l'abbé Chapelier.

M. Garnier fait hommage à la Société du « Compte-Rendu des observations météorologiques faites en 1885 et 1886. » De vifs remerciements sont adressés à l'auteur et l'ouvrage est renvoyé à la Commission scientifique.

*Commission d'histoire.* — M. Chevreux analyse la *Notice sur Martigny*, par M. Dubois, membre associé, et en propose l'impression. Adopté.

M. Liégey envoie trois manuscrits dont il est l'auteur : 1° « Quelques notes relatives à la médecine comparée » ; 2° « Note relative à la mort de Napoléon III » ; 3° Une grenouille à six pattes. »

M. Liégey offre à la bibliothèque de la Société un manuscrit in-folio du xvii<sup>e</sup> siècle intitulé : « Recueil de receipts et de secrets ». Dans une lettre qui accompagne cet envoi, M. Liégey dit que ce manuscrit était depuis longtemps dans sa famille, mais qu'il est heureux de l'offrir à la bibliothèque de la Société. De vifs remerciements sont votés à M. Liégey pour sa générosité et une lettre lui sera adressée à cet effet.

M. Lepage fait hommage de sa publication intitulée : « Les

Seigneurs, le château, la châtellenie et le village de Turquestein ». Des remerciements sont votés à l'auteur.

M. Benoît fait hommage de ses deux dernières publications intitulées : 1° « Le Buste de saint Adelphe, jadis à Neuwiller ; » 2° « Une sépulture lorraine à Strasbourg avant 1870. »

M. Guyot remercie la Société de son admission, envoie sa photographie et sa biographie et quatre publications intitulées : 1° « Les villes neuves en Lorraine » ; 2° « L'église de Domjulien (Vosges), et la pierre tombale d'Antoine de Villé ; » 3° « Le Lehm de Vergaville » ; 4° « Un Cercle à Metz au xv<sup>e</sup> siècle, la Maison de Villefranche ». Des remerciements sont votés à l'auteur, et ses ouvrages sont renvoyés à la Commission d'histoire. M. Guyot sera prié d'envoyer son « Etude sur les assemblées de communautés d'habitants en Lorraine avant 1789. »

Il est donné lecture d'un compte-rendu des *Annales de la Société de l'année 1885* publié dans la *Revue d'Alsace*, 2<sup>e</sup> trimestre 1886.

---

### SÉANCE DU 19 AOUT 1886

*Président* : M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaire* : M. Gazin, **Membre titulaire.**

**Présents** : MM. BARADEZ, DE CARDO, CLAUDOT, GANIER, GARNIER, GAZIN, GLEY (Gérard), GLEY (Emile), HUOT, LECOMTE, MÉNA, RETOURNARD, THOMAS, VOULOT.

**Excusés** : MM. HAILLANT et CHATEL.

La Société adresse ses félicitations à M. le Préfet des Vosges, à l'occasion de sa nomination d'officier de la Légion d'honneur.

Le dessin de l'église de Coussey sera adressé à part à tous ceux qui reçoivent les *Annales*.



*Correspondance.* — M. le Ministre de l'agriculture annonce qu'il accorde une subvention de 4,300 fr. avec affectation spéciale de 260 fr. à des expériences. La Commission d'agriculture a déjà eu connaissance de cette condition et s'occupe de rechercher des champs d'expériences.

Lettre d'invitation à la fête annuelle par M. le Président du Comice agricole de Remiremont. MM. Burel et Ména sont désignés pour représenter la Société.

Envoi du dernier fascicule et des tables de l'*Album Caranda*. Des remerciements sont votés à M. Frédéric Moreau père.

TRAVAUX DE M. LIÉGÉY : *Influence du déboisement sur l'état moral des populations*. (Renvoi à M. Claudot) ; *Notes sur divers sujets de médecine*. (Renvoyés à M. le docteur Chevreuse). Des remerciements sont votés à M. le docteur Liégéy pour ses nouveaux envois de manuscrits.

Il est donné acte de l'envoi des « Travaux des Conseils d'hygiène du département des Vosges en 1885. »

*Organisation de la séance publique.* — M. Baradez veut bien se charger de faire le discours d'usage. Les rapports des Commissions n'étant pas prêts, la fixation du jour est réservée.

M. Claudot lit une notice de M. Guyot, membre de l'Académie de Stanislas et de la Société d'Emulation, professeur à l'École forestière, sur les « Communautés d'habitants en Lorraine. » L'impression de cet ouvrage est votée en principe et le travail est envoyé en conséquence à la Commission administrative.

M. Guyot fait hommage de son ouvrage intitulé : *Les anciennes forêts de la Lorraine* : des remerciements seront adressés à M. Guyot ; il lui sera envoyé en échange de cet ouvrage les *Annales* de l'année 1885.

La Société décide aussi l'impression de la dernière partie du *Dictionnaire patois* de M. Haillant.

---

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1886

*Président* : M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaire* : M. Haillant, **Secrétaire perpétuel.**

**Présents** : MM. BARADEZ, BUREL, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GAZIN, GLEY (Gérard), HAILLANT, LEBRUNT, LE MOYNE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, OHMER, THOMAS et VOULOT, membres titulaires ou libres, et M. le docteur CHEVREUSE, membre associé.

**Excusé** : M. CHATEL.

Le procès-verbal de la séance du mois de juillet est lu et adopté.

*Correspondance.* — M. le Ministre de l'Instruction publique accuse réception des deux cents exemplaires des *Annales* 1886, destinés aux Sociétés correspondantes et remercie de l'envoi de cinq exemplaires destinés à la bibliothèque des Sociétés savantes. Il demande aussi si la Société désire voir fixer à la Pentecôte la réunion annuelle des Sociétés des beaux-arts des départements. La Société se prononce pour le maintien de la date de Pâques.

M. le Préfet des Vosges informe la Société qu'elle pourra, comme par le passé, conserver la libre disposition de la subvention de l'Etat sans être tenue d'en réserver un cinquième à la création de champ de démonstration. Renvoi à la Commission agricole.

En réponse à une circulaire de M. le Préfet des Vosges, la Société propose, pour faire partie du Comité départemental de l'exposition universelle de 1889, MM. Burel, Chatel, Chevreux, Ganier, Figarol, Haillant, Kampmann et Le Moyne. Un exemplaire du Règlement général est envoyé par M. le Préfet.

La Société, invitée à la fête du Comice agricole d'Epinal et au banquet de Bruyères, a été représentée par M. Burel, membre titulaire et président de la Commission agricole.

M. Renault, membre associé, a également représenté la Société à la fête du Comice de Neufchâteau à Bulgnéville.

M. Ména, membre titulaire, secrétaire de la Commission agricole, a représenté la Société à la fête de Comice de Remiremont.

M. le Président signale les *Mémoires de l'Académie de Stanislas de l'année 1885*, et notamment l'étude du docteur Fournier, membre associé, sur la *Commune de La Bresse en Vosges*.

M. Bouvier envoie une brochure intitulée : *Les Animaux de la France, vertébrés, 1<sup>re</sup> partie*, et sollicite les observations de la Société. Renvoi à la Commission des sciences.

M. Durand fait hommage de sa *Géologie des Vosges* couronnée par la Société. Remerciments et dépôt à la bibliothèque.

M. Germain, membre correspondant, a déposé chez M. le Secrétaire perpétuel, pour être offertes en hommage à la Société, huit publications qui sont envoyées à la Commission d'histoire et dont voici les titres : *Tombe d'Isabelle de Musset* (2 fascic.) ; *la famille Fessler* ; *le retable d'Hattonchatel* ; *la chapelle de dom Loupvent* ; *la croix de Laxou* ; *monuments funéraires de l'église de Saint-Mihiel*, et *l'église de Nubécourt*.

M. Haillant fait hommage d'un exemplaire du tirage à part de son *Dictionnaire phonétique et étymologique*, imprimé dans les *Annales* 1885 à 1887. Remerciments et dépôt à la Bibliothèque.

M. Liégey envoie copie de deux lettres sur la rage datées de 1854 et 1852 ; quelques notes publiées dans la *Tribune médicale* en 1871-1872 ; notes sur les crises et métastases ; trois cas curieux de folie chez des vosgiens ; sur le délire et l'hypochondrie pyrétriques ; une bulle de Pie VI sur la nomination du curé de Saulcy ; copie d'un sermon ou allocution sacerdotale au mariage de la sœur de son ami M. Buffault ; note sur des clients peu délicats ; aliénation mentale diathésique ; enfin un exemplaire du tirage à part de ses deux *Notes sur les*

*poissons* publiées dans les *Annales*. Remerciments et dépôt à la bibliothèque dans le carton de M. Liégey.

Les œuvres de M. Buffault sont renvoyées à l'examen de la Commission littéraire et des remerciements sont votés à M. Liégey et à M. Buffault.

M. Morand, membre correspondant, envoie « Les Hautes-Vosges comme station d'été, » extrait de la *Gazette médicale de l'Algérie*, 1876. Remerciments et dépôt à la bibliothèque.

M. Puton, membre correspondant, envoie une étude manuscrite sur « le sapin des Vosges » et en désire l'impression. Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. O. Terquem, membre correspondant, envoie « les Foraminifères et les ostracodes du Fuller's Earth des environs de Varsovie », et « Foraminifères et ostracodes de l'Islande et du sud de la Norvège. » Remerciments et renvoi à la Commission des sciences.

**Rapports.** M. Le Moyne expose que les trois notes manuscrites du docteur Liégey renvoyées à son examen : 1<sup>o</sup> sur la médecine comparée ; 2<sup>o</sup> sur la mort de Napoléon III ; 3<sup>o</sup> sur une grenouille à six pattes ont déjà été publiées et ne présentent rien de particulier aux Vosges. Il y a lieu de se borner à remercier l'auteur et de joindre ces notes aux envois antérieurs de notre collègue. Adopté.

M. Le Moyne fait aussi un rapport sur le *Manuel de langue néo-latine*. Il conseille de préférer l'étude des langues existantes. Adopté. La Société décide que ce rapport et le précédent seront annexés au procès-verbal.

M. Le Moyne donne encore lecture du rapport de la Commission des sciences sur les récompenses du concours 1886, dont les propositions sont adoptées.

M. le docteur Chevreuse, membre associé, donne de nouveaux détails sur son ouvrage manuscrit relatif à l'hygiène des campagnes, et dont l'examen a été confié M. Le Moyne. M. Chevreuse donne aussi des explications sur l'emploi de la conferve bulleuse en thérapeutique, et présente quelques aquarelles faites avec la couleur qu'il extrait des hannetons.

M. Baradez indique à grands traits l'objet du discours qu'il doit prononcer à la réunion annuelle ; il étudiera l'esprit vosgien dans la législation résultant de la *Coutume d'Épinal* de 1706.

La Commission d'histoire et d'archéologie, sur le rapport de M. Chevreux, propose à la Société d'allouer à la Commission une somme de 200 fr. pour les fouilles que M. Voulot doit faire à Martigny-les-Gerbonvaux. Adopté. La Commission propose aussi de décerner à M. Félix Bouvier le prix Masson, consistant en une somme de trois cents francs, pour son ouvrage *Les Vosges pendant la Révolution*. Adopté. Elle propose l'impression : 1<sup>o</sup> de la *Notice sur Martigny-les-Bains*, par M. Dubois ; 2<sup>o</sup> de l'ouvrage de M. Jouve sur *Le général Humbert en Irlande* ; 3<sup>o</sup> du travail de M. Desgodins de Souhesmes, intitulé *Les Orientaux*. Adopté.

M. Ganier, président de la Commission des Beaux-Arts, expose que cette commission a l'intention d'organiser une exposition artistique comprenant les œuvres des artistes et amateurs du département. La Commission n'ayant pas eu de récompenses à décerner cette année, ni de dépenses effectuées, a conservé intacte son allocation de 100 fr. Elle demande à la Société de l'autoriser à organiser cette exposition sous ses auspices, à affecter cette somme de 100 fr. à cette œuvre et à en fixer l'ouverture vers le 20 novembre, de façon à la faire coïncider avec la réunion annuelle. Elle prie aussi la Société d'adjoindre M. Voulot à cette Commission. Après l'échange de quelques observations, ces propositions sont adoptées à l'unanimité.

---

#### I. — *Annexes au Procès-verbal*

Messieurs,

Vous avez renvoyé à notre examen le *Manuel de la langue néo-latine*, créée par M. Courtonne, de Rouen, pour faire un langage commun à toutes les nations d'origine latine, et re-

commandée par la Société niçoise des sciences naturelles, historiques et géographiques.

Les rapports qui accompagnent ce *Manuel* tendent à prouver que cette nouvelle langue néo-latine est plus simple et plus facile à apprendre que le volapuk, créé dans le même but par M. Schleyer, de Constance, mais qui, au lieu d'emprunter ses radicaux exclusivement aux langues latines, les emprunte aussi, dans sa prétention de devenir un langage universel, aux diverses langues du Nord (allemand, anglais, etc.).

Nous croyons volontiers que le néo-latin est plus simple, plus facile à apprendre que le volapuk, mais vraiment ! est-il bien utile de créer une nouvelle langue lorsqu'il y en a déjà trop, et ne vaudrait-il pas mieux bien apprendre le vieux latin, qui est enseigné dans tous les collèges de l'Europe, et qui formait encore au siècle dernier une sorte de langue universelle pour tous les savants, les littérateurs et les philosophes, que d'apprendre le néo-latin, qui n'est et ne sera peut-être parlé par personne ?

Ne vaudrait-il pas mieux encore apprendre les langues qui sont parlées par 40 ou 50 millions d'hommes, comme l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le slave, que d'apprendre le néo-latin ou le volapuk ?

La formation de toutes pièces d'une langue universelle vulgaire nous paraît une utopie peu réalisable, qui peut séduire quelques esprits généreux, mais qui ne pénétrera jamais dans les masses, ni même chez les commerçants, car ceux-ci sont avant tout des hommes pratiques, qui apprennent volontiers les langues des peuples avec lesquels ils trafiquent, mais ne perdront jamais leur temps à apprendre une langue nouvelle, tant qu'elle ne sera pas parlée par plusieurs millions d'individus.

LE MOYNE.

## II.

Les trois notes de M. le docteur Liégey que vous avez renvoyées en juin dernier à l'examen de votre Commission scientifique et qui sont intitulées :

La première : *Quelques notes relatives à la médecine comparée : ressemblance de la constitution médicale chez les animaux et chez l'homme* ; la deuxième : *Note relative à la mort de Napoléon III : n'a-t-il pas succombé à une fièvre pernicieuse ?* la troisième : *Tératologie ; une grenouille à six pattes ; citations diverses à propos de ce monstre*, ont déjà été publiées : la première, dans le *Bulletin de la Société de médecine pratique* ; la deuxième, dans le même *Bulletin* et dans la *Tribune médicale* ; la troisième, dans la *Tribune médicale*.

Elles ne peuvent guère intéresser que les médecins et ne présentent rien de particulier au département des Vosges. Nous sommes donc d'avis qu'il y a lieu de se borner à remercier M. le docteur Liégey de son nouvel envoi et de le joindre à nos archives aux envois antérieurs du même correspondant.

LE MOYNE.

## SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1886

*Président* : M. Lebrunt, **Président.**

*Secrétaire* : M. Haillant, **Secrétaire perpétuel.**

**Présents** : MM. BARADEZ, BUREL, DE CARDO, CHATEL, CLAUDOT, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LE MOYNE, MANGIN, MOTTET.

**Excusés** : MM. CHEVREUX, GARNIER, OHMER, RETOURNARD, THOMAS et VOULOT,

Les procès-verbaux des séances des 19 août et 21 octobre sont lus et adoptés.

*Correspondance.* — La famille de M. Plassiard, membre correspondant, fait part du décès de notre collègue. La Société

exprime les regrets que lui cause la mort de M. Plassiard, qui a si souvent pris part aux travaux de la Société par ses rapports remarquables, décide que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal, et qu'une lettre de condoléances sera adressée à la famille du défunt.

Circulaire de la Société des sciences de géographie de Port-au-Prince (Haïti), offrant l'échange de ses publications avec les *Annales*. Adopté.

M. Haillant, secrétaire perpétuel, lit une lettre par laquelle il sollicite la souscription du Ministère de l'instruction publique à son *Dictionnaire phonétique et étymologique* et prie la Société d'apostiller sa demande. Adopté avec rappel de la subvention de 400 fr. qui a été accordée à la Société pour l'aider à supporter les frais d'impression de cet ouvrage.

MM. Guyot et Germain, membres correspondants, font hommage de leur publication sur *Paul Bernard, comte de Fontaine*. Remerciments et renvoi à la Commission d'histoire et d'archéologie.

Des remerciements sont tout particulièrement votés à l'administration du Musée Guimet, à propos de son important envoi contenant de nombreuses gravures.

M. Haillant présente l'ouvrage postume de M. Le Guillois, édité par M. Kienné, de Neufchâteau, et le recommande tout particulièrement à l'attention de la Société. Renvoi à la Commission littéraire.

M. Baradez lit le discours qu'il doit prononcer à la séance solennelle sur l'*Impôt des banalités à Épinal*. Cette lecture est vivement applaudie et M. le Président, au nom de la Société tout entière, adresse ses plus vifs remerciements à l'orateur.

Il est donné lecture du rapport de M. Voulot sur les fouilles de Martigny-les-Gerbonvaux et d'Autigny-la-Tour. Renvoi à la Commission d'histoire avec les pièces de dépenses.

La Commission littéraire émet un avis favorable à l'échange des publications de la Société avec les *Annales de l'Est*, qui vont être publiées par la Faculté des lettres de Nancy.



Il est donné acte de la candidature de l'abbé Didier-Laurent, directeur de l'école Saint-Joseph, à Reims, présenté par MM. Chevreux, Gley (Gérard) et Mottet.

M. Burel lit un rapport fortement et longuement motivé sur l'étude manuscrite de M. Puton : *Le Sapin des Vosges*, et conclut à l'impression. Adopté et renvoi à la Commission administrative. Des remerciements sont votés à M. Burel pour son consciencieux rapport.

---

### SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 4 DÉCEMBRE 1886

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BALLANDE, BARADEZ, CHATEL, CLAUDOT, GANIER, GAZIN, GLEY (Gérard), HAILLANT, HUOT, MANGIN, MOTTET et THOMAS.

Excusés : MM. CHEVREUX et GARNIER.

Le procès-verbal de la séance ordinaire du 18 novembre est lu et adopté.

*Correspondance* : M. le Préfet informe la Société qu'il accepte avec plaisir la présidence de la séance annuelle.

La parole est donnée à M. Ganier qui lit le compte-rendu de l'exposition des beaux-arts, dont il a eu l'initiative et énumère les récompenses du concours artistique. Les propositions sont adoptées et M. le Président propose de voter des remerciements au rapporteur et à la commission. Adopté. M. Gley fait observer que M. Ganier a omis volontairement de parler de lui dans son rapport ; il ajoute que toute la Société a su apprécier le dévouement de M. Ganier à l'œuvre dont il a pris l'initiative, et le succès qui l'a couronnée. Il propose en conséquence à la Société de mentionner expressément au procès-verbal ses remerciements tout particuliers. Adopté. M. Ganier est très ému de la sympathie que lui

témoignent ses collègues et les remercie de leur collaboration dévouée et du grand honneur qu'ils lui ont fait en l'autorisant à ouvrir le Salon vosgien sous les auspices de la Société.

M. Gley lit ensuite le rapport du concours littéraire et propose le vote d'une médaille d'argent grand module à M. Schumann, pour ses *Vosges poétiques*. Adopté.

M. Mottet fait connaître que la Commission d'admission a émis un vote favorable à la candidature de M. l'abbé Didier-Laurent, directeur de l'école Saint-Joseph à Reims. M. le Président met cette candidature aux voix : le candidat est élu.

Il est donné lecture de la présentation de M. Clasquin, architecte départemental, signée par MM. Ballande, Chatel et Ganier. Renvoi à la Commission d'admission.

---

#### SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1886

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BALLANDE, BARADEZ, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, FIGAROL, GANIER, GARNIER, GAZIN, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, LE MOYNE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, VOULOT.

Excusés : MM. GLEY (Emile) et THOMAS.

*Correspondance.* — Il est donné lecture d'une circulaire du docteur Chervin, directeur de l'institution des bègues, à Paris, 82, avenue Victor Hugo, relative à une enquête sur le bégaiement. Renvoi au docteur Berher.

M. le Président signale au *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire*, p. 251, la liste des récompenses accordées cette année aux instituteurs des Vosges.

M. Gley donne lecture d'une lettre de notre nouveau collègue, M. l'abbé Didier-Laurent, qui remercie la Société de son admission et donne d'intéressants détails sur plusieurs

documents concernant l'abbaye d'Étival. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. Haillant présente de la part de M. Fliche, membre correspondant, quatre ouvrages intitulés : *La Flore de l'étage rhétien* ; *Substitution ancienne d'essences forestières aux environs de Nancy* ; *Flores tertiaires des environs de Mulhouse* ; *Étude de la nervation*. Renvoi à la Commission scientifique.

M. Haillant offre aussi au nom de M. François Bonnardot, membre correspondant, le *Glossaire-Index du Livre des métiers*, d'Étienne Boileau, et fait observer que cet ouvrage, ayant obtenu le prix de philologie romane de l'Institut en 1880, cette haute récompense le dispense d'en faire ressortir le mérite. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. Lebrunt signale l'envoi d'une étude de M. Lescuyer, membre correspondant, sur les *Etangs de Baudonvilliers*. Des remerciements sont votés à notre collègue. M. Lebrunt dépose aussi sur le bureau une publication du docteur Beugnies-Corbeau, de Saint-Michel (Aisne), intitulée : *Trois familles empoisonnées par les champignons*. Renvoi au docteur Mougeot.

Il est donné lecture des présentations de : 1° M. Ferry, Léopold, cultivateur et lauréat de la Société, à Corcieux, présenté par MM. Figarol et Lebrunt ; 2° M. Camille Martin, compositeur et professeur de musique, et lauréat de la Société, organiste à Charmes, présenté par MM. Tourey et Haillant ; 3° de M. Gaston de Golbéry, avocat, inspecteur d'assurances à Epinal, auteur de nombreuses publications vosgiennes, présenté par MM. Ganier et Haillant. Renvoi à la Commission d'admission.

M. Figarol, au nom de la Commission d'agriculture, propose à la Société de confier à M. Ferry, Léopold, la surveillance du champ de démonstration à Docelles, appartenant à M. Krantz ; au printemps, ce champ sera ensemencé d'avoines de diverses provenances. Il y aurait une indemnité de location à payer au fermier de M. Krantz, et la Société bénéficierait de la récolte. Adopté.

M. Ganier, au nom de la Commission artistique, expose que la Commission du Salon vosgien a l'intention d'organiser à l'Hôtel de la Poste, sous les auspices de la Société d'Emulation, une soirée littéraire et musicale, dont les bénéfices seraient consacrés à l'acquisition de tableaux qui seraient choisis ultérieurement. La Société n'aurait rien à déboursier. Après quelques observations, la Société, confiante dans la Commission de l'exposition si bien dirigée jusqu'alors par son Président, M. Ganier, s'empresse d'accorder l'autorisation sollicitée.

Le budget présenté par M. Lebrunt pour 1887 est discuté et adopté.

M. Mottet, président de la Commission d'admission, fait un rapport favorable sur la candidature de M. Clasquin, présenté par MM. Ballande, Chatel et Ganier. Il est procédé au vote, qui donne unanimité de boules blanches. M. Clasquin est proclamé membre libre.

Il est ensuite procédé au renouvellement des Commissions.

---

*Annexe.*

---

## BUDGET DE 1887

ADOPTÉ A LA SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1886.

---

Somme en caisse au 1<sup>er</sup> janvier 1887, sur laquelle il reste à payer quelques dépenses de l'exercice de 1886.

### Recettes

1. Produit des cotisations, savoir 112 à 12 fr. et 19 à 5 fr. . . . .	1,439 »
2. Intérêts de caisse d'épargne . . . . .	60 »
3. Subvention du Ministre de l'Agriculture . . . .	1,300 »
4. Subvention du Ministre de l'Instruction publique . . . .	» »
5. Subvention du Département . . . . .	1,800 »
	<hr/>
A reporter . . . . .	4,599 »

	<i>Report...</i>	4,599 »
6. Revenu du legs Masson . . . . .		51 »
7. Revenu du legs Claudel. . . . .		21 95
8. Revenu du don Castel . . . . .		43 »
9. Recettes accidentelles . . . . .		» »
<b>TOTAL des Recettes . . . . .</b>		<b>4,714 95</b>

**Dépenses**

10. Impression des <i>Annales</i> de 1887, environ 23 files .	1,000 »
11. Tirages à part : 50 exemplaires aux auteurs qui le demandent. . . . .	100 »
12. Frais du bureau. . . . .	500 »
13. Impression diverses : lettres, convocations, bandes, affiches, etc. . . . .	150 »
14. Gage de garçon de salle. . . . .	120 »
15. Gage du commissionnaire. . . . .	120 »
16. Indemnité au copiste. . . . .	60 »
17. Frais de recouvrement des cotisations . . . . .	50 »
18. Frais de la séance publique. . . . .	15 »
19. Dépenses de la bibliothèque et reliures . . . . .	100 »
20. Concours agricole. Primes du Gouvernement, primes de la Société, prix Claudel, frais de visite des fermes, etc. . . . .	1,500 »
21. Concours d'histoire et d'archéologie. Prix, fouilles	200 »
22. Prix du concours littéraire . . . . .	100 »
23. Prix du concours artistique . . . . .	100 »
24. Prix du concours scientifique et industriel . . . . .	250 »
25. Abonnements de 1887, savoir :	
Journal d'Agriculture pratique. . . . . 20 »	} 182
Revue scientifique et Revue bleue . . . . . 50 »	
Revue archéologique . . . . . 27 »	
Revue d'Alsace . . . . . 14 »	
Journal du ciel . . . . . 6 »	
Annuaire des Vosges . . . . . 3 »	
Gazette des Beaux-Arts . . . . . 50 »	} 182 »
Annales de l'Est . . . . . 12 »	
<i>A reporter . . . . .</i>	<b>4,547 »</b>

	<i>Report.</i>	4,547 »
26. Prix Castel. Prix bisannuel, à réserver		43 »
27. Prix Masson. Prix quinquennal, à réserver		51 »
28. Dépenses imprévues		50 »
<b>TOTAL des dépenses</b>		<b>4,691 »</b>

### RÉCAPITULATION

Total des recettes	4,714 95
Total des dépenses	4,691 »
<b>Excédent des recettes.</b>	<b>23 95</b>
L'avoir au 1 <sup>er</sup> janvier étant de.	1,737 74
La provision disponible au 31 décembre est prévue pour.	1,761 69

La Société a adopté le présent budget à la séance du 16 décembre 1886.

*Le Secrétaire perpétuel,*

N. HAILLANT.

*Le Président,*

CH. LEBRUNT.



## **Dons du Ministère de l'Instruction publique**

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. — 1<sup>o</sup> — *Revue des travaux scientifiques* ; — 2<sup>o</sup> — *Bulletin historique et philologique* ; — 3<sup>o</sup> — *Bulletin archéologique*.

*Journal des Savants*.

*Romania*.

*Le Cabinet historique*.

*Répertoire des travaux historiques*.

*Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, histoire et documents par Xavier Charmes. Trois vol. in-4<sup>o</sup>. Paris, imprimerie nationale, 1886.

## **Dons du Ministère de l'Agriculture**

*Bulletin du Ministère de l'Agriculture*. — *Documents officiels, statistique, rapports, comptes-rendus de sessions en France et à l'étranger*.

## **Dons de la Préfecture**

*Publications du Conseil Général du département des Vosges*.

## **Ouvrages périodiques offerts à la Société d'Emulation**

*Le Bon Cultivateur*, publié à Nancy.

*Le Cultivateur agenais*.

*Maître Jacques*.

HAMET. — *L'Apiculteur*.

*La Feuille des jeunes naturalistes*.

LOUIS (Léon). — *Annuaire général des Vosges pour 1886*, 47<sup>me</sup> année. (Hommage de l'auteur).

MERLIN. — *Annuaire de l'Instruction publique dans les Vosges pour 1886*, 24<sup>e</sup> année, Durand, Epinal, 1886. (Hommage de l'auteur, membre titulaire).

ROUMEGUÈRE. — *Revue mycologique*, recueil trimestriel illustré, consacré à l'étude des champignons et des lichens. (Hommage de l'auteur, membre correspondant).

*L'Industriel Vosgien*, journal de Remiremont.

*La Presse Vosgienne*, journal de Mirecourt.

Et les publications des Sociétés savantes, dont la liste est ci-après, page XLVIII.

### Ouvrages non périodiques

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — *Rapport au nom de la Commission voyageuse du Comice agricole de Neufchâteau*. Niort, 1886.

BASTIEN. — *Traité de lever de plans, d'arpentage et de nivellement*. Epinal, 1885. (Don de l'auteur).

BÉNOIT (A.) 1. *Le Buste de saint Adelphe à Neuwiller*. — 2. *Une sépulture lorraine à Strasbourg avant 1870*.

BERNARD-MAILLARD. — *La Tapisserie ancienne et moderne*. Paris, 1886.

BEUGNIES-CORBEAU (D<sup>r</sup>). — *Trois familles empoisonnées par les champignons*. Histoire thérapeutique, médicale et toxicologique. Vichy, 1886. (Don de l'auteur).

BONNARDOT (François). -- 1. *Histoire générale de Paris*. — 2. *Les métiers et corporations de la ville de Paris, XIII<sup>e</sup> siècle*. — 3. *Le Livre des Métiers d'Etienne Boileau*, Glossaire-Index, par François Bonnardot, ancien élève de l'école des Chartes. Paris, imprimerie nationale, gr. in-4<sup>o</sup>, 1879. (Hommages de l'auteur, membre correspondant).

BOUCHER DE MOLANDON. — *Complainte orléanaise du XIII<sup>e</sup> siècle, avec sa notation*, retrouvée par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, dans un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence, gr. in-8<sup>o</sup>.

DE BOUREULLE. — *L'Alsace de la réforme*, in-8<sup>o</sup>.

BOUVIER (A.) — *Les animaux de la France. Vertébrés*, première partie, mammifères, 1886 (Hommage de l'auteur).

CHAMBRE DE COMMERCE DES VOSGES. — *Droits sur les maïs* ; rapport de M. Floriqn. Epinal, Fricotel, 1887.

CHAPELLIER (l'abbé Ch.) — *Médailles du bienheureux Pierre Fourier*, in-8<sup>o</sup>, Nancy, 1886.

COURTONE. — *Manuel de langue néo-latine*.



- DELLEY DE BLANCMESNIL (Le comte de). — *Notice sur quelques anciens titres*. Paris, 1866.
- DELORME (P.) — 1. *Le Palæophoneus nuncius et la théorie de l'évolution*, 1885. — 2. *Des variations dans l'époque d'apparition des lépidoptères*, 1885.
- DURAND (E.) — *Géologie des Vosges appliquée à l'agriculture*. 1886. (Hommage de l'auteur).
- FICY (Pierre). — *La fortune de Roch Aubry*. Paris. (Don de l'auteur).
- FLICHE. — 1. *Note sur la Flore de l'étage rhétien aux environs de Nancy*. — 2. *Note sur une substitution ancienne d'essences forestières aux environs de Nancy*. — 3. *Les Flores tertiaires des environs de Mulhouse*. — 4. *Notes pour servir à l'étude de la nervation*. — (Hommages de l'auteur, membre correspondant).
- FOURNIER (A.). — *La verrerie de Portieux, origine, histoire*. Nancy, 1886. (Hommage de l'auteur, membre associé).
- GARNIER (Ad.) — *Commission météorologique du département des Vosges. Compte-rendu des observations faites en 1885-1886, 2<sup>e</sup> année*. Epinal, 1886. (Hommage de l'auteur, membre titulaire.)
- GERMAIN (LÉON). — 1. *Tombe d'Isabelle de Musset, à Marville ; Caen*, 1886. — 2. *Recherches sur la famille Fessler ; Nancy*, 1886. — 3. *Le retable d'Hattonchatel ; Nancy*, 1886. — 4. *La chapelle de Dom Loupvent ; Nancy*, 1886. — 5. *La croix de Laxou ; Nancy*, 1886. — 6. *La tombe d'Isabelle de Musset, femme de Gilles I<sup>er</sup> de Buysleyden, à Marville ; Nancy*, 1886. — 7. *Monuments funéraires de l'église Saint-Michel, à Saint-Mihiel ; Bar-le-Duc*, 1886. — 8. *L'église de Nubécourt et ses monuments funéraires ; Nancy*, 1886. — 9. *La famille Parspergaire*. — 10. *Anciens bénitiers lorrains*. — 11. *Le calice de saint Gérard*. — 12. *L'origine de Guillaume de Marcillat, peintre-verrier*. — 13. *La liturgie des décanats wallons*. — 14. *Les fondeurs de cloches lorrains*. — 15. *Les épitaphes de l'église d'Étain*. — 16. *Devises horaires lorraines*. — 17. *Notes sur*

l'*Ave Maria* en Lorraine. — (Hommages de l'auteur, membre correspondant).

GRAD (Ch.) — 1. *Edouard Collomb*. — 2. *Le curé Muller*. (Hommages de l'auteur, m. c.)

GUYOT (Ch.) — 1. *Les forêts lorraines*, Nancy, 1886. — 2. *Les villes neuves en Lorraine*, 1883. — 3. *L'église de Domjulien (Vosges), et la pierre tombale d'Antoine de Ville*, 1884. — 4. *Le Lehn de Vergaville*, 1886. — 5. *Un cercle à Metz au XV<sup>e</sup> siècle. La maison de Ville-Franche*, 1882. — 6. *Histoire d'un domaine rural en Lorraine*, 1887.

GUYOT (Ch.) et GERMAIN (L.) *Paul Bernard, comte de Fontaine*. Nancy, 1886. (Hommage des auteurs).

HAILLANT (N.) — 1. *Essai sur un patois vosgien, dictionnaire phonétique et alphabétique*. Epinal, 1886, in-8°. — 2. *Flora populaire des Vosges*, par N. Haillant, avoué, docteur en droit. Ouvrage couronné du premier prix (médaille d'or unique) au concours de la Société nationale d'horticulture de France (séance du 22 mai 1885), et publié dans le journal de cette Société. Paris et Epinal, in-8°. (Hommages de l'auteur, secrétaire perpétuel).

LE GUILLOIS. — *Le Chêne des Partisans, Episodes de la conquête de Lorraine par la France. Les deux sièges de La Mothe*. Neufchâteau, Kienné 1886, in-8°. (Hommage de l'éditeur).

LEPAGE (H.) — *Les seigneurs, le château, la Châtellenie de Turquesheim* 1886. (Hommage de l'auteur membre correspondant).

LUC (R.) — *Culture de la pomme de terre en Hollande et en Allemagne, et de son emploi en féculerie et en distillerie*.

MARCHAL. — *Description de la ville et de la forteresse de La Mothe*. Arcis-sur-Aube, 1886.

MAXE-WERLY. — 1. *Etude sur le tracé de la chaussée romaine entre Airola et Fines*. — 2. *Note sur quelques graffites découverts dans la région du Barrois*. — 3. *Sur les bornes anciennes et les monuments mégalithiques du Barrois*. — 4. *Fibule et collier en or trouvés à Totainville (Vosges)*. — 5. *Moules en schiste ardoisier*. — 6. *Monnaies des Pétrocres*. — 7. *Monnaies*

- dites « à la Croix ». — 8. *Chaussée romaine, deuxième partie.* — 9. *Extrait des procès-verbaux de la Société des Antiquaires de France, séance du 3 juin 1885.* — 10. *Antiquités découvertes à Naix (Meuse).*
- MORAND (Dr J.-S.) — *Les Hautes Vosges comme station d'été.* Tours, 1886. (Hommage de l'auteur).
- MOREAU (Frédéric). — 1. *Album Caranda (suite), Fouilles de Nampteuil-sous-Muret (Aisne), et fin de celles d'Aguisy, 1885.* — 2. *Table des principaux objets reproduits dans l'Album Caranda.* 1886. (Hommages de l'auteur).
- PETIT (Th.) *Méthode abrégée de comptabilité,* 1886.
- PIERRE. — *Géographie-Atlas du département des Vosges, deuxième édition,* Remiremont 1887.
- PUTON (A.) — *M. Meaume, sa vie et ses œuvres,* in-8°. (Hommage de l'auteur, membre correspondant).
- QUINTARD (Léopold). — *Description d'une trouvaille de monnaies messines des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles.* Nancy, 1886. (Hommage de l'auteur, membre associé).
- SALMON (C. A.) *M. Lionnet, ancien professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, fondateur de l'Association philotechnique.* Paris, 1886.
- TERQUEM (O.). — 1. *Fuller's. Mémoires de la Société géologique de France, 3<sup>e</sup> série, tome IV<sup>e</sup>.* — 2. *Des foraminifères et les ostracodes du Fuller's-Earth des environs de Varsovie,* grand in-4° avec dessins. — 3. *Les Entomostracés-ostracodes du système oolithique de la zone à ammonites Parkinsoni de Fontoy (Moselle).* Paris, 1883, in-4°.
- TERQUEM (O.) et TERQUEM (Edmond). — *Extrait du Bulletin de la Société géologique de France. Foraminifères et ostracodes de l'Islande et du sud de la Norvège.* (Hommages de M. O. Terquem, membre correspondant).
- Nicolas VAGNER, sa mort, ses funérailles... 1886. (Hommage de M. René Vagner).

## MANUSCRITS

BENOIT (A.) — *Les prisonniers de guerre espagnols à Epinal et à Neufchâteau en 1813.*

DE BOUREULLE. — *Souvenirs bretons et lorrains du temps de la Ligue (mars 1886).*

CHAPELIER (l'abbé Ch.) — *Archéologie et épigraphie de l'église de Coussey.*

DAVILLER (Dr). — *Quelques réflexions sur l'alcool et l'alcoolisme, dédié à la Société d'Emulation des Vosges, 21 février 1887.*

DESGODINS DE SOUHESMES. — *Vie et mœurs des Orientaux.*

GUYOT (Ch). — *Les Assemblées de communautés d'habitants en Lorraine, avant 1789.*

JOUBE (L.) — *Le général Humbert en Irlande. Récits des événements de Killala, dans le comté de Mayo et les parties adjacentes, pendant l'invasion française en 1798, par un témoin oculaire (le Dr Stock), traduit de l'anglais par L. Jouve, avec une carte.*

Dr LIÉGEY. — 1. Copie d'un mémoire intitulé: *Quelques observations de fièvres apoplectiques, paralytiques.* — 2. *Cas de fièvre syncopale au début, délirante ensuite.* — 3. *De la ressemblance de certains phénomènes critiques observés dans les maladies nerveuses avec des symptômes d'une maladie suspecte.* — 4. *Enorme tuméfaction née d'une métastase d'aspect scorbutique et cancéreux.* — 5. *Cas remarquable de suette chronique scorbutique.* — 6. *Exposé des travaux de la Société des Sciences médicales de la Moselle.* — 7. *Un mot sur la fièvre péritonite.* — 8. *Quelques métastases déterminées par l'impressionnabilité morbide exagérée.* — 9. *Emploi efficace du collodion... dans un cas de péritonite imminente.* — 10. *Un mot sur l'influence nocive de la menstruation.* — 11. *Voyage dans les Vosges.* — 12. *Accidents pernicieux déterminés par les causes traumatiques.* — 13. *Quelques névroses convulsives.* — 14. *Deux cas heureux de pratique médicale.* — 15. *Nouveaux cas de fièvre éclamptique ou convulsive.* — 16. *Cas remarquable de tumeur céphalique congénitale.* — 17. *Observation d'un cas remarquable de tremblement cho-*

*réique chez une fille de douze ans. — 18. Quelques mots sur la maladie d'Eugène Sue. — 19. Guérison rapide d'une adénite strumeuse ancienne et ulcérée. — 20. Polype utérin. — 21. Quelques mots sur l'aliénation émanée de fièvres intermittentes et rémittentes. — 22. Recueil d'accidents variés, observés dans la Meurthe et les Vosges dans une longue carrière médicale. Première partie : Accidents plus ou moins graves résultant des machines industrielles et agricoles. Réflexions diverses et mesures paraissant devoir prévenir des accidents de ce genre, daté février 1886. — 23. Un peu d'agriculture et d'hygiène, février 1886. — 24. Quelques notes relatives à la médecine comparée. — 25. Note relative à la mort de Napoléon III. — 26. Une grenouille à six pattes. — 27. Copie d'une note intitulée : Haute utilité des préparations de quinquina dans la variole, Note lue à l'Académie de médecine, le 5 juillet 1870, puis à la Société médicale d'Emulation de Paris, par le docteur Liégey, médecin à Choisy-le-Roi, mai 1886. — 28. Supplément de la correspondance du docteur Liégey, avec la préfecture des Vosges au sujet de plusieurs épidémies observées dans les Vosges en 1852, 1854 etc. Choisy-le-Roi (Seine), avril, 1886. — 29. Copie d'un article publié en 1870 dans la Tribune médicale et intitulé : Variole et vaccin, par le docteur Liégey, membre de plusieurs sociétés savantes, médecin à Choisy-le-Roi, mai 1886. Cet article porte le n° 432, avril sous ce titre : Hygiène publique, variole et vaccin. Le rédacteur en chef de ce journal était le docteur Marchal (de Calvi). — 30. Copie d'un premier rapport adressé en 1852, à M. le Préfet des Vosges, et relatif à une épidémie catarrhale, revêtant principalement la forme croupale chez les enfants, au village de Domptail (Vosges), par le Dr Liégey, alors médecin à Rambervillers. Choisy-le-Roi, avril 1886. — 31. Copie d'un second rapport relatif à une épidémie catarrhale typhique, revêtant principalement, chez les enfants, la forme croupale, épidémie précédée d'une épizootie offrant, chez les jeunes porcs,*

principalement aussi, une forme analogue, au village de Dompail, en 1852, par le docteur Liégey, membre de la Société d'Emulation des Vosges, et d'autres Sociétés savantes, médecin à Choisy-le-Roi (Seine). Avril, 1886, Choisy-le-Roi, (Seine). — 32. Copie d'un rapport fait en 1852 à la Préfecture des Vosges, sur *Une épidémie catarrhale de diarrhée principalement et de dysenterie* ayant régné au village de Bru, dans le mois d'octobre et de novembre 1842, par le docteur Liégey, alors médecin cantonal à Rambervillers. Choisy-le-Roi, avril 1886. — 33. Liste des articles publiés de 1898 à 1886 dans *Le Courrier médical* (57 numéros). — 34. Plusieurs notes principalement relatives aux accouchements. — 35 *La grève des médecins devant les magistrats et les honoraires médico-légaux*. — 36. Plusieurs notes principalement relatives aux fièvres catarrhales. — 37. Recueil des recettes pour prévenir et guérir toutes maladies, blessures et infirmités humaines, et secrets pour la perfection, usage et contentement de l'homme très certaines et esprouvées, faict par Louis préuost Sr de Beaulieu, gouverneur de Dorgon, cappitaine de l'une des galleres du Roy, commandant les galleres de France en l'absence de M. le comte de Joigny, général d'Icelles. Divisé en huit liures. In-folio, 674 pp. (Dons de M. le Dr Liégey, membre correspondant.

PUTON (A.) — *Le Sapin des Vosges*, étude d'estimation forestière.

SCHUMANN. — *A propos des « Vosges poétiques »*. Observations sur la poésie et la versification.

**Liste des Sociétés savantes auxquelles la Société d'Emulation des Vosges adresse ses publications en les priant de continuer cet échange mutuel.**

**AIN**

1. Société d'Emulation, agriculture, sciences, lettres et arts de l'Ain, à Bourg.

**AISNE**

2. Société académique de Laon.

3. Société académique des sciences, arts, et belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin.

4. Société historique et archéologique de Château-Thierry.

5. Société de pomologie et d'arboriculture de Chauny.

6. Société régionale d'horticulture de Chauny.

**ALPES-MARITIMES**

7. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

8. Société niçoise des sciences naturelles, historiques et géographiques, à Nice.

**ARDÈCHE**

9. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres de l'Ardèche, à Privas.

**AUBE**

10. Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à Troyes.

11. Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube, à Troyes.

12. Société d'apiculture de l'Aube, à Troyes.

**BOUCHES-DU-RHONE**

13. Société de statistique de Marseille, rue Saint-Sépulcre, 49.

14. Union des arts, à Marseille.

15. Société botanique et horticole de Provence, rue des Dominicains, 2, à Marseille.

**CALVADOS**

16. Société d'agriculture et de commerce à Caen.

17. Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres, à Caen.

18. Société de médecine de Caen et du Calvados, à Caen.

19. Société linnéenne de Normandie, à Caen.

20. Association normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts, à Caen.

21. Société française d'archéologie, pour la conservation et la description des monuments historiques, à Caen.

22. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Bayeux.

23. Société d'horticulture et de botanique du centre de la Normandie, à Bayeux.

**CHARENTE-INFÉRIEURE**

24. Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

**COTE-D'OR**

25. Société d'agriculture et d'industrie agricole du département de la Côte-d'Or, à Dijon.

26. Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Dijon.

27. Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, à Dijon.

28. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune, à Beaune.



**DEUX-SÈVRES**

29. Société centrale d'agriculture du département des Deux-Sèvres, à Niort.

**DOUBS**

30. Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.

31. Académie des sciences, belles-lettres et arts à Besançon.

32. Société d'Emulation de Montbéliard.

**DRÔME**

33. Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.

34. Société d'histoire et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.

**EURE**

35. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.

36. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, section de Bernay, à Bernay.

**FINISTÈRE**

37. Société académique de Brest.

**GARD**

38. Académie de Nîmes.

39. Société d'études des sciences naturelles, à Nîmes.

**GIRONDE**

40. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

41. Commission des monuments et documents historiques, à Bordeaux.

42. Société d'horticulture de la Gironde, à Bordeaux.

### HAUTE-GARONNE

- 43. Société d'agriculture de la Haute-Garonne et de l'Ariège, à Toulouse.
- 44. Société d'histoire naturelle à Toulouse.
- 45. Société d'archéologie du Midi de la France, à Toulouse.
- 46. Institut des provinces de France, à Toulouse.
- 47. Société académique hispano-portugaise, à Toulouse.

### HAUTE-LOIRE

- 48. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce, au Puy.

### HAUTE-MARNE

- 49. Société historique et archéologique de Langres.
- 50. Société des lettres, sciences et arts de Saint-Dizier.

### HAUTE-SAONE

- 51. Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône, à Vesoul.
- 52. Société littéraire : *La Jeune Université*, à Lure.

### HAUTE-VIENNE

- 53. Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

### HAUTES-ALPES

- 54. Société des études historiques, scientifiques, artistiques et littéraires, à Gap.

### HÉRAULT

- 55. Académie des sciences et lettres de Montpellier.
- 56. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.

57. Société languedocienne de géographie, à Montpellier.

58. Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

#### INDRE-ET-LOIRE

59. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

60. Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments, rampe de la Tranchée, 61, à Tours.

#### JURA

61. Société d'Emulation du Jura, à Lons-le-Saulnier.

62. Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.

63. Société de viticulture et d'horticulture d'Arbois.

#### LOIRE

64. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à Saint-Etienne.

#### LOIRE-INFÉRIEURE

65. Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.

#### LOIRET

66. Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans (1884).

#### LOT-ET-GARONNE

67. Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.

#### LOZÈRE

68. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, à Mende.

**MAINE-ET-LOIRE**

- 69. Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
- 70. Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

**MANCHE**

- 71. Société académique de Cherbourg.

**MARNE**

- 72. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
- 73. Académie nationale de Reims.
- 74. Société des sciences et arts de Vitry-le-François.
- 75. Société d'horticulture de l'arrondissement d'Epernay.

**MAYENNE**

- 76. Société d'agriculture de l'arrondissement de Mayenne.

**MEURTHE-ET-MOSELLE**

- 77. Académie de Stanislas, à Nancy.
- 78. Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle, à Nancy.
- 79. Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain, à Nancy.
- 80. Société de médecine, à Nancy.
- 81. Société des sciences, à Nancy.
- 82. Société de géographie de l'Est, à Nancy.
- 83. Société de Saint-Vincent-de-Paul, à Nancy.
- 84. Société philotechnique, à Pont-à-Mousson.

**MEUSE**

- 85. Société du Musée, à Bar-le-Duc.
- 86. Société des lettres, sciences et arts, à Bar-le-Duc.
- 87. Société philomatique, à Verdun.

**NORD**

88. Société des sciences, de l'agriculture et des arts, à Lille.

89. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.

90. Société centrale d'agriculture, sciences et arts de Douai.

91. Société d'Emulation de Cambrai.

92. Société d'histoire et de beaux-arts de Bergues.

**OISE**

93. Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.

94. Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.

95. Société historique de Compiègne.

**PAS-DE-CALAIS**

96. Société académique de Boulogne-sur-Mer.

97. Société d'agriculture de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer.

**PYRÉNÉES-ORIENTALES**

98. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

**RHONE**

99. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

100. Société linnéenne de Lyon.

101. Société des sciences industrielles de Lyon.

102. Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon.

103. Société d'études scientifiques de Lyon.

**SAONE-ET-LOIRE**

**104. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Mâcon.**

**105. Société éduenne à Autun.**

**SARTHE**

**106. Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.**

**107. Société philotechnique du Maine, au Mans.**

**SAVOIE**

**108. Société centrale d'agriculture du département de la Savoie, à Chambéry.**

**SEINE**

**109. Académie française, quai Conti, 23.**

**110. Académie des inscriptions et belles-lettres.**

**111. Académie des sciences.**

**112. Académie des beaux-arts.**

**113. Académie des sciences morales et politiques.**

**114. Académie de médecine, rue des Saints-Pères, 49.**

**115. Société nationale d'agriculture de France, rue de Bel-lechasse, 18.**

**116. Société nationale d'horticulture de France, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84.**

**117. Société pour l'instruction élémentaire, rue du Fouarre, 14.**

**118. Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.**

**119. Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184.**

**120. Société protectrice des animaux, rue de Grenelle, 84.**

**121. Société nationale d'acclimation de France, hôtel Lau-ragais, rue de Lille, 41.**

122. Société géologique de France, rue des Grands-Augustins, 7.

123. Société Franklin, rue Christine, 4.

124. Société des agriculteurs de France, rue Le Pelletier, 4.

125. Congrès des délégués des Sociétés savantes, rue Bonaparte, 44.

126. Association philotechnique, rue Serpente, 24.

127. Société française de numismatique et d'archéologie, rue de Verneuil, 46.

128. Société d'instruction professionnelle horticole, boulevard de l'Hôpital, 34.

129. Société des jeunes naturalistes.

130. Bibliothèque de la ville de Paris, hôtel Carnavalet, rue Sévigné.

131. Athénée oriental, rue Royale Saint-Honoré, 6, Paris.

132. *Alliance française*, association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger, 2, rue Saint-Simon ; 215, boulevard Saint-Germain.

133. Société d'anthropologie, rue de l'École de Médecine.

134. Musée d'anthropologie, au Palais du Trocadéro.

135. Musée Guimet, 30, avenue du Trocadéro.

136. Société mycologique de France, 46, rue Monge, (anciennement à Bruyères, Vosges).

## SEINE-INFÉRIEURE

137. Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Rouen.

138. Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

139. Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre.

140. Société nationale havraise d'études diverses, au Havre.

144. Société industrielle d'Elbeuf.

**SEINE-ET-MARNE**

442. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun.

443. Société d'agriculture, sciences, lettres et arts de l'arrondissement de Meaux.

444. Société d'horticulture de l'arrondissement de Coulommiers.

**SEINE-ET-OISE**

445. Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

446. Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

447. Société d'horticulture de Saint-Germain-en-Laye.

**SOMME**

448. Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

449. Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.

450. Société linnéenne du nord de la France, à Amiens.

451. Société d'émulation d'Abbeville.

452. Conférence scientifique d'Abbeville et du Ponthieu.

**TARN**

453. Société littéraire et scientifique de Castres.

**TARN ET GARONNE**

454. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

**VAR**

455. Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.



( LVIII )

156. Société littéraire, scientifique, et artistique d'Apt.

157. Académie du Var, à Toulon.

VIENNE

158. Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.

159. Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

VOSGES

160. Société d'horticulture et de viticulture des Vosges, à Epinal.

161. Section vosgienne de la Société de géographie de l'Est, à Epinal.

162. Société philomathique vosgienne, à Saint-Dié.

163. Comice agricole d'Epinal.

164. Comice agricole de Mirecourt.

165. Comice agricole de Neufchâteau.

166. Comice agricole de Rambervillers.

167. Comice agricole de Remiremont.

168. Comice agricole de Saint-Dié.

169. Société agricole, horticole et viticole de l'arrondissement de Mirecourt.

170. Ligue de l'Enseignement à Epinal.

171. Comité de météorologie vosgienne, à Epinal.

YONNE

172. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

173. Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE

174. Société de climatologie, sciences physiques et naturelles d'Alger.

( LIX )

175. Société archéologique de la province de Constantine.

176. Académie d'Hippone, à Bône.

HAITI

177. Société de sciences et de géographie de Port-au-Prince.

ALSACE-LORRAINE

178. Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz.

179. Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, à Metz.

180. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, à Strasbourg.

181. Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.

182. Société médicale du Haut-Rhin, à Colmar.

183. Société d'histoire naturelle de Colmar.

184. Société industrielle de Mulhouse.

Sociétés diverses

185. Société des sciences naturelles, à Neuchâtel (Suisse).

186. Société jurassienne d'émulation, à Porrentruy, canton de Berne (Suisse).

187. Institut géographique international à Berne (Suisse).

188. Société d'histoire naturelle de Bâle (Suisse).

189. Société philosophique et littéraire de Manchester (Angleterre). Literary and philosophical society, Manchester.

190. Académie Gioenia des sciences naturelles, place de l'Université royale, nos 11-12, à Catane (Sicile).

191. Smithsonian Institution, Washington.

192. Université royale de Norwège (Det kongelige Norske Universitet), à Christiania.

193. Institut Egyptien au Caire (Egypte).

194. Institut Royal Grand Ducal de Luxembourg.

### **Bibliothèques diverses et Périodiques**

195. Bibliothèque administrative de la préfecture des Vosges.

196. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Mirecourt.

197. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Neufchâteau.

198. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Remiremont.

199. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Saint-Dié.

200. Bibliothèque de la ville d'Epinal.

201. Bibliothèque de la Mairie d'Epinal, (Archives de la ville d'Épinal.)

202. Bibliothèque du collège et de l'école industrielle de la ville d'Epinal.

203. Bibliothèque de la ville de Lunéville.

204. Bibliothèque de la ville de Mirecourt.

205. Bibliothèque de la ville de Nancy.

206. Bibliothèque de la ville de Neufchâteau.

207. Bibliothèque de la ville de Rambervillers.

208. Bibliothèque de la ville de Remiremont.

209. Bibliothèque de la ville de Saint-Dié.

210-214. Bibliothèque des Sociétés savantes au Ministère de l'Instruction publique.

215. Bibliothèque du secrétariat du Conseil général des Vosges, à Epinal.

216. *Romania*, 67, rue Richelieu, à Paris.

# SÉANCE PUBLIQUE ET SOLENNELLE

DU JEUDI 17 DÉCEMBRE 1886

---

*Président d'honneur : M. BÉGNER, Préfet des Vosges.*

*Président : M. LEBRUNT, Président.*

*Secrétaire : M. HAILLANT, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BALLANDE, BARADEZ, BERHER, BOEGNER, BUREL, DE CARDO, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GARNIER, GAZIN, GLEY Gérard, GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LE MOYNE, MANGIN, MAUD'HEUX, MOTTET, OHMER, THÉVENOT, THOMAS, TOUREY et VOULOT, membres titulaires, libres ou correspondants.

Un grand nombre de dames, d'officiers en uniforme, de personnes notables de la ville et des environs, et de lauréats s'étaient empressés de répondre à l'invitation qui leur avait été adressée.

MM. BOUVIER, FLOT (EMILE), NOEL, SCHUMANN, et VANCASTER se font excuser.

M. le Préfet donne la parole à M. Baradez, qui nous fait connaître dans le discours d'ouverture l'impôt des banalités à Epinal. Ce discours est vivement applaudi. La parole est ensuite donnée à M. Figarol qui lit son rapport sur le concours agricole ; M. Chevreux sur le concours historique, M. Gley sur le concours littéraire, M. Le Moyne sur le concours scientifique et industriel et M. Ganier sur le concours artistique et l'exposition des Beaux-Arts. Ces lectures sont accueillies par les applaudissements de l'assemblée toute entière. M. le

Préfet dit que M. Ganier a droit à une large part de gratitude et d'éloges, car il a non seulement été l'âme de l'exposition, mais l'artiste dont les œuvres ont contribué largement au succès du salon vosgien ; il ajoute que l'Administration n'a fait que son devoir en applaudissant à cette tentative de décentralisation artistique et que le succès qui couronne l'œuvre doit encourager la Société à continuer ses expositions.

M. Lebrunt remercie M. le Préfet d'avoir bien voulu présider cette solennité ; il dit que la Société s'était déjà empressée de remercier M. Ganier de son zèle et de son dévouement et surtout de lui décerner les éloges qu'il a si bien mérités et qu'il est heureux de renouveler en public.

M. Haillant, secrétaire perpétuel, proclame ensuite les récompenses décernées cette année par la Société, puis l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.



**DISCOURS**  
**PRONONCÉ**  
**A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE**  
**DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES**

LE 9 DÉCEMBRE 1886

Par M. BARADEZ

Membre titulaire de la Société.

---

**MESSIEURS,**

Jamais, je n'ai compris, aussi bien qu'aujourd'hui, l'honneur que vous m'avez fait en m'admettant dans vos rangs, et je croirais manquer à tous mes devoirs, si je ne vous en exprimais publiquement toute ma reconnaissance.

Je sens, du reste, que je ne pourrai jamais m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers vous, surtout quand je vois, qu'à mon égard, vous avez poussé la générosité jusqu'à être prodigues, puisque, à cette heure, c'est l'un des derniers arrivés, l'un des plus jeunes, qui est chargé de prononcer le discours d'usage.

Cette tâche eût été bien faite pour m'effrayer, si je n'eusse été assuré que vous me continueriez le crédit que vous m'avez si largement ouvert, et que je pouvais compter sur toute votre indulgence.

L'année dernière, vous avez entendu une voix, plus autorisée que la mienne, vous retracer les caractères distinctifs de l'esprit vosgien. Vous vous souvenez encore de ces accents éloquents que M. Gazin savait trouver pour vous faire partager l'affection du pays vosgien. Il vous disait, que la for-

mation de la grande patrie n'avait pas tué l'amour du sol natal ; qu'aujourd'hui comme autrefois, les Vosgiens répartis et confondus sur le territoire national, savaient partout et toujours se reconnaître et se retrouver. Il vous disait encore qu'il aimerait à voir, quelquefois, inaugurer vos travaux par la recherche de l'esprit vosgien, dans l'une quelconque de ses nombreuses manifestations.

J'ai pensé que je ne pourrais mieux faire que de suivre le conseil qui m'était ainsi donné, et, j'ai cru que la recherche, dans la législation locale, des traces de l'esprit vosgien, me permettrait de retenir votre attention pendant quelques instants et d'apporter, à mon tour, une pierre pour la construction de cet édifice, dont le plan a été si ingénieusement conçu par mon devancier.

Je ne voudrais pas, pourtant, vous effrayer, en vous laissant craindre, ne fût-ce qu'un instant, l'aridité d'un sujet trop spécial. J'ai compris que je devais, dans mon étude, m'attacher seulement à celles des institutions juridiques, qui, par leur nature, sont les plus générales, et s'appliquant à toutes les catégories d'une société, sont par cela même l'objet des incessantes préoccupations de chacun.

Obligé de me limiter quant au sujet, je me vois encore forcé de me restreindre quant à l'étendue de la période de l'histoire que je veux embrasser, car, s'il est vrai que l'esprit vosgien est encore bien vivant, ses manifestations ont été singulièrement amoindries dans le domaine législatif, depuis que la Révolution de 1789, de son souffle puissant renversant toutes les barrières, a proclamé l'unité de la loi, en même temps qu'elle consacrait l'unité du pays, dont elle réunissait et confondait les différentes provinces.

C'est donc de vos aïeux que je vais vous entretenir et rechercher quelles sont, dans le domaine politique et économique, les manifestations de l'esprit vosgien qu'il est facile d'y découvrir.

Toutefois, pour vous en faire bien comprendre l'import-

tance et l'étendue, il m'est nécessaire, par un rapide retour sur l'état des populations au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, d'esquisser à larges traits ce qu'étaient les Vosgiens et ce qu'ils ont su devenir.

Personne n'ignore que l'un des impôts qui ont soulevé les plaintes les plus vives, sous l'ancien régime, est celui qui était désigné sous la dénomination générale de *banalité*, et les cahiers des états généraux contiennent la preuve évidente de l'impatience avec laquelle il était supporté. Le four banal, le moulin banal, la balance banale, ont laissé, pendant longtemps, d'assez tristes souvenirs dans l'esprit du peuple, pour mériter de vous occuper pendant quelques instants.

Recherchons donc rapidement ce qu'étaient les banalités et quelle en était l'origine ?

L'étymologie même du mot banal exprime une prohibition ; c'était, en effet, par un ban, *banno*, que le seigneur justicier proclamait l'arrêté qui frappait d'interdiction telle ou telle partie du territoire de ses vassaux. Aussi le même mot servait-il à désigner, à la fois, la publication de l'arrêté et la défense qu'il édictait. (1) — Ce droit de ban qui conférait ainsi aux seigneurs le pouvoir de proclamer des défenses par mesure de police, (par exemple le ban de vendange) s'étendit peu à peu, et ils en usèrent, dès lors, non plus uniquement dans l'intérêt public, mais pour défendre à toute personne l'exercice d'une faculté qu'ils se réservaient pour eux seuls. Ainsi détournée de sa signification primitive, la banalité consiste essentiellement dans la violation du droit de propriété, dont chacun est dépouillé et exproprié, sans aucune indemnité ; elle n'a manifestement pour cause et pour raison qu'un abus de pouvoir, dicté par l'intérêt privé de celui qui le commet, sans justification possible ; c'est une concession arrachée, mais non consentie par les populations qui la supportent.

(1) Championnière. Des banalités — n° 33.



Cuire à son four, moudre à son moulin, presser à son pressoir, peser à sa balance, chasser sur ses terres, tout cela est défendu. — Pourquoi ? — Parce que le seigneur justicier (1) s'est réservé pour lui le droit de chasse, parcequ'il a affermé ou inféodé un four, un moulin, un pressoir, une balance ; parce qu'il a décidé que ses vassaux seraient astreints à y recourir, moyennant redevance ; parce qu'il a fait proclamer, par un ban, que chacun y serait désormais contraint (2) sous une peine d'amende.

Cet abus eût encore été supportable si le service que chacun payait cher, avait toujours été bien rendu et le travail rapidement exécuté. Malheureusement il n'en était rien ; le seigneur surveillait peu le four, ou le moulin, ou le pressoir qu'il avait déclaré banal, et, le plus souvent, pourvu que les redevances rentrassent avec régularité, il s'inquiétait peu des services que ses vassaux en retiraient. Le Parlement avait, il est vrai, essayé d'enrayer les abus en posant comme règle de jurisprudence qu'une banalité n'était valable qu'autant qu'il y avait suffisance (3). Mais le moyen pour les vassaux pauvres de faire respecter leur droit ? — Essaiaient-ils de se soustraire à l'obligation en s'adressant ailleurs qu'au four ou au moulin banal, ils étaient passibles d'une amende, et leur cas était précisément déféré à celui qui, ayant publié le ban, avait en même temps compétence exclusive pour en juger les infractions. Quant à résister par les voies légales, le pouvaient-ils ? Sans parler des dépenses et frais que ce moyen leur eût occasionnés, n'auraient-ils pas attiré sur eux le mécontentement de leur suzerain, avec tout son cortège de représailles ? Aussi en 1789, peut-on voir encore les habitants de maintes com-

(1) Tous les auteurs anciens présentent les banalités comme appartenant à la puissance justicière. V° Bouteiller ; Chopin ; Bacquet ; Dumoulin.

(2) « En quelques lieux où il y a fours, moulins ou pressouers banaux on a accoutumé d'appeler et crier à haute voix, à cor et à cry, qu'on vienne au moulin ou au pressouer. » Bacquet. Des droits de justice, chap. 29, n° 38.

(3) Levasseur, Histoire des classes ouvrières. I. 29.

munes, exposer que souvent les eaux trop hautes ou trop basses, ne permettent pas de travailler au moulin banal, et que, pourtant, ils n'osent se dispenser d'y conduire leurs grains.

Un tel état de choses devait évidemment tendre à disparaître lorsque la puissance seigneuriale fut amoindrie, aussi vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, plusieurs coutumes essayèrent-elles de restreindre autant que possible l'impôt des banalités (1), en ne reconnaissant comme légales que celles qui étaient établies par un titre ou aveu. Le remède était toutefois bien insuffisant, car le plus souvent les seigneurs avaient pu se procurer un titre d'apparence régulière, imposé à leurs vassaux, et en réalité les banalités subsistaient.

Néanmoins, il est intéressant de remarquer que la théorie assez répandue aujourd'hui, d'après laquelle, à l'origine, l'impôt des banalités n'avait rien d'arbitraire et n'était que la juste rémunération d'un service rendu, ne se fit jour que précisément après l'époque où plusieurs coutumes ne consacraient plus leur légitimité, que sous l'apparence d'une convention librement consentie. C'est alors que, dans un but facile à saisir, plusieurs feudistes (2) essayèrent de soutenir

(1) V<sup>e</sup> notamment l'article 71 de la Coutume de Paris : « nul seigneur ne peut contraindre ses sujets d'aller au four, au moulin qu'il prétend bannal s'il n'en a titre valable, ou aveu, ou dénombrement ancien ; et n'est réputé titre valable, s'il n'est auparavant 25 ans. »

(2) Poquet de Livonière, traité des fiefs livre VI chap. VI écrivait en 1720 : « La plupart des auteurs regardent le droit de banalité comme un effet de la violence des seigneurs et de l'abus de leur autorité. Parce que cette opinion n'est fondée qu'en conjectures et vraisemblances et que, dans les choses douteuses, il est plus juste de présumer le bien que le mal, j'aime mieux croire que les banalités se sont établies par une espèce de convention entre les seigneurs et les sujets. Ceux-ci n'ayant pas le moyen ou ne voulant pas faire la dépense de bâtir des moulins, fours et pressoirs pour leur usage particulier, quelques seigneurs offrirent d'en construire de communs et de publics pour la commodité des gens de leur dépendance, mais aussi avec un privilège exclusif et prohibitif. »

Dans ce sens voir également : Lapoix Fréminville, pratique des droits seigneuriaux, tome II, page 394.

que la plupart des banalités n'étaient que le résultat de conventions entre les seigneurs et les sujets, conventions aux termes desquelles les premiers avaient consenti à construire des moulins et des fours qu'ils mettaient, moyennant redevance, à la disposition de leurs vassaux.

Cette explication ne peut évidemment être admise, car, avec cette théorie, comment expliquer le droit de chasse que les seigneurs se réservaient ? Peut-on dire que c'était pour le bien des populations, pour la commodité de leurs sujets, qu'ils conservaient, avec un soin jaloux, ces garennnes dont le voisinage était ruineux pour la culture ? Comment encore expliquer, si tous les privilèges de la banalité dérivent de contrats librement consentis, cette étrange particularité que presque tous les jurisconsultes n'admirent jamais que les moulins à vent pussent être banaux, ni jouir des avantages qui y étaient attachés (4) ? — Ne doit-on pas en rechercher la raison dans ce fait, que ces moulins, désignés longtemps dans les titres sous le nom de « moulins turquois », connus seulement à la suite des croisades, ne furent importés d'Orient en France qu'au moment où la puissance seigneuriale était tellement anémiée, qu'elle ne pouvait plus imposer ni faire consacrer de nouveaux privilèges ?

Quoi qu'il en soit, du reste, du fondement des banalités et de leur origine, elles étaient depuis longtemps condamnées par l'opinion publique, qui réclamait l'abolition de ces privilèges, pesant encore sur les vilains comme un odieux vestige de l'oppression féodale. En effet, tant que les populations vivaient dispersées, possédant peu ou point de ressources, tant que les transactions commerciales étaient rares ou nulles, les habitants n'avaient pas songé à se procurer eux-mêmes tous les instruments qui leur étaient nécessaires, et s'étaient soumis sans trop se plaindre. Peu à peu, lorsque

(4) V<sup>e</sup> art. 72. de la Coutume de Paris. Ce texte exige un titre pour qu'un moulin à vent puisse être considéré comme banal ; un grand nombre de jurisconsultes n'admettent même pas, dans ce cas, la banalité.

les agglomérations d'habitants se furent développées, l'initiative individuelle tenta de se substituer à celle du seigneur, et notamment en ce qui concerne les balances, le petit commerçant ne tarda pas à se dire qu'il lui serait plus profitable de faire ses pesées lui-même, que de recourir à la balance banale, en acquittant un droit.

A partir de ce moment, aux yeux de tous, l'impôt de la banalité cessait d'être juste, parce qu'il ne constituait plus même l'apparence d'un service rendu ; ce n'était plus qu'une charge inutile. Aussi les plaintes les plus graves, les réclamations les plus vives, sont-elles faites contre l'existence de ces impôts, que les seigneurs se sont habitués à considérer comme un revenu régulier qu'ils entendent continuer à percevoir, et, ce n'est qu'en 1789, que cet abus disparaît d'une façon générale.

Pourtant, si un étranger était venu dans votre ville dès l'année 1400, il eût été étonné de voir qu'à Epinal les habitants n'étaient pas astreints à cette mesure vexatoire et pouvaient avoir, dans leur logis, les poids et balances nécessaires pour y peser toutes marchandises, jusqu'à concurrence de 100 livres ou au-dessous. Au delà de ce chiffre, ils étaient contraints de faire leurs pesées à la balance banale qui, établie dans une halle, construite près de la grande église (1), n'a été démolie qu'à l'époque de la Révolution, ou peu de temps après.

Ainsi, à aucune époque, les habitants d'Epinal ne furent assujettis à la balance banale pour toutes les pesées qu'ils avaient à faire, car jamais ils ne se laissèrent imposer cette obligation et, même en ce qui concerne les pesées supérieures à 100 livres, il est intéressant de considérer comment elle fut introduite. « En 1470, dit un historien (2), les bourgeois « d'Epinal, qui se trouvaient bien du gouvernement du duc « Nicolas, renoncèrent en sa faveur au droit qu'ils avaient

(1) Chanzy, Histoire d'Epinal.

Idem.

« toujours eu de se servir de leurs poids et balances. Ce prince, qui ne voulut pas être en reste de générosité avec les bourgeois, leur permit d'avoir chez eux les poids et les balances qui leur étaient nécessaires pour peser leurs marchandises jusqu'à concurrence de 100 livres. »

En 1605, la Coutume d'Epinal (1), homologuée par le duc de Lorraine Charles III, consacra à nouveau cette franchise, en même temps qu'elle déclara les bourgeois d'Epinal et des faubourgs exempts des banalités de four et de moulin. Ce texte législatif, qui pour les bourgeois de la ville et de ses faubourgs consacrait seulement un état de chose préexistant, étendait « par une grâce spéciale du duc, sur leur requête et supplication » la franchise des fours, aux mayeurs et habitants de tous les villages situés dans le ressort du bailliage d'Epinal. Quant aux moulins banaux, le duc se réservait d'en exempter plus tard les habitants du bailliage, s'il le jugeait convenable.

Ainsi, les uns, les bourgeois de la ville, ne se laissent jamais imposer les banalités, les autres, les habitants des communes du bailliage, parviennent à obtenir, dès l'année 1605, l'abolition à peu près complète d'un impôt que la Révolution trouva encore subsistant dans presque toutes les provinces.

N'y a-t-il pas de quoi vous enorgueillir ? — Vos ancêtres avaient donc su, grâce à leur patience et à leur résistance, conserver et obtenir des droits qui, pour les autres, ne furent qu'une des conséquences du renversement de l'ancienne société.

Ils nous ont donné ainsi à tous un utile enseignement, car il est plus vrai que jamais que les peuples ont les lois qu'ils ont su mériter. Dans un état despotique, le prince qui peut faire des lois ruineuses pour les populations, peut aussi, devançant les aspirations de ses peuples, leur léguer des lois

(1) Article IX de la Coutume.

qui soient de nature à assurer leur prospérité ; le mal comme le bien peuvent dépendre de lui. Dans un état populaire, la loi n'émanant plus d'un seul, mais des délégués de tous, doit nécessairement porter l'empreinte des tendances de la majorité du pays. Méditons donc ces paroles si profondes de Montesquieu (1) et répétons sans cesse avec lui : « dans un gouvernement populaire, il faut un ressort de plus que dans un état despotique, il faut la vertu. »

Que chaque citoyen s'efforce donc à devenir meilleur pour obtenir de meilleures lois, et, comme les anciens Spinaliens, sachons mériter et acquérir les libertés que nous réclamons.

Et maintenant, Messieurs, après l'histoire du passé, les souvenirs d'hier ; après vos ancêtres, vos aînés ; et j'arrive ainsi, naturellement, à vous entretenir des pertes cruelles que vous avez éprouvées, dans le cours de la dernière année.

M. Edouard Meaume depuis longtemps faisait partie de votre Société, et, sans froisser aucune susceptibilité, je crois pouvoir dire qu'il était un de ceux dont vous devez plus particulièrement vous honorer. Il était avocat à Nancy et juge suppléant au tribunal de cette ville, lorsqu'il fut appelé à la chaire de législation de l'Ecole forestière. Les brillantes qualités qui, déjà l'avaient fait distinguer au barreau, lui concilièrent dès les premiers jours les sympathies de ses auditeurs, qui se rappellent encore l'attrait que sa chaude parole sut toujours donner à l'enseignement du droit. Si grande était son activité que, non content de se consacrer à ses élèves, il écrivait de 1843 à 1846 le *Commentaire du Code forestier*, qui le signala à l'attention des jurisconsultes, et dont la réputation aujourd'hui encore est universelle. En même temps,

(1) *Esprit des lois*, liv. III, chap. III.

par une pratique constante d'avocat spécialiste et par une collaboration incessante à plusieurs recueils périodiques, il apprenait à connaître les variations de la jurisprudence, tandis que l'habitude de lutter contre des contradicteurs, lui permettait d'éviter le péril des affirmations trop absolues de la pure théorie. Le seul temps qu'il déroba à ses travaux, il le consacrait à l'étude des questions d'histoire locale, dans lesquelles, comme partout ailleurs, il a su se créer une place honorable. Membre de nombreuses sociétés savantes, il a aussi été l'un des admirateurs les plus éclairés des artistes de l'ancienne Lorraine. Jusque dans son extrême vieillesse, il a dépensé ce qui lui restait de forces pour la continuation de ses chères études, donnant ainsi à tous, l'exemple de ce que peut une organisation d'élite, secondée par un travail opiniâtre.

Le vide laissé dans vos rangs par le décès de M. Colnenne vous a été doublement sensible, car ce deuil vous atteignait non-seulement comme collègues, mais encore comme concitoyens. Ailleurs, on a rappelé les qualités éminentes qui l'avaient conduit rapidement, à travers tous les degrés de la hiérarchie, au poste de Directeur général des Forêts. De son côté, en votre nom, avant que la tombe ne se soit refermée sur les dépouilles de votre regretté collègue, M. le président de la Société d'émulation a retracé la collaboration active et éclairée qu'il ne vous avait jamais ménagée. Qu'il me suffise donc, aujourd'hui, de rendre un suprême hommage à la mémoire de votre ancien secrétaire, et de montrer ainsi qu'après plusieurs mois, son souvenir est encore bien vivant dans vos cœurs !

La mort vous a encore enlevé M. Legrand de Saulle, médecin aliéniste distingué, qui s'est particulièrement adonné à l'étude des problèmes si délicats que soulève la recherche de la responsabilité morale.

A cette liste, hélas ! déjà trop longue, je dois encore ajouter plusieurs noms :

M. Vagner Nicolas, ancien professeur à l'École forestière, publiciste de talent, membre de l'Académie de Stanislas, et dont le souvenir est attaché à de nombreuses œuvres de charité.

M. Abert, inspecteur départemental de l'assistance publique de Seine-et-Marne, dont les travaux si intéressants sur les enfants assistés ont enrichi votre bibliothèque.

M. Laprevote, secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, dont il était l'un des membres les plus érudits.

M. Lapaix, graveur héraldique, qui a su reconstituer et faire revivre l'armorial de la Lorraine.

M. Plassiard, ingénieur civil, qui, plusieurs fois, pendant ses séjours à Epinal, vous a prêté son concours dévoué dans l'étude des questions agricoles.

M. Lionnet, ancien professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand.

Enfin M. Jutier, inspecteur général des ponts-et-chaussées.

Après avoir adressé, en votre nom, un dernier adieu à ceux que vous avez perdus, qu'il me soit permis de souhaiter la bienvenue aux nouveaux sociétaires que vous vous êtes adjoints :

M. Guyot, inspecteur des forêts, professeur de droit à l'École forestière, membre de l'Académie de Stanislas, auteur de nombreux travaux historiques dont l'éloge n'est plus à faire, et qui, récemment, a écrit un important ouvrage sur les forêts lorraines avant 1789, sera pour vous d'un précieux concours et prendra une part active à vos travaux.

M. Léon Louis, chef de division à la préfecture des Vosges, auteur de l'annuaire départemental et de nombreuses publications sur la statistique, ne vous ménagera pas sa collaboration éclairée.

La liste des membres de la Société s'est encore augmentée des noms de :

M. Claudot, garde général des forêts, qui vous apportera



l'utile appoint de ses connaissances dans les questions agricoles et forestières.

M. Thomas, sous-ingénieur des ponts-et-chaussées, auteur de plusieurs mémoires justement appréciés et qui sera, pour vous, un auxiliaire actif, dans vos travaux scientifiques.

M. l'abbé Chapelier, auteur de plusieurs brochures remarquées sur des points historiques.

M. Doley fils, avocat, dont les débuts au barreau d'Epinal ont été couronnés d'un légitime succès.

M. de Cardo, savant numismate, directeur des douanes, dont la compétence spéciale vous sera d'un secours efficace dans l'étude des sujets économiques.

M. Schumann, ancien élève au collège de Bruyères, qui a chanté dans d'agréables poésies les beaux sites de vos montagnes.

M. Ducret, délégué cantonal à Bulgnéville, organisateur de nombreuses stations météorologiques.

Enfin M. Petit, propriétaire à Darney, plusieurs fois lauréat de vos concours.

Grâce à ces admissions, vous pouvez, vous le voyez, envisager l'avenir avec sécurité, car, vous êtes assurés que les derniers venus s'efforceront d'imiter les exemples qui leur ont été donnés, et que, comme leurs devanciers, ils sauront soutenir avec vaillance la réputation de votre société.

---

# **RAPPORT**

## **DE LA**

### **COMMISSION D'AGRICULTURE**

**Par M. FIGAROL.**

---

**MESSIEURS,**

Il y a longtemps, à l'âge où l'on ne doute de rien et de soi moins encore, j'avais rêvé d'écrire un gros livre. Je voulais entreprendre et mener à bien un traité des erreurs et des progrès de l'esprit humain et, comme à cet âge, on se croit en possession de la vérité absolue, je n'aurais pas été tendre pour les défaillances d'autrui. Le livre, Dieu en soit loué ! n'a jamais été écrit et l'âge qui m'a assagi, comme tout le monde, m'a ôté toute envie de le faire jamais. Je me rappelle toutefois un chapitre de mon livre qui aurait eu pour titre : les sots. J'y soutenais qu'on pouvait juger une époque par la définition qui s'y donnait du sot et que l'idée que l'on concevait de la sottise correspondait à l'idéal qu'on se faisait de l'esprit. J'y aurais pris comme exemple Malesherbes.

Vous vous rappelez que le maître de danse, aux leçons duquel les jeunes gens bien nés et destinés à approcher la cour allaient demander l'achèvement de leur éducation, quelque chose comme le baccalauréat d'aujourd'hui, que ce maître scrupuleux et digne avait renvoyé Malesherbes à son père, en disant qu'il ne serait jamais qu'un sot et qu'à la manière dont il marchait on ne pouvait raisonnablement songer à en faire qu'un homme d'église. Il ne se fit pas d'église, mais de robe, et donna à son esprit la culture à laquelle son corps se montrait rebelle. C'est peut-être à lui, c'est sans doute devant lui que dans un de ses soupers qui

réunissaient la fleur des gens d'esprit de son temps, M<sup>me</sup> Geoffrin disait qu'un sot était une bête tout court, c'est-à-dire qui restait court, ne savait pas parler. Mais Malesherbes ne mettait pas tout le mérite de l'esprit dans le charme léger et fuyant de la conversation et, comme beaucoup de ses contemporains, il s'adonna aux sciences : en botanique, en physique, en agriculture, il fut plus qu'un amateur. Il aurait souri avec approbation à la boutade du médecin Darwin, le père du grand physiologiste anglais, qui vivait à peu près de son temps. Comme on lui demandait ce que c'était qu'un sot, le docteur anglais répliqua : c'est celui qui n'a jamais fait une expérience de sa vie. Vous le voyez, Messieurs, un seul homme avait vu de son vivant trois fois changer l'idéal de la perfection humaine. Marcel, le maître à danser, le mettait dans un corps adroit et des jambes agiles, M<sup>me</sup> Geoffrin dans un esprit prompt et une langue alerte, Darwin dans l'observation et des yeux sachant voir.

Nous pouvons regretter la correction et l'élégance des manières de jadis ; en France, l'esprit proprement dit ne perdra jamais ses droits et saura toujours se faire sa place ; la méthode expérimentale nous a donné des savants qui font la gloire de notre temps et de notre pays et, pour ne citer que les vivants, M. Chevreul qui porte vaillamment le poids de ses cent ans qu'on fêtait naguère et M. Pasteur, dont le nom vivra toujours. Mais ces grands esprits n'ont pas seulement à leur suite une élite qui n'a jamais manqué : tout le monde semble marcher avec et derrière eux. La science n'est plus le monopole d'un petit nombre : tous, à des degrés divers, nous sommes enrôlés à son service, devenu obligatoire. D'un côté tous la recherchent, de l'autre elle s'est faite plus accessible. Du ciel nuageux de la théorie où elle se complaisait, elle est descendue pour marcher sur le terrain de la pratique. Tous les arts, toutes les industries ont eu besoin d'elle et à tous elle a prêté un concours utile.

La crise agricole que nous traversons n'aura pas été sans

fruit : elle aura fait entrer, dans ce grand courant d'observation scientifique, les cultivateurs qui ne s'y étaient pas tout d'abord laissé entraîner. C'est une rude école que la nécessité et plus que jamais la nécessité nous presse et nous force.

La Société d'Emulation n'a pas à se reprocher d'être restée étrangère ou indifférente au progrès nécessaire. Ai-je besoin de vous rappeler la conférence de M. Georges Ville et les champs d'expériences que sur sa demande vous aviez institués ? Le temps n'était pas encore mûr ; mais vous avez ainsi éveillé les esprits et rendu possible aujourd'hui ce qui était alors prématuré. Depuis, vous n'avez cessé de distinguer et d'encourager par vos récompenses les cultivateurs qui s'engageaient ou persévéraient dans la bonne voie. Aujourd'hui, la cause des engrais chimiques est gagnée, c'est-à-dire que l'évidence est faite et acceptée, et ce ne sont plus des champs d'expériences que l'administration vous engage à créer, mais des champs de démonstration, c'est-à-dire d'expériences qui réussissent toujours.

On ne trouvera nulle part de champs de démonstration mieux tenus, ni qui soient d'un meilleur et plus frappant exemple que ceux de M. Léopold Ferry, de Corcieux, auquel votre commission vous propose de décerner une médaille de vermeil et une prime de 400 francs.

M. Ferry n'est pas à proprement parler un cultivateur : il vivait de la culture des autres plutôt que de la sienne, et c'est l'intérêt même de son commerce qui l'a décidé à se mettre à l'œuvre. Il vendait des cendres et de la chaux pour engrais, quand il entendit parler des engrais chimiques. Il résolut d'étendre son commerce dans ce sens, mais il voulut s'assurer par lui-même de leur efficacité avant d'en vendre aux autres. Bon exemple de conscience et d'intérêt bien entendu. Ses premiers essais remontent à 1879. Il rencontra d'abord autour de lui l'incrédulité qui dans nos campagnes accueille le plus souvent les nouveautés ; mais la raillerie ne put tenir devant le succès et le succès a été éclatant.

A Corcieux, on ne cultivait que le seigle. M. Ferry abandonna le seigle pour le blé. Ce fut, Messieurs, une véritable surprise pour votre jury voyageur de voir, à cette altitude, dans la terre légère et pauvre de Rennegoutte, des champs de blé d'une végétation puissante, régulière, telle enfin que la récolte promise nous semblait devoir dépasser celle des meilleures terres à blé des arrondissements de Mirecourt et de Neufchâteau. Si les résultats n'ont pas tout à fait égalé les espérances, si un soleil trop ardent, si des brouillards inaccoutumés n'ont pas permis à tous les épis d'atteindre tout leur développement, une récolte qui varie de 4950 à 2250 kilogr. de blé et de 4250 à 5625 kilogr. de paille à l'hectare est encore digne d'être proposée comme un modèle de culture perfectionnée.

Des champs d'expériences où M. Ferry étudie les diverses formules d'engrais sont joints à l'exploitation et ont donné cette année de 1550 à 3500 kilog. de blé et 2250 à 5950 kilog. de paille à l'hectare.

M. Ferry ne s'est pas contenté d'appliquer les engrais chimiques pour obtenir des récoltes magnifiques, il a importé directement d'Angleterre et d'Ecosse des blés à grands rendements. L'usage de ces blés rend indispensable l'emploi des engrais complémentaires : ils sont fonction les uns des autres. La supériorité des blés améliorés ne consiste que dans la propriété qu'ils ont de supporter sans verse une plus forte fumure. Il ne faut pas plus introduire de blé à grands rendements, si on ne leur donne un surcroît d'engrais, que des animaux de grande race, si l'on n'augmente la dose et la qualité de la nourriture.

Aujourd'hui M. Ferry vend de l'engrais chimique et des semences de blés améliorés.

Le succès a été le même pour les avoines. Les engrais sur pommes de terre n'ont pas été aussi favorables.

La culture démonstrative de M. Ferry s'étend sur près de 48 hectares (47 hectares 74 ares).

Son exemple n'a pas été infructueux. Ses parents d'abord, ses voisins ensuite l'ont suivi et guidés par lui, tant à Corcieux que dans les communes prochaines, ils ont cultivé aux engrais chimiques plus de 20 hectares de blés améliorés : les ensemencements de cet automne porteront à près de cent hectares la surface emblavée.

Vous ne jugerez pas inutile, Messieurs, de consigner ici la formule qui semble à M. Ferry la mieux adaptée aux terres de Corcieux en même temps que la plus économique. Après une culture de pommes de terre qui laisse un solde d'azote non utilisé, il recommande pour blé :

400 kilogs de superphosphate à 12 fr. . . .	48 fr.
300 — de nitrate de soude à 32 — . . .	96 —
100 — chlorure de potasse à 25 — . . .	25 —
100 — plâtre . . . . .	3 —
	<hr/>
	172 fr.

Ce chiffre peut paraître élevé ; néanmoins, avec cette dépense en engrais, M. Ferry a déboursé pour un hectare, compris semence, engrais, labours, hersages, récolte, battage, location, assurance contre la grêle, etc. 462 fr. 50. La récolte moyenne a été de 2334 kilogs. de blé, qui ont été vendus à Corcieux à 23 fr. les cent kilogs, soit 536 fr. 15 : la paille, vendue à Corcieux 50 fr. les mille kilogs, a pour une récolte moyenne de 4502 kilogs donné 225 fr. 10 ; le prix total de la récolte est donc de 761 fr. 25 et laisse un bénéfice de 298 fr. 75.

Comparez ce compte à celui de la culture du seigle jusqu'ici pratiquée à Corcieux. En supposant une récolte de 2100 kil. de grain et de 3750 kilogs de paille, le bénéfice à l'hectare ne serait que de 121 fr.

Il semblerait, Messieurs, que la substitution du blé au seigle, grâce à l'emploi de l'engrais chimique, est chose aisée, et que les bénéfices sont désormais assurés.

Ici, Messieurs, il convient d'insister sur quelques détails

techniques, dont vous me pardonnerez l'aridité. S'il suffisait de labourer, comme on l'a fait de tout temps, de semer un grain même choisi, et de répandre l'engrais chimique, il n'y aurait pas grande difficulté. Mais comment, en ce cas, expliquer les trop nombreux échecs qui ont accompagné et retardé l'emploi des engrais chimiques ? Ce n'est pas seulement par le manque de soins donnés à l'engrais lui même, à la pulvérisation qu'il faut complète, au mélange qu'il faut homogène, à l'épandage qu'il faut régulier. On oublie trop souvent que la première condition du succès, c'est l'état d'ameublissement et de propreté du sol. Il faut un sol ameubli pour que sept ou huit hectolitres répandus sur une surface d'un hectare agissent uniformément, non-seulement sur toutes les parties de cette surface, mais pénètrent jusqu'aux racines qui y puisent la nourriture nécessaire à la plante ; il faut un sol nettoyé pour que les herbes adventices ne prennent pas le meilleur de l'engrais et n'étouffent pas le blé. Il ne suffit pas d'une propreté apparente : il faut que les grains des plantes nuisibles ne puissent lever, ou qu'une fois levées on les fasse disparaître. C'est là qu'est la difficulté, c'est la véritable cause de bien des échecs.

Pour la pénétration du sol par l'engrais, il est bien évident qu'une terre légère offre des facilités que ne peut donner une terre forte ; de ce côté, la terre de Corcieux est très favorable. Mais les herbes nuisibles y poussent avec une rapidité désespérante. Voici, après bien des expériences, la pratique adoptée par M. Ferry. Après une culture de pommes de terre qui a bien nettoyé le sol, à l'automne, en même temps que la semence de blé, il enterre à la herse 200 kilos de superphosphate de chaux, 100 kilos de chlorure de potassium et 400 kilos de nitrate de soude. A la fin de février ou au commencement de mars, au moment où la végétation se réveille, il répand et enterre par un passage du roulcau 100 kilos de superphosphate et 100 kilos de nitrate de soude ; au mois d'avril, il fait passer la herse à chaînons Puzenat sur le blé

qu'il nettoie, puis il répand le restant de l'engrais 400 kilos de superphosphate, 400 de nitrate de soude et 400 de plâtre. Si l'herbe se montre à nouveau, un nouveau passage de la herse la fait disparaître.

Ainsi, incorporer en quelque sorte l'engrais à la terre, fournir à la plante au fur et à mesure du besoin la dose qu'elle peut absorber, la défendre contre les végétations parasites, voilà par quels soins M. Ferry peut se croire assuré du succès qui, chez lui, a toujours été croissant. C'est un exemple qu'il est bon de mettre en lumière, aujourd'hui surtout. La chimie est en ce moment prépondérante. La composition chimique du sol, des fumiers, des plantes, occupe à bon droit les savants; pour nous, cultivateurs, il ne faut pas oublier que l'état physique du sol a une importance d'autant plus grande que nous lui aurons confié plus d'engrais, c'est à dire plus d'argent. Qui de nous n'a remarqué les bonnes récoltes obtenues par des manœuvres sur des terres maigrement fumées, mais bien travaillées? La culture intensive ne consiste pas seulement dans une fumure abondante, mais dans le travail de l'homme.

En entrant ainsi dans les détails circonstanciés de la pratique de M. Ferry, loin de moi la pensée d'imposer à ceux qui voudraient l'imiter, l'obligation de le copier en tout. Les procédés de culture et les formules d'engrais que j'ai indiqués conviennent à ses terres. Autre part, il pourrait y avoir exagération, ailleurs, au contraire, insuffisance. Plus on a approfondi l'étude des engrais chimiques, plus il est devenu évident que c'est au cultivateur de trouver la formule et le mode d'emploi qui conviennent à son terrain. C'est œuvre de temps, de patience et d'observation. Mais la patience est une vertu agricole, et, comme je le disais au début de ce trop long rapport, l'habitude de l'observation se répand tous les jours de plus en plus.

C'est encore la méthode expérimentale qui fait le mérite de M. Mer, de Longemer, auquel vous avez réservé la médaille de vermeil du *Prix Claudel*.



M. Mer appartient à l'administration forestière, à laquelle la Société d'émulation a toujours dû et doit encore aujourd'hui des collègues dont le concours dévoué a toujours été par elle estimé à son prix.

M. Mer est propriétaire du lac de Longemer, d'environ 40 hectares de bois et de 26 hectares de prés qui l'avoisinent et l'entourent. Entre ses mains, la ferme de Longemer, réputée la plus pauvre, est devenue la plus fertile de la région. Les prairies se composent en grande partie de terre rouge, débris de moraines : les parties voisines du lac, et en partie submergées lors des crues, sont tourbeuses.

Pour l'amélioration de ces dernières, des rigoles d'assainissement ont été établies et une couche de sable, en affermissant le sol, a permis aux herbes utiles de prendre le dessus. Un apport de chaux, de cendres non lessivées, a produit un bon effet. Mais c'est sur les terres provenant de moraines que M. Mer a surtout porté ses efforts. Il a mis ces terrains en culture et ne les a rendus à la prairie qu'après les avoir ainsi nivelés, débarrassés de blocs et de mauvaises herbes. Il a bien vite reconnu qu'à cette altitude, dans ce sol dépourvu de chaux et d'acide phosphorique, dans un climat où la période d'activité végétale est courte, aucune culture ne pouvait donner de résultats avantageux ; mais que la culture préalable était nécessaire à l'établissement de bonnes prairies. La terre rendue à la prairie, il fallait en conserver et même en accroître la fertilité.

Deux moyens se présentaient : acheter des engrais au dehors ou, par une nourriture intensive, faire produire aux animaux nourris sur le domaine un engrais plus abondant et plus riche. C'est à ce dernier parti qu'il crut devoir s'arrêter. (1) Une vache de 500 kilos de poids vivant consomme par an 5,000 kilos de foin renfermant 55 kilos d'azote et produit 2,000 litres de lait contenant 46 kilos d'azote. En sup-

(1) Extrait du Mémoire de M. Mer.

posant que cette vache n'ait pas augmenté de poids, il n'est rendu au sol chaque année par les déjections que 55 kilos moins 46 ou 39 kilos d'azote. Il en résulte que le sol s'appauvrit. Mais, qu'à la ration de foin on ajoute des tourteaux riches en azote, la différence est en faveur du sol. Ainsi, pour reprendre l'exemple ci-dessus, que l'on ajoute aux 5,000 kilos de foin 4,095 kilos de tourteaux et 865 kilos de son renfermant approximativement 73 kilos d'azote, le poids d'azote absorbé annuellement par une vache ainsi nourrie sera de 55 plus 73 ou 128 kilos. La quantité de lait produit est doublée : elle s'élève à 4,000 litres renfermant 32 kilos d'azote. Le poids d'azote rendu au sol est donc de 128 moins 32 ou 96 kilos, supérieur de 44 kilos à la quantité prélevée par les récoltes. Celles-ci ne peuvent donc que suivre une progression croissante chaque année. (4)

Votre Commission a été frappée, en effet, du bon état des prairies.

Naturellement M. Mer soigne ses fumiers et s'attache à ne rien perdre : j'aurais honte de l'en louer, mais il faut bien chaque année mettre cet exemple en lumière, puisque le progrès de ce côté est si lent à se produire.

C'est surtout sous forme de purin que le fumier est utilisé. En effet, la paille est chère à Gérardmer et M. Mer donne de la sciure de bois en litière à ses bêtes. Les matières solides sont également répandues sur les prairies.

Les vaches qu'après essais divers M. Mer juge les plus productives en lait, sont celles qu'il achète entre Neufchâteau, Tantonville et Nancy. Ces animaux sont d'assez forte taille, bonnes laitières quand on sait les choisir et faciles à mettre en graisse.

La ration journalière se compose de 13 kilos de foin, 3 kilos de tourteaux d'arachide et d'environ 2 kilos 500 de son. Les vaches ainsi richement nourries donnent, après velage,

(4) Extrait du Mémoire de M. Mer.

de 16 à 17 litres de lait, et une moyenne de 11 litres pour l'année entière. (4)

Même avec ce produit considérable, le double du produit ordinaire du pays, le prix de la nourriture est tel qu'il faut obtenir du litre de lait un prix assez élevé pour qu'il n'y ait pas de perte. Au début M. Mer faisait des fromages Munster qui, vendus au prix de 80 à 130 fr. les 400 kilos, faisaient ressortir le litre de lait à 0 fr. 125. Trouvant ce prix insuffisant, M. Mer se livra à la fabrication du beurre fin qu'il expédie à Paris, en colis postaux, et vend directement au consommateur au prix de 4 fr. le kilo. Le litre de lait rapporte ainsi 0,425 et il reste le lait écrémé.

Après des essais de vente de lait écrémé à Gérardmer qui, d'abord fructueux, ne purent être continués, le propriétaire de Longemer se décida à monter une porcherie.

La ration des porcs se compose de 4 litres de lait écrémé et de 1,800 gr. de maïs. L'augmentation journalière constatée est de 457 gr. de viande. (1) « Malgré le bas prix de la viande depuis deux ans, un porc rapporte ainsi 0 fr. 50 par jour, ce qui paie le litre de lait écrémé à 0 fr. 045 environ, soit avec le prix du beurre de 0,425 par litre, environ 0,47 par litre de lait. » C'est 0,05 par litre de plus que par la transformation en fromage gras du pays.

Votre Commission n'a pas pu s'assurer si la ferme de Longemer produisait à son propriétaire des bénéfices en rapport avec les fonds dépensés pour l'amélioration du domaine et que M. Mer estime à 56,000 fr., soit plus de 2,000 fr. par hectare, y compris bien entendu les bâtiments que nécessite une exploitation de cette importance. Mais ses membres ont été tous d'avis qu'entre les mains d'un cultivateur de métier, les dépenses auraient été moins fortes, les frais d'exploitation moins élevés et ils ont voulu reconnaître tout ce qu'avait d'utile un pareil exemple pour un pays où

(4) Extrait du rapport de M. Mer.

toute la culture est forcément bornée à la prairie, et où les produits de la laiterie sont les seuls qui fassent vivre la population agricole. Reprocher à M. Mer d'avoir été un peu vite en dépense, ce serait lui faire un crime d'avoir voulu trop bien faire. (4)

(4) Pour mettre la ferme de Longemer dans l'état actuel, il a été dépensé 60,000 fr. environ en y comprenant les aménagements divers de bâtiment (fosses à purin, étables, installation de laiterie et fromagerie, etc.) Dans cette somme doivent figurer pour une forte part les dépenses occasionnées par mon apprentissage de la pratique agricole, qui m'était complètement étrangère il y a 10 ans, et par les essais de tous genres auxquels j'ai dû me livrer pour arriver à établir la méthode d'exploitation la plus appropriée aux conditions climatiques et économiques dans lesquelles je me trouvais placé. Les tâtonnements devaient être d'autant plus grands qu'aucun travail de sérieuse amélioration n'avait été tenté jusque là dans le pays. Il est certain qu'actuellement, grâce à l'expérience et aux connaissances acquises, le même résultat pourrait être obtenu à l'aide d'une dépense bien moindre.

Mais, même en tenant compte de toutes ces circonstances défavorables je ne crois pas que l'opération se soit réalisée par une perte. C'est ce qui ressort des considérations suivantes : Au début les 20 hectares de prairie rapportaient 300 quintaux de foin, ils en ont rapporté 1000 cette année, sans que la récolte de 1886 ait dépassé dans mes environs celle d'une année moyenne. Le rendement à l'hectare a été de 50 quintaux à Longemer, soit plus du triple de ce qu'il était jadis. Dans un ou deux ans, j'espère obtenir 60 quintaux. Les prés, en effet, presque partout de nouvelle formation, ne sont pas encore complètement garnis et la quantité d'azote que j'y introduis chaque année dépasse de beaucoup celle qui est prélevée. Or, l'hectare de pré produisant en moyenne dans le pays 35 quintaux se vend 3000 fr. Je ne crois pas être au-dessus de la vérité en estimant ceux de Longemer 4000 fr. à l'hectare, puisqu'ils produisent un tiers en plus. Leur valeur serait donc de 80,000 fr. Comme ils ne valaient guère que 20,000, la différence est donc de 60,000, c'est-à-dire qu'elle représente précisément le capital engagé. Or cette valeur, je le répète, est loin d'être à sa limite.

Dans cette estimation, je ne tiens pas compte de l'abaissement du prix de la terre qui a pu se produire depuis quelques années et pourra se produire encore, chose qu'il était impossible de prévoir il y a 10 ans. J'adopte les cours tels qu'ils existaient au début de mon opération. Du reste dans le canton de Gérardmer, il ont beaucoup moins fléchi que dans bien d'autres contrées et se relèveraient certainement par une utilisation mieux entendue du produit de laiterie.

Mais ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le goût d'observation, les connaissances solides et étendues qui ont déterminé tous ces travaux, et je regrette de n'avoir pu citer tout entier le fort intéressant et fort complet mémoire qu'il nous a adressé.

Votre Commission vous propose de décerner à M. Noël, de Ban-sur-Meurthe une médaille d'argent et 50 francs pour amélioration de prairies et mise en culture de terrains improductifs.

Une médaille de bronze et 50 fr. à M. Vancaster pour ses ruches.

Une médaille de bronze et 50 fr. à M. Alexis Martin, au Bambois, commune de Nonville, arrondissement de Mirecourt, pour amélioration de prairies et reboisements.

Une médaille d'argent et 50 fr. à M. Marchand, Justin, de Darney, entré en 1857 au service de M. Mangin, Napoléon, et qui, depuis la mort de son maître, est resté sans interruption dans la famille Mangin, pour laquelle il s'est montré le modèle des serviteurs.

Vous avez, cette année, à attribuer le *Prix Castel* aux préposés forestiers qui vous sont désignés comme les plus dignes. Chaque année, vous éprouvez quelque difficulté à choisir entre les nombreux candidats qui vous sont proposés : cette fois, vous n'avez pu sortir d'embarras qu'en partageant le prix entre MM. Gerberon Joseph-Constant, garde mixte, et Dorry, Jean-Baptiste, garde forestier à Vexaincourt.

Votre Commission vous demande, en outre, une médaille d'argent et une prime de 30 fr. pour chacun des préposés Delagoutte, Emile, garde de 1<sup>re</sup> classe, et Bolle, Joseph-Eugène, brigadier, qui se sont signalés l'un et l'autre par leur activité et leur intelligence dans des travaux de reboisement.

Il ne reste plus à votre rapporteur qu'à vous remercier de la tâche que vous avez bien voulu lui confier presque sans interruption depuis cinq ans. J'ai pu visiter avec vous quatre

arrondissements du département des Vosges. Il est temps que je laisse à d'autres l'honneur de parler en votre nom. J'ai vu de près les efforts de nos populations agricoles ; j'ai beaucoup appris auprès d'elles et de vous ; je crois leur avoir rendu justice et leur avoir donné quelques conseils utiles. Un autre fera maintenant mieux à ma place, et d'autant mieux qu'il fera autrement. La variété dans la tradition, c'est l'avantage d'une Société comme la vôtre. En fait de progrès, le dernier mot n'est à personne ; mais il sied à des vétérans comme moi de laisser au moins l'avant-dernier aux plus jeunes.

---

**RAPPORT**  
DE LA  
**COMMISSION D'HISTOIRE**  
**ET D'ARCHÉOLOGIE**  
**SUR LE CONCOURS DE 1886**  
Par **M. Paul CHEVREUX**

---

Messieurs,

La Commission d'histoire et d'archéologie de la Société d'Emulation n'a eu, pendant le cours de cette année, aucune récompense ordinaire, médaille ou mention honorable, à décerner. Cependant, plusieurs mémoires historiques d'une réelle importance lui ont été présentés ; mais ces travaux, émanant de membres de la Société, et adressés en vue de l'insertion, ne pouvaient obtenir d'autre sanction que celle de figurer dans nos *Annales*. Votre rapporteur vous signalera surtout : « *Souvenirs lorrains et bretons du temps de la Ligue*, de M. de Boureulle ; — *les Prisonniers de guerre espagnols à Epinal et à Neufchâteau en 1813*, de M. Benoît ; — *Archéologie et épigraphie de l'église de Coussey*, par M. l'abbé Chapelier. Ces ouvrages, qu'on nous a soumis au commencement de cette année, ont pu prendre place dans le volume de nos *Annales* paru au mois d'août dernier.

Depuis cette époque, d'autres mémoires intéressants sont venus solliciter l'attention de votre Comité d'histoire. M. Louis Jouve, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, nous a adressé un important travail sur l'expédition du général Humbert en Irlande en 1798, sous ce titre : « *Récit des événements de Killala*

*dans le Comité de Mayo pendant l'invasion française en 1798, par le docteur Stock, évêque protestant de Killala.* » La traduction de M. Jouve et la notice historique qui la précède seront lues avec intérêt dans nos *Annales*, d'abord parce qu'elles racontent un des épisodes les plus curieux et les moins connus de l'histoire militaire de la France pendant la Révolution, et ensuite, parce que le chef qui commandait cette poignée de soldats en Irlande, et qui fut célèbre dans les armées républicaines par son courage et sa beauté, est né à Saint-Nabord et appartient au département des Vosges. — Un autre de nos membres correspondants, M. des Godins de Souhesmes, a relevé, pour la Société, de curieuses *Notes sur les mœurs et coutumes de l'Orient*. L'auteur, publiciste distingué, après avoir habité l'Algérie, s'est fixé à Constantinople, et c'est de là qu'il nous adresse son travail, véritable bonne fortune pour nos *Annales* de l'an prochain. — Enfin, M. J. Dubois, conseiller d'arrondissement, déjà récompensé l'an dernier pour sa Notice sur la commune de Martigny-les-Bains, nous a demandé l'insertion de son mémoire dans l'une de nos prochaines publications. — Votre rapporteur ne peut que mentionner brièvement ces travaux, que vous aurez prochainement, Messieurs, le plaisir de lire en entier.

L'examen d'œuvres historiques ne constitue pas le seul objet des études de votre Commission : autant qu'elle le peut, elle s'efforce de consacrer une partie de ses ressources à des fouilles archéologiques. Cette année, comme l'an dernier, les recherches ont été dirigées par notre infatigable et savant collègue, M. Voulot, conservateur du Musée départemental. Elles ont porté sur les deux communes de Martigny-les-Gerbonvaux et d'Autigny-la-Tour. Si ces fouilles n'ont pas produit une récolte aussi abondante que celle de Chaumousey en 1885, elles ont fourni à notre collègue de précieuses indications. Sur le territoire de Martigny, non loin d'un tumulus déjà fouillé, il a relevé les vestiges de deux villas romaines, et à Autigny-la-Tour, il a reconnu l'existence d'une grande



nécropole celtique. Je dois me borner à indiquer en quelques mots le résultat de ces recherches : un rapport détaillé nous a été adressé par M. Voulot, rapport que nos *Annales* de l'an prochain contiendront *in-extenso*, et auquel je renvoie ceux qu'intéresse la science préhistorique.

Si la Commission n'a eu, en 1886, aucune récompense annuelle à décerner, elle a dû, en revanche, présenter à la Société ses propositions pour le prix quinquennal de 300 fr. fondé par M. Masson. A cette occasion, elle a pensé qu'il convenait d'exprimer de nouveau publiquement la reconnaissance de la Société envers le fondateur, en rappelant l'éloge que faisait de lui en 1861 l'un de nos plus dévoués collègues. M. Masson était vosgien, né à Rambervillers. Il fut successivement avocat et substitut à Epinal, substitut du procureur général en 1824, conseiller en 1831, président de chambre en 1848. » Il portait très haut la dignité de magistrat, il avait une grande indépendance de caractère, témoin le *Discours sur l'indépendance morale des juges*, qu'il prononçait à la séance solennelle de rentrée en 1827 et qui renferme des idées très libérales, peu en harmonie avec les idées officielles du temps. • Les paroles que je viens de citer, Messieurs, je les trouve dans le compte-rendu présenté à la séance publique de la Société le 12 décembre 1861 (il y a 25 ans) par le Secrétaire perpétuel d'alors, notre Président d'aujourd'hui, M. Lebrunt.

Après cet hommage rendu à la mémoire de M. Masson, je n'ai plus, Messieurs, qu'à proclamer le nom du lauréat de cette année, M. Félix Bouvier, auteur du beau livre que vous connaissez : « *Les Vosges pendant la Révolution.* »

Cet ouvrage, dont votre rapporteur vous a déjà parlé l'an dernier, et que je n'ai plus à louer en ce jour, renferme, vous le savez, Messieurs, l'histoire des événements qui se sont passés dans les Vosges de 1789 à l'an VIII. Nous assistons au progrès rapide des idées nouvelles dans le pays, aux élections des députés aux États généraux, à la formation du départe-

ment ; nous admirons surtout l'héroïque défense de la République envahie, la Patrie en danger, la levée en masse, les treize bataillons de volontaires vosgiens marchant à l'ennemi, et l'hommage suprême rendu par la Convention : « *Les Vosges ont bien mérité de la Patrie.* »

Quant à l'esprit qui anime ces pages, il suffit, pour le mettre en lumière, de citer les paroles mêmes de l'historien : — « Ce livre, dit-il, n'est pas une œuvre de parti ; on y recon-  
« naîtra sans peine dans l'auteur un admirateur passionné  
« de la Révolution française, un de ses fils les plus fidèles et  
« les plus dévoués. Mais il n'aura jamais une parole de haine  
« pour ses adversaires et s'efforcera d'être juste envers tous.  
« Il ne perdra jamais de vue, malgré la différence des opi-  
« nions, que les hommes dont il raconte la vie sont avant  
« tout fils d'une commune mère, la patrie vosgienne..... Mon  
« seul désir, ajoute-t-il encore, c'est que ceux qui ont lu le  
« récit de ces patriotiques efforts aient senti, comme moi,  
« battre leur cœur d'attendrissement et d'admiration devant  
« tant de simplicité et de grandeur, et qu'à ce souvenir, ils  
« se trouvent plus fiers encore d'être Vosgiens. »

Je ne puis mieux terminer que par ces citations le rapport forcément bref de votre Commission d'histoire, convaincu, Messieurs, que vous apprécierez comme nous l'œuvre patriotique de M. Félix Bouvier, et que la haute récompense qui lui est décernée sera ratifiée par vos applaudissements.

---

# RAPPORT

PRÉSENTÉ AU NOM DE LA

## COMMISSION LITTÉRAIRE

---

MESSIEURS,

Dans un temps où la poésie est devenue réaliste, c'est un plaisir de rencontrer des poètes sincères qui chantent simplement leurs joies ou leurs douleurs, pensant que l'expression d'un sentiment vrai, d'une franche émotion nous touchera plus que des effets d'harmonie ou de couleur péniblement cherchés, et artificieusement exécutés.

Je recommande à ce titre plusieurs pièces de mérite inégal, mais qui ont presque toutes ce mérite si rare de la sincérité.

M. G. Schoumann a adressé à la Société d'Emulation un volume de poésies, intitulé : *les Vosges poétiques*. Vous le voyez, Messieurs, le sujet est vosgien, l'auteur aussi est vosgien. L'ouvrage répond donc doublement au programme du concours littéraire.

M. Schoumann n'appartient à aucune école. Tantôt il sourit, tantôt il pleure ou regrette, tantôt il s'indigne, selon que son ciel est serein, que des nuages l'obscurcissent, ou que l'orage menace soit lui-même soit ceux qui lui sont chers. Cette bonne foi et cette candeur ne sont pas sans charme. Voulez-vous un échantillon de cette poésie intime ? Lisez le prologue ; voici quelques vers :

. . . . .

Puisque mon luth, brisé par des chocs incessants,  
Retrouve encor parfois d'harmonieux accents,  
Et que, malgré les coups sanglants qui l'ont meurtrie,  
Ma Muse, tressaillant au doux nom de patrie,

Sait refouler encor, dans mon sein frémissant,  
 Le cri qui s'en échappe, indigné, bondissant,  
 Pour asservir sa voix au joug du vers sonore,  
 Pour te chanter, ô France !... eh bien, je veux encore  
 Essayer si mes doigts, de ma lyre obéis,  
 Sauront en obtenir un chant pour mon pays,  
 Un hymne en votre honneur, ô Vosges bien aimées !  
 O Vosges qui, parmi vos brises parfumées,  
 Soufflant des souvenirs à nos cœurs rajeunis,  
 Semblez y réveiller tout un concert de nids !  
 Vosges, riant séjour où, parmi les buissons,  
 Les sapins agités d'harmonieux frissons,  
 L'or des genêts, l'émail des touffes de bruyère,  
 J'entrouvris, par un jour de printemps, la paupière  
 Aux éblouissements de l'horizon vermeil ;  
 Où mon âme, émergeant des vapeurs du sommeil,  
 But avec volupté les clartés du ciel bleu,  
 En s'épanouissant au soleil du bon Dieu . . . . .

M. Schoumann a un véritable tempérament de poète ; il connaît à fond les lieux, les sites et les objets qu'il décrit, les personnages qu'il met en scène et le milieu dans lequel ils se meuvent. Ses jugements sur les choses, sur les diverses industries du pays et sur leurs produits, sur les travaux champêtres, dénotent un esprit sérieux et attentif. Des détails curieux ou peu connus ajoutent à l'importance et à l'agrément de ces descriptions. A ce point de vue, l'étude consacrée aux *Beautés naturelles* des Vosges, aux *Souvenirs d'enfance*, est particulièrement intéressante. Parmi ces morceaux, écoutez dix vers seulement du chant sur la *Vologne* :

A toi, belle Vologne, aux gracieux méandres,  
 A toi mes souvenirs, mes accents les plus tendres !  
 Vologne au bords fleuris, enchanteurs, où je vois  
 Encor la fraîche aulnaie, où j'aimais autrefois,

Mollement étendu, braver la canicule,  
 Ou poursuivre en courant la frêle libellule  
 Qui, suivant les hasards du vol brusque et changeant  
 De son aile moirée, allait, en voltigeant,  
 Boire, de fleur en fleur, la goutte de rosée  
 Dans son calice d'or par la nuit déposée !

.....

Et ce passage tiré des *Premiers essais lyriques* :

.....

Car je ne prétends pas à la gloire d'Orphée.  
 Ma Muse, paysanne à tête ébouriffée,  
 Ne sait point se parer de ces vains ornements  
 Qu'à l'antique Erato prodiguent ses amants,  
 Vieux cuistres, dont l'esprit gravement se torture  
 Pour nous peindre des champs qu'on ne voit qu'en peinture,  
 Des bergers pommadés qui portent des jabots,  
 Et du satin broché jusque sur leurs sabots.  
 Qu'un autre, follement émule de Pindare,  
 Dans un lyrisme froid et nuageux égare  
 Ses chants renouvelés des Grecs et des Latins ;  
 Qu'un autre à des récits de voyages lointains  
 Emprunte des détails, des couleurs, des usages  
 Disparates, qu'il plaque à ses faux paysages,  
 Au hasard de la rime, *et ab hoc et ab hac* !  
 Je n'ai que faire, moi, de tout ce bric-à-brac.  
 Pourquoi te travestir, mon beau pays des Vosges,  
 Quand la réalité suffit à mes éloges ;  
 Quand, même pour atteindre à ta hauteur, je sens  
 Que mon aile fera des efforts impuissants ?  
 Je trouve à mon printemps une beauté suprême :  
 De tous ceux que j'ai vus, — et c'est pourquoi je l'aime, —  
 C'est le seul qui jamais ait fait battre mon cœur,  
 Le seul qui devant moi sache évoquer le chœur

Des souvenirs émus, des sentiments de flamme,  
Le seul qui de bonheur ait parfumé mon âme !  
.....

Nous pouvons ajouter que les difficultés et les angoisses de sa vie sont très bien racontées par l'auteur dans une préface un peu longue, à mon avis, et ce n'est pas un mince mérite que de savoir donner à de sérieux détails biographiques tout l'attrait d'une œuvre d'imagination.

Le temps me manque pour citer davantage, et je le regrette, car vous verriez, Messieurs, que ces accents familiers ne sont pas les seuls qu'on entende avec plaisir. Il y a telles pièces, comme *les Montagnes des Vosges* (chanson) et *la France* (chant patriotique), où l'amour du sol vosgien et de la patrie éclate en traits vigoureux.

La chanson : *Montagnes des Vosges*, a six strophes, je cite la première et la dernière :

O montagnes des Vosges,  
Oui, vous serez toujours  
L'objet de mes éloges,  
L'objet de mes amours.

Non, rien n'égale, ô ma patrie,  
Tes monts à la croupe arrondie,  
Et tes grands bois mystérieux,  
Tes frais vallons et leurs échos joyeux,

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

Mais déjà la nuit gagne  
Le sommet du *ballon*,  
C'est l'heure où la montagne  
Rend son hôte au vallon.  
Demain, quand renaitra l'aurore,  
J'y reviendrai chanter encore,  
O mon pays, ton gai séjour,

Que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour.  
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

Maintenant je détache trois strophes du chant patriotique :  
*la France :*

La France est la terre féconde  
Où, sous le ciel de fructidor,  
Mûrit, pour la coupe du monde,  
La vigne aux flots de pourpre et d'or.  
De ses raisins vermeils chaque grappe recèle,  
Dans son liquide velouté,  
Un rayon du bonheur, et couve une étincelle  
De ta flamme, ô fraternité !

Amis, buvons donc ce bon vin de France,  
Buvons ce nectar parfumé,  
Enfant du pays bien aimé  
Qui rend la force et bannit la souffrance,  
Buvons, amis, ce noble vin de France !

La France est la terre vaillante  
De l'héroïque dévouement,  
Jamais de sa main défaillante  
Le fer n'est tombé lâchement.  
Quand, trompant son espoir, la victoire infidèle,  
Abandonna ses étendards,  
Aussitôt elle vit se lever autour d'elle  
Des Jeannes d'Arc et des Bayards.

Amis, buvons aux héros de la France,  
Buvons ce nectar parfumé,  
Enfant du pays bien aimé,  
Qui rend la force et bannit la souffrance.  
Buvons, amis, aux héros de la France !

La France est la terre bénie,  
Où ton flambeau, Progrès divin,

Allume le feu du génie  
Chez l'artiste et chez l'écrivain.  
Lorsque dans ses forums, où l'éloquence gronde,  
Tu retentis, ô Vérité,  
Tes échos frémissants font passer sur le monde  
Comme un souffle de liberté.

Amis, buvons aux gloires de la France,  
Buvons ce nectar parfumé,  
Enfant du pays bien-aimé,  
Qui rend la force et bannit la souffrance.  
Buvons, amis, aux gloires de la France !

Tout le monde ne ferait pas entendre de pareils accents. Il y a là du souffle, de l'énergie, un style fort comme la pensée même. *Les Vosges poétiques* contiennent plus que des promesses et méritent beaucoup plus que des encouragements. Le poète possède un instrument sonore au service d'idées nobles, de préoccupations élevées. Il ne chante pas uniquement pour chanter, mais pour verser le trop plein de ses émotions généreuses. En outre il est sincère. Sa lyre a plus d'une corde. Elle chante tout aussi bien les joies et les douleurs moins olympiennes, celles de la vingtième année. Je félicite M. Schoumann de se séparer des incompris, des désenchantés, des *décadents*, de chercher la lutte et de se dire que pour être un poète, il faut être un homme.

Je pourrais, si j'entrais dans le détail, noter certaines négligences de style, certaines insuffisances de rime, des comparaisons forcées. Si la forme est généralement pure, l'accent est parfois banal. Mais j'ai peur d'être injuste, et j'aime mieux louer le poète de la franchise de ses chants et de la sincérité constante de son émotion. Aussi la Commission littéraire a-t-elle été unanime pour vous proposer d'accorder à M. Schoumann, de Bruyères, une médaille d'argent grand module pour son ouvrage, *les Vosges poétiques*.

G. GLEY.

VII



# RAPPORT

DE LA

## COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

### SUR LES RÉCOMPENSES

Décernées en 1886

Par M. Ch. LE MOYNE

Vice-président de la Société

---

MESSIEURS,

Chargé de vous rendre compte des récompenses décernées par la Société sur la proposition de sa Commission des sciences et de l'industrie, ma tâche sera courte, car d'une part les demandes de récompenses ont été peu nombreuses, et d'autre part nos ressources annuelles, un peu en diminution, comme celles de beaucoup de budgets, nous ont obligés à restreindre aussi nos allocations.

Je commence par la plus importante.

M. Méline, professeur au collège de Remiremont, nous a présenté une carte en relief du département des Vosges, coulée en plâtre d'après un prototype en carton qui lui permet d'en mouler autant d'exemplaires qu'il lui en sera demandé. Ce relief est à l'échelle de 4/160000 pour les distances horizontales comme pour les verticales (1), et il

(1) Cette description est extraite d'un rapport spécial de notre collègue, M. Garnier, conducteur des ponts et chaussées, et cartographe éminent de notre pays.

mesure 90 centimètres de longueur sur 60 de largeur. L'auteur l'a entouré d'une petite plate-bande peinte en bleu clair qui représente le niveau de la mer par rapport au massif vosgien qui s'élève au-dessus à la hauteur voulue. Le tout est maintenu et consolidé par un large cadre en bois noir.

Les limites d'Etats, de départements, d'arrondissements et de cantons sont gravées sur le cadre et ressortent en noir ; les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de cantons sont figurés par des circonférences peintes en rouge, de dimensions décroissantes qui forment relief sur le plâtre ; les simples communes sont représentées par un gros point rouge, également en relief.

Des lignes brisées noires figurent les ouvrages de défense ; les lacs, les étangs, les cours d'eau sont en bleu ; les chemins de fer, en noir ; les routes et les principaux chemins, en rouge. Les noms des départements, des communes, des cours d'eau, des principales élévations avec leurs altitudes, sont imprimés sur papier, en caractères différents, proportionnés à l'importance du sujet, et collés sur le plâtre à la place qui leur convient.

Comme vous voyez, toutes les indications nécessaires pour se reconnaître et pour voyager sur cette carte apparaissent clairement et sautent aux yeux, comme on dit vulgairement. C'est un grand mérite, car une carte confuse est aussi désagréable à consulter qu'un livre obscur ou mal imprimé est pénible à lire.

Après avoir décrit l'apparence extérieure de cette carte, voyons maintenant comment elle est faite.

M. Méline a employé la méthode de M. Bardlin, qui, comme on sait, consiste à coller les unes sur les autres des feuilles de carton qui ont une épaisseur égale à l'équidistance des courbes de niveau de la carte qu'on veut reproduire, et qui sont exactement découpées suivant ces courbes. On obtient

ainsi un relief à gradins dont on efface les aspérités pour lui donner un aspect plus semblable à celui de la nature.

M. Méline ayant pris la carte routière de M. Garnier à l'échelle de 1/160,000 pour base de son travail, a porté sur cette carte les courbes équidistantes de 50 mètres de la carte topographique des Vosges, et en a fait vingt-deux calques sur des cartons ayant une épaisseur de 3/10 de millimètre ; puis il a découpé et collé soigneusement ces vingt-deux cartons les uns au-dessus des autres, exactement aux places marquées par les courbes successives, et il a ainsi obtenu un relief, non pas approximatif, mais géométriquement exact de toutes les hauteurs et de toutes les vallées des Vosges. Seulement, en raison de la faible échelle adoptée, le ballon de Guebwiller, le point le plus élevé de la chaîne (1426 mètres), n'a que 6 millimètres  $\frac{1}{2}$  de relief au-dessus de Thann (370 mètres). Le Honeck n'a que 3 millimètres  $\frac{1}{2}$  au-dessus du lac de Retournemer, et 1 millimètre  $\frac{1}{2}$  au-dessus du col de la Schlucht ; la montagne d'Ormont, 3 millimètres  $\frac{1}{2}$  au-dessus de Saint-Dié.

Ces reliefs, déjà bien faibles dans la partie accidentée, diminuent rapidement en se rapprochant d'Epinal, et ils deviennent très peu sensibles dans toute la partie ouest de la carte. Le fort de Razimont, par exemple, qui domine cependant tout le pays environnant Epinal, n'est représenté que par un relief de 9/10 de millimètre (3 cartons) et la chaîne des monts Faucilles, bien que figurée par l'auteur aussi fidèlement que peuvent le permettre des courbes équidistantes de 50 mètres, s'élève à peine au-dessus des terrains environnants.

Cette représentation des hauteurs à la même échelle que le terrain est-elle un bien, est-elle un mal ? Nos avis ont été partagés à ce sujet ; mais tous nous avons été unanimes pour reconnaître le soin, le goût avec lesquels ce relief a été établi, l'intelligence et la patience que son auteur y a déployées, la somme énorme de travail qu'il a dû y consacrer ; nous re-

commandons cette belle œuvre à toutes les personnes qui désirent se rendre un compte exact du relief de nos montagnes et de la vraie disposition des cols et des vallons ; et, pour en bien reconnaître le mérite, nous décernons à M. Méline la plus haute de nos récompenses, une médaille de vermeil grand module.

C'est la seule récompense que nous ayons à décerner à des œuvres scientifiques. Mais nous avons en outre accordé les récompenses suivantes aux ouvriers de fabriques qui se sont le plus distingués par leurs longs et bons services et par leur attachement à leur patron :

1<sup>o</sup> Une médaille d'argent et une prime de 30 fr. à M. Germain, Jérôme, né à Cornimont le 9 mai 1836, entré à la maison Georges Perrin à l'âge de dix ans, en 1846, comme apprenti, et devenu successivement bobineur, rattacheur, fileur et contre-maitre toujours dans la même maison ;

2<sup>o</sup> Une médaille d'argent et une prime de 30 fr. à Nicolas Hingray, âgé de cinquante-cinq ans, entré à la manufacture Flageolet, à Vagney, en 1844, où il sert sans interruption depuis 42 ans ; père de 11 enfants, dont 6 vivants, qu'il a, nous dit-on, élevés très honorablement et ce n'était pas, dans sa position, une mince besogne ;

3<sup>o</sup> Une médaille d'argent et une prime de 30 fr. à Laheurte, Victor, âgé de 65 ans, ouvrier à la même usine depuis trente-quatre ans ; passé quelque temps contre-maitre il a dû, par suite d'infirmités, reprendre ses fonctions plus modestes d'ouvrier tisseur, et il s'en acquitte de son mieux à la pleine satisfaction de ses patrons.

Nous avons dû, comme nous vous le disions plus haut, rejeter d'autres demandes, les unes faute de ressources financières, les autres parce que les candidats, tout méritants qu'ils fussent, n'avaient pas encore un nombre d'années de services comparable à celles des braves gens que nous venons de vous nommer ; mais, comme vous le disait l'année dernière notre président, M. Lebrunt, le défaut d'âge est un

défaut dont on se corrige facilement et volontiers, et nous espérons bien que nous verrons les candidats que nous avons ajournés atteindre le nombre d'années nécessaire pour obtenir nos récompenses ; nous les leurs accorderons alors avec le plus grand plaisir et vous vous joindrez à nous pour les féliciter tout à la fois, et d'avoir fourni une longue carrière, et de l'avoir bien remplie.



**EXPOSITION**  
**DES**  
**BEAUX-ARTS**  
**1886**

---

**RAPPORT DE LA COMMISSION**

**PAR**

**M. H. GANIER, Président**

---

**MESSIEURS,**

Votre commission des Beaux-Arts est heureuse de pouvoir cette année vous présenter un rapport plus complet que celui des années précédentes, car, depuis le Concours régional de 1884, aucun évènement artistique ne s'était produit qui pût marquer dignement dans vos *Annales*, et nous permettre d'affirmer l'utilité de l'existence de la Section artistique.

Vous avez, Messieurs, dans une de vos dernières réunions mensuelles, approuvé notre rapport spécial dans lequel nous vous soumettions un projet d'exposition de peinture à organiser dans une des salles du Musée départemental des Vosges. Les artistes vosgiens et les œuvres vosgiennes étaient seuls appelés à participer à ce concours.

En donnant mission à votre section des Beaux-arts d'organiser cette exposition, vous l'avez autorisée à s'adjoindre, pour l'aider dans ses travaux, des amateurs amis des arts pris en dehors de notre Société.

C'est ainsi que nous avons pu, Messieurs, nous assurer le précieux concours de MM. Clasquin, Couturier, Granier, Jeandidier, Juillard et Deffin.

Votre Commission s'est constituée en une commission d'exposition, dont M. le Préfet des Vosges a bien voulu accepter la présidence d'honneur.

Nous nous sommes immédiatement mis à l'œuvre, et nous avons trouvé de tous côtés le plus bienveillant appui. M. le Préfet nous a autorisés à installer les œuvres d'art dans la salle Lagarde, dépendant du Musée départemental ; et, de plus, a bien voulu nous offrir la médaille de vermeil du salon. M. le Maire d'Epinal a mis gracieusement à notre disposition le matériel de fête de la ville.

Le Conseil municipal s'est empressé de nous témoigner également sa sympathie en votant, dans une de ses dernières séances, un crédit de 100 fr. dont nous avons cru devoir affecter une partie à une récompense à décerner en son nom, et destiné pour le surplus à couvrir les frais de l'exposition.

Nous vous prions, Messieurs, de vouloir bien, par l'organe de M. le Président, être auprès de M. le Préfet, de M. le Maire, et de l'Assemblée municipale l'interprète de nos sentiments de reconnaissance.

De tous les points du département, les artistes, les amateurs, les industriels ont répondu, au-delà de nos espérances, à l'appel que nous leur avons adressé en votre nom, et nous avons pu, en quelques jours, terminer notre tâche d'installation.

L'exposition des beaux-arts a été officiellement ouverte, sous la présidence de M. le Préfet, le dimanche 21 novembre 1886, et votre compagnie, ayant notre vénéré président à sa tête, a pu examiner et juger l'œuvre qu'elle nous avait donné mission d'exécuter.

Cette mission, Messieurs, n'est pas terminée, et pour remplir complètement notre mandat, nous inspirant des principes de votre compagnie, qui sont d'encourager par l'ému-

lation, nous croyons devoir soumettre à votre verdict des propositions de récompenses pareilles à celles que vous accordez, tous les ans, aux efforts artistiques, littéraires, agricoles et moraux qui se manifestent dans le département des Vosges.

En parcourant le Salon, vous avez pu, Messieurs, vous rendre un compte exact de ce que le département des Vosges a pu fournir d'œuvres d'art : peintures, aquarelles, sculptures, céramiques, tissus imprimés, ferronneries, meubles et objets décoratifs. Plus de 250 numéros figurent au catalogue de cette exposition, créée en quelques jours.

Cela doit vous faire bien augurer de l'avenir, et vous confirmer dans l'espérance qu'un prochain concours, préparé de plus longue main, permettra aux productions artistiques du département de se manifester plus abondantes et plus complètes encore.

Tous les exposants, Messieurs, méritent vos éloges et un encouragement; seule l'exiguité de nos ressources nous a brutalement arrêtés dans la confection de la trop courte liste des récompenses, sur lesquelles vous avez été appelés à statuer. Nous nous sommes donc bornés, dans la discussion des lauréats, aux artistes de profession qui, par leurs œuvres, ont plus particulièrement imposé leur candidature au choix de votre Commission, vous priant d'adresser en séance publique nos remerciements à tous les exposants, et surtout d'exprimer aux artistes amateurs, qui ont tout fait pour le succès du Salon d'Epinal, nos regrets de n'avoir pu les comprendre dans les nominations de ce concours. Un compte-rendu du Salon, qui paraîtra incessamment, vous permettra, en analysant leurs travaux, de rendre public le juste tribut d'éloges auxquels ils ont droit. Et dès aujourd'hui, les nombreux visiteurs qui se pressent dans la salle Lagarde, ont hautement proclamé la valeur artistique de leurs œuvres.

Votre Commission a adopté, pour les récompenses à décerner, les classifications suivantes : Une médaille de vermeil, offerte par M. le Préfet, et, pour chacune des divisions



de peinture, aquarelle, sculpture, arts décoratifs et arts industriels, un certain nombre de médailles et de mentions.

Nous avons été réunis à cet effet en Commission des beaux-arts, également appelés à nous prononcer sur une récompense à décerner à la 5<sup>e</sup> classe, musique. — Un seul candidat s'est présenté, et notre collègue, M. Tourey, ayant été chargé d'examiner ses titres, a rédigé le rapport suivant :

M. Camille Martin, organiste, professeur et compositeur de musique à Charmes, nous a envoyé un grand nombre de ses compositions pour le concours artistique, que chaque année la Société d'émulation offre aux artistes vosgiens.

Nous avons examiné quelques-unes de ses œuvres : 1<sup>o</sup> *Noblesse oblige*, fantaisie pour fanfare ; 2<sup>o</sup> *Le Diadème*, fantaisie pour fanfare ; 3<sup>o</sup> *Il n'est plus*, marche funèbre pour harmonie ; 4<sup>o</sup> *Douce vision*, pour piano ; 5<sup>o</sup> *Cinq chœurs à deux voix égales*, qui se chantent déjà dans toutes les écoles. Savoir : *Le Drapeau* ; *Le sonneur de clairon* ; *La Diane* ; *En avant* ; *Hymne à la France*.

Monsieur Martin est un compositeur fécond, un travailleur doué d'une grande imagination musicale.

Sa fantaisie *Le Diadème* est bien conçue, la mélodie en est franche et flatte agréablement ; l'harmonie y est bien adaptée, et l'orchestration bien comprise. Il en est de même pour sa fantaisie *Noblesse oblige* ; sa grande valse *Douce vision*, pour piano, est charmante, pleine de grâce, d'entrain, et très bien écrite pour cet instrument. Nous la recommandons à tous les pianistes. *Les cinq chœurs* qu'il a composés sur les paroles si patriotiques de Paul Déroulède feront certainement le tour de la France, car la mélodie en est simple et facile et surtout bien écrite pour des voix d'enfants.

Nous proposons pour ce jeune compositeur vosgien une médaille d'argent grand module.

La Commission des beaux-arts a, en conséquence, l'honneur de proposer à votre compagnie de ratifier ses conclusions, en accordant aux candidats les récompenses dont la nomenclature va suivre.

Nous n'avons pas fait figurer dans la liste des récompenses à accorder le nom d'exposants dont les œuvres sont hors de prix, leur qualité de membre de la Commission ne nous autorisant pas à leur donner une place que tous nos suffrages, et les vôtres, Messieurs, leur accordent certainement. De crainte de froisser leur modestie, le rapporteur de votre Commission ne vous parlera pas de leurs productions artistiques, mais il ne pourra taire leurs noms. Vous avez vu, goûté et admiré les toiles de MM. Ballande, Clasquin, Juillard.

Nos éloges et nos remerciements s'adresseront également à M. Granier, dont le zèle infatigable a énergiquement aidé à la réussite de notre modeste exposition ; à notre savant conservateur M. Voulot, qui n'a pas hésité à quitter ses chères études pour prendre avec tant de dévouement sa part des fatigues quotidiennes d'une installation trop hâtive ; à MM. Couturier et Jeandidier, qui ont bien voulu nous aider de leur expérience et nous consacrer tout le temps que leurs nombreuses occupations leur laissent libre ; à M. Déflin, qui, outre son exposition artistique, a mis tout son talent à orner notre salle d'exposition, et qui a participé dans une large mesure à nos travaux ; à MM. Boeringer, Zurcher et Kampmann, qui ont gracieusement mis à notre disposition les étoffes imprimées, les palmes, dont l'heureux arrangementi embellit le portique de la salle d'exposition.

Nous vous prions également, Messieurs, de comprendre dans les éloges que vous adresserez à tous ceux qui ont travaillé à ce Salon vosgien de 1886, M. Muller Brunswick, chargé de l'entreprise des équipes d'installation, qui a déjà, en 1884, si heureusement dirigé les équipes de l'exposition des beaux-arts.

Nous ne pouvons oublier non plus nos modestes collaborateurs, les ouvriers Mayer, Nicolas, et Boernel qui ont fait toute la manutention de l'exposition avec intelligence, bonne volonté et adresse.

Enfin, Messieurs, il n'est plus en votre pouvoir de récompenser un jeune artiste spinalien, M. Gaillot, que la mort a enlevé si prématurément à l'affection des siens, il y a quelques jours à peine. Sa dernière pensée a été pour l'art qu'il aimait tant, et d'une main défaillante il a encore ébauché les deux aquarelles qui figurent à votre Salon.

Quant à nous tous, Messieurs, membres titulaires de la Commission des Beaux-arts de la Société d'émulation des Vosges, notre récompense est dans l'honneur que vous nous avez fait, en nous confiant le soin d'organiser votre exposition.



# RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR

## LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

dans sa Séance publique  
et solennelle du 17 décembre 1886

---

Sur les rapports de ses diverses Commissions,  
la Société d'Emulation des Vosges a décerné les  
récompenses suivantes :

### CONCOURS AGRICOLES OUVERTS SPÉCIALEMENT, EN 1886, DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-DIÉ (1)

M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu accorder, en  
1886, à la Société d'émulation, une allocation de treize cents  
francs, pour primes aux améliorations agricoles.

#### EXPLOITATIONS BIEN DIRIGÉES

M. *Ferry*, Léopold, cultivateur à Corcieux,  
médaillon de vermeil et prime de quatre cents  
francs.

M. *Mer*, Paul-Emile, propriétaire et cultivateur  
à Longemer (Gérardmer), médaille de vermeil.  
(Prix Claudel).

(1) Le concours agricole sera ouvert en 1887 dans l'arrondissement  
d'Épinal, en 1888 Neufchâteau, en 1889 Remiremont, en 1890 Mirecourt.

M. *Noel*, Jean-Baptiste, cultivateur à Ban-sur-Meurthe (Fraise), médaille d'argent et prime de cinquante francs.

M. *Vancaster*, apiculteur à Raon-l'Etape, médaille de bronze et prime de cinquante francs.

M. *Martin*, Alexis, cultivateur au Bambois, commune de Nonville, médaille de bronze et prime de cinquante francs pour améliorations de prairies et reboisements.

M. *Marchand*, Justin, domestique à Darney, médaille d'argent et prime de cinquante francs pour bons services ruraux.

#### BONS SERVICES FORESTIERS

Prix Castel, partagé entre

M. *Dony*, Jean-Baptiste, garde forestier à Vexaincourt, (par Allarmont).

Et M. *Gerberon*, Joseph-Constant, garde mixte à Vouxey.

#### REBOISEMENTS

M. *Delagoutte*, Émile, garde de 1<sup>re</sup> classe à la maison forestière du Vainpré, commune de Vagney, médaille d'argent et prime de trente francs.

M. *Bolle*, Joseph-Eugène, brigadier forestier à Senones, médaille d'argent et prime de trente francs.

## CONCOURS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

PRIX MASSON (*trois cents francs*)

M. *Bouvier*, Félix, sous-chef de bureau au Ministère des finances, 78, rue de Miromesnil, à Paris, pour son ouvrage : *Les Vosges pendant la Révolution*.

## CONCOURS LITTÉRAIRE

M. *Schumann*, receveur ruraliste au Bourget, (Seine), médaille d'argent grand module, pour sa publication : *Les Vosges poétiques*.

## CONCOURS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL ET RÉCOMPENSES AUX OUVRIERS ET EMPLOYÉS DE L'INDUSTRIE POUR BONS ET LONGS SERVICES

M. *Méline*, professeur au collège de Remiremont, médaille de vermeil pour sa carte en relief du département des Vosges.

M. *Germain*, Gérôme, contre-maitre chez les héritiers Georges Perrin, à Cornimont, médaille d'argent et prime de trente francs.

M. *Hingray*, Nicolas, manœuvre à la manufacture Flageollet, à Vagney, médaille d'argent et prime de trente francs.

M. *Laheurte*, Victor, tisserand au même établissement, médaille d'argent et prime de trente francs.

## LISTE DES RÉCOMPENSES

### DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

---

#### 1<sup>re</sup> Division. — Peintures et Aquarelles

Médaille de vermeil, offerte par M. le Préfet. — M. *Descelles*, Paul, de Saint-Dié, élève de MM. de Mirbeck et Gratia, lauréat de plusieurs concours des Beaux-Arts. (Concours d'Epinal 1881.)

Médaille d'argent, grand module. Prix de la Ville. — M. *Rovel*, Henri, de Saint-Dié, élève de Cormois, lauréat de plusieurs concours des Beaux-Arts.

Médaille d'argent. — M. *Wittmann*, Ernest, de Saarrunion (Alsace-Lorraine), rue du Montet, 98, à Nancy.

Médaille d'argent. — M. *Jacquot*, Victor, de Remiremont, élève de Laemelin, lauréat du concours de 1881.

Médaille de bronze, grand module. — M<sup>me</sup> *Léonie de Bazelaire*, à Saint-Dié, élève de M. de Mirbeck, lauréat du concours de 1881.

Médaille de bronze, grand module. — M. *Waidmann*, Pierre, de Remiremont, élève de M. Français, lauréat à l'exposition de Versailles.

Médaille de bronze, grand module. — M. *Reinhart*, Jacques (*de Saint-Dié*), né à Algosheim (Alsace).

Médaille de bronze, grand module. — M. *A. Renaudin*, artiste peintre, à Lunéville.

Médaille de bronze, grand module. — M. *Flot*, Louis, d'Epinal, élève à l'école des Beaux-Arts, Paris, élève de M. Gérôme.

**2<sup>e</sup> Division. — Sculpture**

Médaille d'argent, grand module. — Prix de la Commission des Beaux-Arts. — M. *Jacquot*, Charles, de Bains, sculpteur, élève à l'école des Beaux-Arts, Paris, élève de Falguières.

Médaille d'argent. — M. *Voulot*, Félix, d'Épinal, élève à l'école des Beaux-Arts et de M. Thomas.

**3<sup>e</sup> Division. — Arts décoratifs.**

1<sup>re</sup> Médaille d'argent, grand module. — M. L. *Amann*, modeleur-dessinateur à Epinal.

Médaille de bronze, grand module. — M. Ed. *Palmer*, sculpteur dessinateur, à Epinal.

Médaille de bronze, grand module. — M<sup>lle</sup> *Marie Marchand*, à Mirecourt, élève de M. Clasquin.

**4<sup>e</sup> Division. — Arts industriels**

1<sup>re</sup> Médaille d'argent, grand module. — M. *Miette*, Paul, fils, serrurier à Saint-Dié, lauréat de plusieurs concours industriels.

Médaille de bronze, grand module. — M. *Franck*, Victor, photographe à Saint-Dié, lauréat de plusieurs concours industriels.

Médaille de bronze, grand module. — M. *Ferry*, Raymond, céramiste à Saint-Dié, lauréat de plusieurs concours industriels.

Mention exceptionnelle. Chromo. — M. *Becker*, Arthur, lithographe chromiste à Epinal.

Mention exceptionnelle. Chromo. — M. *Quié*, Philippe, imprimeur chromiste à Epinal.



Mention exceptionnelle. Lithographie en noir. —  
M. *Malbrand*, lithographe à Epinal.

Mention exceptionnelle. Lithographie en noir. —  
M. *Quié*, Charles, imprimeur à Epinal.

5<sup>e</sup> Division. — **Musique**

1<sup>re</sup> Médaille d'argent, grand module. — M. *Martin*, Camille, organiste à Charmes, lauréat de plusieurs concours.



# ESSAI SUR UN PATOIS VOSGIEN

(Uriménil, près Épinal)

---

## DICTIONNAIRE PHONÉTIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE

---

### TROISIÈME PARTIE

(Voir la deuxième partie, *Annales* 1886, pages 116 à 311.)

---

#### Q

QOAITÉ (kouè-t') adj. num. quatre. St-Amé *quoitte* Thiriat ; Les *Doc. Vosg.* III p. 94, donnent sans date : « aux quaitres, (sic !) gouverneurs de la ville d'Espinal ».

QOAIT'LÈ (kouè-t'-lè) v. a. 1<sup>o</sup> partager, (une pomme p. ex. en quatre) 2<sup>o</sup> découper grossièrement en morceaux trop inégaux ; 3<sup>o</sup> terme de féculerie, pommes de terre mal râpées.

QOAITOHE (kouè-tô-h', ou hh') adj. num. quatorze. St-Amé *quètohe* Th.

QOAITÔHIÈME (kouè-tô-hiè-m') adj. quatorzième.

QOITRIÈME (kouè-tri-èm') adj. quatrième.

QOAITRIÈM'MOT (kouè-tri-è-m'-mo) adv. quatrième.

QOAITRON (kouè-tron) s. m. quarteron. Proverbe : *é n'faut m'tant d'bûrre pou fâre in qoaitron* : il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron, il faut le compte tout juste.

1. QUARTIER cité pour la locution technique *quartier ! bâyé quartier* à une pierre, une poutre, la retourner sur elle-même

pour la transporter, la travailler. Ventron a le verbe *quartela* faire rouler sur elle-même une pièce de bois équarrie.

2. QUARTIER, « quartier » proprement dit, comprenant l'ensemble des maisons agglomérées autour de l'église du village d'Uriménil : *montè au quartier, d'mourè on quartier*, aller dans cette partie du village, y demeurer.

QUATE-SOUS (kat'-sou) s. m. plur. (fam.) sein de la femme.

QUADRIYE (ka-dri-y') s. m. quadrille.

QUADRUPLÈ (koua-~~dru~~-plè) v. a. quadrupler. Orig. quadruple, commun au franç. et au patois.

QUALIFIÉ (ká-li-fi-è) v. a. qualifier.

QUALITÉ (ká-li-tè) s. fém. qualité.

QUARANTE s. fém. sorte de jeu aux cartes, ainsi nommé sans doute de la quantité de points à faire.

QUATRÉ-TEMPS (ka-tré-tan) s. m. quatre-temps.

QUATRÉ-VINGTIÈME (ka-tré-vin-tiè-m') adj. num. 80°.

QUATRÉ-VINGTS (ka-tré-vin) adj. num. 80.

1. QUÉ (ké) pron. rel. qui, que. Elidé : J. de Bl. *qu'estoit...*

2. QUÉ (kè) conj. que. Fort usité dans le sens de parce que *en' dis rié, qu'é t'on vourot* ne dis rien, parce qu'il t'en voudrait. D'autres fois, au lieu d'être elliptique, il est redondant : *in soulon qu' n'y on aivait poél des porôyes* un ivrogne comme il n'y en avait point ; *fàs dinnè, qué j'té dis* agis ainsi, te dis-je ; *é paisseu d'ène rodou qu'é kibouleu tot lo monde* il passa d'une [telle] vitesse (roideur) qu'il renversa tout le monde ; *jémas ! qu'el ai v'nu grand !* jamais qu'il a grandi !

3. QUÉ' (ké') adj. des deux genres, quel, quelle.

4. QUÉQUE (kék') adj. des deux genres, quel que, quelle que, quels que, quelles que.

2. QUÉQUE (kè-k') adj. indéf. quelque.

QUÉ... QUÉ, loc. adv. quelque... que : *qué molin qué t'sâyes* quelque malin que tu soies ; souvent on supprime le second *qué* : *qué rêche saye-t-è* litt. quel riche soit-il.

QUEQUEFOÉS (ké-k'-foué) adv. q q. fois.

QUÈ (kè) DÉ QUÈ (dé-kè) pron. conj. employé généralement

comme interrogatif, quoi : *què, qu'ost-ce qu'é n'y ai quoi ? qu'y a-t-il ? Dé què qu'é t'pôles ?* de quoi te parle-t-il ? *Souvent dé* est redondant : *j'on á dé d'trop* il ne donne alors aucune signification particulière au mot qu'il précède. *Ille-et-Vil. qua, quai, je ne sais quai* Decombe.

QUÉQU'UN, EINE (kè-kun', èn') s. m. et f. des deux nombres, quelqu'un, une, quelques uns, unes. Ventron *quiquin*.

QUESTIONNÉ (kes-tio-nè) v. n. questionner.

QUIA (ai) loc. adv. à quia.

QUEUTÈ (keù-tè) v. a. queuter.

4. QUICHE (ki-ch') s. f. étincelle.

2. QUICHE (ki-ch') s. f. quiche. Corruption de l'all. *kuchen*.

QUICHÉ (ki-chè) v. n. étinceler

QUIÉ (ki-é) s. m. vieux cheval, criquet.

QUINCAYER (kin-ka-yè) s. m. quincailer.

QUINCAYERIE (kin-ka-y'-ri) s. f. quincallerie.

QUINFAING (kein-fein) s. f. La Quinfaing, hameau de Hadol, Clefcy a « l'Etang de la Squinfaing ».

QUINQUET (kin-kè) et QUINQUET (kein-kè) s. m.

QUINQUIN (kin-kin) s. m. oncle ; fig. et fam. embarrassé, *m'volai bé quinquin !* me voilà dans de beaux draps !

QUINQUINA a le premier *in* nasal.

QUINTE a l'*in* nasal ; on dit aussi *quinte* comme en franç.

QUINZE (kin-z', ou s') adj. num. quinze. Loc. *au bout d'quinze et d'goaitôhe* peu souvent, irrégulièrement (litt. au bout de quinze ou de quatorze [jours]).

QUINZAINE à l'*in* nasal.

QUINZIÈME, même observation.

QUINZIÈM'MOT (kin-ziè-m'-mò) adv. quinziesmement.

QUITTE (ki-tè) v. a. quitter.

QU'NÔYE (k'nô-y') QUÉNÔYE (ké-nô-y' selon l'euphonie) s. f. quenouille. Suisse rom. *konollhe* Bridel. M. Adam le tire du dim. *colicula*, M. Littré de *conucula*, *colucula*. Lay, St-Remy, Autigny, Percy *quelogne*, Dompierre *qu'rauye*, exemple curieux de changement de lettre déjà remarqué par M. Adam. Du Cange

ne donne que *colucula* et *conucula*, et le vx-fr. *coloigne* tiré du *Roman de la violette*. Savigny, dicton *l'ai des étopes ai sai qu'nôye* il a du fil à retordre, des affaires difficiles à débrouiller.

QUOÉRE (kuoué-r') s. n. chercher, quérir. Dial. bourg. *querre*, patois *quéri* Mignard. Arras *querr'* Mag. pitt. 1864 p. 264. Metz après 1280, *quairut* au part. passé BONNARDOT, *Doc. dr. cout.* p. 20.

QUOSI, QUOSIMOT (ko-zi, kô-si-mò) adv. quasi, presque, à peu près.

QUÔTE (kô-t') s. f. quête.

QUOT'NÈ (kôt'-nè) v. a. quêter. Indic. prés. " *jé quotène* etc.

QUOT'NOU, OUSE (kot'-nou, oùs') s. m. quêteur, euse.

QUOUE (kou) s. f. queue. Loc. *l'vè lai quoue* se dit de la bête à corne qui oize, ou du cheval qui s'emporte. Dev. *qu'ost-ce qu'on tire po lai quoue et qu'brât po les païttes ? Lai coquotte*. St-Amé *quouye* Th. Val-d'Ajol a le v. *ecouèla* couper la queue et les subst. *couèlo*, *couèlatte* sans queue.

QUOUE D'CHAITTE s. f. préle des champs *Equisetum arvense* L. Sp. 1516. Vosg. vulg. *queue de chat* (Mougeot 225, 335). Ban de la R. *quoue d'chaette* ; Bru, Vagney *quoue de chaitte*, Bertrimoutier *kowe de tchaitte*, Moussey *quoue d'chatte*, Saaes *cauèchète* (mieux écrit *quô ai chaitte*).

QUOUE D'JOUG (kou-d'jou), voy. *Joug*.

QUOUE DE R'NAD (kou-dé-r'nâ) s. f. amarante à queue *Amaranthus caudatus* L. Bertrimoutier *kow-de-r'nâ-l* ; Cleurie, Syndicat, Saint-Amé *quouie de r'nâ*, *quoue de réna*, Vexaincourt *quoue de r'nâ*.

QUOUE D'HOLANDE voy. *Holande*.

QUOU D'RAITTE (kou-d'rai-t') s. f. queue de rat ; tabatière à couvercle muni d'une lanière de cuir.

QUOUE-LO-LOUP (kou-lo-lou) s. f. jeu enfantin, queue-lo-leu ou queuleuleu, ou enfin queue-leu-leu. (1)

(1) La première « queue-le-leu » est la bonne forme ; mais les deux autres se rencontrent fréquemment chez maints auteurs.

R

RE. Beaucoup de verbes munis de ce préfixe nous auront échappé. Voyez du reste la même observation pour ceux munis du préfixe *de*.

RABBI (ra-bi) et plus rare *rabbin* s. m. rabbin.

RACAYE (ra-ka-y') s. f. racaille.

RACÉ (rà-sé) v. a. scier, débiter en planches ou madriers. Doubs et Jura *râsse*, *raisse*, *resse* f. scie, scie à refendre ; *râssie*, *ressie* scier, *râsson* sciure, *ressega*, *ressia*, *resia* scie (DARTOIS qui cite le langued. *ressega* scie et piémont. *ressia* scie, qu'il tire du lat. *secare* couper. .

RAC'MIC-MIC s. m. terme enfantin désignant les ramoneurs.

RACON (ra-koin) s. m. recoin. Bourges *recay* cachette MIGNARD, qui le rapproche de *receptum*.

RASURE (rà-sù-r') s. f. sciure des sagards. Orig. *Râcé*.

RAFALÈ, AYE (ra-fa-lè, â-y') adj. rafalé, ée.

RAFE (rà-f') s. f. râfle, le plus haut numéro du tirage au sort, ou à une sorte de jeu de la fête du village : *é tireu lai rafe* ; *lai rafe ost ai Rumèni l'onnnâye-ci*.

RAFIÉ (rà-fié) v. a. râfler. M. Jouve, *Coup d'œil* p. 32 dit : « *Raffa* râfle, et *raffoua* râfler. Le vieux français disait raffer avec le même sens ; en basse latinité *reffare* (ce mot est dans la loi salique. Les étymologistes qui visent trop le latin partout voudraient tirer ces mots de *rapere* ; nous leur trouvons plus d'analogie avec les mots correspondants des idiomes germaniques : allem. *raffen*, anglo-saxon *riefen*, suédois *roffa* ». Voy. *Riffié* ci-dessous, que nous croyons de même origine. La Bresse *rafa*, *rifè* et *rofa* (nuances de signification) b-lat. *reffare*, lat. *rapere*, all. *raffen* dérober, etc., tous mots congénères issus du même rad. *raf*, *rap*. X<sup>III</sup> ms.

RAGOT (ra-gô) sobr. masc. et nom de fam. M. PÉPIN donne : « sanglié dé dous ans, ragot ».

RABACHAIGE (ra-bâ-ché-j', ou ch') s. m. rabâchage.

**RABACHÉ** (ra-bâ-ché) **RAIBACHÉ** (rè-bâ-ché) v. a. rabâcher.  
**RABACHOU**, **OUSE** (ra-bâ-chou, oùs') **RAIBACHOU**, **OUSE** (rè-bâ-chou, oùs') s. m. et f. rabâcheur, euse.

**RAIBAIHHÉ** (rè-bè-hhé) v. a. abaisser.

**RAIBAIT** (rè-bè) s. m. rabati.

**RAIBAITTE** (rè-bè-t') v. a. rabattre.

**RAIBÉTIÉ** (rè-bé-tié) v. a. abrutir, abêtir.

**RAIBOSSÉ** (rè-bò-sé) v. a. rallonger, remplacer pour partie.  
**St-Amé raibassé**, **Le Tholy rêbossi** Thiriat ; **Yonne ebasser** v. a. attacher les coursons de la vigne aux échaldas **JOISSIER**.

**RAIBOUGRI** (rè-bou-gri) part. passé du verbe inusité *raibougri*, *rabougri*, ie.

**RAIBRIQUÉ** (rè-bri-ké) v. a. raboutir, faire de pièces et de morceaux de nature et de couleur différentes ; rapiécer tant bien que mal.

**RAIBUSTÉ** (rè-bus'-tè) **Dounoux**, v. a. rabrouer.

**RAIBUTIÉ** (rè-bu-tié) v. n. abuter de nouveau.

**RAICCOÉHÉ** (rè-koué-hé) v. a. apaiser, raccoiser.

**RAICCOTUMÉ** (rè-kô-tu-mè, s') v. réfl. se raccoutumer.

**RAICCOUHHÉ** (rè-kou-hhé) v. a. accourir, recéper, raccourcir.

**RAICCREUCHÉ** (rè-kreu-ché) v. a. raccrocher.

**RAICCREUPI** (rè-kreu-pi) s', v. réfl. se racroupir.

**RAICCROC** (rè-kró) s. m. raccroc.

**RAICCUSE** (rè-ku-zè) v. a. 1<sup>o</sup> moucharder ; 2<sup>o</sup> pris absol. rapporter, médire ; 3<sup>o</sup> v. réfl. s'accuser par maladresse. Orig. lat. *accusare*, déviation de signification. Vx-fr. *raccuser* ; cfr. le latin *recusare* et *recudere*. **Landremont rancuser** accuser **ADAM**, **Gérardmer rékisé** Jouve *Rec. Nouv. Val-d'Ajol* *requasa* dénoncer, rapporter, **M. LAMBERT** le tire de *recusare* réclamer contre, dans le sens de re-accusare.

**RAICCUSE-POTOT** (rè-kù-s'-pó-tò) s. m. (enfantin), mouchard.

**RAICCUSOU**, **OUSE** (rè-ku-zou, oùs') s. m. mouchard, médisant.

**RAICRIPOTÉ** (rè-kri-po-tè) adj. qui est le part. passé du même verbe ; 1<sup>o</sup> littér. à croupetons (orig. *re* ; *ai* à ; *et-crope*, *creupe* croupe) 2<sup>o</sup> ratatiné : 3<sup>o</sup> recoquevillé.

RAICHOLANDÉ (rè-chò-lan-dè) v. a. rachalander.

RAICINE (rè-ci-n') s. f. racine.

LAI RAICINE, La Racine, hameau de Raon-aux-Bois.

RAIC'NÈYE, ÈRE (rè-s-nè-y', ér') s. m. et f. pris adject. habitants de La Racine.

RAICUEUGNÉ (rè-keu-gnè) v. n. se retirer, s'amoindrir ; au fig. aliments qui perdent leur qualité ; se dit surtout dans ce sens d'un repas préparé qui ne se mange pas à temps. M. Pétin traduit par raccornir, mais je doute que l'origine soit *couône* corne ; il est possible toutefois qu'il en puisse venir par un détour, par quelque dialecte voisin. Savigny *raicueugni* ; *en-cueugni* ce dernier signifie ratatiné, plissé en parlant des vêtements mouillés par la pluie, ou mal pliés ; se dit encore des personnes dont les habits vont mal sont malpropres, et surtout des mains et du visage souillés, malpropres.

RAICH'TÈ (rèch'-tè) v. a. racheter.

RAICH'TOU, OUSE (rèch'-tou, ou's) s. racheteur, euse.

RAICH'VI (rèch'-vi) v. a. 1<sup>o</sup> terminer, achever ; 2<sup>o</sup> v. réfl. *s'raich'ri* s'abimer par un travail excessif, abrégé ses jours. Vouxey *on n'put rèjui in ouvreige mau c'moci* on ne peut achever un ouvrage mal commencé.

RAICOAYÉ (rè-koua-yè) v. n. s'accroupir de nouveau.

RAICOLÈ (rè-kò-lè) v. a. racoler.

RAICONTAIGE (rè-kon-té-j', ou ch') s. m. racontage. Au Val-d'Ajol *rècontaige* signifie récit, historiette.

RAICÔTÈ (rè-kô-tè) v. a. appuyer de nouveau. Savigny *raicôtè* remettre en bon état un toit en laves qui a des gouttières, et le subst. *raicôlou* couvreur.

RAICONTÈ (rè-kon-tè) v. a. raconter.

RAIDÔS (rè-dô) s. m. pièce de prairie naturelle formée à proprement parler des deux parties adossées et inclinées légèrement, à l'instar d'un toit, au faite desquelles se trouve la *roye* d'irrigation ; les eaux sont recueillies dans les *coulhes royes* ; voy. *Rôye*. Savigny *raidô* arête d'un champ labouré par le genre de labour nommé *aidossé*, opposé à *fente* fendu.



**RAIDÔSÉ** (rè-dò-zé) v. a. 4° ramasser 2° fig. rosser. Le Tholy *rèdosi* Adam ; Epinal *radoser* ; Vouxei *odosselè* adosser et au fig. amasser, entasser pour devenir riche. Savigny *raidasé* ramasser, donner une semence, faucher ou fauciller proprement ; amasser du bien, de la fortune : *l'ont raidasé* ils ont grossi leur avoir.

**RAIDOTÈ** (rè-dó-tè) v. a. radoter.

**RAIDÔTOU, OUSE** (rè-dó-tou, oùs') s. radoteur, euse.

**RAIDOUCI** (rè-dou-si) v. a. radoucir.

**RAIDROT** (rè-drò) s. *masc.* adresse ; habileté ; politesse, convenance, bonnes manières : *c'ai n'ai poét d'raidrot, woès !* c'est un nigaud, un mal élevé, voyez-vous ?

**RAIFEULÈ** (rè-feu-lè) v. n. s'affaiblir ; être abattu, perdre la tête. Le franç. a le part. passé *affalé* arrêté sur la côte, le verbe actif *affaler* abaisser. et le v. réfl. *s'affaler* s'échouer en parlant d'un navire, enfin le subst. *rafale* coup de vent, pénurie.

**RAIFFILÈ** (rè-fi-lè) v. a. affiler, affiler de nouveau.

**RAIFFILOTE** (rè-fi-lò-t') s. *fém.* affiloir, petite pierre à aiguïser.

**RAIFFINÈ** (rè-fi-nè) v. a. raffiner.

**RAIFISTOLÈ** (rè-fis-tó-lè) v. a. rafistoler.

**RAIFFROHHÉ** (rè-frò-hhè) v. a. rafraichir.

**RAIGE** (ré-j', ou ch') s. f. rage.

**RAIGGROVÈ** (s') v. réfl. revenir à la *charge*, insister, accen-tuer une occupation. Cpr. le fr. aggraver, qui n'a pas son correspondant exact dans notre patois.

**RAIGOT** (rè-gó) **RAGOUT** (ra-gou) s. m. ragoût.

**RAIGOTANT, ANTE** (rè-go-tan, ant') adj. ragoûtant.

**RAIGOTÈ** (ré-gó-tè) v. a. ragoûter.

**RAIGRANSE** (rè-gran-z', ou s') s. f. rallonge. Gloss. mess. *raigraunce*.

**RAIGRANZÉ** (rè-gran-zé) v. a. agrandir, allonger, prolonger *raigranzé ène mouôhon, in muhh, ène couôde* ; orig. *re* rédul-plicatif et *grand*.

RAIGRÉÉ (rè-gré-é) v. a. ragréer.

RAIHHER (rè-hhér) v. a. rasseoir.

RAIHHEUYE, EUTE (rè-hheu-y', eût') part. passé de *raihher* s'employant surtout au figuré : *é n'ost m'prot d'ête raihheuye* ce n'est pas de si tôt qu'il sera tranquille, qu'il sera mûr ; *pain raihheuye* pain rassis. *Şavigny raihheuye* calme, froid, maître de lui.

RAIHHERÉ (rè-hhû-rê) v. a. 1° rassurer ; 2° assurer de nouveau ; 3° rare, dans le sens technique de « réassurer » = s'assurer par précaution à une seconde compagnie.

RAIJOURE (rè-jou-tè) v. a. ajouter.

RAJUSTÉ (rè-jus-tè) v. a. rajuster, ajuster.

RAIKOUÈ (rè-kouè) v. a. sauver ; peut-être vaut-il mieux écrire *rèkouè* ou *récouè* ? on dit aussi *récoure* (rè-kou-r') v. a. rattraper, sauver, avoir la chance de conserver, de récupérer, de recouvrer. Ne tient-il pas à « *rescueure* adjuvare, servare, liberare, angl. *to rescue*, Gall. alias *rescorre* » donné par DUCANGE ? En 1444... « Et a encore veu quant le prevost de la ville mectoit ou faisait mectre la main à un bourgeois de la ville, si cellui le quel estoit appréhendé crioit Franchise Ville, les bourgeois le *racouoient* pour savoir pour quelle raison le prevost l'avoit prins... » *Doc. Vosg.* III p. 168. En 1484... « Item on doit encore au wœlz, VII j. deniers pour les messaiges que li maires *recourt*, » *ibid.* VII p. 84. SCHELER « *RE-courne* reprendre, retirer q.q. ch. d'entre les mains de ceux qui l'emportent. *Du BL. re-cutere* (= *retro quater*), *res capitas recuperare*, *eripere*. Ce verbe par son étymologie emporte l'idée de faire lâcher prise en employant la force, en frappant ; du part. *recussus* (vx-fr. *recous* échappé, délivré), vient le subst. *recousse* (cpr. le vx-fr. *secourre* = *succutere* et son subst. *secousse*). La forme variée *rescours* d'où *rescousse*, représente le type L. *re-excutere*. Voy. aussi *escousse* ». Val-d'Ajol *récoussé* s. f. *veni* ou *courre ai lai rescousse* venir, ou courir sauver les restes. « Par le sepulcre *rescorre* » VILLEHARDOUIN. Don Jean François dit : « Recourre c'est sauver q.

qu'un ou q.q. ch. d'entre les mains de ceux qui l'énlèvent par force. Les bergers disent qu'ils ont *recou* une brebis quand ils l'ont retirée de la gueule du loup ». LITTRÉ a le v. *recourre* 2 reprendre sur l'ennemi, et lui donne la même étym. que le subst. *recousse* ou *rescousse* (lat. *re* et *excutere* secouer et b.-lat. *recutere*.)

RAILL'MÈ (rèl'-mè) v. a. rallumer. La Bresse *railemè* rallumer et réverbérer, reluire X<sup>III</sup> ms.

RAILLONGE (rè-lon-j', ou ch') s. f. allonge, rallonge.

RAIM (rain) s. m. (Donnoux) balai. Ventron *rain* rameau, menues branches pour balai. Orig. *ramus*.

RAIMAIGE (rè-mé-j') s. m. ramage.

RAIMAISSE (rè-mè-s') s. *fém.* amas ; n'est guère usité que dans la loc. *dé tote raimaisse* de toute provenance. Orig. *Re...* et *aimaissè*. Anc. fr. « *amasse* s. f. amas » GODEFROY ; « Voicy une petite amasse du recueil que j'ay faict de plusieurs mémoires... » *Doc. Vosg.* II p. 436. SCHÆLER a « *Ramasse* it. *ramazza* espèce de traîneau ou branchage, dériv. de *ramus*. D. ramasser, traîner dans une ramasse ».

RAIMAISSE (rè-mè-sè) v. a. amasser, ramasser; fig. fam. rosser. Bourg. *emassey* Littré ; *amaïsser*, *amaïser* et *amasser* Déy.

RAIMAISSE, OUSE (rè-mè-sou, oùs') s. m. et f. amasseur. *Raimaïssou d'ondes* amasseur et marchand de cendres pour engrais.

RAIMAISSE (rè-mè-sù-r') s. f. généralement employé au pluriel, chose ramassée de peu de valeur.

RAIMAYE (rè-mâ-y') s. f. ensemble de bardeaux protégeant un mur contre la rigueur. LITTRÉ ne donne pas ce sens au franç. *ramée*. Ventron *ramouoie* ramée, cloison en planches.

RAIME (rè-m', è long) s. f. rame.

RAIMÈ (rè-mè, è long) v. a. ramer.

RAIMEINCI (rè-mein-si) RAIMEINCIÉ (rè-mein-siè) v. a. amincir.

RAIMETTI (rè-mè-ti) v. a. faire devenir *mette*. Voy. *Mette* 2.

RAIMIEURE (rè-mieù-r') v. a. donner le second labour du printemps pour préparer la plantation des pommes de

terre. Signifie-t-il proprement *ameubler* ? Franç. pop. local *rémier*.

**RAIMODÈ** (rè-mò-dè) v. a. et v. n. ramender ; reprendre de l'embonpoint.

**RAIMOÉNÈ** (rè-moué-nè) v. a. ramener.

1. **RAINE** (rè-n') s. f. grenouille commune ou verte, *Rana esculenta* L. Bâle *rane* Bridel. St-Amé *rène* Th ; Ps. de Metz LXXVII, 50 *rainne* Bonnardot. Roman de la Rose *raine* grenouille rainette, v. 1392.

2. **RAINE** (rè-n') s. f. grenouille rousse, *Rana temporaria* L. St-Amé *rène de prá* Th.

3. **RAINE** (rè-n') grenouille ponctuée, *Rana punctata* Daud.

**RAINETTE** (rè-net') s. f. raine verte, grenouille des buissons. *Rana arborea*, *Hyla viridis* (Math. Zoologie in Stat. des Vosg.) Synonyme de *saivaite* (voy. ce mot). Elle a aussi pour synonyme *Hyla arborea* Cuv. et s'appelle vulg. *raclet* dans le Doubs OLIVIER Faune p. 114.

**RAIPAHÈ** (rè-pà-hè) v. a. rapaiser.

**RAIPÉC'TÈ** (rè-pés-tè) v. a. rapiécer. Le Tholy *répcie* renouer, rattacher ; La Bresse *raipwakhtéla* remettre des pièces, des lambeaux, des *pwakhtèles* à un habit X<sup>III</sup> ms.

**RAPIÉT'NÈ** (rè-pié-t'-nè) v. a. remettre des pieds neufs, p. ex. à des bas ; fig. consolider le pied d'un mur.

**RAIPORIÉ** (rè-po-rié) v. a. mettre de nouveau ses beaux habits, habiller à neuf.

**RAIPPARIÉ** (rè-pà-rié) v. a. accoupler, rapparier.

**RAIPPENRE** (rè-pan-r') v. a. rapprendre.

**RAIPP'LÈ** (rè-p'lè) v. n. appeler ; porter appel, assez rare ; v. a. rappeler une classe pour l'instruction ou la mobilisation. Bourg. *aipelai* Littré.

**RAIPOUTÈ** (rè-pou-tè) v. a. rapporter, apporter. En 1367 *rappoutei* part. passé sing. masc. Doc. Vosg. V, p. 35, 2<sup>o</sup> pag.

**RAIPPREUCHÉ** (rè-preu-ché) v. a. rapprocher.

**RAIPPROPRIÉ** (rè-pro-pri-é) v. a. rapproprier.

**RAPPROTÈ** (rè-prò-tè) v. a. rapproêter.

RAIP'TISSIÉ, SÉ (ré-p'ti-sié, sé) v. a. apétisser.

RAIROGÉ (rè-rò-jé) v. a. arranger, réparer.

RAISE (ré-z', ou s') adv. au ras, à ras. *Raise-târre* à ras de terre. *Côpè lai gueule raise-târre ai q. qu'un* fam. terrasser q. qu'un. Metz « l'un *arreiz* [à rez, au ras de la mesure] et l'autre à comble » BONNARDOT *Doc. droit coutum.* p. 8 et note 7.

RAISÉ (rè-zè) v. a. raser. Fig. dont les dents commencent à s'user, à s'aplatir. Se dit notamment des animaux et fam. des personnes âgées.

RAISEUYE (rè-zeu-y') s. m. rasoir.

RAISIN (rè-zin) s. m. raisin. Leintrey *rèhin* Ad. Domgermain *râjin* ; Mortagne *raisi*. Fontenoy *raisi*. Voir au surplus notre *Flore populaire des Vosges*, Epinal, 1886, p. 49-50.

RAISONNABE (rè-so-nâ-b') adj. raisonnable.

RAISONNAB'MOT (rè-zo-nâ-b'-mò) adv. raisonnablement.

RAISONNÈ (rè-zô-nè) v. n. raisonner.

RAISONN'MOT (rè-zô-n'-mò) s. m. raisonnement.

RAISONNOU (rè-zô-nou, oùs') s. raisonneur, euse.

RAISSAIS (rè-sè-zi) adj. des deux genres, rassasié, ée.

RAISSAIS (rè-sè-zi) s. masc. satiété. *Maigé so raissaisi* manger son soûl.

RAISSAISÉ (rè-sè-zié) v. a. rassasier.

RAITE (ré-t') RAIDE (ré-d') s. m. côte rapide. Compar. l'adj. franç. *raïde*.

RAITATINÉ (rè-tâ-ti-nè) RATATINÉ (ra-ta-ti-nè) adj. râtatiné, ée.

1. RAITE (rè-t') s. f. rate.

2. RAITE (rè-t') s. fém. rat, souris, *Mus musculus* L. St-Amérette Th.

RAITÉ (rè-té) s. m. rateau ; râtelier. Proverbe *quand é n'y ai pus rié on raité, les chiaux s'baittot*. SCHELER donne l'anç. fr. *rastel*. En 1269 *ratel*, *Doc. Vosg.* VII p. 31. En 1453 : « Et ly deussent la faulx, la forche et le ratel *id.* VIII p. 83. Vouxei *râtié* ratisser, rendre la terre menue pour empêcher le dessèchement du sol. Metz, XIV<sup>e</sup> s. *restel* rateau à faner

BONNARDOT *Doc. dr. cout.* p. 56 et note 5. Ille-et-Vil. *râté*, *râtel* Decombe.

RAITEURE (rè-teù-r') s. f. ratière, souricière.

RAITOTE (rè-tò-t') s. f. fam. petite dent d'enfant. Comtois *rate*, *ratote* dent, petite dent DARTOIS, qui les tire du sanscr. *rad*, *radana* dent. Dompain *ralottes* (sic !) dents p. 279 AD.

RAITTAICHÉ (rè-tè-ché) v. a. rattacher.

RAITE D'EAUVE (rè-t'-d'ô-v') s. f. rat d'eau *Arvicola amphibius* Geoff., *Mus amphibius* L. Le Doubs vulg. *rat d'eau* Olivier *Faune* p. 96.

RAITTE DES CHAMPS s. fém. campagnol, *Arvicola vulgaris* Desm. ; *Mus agrestis* L. St-Amé *rette des champs*, Le Doubs *rat des champs* Olivier p. 96.

RAITE-VOULANTE (rè-t'-vou-lan-t') chauve-souris, sans doute le *Vespertilis murinus* le plus commun dans notre région. St-Amé *rette volante* Th. Les Fourgs *rotot w'leusot* propr. souris volante TISSOT ;

RAITTOLE (rè-tò-lè) v. a. réatteler.

RAITTOQUÉ (rè-tò-kè) v. a. attaquer de nouveau.

RAITTROPÉ (rè-trò-pè) v. a. rattrapper (à la marche, en course etc.)

RAIVAIGE (rè-vé-j', ou ch') s. m. ravage.

RAIVAIGÉ (rè-vè-jé) v. a. ravager.

RAIVANCÉ (rè-van-cé) v. a. donner une nouvelle avance.

RAIVAUDÉ (rè-vô-dè) v. a. marchander, débattre un prix = franç. pop. vosg. *ravauder* hoc sensu ; les formes suivantes sont données par M. ADAM : Allain *raivauder* malmener en paroles, Serres *rèvauder* réprimander, ne se rapproche pas de notre sens, mais plutôt du français *ravauder* dans les acceptions suivantes données par LITTRÉ 2<sup>o</sup> : maltraiter de paroles, 3<sup>o</sup> tenir des discours impertinents et hors de propos. Cpr. wallon *ravôdeu*, genév. et fr.-comt. *ravaudeur*..

RAIVAUDOU, OUSE (rè-vô-dou, oûse) s. ravaudeur, dans le sens du v. *Raivaudé*.

RAIVAUD'RIE (rè-vô-dri) s. f. affaire, objet de fort peu de

valeur, de minime importance. Franç. *Ravauderie* 1° discours, ouvrage futile LITTRÉ.

RAIVIGOTÉ (rè-vi-gó-tè) v. a. ranimer, v. réfl. revenir à la vie.

RAIVITAYÉ (rè-vi-tâ-yé) v. a. ravitailler.

RAIVOLÉ (rè-vò-lè) v. a. ravalier.

RAIVOTTE (rè-vòt') et sans doute par corruption *R'laivotte* ren-gaine, conte, fable rabâchée et connue de tous. Epinal *ravotte* Adam. Orig. *ravauder* LITTRÉ. Il est très douteux que ce mot vienne de *ravauder* 1° ; voir toutefois LITTRÉ h. v°.

RAIV'SÈ (s') v. réfl. se raviser.

RAIV'SOTTE (rèv'-zòt) s. f. et RAIVISOTTE (rè-vi-zot') s. f. caprice, fantaisie; action de se raviser. Au fig. retour aux premières joies du mariage à un âge relativement avancé.

RA:VUHÉ (rè-vu-hé) et RAIUHÉ (rè-ü-hé) v. a. aiguiser. Wall. *awehi* LITTRÉ. Formation analogue à *mairu*, *maiü* mûr, d: *ma-turus*. St-Amé *raivehi*, Le Tholy *raihoui* Th. ; Ventron *raivehé*.

RAIVUHOTTE (rè-vu-hót') s. f. pierre à aiguiser. Moyen-moutier *reimouhotte*. Cette commune a S<sup>on</sup> B au cadastre un lieu dit « Aux Réguisettes » patois : *i reimonhottes*.

RAKIÉ (ra-kié) v. a. racler ; *râkié ène chém'ndye* ramoner une cheminée. St-Amé *raca* Adam ; Ventron de même. *Raca* et *raquié* sont deux nuances très accentuées dans les montagnes X<sup>ms</sup>.

RAIWA (s') (rè-ouâ) v. réfl. se tirer d'affaire : *é n'pourrai j'mas s'raiwd ; faut bié s'raiwd*.

RAIWÉ (rè-oué) v. a. ravoier. Doublet du précédent.

RAKIESSE (ra-kiè-s') s. f. raclée.

RAKIOTTE (rà-kiôt') s. f. racloire ; ràclure.

RAKIOU, OUSE (rà-kiou, oùs') s. racleur, euse. *Rakiou d'ché-m'ndye* ramonneur de cheminée.

RAMAYE (ra-mâ-y') s. f. marmaille.

RAMBIÉLÈS (ran-bié-lè) Rambervillers, canton. S. d. *Rambertivillare*, *Remberviller* Lep. 2 p. 392, col. 2 ; 1513 *Rambertum villare* carte de RINGMANN ; 1589 *Ramberviller*, carte d'ORTELIUS.

RAMBOUR (ran-bour) s. masc. espèce de pomme. Fontenoy a

le même mot. M. THIRIAT, *Cleurie* p. 123, note, dit « le Richard est le rambourg ». SCHELER : « rambour, espèce de pommes, anc. *rambures*; de Rambures, localité des environs d'Amiens. »

RAMÈ (rà-mè) v. n. solliciter à grands cris, constamment et d'une façon ennuyante.

RAMINA (ra-mi-nà) s. m. solliciteur ennuyeux, qui n'est jamais content. Orig. subst. de *raminé*.

RAMINÈ (ra-mi-nè) v. a. quémander, solliciter sans cesse et d'une façon ennuyeuse; v. n. murmurer, se plaindre constamment. Cpr. Allain *raminer* songer, faire des projets ADAM et le franç. *ruminer* dans son acception figurée et familière « penser, repenser à une chose » LITTRÉ.

RAMPE (ran-p') s. m. lierre grimpant, *Hedera helix* L. Domgermain *rempâ* Ad. Cornimont *rample*, Eloyes *rample*, Gérardmer *rample*, Grandvillers *rampe de mohon* (maison), La Neuveville s/ M. *rampard*; Padoux *rampe di bos*, Raon a/ B. *rample*, Raon-l'Et. *rampe*, St-Amé *rample* (s'applique aussi au *Polygonum Convolvulus* L. (THIRIAT); orig. tient à *rampiné*. Voy. ce mot.

RAMPINÈ (ran-pi-nè) v. n. grimper aux arbres. Bas-bret. *rampa* glisser en écartant les jambes (Legonidec).

RAN (ran) s. *fém.* réduit à porcs ou à moutons. Fillières arant Clesse. M. Jouve *Coup d'œil* p, 27 : « *Ran* est en patois un étable à porcs. Ce mot se trouve sous la forme *hranne* et *rhanne* dans le tit. 2 de la loi Salique; mais une édition germanique donne la leçon *rhan*. On l'interprète en général dans le sens de troupeau de porcs, mais il donne lieu à une controverse qui n'est pas encore terminée. Un commentateur des termes de la loi Salique avait déjà fait remarquer que les campagnards *mettent les porcs en rhan* pour les engraisser, le mot français est féminin comme notre mot patois, qui pourrait très bien servir à expliquer un texte qui n'est pas encore éclairci ». Du Cange donne : « *Hranne* grex porcorum; vox belgica ex *Hara* ».... « *Renne* pro grege »... *Rannen*



gregatim procurrere » aussi : « *Rhanne coitus suum.... vel colostrum,.... Germanice Rhan...* ». En 1464....« Le dit... Boussart a dit et exposé.... que le dit prévost le fit adjourner audit Houuecourt par devant le maire pour ce qu'il s'estoit boutté en sa ran ung porc estranger avec que les siens au revenir des champs » *Doc. Vosg. IV p. 163-164*. H<sup>te</sup>-Saône *haran, hairan* Dartois qui cite le lat. *hara*, le gr. *choiros*, le lat. *verres*, l'angl. *boar*, le sanscr. *varâha*. Pontarlier, Jura *ran* m. remise DARTOIS qui le rapp. du bas-breton *trank*. Val-d'Ajol « *eran* étable ; de *hara* lat. même sens ; on a dit vx-fr. *haran* toit à porcs » Lâmbert ms. Vouxey *éran* s. f. réduit à porcs.

**RANCE**, adj. signifie surtout enroué.

**RANCUNOU**, OUSE (ran-ku-nou, oûs') s. rancuneur, euse, rancunier, ère.

**RARE** adj. cité pour Lay St-Remy *râle* Ad. Gloss. mess. *ralle*.

**RATATOUE** (ra-ta-tou-y') s. f. ratatouille.

**RAUGMENTÈ** (rog-man-tè) v. n. et v. a. augmenter, hausser le prix, la valeur.

**RAPÈ** (rà-pè) v. a. raper, t. de féculerie ; au fig. ruiné, déconfit, et en parlant des choses, complètement usé. En Tourraine il signifie prendre, saisir, BRACHET *Vocab. tour.*

**RAPOU** (rà-pou) s. m. râpeur, ouvrier à la rape.

**RAQUIN** (ra-kein) s. m. requin.

**RAR'MOT** (rà-r'mò) adv. rarement.

**RAR'TÈ** (ràr'tè) s. fém. rareté.

**RAS** (rà) s. m. rais (de roue).

**RATIONNÈ** (ra-siò-nè) v. a. rationner.

**RAVAGEÓ** (ra-va-jó) sobr. masc.

**RAVE** (rà-v') s. m. rêve.

**RAVÈ** (rà-vè) v. n. rêver.

**RAYAU** (rè-yó) s. m. ados de champ, formé par des rayes de charrue successivement retournées du même côté le long du champ. Val-d'Ajol *rouiau* pour *reôiau*.

**RAY'** (rà-y') s. m. rail. Néol.

R'BACHÉ (r'hâ-chê) v. a. rebacher.

R'BAHÉ (r'bâ-hê) v. a. rebaiser.

R'BAIHÉ (r'bè-hhê) v. a. rebaisser.

R'BAITTE (r'bè-t') v. a. rebattre un moulin, une faux ; fig. assaillir de sollicitations importunes : *é m'on ai aissez r'baittu les drôyes.*

R'BATI (r'-bâ-ti) v. a. rebâtir, reconstruire.

R'BAYÉ (r'-bè-yê) v. a. redonner, rebailler, v. n. correspondre, avoir son contre coup : *çai mé r'bâye dôs lai tête ; rentir, faire écho : çai t'aivôs ôyu, vais, comme çai r'bayait tôr.*

R'BELLÉ (r'-bè-lè) v. n. résister, reculer quand il faudrait avancer ; v. réfl. se regimber : *les biêufs-lai r'bellot* ces bœufs sont indociles.

R'BÉNI (r'-bé-ni) v. a. rebénir.

R'BIAIGE (r'-bi-è-j') s. m. (Hadol) lessivage ; fig. et fam. prendre plusieurs boissons l'une après l'autre dans le même verre.

R'BIANCHÉ (r'-bian-chê) v. a. 1° blanchir, 2° reblanchir.

R'BIANDOU (r'-bian-dou) s. f. reflet, éclat, p. ex. d'un incendie, du lever du soleil.

R'BIFFÉ (r'-bi-fê) v. a. rebiffer. Suisse rom. *rebiffâ* Bridel qui le tire du celt. *bev, bef*, vif, actif.

R'BÔCHÉ (r'-bô-chê) v. a. reboucher, rebondonner.

R'BOËSÉ (r'-boué-zê) v. a. boiser, reboiser.

R'BOLÉ (r'-bô-lè) rouler (les yeux). Val-d'Ajol *rebola* regarder en ouvrant de grands yeux, semblables à des *bolles* (balles) ; se dit en mauvaise part... *E rebole mesé* beaucoup (*mesé* mu-seau). Doubs, H<sup>te</sup>-Saône, Jura, *rebeùllie*, *beùiller*, *beuillie* regarder de tous les yeux DARTOIS qui le tire de *bis-oculus* ; com-tois forme urbaine *rebouler* rebondir (boule) manquer de courage DARTOIS ; bourg. on dit d'une personne étonnée *ai beuille* et *rebeuille* Mignard ; Les Fourgs *beuilli* Tissot.

R'BÔQUÉ (r'-bô-kè) (Hadol) v. a. riposter, répliquer.

R'BÔRD (r'-bô-r') s. m. rebord.

R'BORDÉ (r'-bor-dè) v. a. reborder.

R'BOPTIÉ (r'-bô-tié) v. a. rebaptiser.

- R'BOT'NÈ (r'bó-t'nè) v. a. reboutonner.  
 R'BOTTE (r'bót') v. a. remettre.  
 R'BOUCHÉ (r'bouò-ché, v. a. rebêcher, repiocher.  
 R'BOURNÈ (r'bou-rè) v. a. repousser, rebuter.  
 R'BOURS (ai) loc. adv. à rebours.  
 R'BOUSSÉ (r'bou-sè) v. a. repousser.  
 R'BRIDÈ (r'-bri-dè) v. a. rebrider (des sabots etc).  
 R'BRODÈ (r'bró-dè) v. a. rebroder.  
 R'BROYÉ (r'brò-yè) v. a. rebroyer. Vouxei *eurbroie* ruminer, broyer à nouveau les aliments.  
 R'BREULÈ (r'breu-lè) v. a. rebruler, v. n. aussi.  
 R'BUT (r'bu) s. m. rebut.  
 R'BUTÈ (r'bu-tè) v. a. rebuter.  
 R'CACH'TÈ (r'kach'-tè) v. a. recacher.  
 R'CAISÈ (r'kè-zè) v. a. déchirer de nouveau.  
 R'CALÈ (r'ká-lè) v. a. recalcr.  
 R'CARDÈ (r'-kar-dè) v. a. recarder.  
 R'CASSÈ (r'ká-sè) v. a. recasser.  
 R'CÉDÈ (r'sé-dè) v. a. recéder.  
 R'CETTE (r'sè-t') s. f. recette.  
 R'CEVEUR (r'seu-veur) s. m. receveur.  
 R'CÉYÉ (r'sé-yè) v. a. refaucher, fauciller de nouveau.  
 R'CHAIGÈ (r'chè-jè) v. a. recharger, rempierrer (un chemin).  
 R'CHAINGÈ (r'chein-j', ou ch') s. m. rechange. Loc. adv. *ai r'chainge* tour à tour. Se dit notamment de deux ouvriers changeant alternativement de besogne. Vx-fr. *rechainge*.  
 R'CHAINGÈ (r'chain-jè) v. a. changer; v. réfl. pris absol. changer de linge, de vêtements; passer alternativement d'une besogne à l'autre, se dit notamment des ouvriers.  
 R'CHAUCHÈ (r'chò-chè) v. a. presser, fouler à nouveau.  
 R'CHAUSSÈ (r'chò-sè) v. a. réparer la pointe, la tête d'un outil, la rhabiller.  
 R'CHEIR (r'chér') v. n. retomber, faire une rechute.  
 R'CHÉVIÉ (r'chè-vié) v. a. recheviller.  
 R'CHUTE (r'chu-t') ERCHUTE (ér-chu-t') s. f. rechute.

R'CHONGÉ (r'chon-jé) v. n. songer à nouveau.

R'CINÉ (r'si-nè) v. n. collationner après la veillée surtout, après la messe de minuit. Rabelais a dit « Il n'est ressiner que de vigneron.... » Ventron *recine* s. f. collation du soir. Voy. *r'cinon* ci-dessous.

R'CINON (r'si-non) s. masc. collation après la veillée, notamment après la messe de minuit. Val-d'Ajol *recena* faire un second souper à la fin d'une veillée, le réveillon. On a dit *cener* pour manger, de *cænare*. De là le fr. *cène* et le patois *recena*. Bescherelle donne *reciner* (recenare), goûter, LAMBERT ms. Le Bagnard *hhina* souper, CORNU qui le tire de *coenam*, et le verbe *hhéna* souper ; Comtois *recenion*, *recagnena* Dartois qui cite le suisse *pocenion* qu'il tire du lat. *post-cænium*. Ramerupt *reciner* v. n. repas que l'on fait après la veillée ; Les Fourgs *r'ceunion* fém. goûter (Tissot qui cite le vx-fr. *ressenion*, *ressiner*, *recye* qu'il tire du lat. *recænare*) ; Fillières *recinaie* Clesse ; Epinal *recine* Adam. Nous citons avec plaisir la description si poétique de M. Jouve : « Puis enfin le joyeux *recinon* où l'on faisait souvent succéder la gaudriole au commentaire religieux. Le vin blanc aux reflets d'or, la saucisse brûlante étalée en spirale sur un monstrueux plat de choux, les chandelles fumeuses laissant une ombre profonde dans la grande salle, les rires et les laisser aller de chaque convive, quel tableau pour un peintre ami comme Jordaëns des grosses réalités, et comme Rembrandt des pittoresques effets dans la nuit. » *Rec. nouv. in Mém. Soc. archéol. lorr.* 9<sup>e</sup> vol. Nancy 1867 p. 367.

R'CIRÉ (r'si-rè) v. a. cirer de nouveau.

R'COAICHÉ (r'kouè-ché) v. a. recouvrir ; recacher.

R'COAICHOU (r'kouè-chou) s. m. couvreur.

R'COIFFÈ (r'kouè-fè) v. a. recoiffer.

R'COQUÈ (r'sò-kè) v. a. recercler.

R'COS (r'kò) s. m. retour de la fête du village. Bourg. *recors* regain, revivre d'un pré, du lat. *recrescere*. Après les avoir fenés et recueillis les fruits, pour en icelle.... faire à leur

profit q.q. foins ou recors, Bellefontaine 1556. Dans le val de la Seille on nomme *recouraton* la seconde crème levée sur le lait DÉY. Franç. pop. vosg. *recours* ; Le Tholy *reco* ; Val-d'Ajol *recot* pour *recouot* de *recouèyre* ou peut-être *requoueyre* recourir.

R'COLLÈ (r'kó-lè) v. a. recoller.

R'COLTE (r'kol-t') s. f. récolte.

R'COLTÈ (r'kol-tè) v. a. récolter.

R'COMPENSE (r'kon-pan-s') s. f. récompense.

R'COMPENSÉ (r'kon-pan-sé) v. a. récompenser.

R'CONFORTÈ (r'kon-for-tè) v. a. reconforter.

R'CONSTRUBE (r'kons'-trû-r') v. a. reconstruire.

R'CONTINUÉ (r'kon-ti-nu-é) v. a. continuer, reprendre son ouvrage.

R'CÔPÈ (r'kô-pè) v. a. recouper.

R'CÔPÈ (r'cô-pè) v. a. recéper, étêter. Fam. guillotiner. *Faurot cò bié li r'côpè lai tête aussi, ai lèye, elle on mérite bien auch'tant.*

R'CÔRE (r'kô-r') v. n. recourir, dans le sens de courir à nouveau.

R'COUCHÉ (r'kou-ché) v. a. recoucher.

R'COUDÈ (r'kou-dè) v. a. enseigner, instruire. L'anc, fr. a *recorder*. M. Jouve donne Lunéville *recoudiè*, *Rec. nouv.*

R'COULÈ (r'kou-lè) v. a. recouler.

R'COURBÈ (r'kour-bè) v. a. recourber.

R'COUSE (r'kou-s', ou ss') v. a. recoudre.

R'COUVRÉMOT (r'kou-vré-mò) s. m. recouvrement.

R'COUZESSE (r'kou-zè-s') s. f. suture, cicatrice, balafre.

R'CRACHÉ (r'krá-ché) v. a. recracher.

RÈCRAPI, ISSE (rè-krá-pi, iss') adj. ratatiné, ridé, vieilli.

R'CRAUYÉ (r'kró-yé) v. a. crayer de nouveau.

R'CREUPI (r'kreu-pi) v. a. recrécier.

R'CRÈUSÈ (r'kreu-zè) v. a. recreuser.

R'CROHHE (r'krò-hh') v. n. recroître.

R'CRUE (r'kru) s. f. recrue.

R'CRUTÈ (r'kru-tè) v. a. recruter.

R'CRUT'MOT (r'krut'-mò) s. m. recrutement.

R'ÇU (r'su) s. m. reçu.

R'CULE (r'ku-lè) v. a. reculer. Dommartin-l-R. *récola* Richard.

R'COLONS (ai) r'ku-lon) adv. à reculons.

R'ÇURE (r'su-r') v. a. recevoir.

R'DANGUÈ (r'dan-ghè) v. n. vomir. St-Amé *r'nada*, qui appartient à un autre mot. La Bresse a *dérdangua* repousser bien loin, relancer ça et là avec violence et grand bruit.

R'DANSÉ (r'dan-sè) v. n. redanser.

R'DASSÉ (r'dà-sè) v. réfl. se renverser en arrière.

R'DÉCOUSE (r'dè-hou-s', ou ss') v. a. découdre de nouveau.

R'DÉFAIRE (r'dè-fà-r') v. a. redéfaire.

R'DEHHONDE (r'dè-hhon-d, ou t') v. n. redescendre.

R'DÉJUNÈ (r'dè-ju-nè) v. n. redéjeuner.

R'DÉLIÉ (r'dè-lié et r'dè-li-è) v. a. délier de nouveau.

R'DÉMANDÈ (r'dé-man-dè) v. a. redemander.

R'DEUVAR (r'deu-vâr') rouvrir.

R'DÉV'NI (r'dé-v'-ni) v. n. redevenir.

R'DÈVEUDIÉ (r'dè-veù-diè) v. a. redévider.

R'DINGOTE (r'din-gô-t') s. f. redingote.

R'DORÈ (r'dô-rè) v. a. redorer.

R'DOTÈ (r'dò-tè) v. a. renverser (proprement faire tomber à revers dos). La Bresse, Ventron *rèdola* renverser.

R'DOUBLÈ (r'dou-blè) v. n. et a. redoubler.

R'DOUÈ (r'dou-è) v. a. redevoir. Ce verbe est régulier. Il conserve comme le simple *douè* toutes ses syllabes et son thème. Il est donc régulièrement placé dans la première conjugaison. Voy. aussi nos observations au mot *Douè*.

RÈDREUMI (rè-dreu-mi) v. a. rendormir, v. n. aussi.

R'DROSSÉ (r'drò-sè) v. a. redresser. V. réfl. se rengorger, se gonfler : *é sé r'drosse comme in geau su in fié* il se redresse comme un coq sur un fumier ; ou *comme in bò su ène polotte* comme un crapaud sur la palette (du jeu d'enfants).

RÈBÉTIÉ (rè-bé-tié) v. a. abrutir, abêtir

RÈBAULÈ (rè-bô-lè) RAMBAULÈ (ran-bô-lè) OU RÈBÔLÈ, REMBÔLÈ  
v. a. remballer.

RÈBOSSE (rè-bôs') s. f. rallonge. Voy. *Raibosse* et le v. *Raibossé*.

RÉBOUNÈ (rè-bou-nè) v. a. reborner.

RÉBOUHHÉ (rè-bou-hhé) v. a. rembourser.

RÉBRAISSÉ (rè-brè-sè) v. a. fam. embrasser chaudement et fréquemment ; supponere mulierem.

1. RÉCHE (ré-ch' é bref) adj. des deux genres, riche.

2. RÉCHE (ré-ch', é aigu et long) adj. rèche.

3. RÉCHE (ré-ch' é long aussi) s. m. crible. Lure *rége* Dartois qui cite également le comtois *régie*, *redzi*, *rôgie* remuer, bourg. *rôgie*, *roje* ; Les Fourgs, *regeu*, *rejeu* sassoire, t. de charronnerie Tissot. Le Tholy *rége*, Allain *ringeot* Ad. Val-d'Ajol *rége* que M. Lambert tire de l'all. *'regen* mouvoir, remuer. Haute Alsace *riddere* subst. et verbe L. ROESCH.

RÉCLAMÈ (rè-klâ-mè) v. a. réclamer.

RÉCHAISSE (rè-chè-sè) v. a. rechasser ; secouer le sac ou tout autre ustensile pour tasser ce qu'on y verse.

RÉCH'MOT (ré-ch'-mò) adv. richement.

RÉCHIGNÉ (rè-chi-gné) v. a. rechigner ; singer les actes et les paroles de q. qu'un ; à peu près synonyme de *régrégné*. M. L. Larchey ne l'indique pas, mais Littré le donne. Suisse rom. *rechein*, *recheun* s. m. rebuffade, affront, geste pour repousser, grimace de mauvaise humeur BRIDEL qui cite le vx-fr. *rechin*, rude, et le bas bret. *rech* chagrin.

RÉCITÉ (rè-si-tè) v. a. réciter.

RECMÈ (rèk'-mè) v. a. rentamer.

RECMOCÈ (rèk-mò-cè) v. a. recommencer.

RÉCOUÉHÉ (rè-koué-hé) v. a. apaiser. Voy. *Raicoché*. Le Tholy *recohi*. Cpr. le thème *coéhé* = vx-fr. *coisier* ; bourg. *couyai*, très usité dérivé de *coi*. Au pronominal : *s'coujai* = se taire : *couyeu-v'* taisez-vous, voulez-vous vous taire ?

RÈCONTRÈ (rè-kon-trè) v. a. rencontrer.

RÈCOQUYÉ (rè-kò-ki-é, et kié) v. a. recoquiller.

**RÈCRAPI**, **ISSE** (rè-krâ-pi, is') adj. ridé, ratatiné, vieilli.

**RÈCREINCHÉ** (rè-krain-ché) adj. diminué, rapetissé, retréci.

Allain *rocrinciyie* Adam. Tient-il à *crainché* ?

**RÈCRÎRE** (rè-kri-r') v. a. écrire ; pris absolument, donner de ses nouvelles. Q. q. fois écrire de nouveau. Cpr. le verbe « *rentrer* » usité par les soldats, pour « *entrer* ».

**RÈCURÉ** (rè-kû-ré) v. a. écurer. Crémanvillers *kheurié* Thiriat. La Bresse, Ventron, *kheûrié*.

**RÈDREUMI** (rè-dreu-mi) v. a. rendormir.

**RÈDUHHÉ** (rè-du-hhé) v. a. endurcir, v. réfl. s'endurcir, devenir résistant à la fatigue, à la température.

**RÉDURE** (ré-dû-r') v. a. usité à l'infinitif seulement, réduire.

**RÉELL'MOT** (ré-él'mô) adv. réellement.

**RÉFEULÉ** (rè-feu-lè) v. n. être entourné, profondément abattu, ennuyé. Voy. ci-dessus *Raiffeulé*.

**RÉFILÉ** (rè-fi-lè) v. a. affiler, aiguiser.

**RÉFILOTTE** (ré-fi-lot') s. f. pierre à aiguiser ; fig. fam. miche de pain. Allain *raiflette* Adam.

**RÉFLÈCHI** (ré-flè-chi) v. n. réfléchir.

**RÉFONCÉ** (rè-fon-sé) v. a. renfoncer, enfoncer de nouveau ou plus avant.

**RÉFONÇ'MOT** (rè-fons'-mò) s. m. renfoncement.

**RÉFORME** (rè-form') s. f. réforme.

**RÉFORMÉ** (rè-for-mè) v. a. réformer.

**RÉFOUNÉ** (rè-fou-nè) v. a. enfourner de nouveau.

**RÉFRÔDIÉ** (rè-frô-dié) **RÉFRÔDI** (rè-frô-di) v. a. refroidir, faire refroidir. Usité aussi absol. dans le sens neutre.

**RÉFRÔDISSEMENT** (rè-frô-dis'-mò) s. m. refoidissement.

**RÉFROMÉ** (ré-fro-mè) v. a. renfermer.

**RÉFUGIÉ** (rè-fu-jie) v. réfl. se réfugier.

**RÉFUR** (s') **RÈ-FÛR** v. réfl. se fier, s'en rapporter, compter sur. La Gruyère *xe refya* Cornu ; Suisse rom. *sè refâ* Bridel.

**RÉGAIGÉ** (rè-ghè-jé) v. a. réengager : note Joson *raigaigeu* Joseph s'est réengagé ; *j'aime bié mieux rëgaigé* je préfère de beaucoup rester au service.



RÈGAIG'MOT (rè-glè-mò) s. m. rengagement.

RÉGALÈ (rè-ga-lè) v. a. régaler.

RÉGÉ (re-jé) v. a. cribler. Orig. *réje* ou *reche*. Vouxey *rogi* cribler, approprier (du blé). Savigny *régi* passer du blé au grand crible.

RÉGIMOT (ré-ji-mò) s. m. régiment.

RÈGLE (ré-gl') s. f. règle.

RÉGLÈ (ré-glè) régler.

RÉGLÉMOT (ré-glé-mò) s. m. règlement.

RÈGOTTION (rè-gó-tion et non sion) s. m. dernier lait, égout. Lons-le-Saulnier *regouta*, *ragoutelion*, *t'llon* le goûter, DARTOIS qui le tire du lat. *regustare* goûter de nouveau les aliments ; bourg. *egôton* Mignard. Diction : *Fiauve*, *fiauve*, *note chaille* *païsse l'eauve*, *lo règottion c'ost pou note Jazon*.

RÈGRAIHÉ (rè-grè-hhé) v. a. refumer, reengraisser (une pièce de terre) ; v. n. redevenir gras, reprendre de l'embonpoint.

RÈGRULÈ, AYE (rè-gru-lè, à-y') adj. transi de froid et grelottant au point d'en claquer des dents : *el ost tortot règrulè*. Savigny *règrulè* : *l'ast tot règrulè* il a froid à en claquer des dents.

RÈGRÉGNÉ (rè-gré-gné) v. a. rechigner, grimacer q. qu'un. Voir *Grégné* (les dots). La Suisse rom. fournit l'adjectif *regnegni*, *a ridé*, *froncé*, *crispé*, *recoquillé*, se dit aussi des personnes qui se ratatinent parce qu'elles ont froid BRIDEL. Elle a aussi le verbe *reingreindji* empirer, dont le sens se rapproche bien du nôtre ; Ramerupt, *regeingner* v. act. répondre à q. qu'un en le grimaçant THÉVENOT. Le synonym. *rechigné* a un sens gai, jovial, *règrégné* est toujours péjoratif, moqueur et dénote l'intention de fâcher la personne qui en est l'objet. LITTRÉ donne le subst. *Grigne*, qui se dit actuellement des inégalités du feutre, ou de fente en terme de boulangerie, le sens propre et originaire : action de montrer les dents, ne lui est pas resté. *Grigner les dents*, dit cet auteur, les montrer par humeur ou menace.

RÈGNÉGNÉ, AYE (rè-gré-gné, à-y') adj. 4° maussade, malplai-

sant, comme quelqu'un qu'on a *règragné* ; 2° en parlant des choses, ridé. Orig. *re* et *grigne* cité v° *Règragné*.

RÈGUERNÈ (rè-gher-nè) v. a. renger, remettre du grain dans la trémie du moulin, engrener de nouveau une roue dans une autre, réembreuer ; voy. *Aibreuvé*.

REGUEUS'NÈ (rè-ghèu-z'-nè) v. a. repousser par de mauvaises ou rudes paroles. Le Tholy *regueussené* Adam.

RÉGULIEN fait au féminin *régulière*.

RÉGULIÉR'MOT (ré-gu-liér-mò) adv. régulièrement.

REHHAIPPÈ (rè-hhè-pè) v. n. s'échapper ; v. a. sauver par chance, à peu près synonyme en ce sens de *recoué* : *on woilà co ün dés rehhaippés*.

REHHAUFIE (rè-hhó-fiè) v. a. réchauffer.

REHHE (rè-hh') s. m. reste. Vouxey dicton : *quand on n'ai jemâs rin de rêchte, on n'airai poet de poère pou lai so* (poire pour la soif).

REHHORMÈ (rè-hhor-mè) et REHHORMI (rè-hhor-ini) v. a. épargner, ménager.

REHhouè (rè-hhouè) v. a. essuyer, sans aucun sens de redoublement de l'action : *j'n'd m'in fi d'rehhouè* je n'ai pas un fil de sec : je suis trempé jusqu'au os. *E n'ost m'cò rehhouè dèyé les orôyes* fam. il est tout jeune encore. Vx-fr. *essuer*, de *é* privatif et séparatif, et *sudare*. La consonne *hh* s'est doublée en patois comme l'*s* en français. Dounoux *hhouè*, Le Tholy *hhouè* Ad. ; Gloss. mess. *hhouer* ; als. *rechure* sécher *Rev. d'Als.* 1884 p. 214. Bourg. *pain ressu*, qui n'a plus l'humidité, la vapeur de pain chaud, pain rassis, BONNARDOT ms.

REINE-DIAUDE (rè-n'-diô-d') s. f. reine-claude.

REINGÉ (rein-jé) v. n. ruminer. Ne se dit que des animaux faisant leur digestion, notamment des bêtes à cornes mâchonnant leur salive. Ventron *raindjé*. Val-d'Ajol *reinger*, ier ruminer M. LAMBERT le croit l'abrégé de *reingérer*. Jura *reindjai* ruminer BRIDEL. Suisse rom. *rondji* (id.) et *raudzi*, *raudji*, *rudji*, Favrat. Berry *roninger*, *runger*, *roincer*, *roinger* ; norm. *runger* ; Nancy *ringer* ; Jura *roingi* Littre ; Les Fourgs,

*roindzi* ruminer TISSOT qui cite le vx-fr. *ronger*, et le lat. *ruminare* et d'après Jaubert le berrich. *rouïnger* ; St-Amé *rainji* Th. Le Tholy *reinyi* Ad. ; Yonne *roincher* v. n. ruminer en parlant des animaux JOISSIER.

RÉKIPÉRÈ (rè-ki-pé-rè) v. a. récupérer. Vouxey *se recupèrè* v. p. s'empêcher de tomber, éviter une perte.

RÈLAGI (rè-lâ-ji) v. a. élargir.

RÈMAINGÉ (rè-main-jè) v. a. mettre un nouveau manche à un outil. Orig. *re* et *mainche*.

RÈMANANCE (rè-ma-nau-s') s. f. menus restes, choses de peu de valeur restant après une opération quelconque, déménagement, encan, construction, etc. etc. Jura *remanant*, *remenant* Dartois qui le tire de *remanere* rester ; Allain *raimainances* fascines ADAM. Cpr. le franç. *remanent* anc. terme forestier, ce qui reste d'arbres qu'on abat LITTRÉ. Ps. de Metz, cantiq. II, 2 p. 440 *lou remenant* Bonnardot ; Roman de la Rose *le remenant* (reste) de France, v. 483.

REMBARQUÈ (ran-bar-kè) v. a. rembarquer.

REMBARRÉ (ran-bâ-rè) v. a. couper la parole à q. qu'un, le brusquer. Bourg. *rambarré* Mignard.

REINETTE (rei-net') s. f. espèce de pomme. Fontenoy *renatte-vien*, *reinette-vin*, *reinette grige* reinette grise ; Vexaincourt *renette*, Gérardmer *renette grise*, *renette blanche*, *renette à cotes*, Saulxures *renatte*.

RÉJAIV'LÈ (rè-jè-v'lè) v. a. enjaveler.

RÉJOUISSANCE a l'accent grave sur l'è.

RÉJOYI (rè-jo-yi) v. a. réjouir.

REKEUGNÉ (rè-keù-gnè) v. a. prendre de faux plis par suite de vétusté, se dit p. ex. d'une vieille étoffe. Se dit aussi d'un repas, d'un mets qu'on tarde trop à manger. La Bresse *èkeuni* se dit de la lessive qui ne veut pas, qui n'a pas voulu prendre, et même de la crème qui ne veut pas tourner en beurre, etc., c'est-à-dire de ce qui résiste à l'action à laquelle on la soumet X<sup>ms</sup>. Dompierre *encueugné* Adam Ventron *ècœuni* adj. mal blanchi (linge) ; anc. fr. *encugnier* battre en parlant

de la monnaie. En Lorraine *encueugné* se dit du linge sale qu'on laisse en tas dans le grenier sans l'étendre, et qui peut contracter q. q. altération GODEFROY. Ne serait-ce pas le même mot que le franç. *rencogner* avec des acceptions différentes, dérivées ou secondaires ? l'anc. fr. *encugner* frapper monnaie paraît presque décisif : cpr. le fr. pop. *encogné* entassé dans un coin, et le franc. *encoignure*, *encognure*.

RÈKEUGNÈ, AYE (rè-keu-gné, â-y') adj. ridé, vieilli, ratatiné. (part. passé tiré de *rèkeugné*).

REMBLAVÈ (ren-bla-vè) v. a. remblaver.

REMBLAYÉ (ran-blè-ye) v. a. remblayer.

REMBOÉTÈ (ran-boué-tè) v. a. remboiter.

REMBOURRÈ (ran-bou-rè) v. a. rembourrer.

RÈMÈHÉ (rè-mè-hé) v. a. calmer, apaiser ; au part. passé déjà q. q. peu rassasié par un premier plat. Vient probablement de *mais* (lat. *magis*) plus.

REMEINCI (rè-mein-si) v. a. émincer.

RÈMOLOU (rè-mo-lou) s. m. émouleur.

RÈMÔRE (rè-mô-r') v. a. émoudre.

REMPAYÉ (ran-pa-ye) v. a. rempailler.

REMPAYOU, OUSE (ran-pa-you, oùs') s. rempailleur, euse.

REMPLI (ren-pli) v. a. remplir ; on dit plutôt *molte plein*.

REMPÔT syn. de Rèpiot, v. ce mot.

REMPOEGNÉ (ran-poué-gné) RÈ-POÉ-GNÉ (rè-poué-gné) v. a. rempoigner.

REMPOUTÈ (ran-pou-tè) v. a. remporter.

RÉMY (ré-mi) prénom d'h. et nom de fam. Remy.

RENDROUBLÈ (ran-dou-blè) v. a. rendoubler.

RENDVIRE (ran-dvir') et RANDUIRE (ran-duir') v. a. rendre.

RENFILE (ran-fi-lè) v. a. renfiler.

RENFONCÉ (ran-fon-sé) v. a. renfoncer, remettre un fond (à un tonneau, p. ex.)

RENFORCÉ (ran-for-sé) v. a. renforcer.

RENFORT (ran-fôr) s. m. renfort.

RENGAINÈ (ran-ghè-nè) v. n. engainer, rengainer.

RENHARDI (ran-har-di) v. a. peu commun, renhardir.

RENTIER fait au fém. *rentière*.

RENTORTIYÉ (ran-tor-ti-yé) v. a. rentortiller.

RENTOUNA, ATE (ouâte) adj. ou subst. formé de *rentouñé* qui est oppressé, serré du nez.

RENTOUNÈ (ran-toù-nè) v. n. respiner péniblement, bruyamment ; être serré du nez.

RÉPARÈ (ré-pa-rè) v. a. réparer.

RÉPARTI (rè-par-ti) v. a. rare, répartir.

RÈPÉTAYÉ (rè-pé-tâ-yé) v. a. péjoratif, répéter sans cesse, réclamer instamment.

RÈPÉTÈ (rè-pé-tè) v. a. répéter.

RÈPÉTITION (rè-pé-ti-sion) s. f. répétition.

RÉPIAÏÇANT (rè-piè-san) s. m. remplaçant militaire. Ce mot finira par disparaître avec l'idée qu'il représentait.

RÉPIAÏCÉ (rè-piè-sé) v. a. remplacer.

RÈPIAÏC'MOT (rè-piè-s'-mò) s. m. remplacement.

RÉPIÉT'NÈ (rè-piet-nè) v. a. rempiéter.

RÈPIOT (rè-piò) s. m. REMPEAU (ran-pò) s. m. se dit du joueur qui abat autant de quilles que celui qui en avait d'abord le plus. La vraie forme est *rappeau* ; l'*n* nasal est adventice : d'où à l'origine *rappel* = réappel des mises pour sortir de l'indivision, par égalité de quilles abattues. *Rappeau* se dit en bourg. *rapid*, comme chateau *chaitid*, chapeau *chaipia*, BONNARDOT ms.

RÈPIT (rè-pi) s. m. répit.

RÈPLIQUE (rè-pli-k') s. f. réplique.

RÈPLIQUÈ (rè-pli-kè) v. n. répliquer.

R'PÓLIR (r'pó-lir) v. a. repolir.

RÉPONSE (rè-pon-s') s. f. réponse.

RÉPREUVÈ (rè-preu-vè) v. n. ressayer, éprouver de nouveau.

RÉPRIMANDE (rè-pri-man-d') s. f. réprimande.

RÈPRÔTÈ (rè-prò-tè) v. remprunter.

RÉPUBLICAIN (rè-pu-bli-kain) s. m. républicain.

RÉPUGNANCE s. f. répugnance.

RÉPUGNÉ (rè-pu-gné) v. a. répugner.

RÉPUTATION (ré-pu-tâ-sion) s. f. réputation.

RÉQUISITION (rè-ki-zi-sion) s. f. réquisition.

RÉSERVÉ (ré-zer-vè) v. a. réserver.

RÉSERVOËR (ré-zer-ouér) s. m. réservoir.

RÉSIDA (ré-zi-da) s. m. réséda odorant, ou cultivé *R. odorata* L. *resida* sauvage *R. lutea* L. et *R. luteola* L. Genre : La Bresse *resséda*, Châtel *résida* ; Fontenoy *resida* ; Moyenmoutier *residan* curieuse nasalisation ; Padoux *resida*, Saint-Etienne *rossédo* ; Saulxures *resséda* ; Raon-a-B. *resida*. Les suivants s'appliquent au réséda odorant : Cleurie, St-Amé et Synd. *resséda* Th. 118. Gerbamont *resséda* réséda blanc. *R. suffruticosa* L. Cleurie, St-Amé, et Synd. *resséda* Th. 118 qui n'accroît pas le premier e comme plus haut : les deux prononciations sont sans doute usitées ; du reste Gerbamont donne *resséda*.

RÉSISTÈ (rè-zis'-tè) v. n. résister.

RÈS'MOCÉ (rès'-mò-sé) v. a. fournir des graines à nouveau ; fig. fournir à nouveau de mêmes provisions. *M'woilai co resmocé pou in momot, pou l'onndye-ci.*

RÉSOLU, UE (rè-zò-lu) adj. résolu, ue.

RÉSOLUTION (ré-zò-lu-sion) s. f. résolution.

RESPECTABLE (rès-pek-tâ-b') adj. respectable.

RESPECTÈ (rès-pek'-tè) v. a. respecter.

RESPÉDIÉ (rés'-pé-dié) v. a. réexpédier.

RESPÉDITION (rés-pé-di-sion) s. f. réexpédition.

RESPIRÈ (rès-pi-rè) v. n. respirer.

RESPONSABLE (rès-pon-sâ-b') adj. responsable.

RESSEUTOT (rè-seu-tò) s. m. roitelet, *Regulus cristatus* VIEILL. St-Amé *ra d'ouhé* Thiriat ; St-Amé *resseuta* troglodyte d'Europe *Troglodytes europaeus* Cuv. (Th.) ce genre suit le précédent dans la nomenclature adoptée par M. Mathieu, *Statist. des Vosges*.

RESSIGNEULET (rè-si-gneu-lè) s. m. rossignol. *Sylvia luscinia* L. *Erithaceus luscinia* Degl. Ille-et-Vil. *rossignolet* Decombe.

RESSOGNÉ (rè-sò-gnè) v. a. renseigner.

RESTAURÉ (res-tô-rè) v. a. restaurer.

RESTITUÉ (rés'-ti-tu-è) v. a. restituer.

RÉSULTÈ (rô-zul-tè) v. a. résulter.

RÉSURRECTION, cité pour la locution fam. *ai lai résurrection*.  
*des botons d'guètes* c.-à-d. jamais.

RÉTABLI (rè-tâ-bli) v. a. rétablir.

RÉTAMÉ (rè-ta-mè) v. a. étamer.

RÊTE (ré-t') v. n. rêtre, revenir, rentrer.

RÊTERRÈ (rè-tè-rè) v. a. réenterrer, renterrer.

RÊTEUGNÉ (rè-teû-nié) v. n. hésiter, aller à droite et à gauche. Le Doubs *rateuner* Beauquier.

RÊTIAIHÉ (rè-tiè-hhe) v. a. éclaircir, réclaircir.

RÊTIÈMÉ (rè-tiè-mè) recueillir, réunir, rassembler. Saulxures  
*rètiame* il réclame THIRIAT *Kédales* p. 9 ; c'est le même mot  
que *réclamer* (par mouillement métamorphique) qui se prend  
aussi dans le sens de *clamer* (*clamare*) après quelqu'un pour  
le faire rejoindre. La Bresse *rètiama*.

RÊTOBOQUÉ (rè-tô-bo-kè) v. a. rafistoler, réparer tant bien  
que mal. Vagney *rètabaqua*.

RÊRONTIYÉ (rè-tor-ti-yè) v. a. retortiller.

RÊTOUNÉ (rè-toû-né) sobriq. masc. Hadol *rètoûné* étourneau.

RÊTRÉYÉ (rè-tré-yè) v. a. rétriller.

RÊTROCÉ (rè-trò-sè) v. a. et v. n. rétrécir.

REUFFRI (reu-fri) et ROFFRI (rô-fri) v. a. roffrir.

REULA (reu-là) sobr. masc. C'est le subst. du verbe *reûlè*,  
qui se dit du porc demandant à manger. Voy. *Reûlè*.

REULÈ (reû-lè) v. n. grognement du porc qui a faim. Je ne  
sais si on peut rapprocher Le Tholy *rombè* gronder sourdement,  
cité par Adam.

RÉUNION (rè-u-nion) s. f. réunion.

RÉUSSI (rè-u-si) v. n. réussir.

1. REUTI (reu-ti) v. a. rôtir, défectif. Je ne lui connais que  
l'infinitif et le part. prés. *reutant*. Anc. h. all. *rostjan* rôtir  
LITTRÉ v° *rôtir*.

2. REUTI s. m. rôti.

REUTON (reu-ton) s. m. beignet épais. Orig. *reuti*.

1. REUYE (reu-y') s. masc. rouille.

2. REUYE (reu-y') s. f. roue, *faire la reuye* t. enfantin, imiter la roue en marchant alternativement sur chacun des pieds et des mains écartés dans un même plan, le milieu du corps figurant le moyeu, les pieds et les mains les rais. Vagney *rieulle* ; Gl. mess. *rieuye* ; Metz, vers 1300 *ruie* et *ruies* au plur. BONNARDOT *Doc. dr. cout.* p. 25.

1. REUYÉ (reu-yé) v. n. rouiller, pris absol.

2. REUYÉ (reu-yé) v. a. nettoyer un plancher, pavé etc. avec l'extrémité d'une pelle que l'on presse fortement. Peut-on songer au comtois *reille*, *roille* s. m. soc de charrue DARTOIS qui tire ces vocables du langued. *rêlho relha*, vx-fr. *reille* soc, *reiller*, labourer esp. *reja* ? Les Fourgs donnent aussi *reïller* labourer *faire des raies* des sillons dans la terre, *cr'ilieu* oreille de charrue. Il ne serait pas impossible toutefois que notre mot patois ne vint d'un fréquentatif ou diminutif tel que *radiculaire*. M. Crovisier m'a donné *la raie* lieu dit (Saales) : on appelle *raie*, me dit-il, l'instrument qui sert à retirer les braises du feu. En ce sens il se rapprocherait de notre *rouble* voyez ce mot.

REUYÉ (Lo) reu-ié) Le Roullier, c<sup>ne</sup> de Ha'lol, de Xertigny etc. Très fréquent dans nos Vosges. L'origine philologique et la signification littérale de ce mot devraient être réservées maintenant et reprises seulement et après le dépouillement des anciens noms dans les contrats, archives etc. Mais les correspondants consultés m'ont tous répondu dans le même sens, et ont donné la même signification au mot patois traduisant le nom français de ces hameaux. Je crois donc pouvant les reproduire ici, avec cette réserve toutefois que notre interprétation peut être modifiée par les documents jusqu'ici inconnus, dont nous parlons plus haut. Gérardmer a « Le Roullier patois *lo rei* où on fait rouir le lin (THIRIAT ms.) id. F. « Le Roullier » pat. *lo reui* le rouissage (id.) La Forge « au



grand rouillier » patois : *grand reui* au grand rouissage (id.) ; St-Amé « Les Rouheuls » pat. *las Rouheux* les rouissages (id.) Le Tholy B « le haut roulier » patois *lo haut reui*, *reui* rouissage ou lieu où le foin tombe, étant trop aqueux et trop élevé. Voy. nos *Lieux dits* p. 260 (ou 15).

RÉVIA, ADE (ré-viâ, â-t') s. m. qui se plaint sans cesse, mécontent, difficile, aigri. Le Tholy : maître qui rapproche sans cesse à ses gens de ne pas économiser assez ADAM. Orig. adj. subst. tiré de (l'insulté à Uriménil) *révié*, formé de *re* et *évié* égaliser, compasser mettre bien *ève* égal ; vx-fr. *eive* égal, et *eiver* égaliser, aplanir, lat. *æquare* X<sup>III</sup> ms.

RÉVIQUÈ (rè-vi-kè) v. a. 1° ranimer, faire revivre, 2° v. n. revivre. Metz ancien, *revequir* : « Cuides tu que li home mort doisse *revequir* et vivre encor ? » *Psautier de Metz*, XIV<sup>e</sup> s. tome II page... Anjou *revicker*.

RÈVOQUÈ (rè-vo-kè) v. a. révoquer, destituer.

RÈWOHHÈ (rè-ouô-hhè) et R'WOHHÈ (rouo-hhè) plus rare v. a. renverser. Voir ci-dessous *Rouohhé*.

RÈWOYÉ (ré-oué-yé) v. a. renvoyer.

RÈWÔYÉ (rè-ouô-yé) v. a. éveiller, réveiller.

RÈWOYE-MAITIN (rè-ouô-y'-mè-tin) s. m. euphorbe réveillematin *Euphorbia helioscopia* L. Sp. 658. Vosg. vulg. réveil-matin KIRSCHLEGER II p. 42 Bainville *revauille-mettin*. Bru *raivoille-mètie* ; Châtel *revôys-maitin* ; Médonville *revoueille-métin*, Ménil-en-X. *reveille-métin*, Mortagne *revoil-métin*, Raon-l'Etape, *revôye-métin*, Ville *revoye-métin*.

R'FARE (r'fâ-r') v. a. refaire, raccomoder ; v. réfl. se rétablir *é n'sé ieut m'erfare*.

R'FATE (r'fâ-t') s. f. économies, menus produits du ménage : œufs, beurre, poules etc. Vagney *r'fâte* produits de la fromagerie, THIRIAT ; Le Tholy *refâte* revenu de la fromagerie ADAM.

R'FIAITTRÈ (r'fiè-trè) v. a. flatter de nouveau.

R'FIEURI (r'fieû-ri) v. n. fleurir de nouveau.

R'FILTRÈ (r'fil-trè) v. a. refiltrer.

R'FOD (r'fô) s. m. refend.

1. R'FONDE (r'fon-d', ou t') v. a. refondre. Homophone de *r'fonde* refondre. Voy. ci-dessous.

2. R'FONDE (r'fon-d', ou t') v. a. refondre. Voy. la rem. ci-dessus.

R'FORNI (r'for-ni) v. a. refournir.

R'FORRÈ (r'fò-rè) v. a. referrer.

R'FOULÈ (r'fou-lè) v. a. refouler.

R'FOUÛCHÉ (r'fouô-ché) v. a. refâcher de nouveau.

R'FOURRÈ (r'fou-rè) v. a. fourrer de nouveau.

R'FOUYÉ (r'fou-yé) v. a. fouiller de nouveau.

R'FRAIN (r'frain) s. m. refrain.

R'FRIHÉ (fri-hé) v. a. refriser.

R'FRITÈ (r'fri-tè) v. a. refrire.

R'FROMÈ ('fjò-mè) v. a. refermer.

R'FUGE (r'fù-j' ou ch') s. m. refuge.

R'FUS (r'fu) s. m. refus.

R'FUSÈ (r'fu-zè) v. a. refuser.

R'GAIGNÉ (r'ghè-gnè) v. a. regagner ; v. n. se diriger vers.

R'GARNI (r'gar-ni) v. a. regarnir.

R'GAZONNÉ (r'ga-zó-nè) v. a. regazonner.

R'SEOLÈ (r'jò-lè) v. n. regeler.

R'GIMBÈ (r'jin-bè) v. n. regimber.

R'GINGOT (r'gin-gó) s. *masc.* (rare) ruade. Dompair *regingot* coup en retour ; *reginguer* ruer ADAM ; orig. *ginguè*. Xertigny : « La Reginote » en pat. *lai r'gingotte* hameau.

R'GNAUD (r'gnó) s. m. 1<sup>o</sup> chat mâle ; 2<sup>o</sup> bûche, souche difficile à débiter ; masse de fer difficile à forger, etc. Pro-verbe : *Moèné zut chaitte és r'gnauds* dicton analogue à celui-ci : « mener les poules pisser » se dit de celui qui est obligé de se chausser d'un sabot et d'un soulier. Villon a dit *G<sup>d</sup> Testam.* En récompense, mareschal pour ferrer oës (oies) et canettes p. 92 éd. Jannet 1867.

R'GRAITTÈ (r'grè-tè) v. a. regratter.

R'GRETTABE (r'grè-tà-b') adj. regrettable.

R'GRETTÈ (r'grè-tè) v. a. regretter.

R'GRIFFIÉ (r'gri-fié) v. a. regriffier.

R'GRÉYÉ (r'gré-yé) v. a. regriller.

R'GRIMPÉ (r'grin-pè) v. n. regrimper.

R'GRETTE (r'grè-tè) v. a. regretter.

R'GUÉYÉ (r'ghé-ié) v. a. renvoyer la boule et redresser les quilles. Vx-fr. *requiller* ramasser, même racine, paraît-il, que recueillir. L'origine est plutôt le pat. *guée*. Cpr. du reste le fr. pop. *requiller*, *requilleur*.

R'GUÉYOU (r'ghé-iou) s. m. celui qui renvoie la boule et redresse les quilles.

R'GUICHÉ (r'ghi-ché) v. a. renvoyer vivement. Orig. *guiche*. Voy. ce mot. Allain *roguichie* rattrapper au vol Ad.

RHAIBIYÉ (rè-bi-yé) v. a. t. techniq. endenter à nouveau un engrenage, un *rouot* p. ex. une paire de meules etc.

RHAIBIYOU (rè-bi-iou) s. m. rhabilleur ; se dit surtout de l'ouvrier s'occupant de remettre les meules de moulin en état.

RHAIBITUÉ (rè-bi-tu-é) v. a. rhabituer.

R'HAICHÉ (r'hè-ché) v. a. rehacher.

R'HAUSSE (r'hô-s') rehausse (d'un panier d'abeilles p. ex.)

R'HAUSSÉ (r'hô-sé) v. a. rehausser, exhausser (un mur).

R'HÉBÉTÉ (ré-bé-tè) v. a. hébéter, abrutir.

RHEUMATISSE (reu-mâ-tis') RHOMATISSE (ro-ma-tis') s. m. rhumatisme.

RHIME (ri-m') s. fém. rhume.

R'HHAIPPÉ (r'hhè-pè) v. a. relâcher, laisser partir à nouveau.

R'HHAUWOÉ (r'hhô-ouè) v. a. laver de nouveau.

R'HH'MÈ-LÈ (r'hhmè-lè) RÈHHÉM'LÈ (rè-hhém'lè) v. a. ressemeler.

RHOMATISSE (rô-mâ-ti-s') s. m. rhumatisme. Meurthe et Vosges *romatrice* Dr Liégy *Souv. anecd.* p. 6.

R'HUMÈ (r'hu-mè) v. a. rehumér.

RIAUX (riô) Ruaux, commune. Noms anciens : s. d. « *Ruau-les-Plombières, Rouaux* » Lep. 2 p. 438 col. 1, 470 ; *Ruau* Jaillot ; on connaît « les fous dé Riaux ». La malice populaire de notre région leur attribue toutes les folies que dans

d'autres pays on met sur le compte d'habitants des communes voisines, p. ex. Hymont (Vosges), Champlitte (Haute-Saône) etc. En somme ce sont les « craques » de tous les temps et de tous les pays. Il est inutile de faire observer que ces *folies* sont purement imaginaires.

**RIBAN** (ri-ban) s. m. ruban. Comtois *riban* Dartois qui le tire de *re* réduplicatif, et *band* lien, des langues germaniques. Du CANGE : « *riban* vitta, *tænia*, gall. ruban, angl. riband et *ribbon* » et plus bas : « *ribans... ribanus* ead. notione. Cornimont *riban d'amour* baldingère colorée *Baldingera colorata* F. der Wetter. Ille et Vil. *riban* Decombe.

**RIBOTE** (ri-bó-t') s. fam. légère ivresse.

**RIBOTÈ** (ri-bo-tè) v. n. fam. riboter.

**RIC-À-RAC** (rik-è-rak) loc. adv. tout juste, à peine. Etym. le fr. *ric-à-rac* avec une exactitude rigoureuse. Ramerupt *ric-à-ric* Thévenot. Scheler donne *ric-à-rac* au pied de la lettre, avec une exactitude rigoureuse.

**R'KÉNNOHHE** (r'ké-nò-hh') v. a. reconnaître. M. JOURNÉ a *erknâhi* (Nouv. rec.) Le peuple l'emploie indifféremment dans le sens juridique de reconnaissance proprement dite d'enfant naturel, ou d'adoption.

**R'KENN'HHANCE** (r'kén'-hhans') s. f. reconnaissance.

**RICANÈ** (ri-kâ-nè) v. a. ricaner.

**RICOCHÉ** (ri-kó-ché) v. n. ricocher.

**RIDANT** (ri-dan) adj. ride, escarpé ; se dit surtout de l'eau : le s. m. franç. « rapide » traduit assez bien cette expression.

**RIDAYE** (ri-dâ-y') s. f. quantité de matière mise sous la *ride*.

**RIDE** (ri-d', ou t') s. f. pilon de chanvre, ou d'huilerie, ribe. Le comtois a *rube*, *ribe*, dim. *rubate*, *ribette*, *rebette*, f. pierre et moulin à fouler le chanvre DARTOIS, qui les tire du \**rupa* pilon [lat. *rumpo* briser] et cite piém. *rubat*.

**RIDÈ** (ri-dè) v. a. 1° faire broyer sous la *ride*. Pris absol. se dit d'une voiture qui glisse de flanc sur un chemin ; en ce sens synonyme de *bardé*. Ventron a *rittélé* qui semble un diminutif en la forme.

**RIDIAU** (ri-diô) s. m. rideau. M. Adam le tire du m. h. all. *riden* plisser.

**RIDICULISÉ** (ri-di-ku-li-zé) v. a. rendre ridicule.

**RIÉ** (riê) **ÉRIÉ** (è-riê) s. m. rien. Val-d'Ajol *ren* (pron. *ran*), Xertigny *ró*, Dommartin-l-R. *ron* Richard ; Langres *ran*, als. *ran*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 215. Diction : *qué n'aimaisse érié, n'ai rié*, et à Fontenoy : *qué n'aimaisse ro n'ai ro*.

**RIFIÉ** (ri-fié) v. a. arracher brusquement : *rifié des mains* saisir vivement et violemment une chose dans les mains de q. qu'un. Romont *reffè* arracher les capsules du lin au moyen de la *reffè*, instrument en forme de peigne placé verticalement dans un ban. (Note de M. Adam, de Romont). Val-d'Ajol *roffa* *rafler*, arracher : *roffa l'herbe* l'arracher à la main. Du CANGE « *rieflare* per vim auferre, rapere, ex saxonico *riefian* spoliare, rapere, *raubare* nostris *dérober*. Nam vox formata ex *reaf* et *rief*, vestis, indumentum quæ et spoliū et rapinam significat. Hinc Anglis *Rifling* populatio, nostris *Rafle* direptio ». Scheler : « *Riffer*, vieux verbe, égratigner, écorcher, cpr. le bavaïrois *riffen*, m. s. variété de l'all. *raffen*. Forme diminutive : *rifler* variété de *rafler* ; cpr. nha. *riffeln*, v. flam. *ryffelen*, angl. *rifte*. » L'adj. de Raon-aux-B. *roffoux*, *ouse*, qui se dit des mains rugueuses, éraflées s'y rattache sans doute.

**RIFIOTTE** (ri-fiò-t') s. f. 1<sup>o</sup> espèce de rateau pour pêcher, ou cueillir les *brinbelles* en masse ; 2<sup>o</sup> espèce de petite machine à bras pour battre le blé, d'introduction récente. Ce mot tient au verbe *rifié*. En outre il paraît bien un diminutif. Le thème n'est pas connu à Uriménil ; mais M. Thiriat donne St-Amé *riffe* s. f. machine à égrener le lin. Le Val-d'Ajol a *roffeuïre*, *roffatte* canette à longues dents propre à cueillir la brinbelle ; en suédois *roffa*, celt. *raffen*. Vagney a *reffè* copeaux très fins ; j'ai cité plus haut Romont *reffè*.

**RIGÔLE** (ri-gó-l') s. f. rigole.

**RIGOLÈ** (ri-gó-lè) v. n. rigoler.

**RIGOLOU** (ri-gó-lou) s. m. rigoleur.

RINÇAYE (rin-sà-y') RINCESSE (rin-sè-s') s. f. volée de coups, rossée ; de *rinsé*. V. c. m.

RIÔ, RIO (ri-ô fam. et enfantin) v. n. *fâre riô* frotter de l'index de la main droite sur celui de la gauche en répétant *riô*, *riô* dans le but de faire honte à quelqu'un. REMILLY *fâr rigaga* Rolland. Orig. *riô* est un mot tronqué ; le vrai mot est *riote* et la locution est *fâre riote* faire chicane X<sup>ms</sup>.

RIPAYE (ri-pa-y') s. f. ripaille.

RIPÈ, AYE (ri-pè, â-y') adj. fam. ruiné, ée.

RIPOSTÈ (ri-pos-tè) v. n. riposter.

RIQUÈ (ri-kè) v. a. frotter l'allumette pour l'enflammer. M. JOUVE *Coup d'œil* p. 31 donne *riqué* déchirer, *riquesse* déchirure ; Ventron a le même *riquesse* et même sign. (*Valroff* ms.) Val d'Ajol *riqua* râcler, all. *streichen* rayer, râcler.

RIQUESSE (ri-kè-s') s. f. action de *riqué*. St-Amé *riquesse* masc. accroc, déchirure.

RIQUIQUI (ri-ki-ki) 1<sup>o</sup> cri de joie : Ri qui qui, tra la la ! c'est demain la fête ! etc. ; 2<sup>o</sup> mauvais petit vin.

RIRE cité pour la cpr. *rire comme in bienheureux* rire comme un bienheureux.

RISAYE (ri-zâ-y') s. f. risée.

RISIBE (ri-zi-b') adj. risible.

RISQUABE (ris-kâ b' ou p') adj. risquable.

RISQUÈ (ris-kè) v. n. et v. a. risquer.

RISQUÉ-TOUT (ris-ké-tou) s. m. risque-tout.

RIVALISÉ (ri-vâ-li-zé) v. n. rivaliser.

RIVÈ (ri-vè) v. a. river.

RIVOT (ri-vò) s. m. rivet ; nom de famille à Epinal.

RIVURE cité pour l'acception : extrémité du clou fixant le fer à cheval.

R'JAUGÉ (r'jô-gé) v. a. rejauger.

R'JÉTÉ (r'jé-té) v. a. rejeter.

R'JÉTON (r'jé-ton) s. m. rejeton.

R'JOINDE (r'join-d' ou t'). v. a. rejoindre ; pris absolument, aller rejoindre son régiment.

R'JOLÈ (r'jò-lè) v. n. rebondir. Serait-ce le même que le franç. *rejaillir* ? Landremont *rejoller* plancher qui tremble ; Lay St-Remy *rejauler* rebondir ADAM.

R'JONFIÉ (r'jon-fié) v. n. se dit des eaux qui refluent ou débordent parce que leur cours est intercepté. La Bresse *rjonfu* regorger, *se rjonfu* se rengorger. Ramerupt *rejonfler* v. n. déborder, regonfler THÉVENOT ; bourg. *rejonflai* surabonder, regorger MIGNARD ; Yonne *rejonfler* v. n. sourdre jaillir JOISSIER ; doit se rattacher à *gonfler*, où *jouflu*.

R'JOUÈ (r'jou-è) v. a. rejouer une consommation p. ex. aux quilles etc. ; v. n. rejouer.

R'JUGÉ (r'ju-jé) v. a. rejuger.

R'KÉMOCÉ (rké-mò-sé) v. a. recommencer.

R'KEURE (r'keù-r') v. a. recuire.

R'KEUYÉ (r'keu-yé) v. a. recueillir ; *fâre lai r'keuyotte* v. ce mot ci-dessous.

R'KEUYOTTE (r'keu-yòt-t') s. f. seconde cueille des fruits, permise aux enfants et aux passants.

R'LACHÉ (r'lâ-ché) v. a. relâcher ; envoyer de nouveau le bétail à la pâture.

R'LAIVÈ (r'lè-vè) v. a. laver la vaisselle après le repas ; s'emploie absolument.

R'LAIVOTTE (r'lè-vòt') s. f. torchon pour laver la vaisselle etc. Vouxey *eurlévotte*.

R'LAIVURE (r'lè-vù-r') s. f. eau de vaisselle, de ménage.

R'LANCÉ (r'lan-sé) v. a. relancer.

R'LAYÉ (r'lè-yé) v. a. relayer.

R'LÈRE (r'lé-r') v. a. relire.

R'LEVÈ (r'leu-vè) v. a. 1<sup>o</sup> relever ; 2<sup>o</sup> remonter (une horloge, une montre) ; se dit aussi du prêtre bénissant les relevailles.

R'LIÉ (r'li-é) v. a. relier.

R'LIGIEUX, EUSE s. m. religieux, euse. Voy. *Abbé* ; n'est pas employé comme adjectif, on se sert de la périphrase *é n'ai poét dé r'ligion*.

R'LIMÉ (r'li-mè) v. a. relimer.

R'LINGÉ (r'lin-sé) RINCÉ (rin-sé) v. a. rincer : fig. fam. rosser de coups ; au passif être *trempe* par une averse. Du CANGE : « *resincerare* abluere. Gall. *rinser* velut alii scribunt *rincer*, angl. to rinse ». Cet auteur ne donne pas *relincerare*. Il y aurait eu là un changement de liquide *r* en *l*.

R'LINGOTTE (r'lin-sôt') s. f. rincette. Orig. r'lin*ssé*. Epinal « *rinçonnette* » petite goutte prise après le café.

R'LINGUÏÉ (r'lin-kié) v. n. se dit des oiseaux qui abandonnent leur nid. Diction : *E n'faut m'soffiè su les ièufs : on f'rot r'linguïé lo nid*. La Bresse *rléqui* (cpr. *rlïque* relique) ; Le Tholy *reniqué* Adam. Orig. lat. *relinquere*.

R'LÔGE (r'lô-j' ou ch') s. masc. horloge. Fr.-Comt. *relige*, *relaûge* Dartois qui cite esp. cat. *ralotje*. Lusse *r'louge* Ad. Gloss. mess. *rlouge*.

R'LOCHÉ (r'lô-ché) v. a. relècher.

R'LOGIER (r'lo-giè) s. m. horloger.

R'LOUÈ (r'lou-è) v. a. relouer ; prendre ou donner de nouveau à bail.

R'LOUGÉ (r'lou-jé) v. a. reloger.

R'LUHANT (r'lu-han) adj. : reluisant, ante. Savigny, diction : *r'luhant comme in s'lo* luisant comme un soleil, se dit des personnes ayant des habits flambant neufs, et aussi des enfants qui ont le visage bien lavé ; *r'luhant* est beaucoup plus usité que *luhant* ; ce dernier mot ne se dit que du soleil : *au s'lo luhant* au lever du soleil, ou bien en plein soleil.

R'LUQUÉ (r'lu-ké) v. a. regarder curieusement. Ramerupt *reluquer* v. a. habiller, regarder avec un air d'indiscrétion comment un autre est vêtu.

R'LURE (r'lù-r') v. n. briller, reluire.

R'MACHÉ (r'mâ-ché) v. a. remâcher.

R'MAIGÉ (r'mé-jé) v. n. remanger.

R'MAIRIANT, ANTE, Hadol, bon à remarier.

R'MAIRIÈ (r'mè-ri-è) v. a. remarier ; v. réfl. se remarier.

R'MARCHÉ (r'mar-ché) v. a. remarquer.

R'MARQUABE (r'mar-kâ-b') peu commun. adj. remarquable.



**R'MARQUE** (r'mar-k') s. f. remarque. *Ene joundye de r'marque* un jour digne de mémoire, dont on se souvient à raison d'une circonstance plus ou moins importante.

**R'MARQUÈ** (r'mar-kè) v. a. remarquer.

**R'MASTIQUÈ** (r'mas-ti-kè) v. a. mastiquer de nouveau.

**R'MÈDE** (r'mé-d', ou t') s. m. remède.

**R'MÉDIÉ** (r'mé-diè) v. n. remédier.

**R'MÉNAICÉ** (r'mé-nè-sé) v. a. remenacer.

**R'MERCIMOT** (r'mer-si-mò) s. m. remerciement.

**R'MÉR'MONT** (r'mér-mon) Remiremont, ville. En 1401 *Remei-remont*, *Doc. Vosg.* I p. 196 ; en 1513 *Romericus mons* Carte de Ringmann ; en 1533 *Remyeremont*. *Doc. Vosg.* V p. 45. 2<sup>e</sup> pagin.; en 1660 *Remiremont*, atlas de Du Val ; sous Louis XIV *Remiereront*, atlas de Beaulieu.

**R'MEUBLÈ** (r'meù-blè) v. a. remeubler.

**R'MIHÉ** (r'mi-hé) v. a. remiser.

**R'MIHE** (r'mih', ou hh') s. f. remise.

**R'MOÈNÈ** (r'moué-nè) v. a. remener.

**R'MOLÈ** (r'mò-lè) v. a. remèler.

**R'MOÇNÈ** (r'mòs'-nè) v. a. réparer un mur.

**R'MONTÈ** (r'mon-tè) v. a. et v. n. remonter.

**R'MÔRDS** (r'mô-r') s. m. remords.

**R'MÔRE** (r'mô-r') v. a. remoudre.

**R'MOTTE** (r'mò-t') v. a. remettre.

**R'MOTRANCE** (r'mô-tran-s') s. f. remontrance.

**R'MOTRÈ** (r'mô-trè) v. a. *remotrer* avertir, faire des remontrances, éduquer.

**R'MOUCHÉ** (r'mou-ché) v. a. moucher de nouveau.

**R'MOUÏNIÉ** (r'mouô-nié) v. a. remanier.

**R'MOUÛDE** (r'mouô-d' ou t') v. a. mordre de nouveau.

**R'MOUÛYÉ** (r'mouô-yé) v. a. reguérir.

**R'MOUYÉ** (r'mou-yé) v. a. remouiller.

**R'MUANCE** (r'mu-an-s') s. f. activité, zèle, empressément.

**R'MUANT, ANTE** (r'mu-an, ant') adj. remuant, ante.

**R'MUÉ** (r'mu-é) v. n. remuer. Cornimont a le subst. *r'muyon*

appliqué à la brize moyenne, *Brizu media* L. allusion à sa panicule agitée par le moindre vent.

R'MUE-MÉNAIGE (r'mu-mé-né-j') s. m. remue-ménage.

R'NAD (r'nâ) s. m. renard *Canis vulpes* L., *Vulpes vulgaris* Briss. St-Amé r'nâ Thiriat.

R'NADÉ (r'nâ-dè) v. n. renarder, vomir. Val d'Ajol *renedja*.

R'NAKIÉ (r'nâ-kié) v. n. renoncer, refuser, abandonner ; rarement vomir, renarder. Fillières *renaquâie* Clesse.

R'NAUWØD (r'nô-ouè) Renauvoid, commune. En 1498 *Regnalvoid*, *Doc. Vosg.* VII p. 440 ; s. d. *Renevois*, *Renovois* Lep. II p. 429 col. 4.

R'NIFIÉ (r'ni-fié) v. n. renifler.

R'NIFIESSE (r'ni-fiè-s') s. f. reniflement, reniflerie.

R'NIFIØU, OUSE (r'ni-flou, oùs') renifleur, euse.

R'NIOKÉ (r'niò-kè) v. n. donner un coup sec et vif. Ramerupt *naquelles* grands os maxillaires des animaux, *naque* chercher à attraper avec les dents THÉVENOT ; Yonne *gniac* s. f. dent : un bon coup de *gniac* Joissier.

R'NOMMÉ (r'nô-mè) v. a. renommer.

R'NONCE (r'non-s') s. f. renonce.

R'NONCÉ (r'non-sé) v. a. renoncer.

R'NOTTIÉ (r'nò-tié) v. a. renettoyer.

R'NOUÈ (r'nou-è) v. a. renouer.

R'NOUESSE (r'nou-ès') s. f. cicatrice.

R'NOV'LÈ (r'nó-v'-lè) v. a. renouveler.

R'NOVÉ (r'nò-yé) v. a. nier, dénier, renier, refuser de reconnaître : *c'est l'n éfant, té n'séròs lo r'nòyé*. Ps. de Metz, cantiq. VI, 26 *renoieit* au part. passé, BONNARDOT.

1. Rò (rò) s. m. roi ; *les Ros* les Rois, l'Epiphanie ; *tiré les ros* tirer à qui sera roi ou reine à l'occasion de cette fête ; *fâre in ro*, au jeu de quilles : jouer à qui paiera toute la consommation. St-Amé *ra* Adam ; Ventron *ra*. La Bresse *ra* X<sup>ms</sup>. Prov. Fontenoy : *quand lo sleuël lût lo jo das Ros, lo meyoit* (millet) *vient su las tots* ; Romont : *quand i pieut és Ros, lo lin viet su las tots*.

2. Rô dans Haut-do-ro (Haut-du-Rang). Voy. *Haut-de-Ro*.

RÔBLIA (rô-bli-à) s. m. oublieur. Genèv. *oublieur* Littré.

ROBLIÈ (rô-bli-è) v. a. oublier. Châtel *roblie* ; Gircourt *robrié* ; Lay St-Remy *roblier*. Est-ce ici un cas d'r prosthétique comme M. ADAM l'indique, ou n'est-ce qu'une application de la loi générale du redoublement même pour exprimer l'action simple ? La Bresse, Ventron *reuyé*.

RÔBLIOU, OUSE (rô-bli-ou, oùs') adj. oublieux, euse.

ROBOT (rô-bô) s. m. rabot.

ROBOTÉ (rô-bô-tè) v. a. raboter.

ROBOTOU, OUX (rô-bô-tou, oùx) adj. raboteux.

RÔBOTTE (rô-bô-t') s. f. petite robe d'enfant, soutane et plus rarement toge d'avocat, avoué, huissier etc. St-Amé *robette* Thiriat. Le mot patois est de facture évidemment diminutive.

RÔBOURÈ (rô-bou-rè) v. a. labourer. Celles, Luvigny, Vexaincourt *roboulè*.

ROBOUROU (rô-bou-rou) s. m. laboureur, cultivateur. XV<sup>e</sup> s. « laboureur de terre » *Doc. vosg.* III p. 81.

LES ROCHES BRUOT, S<sup>ne</sup> de Cône : ainsi nommées de la grande quantité de bruyères dont elles sont entourées. Dognesville a un lieu dit : « La Haie-Brouot » ; La C<sup>ne</sup> de la Basse-Vaivre, Haute-Saône : « le moulin des Bruaux » ; Epinal a le nom de fam. *Brouaux* importé de la Meuse.

RÔD, RÔDE (rô, rôd') l'ô du fém. fermé et long, adj. raide, rigide. Ventron *ra*.

RÔDÈ (rô-dè) v. n. roder.

RÔDOU (rô-dou) s. f. raideur ; fig. impétuosité : *é paisseu d'ène rodou* il est passé avec une raideur....

RÔDOU, OUSE (rô-dou, oùs') s. rôdeur, euse.

RÔGNÉ (rô-gné) v. a. rogner, couper ; v. n. grimouler, réclamer. En ce dernier sens M. PÉTIN donne le subst. *rongne* hargné, et la locut. : *qué quoué rongne* hargneux. XI<sup>e</sup>s. *rodogner*, *rodgner* Darmeste er *Romania*, 1872 p. 452. Comtois *rogner*, *rougnie* grommeler, bougonner DARTOIS, qui le tire de l'anglo-saxon *runiau* ; piémont. *rougne* gronder ; Doubs et H<sup>te</sup>-Saône

*rougnie* gronder comme un chat, grommeler, se plaindre sans cesse, *rouanot* qui se lamente toujours et sans raison TISSOT qui cite d'après DARTOIS le bourg. *rouanné*. M. ADAM a Landremont *raouner* chercher.

RÔGNOUX, OUSE (rô-gnou, oùs') adj. rogneux. Prov. *Quand on viét paure, on viét rôgnoux* quand on vient pauvre on devient rogneux, chicaneur. La Gruyère *rônaui-ja* Cornu. Dounoux *rôgna*.

ROËNGÉ (rouen-jé) v. a. revancher.

RÔTÈ (rô-tè) v. a. ôter. Pagny *routei* Guill. Anc. fr. *rater* Littré v° *ratissier*, étym.

ROGATIONS cité pour les proverbes à Fontenoy : Quand è pieut lo premeil jou das Rogations, è put ai lai fenaïson, lo second ai lai mochon, lo trojième ai lai vodoge. Si on somme lai chive aux Rogations, on lai tire ai genouillons. Lai biaïe aux Rogations, lai bière ai lai mojon.

RÔGÉ (rô-jé) v. a. ranger.

RÔGNORTE (rô-gno-t') s. f. rognure.

ROHON (ro-hon) s. f. raison.

1. ROHHÉ (ro-hhé) s. m. torrent, ravin. Ventron a *rohhe* averse. Bourg. *russel* s. m. rare, petit ruisseau... Lou russel de ladite fontaine Dêv. On peut rapprocher *ruxel* de 1366 : « Et tan con dou ruixel de Massonruy [Maxonrupt ?] qui cour parmi l'encloistère... » *Doc. Vosg.* II p. 497. Gérardmer S<sup>on</sup> A : « La feigne du noir Ruxel » en pat. *lai feigne do nar Richel*, les feignes du noir ruisseau ; depuis longtemps on ne dit plus *richel*, mais *ri* pour ruisseau THIRIAT ms. Patois messin du XVI<sup>e</sup>, — XVII<sup>e</sup> s. *ri* = *ru*, ruisseau *di lê lo ri*, le long du ruisseau (*Lai Grausse Enwairaye messine*). Gérardmer F « noir ruxel » patois *nor Rohhel* noir ruisseau (id.); nos mots patois peuvent correspondre au franc. *ruisseau*. Le *Psautier de Metz* XXII, 5 donne « *ruissel* » Bonnardot.

2. ROHHÉ (rô-hhé) v. a. rosser. Val-d'Ajol *rouhhier* M. Lambert le tire de l'all. *ruhren* frapper.

RÔLE (rô-l') s. m. rôle.

ROLLÈ (rò-lè) v. n. raller ; v. réfl. s'en retourner. *La vie de St-Léger : ralet, ralal* 44 fx 15 f. G. PARIS in *Romania* 1872 p. 309. En 1256... *s'en voelent raler* ils s'en iront franchement LEP. et CH. *Stat. vosg.* p. 352, col. 1 ; en 1464 lequel porc s'en ralla le matin et fut laichiez pour raller chiez celui à qu'il estoit... *Doc. Vosg.* IV p. 464 ; Metz vers 1300 «... il puet r'alleir en son hosteit... » et « ralleir » Bonnardot *Doc. dr. cout.* p. 24, 26 et 27.

ROMMOËNÈ (ron-moué-nè) v. a. remmener.

ROMPE (ron-p') v. a. rompre.

RONCIN (ron-sin) s. m. roncín. Rehaupal, s. m. fromage cuit (Ad.) ; St-Amé *ronsín* fromage blanc cuit avec du lait et des œufs THIRIAT ; Ventron *ronci* s. m. préparation culinaire dont le fromage était la base, vieux mot. Belfort *ronsín* gâteau fait avec du lait, des œufs et de la farine auxquels on ajoute presque toujours ou des raisins secs ou des cerises, ou des myrtilles etc ; dans ce cas le *ronsín* prend alors le nom du fruit que l'on y a mis et l'on dit un ronsín de cerises, de pommes etc. COURBIS.

RONDE (ron-d' ou t') v. a. rendre.

RONDÉ (ron-dé) s. m. petit rond, habituellement de cuir *daivo in p'tit rondé d'keuye, lo cordonnier fat ène couriotte*. Du CANGE : « 2 *rondellum* circulus orbiculus, Gall. un *rond*, un *cercle* ».

RONDIÉ (ron-dié) v. n. danser la ronde, le rondeau. Le franc. n'a pas le verbe équivalent.

RONDLIN (ron-d'lin) s. m. rondin. Le mot patois pourrait être un diminutif. Du CANGE donne 1. *Rondellum* tignum rotundum.

1. ROND'MOT (ron-d'mò) s. m. rendement.

2. ROND'MOT (ron-d'mò) adv. rondement.

1. RONDO (ron-dò) s. m. rondeau.

2. RONDO (ron-dò) s. m. espèce de pomme d'un rouge assez vif et se conservant très longtemps.

3. RONDO (ron-dò) s. m. nom de bœuf.

RONDOR (ron-dou) s. f. rondeur.

RÔNE (rô-n) s. f. querelle, noise. Le Doubs *rogne* Beauquier qui cite l'ital. *rogna*, et dit que l'expression *chercher rogne* a le même sens que « chercher des poux ».

RÔNÉ (rô-né) s. m. ravin.

RONFIOU, OUSE (ron-fiou, oùs') s. ronfleur, euse.

RONGE (ron-j') s. f. rangée ; ligne d'écriture ou d'impression. Yonne *ranche* s. f. rangée JOISSIER.

RONHHE (ron-hh') s. f. ronce, genre *Rubus* notamment le *R. Idæus* dont les fruits sont appelés *moûles* (v. ce mot) et le *R. cæsius*. Devinette : *qui ost-ce qu'ost grand comme in coudré et qu'grène les dots comme in poukhé ? Lai ronhhe*. Bainville *ronche*, Celles, Charmes *ronhe*, Châtel *ronhhe*, Cleurie, Synd. St-Amé *ronhhe* Thiriat, qui applique cette dénomination aussi aux *R. glandulosus* Bull. *R. Schleicheri* Weih. et Nées, *R. hirtus* Weih. et Nées, *R. nitidus* Weih. et Nées, mais pas au *R. fruticosus* L. ; Gérardmer *ronhhe* ; Fontenoy *erouche* ; Mortagne *ronche* (xh = hh), Moyenmoutier *ronhe* (h aspir.) Padoux *harte ronche* ; Raon-a-B., Raon-l'Et. *ronhhe*, Romont *ronhe* (tous les *Rubus*) ; Tranqueville *ronche*, Ville *ronche*.

RONHHIÉ (ron-hhié) RONHHÉ (ron-hhé) v. n. ronfler. Vald'Ajol *roncher* ; XIII<sup>e</sup> s. vos me ronchiez les l'oïe Littré h. v<sup>o</sup> ; XIV<sup>e</sup> s. *ronscher* id. v<sup>o</sup> ronce ; Martial a *rhonchus*, Plaute *rhonchissare* ; cfr. le gr. *rhogchos*, prov. *roncar* que donne M. G. PARIS *Romania* 1872 p. 235. Baune, Montbéliard, Lure, Pontarlier *ronchâ* ronfler DARTOIS. Allain *ronchie* Ad. Latin *runchus* râle, grec *rhagchomai*, *rancare* rugir et le fr. *rauquer*. Du Cange : « 2 *Runcare* sonitum de naribus emittere, hispan. *roncar* ital. *ronfare* Gall. ronfler, Grec *rhegchein*, gloss. gr.-lat. *rhogchazô* runcino, *rhogchazei* runcinat, *rogchos* ronchus. »

RONHHIESSE (ron-hhiè-s') RONHHESSE (ron-hhè-s') RONFIESSE (fiè-s') s. fém. ronflement.

RONsin (ron-sin) s. m. roussin, bidet. Les Fourgs *roncin* Tissot, qui cite l'all. *rosse*, le vx-fr. *roussin* et le b.-lat *roncinus* ; cpr. ital. *roncino* cheval de charge.

ROquye (ro-ki-y') s. f. roquille. Montbéliard *roquiller* boire beaucoup d'eau BEAUQUIER.

ROSAIRE cité pour Hadol *rosdre*.

ROSAYE (ro-zâ-y') s. f. rosée.

RÔSE (rô-z' ou s') s. f. rose. Gerbépal *reuse*. Rose d'étang nymphéa blanc *Nymphaea alba* L. Sp. 729. Vosg. vulg. *lis d'étang* Mougeot 157-317 ; *lys d'étang* Kirschleger p. 31. Dr Berher p. 403 ; Raon-a-B. *tulipe d'étang*. Aux environs de Remiremont le nom *tulipe d'étang* s'applique au nuphar nain, *Nuphar pumila* Sm., *N. vogesiacum* Huss. Trémouzey *rose des étangs* Ville *rôse d'étang*. Rose du pape rose trémière *Althaea rosea* Cuv. ; Val-d'Ajol *rose popale*, La Neuveville-s.-M. *haute rose*, s. f. Offroicourt *rose*, Cleurie Synd. St-Amé *haute rose* Th. 419.

ROSE DE MOË (rô-s'-dé-mouè) s. f. rose cultivée. Rosier, Bainville *rosi*, Brouvelieures *rosue*, Châtel *rosé*, Fontenoy *rouseil* ; Fraize *rosie* et *rhôsié*, Gérardmer *reusie* et *rosie*, Médonville *rhosié*. La Neuveville-s-Ch. *rôzeille* ; La Neuveville-s-M. *rôsi* ; Padoux *rosieu*, Raon-l'Et. *rosieu*.

ROS'NIOTE (roz'-niô-t'), prénom péjoratif, Rosalie. Curieuse correspondance de l'n patoise avec l'l origin.

ROSOT (ro-zô) s. m. roseau commun *Phragmites communis* Trin. ; *Arundo Phragmites* L. Sp. 420. Bainville *rosé*, Dounoux *rôsôt* ; Châtel *rosot* ; Fontenoy *rouseil* ; La Neuveville-s-M. Offroicourt, Rouceux *rosé*.

ROSSAYE (rô-sâ-y') s. f. rossée. Le Doubs *rossée* grande pluie d'orage, Montbéliard *rocher* pleuvoir à verse BEAUQUIER.

— ROSSE, suffixe comme dans *cous'rosse*, *dans'rosse*, *covrosse*, *cossen'rosse*, correspondant à l'anc. fr. *resse* ; nous en avons traité dans notre *Grammaire* et autres *Essais*. Contentons-nous de rappeler qu'il désigne l'agent féminin.

4. ROSSÉ (rô-sé) v. a. rouer de coups, rosser.

2. ROSSÉ (ro-sé) adj. roux. Vx-fr. Un Walther porte le surnom de « Roceil » ou « le Rousset » Arch. des Vosges chapit. de St-Dié p. 482 col. 4.

ROSSOU (rô-sou) s. f. rousseur ; *taiches de rossou* lentilles.

ROSS'PEUDÉLE (ros-peu-dé-l') s. f. verdière. Vagney « *rosspédère* verdière » PÉTIN. M. Mathieu Statist. Vosg. I p. 52 donne

la dénomination de verdrière au bruant jaune *Emberiza citrinella* L. ; c'est bien aussi cette dernière espèce que M. THIRIAT, *Cleurie* p. 442 désigne dans le patois de St-Amé *rosse Pédèle*, et du Tholy *jaune Bedèle*. Littré définit la verdrière : verdrière des près, proyer, et le mot proyer par espèce de bruant, emberize militaire (oiseaux granivores) et verdier par oiseau dont le plumage est vert *Loxia Chloris* L. M. Thiriat p. 442 cite aussi mais sans lui donner de nom patois le *Chlorospiza Chloris* Ch. Bonap. qui est aussi un verdier. L'origine philologique et la concordance scientifique nécessitent encore quelques recherches.

— Ror suffixe désignant l'agent masculin, comme dans *chaisserot*, *g'nétrot* etc. Voy. ces mots.

Rorè (rô-tè) v. a. roter.

Rôrè (rô-tè) v. a. ôter. Ventron *èrauta* v. enrrouler, envelopper, ce dernier doit tenir à notre *érôtè* emballer. Val-d'Ajol *reôta* resserrer ; anc. fr. *roster* mettre de côté, réserver. Valen-ciennes *roster* Caffiaux.

Rotin (ro-tin) s. m. gourdin, rotin.

Rotrè (rô-trè) v. n. rentrer ; v. a. remiser les denrées.

Rouchot (rou-chò) s. m. veste de dimanche, de cérémonie ; souvent ironique. Vouxey *reuchot*, Vic. *rocha* habit Jouve *Rec. nouv.* Cpr. le franç. *rochet*, Berry *rochet* blouse, petit manteau, bourg. *rocho* blouse courte en grosse toile de vigneron MIGNARD, ital. *rocchetto*, all. *rock*. Metz *r'chat*. M. Adam me donne pour Romont : « *reuchot* habit, sorte de veste du temps passé, à grands pans, qui retombait presque sur les talons en se croisant comme l'extrémité des ailes du canard » M. SCHLER : « 1. *Rochet* it. *rocchetto* esp. *roquete*. Le primitif de ce substantif se trouve dans la forme latine *roccus* dans un capitulaire de Charlemagne. C'est le vha *roc* (aussi *hroch*), nord. *rockr*, all. mod. *rock* robe », d'où aussi *froc* ? Haute-Saône *reüchot* (Mag. pittoresq. 1864 p. 262). Orig. même mot que *rochet* surplis à manches étroites, qui était jadis l'habit de ville réservé aux chanoines et aux prélats ; lat. *rochetum* X<sup>III</sup> ms.



1. ROUELLE (roué-l') s. f. roue de l'avant-train de la charrue ; les deux petites roues de la charrette. Dim. *de reuye*, mais tenant sans doute à une forme différente. Les Fourgs *ruélet* Tissot qui cite d'après Oberlin le lorr. *rouelle*. Du Cange : « *roella rotula*, Gall. *rouelle*.

2. ROUELLE (rou-é-l') s. f. ruelle.

ROUGE CHOQUANT (rou-j' ou ch', chò-kan) s. m. lamier pourpre *Lamium purpureum* L. *Sp.* 809. Vosg. vulg. ortie rouge MOUGEOT 102-302 ; BERHER 254 ; Ban-de-la-R. *savaidje outeie*, Vagney *roge cutie*.

ROUGEA, ATE (rou-já, át') adj. rougeâtre.

ROUGEÔLE (rou-jô-l') s. f. rougeole.

ROUGEOT, OTTE (rou-jô, ôt') s. m. et f. nom de bœuf, de vache de couleur rouge. Franç. pop. *rougeaud*, et le franç. *rouget*, nom de fam. *Rouget* (de l'Isle). Bourg. *Rougeat* ; St-Amé *rogeate* pour la vache THIRIAT ; Hadol *rougie*, au fém.

ROUGES EAUVES (rou-j'-ôf') Les Rouges-Eaux, commune.

ROUGI (rou-ji) v. n. rougir.

ROUINCÉ (rouin-sé) v. n. ruer ; ne se dit que des chevaux. Le Tholy *revoinci* (s'appliquant à la vache) ; Vomécourt *rouin-sier* Adam. La Bresse, Cornimont, Ventron *ruinqué* rebondir, agir, tourner lestement, peut fort bien être le même mot aussi, ou une variante.

ROUINCESSE (rouin-sè-s') s. f. ruade.

ROULAIGE (rou-lé-j') s. m. roulage.

ROULANT, ANTE (rou-lan, ant') subst. mendiant, marchand ambulant, nomade. Orig. *roulé* voyager ; v. ci-dessous.

ROULÉ (rou-lè) v. a. 1° rouler ; 2° fig. fam. *rosser* litt. et propr. rouler à terre ; 3° tromper, finasser, flouter ; 4° voyager.

ROULEAU s. m. instrument de culture ; ustensile de ménagère pour étendre la pâte.

ROULÉ (rou-lé) s. m. morceau de pâte en boule, dans lequel on a renfermé une pomme, une poire, que l'on fait cuire au four pour les enfants. Orig. *roulé* rouler (la pâte).

**ROULESSE** (rou-lès-s') s. f. roulée, rossée.

**ROULIER** (rou-lié) s. m. charretier. Orig. *roulé* voyager.

**ROULOTTE** (rou-lôt') s. f. roulette; *roulotte* do g'neu rotule du genou.

**ROUÔCHE** (rouô-ch') adj. revêche. Lay St-Remy *rêche*, Landremont *reuhh* Adam; quid de l'angl. *rough* ?

**ROUOHÉ** (rouô-hhé) v. a. renverser. La Bresse *rèvauché* et *revékha*; rappr. le Val-d'Ajol *rèvouoche* éboulement, bien que M. LAMBERT le tire de *revulsio* action d'arracher, et le v. *rèvouôcher* s'ébouler que le même auteur tire de *revellere*.

**ROUÔLE** (rouô-l') s. m. ustensile de bois pour tirer le grain, l'avoine etc., en avant du grand van; *grand rouôle*, le même, mais plus long, pour le four. Bourg. *rôle* à four. St-Amé *rouale* Thiriat. Il est impossible que ce soit le même que *crôle* cité par LEPAGE *Stat. Vosg.* II p. 54, col. 1, et p. 133, col. 2, et 498, col. 2 signifiant tire-braise, pelle à feu. Voir notre *Glossaire vosgien*. Peut-être peut-on en rapprocher Vouxey *rauëul* s. m. fourche, crochet à deux dents pour décharger le fumier.

**ROUÔYÉ** (rouô-yé) v. a. remuer de font en comble, fouiller à fond. Le Tholy *revau* Ad. Ventron *revouoie* bouleverser, mettre en désordre.

**ROUTINIER** fait au fém. routinière.

**ROVON** (rò-von) Raon-aux-Bois, commune. En 1401 *Rovon* prez de Romarimont, *Doc. vosg.* I p. 197; s. d. *Rapo* ad silvas; *Ravon* aux Bois LEP. 2 p. 397 col. 2; 1704 *Basse Raon*, *Haute Raon* Jaillot.

**ROX, RÔSSE** (rò, ros') adj. roux, rousse.

**ROYAIGE** (rò-yé-j' ou ch') espèce de toile de ménage rayée de couleurs diverses.

**RÔYE** (rò-y') s. f. raie; *couhhe roye* petite roye servant d'égouttoir au pré; *grande roye* roye principale. Bourg. *roie* lieu dit: « Es longues roies de Chambey, » commune de Demigny. Vouxey *roïure* s. f. petite raie ouverte dans les champs pour faire couler l'eau. Val-d'Ajol *reô* f. roye, rigole.

Landremont *raie* ; Picard *roie* Du Cange v° *reia*. Les anc. titres et même les contemporains, dans les Vosges, portent fréquemment « *roye* », qui se prononce *roi* (rouè).

1. ROYÉ (rò-yé) v. a. rayer. Fillières *raii* Clesse.

2. RÔYÉ (rò-yé ô long, qui le distingue de røyé) v. a. arracher. Proverbe : *vaut mieux lâyé l'êfant mouchoux què d'i røyé lo nez* mieux vaut laisser l'enfant morveux que de lui arracher le nez. Landremont *raii* Adam ; La Bresse *rauyé* feu faire sortir Adam. En 1484 « cy après sont les couples : premier : chemins aireis, bones rahiez, plaies ouvertes, paul fchiez... » *Doc. Vosg.* VII p. 86. Metz vers 1300 « bonnes *raieies* » bornes arrachées *Doc. dr. cout.* p. 22 et note 3. Orig. eradicare.

ROYIE (rò-yi) s. f. radis cultivé *Raphanus sativus* L. Sp. 935, *Brassica Rapa* L. (var. *esculenta*), *B. asperifolia* Lam. Autigny *reie* Ad. 365, La Baffe *reies* id., Charmois-l'Org. *roye* id. 365 ; Circourt-s-M. *radisse* ; Deycimont *reiei* id., Gérardmer *reies*, Girecourt-les-V. *rayi* (id.) ; Grandvillers *reie* ; Haillainville *roi* Ad. id. ; Houécourt *reie* Ad. ; Luigny *reie* Ad. ; Maconcourt *raye* id. ; Mazelay *royi* id. Mortagne *reie*, Moyenmoutier *reie* Ad. 365 ; Moussey, La Neuveville-s-M. *roi*, Ortoncourt *roois*, Ad. Provenchères *ruoyu* id. ; Ramonchamp *rédiis* id. ; Rehaupal *rei* id. ; Rouceux *reil*, Rouges-Eaux *rayie* Ad. S<sup>te</sup>-Barbe *reie* id. St-Vallier *rai* id. Totainville *roie*, Tranqueville *reil* ; Ventron *râli* Ad. Cpr. les diminutifs suivants : Badménil *revonette* Ad. ; Bru *ravonette*, Celles *rivouette*, Chatel *ravonette*, Saint-Amé a *reveleuche* *R. raphanistrum* Thir. Voy. plus bas Cirey *rayie*, St-Vallier *rai* exemples du changement du *d* en *y* déjà remarqués par M. ADAM. Les noms suivants s'appliquent au radis proprement dit, vulg. petites raves, var. *radicula* DC. Syst. 2. p. 633, Bertrimoutier *revonnette*, Girecourt-les-V. *rayi* ; Mazelay *ravonets* masc. plur. ; Médonville *ravonette* ; Ménil-en-X. *roie*. Padoux *reis* ; St-Etienne *ratisse*, St-Vallier *rai* Ad. p. 45 ; les suivants au radis d'automne var. *niger* DC. loc. cit. (radis noir de LITTRÉ) : Bainville-a-S. *roi*, Châtel *reie*, Ménil-en-X. *rave*.

ROYIE SAUVAIGE s. f. radis sauvage *R. Raphanistrum* L.

Sp. 933. Ban-de-la-R. *savedje rätis*, Cleurie *reveleuche* Thiriat p. 74. La Forge *sauvège rëie* ; Gérardmer *sauvaige rëgie* ; Raon-a-B. *raiv'leuche*, Romont *rëii*, St-Etienne *rèveleuche*, Le Tholy *sauvège rëie*.

ROVÏE (rò-yi) s. f. espèce de pomme. Serait-ce une allusion à la forme de ce fruit qui se rapprocherait de celle de la grosse rave ? Hadol a le même mot.

R'PAIHÉ (r'pâ-hhè) v. a. repercer, traverser.

R'PAIHÉ (r'pè-hhè) et R'PAIHÉ (r'pè-hh') v. a. donner à manger ; v. n. manger au gîte. Mainte traduction de l'Evangile donne « paisez mes agneaux, paisez mes brebis ». Doit tenir à *pascere*, mais à sens transitif. L'anc. fr. serait à rechercher pour cette acception et la formation.

R'PAIRÉ (r-pè-rè) v. a. reparer, parer.

R'PAIS (r'pè) s. m. repas.

R'PAISSÉ (r'pè-sè) v. a. repasser ; v. n. aussi : revenir au même chemin.

R'PAISSOUSE (r'pè-sou-z') s. f. repasseuse ; inusité au maculin.

R'PAITI (r'pè-ti) v. n. repartir ; *r'paiti* fleu ressortir.

R'PAIVÉ (r'pè-vè) v. a. repaver.

R'PANÉ (r'pâ-nè) v. a. rebalayer.

R'PARAITE (r'pa-rè-t') v. n. reparaitre.

R'PARTI (r'par-t') R'PAITI (r'pè-ti) v. n. repartir.

R'PADE (r'pâd') v. n. reperdre.

R'PAYÉ (r'pè-yè) v. a. repayer.

R'PÉÇ'TÈ (r'pés-tè) v. a. rapiécer, rapiéceter, raccommoder. La Bresse, Cornimont, Ventron *rèpwakhtéla*. Anc. fr. *apieceter*, *appieceter* v. a. rapiécer GODEFROY.

R'PENRE (r'pan-r') v. a. reprendre.

R'PÈRE (r'pé-r') s. m. repère.

R'PÉSÉ (r'pé-zè) v. a. repeser.

R'PEUPLÉ (r'peu-plè) v. a. 1° peupler ; 2° repeupler.

R'PIACÉ (r'piè-sé) v. a. replacer.

R'PIANT (r'pian) R'PIANTON (r'pian-ton) s. m. plant.

R'PIANDE (r'pian-d' ou t') v. a. replaindre.

R'PIANTÈ (r'pian-tè) v. a. replanter.

R'PIATIÉ (r'piâ-tié) v. a. replaider.

R'PIAYÉ (r'piâ-yé) v. a. regronder.

R'PIEURÈ (r'pieû-r') v. a. repleuvir.

R'PIGÉ (r'pi-jé) v. a. fam. repiger.

R'PILÈ (r'pi-lè) v. a. repiler.

R'PINCÉ (r'pin-sé) v. a. repincer.

R'PIÔYÉ (r'pio-yé) v. a. replier.

R'PIQUÈ (r'pi-kè) v. a. repiquer, replanter ; fam. reprendre d'un plat ; v. n. reprendre des forces, se rétablir, en parlant des animaux ; appliqué aussi familièrement en ce sens aux personnes.

R'PLATRE (r'plâ-trè) v. a. plâtrer ; replâtrer.

R'PÔLÈ (r'pô-lè) v. n. reparler.

R'POLÈ (r'pô-lè) v. a. repeler.

R'PONDE (r'pon-d') v. a. reprendre.

R'PÔS (r'pô) s. m. repos.

R'PÔSÈ (r'pô-zè) v. n. pris absol. se reposer ; v. a. reposer, replacer.

1. R'POSÈ (r'pô-zè) v. n. reposer.

2. R'POSÈ (r'pô-zè) v. a. reposer.

R'POTE (s') R'PÊTE (r'pé-t') v. réfl. se repentir. Voy. conjug. à la *Grammaire* p. 404 (ou 60).

R'POUOHÉ (r'pouo-hhé) v. a. repêcher.

R'POUS (r'pou) s. m. débris de matériaux de construction. Cpr. le franç. *repous* mortier fait avec de la brique pilée et de petits plâtres ; St-Amé *r'pou* brindilles, menus copeaux, débris de bois THIRIAT.

R'POUTÈ (r'pou-tè) v. a. reporter.

R'PRÉSOTÈ (r'pré-zò-tè) v. a. représenter.

R'PREUCHE (r'preu-ch') s. m. reproche. Dommartin-la-R. *répreuge* Richard.

R'PREUCHÉ (r'preu-che) v. a. reprocher.

R'PROTÈ (r'prò-tè) v. a. prêter de nouveau ; avancer une nouvelle somme ; le franç. pop. « *recharger* » a la même idée.

R'PURGÉ (r'pur-jé) v. a. repurger.

R'KÉMMANDATION (r'ké-man-dá-sion) s. f. recommandation.  
Voy. ci-dessous, pour l'orthogr. par *K*.

R'KÉMMANDÉ (r'ké-man-dè) la deuxième syllabe devrait s'écrire par le *c* originaire : l'orthographe par le *k* est plus simple et plus commode que par *que*, ou *cué* etc. v. a. raccommode.

R'QUINQUÉ (r'kin-kè) v. a. requinquer ; inusité comme verbe réfléchi. Vagney *requinquai* Pétin ; Suisse rom. *rekainka* ; bourg. *se réquinqué* Mignard, qui cite d'après le *Gl. genév.* le vaudois *se requinquiller*. Les Fourgs *s'r'quenquai* s'ajuster, s'habiller avec soin Tissot qui cite d'après HONNORAT le prov. *se requenlhar*.

R'QUOÉRE (r'koué-r') v. a. rechercher.

R'SAIGNÉ (r'sai-gné) v. a. ressaigner.

R'SAIKIÉ (r'sè-kiè) v. a. sarcler de nouveau.

R'SAISI (r'sé-zi et r'sè-zî) v. a. ressaisir.

R'SARCIS (r'sar-si) s. *masc.* reprise. Lat. *resarcire* recoudre. Dans cette phrase du XVII<sup>e</sup> s. *resarcir* signifie réparer : les ordonnances de Franche-Comté portent que les charretiers, rouliers, menuisiers et charrons qui auraient coupé des bois dans les forêts seront frappés d'une amende « outre le dommage et intérêt qu'ils seront tenus de resarcir » BEAUQUIER v<sup>o</sup> *Resercir*. Crévic, Meurthe donne *rassarci* Ad. ; le Gloss. mess. *ressarcir*.

R'SASSÉ (r'sà-sè) v. a. ressasser.

R'SAU (r'zô) R'ZAU (r'zô) s. m. « resal » (que LITTRÉ ne donne pas). Il contenait six doubles pour le blé, le conseigle, (le méteil) le seigle, et les pois, huit pour le sarrazin, et dix pour les pommes de terre. DU CANGE v<sup>o</sup> *Fouacha* (subst. *fucacia*) donne : « VI rasos avenae » et ailleurs : « *Resa*, mensuræ frumentariæ species » et « *Resale*, species mensuræ frumentariæ ». M. LEPAGE : « Doit le ban XI reseault resalt de taille, c'est assavoir dix resalt par moitié à Saint-Pierre, et dix resalt de blefs et vingt d'avoine ault woher » *Stat. vosg.* II p. 544. col. 2.

R'SAUGHÈ (r'sô-ghè) v. a. scier de nouveau (en long).

R'SÉMÈ (r'sé-inè) v. a. resemer, réensemencer.

R'SÈRE (r'sé-r') v. a. ressivre.

R'SERRÈ (r'sè-rè) v. a. resserrer.

R'SEUPÈ (r'seu-pè) v. n. resouper.

R'SINGÈ (r'sin-jé) v. a. singer.

R'SÔLÈ (r'sò-lè) v. a. saler de nouveau.

R'SONNÈ (r'sò-nè) v. n. ressembler ; v. a. avec le régime *l'enfant-lai r'sonne moult bié so père* (et non pas *ai so père*) ! Cet enfant ressemble bien [à] son père ; Ventron *ersonna*. Bourg. Tu ressane à Jean Gribouille, qui se bôte en gliau de pô qu'ai ne mouille MIGNARD v° *Griboulai* ; Lay, St-Remy *ressonner* Adam.

R'SOT (r'sò) s. m. ressort.

R'SOUDÈ (r'sou-dè) v. a. ressouder.

R'SOUÈ (r'sou-è) v. n. ressuer.

R'SOURCE (r'sour-s') s. f. ressource.

R'SOV'NI (r'sò-v'-ni) v. réfl. se ressouvenir.

R'TANCÈ (r'tan-se) v. a. retancer.

R'TARD (r'târ) s. m. retard.

R'TARDÈ (r'tar-dè) v. a. retarder.

R'TATÈ (r'tâ-tè) v. a. retater.

R'TAYÉ (r'tè-yé) v. a. retailler.

R'TEHHÈ (r'té-hhé) v. a. retisser.

R'TÉNI (r'té-ni) v. a. retenir.

R'TÉYÉ (r'té-yé) v. a. reteiller.

R'TINDÈ (r'tin-d', ou t') v. a. reteindre.

R'TIÔRE (r'tiô-r') v. a. refermer.

R'TIOUVÈ (r'tiou-vè) v. a. reclouer.

R'TIRÉ (r'ti-ré) v. a. copier ; v. n. ressembler : *é r'tire moult d'après so père ; s'fâre ertiré faire faire son portrait, sa photographie.*

R'TIRONS (r'ti-ron) s. plur. (Grandfaing, Hadol) légumes servis après la soupe : *j'ai aich'té d'lai jote pou lai fôme fâre ses r'tirons.*

R'TÔS (r'tô) adj. retors : usité à peu près exclusivement dans l'expression *f r'tôs* fil retors.

R'TÔCHÉ (r'tô-ché) v. a. torcher de nouveau.

R'TÔDE (r'tô-d' ou t') v. a. retordre.

1. R'TONDE (r'ton-d' ou t') v. a. retondre.

2. R'TONDE (r'ton-d' ou t') v. a. retendre.

R'TOPÈ (r'tò-pè) adj. fam. retroussé, arrangé, soigné : *vos voilai moult bié r'topè auj'd'heuyè*.

R'TOUCHÉ (r'tou-ché) v. a. retoucher, frapper de nouveau.

R'TOUNÉ (r'tou-né) v. n. s'en retourner ; v. a. *retourner* une ou plusieurs têtes du troupeau qui iraient au dommage ; lorr. *ertôné*, *retourner*, faire rassembler le troupeau. (*Poés. pop. 1<sup>er</sup> Rec.*)

R'TRAINÈ (r'trè-nè) v. a. retrainner.

R'TRAITÉ (r'tré-tè) adj. retraité, ée.

R'TRAIVAS (r'trè-vâ) s. m. revers ; *dé r'traivâs* de travers.

R'TRAIVAYÉ (r'trè-vè-yé) v. n. travailler.

R'TRARE (r'trà-r') v. a. traire de nouveau.

R'TRATS (r'trà) s. m. plur. retraits, term. de meunerie.

R'TRATE (r'trà-t') s. f. retraite.

R'TREUVÈ (r'treu-vè) v. a. retrouver.

R'TRINQUÈ (r'trin-kè) adj. se prend la plupart du temps en mauvaise part, et dans un sens ironique ; habillé avec goût, arrangé avec soin ; signifie aussi critiquer. Montbéliard *recki-ringuer* parer, endimancher BEAUQUIER, qui cite l'all. *striegeln* prononcé *schtriegeln* étriller, nettoyer.

R'TROMPÈ (r'tron-pè) v. a. retromper.

R'TROPÈ (r'tro-pè) v. a. retremper.

R'TROSSÉ (r'tro-sé) v. a. retrousser.

Ru (ru) s. m. ruisseau. Ne peut venir de *rivus*, il remonterait à un type *ru*. Cf. *rumo*, *rumeu*, *rumina*, in *Romania* X, 1881 p. 444. M. Littré le tire de *rivus* et cite le wall. *rew*, *ri* ; prov. *riu*, esp. *rio*, ital. *rivo*, *rio* : « du latin *rivus* pour *srivus*, radical sanscrit *aru* couler » (v<sup>o</sup> 4. *Ru*). Voici ce que donne M. SCHELER : « *Ru*, vx-fr. *riu*, *ruï*, rouchi *rieu*, prov. *riu* esp. *rio*



du lat. *rivus*. La forme *rui* est l'effet d'une transposition analogue à celle de *tuile* de *tegula*. D'un type *rivicellus*, *rivcellus*, puis (par transposition de *iv*, *iu* en *ui*) *ruicellus*, vient ruissel' ruisseau (dont l'ital. par emprunt, a fait *ruscello*.) Villon *Grand testam.* p. 46, édit. citée dit : « j'en fuz batu, comme à ru telles » (comme en ruisseau le sont les toiles). En 1472 [1272 ?] *ruiz*, *Doc. Vosg.* VII p. 8 ; Ventron *ruou*, Val-d'Ajol *rus* ruisseau. M. LAMBERT le tire du gr. *ruax*, *reos*, *rivus*, *rivulus*. Le vx-fr. a eu *reuss*, *rouchais*, *rohke* ; chez nous *rouhhé* déversoir. Peut-on joindre Girmont « roual » que j'ai rencontré dans le franç. pop. et dans q.q. sous-seing privés.

RUDIÉ (ru-dié) v. a. rudoyer.

RUD'MOT (rûd'mò) adv. rudement.

RUMÉNI (ru-mé-ni) Uriménil, commune. Eulry est un nom de famille assez répandu dans les Vosges. Il a pour synonymes : *Olry*, *Ory* ; on connaît aussi comme diminutifs *Eulriet*, *Euriet*. Une charte de 1266, « *Ulry*, yowei de Billy » ; en 1249 : « *Oulriet* de Billy » L. GERMAIN *Jal Soc. d'archéol. lorr.* février 1881. La seconde partie du nom d'Uriménil est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister. Contentons-nous de rappeler Du CANGE : « *Mansionile*, *mansionilis*, *masniliū*, *masnile* agri portiuncula cum mansione, seu æde. Gallis *maisnil* vel *mesnil* » et plus bas : « *masnilus*, *mesnilium*, *masnile*... » M. Scheler : « Ménil, mesnil \* demeure, habitation, ferme, vieux mot conservé dans un grand nombre de noms de localités comme Blancménil, Ménilmontant ; il représente le \**Mansionile*. Noms anciens d'Uriménil : s. d. *Ulrici mansile* Lep. 2 p. 514 col. 1 ; 1704 *Vrimenil* Jaillot ; 1724-1725 « Conée » carte g<sup>le</sup> des duchez de Lorraine et de Bar, d'après Bugnon ; ce document ne donne pas Uriménil. La section l'emportait alors sur le chef-lieu actuel. Uriménil ne figure pas nom plus dans Beaulieu.

RUNÉ (ru-né) v. a. ruiner.

RUPT (ru) Rupt, commune.

RUSÉ, AYE (ru-zé, â-y') adj. rusé, ée.

R'VAS (r'vá) s. m. revers. A peu près exclusivement utilisé dans la locution adv. *ai r'vâs dôs* (litt. à revers dos), à la renverse et *r'vâs d'lai main* revers de la main. Le Doubs : à *redos* Beauquier, qui cite le vx.-fr. « *seoir à redos assis dos contre dos* ».

R'VAHHÉ (r'vâ-hhé) v. a. renverser, verser.

R'VANNÉ (r'vâ-nè) v. a. vanner de nouveau.

R'VÉNANT (r'vé-nan) s. m. revenant.

R'VÈNEUYE (r'vé-neu-y') R'VEUNEUYE (r'veu-neu-y') Hadol s. *masc.* pomme de terre oubliée à la récolte et croissant l'année suivante. Orig. *r'véni*. Cpr. le franc. *revenant*.

R'VÈNI (r'vé-ni) v. n. revenir.

R'VÉNOTTE, (dé) r'vé-not') loc. adv. en revenant, par ricochet : par ex. au jeu de quilles, quilles tombant par le choc en retour et ne comptant pas pour *bonnes*. Genév. *revenette*.

R'VÈNU (r'vé-nu) s. m. et parfois *fém.* revenu. Hadol (à La Houssière) le fait féminin aussi : *lai r'vènuë* ; anc. fr. féminin.

R'VERBÈRE (r'ver-bér) s. m. reverbère.

R'VERNİ (r'ver-ni) v. a. revernir.

R'VÊTI (r'vé-ti) v. a. revêtir.

R'VEUCHÉ (r'veu-ché) v. a. bouleverser de fond en comble : *r'veuché 'n ormâre* bouleverser une armoire.

R'VÊYÉ (r'vé-yé) v. a. exciter fortement, « secouer », s'applique surtout aux personnes qu'on voudrait voir plus agiles, moins *endormies*. Serait-ce une formation variée de *révoiyé* réveiller ?

R'VÊYÈSSE (r'vé-yè-s') s. f. secousse physique, surtout morale, correction, réprimande, action de *r'vèyé*.

R'VISION (r'vi-zion) s. f. révision (des conscrits).

R'VODOU, OUSE (r'vò-dou, oûs') s. m. revendeur, euse.

R'VOLTE (r'vol-t') s. f. révolte.

R'VOLTÈ (r'vol-t') v. réfl. se révolter.

R'VOLU (r'vo-lu) v. n. revouloir. Assez rare : *t'mé r'vaurais ç'lai, ç'ost bié*. En 1432 : en ce faisant me ferez plaisir car vous savez assez que ce que en ferez pour l'amour de moy je le vous puis au prochain jour *revaloir*..... *Doc. Vosg.* III p. 90.

R'VOLVER (r'vol-vér) s. m. revolver.

R'VONTE (r'von-t') s. f. revente.

R'WA (rouâ) v. a. revoir.

R'WAINCHE (rouèn-ch') s. f. revanche.

R'WAINGE (rouèn-jé) s. a. revancher.

R'WATIE (rouâ-tié) v. a. regarder. Suisse rom. *revouarda* *revouard'ha* Bridel, *vouaiti* Favrat, rouchi *érwétier* Hécart. M. JOUVE *Coup d'œil* 30, cite comme analogue l'all. *wachten* veiller, *wet* guet, gothique *vitan*. Il dit que notre franç. « regarder » vient du tudesque *warten*, garder, surveiller, et ajoute que près de Wissembach il y a une montagne que l'on appelle le *Wæd* à cause du poste qui y était autrefois établi. Pat. messin *r'watier* ; comtois *revadâ*, *vatie* Dartois. Ventron *révoitié*, Hailainville *erwâtier* Adam. M. Godefroy v° *Aregarder* cite une forme *ergarder*. En 1279 « Chastel de Belreswart »... *Doc. Vosg.* 1 p. 67. Proverbe : *E mé r'wâte comme sé j'li aivôs vodu dès pèsés qué n'vêlot m'keure.*

R'WATIAN, ANTE (rouâ-tian, ant') litt. part. prés. du précédant, pris adjectivement. Intéressé, peu large en affaires, « *regardant* ». L'anc. fr. a l'adj. *gardant* avare.

R'WOÛCHE (ai' rouô-ch') loc. adv. à la gêne, à la torture : *ête ai' rwôche chez des geols n'y ai-t-é.*

R'WOÛCHE (roué-ch') adj. revêche.

R'WOÛYÉ (roué-yé) autre forme de *r'vêyé*. Voy. ci-dessus. Secouer fortement (au physique et au moral).

R'WOICI (rouè-si) R'WOILAI (rouè-lai) locution adv. revoici, revoilà.

R'WÔYE (rouô-yé) s. m. regain. Wallon *wayen*, lorr. *veyen*, norm. *vouin* Littré v° *Gain*. Les Fourgs *ruwain*, Tissot qui tire le bas-norm. *revoin* et d'après Honnorat le provenç. *revioure*, *vouriou* Val-d'Ajol *rouin* et q q. fois *revoin* ; Corra-villers *voyen*, Val-d'Ajol a le v. *rèvoinna* reverdir, ou *rèvoidjà* ; de *voin* automne, opposé à *l'euhhie*. M. Lambert rappelle toutefois le vx-fr. *wain* temps des semailles et des regains, *wainal* et *waimal* automne, *wainaul* garde-champêtre pour la conser-

vation des regains *wains* récoltes ; *waingnages* fermes, granges *vaingner* gagner (*Dict. Wall.*) Corravillers *vaigner* faire les semailles d'automne. Cpr. Metz *wain*, Doc cout. passim. Voy. plus bas *woéyé* et *woyé*.

R'woyé (r'ouô-yé) v. a. bouleverser, rechercher du haut en bas. Ex. *in ormdre* une armoire, *tortot* bouleverser tout.

R'zapè (r'zâ-pè) v. a. pousser violemment une porte pour la fermer. *Les races-lai n'fayot què de r'zapè tortot nons euhhes.*

R'ziqua (r'zi-kâ) sobr. masc. Orig. *r'ziquè*.

R'ziquè (r'zi-kè) v. n. signification assez difficile à préciser. Se dit d'une chose qui se rabat vivement sur une autre, par ex. une loque, une guenille d'habit déchiré, un accoutrement désorganisé, l'extrémité pendante d'une guêtre, une chaussure mal enfoncée, dont le talon reviendrait frapper le pied du marcheur etc. etc. ; cf. bourg. *regiclai* se dit de l'eau qui rejaillit violemment BONNARDOT ms.

R'ziquesse (r'zi-kè-s') s. f. action ou effet dû au verbe *r'ziquè*.

R'zombè (r'zon-bè) v. n. résonner, retentir. Doubs *ressombi*. Vill -s-Montr. (Comté) *rassombrai*, *rassombrenai* Dartois, qui le tire de l'espag. *zumbar* résonner ; autre comtois *résombi* Dartois. On peut sans doute rapp. l'ital. *ribombar* : *un tremoto generale che fa l'aria ribombar*, dit Don Basiliò dans l'aria de *la Calunnia*. Cpr. aussi à l'ital. *ribombar* le grec *bombos*. Saint-Amé *résombesse* Thiriat qui cite aussi sans nom de localité *sombesse* ; Val-d'Ajol *resomba* résonner en frappant, LAMBERT.

R'zombesse (r'zom-bè-s') s. f. retentissement, bruit sourd. St-Amé *résombesse* Adam. Voy. *R'zombè*.

## S

1. S' sè (s' sé) se pron. réfl. de la 3<sup>e</sup> pers. des deux nombres et des deux genres.

S' souvent employé avec *et* : *coêhe-tu et s'té coêhe* tais-toi, te dis-jé, tais-toi ; *pròds to bollot et s't'on vas prends ton sac et*

va-t'-en ; *vais-t'-o-z-o et s'mé l'aye tranquille* va-t'-en et me laisse tranquille. C'est l'anc. adv. *si*, explétif. N'ayant pas eu l'occasion d'examiner ce curieux débris de notre ancienne langue dans notre *Grammaire* qui n'a pas traité de la syntaxe composée, nous nous contenterons de citer ici les nombreux exemples empruntés aux premiers siècles de notre langue. M. LOISEAU *Langue française* nous dit que *si* servait déjà de moyens de liaison, car nous le retrouvons aux lignes 28, 29 et 33 du *Fragment de Valenciennes* : « dunc ço dixit, si rogavit Deus ; cilg eedre fu seche si vint grances iholt. : tel si debetis intelligere ». LITTRÉ *v° Aussi* donne *Hist.* XI<sup>e</sup> s. Si l'enchainent altresi come un ours. Et s'aussi est que pour lui [elle] mourir [je] doie [doive] ce est la mort dont mieux meuir [sje] devroie ; et au mot 1. Si *Hi-st.* X<sup>e</sup> 2. [Elle] Volt lo seule [siècle] lazsier, si ruovet [l'ordonne] Crist, *Eulalie* ; XII<sup>e</sup> s. : se j'avoie [quand même j'aurais] le sens qu'ot Salemons, si me feroit amors pour fol tenir ; ... XVI<sup>e</sup> s. Rabelais : si tu es de Dieu, si parle, si tu es de l'autre, si t'en vas *Garg.* I p. 34. LITTRÉ *v°* 2. Si... X<sup>e</sup> siècle : Et si distrent [disent] ; Si escit [sortit] foers de la civitate, et si sist contra orientem ; Si astreient li judei perdut, si cum il ore sunt. M. LOISEAU *op. cit.* p. 120 nous donne aussi un fragment de S. Bernard : « Si l'onorarent si cum Roi, et aorèrent si cum Deu ». Diez *Gramm.* III p. 372 donne les exemples suivants : d'Amalech la cited assailirent, si la pristrent, si le areisuna, si li dist, *ib. id.* ; l'apela e si li dist ; prenciz me e si me gittiez en la mer ; Deus vous dont honor et si vos gart de doler ; vers li m'en alai e se la salue *ibid.* 306 ; dist e si li granta.

*Sai* adj. poss. *sa.* Lorr. XIV<sup>e</sup> s. *sai* Bonnardot *Li Grief* etc. in *Rom.* 1872 p. 344, 5. 7 ; XII<sup>e</sup> s. *sai* Dialog. anim. conquer. VI, 45, *ibid.* 1876.

**SABLÈ** (sa-blè) v. a. sabler.

**SABLONNIÈRE** (à long et e) s. f. sablonnière.

**SABLONNOUX**, **OUSE** adj. sablonneux.

**SABRÈ** (sa-brè) v. a. sabrer.

SACCAGÉ (sa-ka-jé) v. a. saccager.

SACHIRONS (les) lieu dit à Cône; en pat. *chossirons*; tient à *chosse* sec. Le *Psaut. de Metz* XXXV, 2. *secheront* futur plur. BONNARDOT.

SACRÉ (sa-krè) v. n. sacrer, jurer.

SACRÉDIÉ (sa-kré-dié) interj. juron.

SACRÉMOT (sa-kré-mò) s. m. sacrement.

SAI (sè) adj. poss. fém. de *so*, *sa*. Montbéliard *sai* Conte-jean; bourg. *sai femme cui Deus absolve* Déy.

SAIBBAIT (sè-bè) s. m. sabbat (des sorciers); fig. bruit, tapage extraordinaire, charivari.

SAICCAIGÉ (sè-kè-jé) v. a. saccager.

SAICRIFIÉ (sè-kri-fié) v. a. sacrifier.

SAIFFREUMÉNI (sè-freu-mé-ni) Safframénil, section d'Uri-ménil. Les *Doc. Vosg.* IV p. 207 et suiv. donnent *Saffremesnil* en 1591; M. BONNARDOT *Romania* 1872 VII, 20 p. 348 donne *Saffrenom*; il faudrait rechercher les noms anciens, dans les manuscrits surtout. Cette section était presque toujours réunie à celle de Cône (dite anciennement *Conée*, *Cosnée*).

SAIGAIRÉ (sè-ghè-ré) s. m. turbulent.

SAIGE (sé-j' ou ch') adj. sage.

SAIG'MOT (sé-j'-mò) adv. sagement.

SAIGNÉ (sè-gné) v. a. saigner. Cpr. *é saine comme in biau*.

SAIGNESE (sè-gnè-s') s. f. saignée.

SAIKIÉ (sè-kié) s. m. sarcloir, sarclet. St-Amé *saiquion*; Le Tholy *séquieuve* Thiriât; Val-d'Ajol *sétiot*.

SAIKIÉ (sè-kié) v. a. sarcler. En 1372. « Pour saicler lour bleiz » *Doc. Vosg.* IV p. 34; Ventron *saiquié*, wallon *sâclé*, Vouxey *sâtié* (mouillement métamorphique), Val-d'Ajol *sétia*; franç. pop. *sacler* Littré.

SAIKIOUSE (sè-kioù-s') s. f. sarcleuse. St-Amé *saiquierasse* Thiriât. Metz vers 1260 *saicleur* sarcleur, herseur qui herse les terres labourées BONNARDOT *Doc. dr. cout.* p. 10 et note 2.

SAINFOÉ (sèn-foué) s. masc. esparcette cultivée *Onobrychis sativa* Lam. *Fl. fr.* 2 p. 652; *Hedysarum Onobrychis* L. *Sp.*

1057. Vulg. sainfoin. Charmes *sainfoè*, Chatel *sinfoin* et *sinfoè* (pron *in*), Trampot *sainfoè* ; cpr. le franç. vulg. *fenasse* donné par LITTRÉ h. v°.

1. SAINT, cité pour *brais d'saint* nuage présageant la pluie pour le soir ou le lendemain.

2. SAINT s. masc. image, gravure populaire. A l'origine sans doute les images et gravures populaires représentaient presque toujours des *saints*. Dans la suite l'expression dut s'appliquer à toute espèce de gravure populaire : *in bé saint*, *in grand saint*, *jâ tot piein d'saints*. Quelques unes de ces images étaient de notre temps données en récompenses dans les écoles. On allait aussi en acheter de marchands ambulants soit avec de l'argent, soit en échange de q.q. chiffons ou de q.q. morceaux de verre blanc. « Le provençal emploie encore aujourd'hui *saint* dans le sens de sculpture religieuse, statue de saint » BONNARDOT ms.

SAINT-BARNABÉ : proverbe à Romont : *ai lai Saint-Barnabè, fomme sème les navets*.

SAINT-BRUNO : Diction à Fontenoy : *quand on sème lo grain lo jo dé lai Saint-Bruno, e viet nör*.

SAINT-DIAUDE (sain-diô-d') Fontenoy, proverbe : *las fèves qu'on plante ai lai Saint-Diaude, elles raittropent las autres ; on dit aussi : ou elles amerient meux crevè que de ne pas raittroppe las autres*.

SAINT-DIDIER, proverbe Fontenoy : *ai lai Saint-Didier ein millier chaïque pied* (des fèves).

SAINT-DIÉ ville. En 1589 *S. Dieu* carte d'Ortelius ; 1660 *S. Diéy* Du Val ; 1704 *St-Diey* Jaillot ; 1791 *St-Diey* Belleyrne.

SAINT-GEÔGES (st-jô-j' ou ch') la Saint-Georges. Proverbes à Fontenoy : *pus que las près sont sos* (secs) *ai lai Saint-Georges pus que n'y ai de foûé*. A La Croix-aux-Mines : *ai lai Saint-Giôge seume te ouôge, ai lai Saint-Mâ* (Saint-Marc) *c'ost trop tâd*.

SAINT-JEAN s. m. leucanthème commun, grande marguerite des prés *Leucanthemum vulgare* Lam. Vosg. vulg. *Saint-Jean* Mougeot 185-345, Berher 200 ; Cleurie *bouquet de Saint-Jean*

Th. 90 ; Dounoux *Saint-Jean* ; Gérardmer *fo de saint Chan* ; Gerbamont *bouquat de St-Jean*. Proverbe : *ai lai Saint-Jean las aivoènes on vont raippants* (se mettent en grappes) ; *ai lai St-Jean, raisins podants* ; *quand é put lo jou lai St-Jean, las aivoènes s'on vont ô déminuant, et las negeottes sont écossouses* (verreuses) La Bresse : *Sain Jean bié sevô éboukhe lé tò et Sain Tiebau. Raimwône lé chau* » X. ms.

SAINT-LAUROT (st-lo-rò) Saint-Laurent, commune. *Laurot* est employé q. q. fois comme prénom. Proverbe à Fontenoy : *ai lai St-Laurot las raives* (navets) *ne tonont pus* ; *Saint-Laurot quérît do mau das dots*.

SAINT-LÉGER. Proverbe à Fontenoy : *quand on sôme lo grain lo jo de lai St-Léger, é n'ost pas pesant*.

SAINT-LUA voy. Couronne de Saint-Luâ.

SAINT-MAITIN (st-mè-tin) s. f. la Saint-Martin. Dommartin *Saint-Maitien*. Proverbe à Fontenoy : *aiprès lo onze novembre, saint Maitin foène seul'mot pô son âne* ; aux environs d'Epinal : *woeci lo bé, faut bié qu' saint Maitin foéneusse pou s'n âne*.

SAINT-MANSUY. Fontenoy, proverbe : *Ai lai Saint-Mansuy las loures au pays*.

SAINT-MATHIAS. Fontenoy, proverbe : *saint Mathias fât lai diaice ou é lai casse*.

SAINT-MAURICE. Fontenoy, proverbe : *si é fât bié lo jô dè lai Saint-Maurice, some ai tai guise* ; *si é pieut some quand té pieux*.

SAINT-MÉDA (sain-mé-dâ) proverbe : *s'é pieut lo jo d'lai Saint-Méda, é pieurai co quarante jos pus tât*.

SAINT-MÉRIER (sain-mé-rié) s. f. espèce de poire. Hadol *Saint-Marié*.

SAINT-NABÔRD (sain-na-bôr) Saint-Nabord, commune. Patois du pays : *Saint-Naiwô*. M. Thévenot *Statist. de l'Aube* : « 1148 Sanctus Navortius, en 1600 *Saint-Nabort* » En 1606 « *Saint-Navoir* » Noël n° 1986.

SAINT-PAUL. Proverbe à Fontenoy : *Saint-Paul tiaires jonaies nos denotent ene bâene onnaie* ; *si é put et noge, cherté su terre* ; *si é fât do brouyard, mortalité dè tote part* ; *quand é fât bé ai lai Saint-*



*Paul, en y ai pu de vein que d'caure ; ai lai Saint-Paul, si è fût do vot y airo (aura) lai guerre.*

SAINT-REMÈYE. Hadol, proverbe : *Saint-Remèye, lo promèye (de mars).*

SAINT-PIERRE. Fontenoy, proverbe : *quand è put ai lai Saint-Pierre, çai nêé las neujottes, et çai breule las aivoènes.*

SAINT-SYLVESTRE. Diction à Fontenoy : *Quand on coupe las chodions lo jou de Saint-Sylvestre, ès ne r'poussont pas de l'onnaie.*

SAINT-VINÇOT. Proverbe à Fontenoy : *Quand e fût chaud ai lai Saint-Vinçot, è reprod sas dots (dents).*

SAINTE CAITHLINE (sain-t' kè-lli-n') s. f. gomme résine de certains arbres, notamment des cerisiers.

SAINTE-CATH'RINE. Fontenoy, proverbes : *Sainte-Catherine aimoine lai voitine (le mauvais temps) ; Saint-Nicolas l'aimoine tot ai fût, lai Conception l'aimoine tot do long.*

SAINTE-CREUYE, Sainte-Croix. Fontenoy, proverbe : *ai lai Sainte-Creuye, las brebis au tondeuye.*

SAINTE-OGOTHE. (lai) La Sainte-Agathe, 3 février ; personnes invitées à célébrer cette fête, (sorte de confrérie).

SAINTE-PÉTRONILLE. Fontenoy, pronostic : *si è put ai lai Sainte-Pétronile pendant cheye semaines, elle trope sas gueneilles.*

SAIPIN (sè-pin) s. m. pin, genre *Pinus* L. Bulgnéville *sépin*, Fontenoy *sépien*, Fraize *sep*, Moyenmoutier *sépéné*, La Neuveville-s-M. *sépin*. Les suivants s'appliquent au pin sylvestre *P. Sylvestris* L. Sp. 1448 : Vosg. vulg. *pinasse* Berher 373 ; « Pin sylvestre » administration forestière au concours régional d'Epinal 1884 ; Brouvelieures, Bru, Chatel, Fraize *pinasse* ; Raon-s-P. *pinesses* plur. ; Raon-l'Et. *pinaise*, Val-d'Ajol, Ventron *pin* ; ceux-ci au sapin commun *Pinus picea* L. 1420, *Abies pectinata* DC. : vrai *sapin* Littré v° *Avel*, « Sapin des Vosges » (adm<sup>on</sup> forest. id.). Bru *saipie*, Eloyes *sépin* ; Gerbépal *sép* pour les grands, *sépéné* et *pené* pour les petits, Mortagne *sépin* et *sépe*, Moyenmoutier *sépi* ; Offroicourt *sepin* (il peut en effet y être connu comme bois de construction) ; Provenchères *seppe* ; Raon-l'Et. *sépin* ; Saulxures *sep* ; Uri-

ménil (quand on veut préciser) *franc saipin, saipin d'montaine* ; Ventron *sêpe*, Wisembach *nar sep*.

SAIRZIN (ser-zin) s. m. renouée sarrazin *Polygonum Fagopyrum* L. Sp. 522. Bertrimoutier *sêrezin* ; Bru *serrêzie*, Celles *sorzin*, Charmes, Médonville *sêrêzin*, Dompaire, Girecourt-les-V., Totainville, Tranqueville *sêrêzin* ; Eloyes *sêrezin* ; Fraize *sarzi* ; Gerbépal, Raon-s-P. *sarzin* ; Mazelay, La Neuveville-s-M. *serrêzin*, Moussey, Vexaincourt *sorzin*, Padoux *sêrezin*.

SAISI (sè-zi et sé-zi) v. a. saisir.

SAISIE (sè-zi : é et non é comme en franç.) f. saisie.

SAIVAITE (sè-vè-t') s. f. grenouille verte, dite *rainette* v. c. m.

SAIVANT (sè-van) adj. 1<sup>o</sup> qui sait lire et écrire, 2<sup>o</sup> qui a reçu une instruction q. q. peu supérieure à la bonne moyenne, 3<sup>o</sup> rare, savant, savante.

SAIVETÈYE (sè-v'tè-y') SAIV'TIER (sè-v'-tiê) s. m. savetier.

SAIVU (sè-vu) s. m. sureau noir, sureau ordinaire *Sambucus nigra* L. Comtois *sahu, saihu, savu, saivurie, seû, seûré* Dartois qui le tire du catal. *sauc*, du lat. *sabucus, sambucus*. Wallon (Namur) *seuch*, Les Fourgs *se, seu* Tissot, qui cite le v. p. *seu, seur* et *sambussus*, et d'après Jaubert le berrich. *seue*. M. Bonnardot m'a envoyé la note suivante : *saivu* forme intéressante pour le lexique, développé de l'anc. fr. *seü, seu* d'où dim. *seus-eau, seur-eau* sureau (voir *Gloss. des métiers*). Le *v* de *saivu* n'est donc pas une permutation de labiale latine, puisqu'il est roman (lett. du 6 décembre 1882). Genre : Bainville *sêhu*, Brouvelieures *seyeu*, Bru *seyeu*, Bulgnéville *seugnou*, Celles *sayi*, Charmes *seihu, seugnum*, Domèvre-s-M. *segnou*, Dompaire *sêu*, Fontenoy *seuion*, Fraize *says* et *sayeu*, Médonville *seugnon*, Ménil-en-X. *seignon*, Mortagne *seyeu* et *seyu*, Moyenmoutier *soïeu*, La Neuveville-s-Ch. *segnon*, Padoux *saïeu*, Rouceux *sugnon*, Saales *saiüe* et *saiue*, fleur *feu de saiüe*, Saulxures *seutche*, Tranqueville *seugnou*, Vagney *seu* Pétin, Ventron *seuye*, Vexaincourt *sêi*, et graines de *sêi* (fruit) ; Ville *sèvu*, Wisembach *saïeu*. — Les formes suivantes s'appliquent au

sureau à grappes *S. racemosu* L. Sp. 386 ; Bru *sayeu*, Cleurie *bian sèyeu* Th. 87 ; Eloyes *bianc soyeu*, La Forge et Le Tholy *roge sèyeu*, Gérardmer *roge seyé*, Gerbamont *seu*, et *seuche roge*, Saulxures *roge seutche*, Uriménil *saïvu* plus rarement *sèü* ou *saiü*. — Celles-ci au sureau noir, *S. nigra* L. Ban-de-la-R. *saiu*, Chatel *sèü*, Cleurie *sèyeu* Th. 87 ; Eloyes *soyou*, Gerbamont *seu*, *seuche*, Gerbépâl *sèieu*, Lemmecourt *seugnon*, Raon-l'Etape *soyeu*, *sokieu*, Romont *sèü*, Saint-Etienne *soïou*, Saulxures *ner seutche*, Le Tholy *sèiüe*, Th. 449, et *sèyeu*, Vagney *seu* Th. p. 47.

SAIWOÉ (sè-oué) v. a. savoir. Conjugaison *Grammaire* p. 404 (60) ; sens actif appliqué aux personnes et aux choses : *j'n'aime pas d'vos saïwoé d'dos lai mouohon-lai ; j'sais in bé nid d'dos lo bós d'conte chez nos.*

SAIWOÉR (sè-ouér) s. m. savoir, connaissance.

SAIWOÉYARD (sè-oué-yâr) s. m., de la Savoye.

SAK (sák) s. m. mauvaises herbes, sarclure ; *poét d'sák* sobr. fém. Saint-Amé *saaque*, *sâque* Thiriat. Orig. même radical que *saikiè*.

SALI (sâ-li) s. f. pièce de l'avant-train d'une voiture, glissant sous la ligne dans les changements de direction.

SALTIMBANQUE a l'in nasal propre au patois.

SALUÉ (sa-lu-é) v. a. saluer. On dit plus souvent *dire bonjou*.

SAMOUX (sâ-mou) adj. Hadol, se dit d'un chien honteux d'être battu.

SANCTÉ qué saint qué ç'sôye (emphatiq. et exotique, car on devrait dire *säye*) locution équivalant à peu près à : cela m'est égal, m'inporte peu, peu importe le saint. Pagny derr.-B. *Sancte qué saint que ç'so* sous tel prétexte que ce soit GUILLAUME.

SANG cité pour l'expr. *fâre sang* saigner, donner du sang : *el ai fât sang do premèye còp* son sang a coulé dès le premier coup. Doubs *faire sang* faire saigner : du premier coup de poing, il a fait sang, ici le sens est actif au lieu d'être passif, comme dans notre idiome. XIV<sup>e</sup> s. « se aucuns enfants moïn-

dres d'aaiges de douze ans se quombattent et facent sang li un à l'autre » **BEAUQUIER**.

**SANG-FROD** (san-frò) s. m. sang-froid.

**SANGLÈ** (san-glè) v. a. sangler.

**SANGUIÈ** (san-ghiè ; ce mot est de deux syllabes, comme dans l'ancienne versification française), sanglier *Sus scrofa* L. ; comtois *singhià*, *pô-singhià*, Dartois qui cite l'ital. *cinghiare*, *cinghiale*, et le tire du \*singularis, le rapproche du gr. *monios* et *monos* seul, et du franç. *solitaire* vieux sanglier ; Saint-Amé *hkinguè* Thiriat.

**SANTÈ** (san-tè) s. f. santé. *Santè !* Exclamation, souhait de bienvenue, de bienveillance fait à celui dont on choque le verre : *santè, ai vote santè*. En 1401 *santlei*, *Doc. Vosg.* I p. 96.

**SANTIF** (san-tif) adj. bon à la santé, salubre, sain. Le Tholy *maussantoux* contraire à la santé **ADAM**.

**SAPETTE** (sa-pè-t') sobr. masc. à Moyenpal, (Xertigny).

**SAPRISTI**, interj. petit juron.

**SARMOT** (sar-mò) **SERMOT** (sér-mò) s. m. serment.

**SARPE** (sar-p') s. f. serpe. M. **JOUE** *Coup d'œil* p. 20 le tire du lat. *sarpere* tailler ; **DIEZ** aussi, *Gramm.* I p. 20, mais en indiquant que c'est un mot bas latin, et il cite le vx-fr. *sarpe*.

**SARRIOTTE** (sa-riot') s. f. sarriette des jardins *Satureia hortensis* L. *Sp.* 795. Bainville *sarriotte* ; La Bresse, Charmes, *sariate*, Cleurie, Syndicat et Saint-Amé *sariate* Th. 130 ; Cornimont *sariatte* où il se dit aussi *pourelle* **Didier** ms. Lemme-court *sauriette*, Médonville *soriotte*.

**SASSÉ** (sâ-sé) v. a. sasser. Ille-et-Vil. *j'sassotis* je sassai **DECOMBE**.

**SASSOT** (sâ-sò) s. m. crapaudière, grenouillière. cfr. le franc. *sas* dont le nôtre paraît être le diminutif. M. **LITTRÉ** donne \**setatium* du lat. *seta* soie : Les Fourgs *saisset* **Tissot**. Saint-Amé *sassa* ; Le Tholy *sasso* **Adam** ; Gl. mess. *sassa*, Ventron *sassa*, Vouxeu *sassoite* s. f. vase rond ou carré en fer blanc troué pour égoutter le fromage. Ille-et-Vil. *sas* espèce de tamis qui sert à passer et nettoyer les graines fines **DECOMBE**. Orig. *sas*, qui se trouve dans le fr. *sasser* et *ressasser*.

SATISFAIRE (sa-tis-fâr') v. n. satisfaire.

SAU (sô) s. m. sel.

SAUCE (sô-s') s. fém. saule *Salix fragilis* L. Saint-Amé *sausse* Th. Noms du genre : Ban-de-la-R. *sace*, Brechainville *sousse* (sic ! Ad. 370) Celles *sâce*, *sace* Ad. id. ; Provençères *sace*, Raon-l'Et. *sdsse*, Saales *sosse* Ad. id. et *sace*, Saint-Blaise-la-R. *sâle*, Totainville, Tranqueville, Mortagne *sauce*, *sauçotte*, Val-d'Ajol *sauces* plur. Vexaincourt *sâce* fém. Mazelay cadastre Son B. « Le devant de Sâlé » en pat. *au devant de sôlé*, *sôlé* sign. saulée, saulaie, plantation de saules ; Uriménil *grihe sauce* saule cendrée *S. cinerea* ; Saint-Amé *grihe sauce* Thiriat ; rouge *sausse* saule purpurin *S. purpurea* L. St-Amé *roge sauce*. Bourg. *sauce* à côté de *saule*. En vx-fr. *saus* (d'où dér. *saussaye*, *saulsais*, *saussoy*. Cf. Gloss. du Livre des Métiers.

NERE SAUCE (nér' sô-s') (litt. saule noir) s. f. Nerprun Bourdaine *Rhamnus Frangula* L. Sp. 280. Bru *nâr auné* (aune noir) ; Charmes *nôr bos* (bois noir) ; Cleurie *nerre sauce* Thiriat ; Gérardmer *norre sauce*, La Neuveville-s-M. *nor bos*, Saulxures *nerre esseule*, Le Tholy *nare sauce*, Ville-s-I. *nor bos*, Sauce, on l'a remarqué déjà, est féminin en patois. Nous avons préféré le c aux ss, à cause du radical *salice*.

SAUCÉ (sô-sé) v. a. litt. « saucer ». Se dit d'une averse reçue.

SAUCIÈRE (sô-sié-r') s. f. saucière.

SAUGARD (sô-gâr) s. m. scieur de long. LITTRÉ n'a pas le mot *sagard* si usité dans notre pays : « le *sagar* vit près du marcaire Jouve, *Les Vosges* 1885, strophe V.

SAUGURÉ (sô-ghè) v. a. scier le bois en long.

SAUGRÉNU adj. saugrenu.

SAUGURE (sô-ghu-r') s. f. sciure du « sagard ».

SAUMEURE (sô-meû-r') SAUMURE (sô-mûr') s. f. saumure. Le Bagnard *xarmûre* Cornu qui le tire de *salem muriam* ; Genév. *moire*, *mouare*, cons. Littré v° *Muire*. Cet auteur, *Additions au Suppl.* dit : « saumure vient directement du bas latin *salemoria* qui manque dans DU CANGE, et qui est dans un ms. du VII<sup>e</sup> ou du VIII<sup>e</sup> s. ».

SAUSSIRON (sô-si-ron) s. m. agaric comestible, agaric de couche *Psalliota campestris* L., *Agaricus campestris* L. Vosg. vulg. *saussiron* Mougeot p. 289-449. Hautes Vosges *saussiron*, *saussuron* Th. Bru, Gerbamout, Ventron *saussuron*, Fontenoy *saussiron*, Moussey *saceron*, Vouxey *chaucheron*. Quant au mot *saussuron* et ses variantes *saussiron*, *sâceron* etc., il nous paraît se rattacher au latin *salice*, saule qui se dit dans nos patois *sausse* (*sauce*) et dans le langage local il a la même formation : le village de *Sausse-Mesnil*, près Cherbourg, *Saulce*, Yonne ; *Saulces-champenoises*, Ardennes ; *Le Saulçois*, Jura ; *La Saulsotte*, Aube. On connaît du reste la résolution normale du groupe latin *al* en *au* français. On peut donc fort raisonnablement trouver dans cette formation une allusion à l'habitat de ce champignon, et il n'est pas inutile de se rappeler que le saule est un genre voisin du peuplier, et assez abondant dans les bois et paturages des Vosges. Toutefois M. Forquignon nous dit qu'on ne remarque pas que le *Ps. campestris* L. vienne de préférence sous les saules, et il se demande si *saussiron* ne viendrait pas du vx-fr. *sausse* sauce.

SAUTÉ (sô-tè) v. n. 1° sauter, bondir, 2° fam. se dit du mâle couvrant la femelle. Cpr. *sauté comme in cabri* sauter comme un cabri ; *sauté feu* sortir. Pagny-d.-B. *sautei fû* Guillaume ; Langres *en chôtant* part. prés.

SAUTÉ (sô-té) s. m. lieu dit à Hadol. Cité dans nos *Noms de lieux* p. 265 (20) avec la signification littérale de petit bois, où nous rapportons son origine à *saltus*. Bainville-a-S. cadastre S<sup>on</sup> A « Le Sautot », en patois *lo sautot* s'en rapproche sans doute. Ces mots sont un diminutif : *\*saltellus*.

SAUTOU, OUX (sô-tou, ou's) s. fam. sauteur, euse.

SAUTERELLE signifie aussi reginglette pour prendre les oiseaux.

SAUVAIGEOT (sô-vè-jô) et SAUVAIGEON (sô-vè-jon) s. m. sauva-geon, pommier sauvage *Pyrus acerba* D. Saint-Amé *sauvège* Thiriat.

SAUVÈ (sô-vè) v. a. sauver.

SAVIRON lieu dit, Uriménil a « canton du bas de Savirons » et « des Savirons ». Cornimont a S<sup>on</sup> A « Chaviron », Médonville : «... du haut de saveron » en patois du pays *sèvron* terrain peu productif. Les terrains de ce lieu dit abondent en *raveluche*, appelée *sainvre*, que j'ai entendu franciser par le mot *sanve*. De là sans doute *sèvron*, ou mieux *saviron* et *saviron*, M. Perrin ms. L'origine doit être tout simplement *saveron* sable, en patois de beaucoup de pays X<sup>III</sup> ms.

SAYÉ (sâ-ye) v. réfl. se glisser de côté, ou sur côté, notamment au lit : *s'sâyé d'conte lai ponce* se glisser vers la ruelle. Les Fourgs *sd* s. f. côté Tissot qui cite l'all. *seite*.

SCAIPULARE (skè-pu-là-r') s. m. scapulaire ; fête de ce nom à Xertigny.

SCEAU, et par corruption SCEAUR. Un plaisant disait : « lo sceau d'lai commune dé Ruméni, ç'ost én' dépeus lo geau do tieuchèye j'qu'ai lo raide des vaiches » (petite colline en face de l'église, au delà d'un vallon). Je donne ce jeu de mots pour ce qu'il vaut.

SCÈLÈ (sè-lè) v. a. sceller.

SCÈLÈ (sé-lè) v. a. joindre soigneusement au moyen d'un mastic, mortier etc. Je crois que c'est une variante de *scèlè* et qu'il doit tenir au français sceller.

SCHLAGUÈ (schlà-ghè) v. a. schlaguer. Vosgien *chlaga* Charton. Introduit par les alliés en 1844.

SCIATIQUE est masculin.

SCIE a la signification de *grande scie*, qui se tire habituellement à trois ou quatre personnes. La petite scie, ou scie à mains, maniée par une personne se dit *sçoyotte*. XI<sup>e</sup> s. *sigue* Darmesteter, *Romania* 1872, 1, p. 157 ; Gérardmer *seg* scie, scierie Jouve, *Potier* 18, qui le tire de l'all. *saege*.

SCIOCE (siò-s) s. f. habileté, savoir faire, généralement ironique : *ène balle scioce* !

S'CONDE (s'kon-d' ou t') SÉCONDE (sé-kon-d' ou t') s. f. seconde.

SECRÉTAIRE n'a que le sens de bureau, buffet à écrire.

SCULPTÈ (s-kul-tè) v. a. sculpter.

1. SÉ (sé) conj. si.

2. SÉ (sé) pron. réfl. de la 3<sup>e</sup> pers. des deux genres et des deux nombres, *soi, se*.

SÉ (sé) s. m. et SÔYE (sô-y') s. f. seau. Comtois *seille, soille* Dartois qui le tire du lat. *situla*, ital. *secchia* ; Le Doubs *seille* Beauquier qui cite le prov. *selha*, vx-fr. *seille, soillot*, et *soille*, 1471, 1522 et 1524, et les tire du lat. *situla, sitla, sicla* ; vosgien *siau*. En 1770 *sciaux* au plur. « art. 19. Chaque habitant sera tenu... de se munir de lanternes, d'échelles et de sciaux... » *Doc. Vosg.* VIII p. 307, Vouxe y a le dim. *seïotte* fr. « sapine » qui n'a que l'acception du thème, il a aussi le masc. *seïon* ; bourg. *siau* dim. *soyot*, in *soyot* (saillot) d'yo un seau d'eau.

SÉE (sé') s. f. et SCÈYE (sè-y') grande scie. Voy. Scie plus haut.

SÈGAIRÉ (sè-ghè-ré) s. m. enfant turbulent.

SEIMBURE (sain-bûr') v. défect. suppurer ; sourdre. Val-d'Ajol « *simbua* transsuler, suinter ; rac. prob. *subeo* venir sous, s'insinuer » LAMBERT.

SEIME (sè-m') s. f. espèce d'algue d'eau douce. Quid des Fourgs *seigne* tourbière TISSOT, qui cite le vx-fr. *saigne*, marais tiré de *stagnum* étang ?

SEING-PRIVÉ s. m. sous-seing.

SELLE (sé-l') s. f. chaise. Loc. *r'levè les selles* aller au *r'cos* de la fête ou à la noce le dimanche suivant. Les Fourgs *sélot* TISSOT. Cpr. le fr. *selle*.

SÉNAT s. m. sénat. Néol.

SÉNATEUR s. m. sénateur. Néol.

SÈN'ÇON (sè-n'-son) s. m. seneçon. *Senecio vulgaris* et *S. Jacobæa* L.

SENS (san) : *n'y ai poét d'bon sens ; sens d'sus d'sos* sens dessus dessous ; *sens d'avant dèye* sens devant derrière.

SENSÉMOT (san-sé-mò) adv. sensément.

SENSIBLE (san-si-b') adj. sensible.

SÉPARÉ (sé-pa-rè) v. a. séparer. Als. *dessaverai* v. a. séparer, épélucher *Rev. d'Als.* 1884 p. 214.



SÉPARÉMOT (sé-pa-ré-mò) adv. séparément.

SEPTANTIÈME (sep-tan-tiè-m') adj. num. ord. soixante-dixième.

SEPTIÈM'MOT (sè-tiè-m'-mò) adv. septièmement.

SÉQUELL' LIE (sé-kèl-li) s. f. péjoratif de *séquelle*.

SÉRAYE (sé-râ-y') s. m. sérail.

SÊRE (sé-r') v. a. suivre. Conjug. *Grammaire* p. 404 (60).  
Vic *kheure*, *cheure* Jouve *Rec. nouv. Le Ps. de Metz* XXII, 8,  
donne le futur *suirait* suivra ; Uriménil dit *sérai*, ai bref.

SÉRIEUS'MOT (sé-ri-eu-s'mò) adv. sérieusement.

S'RIN (s'rin) s. m. serin.

S'RINETTE (s'ri-nè-t') SÉRINETTE (sé-ri-nè-t') s. f. serinette.

SERPENTINE (ser-pan-ti-n') s. f. serpentine, *Cereus serpentinus* Lag.

SERRÈ (sè-rè) adj. serré, ée ; pris subst. avare. Saint-Amé  
*serra* Thiriat.

SERRÈ (sè-rè) v. a. 1° serrer ; 2° enrayer (une voiture) ; 3°  
fam. *serré lai vis* étrangler.

SERVANTE, outre le sens de domestique, a aussi un autre  
sens : ustensile quadrangulaire en bois que l'on place en  
avant du lit, entre le bois et les couchages pour empêcher les  
enfants de tomber. Jura *serveinta* Bridel. Dicton à Fontenoy :  
*on allant, on venant, lai servante fât son an*.

SERVI (ser-vi) v. a. et v. n. Conj. *Grammaire* p. 404 (ou 60)  
servir.

SERVIOUETTE (ser-vi-ò-t') s. f. serviette.

SERVITEUR usité seulement pour saluer : *vote serviteur !*

SÊTE (sé-t') v. a. sentir. Ventron *sêti* sentir, tâter.

SEU ! interj. à Hadol, pour faire reculer l'attelage de bêtes  
à cornes. Dounoux, Saint-Amé *seu* aussi.

SEUBREQUET (seu-breu-kè) s. m. sobriquet.

SEUC (seuk') s. m. sucre. *Eauve dé seuc* eau sucrée. Compa-  
raison : *comme do seuc* bien entendu, sûrement, naturel-  
lement.

SEUCÉ (seu-sé) v. a. sucer ; au fig. fam. épuiser, ruiner un  
terrain.

1. SEUCHE (seu-ch') s. f. suie. Vouxeu *chu* ; Landremont *khieuë* Adam. M. Jouve *Coup d'œil* p. 12, le tire du celt. *seutche* (*suth* en irlandais), et le retrouve dans le prov. *sudgio* et le langued. *sudgia*. Comtois *suche*, *sutche*, *seuche*, *seutche*, *sutse* Dartois qui les tire du catal. *sutje* suie et cite le dauph. *suchi*, Les Fourgs *st'seu* Tissot ; Valais *soutsche*, *soutscha* Bridel.

2. SEUCHE (seu-ch') s. m. soc. Val-d'Ajol *sechot*.

SEUCOT (seu-sò) s. m. suçon.

1. SEUCRÈ (seu-krè) et SUCRÈ (su-krè) v. a. sucrer.

2. SEUCRÈ (seu-krè) s. masc. espèce de poire.

SEUL'MOT (seul'-mò) adv. seulement.

1. SEUPÈ (seu-pè) s. m. souper.

2. SEUPÈ (seu-pè) v. n. souper.

SEUPOT (seu-pò) s. m. fam. gorgée, lampée. Franch-comt. *souper*, *soupd*, *chupa* humer (œuf etc.) Dartois qui cite cat. : *scupar*, esp. *chupar* vx-fr. *soubiler*, le flam. *zuipen* boire, laper, le dan. *sæbe* ; Jura *super* humer, aspirer BEAUQUIER qui cite le même mot en Normandie, l'anglais *to sip* boire à petits coups, le franç. *super* terme de marine pompe qui aspire l'eau. St-Amé *seupa*, Le Tholy *sepô* Adam, Ventron *seupâ*.

SEUPOU, OUSE (seu-pou, oùs') s. m et f. soupeur, euse.

SEURETTE (seu-rè-t') s. f. fam. sœur, petite sœur ; sobr. féminin.

SEURPLIS (seu-pli) SURPÉLIS (sur-pé-li) s. m. surpris.

SEURTOUT (seu-tou) s. m. surtout qui se met en dessous, napperon, jupon.

SEUYE (seu-y') s. m. seuil.

1. SÉVANT (sé-vant) prép. suivant, le long de...

2. SÉVANT, ANTE (sé-van, ant') adj. 1<sup>o</sup> suivant, ante ; 2<sup>o</sup> pressant, ante.

1. SÈVE (sé-v') s. f. sève.

2. SÈVE (sé-v') adj. 4<sup>o</sup> plein de sève, à l'époque de la sève, 2<sup>o</sup> qui se laisse facilement dépouiller : *in vé sève*.

SÉV'NANCE (sé-v'nan-s') s. f. souvenir, souvenance.

SÉVÈRE (sé-vé-r') adj. sévère.

SÉVÉRITÉ (sé-vé-ri-tè) s. f. sévérité.

SÉVER'NOT (sé-vé-r'-mò) adj. sévèrement.

SÉVU (sé-vu) part. passé de *sére* suivi, ie. 1° pressé, se hâtant, 2° suivi.

SÉYÉ (sé-ye) v. a. fauciller.

SÉVOU (sé-you) s. m. moissonneur. XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> s. *soygeour* Darmesteter *Romania* 1872 p. 169 I. Voir *Céye*, *Céyé*, et *Céyô* ci-dessus.

S'GONDÈ (s'gon-dè) v. a. seconder.

SI (si) adv. si. Als. *chi*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 214.

SICUT ET NOS loc. fam. fig. embarras, difficulté, chinoiserie : *pas tant d'sicut et nos !* hâtons-nous d'en finir !

SIÈCLE (a l'é bref et aigu) s. m. siècle.

SIÈN' (lo siè-n') adj. des deux genres, le sien, la sienne.

SI FAT (si fâ) loc. adv. d'affirmation (litt. ainsi fait) c'est bien cela, c'est bien exact.

SIME (si-m') s. m. signe.

SIMIEULE (si-mieû-l') s. f. manivelle. Suisse rom. *signeula* manivelle BRIDEL ; comtois *signôle*, *signeule*, *semougneûle* f. Dartois qui cite \**ciconia* et le piémont. *sivignola* et le vx-fr. *soignole* de puits. Allain *simule* Adam. M. Beauquier v° *Signole* : « *Signole* manivelle, ce qui tourne à la main ; crie à manivelle. LITTRÉ ne donne ce nom qu'au dévidoir construit sur l'axe d'un treuil. Etym. esp. *cigouela* manivelle, lat. *ciconia* espèce de manivelle (columelle) *signole*, viendrait du diminutif *cicognola*. Il faudrait écrire alors *cignole* » ; bourg. *signôle*, *signoulai*, fatiguer par ses répétitions (à l'instar d'une chaîne de puits qui ne fait que descendre et remonter) *signôle*, *signeûle* mèche de fouet BONN. ms. Ventron *sinnieule* ; anc. fr. « *ceoignole*, *ceoingnole*, *ceonglole*, *cooignole*, *soignoile*, *choingnole*, *chugneulle* s. f. espèce de poulie pour puiser de l'eau au puits, manivelle qui meut la chaîne d'un puits, espèce de grue... Pat. norm. *chaignole* manivelle que mouvait une chaîne. Ce mot s'est altéré en *chaignole*, à Av. *soinelle* d'où *choinoller* adopter à une *choinolle* et *déchoinoller*, *désoinoller* v. a. disloquer. (Le

HÉRICHER, *Gloss. norm.*) Guernesey et Valognes *chignole* manivelle. Doubs, Jura, Haute-Saône *signôle*, *signeûle* manivelle pour puiser de l'eau au puits, fig. personne dégingandée. Suisse rom., *signoule*, manivelle et fig. personne fatigante par son bavardage GODEFROY.

SIMPLE (*sin-pl'*) adj. simple.

SIMPLÉMOT (*sin-plé-mò*) adv. simplement.

SIMPLICITÉ (*sin-pli-si-tè*) s. f. simplicité.

SINGE (*sin-j'* ou *ch'*) s. m. singe.

1. SINÈ (*si-nè*) s. m. grenier à foin. Fillières *sinau*.

2. SINÈ (*si-nè*) v. n. pris absol. signer ; v. a. une pièce etc.

SING'RIE (*sin-j'-ri*) s. f. singerie.

SINGULARITÉ (*sin-gu-la-ri-tè*) s. f. singularité.

SINGULIER, ÈRE (*sin-gu-lié, é-r'*) adj. singulier, ère.

SINGULIÈR'MOT (*sin-gu-lié-r'-mò*) adv. singulièrement.

SIGNIFICATION (*si-ni-fi-kâ-sion*) s. f. signification.

SINIFIÉ (*si-ni-fi-é*) v. n. signifier.

SINNÉ (*si-nè*) v. n. et v. a. sonner ; pris abs. résonner :  
*tortot sinne chez ôs.*

SINNOTTE (*si-nò-t'*) s. f. sonnette. Cornimont *sonnette de bon Dieu* campanule à feuilles rondes *C. rotundifolia* L.

SINNOU (*si-nou*) s. m. sonneur.

SINN'RIE (*si-n'-ri*) s. f. sonnerie.

SINON (*si-non*) prép. selon : *c'est sinon* cela dépend.

SIOT (*si-ò*) nég. *tutoyante*. Vill.-s-Mont. *siet* Dartois qui le tire du lat. *sic est* ; bourg. *sia*, si et oui MIGNARD ; Les Fourgs *siet* Tissot qui cite d'après Oberlin le lorrain *si-a*.

SIU (*siou*) s. f. sueur.

SIRURGIEN (*si-rur-jien*) mieux CIRURGIEN s. m. chirurgien.

SI TELL'MOT (*si-tel'-mò*) loc. adv. tellement, tellement que.

1. SITON (*si-ton*) s. *masc.* grande scie sans autre monture que deux manches.

2. SITON (*si-ton*) s. m. seton.

SITÔT (*si-tô*) adv. si tôt.

SITUATION (*si-tu-â-sion*) s. f. situation.

S'LO (slo) SÉLO (sé-lo) s. m. soleil. Dommartin-lès-R. *sélo* Richard ; Suisse rom. *selau*, *seleu* Bridel ; Pagny-d.-R. *s'lade* Guillaume ; bourg. *soulô* Bonn. ; als. *seraye*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 215 ; La Bresse *sélo* ms. ; Fontenoy *seleuil* et dicton : *le seleuil lut pô tôt lo monde*. Metz, vers 1300 « *dez lou solloil levant jusques au solloil couchant, et solloil mussant* » BONDARDOT *Doc. dr. Cout.* p. 23 et 26. Pat. messin *s'ldt* (Chan Heurlin).

S'MAINE (s'mè-n') s. f. semaine, *jo su s'maine* jour ouvrable. Champagnole, Jura *lè dje n'ovris* Gindre.

S'MAYE (s'ma-y') s. f. semaille.

S'MÈ (s'mè) v. a. semer, ensementer.

S'MIQUÈ (s'mi-kè) v. a. et CH'MIQUÈ (ch'mi-kè) flairer. L'orig. nous semble être l'all. *schmecken* paraître bon au goût, trouver agréable. Nonville *chmiquè*.

SMIQUOU (smi-kou) CHMIQUOU (schmi-kou) s. m. qui flairer, qui déguste.

S'MOCE (s'mò-s') s. f. semence.

S'MOCEAU (s'mò-sò) s. m. porte-graine. Ce mot manque au français, comme *tobokèye*. Cornimont *s'mocœu d'musique* berce brancursine *Heracleum sphondylium* L.

S'MOU (s'mou) s. m. semeur.

S'MOUYE (s'mou-y') s. f. semoule.

S'NÈ (s'nè) s. m. moutarde des champs, *Sinapis arvensis* L. *Sp.* 933. Chatel *s'nè*, Charmes *sané*, Lemmecourt *sinore*, Mazelay *soné*, La Neuveville-s-M. *sombiè*, Offroicourt *sombieu* (masc.), Sanchey *sonné*.

S'NÒS (s'nò) loc. prépos. sans avec régime (exprimé ou sous-entendu) : *ollez quoère lai haiche*. — *Jé n' l'à m' treuvé, jé r'viès s'nos*.

1. Sò (sò) s. f. soif. Bourg. *soi*, *soip* Mignard ; Gl. mess. *seu* ; Hadol *sé* ; St Amé *sá* Thiriat ; Le Tholy *só* Adam ; Ventron *sa*.

2. Sò (sò) s. f. soir. Als. *soit*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 214. Ventron *sa*, Hadol *sei*, La Bresse *sa*. Voy. *Courdane dé St-Luá*.

3. Sô (sô) SAI (sè) SES (sé) adj. poss. son, sa, ses. Cambrai *sin*, *Mag. pill.* 1864 p. 261, Arras *sain*, id.

4. Sô (sô) s. *fém.* saveur. A peu près exclusivement employé dans la locut. *Çai n'ai né got né sô* cela n'a ni goût ni saveur.

5. Sô (sô) s. m. sôul. *Maigé so sô* manger son sôul. L'adj. *sôul* est commun au français et en a les acceptions.

SOBOT (sò-bó) s. m. sabot. Locution à Romont : *cassé so sobot* (litt. casser son sabot) se dit d'une fille enceinte des œuvres d'un individu qu'elle ne peut espérer d'épouser. Cpr. l'expression française *jeter son bonnet par dessus les moulins*.

SOBOTÈ (sò-bó-tè) v. n. saboter.

SOBOTÈYE (sò-bó-tè-y') s. m. sabotier.

SOCIÉ (so-siè) v. a. soucier.

SOCIÉTÈ (sò-siè-tè) s. f. société.

SOCIUX, OUSE (so-siou, oùs') adj. soucieux, euse.

SOÉGNÉ (soué-gné) v. a. soigner.

SŒUR cité pour Le Tholy *hhue* Thiriat, Cornimont *hhue*.

SOFE (só-f') s. m. soufre.

SOFFE (só-f') s. m. soufflé.

SOFFIÉ (só-fiè) s. m. souffler ; respirer.

SOFFIOT (só-fiò) s. m. soufflet ; fig. fam. souffle : *é n'ai pus qu'lo soffiot* il n'a plus que le souffle. Mailly *hhoffiat* Adam.

SOFRE (só-frè) v. a. souffrir.

1. SOGNÉ (s') so-gné) v. réfl. se signer.

2. SOGNÉ (so-gné) adj. pris substantivement désignant le bœuf ou le taureau portant une tache au front. Il a pour féminin *sognotte*. Sait-Amé *sogneu*. Il est fort possible qu'il corresponde au franç. *signe*.

SOGNOTTÈ (so-gno-t') *fém.* de *sogné* 2. V. c. m.

SOHON (so-hon) s. f. saison. Serres *sahon*.

SOIXANTE. En 1341 *sexante*, Archiv. dép. G. n° 778.

SOIXANTÈ (soi-san-tè) v. n. faire soixante (au piquet).

SOLADE (sò-là-d') s. f. salade, généralement la laitue *Lactuca sativa* L. *Sp.* 4148. Fontenoy *soladieu*, Morelmaison et La Neuveville-s-Ch. *sailatieu*, La Neuveville-s-M. *solatieu*, Raon-

l'Etape *salaitieu*, Totalnville *solatieu*, Tranqueville *sailatieu*, Ventron *salade d'ère*, Vrécourt *sailade*.

SOLDÈ (sol-dè) v. a. solder.

SÔLE (sô-l') s. m. seigle cultivé *Secale cereale* L. ; comtois *séille* Dartois. Als. *soile*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 216 ; XIII<sup>e</sup> s. *soile*, *Doc. Vosg.* I p. 174 ; en 1458 *soille* id. p. 25 et p. 27. Ban de la R. *sâle*, Oberlin p. 96 et 258 ; La Bresse *saule*, Brouvelieures et Bru *sôle*, Bulgnéville *saule*, Chatel *saule*, *sôle*, Cleurie, Syndicat, Saint-Amé *sêle* Thiriat p. 134 qui ajoute : plusieurs variétés dont une de printemps, trémois ; Dompain *sâle*, Fontenoy *sôlle*, Gérardmer, Mortagne, Moyenmoutier *sâle*, La Neuveville-s-Ch. *sôle*, Padoux *saale*, Rambervillers *souol*, Raon-a-B. *sêle*, Raon-s-P. *sâle*, Romont *souole*, Saulxures *sêle*, Ventron *sêle*, et *sêle de Pâques* seigle de mars, Vexaincourt *saûle*, Vrécourt *saule*. Le cadastre de Mazelay A : « S<sup>on</sup> de Sâlé » en pat. *sohkon de sôlé* saison de seigle, et B. « le devant de Sâlé » ; anc. fr. *soile*, *soille*.

SOLÈ (sô-lè) s. m. soulier. Bourg. *soulai*, Mignard qui le tire du lat. *solea* sandale. Du CANGE donne *soletus*. Cambrai a *soiler*, *Mag. pitt.* 1864 p. 261 ; Arras *séoleye* id. Ardennes *solô*, id. Lorr. *solé* id. Ille-et-Vil. *solée* Decombe.

SOLÈ (sô-lè) v. a. saler.

SOLEIRE (so-lér') s. m. (Hadol) vent de l'est.

SOLEUYE (sô-leu-y') s. masc. boîte à sel. Allain *sailleuie* Adam.

SOLÈYE (sô-lè-y') SINÈ (si-nè) s. m. grenier à foin. Suisse rom. *chollet* Bridel qui le tire du celtiq. *col*, *chol*, paille. Vagney *solé* Pétin ; La Gruyère *xoley*, *solier*, partie de la grange destinée à recevoir le foin, (J. CORNU) ; cpr. le dict. de Littré. bourg. *soulé* Perron, *Prov. de la Fr.-Comté* 1876, p. 6 et 7 ; Gruérin *xoley*, Chenaux et Cornu, *Romania* 1876 p. 78 n° 49 ; prov. *solier* Littré h. v° ; Comtois *soulier* Dartois qui le rapp. du bas bret. *soler*, grenier, *soul*, paille ; Les Fourgs *souli*, Tissot qui cite le vx-fr. *solier* qu'il tire de *solium*, et cite d'après HONNORAT le prov. *solier* et d'après JAUBERT le berrich. *solier*, en disant que ces deux derniers auteurs font venir

aussi ce mot de *solarium*, dérivé lui-même de *sol* parce qu'autrefois la plate-forme des maisons était exposée au soleil, ce qui n'a jamais été l'usage dans les montagnes du Jura ; Jura *soulier* étage supérieur, grenier TOUBIN ; St-Amé *solè*, Le Tholy *soleil*, Val-d'Ajol *collège*, M. Lambert le tire de *cella* loge, cellier, et plus spécialement de *cellarium* nom génériq. des greniers. Villon *Grand Testament* CLXV : Cy gist et dort en ce sollier... p. 94 édit. P. Jannet 1867, traduit au Gloss. par « plancher ». Ventron *solè* grenier à foin. Le *Magas. pitt.* 1838, p. 387 col. 4 donne le nom propre « *Solier*, terre-plain (sic) et galerie supérieure des murailles ; étage d'une maison, chambre haute, grenier. » DU CANGE : « 1. *Solarium* domus continuatio, vel cubiculum majus ac superius [tabulatum] *Soler* germanis. », et plus bas : « Angli *The solar* appellant viliorum et non elegantiorum cameram » Voir *Soma* ci-dessous.

SOLIÉ (so-lié) v. a. exposer et faire sécher au soleil. Le Tholy *sloi*. Cpr. le fr. *enseleiller* si fréquemment employé depuis q. q. temps par nos meilleurs écrivains, notamment M. A. THEURIET.

SOLIÈRE (sò-liér') s. f. salière.

SOLIDITÉ (sò-li-di-tè) s. f. solidité.

SOLOPE (sò-lô-p') s. f. salope.

SOMA (sò-ma) s. masc. jachère. Bourg. *somars* s. m. rare, temps qui suit immédiatement la récolte des blés, où les terres se trouvent en *somar* ou en *sombre* pour rester en jachères ou recevoir un premier labour qu'on nomme *sombrer*. Ce temps correspond à l'époque de la rentrée des récoltes au grenier nommé *soule* dans le Doubs, *soulie* à Arbois, moment où les gerbes chargées sur les chariots y sont maintenues par des cordes appelées *soayes* dans le Val de Miège, *souaia* dans d'autres localités. La paille enfin est nommée *soul* en divers lieux, et les jachères dans la Haute-Saône sont appelées *sombres*. Tous ces mots sont encore en usage. Trois fois l'an, l'une en *vayn*, l'autre en *caresme* et l'autre en *somars* Déy. *Voc.* ; anc. fr. « *chaumart* s. m. terre inculte, jachère... » GODEFROY.



Val-d'Ajol *sombre*, premier coup de charrue donné à une jachère, et *sombra* donner ce premier labour.

1. SON (son) s. m. sommeil : *j'ai fât in boé son*. Il est féminin à Hadol. Suisse rom. *sonno* Bridel.

2. SON s. m. son, bruit (commun avec le franç.)

SONDÈ (son-dè) v. a. sonder.

SONHHÈYE (son-hhè-y') Sanchey, commune. En 1594 *Sanzey*, *Doc. Vosg.* IV p. 208 ; s. d. *Xanchez*, *Sanché* Lep. et Ch. p. 476, col. 4.

SÔNNE (sô-n') loc. *fâre sonne* faire semblant. Cpr. *sonnè* sembler, *r'sonnè* ressembler. Vagney *honnei*, *hhonnei* sans doute, *hhonnei qu'ô* il semble que oui PÉTIN ; La Bresse *sôna* sembler. Bourg. *r'sannai* ressembler.

SONQUE (son-k') ou SONGUE plus conforme à l'origine qu nous assignons à ce mot. Adj. des deux genres. Seul, unique dépareillé, impair. Vagney *saugue* Pétin ; Saint-Amé *saugue* ; bourg. *sangle* Mignard ; vient de *singulus*.

SOPE (sô-p') s. f. soupe.

SOQUÈ (sô-kè) v. a. tuer raide, assommer du coup. St-Amé *soqua* Thiriat. M. Bonnardot, lettre du 6 déc. 82, me dit que ce mot se rattache à l'anc. fr. *souquer* qui se rattache lui-même à *souche* de bois. Ne serait-ce pas aussi un doublet de notre *zoquè* ?

SORCELL' LIE (sor-sél'-li) s. f. sorcellerie.

SORCIER fait au féminin sorcière.

SORGENT (sor-jan) s. m. sergent ; fig. sergent, davier du menuisier.

SORGOT (sôr-gô) s. m. cahot. Doubs et Bourg. *sargot*, cahot ; *sargouler* secouer DARTOIS qui ne cite pas d'étymol. Besançon *sorgot* Belamy ; Saint-Amé *hargot*, Val-d'Ajol *sergot*, Landremont *hargat*, Lay-St-Remy *halgot*, Le Doubs *sargot* Beauquier qui donne la note suivante : « en prov. *sargotar* signifie bredouiller, jargonner. Nous remarquerons que cette communauté de signification entre les défauts de la marche et les défauts de la parole est assez fréquente. Ne dit-on pas qu'on

a. fait un *lapsus* une chute, pour indiquer qu'on s'est trompé de mot ? Nous verrons de même un peu plus loin le mot comtois *trateler* tituber expliqué par l'ital. *tartagliare* qui veut dire bégayer, bredouiller. Le radical qui a formé *sargot* et *sargoter* se trouve assez exactement dans le bas latin *salebrosus*, cahotant, qui par le changement de l'*l* en *r* et du *b* en *v* puis en *g*, a bien pu produire notre mot comtois (*sarbrosus*, *sarvosus*, *sorgosus*). Ventron a *sargot*. Diez *Gramm.* II p. 373 cite le prov. « *sargotar* baragouiner » mais sans étym. Savigny *hargot* s. m. saut que fait une voiture sur un chemin raboteux ; au fig. accident grave qui met en péril une famille ou une fortune ; évènement heureux p. ex. un gros héritage ; la plus grosse partie achevée d'un ouvrage long et difficile COLLOT ms.

SORGOTÈ (sor-gô-tè) v. n. cahoter. Savigny *hargotè* secouer vigoureusement, COLLOT ms.

Sòs (sò) sans, prépos.

SÔRT (sôrt) s. m. sort.

SOTE (sò-t') s. fém. sentier. Savigny *satte* ; cpr. le franç. *sente*, Lemmecourt *sonteil*. En 1172 *sente*, *Doc. Vosg.* VII p. 8. Le *Ps. de Metz* XXVI, 47 *sente* Bonnardot.

SOTRÉ (sô-tré) s. m. 1<sup>o</sup> tourbillon d'air, dit aussi *fouy'tot* v. c. m. 2<sup>o</sup> lutin qu'on accuse d'enchevêtrer les crinières des chevaux ; 3<sup>o</sup> feu follet. *Poë d'sotré* barbe toute jeune, que le rasoir n'a pas encore touchée, poil follet. Gloss. mess. *satré* ; Val-d'Ajol « *sotré* pour *sautré* de saltare ; ailleurs *sautray*, cauchemar ; dans certaines localités on l'attribue aux *dusiens* (incubi) ; *sotré* se dit q. q. f. pour *setiau*, dérivé de sot, LAMBERT ; Savigny *sotré*, écervelé, léger de caractère, aimant à lutiner COLLOT ms.

SOTRÈ (sô-trè) s. m. sorte de mélange d'herbes hachées, mousses etc. utilisés en plafond dans les écuries.

SOTT'MOT (sot'-mò) adv. sottement.

SOUCI (sou-si) s. m. cil des yeux.

SOUDART (sou-dar) s. m. soldat. Le Valtin *soudaire* Lepage *Stat.* 2 p. 527, col. 2. qui donne un lieu dit appelé *fin des*

*soudaires*, parce que suivant la tradition un combat y fut livré. Fribourg *soudart*, Suisse rom. *sudart* Bridel ; Les Fourgs *souda* Tissot, Besançon *suddi* Belamy ; Jura *soudai* Gindre. Régnier a encore *soldart* Ep. I, v. 126.

SOUDÈ (sou-dè) v. a. souder.

SOUDOU (sou-dou) s. m. soudeur.

SOUÈ (souè, monosyllabe) v. n. suer ; Raon-a-B. *siè*

SOUESSE (souè-s') s. f. suée.

SOUFFRI (sou-fri) v. n. souffrir.

SOUHAT (sou-hâ) s. m. souhaite.

SOUHATIE (sou-hâ-tiè) v. a. souhaiter. Ps. de Metz *sohaidier* LXXVII, 33, BONNARDOT.

SOULAGÉ (sou-lâ-jè) v. a. soulager.

SOULAG'MOT (sou-lâ-j'-mò) s. m. soulagement.

SOULÈ (sou-lè) v. a. souler, enivrer.

SOUL'VÈ (soul-vè) v. a. soulever.

SOLON (sou-lon) s. m. ivrogne.

SOMOTTE (sou-mo-t') SOUMETTE (sou-mèt') v. a. soumettre.

SOUPÇONNÈ (soup'-sò-nè) v. n. soupçonner.

SOUPÇONNOUX, OUSE (soup-sò-nou, oùs') subst. (rare), soup-conneur, euse.

SOUPESÈ (sou-pe-zè) v. a. soupeser.

SUPIRAU (sou-pi-rô) s. m. soupirail.

SOURCE (sour-s') s. f. dicton : *faut nollè ai lai source pou aiwoé d'lai boine eauve* il faut aller à la source pour avoir de la bonne eau.

SOUS-LOUÈ (sou-lou-è) v. a. sous-louer ; plus rare cependant que *surlouè*.

SOUS-OFFICIER (sou-zô-fi-siè) s. m. sous-officier.

SOUS-VENTRIÈRE (sou-van-tri-è-r') s. f. sous-ventrière ; au fig. fam. ceinture ; 3<sup>e</sup> ironiq. écharpe du maire, de l'adjoint.

SOUTÈNEMOT (sou-tèn'-mò) s. m. soutènement.

SOUTIÉ (sou-tiè) s. m. peu commun, soutien.

SOUTIRÉ (sou-ti-rè) v. a. soutirer.

SOUT'NABE (sout-t'-nâ-b') adj. rare, soutenable.

SOUT'NI (sout-ni) v. a. soutenir.

SOUYES (sou-y) s. f. plur. branches non fagotées. Vouxei  
*souille* s. f. partie superficielle d'une forêt. Franç. *souille* lieu  
bourbeux, où se vautre le sanglier. Berry *souille* Littré ; Allain  
*souille* Adam ; cf. bourg. *soûe*, *soûye*, tecq à porcs.

SOV'NANCE (so-v'-nan-s') s. f. souvenance, souvenir.

SOVON (sò-von) s. m. savon.

SOVOU (sò-vou) s. f. saveur, fumure d'un champ : *r'tiré ses  
sovous* conserver un terrain pris à bail pendant un temps assez  
long pour pouvoir en retirer au moyen des récoltes succes-  
sives l'équivalent de l'engrais répandu.

SOVOUNNAIGE (sò-vou-né-j') s. f. savonnage.

SOVOUNNÈ (so-vou-nè) v. a. savonner.

SOVOUNNETTE (so-vou-nè-t') s. f. savonnette, montre à  
double boîte, sans verre.

SOVOUNN'RIE (sò-vou-n'-ri) s. f. savonnerie.

SOVOURÈ (sò-vou-rè) v. n. et v. a. savourer.

SÔYE (sò-y) s. f. seille ; voy. *Sé. Comtois soille* Dartois.

SOYÉ (sò-yé) v. a. faucher ; scier. Jura, Doubs, H.-Saône  
*sèy*, *seyie*, *sayie*, *sèhi*, *sahi* faucher DARTOIS ; bourg. *soyé*, *soïé*  
Mignard. Villon, Ballade des povres housseurs p. 119 éd.  
Jannet donne *soyer* : « ce n'est que jeu de bled soyer, et de  
prez faulcher, vrayment ». Charte de Charmes en 1269 *soier*  
Lep. et Ch. II p. 401, col. 4, et *soillier* q. q. lignes plus bas  
ibid. Bourg. *soier*, *soyer*, v. a. commun, faucher, du lat.  
*secare*. . . . en patois de la Franche-Comté on dit *seyé*, *seyié*,  
*sèhi*, *sahi*. . . Déy, *Vocab.* En 1397 *seier* Doc. Vosg. I p. 6.  
Au XIII<sup>e</sup> s. *soieir* id. p. 175. En 1366 «... *soier* id. II p. 205.  
En mars 1269 *soier* id. VII, p. 31 et plus bas, même page  
*soillier*. Marcilly-le-Hayer (Aube) a un lieudit *Champ-soyé* :  
« *soyer* voulait dire couper le blé avec la faucille » (L'abbé  
Garnier *L'homme préhistorique dans l'Aube* p. 104, note, dans  
les Mémoires de la Société académique de l'Aube, année  
1884, Troyes, Lacroix. Metz après 1280 « *soillier* les bleifs »  
et *soiez* au part. passé BONNARDOT, *Doc. dr. cout.* p. 18 et 25.

Savigny *sayi* faucher, *séyi* fauciller, COLLOT ms. Voir *Céye* ci-dessus.

SÔYÉ (sô-yé) v. a. souiller.

SÔYON (sô-yon) s. m. souillon. Domgermain *seilgnon* Adam.

SOYON (sô-yon) s. m. petite seille de bois, dont l'anse est formée par une douve prolongée et percée d'un trou. Diminutif de *sôye* (v. c. m.). Vagnev *saion* Pétin ; Goviller *sahier* sorte de petit baquet en sapin de la dimension d'un seau, avec lequel on trait les vaches et on porte à manger aux porcs OLRV. Les Fourgs *saillon* Tissot qui cite le vx-fr. *seille* et le prov. *selhoun*. Savigny *sayé* seau, *sayatte*, sapine COLLOT ms.

SOYOTTE (sô-yò-t') s. f. 1° scie ; 2° laiches à port raide et ferme, à feuilles planes, notamment le *Carex ampullacea* et le *C. vesicaria*. Au genre s'appliquent : Ban-de-la-R. *sayatte*, Gerbamon *seyatte* ; au *C. pulicaris* L. Cleurie, Synd., Saint-Amé *séyatte*, *ségautte* et *séyatte* Thiriât, 107 qui ajoute en note : « on désigne dans nos patois sous le nom de *séyatte*, *séyatte*, *ségautte* toutes les laiches et les graminées qui sont dures et rudes : *séyatte* signifie petite scie. » A Cornimont *séyatte* s'applique au *Carex* puce *Carex pulicaris* L.

SOYOU (sò-you) s. m. scieur, faucheur. En 1366 *saours* au plur. *Doc. Vosg.* II p. 205 ; Metz XIV<sup>e</sup> s. *seilor*, *soiour* scieur, moissonneur BONNARDOT *Doc. dr. cout.* p. 56 et note 7.

SOYURE (sò-yù-r') s. f. sciure.

SOZAINE (sô-zè-n') s. f. seizaine.

SÔZE (sô-z') adj. num. card. seize ; en 1296 *sauze* *Doc. Vosg.* IV page 69.

SOZIÈME (sô-ziè-m') adj. ord. seizième.

SPÉCULÈ (spè-ku-lè) v. n. spéculer.

SQUÉ (ské) adj. drôle, bizarre, original, fantasque. Ce mot s'emploie absolument, et non-seulement dans la phrase négative : *in squé hôme*, *ène squée géot*. M. Jouve *Coup d'œil* p. 62 : *in squé*, un je ne sais quoi. Cette traduction était déjà donnée dès 1842 par M. PÉTIN « *s'qué*, je ne sais quoi ; *in s'qué*, un je ne sais quoi, s. m. ». Saint-Amé a aussi

*s'qué* adj. je ne sais quoi, qu'on ne peut définir, souvent dit en mauvaise part : *enne s'qué geot* une personne qui n'est pas aimable, ou qui paraît suspecte THIRIAT *Cleurié* 1869 p. 450 ; Le Tholy *squè* désagréable, disgracieux ADAM ; Ventron *sèquè* bizarre.

S'RINÉ (s'ri-nè) v. a. seriner.

STATIONNÉ (sta-siô-nè) v. a. stationner.

STAUX (stô) s. *masc.* plur. stalles du chœur. DU CANGE : « *Staulus stallus, sedes canonicorum vel monachorum, in choro ecclesiæ, nostris Stalle.* »

S'TÈ POËT (s'tai-poué) adv. peut-être. Gérardmer *steu* Potier in Jouve ; Vagney *seto, stto* Pétin. Vosg. de la plaine *stepoi*. Je soupçonne fort ce vocable d'être une contraction de *s'tait* si était, si c'était, en ce cas il faudrait modifier l'orthographe ; mais nous devons respecter les précédents. Val-d'Ajol *stè-pouant* pour *si ç'ta è pouant* si c'était à point. De même bien *è pouant* bien à point, convenablement.

STÈRE (stè-r') s. m. stère.

STRICTÉMOT (s'trik'-té-mò) adv. strictement.

STRINGUÈ (strin-ghè) et S'RINGUÈ (s'rin-ghè) v. a. seringuer.

STRINGUE (strin-gh' ou k') s. f. seringue.

STUPIDITÉ (stu-pi-di-tè) s. f. stupidité.

STUPID'MOT (stu-pi-d'-mò) adv. stupidement.

SU (su) prép. sur. La Bresse *xu* (pron *hhu*) X\*\*\* *Prov. inéd.* n° 4 ; *khu* (id. Noël ms. 2) ; Cambrai *sus*, *Magas. pitt.* 1864 p. 264 ; Ille-et-Vil. *sus* Decombe.

SUBITEMOT (su-bit'-mò) adv. subitement.

SUBSISTÈ (sub-sis-tè) v. n. subsister.

SUBTILISÉ (sub-ti-li-zè) v. a. subtiliser.

SUBTIL'MOT (sub-ti-l'-mò) adv. subtilement.

SUCCÉDÈ (su-ksé-dè) v. a. succéder.

SUCCOMBÈ (su-kon-bè) v. n. succomber.

SUCÈSION (su-sè-sion) et SUCCESSION comme en français s. f. succession.

SUFFISAMMOT (su-fi-zâ-mò) adv. suffisamment.

SUFFOQUÈ (su-fô-kè) v. a. suffoquer.

SUGGÈRÈ (sug-jé-rè) v. a. suggérer.

SUGNÈ (sù-gnè) v. n. enfantin, pleurnicher. Vagney *seunié*, *sûnei* Pétin ; Val-d'Ajol *suegner* M. Lambert, qui rapproche le wall. *haigner* ; Ramerupt *suter* Thévenot.

SUICIDÈ (s') sui-si-dè) v. réfl. se suicider.

SUJÉTION (su-jè-sion) s. f. sujétion.

SURBAYE (sur-ba-y') s. m. sous-bail. Voy. *Surlouè* ci-dessous, et la remarque.

SURLOUÈ (sur-lou-è) sic ! sous-louer. Curieux exemple de corruption.

SURNOÈS, OÈSE (sur-nouè, oué-s') adj. sournois, oise.

SURPENRE (sur-pan-r') v. a. surprendre.

SUPPLÉMOT (su-plé-mò) s. m. supplément.

SUPPLIÉ (su-pli-é) v. a. supplier.

SUPPÔRT (su-pôr) s. m. support.

SUPPOSÈ (su-pô-zè) v. a. supposer.

SUPPÔSITION (su-pô-zi-sion) s. f. supposition.

SUPPOTÈ (su-pou-tè) v. a. supporter.

SUPPRIMÈ (su-pri-mè) v. a. supprimer.

SUR, SURE cité pour Landremont *hkur* Adam ; Uriménil *hhu* fam. et exotique ; Le Clerjus et Ruaux *hhu* ; La Bresse *khure* (prononcer *hhure*).

SURCRUTE (sur-kru-t') s. f. choucroute. Dommartin-les-R. *surcrute* Thiriat ; Vexaincourt *sircrouîte* ; cpr. le suisse *soûr* sur, donné par SCHELER v<sup>o</sup> *Choucroute*. L'orig. *sur* de l'all. *sauer* et *kraut* chou est bien connue.

SURENCHÈRE (sur-an-ché-r') s. f. surenchère.

SURFARE (sur-fâ-r') v. a. surfaire.

SURLOND'DÉMAIN (sur-lond'-dé-main) s. m. surlendemain.

SUR'MOT (sûr'-mot) adv. sûrement.

SURNÒ (sur-nò) s. m. surnom.

SURNOMMÈ (sur-nó-mè) v. a. surnommer.

SURPAISSÈ (sur-pè-sè) v. a. surpasser.

SURPENRE (sur-pan-r') v. a. surprendre.

**SURPRISE** (sur-pri-h', ou hli') s. f. surprise.

**SURETÈ** (sù-r'-tè) s. f. sûreté.

**SURVÉNI** (sur-vé-ni) v. n. survenir.

**SURVIVE** (sur-vi-v', ou f') v. n. survivre.

**SURWOYANT** (sur-ouò-yan) s. m. surveillant.

**SURWOYÉ** (sur-ouò-yè) **SURWOÏYÉ** (sur-ouè-yè) v. a. surveiller.

**SUS** (en) loc. adv. en sus.

**SUSPECTÈ** (sus'-pek-tè) v. a. suspecter.

**SUSTENTÈ** (sus-tan-tè) v. a. sustenter. En 1404... et pour la sustentation dudit maistre *Doc. Vosg.* I p. 197 ; en 1789 se *substanter* id. I p. 160.

**S'VÈ, S'VÈTE** (svè, èt') adj. semblable. Vic *sfè* Jouve *Rec. nouv.* ; La Bresse *sevait* Adam.

**S'VÒT** (s'vò) **SÉVOT** (sé-vò) adv. souvent.

## T

**TABATIÈRE** (ta-ba-tié-r') s. f. tabatière ; fig. fam. *deuvdr sai tabatière* en parlant du chien qui a lâché un vent.

**TABERT** (ta-bér') prénom d'homme, q. q. peu enfantin, Albert.

**TABLETTE** s. f. espèce de bonbon carré ayant cette forme.

**TACHÉ** (tà-che) v. n. tâcher, s'efforcer, Dommartin-l.-R. *tachi* Richard.

**TAD** (tà) adv. tard.

**TAICHE** (tè-ch') s. f. tache, abondance d'une denrée dans un champ, un pré, trochée. M. BEAUQUIER, v<sup>o</sup> *Tache*, dit que dans le vx-fr. tache signifie place, endroit ; on peut ajouter, marque.

**TAICHÉ** (tè-ché) v. a. tacher.

**TAICHOT** (tè-chò) nom de bœuf, de taureau, litt. tacheté, moucheté. Ventron *tailché*. Orig. *taiche*, tache. Suisse rom. *tsaille, djaïlle* Bridel.

**TAIFF'TAIS** (tèf'-tè) s. m. taffetas.



**TAINCHE** (tain-ch') adj. étanche. Razey *tinche* Adam ; Savigny *étainche*.

**TAIPIS** (tè-pi) s. m. tapis.

**TAIPISSÉ** (tè-pi-sè) v. a. tapisser.

**TAIPISSERIE** (tè-pi-s'-ri) s. f. tapisserie.

**TAIRAUD** (tè-rô) s. m. taraud.

**TAIRAUDÉ** (tè-rô-dè) v. a. tarauder.

**TAIYS** (tè-yi) s. m. taillis.

**TAMBOURINÉ** (tan-bou-ri-nè) v. n. tambouriner.

**TAMISÉ** (ta-mi-zè) v. a. tamiser.

**TAMPONNÉ** (tan-pó-nè) v. a. tamponner.

**TANCÉ** (tan-sé) v. a. tancer.

**TANIS'** (ta-nis') prén. d'homme, Stanislas.

**TANNÉ** (ta-nè) v. a. tanner.

**TANNÉ** (tau-rè) v. n. se dit de l'animal gonflé par excès de nourriture tendre et verte, ou par engorgement. Je ne sais si l'on peut rapprocher le suisse rom. *tard* gâter, endommager, causer un défaut corporel chez un animal **BRIDEL** ; Le Tholy a cependant : *târè* se dit des animaux qui gonflent **ADAM** p. 287 ; on pourrait aussi songer au franç. *tarer*. Savigny *târè* gonflé par les gaz de l'herbe verte, surtout de trèfle **COLLOT** ms.

**TANTETTE** (tan-tè-t') et **TANTIN** (tan-tin) s. f. dimin. de tante, usité aussi comme *onkin* (voy. ce mot) pour parler à des personnes âgées, non parentes. Cette forme est intéressante à relever : *tantin* est le vx-fr. *antin*, *antain*, cas régime d'*ante* (tante). Cfr. éve-ain, ide-ain, ade-ain, pute-ain, aye-en, etc., **BONNARDOT** ms. Ille-et-Vil. *tantine* tante, Decombe.

**TANTÔT** a l'*ô* résonnant.

1. **TAPÉ** (ta-pè) v. a. fam. taper.

2. **TAPÉ** (tà-pè) v. a. battre le linge ; comprimer le fumier sur la voiture ou d'autres objets.

**TAPEUR** (tà-peur) s. *fém.* battoir, palette de bois dont se servent les laveuses pour battre le linge mouillé. Saint-Amé *tapoure* Thiriat. Orig. *tâpè*.

TAQUE (ta-k') s. f. q. q. fois en forme de fourneau, chauffé par le feu de la cuisine, mais donnant sa chaleur au « poêle ». St-Amé *taque* cheminée servant de poêle THIRIAT. Yonne *taque* s. f. plaque de fonte : la taque de la cheminée JOISSIER.

TAQUINÉ (ta-ki-nè) v. a. taquiner. Ventron *tacouna*.

TARABUSTÉ (ta-ra-bus'-tè) v. a. fam. tarabuster. Suisse rom. *tarabusta* Bridel ; Les Fourgs *tarabustai* Tissot qui cite le vx-fr. *arabuster* importuner, tourmenter.

TARDÉ (tar-dè) v. n. tarder.

TARIFÉ (ta-ri-fè) v. a. tarifer.

TARRE (tà-r') s. f. terre ; *grasse tarre* terre glaise, *boène tårre* humus ; La Bresse *tièrre*. Voy. un grand nombre de formes de *tarre* au mot *Cmot. rétarre*.

TASIE (ta-zi) prén. de femme, Anastasie.

TASSÉ (tà-sè) v. n. tasser.

TATAN (ta-tan) s. f. enfantin, tante.

TATE (tà-t') s. f. tarte. Vouxey *tâtîè*.

TATÉ (tà-tè) v. a. tâter.

TATE-VIN (tât-vîn) s. m. tête-vin.

TATINE (tà-ti-n') prén. de femme, Catherine. Als. *taitine*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 215.

TATINÉ (ta-ti-nè) v. a. manier sans nécessité, retourner dans les mains sans but, souiller.

TATONNÉ (tà-tò-nè) v. n. tâtonner.

1. TATOUYE (ta-tou-y') s. f. volée de coups, rossée. Belfort *toutouille* Beauquier et Courbis ; le vx-fr. *tatoiller* qui vient de titillare, formerait litote.

2. TATOUYE (ta-tou-y') s. f. fam. babil, parler abondant, « langue bien pendue ». L'italien *tartagliare* balbutier, bégayer, bredouiller me paraît bien être le même mot, d'autant plus que notre mouillement *y* correspond bien au *gl* italien, qui lui aussi correspond à *ill* fr. ; Allain *tatouille* Adam.

TAUDION (tò-dion) s. masc. maison mal tenue, malpropre, ou de réputation équivoque. Mailly. *taudion* femme mal arrangée ; cpr. le franc. *taudis* dont il semble un péjoratif.

TAURÉ (tò-ré) s. m. taureau. Val-d'Ajol *touré* taureau, *tou-*

*ra*khé génisse. Cornimon *taurela* v. n. action d'une vache en chaleur qui saute sur les autres vaches. Bourg. *tourie*. Le *Ps. de Metz* XXI, 42, donne *taurel* Bonnardot.

TAUVE (tô-y') s. f. table ; d' *tauvé s'aïttoyé* v. réfl. s'attabler. Malavillers *tauille*, de Puymaigre. Cpr. le fr. *taulier* tablette sur laquelle on présente les portions aux religieux dans certains monastères ; comtois *taule* Dartois ; Bourg. *taule* Mignard. Morvan *tauille* ; Vouxei : *voici c'mot qu'dejon* *ta*. (Le meilleur *ville : lai tauye fat le paquis* la table fait le paquis. Paris, c'est sens à donner à ce dicton, connu au loin, même à *taignez* celui-ci : mangez, buvez, mettez-vous à l'aise, ne *ta*ye, pas). *Ps. de Metz* XL., 10 *tauble* Bonnardot. Savigny *ta* table, et *tauyâye* table à nombreux convives, COLLOT ms.

TAVI (ta-vi) prén. d'homme, Octavien.

TAXÉ (ta-kse) v. a. 1° taxer ; 2° injurier.

TAYANT (tè-yan) s. m. taillant.

TAYÉ (tè-yé) v. a. tailler.

TAYEUR (ta-yeur) s. m. tailleur : *pormotéye* vieillit.

TÉ (té) pron. pers. te.

TÉCE (té-s') s. fém. tas de foin sur le grenier. Suisse rom. *tetsche*, *totsche*, *toche* où il signifie aussi tas de bois, de pierres BRIDEL qui le tire du celt. *tess* tas REMILLY ; *têhe* Rolland ; Gray *tesse* f. gerbier dans les champs DARTOIS qui le rapproche du bas-breton *taesse*. Allain *tesse* Adam ; Vienville *tèhhé* tas Adam. Barisey la côte *tesse* Olry ; Yonne *tisse* s. f. quantité de gerbes de blé rentrées et empilées dans la grange JOISSIER. Vagney *tesse* Pétin ; Ventron *teçon* s. m. tas de foin. Val-d'Ajol « *teisse* s. f. entasse » LAMBERT. Savigny *tahhé* gerbes de blé ou d'avoine entassées sur le grenier COLLOT ms. Dounoux, franç. pop. *tisse* s. f. tas de foin rentré.

TÉDU, UE (té-du) part. passé de *dêteinde* éteindre ; remarquez l'aphérèse.

TÉ (té') adj. tel, *tel l'un*, *tel l'autre* tel l'un, tel l'autre.

TÉGNÉ (s') té-gné) v. réfl. se colleter, se frapper. Belfort *tignée* se tigner BEAUQUIER. Doit tenir à *tignon*. Savigny *s'teugni* COLLOT ms.

TEHH'RAND (té-hh'-ran) s. m. tisserand. Fillières *teucherand* ; Landremont *tehherand* Adam ; Savigny *tahherand* .

TEINE (tè-n') s. f. teigne.

TELL'MOT (tel'-mò) adv. tellement. Il n'est pas rare d'entendre la redondance *si tell'mot* .

TÉMOI (tè-moué) s. m. témoin.

TEMPÉRAMMOT (tan-pè-râ-mò) s. m. tempérament.

TEMPÊTÈ tan-pè-tè) v. n. tempêter.

TÉNAYE (té-nè-y') s. f. tenaille.

TÉNÉ (té-né) ! cri au jeu de la *guiche*, invitation, avertissement donné à son adversaire par celui qui tient la *guiche* et la palette M. PÉTIN a *tainei* inviter, presser. On peut aussi rapprocher notre patois *téni*, retenir. Doubs *quenet* ou *folet* jeu du bâtonnet BEAUQUIER. Montbéliard *pivet* petit bâton en forme de fuseau que lancent les enfants BEAUQUIER id. Als. *quiné* ou *quinet* ROESCH.

TÉNÉBRES (té-né-br') s. f. plur. ténèbres.

1. TÉNI (té-ni) v. n. répandre la litière. Doubs et Jura *retrainnai*, *retrounâ* étendre la litière DARTOIS, qui les tire de *stramen* litière, et *sterno* étendre par interméd. de *étran* étrain, paille, litière. Du CANGE : « *estramen* stramentum culcita, Gall. *Paillasse* ». Anc. fr. « *esternir*, *sternir* : verbe act. étendre, renverser... joncher, tapisser ; H.-Norm. *éternir* étendre de la paille sous les bestiaux, part. passé *étérni* dispersé, en désordre : elle laisse tout *étérni* dans s'maison » GODEFROY. Saint-Amé *khterni* ; Le Tholy *sterni*, *stenni* Thiriât : Saint-Amé *sterni* Adam ; Ventron *ehhterni* ; La Bresse *khterni* et le subst. *khternine* litière. Savigny *tani* verbe, et *tanure* litière.

2. TÉNI (té-ni) v. a. tenir : conjug. *Gramm.* p. 405 ou 61 ; v. réfl. *s'téni* s'abstenir, rester tranquille. On dit d'un enfant remuant *é n'sérot s'téni* ; *tiès-tu ! tiès-tu donc !*

TÉNIÉ (té-nié) v. n. éternuer. Vagney *khlègné* ; Remilly *térni* Rolland ; La Bresse *khtanier* ; Le Tholy *stènoué* ; Mailly *tanouer* Adam.

TÉNIESSE (té-niè-s') s. fém. éternement.

TENRE (tan-r') adj. tendre. Le *d* intercalaire est absent du patois. Dombrot-s-V. cadastre A : « La tanratte » pat. de même, terre mouvante, humide, fraîche. Metz *tenre* ; bourg. *turre* dans les Noëls de La Monnoye.

TENRE-ROUGEOTTE (tan-r'-rou-jôt') s. f. variété de pomme tendre et rougeâtre. Dommartin-a-B. a le même mot. Gérardmer a *rojotte* : fruit rouge arrondi, chair un peu farineuse, un peu acide.

TENTÈ (tan-tè) v. a. tenter.

TÉNURE (té-nù-r') s. f. litière.

TÉRETTE (tè-rè-t') s. f. crécelle ; fig. babil exagéré : *quée téréte qu'elle ai !* Fillières *tartalle* Clesse. M. le Dr Hecht *Mém. Acad. de Stanislas* 1882 p. 133 et note donne « *cliquette* ou *tartelle*, *térette*, *crécelle*, *castagnette* » ; en rouchi on disait fréquemment d'une femme babillarde : *al a ben ermue s'n escalète* elle a bien fait aller sa langue GODEFROY, v<sup>o</sup> *Eschelete* qui ajoute : « dans l'Artois. dans le district de Valenciennes et dans la Picardie, le mot *écalette* a encore le sens de *cliquette*, *castagnette*, *crécelle*. »

TÉRIA (té-riá) s. m. chicaner, railleur. Tient à *térié* ; voy. ce verbe. Vagney *tairiou* Pétin. Savigny *tarié*, *esse* qui remue sans cesse COLLOT ms.

TÉRIÉ (té-rié) v. a. contrarier, chicaner, railler, tourmenter, irriter. Vagney *tairié* Pétin. Psautier de Montebourg *entarier* irriter P. MEYER, *Romania*, 1873 p. 139. Diez *Gramm.* I p. 296 cite un vx-fr. *tariet*, néerl. *targen*. Si le néerlandais a cette signification, ce serait une bonne étymologie à proposer. M. ADAM p. 47 ne voit dans notre mot qu'une aphérèse : « contrarier, b.-lat. *contrariare*, *térier* à Pexonne. » M. GODEFROY : « *atariance* s. f. colère, *atarier* v. a. provoquer, irriter, courroucer, cf. *tariet* » et plus bas « *detarier* v. a. tourmenter. » Savigny *tarii* (i mouillé) remuer continuellement, ne pas tenir en place ; se dit des hommes et des animaux, COLLOT ms.

TERMINÉ (ter-mi-nè) v. a. peu commun, terminer.

**TERRAISSE** (tè-rè-s') s. f. humus, limon, recueilli habituellement sur la grand'route.

**TERRIBLÉMOT** (ter-ri-blé-mò) adv. terriblement.

**TERRIN** (tè-rin) s. m. terrain. Fontenoy *terreye*.

**TERRINE** (ter-ri-n') s. f. terrine.

**TERRIBE** (ter-ri-b') adj. terrible.

**TESTAMOT** (tés-tâ-mò) s. m. testament.

**TÊTE** (té-t') s. f. tête : *çai baye ai lai tête* cela monte à la tête ; *tête do lèye* chevet ; *s'toquè lai tête d'aivo q.qu'un* se concerter avec quelqu'un, (à Saint-Amé *s'taqua lè tête* Thiriat) ; *peute tête* se dit généralement des enfants qui ont la teigne (affection cutanée de la tête). Vouxey a le dim. *tétote* : *rouge tétote*, *pierrotte au vole* (ventre), *boussotte* (brindille) *au cul*, *devine-lu* (le fruit de l'églantier).

**TÊTE-AI-CUL** loc. adv. fam. position de deux personnes dont l'une a la tête près des pieds de l'autre.

**TÊTE DÉ CHWAU** s. f. (litt. tête de cheval) espèce de pomme, allusion aux rainures accentuées du fruit. Hadol a le même mot, mais ne l'applique pas à la même variété.

**TÊTIÈRE** (té-tié-r') s. f. têtère du cheval, exclusivement employé dans ce sens.

**TÉTIN** (té-tain) prén. d'homme, Célestin, Augustin.

**TÉTU, UE** (té-tu) adj. tétu, ne.

**TEU** (teu) s. f. taupe grillon ; Savigny *tè*.

**TEUL'IE** (teù'li) s. f. tuilerie. Du CANGE a « *tegularia*, *tegularium*... *tiuellerie* et *tegularius*, qui *tegulas* facit, *tiueller* ».

**TEULON** (teù-lon) s. m. tuileau.

**TEULOTTE** (teù-lo-t') s. f. tuilette.

**TEUSSÉ** (teu-sé) v. n. tousser.

**TEUSSOT** (teu-sò) s. masc. (Hadol principalement) action de tousser : *el ai in boé teussot* il tousse vigoureusement.

**TÉVENAYE** (à Hadol) *fém.* se dit de celui dont la figure est tachetée de noir ou de bleu par suite de maladie, etc.

**TÉYÉ** (té-yé) v. a. tiller. Bourg. *tillai*, Mignard qui cite le comtois *tili*, le picard. *tile* partie intérieure de l'écorce de tilleul, dont on fait les cordes à puits.

TÉYOUSE (té-you-s') s. f. personne occupée à tiller le chanvre.

THANASE (ta-nas') prén. d'homme, Athanase.

THÉODÔRE (té-o-dôr) prén. d'homme, Théodore.

THÈRON (tè-ron) prén. de femme, Thérèse.

T'HHÉ (t'hhé) v. a. tisser, Fillières *teuchi*.

THIVOT (ti-yo) Le Thillot, commune. Anciens noms : 1344 *Teillot* Lep. et Ch. 2 p. 395 col. 2 et p. 506, col. 4 ; 1613 à *Thillot* id. p. 506, col. 2 ; 1704 *le Tillot* Jaillot, 1791 *le Thillot* Belleyme.

Le THÔLY (tô-li) Le Tholy, commune. S. d. *Tollit*, *Toly*, Lep. et Ch. 2. p. 507, col. 4.

TROVON (tò-von) Thaon, commune. En 1003 *Tadone* Lep. et Ch. 2 p. 448 col. 1 ; *ad Tadonem* ibid. p. 505, col. 1 ; 1724-1725 *Tavon* Bugnon ; 1704 *Tauon* Jaillot.

TI (ti) pron. pers. au rég. indir. Anc. franç. *toi*, date du XI<sup>e</sup> siècle.

TIA ! interj. pour appeler ou chasser les chiens.

TIAI (tiè) adj. clair. Ventron *tiai*.

TIAIHH' (tièhh') adj. des deux genres, clair ; fig. plaisant, de bonne humeur. Le Tholy *tièhhe* Adam ; Besançon *chia* Belamy ; Les Fourgs *cq'lla* Tissot.

TIAIHHOT (tiè-hhò) s. *masc.* clairière dans les champs cultivés, où la récolte fait défaut ; se dit notamment des champs de trèfle. Dounoux, Laménil (Arches) de même.

TIAIROT (tiè-rò) adj. *masc.* usité seulement dans *iaeu tiairo*t œuf à la coque, proprement « clairot » ; Savigny *tiairat*, à *tiairat* œuf clairot ; petit lait du fromage blanc et de la crème COLLOT ms.

TIAITÉ (tiè-tè) s. f. clarté. Bourg. *clatai* Mignard ; Besançon *cliata* Belamy ; Les Fourgs *cq'llartai* Tissot ; Savigny *quètiè* clarté, lampe.

TIAIVÉ (tiè-vé) s. *masc.* clavelée, claveau. Suisse rom. *hllaveleri* Bridel et *hllavalerie* Favrat.

TIANÉ (tià-né) nom d'homme, Etienne. Uriménil a un lieu dit « Les champs Tiane » Les champs Etienne. St-Amé *Tiane*, *Etiane*, *Tiennin* Thiriat.

TIÈS (tié) interj. pour s'adresser aux animaux signifiant litt. *tiens : dia jancé, tiés ! vélot, tiés !*

TIÈ (tiè) s. f. clef. Devinette : *qu'ost-ce qu'ost put tiè qu'lo jo ?*  
Jeu de mots sur *tiè* clef et *tiai*, *tiaihh* clair.

TIÈNNERRE (tié-nér') s. m. tonnerre, foudre. Laménil de même ; Arches *tiénârre* ; Dinozé *tinôrre* ; Fontenoy *tonère* ; Savigny *tannôrre*. M. Adam donne Champdray *t'nâre* ; Hamonville *t'nore*.

TIERCÉ (tier-sé) v. a. tiercer.

TIERCÉMOT (tier-sé-mò) s. m. tiercement.

TIEUCHE (tieu-ch') s. f. cloche.

TIEUCHOTTE (tieu-chò-t') s. f. clochette.

TIEUCHOTTE DÉ BERBIS s. f. (litt. clochette de brebis), siléné enflé *Silene inflata* Sm. Cleurie, Syndicat, Saint-Amé *keuchotte de berbis* Thiriat p. 77 ; La Forge, Le Tholy *cûchotte de berbis* (le groupe *cl* n'a pas produit le même mouillement métamorphique ci-dessus) ; Vagney *tieuchatte de berbis*. Genre *Campanula* : Bertrimoutier, Mortagne *kieuuchotte* ; Brouvelieures *kieu-chatte de brebis* ; Charmes *cuchatte*, Médonville *tiochotte* ; Raon-l'Etape *kieuuchottes* fém. plur., Sanchey *tieuchottes*, Saulxures *tieuchatte*, Ville *cûchotte*. La campanule à feuilles arrondies *C. rotundifolia* L. Sp. 232 : vosg. vulg. *clochette* Mugeot 192 ; *clochette commune* Berher 221 ; La Bresse *tieuchate de berbis* Thiriat 92 ; La Forge, Le Tholy *cûchotte* ; Gérardmer *kieuuchotte*.

TIEUP (tieup') s. m. nœud. Loc. *ai tieup serrant* à nœud coulant. Vagney « *tioppe atteloir, clouette* » est-ce le même ? Allain *tieupe* couple ADAM p. 23. Saint-Amé *hhtio*, Le Tholy *stio* Thiriat ; Ventron *hhtio* nœud avec mailles.

TIEUPPÉ (tieu-pé) v. a. cracher. Vouxey *tieufi* ; Bâle *ékieupai* cracher, vomir BRIDEL ; Val d'Illiez *ekopi* (auquel cet auteur donne pour orig. le lat. *expuere, exspuere*) ; Doubs *écopi, èquepi, aquepd* cracher, crachoter ; Besançon *racopai* rendre en buvant comme les petits enfants, *acoupere, còpere* gros crachat DARTOIS qui cite esp. et catal. *escupir*, langued. *excupi*, vx-fr. *escopir*, bas-bret. *skôpa* cracher ; Ventron *hquæupé* verbe, expéc-



torer la salive. M. GODEFROY v° *Escopir* dit : la langue moderne a gardé *escupir* saliver, cracher du bout des lèvres ou en serrant les lèvres et q. q. fois fig. cracher au nez de q. qu'un, l'insulter. Il est donné par Bescherelle et Poitevin, mais Littré et Duchez l'omettent comme trop peu usité. Il s'est pourtant conservé dans un grand nombre de patois. En Bretagne, Côtes du Nord on dit *écopier*. En norm. *copir* et *écopir* faire jaillir de la salive qui s'appelle *copisse* ; il y a une plante dite *herbe à l'écopisse*. Ce que le français dit « c'est son portrait craché » le Normand l'exprime par « *ch'est li tout recopi* » (Le Héricher). Le patois norm. a de plus *copissoter*, cracher souvent. Bas-Vendômois *écopier* ou *copier* cracher. Dans les provinces wallonnes, on dit *escopir* pour vomir, et *escopissement* pour vomissement. Fr.-Comt., Doubs, *écupi*, *èquepi*, *aquepa* cracher, crachoter ; Besançon *acouperé*, *coperé* gros crachat GODEFROY.

TIEUP'ROT (tieu-prò) s. m. crachat. Une formation analogue pour le français est l'anc. fr. « *chacheron* s. m. salive... » donné par GODEFROY.

TIEUVÈ (tieu-vè) v. a. cribler. Voy. *Tieuvot*.

TIEUVOT (tieu-vò) s. m. crible. Le Bagnard *etyèüva* balai (CORNU qui le tire de *scopam*) s'en rapproche-t-il ? Même observation pour le verbe de même origine *etyèüvo* de \**scope* balayer ? Le Bagnard a aussi *etyèüre* battre le blé (J. CORNU qui le tire d'excutere). M. Adam donne Allain *tiovotte* claie à sécher les fruits. Il serait fort possible que notre vocabie s'y rattache, il aurait alors pour origine \**clida*, *clia*. Le mouillement métamorphique *cl* = *ti* ne fait pas difficulté Savigny du reste a *tiôye* claie à faire sécher les fruits.

TIGNÒ (ti-gnò) TIGNON (ti-gnon) s. m. tignon, et sobr. masc. doit tenir à *tégné* (*s'*).

TIMBRE (tin-br') s. m. timbre.

TIMBRÈ (tin-brè) v. a. timbrer.

TIN (lo) tein) prén. d'homme, Augustin, Célestin.

TINOTTE (ti-nò-t') s. f. tinette. Le franç. a aussi la forme simple *tine*.

TINTAMARRE a l'in nasal propre au patois.

TINDE (tin-d', ou t') s. m. teindre, part. passé *tindu*, *ue*.

TINTE (tin-t') s. f. teinte.

TINTÈ (tin-tè) v. a. tinter, se contenter de faire frapper le battant d'un seul côté de la cloche, sans la sonner en volée.

TINTOU (tin-lou) s. f. teinture.

TINTURIER (tin-tu-riè) s. m. teinturier ; rare au féminin.

Tiò (tiò) s. m. tilleul. Genre *Tilia* et notamment le *T. platyphylla* : Ban-s-M. *tè* Adam, 375 ; Chatel *tiou*, *tio*, Cornimont *tia*, Fraize *kia*, Gerbamon *tia*, Luvigny et Vexaincourt *kio*, *kiot* Adam ; Médonville *tlot*, Ménil-en-X. *tia*, Mortagne *tioul*, Moussey, *kiot*, Padoux *tio*, Provenchères *kiot*, Ramonchamp et St-Baslemont *tio* et *tillot* Adam id. ; Raon-l'Et. *hho*, forme curieuse pour sa gutturale ; Romont *thiot*, Rouceux *tio*, Saint-Blaise-la-R. *tiyeu* Adam id. ; Totainville *tiot*, Tranqueville *tillot*, Ventron *tia*, Vexaincourt *kio*, Ville *tyot*, Wisembach *kid*. Ces formes sont intéressantes au point de vue du mouillement simple dans *tio*, *tio* etc., et du mouillement métamorphique dans *kio*, *kia*, etc. Vers 1338 Bruyères *tillel*, *Doc. Vosg.* I page 182. Savigny *tia*.

1. Tio (tiò) s. m. tilleul à petites feuilles *Tilia sylvestris* Desf. Charms *tiou*, Lémmeccourt *tlot sauvage*. Il est planté sur les promenades et au *Cours* d'Epinal. De là la dénomination que nos campagnards donnent à cette promenade de notre chef-lieu : *d'zos les tiòs* litt. sous les tilleuls. Cpr. *l'Unter den Liden* de Berlin. — Le cadastre de Saint-Amé Son B a le « champ du Thiate » en pat. *champ di tiate* champ du tilleul THIRIAT ms. Savigny *tiâte* montée courte mais raide du village de Rugney COLLOT ms.

2. Tiò (tiò) s. m. clou. Loc. *comptè les tiòs* [d'ène euhbe] litt. compter les clous d'une porte, se dit de la personne qui attend à la porte la rentrée du maître de la maison. Poés. pop. lorr. *quio* (4<sup>er</sup> Rec.) ; comtois *kiou* Dartois ; bourg. *kiou*, *cliou* Bonnardot ms.

TIOCHE (tiò-ch') s. f. clanche, loquet. Vouxey *tionche* et

*tienche*. M. Jouve cite : « *clanche*, loquet, de *klinken* », *Coup d'œil* p. 31. Saint-Amé *tianche* Thiriat ; Chatel *tionche* Adam ; Savigny *tienche*. Gloss. mess. *kieinche* ; Lay, Saint-Remy *clinche* Adam ; Littré donne le « wallon. *clîche*, *clichette*, de l'all. *klinke*, suéd. *klinka*, angl. *clinch*, loquet ». Diez *Gramm.* I p. 420 a le norm. *clanche*.

ТЮНННННН (tiõ hhi-hhi) s. m. cri de joie des conscrits et garçons. Suisse rom. *ioutzeihi*, *iutzeihi*, *ioutzi* pousser des cris de joie BRIDEL ; Vaud. *lutzeihi* même sens FAVRE. La Gruyère *itxi* (pron. *itchi*), pousser des cris de joie J. CORNU ; Le Doubs *iou,ou,ou*, Beauquier v<sup>o</sup> *Hupper*, *jupper*, qui rappr. le franç. *ioup la la* ; Saint-Amé *iouhkihhe* Thiriat ; Goviller *thie hou hou*, ! *thié houhou*, *hou ! hou* Olry ; Saulxures *iouhkihhe*, Thiriat qui nous apprend que c'est aussi le cri des montagnards vosgiens ; Doubs, Jura *iou*, *ioucoucou* Dartois qui rapproche le gr. *iô*, *iou*. Les Fourgs *you* cri de joie TISSOT qui cite d'après Honnorat le provençal *you*.

ТЮНАНГ (ô) tiò-nan) part. passé de *tionè*, en biais, de biais, obliquement ; litt. en inclinant.

ТЮНÈ (tiò-n') adj. qui est en biais ; orig. *tionè*.

ТЮНÈ (tiò-nè) v. n. être de biais, aller de biais.

ТЮРÈ (tiò-r') v. a. clore, fermer. Conj. *Gram.* p. 305 ou 61.

LE ТЮРЖУС (lo tiòr-ju) Le Clerjus, commune. En 1704 *Clairjus* et *Clerjus* Jaillot. L'origine n'est pas encore assez appuyée des preuves pour être présentée ici. J'ai un grand nombre de formes *populaires* qui pourraient en être rapprochés ; mais il nous manque les formes anciennes *écrites*.

ТЮ ! interj. adressée aux cochons. Bourg. *tiou*, *tià !* Bonnardot ms. Ramerupt *quia-quia* s. m. porc (terme d'enfant) THÉVENOT.

ТЮВÈ (tiou-vè) ТЮУÈ (tiou-è) plus rare, v. a. clouer ; mouillement métamorphique à noter ainsi que la lettre épen-thédique v. Ventron *tiôla* v. a. clouer ; Pagny-d.-B. *tiouei* Guillaume ; comtois *kioulai* Dartois. Du Cange donne « *inclavare*, Gall. *enclouer* » et plus bas « *inclaudare* ».

**TIRAN** (ti-ran) s. m. tiroir. Franç. pop. local *tirouér*, qui est la prononciation du XVII<sup>e</sup> s. Voy. *Armouère* même observation.

**TIRAYÉ** (ti-rà-yé) v. a. tirailler.

**TIRÉ** (ti-ré) v. a. tirer : *tiré feu* extraire, *tiré haut* enlever sur un grenier, par exemple un échafaudage, au fig. guérir : *n'y aievu qu'lo méd'cin-lai pou poèyu tiré haut mai fômme*. En parlant du vent, souffler : *l'âr tire moult duhh auj'd'heuye* le vent souffle très fort aujourd'hui. S'abonner, *tiré ène gazette* s'abonner à un journal. En 1603... « Ung tour de bois de chesne servant à tirer hault la grille au-dessus de la porte » *Doc. Vosg.* VIII p. 203.

**TIRE-BRAISE** (ti-r'-bré-z', ou s') pelle recourbée en forme de petite équerre, à lamelle de trois centimètres de longueur environ, et servant en effet à *tirer la braise* sous les pots, marmites etc. placés sur *la pierre de feuye*.

**TIÈS** (tiè) interj. d'étonnement. *Tiès ! vos voilai ! tiens ! vous voilà ! Deu, tiès ! ah bien !*

**TIÈN', TIÈNE** (tièn', tiè-n') adj. tien, tienne.

**TIÈNÈ** (tié-nè) v. n. impers. tonner.

**TIRE-BÔLLE** (ti-r'-bò-l') s. m. tire-balle.

**TIRE-PLAQUETTE** s. f. mot analogue à *tire-sou*. Voy. ce mot.

**TIRE-SOU**. *Chez qui qué t' vas és wôyes ? — chez mo nonon tire-sou, vou bié chez mai tatan tire-plaquette*. Cpr. le franç. *grippe-sou* etc.

**TIROU, OUSE** (ti-rou, où-s') s. m. et f. tireur, euse.

**TISANE** (ti-zè-n') s. f. tisane.

**TITA** (ti-tâ) s. m. téton, tétin. Val-d'Ajol *titon*. M. Bridel v<sup>o</sup> *Tété* rapporte qu'une des rondes vaudoises défendues en 1579 à cause de leur indécence avait pour refrain : *mère, maria-mè, ke lè tété mè cressant (croissent)*.

**TITRE** signifie 1<sup>o</sup> nom de famille, 2<sup>o</sup> contrat (pièce).

**T'NABE** (t'nâ-b') adj. tenable.

1. **T'NI** (t'ni) v. a. tenir.

2. **T'NI** dans le même sens de faire la litière. Voy. *téni*.

T'NUE (t'nu) TÊNUE (té-nu) s. f. tenue.

1. Tó (tó) adj. poss. ton.

2. Tó (tó) s. m. tour. Locution : *el ai fât pus d'tés qué d'mirâques* il a fait plus de tours que de miracles.

3. TOUR de tourneur.

TOBOC (tò-bòc) s. m. tabac, *Nicotiana Tabacum*. Charmes *taibai*, Cleurie, Saint-Amé et Syndicat *tabaique* Thiriat p. 429, Médonville *taibai*, Le Tholy *tobague* Thiriat.

TOBOC DÉ CAIPUCIN (litt. tabac de capucin). Arnique des montagnes *Arnica montana* L. Saint-Amé *tabaque dé képuin* Thiriat.

TOBOKÈYE (tò-bò-kè-y') s. m. contrebandier filant et préparant lui-même son tabac. Le débitant du tabac de la régie se dit *burdâlis'* ; voyez ce mot.

TOBOURESSE (tò-bou-rè-s') s. f. volée de coups.

TOBOUROT (tò-bou-rò) s. m. tabouret.

TÔC (tók) s. m. souche ; *viè toc* vieille souche ; franç. général et fr. lorr. *estoc*, all. *Stock*. Celles-s-Plaine cadastre A : « Les Tocs » patois du pays *li tocs* vieilles souches.

Toc ! interject. indiquant un choc. Sans doute de *tiqûe* frapper.

TOCHE (tò-ch') s. f. tanche, *Cyprinus tinca* L., *Tinca vulgaris* Cuvier.

TÔCHÉ (tò-ché) v. a. torcher.

TÔCHON (tò-chon) s. m. torchon.

TOCON (to-kon) s. m. tussilage pas d'âne *Tussilago farfara* L. dit vulgairement taconnet. Charmes *tocon*, Ménil-en-X. *taquon*, La Neuveville-s-Ch. *tocons* plur. ; Offroicourt, Romont et Ville *tocon*. Ce nom patois se rapproche du franç. vulg. *taconnet* dont il paraît le thème. Le cadastre de Chatel-s-M. a section A « Taconet » patois *toconet*, *tocon*.

Tocsin s. m. a l'in propre au patois.

TÔDE (tò-d' ou t') v. a. tordre. Ventron *hhtode* exprimer l'eau du linge mouillé en le tordant, pressurer. Val-d'Ajol *touôdje*.

**TODEURE** (tò-deù-r') s. fém. tendoire.

**TOD'LIN** (tò-d'lin) s. m. tandelin. *Tandelin* est donné par Littré, mais dans l'acception de « hotte de sapin à l'usage du saunier ». Dans les Vosges et la Lorraine, c'est la hotte étanche du vigneron. Le Tholy, Landremont *tandelin* Adam.

**TODON** (tò-don) Tendon, commune. En 1704 *Tandon* Jaillot ; en patois du pays *todon* genêt sagitté *G. sagittalis* L. J'ignore si l'on doit y voir autre chose qu'un homophone. Cette plante est commune dans les bois montagneux.

**TODOU** (tò-dou) s. m. tendeur de gerbes à l'éguernou.

**TOD'RIE** (tò-dri) s. f. tenderie.

(Lo) **TOÈNE** (lo-touè-n') prén. d'homme, Antoine. Ce nom patois n'est donné qu'à un seul individu. Du reste ce prénom est peu commun, sans doute parce qu'il est fort répandu comme nom de famille. La Croix-s-M. *Toni*, *Antouone*, Docelles *Toinon* : un opusculé patois fort spirituel est intitulé... *Toinon di petit Baptiste*.

**TOÈNETTE** (touè-nè-t') prén. de femme, Antoinette.

**TOÉS** (toué) voir *Trôs*.

**TOËSE** (loué-z', ou s') s. f. toise.

**TOËSÉ** (loué-zé) v. a. toiser, arpenter. N'a plus que ce dernier sens proprement dit.

**TOÉS-SIX** (toué-six) s. m. trois-six. alcool ; fig. mauvaise eau-de-vie.

**TOFFE** (tò-f) adj. étouffant. *E fât toffe* le temps est lourd. Dompaigne *touffe* ; Landremont *toffais* Adam ; Les Thons *touffe* ; lorr. *toufe* subst. LITTRÉ v° *Etouffer* : franç. *touffeur* (id.) Ramerupt *daf* étouffant, lourd THÉVENOT *touffa* (id.), Le Doubs *touffe* Beauquier qui cite le gr. *tuphō*, ital. *tuffo*, esp. *tufo*. Savigny *toffeur* subst. COLLOT ms.

**TOHHÉ** (tò-hhé) s. masc. pelote de neige. Le Tholy *stohue* pelote de neige Adam p. 287 ; Vagney *tokha* ahaner, *tokhesse* ahan Pétin ; Saint-Amé *teuhhe* obtus, gros et gras Thiriat ; Savigny *tahhé* amas de gerbes de blé ou d'avoine entassées sur le grenier COLLOT ms.

TOHHON (tò-hhon) s. m. (Hadol) blaireau. Doubs *tesson* Olivier *Faune* p. 94, doit être le même mot ; esp. *texon*. Littré donne « taisson, s. m. 1<sup>o</sup> autre nom du blaireau, et cite le wall. *tesson tasson*, messin *tèchon*, genév. *tasson*, prov. *tays*, esp. *tejon*, port. *terugo*, *teixugo*, ital. *tasso*, bas-latin *taxus* et *taxo*, *taxonis* dans les textes des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s. Du CANGE : « Tacsus, Melis, Gall. Taisson, species felis silvestris... Vide supra *Melota* et *taxus* », et plus bas « Taxonus, Melis, Gall. taisson, ital. *tasso* ». Scheler : « TAISON, champ. *tachon*, ital. *tasso*, prov. *tais* et *taisô*, esp. *taxon*, *taxus*, et *taxo-onis*, du vha. *thahs* forme (hypothétique) antérieure à *dochs*, all. mod. *dachs*... c'est le *Meles taxus* Schr.

TOJOS (tò-jó) adv. toujours.

1. TÔLE (tò-l') s. f. toile.

2. TÔLE (tò-l') s. f. tôle.

TOLÈ (tò-lè) v. a. meurtrir ; fig. fam. rosser. Comtois *taler* Dartois qui le rapproche du bas-breton *taol* coup ; cpr. le franç. *taloche*, Baume *taulmachie* donner des taloches. A Uriménil, en frappant du manche de couteau le rameau qui doit lui donner un sifflet, le gamin chante : « Tôle, tôle, mo hheuyot, su lai rôye dé... d'Jacquot ; quand Jacquot sérail crovè, mo hheuyot sérail levè. »

TOLÉRÈ (tò-lé-rè) v. a. tolérer.

TOLESSE (tò-lè-s') s. f. et TOLAYE (tò-là-y') s. f. volée de coups, râclée, meurtrissures. Allain *taulaie* ; au même radical doivent appartenir, croyons-nous *toler*, *tulure*, *taloche* cpr. esp. *talar* tailler, couper, vx-fr. *taler* meurtrir, \**talare*. Savi-gny *talè* verbe, et *talesse* se disent surtout des fruits meurtris en tombant à terre ; *détalaye* fruits nombreux détachés d'un arbre par le vent et jonchant la terre, COLLOT ms.

TOLEUCHE (tò-leu-ch') s. f. taloche. Vaud. *talozche* coups de baguette ou de règle sur la paume de la main BRIDEL.

TOLMACHÉ (tol-mà-ché) v. a. fam. presser, tourmenter, ennuyer, réclamer ; v. n. insister. Suisse rom. *talmatzi* parler allemand BRIDEL qui le tire de l'all. *Dolmetscher* interprète ;

Le Tholy *talmatchi*, Allain *tailmaïsser* Adam, Ventron *talmatché* solliciter, importuner.

TOLON (tò-lon) s. m. talon.

TOLONNÈ (tò-lò-nè) v. a. talonner.

TOLOTTE (to-lòt') s. f. petite planche placée au mur de la cuisine ou du « poêle » et sur laquelle on dépose q. q. menus objets. Val-d'Ajol *tellatte*.

TOLURE (tò-lû-r') s. f. meurtrissure. Orig. *tolè*. Metz vers 1280 *taleeure* Bonnardot *Doc. dr. cout.* p. 13.

TOMBEREAU cité pour Dombrot-s-Vair. *teméré*, Savigny *timéré*.

1. TONDE (ton-d') v. a. tendre. Savigny *tenre*.

2. TONDE (ton-d') v. a. tondre.

TONDou, OUSE (ton-dou, oùs') s. tondeur, euse.

TÔNNE (tô-n') s. f. tonne.

TÔNIA, ATE (tô-nià, ât') TOUNIA, ATE (tòu-nià, ât') s. m. sournois, indécis, qui simule le fin, le rusé : *tonnié*, *tônié* verbe exprimant ces actions. Saint-Amé *tonnié*, Le Tholy *tonni* rôder, tournailler THIRIAT ; Allain *tounia* Adam ; Gloss. mess. *toûnid*.

TONIAYE (tô-niâ-y') s. f. volée de coups, raclée.

TONNÉ (tô-né) s. m. tonneau.

TONNICHE (tô-ni-ch') fam. interjection exprimant l'étonnement : tonnerre !

TONN'LEVE (ton'lè-y') s. m. tonnelier.

TONSURÉ (ton-su-ré) v. a. tonsurer.

TOPAYE (tò-pâ-y') s. f. tapée. LITTRÉ donne *tapée*, omis par l'Académie.

TOPÈ (tò-pè) v. a. taper.

TOPOTÈ (tò-pò-tè) v. n. 1. tapoter, 2° clapoter.

TOPS (tò) s. m. temps. *Ai tops* à temps ; *do tops paissé* autrefois ; *d'mô tops* de mon temps ; *aiwoé lo tops grand*, trouver le temps long ; *do tops qué* tandis que, pendant que.

TOQUANT (tò-kan) s. m. espèce de crécelle d'enfant, consistant en une planchette de bois sur les extrémités de laquelle un marteau frappe alternativement ; 2° grosse noix dont les



enfants se servent au jeu. Belfort *tuquette* [dans le premier sens] RÖSCH.

TÔQUE (tò-k') s. f. coup, heurt.

1. TÔQUE (tò-kè) v. a. se dit du bélier lançant ses coups de tête.

2. TÔQUE (tò-kè) v. a. toquer, frapper, toucher fortement. Très usité aussi comme verbe réfléchi. Savigny *s'taquè*. Cpr. le franç. *taquoir*, terme d'imprimerie que LITTRÉ définit : morceau de bois de sapin doublé de chêne, sur lequel on frappe avec un maillet pour mettre de niveau toutes les lettres d'une forme. Le même auteur donne aussi *taquon* et *taquonner*. A ce mot du vx-fr. *tacon*, se rattache le verbe *taconner*, *rataconner* raccommoder de vieux souliers, *rataconneur* savetier ; dont le simple *taconneur* reste encore dans le patois messin sous la forme burlesque *tictaconneur*, qui rentre dans une sorte de formulette ou jeu d'esprit ainsi conçu : « M. le bichaconneur, tictaconneur, voulez-vous bien bichaconner, tictaconner mes souliers ? si vous ne voulez pas bichaconner, tictaconner mes souliers, je trouverai un autre bichaconneur, tictaconneur qui les bichaconnera tictaconnera mieux que vous, mauvais bichaconneur, tictaconneur. » BONNARDOT ms. Orig. anc. franç. *tac* ce qui attache, clou. Anc. fr. : « *estiquer*... verbe actif frapper du tranchant ou de la pointe... Poitevin *étiquer* battre quelqu'un, *s'étiquer* se battre... » GODEFROY. Devise de Philippe de Gueldres : ne mi toqués, il point [le chardon] L. GERMAIN *Le chardon lorrain* 1883 p. 28.

TOQUE (tò-kè) fam. adj. original, « toqué ». Lausanne *matokka* fille nigaude, gauche, lourde BRIDEL qui indique le *\*mattus*, *matta* ; on peut ajouter l'italien *matto* : *é matto*, *per Baccho ! é matto !*

TOQUELA (tò-k'là) s. m. terme de mépris, qui essaye de faire grand. Orig. *toquelè* ci-dessous.

TOQUELÈ (tò-klè) v. n. frapper à petits coups ; toucher légèrement. Dans un sens ironique et familier toucher à tout ; fam. marcher péniblement en affaires. Doit tenir à *tòquè*

dont il serait un diminutif. Se dit aussi d'une machine qui marche irrégulièrement soit par vice de construction, mauvais entretien, soit par défaut de direction ou de force motrice. En ce sens rapprochez notre subst. *toqueld* et à Ventron le subst. et verbe *taquela*.

TOQUESSE (tò-kès') s. f. action de toquer, coup, heurt.

TORCHETTE (tor-chet') usité seulement dans la comparaison : *nette comme torchette*.

TÔRE (tô-r') enclitique de l'imparfait prochain. Orig. ancien adverbe *ore* à l'heure, du lat. *ora* ; XV<sup>e</sup> s. : *Dixit ore* il nous dit ore LITTRÉ v<sup>o</sup> *Or* 1<sup>o</sup>. Voir au surplus notre *Grammaire* p. 373 (29). « A mon avis cette enclitique ne doit pas être orthographiée ainsi, mais *or ore* le *t rt* du verbe soit thématique à la troisième personne, soit analogique et de liaison aux autres personnes. Et de même le *z-or*. Donc... *t-or*, *z-or* ou... *-t-or*, *-z-or* » BONNARDOT ms.

TORIONNÉ (tò-riò-nè) v. n. faire du tapage ; frapper plutôt par plaisanterie que par malice. Doit tenir à *torgniole*, *tor-niole*, subst. à peu près inconnu, croyons-nous, à Uriménil, mais fort répandu ailleurs. M. Jouve dit qu'il est usité dans beaucoup de provinces : *dorna* battre, dans la langue armoricaine, *dorna* frapper à coups de poing en gaélique (*Coup d'œil* p. 13) ; M. Pétin donne *tounôle* tourniole.

TÔRT (tôr) s. m. tort.

TORTIYÉ (tor-ti-yè) v. a. tortiller.

TORTORÉLLE (tor-tô-ré-l') s. f. tourterelle, *Columba turtur* L. Saint-Amé *tortorelle* Thiriat. Roman de la Rose *torterole* v. 652.

TORTOT, TORTOTE (tor-tô, tor-tô-t') adj. tout, toute ; tout entier, toute entière : *t'airais tortot éco lo rehhe*. Als. *tot*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 215 ; Langres *teut*.

TORTUS (tor-tu) adj. masc. plur. tous. Pagny-d.-B. *tourlou* Guillaume ; Meusien *tourtous* Theuriet M<sup>me</sup> Heurteloup, Charpentier 1882 p. 130. Metz, patois du XVI<sup>e</sup> s. *treti*, *torti*, dans la *Grausse enwairaye*.

TORTURÉ (tor-tu-ré) v. a. torturer.

**TOSSA** (to-sà) s. m. cochon de lait. Orig. *tossé* têter. Savigny *tassa* enfant qui suce ses doigts ou sa langue ; *vè tassa* veau non sevré.

**TOSSAINT** (tò-sain) s. f. Toussaint. Fontenoy, dicton : *Té Tossaint, té Nwiè* telle Toussaint, telle Noël ; *autant de grains de meyot* (millet) *qu'on mainge ai lai Tossaint, autant d'âmes do Purgatoire qu'on délivre ; lai Tossaint venue, lobourou quitte tui chorrue.*

**TOSSE** (tò-s') s. f. tétin, mamelle. Ne se dit que des animaux et très fam. des femmes.

**TOSSE** (tò-sé) v. a. têter. *Bayé ai tossé* allaiter au moyen du sein. Vagnéy *tassié* Pétin ; Le Tholy *tossi*, Landremont *tussi*, Dompaire *tesser*, Saint-Amé *tassier* Adam ; Val-d'Ajol *tassier*, *tasser*, Fillières *tessi* ; bourg. *tozer* ; Savigny *tassi*.

**TOSSEURE** (tò-seù-r') s. fém. biberon. Le correspondant exact serait « tétroire ».

**TÔT** (tò) adv. tôt.

**TOT** (tò) s. m. toit. La Bresse *ta voy. Couronne de St-Luà* ; Fontenoy-le-Ch. *tôt*. Voy. le même mot. DEVINETTE : *qui ost-ce qu'ai pus d'cent pèces et d'cent pèçottes et qu' n'ai pas in poët d'aiwoée ? lo tot r'coaché daivo des ekhondes.*

**TOT AUPRÈME** (to-to-pré-m') adv. tout seulement, à l'instant même. Origine conjecturée *proximus* (Gramm. p. 338 ou 44).

**TOT-BAITTANT** (to-bè-tant) adv. à l'instant, à l'improviste : *el airriveu tot baissant*. Godefroy : « *batant* part. prés. de battre, employé adverbialement dans le sens d'immédiatement. Ce sens s'est conservé dans la locution : « tout battant neuf ».

**TOT BALLEMOT**. Voy. *Bd'l'mot*.

**TOT-CI** (to-si) adv. ici. Le simple est inusité seul comme un grand nombre d'autres vocables. Montiers-s-S. *tout-cei* Cosquin ; lorr. *toceu*, aussi, *Magas. pitt.* 1864 p. 262.

**TOT DO GRAND** (to-do-gran) adv. tout le long de : *tot do grand des ch'mis, é n'fayeu qué d'brâre* ; fam. *tot do grand d'lu* tout le long de sa personne, de son individu.

**TOT PAI LU** (to-pè-lu) adv. au fém. *tote pai lèye* seul, seule.

Les Fourgs *de pa lu* à lui seul, *de pair lui* n'ayant d'autre pair ou compagnon que lui ; *de pa ma* par moi seul, *de pa ta* par toi seul. En général faire une chose à soi seul. De même au pluriel *de pa nou*, *de pa ou*, *de pa la* Tissot qui cite le picard. *a part mi*, *a part li* et le bas lat. *\*de per se*. XV<sup>e</sup> s. . . . « l'uis de la chambre . . . que estoit bien barré et fermé se desferma et ouvry tout par lui » *Doc. Vosg.* III p. 88 ; lorr. *tout per lu* de son propre mouvement *Poés. pop.* 4<sup>re</sup> Rec. ; Pagny-d-B. *tout pâ lou*, leï Guillaume ; Gérardmer *to po li* Jouve ; Ban-de-la-Roche *to poua lu* ; Val-d'Ajol *to poué lu*, *tote poué lèye*. Cpr. le lat. *per se*, l'anc. fr. *de par moi* et l'ital. *da se* ; l'allemand dit aussi *für sich*.

TOT-LAI (tô-lè) adv. là, littér. tout-là. XII<sup>e</sup> s. « *lai* » *Dial. anim. conq.* XI, 30 *Romania* 1876 p. 287.

TOT-PIEIN (tô-piain) adv. beaucoup, litt. tout plein. Nancy *tout plein*, *plein*, *j'en ai tout plein*, *j'en ai plein* ; Ramerupt *tout plein* Thévenot ; Saint-Amé *to piein* ; Le Tholy *trôbé* Thiriat ; XVI<sup>e</sup> s. *tout plain* Beauquier p. 83.

TÔTE (tô-t') s. f. tartine. Vagny *tôte* Thiriat.

TOTÉFOÉS (tot'foué) adv. toutefois.

TOTON (tô-ton) sobr. masc. (Hadol).

TOT POUOTOT (tô-pouò-tô) adv. partout. Le simple est inusité. Saint-Amé *to poato* Thiriat ; Savigny *tot patiot*. Regnier emploie encore « tout par-tout ».

TOUCHE (tou-ch') s. f. 4<sup>e</sup> attitude, tournure, dégainé ; 2<sup>e</sup> petit instrument de bois avec lequel les enfants suivent les lettres pour apprendre à lire. En ce dernier sens *teuche* à Sanchev ; 3<sup>e</sup> aiguille de montre, d'horloge.

TOUCHÉ (tou-ché) v. a. toucher ; frapper, battre, *toucher su* fam. (litt. *toucher sur*) rosser.

TOUDON (tou-don) s. m. pièce de linge lavé ou lessivé, dont on a extrait en le tordant l'eau qu'elle contenait, et qui est prête à être étendue pour sécher.

TOUDOT (tou-dò) s. m. tortoir, trique. Orig. *tôde* au part. passé *toudu* part. prés. *toudant* : il sert en effet à *tordre* ou

enrouler la corde des *khollaiges* autour du *meulnot* (Voy. ces mots) ; Charmes *toudian* tordant Jouve ; Savigny *toudiat*.

TOUÈ (touè, d'une seule émission de voix) v. a. tuer. *Touè lo chiè* (litt. tuer le chien), faire le repas de fin de travaux (moisson, construction etc. etc.) ; Ventron *tiè* ; La Bresse *tyè*.

TOUERIE (tou-ri) s. f. tuerie.

TOUNANT (tou-nan) s. m. tournant.

TOUNAYE (tou-nâ-y') s. f. tournée, torniole, volée de coups ; tournée, double sillon de charrue ; petite course ; visite, surveillance. *Bayé lai toundye ai q. qu'un faire faire à q. qu'un une course inutile*.

TOUNE (tou-n') s. f. massue de bois, mailloche des bûche-rons, sabotiers etc. Saint-Amé *tône* s. f. masse de fer, maillet de bois ; Savigny *toûnatte*.

TOUNÈ (tou-nè) v. a. tourner ; castrer un taureau. Cette dernière acception vient sans doute de ce que pour cette opération on lie fortement le scrotum à l'aide d'une ficelle en tournant l'extrémité de cette ficelle au moyen d'un tortoir. La Bresse *aitona*, Dommartin-l-R. *touna* Richard ; Les Fourgs *tounot-ben* Tissot ; Savigny *tounère* bout du champ où l'attelage tourne.

TOUNIÉ (tou-nié) TÔ-NIÉ (tô-nié) v. n. biaiser, chercher des détours, agir à la dérobée, sournoisement ; être lent à prendre un parti ; avoir le vertige. Le Tholy *taunie* aller et venir ADAM ; Savigny *toûnieuye* adj. caractère dissimulé, sournois. Val-d'Ajol *touenia*, *touriot* qui tournoie, biaise.

TOUNIEUSSE (tou-nieu-s') (Hadol) s. fém. mal blanc au doigt. Vulg. *tournant* parce qu'il tourne autour de l'ongle ?

TOURMENTÈ (tour-man-tè) v. a. tourmenter.

TOURNÈ (tour-nè) v. a. terme de menuiserie, de charronnerie etc., tourner.

TOURNÉ S'LO (tour-né-slo) s. m. et TOURNÉSOL (tour-né-sol) tournesol, soleil, *Helianthus annuus* L. Vosg. vulg. *girasol* Kirschleger I p. 502 ; Charmes *tournant-soleil*, Chatel *ournésol*, La Neuveville-s-M. *toun'selô*.

TOUROT (tou-rò) s. m. touret, rouet à filer.

TOURTIÈRE (tour-tié-r') s. f. tourtière. Lire *tourtière* poêle à frire, DARTOIS qui le tire du lat. *torrere* rôtir ; LITTRÉ le tire de *tourte*, auquel il assigne *tortus* part. passé de *torquere* tordre, et cite Berry *tourte*, bourg. *torte*, esp. et it. *torta* ; il ajoute que le celtique a le même mot : kimry *torth* ; bas bret. *tors*, gaël et irland. *tort*.

TOURYON (tou-ri-yon) s. m. tourillon.

TOUT (tout', on fait sonner le dernier t) adj. pris substantivement : *lo tout'* ; *ç'n'ost m'lo tout'* ; *on vodeu lo tout'*.

TOURÉ (tou-té) s. m. gâteau. Cp. le franç. *tourteau*. Le sens patois de gâteau est évidemment dérivé, car *toulé* signifie proprement *tourteau*, fait en forme de *tourte*, bien qu'actuellement il se fasse en *couronne*. Les Fourgs *tortiau* tourteau, résidu de graine de lin TISSOT qui cite d'après Jaubert le berrich. *tourtiau* galette grossière. Du CANGE donne un *Tortellus* ex Gall. *tourteau*, et *tourtellus*, et *turtellus*. En 1395 « il doivent *tourteltz* et la farine que le dit du Fay leur demande, » Doc. Vosg. VIII, p. 49. Grandvillers *toté* Adam. Les archives de Lorraine : « le munier du moulin de Chastel doit un denier obolle et un tourteau » LEP. et CH. Stat. Vosg. p. 112 col. 4.

TOUYAIGE (tou-yé-j', ou ch') TOYAIGE (tô-yé-j') s. m. action de *touyé*, mélange résultant de cette opération. Saint-Amé *touyége*, Le Tholy *teuyège* Thiriat.

TOUYÉ (tou-yé) TOYÉ (tô-ié) v. a. agiter mélanger, mêler. Anc. fr. *touiller* salir, barbouiller, LITTRÉ. M. Scheler : « *touaille*... le mot est germanique et vient du vha. *duahilla*, mha. *twehle*, nha. *zwehle* m. s. dérivé du vha. *duahan* laver. C'est à la même famille qu'il faut rattacher le verbe franç. mais il faut en distinguer, je pense, le vx-franç. *toouiller*, *teouiller* brouiller, troubler, souiller dont le mot actuel *touiller* mélanger, remuer, est la forme contracte » ; le même auteur donne : « *touiller* remuer, mélanger ; voy. sous *touaille* ». Val-d'Ajol *toueyer* mêler en tournant. Le Dict. wall. donne

*touiller* troubler, mélanger. M. Lambert croit que c'est une variante de *tourniller* (tourner dans un cercle restreint) dont la racine est *tornare*, tourner.

1. TOVOX (tò-von) s. m. taon, genre *Tabanus*. Cornimont *taivin*. Bourg. *taivin*; suisse rom. *tavan*, *taban* Bridel; Les Fourgs *tovan*, Tissot qui cite le vx-fr. *tavan*, *tabons* et d'après Honnorat le prov. *taban*, *tavan*.

2. TOVON (tò-von) Thaon, commune. En 1003 *ad Tadonem*, Doc. Vosg. l p. 14 : *de Tadone* même date LEPAGE 2 p. 484, col. 4; 1721-1735 *Tavon* carte Bugnon; 1714 *Taun* Jaillot.

TÔYE (tô-y') s. f. table; *s'motte ai tôle* s'attabler, pour manger; composé *s'aittoyé* s'attabler. Lunéville de même Jouve *Rec. Nouv.*; Vic *tôle*; Fillières *tauille* Closse, qui lui donne une origine celtique: *taol*. Scheler: « TABLE, patois *taule*, prov. *taula*. »

TOYOTTE (tò-yò-t') s. f. taie d'oreiller.

TRABASE (trâ-bai-s') pelle à feu. Saulxures *tirebraise* et Saint-Amé *trabaise* Thiriat; Dombrot *trabraise*. Au fond ce peut être le même mot que *tiré* tirer. Cpr. toutefois *trêdre*, *traire*, *trât d'pêche* corde du *khollaige*. La formation est différente.

TRACÉ (trâ-sé) v. a. tracer.

TRACIÉ (trâ-sié) v. n. aller et venir. Vagney « *tracié* vréder, v. n. piétiner, v. a. »; anc. fr. *tracier*: cum dou lion qui ses pas cuevre Por ce c'un nel puisse *tracier* MEYER in *Romania* 1872 p. 427; norm. *trache* chercher. r. *\*tracciare* Joret *Romania* 1876 p. 375; Le Tholy *tracie* passer souvent au même endroit. Le *Psautier de Metz* XVI, 6: *perfaïs mes pas et mes allées en tes sentieirs a ceux que mes tresses et mes alleies ne soient meutes ne ostées*, BONNARDOT.

TRAHI (tra-hi) v. a. trahir (peu commun).

TRAI (trè) s. masc. poutre. *Trai d'feuye* grosse poutre formant ou soutenant l'avant-cheminée à la cuisine. Le Tholy *trè d'feie* grosse poutre qui traverse la cuisine ADAM; Ventron *tra*; Les Thons *tra*; Montreux *tra* Bridel qui le tire du lat,

*trabs, trabes* poutre ; Doubs, Haute-Saône, *tra, trai* Dartois qui lui donne la même origine. Bourg. *travement* s. m. rare, charpente, du lat. *trabs*. On nomme en patois *travet* une lam-bourde ou pièce de charpente soutenant un plancher ; *tra-vaïson* le sommet du mur où pose une charpente, *travon, travet* et *travottes* les poutrelles, solives et chevrons, DÉV.

TRAIT (trè) *très* (trè) *tret* etc. lieudit à Uriménil dans « *lo grand trait* ». Cleurie S<sup>on</sup> A « de Hazintraits », pat. du pays *Hézintré* ; Cleurie S<sup>on</sup> A « champ du traix » pat. champ *di tré* champ voisin d'un chemin ayant une forte rampe » Thiriat ms. ; Médonville C « Le Trémontey », pat. *li trémontat* lieu très élevé (Perrin ms.) ; Saint-Amé B « Les grands Très » pat. *las grand très* aux grandes jachères » Thiriat ms. id. « Très de bourse » pat. *trés de boauhhe* jachère de la bourse ; « Très Claudon » pat. *trè Diaudon* jachère Claudon. En 1390 : « en trait » nous avons obligié... toutes les choses... cy devisees... en terres arables et non arables en trait, en tailles... » Le VII<sup>e</sup> vol. des *Doc. Vosg.* p. 45, 1882, contient la note suivante empruntée à Du Cange : « *Tractus* ou *cario*, decimæ decima, redecima, partie des dimes que percevait celui qui était chargé de les recueillir. » J'ai aussi trouvé dans Du Cange : « *Bot 2*, alia notione apud Britannos armoricos ager, seu tractus terræ ». Tranqueville a aussi « Le trait du *Beld* » pat. *trèche Bela* friche du béliet ? Lemoine ms. Voir nos *Lieux dits* p. 276 (ou 31). Je crois que ce mot forme bien un vocable distinct des « Trèches » notés aussi dans ce même opuscule p. 261 (ou 16) ; Saint-Étienne a une ferme dite « Les Traits-de-Roche » ; Saint-Amé « Les Traits » côtes, chemins raides. Les *Doc. Vosg.* IV p. 60 et 61 traduisent : in tractu ecclesiae de Serees, par *traict* et *dime*. Cicéron em-ploye *tractus* dans le sens de contrée, région, pays. En 1457 : « en hommes, en femmes, en traictz, en tailles... *Archéol. Lorr.* 1884, p. 10 ; en 1211 : « ... tractum Ecclesie Frébucourt..., traduit : « *lo trait* de l'église de Frébécourt... » *Doc. Vosg.* VII, p. 415 et note. Béarnais *treus* parcelle, PARIS,



*Romania* 1874 p. 430 ; Navarrais, 1378. « un tretz de terre » *COUTUR*, *Revue de Gascogne* 1874, mai, p. 220-226 ; en 1484 « ab certan autre tros de bosc de Moscostans » in *Rev. des lang. rom.* 1882, p. 54, publié par F. Pasquier, qui donne en note « 4. Tros, morceau, parcelle, étendue ou mesure superficielle, v. *Trocium* dans Du Cange. » Du Cange donne : « 6. *Tractus* pars, portio... « in duobus *Tractibus*, Gallice dice-remus en deux pièces. »

TRICAIS (trè-kè) s. m. tracas. Ce mot a donné tracasser, aller et venir. Vient-il, comme dit M. Beauquier, du comtois *trage* passage, et de l'allemand. *Tracht*, lat. *trajicere*, franç. *trajet*, holl. *trich* (Maestrich, passage de la Meuse) ? Cpr. vx. fr. *triege* et fr. actuel *triage* cantonnement forestier.

TRICAISSÉ (trè-kè-sé) TRACASSÉ (tra-ka-sé) v. a. tracasser.

TRICAISS'RIE (trè-kè-s'-ri) s. f. tracasserie.

TRAINAYE (trè-nà-y') s. f. trainée.

TRAINÉ (trè-nè) v. a. trainer.

TRAINESSE (trè-nè-s') s. f. trainée.

TRAINOU (traï-nou) s. m. traîneur.

TRAINTRAIN (trein-trein) s. m. train-train.

TRAITE (tré-t') s. m. traître.

TRAITEMOT (tré-t'-mô) s. m. traitement.

TRAIVAS (trè-và) s. m. travers. Hadol *traivids*.

TRAIVAHÉ (tré-và-hhé) TRAIVIAHÉ (trè-viâ-hhé) plus rare, v. a. traverser.

TRAIVAYE (trè-vè-y') s. m. travail.

TRAIVAYÉ (trè-vè-yé) v. a. travailler.

TRAIVOTTE (trè-vò-t') s. f. petite poutre, dim. de *trai*. Doubs, Haute-Saône, *travon*, *travot*, *travat*, *travote* Dartois ; vx. fr. *travette* ; Ventron *traivatte*, Bourg. *travement* s. m. Rare.

TRAIYIN (trè-yin) s. m. train, bruit, tapage. Anc. fr. *tra-in* Littré ; Landremont *trëin* train de culture ADAM ; Le Tholy *trein* id. Vic. manière de diriger, de faire, économie domes-tique ; Gérardmer *treysin* ménage JOUVE.

TRANCHET cité pour Les Fourgs *traintset* TISSOT.

TRANQUILLISÉ (tran-ki-li-zé) v. a. tranquilliser.

TRANQUILLITÉ (tran-ki-li-tè) s. f. tranquillité.

TRANQUILL'MOT (tran-kil'mò) adv. tranquillement.

TRANSFÉRÉ (trans'-fé-rè) v. a. transférer.

TRANSFORMÉ (trans-for-mè) v. a. transformer.

TRANSIGÉ (tran-zi-jé) v. n. transiger ; employé aussi activement, mais rarement.

TRANSPIRÉ (trans'-pi-rè) v. n. transpirer.

TRANSPÔRT a l'ô résonnant.

TRANSPOUTÉ (trans'-pou-tè) v. a. transporter.

TRANSVASÉ (trans'-vâ-zé) et TRANSVASÈ (trans-va-sè) v. a. transvaser.

TRAQUÈ (tra-kè) v. a. traquer.

TRARE (trâ-r') v. a. traire.

TRASKIN (tras'-kin) TROUSKIN (trous'-kin) s. m. instrument du menuisier servant à tracer le bois à raboter. Vagney : « *trasquin* trusquin ». Ce dernier mot n'est pas dans Littré. M: Godefroy v<sup>o</sup> *Creusequin* donne : « wall. *cruskin* (trosquin guilboquet), Rouchi, it. ; Namur *creuskin*. . . » C'est une sorte de gobelet : ce n'est évidemment pas le même mot.

TRA (trâ) s. m. trait de l'attelage ; *trât d'pêche* corde servant à fixer la *perche* sur la paille, foin, etc. qu'elle est destinée à maintenir sur le *hhollaige* chargé.

TRATE (trâ-t') s. f. traite ; longueur de chemin parcouru ; quantité de lait obtenu de la vache ou de la chèvre en une fois.

TRATIÉ (trâ-tié) v. a. traiter. En 1420 *traittier*, *Doc. Vosg.* v p. 39, 2<sup>e</sup> pagination. (L'accent circonflexe dans notre mot parfois remplace l'i du franç. *traiter* et le c du lat. *tractare*).

TRAVERSÉ (tra-ver-sé) v. a. terme techn. de marchand de vin, traverser.

1. TRAYON (trè-ion) s. m. écheveau. M. Lambert croit pouvoir indiquer *trahere* tirer ; le *trayon* étant l'écheveau que la fileuse tire de l'étope, et il cite *traçon* ce que la fileuse en tire d'un coup de main. Scheler a « *trayon*, dérivé de traire ».

2. TRAYON (trè-ion) s. m. tétin de la vache, chèvre, etc.

TRÈFE (trè-f) s. m. trèfle genre *Trifolium* L. La Bresse *trabe*, Châtel *treffe*, Crévimont (Saint-Etienne) *trêhe*, Padoux *treff*, Vexaincourt *treffe* masc. et *traupe* fém., Wisembach *trabe* fém. Ban de la R. *trable* trèfle des prés *T. pratense* L.; Cleurie *trêffe* Th., Gérardmer *trêfe*, Saulxures *trabe*, rouge *trêfe* (litt. trèfle rouge) trèfle incarnat. Vosg. popul. *trêfe farouche* Dr Berher p. 140, Charmes *trêfe incarnate*, Dounoux *trêfe d'Afrique*, cpr. *triolet* Dr Berher 142; trèfle rampant *T. repens* L.; Charmes *traupe* et *traye*; Cleurie *bianc treffe* Thiriât; La Neuveville-s.-Ch. *treyotte*, Mazelay *traupe*, Médonville *tréiotte*, Ménil-en-X. *treyotte*; Raon-l'Et. *traupe*, *trôpe* (ce dernier s'applique aussi au trèfle élégant *T. elegans* SAVI; Saint-Amé *bian treffe*, *Tr. repens* Thiriât.

TREMSAU (trêm-zô) s. m. trémois, blé de mars, mauvais blé; sobriquet masculin. Lep. *Stat.* 2, p. 74, col. 2 dit: « la totalité des grosses et menues dismes appartient au curé, et consiste en grain de Pâques appelé *Tremeson* qui est une espèce de seigle sarrazin. » Fr. pop. de La Bresse *tremeson* seigle de mars THIRIAT Vosges 1882 p. 172.

1. TREMBLEMOT (tran-blé-mô) s. m. fam. dont, le sens correspond à *bataclan*: *épovotè lo diâbe êcô tortot lo tremblémot*, épouvanter le diable et tout son bataclan, toute sa séquelle. Cpr. l'argot « flotte » dans le sens de grande quantité.

2. TREMBLEMOT (tran-blé-mô) s. m. tremblement.

TRÈMEURE (tré-meu-r') s. f. trémie. Comtois *entremuie* Dartois qui cite le langued *entremiejho*, le cat. *tramuja*, l'ital. *trumoggia* et le tire du lat. *modius* muid, mesure, et *intrare* entrer ou simplement *trans*, *tra*, qui marque l'action de traverser); Landremont *trèmeure* Adam; Yonne *trameure* s. f. trémie JOISSIER.

TRÉMONZÈYE (tré-mon-zè-y') Trémonzey, commune; patois du pays *Trémonzeille*. Il doit son nom aux trois monts qui l'avoisinent: 1° celui entre Trémonzey et les Trémeures (hameau); 2° celui du Haut du Mont dominant l'église; et 3°

celui de la Jus, autre hameau se rattachant au village. Anc. noms : s. d. *Tremozey* Lepage 2, p. 263, col. 1 et p. 512, col. 24. Tendon s<sup>on</sup> A : « au Trémonzey ».

TRÉMOUSSÉ (s') tré-mou-sé) v. réfl. se trémousser.

TREMPE (tran-b', ou p') mieux TREMBE s. fém. tremble, *Populus tremula* L. Dommartin *trompe*.

TRÉPAISSÉ (trè-pè-sè) v. n. trépasser.

TRÉPAISSÉ, AYE (trè-pè-sè, â-y') s. m. et fém. trépassé.

TRÉPIGNÉ (tré-pi-gné) v. n. trépigner. Ventron *terpènié*.

TRÈSÉ (trè-zé) s. m. tréseau (de gerbes)

TRÈSOR à l'ô résonnant.

TRÉSORIER (trè-zo-rié) s. m. trésorier.

TREUTE (treu-t') s. f. truite commune *Salmo fario* L., *Trutta fario* SIEB. Saint-Amé *treute* Thiriat.

TRÉUVÉ (treu-vè) v. a. trouver. Als. *i ne trove pu* je ne trouve plus, *Rev. d'Als.* 1884, p. 216. Orig. lat. *tropos* verset chanté après l'Introït, gr. *tropos* qui aurait fourni un verbe *tropare*, dont le sens primitif est *varier un air* puis composer, inventer, découvrir G. PARIS *Romania* VII, 1878, p. 449.

TRÉUYÉ (treu-yé) v. a. et v. n. frotter.

TRÉUYOTTE (treu-yò-t') s. f. petite troublé.

TRÉYE (tré-y') TRÈYE (trè-y') s. f. treille.

TRÉYIS (trè-yi) s. m. treillis.

TRIAIGE (tri-é-j') s. m. triage.

TRICHÉ (tri-ché) v. a. tricher.

TRICHOV (tri-chou) s. m. tricheur.

TRICOËSE (tri-koué-z') s. f. sing. tenailles; plus rare que *t'naye*.

TRICOLÔRE a le dernier ô résonnant.

1. TRICOT s. m. tissu; ouvrage qu'on est en train de tricoter, par exemple un bas, etc.

2. TRICOT s. m. bâton gros et court; masculin du franç. *trique*; bourg. *trico* s. m. MIGNARD.

TRICOTÉ (tri-ko-tè) v. a. 1<sup>o</sup> tricoter; 2<sup>o</sup> fig. fam. frapper avec un *tricot*: on li *tricoteu* les côtes ène *bâlle affaire*. Etym. *tricot* 2.

TRICOTOU, OUSE (tri-kô-tou, oùs') s. tricoteur, euse.

TRIFOUYÉ (tri-fou-yé) v. a. fam. mal soigner, bâcler. Le vx.-fr. *tribouiller*, troubler, agiter, le lat. *tribulare* et le franç. actuel *tribulation* s'en rapprochent-ils ?

TRIFOUYESSE (tri-fou-yè-s') s. f. action de *trifouyer*.

TRIMBALÈ (trin-ba-lè) v. a. trimbaler.

TRIMÈ (tri-mè) v. n. trimer, marcher vite, être poussé vivement. Suisse rom. *trimâ* travailler sans relâche, aller fort vite, se dépêcher, BRIDEL, qui donne le celtique *drim* force, vigueur.

TRIMESTE (tri-mès-t') TRIMESSE (tri-mè-s') s. m. trimestre.

TRINGALT (trin-galt') s. m. pourboire. All. *Trink-Geld*.

TRINITÉ (tri-ni-tè) s. f. La Trinité. Fontenoy a les dictions : « Quand è put lo jou dè lai Trinité, è put chève semaines sans airrètè. Lo jou dé lai Trinité tros podus, tros breulès. Quand è fât bé ai lai Trinité, è put 40 jous. »

TRINQUE, ou TRINGUE (trin-k') s. f. tringle.

TRINQUÈ (trin-kè) v. n. trinquer. Ventron *trinkè* pris de boisson.

TRIPAYE (tri-pa-y') s. f. tripaille.

1. TRIPE s. f. tripe.

2. TRIPE (tri-p') adj. triple.

TRIPIER fait au fém. *trapière*.

1. TRIPLÈ (tri-plè) v. a. tripler. JOUVE a *triper*, *Coup d'œil* p. 46 ; Les Fourgs *trepai* Tissot qui cite le vx.-fr. *treper* et d'après Jaubert le berrich. *trepai*.

2. TRIPLÈ (tri-plè) v. a. piétiner, se dit de l'homme, du bétail, des attelages : *triplè in grain*, *in trèfe*. Dompierre *tripler*, Landremont *treupler* Adam ; Vagney *tripei* piétiner, fouler aux pieds, PÉTIN. On peut rapprocher *triper* sauter (*Bestiaire de Gervaise* P. Meyer 467) ; Remilly *trèple* Rolland ; Comtois *triper* fouler aux pieds DARTOIS qui le rappr. du bas breton *tripa* ; Ramerupt *triper*, *traper* Thévenot ; bourg. *tripai*, Mignard qui le tire de *tripudiare*, en grec *trepein* ; prov. *trespar* sauter, rebondir. Ventron *tripè* poser le pied, marcher par

mégarde sur q. q. chose ; Ventron a aussi *triffé* fouler aux pieds. Belfort *triper*, froisser, briser, casser, aplatir l'herbe des près ou les plantes des jardins sur lesquelles on marche COURBIS ; vicil allem. *tripper* ; genév. *treper*. Rabelais a *treper*, *trepigner* presser avec les pieds.

TRIPLÉMOT (tri-plé-mò) adv. triplement.

TRIPOTAIGE (tri-pò-tai-j') s. m. tripotage.

TRIPOTÈ (tri-pò-tè) v. a. tripoter ; v. n. piétiner. Ramerupt *tripotter* piétiner THÉVENOT.

TRIPOTÈSSE (tri-po-tè-s') s. f. tripotée.

TRIPOTOU, OUSE (tri-po-tou, où-s') s. tripoteur, euse.

TRIQUE cité pour le Belfort *tricon* gros morceau de pain CORBIS ; ce mot a aussi ce sens chez nous ; fém. de *tricot*.

TRIQUE (tri-kè) v. a. 1<sup>o</sup> frapper d'une trique ; 2<sup>o</sup> habillé drôlement : *el ost triqué comme in dèpodou d'andeuyes*.

TRISSAYE (tri-sà-y') s. f. petite ondée. Orig. *trissé*.

TRISSÉ (tri-sé) v. a. et v. n. jaillir, éclabousser. Vagney *hhtrincié de lai bodère* éclabousser, PÉTIN ; cet auteur donne aussi *trissei*. Landremont *trinci*, Le Tholy *strici* Adam ; Docelles *s'trissé* Adam ; Ventron *ehhtricie*. L'italien *stresciare* couler, jaillir, et *troscia* écoulement viennent-ils du latin *transire* qui a formé le verbe patois du Doubs *trésir* sortir de terre, passer à travers, pénétrer ? Cpr. *transi* de froid ; vx-fr. *trésie* poussée d'herbes abondantes, lieu dit « *aux blanches trésies* » près Besançon, BEAUQUIER v<sup>o</sup> *Trésir*. Savigny *trissi*.

TRISSEURE (tri-seù-r') s. f. clifoire. Orig. *trissé*.

TRISTÉMOT (tris'-té-mò) adv. tristement.

TRÓ (tró) s. m. tronc, souche ; *tro d'chô* tige de chou, *tro d'soldé* tige de salade (montée) dépouillée de ses feuilles et abandonnée aux enfants. Les Fourgs *trot*, Tissot qui cite d'après Honnorat le prov. *trotz*.

TROBIEUCHÉ (trò-bieu-ché) v. n. trébucher.

TRÔCHE (trò-ch') s. f. t. de maçonnerie, outil à deux pointes, servant à dégrossir les pierres ; 2<sup>o</sup> t. de maréchalerie, espèce de marteau servant à couper le fer ; 3<sup>o</sup> plante d'herbe forte,

touffue. Cpr. dans cette dernière acception le vx-fr. *trésie* poussée d'herbes abondantes, et lieu dit : *Aux Blanches Trésies* près Besançon BEAUQUIER, v° *Trésir*.

1. **TROCHÉ** (trò-ché) v. n. pousser dru, se rapproche quelque peu de l'expression horticole « taler ». Vx-fr. *torcher*, *trucher*, *troncher*.

2. **TROCHÉ** (trò-ché) v. n. s'aigrir, s'altérer, « tourner ». Le Tholy a le subst. *trochi* sauce tournée à l'aigre ADAM ; Le franç. *trancher* n'a pas cette acception, mais il a *tourner*. Esp. *trancar*.

**TROCHEUYE** (trò-cheu-y') s. m. espèce de sous-plat en bois tourné, ou de forme carrée sur lequel on découpait la viande. Les Fourgs *traintcheu* TISSOT, qui dit que c'étaient les assiettes des capucins, et cite le vx-fr. *tranchoir*, et d'après Jaubert le herrich. *tranchouère*. J'ai vu aussi ces espèces d'assiettes à la chartreuse de Bosserville, près Nancy. DU CANGE dit v° *Incisorium* : « *Incisorium*, orbiculus mensarius, super quo escas incidimus. Gallis nostris seu Gallo-Belgis *tranchoir* ».

1. **TROCHIE** (trò-chi) s. f. tranchée ; au plur. coliques.

2. **TROCHIE** (tro-chi) s. f. torchée, trochée, etc. grande quantité. Val-d'Ajol « *trechie* talle ». M. LAMBERT cite le vendéen *truisse* touffé d'arbres. Vx-fr. *torche*, troupe, multitude ; voir du reste LITTRÉ *Trochée* 2°.

**TROLÈ** (tró-lè) v. n. trôler. Dompaigne *trôler* ADAM.

**TROHIÈME** (trô-hiè-m') adj. troisième.

**TROMBE** (tron-b', ou p') **TROMPE** (tron-p') et plus rarement **TREMBE** (tran-b') ce dernier, déjà cité plus haut, s. m. peuplier tremble *Populus tremula* L. Sp. 1464. Ban-de-la-R. *termolé*, *drmolé* et *drmolie* ; Charmes *trempe*, Cleurie, Synd. St-Amé *traube* Thiriat ; Eloyes *tromble* ; La Forge, Le Tholy *trembe* ; Fraize *tramolé*, Gerbamont *traube*, Gerbépal *tromoulé*, Lemme-court *trembié*, Médonville *trobieu*, La Neuveville-s-Ch. et La Neuveville-s-M. *trombieu* ; Tranqueville *trobieu* ; Vagny *trôbe*, Ventron *tromble*.

**TROMOULÉ** (tro-mou-lè) v. n. trembler. Ventron *termola* verbe, trembler de frayeur.

**TROMPÈ** (iron-pè) v. a. tromper. Dicton : *lo çut qué n'sé trompe pas ç'ost lo çut qué n'fât rié* celui qui ne se trompe pas c'est celui qui ne fait rien.

**TROMPOU**, OUSE (tron-pou, oùs') s. trompeur, euse.

**TRONCE** (tron-s') s. f. bille. Les Fourgs *trouintse*, bûche de Noël TISSOT. Ce mot *tronce* est encore souligné dans un passage du *Magasin pittoresque* 1867 p. 267, col. 2.

**TRONQUÈ** (tron-kè) v. a. tronquer.

**TROPE** (trò-p') s. f. trempe.

**TROPÈ** (trò-pè) v. a. tremper.

**TROPÉ** (trò-pé) s. m. troupeau. *Ps. de Metz* LXXVII, 58 *tröpel* et ib. 76 *troupe* Bonnardot. Langres *treupai*.

**TROPPE** (trò-p') s. f. trappe. Vx-fr. *trapan* ; Doubs et Genève *trapon*. Le mot *trappe* dans le patois percheron signifie degré : Notre-Dame de la Trappe était donc Notre-Dame des degrés *Magas. pitt.* 1849 p. 305, col. 2.

**LO TROPPIHON** (tròp-hhon) s. m. lieu dit ; franc. vulg. local *le trapson*.

**TROQUÈ** (tró-kè) v. a. troquer, échanger.

**TROS** (tró, devant la consonne, l'h asp. et l'hh : *tros ch'waux*) ; **TROH** (tròh, h aspirée devant la voyelle et l'h muette : *tròh aignés*) ; **TROHH** (tròhh', absolument : *j'on á tròhh* ; une autre forme assez courante est *roës* (toué) : *toës sous* ; on la retrouve dans certains composés aussi : *toës-six* ; v. c. m. Adj. num. trois. La Bresse *trokhe* X<sup>III</sup> Noël ms. 12 ; voir du reste notre *Grammaire* pp. 359 (ou 45).

**TROS-QUARTS** (tro-kar) outre le sens de fraction, ce mot est employé comme terme ironiq. et même q. q. peu injurieux, appliqué aux personnes : avorton.

1. **TROSSE** (tró-s') s. f. trousse.

2. **TROSSE** (trò-s') s. f. tresse ; *fâre d'lai trosse* au fig. fam. gigoter, allusion aux mouvements des pieds du faiseur de tresse.

1. **TROSSÉ** (tró-sé) v. n. faire des efforts (pendant l'acte de la défécation, un travail quelconque, accouchement etc). Rasey *drosser* se plaindre ADAM. Landremont *trosser* ADAM.



2. TROSSÉ (tro-sé) s. m. trousseau.

TROTTÈ (tró-tè) v. n. trotter.

TROTTOËR (tro-touér) s. m. trottoir.

TROTTOU, OUSE (tro-tou, oùs') s. trotteur, euse.

TROUAND, ANDE (trouan, ant', ou d') adj. paresseux, feignant.  
Loc. : *el ost si bié trouand qu'è fâre ; fâre lo trouand drohaut lo leuye*. La Bresse *terriand* Adam ; Mazelay S<sup>on</sup> B « Haut des Trouaux » en patois *lo haut des Trouaux*, trouaux, mauvaise terre, *tarre trouande* terre paresseuse. Cpr. le franç. *truand*. Vagney a *terriand* Pétin ; Crémanvillers *tériand* Thiriat ; Val-d'Ajol *treuyand*, rac. *tru*, *truage*, en vx-fr. tribut ; primitivement c'était un homme réduit à la mendicité par la surcharge des impôts, verbe *treuyanda* truander, M. LAMBERT ms.

TROUANDISE (trou-an-di-z', ou s') s. f. paresse.

TROUBLE (trou-bl') s. f. truble. En 1395 *truille* Lep. et Ch. II, 217, col. 4. LITTRÉ v<sup>o</sup> *Truble* donne à l'hist. *truible* ; M. Déy, voc. bourg. « *treuble* truble s. f. (rare) trouble, instrument de pêche. Si bourgeois..... peultent pescher... sans treuble clert ne rame. Luxouil 1291 ».

TREUYOTTE (trèu-yò-t') s. f. un peu fam. et enfantin, petite trouble.

TROUÉ (trou-é) s. m. palon, pelle en bois. Remilly *trèle*, *trèle* nettoyer à la pelle ROLLAND.

TROUELLE (trou-é-l') s. f. truelle.

TROZAINÉ (tró-zè-n') s. f. treizaine.

TROZE (tró-z', ou s') adj. num. treize. Dommartin-l-R. *traze* Richard.

TU (tu) ÊTU (è-tu) part. passé d'*aiwoé* eu. Orig. *habitus*.

TUMANT (tu-man) adj. facile à renverser. Voy. *Tumè*.

TUMÈ (tu-mè) v. a. verser, renverser par maladresse ; fam. culbuter, tomber de voiture. Pays d'Enhaut *touma*, *lema* Bridel ; Vagney *teumei* culbuter, renverser, et *teumeré* tombe-reau PÉTIN ; Val-d'Ajol *teuma*, La Gruyère *tuma* Cornu ; Pontarlier *tumer* s'épancher hors du vase en bouillonnant DARTOIS qui le tire du dan. *tæmme* vider et compare le lat. *tumeo* :

bourg. *tumè* Mignard qui le tire du lat. *tumere*, cite le champ. *teumer* d'après Grosley ; Les Fourgs *t'mai* Tissot qui cite le vaud. *tema*, le lat. *tumeo* et *tumescio* ; Landremont *teumer*, Le Tholy *timè* Adam ; Gl. mess. *teumer* ; Yonne *toumer*, *tumer* (pour tomber) v. a. verser, renverser, et *tumeriau* s. m. tombereau JOISSIER ; Ventron *teumè* verbe et *teum're* tombereau. M. SCHELER : «... L'anc. langue avait aussi une forme *tumer* ; (encore en Lorraine on dit *teumei*, en Champagne *tumer*) et l'ital. a *tomare* p. culbuter, descendre... D'après LITTRÉ *tumer* est la forme primitive, et *tumber* une forme postérieure et modifiée de *tumer*... » (v° *Tomber*), et « *tombereau* angl. *tumberel* du verbe *tomber* de même que le bourg. champ. *tumereau*, *tumerel* vient de la forme *tumer*. Le tombereau est une charrette dont on « renverse » la caisse... » Consultez aussi LITTRÉ v° *Tomber*.

TUNAT (tu-na) prén. d'homme, Fortunat.

TUNNEL est féminin.

TURLUPINÉ (tur-lu-pi-nè) v. a. fam. turlupiner.

TUS (tu) adj. Forme archaïque sans doute de tous, usité seulement devant les noms de nombre *tus dousse* tous deux, *tus trohh'* tous trois. En 1272 *tuit-trois* (tous trois) *Doc. Vosg.* VII p. 28 ; En 1269 *tuit* id. p. 31.

TUYAU (tu-iô, et non tui-iô comme en français) s. m. tuyau.

TYOT (tiò) s. m. voy. *Tiot*. Littré donne le fr. *tilloi* et *tillau* tilleul des bois.

## U

UGÈNE (u-jè-n') prén. d'homme, Eugène.

UGÉNIE. Voy. *Génie*.

UHINE (u-hi-n') s. f. usine.

UN', EINE (*ün'*, *ê-n'*) adj. un, une. *Et d'ün'* et d'un, premièrement, d'abord. Voy. *in* ; *d'ün* et *d'aute* de chacun, de grand ou de petit, de bon ou de mauvais etc. *L'ün* pourtant l'aute litt. l'un portant l'autre, en moyenne. En 1789 «..... que chaque

année, l'une portant l'autre, le tiers destiné à la récolte des blés..... *Doc. Vosg.* I p. 259. Roman de la Rose : amis, dist-il, j'ai mains hommages, et d'uns Et d'autres recéus, v. 1970, 1971. Saint-Amé *ine* Thiriat.

UNIFORME est féminin.

UNIMOT (u-ni-mò) adv. uniment. Rarement employé seul : on dit habituellement *tot unimot*.

USAIGE (u-zé-j', ou ch') s. m. usage.

URINÈ (u-ri-nè) v. n. rare, uriner.

UTIL'MOT (u-ti-l'mò) adv. utilement.

\* UTILITÉ (u-ti-li-tè) s. f. utilité. En 1390 « *utiliteit* » *Doc. Vosg.* I, page 48.

## V

VACYÉ (va-si-iè) v. n. peu commun, vaciller.

VAGABONDÈ (va-ga-bon-dè) v. n. vagabonder.

VAI (vé) s. m. *val*, éboulement, faute, manquement : *lo muhk-lai ai fât vai*, et au fig. *lo mâte d'écôle ai fât vai ai lai mosse*; c'est le simple d'aval. Suisse rom. *vau*, *vo* Bridel.

VAICIN (vè-ksin) s. m. vaccin.

VAICINÈ (vè-ksi-nè) v. a. vacciner.

4. VAICHE (vè-ch') s. f. vache. Proverbe : *Penre lai vaiche et lo vé* (litt. prendre la vache et le veau) se dit de celui qui épouse sans trop s'en douter une fille qui n'est pas enceinte de ses œuvres. Doubs, Haute-Saône *vouotso*, *vouaiche*, *vouetche* Dartois.

2. VAICHE (vè-ch') s. f. salamandre maculée *Salamandra maculosa* Lam. Saint-Amé *tasse vèche* Thiriat.

VAICHE ROUGE (vè-ch'-rou-j') s. f. lactaire délicieux *Lactarius deliciosus* L. Vosg. vulg. *vache rouge* Mougeot p. 293-453. Bru *vaiche rosse*, Fontenoy *vaiche roge*, Romont *vaiche*. Cpr. Epinal *le brœuf*, et Fontenoy *bieu roge* bœuf rouge, idées presque analogues.

VAIHÉ (vè-hhé) s. m. cercueil. Fr.-Comtois *va, vai, vouai, voué* s. m. cercueil DARTOIS qui cite le roman *vas* cercueil, tombeau et les rapproche du bas-breton *bez* fosse, tombe. Le même auteur donne comtois *vâssé, vaiché, vèché* tonneau et les tire de l'all. *Fass*, flam. *vat* et compare le lat. *vas*. Saint-Amé *vouahhé*, Le Tholy *vèhhé* Adam; La Bresse *vakhé*. Ventron *vouhhé*; Du Cange: « *Vas*, sepulcrum subterraneum cameratum, sarcophagus ex lapide vel marmore » et plus bas *Vascellum* ead. notionne..... », puis *Wassellum, vassellus, vas, dolium, vasculum... Vaxellum* pari significatu.... et *Vay-sellum.....* » En 1534... Item nulz des dictz compaignons bouchiers ne devront saingner aucune beste en leur maisel de soub la halle, qu'il n'ait ung vaxel de soub pour recullir le sang..... » *Doc. Vosg.* VII, p. 304. Tous ces documents permettent d'identifier comme facture notre vocable patois avec le franç. *vaisseau*: se reporter au surplus à ce que nous en avons déjà dit 2<sup>e</sup> *Essai* pp. 228 (ou 36) et la note 1.

VAIHÉLE (vè-hhé-l') s. f. vaisselle.

VANNÉ (vâ-nè) v. a. vanner.

VAN-LAI (van-lè) prépos. là-bas, loin, assez loin, plus loin que *van-tot-lai*.

VANOTTE (vâ-no-t') s. *fém.* tablier court que portent les hommes, à la grange notamment. Orig. sans doute *vanné* de l'habitude de le porter pour *vanner*. M. Adam donne du reste cette étymologie à *vainotte*, de Viterne.

VAN TOT-LAI (van-tô-lè) prép. là, près, pas loin, moins loin que *van-lai*.

VANNOU, OÛSE (va-nou, oùs') s. vanneur, euse.

VANSE (van'-s') s. f. valse.

VANSÉ (van-sé) v. n. valser.

VANSOU, OUSE (van-sou, oùs') s. valseur, euse.

VANTÉ v. a. vanter.

VARIABLE (va-riâ-b', ou p') adj. variable.

VAU (vô) s. m. val, usité seulement comme nom de lieu *Vau d'Aijô* etc.

VAU D'AIJÔ (vô-dè-jô) Val-d'Ajol, commune. M. Godefroy : « *Ajou, ajoou, ajout, adjoub*, s. m. ajonc, genêt épineux, terrain planté d'ajoncs. Charente *Les Adjots*, Eure *Ajou*, Ardèche *Ajoux*, Vosges *Val d'Ajol*, Aveyron *Val d'Ajou* ». En 1255 *Vau d'Ajo*, *Doc. Vosg.* I p. 78 ; en 1366 « *li Waulz d'Ajou* et cil de Bains » id. II p. 498 ; M. Cocheris *Noms de lieu* p. 48 donne aussi les cinq noms de localités cités par M. Godefroy. MM. Lepage et Charton II, 522, col. 4 : *Villa de Adiaco* ; en 1223 *ban d'Ajo*, id. ; en 1235 *Val d'Ajoz*, id. ; en 1517 *Vuldajol* id. col. 2 ; en 1541 *Val d'Ajou* id. p. 523, col. 2.

VAURIÉ (vô-riê) subst. masc. vaurien.

VAYON (vâ-yon) s. m. fam. et enfantin, jeune veau, petit veau. Saint-Amé *païon* Thiriat, Punerot *véiot* Olry.

VAYOTTE (vâ-yò-t') s. f. petite vache. Comtois *vaichote*, *votselo* Dartoïs.

V'COU (v'kou) Vecoux, commune.

VÉ (vé') s. m. veau. Le *Ps. de Metz* : *veel* XXI, 42 BONNARDOT.

VÉGÉTÉ (vé-jé-té) v. n. peu commun, végétér.

VEÏNE (vè-n') s. f. vigne *Vitis vinifera* L. Bourg. *vaigne*, *veigne* Mignard. Les citations qui sont empruntées à M. Adam se trouvent page 379 : Bainville *vaigne*, Ban-s-M. *vinieu* Adam ; La Bresse *vein* ; Brouvelieures *ving* ; Bru *vène*, Celles *vinie* et *veigne*, Chatel *vène*, Chatel, St-Vallier *vénne*, *vaine*, *vène*, et *vène* Adam ; Charmes *vein* et *vègne*, Deycimont *vain* Adam, Domèvre-s-M. *vègne*, Fontenoy *veigne*, La Forge *vin*, Gerbamont *vengne*, Hennezel et Vagney *veigne*, *vègne*, et *vègne* Adam ; Lemmecourt *vin*, Mazely *vègne*, Morelmaison *vaigne*, Mortagne *vein*, Moyenmoutier *vinie* Adam et *vinieu* ; La Neuville-s-Ch. *vin*, Padoux *veigne*, Provenchères *veinie* Adam et *vinge* ; Raon-l'Etape *veine*, Rouceux *vin*, Saales *veinie* Adam et *veine*, Saint-Vallier *vène* Adam ; Le Tholy *vein* Adam ; Totainville *vègne*, Vagney *veine* Pétin 296 ; Valfroicourt *veigne*, Vexaincourt *veinhie* Adam et *veinie*.

VÈJUS (vè-ju) s. m. verjus.

VÉLÈ (vé-lè) v. n. véler.

**VÉLOT** (vé-lò) s. m. petit veau. Comtois *vélot*, *vèlet*, *vèlat* Dartois.

**VENR'DI** (van-r'-di) s. m. vendredi. Aromaz, Lons-le-S. *dévendre* Dartois; Les Bouchoux, Saint-Claude *duvendrou* (id.); Le Sarrageois, Pontarlier *devendrou*. En 1366... « *le vanredy*... » *Doc. Vosg.* II p. 200.

**VENTOUSÉ** (van-tou-zé) v. a. ventouser.

**VÊPES** (vé-p') s. f. plur. vèpres.

**VÉRIFIÉ** (vé-ri-fi-é) v. a. vérifier.

**VÉRITABE** (vè-ri-tâb') véritable.

**VÉRITAB'MOT** (vé-ri-tâb'-mò) adv. véritablement.

**VÉRITÉ** (vé-ri-tè) s. f. vérité.

**VERMICELLE** (ver-mi-sé-l', é long et très aigu) s. m. vermicelle.

**VERNI** (ver-ni) v. a. vernir.

**VÉRÔLE** (vé-rô-l') s. f. vérole.

**VÉROD** (vé-rò) s. m. nom de bœuf, de taureau. Saint-Amé *vairo* Thiriat. Ce mot peut sans doute se décomposer *vé* veau et *rod* raide, veau peu agile, peu souple, gêné dans ses mouvements.

**VERSÉMOT** (ver-sé-mò) s. m. peu commun, versement.

**VERSURE** (ver-sû-r') s. f. voûte du canal de fuite d'une usine.

**VERVEUX** cité pour Saulxures *vervo* Thiriat *Kéd.* p. 41.

**VESSE** (vé-s') s. f. vesse.

**VESSE DÉ LOUP** s. f. genre *Lycoperdon* Tourn. Epinal *vesse de loup*, Saint-Dié *veusse de loup*, La Croix, Moussey, Ventron *vosse de loup*. V. de loup ardoisée, *L. ardosiaceum* Bull. (*Bovista plumbea* Fr.); Mazeley, Saint-Dié, *veusse de loup*; Romont *vesse de loup*.

**VESSÉ** (vé-sé) v. n. vesser.

**VESSOU, OUSE** (vé-sou, oùs') s. vesseur, euse.

**VEUDIÉ** (veû-dié) v. a. vider; pris absolument, nettoyer les écuries; on dit aussi en ce sens *veudié les bêtes*. Loc. *veudié d'sang* perdre son sang.

**VEUH'LOTTE** voy. *Beuhlottle*.

**VEUVE** (veu-y') au fém. **VEUDE** (veù-d', ou t') adj. vide ; terrain laissé inculte, abandonné par les locataires.

**VÈXÈ** (vè-kse) v. a. vexer.

**V'GILE** (v'ji-l') s. f. veille.

**VIA COURÔ** (viâ-cou-rô) s. masc. orvet commun *Anguis fragilis* L. Doubs *borgne*, *hennevieu* Olivier, p. 104.

**VIA** (viâ) s. m. ver ; et sobriq. masc.

**VIATOUX, OUSE** (viâ-tou, oùs') adj. véreux, euse.

**VICARE** (vi-kâ-r') s. m. vicaire. Voy. *Abbé*.

**VICTOËRE** (vik-toué-r') prén. de femme, Victoire.

**VIERGE** cité pour la Bresse *ieuge*, rare du reste à Uriménil.

**VIERGEOTTE** (vier-jó-t') s. f. jeune fille invitée à fêter la confrérie de l'Assomption. Très joli diminutif de *vierge*.

**VIETTE** (vi-è-t' ou mieux *vyETTE*) s. f. petite vrille. De même à Belfort *COURBIS*. Savigny *viatte*.

**VIEULON** (vieu-lon) **VIOLON** (vio-lon) s. m. violon.

**VIËX** (vié) **VÉE** (vé') au fém. adj. vieux, vieille. L'x se lie, mais doucement et à la façon d'un z avec le mot suivant commençant par la voyelle ou l'h muette : *in viëx hôme* (prononcez : in vié-zô-m') ; *s'fûre viëx* devenir vieux. Diction : *én'ost m'cò si viëx qu'ène vée hotte : el ai co so premêye cul*. *Viez* anc. franç. : et ses habits estoit viez (XV<sup>e</sup> s.)

**VIKÈ** voy. *VIVE*.

**VIF ORGENT** (vi-vor-jan) s. m. vif-argent.

**VIGNÔBE** (vi-gnô-b', ou p') s. m. vignoble.

**VILBREQUIN** (vil-breu-kîn) s. m. vilbrequin.

**VILLE** (vi-l') Ville-sur-Ilion, commune.

**VILLAIGE** (vi-lé-j') s. m. village.

**VIN** (vin) s. m. vin.

**VINAIGRÈ** (vi-né-grè) v. a. vinaigrer.

**VINAIGUE** (vi-né-gh', ou k') s. m. vinaigre ; sobr. masc.

**VINAISSE** (vi-nè-s') s. f. vinasse.

**VINCÈYE** (vin-sè-y') Vincey, commune. En 1003 *Ad Vinciaco*, *Doc. Vosg.* I p. 14 ; m. d. *Vincei* Lep. et Ch. II, p. 539 col. 1 ; en 1335 *Wincey* id. p. 515 col. 1 ; s. d. *Vinciacus*, *Vencey*

id. p. 539, col. 4 ; vers 708 *Vinciaco* id., 4308 *Vancey-les-Charmes* id. 1003 *Vinciaco* Cart. rem. Arch. 4430 *Vincei* cart. R. cart. Ep. ; 4477 *Vincei* id., id., 4216 *Vinciaco* id., id., 4458 *Vencey* Arch. Fonds d'Epinal id., id., *Vancey* id. ; 1511 *Vinceyo* Cart. d'Ep. arch ; 1539, 1621 *Vencey* id. 1624, 1720 *Vencey* id. ; 1787 *Vincey* id. ; enfin 1003 *ad Vinciaccum* Lepage et Charton I p. 184, col. 1.

VINGOT (vin-sò) prén. d'homme, Vincent.

VINGT (vint') adj. num. vingt. Le *g* est muet comme en franç. et le *t* se lie aussi.

VINGTAINE (vin-tè-n') s. f. vingtaine.

VINGTIÈME (vin-tiè-m') adj. vingtième.

VIÔLE (viô-l') s. f. vielle.

VIOLÈ (vio-lè) v. a. rare, violer.

VIOLETTE (vio-lè-t') s. f. violette, genre *Viola*. Ban-de-la-R. *violette*, Bru, Chatel *vieulotte*, Domèvre-s-M. *violette* ; Fontenoy *vioulotte*, Fraize *violette*, Longuet *vieulette*, Médonville, La Neuveville-s-Ch. *violotte*, Padoux *vieulette*, Romont *vieulotte*. Violette odorante (violette proprement dite, LITTRÉ h. v. n° 2) : Blainville *vieulette*, Brouvelieures *violette qu'ai di goût* (litt. violette qui a du goût, de l'odeur) ; Cleurie *violette* ; Rouceux *violette*. Violette des bois *V. sylvatica* Fries. : Cleurie *violette sauvège* Thiriat 76. La Forge et Le Tholy *sauvaige violette*. Violette de chien *V. canina* L. : Lemmecourt *violette sauväge*. Violette jaune *V. lutea* Sm. *V. calcarata* Willm. *V. elegans* Kirschleger (vulg. *pensée des Vosges* Kirschl. I p. 86 et *pensée élégante* BERHER p. 449) : La Forge et Le Tholy *sauvaigh pensée*, Bertrimoutier *violettes* variétés cultivées du *V. tricolor*.

VIOMÉNI (vi-ô-mé-ni) Vioménil, commune. Patois du pays *Viomeni*. Anciens noms : s. d. *Viamansilis* Lep. II p. 54 col. 4 ; 4556 *Vyomesnil* id. col. 2 ; 4704 *Vioneny* carte de Jaillot.

VIVANT (vi-kan) part. prés. pris adjectivement, vivant.

VIVÈ (vi-kè) v. n. Il peut se faire que ce soit une autre forme de *vive*. M. Paris, *Romania* 1872 p. 292, donne *vesquit* (visquet) et p. 306 *uisquet* 9 a *Vie de saint Léger* ; Ventron



*véqué*. En 1317... Se ale sourviquat... » *Doc. Vosg.* VIII p. 23. Voir la conjug. à notre *Grammaire* pp. 406 (32).

VIRONIQUE (vi-ro-ni-k') prén. de femme, Véronique.

VIS-A-VIS. Loc. prép. vis-à-vis ; 2<sup>e</sup> s. m. vis-à-vis au quadrille, ou à la contredanse qui se dansait encore beaucoup autrefois.

VISA (vi-zâ) VISAN (vi-zan) adj. (ce dernier plutôt sobriquet) : louche. Orig. *visé*.

VISANT, ANTE (vi-zan, ant') Hadol, adj. avisé, prévoyant.

VISÉ (vi-zè) v. a. viser ; v. n. loucher.

VISIÈRE s. f. visière.

VISITE (vi-zi-tè) v. a. visiter.

VISOTTE (vi-zò-t') s. f. superficie assez grande pour pouvoir viser.

VISOU (vi-zou) s. m. viseur.

VISSÉ (vi-cé) v. a. visser.

VIT'MOT (vi-t'-mò) adv. vite, vitelement.

VITAYE (vi-tè-y') s. f. victuaille. Bourg. *vitailles* s. f. (rare) victuailles Dév.

VITTÉ (vi-té') Vittel, commune et canton.

VITRIÔL s. m. a l' *ô* résonnant.

VIVACITÉ (vi-vâ-si-tè) s. f. vivacité.

VIVE (vi-v') VIKÈ (vi-kè) v. n. vivre ; conj. et formes anciennes *Grammaire* pp. 406 (62).

VIVE (vi-v') s. *masc.* nourriture. *Faut bié qu'on fayensse pou so vive* il faut bien qu'on gagne [fasse] pour sa nourriture. Vexaincourt *vive* *masc.* aussi.

VIV'MOT (vi-v'-mò) adv. vivement.

VIV-ORGEANT (vi-vòr-jan, l'adoucissement est même, croyons-nous, plus fréquent que la forme *vif-orgeant* recueillie plus haut à son rang alphabétique) s. m. vif argent, litt. mercure.

V'LOTÈ (v'lò-tè) s. f. volonté.

V'LOTÈYE (v'lò-tè-y') adv. volontiers ; La Bresse *velotère*.

V'LU (v'lu) v. a. vouloir. Conjugué à notre *Grammaire* pp. 406 (ou 62) : au futur notamment *jé vourâ*. Hadol *vôhheus*

je voulus, passé défini. Cpr. Roman de la Rose *n'el ne se vosist pas retraire* v. 308. On trouve : Touz ceulx qui *vourront* rien demander » Joinville cité par M. Jouve. Pothier (Rem.) : et ja quant il se voura mourir, XIII<sup>e</sup> s. Alsac. *vos n'vian p' vous ne voulcz pas*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 214. La Bresse part. passé sing. masc. *voukhu*. Cpr. les formes Hadol : *é n' vohheut mie* il ne voulut pas, *és n' vóhhont mie* ils ne voulurent pas, analogues à celles de la même localité pour le verbe être *jé fohheus*, *és fohhont* etc. rappelés *Grammaire* pp. 381 (ou 37). En 1399 *voulront* 3<sup>e</sup> pers. plur. futur, *Doc. Vosg.* V p. 27.

V'NI (v'ni) v. n. venir. XIII<sup>e</sup> s. subj. *qu'il vigne* Littre v<sup>o</sup> *Abandon* ; une charte de Charmes de 1269 donne *je vanra* je viendrai Lep. et Ch. 2 p. 104, col. 2.

V'NUE (v'nu) VÉNUÉ (vé-nu) s. f. venue. *L'dbe-lai ost d'ène bálle venue* cet arbre est d'une belle venue.

VODOGÉ (vò-dò-jé) v. a. vendanger.

VODOGEOU (vò-dò-jou) s. m. vendangeur.

VODOU, OUSE (vò-dou, où-s') s. vendeur, euse.

VÓMIR (vó-mir) v. n. vomir.

VOF (vò-f') VOVE (vó-v') s. veuf, veuve.

VÓGANDE (vó-gan-dè) v. n. vagabonder.

VÓGANT (vó-gan) s. m. vagabond. Orig. *vógué* vagabonder. Saint-Amé *vaugan* Thiriat.

VOGUÈ (vó-g hè) v. n. vagabonder (rare), on emploie plus fréquemment *vógandè*. Saint-Amé *vauga* Thiriat. Correspond littér. au franç. *voguer*. Savigny *gogandè* verbe, et *gogante* subst. femme de mœurs équivoques, COLLOT ms

VOILAI (ouè-lè) prép. voilà. Dommartin-l-R. *voilau* Richard; Savigny *val'*.

VOID (ouè ; nous conservons cette orthographe du français tout en faisant bien remarquer 1<sup>o</sup> que le *v* ne se prononce pas, 2<sup>o</sup> que la diphtongue *oi* a le son fermé et non ouvert *ouè* et non *oua*) nom de section à Girancourt, qui est de beaucoup la plus connue à Uriménil : aussi quand on dit *lo Void*, on entend toujours celui de Girancourt. Pour les autres on

ajoute leur dénomination particulière : *lo Void d'laï Bure* le Void de la Bure etc. DU CANGE « *Vadium pro vadum*, Gall. *gué* » et « *Gadium Vadum*, Gall. *Gué* » puis « *Gadus*, et *Gadium* I *vadum*. Comtois *vâ gué* DARTOIS ; bourg. *weit* Mignard, que Burguy tire du h. all. *waten* ; charte de Bains XIII<sup>e</sup> s. *way* : « des la venne du moulin de loppital jusque au way (gué) de la Sachelle » (LEP. et CH. 2 p. 31 col. 2). Littré v<sup>o</sup> *Gué* donne norm. *vé* ou *vey* nom des estuaires, wallon *wé*... esp. *vado*... du lat. *vadum* avec l'influence du germanique *wat* gué. On connaît la correspondance fréquente du *g* avec notre *w* patois : *r'watie* regarder *wâ d'faux* (garde) manche de faux, *wâ* guère etc. etc. Voir au surplus nos deux *Essais*. On peut rapprocher, croyons-nous, le vx-fr. *gué*, *guet*, *wes* s. m. abreuvoir ; herbage, terrain bas, fossé rempli d'eau. Lieu dit à Nanteuil, Aisne, ferme du Vieux *Wiet* ou *Wyé* ; l'abreuvoir existe encore GODEFROY.

1. VOLAYE (vô-la-y') s. f. volaille.

2. VOLAYE (vô-lâ-y', peut-être mieux écrit VOLLAYE à cause du fr. *vallée* auquel nous proposons de le rattacher) s. f. indique la descente : *nollè ai lai volaye*, *cheir ai lai vollaye* aller en descendant, tomber ; *tiré ai lai vollaye* faire tomber. Bourg. *vaulée* Mignard.

VOLÈ (vô-lè) v. a. voler, dérober.

VOLETTE (vô-let') s. f. espèce de petite claie sur laquelle on sert les beignets et q. q. autres plats.

VOIÈRE (vo-liè-r') s. f. volière.

VOL'IE (vol'-li) s. f. volerie. Formation analogue à celle de *fil'tie*, *poukhéll'tie* etc. etc.

VOLLOT (vol-lò) Valleroy-aux-Saules, commune. Anciens noms : s. d. *Vallis Regia* Lep. 2 p. 526 col. 4 ; 1704 *Valroy-aux-sausses* Carte de Jaillot.

LES VOLLOTS (lé-vol'-lò) Les Vallois, commune. Anc. nom : s. d. *Valesia* Lepage, II p. 526 col. 2.

VOLONTAIRE exclus. employé comme surnom.

VOLOT (vô-lò) s. m. domestique ; *grand volot* premier

domestique, commandant les autres ; t. de jeu de cartes. Lorr. *valat*, *valot*, *volat* Magas. pitt. 1864 p. 261, Morvan *valot* id. p. 262. Limousin *valé*, *valey*, *valey* id.; Gascon *baylet* (id.); Savigny *vôlat*.

VOLTÉ-FACE (vol'-té-fas') s. f. volte-face.

VOLU (vò-lu) v. n. valoir. Conjug. *Grammaire* p. 407 (63).

Ventron *vala*.

VOMIR (vô-mir) v. n. vomir. Employé aussi activement.

VONDE (von-d') v. a. 1<sup>o</sup> vendre ; 2<sup>o</sup> fig. dénoncer, trahir, moucharder. *Lo tobokèye, on lo vodeu* le contrebandier (de tabac) fut dénoncé ; *ès font quoère d'l'eau d'vie ai coaichotte, mas ès font vodus*, ils allèrent chercher de l'eau-de-vie en contrebande, mais ils furent mouchardés. Cornimont, Ventron *vaune*, Saulxures *vaude*, La Bresse *vaunde*.

VONDONGE (von-don-j') VODONGE (vo-don-j') s. f. vendange.

VÛNNE (vò-n') s. f. vanne, barrage.

VONTE (von-t') s. f. vente. *Vonte au tribunal* adjudication à la barre.

VORACITÉ (vo-râ-si-tè) s. f. voracité.

VORDIAIS (vor-diè) s. m. verglas, mouillement métamorphique analogue à celui de *diaice* glace.

VORRE (vò-r') s. m. verre ; verrée (contenu du verre).

VORR'RIE (vor'-ri) s. f. verrerie.

VORT-DÉ-GRIS (vor-dé-gri) s. m. vert de gris.

VOS (vôs) os (ò) pron. pers. vous. Meusien *ve* Theuriet *Madame Heurteloup*.

VOGE (vô-j', ou ch') s. f. La Voge, partie sud du centre du département comprenant notamment le canton de Xertigny, et une partie de ceux de Bains et de Dompierre. Les *ceudrillons* sont considérés en Lorraine comme étant de la *Vosge*. Pendant la triste campagne de 1870, me trouvant aux environs de Neufchâteau et ayant dit que j'étais du canton de Xertigny, on me répondit : « Ah ! vous êtes de la *Voge* ! » Telle est le sens étroit de cette dénomination dans le pays. « La Montagne » s'appelle de ce nom *la montaine* et non les Vosges, et les habi-

tants sont dits *montignons*. Quant à ceux de « la plaine, » nous les appelons les *payés* proprement « pays », habitant le *plain-pays*. Du Cange v° *Vosagus* : « *Vosagus, Vosgus, solitudo, charta Theodorici Calensis pro Monast. Morbac... Monasterium virorum in heremo vasta, quæ Vosagus appellatur, in pago alsacinese... conatus est constituere..... Tertiam cellam infra vasta Vosgo ædificari, ubi sanctus Cocovatus resquiescit super fluvium Laima.* » Un *Vosagus* ne se trouve pas, au dire de M. Longnon dans *Voussac*, mais dans *Bouges* (Indre) *Répert. trav. historiq.* année 1882, N° 4 § 4539. Notre article est évidemment fort incomplet. Du reste ceci rentre plutôt dans l'histoire proprement dite, ou même dans l'étude des noms de lieux, que nous espérons terminer au plus tôt, et que nous avons esquissée, quant aux noms de lieux *habités*, pour le Congrès de la Sorbonne de cette année (1884). L'étymologie suivante est donnée par M. Eugène Fallot dans ses *Essais d'interprétations celtiques* : « *Voaségo* (Vosego, Vosges), de *Voas*, ruisseau par *Vousek*, abondant en ruisseaux, qui pris substantivement a pour pluriel *Voaségo*. — *Ar Voaségo*. — Les (monts) abondants en ruisseaux (*Rev. d'Alsace* 1885, p. 30. note 1).

**VOSCES** (vô-s') s. f. plur. vesce cultivée *Vicia sativa* L., cultivée en grand depuis q.q. années. Alsac. *vasces*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 216 ; Bainville *vosse*, Bertrimoutier *vasce*, Bru *voscère* et *voscéré* ; Celles *voscée*, Charmes *vascé*, Dompaire *voscéré*, Fontenoy *vosce*, Grandvillers *voscéré*, Médonville *vosce*, La Neuveville-s-Ch. *vosce*, Ville *vosce* ; M. Grimard *La Plante* p. 493 donne *voice*. Le Vosgien populaire *vesceron* est appliqué par M. Berher p. 445 au Cracca à petites fleurs *C. minor* Riv. Savigny *vascés*.

**VÔSSE** (vô-s') s. f. guêpe, genre *Vespa*. Comtois *vêpe*, *vêpre*, *vouêpre* Dartois ; Doubs, Haute-Saône *vouépo* id. Dompaire *vauss* Adam ; Lay, Saint-Remy *voss*, Ventron *vêpe*. Orig. *vespa*.

**VOT** (vò) s. m. vent.

1. **VOTE** (vò-t') adj. poss. votre.

2. **VOTE** (vò-t') s. m. ventre.

3. VOTE (vô-t') s. m. vote.

4. VOTÈ (vò-tè) v. n. venter. *Pieuvousse, voteusse, é faut nollè* qu'il pleuve, qu'il vente, il faut marcher.

2. VOTÈ (vô-tè) v. n. voter.

VOU (vòu) ou (ou) conj. n'est jamais employé seul. *You bié, ou bié* litt. ou bien. Langres *you*.

VOULÈ (vou-lè) v. n. voler. Dommartin-l-R. *vo'a* Richard.

VOU 'ST-CE QUÉ, QU' (vou-s'-ké, k') loc. adv. composée mais à sens simple : où ? Montiers-s-Saulx *vérousque* Cosquin ; Saulxures *vousqu'* Thiriat, *Ked.* p. 14 ; argot franç. *où qu'* Larchey ; Als. *où s' qu' ou*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 215. Savigny *voù*... et *où 'st-ce qu'*, COLLOT ms.

VOUTE est bref, s. f. voûte.

VOUTÈ (vou-tè) v. a. vouêter.

VRA (vrâ) VÉRA (vé-râ) adj. vrai, aie : *c'est vrâ* c'est vrai, *c' n'ost m' vérd* ce n'est pas vrai.

VRAIMOT (vrai-mò) adv. vraiment.

VRAIT (vrè) s. m. verrat. La Bresse a un lieu dit, D : « Grainge des Vra » et « Las Vra » *les verrats* X<sup>ms</sup>. J'ignore si « Les Vrais » de Clèurie, A, en patois *les vrâs* s'en rapprochent. A Médonville C : « Jeune Véré » en patois *jeine vèrè*, *vèrè* ne signifie guère que pourceau mâle. Toutefois ce qui s'écrit passim *vrait*, *vèrè*, *véré* peut se rattacher à *varroy*, *varroy*, *varectum*, etc., guéret, X<sup>ms</sup> ms.

VREMIÈNE (vreu-mi-n') s. f. vermine.

VREU (vreu) VRO (vro) plus rare. s. m. verrou. Vexaincourt *vrô*, Domgermain *vrô* Adam. Savigny *vreuyat*.

VREUYÉ (vreu-yè) v. a. verrouiller.

VRÉYE (vré-y') s. f. vrille.

VRÉYÉ (vré-yè) v. a. vriller.

V'SIE (v'-si) s. f. vessie.

V'TI (v'-ti) v. a. vêtir. La Bresse *veuxiti* (prononcez *veuhhti*) X<sup>ms</sup> *Prov. inéd.* n° 7. Savigny, PROV. *i n' faut m' se dev'ti d'vant que d' meuri* Collet ms.

V'TOT (v'tò) s. m. vertet, disque de plomb destiné à donner

du poids au fuseau non encore chargé de fil. Au fig. fam. verre d'auberge trop petit aux yeux du consommeur. St-Amé *v'ta* Thiriat ; Val-d'Ajol *ftchaye* ou *fthiot* et même *thie*. Messin du XVI<sup>e</sup> s. *verter* à fuseau F. des Robert *Mém. Acad. de Metz* 1882 p. 86. Orig. lat. *vertere* tourner. Correspondrait bien à un français fictif *vertillon*, notamment la forme *fthiot* du Val-d'Ajol.

VUE cité pour la loc. *s'réserve lai vue d'sus* condition imposée par l'acheteur, par laquelle il se réserve de voir (la vue sur) ce qu'il achète.

VUIT (vui) autre forme plus rare de huit. *Vuit sous* pour *huit sous*. M. Déy donne *vuiz* : *ils soient vuiz pieds loin du tronc*.

VUSÈ (vu-zè) v. a. user.

VYETTE (vi-èt') s. f. vrille, vrillette.

V'ZÈLE (v'-zé-l') s. f. cicatrice. Allain *veselle* Adam ; le Ps. de Metz XXXVII, 5, *vezelle* Bonnardot.

## W

1. WA (ouâ, oâ) v. a. voir. Conjug. *Grammaire* pp. 407 (ou 63). Parf. du XII<sup>e</sup> s. *veïst*. La Bresse *wère* X<sup>III</sup> Noël ms. Loc. *n'y ai poët d'aiwâ ai lu* on ne peut se fier à lui. L'Ille-et-Villaine a aussi le futur *voirai* : « vous *voirez* mon corps prendre » DECOMBE p. 242, et l'inf. *vâ* voir, id. p. 73.

2. WA (ouâ) WAR (ouâr) adv. guère *j'n'on â wâ* je n'en ai guère ; *wâraic* pas grand chose (l'r réparait devant la voyelle ou l'h muette) ; lorr. *ware*, *ouai* (1<sup>er</sup> Recueil), Rambervillers et patois messin *ouairo* Jouve *Coup d'œil* p. 30 ; anc. h. all. *weigar*, bagnard *wirô* Cornu ; Comtois *vâre*, *vôre* Dartois ; Doubs, Haute-Saône *vouairou* Dartois ; Les Fourgs *warou* Tissot qui cite d'après Oberlin le lorr. *vouère* ; Ventron *vouuu*.

3. WA (ouâ) s. m. manche de faux. Dans la montagne *wâ* (de faux) signifie proprement mâchoire, talon et non manche. Ventron, Cornimont, La Bresse *hwau* mâchoire de l'appareil

buccal, et machine de la faux X<sup>ms</sup> conduit à l'équivalence de *w = g* : *warde* qui, par contraction désignée tout naturellement par l'accent circonflexe, donne *wâ*. Cpr. du reste le franç. *garde*. Quant au changement de genre, il est assez fréquent pour qu'il ne semble pas faire difficulté. Ventron a *kouo* manche de faux ; mais Allain *snau* doit être un mot différent.

4. *WA* enclitique fréquente, atténuant ou renforçant la proposition : *v'nez wâ* venez un peu, venez donc ; *v'nos y wâ* viens si tu l'oses ! *Motrez m'wâ in pô*.

*WACHE* (ouâ-ch') s. f. pervenche à petites fleurs *Vinca minor* L. Sp. 304. Remilly *vâj* Rolland (pron. *vany*) ; Haute-Saône *venche* Dartois ; Saint-Amé *vouauches* ; Le Tholy *vèche* et *vège* pervenche à grandes fleurs *V. major*, qui est souvent cultivée dans les jardins. La Baffe *vouahhe* Adam 9 et 47, Châtel *vèche* ; Cleurie, Syndicat et Saint-Amé *vouauche* Thiriat 941, Docelles *vouahhe* Adam 33 ; La Forge *vauche*, Gerbamont *vouauche*, Hergugney *vêche* Adam 47 et 356 ; Lemmecourt *voiche*, Mazelay *pervinche* et *ouage*, Mortagne *vouache*, Moussey *vouenche*, Ramonchamp *pervintge* Adam 356 ; Raon-a-B. *wodche*, Raon-l'Étape *voinche*, Romont *vauche*, Sanchey *voache*, Saulxures *vouautehe* et *voiautehe* ; Le Tholy *vège* Adam 356 et Thiriat 394 : *vêche* Thiriat 94, et *vauche* ; Tranqueville *vauche*, Vagney *vouauche* Adam 47 et 356 ; Ville *vouenche*, Vouxey *voaenche* et *ronge* Adam 47 et 356.

*WACHE DÉ MOË* (ouâ-ch'-dé mouè) s. f. litt. pervenche de jardin, grande pervenche *V. major* L.

*WADE* (ouâ-d') s. f. garde ; *bayes-tu d'wâde* donne-toi de garde. Lorr. *woite*, *wouôte* (1<sup>er</sup> Recueil) ; Besançon *wade* Belamy ; M. Lepage *Stat. vosg.* 2 p. 549 col. 1 dit : « Près de Wisembach est une montagne anciennement appelée *Wâde* que l'on a francisé par le mot garde... Le dénombrement de 1594 l'indique ainsi : *la terre de Wuarde* de Wisembach... » La Bresse *wâude* ; en 1677 un village et hameau de Sauley s'appelle « *la varde de Sauley* » Archiv. dép. G n° 780 ;



Du CANGE : « *warda garda, custodia*, Gall. Garde... » En 1274 *warde*, *Doc. Vosg.* I p. 47 ; en 1279 *warde* *ibid.* I p. 67.

WAGNÈYE (ouâ-gnè-y') Vagney, commune. En 1285 *Waa-gniez*, *Doc. Vosg.* VII p. 35 ; *Vaignez* Thiriat *Gérardmer* p. 193 ; Saulxures *Vaigné*, *id. Kéd.* p. 91 ; LITTRÉ donne *gagnerie* nom des métairies dans certaines parties de la Bretagne (*Correct. et Addit.*) Les *Doc. Vosg.* abondent en *gaignages, waignages* etc. Ce mot est encore usité de nos jours : « Etude M<sup>e</sup> Armand Diemer, 8, rue des Forts [à Epinal] A louer pour entrer en jouissance du 23 avril 1885 un gagnage situé sur le territoire de Savigny et bans voisins, canton de Charmes, composé de 9 hectares 75 ares 55 centiares de terres labourables, en 35 parcelles, de 1 hectare 56 ares 44 centiares de pré, en 8 parcelles, et de deux vignes contenant ensemble 8 ares 47 centiares. » Comtois *vdgnie, vouaigni, gaingnie* labourer, semer, DARTOIS qui le rapproche du bas breton *gounid, gonid*, vx-fr. *gaigner, vauigner* gagner, labourer ; Les Fourgs *wagni* semer, ensemençer TISSOT qui cite l'all. *aussprenger*, l'angl. *sow, sowing, owing*, et dit qu'en Picardie les *waigniers* étaient la corporation des laboureurs, cite le vx-fr. *waa-gnerie*, labour, *waignon* laboureur ; LITTRÉ v<sup>o</sup> *Gagner* donne le wallon *wagnî* ; en 1235 échange du duc Ferry « *on vaul de Waaingnez* » *Lep. et Ch. Stat. Vosg.* II p. 216, col. 4. Un correspondant avait songé à identifier le nom de ce village avec celui d'un métier, ou plutôt d'un ouvrier, *vannier*. Cette assimilation est dénuée de preuves philologiques. Noms anciens s. d. *Vagniacus* Lepage 2. p. 518 col. 4 ; 1147 *Sancti Lamberti de Waineis* *id.* col. 2 ; 1246 *Waugney* *id.* ; 1285 *Waaingneiz* *id.* ; 1323 *Wachegney* *id.* p. 549 col. 4 ; 1345 *Vaigney* *id.* ; 1542 *Vaigney* *id.* col. 2 ; s. d. *Val de la veigne* Lepage 2 p. 350, col. 2 in fine ; 1704 *Vagny* Jaillot ; 1660 *Vaigni* Du Val.

WAHHE (ouâ-hh') s. f. flaque. Ventron *vouahhe* s. f. averse. Il ne serait pas impossible que ce mot correspondit exactement au mot français *verse*. Dans notre patois renverser se dit aussi

*r'wahhé* ; d'autre part *er* français correspond très souvent à l'*á* long : *ai r'vâs dos* à revers dos, *herbe, hábe* etc. etc. Consultez notre *Phonétique*. Remilly *mâch, mæhü mæhé* Rolland ; Raon-l'Étape *wé* (ou *voué, oué*) se dit des petites flaques d'eau que disposent les chasseurs pour l'affut de la bécasse, Dr RAOULT ms.

WAIDÈ (ouè-dè) v. a. garder, v. n. et pris absol. rester à la maison : *ollez vos-ò ai lai mosse, mi j'waid'rá* allez à la messe, moi je garderai. M. Jouve *Pothier*, rem. stance 18 le tire de l'all. *warten*. Comtois *wadd* Dartois ; bourg. *warder* Mignard ; Les Fourgs *ouaidai* Tissot qui le tire de l'all. *wahren* ; ailleurs p. 118, le même auteur cite *ouadai* et *wadai*, qu'il tire de l'all. *warten* ; Ventron *vouada*. En 1390 *vaudeir* à l'infinif, *Doc. Vosg.* I p. 21.

WAIDOU (ouè-dou) s. m. gardeur (de bétail p. ex.) Savigny *voidiou*.

WAÏPE (ouè-p') s. f. gaupe.

WAMPE (ouan-p') s. *fém.* fanon, babine. Montbéliard, Lure *ban*, Pontarlier *panne*, Dartois qui le rapp. de l'all. *wemme* ; Saint-Amé *vouambe* Thiriat ; Du Cange dit : « Vocis etymon a veteri germanico quidam accersunt, *Wambon* venter vel *Wamba*..... vel à saxonico *Wamb* quod idem sonat, unde angli *Wombe* accipere : ita ut *Wambasium* fuerit *ventrale* vel *ventrile*, ventris et pectoris tegmen, quod Germani *Wambeys* vocant », et plus bas : « WAMBA, venter, uterus... *Wamb* et *Womb*... *Wombe*... Germani *Wampe*. *Wamme* et *Wanst*... ».

WANDRÈ (ouan-drè) v. a. mouiller salement, salir de matières liquides, ainsi une personne traversant les champs par une forte rosée, ou une pluie sera *wandrâye*, de même l'ouvrier manipulant des matières liquides à la féculerie, par exemple ; s'applique très fréquemment aux enfants. Razey *voindré* mouillé ADAM.

WANTIÉ (ouan-tié) v. n. balancer, vaciller. Le Tholy *vouantie* ADAM.

WARAIC (ouà-rèk') adv. pris q.q. fois substant., vaurien ,

pas grand'chose, guère, toujours péjoratif comme substantif. Litt: *wā* guère, *aic* chose.

WARRANTÈ (va-ran-tè) v. a. warranter, d'introduction récente, comme son subst. *warrant*.

WAUB'RHÈYE (ouôb-hhè-y') Vaubexy, commune. Anc. noms s. d. *Vaubexey* Lep. et Ch. II p. 528 col. 2.

WAUGRÈPINE (ouô-grè-pi-n') s. f. aubépine : *Crataegus oxyacantha* L. Vagney *aubreipine* ; Le Bagnard *arbepin* Cornu qui le tire d'*album spinum* ; Lons-le-S. *airbèpenna* Dartois qui le tire d'*alba spina* p. 259 ; nous avons ici un cas fort curieux d'épenthèse, déjà relevé par M. Adam p. 300. Ahéville *aubrèpine* A. 44 et 300 ; Badménil-a-B. *pique* A. 300 ; La Baffe *auvrepine* A. 300 ; Bru *aubépine*, Bulgnéville *aubépennne*, Champdray *spingue*, Charmes *épine blanche*, et *épèche* buisson d'aubépine, c'est aussi un lieu dit de cette commune figurant au cadastre Son E ; Châtel *abrepingue* A. 300 ; Cleurie, Saint-Amé et Syndicat *augrèpine* Th. p. 83 ; Deycimont *blanche spinque* A. 300 ; Domèvre-s-M. *blanche épène* ; Fontenoy *mabrepeine*, La Forge *augrèpine*, Fraize *pingues biantches*, Gelvécourt *vovre épingue* A. 300 ; Gérardmer *augrèpine*, Gerbamont *hhépène*, Girecourt-les-V. *aubrepine*, Grandvillers *spingue* Ad. 300 ; Hadol *augrèpine*, Hergugney *èbre-épine*, Ad. 300 ; Houécourt *obépennne* Ad. 300, Luvigny *abrepinque* Adam 300 ; Mazelay *aubépène* Adam 300 ; Médonville *épenne blanche*, Mortagne *auvrepine*, Moyenmoutier *pingue de pouore do bon Dieu*, La Neuveville-s-Ch. *épène*, La Neuveville-s-M. *blanche épine*, Offroicourt *blanche épine*, Padoux *blanche pincque*, Provenchère *poueur do bon Dieu* ; Raon-a-B. *augrepine*, Raon-l'Etape *abrepincque*, Romont *aubrepingue* et *blanche pingue*, Rouceux *abrépène*, Roville *vouor d'épingue*, Adam 300 ; Saales *àbrepeingne*, Sanchey *épingue*, Adam 300, et *vauvre épingue* ; Saint-Blaise-la-R. *hhépine* Ad. 34 ; Saulxures *hhépèché*, Le Tholy *augrèpine* Ad. 300 et *augrepine*, Totainville *blanche épine*, Tranqueville *blanche épine*, Vagney *aubreipine* Pétin 21, et *hhépène*, Ventron *abrepine* Ad. 44 et 300, Vexaincourt *abrepingue* Ad. 300 et *abrepincque* fém., Ville *vovre épingue*, Vomécourt *pingue* Ad. 300.

WÈVE (ouè-y') oui, sens ironique et fort familier.

WEYMOUTH (vè-y'-mout') s. m. pin weymouth *Pinus Strobis* Introduction récente, comme cet arbre dans notre région.

WINQUÈ (ouin-kè) v. n. se dit des cochons poussant des cris perçants. Vagney *rouinquei* grouiner PÉRIN ; Comtois *rouinner*, *rougnie*, *hougnie*, crier en pleurant, DARTOIS qui le tire de l'all. *weinen*, lettonien *wini* soupir ; Saint-Amé *voinquè* Ad. Anc. h. all. *weindn* ; baguard, Suisse rom. *wèna* Cornu ; Ventron *rouikè* v. cri du porc. Saint-Amé *rouinquè* Thiriat. Il est fort possible aussi que ce mot ne soit qu'une onomatopée.

WINQUESSE (ouin-kès') s. fém. cri plaintif du porc.

WÔ (ouô) interj. pour arrêter l'attelage. Wô *woès* plus accentué mais s'adressant plutôt aux bêtes à cornes, le premier plus spécial aux chevaux. Yonne *ooche* Joissier.

WOËCI (ouè-si) adv. voici. Als. *voichi*, *Rev. d'Als.* 1884 p. 216. Saulxures : *e fit là commandeno qué t'veci* Thiriat *Kéd.* p. 14.

WOIE (ouè devant la consonne, l'h aspirée et l'hh double ; WOÏÈYE (ouè-y') ailleurs et à la fin des phrases ; *woie d'Mirecoul* voie de Mirecourt ; *j'té en woïèye* jeter. Metz, XIV<sup>e</sup> s. .... « et se li septime i vient, on ne lou chaisset mies an voies » BONNARDOT, *Doc. dr. cout.* p. 60.

WOËVES (oué-v', ou f') Les Voivres, commune. Epinal a *voivre* broussaille ADAM. Isches a une forêt dite les *Voivres*. En 1538 la weyvre est nom commun : « item nous est dehu par chascun ou de plusieurs habitants du Neufchastel [Neufchâteau] de ce cens ou rentes sur plusieurs héritaiges qu'ilz tiennent on ban saint-Leymont en la weyvre, la somme de douzelivres tournois, *Doc. Vosg.* IV p. 122-123. En 1269 *weivre*, s. f. *Doc. Vosg.* VII p. 33. DU CANGE : « Ardillaria, f. locus vepribus, rubis sentibusque plenus ; hæc enim est notio vocis *Ardiliers* apud Normannos à celtico *aerdre* ». Du Cange donne aussi « *Brasia*, Vepres, dumeta Gall. *Brossailles* » et « *Brauscus* idem videtur quod mox *Brausia* armoric. *Brauss* et *Broust* vepres, dumeta ». En 1269 : « se aucun hom est treuvé en la werie (forêt) couppant et apportant lou bois il doit douze soulds et

demy d'amende. (LEP. et CH. II, 102, col. 1). Voir nos *Lieux dits* p. 265-266 (ou 20-21). Voici q. q. noms anciens relevés dans le *Dict. topogr. de la Meuse* : Pagus Wabrensis, Wabriensis, Vabrinsis, Wafrensis, Vuanbrinsis, Wambrinnsis, Wavrensis, Wabarinsis, Wabrensis, Wabarensis, Waberinsis, Wantbrinsis, Vaurenis, Wabracensis, Vuabrensis, Wuavrinsis, Wapra, Vapra, Pagus Waprensis, Wabra, Vuabra, in Waper, in P. Werbia, Webria, Wavariensi, Wavarense, Waprensi, Vewra, Wevre, Wuevre, Les Wavres, Veyvre, Voyvre, Vuevre, Vevre, Vippria, Vepria, Weppre, Woyevre, Woipvre, Woipure, Voisvre, Vabria, Vebria, Vefria, Verpia, Verria, Wapria, Wavra (en suivant l'ordre chronologique qui commence à Grégoire de Tours, pour finir à Dom Calmet). Noms anciens d'une localité vosgienne : s. d. *Verria*, *Vrepria*, Lepage II p. 543 col. 2 ; 1377 : « *lai Vevre* Arch. d'p. n° 803, G ; 1704 *La Voivre* carte de Jaillot ; XIV<sup>e</sup> siècle ? *Wepria* Invent. somm. p. 443, col. 4. Cette « Voivre » est la commune près de Saint-Dié ; celle de Bains ne m'a pas encore fourni de noms anciens. C'est celle dont je donne ici les noms patois, mais le subst. donné par M. Adam est un nom commun. Le camp de la Woèvre s'appelait *Castrum Vabrense* M. Labourasse en a publié une monographie chez Contant-Laguerre en 1872.

WOËHHIÉ (oué-hhié) v. n. 1<sup>o</sup> aller et venir, syn. de *trécié* ; 2<sup>o</sup> s'agiter convulsivement, sous l'impression d'une forte émotion, généralement causée par la douleur ; se dit notamment du bétail piqué par les mouches en été. Le subst. *woëhhiouse*, Hadol, coureuse, fam. appliqué aux femmes de demi vertu, tient à ce verbe.

WOILAI (oué-lai) adj. voilà.

WOËLE (oué-l') s. m. voile.

WOËNE (oué-n') s. f. veine. Proverbe : *qui qu'woët ses woènes woët ses poènes*, qui voit ses veines, voit ses peines. Landremont *ouéne* Adam ; La Bresse *wone*.

WOËS (oué, bref) loc. généralement précédée d'*èt peus* : *et peus woës* dont le sens est assez difficile à préciser, et qui ne

paraît guère usitée en conversation que pour soutenir l'attention. Nous paraît correspondre au franç. *vois* impératif de voir. S'emploie même en patois avec les personnes que l'on ne tutoye pas.

**WOËRAUTE** (ouè-rô-t') s. f. (Hadol) vache qui va au bœuf Fam. femme de mauvaise vie.

**WOËSIN, INE** (ouè-zin, ine) adj. voisin, ine. La Bresse *vehi* et *véhi* : « lé venrdi n'ersône mi ai se véhi. »

**WOËSINAIGE** (ouè-zi-né-j', ou ch') s. m. voisinage. La Bresse *véhnaige*, Langres *vôgin*.

**WOËTTE** (ouè-t') adj. sale, mouillé, fig. mauvais. Gérardmer *voûete* laid, laide JOUVE *Ree. nouv.* ; lorr. *ouête* sale, criminel ; patois picard *wouadi* sali, tout mouillé, couvert de boue JOUVE, *Coup d'œil* 23. Remilly, *uêteurey* saleté ROLLAND (prononc. *oué*...) ; Malavillers a l'adj. *ouatenaye* de Puymaigre II p. 253, 2<sup>e</sup> éd. Saint-Amé *voète onnaie* année calamiteuse, pluvieuse THIRIAT ; Bressau *waite*. Cpr. le subst. suivant *woëtine*, qui a la même origine.

**WOËTINE** (ouè-ti-n') s. f. ordure, saleté. Pagny *ouëtine* Guill. Saint-Amé *voitine* Thir. « On appelait bois des *Woitines* (des Vilaines) un bois où les gens de la suite de la princesse [Isabelle d'Autriche, épouse du duc Ferry IV] allaient se divertir [à Spitzemberg, C<sup>ne</sup> de la Petite Fosse] LEP. et CH. II p. 498, col. 2. XIV<sup>e</sup> s. : « Item les bois, les yauves (eaux), les *voistines* et les acquets d'iauves dont à M. S. de Metz..... » *Doc. Vosg.* I p. 846 ; G. de Golbéry, dans l'*Annuaire du Club Alpin* publié en 1884 :..... « et le bois des *Woitines* (des vilaines) au pied du château, servait de lieux de divertissement aux femmes de la Souveraine » (p. 226) ; Moyennoutier à son cadastre D : « aux Voitines » patois *i voitines* (routes) sales, boueuses. Il est possible que ces derniers vocables se rattachent au vx-fr. *gastine*, *wastine*, *vastine*, s. f. pillage, wallon *wastene*, *wastine*, touffe d'herbe que les bestiaux ont laissée en pâturant une prairie. Centre de la France Sain-tonge, Beauce, Perche, Haut-Maine *gâtine* terre inculte. M.

Godefroy donne en autres noms de lieux : *la gatine, les gâlines* (Nièvre); noms propres : *de la Gastine, de la Woestine, Gastine, Gatine*. Ce serait de la même famille que le verbe *gaster, waster, gauster, voster*, ravager, dévaster.

WOËTURE (oué-tù-r') s. f. voiture.

WOËTURIER (oué-tu-rié) s. m. voiturier.

WOIX (ouè) s. f. voix.

WOËYAIGÉ (oué-yè-jé) v. n. voyager.

WOËAGKUR (oué-ya-jeür) s. m. voyageur.

WOËYAIGE (oué-yé-j') s. m. voyage. Dommartin-l R. *vouaige* Richard.

WOËVANCE (ouè-yan-s') s. f. prouesse, ironiq. et très fam. vaillantise, forme patoise de *vaillance*.

WOËYÉ (ouè-yé) WÛYÉ (ouò-yé) s. m. automne. Als. *voyin* regain *Rev. d'Als.* 1884 p. 214. Vosgien *rain* : « il y avait taille trois fois l'année, en *vain*, mars et *vascerot* » LEP. et CH. II p. 172, col. 4 ; et plus bas : « c'est assavoir en *tramoie* une fois, et en *vaixeroy* une fois et en *wayn* une fois, et chascun d'eux la *sille* et la *charrette* » *ibid.* p. 342, col. 2. Les *Doc. Vosg.* : c'est assavoir aux mars, aux *versaines* et aux *vains* » VIII, p. 49 et : « ung jour au *tremoie*, au *verserot* et au *vayn* id. p. 83.

WOËYOU (ouè-you) s. m. voyou.

WOËZÈ (ouè-zè) v. n. se dit du bétail piqué des mouches, qui prend la fuite en levant la queue. Les Fourgs *beus'lli* Tissot, qui cite le vx-fr. *besiller* tourmenter, vexer, du *\*besilium* : Saint-Amé *bihi*, Le Tholy *voizè*, Vagney *ebbehi* Thiriât. Villon *Grand Testam.* éd. Jannet p. 22 a dit : « s'il ne le scait, *voise* (aille) l'apprendre. »

WÛGE (ouò-j', ou ch') s. f. 1<sup>o</sup> verge ; 2<sup>o</sup> mesure agraire. Devinette : *qu'ost-ce qué paitte fieu do bôs pou fâre brâre les êfants ?* — *Lai wôge.*

WOËHE (ouò-hh') adj. des deux genres, vert, verte. Dommartin-l-R. *vouauche* Richard ; Saint-Amé *vouahhe*, Le Tholy *vehhe* ; Gl. mess. *vahhou* et *vahh* verdure.

WOHHONCOT (ouò-hhon-kó) Vexaincourt. commune. Noms anciens : s. d. *Vazoncuria*, *Vassoncourt*, in Lepage II p. 529 col. 2; 1724, 1725, *Vassencourt* carte Bugnon ; 1704 *Vazoncourt* Jaillot qui donne aussi (en dessous) *Vazoncourt* : M. Jouve *Chansons* p. 383 *Annales Soc. d'Emulation* 1875 donne *Vohhenco* (en patois d'Igney).

WOHHOTÈ (ouò-hhó-tè) v. n. remuer, agiter, balloter ; ne se dit guère que des liquides. Dans la recherche de l'origine de *cahoter* M. Bugge propose la forme originaire \**quattotare* fréquentatif du lat. *quatere* secouer, *cahoter* est formée « comme *baisoter*, *grignoter*, *trembloter* etc. » *Romania* 1875 p. 352. Ce doit être en effet un diminutif analogue. Il n'est pas impossible dès lors qu'il se raitache au franç. *verser* ou au diminutif fréquentatif *versotter* (rs = hh patois) ; peut-être aussi au franç. *exciter* qui est lui même déjà un fréquentatif, et dont LITTRÉ nous dit : « étymologiquement *exciter* c'est *faire sortir*, mettre en mouvement, en action ». Quoi qu'il en soit de cette recherche délicate, nous citons Saint-Amé *vouakhota*, Le Tholy *vohhotè* vaciller THIRIAT, et Le Tholy *vouohhotè* agiter dans l'eau ADAM.

WORCOLOTTE (ouor-kó-lò-t') s. f. belette ; sorte de jeu d'enfants. Syn. de *morcolotte* dont il paraît une variante.

WORLOPE (ouor-lò-p') s. f. varlope.

WORMOT (ouor-mò) adj. à propos ! tiens ! Chez nous il n'est pas l'adv. signifiant vraiment comme le *vouarmot* recueilli par M. Pétin. Ce n'est qu'une sorte d'interjection, exprimant l'étonnement. Saint-Amé *vouarmo* Thiriat.

WORTÈ (ouòr-tè) v. n. aller et venir. Cpr. Gérardmer *vortè* attendre JOUVE ; Vagney *vouarta* guetter, garder PÉTIN ; Saint-Amé *vouarta* garder de près, espionner THIRIAT. Notre acception est dérivée évidemment du même mot, c'est-à-dire de l'all. *warten* : du sens attendre au sens exprimé dans le patois d'Uriménil il n'y a pas loin, il a pu exister l'intermédiaire attendre avec imp. ence, puis attendre en faisant des allées et des venues, puis enfin aller et venir.



1. Woyé (ouò-yé) v. n. veiller ; v. a. veiller (un mort p. ex. ou un malade).

2. Woyé (ouò-yé) s. m. automne. Syn. de *woéyé* déjà cité plus haut. Saint-Amé *véyé* Thiriat. XIII<sup>e</sup> s. *wayn* temps des semailles d'automne. » LEP. et CH. 2, II p. 30 col. 2 : et « item ait ly sonrier (économé, administrateur) en la taille de *wayin* neuf solz et trois deniers toullois en la partie de Saint-Pierre (ibid.) ; « item ait à chacun taille tant de mars comme *wayin* vingt un solz toullois. ... » (ibid.). Bourg. *vayn*, *voyn* s. m. (rare) automne, dans Roquefort et dans le patois d'une partie du département du Doubs, où l'on prononce *vahin* ou *vouain*. Trois fois l'an, l'une en *vayn*, l'autre en *caresme* et l'autre en *somars*. Chateaufort sur Vuillafans, 1339. Il doit avoir... LX s. en la taille de *my baresme*, en la taille de *veyn* LX s. Baume, XIV<sup>e</sup> siècle DÈV. En 1397 « Wein » *Doc. Vosg.* I page 6.

Wôyes (ouò-y') s. f. plur. fête patronale, ou plutôt fête du village : Uriménil « ne mange pas son saint » ne fait sa fête du village que huit jours après la fête patronale proprement dite. Saint-Amé *vouaye*, Le Tholy *vôye* Th. Le Tholy *voies* Adam qui propose l'all. *weihe*.

Woyou (ouò-you), OUSE (ou-s') s. veilleur, euse.

Woyouse (ouò-you-s') s. f. veilleuse. Devient rare.

## X

XI ! XI ! cri pour exciter un chien ; au fig. pour exciter des personnes à se battre. Suisse rom. *ixá* verbe, exciter un chien contre un autre ou contre une personne BRIDEL ; Alpes *utzi* id. Fillières *hessi* Clesse.

## Y

Y (i) adv. y, là. Orig. *iv* et *vi*. Du latin *ibi*.

Y (i) pron. pers. leur : *j'lés y a bié dit* : je leur ai bien dit. Cpr. le franç. pop. *je leur z'y ai bien dit*.

Yô (iô, ô résonn.) adv. ne s'employant que très fam. et encore avec les personnes que l'on tutoye. Oui.

Yoro (iô-iô) prénom masc. très usité surtout à Safframénil et signifiant Joseph.

## Z

Z euphonique très fréquent. Nous en avons déjà parlé dans nos divers opuscules où nous lui avons donné le nom de *z* de liaison, ou d'analogie. Gérardmer *o-z o chëp' co* on en échappe encore Jouvê Potier 1865, 11<sup>e</sup> stance ; Gérardmer *o z'oïet lè flo nôr qué hauvoué et lè line* Thiriat Gérardmer 1882 p. 154. A Uriménil *qu'ost-ce qu'on-z ôye* litt. qu'ost-ce qu'on [z'] entend ? *On z'ost moult boé* on est bien bon etc., etc. ; on le rencontre aussi devant les adverbes *dant-z'her* avant-hier.

Lo ZA (za) prén. d'homme, Xavier.

ZAUBÈ (zô-bè) v. a. battre, frapper, fam. Landremont *zauber* Adam.

ZIDOR (zi-dor) prén. d'homme, Isidore.

ZINC (zink, a l'in nasal propre) s. m. zinc.

ZINGUÈ (zin-ghè) v. n. 4<sup>e</sup> résonner, retentir ; 2<sup>e</sup> v. a. fouetter ; 3<sup>e</sup> secouer, pousser, agiter fortement : *in soulon fât tortot zingué chez os quand é rôlère* un ivrogne fait tout sonner quand il rentre à la maison, *fâre zingué* être maître de q. qu'un à la lutte, le faire marcher rondement. Ventron *zingué* onomatopée, donne le son d'une vitre qui se brise ; vaud *djingua*, *dzingua* Bridel. *Zingué* en tant qu'il signifie sauter, s'agiter (et non faire sauter) est une altération de *gingué* ; en tant qu'il signifie le son de la clochette, ou d'un objet qui sonne en se brisant, c'est une onomatopée. X\*\*\* ms.

ZINGUESSE (zin-ghè-s') s. f. correction, frottée, action de *zingué*. Voy. ce verbe et ses diverses acceptions. Saint-Amé *zinguesse* cliquetis d'un corps sonore, brisé ou heurté.

ZIQUÈ (zi-kè) v. a. pousser d'une chipenaude ; fam. au fig. battu, *roulé*, victime d'une finasserie.

**ZIQUESSE** (zi-kè-s') s. f. action de *ziguè*.

**ZOMBÈ** (zom-bè) v. n. résonner, retentir. Saales *fare zambè lis.kioches* sonner les cloches à outrance.

**ZOMBESSE** (zon-bè-s') s. f. retentissement, détonation, écho.

**ZOQUÈ** (zó-kè) v. n. heurter, frapper. M. Jouve *Coup d'œil* p. 31 le tire de l'all. *zocken*. Saint-Amé *zoqua* Thiriat, Le Tholy *zoquè* Adam. Il n'y serait pas étonnant que ce soit au fond le même mot que *sokè* (*soquè*) adouci.

**ZOQUESSE** (zó-kè-s') s. f. heurt, choc et par extension coup reçu. Gl. mess. *zoquesse* coup sur la tête.

**ZOUAVRE** (zouâ-vr') **ZOUAVE** (zouâ-v', ou l') s. m. zouave, r épenthétique à noter.

**ZU** (zu) devant la consonne l'h aspirée, et le *hh*, *ZUT* devant la voyelle et l'h muette. Adj. poss. leur. Voy. *Grammaire* p. 359 (ou 15).

---

## MOTS COMMUNS

Absolution, absurde, addition (tech.), adieu, adjoint, affreux, ah!, alerte, Alexandre, alleluia, ailleurs, altercation (le 2<sup>e</sup> d), amande, amateur (le 2<sup>e</sup> d), ambition, amoureux (fam.) amours, an, anche, ange (peu commun dans le langage habituel), Angélique, anglais, anichon, animal, anisé (é très bref), anisette, annexe (rare, seulement dans l'acception de village dépendant d'une autre paroisse), anniversaire, arbalète, arche (tech.), archet (rare), archifou (fam.), ardeur (ironiq.), are (techn.), arme, armée, armurier, arrhes, asthmatique, aspergès, assaut, atours, atout, auberge, aubergiste, audience, Auguste, aune, aussi, automne, avoué (bien plus rare qu'*aioué*).

Bacchanal, badaud, bagatelle, bahut (fam.), bain, Bains (canton de l'arr. d'Epinal), bajoue, bal, balafre, baliveau, baliverne, balustrade, bamboche (fam.), bambocheur (fam.),

banc, bancal, banque, banqueroute, banquet, banquier, baptistaire, barque, bascule, bastringue (fam.), bataclan (fam.), baïonnette, bec, Belfort a l'ô résonn. et l'est muette, bénédiction, bénéfice, bethléem (s. m. ironiq.), bêtise, betterave, bedaine, bidet (fam.), bidon, buffet, bigot, bigorne, bigre (interj.), hile, bique (fam.), blague, blagueur, Blaise, blond, blouse, hombe, bonnasse, bonbonne, bordée, bordelle (grossier), bordure, bossu, bottine, boucan (fam.), bouge, bouffarde (fam.), bouffi, boui-boui (grossier), boulangerie, boulette, bourre, bourrache, bousin (fam.), braconnier, braise, brasserie, brasseur, bretelle, brevet, bride, brigade, brigadier (s. m. militaire et forestier), brioche, brique, briquet, brisque, broderie, bronze, brusque, brutal, brute, buche, bûcheron, bureau, burin (avec la prononciation française de l'in), but, butte.

Caban, cabaret, cabaretier, cabas, caboche; (fam. et ironiq.) cabri, cage, cadet (sobriq.), cadre, calcul, cale, canal, canette, canon, cantine, canton, cantonnier, capitaine, capon, caporal, capot, capote, carafe, carcasse, carnaval, carosse, carotte, carpe, carré, carreau, cartouche, cas (dans l'express. *en tout cas*), caserne, casque, casquette, casuel, cathédrale, cause, causette, caution, cavalier, cave, ceinture, ceinturon, Cense (lieu dit à Xertigny), cent, centaine, centiare (techn.), centième, centime, centimètre, cérémonie, certain, certificat, certifier, cerveau, cervelle, châte, chaleur, chaleureux (fam.), chameau (ironiq. au fig.), champignon, chancre, chanfrein, chanson, chantier, chantre, chanoine, chapitre, charme, Charmes (canton), charogne (plus rare que *charône*), charron, chaudron, chaufferette, chaussette, chausson (uniquement dans le sens de chaussure), chicane, chicorée, chiffre, chignon (plus rare que *tigno*), chœur, choisir, choix, chope (néol.), chouffeur, ci (adv.), cible, cidre, ciel, ciment (techn.), cire, classe (t. milit.), clavette, clerc (rare dans l'acception du franç.), cocarde, cochon (grossier), cochonnerie (grossier), cocote (fam. dans le sens de femme légère), cocote (ustensile

de cuisine), cœur, coin, collègue, colonel, comédie, comédien, comète, comice, commandant, comme (rare), commerçant, commerce, commis, commission, commode (le 3<sup>e</sup> *ô* résonn. subst. et adj.), communiant, comraunion, comparaison, compas, comptant, compte, comte, condition, conduite, confessionnal (*â* long), confire (rare), confiture, congé (*é* bref), congrégation, conscrit, consentant, conséquent, conseil, construction, content, contenance, contre, contribution, convention, coquecigrue, coqueluche, cordon, cordonnier, cornard, corniche, cornichon, corset, cosaque, cotelette (l'*ô* ouvert et bref), coton, couches, couenne, couleur, coulisse, coupe, couplet, couronne (le 2<sup>e</sup> *ô* long et ouvert), courrier, coussinet, coutil, couverture, crampe, crampon, cran, crâne (adj.), crapaud (ironiq.), crapule (grossier), craque, craqueur, crasseux, (emph.), créature (ironiq.), crédence, crédit, credo, crème, crêpe, crépi, crible, cric, cruche, cruchon, cuve, cuivre, culbute, culotte, cultivateur (nouveau), culture, curateur (confondu avec *tuteur*), cuvette.

D'ailleurs, danse, décalitre, décamètre, décastère, décembre, déchet, décimètre, décoration (*è* et non *é*), délai (rare), denrée, dentelle, dentiste, des, désert, dèshonneur (*è*), dessert, détail, diablesse, diamant, dicton, difficile, diligence, dimension, diocèse (*ô*), direct, direction (rare), discours, discussion, distribution, division (techn.), docteur, donzelle (fam.), dorure, douane, douanier, double (mesure), doublure, doux, douce, dragon, drapeau, droguet, duvet.

Effet, effronterie, égal, élection, embarras, embarrassant, emblée (*d'*), embouchure, embuscade, empereur, encens, endive, enfer, engeance, ennemi, entier (cheval), entorse, envie, enveloppe, erreur, escadron, escroc, escroquerie, espagnolette, espèce (fam. et ironiq.), esprit, essentiel, estimateur (techn.), étrennes, évêque, évident, exact, exactitude, examen, excédant (rare), exception, exercer, exhausser (le 2<sup>e</sup> *é* bref).

Fabricant, fabrication, fabrique, façade, face, facile (rare), facteur (commence à supplanter *piéton*), faction, factionnaire,

facture, faim, fainéant, fameux, fanatique, fantaisie, farce, farceur, faute, faux, fécule, femelle, fer, ferblantier, ferme (subst.), ferme (adj.), feutre, ficelle, fichu, figure, file, finesse, finette, flanc, flanelle, flèche, fleur, flûte, fluxion, foi (terme relig.), fondation, fonds, fontaine, fonte, force, forme, fortune, foudre (s. m. tonneau), fouine, foulard, foule, fourchette, fourreau, fraction, franc, fraude, fressure, fricot, friction, friperie, fripier, fripon, (fam.) fronce, front, fut.

Gabegie (fam), gâchis, gai, galimatias, galop, gamelle, gamin, gaminerie, ganache, gangrène, garantie, garce (grossier), gardien, gare (interj.), gare (subst., nouveau), gargamelle (fam.), garnison, gauche, gaz, gazette (vieillit), gazetier (vieillit), gendarme, gêne (parfois masc.), général (subst.), générale (s. f.), génération (rare dans le sens de degré en ligne directe), généreux, génie (t. milit.), géranium, gigot, gigue (ironiq.), girafe, girouette, glu, gnian-gnian, gnognotte (fam.), goinfre (grossier), gomme, gond, grabuge, grâce, grain, graine, grammaire (prononc. grâ-mér'), gramme, granit, grade, gratis, greffe (s. m.), greffe (s. fém., d'arbre), greffier, griffe, grippe, grippe-sou, grue (sens de machine, l'oiseau est inconnu), grume, guet, gueuse, guichet, guichetier (sobr.), guide (s. m.), guide (s. f.), guimauve, guirlande, guise (peu commun).

Haine (rare), hallebarde, hallier, halte, hameau, hangar, harde, (ironiq.), hardi, hardiesse, haridelle (ironiq.), hausse, hautain, hercule (rare), hernie, hongre, honneur, honte, Hortense, hortensia, houblon, housse, hulan, lure (plus rare que *heure*), hypocrite.

Idiot, Ignace, ignorant, immortelle (fleur), innocent (iron.), inutile.

Jambe, jaunisse, Jean, jésuite, Jésus, joie (rare), joint, joug, joujou, jubilation, jubilé, juge, Juif-errant, Julien, jument, jury, jus, justice.

Képi, kilo, kilogramme, kilomètre, kirsch, kyrié, kyrielle.

Lâche, lac, laine, laiton, lamentation (ironiq.), lancier,

lanterne, larme, las (adj.), laveuse (techniq.), leste, Léon, liard, licitation, lie, lieue, lieutenant, limite, limonadier (mais au fém. limonadière), limonade, limousine, lion, liqueur, litige (peu commun), litre, livret, locataire, location, locomotive, loi, longe, loto, loup, loustic, Lucien, lime, luron, luronne (prononc. lurô-n' et non lu-ron'), lustre, lustrine.

Macaron, macaroni, machin (avec la prononciation française), machine, madrier, malheur, malle, manchette, mandat (nouveau), maniaque, manie, manique, manivelle, manoeuvre (s. m.), manoeuvre (s. f.), mansarde, mante, maque-reau (acception grossière), marais, maraude, marbre, marbrier, marche, marin, marine, marionnette, marque, marquis, martyr, martyre, masque, masse, massif, mastic, mesure, mazette, mécanicien, mécanique, médecine, mélasse, membre, même; menteur (et son fém.), mer, merci, mérite, métier, mètre, milliard, million, millionnaire, mince, mineur (adj. peu commun), ministre, minute, mirliton, miserere (prière), mission, missionnaire, mitoyen, mitre, Modeste, mœurs, montant (s. m. échelle, et adj.), moquerie, mordieu, morpion, mortier, mortuaire, morue, mot, motif, mousseline, moustache, moutardier, mue, mulet, multiplication (techn.), munition, muscle, musicien (au fém. *én'* et non *èn'*), musique, mystère (*é* et non *è*).

Nacelle, naïf, nain. Nancy, nécessaire, nef (d'église), net, niche, nid, nippe (ironiq.), niveau, noce, non (nég.), notaire, note (s. f.), nourrice, novembre.

Occasion, octroi, offrande, ombrelle (le premier *é* fermé), once, onguent, onzaine, onzième, opium (l'*ô*), or, orange, ordonnance (de l'officier), orvet, ouiche, ourlet.

Page (s. f.), palissade, paletot, (peu commun), paletot (néol.), pan ! pancarte, panse, pantalon, pape, paquet, par-bleu, parcelle, pardon, parfait (adj. et sobr.), Paris, paroisse, pas (négation), pastourelle, pâté, pâter (prière), patin, patois, pays, paysan, (ânné), péché, peintre, pendule, pénitence,

pension, pensionnaire, pensionnat, pente, perce, perfection (rare), permanence (peu commun), permission, perroquet, perruque, perruquier, pétition, peur, pharmacie, pharmacien, piano (nouveau), picardant, pignon, pilier, pilule, pinceau (avec la prononc. franç. de l'*in*), pioche, pion, pioupiou, piquant (adj.), pistolet, piston, pitance, (ironiq.) pitié, pivot, placard, plafond, plafonneur, plaine, plan, plaque, plat (adj.), platitude, plâtre, plâtrier, pelisse (et péliste, selon l'euphonie), pelote, poids, poignard, poinçon, pointerie, pointu (adj.), police, polisson, politesse, polka, pommade, pompe, pompier, pompon, pont, portion, poste (s. m.), poste (s. f.), postiche (rare), posture, poteau, potence, potier (rare), poterie, poudrettre, poupée, poussif, préambule (rare), précaution, prédire, préface, préfecture, préférence, préparatifs, préparation (rare), président, prestance, prestation, prétention, prétexte, preuve, prévenance, prévenant (adj.) prime, privation, profession, protection, prouesse (ironiq.), proverbe, provision, prudence (rare), prudent (adj. rare), psaume, psautier, public, puce, punition, pur (adj.), purgatif, purge.

Quand, quant, quantième, quarantaine, quarante, quarantième, quart, quart en réserve, question, qui, quittance, quitte, quoi.

Race, ragout, rainure, rancune, râpe (ustensile de cuisine, et rare comme terme technique de féculerie), ration, rauque, rebelle, récépissé, réel, réflexion (rare), régál, régime (peu commun), registre, rein, reine, rémission, rendez-vous, rengaine, reps, réserve (rare), respect, restaurant, résultat, révérence (rare), rhum, ridicule, rire (à l'infinif), risque, riverain, riz, relique, remonte, renom, roche, rognon, romaine (balance), romance, rond, ronde, rondelle, roquet, rosse, rouan, rouge, route, routier, routine, retraite (plus rare que *r'trâte*), rubis, rude, rue (seulement en parlant d'une ville), ruse.

Sable, sabre, sac, sacré (mais seulement comme juron), sacristie (employé aussi comme juron), sagouin, saindoux,



sainfoin (plus rare que *sainfoël*), saint (adj voir le subst. au *Dictionnaire*), saladier, saligaud, salle (*à* long), salut, samedi, sangle, sangsue, satin, saucisse, saucisson, saut, scandale (rare), scélérat, schako, schlague, schnaps, second (adj.), secours, secret (s.), secret (adj.), scrupule, sculpteur, séance, seigneur, sellier, semblant (dans *fâre semblant*), sens, (la 2<sup>e</sup> s ne se prononce jamais), sensitive, sentinelle, sept, septante, septembre, septième, séquelle, sergent (grade militaire), sérieux (adj.), sermon, serpentine (cactée), serpette, serrure, serrurier, service, signature, sirop, siroterie, semis (peu commun), soie, soin, soit 1 soixantième, solde, solive, solide, soliveau, sommation (pron. sô-mâ-sion, et non som-'ma-sion), somme, sommier, sonde, sorte (rare), sot, sotté, sou (subst.), soûl (adj.) souci (s. m.), souci (plante), soudure, souffrance, soulte, soumission (rare), soupape, soupçon, sous-lieutenant, souscription, sous-entendu, soustraction (techn.), soutane, souvenir, station, strict (nouv.), stupide, subir, subtil, succès, suffire, suite, sujet, supplication, supplice, surface (rare et techn.), surplus, sursaut, surtout (adv.), survivance (dans l'acception unique d'usufruit, non donnée par Littré, mais fréquente aussi dans le parler habituel des Vosges), syllabe, synagogue, système.

Taire (se), talus, tambour, tamis, tampon, tam-tam, tannerie, tant, tante (moins fréquent que *tantin*, *tantette*), tarif, tas, tasse, taux, teint, télégraphe, terme, terreau, thé (rare), théâtre (peu commun), tic, tige, tic-tac, tignasse, tigre, tire-botte, tire-bouchon, tire-pied (techn.), tiretaine, tenon, toilette, ton (s. m.), tonsûre, tape, torche, tortue, toupet, tourbe, tourbière (*é* et non *è*), tourment, tourneur, toutou, trac, tranquille, transaction (moins commun qu'*airrongemot*; voy. *Airrogé*), transe, traverse (de chemin de fer), trentaine, trente, trentième, tribunal, tribune (d'église, seulement), tricherie, tripot, triste, trogne, trognon, trompette, tromperie, trop, trot, trotte, trou (rare), truc, tulle, tulipe, tunique, turbine, turc, turlutaine, tutelle (rare), tuteur (employé aussi abusivement dans le sens de curateur), type, typhus.

Uni, ie, unique, univers, utile.

Vacances, vacarme, vagabond, onde, vaillance (emphat.), valeur (rare), van (à main, et *grand van* machine à vanner, se tournant à bras, ou adapté à une « batterie » à eau ou à cheval), vanterie (emph.), vapeur, varice, ventouse, vérificateur, vérification, vermout, vernis, vétéran (fam.), vétérinaire, victime (rare), vie, vif, ive, vigueur, vilain, aine, ville, vinaigrette, violet, ette (adj.), violette (subst.), visite (peu commun), vite, vitesse, vitrier, vivier, velours, venant (rare au fém.), vocation, volant, volet, voleur, euse, vogue, vorace.

Warrant (néol).

Zéro, zig-zag, zut ! (interj. inoniq. et fam.).

FIN



# BIBLIOGRAPHIE VOSGIENNE

de l'année 1884

et Supplément à l'année 1883

OU

## CATALOGUE MÉTHODIQUE & RAISONNÉ

DES PUBLICATIONS (IMPRIMÉS, GRAVURES, ETC.)

SUR LES VOSGES, D'AUTEURS VOSGIENS OU FAITES DANS LES VOSGES

*avec une table des noms d'auteurs,*

*d'éditeurs ou imprimeurs, de lieux, de personnes et de matières*

**Par N. HAILLANT,**

Docteur en droit, Avoué

Secrétaire perpétuel de la Société d'Émulation.



*Sparsa colligo*

J'ai l'honneur de présenter à la Société d'Émulation des Vosges la suite des bibliographies annuelles commencées sous ses auspices. L'année 1884 n'a pu être déposée en son temps, vu l'abondance des matières du dernier volume des *Annales* ; quelques fragments viennent compléter la *Bibliographie de l'année 1883*.

Grâce aux critiques éclairées dont ce premier essai a été l'objet, des modifications importantes ont été faites. Le dépouillement des périodiques a été limité aux articles d'une certaine importance, sans oublier, toutefois, qu'un grand nombre de ces indications ne pourraient même figurer dans une bibliographie générale.

Il a semblé utile, en outre, de suivre l'exemple donné par les auteurs des recueils analogues à ceux-ci, et de ne pas

négliger les œuvres d'auteurs vosgiens, alors même qu'elles n'auraient pas pour objet direct et spécial les Vosges. J'ai recueilli également les publications qui ont vu le jour dans les Vosges, alors même qu'elles ne rentreraient pas dans les deux catégories ci-dessus.

La bibliographie confine parfois à la biographie et n'a d'autre but, somme toute, que de rassembler des matériaux de toute sorte destinés à faire connaître un pays. Mais ici l'on doit aussi savoir se limiter, et telle production dont la présence dans ces petites Annales bibliographiques est justifiée par l'intérêt qu'excite une œuvre contemporaine, devrait disparaître aussi dans une bibliographie complète.

Toutefois, afin de ne pas encombrer l'ouvrage général, qui est la bibliographie des ouvrages relatifs aux Vosges, ces deux catégories de publications ont été rejetées en appendice dans un ordre purement alphabétique.

La classification adoptée dans le premier Annuaire est maintenue. Toutefois les sciences et arts agricoles et leurs accessoires ont été transportés dans la section des sciences, à côté des sciences naturelles, où ils paraissent mieux placés ; l'histoire et ses annexes, si riches dans les Vosges, formeront un nouveau paragraphe, qui sera mieux détaché de la section des lettres.

Le numérotage sera continué à partir du dernier article de l'année précédente, afin de faciliter les recherches, les citations et les renvois : ces recueils annuels n'étant que les fragments d'un même tout.

Les ouvrages importants sont suivis d'analyses sommaires, et de l'indication des principaux comptes-rendus dont ils ont pu être l'objet.

On trouvera une discussion plus développée dans un mémoire (1) présenté au Congrès des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1885, dont le sujet a eu, sur la

(1) *Plan, divisions et table d'une bibliographie vosgienne*. Nancy, Crépin-Leblond, 1885, in-8°, 44 pages.

proposition que j'en ai faite, l'honneur d'être inséré au Programme de l'année suivante (1).

En terminant ces courtes observations, je prie tous ceux qui se sont intéressés à ces travaux, et notamment la Société d'Emulation, de recevoir de nouveau l'expression de ma reconnaissance (2).

Les nombreux encouragements et les témoignages bien précieux dont ces recherches ont été l'objet, me font un devoir de les continuer et de m'efforcer de les rendre de plus en plus dignes de ceux qu'elles intéressent. Si elles ont été accueillies favorablement, elles le doivent à la sympathie de mes compatriotes, au zèle et à l'obligeance de mes correspondants, des imprimeurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, etc., etc., surtout à la bienveillance de la Société d'Emulation des Vosges.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici toute ma gratitude !

Epinal, le 16 janvier 1886.

N. HAILLANT.

---

## DISTRIBUTION DES MATIÈRES

I. Sciences et Arts. — II. Lettres, Histoire. — III. Beaux-Arts

### I. SCIENCES

*Généralités.* — SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES, hydraulique, sciences militaires, astronomie, météorologie. —

(1) « Objet, divisions et plans d'une bibliographie départementale. » Cette question forme le n° 17 de la section d'histoire et d'archéologie. (*Programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1886*).

(2) J'espère que ce nouvel opuscule et ces lignes tomberont sous les yeux d'un bibliophile érudit, qui m'a fait un bel envoi et écrit de Paris le 25 juin 1885 sur un papier à lettre portant en tête une jolie vignette des bains de Luxeuil. Ma vue est devenue si mauvaise que je n'ai pu ni déchiffrer la signature, ni trouver l'adresse de ce zélé collaborateur. Puissé-je ne plus l'attendre longtemps !

SCIENCES NATURELLES, généralités, paléontologie, géologie, botanique, zoologie. — SCIENCES AGRICOLES, agriculture, sociétés, comices et fêtes agricoles ; horticulture, viticulture, sylviculture ; arts divers. — SCIENCES MÉDICALES ; SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES, Conseil général, conseils municipaux, chambre de commerce, associations diverses, journaux et autres périodiques. — JURISPRUDENCE ; RELIGION ET CULTES.

## II. LETTRES, HISTOIRE

LITTÉRATURE, POÉSIE, PHILOGIE, ENSEIGNEMENT, Sociétés savantes, conférences, fêtes scolaires, sociétés de tir, périodiques, bibliothèques, bibliographie. — HISTOIRE, généralités, histoires spéciales et localités. — BIOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE ET NUMISMATIQUE, GÉOGRAPHIE.

## III. BEAUX-ARTS

BEAUX-ARTS. — Généralités, architecture, peinture, dessin, sociétés musicales.

## IV. APPENDICE

Ouvrages d'auteurs vosgiens n'ayant pas trait aux Vosges, et publications imprimées dans les Vosges ne rentrant pas dans les deux premières catégories.

## MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUE

465. (1) *Demangeon*. Climatologie d'Epinal ; autogr. pet. in-f°, 24 février.

466. — Extrait des notes recueillies à Epinal pendant les hivers de 1870-1871 et 1879-1880. 16 février ; autogr. pet. in-8°.

(1) Les numéros 1 à 463 composent la *Bibliographie vosgienne* de l'année 1883, Paris, Lechevalier, 30, quai des Grands-Augustins ; Epinal, l'auteur. Voir du reste cet article ci-dessous. Il y a en réalité 464 numéros : 49 étant double. — Les articles ne portant pas de millésime ont été imprimés en 1884.

467. Epinal. Tirage au sort. *Mémorial des Vosges* du 25 janv. 1884, p. 3 ; *Le Drapeau*, 1884, p. 90. col. 4-2.

468. — 6<sup>e</sup> corps d'armée, place d'Epinal, *Tir militaire*. Réserve de l'armée active et armée territoriale. Règlement. Epinal, imp. Busy 1884, in-8°, 12 p.

469. — Service des eaux. Nouveau règlement. Epinal, H. Fricotel, in-16. Daté « Epinal, le 30 novembre 1883. Le maire (signé) A. Ohmer. Vu, Epinal, le 28 décembre 1883. Pour le Préfet, le Secrétaire général (signé) L. Purnot ».

470. Fournier (Dr A.). Endiguement du lac Longemer [sic]. *Club alp. franç. sect. vosg.* p. 146-147.

471. Hirn (G.-A.). Résumé des observations météorologiques faites pendant l'année 1883 en quatre points du Haut-Rhin et des Vosges, c'est-à-dire Colmar, Munster, La Schlucht et Thann. Communication à l'Académie des sciences à la séance du 4 février 1884. *Revue scientifique*, 1<sup>er</sup> semestre p. 218, col. 1.

472. Lacs des Vosges. — Endiguement des lacs de Gérardmer, Longemer et Retournemer, *Mémorial* du 24 octobre, p. 3 ; 12 nov. p. 2, 14 nov. p. 2 ; 16 nov. p. 3 ; 19 nov. p. 2, 21 nov. p. 2, lettre de M. Claude 23 nov. p. 2 et lettre du dr Fournier, 26 nov. p. 2 ; 30 nov. p. 2 ; *Journal de Remiremont*, n° 582, 27 septemb. ; *Gazette vosgienne* n° 32, 9 octob. ; 35, 19 octob. ; 38, 30 octob. ; 39, 4<sup>er</sup> novemb. ; 40, 6 novemb.

473. Lebrunt (Ch.). Rapport de la Commission scientifique et industrielle. *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, p. 136-140.

474. Messier. Observations astronomiques faites à Senones en 1772, pp. 161-163 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année, Saint-Dié, Humbert.

475. Ministère des travaux publics. Navigation intérieure. Règlement de police du Canal de la Marne au Rhin, du Canal de l'Est et de la Moselle canalisée. Nancy, imprimerie Berger-Levrault et C<sup>e</sup>, 41, rue Jean Lamour, in-4°, 23 p.

476. Saint-Dié. Société de tir du 44<sup>e</sup> territorial, *Gazette vosgienne* n° 18, 21 août.

477. *Telmat*. Le Livre d'or du 56<sup>e</sup> régiment d'infanterie, par le capitaine-adjutant-major Telmat. Paris et Limoges, H.-Charles Lavauzelle, in-16, *Education morale du soldat*. — Ce régiment a un bataillon en garnison à Epinal et dans les forts environnants.

478. *Zeiller (Paul)*. Recherches sur la profondeur du lac de Gérardmer, *Club alpin français, sect. vosg.* pp. 106-108.

## SCIENCES NATURELLES

### I. GÉOLOGIE ET PALÉONTOLOGIE

479. *C. V.* Compte-rendu de l'ouvrage de M. Fliche sur *Les lignites quaternaires du Bois-l'Abbé, près d'Épinal*, dans la *Revue des travaux scientifiques*, tome IV, n<sup>os</sup> 6-7, p. 419-420, Paris, imp. nat. — Voir le n<sup>o</sup> 30 de ma *Bibliographie de l'année* 1883.

480. *Le Brun (J.-J.)*. Mémoire sur l'âge des roches des Vosges, par J.-J. Le Brun, architecte à Azerailles. *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, p. 237-344. Tirage à part s. l. n. d. Epinal, Collot, petit in-8<sup>o</sup>, 50 exemplaires.

481. *Meunier (Stanislas)*. Excursions géologiques à travers la France, par Stanislas Meunier, docteur ès-sciences, aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. Le Puy-de-Dôme, Granville et Jersey. Soissons. Les Ardennes, Les Vosges, La Champagne, Le Cantal, La Région du Mont-Blanc, etc. Un vol. gr. in-8<sup>o</sup> avec 96 figures dans le texte et 2 planches hors texte br. 40 fr., relié avec luxe, fers spéciaux, 43 fr. Paris, Masson, 120 boulev. St-Germain, Paris.

482. *Meyer (G.)*. Beitrage zur Kenntniss des Culm in den südl. Vogesen. Mit einer (lith.) Kartenskizze und mit (lith.) Profilen, pp. 73 à 402 des *Abhandlungen zur geologischen Special-Karte v. Elsass-Lothr.* III. Bd. I Heft. Lex. 8. Strassb. Schultz und C<sup>e</sup>.

483. — *Vélain (Ch.)* Etudes géologiques sur la région méridionale des Vosges, par M. Ch. Vélain, *Bull. Soc. géol. de*



*France*, 3<sup>e</sup> série, t. xi, p. 512. — Compte-rendu dans la *Revue des travaux scientifiques*, tome iv, n<sup>o</sup> 6-7, p. 420-421. — La communication de M. Vélain est reproduite dans l'*Industriel vosgien* du 14 juin 1885 et la *Gazette vosgienne* du 14 juin 1885.

484. *Vivenot-Lamy*. Notice sur la question d'existence de la houille dans les départements de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, signé Vivenot-Lamy (10 octobre 1883). — Nancy, imp. de P. Sordoillet, in-4<sup>o</sup> pièce. La couverture imprimée sert de titre.

485. — Note sur la question d'existence de la houille dans les départements de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, suivie d'un aperçu des conséquences de la découverte de la houille sur l'industrie métallurgique du groupe de Nancy, par Vivenot-Lamy... 1<sup>er</sup> décembre 1884, Nancy, Husson-Lemoine, in-4<sup>o</sup> pièce.

486. *Vuillemin*. Le *Cidaris Grandaevus* Goldf. provenant du banc à entroques (muschelkalk inférieur) du Saut-le-Cerf, près Epinal. *Bullet. de la Soc. des Sciences de Nancy*, Série II, t. VI, fasc. XVI, 46<sup>e</sup> année, 1883. Paris, Berger-Levrault 1884, p. VI.

## II. BOTANIQUE ET MYCOLOGIE

487. *D'Arbois de Jubainville*. Sur le *Telephora Perdrix* R. Htg. (Extrait du *Bulletin scientif. du dép. du Nord*, n<sup>o</sup> 8, août 1882, in *Revue mycologique*, janvier 1883, p. 59-60.

488. *Bardy (Henry)*. De l'Amanite rougeâtre et du danger de son emploi alimentaire. Daté de Saint-Dié 4 nov. 1883, *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 21, janvier 1884, p. 49-52. — A l'occasion d'un quadruple empoisonnement à Saint-Dié.

489. Exposition mycologique à Epinal, *Mémorial des Vosges* du 10 oct. 1884, p. 2.

490. Extraits des statuts de la Société mycologique, *Mémorial des Vosges* du 12 octobre 1884, p. 3.

491. *Ferry (René)*. Liste des champignons observés dans les Vosges en 1883, par les docteurs Quélet, Mougeot, Ferry,

ainsi que par le professeur Forquignon et M. Bardy, *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n° 21, janvier 1881, p. 39-49. C'est la 4<sup>e</sup> liste. Tiré à part gr. in-8°, 11 p. Toulouse, impr. et fond. gén. du Sud-Ouest, 38, rue Raymond iv.

492. — Extrait de la *Revue mycologique*, n° 17, janv. 1883. Liste des espèces de champignons observées par les docteurs Quélet, Mougeot et Ferry dans une course au Donon et au Champ-du-Feu, les 21 et 22 sept. 1882, gr. in-8° 7 pp.

493. Forquignon (L.). Contributions mycologiques à la connaissance de la Flore des Vosges, *Revue mycologique* n° 17, janvier 1883, pp. 33 à 37. 1<sup>o</sup> Espèces signalées déjà par MM. Mougeot, Quélet et Ferry. 2<sup>o</sup> Espèces non indiquées par ces mycologues, mais décrites dans l'ouvrage du docteur Quélet (*Champignons du Jura et des Vosges*). 3<sup>o</sup> Espèces qui ne se trouvent signalées ni dans le mémoire de M. Mougeot, Quélet et Ferry, ni dans le livre de M. Quélet.

494. Lemaire. Liste des desmidiées observées dans les Vosges, 1883. (Voir n° 47 de ma *Bibliographie vosgienne de l'année 1883*.) Analyse 1<sup>o</sup> *Revue scientifique* 1884, 1<sup>er</sup> semest. p. 449, col. 2; 2<sup>o</sup> *Revue des trav. scientifiq* v, n° 8-9, p. 539, 1885.

495. Mougeot. Rapport sur la liste des desmidiées du département des Vosges observées par M. Lemaire, par le docteur Mougeot. *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1884, p. 203 à 206, tirage à part s. l. n. d. Epinal, Collot, in-8°, 4 p. — Compte-rendu de l'étude du docteur Lemaire, intitulée *Liste des desmidiées observées dans les Vosges jusqu'en 1882*, Nancy, Berger-Levrault, 1883.

496 — Recueil d'espèces critiques d'hyménomycètes des Vosges, *Revue mycologique*, 5<sup>e</sup> année, 1883, p. 174.

497. Perrin (S). Considérations botaniques sur la culture fourragère de l'arrondissement de Remiremont, in-8°, 15 p. s. l. n. d. [1884] imp. Mougin à Remiremont. — Une notice suit les considérations auxquelles l'auteur a joint un catalogue, divisé en cinq colonnes : Hautes-Vosges, co-

teaux, vallées, prairies marécageuses, noms patois; ce catalogue est suivi d'une récapitulation.

498. Roumeguère. Statistique botanique des Vosges, annonce de la préparation de ce travail confié à M. le docteur Ant. Mougeot, *Revue mycologique* 1883, 5<sup>e</sup> année, n° 19, juillet 1883, p. 211-212.

499. — Sur l'Empoisonnement par les champignons, publié par M. Henri Bardy dans le *Bulletin de la Société philomathique vosgienne* 1883-1884, *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n° 23, juillet 1884, p. 193-194.

500. — Les prochaines assises mycologiques [dans les Vosges et le Jura], annoncées *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n° 17, juillet 1884, p. 196. — Session mycologique vosgienne, *ibid.* n° 18, oct. 1884, p. 251.

501. — Sur l'*Hydnum diversidens* Fr. observé dans les Vosges et publié par M. d'Arbois de Jubainville dans le *Bulletin scientifique du département du Nord* n° 10, 1883, *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n° 23, juillet 1884, p. 191.

502. Vuillemin. Découverte du *Dilena hibernica* Dum. hépatique nouvelle pour l'Est de la France, sur un grès vosgien au faubourg de Poissonpré [d'Epinal], *Bulletin de la Société des sciences de Nancy*, série II, t. VI, fasc. XVI, 16<sup>e</sup> année, 1883, Paris, Berger-Levrault, 1884, p. 6-7.

### III. ZOOLOGIE

503. Delorme (Paul). Considérations sur la faune vosgienne, dans *Le Naturaliste*, numéro de septembre 1884, 6<sup>e</sup> année, n° 67, p. 533.

### AGRICULTURE.

504. Comice agricole d'Epinal. — Programme du concours de 1884, *Mémorial des Vosges* du 8 juin 1884, p. 3.

505. Mirecourt. Comice agricole, 50<sup>e</sup> année. Programme du concours de 1884 dans *L'Avenir de Mirecourt*, 2<sup>e</sup> année, n° 69, p. 2, col. 1-3.

506. — Comice agricole. 50<sup>e</sup> année. Concours à Charmes, *La Presse Vosgienne*, n<sup>o</sup> 40 (5 octobre 1884).

507. Neufchâteau. Procès-verbaux des séances du comice agricole de l'arrondissement de Neufchâteau, Vosges. Séances du 20 janvier, 22 juin, 7 septembre et 2 novembre 1884. Neufchâteau, *Kienné* 1884, in-8<sup>o</sup> 108 p. — Rapport de M. Morlot sur la révision du nouveau règlement du comice, p. 5-7. — Programme des primes à décerner en 1884. Fête solennelle agricole à Coussey, discours de M. Perdrix sur l'adage : aide toi, le ciel t'aidera ; rapport de M. Leblanc, au nom de la commission voyageuse ; banquet, toasts de M. Perdrix, de MM. de Ponlevoy, Détieux, Renault, Leblanc, Favre. — *Phytophthora infestans* de By, maladie de la pomme de terre, par M. A. d'Arbois de Jubainville. Liste des membres du comice. — Enquête sur la situation de l'ouvrier industriel et agricole, et pétition.

508. — Comice agricole. Fête à Coussey, *Abeille des Vosges*, 1884, n<sup>o</sup> 36, 14 septembre.

509. — Comice agricole. Extrait de la séance du 2 novembre 1884. Pétition adressée au gouvernement, pour être communiquée à la commission d'enquête sur l'agriculture, *Abeille des Vosges* n<sup>os</sup> 44, 9 novembre ; 45, 16 novembre ; *Le Patriote* n<sup>o</sup> 146, 148, 14 et 24 septembre.

510. — Statuts du comice de l'arrondissement de Neufchâteau, destinés à être mis en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1885. Neufchâteau, *Kienné*, in-18, 19 pp. Daté : Neufchâteau, le 4<sup>er</sup> août 1884. — Ce nouveau règlement, adopté à la séance de janvier 1884 contient 60 articles répartis en VII titres.

511. Remiremont. Comice agricole de l'arrondissement de Remiremont. Compte rendu de ses séances et de ses travaux en 1882 et 1883. Remiremont, imp et lith. V<sup>e</sup> Mougin, 1884, in-8<sup>o</sup> 83 p. — Séance générale et solennelle du 20 août 1882. Discours de M. Mazurier. Rapports de M. Humbel, de M. Vauvray. Liste des lauréats. — Allocution de M. Claude, sénateur. — Séance générale du 25 février 1883. — Adresse à M. Méline. —

Compte rendu des travaux en 1882 par M. Mazurier. — Réunion du bureau du 6 mars 1883. — Séance générale extraordinaire du 21 mars 1883. (création d'un école d'agriculture). — Séance générale et solennelle, 2 septembre 1883. Allocutions de M. Méline, de M. Mazurier. — Rapport de M. Clément Perrin. Liste des lauréats. — Banquet, toast de M. Mazurier. Discours de M. Méline, ministre ; de M. Puton. — Rapport des délégués aux expositions fromagères de Troyes et de Caen, par M. Cl. Perrin. — Considérations botaniques sur la culture fourragère de l'arrondissement de Remiremont, par C. Perrin. (Voir n° 497 ci-dessus).

512. — Comice agricole de l'arrondissement de Remiremont, compte-rendu de ses séances et de ses travaux en 1884. Remiremont, imp. V° Mougin gr. in-8°, 45 p.

513. — Comice agricole de Remiremont. Fête annuelle, *L'Impartial Vosgien*, n° 852, 28 août 1884.

514. Saint-Dié. — Comice agricole. Fête à Raon-l'Étape, *Gazette Vosgienne*, nos 20 et 21, 28 et 30 août 1884.

515. — Concours d'animaux gras, *Gazette Vosgienne* n° 84, 10 avril 1884.

516. — Procès-verbaux des séances du comice agricole de l'arrondissement de Saint-Dié, 1884, Saint-Dié, typ. et lith. C. Dufays, pet. in-8° 15 p. — Procès-verbaux des séances du Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Dié, 1884, Saint-Dié, typ. et lith. C. Dufays, pet. in-8° 15 p. — Séance du 8 avril, p. 4-3 ; Concours d'animaux gras de Saint-Dié, p. 3-10 ; séance du 13 mai, p. 11-13 ; programme des concours ouverts pour 1884, p. 13-15.

517. — Procès-verbaux des séances du comice agricole de l'arrondissement de Saint-Dié, 1884. Saint-Dié, typ. et lith. C. Dufays pet. in-8°, p. 17 à 48. Contient : séance du 10 juin 1884, paginé 17 à 20. — Rapport sur le concours d'animaux gras, présenté à M. le préfet des Vosges par M. F. Michel, président, p. 21-23 ; — Rapport présenté par M. Géhin, vice-président, délégué au concours d'Épernay p. 24-48. —

La couverture imprimée sert de titre et sa pagination comprend la page imprimée.

518. — Procès-verbaux des séances du comice agricole de l'arrondissement de Saint-Dié. 1884, Saint-Dié, typ. et lith. Dufays, pet. in-8° paginé 49 à 68. — Séances des 8 juillet, 12 août. Fête du comice à Raon-l'Etape. Allocution de M. Michel, président ; rapport de M. Géhin sur les opérations du jury voyageur : distribution des récompenses, banquet, toasts.

519. — Comice agricole de Saint-Dié Fête à Raon-l'Etape, *Impartial des Vosges* 47<sup>e</sup> année n° 35, 30 août 1884.

520. *Figarol*. Rapport de la commission d'agriculture de la Société d'Emulation des Vosges sur les récompenses décernées à la suite des concours de 1883. *Annales de la Société* 1884, p. 94-122. Tirage à part, in-8° 17 p. s. n. l. d. Epinal, Collot.

521. — Société de Girecourt pour l'essai des engrais chimiques, d'après les formules de M. G. Ville. Rapport fait à l'assemblée générale annuelle du 4 janvier 1884. *Annales de la Société d'Emulation des Vosges* 1884 p. 160-178.

522. *D'Arbois de Jubainville* (A.). La rouille des blés. — *Peronospora viticola* de By, — *Nectria ditissima* Tul. Le pourridié de la vigne. — *Cephus compressus*, — *Fusicladium pyrinum* Fackel, *Annales de la Société d'émulation des Vosges* 1884, p. 219 à 236 ; tirage à part s. n. l. d. in-8° 18 pp. 50 exempl. Compte rendu du Comité des travaux historiques et scientifiques, *Revue des travaux scientifiques* tome V, n° 2, Paris 1885 p. 136.

523. — *Phytophthora infestans* de By, maladie de la pomme de terre [signé : A. d'Arbois de Jubainville]. Neufchâteau, imp. de Kienné, (1884), in-8°.

524. *Bécus* (Edouard). Situation agricole du canton de La Marche, (Vosges). Biographie succincte des principales illustrations de ce canton, par Edouard Bécus, agronome à Nancy. Spécimen de statistique cantonale ou communale dédié à la Société d'Emulation des Vosges, à l'usage des écoles de

l'arrondissement de Neufchâteau. Epinal, Durand, 1883, gr. in-8°, 174 p. avec un gr. plan colorié du canton de La Marche. « La première partie est exclusivement réservée à l'agriculture, la seconde est consacrée aux illustrations de La Marche, parmi lesquelles il faut signaler en premier lieu Guillaume, curé de La Marche, mort en 1428, fondateur du fameux collège de Paris, où il avait réservé quatre places de boursier pour des enfants du pays ; Nicolas Clevy, prédicateur distingué, grand archidiacre de Toul, auteur du bréviaire et du missel de ce diocèse ; le maréchal Victor, duc de Bellune ; François Léopold Bresson, avocat et jurisconsulte éminent, conseiller à la cour de cassation, père du comte Bresson, ambassadeur à Naples..... » (MICHELANT *Répertoire des trav. hist. de* 1883, tome III<sup>e</sup> n° 2, Paris 1884, n° 2457).

525. *Champy (Dr)*. Rapport agricole adopté à la commission d'enquête parlementaire *Mémorial des Vosges* du 25 juillet 1884.

526. *Crussard (Dr)*. Formule pour la fabrication du vin de deuxième cuvée, *le Patriote* nos 151, 152 et 155, 19, 26 octobre et 16 novembre.

527. — Le Cèphe pygmée, ver de la tige du blé, conférence faite au comice agricole de l'arrondissement de Neufchâteau (Vosges), le 15 avril 1883, par M. le docteur Crussard, officier d'académie, ouvrage honoré de la souscription de M. le ministre de l'agriculture, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée d'observations, in-8° 56 p. et planche. Neufchâteau, imprimerie V<sup>e</sup> Kienné 1883. — Voir pour la 1<sup>re</sup> édition n° 385 (de ma *Bibliographie de l'année 1883*).

528. *Kœchlin (Yvan)*. Réponse de M. Yvan Kœchlin, correspondant de la Société [nationale d'agriculture de France], dans la section de mécanique agricole et des irrigations à Bruyères, (Vosges), p. 199-200 de l'*Enquête sur le crédit agricole* publiée par J.-A. Barral, Paris, hôtel de la Société, 18, rue de Bellechasse, 1884, tome I<sup>er</sup>.

529. *Lebauf*. Conférence agricole faite à Châtenois, le

14 décembre 1884, par M. Lebœuf, professeur d'agriculture. *L'Abeille des Vosges*, n° 51, 24 décembre 1884.

530. Méline (J.). Discours prononcé au comice agricole de Remiremont, *Industriel Vosgien* n° 852, 28 août 1884.

531. — M. Méline à Bordeaux, *Mémorial* du 6 janvier 1884, page 1-2.

532. Mer (E.). De l'ensilage des fourrages verts, *Gazette Vosgienne* n° 22, 4 septembre ; n° 24, 11 septembre ; n° 26, 18 septembre ; n° 28, 25 septembre ; 30, 20 octobre.

533. Perrin (Clément). Causeries agricoles, XIV, *Industriel Vosgien* n° 805, 13 mars 1884 ; XV, n° 817, 24 avril ; XVII, (sic), n° 828, 5 juin ; 883, 18 décembre 1884.

534. Saulxures-sur-Moselotte (L'école pratique d'agriculture de), *Industriel Vosgien* n° 822, 15 mai 1884.

535. Vosgien. L'école d'agriculture pratique des Vosges *L'Avenir de Mirecourt*, n° 65, 2<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> mai 1884, p. 1, col. 2-3.

## HORTICULTURE

536. Supplément au Bulletin de la Société d'horticulture des Vosges. Nomenclature des semences potagères, des graines de fleurs et de pommes de terre mises à la disposition des membres titulaires de la Société d'horticulture et de viticulture des Vosges pour l'année 1884, s. l. n. d. in-8°, Epinal, imp. H. Fricotel, 13 pp.

537. — Société d'horticulture de Mirecourt (1), *La Presse vosgienne* n° 6, 10 fév. 1884. — Distribution des récompenses *ibid.* n° 46 (16 novembre 1884).

538. D'Arbois de Jubainville. Parasites de la vigne et du poirier, *Bullet. scientif. du département du Nord*, 1883, 6<sup>e</sup> année, nos 5 et 6, p. 105. — Analyse par M. E. O. Oustalet, *Revue des trav. scientif.*, t. IV, nos 9 et 10, Paris, 1884, p. 625.

(1) La Société d'horticulture et de viticulture des Vosges [à Epinal] n'a rien publié de son *Bulletin* en 1884.



539. *Laurent*. L'ébourgeonnement de la vigne, *Le Patriote*, n° 429, 18 mai 1884.

540. — De l'érisssé, cépage, *Le Patriote*, n° 118, 2 mars 1884.

541. — Les maladies de la vigne, *Le Patriote*, n° 137, 13 juillet 1884; n° 139, 27 juillet; 140, 3 août.

542. *Liégy (D<sup>r</sup>)*. Note principalement relative à la maladie des arbres fruitiers [à Rambervillers]. *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, 1883 p. 301 à 312.

543. *Rouyer-Turlat*. Fleurs, pépinières et graines. Année 1884. Rouyer-Turlat, horticulteur à Neufchâteau (Vosges), membre de la Société d'horticulture des Vosges (de Mirecourt), de la Haute-Marne et du Comice agricole de Neufchâteau. Catalogue n° 22, vingt-sept médailles : or, vermeil et argent. Grand prix d'honneur à l'exposition régionale des Vosges 1883. Neufchâteau, typ.-lith. Kienné, place Jeanne d'Arc, in-8°, 30 p.

544. — N° 23. Pépinières, graines et fleurs. Rouyer-Turlat, horticulteur à Neufchâteau (Vosges), 1884-1885. Neufchâteau, Beaucolin, in-8°, 29 p. Prix-courant.

545. *Roumeguère (C.)*. Sur les parasites de la vigne et du poirier, publiées par M. d'Arbois de Jubainville dans le *Bulletin scientifique du département du Nord*, *Revue mycologique*, 6<sup>e</sup> année, n° 22, avril 1884, p. 121-122.

## SYLVICULTURE

546. *D'Arbois de Jubainville*. *Hydnum diversidens* Fr. p. 123-124 de la *Revue des eaux et forêts*, t. xxiii, Paris, rue Fontaine-au-Roi, 13. — Champignon observé pour la première fois dans les Vosges.

547. — *Polyporus vaporarius* Fr. p. 403-404, même *Revue*. — Ce polypore a été étudié par l'auteur dans les Vosges.

548. *Bellevoys*. Le coup de vent de Metz dans les Vosges. (Lu à la séance du 24 juin 1880.) *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1884, p. 493-494. — Montagne des environs de Celles

déboisée par l'ouragan du 25 octobre 1870, qui sévit aussi à Metz.

549. *Muel (E.)*. Notions de sylviculture enseignées à l'Ecole normale des Vosges, par E. Muel, inspecteur des forêts, officier d'académie, ancien professeur à l'école d'agriculture de Grignon, membre de la Société d'Emulation des Vosges. Ouvrage honoré d'une souscription de M. le Ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts. Un vol. grand in-8°, 232 p., 63 bois gravés dans le texte. Prix broché 6 fr. Librairie générale de l'architecture et des travaux publics, Ducher et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 51, rue des Écoles, Paris, 1884. Classé Bibl. nat. 8°, S. 4075. — Compte-rendu par M. Ernest Menault *Journal officiel* du 17 nov. 1884, pag. 6230 à 6232 ; par M. Bouquet de la Grye dans la *Revue des eaux et forêts*, p. 510-511, t. 23, 1884, Paris, 13, rue Fontaine-au-Roi.

550. *Ravon (Stéphani)*. Au Conseil général des Vosges. Les peupliers de bordures des routes. (*Tous droits réservés.*) Prix : 25 c. Charmes, typ. veuve F. Claude, 1884, in-18 carré, 7 p., daté à Brantigny le 20 mars 1884.

## INDUSTRIE ET ARTS DIVERS

551. L'Industrie vosgienne, *L'Industriel vosgien*, n° 813, 10 avril.

552. La crise industrielle et commerciale et le tissage vosgien, signé « Un tisseur », *Mémorial* du 8 février, p. 2-3.

## INDUSTRIE

553. *Syndicat cotonnier de l'Est*. Séance plénière du 29 mars 1884. Epinal, imp. E. Busy, 8, rue d'Ambrail, 1884, 43 p.

## TIR

554. Union fédérale des Sociétés de tir vosgiennes d'Epinal, de Remiremont et de Saulxures. — Deuxième grand concours annuel offert à Epinal les 19, 20, 21, 22, 24, 25, 26 et 27 juillet 1884 aux membres des Sociétés de tir de France et

d'Alsace-Lorraine, aux officiers de l'armée, aux troupes de la garnison d'Epinal, aux élèves du cours de tir, aux gymnastes et au bataillon scolaire d'Epinal et aux amateurs. Valeur des prix : 40,000 fr. Epinal, imp. Busy, 8, rue d'Ambrail, 1884, in-18, 27 pp.

555. Epinal. Tir civil. Union fédérale des Sociétés de tir vosgiennes d'Epinal, Remiremont et Saulxures. Deuxième grand concours annuel... Supplément au programme, pet. in-18, 4 p. s. l. n. d. Epinal, imp. juillet 1884.

556. Mirecourt. Société de tir. Concours, *La Presse vosgienne* n° 35 (31 août 1884).

557. Plombières. Tir. Compte-rendu du Concours, *Industriel vosgien*, n° 853, 31 août.

558. Remiremont. Société de tir. Distribution des prix, *Industriel vosgien*, n° 830, 12 juin 1884.

## MÉDECINE

559. Bussang. Société anonyme de l'hôtel des sources minérales de Bussang. Projet des statuts qui seront déposés en l'étude de M<sup>e</sup> Jeandidier, notaire à Epinal. — Epinal, imp. Henri Fricotel, 1883, gr. in-8°, 26 pp.

560. — Société anonyme de l'hôtel des sources minérales de Bussang, constituée suivant statuts déposés chez M<sup>e</sup> Jeandidier, notaire à Epinal. Capital 240,000 fr. Emission de 300 actions, et Bulletin de souscription, 3 p. in-8°, 1884, Paris, imp. Barthe et fils, 51, rue Le Peletier.

561. *La Saison de Contrexéville*, journal paraissant le dimanche pendant la saison, 9<sup>e</sup> année, n° 1, 25 mai 1884 à n° 46, 7 sept. 1884, petit in-fol. Abonnements la saison 6 fr., le n° 20 cent. Chassel, imprimeur, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Mirecourt. Rédacteur Yvon Yorrik, gérant Jules Chassel.

562. *Dr Debout d'Estrées*. Seize années de pratique à Contrexéville, par le docteur Debout d'Estrées, médecin-inspecteur. Paris, Félix Alcan, éditeur, 1894. — Voir le n° 577 ci-dessus.

563. *Dieterlen*. Fièvre typhoïde ataxo-adynamique chez un enfant de six ans (convulsions, hémorrhagies intestinales; guérison). *Mémoire de la Société de médecine de Nancy*, année 1883-1884, p. 55 à 62, Nancy, imp. de Berger-Levrault 1885, in-8°.

564. *Fiessinger*. Notes cliniques : I, la fièvre pneumonique à Dogneville, près Epinal ; II, La néphrite gravidique et l'accouchement prématuré, par M. le docteur Fiessinger, de Thaon (Vosges) ; 3<sup>e</sup> fascicule in-8°, 49 p. Nancy, imp. de Berger-Levrault et C<sup>e</sup>, 1882-1883. (Extrait de la *Revue médicale de l'Est*.)

565. — Le Bacille de la tuberculose dans les produits d'expectoration (technique et valeur diagnostique) ; par M. le docteur Fiessinger. (Travail du laboratoire de chimie de Thaon.) In-8°, 32 p. Nancy, imp. Berger-Levrault et C<sup>e</sup>. (Extrait de la *Revue médicale de l'Est*.)

566. *Gebhart (G.)*. Département des Vosges. Travaux des conseils d'hygiène publique et de salubrité pendant l'année 1883, présentés à M. le préfet des Vosges, par G. Gebhart, pharmacien à Epinal, secrétaire du Conseil central. Epinal, imp. Busy, rue d'Ambrail, 6, 1884, in-8°, 452 p.

567. *Grollemund (D<sup>r</sup> W.)*. Etude clinique sur une épidémie de fièvre d'origine tellurique à types particuliers, observée en 1882, à l'hôpital de Saint-Dié, sur les hommes du 10<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, par le docteur W. Grollemund. Nancy, imp. de Berger-Levrault, 1884, in-8°.

568. *Labarthe (D<sup>r</sup> Paul)*. Hydrologie médicale. Les eaux minérales de Heucheloup, par le docteur Paul Labarthe. Paris, imp. de Chaix, 1884, in-8°. Extrait du journal *L'Union médicale* du 19 février 1884. — La couverture imprimée sert de titre.

569. *Liégy (D<sup>r</sup>)*. Grippe intestinale et cholérine, *Courrier médical*, n<sup>o</sup> 50, 13 déc. 1884. — Pas de tirage.

570. — Un cas curieux de névropathie choréiforme (influence des phases de la lune). — Pas de tirage.

571. — Un nouveau cas d'hémorrhagie inquiétante consécutive à la chute du bourbillon d'un furoncle, *Courrier médical* du 5 janvier.

572. — Influence de la diathèse..... hémorrhagique sur la marche d'un cancer du sein. 1884, 78<sup>e</sup> vol. *Journal de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*. Tirage à 30 exemplaires.

573. — Un cas de paralysie faciale, 1884, 78<sup>e</sup> vol. *Journal de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*.

574. — Observation d'une personne atteinte de goutte dégénérée (11<sup>e</sup> livraison du *Répertoire dosimétrique*, Paris). — Pas de tirage.

575. — Un petit mot sur la fièvre pernicieuse cholérique ou choléra, 10<sup>e</sup> livraison, 1884. *Répertoire dosimétrique* (Paris). — Pas de tirage.

576. Martigny. Ouvert du 15 mai au 15 septembre. Etablissement hydrominéral de Martigny-les-Bains, approuvé par l'Académie de médecine, autorisé par l'Etat. Ligne de Chalindrey à Nancy. Les trains express contiennent des voitures de Paris à Martigny-les-Bains, sans changement. Source n<sup>o</sup> 1, goutte, gravelle, coliques néphrétiques, maladies des organes génito-urinaires, calculs biliaires, engorgement du foie. — Source n<sup>o</sup> 2, affections diverses de l'estomac, dyspepsies, gastralgies, chloro-anémie, albuminurie et diabète. — Nota. Les eaux de Martigny se conservent indéfiniment et sans aucune altération. MM. Kieffer et Chapier, propriétaires. Extraits de différentes publications ayant rapport à Martigny-les-Bains, in-8<sup>o</sup> s. l. n. d. Saint-Dizier, typ. et lith. Henriot et Godard, 8 p. non foliotées et non compris la couverture de deux pages imprimées.

577. — *Monin (D<sup>r</sup> E.)* Seize années de pratique à Contrexéville, par le docteur Debout d'Estrées, compte-rendu par le docteur E. Monin, *La Saison de Contrexéville*, 9<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, 1<sup>er</sup> juin 1884, p. 2, col. 1. — Voir le n<sup>o</sup> 562 ci-dessus.

578. La Rougeole à Saint-Dié, *Gazette vosgienne* n<sup>o</sup> 62, 24

janvier 1884. Réponses du docteur Rousselot, *ibid.* n° 63, 27 janvier ; 65, 3 février ; 66, 7 février.

379. *Spillmann (le Dr)*. Fréquence de la tuberculose des bêtes à corne dans les Vosges. Communication faite à la Société de médecine de Nancy. *Mémoires* année 1883-1884, p. xxvii et xxix.

580. *Thiriat (X.)*. Catalogue des végétaux employés dans la médecine et les usages domestiques dans la partie montagneuse des Vosges antérieurement à 1850, pp. 117-215 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année 1883-1884, Saint-Dié, L. Humbert, 1884, gr. in-8°.

581. Vittel. Fêtes et inauguration du Casino, *La Presse Vosgienne* n° 27, 6 juillet 1884.

582. Organisation de la médecine cantonale dans les Vosges, *Mémorial des Vosges* du 27 juin 1884, p. 3.

583. Vosges. Associations professionnelles des médecins de Meurthe-et-Moselle et des Vosges. Bulletin n° 8, 1884, 1<sup>re</sup> année, 20 nov. Nancy, Sordoillet 1884, in-8°, p. 77 à 88. — Contient notamment : Actes des Associations. — Dr Lardier, Aux membres du corps médical des Vosges. — Dr Lahalle, Compte-rendu de la réunion des médecins des Vosges, tenue à Epinal le 20 sept. 1884.

584. République française. Préfecture des Vosges. 3<sup>e</sup> division. Organisation d'un service sanitaire dans les Vosges. Circulaire de M. le Préfet datée d'Epinal le 23 juin 1884, in-4° 4 pp. — Cette circulaire accompagne l'envoi de l'arrêté du 29 mai 1884 réglementant l'organisation des services sanitaires.

585. République française. Département des Vosges. Organisation des services sanitaires. Règlement. Epinal, imp. E. Busy, rue d'Ambrail, 8, 1884, gr. in-8°, 10 pp. — L'arrêté préfectoral est daté d'Epinal, le 29 mai 1884 ; ce règlement contient 40 articles répartis en six titres.

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

586. Vosges. Compte-rendu sommaire de la commission départementale des Vosges au Conseil général. Session d'avril 1884. E. Busy, imprimeur de la préfecture, 1884, in-8° 102 pp.

587. — République française. Conseil général du département des Vosges. Rapports présentés par M. le préfet et par la Commission départementale. Procès-verbaux des délibérations du Conseil général, session d'avril 1884. Epinal, E. Busy, imprimeur de la préfecture 1884, in-8° 328 pp.

588. — République française. Département des Vosges. Conseil général. Session d'août 1884. Rapport du préfet. Epinal, E. Busy imprimeur de la préfecture, 1884 in-8° cclxxx — 205 pp. — Première partie, comptes et budgets 7-121 ; deuxième partie, affaires... ne comportant pas vote de crédit p. 123-191 ; troisième partie, rapports des chefs de service et renseignements divers p. 1-cclxxx. Table alphabétique 199-205.

589. — Compte-rendu sommaire de la commission départementale des Vosges au Conseil général, session d'août 1884, Epinal, Busy, 1884, in-8°, 31 pp. — Composition de la Commission. — Rapport de M. Vuillemin, secrétaire p. 5 à 27. — Table alphabétique des matières p. 29-31.

590. — République française. Département des Vosges. Conseil général. Session d'août 1884. Rapport supplémentaire du préfet, Epinal, E. Busy imprimeur de la préfecture. in-8°, 56 pp. — 1<sup>re</sup> partie, comptes et budgets p. 3 à 6 ; 2<sup>e</sup> partie, affaires... ne comportant pas vote de crédit, p. 7 à 42 ; 3<sup>e</sup> partie, rapport des chefs de service et renseignements divers p. 43 à 53. Table p. 55 et 56.

591. République française. Recueil des actes administratifs de la préfecture des Vosges, 1884, n° 1 à 38, Epinal, E. Busy imp. de la préfecture, in-8; 536-V pages.

592. [Gazin]. Le Conseil municipal [d'Epinal] et les nouvelles écoles. Epinal, imprimerie E. Busy, 8, rue d'Ambrail 1884, in-8° 14 p.

593. Mirecourt. Conseil municipal, séance du 17 novembre 1884. *La Presse Vosgienne* n° 48 (30 nov.).

594. Saint-Dié. L'octroi de Saint-Dié 1869-1884, *La Gazette Vosgienne*, 13<sup>e</sup> année n° 57, 3 et 5 janvier 1884 ; 59, 13 janvier ; 61, 20 janvier ; 63, 27 janvier.

595. — Conseil municipal, compte administratif de l'année 1883, *Gazette Vosgienne* n° 91, 4 mai.

596. Chambre de commerce des Vosges. Séance du 22 janvier 1884. Application du tarif des douanes à certains tissus spéciaux. Epinal, Fricotel, 1884, in-8°, 4 pp.

597. — Séance du 19 février 1884. Régime douanier de la Corse et des colonies françaises, Epinal, Fricotel, 1884, in-8° 4 pp.

598. — Séance du 6 mai 1884. Réduction par dispense exceptionnelle du service militaire à une année. Epinal, Fricotel, 1884, in-8°, 7 p.

599. — Séance du 6 mai 1884. Protêts ; visa du répertoire, Epinal, Fricotel, 1884 in-8°, 6 p.

600. — Séance du 3 juin 1884. Convention entre l'Etat et les compagnies de chemins de fer. Epinal, Fricotel, 1884 in-8°, 8 p.

601. Admission temporaire des fils de coton de tous numéros. Lettre de la *Chambre de commerce d'Epinal* à M. le ministre du Commerce. Epinal, le 15 octobre 1884, in-8°, 2 p. [Epinal, Fricotel, 1884].

602. — Séance du 28 octobre 1884. Proposition de loi tendant à faire passer pour français des produits fabriqués à l'étranger, ou en provenant. Epinal, Fricotel 1884, in-8°, 15 p.

603. — Séance du 25 novembre 1884. Régime des vins. Epinal, Fricotel 1884, in-8°, 8 p.

604. — Séance du 23 novembre 1884. Réponse au questionnaire par la Commission d'enquête parlementaire sur la situation des ouvriers de l'industrie et de l'agriculture en France. Epinal, 1884. in-8°, 11 pp.



605. — Séance du 25 novembre 1884. Durée des brevets d'invention, in-8°, 6 p., [Epinal, Fricotel, 1884].

606. *Vauthier (V.)*. Table alphabétique du *Recueil des actes administratifs du département des Vosges* jusqu'au 31 décembre 1883, par Victor Vauthier, chef de bureau à la préfecture. In-8° 187 p. Epinal, imp. Busy.

607. *Bulletin de la Confraternité*. Association du personnel des préfectures et des sous-préfectures, n° 7, Epinal, Busy, 1884 in-8°, 15 p. — Séance du 7 juillet 1883 ; élection des membres du bureau ; projet d'organisation du personnel des préfectures et des sous-préfectures. — Séance du 23 août 1883 ; pétition à MM. les sénateurs et députés des Vosges ; le projet, banquet annuel.

608. — Association du personnel des préfectures et des sous-préfectures, n° 6. Epinal, Busy 1883, in-8°, 35 pp. — Séance du 26 novembre 1882. Communication de journaux, correspondance, banquet ; séance du 25 janvier 1883. Tableau des préfectures et sous-préfectures faisant partie de la *Confraternité*.

609. Vosges. *Bulletin de la Confraternité*. Association du personnel des préfectures et des sous-préfectures n° 7, Epinal, E. Busy, imprimeur de la préfecture, 1884, in-8°, 16 p.

610. Ville d'Epinal. Service des eaux, nouveau règlement. Epinal, imprimerie H. Fricotel, 1884, in-16, 12 p. Daté : Epinal 30 novembre 1884, et 28 décembre 1883.

611. *Garcin (Eugène)*. L'Association vosgienne de Paris. *Annuaire des Vosges* 1884 p. 14-22.

612. *Le Mémorial des Vosges*, politique, agriculture, industrie, commerce. Rédacteur en chef : F. Ayliès. Paraît trois fois par semaine, les mercredis, vendredis, et dimanches. — 15<sup>e</sup> année, nos 1814 (1<sup>er</sup> janvier 1884), à 1969, (31 décembre 1884).

613. *Le Vosgien*, journal politique, commercial et industriel, 14<sup>e</sup> année, n° 1466 à 1618. Rédacteur en chef : M. Arsène Thévenot. Paraît les mercredis, vendredis et samedis. Epinal, typ. et lith. H. Fricotel,

614. *La Presse Vosgienne*, journal de l'arrondissement de Mirecourt, hebdomadaire, rue de l'Hôtel-de-Ville 31, à Mirecourt. 52<sup>e</sup> année, n° 4, dimanche 6 janvier, à 52, 28 décembre 1884, Mirecourt, typ. Chassel.

615. *L'Avenir de Mirecourt*, n° 48, 2<sup>e</sup> année, jeudi 3 janvier 1884, journal républicain paraissant le jeudi. Rédaction et administration à Epinal, imprimerie Busy, 6, rue d'Ambrail. Epinal, imp. Busy ; abonnements : Vosges, 6 mois 3 francs, un an 5 francs.

616. *L'Abeille des Vosges*, organe républicain, journal d'annonces, paraissant le dimanche ; 47<sup>e</sup> année, n° 2468 (n° 1, 6 janvier 1884), à n° 2549 (n° 52, 28 décembre 1884). Neufchâteau, Léon Beaucolin, directeur gérant.

617. *Le Patriote* de l'arrondissement de Neufchâteau, journal politique, littéraire, commercial et agricole. Troisième année n° 110, 6 janvier 1884 (et non 1883) à 164, 28 décembre. Neufchâteau, imp. V<sup>e</sup> Kienné.

618. *L'Industriel Vosgien*, journal républicain paraissant à Remiremont le jeudi et le dimanche. Rédacteur en chef, M. Georgeot, 14 année, n° 785, 3 janvier 1884, au n° 886, 28 décembre 1884. Remiremont, imp. V<sup>e</sup> Mougin.

619. *Le Journal de Remiremont*, organe conservateur, paraissant chaque samedi. Département et limitrophes, un an 6 fr., 6 mois 3 fr., 3 mois 1 fr. 50 ; France 7 fr., 3 fr. 50 et 2 fr. Gérant, M. Mortureux, libraire, sous les arcades, à Remiremont. Epinal, imprimerie H. Fricotel, pet. in-folio, 11<sup>e</sup> année n° 546, samedi 3 janvier 1884 au n° 504, 27 décembre.

620. *Le Tirailleur des Vosges*, édition hebdomadaire de l'arrondissement de Remiremont, 1<sup>re</sup> année n° 1, 19 octobre 1884 à 44, 28 décembre 1884, Paris, F. Levé, imprimeur, rue Cassette. — Le 1<sup>er</sup> numéro porte en tête le paragraphe suivant : « L'œuvre de l'édition de Remiremont de l'*Impartial des Vosges* devient aujourd'hui celle de l'édition de Remiremont, du *Tirailleur*. »

621. *La Gazette Vosgienne*, 13<sup>e</sup> année, n° 57, jeudi 3 et

samedi 5 janvier 1884. 14<sup>e</sup> année n° 55, 28 décembre 1884. Saint-Dié, imp. C. Dufays.

622. *L'Impartial des Vosges*, journal politique, agricole, industriel et d'annonces de l'arrondissement de Saint-Dié. 47<sup>e</sup> année, 1884 ; hebdomadaire, n° 1, 5 janvier, à n° 52, 27 décembre. Saint-Dié, imp. L. Humbert.

623. *Louis (Léon)*. Vosges. Annuaire général de Léon Louis, 1884, 14<sup>e</sup> année, gr. in-8°, une carte du département des Vosges en chemin de fer. 296, A-D, I-LXXXIII p. — Partie littéraire, historique et scientifique p. 14-40 : l'Association vosgienne de Paris par E. Garcin. — Hymne aux Vosges, par Ch. Grandmougin, — L'Allemage française, par F. Bouvier. — Avis sur les dangers de l'abus des boissons alcooliques (non signé). L'ouvrage donne en outre les listes des électeurs d'Epinal.

624. Almanach des postes et télégraphes publié avec l'autorisation du directeur du département des Vosges. Personnel de la direction. Nomenclature des communes... avec l'indication des bureaux de poste... et des bureaux télégraphiques. . Foires du département. 2 p. in-4°, typ. Oberthur à Rennes. — Graux et Tranqueville y figurent encore sous le nom de *deux* communes distinctes.

625. Calendrier-Agenda et annuaire de l'arrondissement de Saint-Dié. 1884, Saint-Dié, imp. L. Humbert, in-16, 56 p., un plan de Saint-Dié.

626. 12<sup>e</sup> année. Prix, 25 cent. Été 1884. L'indicateur des Vosges et de l'Est. Epinal imp. Fricotel in-16, 29 p. numérotées et 28 non numérotées.

627. 12<sup>e</sup> année, prix 25 cent., Hiver 1884-1885. L'indicateur des Vosges et de l'Est, Epinal, imp. Fricotel, in-16, 29 p. numérotées et 28 non numérotées.

628. *Brissac (Achille)*. L'alcool dans les Vosges, *Gazette Vosgienne*, n° 28, 25 septembre 1884.

629. Epinal. *Driot*. Epicerie centrale, maison du bon marché. Produits alimentaires, chocolats, confiserie, confi-

ture, sur in-4<sup>o</sup>, 36 pp. Epinal, Fricotel. Le titre imprimé diffère de celui de la couverture. — C'est le prix courant de décembre 1884.

### JURISPRUDENCE.

630. N<sup>o</sup> 254. Sénat. Session 1884. Annexe au procès-verbal de la séance du 10 juillet 1884. Projet de loi adopté par la chambre des députés, tendant à autoriser le département des Vosges, à s'imposer extraordinairement pour les travaux des chemins vicinaux, présenté au nom de M. Jules Grévy, président de la République française, par M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, in-4<sup>o</sup>, 3 pp., Paris, imp. du Sénat, P. Mouillot.

631. N<sup>o</sup> 275. Sénat. Session 1884. Annexe au procès-verbal de la séance du 19 juillet 1884. Rapport fait au nom de la 5<sup>e</sup> commission d'intérêt local, chargée d'examiner le projet de loi adopté par la Chambre des députés, tendant à autoriser le département des Vosges à s'imposer extraordinairement pour les travaux de chemins vicinaux, par M. Le Monnier, sénateur, in-4<sup>o</sup>, 4 p. Paris, imp. du Sénat, palais du Luxembourg, P. Mouillot.

632. N<sup>o</sup> 2927. Chambre des députés. Troisième législature, session de 1884. Annexe au procès-verbal de la séance du 3 juillet 1884. Rapport fait au nom de la 34<sup>e</sup> commission d'intérêt local, chargée d'examiner le projet de loi tendant à autoriser le département des Vosges à s'imposer extraordinairement, pour les travaux des chemins vicinaux, par M. Enault, député, in-4<sup>o</sup>, 4 pp. Paris, A. Quantin.

633. Rambervillers, octroi, loi. N<sup>o</sup> 209. Sénat. Session extraordinaire 1884. Annexe au procès-verbal de la séance du 22 décembre 1884. Projet de loi adopté par la Chambre des députés ayant pour objet la prorogation de surtaxe sur le vin et sur l'alcool à l'octroi de Rambervillers, (Vosges), présenté au nom de M. Jules Grévy, président de la Répu-

blique française, par M. P. Tirard, ministre des finances, in-4°, 3 pp. 1884, Paris, P. Mouillot.

634. — N° 220. Sénat. Session extraordinaire 1884. Rapport fait au nom de la 9<sup>e</sup> commission d'intérêt local, chargée d'examiner le projet de loi adopté par la Chambre des députés, ayant pour objet la prorogation de surtaxe sur le vin et sur l'alcool, à l'octroi de Rambervillers (Vosges), par M. Chaumontel, sénateur, in-4°, 3 pp. Paris, P. Mouillot.

635. — N° 3392. Chambre des députés : 3<sup>e</sup> législature. Session extraordinaire de 1884. Annexe au procès-verbal de la 2<sup>e</sup> séance du 18 décembre 1884. Projet de loi ayant pour objet la prorogation de surtaxes sur le vin et sur l'alcool à l'octroi de Rambervilliers [sic], (Vosges), présenté au nom de M. Jules Grévy, président de la République française, par M. Tirard, ministre des finances, in-4°, 3 pp. Paris, A. Quantin.

636. — N° 3404. Chambre des députés, 3<sup>e</sup> législature. Session extraordinaire de 1884. Annexe au procès-verbal de la 2<sup>e</sup> séance du 19 décembre 1884. Rapport fait au nom de la 28<sup>e</sup> Commission d'intérêt local, chargée d'examiner le projet de loi ayant pour objet la prorogation de surtaxe sur le vin et sur l'alcool, à l'octroi de Rambervillers [sic], (Vosges), par M. Fousset, député, in-4°, 3 pp. Paris, A. Quantin.

637. Société, pertes, contribution, affranchissement, acte distinct. Schmitt C. Weber, — jugement du tribunal d'Epinal du 19 mai 1881 ; arrêt de la cour de Nancy du 20 août 1881 ; *Rej. Ch. req.* 14 juin 1882. *Dalloz périodiq.* 1884, 1, p. 222-223.

638. Patente, droit fixe, société par action, banque, capital social, société étrangère succursale. Banque de Mulhouse, succursale d'Epinal. Arrêt du Conseil d'Etat du 3 février 1883. *Dalloz, périod.* 1884, 3, p. 92, col. 3, et 93 col 1.

639. Valeurs mobilières, revenu, impôt, prescription, délai, insuffisance de perception : Admin. de l'enregistrement. C. Comptoir d'escompte de Mirecourt. Arrêt de cassation, Ch. civ. 12 juin 1883, *Dalloz périodique* 1884, 4, p. 431 (2<sup>e</sup> espèce).

640. Discipline, notaire, cassation, pourvoi, Procureur général, qualité. Le Procureur général de Nancy *C.* une décision disciplinaire de la chambre des notaires de Remiremont, en date du 27 février 1884. *Rej. Ch. req. du 5 août 1884, aff. Jacquin. Dalloz périod. 1884, 1, 457.*

641. Presse-outrage, diffamation, témoin, notaire, peine disciplinaire, excès de pouvoir. Le procureur général près la cour de cassation *C.* une décision disciplinaire de la Chambre des notaires de Remiremont. en date du 27 février 1884, *aff. Jacquin. Ch. req. 5 août 1884. Dalloz périod. 1884, 1, 457-459.*

642. Brevet d'invention, produits brevetés, vente, mention « sans garantie du gouvernement » Robert *C.* Grandjean. — Tribunal de Mirecourt, et arrêt de la cour de Nancy, du 3 juillet 1883; *Cass. ch. crim. du 16 mai 1884, aff. des biberons délictueux, Dalloz périodiq. 1884, 1, 477-478.*

643. Expropriation publique, jurés, liste, conseil général, inscription de faux, faux incident,... restitution. — ... Procédure, immixtion, jury différent, *aff. V° Claudot C. l'Etat. Rej. ch. civ. du 12 juin 1883, du pourvoi contre la décision du jury d'expropriation de l'arrondissement de Remiremont, du 5 juillet 1882, Dalloz périodiq. 1884, 1, 279-280.*

644. Manufactures dangereuses, première classe ... 1° abattoir, salubrité non assurée; 2° espèce, dame Flayelle *C.* ville de Remiremont. Arrêt du Conseil d'Etat du 30 juin 1882, annulant l'arrêté du Conseil de préfecture des Vosges et l'arrêté préfectoral. *Dalloz périodiq. 1884 3, p. 10, col. 3, — 11, col. 4.*

645. Ordonnance du juge, envoi en possession, refus, appel; legs, envoi en possession, président, compétence. — Louise Chatelain, de Saint-Dié. Arrêt de la cour d'appel de Nancy, du 19 mai 1883, réformant une ordonnance du président du tribunal de Saint-Dié, en date du 20 février 1883. *Dalloz périodique 1884, 2, 67.*

646. Presse-outrage. Prescription criminelle, diffamation, action civile, citation, conclusions nouvelles, responsabilité...

De Lamotte C. Humbert de Saint-Dié, arrêt de Nancy, du 15 décembre 1884. Aff. de *La Semaine religieuse*, *Dalloz périodique*, 1884, 2, p. 54.

647. Presse-outrage, fonctionnaire public..., compétence criminelle, compétence correctionnelle... Maire; — 2<sup>e</sup> espèce Min. publ. C Vexelard. Ch. crim. du 23 août 1883, cassant l'arrêt de Nancy, du 13 juillet 1883, aff. Vexelard C. le maire de Zincourt. *Dalloz périodique*, 1884, 1, p. 261-262.

648. Benoit (A.). Deux procès du chapitre de Remiremont, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. — Analyse, *Bulletin du comité des trav. hist. et scient.*, sect. d'hist. et de philol., année 1884, n<sup>o</sup> 2, Paris 1884, p. 204.

649. Mourot (M. l'abbé V.). Mémoire de M. l'abbé V. Mourot, en réponse aux injurieux écrits du sieur Victor Fayon, contre les habitants de Monthureux-le-Sec, (Vosges). Epinal, imp. Fricotel, in-4<sup>o</sup>, 4 p. [1884].

#### RELIGION ET CULTE.

650. Cantique chanté à l'occasion de l'érection dans l'église paroissiale de Vauconcourt des statues de saint Joseph et du bienheureux P. Fourier. Montbéliard, impr. Hoffmann, 1884, in-8<sup>o</sup>, 4 p.

651. Catéchisme du diocèse de Saint-Dié, approuvé et ordonné par monseigneur l'Evêque, pour être seul enseigné dans son diocèse. Nouvelle édition, tous droits réservés. Saint-Dié, L. Humbert, imprimeur de l'évêché, 1884, in-16<sup>o</sup>, 86 pp. — Cette édition porte, page 33 : « petit catéchisme du diocèse de Saint-Dié »; c'est l'édition pour les commençants. Voir l'article suivant.

652. Catéchisme du diocèse de Saint-Dié, approuvé et ordonné par M<sup>gr</sup> l'Evêque, pour être seul enseigné dans son diocèse. Nouvelle édition. Tous droits réservés. Saint-Dié, L. Humbert, imprimeur de l'évêché, 1884, (19 mars 1884), in-16<sup>o</sup>, 166 pages. — Cette édition porte page 33 : « caté-

chisme ou abrégé de la doctrine chrétienne. » Elle contient les « instructions sur le sacrement de Confirmation » et les « instructions sur les principales fêtes de l'année ». C'est l'édition complète. On lit à la même page : « Nota — L'astérisque indique les réponses qui se trouvent dans le petit catéchisme ». -- La couverture porte « édition de 1884 » au lieu de « nouvelle édition », et le millésime n'est pas répété au bas.

653. Société de Saint Vincent de Paul. Assemblée générale des conférences de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges du 2 juillet 1814, sous la présidence de M<sup>sr</sup> Turinaz, Nancy, au secrétariat de la Société, rue du Manège 3. Août 1884, in-8°, 28 pp. — La fête, racontée par *La Semaine religieuse* de Lorraine, 3-8° ; — rapport de M. Vagner, 9-26 ; — nécrologie de juillet 1883 à juillet 1884, p. 27-28.

654. Souvenir d'un pèlerinage à Château-Lambert. Nancy, Vagner 1883, in-32, 62 p.

655. Diocèse de Saint-Dié. Petit séminaire de Châtel-sur-Moselle. Distribution solennelle des prix, sous la présidence de M<sup>sr</sup> l'évêque de Saint-Dié, jeudi 24 juillet 1884, année scolaire 1883-1884. Epinal, imprim. Collot, gr. in-8°, 24 pp.

656. Extrait de *La Semaine religieuse* du diocèse de Saint-Dié, du 30 mars 1883. Lettre de M<sup>sr</sup> l'Evêque de Saint-Dié, à M. l'abbé Noël, chanoine honoraire, directeur de *La Semaine religieuse*, in-18, 3 p. ; relative à la suppression du traitement de quelques ecclésiastiques du diocèse.

657. La Lorraine à Lourdes, de 1872 à 1882. Saint-Dié, Humbert 1883, 192 p. in-8°.

658. *Maggiolo*. Analyse et résumé des constitutions des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, écrites en 1599, par Pierre Fourier, leur fondateur, *Bullet. du comité des trav. hist. et scient., Sect. d'hist. et de philol.* année 1884, n° 2, p. 422-423.

659. *Marolles (de)*. De l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, et de ses applications pratiques dans les relations entre les ouvriers de France. Conférence faite à Saint-Dié le



30 mars 1884, par M. de Marolles, membre du comité général de l'œuvre, *L'Impartial des Vosges*, 47<sup>e</sup> année, n° 14, samedi 15 avril.

660. *Noël (J)*. La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en l'année jubilaire de 1883. Notre septième pèlerinage. Saint-Dié, imp. Humbert, 1884, in-8°, XX-84 p.

664. Ordo divini officii sacrique peragendi juxta rubricas breviarii ac missalis sanctæ romanæ ecclesiæ anno Domini 1884, Pascha occurrente XIII aprilis, ad usum diœcesis Sancti-Deodati jussu illustrissimi ac reverendissimi in Christo Patris DD. Mariæ-Camilli-Alberti de Briey, episcopi Sancti-Deodati. Sancti-Deodati, apud L. Humbert, Ill<sup>m</sup>i et R<sup>m</sup>i Episcopi typographum et lithographum, in-16, 104 p. Saint-Dié imp. L. Humbert.

#### LITTÉRATURE.

662. *Doré (M<sup>me</sup> C.)* Drohennic, ou le Blessé des Vosges : Fables, comédies, etc. ; par M<sup>me</sup> Célestine Doré. in-12, 250 p. Paris, imp. et libr. Téqui, 4 juillet 1884. Collection Saint-Michel.

663. Une histoire de voleurs. Nouvelle locale, *Indépendant des Vosges*, reproduite dans *Le Patriote* n° 148, 28 septembre.

664. *Thiriat (Xavier)*. Journal d'un solitaire et voyage à la Schlucht par Gérardmer, Longemer et Retournermer, par Xavier Thiriat, 4<sup>e</sup> édition, un vol. in-12, ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Alphonse Picard, libraire, rue Bonaparte 82, (juin 1884). Voir n° 181, ci-dessus (*Bibliographie de l'année 1883*).

665. — Légendes des Vosges. La chevière de Xoulce, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1884, p. 207-209. Tir. à part s. l. n. d. in-8° 3 pp. Epinal, Collot, 50 exemplaires.

#### POÉSIE

666. Les Champs-Golot. [sic] *Mémorial* des 9 avril 1884 p. 3, 11 avril, p. 3, et 13 avril p. 3.

667. *Garnier (Charles)*. Course à la Schlucht, complainte par Charles Garnier. Epinal, imprimerie H. Fricotel 1884, in-18, 12 pp. Dédicée « à mon ami le docteur Fournier » ; « Air de Fualdès », datée « Gérardmer 27 août 1884 ». Comptes-rendus *Le Memorial* et *Le Vosgien* du 31 octobre 1884.

668. *Grandmougin (Charles)*. Hymne aux Vosges, *Annuaire des Vosges* 1884, pp. 23-26.

669. *Henry (Aug.)*. La liberté source du travail. Poésie déclamée pour la première fois par l'auteur au banquet agricole de Coussey le 7 septembre 1884, 4 pp. in-8°. Neufchâteau, typ. et lith. Kienné.

670. *Leygues (Georges)*. Les Vosges. Poésie, *Le Patriote* n° 142, 17 août ; *La Gazette vosgienne* n° 29, 23 septembre.

671. *Remoncourt (V<sup>ic</sup> de)*. Les âges, *Le Patriote* 3<sup>e</sup> année n° 120, 18 mai 1884.

#### PHILOLOGIE.

672. *Claudel*, de Cornimont. Etude sur le patois vosgien, *L'Industriel vosgien* n° 848, 14 août ; 849, 17 août ; 850, 21 août ; 877, 27 novembre et 879, 4 décembre. Etymologies de *goda* godet, *sola* soulier, *hmeure* émouvoir, et du français *émoustiller*.

673. Die franzzesischen Mundarten in Lothringen und den Vogesen. S. Beilage zur *Allg. Ztg.* 1883, nr. 130, ff. München, 1883.

674. *Haillant et Laurent*. Les ventes d'amour, par MM. V. Laurent et N. Haillant. I Daillons français en patois du « plain pays » (Vosges) *Nélusine* tome II, n° 14, 5 avril 1885, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris, p. 327-331. — Ces *daillons* ont été recueillis à Vouxey, près Neufchâteau. Sur le mot « Daillon », « daillement » etc., voir Labourasse : *A propos de trois mots patois*. II, « Dâyer » p. 7-10 [1885]. Arcis-sur-Aube, Frémont.

675. *Haillant*. Concours de l'idiome populaire ou patois

vosgien à la détermination de l'origine des noms de lieu des Vosges ..... par N. Haillant. Epinal, Collot in-8°, 34 p. Classé Bibl. nat. Lk 4. 1807. « Recueil comprenant surtout beaucoup de *lieux-dits* et intéressant par cela même. On pourrait relever plus d'une erreur et mettre en doute plus d'une explication ; mais l'auteur a raison de dire que bien des noms admis sous une forme plus ou moins arrangée dans les rapports officiels sont en réalité des mots patois. » *Romania* n° 48, octobre 1883, Paris, Vieweg 1883, 12° année p. 635-636. — Analysé par M. Gaston Paris, *Bulletin du Comité des trav. hist. et sc., sect. d'hist. et de philol.*, année 1884, n° 2, Paris, p. 205. C'est le n° 204 ci-dessus.

676. *Haillant (N.)* Essai sur un patois vosgien (Uriménil, près Epinal), par N. Haillant,... troisième section. Grammaire. I Grammaire proprement dite ; II Formation des mots (dérivation, composition) ; III Syntaxe ; IV Petit programme de recherches sur les patois vosgiens, *Annales de la Société d'Emulation* 1884, p. 345-450, tir. à part Paris, Maisonneuve ; Epinal, Durand 106 p., 150 exempl. — Analyse sommaire *La Presse Vosgienne* n° 39. 28 septembre 1884.

677. In boi gochno d'Mireco. Un mariage à Mattaincourt, suite, *L'Avenir de Mirecourt* 1884, n° 49, 40 janvier, et suivants (suite du n° 184 de ma *Bibliographie de l'année 1883*).

678. X<sup>\*\*\*</sup>. Légendes populaires. Ballade en patois de la Haute-Moselotte p. 37-48. *Bulletin de la Société philomathique vosgienne* 9<sup>e</sup> année 1883-1884. Saint-Dié, L. Humbert 1884, gr. in-8°, tir. à part, 24 p.

## ENSEIGNEMENT ET SOCIÉTÉS

679. *Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges*, 1884. Epinal, Collot ; Paris, Goin, 82, rue des Ecoles 1884, in-8°, 628 pp. C'est la 60<sup>e</sup> année. — Procès-verbaux des séances. Séance publique annuelle. — Berher, Le Martyrologe social. — Dr Mougeot, Desmidiées des Vosges. — Thiriat,

Légendes des Vosges. — Figarol, Visite au concours régional d'agriculture. — D'Arbois de Jubainville, La rouille des blés, etc. — Le Brun, Mémoire sur l'âge des rochers des Vosges. — Haillant, Essai sur un patois vosgien, 3<sup>e</sup> section, grammaire ; formation des mots, syntaxe, recherches à faire sur les patois vosgiens. — De Boureulle, La Corse historique. — Haillant, Bibliographie vosgienne de l'année 1883, — Chevreux, La galerie de peinture des princes de Salm. — Voulot, Rapport du conservateur du musée à M. le Préfet. — Voir du reste n° 214 ci-dessus (*Bibliographie 1883*). M. Michelant en a donné une analyse dans le *Répertoire des trav. historiq.* de 1883, tome III<sup>e</sup>, n° 2. Paris, imp. nat. 1884, nos 2331 à 2335.

680. *Bœgner*. Discours prononcé à la séance publique annuelle de la Société d'Emulation des Vosges, le 14 décembre 1882, *Annales* de cette Société 1884. p. 5-11.

681. *Tanant*. Discours prononcé à la séance publique annuelle de la Société d'Emulation des Vosges, le 13 décembre 1883, in-8°, 12 pp. s. l. n. d. Epinal, Collot, *Annales de la Société* 1884, p. 79-90 ; tir. à part, in-8°, 12 pp. s. l. n. d., Epinal, Collot. Fondation de la Société d'Emulation. Travaux de ses premiers sociétaires, Mathieu, Parisot, Pellet, Mangin, Meschini, Gravier, Jollois, Hogard, Laurent etc. — Biographies de MM. Defranoux, Claudot, Emile Lung, Guerrier de Dumast. — Membres nouveaux : MM. Noël, Daviller, Méline, Moullade, l'abbé Rance, Bouvier, Boucher de Molandon.

682. — Bulletin de la Société philomathique vosgienne, 9<sup>e</sup> année, 1883-1884. Saint-Dié, L. Humbert, 1884, grand in-8°, 266 p. Contient 1<sup>o</sup> P. DE BOUREULLE, L'abbaye de Remiremont et Catherine de Lorraine, p. 5-36 ; 2<sup>o</sup> X<sup>\*\*\*</sup>, Légendes populaires, ballade en patois de la Haute-Moselotte p. 37-58 (1) ; 3<sup>o</sup> H. BARDY, L'empoisonnement par les champi-

(1) Il en a été rendu compte en 1883, date de la publication du tirage à part. Voyez notre *Bibliographie vosgienne* de 1883 n° 204.

gnons. Observations recueillies à Saint-Dié et dans les Vosges. (Saint-Dié, 17 septembre 1883), p. 59-75 ; 4° G. SAVE, Un conflit municipal à Raon en 1785, Louis Mougeon, maire royal pp. 77-100 ; 5° A. FOURNIER, Rambervillers au XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 101-110 ; 6° A. BENOIT, Bébé, le nain du roi Stanislas, 1744-1764, pp. 111 à 126, avec le portrait, L. Benoit, del., R. Wiener édit. ; 7° G. SAVE, Mémoire sur la principauté de Salm, par Sachot l'aîné en 1784 pp. 127-160 ; 8° MESSIER, Observations astronomiques faites à Senones en 1772, p. 161-163 ; 9° F. DINAGO, Donation d'une somme de 100,000 livres de France faite par le roi Stanislas, duc de Lorraine, en faveur des habitants de la ville de Saint-Dié, victimes de l'incendie de 1757, p. 165-176 ; 10° X. THIRIAT, Catalogue des végétaux employés dans la médecine et les usages domestiques dans la partie montagneuse des Vosges antérieurement à 1830, pp. 177-215 ; 11° Procès-verbaux des séances pp. 217-248 ; 12° Liste des membres, des sociétés correspondantes et des bibliothèques scolaires de l'arrondissement de Saint-Dié abonnées au Bulletin p. 249-266. — Compte-rendu très élogieux, *Revue d'Alsace* 1884, pp. 411-416, signé Frédéric Kurtz.

683. République française, académie de Nancy, Vosges. *Bulletin de l'instruction primaire*, tome X, 30<sup>e</sup> année, [1884], nos 302 à 313, (pages 293 à 516). Epinal, s. d. E. Busy.

684. *Merlin*. Annuaire de l'instruction publique dans les Vosges pour 1884, vingt-troisième année. M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Durand et fils, Epinal, 1884, in-18, 200-LVI p.

685. *Pierfille (M. l'abbé)*. Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Blois 1884. L'acte de naissance de l'instruction primaire en Lorraine, in-8°, 6 p. Paris, secrétariat de l'association, 4, rue Antoine-Dubois [1884]. L'auteur étudie Pierre Fourier comme fondateur à Mattaincourt, en 1597, d'une école normale de filles.

686. *D'Arbois de Jubainville*. Allocution de M. d'Arbois de Jubainville, inspecteur des forêts à la distribution des prix du collège de Neufchâteau, faite sous sa présidence le 5 août 1884, 1 p, in-4° à 2 col. [1884]. Neufchâteau, Kienné.

687. *Crussard*. Fête du certificat d'études. Discours prononcé le 16 août 1884, par M. le docteur Crussard, président de la délégation cantonale, officier d'académie. Neufchâteau, imprimerie Kienné, place Jeanne d'Arc, 1884.

688. *Dreyfus (Abraham)*. Les enfants pauvres en voyage. Les colonies scolaires. Fragment d'une excursion à Plombières et à Luxeuil, *Revue politique et littéraire*, 1<sup>re</sup> sem. 1884, page 794.

689. Epinal. Collège, 1884. Association amicale des anciens professeurs du collège d'Epinal. Statuts, in-8°, 44 pp., s. l. n. d. ni imprimeur. Adoptés le 9 novembre 1884, suivis de la liste des membres du comité.

690. Mirecourt. Collège. Distribution des prix, *La Presse vosgienne* n° 32 (10 août 1884), 33 (17 août 1884).

691. Neufchâteau. Collège. Distribution des prix, *L'Abeille des Vosges*, n° 31, 10 août 1884 ; *Le Patriote* n° 144, 10 août 1884.

692. Distribution des prix du certificat d'études primaires, *L'Abeille des Vosges*, 1884, n° 33 du 24 août 1884 ; *Le Patriote*, nos 142 et 143, 17 et 24 août.

693. Remiremont. Collège. Distribution des prix, *Industriel vosgien* n° 846, 7 août 1884

694. Association des anciens élèves du collège de Remiremont, *Industriel vosgien* n° 860, 25 septembre.

695. Saint-Dié. Collège. Distribution des prix. *Gazette vosgienne* n° 15 et 16, 10 et 14 août 1884.

696. *Association des anciens élèves des écoles de Mulhouse et des Vosges*. Assemblée générale du 21 octobre 1883. Comptendu. Epinal, Busy, 1884, in-8°, 24 pp.

697. Société de tempérance. Distribution des prix à Neufchâteau, *Abeille des Vosges*, n° 35, 7 septembre 1884.

698. Cercle spinalien de la Ligue de l'enseignement. Seizième bulletin, Epinal le 31 décembre 1884, Epinal, Busy 1884, in-18, 25 pp. — Seizième année. L'éducation. — Distribution des prix. Budget. — Comité directeur. — Ouvrages entrés à la bibliothèque.

699. Ligue de l'enseignement. Rapport fait à l'assemblée générale par M. Méline, *Industriel vosgien* n° 798, 17 février 1884.

700. Haillant (N.) Bibliographie vosgienne de l'année 1883, ou Catalogue méthodique et raisonné des publications (imprimés, gravures, etc.) sur les Vosges, comprenant 463 numéros, dont 22 sur Jeanne d'Arc, avec une table des noms d'auteurs, d'éditeurs ou imprimeurs, de lieux, de personnes et de matières, par N. Haillant, docteur en droit, avoué, secrétaire perpétuel de la Société d'Emulation des Vosges, *Annales de la Société d'Emulation*, p. 485 à 571. Comprend en réalité 464 numéros : 49 étant double. — Tir. à part, Epinal, V° Durand et fils; Paris, E. Lechevalier, 1884, in-8°, 87 pp. 150 exemplaires. L'ouvrage porte en épigraphe *Sparsa colligo*. Classé Bibl. nat. 8° Cf. 882. Comptes-Rendus : par M. Frédéric Kurtz, *Revue d'Alsace* 1885, 14° année, 1<sup>er</sup> trim., Belfort pp. 137-140. ; *Le Patriote* n° 149, 5 octobre 1884 — etc.

## HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

701. Beaurain (Jean-Charles). Plan des villes et faubourgs d'Epinal dressé en 1789 ; fac-simile autogr. Aost et Gentil 488-490 fbg. Saint-Denis, Paris, 0,555 × 0,305. Compte-rendu *Industriel vosgien*, du 22 février, p. 3, etc.

702. Bertrand. Résultat des fouilles de Grand, *Bullet. Soc. des antiq. de France*. Paris, Dumoulin, 1883, p. 192.

703. Blaise (A.) Notice sommaire sur la commune de Saint-Michel-sur-Meurthe, *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*. Nancy, Berger-Levrault, in-8° p. 83-91 ; 291-304 ; 485-492 ; Une carte au 40,000°.

704. Bonjean. Conférence à Vagney sur l'histoire de la commune et de l'ancien ban de Vagney, *Industriel Vosgien*, n° 846, 3 juillet.

705. Boureulle (P. de). L'abbaye de Remiremont et Catherine

de Lorraine, *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année, 1883-84. Saint-Dié, L. Humbert 1884, gr. in-8<sup>o</sup>, p. 5-36. Tiré à part, Saint-Dié, Humbert, 1884, in-8<sup>o</sup> 33 p.

706. *Bouvier (Félix)*. La fédération des Vosges, pp. 15-21 de la *Revue alsacienne*, 8<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 1, novembre 1884. Paris, Berger-Levrault gr. in-8<sup>o</sup>. — Extrait de : *Les Vosges pendant la Révolution*, que nous retrouverons pour la *Bibliographie de l'année 1885*.

707. *Bretagne*. Rapport de la Commission d'histoire et d'archéologie sur le concours de 1883, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1884, p. 123-128.

708. *Chapellier, Chevreux et Gley*. Documents rares ou inédits de l'histoire vosgienne, par J.-C. Chapellier, chevalier de l'ordre de la Conception de Portugal, officier de l'instruction publique ; P.-E. Chevreux, archiviste du département, secrétaire du comité ; et G. Gley, officier de l'instruction publique, président du comité. Tome huitième. Paris, J.-B. Dumoulin, Champion ; Epinal, V. Collot 1884, in-8<sup>o</sup>, xii-393 pages. Compte-rendu, *Industriel vosgien*, n<sup>o</sup> 824, 22 mai 1884.

709 *Chanteau (F. de)* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Révolution dans les Vosges, (composant le n<sup>o</sup> 265 ci-dessus). Compte rendu par M. Ulysse Robert, dans le *Répertoire des travaux historiques publiés en 1883*, tome 3<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 1, n<sup>o</sup> 1216.

710. *Charton (Ch.)* Les Vosges pittoresques et historiques, par M. Ch. Charton, auteur de l'Annuaire statistique des Vosges, de la Revue des Vosges, des Légendes vosgiennes, de la traduction en vers du poème latin de *La Moselle* etc. — Douzième édition. Mirecourt, Chassel, imprimeur-libraire-éditeur 1884, in-18, viii — 360 p. Mirecourt, typ. et lith. Chassel.

711. *Chevreux (P.)* Les élections aux Etats-Généraux de 1789 au bailliage d'Epinal, in *La Saison de Contrexéville*, 9<sup>e</sup> année n<sup>o</sup> 9, p. 2, col. 1-3. Extrait de *l'Annuaire des Vosges*.

712. *Ch. (E.)* [*Chognot, M. l'abbé*]. Notice sur l'abbaye



d'Autrey, d'après des documents inédits. Epinal, V. Collot, imprimeur 1884, in-42, 230 p. Daté Saint-Ouën 1<sup>er</sup> juin 1884. — L'ouvrage est accompagné d'un plan (autographié) de la dotation d'Autrey par Etienne de Bar ; il est le résultat des recherches de M. Deguerre, docteur à Rambervillers, léguées à l'auteur avec les documents originaux, manuscrits ou imprimés sur cette abbaye. Classé Bibl. nat. Lk 7, 24382.

713. *Dinago (F.)* Notice historique sur la donation d'une somme de 100,000 livres de France faite par le roi Stanislas duc de Lorraine, en faveur des habitants de la ville de Saint-Dié, victimes de l'incendie du 27 juillet 1757, et publication de l'acte de donation, par F. Dinago, avocat à Saint-Dié, bâtonnier de l'ordre, p. 165-176 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année 1883-1884. Tir. à part 14 pages gr. in-8°. Saint-Dié, Humbert 1884, titre rouge et noir. Cette notice historique est accompagnée du texte de l'acte de donation. L'ouvrage est daté : Saint-Dié, ce 10 décembre 1883. Classée Bibl. nat. Lk 24004.

714. *Fournier (A.)* Rambervillers au XVIII<sup>e</sup> siècle ; par le docteur A. Fournier. Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, p. 101-110, année 1883-84. Saint-Dié, typ. et lith. L. Humbert, in-8°, tiré à part 12 p. Classé Bibl. nat. Lk 7, 23932.

715. — La boucherie et les maîtres compagnons du corps des bouchers de Rambervillers au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Bullet. Soc. philom. vosg.*, 8<sup>e</sup> année 1882-83. Saint-Dié, Humbert 1883 p. 22-29.

716. *Gandelet (Albert)*. Histoire de Notre-Dame, *Mémoires de l'Académie de Metz* 1884, p. 499-482. Cette histoire est extraite d'un volumineux manuscrit en plusieurs tomes in fol. intitulé : *Mémoires sur Metz. Tome III par Dom Sébastien Dieudonné ex-manuscriptis D Nicolai Tabouillot Monachi Benedicti Congregationis SS. Victoni et Hydulphi*. On se rappelle que cet institut a été fondé par Pierre Fourier. L'auteur donne dans l'introduction, de précieux renseignements sur le curé de Mattain-

court et Alix Le Clerc. Tirage à part, Metz, imp. de P. Boutillot, rue Jurue, n° 4, 1884, 90 pp.

717. *Germain (Léon)*. Les armories de Gérardmer (Vosges) ; par M. Léon Germain. In-8°, 8 p. avec deux gravures. Nancy imp. Crépin-Leblond. Extrait du *Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, juin 1884. Compte-rendu *Gazette vosgienne* n° 9, 27 juillet 1884. Classé Bibl. nat. Li 34. 709.

718. *Golbéry (G. de)*. Ormont ; légendes, histoire, paysages vosgiens, *Annuaire de Club Alpin français*, 40<sup>e</sup> volume 1883. Paris, Chamerot 1884, in-8°, p. 209-236 ; tiré à part, 30 pp. Daté Paris, décembre 1883. Une gravure : « Le massif d'Ormont, vue prise du versant lorrain du col de Saales. (Dessin de Prudent, d'après M. de Golbéry) ». Tiré à 50 exemplaires.

719. *Halfmann (Herm.)* Cardinal Humbert, sein Leben und seine Werke, mit besonderer Berücksichtigung seines Traktates : « Libri tres adversus Simoniacos ». Göttingen, Dieterich, 1883, in-8°, 83. p. — « Le cardinal Humbert, évêque de Silva-Candida, était d'origine lorraine ; la date de sa naissance n'est pas connue ; en 1015, il entra au couvent de Moyenne-moutier, dans les Vosges, devint cardinal-évêque en 1054... et mourut à Rome le 5 mai 1061... » *Répert. des trav. historiq. de 1883*, t. III, n° 4, Paris, 1886, n° 3496.

720. *Leclerc*. Note sur les ruines de la butte de Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), avec détails sur deux « contre-feu » en fonte trouvés à Ville-sur-Illon (Vosges), *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*. Paris, Dumoulin, 1883 p. 274-273.

721. *Maxe-Werly (L.)* Trouvaille d'Autreville (Vosges), monnaies inédites d'Adhémar de Monteil, évêque de Metz, et de Henri IV comte de Bar, *Revue numismatique*, 3<sup>e</sup> série, t. II, 2<sup>e</sup> trimestre, 1884, p. 203-219. Paris, imp. de G. Rougier, (1884). Tirage à part in-8°, 17 p. Classé Bibl. nat. Lj. 31, 253.

722. — Estampage et dessin d'une inscription inédite provenant de Grand, et conservée au musée d'Épinal, *Bullet. Soc. des Antiq. de France* 1883. Paris, Dumoulin p. 120-142.

723. *Mazard*. Communication sur deux photographies de

grès sculpté de l'époque gallo-romaine provenant de Vittel. *Bullet. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1883, p. 244-246. Paris, Dumoulin.

724. Moyenmoutier. Enregistrement d'une sentence rendue par le maire et les échevins de Moyenmoutier, 14 nov. 1572 ; au *Catalogue Voisin* n° 194, Paris, 1884, in-8°. Pièce manuscrite.

725. — Renonciation par Nicolas Bertrand ancien abbé de Moyenmoutier, en faveur de Nicolas-Jean du Paire... au droit de confiscation sur les biens de la mère de ce dernier, 19 mars 1584, n° 195 du *Catalogue Voisin*, Paris 1884, in-8, pièce manuscrite.

726. [Richard.] Extrait des documents sur l'histoire des Vosges. Du 14 mars 1616. Règlement pour l'administration de la justice à Remiremont. — Du 10 décembre 1626. Ordonnance... pour la police... de Remiremont. In-8° s. l. n. d. [Epinal, V. Collot, imp.] in-8°, 24 p.

727. Save (G.) Mémoire sur la principauté de Salm, par Fachot l'ainé en 1784, *Bullet. de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année, 1883-1884, p. 127-160.

728. — Un conflit municipal à Raon en 1785. Louis Mangeon, maire royal, pp. 77-100 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 9<sup>e</sup> année, 1883-84 Saint-Dié, L. Humbert, 1884, gr. in-8°.

729. Thédénat (M. l'abbé). Communication sur une inscription inédite en bronze trouvée à Grand et conservée au musée d'Epinal, *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1883, p. 96-98, Paris, Dumoulin.

730. Thédénat (M. l'abbé). Communication d'une inscription gravée sur une brique provenant de Grand, conservée au musée d'Epinal, (dessin de M. Maxe-Verly), *Bullet. de la Soc. des Antiq. de France*, 1883, p. 139-142. Paris, Dumoulin.

731. — Communication de dessin d'un manche de casserole en bronze trouvé à Grand et conservée au musée d'Epinal. (Dessin de M. Bretagne). *Bullet. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1883, p. 283-285. Paris, Dumoulin.

732. *Voulot (J.)*. Demande d'une subvention pour opérer des fouilles dans l'amphithéâtre de Grand, *Bullet. du Comité des trav. historiq.* S<sup>on</sup> d'archéol., année 1884, n° 3, p. 270.

## BIOGRAPHIE

733. *Achard (Edouard)*. Jeanne d'Arc d'après le chroniqueur Monstrelet p. 450-455, *Revue alsacienne* 6<sup>e</sup> année, novembre 1882 à novembre 1883. Paris, Berger-Levrault, in-8°.

734. *Barbier de Montault*. Deux nouveaux documents sur Jeanne d'Arc, *Analecta juris pontificii*, Paris, Palmé, 1884, janvier, col. 443-448. « M<sup>sr</sup> Barbier de Montault signale l'annonce de nouveaux documents sur *Jeanne d'Arc*, insérés dans le recueil périodique intitulé : *Analecta juris pontificii*, livraison de janvier ..... » (*Bulletin de la Société archéol. et historiq. de l'Orléanais*, tome VIII, n° 121, p. 491, séance du 13 juin 1884).

735. — *Boucher de Molandon*. La maison de Jeanne d'Arc à Domremy et Nicolas Gérardin, son dernier possesseur. Tableau de M. de Cypierre donné au musée d'Orléans. Notice historique. Orléans, H. Herluison 1884, in-8°, 15 p. (Extr. des *Bullet. de la Soc. archéol. et historiq. de l'Orléanais*).

736. *Bornier (Henri de)*. *Les trois Statues*, poésie, allusion à la statue de Jeanne d'Arc érigée à Rouen au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ollendorff, in-4° 1884. — Cette poésie a été lue aux fêtes de Corneille à Rouen. (M. Stein, *Lettre* à l'auteur).

737. *Chapon (M. l'abbé)*. Panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé dans la cathédrale d'Orléans le jeudi 8 mai 1884, pour le 455<sup>e</sup> anniversaire de la délivrance d'Orléans, par M. l'abbé Chapon, vicaire de la cathédrale, chanoine honoraire, 2<sup>e</sup> édition. Orléans, H. Herluison, libraire-éditeur, 47, rue Jeanne-d'Arc, 47, 1884, in-8° 40 p.

738. *Colas (Jean-François)*. Discours sur la délivrance d'Orléans du siège des Anglois en 1429, par Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans. Orléans. Herluison, 1883, in-8° 30 p. —

Compte-rendu par M. Siméon Luce, n° 3512 du *Répertoire des travaux historiques de l'année 1883*, tome III, n° 3, Paris 1884. Voir le n° 283 de ma *Bibliographie 1883*.

739. *Delanox (J.)* Histoire de Jeanne d'Arc, par Joseph Delanox, 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. Grand in-8°, 304 p. Limoges, imp. et lib. E. Ardant et C<sup>o</sup>.

740. *Fabre (Joseph)*. Jeanne d'Arc libératrice de la France, par Joseph Fabre, député. Paris, libr. Ch. Delagrave 1884, in-12, 364 pp. y compris XII pages, paginées en chiffres romains. Un fac-simile d'une lettre de Jeanne d'Arc. Prix 3 fr. 50. — Discussion et éclaircissement sur Jeanne d'Arc (p. 227-364). — Compte rendu au *Mémorial des Vosges* du 30 mai 1884, 3<sup>e</sup> p. col. 3 ; *Revue politique et littéraire* 1<sup>er</sup> semestre, p. 603-604 ; *Le Gaulois* du 24 septembre 1884.

741. *Fabre (J.)* Jeanne d'Arc, libératrice de la France, par Joseph Fabre. Edition de luxe, illustrée de gravures hors texte. Librairie illustrée 7, rue du Croissant, Paris.

742. *Fabre (J.)* Jeanne d'Arc libératrice de la France, par Joseph Fabre, député. 2<sup>e</sup> édition, revue et corrigée, in-18 jésus, 364 p. et fac-simile d'une lettre de Jeanne d'Arc. Paris, impr. Mouillot ; libr. Delagrave, 3 fr. 50 (25 septembre).

743. *Fabre (J.)* Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels, traduction avec éclaircissements par Joseph Fabre. Paris, librairie Ch. Delagrave, 1884, in-18, XXI-432 pp. Un fac-simile de l'attestation d'authenticité du manuscrit latin appartenant à la bibliothèque de la Chambre des députés. (Classé Bibl. nat. Lb. 27 219).

744. *Fabre (J.)* Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec éclaircissements et avec appendice. Paris, Ch. Delagrave, in-42.

745. *Fabre (Joseph)*. La fête de Jeanne d'Arc et les Anglais, *Le Drapeau*, 1884, p. 320-321.

746. *Georges Etienne (M. l'abbé)*. Jeanne d'Arc champenoise. Compte-rendu *Mém. soc. académiq. de l'Aube*, p. 34-35, année 1884, Troyes, Lacroix, par M. Albert BABAUE (Compte-rendu des travaux de la soc. académiq. de l'Aube depuis la séance publique du 21 décembre 1880) ; et par M. B... dans *La Revue de Champagne et de Brie*, t. XV, janvier-juin 1883, Arcis-sur-Aube, in-8°, p. 160.

747. *Gærres (Guido)*. Die Jungfrau von Orleans. Nach den Prozessakten und gleichzeitigen Chroniken, von Guido Gærres. Mit einer Vorrede von Joseph von Gærres. Zweite Auflage. Mit einer Zeichnung von A. Stræhnber. Ratisbonne, G. J. Manz, 1883, in-8°, xvi — 400 pp.

748. *Fourès (Elie)*. La Patronne de la Patrie, Jeanne d'Arc (1412-1431). A propos d'un livre nouveau, *Le Drapeau*, 1884, p. 244-245. 268-269 ; trois gravures.

749. — Jeanne d'Arc, le procès de condamnation, *Le Drapeau*, 1884, p. 605-606.

750. — La fête nationale de Jeanne d'Arc devant la Presse, *Le Drapeau*, 1884, p. 356, 368-369, 425.

751. *Guillemot (Gabriel)*. Le mois de Jeanne d'Arc et de Voltaire, *République française* du 26 mai 1884, p. 3.

752. *Guiot (M. l'abbé)*. Complainte sur la Pucelle d'Orléans, par M. l'abbé Guiot, curé doyen de Chécy. Orléans, H. Herluison éditeur, 17, rue Jeanne d'Arc, 1884, in-64.

753. *Ireland*. Caractère des hallucinations de Jeanne d'Arc, in *The journal of mental science*, janvier 1883, n° 124, avril.

754. Jeanne d'Arc. Un premier pas au tombeau de Jeanne d'Arc (vers). In-8°, 8 p. avec vignette. Bordeaux, imp. Faure.

755. *La Forge (Anatole de)*. Fête de Jeanne d'Arc le 8 mai 1885, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, *Le Drapeau* 1884, p. 305-306.

756. *Laroche (M. l'abbé)*. Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale pour le 454<sup>e</sup> anniversaire de la délivrance d'Orléans par M. l'abbé Laroche, professeur de philosophie et directeur du petit séminaire de La Chapelle Saint-

Mesmin ; 2<sup>e</sup> édition. Orléans, H. Herluison, 1883, 48 pp. gr. in-8°, prix : 4 fr. Voy. la 1<sup>re</sup> édit. n° 277 (de ma *Bibliographie de l'année 1883*).

757. — Panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le mardi 8 mai 1883, pour le 454<sup>e</sup> anniversaire de la délivrance d'Orléans, par M. l'abbé Laroche, professeur de philosophie et directeur du petit séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin, 3<sup>e</sup> édition. Orléans, Herluison, 1884, pet. in-8°, 36 pages.

758. *Lefrançais (J. D.)*. Jeanne d'Arc ; extrait des « Lectures patriotiques » par J. D. Lefrançais. In-16, 35 p. avec vignettes. Corbeil, imprim. Renaudet. Paris, lib. Delagrave. — Biographies illustrées.

759. *Lescure*. Jeanne d'Arc, l'héroïne de la France ; illustrée de 12 grav. sur acier par Léopold Flameng, grand in-8°.

760. *Michaud et Poujoulat*. La vie de Jeanne d'Arc, par M<sup>re</sup> Dupanloup, in-18 Jésus. Paris, Blériot et Gautier, libraires éditeurs, 55, Quai des Grands-Augustins ; réimpression.

761. *Montrond (M. de)*. Jeanne d'Arc, récits d'un pieux chevalier ; chronique française du XV<sup>e</sup> siècle, par Maxime de Montrond, 13<sup>e</sup> édition, in-8°, 167 pp. et vignette. Lith. imp. et lib. Lefort. Paris, même maison 1 fr. 25.

762. *Sepet (Marius)*. Jeanne d'Arc, par Marius Sepet, ancien élève pensionnaire de l'école des Chartes. Un magnifique volume petit in-4°, illustré de trente compositions hors texte, gravées par Méaulle, d'après les dessins de MM. Andrialli, Joseph Blanc, Barrias, de Curzon, Edouard, Fremiet, Hano-teau, Jourdain, J. P. Laurens, Le Blant, Luminais, Alfred Maignan, Maillard, Martin, Rochegrosse, Zier.

763. — Jeanne d'Arc, par M. Marius Sepet, ancien élève pensionnaire de l'école des Chartes, 11<sup>e</sup> édition, in-12, 288 pp. et 4 gravures. Tours, imp. et libr. Mame et fils. — Bibliothèque de la jeunesse chrétienne.

764. — Alfred Mame et fils, éditeurs à Tours. Etrennes 1885, Jeanne d'Arc, par Marius Sepet. — Prospectus, pet. in-4°.

4 pp. une gravure. « Jeanne d'Arc suspend son armure, *ex voto*, aux murs de l'abbaye de Saint-Denis. » (Composition d'Albert Margnan).

765. *Spronck (M.)* Jeanne d'Arc et les fêtes révolutionnaires, *La Révolution française* du 14 octobre 1884. Paris, Charavay.

766. *Tamisey de Larroque.* *Lettres de Jean Chapelain* (tome second et dernier), collection des *Documents inédits de l'histoire de France* ; contient quelques lettres sur la *Pucelle*. *La Revue politique et littéraire* 1<sup>er</sup> semestre 1884, p. 502, col. 2. en donne deux fragments.

767. *Tranchan.* Jeanne d'Arc et le culte de Saint-Michel. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orléanais*. — Compte-rendu par M. Siméon Luce, p. 54-55 du *Bullet. du Comité des trav. hist.* section d'histoire, année 1883, Paris, 1883.

768. *Troubat (Jules).* Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy, p. 4 à 33, *Le Blason de la Révolution*. Paris, Lemerre 1883, in-8°.

769. *Vautrin (F.)* Jeanne d'Arc était Champenoise, par F. Vautrin. Neufchâteau, imp. de Beaucolin, 1883, in-8°. Bibl. nat. Ln 27. 35470.

770. — La fête de Jeanne d'Arc à Nancy, *Le Drapeau* 1884, page 363.

771. Proposition de loi ayant pour objet l'institution d'une fête nationale annuelle en l'honneur de Jeanne d'Arc, *Le Drapeau*.. 1884, p. 321.

### BIOGRAPHIES DIVERSES (1)

772. *Lejeune (Jules).* M. Ballon, courte biographie dans le compte-rendu de l'année 1883-1884 à l'Académie de Stanislas, *Mémoires* de l'année 1883, Nancy, 1884, p. LVII-LVIII.

(1) J'ai suivi, comme pour l'année 1883, l'ordre alphabétique des personnages.



773. *Pierfitte (M. l'abbé Ch.)*. Nécrologie de M. l'abbé Baué, curé de Mont-les-Lamarche, *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 1884, p. 295 à 300.

774. Anonyme [*Ch. Baillé*]. Biographie. Deux vocations religieuses chez les Bauffremont au XVII<sup>e</sup> siècle, p. 200-224 du *Bullet. de la Soc. d'agricult., sc. et arts de Poligny*, 24<sup>e</sup> année 1883. Poligny in-8°. — « A propos d'une récente publication, l'auteur étudie en détail, d'après des documents conservés aux archives du Doubs, une intéressante figure franc-comtoise du XVII<sup>e</sup> siècle, sœur Marie-Agnès de Bauffremont. » Bernard Prost, *Répert. des trav. historiq.* de 1883, n° 874.

775. *Benoit (A.)* Bébé le nain du roi Stanislas 1744-1764. Extr. du *Bullet. de la Société philomathique vosgienne* 1883-84, pp. 141 à 126. Saint-Dié, typographie et lithographie L. Humbert [1884], in-8°, 18 p. un portrait de Nicolas Ferry, dit Bébé » L. Benoit del. R. Wiener, éditeur, 0,15 X 0,095. [1884]. Classé Bibl. nat. Ln. 27, 35016.

776. Colnenne. M. Emile Colnenne d'Epinal, ancien sous-chef de division à la Préfecture des Vosges. Victime et ancien secrétaire de M. Rays, *L'Avenir de Mirecourt*, n° 56, 28 fév. 1884 p. 3, col. 1-2.

777. *Lejeune (Jules)*. M. l'abbé Deblaye, courte biographie dans le compte-rendu à l'Académie de Stanislas, *Mémoires de l'année 1883*. Nancy, Berger-Levrault, 1884, p. LVIII-LIV.

778. *Benoit (A.)* Petite note sur la monnaie de Diane de Dommartin, (coatesse de Fontenoy), *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, xxxii 49-54.

779. Fleck (Charles), né à Remiremont, vice-président de l'Association vosgienne. Obsèques. Discours de M. J. Méline, *Abeille des Vosges* 1884, n° 2480 (13) 30 mars 1884.

780. *Bedel (Le R. P.)* La vie de Pierre Fourier, dit vulgairement le Père de Mattaincourt, réformateur et général des Chanoines réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur ; in-4° de 477 pp. Reproduction exacte, comme texte et comme impression en caractères elzévirien, d'un ouvrage fort rare.

781. *Lager*. Der selige Peter Fourier. Ein Beitrag zur Geschichte Lothringens im xvii. Jahrh. Regensburg, Manz, 1884.

782. N° 7. Fêtes du B. P. Fourier à Mattaincourt (Vosges) du 7 au 17 juillet 1884, s. l. n. d. Mirecourt, typ. Chassel. in-8° 4 pp.

783. *Colin (Louis)*. L'ermite de Ventron, par Louis Colin, publiciste. Epinal, V. Collot, imprimeur, 1884, in-16, 99 pp. L'ouvrage est dédié « à Madame Claude, sénateur » et daté « Nancy le 21 février 1884, » ; c'est la « Vie de Pierre-Joseph Formet » 1724-1784. Elle a été composée d'après les *Vies* de l'abbé Mougeolle, du Père Leroy, et de l'abbé Petitjean (cette dernière était encore manuscrite) ; voir le numéro suivant.

784. *Petitjean (M. l'abbé)*. Vie de Pierre-Joseph Formet, dit l'ermite de Ventron, par l'abbé Petitjean, curé de Ventron. Se vend à Ventron. Epinal, V. Collot imprimeur, 1884, in-16, 113 p. « Cet ouvrage a été autorisé par Monseigneur l'évêque de Saint-Dié » ; il est daté : Ventron 10 juillet 1884. Il contient nombre de documents originaux. Compte-rendu *Le Vosgien* du 21 janv. 1885, p. 3. Classé Bibl. nat. Ln. 27, 35297.

785. *Maggiolo (L.)* Nicolas-François de Neufchâteau. Nantes, impr. Forest et Grimaud, in-8, 11 pp. Extr. de la *Revue de la Révolution* février 1883.

786. *Meaume*. Etude historique sur les Lorrains révolutionnaires, Palissot, Grégoire, François de Neufchâteau, in-8°, Crépin-Leblond.

787. *Salmon*. Le lieutenant-colonel Emmanuel-Victor Regnard de Gironcourt, in-8°.

788. Godard, instituteur à Remiremont. Obsèques. Discours de MM. Bourson, Mazurier, Bouchy, *Industriel vosgien* n° 845, 17 avril.

789. Joumar (Maurice), né à Neufchâteau, avocat à Paris, Obsèques. Discours de M<sup>e</sup> Oscar Falateuf, *L'Abeille des Vosges*, 1884, n° 14, 6 avril 1884.

790. *Gandelet*. Vie de la Mère Alix Le Clerc, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, suivie des écrits de cette vénérable servante de Dieu. In-12 avec portrait.

791. *Vacquerie* (Auguste). Antoinette Lix, *Industriel vosgien*, n° 872, 9 novembre.

792. Lix (Antoinette). Biographie, *Gazette vosgienne* n° 4, 3 juillet.

793. *Alesson* (Jean). Mademoiselle Antoinette Lix, capitaine de Francs-tireurs, *Le Drapeau* 1884, p. 306.

794. *Zamaron* (Nap.) Lupot, sculpteur sur bois, né à Mirecourt, *La Presse vosgienne*, n° 49, (41 mai 84).

795. *De Warren* (Vicomte Lucien), ancien capitaine d'artillerie. Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, 1615-1672. *Bullet. Soc. philom. vosg.* 8<sup>e</sup> année 1882-83. Saint-Dié, Humbert 1883, p. 137-175.

796. *Mathez* (Jules). Notice sur le conventionnel Michaud, Jean-Baptiste (du Doubs), représentant du peuple dans les Vosges en l'an III. 1883. « Un jeune érudit pontissalien, M. Jules Mathez, a publié en 1883 une très intéressante notice sur le conventionnel Michaud, et découvert son portrait relégué dans un grenier de la mairie de Pontarlier. Nous lui sommes redevable des renseignements qui précèdent. » (Bouvier, *Les Vosges* p. 286, note 4).

797. *Ordinaire*. Un conventionnel pontissalien, Michaud de Doubs, suivi d'une appréciation par M. Dyonis Ordinaire, député du Doubs. Pontarlier, impr. Thomas, 1883, in-8° 80 p. — On se rappelle que Michaud fut représentant du peuple dans les Vosges en l'an III. M. Bouvier *Les Vosges* p. 286, note 4 dit cette notice très intéressante.

798. *Renard* (Le capitaine Charles), de Damblain. *La Presse vosgienne* n° 34, (du 4 août 84), *Le Journal de Remiremont*, n° 377 23 août 1884, *Le Vosgien* et les autres journaux des Vosges de la même époque. Voir aussi les feuilles périodiques et scientifiques de Paris.

799. *Lejeune* (Jules). M. Renauld. Courte biographie dans le compte-rendu de l'année 1883-84, à l'académie de Stanislas *Mémoires* 1883. Nancy 1884, p. LV-LVII.

800. *Lepage* (Henri). Nouvelle note sur l'auteur de la vie de

René II, imprimée à Saint-Dié en 1510, et sur Jean Perrin. (Signé : Henri Lepage). — Nancy, impr. de Crépin Leblond, (1885), in-8° pièce. Extrait du *Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, décembre 1884. Classé Bibl. nat. Ln 27, 35426.

801. *Lejeune (Jules)*. M. Xavier Thiriat. Courte biographie dans le compte-rendu à l'Académie de Stanislas de l'année 1883. Nancy, 1884, p. LXVII-LXVIII.

802. *Tréillot (Victor)*, ancien instituteur. Notice biographique et nécrologique. *L'Impartial des Vosges* 47<sup>e</sup> année, n° 39, 27 septembre 1884.

### GÉOGRAPHIE — VOYAGES

803. *Bailly (le Dr)*. Une excursion à Grand, *Mémorial* des 20, 22 et 25 juin 1884, p. 3. Tirage à part, Epinal, E. Busy, 1884, gr. in-8°, 44 pp. (Classée à la Bibl. nat. Lj 9. 2469).

804. *Barbier (J.-V.)* Les voyageurs inconnus : Un Vosgien tabou à Nouka-Hiva, souvenirs de voyage de Georges Winter, ex-soldat d'infanterie de marine ; résumé par J.-V. Barbier. Avec une carte de l'île Nouka-Hiva, in-8°, Chap. X, XI, p. 362-374 du *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*. Tir. à part in-8°, 65 p. Nancy, impr. Berger-Levrault. — Suite et fin du n° 348 de ma *Bibliographie de 1883*.

805. *Bardy*. La Planche des Belles-Filles. Origine de ce nom, *Club Alpin franç. Section vosgienne* 1884, p. 8-10.

806. Nouvelle carte de France au 50,000<sup>e</sup>. Gravure sur zinc en dix couleurs, avec courbes de niveau relevées à l'estompe en gris bleuté. Reproduction à l'échelle du 50,000<sup>e</sup> des minutes originales des levés exécutés sur le terrain par les ingénieurs géographes, et les officiers d'état-major à l'échelle du 40,000<sup>e</sup>. — Chaque feuille correspond à un quart de feuille de la carte au 80,000<sup>e</sup>, et a 0<sup>m</sup>64 de longueur sur 0<sup>m</sup>40 de hauteur. — La feuille, 2 francs. Les feuilles suivantes, publiées en 1883, concernent le département des Vosges : Epinal, Plombières, Remiremont.

807. Carte de France à l'échelle du 100,000<sup>e</sup> dressée par le service vicinal, par ordre du ministre de l'intérieur, gravée en quatre couleurs : rouge pour les voies de communications et la population ; bleu pour les cours d'eau ; vert pour les bois et forêts, et noir pour les autres indications. Chaque feuille se vend isolément 75 centimes. Paris, Erhard, Hachette et C<sup>ie</sup> éditeurs. — Les feuilles suivantes, publiées en 1884, concernent le département des Vosges : feuille Nogent XXIII-16 ; Jussey XXIV-17 ; Mirecourt XXIV-15 ; Darney XXIV-16 ; Baccarat XXV-15. — Nota. Neufchâteau (XXIII-15) a paru en 1882. L'ordre ci-dessus est l'ordre chronologique de publication.

808. Catalogue de la bibliothèque de la Section vosgienne de la Société de *Géographie de l'Est*. Epinal, imp. de E. Busy, 1884, in-8°, 20 p. Classée Bibl. nat. Q. Pièce 356.

809. Les chemins dans les Vosges moyennes (avec une carte), signé A. L. *Club alpin français, Section vosgienne*, 1884, p. 154-157.

810. Club alpin français. Bulletin de la Section vosgienne. Troisième année 1884 ; n° 4, janvier à n° 9 décembre 1884, in-8°, IV-164 pp. Nancy, imp. Berger-Levrault. — Le titre et la couverture portent l'année 1883, comme date de publication des neuf cahiers formant le volume.

811. [Constantin]. Excursions et promenades. Châtilhon-sur-Saône, Senaide, le Plateau des Bruyères, de Mont, Mont-les-Lamarche, Aureil-Maison, Lamarche, Martigny, le Chêne des Partisans, Damblain, Ainvelle, Fouchécourt, Château des Thons, Lironcourt, *Le Journal de Bourbonne* 1<sup>re</sup> année, n°s 33, 36, 37, 39, 40, des 24 juin, 4, 7, 19 et 22 juillet 1883. Bourbonne-les-Bains, imp. Humbert.

812. Fournier (A.) Section d'Epinal. Excursions dans les Vosges, de la Schlucht à La Bresse par le Hohenek, le Rothenbach, le col de Bramont et le lac du Corbeau, p. 30-35 du *Bulletin mensuel* du Club alpin français, n° 2, février 1884. Paris, 31, rue Bonaparte.

813. *Fournier (Dr A.)* Itinéraire n° xxviii de Saint-Maurice à Bussang, par la colline des Charbonniers, les chaumes du Rouge-Gazon, des Neufs-Bois et le Séchenat, *Club alpin franç.*, *Section vosgienne*, pp. 71-74.

814. *Heller.* Carte des environs de Schirmeck, au 40,000<sup>e</sup>, prix 1 mark 60, publication de la librairie K. J. Tübner à Strasbourg.

815. Itinéraire n° xxix de Saint-Maurice à Giromagny, par le col des Charbonniers, Sewen, le Bæhrloch et le col Gunon, avec un tracé, *Club alpin français*, *Section vosgienne* pp. 87-89. Signé : A de P.

816. *Joanne (A.)* Géographie du département des Vosges, par Adolphe Joanne, 6<sup>e</sup> édition, in-42, 72 pages avec 16 vignettes et une carte. Paris, imp. Lahure ; libr. Hachette et C<sup>ie</sup>, (Nouvelle collection des géographies départementales), prix 4 franc.

817. Jalonnement de la côte de Répy, *Club alpin franç.*, *Sect. vosg.* 1884, p. 154.

818. *Lee (K.)* In the alsacian mountains, a narrative of a tour in the Vosges, by Katharine Lee, 1883. London, Richard, Bentley a. son ; Mulhouse, Detlof et Pétry ; Nancy, Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>.

819. *Lorin (Ed.)* Les Vosges, cols et passages, *Annuaire du Club alpin français*, dixième année 1883. Paris, 31, rue Bonaparte, et Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, 1884, in-8<sup>o</sup>, pp. 237-241.

820. — Causerie sur les Vosges ; la carte, quelques altitudes, quelques dénominations, par E. Lorin, in-8<sup>o</sup>, 15 p. Nancy, imp. Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>. Extrait du *Bulletin de la Section vosgienne du Club alpin français*, 1884.

821. Mundel (Kurt). Die Vogesen. Ein Handbuch für Touristen. Auf Grundlage von Schrickers Vogesenführer neu bearbeitet unter Mitwirkung von Prof. Dr. J. Euting u. Dr. A. Schricker. Mit 13 Karten 3 Plänen, 2 Panoramen, u. mehreren Holzschn. 3. neu bearb. u. betrachtl. vermehrte

Aufl. In-8°, xvii-406 p. Strassburg, Trubner, 1883. Gbdn. M. 3,50. — N'intéresse pas à proprement parler le département des Vosges, mais plutôt l'Alsace, et la chaîne générale des Vosges. Voir ci-dessous l'édition française, publiée en 1884.

822. *Mündel (C.)* Les Vosges, guide du touriste, rédigé avec la collaboration de MM. J. Euting et A. Schricker, par Curt Mundel, avec 12 cartes, 3 plans, 2 panoramas et plusieurs gravures sur bois. Strasbourg, Karl J. Tübner, libraire-éditeur, 1884. Tous droits réservés, in-48, xii-428 pp. Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig. Considérations générales p. 1-48 : configuration et constitution géologique du sol. — Climat. Végétation des Vosges. — Histoire, arts et archéologie. Statistique. Population. Administration. Viticulture. Industrie. — Strasbourg. — Vosges septentrionales. — Vosges centrales. — Vosges méridionales. — Le Jura. (Jura alsacien et Jura suisse). La Lorraine [annexée]. Les deux panoramas sont celui de la plateforme de la Cathédrale de Strasbourg, et du Ballon de Guebwiller. Les cartes sont à diverses échelles. Compte-rendu *Mémorial* du 7 septembre 1884, p. 3, col. 4 ; *Club alpin franç. Sect. vosg.* 1884, p. 130-131.

823. *Pierre (E.)* Géographie-Atlas du département des Vosges, à l'usage des écoles primaires (dix-huit leçons, dix-sept cartes dans le texte et une carte d'ensemble), par E. Pierre, instituteur à Baudimont (Saulxures). In-4°, 36 p. Remiremont, impr. Mougin ; Baudimont, l'auteur, 60 cent. Classé Bibl. nat. Lk 4, 1886.

824. De Remiremont à Bruxelles par la Hollande, *Industriel vosgien* n° 856, 14 septembre ; 857, 14 septembre ; 858, 18 septembre ; 859, 21 septembre ; 860, 25 septembre ; 861, 28 septembre ; 862, 2 octobre ; 863, 5 octobre ; 864, 9 octobre ; 865, 12 octobre ; 866, 16 octobre ; 867, 19 octobre ; 868, 23 octobre ; 869, 26 octobre ; 874, 2 novembre ; 872, 6 novembre ; 874, 13 novembre.

825. *Roth (A.)* Itinéraire n° xxvii. De Schirmeck à Saales

par la Basse du Pré Silet, le Signal des hautes Chaumes (933 m.), Belval et Saint-Stail, avec un tracé pp. 47-51, *Club Alpin franç. Sect. vosg.* 1884.

826. — Itinéraire n° xxx de Saales à Châtenois par le Voyemont, le château de Betschstein, Lalaye, Breitenau, le château de Frankenbourg, *Club alpin franç. Sect. vosg.* pp. 122-126 avec un tracé.

827. Roussel (Louis). Erreurs géographiques. — Les Monts Faucilles, *Annuaire du Club alpin français*, dixième année 1883. Paris, 1884, p. 479-483, in-8°. L'auteur dit que c'est à tort que les Faucilles sont qualifiées de « monts ».

828. Section vosgienne. Compte-rendu de ses travaux par J. L. pp., 68-69 du *Bulletin mensuel du Club alpin français*, n° 3, mars 1884. Paris, 31, rue Bonaparte.

829. Section d'Epinal. Ses travaux par A. F. [le Dr Four-nier], p. 132 du *Bulletin mensuel du Club alpin français*, n° 5, mai 1884. Paris, 31, rue Bonaparte.

830. Section d'Epinal (*du Club alpin franç.*), pp. 226-227 du n° 8. Nouvel article sur ses travaux, même *Bulletin*, novembre 1884.

831. Siotruoc (H.) Une excursion à la Bouyouère (suite), *Industriel vosgien*, n° 844, 31 juillet ; 862, 2 octobre (suite et fin). Voir ma *Bibliographie de 1883*, n° 362.

832. Thiriat (X.) Gérardmer et ses environs. Itinéraire des promenades et excursions. Supplément au guide principal, par X. Thiriat. Gérardmer, imprimerie et librairie X. Thiriat, et J.-B. Poulet, 1884 ; pet. in-18, 12 pp. non numérotées. L'ouvrage principal, *Gérardmer et ses environs* a été publié en 1882.

833. Valentin (J.-B.) Plan d'aménagement de la forêt communale de La Bresse (2875 h. 89 a.) dressé à l'échelle du 20,000<sup>e</sup> par Valentin J.-B<sup>e</sup>, arpenteur forestier. Epinal le 18 décembre 1883. Vu par les membres de la 4<sup>e</sup> Commission d'aménagement, l'inspecteur des forêts : signé, E. Gazin ; l'inspecteur des forêts, chef de la Commission : signé, A. Crouvizier,



Lith. Klein, à Epinal, s. d. [1884], 0,76  $\times$  0,49. — Les courbes de niveau proviennent de la carte Bardin ; l'équidistance des courbes est de 50 mètres. — La date ci-dessus est celle de l'achèvement de la minute. Ce plan n'a été réellement publié qu'en 1884. Tirage en trois couleurs ; noire pour les indications, bistre pour les courbes de niveau, et bleue pour les eaux.

834. *Vitencore*. La population de Contrexéville (Vosges), à vol d'oiseau, par Vitencore, in-12, 16 p. Neufchâteau, imp. Kienné, 0,50 cent.

## BEAUX-ARTS

835. *Bogært*. « Dans les Vosges » dessin d'Emile Bogært. *Le Drapeau* 1884, p. 565.

836. *Chevreux*. La Galerie des princes de Salm, par Paul Chevreux, ancien élève de l'école des Chartes, m. titul. de la Société d'Emulation des Vosges, archiviste du département. *Annales de la Société d'Emulation* 1884, tir. à part. Epinal, Collot, 1884, in-8°, 34 pp. L'auteur a « pensé qu'il serait intéressant d'indiquer quelle était exactement en 1793 l'importance de cette galerie, de montrer par suite de quels événements et à quelle époque beaucoup de ces tableaux ont été perdus, d'établir à qui doit remonter la responsabilité de ces pertes, et enfin de rechercher, si, au moyen des descriptions qui nous restent, quelques-unes des toiles disparues ne pourraient être retrouvées. » Voir Compte-rendu *Mémorial* du 8 octobre 1884.

837. *Ganier*. Rapport de la Commission des Beaux-arts sur le concours de 1883, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1884, p. 129-135.

838. — Rapport de la Commission des Beaux-Arts sur le concours de 1883, par M. Ganier, membre titulaire [de la Société d'Emulation des Vosges], in-8°, 7 pp. s. l. n. d. Epinal, Collot. Extrait des *Annales* de cette Société, compositions musicales de M. Edouard Tourey et de M. Alder. — Examen de la *Galerie de peinture au Musée départemental des*

*Vosges*, par M. Bailly. — L'extrait a été publié en 1893, mais inséré aux *Annales* publiées en 1884.

839. *Gelé*. Les eaux fortes de Claude Lorrain, *Magasin pittoresque*, 1884 p. 280-281, signé E. S. Une gravure : Le Bouvier.

840. *Michel (L.)* Claude Lorrain, *Revue des Deux-Mondes*, LIV<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, tome LXI<sup>e</sup>. Paris, bureau, rue de l'Université, 15, 1884 pp. 365-401. — A propos de l'ouvrage de M<sup>me</sup> Mark Pattison, rapporté dans ma *Bibliographie de l'année 1883*, n<sup>o</sup> 453.

841. *Pattison (M<sup>me</sup> Emilia J.-S.)* Les dessins de Claude Lorrain, le Livre de Vérité, les dessins d'après nature p. 253-267, tome III, de 1883 (XXXIII de la collection, *L'Art, revue hebdomadaire illustrée*, 9<sup>e</sup> année, in-fol. Paris, avenue de l'Opéra, 33). — Suite p. 44, tome IV de 1883. (XXXIV de la collection). — Suite p. 448, id.

842. *Voulot (F.)* Beaux-Arts. Rapport du Conservateur du Musée départemental, *Annales de la Société d'Emulation* 1884, p. 602-609; tir. à part, Epinal, Collot, in-8, 8 pages, 50 exemplaires.

843. — Mosaïque de Grand. *Le Temps* du 24 juin 83, p. 2, col. 4 à 5, communication par M. Bertrand d'une note sur la mosaïque de Grand, et deux « dessins soigneusement exécutés, reproduisant l'un l'ensemble de la mosaïque, l'autre le grand cartouche central » faite à l'Académie des Inscriptions le 22 juin 1883. *Le Journal de la Meurthe*, courant juin, reproduit en partie dans *Le Progrès de l'Est*, première quinzaine de juin, je crois. La note du journal *Le Temps* a été reproduite par *Le Mémorial des Vosges*, 44<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 1847, vendredi, 29 juin 1883, p. 3, col. 3. Voir le n<sup>o</sup> 844.

844. *Mourot : Le Vosgien* du 4 juillet 1883. — Lettre de « six citoyens de Grand », *Mémorial des Vosges* n<sup>o</sup> 1741, samedi 15 juillet 1883, p. 3, col. 4. — Réponse de M. Voulot, *Mémorial* n<sup>o</sup> 1742, mercredi 18 juillet 1883, p. 2, col. 4-5. Note [de la Société d'Emulation], *Mémorial* du 22 juillet 1883. — Nouvelle réponse de M. Voulot dans *Le Mémorial* du 25 du même mois.

## MUSIQUE

845. Epinal. Orphéon spinalien. Société chorale et instrumentale, 25 octobre 1882. Epinal, Busy, 1884, in-18, 43 pp. — Ce sont les statuts ou règlement contenant 29 articles, votés le 25 octobre 1882, approuvés par M. le Préfet le 5 décembre suivant, modifiés le 23 novembre 1884.

846. — Orphéon. Ville d'Epinal. Bulletin annuel de l'Orphéon spinalien, Société chorale et instrumentale, année 1884, n° 3. Epinal, Busy, 1884, gr. in-8°, 32 pp. La couverture imprimée sert de titre. — Assemblée générale du 23 novembre 1884, modification à quelques articles du règlement. Concerts. — Tombola pour le concours de Turin. — Voyage à Besançon (par M. Gazin, vice-président). — Banquet de l'orphéon. — Liste des membres.

847. Grosjean (Ernest). Ollertoires sur des noëls (4<sup>e</sup> suite), n° 7 : « Qu'Adam fut un pauvre homme », n° 34 *du Journal des organistes* p. 49-52 de M. Romary Grosjean, mentionné ci-dessous, n° 848.

848. — N° 8. Variations sur le Noël : Le fils du Roi de gloire, n° 32 de la même publication, p. 53-56. — Ces deux morceaux forment la 6<sup>e</sup> livraison (supplémentaire) de ce *Journal*.

849. Grosjean (R.) *Journal des Organistes*, paraissant tous les deux mois par livraison de huit pages, avec quelques suppléments pendant l'année. Recueil de morceaux de musique d'orgue, pour toutes les parties de l'office divin, choisis dans les ouvrages des anciens organistes de tous les pays et dans les compositions inédites des organistes français, publiés par R. Grosjean, organiste de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges). Prix pour une année : 6 fr. 50, 25<sup>e</sup> année 1884. Se vend à Saint-Dié-des-Vosges, chez l'éditeur ; à Nancy, chez M<sup>lle</sup> Mathis, marchande de musique ; à Lyon, chez M. Clot, marchand de musique, rue de l'Hôtel-de-Ville, 1 ; et à Paris, chez M. Katto, éditeur, rue des Saints-Pères. Propriété

de l'éditeur. Déposé, Saint-Dié, impr. L. Humbert, in-4°, oblong, iv-56 p. — Cette année comprend sept livraisons, (la 7<sup>e</sup> supplémentaire) et contient trente-deux morceaux, dont quatre grands chœurs pour entrées, sept morceaux pour l'offertoire, cinq pour l'élévation, cinq pour la communion, quatre pour la sortie des offices, deux chants religieux et quatre antiennes et versets. — Continuation de la publication indiquée n° 463 de ma *Bibliographie vosgienne de l'année 1883*.

850. *Martin (Camille)*. L'Ormont, fantaisie pour fanfare, concours de Saint-Dié, 1883.

851. — Sur la plage, fantaisie pour fanfare et harmonie.

852. Saint-Dié. Sainte-Barbe et Sainte-Cécile, *Gazette vosgienne*, n° 54, 24 décembre.

## APPENDICE

853. Abrégé d'arithmétique par demandes et par réponses, à l'usage des jeunes élèves, contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur les fractions décimales ordinaires, et sur le système métrique. *Quatorzième édition*, corrigée et augmentée. Epinal, H. Fricotel, 1883, in-18, 143 pages.

854. Administration des forêts, 9<sup>e</sup> conservation, département des Vosges. Clauses spéciales pour les adjudicataires et entrepreneurs des coupes de l'exercice de 1883, daté 23 et 31 juillet 1883. In-4°, 15 p. Epinal, imp. Fricotel.

855. *Berher*. Le Martyrologe social, sonnets, par Eugène Berher, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1884, p. 479-202, tir. à part. Epinal, V. Collot, imp. 1884, in-8°, 24 p. — Compte-rendu *Mémorial* du 21 mai 1884, p. 3.

856. *Blume (Armand)*. Université de France. — Académie de Nancy. De l'accession. — Commentaire de la loi du 30 juin 1838, relative aux aliénés. Thèse pour le doctorat présentée à la faculté de droit de Nancy, par Armand Blume, avocat. Nancy, imprimerie nancéienne, 1, rue de la Pépinière, 1884, gr. in-8°, iv-228 p. — L'auteur est d'Epinal.

857. *Bonjean*. Conférence sur la magie et la sorcellerie, *L'Industriel vosgien*, 1884, n° 795, 7 février.

858. — Conférence du 24 février 1884 à Châtenois, par M. Bonjean, professeur au collège de Remiremont, sur la sorcellerie, la magie, l'astrologie et l'alchimie, sous la présidence de M. Perrin, président du Cercle de la Ligue de l'enseignement à Neufchâteau, *L'Abeille des Vosges*, 47<sup>e</sup> année (n° 2476), 2 mars.

859. *Bonvalot* (Ed.) Le Tiers-Etat d'après la charte de Beaumont et ses filiales, par Edouard Bonvalot, ancien conseiller des cours de Colmar et de Dijon, chevalier des ordres de la Légion d'honneur et de Léopold de Belgique, commandeur du Nicham Istikar et de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Ouvrage couronné par l'Académie de Stanislas. Paris, Picard; Nancy, Sidot; Metz, Sidot; 1884, gr. in-8°, xxvi-557 et 88 pages. Montbéliard, imprimerie P. Hoffmann. — 2,207.

860. *Boucher* (H.) Les pâtes de bois employées dans la fabrication du papier p. 215-224 de la *Revue des eaux et forêts*, tome XXIII. Paris, rue Fontaine-au-Roi, 13. — L'article est signé « H. Boucher, fabricant de papier ». — L'auteur est conseiller général pour le canton de Bruyères, et habite Gérardmer (Vosges).

861. *Boulay* (M. l'abbé). Considérations sur l'enseignement des sciences naturelles en France, par M. l'abbé Boulay,..... Lille, imp. de Desclée, de Broussier et C<sup>ie</sup>, 1882-83, 2 pièces in-8°. I, Enseignement primaire; II, Enseignement supérieur. Extrait du *Contemporain*. — L'auteur est né à Vagney.

862. *Boureulle* (P. De). La Corse historique depuis l'antiquité jusqu'à l'an 1769, *Annales de la Société d'Emulation* 1884, p. 451-484, tir. à part. Epinal, Collot, in-8°, 100 exemplaires. — L'auteur habite Docelles (Vosges).

863. — Les côtes et les îles du Finistère. Extrait des *Mémoires de la Société académique de la Marne*. Châlons-sur-Marne, F. Thouille, 1884, in-8°, 30 p., 100 exemplaires.

864. *Bouvier* (Félix). L'Allemagne française. De Strasbourg à Colmar, *Annuaire des Vosges*, 1884, pp. 27 à 35.

865. *Bretagne et Briard*. Notice sur une trouvaille de monnaies lorraines des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, faite à Saulxures-les-Vannes, (canton de Colombey), par MM. Bretagne et E. Briard. In-8°, 55 p. Nancy, imp. Crépin-Leblond. Extrait des *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine pour 1884*. — L'un des auteurs, M. Bretagne, a habité longtemps les Vosges.

866. *Briot (J.)* Des subventions à l'industrie pastorale dans les Alpes p. 115-162, *Revue des eaux et forêts*, t. XXIII. Paris, 43, rue Fontaine-au-Roi. L'auteur a déjà publié *L'Economie pastorale dans les Hautes-Alpes*, en 1880 et 1881, même *Revue*. — Il est né à Rambervillers (Vosges).

867. — Une statistique alpestre, même *Revue*, pp. 279-283.

868. *Burel*. Calcul de la possibilité dans les forêts jardinées, pp. 222-227 de la *Revue des eaux et forêts* t. 23. Paris, 43, rue Fontaine-au-Roi. — L'auteur est conservateur des forêts à Epinal.

869. *Campaux*. La question des femmes au XV<sup>e</sup> siècle. Conférence. Compte-rendu, *L'Industriel Vosgien*, n° 787 du 40 janvier.

870. *Cerquand*. Copia. Etude de mythologie romaine, par J.-F. Cerquand, inspecteur d'Académie honoraire, (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Avignon, Séguin frères, in-8°, 45 p. Une planche, une gravure.

871. *Dinago (F.)* L'entrée des Badois à Colmar le 14 septembre 1870, in-8°, 40 p. Nancy, Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>. (Extrait de la *Revue alsacienne* de 1883).

872. *Douliot (fils)*. Conférence faite à Epinal sur les glaciers, *Le Vosgien* du 44 mars.

873. *Eudes*. Etude sur l'état sanitaire dans un casernement à pavillons isolés. — Mémoire manuscrit, qui a obtenu un rappel de médaille d'argent de l'Académie de Médecine en 1884.

874. — Relation médicale de la guerre d'occupation de la Bosnie et de l'Hergégovine, (analyse), *Archives de médecine militaire*, 1883. — Pas de tirage à part.

875. Considérations cliniques et étiologiques sur une série de cas d'ictère, *Archives de médecine militaire*, 1883. — A été tiré à part.

876. — Relation d'une épidémie accidentelle de fièvre, d'origine tellurique, *Recueil des Mémoires de Médecine militaire*, 1882, pas de tirage à part. — Ce mémoire a obtenu une médaille d'argent de l'Académie de Médecine en 1883. — M. Eudes était alors médecin major au 10<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied à Saint-Dié. Il est maintenant affecté au 90<sup>e</sup> régiment de ligne à Châteauroux.

877. *Figarol*. Visite au Concours général d'agriculture. Extrait des *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, p. 210-218. Tir. à part, s. l. n. d. Epinal, Collot, in-8°, 50 exemplaires.

878. *Fox (Ch.)* Vive le roi ! Vers et satires. Paris, E. Dentu, éditeur, Palais-Royal, 45, 47, 49, galerie d'Orléans, 1884. Epinal, imp. H. Fricotel, in-18, 208 pages. — L'auteur, qui se cache sous ce pseudonyme, habitait les Vosges ; l'ouvrage est imprimé à Epinal : il figure donc à double titre dans l'appendice. — Classé Bibl. nat. 8°, Yc. 794.

879. *Fournier (Dr A.)* Compte-rendu du congrès de l'Association pour l'avancement des sciences à Blois, *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy, Berger-Levrault, 1884, p. 713-716.

880. *Fournier*, professeur de philosophie à Epinal, Circulaire à ses collègues, *L'Industriel des Vosges*, n° 792, 27 janvier.

881. *Ganier (Henri)*. Costumes des régiments et des milices recrutés dans les anciennes provinces d'Alsace et de la Sarre, les républiques de Strasbourg et de Mulhouse, la principauté de Montbéliard et le duché de Lorraine pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, par Henri Ganier. — Cet ouvrage, grand in-folio, comprend 20 planches en chromolithographie exécutées par la maison Lemercier (Paris) d'après les aquarelles de l'auteur, accompagnées de notices explicatives et d'un texte historique de 140 pages. Prix, 60 fr. en cartons. Un bel album

relié avec fers par M. Engel, prix 65 fr. C. Frœreisen, libraire-éditeur à Epinal.

882. Génie. Direction de Nancy. Place d'Epinal. Bordereau des prix des différents ouvrages militaires à exécuter pour la construction des batteries de La Voivre et des Adelphees à partir de 1883 jusqu'à l'achèvement complet des travaux. Epinal, H. Fricotel, 1883, in fol. 23 p. Daté Epinal 5 février 1883, et Nancy 7 février 1883.

883. *Génin (E.)* Pourquoi nous n'avons pas recouvré l'Inde en 1782 ? D'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de Nancy, catalogué sous le n° 197 et intitulé « Histoire de la marine » (par le comte Dessalles). Extraits revus, annotés et précédés d'une notice sur l'auteur et sur ses travaux, par E. Génin, professeur agrégé au lycée de Nancy, délégué départemental de la Société académique indo-chinoise pour la Meurthe-et-Moselle. Paris, Challamel aîné, 1884, gr. in-8°, 34 pages. Extrait du *Bulletin de la Société académique indo-chinoise*, 2<sup>e</sup> série, tome III, n° 17, mars 1883. Cette communication a été lue à la Société académique indo-chinoise dans sa séance du 30 mars 1883. — La couverture imprimée sert de titre. Classé à la Bibl. nat. Lk 10. 157. — L'auteur est né à Nonville.

884. *Génin (E.)* De l'utilité des études de géographie commerciale. — Leçon d'ouverture d'un cours de géographie commerciale fait à Nancy à des employés de commerce, s. l. n. d. [1884]. Nantes, imp. V<sup>e</sup> Camille Mellinet, pl. Pilori, 5, L. Mellinet et C<sup>e</sup> succ<sup>rs</sup>, in-8°, 28 pp.

885. *Gérard (A.)* Université de France. Académie de Nancy. Des corporations ouvrières à Rome. Etude juridique et économique sur les rapports entre patrons et ouvriers. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de droit de Nancy par Albert Gérard, avocat. Montbéliard, imprimerie P. Hoffmann, 1884, gr. in-8°, 224 pp. — Droit romain : 1. Histoire des corporations ouvrières ; 2. Organisation des corporations ; 3. Des corporations ouvrières considérées comme personnes



juridiques. — Comparaison entre les corporations ouvrières romaines et les corps d'arts et métiers en France. — Droit français : 1. Organisation juridique des rapports entre patrons et ouvriers ; 2. Organisation économique des rapports entre patrons et ouvriers ; 3. Du rôle de l'Etat dans les rapports entre patrons et ouvriers ; 4. Des obligations morales des patrons et des ouvriers les uns envers les autres. — Ces thèses ont été mentionnées dans *L'Impartial*, 47<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 32, 9 août 1884. — L'auteur est avocat à Saint-Dié.

886. *Gérard (A.)* Etude sur les corporations ouvrières à Rome, par Albert Gérard, avocat, docteur en droit. Montbéliard, imp. P. Hoffmann, 1884, gr. in-8, 78 pages. Tirage à part de la thèse de droit romain, indiquée au n<sup>o</sup> précédent.

887. *Grisouard*. Conférence sur les femmes, d'après Legouvé, *Le Vosgien* 23 février 1883 ; *L'Abeille des Vosges*, 1884, n<sup>o</sup> 14, du 6 avril.

888. *Guyot (Ch.)* La nouvelle législation forestière en Alsace-Lorraine, pp. 433-454 de la *Revue des eaux et forêts*, t. XXIII<sup>e</sup>. Paris, rue Fontaine-au-Roi, 13. — L'article proprement dit comprend les pages 433 à 442 : il est suivi du texte de la « loi forestière pour l'Alsace-Lorraine » du 28 avril 1880. — Tiré à part, in-8<sup>o</sup>, 22 p. Paris, imp. Hennuyer. — L'auteur est né à Mirecourt. Il a déjà publié dans la même *Revue* : *Lois internationales sur la police des forêts de frontière*, 1878 ; *La législation forestière en Alsace-Lorraine*, 1879.

889. *Henry (Auguste)*. Hommage de bienvenue, dédié à Madame la comtesse T..... d'A..... à B..... Strophes, datées à Neufchâteau le 12 juillet 1884. (Extrait du *Vosgien* du 18 juillet 1884), 1 p. in-8<sup>o</sup>, [Epinal, Fricotel].

890. — Concours poétique d'Eprenay 1884. Toast au Champagne. Neufchâteau, 3 mai 1884. — Dieu et sa loi, strophes, Neufchâteau, 1884. Epinal, V. Collot, in-8<sup>o</sup>, 4 pp.

891. *Henry (M. l'Abbé A.)* Les magnificences de la religion, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme sur la morale, sur le culte divin etc. ; ou répertoire de la

prédication... par l'abbé A. Henry... chanoine honoraire à Saint-Dié (Vosges)..... Quatrième série : 5 et 10. Les fêtes de Notre-Seigneur ; les fêtes de la Sainte-Vierge ; panégyriques des Saints. Citeaux (Côte-d'Or), imprimerie et librairie. 2 vol. in-8, t. V, 552 pages ; t. X, 561 p. [Classé Bibl. nat. D. 55094].

892. *Héron* (A.) M. Georges Révoil et le pays des Comalis (15 mai 1884). — Rouen, imp. de E. Cagniard, in-8°. Voir *Révoil*, n° 911 et 912 ci-dessous.

893. *Isay*. Ligue de l'enseignement. Conférence sur la combustion, *L'Abeille des Vosges*, 1884, n° 48 du 4 mai.

894. *Laborde* (V.) Recherches expérimentales sur la tête et le corps d'un supplicié (Campi), *Revue scientifique*, 1<sup>er</sup> semestre 1884, n° 25, 25 juin, pp. 777 à 786. — M. le Dr Gley, d'Epinal, a pris part à ces recherches comme préparateur.

895. [*Le Guillois*]. Histoire de la fondation et des trois sièges de La Mothe 1634-43-45, *Le Patriote* n°s des 30 novembre, 7, 14, 21 et 28 décembre 1884. — A suivre. — L'ouvrage a été depuis publié en volume sans le titre : « Le Chêne des Partisans » ; nous le retrouverons en 1886.

896. *Liétard* (Dr). Syrie, Mésopotamie et Babylonie. Extrait du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Paris, E. Masson, Asselin, in-8° p. 695 à 758.

897. La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1884. Notre huitième pèlerinage. Saint-Dié, typ. et lith. L. Humbert, in-8°, 96 pages.

898. *Méline*. Catalogue des musées scolaires, connaissances usuelles et éléments des sciences, par C. Méline, instituteur, membre de la Société d'Emulation des Vosges. Prix 0 fr. 60. Epinal, imp. E. Busy, rue d'Ambrail, 8, 1884. Chez l'auteur à Thiéfosse, par Vagnev (Vosges), et chez les principaux libraires du département, gr. in-8°, 39 pages. — Compte-rendu dans *L'Industriel Vosgien*, n° 818, 27 avril ; par M. Joigneaux dans la *Gazette Vosgienne* n° 104, 19 juin ; *Mémorial* du 16 avril p. 2.

899. M. Méline (J.) à Tarbes. Concours régional agricole, *L'Avenir de Mirecourt*, 2<sup>e</sup> année, n° 70, 5 juin 1884.

900. *Mougeot (Dr Ant.)* Sur les algues fluviales et terrestres de France. par M. le Dr Ant. Mougeot, Ch. Manoury et C. Roumeguère, *Revue mycologique*, 8<sup>e</sup> année, juillet 1883, p. 214-215.

901. — Les Hyménomycètes printaniers des environs d'Aix, recueillis au commencement du mois de juillet 1883, *Revue mycologique*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 17, juillet 1883, p. 244-246.

902. — Mycologie savoisienne, *Revue mycologique* 6<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 18, octobre 1884, p. 196.

903. *Muel.* Les forêts ; la culture, l'exploitation et l'amélioration des forêts. Conférence faite au palais de l'Industrie, à l'occasion de l'exposition forestière (11, 13, 15 novembre 1884), pp. 31 à 45, *Exposition forestière* (8<sup>e</sup>). Paris, Quantin, grand in-4<sup>o</sup>.

904. *Parisot (Emile)*, de Nomexy. Les émissions sanguines dans les affections articulaires. — Thèse pour le doctorat en médecine, présentée à Nancy le 10 août 1883.

905. *Piroux.* Essai d'un tableau philosophique (calqué sur le plan de l'homme à l'état normal) du système, de la méthode et des procédés français de l'enseignement des sourds-muets de naissance ou par accident, complets ou incomplets, dans la famille, l'école primaire, l'institution, le cours complémentaire et l'atelier.... mai 1884, in-4<sup>o</sup>, 4 p. Nancy, Crépin-Leblond. — L'auteur était né à Hadigny (Vosges) ; il fut le fondateur et le directeur de l'Institut des sourds-muets de Nancy.

906. *Plumerel (Achille)*. Les d'Orléans, *L'Abeille des Vosges*, nos 1, 3, 6, 7, 8, 12, 13, 15, 31, 34, 49, 52.

907. *Puton (Alfred)*. L'aménagement des forêts, traité pratique de la conduite des exploitations des forêts en taillis et en futaie, par Alfred Puton,... 3<sup>e</sup> édition... Paris, J. Rothschild, in-16. Classé Bibl. nat. 8<sup>o</sup> S. 3884.

908. — L'impôt foncier des forêts. Détermination du revenu imposable, *Bulletin des Contributions directes et du cadastre*. Paris, P. Dupont, p. 309 à 320 ; 363 à 360, et 384 à 304. —

Se continue en 1885. L'ouvrage a paru dans la *Revue des eaux et forêts* en 1882, et a été publié à part. — Il n'y a pas eu de tirage à part de la réimpression.

909. — Organisation de l'enseignement forestier supérieur dans l'empire d'Allemagne, in-8°, 6 pp. s. l. n. d. [par M. A. Puton, directeur de l'Ecole forestière]. Extrait de la *Revue des eaux et forêts*. Paris, typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

910. Révoil (J.) Notes d'archéologie et d'ethnographie recueillies dans le Çomal, in-8°, illustré, 2 fr. Esnest Leroux, Paris, rue Bonaparte, 28. — L'auteur a habité longtemps les Vosges, comme sous-lieutenant au 37<sup>e</sup> de ligne. Voir Héron (A.) n° 892 ci-dessus.

911. — Voyage au pays des Çomalis. Résumé fait à la Société de Géographie de Paris, par M. Georges Révoil, *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*. Nancy, Berger-Levrault, p. 577-587.

912. R<sup>me</sup> Dr [Rousselot]. Hygiène et salubrité publique. Conseils aux mères, *Gazette Vosgienne*, 14<sup>e</sup> année, n°3, 29 juin; Hygiène et choléra *ibid.* n° 4, 3 juillet.

913. Stegmuller (A.) Voyage en Suisse. Huit jours dans l'Oberland, par A. Stegmuller, ... St-Dié, L. Humbert, in-8°.

914. Sylvin (Edouard). Madame-mère. Paris, Marpon et Flammarion éditeurs, 26, rue Racine; in-48, 320 p. s. d. [1884]. — Compte-rendu *Industriel Vosgien*, n° 876, 23 novembre, *Le Mémorial*, 3 décembre 1884, p. 3.

915. Thévenot (Arsène). Notice topographique, statistique et historique sur Fontette, par Arsène Thévenot, membre de la Société des gens de lettres. Bar-sur-Seine, imp. Saillard, in-8°, 54 p. — Fontette est une commune du département de l'Aube. L'ouvrage est divisé en trois chapitres correspondant aux divisions ci-dessus. — L'auteur est rédacteur en chef du journal *Le Vosgien*, à Epinal. Voir le n° 613 ci-dessus.

916. Thiéry (Dr R.) Les origines de la goutte et des rhumatismes; leur traitement rationnel, par le docteur R. Thiéry, médecin consultant à la station hydrominérale de Contre-

xéville (Vosges). Paris, Octave Doin, éditeur, place de l'Odéon, 8, (Contrexéville mai 1883), in-8°, 35 p.

917. *Tuefferd (E.) et Ganier (H.)* Récits et légendes d'Alsace ; par E. Tuefferd et H. Ganier, avec 42 compositions hors texte et 44 vignettes de Ganier, grand in-4°, vii-71 p. Nancy, imp. et libr. Berger-Levrault et C<sup>e</sup> ; Paris, même maison, 45 fr. Titre rouge et noir. Il a été tiré 20 exemp. numérotés, dont 10 sur papier du Japon à 40 fr. et 10 sur papier de Chine à 30 fr. — Compte-rendu *Mémorial* du 14 décembre 1884 p. 3. Classé Bibl. nat. Li 28. 158. — L'un des auteurs, M. H. Ganier, habite Epinal.

918. *Vaultrin.* Etude sur la construction des barrages, *Revue des eaux et forêts* t. 23. Paris, rue Fontaine-au-Roi, pp. 5-16, 49-72, avec un grand nombre de gravures intercalées dans le texte. — L'auteur a été garde général à Châtel (Vosges), de 1867 à 1877.

919. *Vélain (Ch.)* Les volcans, ce qu'il sont et ce qu'ils nous apprennent, par M. Ch. Vélain... Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8°. Conférence faite à l'Association scientifique de France et reproduite d'après le *Bulletin* de l'Association.

920. *Vérité (La)* sur la question judiciaire, par un Vosgien, in-8°, 46 p. Mirecourt, Chassel ; Paris, Fischbacher 0 fr. 50.

921. *Villeman (J.)* Etymologie du mot français alouette. Prix 50 centimes. A Clamart (Seine), chez M. J. Villeman, rue de Paris, 173, in-18, 22 p. Grande imprimerie, Paris, s. d. [1884]. L'auteur rattache ce mot au gaulois *alauda*, et tire ce dernier du grec *aloada* ou *aloeda*, accusatif d'*aloas* ou *aloès* qui signifie l'oiseau du sillon.

922. *Vuillaume (M. l'Abbé).* Les Pères de l'église latine, morceaux choisis avec notices et notes, par M. l'abbé Vuillaume, ancien supérieur du petit séminaire de Châtel-sur-Moselle. Première livraison, comprenant des extraits de saint Jérôme et de saint Augustin, 2<sup>e</sup> édition, in-12, 76 p. Paris, imp. Levé ; libr. Poussielgue frères, 1883. — Alliance des maisons d'éducation chrétienne.

## TABLE

*des noms d'auteurs, éditeurs ou imprimeurs, de lieux, de personnes  
et de matières.*

Les noms d'auteurs sont en capitales : ceux d'éditeurs ou imprimeurs ont été soulignés. Les chiffres renvoient aux numéros de la *Bibliographie*.

ACHARD, 733.  
Administration, 586 à 610.  
Agriculture, 504 à 550, 866,  
867, 899.  
*Alcan*, 562.  
Alder, 838.  
ALESSON, 793.  
Appendice, 853 à 922.  
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE 507,  
522, 523, 538 ; 545 à 547 ;  
679, 686.  
Archéologie, 701 à 732.  
*Ardant*, 739.  
Association vosgienne, 644.  
Autreville, 724.  
Autrey, 712.  
AYLIES, 612.  
BABEAU, 746.  
Baccarat, 807.  
BAILLE, 774.  
BAILLY, 803.  
Ballon, 772.  
BARBIER, 804.  
BARBIER DE MONTAULT, 734.  
BARDY, 682, 805.  
*Barral*, 528.

*Barthe*, 560.  
*Beaucolin*, 646, 769.  
Baué, 773. ●  
BEAURAIN, 704.  
Bébé, 775.  
BÉCUS, 524.  
BEDEL, 780.  
BELLEVOYE, 548.  
Bellune (duc de), 524.  
BENOIT, 648, 682, 775, 778.  
*Bentley*, 848.  
*Berger - Levrault*, 475, 563,  
564, 565, 567, 703, 706,  
733, 804, 840, 848, 820,  
871, 879, 944, 947.  
BERHER, 679, 855.  
BERTRAND, 702.  
Biographie, 705, 749, 733 à  
790.  
BLAISE, 703.  
*Blériot et Gautier*, 760.  
Blois, 685, 879.  
BLUME, 856.  
BOEGNER, 680.  
BOGAERT, 835.  
Bois l'Abbé (Le), 479.

BONJEAN, 704, 857, 858.  
BONVALOT, 859.  
BORNIER (H. DE), 736.  
Botanique, 487 à 502, 900 à 902.  
BOUCHER, 860.  
BOUCHER DE MOLANDON, 735.  
BOULAY, 864.  
BOUQUET DE LA GRYE, 549.  
DE BOUREULLE, 679, 682, 705, 862, 863.  
*Boutillot*, 716.  
BOUVIER, 623, 706; 864.  
BRESSON, 524.  
BRETAGNE (F.), 707, 734.  
BRETAGNE et BRIARD, 865.  
BRIOT, 866.  
BRISSAC, 628.  
*Brockhaus*, 822.  
*De Brousser*, 864.  
Bruyères, 528.  
BUREL, 868.  
Bussang, 559, 560.  
*Busy*, 468, 553, 566, 583 à 592, 606 à 609, 612, 615, 696, 698, 803, 808, 845, 846, 898.  
*Cagniard*, 892.  
Calendrier, 625.  
CAMPAUX, 869.  
Cartes, 806, 807, 844, 820, 833.  
Celles, 548.  
CERQUAND, 870.  
*Chair*, 568.  
*Challamel*, 883.

Chambre de commerce, 596 à 605.  
*Chamerot*, 718.  
Champignons, 487 à 493 ; 496 ; 498 à 504 ; 682, 904, 902.  
*Champion*, 708.  
CHAMPY, 525.  
CHANTEAU, 709.  
CHAPELAIN, 766.  
Chapellier, 708.  
CHAPON, 737.  
*Charavay*, 765.  
CHARTON, 710.  
*Chassel*, 564, 614, 716, 920.  
Château-Lambert, 654.  
Châtel-sur-Moselle, 655.  
Châtenois, 858.  
Chemin de fer, 626, 627.  
Chêne des Partisans, 814.  
CHEVREUX, 679, 706, 708, 711, 836.  
CHOGNOT, 712.  
CLAUDE, 514.  
*Claude*, 550.  
CLAUDEL, 672.  
Clevy, 524.  
COLAS, 738.  
COLIN, 783.  
*Collot*, 480, 520, 665, 675 ; 679 à 681, 708, 783, 784, 838, 842, 855, 862, 877, 890.  
Colnenne, 776.  
Comalis, 892, 911, 912.  
Comices agricoles, 504 à 549.

Confraternité, 637 à 609.  
Conseil général, 586 à 590.  
Conseils municipaux, 592 à 595.  
CONSTANTIN, 811.  
Contrexéville, 561, 562, 834.  
*Crépin-Leblond*, 717, 800, 865, 905.  
CROUVIZIER, 833.  
CRUSSARD, 526, 527, 687.  
Daillons, 674.  
Darney, 807.  
Deblaye, 777.  
DEBOUT D'ESTRÉES, 562, 577.  
*Delagrave*, 740, 742 à 744, 758.  
DELANOX, 739.  
DEMANGEON, 465, 466.  
*Desclée*, 861.  
*Detlof*, 818.  
Diane de Dommartin, 778.  
*Dieterich*, 719.  
DIETERLEN, 563.  
DINAGO, 682, 713, 871.  
Dogneville, 564.  
*Doin*, 916.  
Domremy, 735.  
DORÉ (M<sup>me</sup> C.), 662.  
DOULIOT (fils), 872.  
DREYFUS, 688.  
Driot, 629.  
*Ducher*, 549.  
*Dufays*, 517, 518, 621.  
*Dumoulin*, 702, 708, 720, 722, 723, 729 à 731.

DUPANLOUP, 760.  
*Dupont*, 908.  
*Durand*, 524, 674, 700.  
Enseignement, 592, 679 à 898, 906.  
Epinal, 465 à 469 ; 504, 536, 554, 555, 583 à 585 ; 592, 640, 689, 697, 701, 722, 729 à 731 ; 806, 845.  
ETIENNE, 746.  
EUDÉS, 873 à 876.  
EUTING, 821, 822.  
FABRE, 740 à 745.  
FALATEUF, 789.  
*Faure*, 754.  
Fayon, 649.  
FIESSINGER, 564, 565.  
FIGAROL, 520, 521, 679, 877.  
FISCHBACHER, 920.  
FLAMENG, 759.  
FLECK, 779.  
FLICHE, 479.  
Fontenoy, 778.  
*Forest et Grimaud*, 785.  
Formet, 783, 784.  
FOURÈS, 748 à 750.  
Fourier, 650, 658, 685, 716, 780, 781.  
FOURNIER, 470, 682, 714, 715, 812, 813, 829, 830, 879, 880.  
Fox, 878.  
François de Neufchâteau, 785, 786.  
*Frémont*, 674.



*Fricotel*, 469, 536, 559, 640,  
643, 619, 626, 627, 649,  
667, 853, 854, 878, 882,  
889.

*Frøerisen*, 881.

GANDELET, 716, 790.

GANIER, 837, 838, 884, 947.

GARCIN, 644, 623.

GARNIER, 667.

*Gauthier-Villars*, 949.

GAZIN (Edgar), 592, 846.

GAZIN (Ernest), 833.

GEBHART, 566.

GÉHIN, 547, 548.

Gelée, 839 à 841.

GÉNIN (E.) 883, 884.

Géographie, 803 à 834 ; 883,  
892, 896.

Géologie, 479 à 486, 872,  
920.

GEORGEOT, 648, 824.

GEORGES, 746.

GÉRARD, 885, 886.

Gérardin, 735, 832.

Gérardmer, 472, 478, 664,  
667, 860.

GERMAIN, 717.

GLEYS (Dr), 894.

GLEYS (G.), 708.

Godard, 788.

GOERRES (G.), 747.

*Goin*, 679.

DE GOLBÉRY, 718.

Grand, 702, 722, 729 à 732,  
803, 843, 844.

GRANDMOUGIN, 623, 667.

Graux, 624.

GRISOUARD, 887.

GROLLEMUND, 567.

GROSJEAN, 877 à 849.

GUILLEMOT, 754.

GUIOT, 752.

GUYOT, 888.

*Hachette*, 807, 846, 849.

HAILLANT, 674 à 676, 679,  
700.

HALFMANN, 749.

HELLER, 844.

*Hennuyer*, 888, 909.

*Henriot et Godard*, 576.

HENRY (l'abbé), 891.

HENRY (Aug.), 669, 889, 890.

*Herluisson*, 735, 737, 738, 752,  
756, 757.

HÉRON, 892.

Heucheloup, 563.

HIRN, 471.

Histoire, 704 à 732 ; 852,  
835, 907, 916, 948.

*Hoffmann*, 650, 852, 885, 886.

Horticulture, 536 à 545.

HUMBEL, 544.

*Humbert*, 474, 622, 625, 651,  
652, 656, 661, 678, 682,  
705, 713 à 715 ; 775, 795,  
849, 897, 943.

*Humbert* (de Bourbonne) 844.

Humbert (le cardinal), 749.

*Husson-Lemoine*, 485.

Hydraulique, 469, 470, 472,  
475, 478, 949.

Hygiène, 566, 943.

Industrie, 551 à 553.  
IRELAND, 753.  
ISAY, 893.  
Jeandidier, 559, 560.  
Jeanne d'Arc, 700, 733 à 771.  
JOANNE, 816.  
Joumar, 789.  
Journaux, 612 à 622, 849.  
Jurisprudence, 630 à 649 ;  
856, 885, 921.  
Jussey, 807.  
Kienné, 524, 527, 543, 617,  
669, 686, 687, 834.  
Klein, 833.  
KOECHLIN, 528.  
KURTZ, 682, 700.  
LABARTHE, 568.  
LABORDE 894.  
LABOURASSE, 674.  
La Bresse, 853.  
*Lacroix*, 746.  
Lacs, 470, 472.  
LA FORGE, 755.  
LAGER, 781.  
LAHALLE, 583.  
*Lahure*, 816.  
Lamarche, 524, 814.  
La Mothe, 895.  
LARDIER, 583.  
LAROUCHE, 756, 757.  
LAURENT, 539 à 541 ; 674.  
*Lavauzelle*, 477.  
LE BEUF, 529.  
LEBLANC, 507.  
LE BRUN, 480, 679.  
LEBRUNT, 473.

Légendes, 665, 678.  
*Lechevalier*, 700.  
Le Clerc (Alix), 716, 790.  
LECLERC, 720.  
LEE, 818.  
*Lefort*, 761.  
LEFRANÇAIS, 758.  
LE GUILLOIS, 895.  
LEJEUNE, 772, 777, 799, 804.  
LEMERRE, 768.  
LEPAGE, 800.  
*Leroux*, 910.  
*Levé*, 620, 922.  
LEYGUES, 670.  
*Librairie illustrée*, 741.  
LIÉGEY, 542, 569 à 575.  
LIÉTARD, 896.  
Littérature, 662 à 665, 677,  
887.  
Lix, 794 à 793.  
Longemer, 470, 472, 664.  
LORIN, 819, 820.  
LOUIS, 623.  
Lourdes, 657, 897.  
LUCÉ, 738, 767.  
LUPOT, 794.  
MAGGIOLO, 658, 785.  
*Mame*, 763, 764.  
MANOURY, 900.  
*Manz*, 747, 784.  
MAROLLES (DE), 659.  
*Marpon et Flammarion*, 914.  
Martigny, 576, 811.  
MARTIN (C.), 850, 851.  
*Masson*, 484.  
MATHEZ, 796.

Mattaincourt, 677.  
MAXE-WERLY, 724, 722, 730.  
MAYARD, 723.  
MAZURIER, 514.  
MÉAULLE, 762.  
MEAUME, 786.  
Médecine, 559 à 585 ; 873  
à 876 ; 894, 896, 905, 913,  
917.  
MEISSIER, 682.  
MÉLINE, 699.  
MÉLINE (C.), 898.  
MÉLINE (J.), 514, 530, 531,  
779, 899.  
*Mellinet*, 884.  
MENAULT, 549.  
MER, 532.  
MERLIN, 684.  
MESSIER, 474.  
Météorologie, 465, 466, 474,  
474.  
Metz, 548.  
MEUNIER, 484.  
MEYER, 482.  
MICHAUD ET POUJOLAT, 760.  
MICHAUD, 796, 797.  
MICHEL, 517, 518.  
MICHEL (L.), 840.  
MICHELANT, 524, 679.  
Mirecourt, 505, 506, 537,  
556, 593, 690, 807.  
MONIN, 577.  
Monthureux-le-Sec, 649.  
MONTROND (DE), 761.  
MORLOT, 507.

*Mortureux*, 619.  
Dr MOUGEOT, 679, 900 à 902.  
*Mougin*, 514, 512, 618.  
*Mouillot*, 630, 631, 633, 634,  
742.  
MOUROT, 649, 844.  
Moyenmoutier, 719, 724, 725.  
MUEL, 549, 903.  
MUNDEL, 821, 822.  
Musique, 845 à 852.  
Mycologie, 487 à 493 ; 496,  
498 à 504 ; 546, 547, 904,  
902.  
Neufchâteau, 507 à 540 ;  
694, 692, 697, 807.  
Noël, (M. l'abbé), 656.  
Noël (J.), 660.  
Noëls, 847, 848.  
Nogent, 807.  
Nouka-Hiva, 804.  
*Oberthur*, 624.  
Octrois, 594.  
ORDINAIRE, 797.  
Orphéon, 845, 846.  
Orléans, 737, 738.  
Ormont, 718.  
OUSTALET, 538.  
Paléontologie, 479, 486.  
PARIS (G.), 675.  
PARISOT, 904.  
Patois vosgiens, 672 à 678.  
PATTISON, 841.  
PERDRIX, 507.  
Périodiques, 516 à 518, 564,  
566, 583 ; 586 à 594 ; 606

- à 609, 612 à 627, 664, 679,  
682 à 684, 698, 700, 708,  
810, 846, 849.  
PERRIN (CL.), 511, 533.  
PETITJEAN, 784.  
Philologie, 672 à 678, 922.  
*Picard*, 664.  
PIERFITE, 685, 773.  
PIERRE, 823.  
PIROUX, 905.  
Planche des Belles - Filles,  
805.  
Plombières, 557, 688, 806.  
PLUMEREL, 906.  
Poésie, 666 à 671, 855, 878,  
889, 890.  
*Poulet*, 832.  
*Poussielgue*, 922.  
PROST, 774.  
PUTON, 511, 907 à 909.  
*Quantin*, 632, 935, 636, 903.  
Rambervillers, 542, 682, 714.  
Raon-l'Etape, 728.  
RAVON, 550.  
Regnard de Gironcourt, 787.  
Religion, 650 à 661, 891,  
897, 904, 923.  
Remiremont, 511 à 513, 554,  
555, 558, 682, 693, 694,  
705, 726, 806, 824.  
REMONCOURT (DE), 671.  
Renard, 798.  
*Renaudet*, 758.  
Renaud, 799.  
Répy, 817.  
Retournemer, 472, 664.  
Révoil, 892, 910, 911.  
RICHARD, 726.  
Romans, 662, 663, 665, 677,  
925.  
ROTH, 825.  
*Rotschild*, 907.  
Rouen, 736.  
*Rougier*, 724.  
ROUMEGUÈRE, 545, 900.  
ROUSSEL, 827.  
ROUSSELOT, 578, 912.  
ROUYER-TURLAT, 543.  
Saint-Dié, 516 à 549, 567,  
578, 593, 695, 713, 852.  
Saint-Michel-s.-Meurthe, 703.  
Salm, 727, 836.  
SALMON, 787.  
Saulxures-sur-M., 534, 535,  
554, 555, 823.  
Saut-le-Cerf (le), 486.  
SAVE, 682, 727.  
Schirmeck, 814.  
SCHRICKER, 824, 822.  
Sciences, 465 à 503, 879, 893.  
Sciences économiques et so-  
ciales, 586 à 629.  
Sciences mathématiques et  
physiques, 465 à 478, 853.  
Sciences militaires, 467, 468,  
476, 477, 882, 895.  
Sciences naturelles, 479 à  
503, 861, 872, 900 à 902.  
*Séguin*, 870.  
Senones, 474.  
SEPET, 762 à 764.  
*Sidot*, 859.

SIOTRUOC, 834.  
Sociétés, 679 à 699.  
Sociétés agricoles, 504 à 524;  
528 à 530.  
*Sordoillet*, 484, 583.  
SPILLMANN, 579.  
SPRONCK, 765.  
STEGMULLER, 913.  
STEIN, 736.  
Sylviculture, 546 à 550, 854,  
868, 888, 903, 908 à 910.  
SYLVIN, 944.  
TAMISEY DE LARROQUE, 766.  
TANANT, 681.  
TELMAT, 477.  
*Téqui*, 662.  
THÉDENAT, 729 à 731.  
THÉVENOT, 613, 915.  
THIÉRY (Dr), 946.  
THIRIAT, 580, 664, 665, 679,  
682, 804, 832.  
*Thomas*, 797.  
*Thouille*, 863.  
Tir, 468, 551 à 558.  
Tourey, 838.  
TRANCHAN, 767.  
Tranqueville, 624.  
Trévillot, 802.  
TROUBAT, 768.  
TRÜBNER, 821, 822.  
TUEFFERD ET GANIER, 917.

Uriménil, 676.  
VACQUERIE, 794.  
*Vagner*, 653.  
Vagney, 704.  
VALENTIN, 833.  
VAULTRIN, 918.  
VAUTHIER, 606.  
VAUTRIN, 769.  
VAUVRAY, 511.  
VÉLAIN, 919.  
Ventron, 783, 784.  
Victor, 524.  
*Vieweg*, 675.  
VILLE, 521.  
VILLEMAN, 924.  
Ville-sur-Illon, 720.  
VITENCORE, 834.  
Vittel, 581, 723.  
Voltaire, 751.  
Vosges, 471, 481, 483, 579,  
582, 583; 630 à 632.  
VOULOT, 679, 732, 842, 844.  
Vouxey, 674.  
Voyages, 688, 803 à 834,  
914.  
VUILLAUME, 922.  
WARREN, 795.  
*Wiener*, 775.  
Winter, 804.  
Xoulce, 665.  
ZAMARON, 794.

# LE SAPIN DES VOSGES

---

## ÉTUDE D'ESTIMATION FORESTIÈRE

---

Celui qui parcourt les montagnes des Vosges ne peut se lasser d'en admirer les sapins, ces arbres aux fûts réguliers, droits, élancés, au feuillage toujours vert et aux utilisations les plus variées. Il y aurait trop à dire sur la culture du sapin en massifs de forêts, sur sa manière de vivre, ses exigences physiologiques, ses emplois, son rôle économique dans le passé et dans l'avenir pour que j'aie pu penser un seul instant à une étude qui serait tout un traité,

Mais je voudrais que l'attention due au sapin des Vosges ne fût pas celle d'un simple excursionniste et que chacun pût se rendre compte rapidement et sans effort du *volume* et de la *valeur* d'un arbre sur pied. Je voudrais que tout propriétaire devint en un instant aussi bon estimateur que le vieux garde forestier, le *sagard* ou le bûcheron le plus expérimenté. Je voudrais, enfin, que ce résultat d'estimation pratique fût acquis avec un simple coup d'œil et sans autre bagage que celui de tout promeneur : un bout de *ficelle* pour mesurer la circonférence à 1<sup>m</sup> 30 du sol, un *mètre de poche* et un *crayon* pour ceux qui n'ont pas facile le calcul de tête. Les plus pratiques pourront supprimer la ficelle avec avantage s'ils sont porteurs d'un mètre de poche en baleine ou d'un ruban de tailleur !

Mon ambition n'est pas démesurée, car il faut qu'un jeune élève forestier, qui n'a jamais mis le pied dans une forêt, arrive en quelques leçons à estimer à vue un arbre sur pied

aussi bien qu'un bûcheron dont il aura, souvent même, à redresser les erreurs. Il en est de même dans les écoles d'agriculture, où un élève arrive vite à estimer le poids vif d'un bœuf aussi exactement qu'un vieux toucheur de bestiaux.

A ce point de vue, cette étude ne sera peut-être pas sans intérêt, car elle montrera par quels procédés on arrive à former vite l'expérience des choses, c'est-à-dire à substituer aux connaissances d'une longue pratique des règles rationnelles capables de fournir semblables et souvent meilleurs résultats. Il est toujours curieux de s'initier aux procédés d'un métier et d'en voir de près les petits secrets.

On a beaucoup discuté dans les écoles sur les meilleurs procédés à employer pour établir ces règles rationnelles ; nous ne saurions entrer dans ces discussions et nous nous bornerons à indiquer qu'elles reposent sur deux principes :

Le premier consiste à s'inspirer des *modes habituels de façonnage et de débit* de la matière à estimer, puisque ce sont ces modes qui ont instruit l'expérience des praticiens.

Le deuxième consiste à employer des *facteurs* ou *coefficients* qui, s'appliquant à une mesure prise, fourniront par une opération d'arithmétique la plus simple possible, le résultat cherché pour le *cas moyen*, sauf à redresser le facteur dans les cas qui présentent des différences en plus ou en moins, par la connaissance étudiée à l'avance des limites de variation de ce facteur.

Sans entrer dans la discussion des nombreuses méthodes d'estimation forestière, nous croyons que c'est un tort d'employer *plusieurs facteurs*, car s'il faut les redresser quand les arbres s'écartent de la moyenne dans les formes, le branchage ou la hauteur, il faudra les modifier tous à la fois, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et il arrivera que les corrections produiront des effets dont on ne se rendra pas compte et qu'on ne sera jamais sûr de rien. Nous pensons qu'en cette matière *le meilleur procédé sera toujours le plus simple* et que l'exactitude des évaluations à vue n'est pas dans les complications.

Nous avons hâte d'entrer en forêt pour mettre à l'essai le procédé encore inédit que nous allons indiquer pour le sapin des Vosges.

I

Le voyageur dans les sapinières vosgiennes est tout d'abord frappé de la grande quantité de billes ou *tronces* ayant toutes 4 mètres de longueur qu'on rencontre partout, sur les chemins, dans les coupes, aux abords des scieries. Cette découpe constante est due à ce que les planches qu'on doit en tirer ont toujours 4 mètres de longueur avec des largeurs variables.

Arrêtons nous devant une de ces tronces et rendons-nous compte de son volume qui, dans le commerce, est considéré comme un cylindre fait sur la section circulaire du milieu et sur 4 mètres de longueur. Le volume sera  $\frac{\pi D^2 \times 4}{4}$  ou  $\pi D^2$  ;

mais, pour aller vite et pour échapper au calcul de ce terrible  $\pi$ , nous adopterons pour volume  $3 D^2$  en prenant pour diamètre celui mesuré au gros bout de la tronce.

De là résulte une règle très simple : *le volume d'une tronce est égal à trois fois le carré de son diamètre mesuré au gros bout.*

Voilà donc déjà une donnée intéressante, car, outre qu'elle fournit le volume d'un corps cylindrique, elle permet de se rendre compte de la force et de l'adresse du bûcheron qui doit sortir la tronce de la coupe, des bœufs qui la traineront par la plus grande pente et par la neige jusqu'à la route forestière et du voiturier qui, seul et sans autre auxiliaire qu'un modeste cric, en chargera deux ou trois sur sa voiture.

Une tronce de 0<sup>m</sup> 50 cube  $3 \times 0,25$  ou 0<sup>mc</sup> 750, c'est-à-dire  $\frac{3}{4}$  de mètre cube.

Le poids du mètre cube de sapin fraîchement abattu étant d'environ 800 kilogr., cette tronce pèsera ainsi 600 kilogr. qu'un homme seul doit savoir déplacer et diriger dans les pentes.



Mais cette tronce a d'autres mérites encore, car elle va nous servir :

1° à évaluer la hauteur d'un sapin sur pied ;

2° à déterminer son volume en mètres cubes pleins, c'est-à-dire sans interstices ni vides.

Pour évaluer la *hauteur* d'un sapin, il suffit de compter à l'œil le nombre de troncs de 4 mètres qu'on peut en tirer, opération facile et dont on acquiert vite l'habitude, car les *sapins faits* ont 5, 6 ou 7 troncs utilisables en bois de service, rarement plus, ce qui forme trois types que l'œil saisit rapidement. La cime n'étant propre qu'au bois de chauffage et ayant très peu de valeur, ne se compte pas dans la hauteur utile.

Quant au volume, il faut ici connaître une donnée expérimentale, qui est le facteur ou coefficient dont nous avons parlé.

*Le volume d'un sapin (bois de tige) est équivalent, en général, dans les arbres faits, au cylindre construit sur 70 p. 0/0 du diamètre à la base (mesuré à 1<sup>m</sup> 30 du sol).*

Ce facteur est un peu plus faible pour les petits sapins et un peu plus fort pour les très gros. Il diminue également dans les arbres coniques dits *carottes* ; il augmente dans les arbres cylindriques *bien lancés*. C'est une affaire d'appréciation, mais celle-ci est toujours facile, car les limites de la variation du facteur ne vont pas au delà de cinq en moins et cinq en plus, c'est-à-dire que le facteur moyen 0,70 oscille entre 0,65 et 0,75 laissant ainsi aux écarts de l'inexpérience une très faible chance d'erreur, puisque les difformités extrêmes sont rarement atteintes.

Si donc nous possédions une table de cylindres ou une table de logarithmes pour calculer  $\frac{\pi}{4} H (0,7 D)^2$  nous aurions le volume de l'arbre auquel il suffirait d'ajouter une *constante* pour la cime : cette cime est habituellement négligée pour

tenir lieu des frais d'exploitation ; elle cube assez uniformément 40 p. 0/0 du volume de la tige. (1)

Notre tronce va heureusement nous fournir la règle suivante :

*Mesurez le diamètre à 1,30 du sol ; prenez en moyenne 70 p. 0/0 de ce diamètre ; faites le carré, multipliez-le par 3, ce qui vous donnera le volume de la tronce médiane ; multipliez ce volume par le nombre des troncs et ajoutez un dixième pour tenir compte du volume de la cime. Un exemple de ce cubage par la tronce médiane nous servira d'explication.*

1° Voici un sapin dont la circonférence à 1<sup>m</sup> 30 mesurée à la ficelle est de 1<sup>m</sup> 88. On aura le diamètre suffisamment approché par la règle takimétrique de M. Lagout en prenant le tiers dont on retranche le sou pour franc (un vingtième) :  $63 - 3 = 60$ .

Le diamètre médian est  $0,7 \times 0^m 60 = 0^m 42$ .

Soit pour avoir le diamètre au gros bout,  $0^m 44$ .

Le carré de 0,44 est. . . . . 0, 194.

Le volume de la tronce médiane  $3 \times 0, 194 = 0^m 582$ .

Pour une hauteur de 6 troncs :  $6 \times 0, 582 = 3^m 50$ .

Cime :  $1/10 = 0^m 35$ .

Volume total. . . . . 3<sup>m</sup> 8.

2° Un sapin de 0<sup>m</sup> 50 de diamètre et ayant 6 troncs, serait cubé de la manière suivante :

$$\begin{array}{r} 5 \times 7 = 35 \text{ soit } 36 \\ 36^2 = 0, 13 \\ \times 3 = 0, 39 \\ \times 6 = 2, 34 \\ 1/10 \quad 0, 23 \\ \hline 2^m 57 \text{ soit } 2^m 1/2. \end{array}$$

(1) Les marchands de bois qui n'ont pas de tables de cylindres à leur disposition cubent habituellement les tiges par la formule  $C^2 \times L \times 0, 08$  dans laquelle C est la circonférence au milieu et L la longueur ; on multiplie la circonférence par elle-même et le produit obtenu par la longueur ; on prend huit centièmes du résultat. Cette règle est suffisamment exacte, parceque  $\frac{C^2}{4 \pi} \cdot L = C^2 \cdot L \times 0,079578$ .

Dans les cubages de cette nature, on ne doit pas pousser l'approximation au delà du dixième de mètre cube, au moins pour les arbres faits.

Ceux qui auraient devant les yeux le volume d'un hectolitre en futaille seraient tentés de croire à une trop large approximation ; mais rien ne trompe comme la constitution des volumes : un petit sapin de 0<sup>m</sup>40 de diamètre cube assez exactement 0<sup>mc</sup> 400 c'est-à-dire tout autant qu'une futaille d'un hectolitre : or, que signifie un brin de 0<sup>m</sup> 10 près d'un sapin de 0<sup>m</sup> 60 ? Le négliger est, en réalité, évaluer l'arbre à  $\frac{1}{40}$  près, c'est-à-dire à une approximation de  $2\frac{1}{2}$  p. 0/0. Si l'arbre vaut 80 fr., à 20 fr. le mètre cube, c'est en somme négliger 2 fr. et nul ne peut répondre d'une estimation à 2 fr. près.

Notons encore que, dans les cubages d'arbres, il faut toujours procéder par le diamètre plutôt que par la circonférence, mais *mesurer celle-ci pour obtenir ce diamètre*. La raison en est que le diamètre porte plus aux yeux que la circonférence, dont la conception exige déjà une certaine habitude forestière. Posez le bout de votre canne au milieu de la tige d'un arbre, vous aurez vite le sentiment de son diamètre et vous pourrez vous livrer à des estimations rapides, suffisamment approchées ; vous n'aurez à mesurer la circonférence et à en déduire le diamètre que si vous voulez l'exactitude des marchands de bois.

## II

Voilà donc un procédé simple et commode pour évaluer le volume d'un sapin : il n'est pas encore assez expéditif et nous voulons mieux, c'est-à-dire une méthode dispensant d'estimer la hauteur, élément sur lequel il est encore facile de se tromper.

Les forestiers ont cubé un grand nombre de sapins dans les Vosges ; ils ont groupé et comparé les volumes par diamètres pour trouver la loi de croissance des volumes avec

celle des diamètres. Plusieurs lois plus ou moins compliquées ont été proposées ; en voici une très simple :

*La parallélipède construit sur le carré du diamètre à la base et sur 10 mètres de hauteur est le volume qui s'approche le plus de celui du sapin.*

Avec cette donnée, le volume prototype est très simple à calculer, l'estimateur n'a plus à mesurer la hauteur, il n'a plus qu'à modifier plus ou moins le facteur de correction suivant le sentiment qu'on acquiert vite de la forme et de la hauteur des arbres.

Examinez le tableau suivant : il exprime aux yeux une loi moyenne facile à retenir de mémoire et plus facile encore à appliquer :

Diamètre à 1,30	Dix fois le Carré	Correcteur	Volume de l'arbre
0,20	0,4	— 3 dixièmes	0 <sup>mc</sup> 3
30	0,9	— 2 id.	0, 7
40	1,6	— 1 id.	1, 4
50	2,5	+ 0 id.	2, 5
60	3,5	+ 1/2 id.	3, 8
70	4,9	+ id.	5, 4
80	6,4	+ 1 id.	7,
90	8,1	+ 1 id.	9,

On voit qu'il y a un moment où le volume du parallélipède (10 fois le carré du diamètre) coïncide exactement avec le volume du sapin de conformation moyenne : au dessous de ce repère (sapin de 0<sup>m</sup> 50), c'est-à-dire pour les petits arbres, le volume décroît de 1 ou 2 ou 3 dixièmes si le diamètre à la base diminue de 1, ou 2 ou 3 décimètres. Pour les gros arbres dont le diamètre dépasse le repère 0<sup>m</sup> 50, les volumes augmentent, mais d'une manière assez uniforme, de 1 dixième, sauf dans le voisinage du repère (arbres de 0,60) où l'augmentation n'est que de 1/2 dixième. Le là vient la règle suivante :

*Le volume d'un sapin est habituellement égal à 10 fois le carré du diamètre à la base diminué de 1, 2 ou 3 dixièmes pour les arbres inférieurs à 0<sup>m</sup> 50, ou augmenté de 1/2 ou 1 dixième pour les arbres de plus fort diamètre.*

Naturellement cette règle n'est qu'un guide de l'estimateur, mais un guide rationnel fondé sur un facteur de correction unique qui comprend à la fois la *forme* et la *hauteur*, c'est-à-dire deux éléments intimement liés que l'œil perçoit ensemble.

On forcera le dixième où on le diminuera selon les cas ; l'écart extrême ne dépassant pas en plus ou en moins un dixième du volume, on aura celui-ci, le plus habituellement, à 5 0/0 près de la vérité ; l'estimateur le plus difficile ne saurait demander mieux.

Prenons pour exemple un sapin dont nous avons mesuré le tour, 1<sup>m</sup> 75 à 1<sup>m</sup> 30 du sol ; nous allons le cuber très facilement par le calcul mental suivant :

Circonférence : 1<sup>m</sup> 75 ; 1/3 = 58.

— 1/20 3

Diamètre 55

Le carré du diamètre = 3<sup>m</sup> 02

+ 1/2 dixième = 0<sup>m</sup> 15

Volume 3<sup>m</sup> 2

Voici un sapin de 1<sup>m</sup> 12 à 1<sup>m</sup> 30 du sol, avec le carré du diamètre effectué par la formule du binôme.

1/3 de 1<sup>m</sup> 12 = 37

— 1

Diamètre 36

900

360

36

1,296

— 1 dixième 12

1.17

Volume 1<sup>m</sup> 170.

### III

L'estimateur n'est pas encore assez fort ; il doit pouvoir évaluer un arbre comme le ferait un sagard, c'est-à-dire en marchandises façonnées.

A cet égard, le sapin n'est susceptible que de deux modes généraux de débit : la *charpente* et la *planche*.

1° La charpente se vend à vives arêtes, (on tend à abandonner un équarrissage imparfait dit à l'*équerre* ou de Saint-Dié). Le débit à vives arêtes provenant du plus grand carré inscrit dans la section circulaire du milieu, laisse un déchet facile à calculer : un mètre cube cylindrique ne rend que 0<sup>me</sup> 636 à vives arêtes. Il en résulte que le prix du mètre cube équarri à vives arêtes est plus élevé que celui du mètre cube plein ou cylindrique ; mais, en outre, plus la pièce est grosse, plus il est facile d'utiliser les déchets dus à l'abatage des côtés, de sorte que le mètre cube de gros bois se vend plus cher qu'un même volume de petit bois, d'abord par la pièce de charpente qu'on en retire et ensuite par l'utilisation plus grande des déchets. Un facteur moyen de conversion ne peut donc s'adresser qu'aux bois de dimensions moyennes. On admet, dans ces conditions, qu'un mètre cube plein, rend les 2/3 en charpente équarrie à vives arêtes.

Le sapin de 0<sup>m</sup> 60 cubant 3<sup>me</sup> 5 en volume plein fournit ainsi : 2/3 ou 2<sup>me</sup> 33 de bois de service équarri à vives arêtes ;

Celui de 0<sup>m</sup> 50 cubant 2<sup>me</sup> 34 en volume plein fournit 1<sup>me</sup> 56 en charpente équarrie.

2° La planche se débite toujours sur 4 mètres de longueur et 27 millimètres d'épaisseur (ou 3 centimètres y compris le trait de scie), mais la largeur est variable. Pour coter les prix, abstraction faite de ces largeurs variables, on a adopté une unité dite *planche marchande* qui était dans le système des anciennes mesures, la planche 9/12 (12 pieds de long sur 9 pouces de largeur) et qui se trouve par un heureux hasard être le mètre superficiel de sciage, ( $0,25 \times 4$ ) de sorte qu'on vend maintenant les planches au mètre superficiel et que si on cote la planche des Vosges 110 fr. le cent, par exemple, cela signifie que la planche unité ou le mètre superficiel vaut 1 fr. 10.

Il est important de savoir déterminer par un calcul rapide combien un sapin peut fournir de planches, c'est-à-dire de mètres superficiels de sciage.

Revenons à notre tronce pour lui demander son secret : celui-ci est très simple.

*Le nombre de mètres superficiels de sciage, c'est-à-dire d'unités de planches contenu dans une tronce, est égal à cent fois le carré de son diamètre au gros bout.*

Ainsi une bille de 0,60 rend 36 mètres superficiels de sciage ; une de 0,44 en fournit 49.

Allez sur le chantier d'une scierie ; amusez-vous à marquer les billes des résultats obtenus par cette simple règle ; interrogez ensuite le sagard et vous serez étonné d'être aussi fort que lui dans une évaluation dont le secret réside en un calcul très élémentaire. (1)

Notre sapin de 0<sup>m</sup> 60 de diamètre a, au milieu, 0,7  $\times$  0<sup>m</sup> 60 = 0<sup>m</sup> 42, soit 0<sup>m</sup> 44 pour le gros bout de la tronce médiane :

$44^2 = 19$  et pour 6 troncs 114 planches.

L'arbre de 0<sup>m</sup> 50 fournirait

$5 \times 7 = 35$  soit 36.

$36^2 = 13$

6 troncs  $13 \times 6 = 78$  planches.

Les gardes et les marchands de bois estimant souvent les arbres en planches, il faut savoir passer d'un mode d'estimation à l'autre : cela est très facile, puisque le mètre superficiel de sciage ayant 0<sup>m</sup> 03 d'épaisseur a un volume de 0<sup>mc</sup> 030.

(1) Si on débite la tronce en traits de scie parallèles, le développement L de ces traits de scie multipliés par l'épaisseur e de la planche représente sensiblement la surface de la section circulaire  $L \cdot e = \frac{\pi}{4} D^2$  ; d'ou  $L = \frac{\pi}{4} \frac{D^2}{e}$  ; or le nombre x de planches unités  $= \frac{L}{0.25}$  ; d'ou  $x = \frac{\pi}{4} \frac{D^2}{0.25}$ . Faisant  $\pi = 3$  et  $e = 0,03$  on obtient :  $x = 100 D^2$ , formule dans laquelle le diamètre D est mesuré au gros bout pour tenir compte de l'approximation de  $\pi$ . Le débit non entièrement parallèle au diamètre n'altère pas le résultat.

*Le nombre de planches multiplié par 3 et divisé par 100 fournit le volume de l'arbre.*

Il faut naturellement y ajouter 10 0/0 pour tenir compte de la cime.

Réciproquement : *le volume multiplié par 100 et divisé par 3, fournit le nombre de planches.*

Il faut auparavant retrancher 10 0/0 pour distraire le volume de la cime.

1° Un sapin de 0,60 cube 3<sup>m</sup> 8 ; distraction faite de 0,4 pour la cime il reste environ 3,4 pour la tige ou  $\frac{340}{3} = 113$  planches.

2° Un sapin de 0,50 a été évalué à 78 planches :

$$\begin{array}{l} \text{il cube } \frac{78 \times 3}{100} = 2,34 \\ \text{chauffage } 10 \% \quad \frac{0,23}{2,57}. \end{array}$$

#### IV

Pour obtenir la valeur en argent d'un sapin sur pied, il faut nécessairement s'inspirer des deux modes de débit et estimer l'arbre soit en charpente équarrie, soit en sciage. De là, deux modes d'estimation qui découlent du prix de la *marchandise fabriquée*, déduction faite des frais d'abatage, d'exploitation, de débit et de transport.

1° Pour l'estimation en charpente, on remarque qu'un mètre cube de bois équarri a une valeur de plus en plus grande à mesure que le diamètre, c'est-à-dire le grand côté d'équarrissage augmente. On distingue, à cet égard, la petite charpente à 30 fr. par exemple, la moyenne à 37, la grosse à 45 fr. sauf à aller plus haut pour les pièces exceptionnelles. Si on estime à 15 fr. les frais de façon et de transport, variables avec les emplacements, on obtient 45 fr., 22 fr. et



30 fr. pour prix du mètre cube de charpente équarrie, dans l'arbre, c'est-à-dire pour prix restant au propriétaire.

Le sapin de 0<sup>m</sup> 50 vaudrait

$$\begin{array}{r} 1.560 \text{ m. éq. à } 22 \text{ fr.} = 34 \text{ f. } 30 \\ 1/2 \text{ stère chauffage à } 4 \text{ f.} = 2 \quad (1) \\ \hline 36 \text{ f. } 30 \end{array}$$

Le sapin de 0<sup>m</sup> 60 serait estimé

$$\begin{array}{r} 2^{\text{m}} \text{ éq. } 33 \text{ à } 30 \text{ f.} = 69 \text{ f. } 90 \\ 3/4 \text{ stère à } 4 \text{ f.} = 3 \text{ f.} \\ \hline 72 \text{ f. } 90 \end{array}$$

2<sup>o</sup> Estimons ces mêmes arbres par le nombre de planches qu'ils fournissent et que nous avons déterminé par une règle précédente : 114 pour le sapin de 0<sup>m</sup> 60 et 78 pour celui de 0<sup>m</sup> 50. Pour avoir le *prix estimatif* de la planche connaissant le prix du mètre cube équarri, il suffit d'une relation très simple : *Le prix des cent mètres superficiels de sciage est le double du prix du mètre cube de charpente équarrie à vives arêtes.* (2)

(1) On double le volume plein de la cime pour tenir compte des interstices ou vides des stères.  $0,23 \times 2 = 1/2$  stère.

(2) Voici la démonstration fondée d'abord sur le volume plein ou cylindrique : Si P est le prix du mètre cube plein, p le prix des cent mètres superficiels, e l'épaisseur de la planche et L le développement des traits de scie, on sait que, dans une tronce de 4 mètres,  $L \cdot e = \frac{\pi}{4} D^2$  et que :

$\pi D^2 P = \frac{L}{25} p$  ; remplaçant L par sa valeur  $\frac{\pi}{4} \frac{D^2}{e}$  on a :  $\pi D^2 P = \frac{\pi}{4} \frac{D^2}{25} \frac{p}{e}$ , d'où  $P = \frac{1}{100} \frac{P}{e}$ . Or,  $e = 0,03$  ; d'où  $P = \frac{P}{3}$ . *Le prix du mètre cube cylindrique est le tiers du prix du 100 de planches.* Or, le mètre cube cylindrique fournissant seulement 2/3 de mètre cube équarri, son prix  $P = \frac{2}{3} P'$ . (P' étant le prix du mètre cube équarri)

d'où  $P' = \frac{P}{2}$  : le prix du mètre cube équarri est la moitié du prix du cent de planche.

Si donc le mètre cube équarri de grosse charpente a été estimé 30 fr. dans l'arbre, le mètre superficiel de sciage vaudra 0 fr. 60.

Le sapin de 0<sup>m</sup> 60 de diamètre sera estimé

$$\begin{array}{r} 114 \text{ planches à } 0 \text{ f. } 60 = 68 \text{ f. } 40 \\ \text{chauffage } 3/4 \text{ stère à } 4 \text{ f. } = 3, \\ \hline 71, 40 \end{array}$$

Le sapin de 0,50 vaudra :

$$\begin{array}{r} 78 \text{ planches à } 0 \text{ f. } 44 = 34 \text{ f. } 30 \\ \text{chauffage } 1/2 \text{ stère à } 4, = 2, \\ \hline 36, 30 \end{array}$$

Il importe ici de relever, selon le langage des économistes *ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas* dans l'estimation d'un sapin en planches. Ce qu'on voit quand on s'informe du prix des planches c'est que ce prix est uniforme : qu'un mètre de sciage soit tiré d'un gros arbre ou d'un petit arbre, il se vend toujours le même prix, variable suivant la cote du jour. Il ne saurait en être autrement, puisqu'un mètre superficiel de sciage est une quantité fixe d'une utilité invariable. Mais si le consommateur exige des planches larges tirées d'un gros arbre, il faudra bien qu'il les paie à un prix déduit de la valeur de la grosse pièce de charpente qu'on aurait retirée du gros arbre. Si le marchand de bois façonne en planches, qu'il vendra au prix fixe du mètre superficiel, un gros arbre dont il pourrait tirer une pièce de charpente de grande valeur, c'est qu'il utilise mal son bois et se résigne à perdre, faute de débouchés et de connaissances professionnelles. Ce qu'on ne voit pas, c'est que si on veut obtenir la valeur réelle d'un arbre d'après le nombre des planches qu'il peut fournir, il faudra estimer les gros arbres à un prix de planche supérieur à celui adopté pour les petits arbres. Le prix de la planche pour l'estimation de l'arbre, *en vue de toutes ses utilisations possibles*, ne serait constant que si les prix de la grosse, de la moyenne et de la petite charpente étaient uniformes. Le marchand de bois qui estime tous les arbres d'une coupe

petits et gros, en planches à un prix uniforme, est un exploitant qui ne compte façonner que la seule marchandise planche : il pourra obtenir les arbres à un prix unique, si la concurrence des fabricants de charpente ne vient pas le gêner : cela ne prouve nullement qu'il estime les arbres à leur valeur vraie.

Il résulte de cette observation que l'estimation en argent de toute la valeur utilisable est fort délicate. Il faut observer le prix de la marchandise de la plus haute valeur qu'on peut en retirer à raison de la dimension de l'arbre ; — modifier en conséquence le prix des autres marchandises courantes qu'on peut extraire de l'unité de volume, abstraction faite de ses dimensions ; — calculer exactement le déchet de fabrication qui est plus faible dans les petits arbres que dans les gros, — et tenir compte des utilisations possibles de ce déchet, qui sont plus grandes pour les gros arbres que pour les petits, etc., etc. — L'estimation par le débit est donc une opération très délicate que l'exploitant seul est capable de faire car, seul, il connaît toutes les utilisations possibles en marchandises principales et accessoires.

Le propriétaire, le forestier, l'estimateur, ne peuvent le suivre dans les détails de ces utilisations. — Recherchant la valeur *réelle*, ils n'ont besoin que d'une règle simple, facile à appliquer, mais exactement fondée sur *toutes* les utilisations possibles et sur leurs prix relatifs.

Nous avons vu la première partie de cette règle pour l'évaluation en volume plein et absolu de tout arbre avec un facteur unique pour baser les appréciations. Ce volume n'est pas celui d'une marchandise fabriquée ; c'est une mesure conventionnelle de la quantité de matière ligneuse brute contenue dans l'arbre. (De là les noms de mètre cube *plein*, *rond*, *cylindrique*, *grume* qui sont employés indifféremment dans le langage forestier pour exprimer ce volume absolu).

Une règle correspondante existe pour la valeur en argent :

La valeur de ce mètre cube officiel, conventionnel, varie

nécessairement avec la dimension de l'arbre, puisque les utilisations possibles sont plus ou moins grandes à mesure que le diamètre augmente. De sorte qu'on peut admettre que *le prix du mètre cube plein d'un arbre est proportionnel au diamètre de cet arbre.* (1).

La règle d'estimation en argent d'un arbre dont on connaît le volume absolu devient alors très facile à appliquer.

Si, par exemple, on admet que dans une localité le prix du mètre cube est de 30 centimes par centimètre de diamètre, on aura en négligeant les fractions de francs :

Diamètre de l'arbre — Volume — Prix du mètre cube — Valeur de l'arbre.

0m20	—	0mc3	—	6f	—	1f 80
30	—	0, 7	—	9	—	6
40	—	1, 4	—	12	—	17
50	—	2, 5	—	15	—	37
60	—	3, 8	—	18	—	68
70	—	5, 4	—	21	—	113
80	—	7,	—	24	—	168
90	—	9,	—	27	—	243

Naturellement, dans les situations plus ou moins difficiles pour le transport et plus ou moins éloignées des chemins ou des scieries, le facteur 0,30 sera diminué ou augmenté ; c'est affaire d'appréciation qui porte sur un facteur unique dont les variations ne sont jamais considérables dans un pays bien percé et bien outillé comme les Vosges.

De là vient la règle suivante : *Pour estimer en argent un sapin*

(1) Ce principe pourrait d'ailleurs être démontré mathématiquement par un calcul dont le seul tort est d'être trop long pour cette note. Cette loi de la valeur due à l'utilisation n'acquiert, en fait, son développement que si les difficultés de la *vidange* ou du *débit* ne viennent pas l'arrêter dans les arbres de dimensions exceptionnelles. Il y a de ce côté une loi économique qui agit en sens inverse de la loi d'utilisation et qui en voile souvent les effets sur la valeur réelle d'un arbre. Il ne faut pas oublier, non plus, que les lois de la valeur pécuniaire n'ont jamais la rigueur mathématique de la loi du volume.

*dont on connaît le volume plein, multipliez le diamètre exprimé en centimètres par le facteur 0,30 (variant de 0,20 à 0,40 dans les Vosges selon la situation), vous aurez le prix du mètre cube par lequel il suffira de multiplier le volume plein pour avoir la valeur de l'arbre.*

## V

Il y aurait bien des enseignements à tirer de ces règles sur le volume et la valeur des arbres et de la manière dont le prix se forme pour le propriétaire. Nous nous bornerons à quelques observations.

1° D'abord, une bonne note à décerner au sapin.

Rarement on rencontre un aussi bon ouvrier que lui : il fabrique surtout de la marchandise de choix, du bois de service, car il ne livre au propriétaire que 40 p. 0/0 du volume en chauffage. Le majestueux chêne ne fournit que moitié de sa production en bois de service et moitié en qualité secondaire de chauffage.

Ensuite, plus notre ouvrier vieillit, plus son travail gagne en qualité, puisque le même volume de bois augmente de prix avec le diamètre de la tige, avantage bien précieux commun à tous les arbres à bois de travail, mais trop ignoré des propriétaires souvent disposés à couper les arbres avant leur maturité.

Un sapin de 0,40 qui vaut 17 francs acquiert une valeur de 37 francs en passant à 0<sup>m</sup> 50 de diamètre : il a plus que doublé.

Un sapin de 0,60 vaut bien souvent le double d'un sapin de 0,50 ; c'est à cette dimension de 0<sup>m</sup> 60 que l'arbre est *fait*, c'est-à-dire qu'il a acquis son développement complet.

Au delà de 0,60, si la valeur ne double plus pour une augmentation de 0<sup>m</sup> 10 en diamètre, elle ne continue pas moins à acquérir un développement digne d'attention.

2° Le propriétaire ne profite naturellement que du prix net, c'est-à-dire qu'il ne lui reste, sur le prix de la marchan-

dise vendue au public, que la différence entre ce prix et les frais d'abatage, d'exploitation, de débit et de transport. Ceux-ci sont les plus élevés, et il y a des situations escarpées ou privées d'accès dans lesquelles les dépenses de transport absorbent presque toute la valeur du bois sur pied. On conçoit donc avec quelle satisfaction les propriétaires de forêts ont vu le réseau des chemins vicinaux s'approcher de leurs immeubles. La création de bonnes routes forestières, entreprises dans les Vosges par l'administration des forêts, a ouvert la montagne au public tout en formant un placement des deniers de l'État, souvent à plus de 40 0/0.

3° La baisse survenue dans les marchandises tirées du sapin, par suite de la concurrence des bois allemands, frappe les propriétaires de bois d'une manière très lourde.

Les frais inhérents au bois (abatage, débit et transport), sont, en effet, des quantités fixes non sujettes à variations et qu'il faut toujours payer aux ouvriers et aux voituriers. Si on estime cette dépense à 15 fr. par mètre cube, il en résulte qu'un mètre cube de bois moyen vendu 30 fr. au consommateur laissera 15 fr. aux intermédiaires et 15 au propriétaire : une baisse de 40 0/0, soit 3 fr. par mètre cube, fera que le propriétaire n'aura plus que 12 fr. au lieu de 15. *Une baisse de 40 0/0 sur les produits façonnés se manifestera par une perte de 20 0/0 pour le propriétaire.*

4° C'est surtout pour les petits arbres que la perte est sensible, car le prix du mètre cube est moins élevé. Il y a tout avantage à produire des gros arbres, dont les frais à déduire sont les mêmes par mètre cube. Ainsi, pour un mètre cube de gros bois à 35 fr., sur lesquels il reste 20 fr. au propriétaire, une baisse de 40 0/0 lui fait perdre 3 fr. 50 ou 47 0/0.

Pour des petits bois dont le mètre cube façonné vaut 25 fr., laissant 10 fr. au propriétaire, une baisse de 40 0/0 lui fait perdre 2 fr. 50 ou 25 0/0.

Il est vrai que le propriétaire profite de la hausse dans la même proportion, mais il n'en est pas moins certain que

*c'est sur les gros bois que le producteur perd le moins en temps de crise.*

Voilà donc un avantage d'une autre nature à la production des gros arbres ; ils sont la ressource des mauvaises années et les propriétaires intelligents doivent surtout garder les petits arbres pour les moments de hausse dans les prix.

Mais les propriétaires sont toujours disposés à abattre les gros arbres sous prétexte *qu'ils ne profitent plus*.

Nous rencontrons ici une des erreurs les plus répandues en matière de production ligneuse :

Ceux qui voudront bien examiner la formule du cubage verront que :

1° *Pour un même diamètre, le volume des arbres est proportionnel à leur hauteur.*

2° *Pour une même hauteur, les volumes sont proportionnels au carré du diamètre.*

Il en résulte que :

1° Un arbre d'un diamètre double n'a pas un volume double mais *au moins quadruple*, puisque le supplément de hauteur lui ajoute encore un surcroît de volume.

2° Tant qu'un arbre est sain, chaque unité dont son diamètre grossit, lui assure un volume de plus en plus grand.

3° On doit toujours mesurer bien exactement le diamètre, car c'est lui qui forme le volume et la valeur dans une proportion bien plus forte que la hauteur.

Ceci nous conduit à rechercher *de combien s'accroît le volume d'un sapin pour un centimètre de grossissement sur le diamètre ?*

On peut bien admettre que, pour un simple grossissement de un centimètre, la hauteur ne change pas ou du moins n'influe sur le volume que d'une quantité négligeable. Dès lors un calcul très simple conduit à la règle suivante :

*Pour avoir l'augmentation de volume due à un centimètre*

*d'accroissement sur le diamètre, multipliez le volume acquis par l'inverse du rayon de la circonférence à la base. (1)*

Ainsi un sapin de 0<sup>m</sup> 60 cubant 4<sup>mc</sup> gagnera pour un seul centimètre d'augmentation sur le diamètre

$$4 \times \frac{1}{30} = 0^{\text{mc}} 133.$$

et si le mètre cube vaut 20 fr. il s'accroîtra de 2 fr. 70.

Avis donc à ceux qui abattent leurs gros arbres sous prétexte qu'ils ne gagnent plus.

5<sup>e</sup> Cette règle va nous fournir l'occasion d'adresser une nouvelle bonne note à notre sapin des Vosges :

On conçoit qu'elle peut servir à mesurer le déchet causé par l'écorce et par l'aubier. Or, si on compare le sapin au chêne, celui-ci est en notable infériorité dans la fabrication de la marchandise utile, car son écorce est très épaisse et il a un aubier non utilisable. Dans le sapin, au contraire, l'écorce est mince et on utilise tout le bois. Ceci n'est pas un modeste avantage comme on peut le voir par le calcul suivant :

Un sapin de 0,50 ayant 1 centimètre d'écorce (2 centimètres sur le diamètre) perd  $\frac{2}{25}$  ou 8 p. 0/0 de son volume en déchet.

Un chêne de 0,50 ayant 1 1/2 centimètre d'écorce et 2 centimètres d'aubier (7 sur le diamètre) a un déchet de  $\frac{7}{25}$  ou 28 p. 0/0 de son volume.

(1) Le volume  $V$  d'un arbre étant  $f H D^2$  ( $f$  facteur de forme,  $H$  hauteur et  $D$  diamètre à la base), on peut admettre que pour une unité (un centimètre, par exemple) d'augmentation sur le diamètre,  $f H$  est une constante  $K$ . Le volume  $V = K D^2$  et  $V + x = K (D + 1)^2 = K D^2 + 2 K D + K$ ; d'où  $x = 2 K D + K$  et  $\frac{x}{V} = \frac{2 D + 1}{D^2} = \frac{2}{D} + \frac{1}{D^2}$ ; si on néglige  $\frac{1}{D^2}$  quantité bien petite surtout dans les arbres à fort diamètre, on a  $\frac{x}{V} = \frac{2}{D}$

$$\text{D'où } x = V \frac{1}{1/2 D}.$$

$$\text{ou } x = V \frac{1}{R}.$$



Combien de questions intéressantes pourraient être traitées encore à l'occasion de nos sapins ! A quel âge faut-il les couper pour obtenir le *maximum* de fabrication annuelle, ou la plus grande valeur pécuniaire ? Quel est le taux de placement des forêts de sapin ? A quel âge le propriétaire peut-il obtenir un taux analogue à celui des autres placements ruraux ?

Je m'arrête, car il me faudrait soulever toutes les questions de l'économie forestière pour en indiquer la solution.

Mon but était simplement d'appeler l'intérêt sur les sapins des Vosges : cet intérêt sera suffisant si chacun arrive à se rendre compte de leur volume et de leur valeur, il ne sera que plus excité si j'ajoute que pour faire un sapin de 0<sup>m</sup> 60, cubant environ 4 mètres cubes et valant 80 fr. il faut au moins 150 ans.

Or, combien sont assez riches et assez sûrs des années lointaines pour consacrer leur temps et leur fortune à cette fabrication ? Combien, aussi, sont assez à l'abri du besoin pour conserver ces vieux arbres quand ils en possèdent ? L'administration des forêts ne remplit-elle pas une véritable mission d'utilité sociale en conservant et en défendant même, contre les jouissances du présent, des biens si utiles au travail mais si lents à venir et si prompts à disparaître ?

**A. PUTON.**

---

# RAPPORT

SUR

## LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE

EN HOLLANDE ET EN ALLEMAGNE

PAR

**M. Raymond LUC**

---

C'est d'après les désirs et aux frais de la Société pour l'essai des engrais chimiques de Girecourt, de la Société d'émulation des Vosges, du Comice agricole de Lunéville, du Comice agricole de Rambervillers, et c'est grâce aux bonnes recommandations qui nous ont été données par M. le Préfet du département des Vosges, et par MM. Lederlin, Krantz et Galland, membres de la Société de Girecourt, que nous avons pu, avec l'aide et la bienveillance de MM. Von der Becke et Marsilly à Anvers ; de Vrindt, Boon, Scholten, Bonema, Messel en Groningue ; de MM. Fricker, Boetticher, Dietert, Seume, F. Wustrov, Neumann, en Saxe ; de MM. le Consul de France à Breslau, le professeur Frémond, Sachs, le professeur docteur Holdefleiss, le docteur Ph. Immerwahr ; le Consul d'Angleterre à Breslau, W. Steffens, en Silésie, obtenir les indications qui suivent et qui répondent au questionnaire qui nous a été remis en septembre 1886.

I

**Hollande**

PROVINCE DE GRONINGUE

*Etat général*

C'est en Hollande, surtout dans la province de Groningue, que la pomme de terre est cultivée sur une grande échelle ; le pays, qui est absolument plat, est sillonné de canaux, qui servent de clôture aux propriétés et de voies de transport aux récoltes. Le sol est en général formé d'un sable siliceux très fin, auquel est mélangée une certaine quantité de matières organiques dans un état de décomposition plus ou moins avancée.

*Assolement*

Il n'y a pas d'assolement suivi d'une manière générale dans le pays : chaque cultivateur a le sien. Le rapprochement des cultures épuisantes varie avec la richesse du sol qui est évidemment toujours en rapport avec celle du propriétaire.

Voici le type de la rotation que plusieurs bons agriculteurs ont adoptée :

1<sup>re</sup> année : blé ; 2<sup>e</sup>, pomme de terre ; 3<sup>e</sup>, orge d'automne et seigle ; 4<sup>e</sup>, pomme de terre. Quelquefois cependant la troisième sole renferme un peu de colza dans les terres très fertiles et plus riches en humus. Donc la pomme de terre revient tous les deux ans sur le même sol d'une bonne exploitation, ce qui semble prouver qu'elle est le principal produit.

*Cultures préparatoires*

Une fois la céréale récoltée, le terrain qui l'a produite reçoit un déchaumage, c'est-à-dire un labour léger (environ de 5 à 7 centimètres de profondeur). Aussitôt qu'il est possible, en hiver ou au commencement du printemps, on

donne un labour à une profondeur de 15 centimètres environ : ce labour enterre l'engrais qui est toujours du fumier de ferme (excréments des animaux, litières, pailles, excréments humains).

Les charrues employées dans ce pays sont à âge court, ont un seul mancheron, un versoir court en fer, et exigent la force de deux chevaux pour effectuer facilement un labour à une profondeur de 15 centimètres.

### *Engrais*

On emploie cinquante mètres cubes de fumier, soit de trente-cinq à quarante mille kilogrammes à l'hectare.

Lorsque les pommes de terre suivent immédiatement une prairie temporaire (toujours pâturée), c'est-à-dire lorsqu'elles sont plantées sur le défrichement de celle-ci, aucune fumure ne leur est appliquée. Dans ce cas, les pommes de terre donnent un rendement très supérieur au rendement ordinaire, d'après l'avis des cultivateurs.

Les propriétaires qui n'ont pas de fumier, l'achètent au prix de 180 florins (soit  $180 \times 2^f 10$ , ou 378 fr.) pour la fumure d'un hectare.

L'emploi des engrais chimiques n'existe pas : quelquefois, mais rarement, on amende le sol avec le produit de la calcination de certaines coquilles marines ; le prix de cette matière et les quantités employées sont très variables et ne peuvent se traduire par une moyenne exacte.

### *Plantation*

Pour la plantation, on emploie les pommes de terre de grosseur moyenne ; celles qui sont trop grosses sont coupées en deux ou trois parties, pas davantage. Aucun instrument n'est employé pour ce triage.

La plantation se fait à l'aide d'une charrue, dont le travail a pour but d'abord l'ouverture d'un sillon. Des femmes, placées de distance en distance le long de ce sillon y déposent

au fond les tubercules choisis. La charrue, en continuant son action, recouvre les pommes de terre qui se trouvent alors sous une couche de terre d'une épaisseur de douze centimètres environ. Les lignes ont entre elles une distance moyenne de 54 à 58 centimètres ; les pommes de terre se trouvent dans les sillons à une distance de 48 à 50 centimètres environ. Ces dimensions varient avec la nature du sol : moins il est sableux, moins il y a de plants pour une même surface.

La plantation se fait de la fin de mars à la première quinzaine de mai, suivant le temps ; la gelée est souvent à craindre jusqu'au 21 juin.

#### *Variétés*

En général, les variétés employées sont les suivantes : *Magnum bonum*, *Champion*, *Terken*, (ne vient pas très grosse) violette foncée.

Les deux premières variétés sont semblables à celles du même nom cultivées dans les Vosges. Sans doute le tant pour cent de fécule doit être différent.

La variété *Terken* est la plus estimée pour l'alimentation de l'homme et elle est aussi très employée pour cet usage.

Les pommes de terre ne deviennent la nourriture des animaux que lorsqu'on ne peut les vendre aux usines : alors, elles font l'objet de l'alimentation des vaches et des porcs pendant l'hiver.

#### *Cultures d'entretien*

Les cultures que l'on donne à la pomme de terre sont presque exclusivement formées de binages, dont le nombre varie suivant la nécessité, c'est-à-dire suivant l'abondance des mauvaises herbes. Ces binages se font à l'aide d'un outil spécial, à long manche et à tranchant triangulaire, mû directement par l'homme. Cet instrument en acier est tranchant sur deux de ses côtés, sur le troisième on adapte un long manche qui sert de point d'appui à la force de l'ouvrier, qui

opère le binage en poussant l'instrument devant lui, et en agissant par mouvements saccadés.

Il n'est employé dans ce pays aucune machine spéciale pour le binage des pommes de terre.

Le buttage se fait très rarement ; c'est seulement dans certains terrains humides qu'il est quelquefois pratiqué. On emploie alors pour l'exécuter une charrue ordinaire.

### *Arrachage*

L'arrachage se fait en général fin septembre et commencement d'octobre. Voici comment on y procède : un homme muni d'une forte fourche à trois ou quatre dents déhoche les poquets : des femmes ayant à l'extrémité des quatre grands doigts de chaque main un petit godet pointu achèvent de soulever les plantes et ramassent les tubercules, les mettent dans des paniers de volumes différents et les portent aux silos : ces femmes font leur travail à genoux et elles l'opèrent avec une grande habileté.

On ne se sert d'aucune machine pour l'arrachage des pommes de terre dans la province de Groningue et on peut dire sans beaucoup se tromper, que dans tous les cas, l'arrachage se fait de la manière indiquée plus haut.

### *Rendement*

La récolte cette année peut être évaluée entre 150 à 250 hectolitres par hectare.

La plus ou moins grande quantité des produits dépend de la fertilité du sol, des engrais donnés, des soins apportés aux labours et aux binages, de la richesse du cultivateur etc.

Le rendement supérieur est le plus souvent obtenu par des fermiers pratiques.

### *Loyer*

Le montant du loyer d'un hectare de très bonne terre est de 60 florins (125 francs) par an. Le propriétaire paie pour

cette même terre 5 florins (10 fr. 50) par hectare et par an, pour l'impôt foncier.

### *Salaires*

Les hommes, les femmes, les adolescents (de 12 à 19 ans) sont employés aux travaux des champs, et reçoivent les salaires suivants : les hommes, 2 fr. par jour en été, 1 fr. 50 en hiver ; les femmes 1 fr. 50 et les adolescents 1 fr. 25.

Pendant l'arrachage des pommes de terre, on leur donne en sus de ce prix autant de tubercules qu'ils peuvent en manger.

### *Alimentation des ouvriers*

Les pommes de terre font la base de l'alimentation des paysans, qui consomment encore des haricots, un peu de beurre, du porc et du poisson salé. La boisson consiste en thé, café et alcool étendu de beaucoup d'eau.

### *Silos*

Les silos sont faits sur le sol de la manière suivante : les pommes de terre sont disposées en ados d'une largeur de 2 mètres à la base sur une hauteur de 4 mètre 25 ; on recouvre d'une couche de 5 centimètres de paille de seigle, puis sur le tout on dispose la terre des abords des silos sur une couche de l'épaisseur de 15 à 25 centimètres.

Aussitôt arrachées, les pommes de terre sont envoyées directement à l'usine ou aux silos ; on ne les laisse jamais sur le sol. Les cultivateurs croient (je ne sais si cette croyance est fondée) que la lumière solaire a sur elles une action mauvaise.

### *Prix de vente*

Les tubercules sont vendus directement aux usines, s'ils ne sont mis en silos sur le champ ; jamais on ne les rentre en cave.

Les variétés Magnum bonum et Champion sont achetées par les usines aux prix de 0 florin 80 c. (1 fr. 65) l'hectolitre. Les Terken vendues pour l'alimentation le sont aux cours de 1 florin (2 fr. 40) l'hectolitre.

Les cultivateurs ne font pas de tri ; ils livrent tout venant leur récolte aux usines.

Les transports se font par bateaux, un nombre infini de canaux navigables sillonnant le pays.

### *Féculeries*

Les féculiers ne sont pas en général cultivateurs. Quelquefois les pulpes sont employées à l'alimentation du bétail ; elles n'ont pas de valeur commerciale.

Les eaux provenant des féculeries sont employées seules sans addition d'aucun engrais chimique ou autre, pour l'irrigation des prairies où elles font produire un foin très abondant, mais presque exclusivement formé de graminées. Le foin de ces prairies est en général moins estimé par les marchands que celui qui est récolté sur une prairie autrement irriguée.

En féculerie, on travaille de la mi-septembre à la mi-décembre.

Dans les grandes usines, on emploie des tamis à choc et des tamis hexagonaux ou cylindriques, de très nombreux plans inclinés, un séchoir dans lequel la fécule est exposée à une forte chaleur sur des toiles sans fin.

Les eaux sortant des plans inclinés sont envoyées dans de grands bassins, où une fécule de médiocre qualité se dépose encore.

## II

### **Saxe**

#### ENVIRONS DE MAGDEBOURG

### *Etat général*

Le sol est, d'une manière générale, formé par cette couche qu'en agrologie on appelle le limon des plateaux : c'est donc un sol sablonneux et léger.



Aux environs de Magdebourg, les grands domaines sont assez nombreux, et l'agriculture paraît être généralement productive.

#### *Assolement*

Comme en Hollande, il n'y a pas ici le même assolement suivi par tous les cultivateurs ; chacun d'eux en fait un ou plusieurs suivant la fertilité de son domaine, et aussi selon les cultures que lui commandent les débouchés offerts.

Knoblauch-hof est un domaine qui a environ 750 hectares de terrain en culture ; on y applique plusieurs assolements ; mais voici le principal, celui qui, d'après l'avis du propriétaire, donne les meilleurs résultats :

*Première année* : seigle ; pas de fumier, mais au printemps on répand sur le terrain ensemencé 100 kilogs de salpêtre du Chili (nitrate de soude) à l'hectare.

*2<sup>e</sup> Année* : Pommes de terre ; 1<sup>o</sup> sur les terres riches et rapprochées de la ferme, on ne répand pas d'engrais chimique, mais on donne une fumure de 20,000 kil. de fumier par hectare ; 2<sup>o</sup> les autres champs n'ont pas de fumier, mais reçoivent un mélange, par hectare, de 300 kil. de superphosphate, 100 kil. de poudre d'os et 400 kil. de salpêtre du Chili. Ces engrais sont répandus au printemps avant la plantation, et sont enterrés à la charrue.

*3<sup>e</sup> Année* : Avoine ou orge de printemps. Dans cette sole, on sème des trèfles au printemps et un peu après cette semaille, on répand de 100 à 200 kil. de salpêtre du Chili.

*4<sup>e</sup> Année* : Trèfle ; sans fumure.

*5<sup>e</sup> Année* : Froment ; à l'automne on donne de 10 à 15,000 kil. de fumier par hectare.

*6<sup>e</sup> Année* : 1<sup>o</sup> Betteraves, avec 200 kil. de salpêtre du Chili, à l'automne enterrés à l'extirpateur ; au printemps, avant la semaille, 200 kil. de salpêtre ; 2<sup>o</sup> Pomme de terre : comme précédemment à la deuxième sole.

*7<sup>e</sup> Année* : Orge ou avoine. Cette sole reçoit au printemps

100 kil. de salpêtre par hectare, avant que la semaille soit effectuée.

8<sup>e</sup> Année : Froment, avec 10,000 kil. de fumier.

9<sup>e</sup> Année : Pommes de terre, comme à la deuxième sole.

10<sup>e</sup> Année : Avoine ou orge, comme à la troisième sole.

11<sup>e</sup> Année : Trèfle, comme à la quatrième sole.

12<sup>e</sup> Année : Seigle, comme à la première sole.

Dans le pays, la pomme de terre et les céréales sont les principaux produits. Les industriels (fruitiers et distillateurs) sont presque tous agriculteurs ; les uns ont de grands domaines, les autres de moindres superficies, et, pour cette raison, leur récolte entre en proportions variables dans la quantité de tubercules employés dans leur industrie.

#### *Cultures préparatoires*

Le terrain qui doit recevoir la pomme de terre se déchaume avant l'hiver. Au printemps, on donne un labour de 15 à 20 centimètres qui enterre l'engrais répandu sur le sol.

#### *Engrais*

L'emploi du purin sur une culture de pommes de terre fait, dit-on, baisser le rendement en fécule.

L'emploi de l'engrais chimique se fait, comme je l'ai dit plus haut : pour un hectare de terres peu fertiles et éloignées de la ferme on emploie

100 kil. de poudre d'os, 44 marcs, soit 43 fr. 75

100 kil. de salpêtre du Chili, 48 m., soit 22 fr. 50

300 kil. de superphosphate —

Cet engrais est semé en une seule fois à l'aide d'un distributeur, et enterré au printemps par un labour qui correspond à celui qui enterre le fumier dans les terrains fertiles et rapprochés de la ferme, où l'on n'emploie pas les engrais chimiques.

### *Plantation*

Les pommes de terre reconnues bonnes pour la reproduction sont celles de grosseur moyenne ; les trop grosses sont coupées.

La plantation se fait en lignes tracées à l'aide d'un rayonneur. Les sillons sont rebouchés soit à la main au hoyau, soit à la houe à cheval.

On plante, en général, à une profondeur de 10 à 15 centimètres. Les lignes sont distantes de 60 centimètres. Dans le sens de ces lignes, les tubercules sont placés à une distance de 45 à 50 centimètres environ. La culture en quinconce ne se pratique point. Le poids des tubercules employés à la plantation d'un hectare est de 1200 à 1300 kil. Aucune machine spéciale, comparable à ce que nous appelons une planteuse de pommes de terre, ne fonctionne aux environs de Magdebourg.

### *Variétés*

On ne cultive d'une manière générale que trois variétés qui peuvent être employées indistinctement à tous les usages :

1<sup>o</sup> Blaspoth : variété lisse, rosée faiblement, de moyenne grosseur, intérieur jaune, première qualité, préfère les terres légères. Donne 24 p. 0/0 de fécule, théoriquement, et 22 p. 0/0 en pratique.

2<sup>o</sup> Zwiebel. Variété rouge, violacée, intérieur blanc, donne 22 p. 0/0 de fécule en théorie, 20 en pratique.

3<sup>o</sup> Polonaise. Variété blanche, intérieur blanc, donne 18 p. 0/0 de fécule en théorie, 16 p. 0/0 en pratique.

La richesse en fécule de ces pommes de terre varie avec les sols, avec les soins donnés, avec l'année, si elle a été sèche ou humide. Ainsi cette année, où l'été a été très sec, le rendement est à son maximum.

Ces trois variétés sont cultivées pour être employées en féculerie et dans l'alimentation des hommes et des animaux.

Le buttage est pratiqué dans tous les cas. Cette opération se fait soit avec la houe, soit avec un buttoir spécial : ces instruments ont beaucoup d'analogie avec ceux du même nom employés en France. Les binages se font à la houe à cheval.

L'arrachage s'est fait cette année pendant le courant du mois d'octobre. Pour faire cette opération, aucune machine spéciale ne fonctionne. Les seuls outils employés sont une sorte de bêche à fer de pelle ou un crochet à trois dents.

L'arrachage se fait à la tâche par des hommes ; des femmes et des enfants associés aux premiers, ramassent immédiatement les pommes de terre et les mettent dans des paniers qui peuvent en contenir 50 kilogs. Pour chaque panier rendu sur le chariot, on donne 0 marc 40 pfennings (0 fr. 125). Un homme, une femme et un enfant peuvent arracher et ramasser au plus cette année 24 de ces paniers en un jour, soit un gain de 2 marcs 40, ou 2 fr. 90.

L'époque de l'arrachage des pommes de terre est celle où les ouvriers sont le mieux rémunérés.

Comme il a été dit plus haut, les pommes de terre sont amassées aussitôt après leur arrachage, puis mises dans des chariots qui les conduisent aux silos que l'on établit sur les champs (silos temporaires) ou dans ceux qui sont attenants aux fabriques (silos fixes). Les tubercules sont le plus généralement livrés de suite aux industriels. Les petits propriétaires retardent quelquefois la vente de leur récolte, espérant un prix plus élevé.

Chez certains agriculteurs, les pommes de terre qui doivent être employées pour la semence ou pour la nourriture des hommes, sont prises dans un champ déterminé, qui, par sa fertilité, son entretien ou son état de culture, doit donner les plus beaux et les meilleurs produits ; mais dans la majorité des cas, on prend les pommes de terre tout venant, et parmi elles on choisit les meilleures au printemps suivant pour la plantation.

### *Rendement*

La récolte moyenne aux environs de Loburg, Mœkern, Zeppernich, Königsborn etc., est cette année de 3600 kil. par morgen (25 ares environ) soit 14,400 par hectare, ou 12 vesples (1 vesple égale 1200 kil.) pour chacune des variétés indiquées.

Le minimum est de 12,000 kilogs et le maximum de 15,000 kilogs à l'hectare.

Les pommes de terre sont achetées par les féculiers et distillateurs au prix de 24 marks les 1200 kil. soit 2 fr. 50 les 100 kil. pour la première et la deuxième variété, et 24 marks les 1200 kil., soit 2 fr. 20 les 100 kil. pour la troisième variété.

Le cultivateur livre aux usines sa récolte tout venant, bonnes, petites ou tachées ; tout est employé.

Généralement le féculier est agriculteur : par cette raison, il nourrit des bœufs et des moutons auxquels il donne ses pulpes après les avoir soumises à une forte cuisson.

Les pulpes de distillerie sont aussi consommées par les porcs.

Dans le domaine de Knoblauch-hof on nourrit 80 bœufs de trait, achetés à quatre ans, vendus gras à sept ans ; chacun d'eux consomme par jour 70 litres de pulpes de distillerie, 4 kil. de tourteaux de colza, des balles d'avoine en diverses quantités et un peu d'avoine concassée (200 grammes). Un porc à l'engrais reçoit 12 litres de pulpes d'alcool et un kil. de tourteau.

Les quantités de pulpes de féculerie données par jour et par tête de bétail n'ont pu nous être dites.

On admet que les pulpes de féculerie, quoique cuites, ont une valeur insignifiante ; les paysans cependant les achètent au prix de 20 pfennings, soit 0 fr. 25, les 100 kil.

Par 1200 kil. de pommes de terre employées en féculerie, on a de 160 à 200 kil. de fécule première qualité et de 30 à 40 kil. de fécule deuxième qualité, soit, par 100 de pommes de terre,

14,15 à 16,50 p. 0/0 de fécule première qualité.

et 2,50 à 3,30 p. 0/0 de fécule seconde.

Les féculiers, qui sont en général cultivateurs, et dont la récolte entre au plus pour moitié des pommes de terre qu'ils emploient, travaillent pendant quatre ou cinq mois, c'est-à-dire d'octobre à février, ou à mars au plus tard,

Les distillateurs, lorsqu'ils n'ont plus de pommes de terre, distillent du maïs ou un mélange de seigle, d'avoine et d'orge. Dans aucune usine on ne distille les pulpes provenant des féculeries.

### *Eaux des féculeries*

Les eaux de lavage servent à l'irrigation des prairies. A Knoblauch-hof où on travaille par jour 24,000 kil. (2,135,000 kil., année 1885-1886) par campagne et où la transformation en fécule demande l'emploi d'un poids d'eau estimé au quadruple du poids des pommes de terre employées, c'est-à-dire  $2,135,000 \times 4$ , ou 8,540,000 kil. d'eau, on irrigue une superficie de près de 20 hectares.

L'eau provenant de la féculerie de Zeppernich irrigue une surface de 200 morgens, soit environ 50 hectares ; ces eaux sont employées seules, sans aucune addition d'engrais chimique, ni de purin, ni de fumier.

La plus-value donnée aux prairies est de deux coupes d'un foin formé principalement de graminées (fléole, fromental, houlque etc.), et d'ombellifères ; les légumineuses y sont en très petite quantité. Jamais l'eau provenant des féculeries n'est employée pour l'irrigation d'autres terrains que des prairies.

Le propriétaire des prairies irriguées est en général le féculier ; mais, s'il est étranger, il ne donne aucune redevance ; la loi lui donne le droit de refuser des eaux malpropres entrant dans sa propriété : donc, s'il les reçoit, c'est une tolérance de sa part.

### *Ouvriers*

Presque tous les ouvriers qui sont employés dans les grandes exploitations sont logés dans les bâtiments de la

ferme ; les uns ont un logement où ils habitent avec leur femme et leurs enfants. Tous ont gratuitement et à volonté des pommes de terre ; ils peuvent en outre trouver à la ferme, mais alors en les payant, les aliments suivants : pain, porc, bœuf, café et alcool.

Chaque année, les agriculteurs du pays engagent pour leurs travaux des ouvriers et ouvrières de Pologne, qui arrivent en Allemagne sous la conduite d'une sorte d'entrepreneur d'ouvrage. On leur donne le logement et des pommes de terre tous les jours gratuitement, tout le temps que dure leur engagement ; et, chaque jour qu'ils travaillent, les hommes reçoivent 4 marck 25 (1 fr. 55), les femmes 4 marck (4 fr. 25). Nous avons vu deux chambres d'une surface de 23 mètres carrés environ, où quarante de ces personnes, hommes et filles, dorment pêle mêle chaque nuit.

Le salaire des autres ouvriers est pendant l'été, par jour de travail de 1 mark 50 (1 fr. 85) pour les hommes ; 0 m. 70 (0 fr. 85) pour les femmes ; 0 m. 50 (0 fr. 65) pour les enfants.

Les ouvriers de fabrique ont à peu près partout les salaires suivants : ouvriers proprement dits 1 mark 50 (4 fr. 85) ; machinistes, chauffeurs, 2 m. (2 fr. 50).

### *Féculerie*

Le chauffage des machines de féculerie se fait avec un mélange de 300 kil. de houille à 253 fr. les 40,000 kil. et 50 kil. de tourbe à 77 fr. 50 les 40,000 kil.

Dans les féculeries, on emploie des tamis horizontaux fixes à brosses mobiles : les pulpes sorties du premier tamis passent entre deux meules horizontales dont l'une est fixe ; la supérieure se meut sur la première avec une vitesse moyenne de 420 tours à la minute ; le produit passe une seconde fois sur un tamis de même système que le premier, mais à mailles plus fines. L'eau féculente rejoint celle qui a été obtenue du premier jet ; les pulpes sont alors épuisées et vont au dehors dans une fosse disposée à cet effet.

Il y a simplement une seule table où la fécule vient se déposer après avoir été plusieurs fois délayée dans des cuves spéciales.

Les gras et les eaux de lavage ou autres vont dans de grands bassins avant de se rendre sur les prairies ; c'est dans ces bassins que se dépose une fécule de médiocre qualité. Il n'y a jamais de fécule repassée.

Le 3 octobre 1886, les fabricants vendaient leur fécule sèche au prix de 16 marcs 50 à 17 marcks (environ 24 fr.) les 100 kilogs.

Dans certaines usines, on fabrique une fécule agglutinée (fécule granulée) en employant une sorte de turbine dont la vitesse de rotation est de 950 tours par minute. Ce produit est vendu dans l'Allemagne du nord pour l'alimentation.

#### *Distillerie*

Quant à la distillerie, voici le principe appliqué à Kno-blauch-hof: 2750 kil. de pommes de terre sont soumis pendant une heure et demie à l'action d'un courant de vapeur d'eau à trois atmosphères ; au bout de ce temps, les pommes de terre, qui sont complètement cuites, tombent peu à peu dans une cuve munie d'un agitateur qui est en même temps un réfrigérant. A cette masse on ajoute le produit de 75 kil. de fécule chauffés avec 75 kil. d'eau à 62 degrés Réaumur pendant 45 minutes. Lorsque cette masse a atteint la température de 20 degrés Réaumur (ce qu'on cherche à obtenir le plus rapidement possible) on y met 14 kil. de malt d'orge, puis une demi-heure après on y ajoute encore 60 kil. du même malt. Cette masse est refroidie et rendue plus intime par suite de l'agitateur réfrigérant, au contact duquel elle reste pendant trois heures.

Le mélange obtenu est mis avec de la levure de bière dans une cuve à fermentation. La température doit être

12° 5 Réaumur le premier jour.

24° — le deuxième jour.

27° — le troisième —



C'est alors que ce mélange, qui renferme une grande quantité d'alcool, est repris pour être envoyé dans les colonnes à distiller.

Les quantités de matières énoncées ci-dessus, ayant subi les transformations nécessaires, donnent de 425 à 450 litres d'alcool à 84 ou 86 p. 0/0 d'alcool pur. La proportion d'alcool mauvais goût est insignifiante.

Les pulpes obtenues dans cette fabrication sont directement envoyées dans des réservoirs spéciaux et de là aux étables, où on les emploie à l'alimentation du bétail dans les proportions que nous avons indiquées.

### III

#### Silésie

##### ENVIRONS DE BRESLAU

##### *État général*

Aux environs de Breslau, et dans presque toute la Silésie, il n'y a que fort peu de petites propriétés ; les grands domaines occupent la majorité des surfaces cultivées.

Le sol est sableux et par conséquent très propre à la culture des pommes de terre ; il semble appartenir au même ordre agrologique que celui des environs de Magdebourg. Un attelage de deux chevaux suffit parfaitement pour faire un labour à une profondeur de 20 centimètres.

La culture de la betterave à sucre se fait dans les meilleurs sols de la province, où les sucreries sont très nombreuses ; les sols moins riches donnent des cultures de pommes de terre et de céréales, dont les récoltes sont transformées en alcool et en fécule dans des usines installées sur les domaines mêmes où elles sont produites.

Il n'y a pas d'assolement suivi d'une manière générale et, comme en Groningue et en Saxe, chaque agriculteur a le ou les siens.

Si l'assolement varie avec différents domaines, c'est pour beaucoup de raisons très diverses, suivant les produits que l'on veut obtenir, si on est ou non obligé d'acheter des engrais, si on est près ou éloigné des villes etc.

Voici l'assolement pour une terre de bonne qualité.

*Première année.* Plantes sarclées (betteraves, pommes de terre, maïs-fourrage) avec 100 kil. de salpêtre du Chili ; carottes, concombres, choux, oignons, tout cela avec 40,000 kil. de fumier par hectare. En hiver, on répand 2,500 kil. de chaux vive par hectare.

*2<sup>e</sup> Année.* Orge ou avoine de printemps, avec 100 kil. de salpêtre du Chili, et 30 kil. d'acide phosphorique soluble dans l'eau, dans le superphosphate ou 60 kil. d'acide phosphorique soluble dans le citrate et dans le thomasp phosphate (phosphate de déphosphorisation). C'est-à-dire que, d'après l'avis des praticiens, 30 kil. d'acide phosphorique soluble dans l'eau équivaut à 60, soluble dans le citrate. Dans cette sole, on sème au printemps des prairies artificielles composées de graminées et de trèfle rouge ou de minette.

*3<sup>e</sup> Année.* Prairie.

*4<sup>e</sup> Année.* A. Seigle. Comme engrais, 40 kil. d'acide phosphorique et 200 kil. de kainite par hectare. Après la récolte, on sème sur déchaumage le mélange suivant : 25 kil. de lupin et 5 kil. de colza qui forme par son enfouissement avant l'hiver un engrais vert pour la deuxième sole.

B. Froment avec 5 ou 6 voitures de fumier du poids de 35 quintaux de 50 kil. chacun par morgen, soit de 35,000 à 40,000 kil. par hectare.

*5<sup>e</sup> Année.* A. Pommes de terre avec 28,000 ou 30,000 kil. de fumier par hectare.

B. Fourrage vert composé d'un mélange de *Sinapis alba* (moutarde blanche), *Polygonum fagopirum* (sarrazin), *Panicum miliaceum*. Ces plantes donnent en six semaines une bonne coupe de la hauteur de 70 à 80 centimètres. On laboure après avoir répandu du fumier à la dose de 35,000

à 40,000 kil. à l'hectare, et on sème du colza qui donne l'année suivante des grains pour l'huilerie.

*6<sup>e</sup> Année.* B. Colza.

A. Seigle avec 400 kil. de poudre d'os à l'hectare.

*7<sup>e</sup> Année.* B. Froment sans engrais.

A. Légumineuses (pois, vesces, lentilles, féverolles) avec 25,000 kil. de fumier à l'hectare.

*8<sup>e</sup> Année.* B. Seigle avec 10 kil. d'acide phosphorique et de 4 à 5 kil. d'azote et 100 kil. de kaïnite par morgen, soit 40 kil. d'acide phosphorique, de 16 à 20 kil. d'azote et 400 kil. de kaïnite à l'hectare.

A. Seigle ou froment suivant les terres avec 40 kil. d'acide phosphorique, 400 kil. de kaïnite par hectare, et point d'azote.

Dans le domaine de Masselwitz, près Lissa (Silésie), où la culture de la pomme de terre se fait sur une grande échelle, on a pour un terrain pauvre l'assolement suivant :

*Première année.* Seigle avec 40,000 kil. de fumier par hectare. On déchaume et on sème un mélange de 25 kil. de lupin et de 5 kil. de colza par hectare. Les tiges nouvelles sont enfouies avant l'hiver et forment un engrais vert pour la deuxième sole.

*2<sup>e</sup> Année.* Pommes de terre sans engrais.

*3<sup>e</sup> Année.* Seigle avec 400 kil. de poudre d'os et 400 kil. de kaïnite.

*4<sup>e</sup> Année.* Pommes de terre avec de 28,000 à 30,000 kil. de fumier par hectare.

*5<sup>e</sup> Année.* Orge ou avoine, ou mélange d'orge et d'avoine avec 40 kil. d'acide phosphorique et 80 kil. d'ammoniaque, en poudre de sang ou cornes broyées. La poudre de sang ou les cornes broyées sont de préférence au salpêtre employées dans les terres les plus pauvres. Dans cette sole on ajoute 2,000 ou 3,000 kil. de chaux vive par hectare. On y sème du trèfle, comme il est dit ci-dessous.

*6<sup>e</sup> Année.* Trèfle rouge ou blanc dans les bonnes terres ; les mauvaises ont un mélange de *Lolium pratense*, de *Phleum pratense*, de *Medicago lupulina*.

La pomme de terre dans cet assolement forme un produit important, mais les céréales dominent encore.

### *Cultures préparatoires*

La pomme de terre vient toujours après seigle ou froment. Une fois la récolte de la céréale terminée, on fait immédiatement un déchaumage à 0<sup>m</sup> 10 de profondeur avec un déchaumeur à 3 ou 4 socs. A la fin d'octobre ou en novembre, on herse et on répand le fumier sur le champ ; on l'enterre aussitôt par un labour qui varie de 25 à 30 centimètres de profondeur. L'hiver passé, on herse de nouveau, puis on donne (mars et avril), un léger labour à 12 ou 15 centimètres avec une déchaumeuse ; on herse encore une fois et, s'il y a des mottes, le rouleau suit la herse.

### *Engrais*

Les engrais employés dans les exploitations des environs de Breslau sont des fumiers ou des engrais chimiques.

1<sup>o</sup> Des fumiers fabriqués à la ferme, par conséquent formés d'un mélange en proportions diverses de paille et d'excréments de chevaux, bœufs, vaches, moutons et porcs.

Des fumiers achetés dans les villes voisines au prix de 6 marcks les 2,000 kil., (3 fr. 75 les 4000 kil.) ou bien suivant certaines conditions fixées dans le contrat de vente, comme dans les cas suivants : on donne la paille à une cavalerie de Breslau pour en obtenir le fumier gratis ; dans d'autres cas, pour 2 marcks, 2 fr. 50 par mois, on obtient le fumier d'un cheval. Certains cultivateurs vont même jusqu'à payer 3 marcks (3 fr. 75) dans les mêmes conditions (Compagnie des tramways) ou 2 marks 50 (2 fr. 65) artillerie de Breslau.

Beaucoup d'agriculteurs emploient ce fumier tel quel ; mais certains d'entre eux y ajoutent, pour empêcher la volatilisation trop rapide des gaz azotés, une sorte de gypse phosphaté, qui est un résidu de fabrication et que l'on achète couramment à Breslau. Voici à peu près sa composition.

Pour 100 kil. de matière, on a environ : de 1 à 2 p. 0/0 d'acide phosphorique soluble dans l'eau, 4 à 5 p. 0/0 d'acide phosphorique soluble dans le citrate, 90 p. 0/0 de gypse. 100 kil. coûtent 3 marcks 20, environ 4 francs. On l'emploie à la dose de 750 grammes par jour et par cheval. D'autres agriculteurs préfèrent la kaïnite qu'ils emploient alors dans les mêmes proportions ; elle renferme 24 p. 0/0 de sulfate de potasse et elle coûte 5 marcks 20, soit 6 fr. 50 les 100 kil.

Ces fumiers sont employés pour toutes les cultures. D'une manière générale, ils sont employés pour la sole pommes de terre à la dose de 28,000 à 30,000 kil. à l'hectare. Cet engrais est enterré avant l'hiver par un labour qui a au minimum 0<sup>m</sup> 20 de profondeur.

2<sup>o</sup> Des engrais chimiques formés : de salpêtre du Chili acheté 20 marcks les 100 kil. (25 fr.) et renfermant 16 p. 0/0 d'azote ; de kaïnite achetée 5 marcks 20 (6 fr. 50) les 100 kil. et renfermant 24 p. 0/0 de sulfate de potasse ; de poudre d'os achetée au prix de 1 1/2 marcks (17 fr. 50) les 100 kilogr ; de thomaspophosphate, de superphosphate, de sulfate d'ammoniaque.

Voici les prix moyens des matières employées, d'après M. le professeur docteur Holdefleiss :

Azote en sulfate d'ammoniaque de 60 à 64 pfennings les 500 grammes.

Azote en nitrate de soude de 64 à 70 pfennings les 500 gr.

Acide phosphorique en superphosphate de 28 à 34 pfennings les 500 grammes.

Acide phosphorique en poudre d'os de 20 à 25 pfennings les 500 grammes.

Ces engrais chimiques ne sont employés en général pour la culture de la pomme de terre que lorsque le fumier n'est pas en assez grande quantité, et surtout sur les terres peu fertiles. Comme on le comprend, la quantité varie avec la richesse du sol.

D'une manière générale, si la sole précédente a eu du

fumier, on donne à la sole pommes de terre de 300 à 400 kil. de superphosphate par hectare.

On admet que l'acide phosphorique augmente considérablement le taux de la fécule dans les pommes de terre, de même qu'il augmente le taux du sucre dans la betterave.

Quelques rares cultivateurs emploient, au lieu du superphosphate seul, un mélange de sels azotés et de superphosphate, de manière que l'acide phosphorique soit à l'azote dans le rapport de 2 à 1.

Les engrais chimiques sont toujours répandus au printemps, mais de deux façons différentes.

Dans quelques cas, il sont semés immédiatement avant la formation des sillons, à l'aide d'un distributeur ordinaire. Le rayonneur, en faisant son action, opère le mélange de la terre et de l'engrais.

On peut aussi, et cela se fait fréquemment, répandre l'engrais chimique après le rayonnement du champ ; les pommes de terre sont alors placées sur l'engrais et on rebouche les sillons : par ce fait, les tubercules se trouvent entourés d'une mince couche de poudre fertilisante.

Lorsqu'au lieu d'employer du superphosphate, on donne l'acide phosphorique au moyen du thomasphosphate, on répand celui-ci en automne et on l'enterre aussitôt par le labour profond dont nous avons déjà parlé.

#### *Choix des semences*

Pour les semences, on ne prend que des pommes de terre tout à fait saines et les meilleures. Il faut qu'elles aient une moyenne grosseur ; les plus grosses sont coupées. Un instrument spécial est employé pour opérer le triage des pommes de terre ; c'est une sorte de cylindre creux dont les parois sont formées d'un fil métallique contourné en spirales ou d'une toile métallique à larges mailles. Cet instrument est appelé trie-pommes de terre. Il donne en général trois grosseurs, les petites qui ne sont pas employées pour la repro-

duction ; les moyennes qui sont bonnes et les grosses qui sont coupées. Un régulateur adapté à cet instrument permet de faire varier la grosseur des mailles entre 0<sup>m</sup> 025 et 0<sup>m</sup> 042, bien entendu dans l'appareil à spirales. Ce mode de triage donne, dit-on, de bons résultats.

### *Variétés*

Les variétés de pommes de terre employées sont très nombreuses ; les meilleures sont : Anderssen, Gelbe rose, Champion, Sachsische-Zwiebel, Hovova, Fürstensberg, Gleason, etc.

Les quantités de fécule sont très variables pour une même espèce dans deux années consécutives. Les trois premières variétés sont les plus estimées sous tous les rapports.

### *Plantation*

Le terrain étant préparé comme il a été dit, immédiatement après on trace les sillons à l'aide d'un rayonneur à trois pieds. Dans les rayons on dépose les pommes de terre à une distance qui varie, suivant la nature du sol, sa fertilité et les dimensions des pommes de terre. En général, les lignes sont distantes de 0<sup>m</sup> 63 entre elles. Dans le sens des lignes, les tubercules appartenant aux petites espèces sont placés à 0<sup>m</sup> 20 les uns des autres ; les grandes espèces exigent une distance de 0<sup>m</sup> 30.

La profondeur est d'environ 0<sup>m</sup> 40.

La quantité de semence employée est au moins de 1600 kil. à l'hectare.

Un instrument spécial, une sorte de butteur recouvre les tubercules en partageant en deux parties l'ados formé par deux pieds du rayonneur. On donne un roulage et on laisse le tout ainsi jusqu'au moment où les pommes de terre sont prêtes à sortir de terre ; à cette époque, on donne un hersage dans le sens des lignes avec beaucoup de précaution.

Quelquefois on emploie pour la plantation des machines

qui font à peu près l'office du rayonneur : leur but est de faire des trous en ligne et à égale distance les uns des autres. Il en est de deux systèmes : le plus employé jusqu'à ce jour est celui de la fabrique Unterilp à Düsseldorf.

Des machines plus spéciales dites planteuses ou semoirs ne sont point employées.

#### *Soins d'entretien*

Il n'y a que très peu de binages pratiqués ; les mauvaises herbes sont arrachées à la main ; les buttages remplacent jusqu'à un certain point les binages. Quand les tiges des pommes de terre ont atteint au plus une hauteur de 0<sup>m</sup> 40, c'est-à-dire dans le courant de mai, on donne un premier buttage, en juin ; on en donne un second, et plus tard, si l'on croit qu'il y a nécessité, on en donne un troisième.

Dans tous les cas, et partout, le buttage est pratiqué au moins une fois.

L'époque moyenne des dernières gelées à craindre est la mi-mai.

#### *Arrachage*

L'arrachage se fait de la fin de septembre à la mi-octobre, à l'aide d'arracheurs de différents modèles. En général, on se sert de l'instrument qui a déjà été employé pour le buttage et pour recouvrir les tubercules lors de la plantation ; cet instrument, qui est un simple buttoir, exige la force de deux bœufs et la direction d'un homme, et peut arracher un hectare de pommes de terre par jour : 12 ou 15 femmes sont nécessaires pour ramasser immédiatement les tubercules qu'il met à découvert.

Des femmes et des enfants suivent la ligne ouverte et, à l'aide d'un petit crochet de fer, y cherchent les pommes de terre, les amassent et les mettent dans des paniers qui en renferment environ 12 kil. ; pour chaque panier plein, on donne 4 pfenning ; une femme qui travaille bien peut



amasser au maximum, en un jour, cent de ces paniers de 12 kil. et gagne alors 4 marck, soit 1 fr. 25.

Le second type d'arrachage, qui est très peu employé, est formé de petites fourches fixées sur un disque qui tourne très rapidement dans le plan vertical : l'effet de ces petites fourches est de désagréger le sillon et de déposer les pommes de terre sur une même ligne droite à côté de l'instrument : on ne peut employer avec profit cet instrument que dans les terres légères.

Lorsque l'arrachage est terminé, on donne un fort hersage qui a pour effet la mise à jour des pommes de terre qui ont été oubliées, et le rapprochement des fanes qui sont alors employées soit pour couvrir quelquefois les silos, soit le plus souvent pour servir de litière. La récolte minimum pour cette année est de 50 quintaux de 50 kil. par morgen, soit par hectare 10,000 kil. Quant au maximum, il est de 90 quintaux par morgen, soit 18,000 kil. par hectare. La moyenne est de 75 quintaux, soit 15,000 kil. Les meilleures variétés, qui sont soignées d'une façon spéciale, peuvent donner un rendement maximum de 150 quintaux, soit 30,000 kil. par hectare.

### *Silos*

Un fois arrachés, les tubercules sont immédiatement amassés et conduits au silo ; on évite de les laisser sur le sol dans la crainte de la gelée, du vol et du soleil. Les silos sont toujours attenants aux usines ou aux habitations. Ils sont faits en ados ; les pommes de terre sont placées sur une largeur de 3 mètres et sur une hauteur de 4 mètre ; elles sont d'abord recouvertes de 15 centimètres de paille de seigle pressée, puis d'un peu de terre : lorsque les gelées deviennent fortes, on y ajoute une couche de 50 à 70 centimètres de terre.

### *Vente*

Certains agriculteurs des environs immédiats de Breslau vendent, pour la consommation des habitants, des pommes

de terre de choix au prix de 2 marcks les 50 kil., soit 5 francs les 100 kil.

Quant aux tubercules employés en féculerie ou en distillerie, ils sont achetés par les industriels, à un prix qui varie avec la quantité de fécule.

Les distillateurs et les féculiers achètent au prix de 8 à 9 pfennings pour 1 p. 0/0 de fécule théorique : par exemple, pour 100 kil. de pommes de terre à 20 p. 0/0 de fécule, ils donnent de 1 mark 60 à 1 marc 80 (2 fr. 25).

### *Ouvriers*

Les valets de ferme sont logés à la ferme et ils reçoivent 50 pfennings (0 fr. 65) par jour. Ils reçoivent en plus du charbon, du bois, des pommes de terre, du sel et environ un are de terrain. D'autres ouvriers sont logés avec leur famille, mais dans des bâtiments spéciaux ; ils reçoivent 40 ares de terrain et un salaire en été de 1 fr. 25 par jour de travail pour les hommes, et 0 fr. 75 pour les femmes ; ils achètent leur nourriture. En été, ils peuvent travailler à la tâche ; alors, et dans quelques cas, un bon ouvrier aidé de sa femme peut gagner 3 marcs, soit 3 fr. 75 par jour. Aux environs de Breslau, on loue des prisonniers qui reçoivent un salaire de 80 pfennings (1 fr.) chacun : on ne peut en prendre moins de vingt à la fois : leur salaire équivaut à celui des femmes. Par jour, le temps de travail est en été de cinq heures à onze heures du matin, de deux heures à sept heures du soir ; en hiver, du lever au coucher du soleil. La nourriture des ouvriers est toujours de médiocre qualité, si on la compare à celle de beaucoup d'ouvriers français. Elle se compose en général comme il suit : 1<sup>o</sup> matin : pommes de terre cuites froides et café avec un peu de lait ; 2<sup>o</sup> midi : pommes de terre, pain et saindoux, café, et le dimanche un peu de choucroute ; 3<sup>o</sup> soir : pommes de terre, saucisson (peu), boulettes de pommes de terre râpées ou de farine ; en été, salade de laitue ou de concombres.

La boisson ordinaire est l'alcool de pommes de terre ou de grains étendu d'eau.

Cette nourriture est encore riche comparativement à la suivante que nous avons vue en note dans le rapport de M. le Consul des Etats-Unis à Breslau (août 1886).

Un jeune ouvrier employé à l'agriculture et ne recevant gratuitement aucune nourriture, une femme et cinq enfants au dessous de 12 ans consomment par semaine les matières suivantes : (les mesures et les monnaies sont américaines).

Journellement 5 livres de pain, 3 gr. 3 de beurre ; 2 quarts de lait, soit 5 1/2 cents ; café et chicorée ; 1 cent : ensemble 6 1/2 cents ou par semaine . . . . .	45 cents
Le lundi 1 1/2 livre de pois et 1/4 de livre de porc . . . . .	6 —
Le mardi 1 1/2 livre de haricots blancs, 1/4 livre de porc. . . . .	8 1/2
Le mercredi 1 livre de porc. . . . .	7 3/4
Le jeudi 2 livres de pois. . . . .	5 —
Le vendredi 1 1/4 livre du gruau d'avoine, 1/2 livre de bœuf maigre. . . . .	9 —
Le samedi 4 quarts de pommes de terre, 2 1/2 harengs . . . . .	7 —
Le dimanche 5 quarts de pommes de terre, 1/2 livre farine de blé, et 1/4 livre de porc . . . . .	21 1/4
	<hr/> 109 1/2

Soit 1 dollar 095 ou 4<sup>f</sup> 92 par semaine, ou, par an, 256<sup>f</sup> 50.

Par suite de l'alimentation des ouvriers, on peut les employer à très bon compte en agriculture et obtenir alors des produits à un bien meilleur marché qu'en France, où la main-d'œuvre ne peut se trouver qu'à un prix de beaucoup supérieur.

#### *Loyer*

Le loyer des terrains est excessivement variable : le minimum est de 30 marcs, 37 fr. 50, et le maximum 90 marcs, 112 fr. 50 à l'hectare.

Le domaine d'Oswitz, qui appartient à la ville de Breslau, est loué au prix de 110 marcs, 127 fr. 50 par hectare. Les égouts de la ville y sont envoyés par des canaux spéciaux et pour cet engrais le fermier ne donne point d'autre rétribution. On n'y fait que très peu de culture maraîchère, les produits de cette culture n'ayant pas de débouchés assurés : la consommation des légumes ordinaires, sauf les pommes de terre, a très peu d'importance en Allemagne.

### *Industries*

Le principe de la distillerie appliqué ici est le même que celui qui a été décrit plus haut au chapitre II.

La pulpe d'alcool (Schlempe) est en général donnée au bétail dans les proportions suivantes :

Pour un bœuf, de 70 à 90 litres par jour.

Pour une vache, de 40 à 50 —

Pour un mouton, de 3 à 4 —

Le jeune bétail n'en reçoit pas, parce que, d'après l'avis des cultivateurs, ces pulpes ne forment pas une nourriture suffisamment saine.

Les distilleries travaillent les pommes de terre depuis le commencement de septembre jusqu'en juin.

Les eaux des féculeries sont employées pour l'irrigation des prairies ; mais ces prairies appartiennent toujours aux propriétaires des usines, car souvent les voisins se plaignent de l'entrée de ces eaux sur leur propriété, quand bien même ces dernières acquerraient une plus value pour l'irrigation. (M. le professeur docteur Holdefleiss).

Les pulpes ont une valeur médiocre et ne s'emploient que cuites pour servir à l'alimentation du bétail.

## IV

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

D'après ce qui précède, on reconnaît que pour la pomme de terre les méthodes de culture, différentes avec les trois

pays cités, aboutissent aux mêmes résultats, c'est-à-dire donnent la pomme de terre à un prix assez faible à nos yeux. (2 fr. 40 les 100 kil.) Pourquoi ? La réponse est simple. Les rendements moyens (14,000 à 15,000 kil.) sont supérieurs à la moyenne de ceux qui sont obtenus dans les Vosges. Les ouvriers se nourrissent de peu, ou d'aliments peu coûteux, et n'exigent pas pour leurs travaux un salaire aussi élevé qu'en France.

Les grands domaines sont très nombreux ; la petite culture, lorsqu'elle existe, a une très faible importance. Les instruments perfectionnés peuvent donc être employés facilement, par suite de l'agglomération des surfaces. Les terrains situés à plat sont seuls cultivés. Les rares petits coteaux existants sont couverts de forêts. La base de la composition du sol est partout un sable très fin, sans gros cailloux, ni pierrailles ; les labours à une profondeur de 0<sup>m</sup> 30 à 0<sup>m</sup> 40 peuvent donc s'effectuer très facilement. Par la raison qu'il est sableux, le sol convient spécialement à la bonne culture de la pomme de terre. Donc tout est réuni pour que la culture de cette plante puisse encore aujourd'hui en Groningue, en Saxe et en Silésie donner un meilleur résultat économique qu'en France.

---

#### **Observations sur les considérations de M. Luc.**

Les rendements moyens des pays parcourus ne sont pas supérieurs à ceux des Vosges : la récolte moyenne de cette année a été de 15 resaux le jour pour les Jeuxey, de 20 pour les rouges américaines, soit 150 à 200 hectolitres à l'hectare, et l'année a été mauvaise, chez nous, tandis qu'elle est considérée comme ordinaire en Allemagne ; le rendement en poids est de 10,000 à 15,000 kil. à l'hectare. En année ordinaire, c'est de 15,000 à 20,000 kil. que s'élève la récolte. Si on défalque la semence, soit 1500 kil. environ à 15,000 kil.

il reste 13,500 kil. Les frais, labour et culture sont de 250 fr. à l'hectare (non compris le fumier) les 400 kil. ressortent à 4 fr. 85. Le prix doit être doublé en y ajoutant le prix de l'engrais, soit 3 fr. 70. Il reste encore à tenir compte de la valeur locative et du bénéfice que doit avoir le cultivateur pour vivre.

L'avantage des Allemands n'est donc que dans le bas prix de la main-d'œuvre, et la facilité de se la procurer.

---



LE GÉNÉRAL HUMBERT EN IRLANDE

---

# ÉVÈNEMENTS DE KILLALA

PENDANT L'INVASION FRANÇAISE

en 1798

Par UN TÉMOIN OCULAIRE

---

*Traduit de l'anglais*

Par L. JOUVE

---

## PRÉFACE

L'invasion de l'Irlande, par le général Humbert, à la tête d'un millier d'hommes, est un des épisodes les plus curieux et les moins connus de l'histoire militaire de la France pendant la Révolution. Elle se trouve malheureusement comme perdue sous l'immense accumulation des faits merveilleux de guerre de cette époque féconde et glorieuse.

Il n'a pas dépendu du chef qui commandait cette poignée de soldats de marquer d'un plus vif éclat cet assaut direct fait à la puissance britannique. Humbert, qui fit trembler Georges III sur son trône, n'amenait avec lui qu'une avant-garde. S'il eût été rejoint à temps par le corps du général Hardy, qui devait suivre immédiatement avec trois mille



hommes, l'Irlande était enlevée au Royaume-Uni, et les conséquences d'un pareil événement ne pouvaient être que la soumission du cabinet de Londres aux conditions de paix imposées par la République française.

Une sorte de fatalité fit échouer cette expédition, mal soutenue par le Directoire, comme deux ans auparavant avait échoué celle de Hoche, autrement forte et plus habilement combinée. Celle-ci avait eu contre elle les fureurs inéluctables des éléments et l'impéritie et la faiblesse de quelques chefs ; celle-là ne dut son insuccès qu'à la politique mesquine et au manque de foi de ceux qui l'ordonnèrent.

Le livre dont nous donnons la traduction, livre inconnu en France, et fort rare en Irlande même, où il a été écrit et imprimé en 1800 (1), n'a pas pour objet de faire connaître les détails de l'invasion d'Humbert, car l'auteur ne la suit pas dans ses péripéties. C'est un témoin oculaire, un évêque anglican, retenu prisonnier par les Français, qui nous raconte simplement ce qu'il a vu dans sa petite localité, les faits auxquels il a été mêlé et ses impressions journalières. N'ayant pas suivi l'expédition dans sa marche, il nous la présente, du moins sans le vouloir assurément, dans sa plus haute moralité politique et philosophique, malgré ses préjugés d'Anglais et d'évêque protestant. Il n'écrit guère que ce qu'il a vu, et néanmoins, son livre nous semble un véritable acte d'accusation contre l'ignorance aveugle d'un peuple durement opprimé et contre l'égoïsme froidement cruel d'un conquérant inique et brutal.

(1) En voici le titre exact : *Récit de ce qui s'est passé à Killala, dans le comté de Mayo et les parties adjacentes, durant l'invasion française, dans l'été de 1798. Par un témoin oculaire. Dublin, 1800.* Ce volume in-8°, de 182 pages, a été écrit par le docteur en théologie Stock, évêque protestant du diocèse. Dans l'*Histoire de la Rébellion de 1798*, publiée par MAXWELL en 1871, on trouve le *Journal*, inédit jusqu'alors, que l'évêque écrivait chaque jour sous le coup des événements et qui lui servit sans doute d'aide-mémoire pour publier son *Récit* ; il n'y a rien de bien important à y relever, et du reste il est incomplet.

Pour donner au lecteur la facilité de suivre le récit de l'écrivain anglais, de pénétrer dans les causes de l'expédition et de comprendre, dans le déroulement de ses souvenirs, tous les sentiments extrêmes qui l'agitaient, il nous semble nécessaire de tracer un tableau de l'Irlande, profondément révolutionnaire à cette époque, un résumé fidèle de la politique du gouvernement français à l'égard de ce pays, et enfin de mettre sous les yeux une brève notice de l'invasion du général Humbert.

L'Irlande, conquise par les Anglais, mais non domptée, présente depuis plusieurs siècles un phénomène qui frappe, qui émeut et attriste tous ceux qui pensent. Son état social, religieux et politique, loin d'avoir fait de cette malheureuse contrée l'*île sœur* de l'Angleterre, semble encore aujourd'hui incompatible avec une union sincère, et l'Angleterre, qui souffre de cette plaie au flanc, qu'elle s'est faite elle-même, cherche toujours avec une sorte de terreur le remède qui doit la fermer et la guérir.

Cette longue lutte entre la victime et le bourreau est, pour l'historien et le philosophe, un sujet d'études qui n'est pas encore près de disparaître. En vain les Anglais ont-ils voulu tenter d'amoindrir la sympathie du monde entier pour l'Irlande ; en vain accablent-ils de leurs méprisantes railleries un peuple misérable qu'ils ont tenu systématiquement dans un triste état d'infériorité ; en vain ont-ils fatigué l'Europe de la dureté de leur égoïsme et de leur impuissance contre la ténacité des Irlandais, rien ne peut tromper les autres nations sur les rapports des anciens conquérants et d'un peuple dépouillé par eux, toujours à l'état latent de révolte.

Les protestants, qui ne formaient pas le dixième de la population, étaient en possession de tout le gouvernement et des cinq sixièmes de la propriété territoriale de l'Irlande. En 1789, ils avaient, entre les mains, l'Eglise, la loi, les revenus, l'armée, la magistrature, les corporations, en un mot, la domination entière de ce royaume.

Aussi, au siècle dernier, dans les embarras de ses guerres européennes, cette situation était-elle devenue pour l'Angleterre le côté faible par où elle pouvait être attaquée, si ses ennemis en avaient eu la vive intelligence, et s'ils eussent montré la persévérance nécessaire. La France l'avait parfaitement senti, et sous Louis XV (1) on avait déjà eu la pensée de jeter en Irlande un corps d'armée ; mais il n'y eut pas de ministre assez hardi pour poursuivre cette idée. La Révolution française pouvait seule la reprendre, et elle fut sur le point d'arracher l'Irlande à l'Angleterre.

L'Irlande avait salué avec une joie démonstrative la séparation des Etats-Unis de leur métropole et la Révolution de 1789, qui avait délivré la France du joug de longs siècles tyranniques et montré au monde la *Déclaration des droits de l'homme*. Et ce n'était pas sans motifs. Conquis avec une odieuse brutalité, dépouillés de leurs terres et de tout droit, persécutés comme catholiques par des protestants sans tolérance, traqués comme des bêtes fauves, les Irlandais avaient été jusqu'en 1778 soumis à une législation vraiment impitoyable. Nul droit à la religion, à l'éducation, à la propriété. Toutes ces violences n'avaient qu'un but, c'est qu'il n'y eût plus de catholiques en Irlande et qu'il fallait en faire un pays protestant.

Ne pouvant ni résister, ni lutter ouvertement, ils vengeaient les crimes commis par une loi inique, en faisant prononcer, au sein des sociétés secrètes, contre les protestants, des sentences de mort qu'on exécutait la nuit avec le même sentiment impitoyable. Une redevance exorbitante exigée des fermiers, le paiement de la dime, une condamnation prononcée par un magistrat, un témoignage à charge étaient autant de motifs d'arrêts de mort. Plus de sécurité ; partout la terreur ; et la justice impossible.

(1) Les tentatives de Louis XV n'avaient pour objet que la restauration des Stuarts. Sous Louis XVI il n'y eut que des projets sans suite.

Nous ne citerons ici que pour mémoire le parlement irlandais, composé uniquement de protestants, qui était dans un état de sujétion absolue ; quand une question se posait entre l'Irlande et l'Angleterre, il obéissait passivement aux ordres du cabinet de Londres, qui en avait gagné tous les membres à prix d'argent.

C'est dans cette situation que la guerre d'Amérique éleva les espérances de l'Irlande. Dans la crainte de se voir arracher et de perdre ce fleuron de sa couronne, le gouvernement anglais se hâta de faire quelques concessions par un premier relâchement du terrible « *Code pénal* » (nom officiel du code de persécution) et fut obligé de distribuer des armes aux volontaires irlandais pour la défense du pays menacé.

Un congrès des délégués des volontaires, réuni pour obtenir une réforme parlementaire et l'égalité de droits pour les catholiques, échoua faute d'entente. Mais l'explosion de la Révolution française vint donner une impulsion irrésistible aux espérances des Irlandais, qui conçurent dès lors la pensée de secouer le joug de l'Angleterre. Les patriotes les plus déterminés, catholiques et *dissidents* ou presbytériens formèrent sous le nom d'*Irlandais-Unis* (4) une association générale qui surpassait en vigueur et en efforts ce qui avait été fait. Le rôle qu'elle a joué en Irlande a été immense ; elle eût pu être un des instruments de l'indépendance complète du pays.

Les soulèvements pacifiques qui sortirent de là, obligèrent les Anglais à ajouter de nouveaux adoucissements au « *Code pénal* ». Ainsi les catholiques purent voter pour les membres du Parlement, être admis au barreau et arriver dans l'armée de terre jusqu'aux grades supérieurs exclusivement. On abolit l'absurde interdiction de mariages entre catholiques et protestants et les restrictions apportées à l'éducation natio-

(4) Theobald Wolf Tone en fut le principal fondateur. Le but secret était de renverser la tyrannie, d'assurer l'indépendance de l'Irlande et de fonder une république sur les principes de la liberté et de l'égalité.

nale (1792-1793) (1). Néanmoins le gouvernement anglais ne considérait pas sans crainte l'état des esprits en Irlande ; mais ses mesures contre l'extension des *Irlandais-Unis* ne firent que mettre le comble à l'irritation générale, surtout après l'arrestation et la condamnation des plus ardents patriotes.

Outre l'association des *Irlandais-Unis*, composée de membres de divers cultes, les catholiques en formèrent une autre assez indéterminée sous le nom de *defenders* (2). Les protestants composèrent à leur tour une contrefaction qui prit le nom d'*Orangistes* (1795), en souvenir des services rendus à la cause protestante par Guillaume d'Orange. Ce parti devint l'ennemi acharné des catholiques et fut même, par ses prétentions, un embarras pour le gouvernement anglais. C'est dans le nord qu'il domina particulièrement.

Tel était l'état de l'Irlande en 1796, qu'une lutte à main armée devenait inévitable.

Le gouvernement français de son côté observait la situation dans les Iles Britanniques. Un nombre considérable d'Irlandais, qui avaient cherché en France un refuge contre l'oppression, affirmaient qu'une aide effective donnée à leur pays assurerait la paix avec l'Angleterre.

Déjà, après l'écrasement des émigrés à Quiberon, le Directoire, Carnot surtout, avait songé à reporter sur les côtes de la Grande-Bretagne une guerre semblable à celle que les Anglais venaient de soutenir chez les chouans. Sur l'ordre de

(1) C'est grâce à l'abrogation de la loi qui interdisait l'accès du barreau aux Irlandais catholiques que le grand agitateur O'Connell put être reçu avocat en 1798.

(2) Ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques que les paysans irlandais se sont faits *defenders*, mais parce qu'ils sont pauvres, misérables et opprimés. La distinction de religion n'est absolument qu'accidentelle. Au contraire, les prêtres ont employé tous leurs efforts pour prévenir le *dérisme*. A cette époque, le clergé catholique avait perdu presque toute son influence sur le peuple.

Carnot, Hoche, qui commandait toutes les forces républicaines de la Bretagne, avait formé deux légions où entraient 4200 forçats et allait les lancer sur le Cornouailles avec mission d'arracher aux pontons les prisonniers français et de favoriser une *chouannerie* impitoyable parmi les paysans et les gens du peuple.

Mais le Directoire conçut un projet plus digne de lui et de sa propre défense. Sur les rapports des exilés et des commissaires secrets envoyés par le comité des Irlandais-Unis, il comprit que l'affranchissement de l'Irlande par une armée française, assez puissante pour tenir tête aux forces réunies de l'Angleterre, était le seul moyen de l'obliger définitivement à mettre bas les armes. Il envoya aussitôt à Hoche l'ordre d'arrêter les opérations commencées et de préparer une expédition pour l'Irlande (19 juin 1796).

Ce fut avec une joie patriotique que Hoche se mit à l'œuvre ; mais il rencontra dans l'administration de la marine tant d'obstacles, sinon de mauvais-vouloir, il subit tant de délais, que, malgré les lettres pressantes du ministre de la marine au commandant des forces navales, on était arrivé au mois de décembre sans que la flotte fût prêtée et que, le 8 de ce mois, Hoche écrivait au ministre de la guerre qu'il renonçait à son expédition. Mais le 14, il s'embarquait enfin avec 14,750 hommes. (1)

Pendant qu'une tempête épouvantable entraînait Hoche

(1) Hoche au ministre de la guerre (8 décembre 1796),

« Après bien des travaux, je me vois contraint de renoncer à mon entreprise ; notre détestable marine ne peut et ne veut rien faire. J'offre au gouvernement les 16,000 hommes que j'ai réservés pour l'expédition. Attendre plus longtemps serait les exposer à les voir périr de faim et de misère. Obtenez, je vous en supplie, que je ne les quitte pas ; je les conduirai où l'on voudra en qualité de général divisionnaire, et quel que soit l'homme sous lequel on me place, soyez convaincu que je remplirai mon devoir ».

Le même au même (13 décembre 1796).

« Lorsque vous recevrez cette lettre, citoyen ministre, nous serons en pleine mer. Demain nous appareillons et nous partons après bien des contrariétés

avec la plus grande partie de sa flotte loin des côtes de l'Irlande, l'autre partie arrivait au lieu du rendez-vous dans la baie de Bantry avec le contre-amiral Bouvet et Grouchy, commandant en second de l'armée de débarquement. Après deux ou trois jours d'attente, comme Hoche n'apparaissait pas, Bouvet, disant sa division menacée par l'ouragan qui n'avait cessé de sévir, donna l'ordre du retour à Brest. En cette circonstance, Grouchy manqua de décision (1), car il eût pu empêcher ce départ fatal ; mais il s'appuyait sur la résolution prise par un conseil de guerre. Deux jours après, Hoche arrive à Bantry ; n'y trouvant pas son armée, il rentre en France, furieux de tant d'efforts perdus. (2)

Envoyé à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, Hoche fut encore occupé néanmoins d'une nouvelle expédition en Irlande, dont il remit ensuite le soin à l'amiral hollandais Dændel. Sa mort presque subite fut une perte irréparable pour la cause irlandaise (21 septembre 1797).

Bonaparte, qui était sans emploi depuis le traité de Campo-Formio, fut alors appelé par le Directoire pour commander une armée contre l'Angleterre, Mais l'ambitieux général, trouvant cette expédition au-dessous de ses visées de gloire et de grandeur, dirigea les vues du gouvernement français vers l'Égypte et l'engagea à ne regarder une tentative d'invasion en Irlande que comme un moyen de masquer de plus

de tout genre. J'emmène 14,750 hommes. Fasse le ciel que nous puissions contribuer à ramener la paix au sein de la République ! »

Le général HUMBERT faisait partie de l'expédition. Il était à la tête de la *Légion dite des Francs*, forte de 2,000 hommes et destinée à servir d'avant-garde.

(1) Il y a une chose que je ne me pardonnerai jamais, dit-il à WOLF-TONE, c'est de n'avoir pas pris Bouvet par le collet pour le jeter par dessus bord, quand il voulut opposer une difficulté au débarquement. » (Mém. de WOLF-TONE, tome III, p 506).

(2) Le contre-amiral Bouvet fut destitué de son commandement et de son grade.

vastes projets. « Que demandez-vous de plus à l'Irlande, disait-il ? Vous voyez que ses mouvements opèrent une puissante diversion ». (1)

Le Directoire, qui tenait le jeune général en suspicion, profita de l'occasion pour l'éloigner de France. On organisa donc ostensiblement, à grand bruit, une armée dite d'Angleterre (2), tandis qu'on gardait le silence le plus absolu sur le mouvement des forces considérables qu'on faisait passer à Toulon, à la grande inquiétude des Anglais. C'est le 20 mai 1798 que l'armée de Bonaparte partit pour l'Égypte, et l'affaire de l'Irlande ne fut dès lors regardée que comme une démonstration et une diversion.

Le gouvernement anglais, qui redoutait une aide effective prêtée aux Irlandais par la France et connaissait assurément l'état présent de nos forces, ne voulut pas attendre le moment de l'apparition d'une nouvelle armée en Irlande ; il eut cet art infirmal de pousser prématurément le peuple irlandais à une insurrection ou à des insurrections partielles pour les écraser plus facilement. Celle du comté de Wiclow fut la plus terrible et la plus dramatique par les espérances enflammées et l'énergique désespoir des rebelles d'une part, de l'autre par la froide férocité des troupes anglaises et de leurs chefs. Elles étaient à peine étouffées, noyées dans le sang que le gouvernement français songeait seulement à tracer un plan d'invasion qui, dans sa pensée assurément, ne devait aboutir qu'à inquiéter l'Angleterre et à l'occuper chez elle et sur ses côtes.

(1) Mémoires de WOLF TONE, tome II p. 514.

(2) Grouchy fut un des premiers généraux désignés pour en faire partie. Croyant à la reprise sérieuse des projets de Hoche, ou même à un débarquement sur les côtes d'Angleterre, il ressentit une joie des plus vives d'échanger son commandement territorial pour une division active, qu'il croyait prête à entrer en campagne. Mais il ne tarda pas à perdre les illusions qu'il avait pu concevoir sur la mission de l'armée d'Angleterre. La grande expédition dirigée en Orient, la très insignifiante qu'on destinait à l'Irlande lui ouvrirent les yeux. (Mémoires de Grouchy, t. 1, p. 422-425).



C'est ici, dans l'expédition qui porte son nom, que commence le rôle d'Humbert. Et d'abord répétons qu'il n'était pas à la tête d'une expédition ; il n'était chargé que de conduire une avant-garde en Irlande. Le brave et habile général Hardy (1) devait suivre immédiatement avec un corps de trois mille hommes ; Chérin commandait le gros de l'armée, environ dix mille hommes qu'on tenait en réserve. En même temps, on préparait en Hollande un autre petit corps qui devait débarquer vers les mêmes points d'atterrage que ceux d'Humbert. Telle était la situation au mois de juillet 1798.

Cependant le ministère paraissait divisé. Pendant que Bruix, ministre de la marine, patriote un peu enthousiaste, pressait les généraux de l'armée d'Angleterre, les ordonnateurs, les commissaires de la marine et les commandants des armes, Schérer, ministre de la guerre, dévoué secrètement à Bonaparte, semblait mettre partout des entraves ou des atermoiements (2). Mais l'activité de Bruix et celle d'Humbert triomphèrent du mauvais vouloir ou de l'impéritie de l'administration de la marine (3), et le 6 août,

(1) Son petit-fils est un officier très distingué de notre jeune armée.

(2) Chérin écrivait au ministre de la marine, le 27 juillet : « On m'abreuve de dégoûts pour lasser ma constance ; vous m'aidez à en triompher »... (Et en parlant de Schérer, « Quelle ironie ! C'est ainsi qu'il a agi sur tout le reste avec moi. Tout est prêt : rien n'est prêt. Tout ce que vous demandez sera accordé ; on refuse sans cesse ». — Le lendemain il écrit encore : « Le ministre Schérer persévère, je ne sais pourquoi, à donner publiquement à l'expédition la plus importante par ses résultats le caractère d'une expédition de *flibustiers* et d'*enfants perdus*..... »

(3) Bruix, ministre de la marine au général Humbert 30 juillet. « Le gouvernement me charge de vous transmettre l'ordre de partir sans délai, si le moment est favorable, sans attendre que ce soit. Il est en effet important que les braves généraux qui ont affermi la liberté en France, paraissent bientôt en Irlande, pour la faire triompher. Vous êtes appelé par la confiance du Directoire à ce grand œuvre et vous réussirez, j'en suis sûr, parce que je connais votre audace et votre talent. Partez donc bien vite, mon cher général, je n'ai besoin que de savoir votre arrivée là bas pour être assuré que les Anglais en seront chassés. Mes vœux vous accompagnent et l'estime de tous les amis de la liberté vous attend. »

Humbert muni des instructions les plus précises, emmenait, sur trois frégates commandées par Savary, les 1036 hommes qui composaient son avant-garde.

On voit combien se trompent ceux qui ont fait à Humbert un reproche de son ardeur ; il aurait, dit-on, tout compromis par la précipitation mise à son départ. Les élans de son patriotisme n'ont ni entravé ni compromis la volonté du gouvernement ; c'est celui-ci qui, par incurie, par système, ou par manque de foi, est coupable de l'insuccès final de l'expédition commencée par le général Humbert.

Hardy, qu'il avait vu à Brest et dont il avait obtenu la promesse de le suivre au bout de quelques jours, rencontrait comme Hoche, comme Humbert, des obstacles sans cesse renouvelés et se désespérait devant ses vaisseaux de ne pouvoir appareiller. Quand il apparut sur les côtes d'Irlande, il n'était plus temps ; l'armée d'Humbert avait capitulé depuis un mois passé. (1)

(1) Puisque j'anticipe sur les événements, qu'on me permette encore cette note qui sera la complète justification des généraux Humbert et Hardy. A la nouvelle de la défaite de l'amiral Bompard, qui conduisait la troupe de celui-ci sur une escadre composée de huit bâtiments, le ministre de la guerre, le fameux Schérer, complice de Bonaparte, osait écrire ceci :

« Ce qu'il y a de plus affligeant dans cette affaire malheureuse, c'est que Bompard devait partir en même temps qu'Humbert ; que les ordres étaient donnés, que les fonds étaient faits, que toutes les mesures étaient prises, mais que l'arrivée des fonds n'ayant pas encore été effectuée le....., quoi- qu'elle dût l'être le....., Bompard ne put partir. (Les dates sont en blanc.)

« Si néanmoins la remise des fonds qui lui étaient destinés l'eût mis à même d'accompagner Humbert, il fût incontestablement arrivé à destination, puisqu'Humbert a fait sa route et a débarqué sans obstacles. Leurs forces réunies étaient plus que suffisantes pour consommer le projet, et l'Irlande serait aujourd'hui détachée de l'Angleterre.

« Au reste, il en est des républiques comme des autres états. Un revers y redouble l'énergie. C'est là sans doute l'effet que produira le malheur de Bompard. »

On voit que Schérer a la consolation facile. Or voici en substance ce que lui écrivait le ministre de la marine, le 3 septembre, cinq jours avant la défaite d'Humbert :

Le 22 août, Humbert débarquait à la pointe de Kilcummin, au nord de Killala, et s'emparait après une faible résistance de cette petite ville de pêcheurs et de négociants. Le docteur Stock entre sur cet événement dans des détails qui offrent un vif intérêt. Quatre jours après, le général français était maître de Ballina, une ville plus importante qui était pour lui la clef même du pays, et le surlendemain, il remportait, avec huit cents de ses soldats et un millier d'Irlandais mal disciplinés, une victoire éclatante sur une armée de six mille hommes commandée par cinq généraux, et à la suite de laquelle il s'empara de Castlebar, la capitale du comté de Mayo, où il fixa son séjour, attendant l'effet des promesses du Directoire, sans négliger les intérêts du moment.

Ici notre historien, le Dr Stock, n'ayant plus sous les yeux le général français, n'en parlera plus que par ouï-dire. Prisonnier dans Killala, au milieu de deux à trois cents français et d'une multitude de rebelles armés, interprète des officiers qui y commandent, il nous intéressera vivement par le récit des faits dont il sera témoin et par les agitations que le contre-coup des événements ultérieurs y causeront.

Les neuf jours que le général Humbert resta à Castlebar sans marcher en avant, lui ont été reprochés comme un acte de coupable inertie par quelques-uns de ses officiers, par les Irlandais impatients de la délivrance et par leurs historiens qu'ont suivis en cela des écrivains français. Si on eût réfléchi, si on eût connu la situation exacte, on se serait assuré que, dans une telle conjoncture, Humbert agit avec intelligence.

« Il se plaint que Hardy soit dans l'impossibilité de faire le prêt des troupes de l'armée expéditionnaire : il a donné un a-compte, mais le payeur ne sait pas même où puiser de quoi solder quinze jours à ladite armée.

« La trésorerie avait été prévenue dès le 2 thermidor (20 juillet) que les troupes devaient recevoir au moment de l'embarquement trois mois de solde à titre d'avance. Il espère qu'on s'empressera d'alimenter les caisses du payeur ; une plus longue détresse serait préjudiciable. »

Ici il ne sera pas oiseux d'insister quelque peu contre des accusations sans fondement réel, trop légèrement accueillies.

« Vous dirigerez votre marche, lui écrit le Directoire dans ses instructions, et l'emploi de vos troupes, avec la plus grande prudence, jusqu'à ce que vous ayez rallié le général Hardy ou un parti d'Irlandais assez considérable pour tenter des opérations importantes. »

N'eût-il pas reçu de telles instructions, il lui eût été impossible d'agir autrement. Malgré la déroute complète du général Lake devant la capitale du Mayo, malgré cette fuite précipitée de sa nombreuse cavalerie, fuite qui est connue sous le nom de *Courses de Castlebar*, il ne pouvait en effet s'engager dans l'intérieur du pays sans être sûr d'y rencontrer un corps de rebelles en armes prêt à le soutenir, et de se sentir appuyé par un autre corps de débarquement. Or, nul secours n'arrivait de France, et l'Irlande, dont le cœur était avec nous, semblait inerte. L'Irlandais Plunket, qui avait promis une armée pour la rébellion, trahissait et se rendait au vice-roi. Du reste, la petite troupe d'Humbert était déjà diminuée d'une centaine d'hommes tués ou mis hors de combat, et il lui en fallait laisser encore à Killala pour garder ses munitions et garantir ses derrières. Enfin il ne pouvait s'appuyer efficacement sur le millier de paysans qu'il avait armés à la hâte et qui savaient à peine manier un fusil.

En attendant, il organisait, au nom de la *République irlandaise*, un pouvoir administratif pour la province de Connaught et en donnait la présidence au citoyen John Moore (4) qu'il avait emmené de France. L'ordre était aussi d'une nécessité impérieuse au milieu d'une foule de paysans que la victoire avait fait affluer. Pour la contenir et la satisfaire, il tenta de l'organiser en une armée disciplinée. Mais il écoutait

(4) Ce patriote, après vingt jours de pouvoir, ayant été pris à Castlebar quand les Anglais y rentrèrent, fut condamné à mort comme rebelle et pendu à l'instant.

toujours du côté de la France et il s'étonnait fort de ne pas recevoir de nouvelles de la flotte qui avait dû partir de Brest presque en même temps que lui ; aussi n'était-il pas sans inquiétude.

Le gouvernement anglais, de son côté, ne restait pas inactif. Profitant du répit qui lui était donné, il rassemblait lentement des troupes plus solides que les premières sous le commandement du vice-roi de l'Irlande, le lord Cornwallis, leur meilleur, leur plus habile général. (1)

Humbert connaissait ses mouvements et sa marche sur Castlebar. Pour l'y attirer avec toutes ses forces, il feignit de s'y retrancher en faisant commencer des travaux de circonvallation. Il avait conçu avec Sarrazin, son adjudant-général, un projet héroïque, en employant la ruse qui lui avait réussi pour attaquer Castlebar. Au lieu de marcher directement de Ballina sur cette dernière ville par la route ordinaire où il était attendu et aurait été infailliblement arrêté, il avait fait faire à ses troupes, dans une marche forcée de nuit, par des chemins presque impraticables de montagnes, un détour considérable où il était sûr de ne pas rencontrer de résistance et qui le menait à l'improviste sur Castlebar même.

Ici le plan était plus étendu. Il allait se diriger vers le nord-est de l'Irlande, comme s'il eût voulu s'enfermer à Sligo, où il eût été pris comme dans une souricière, ou se jeter plus loin encore dans les montagnes du Donegal. Cette feinte masquait un vaste mouvement tournant qui lui aurait permis de laisser sur ses derrières l'armée de Cornwallis, forte de vingt-cinq mille hommes, et d'atteindre en peu de jours, par une route où fomentait l'insurrection, la ville de Dublin même, qui l'eût accueilli avec enthousiasme.

Cette conception gigantesque fut approuvée dans un conseil de guerre tenu à Castlebar, et le 4 septembre, dès le

(1) C'est ce même CORNWALLIS que LAFAYETTE, dans la guerre des Etats-Unis, contraignit de mettre bas les armes devant Yorktown, en 1781.

grand matin, la petite armée se mettait en marche. Après avoir été rejointe par la garnison de Killala, elle était composée de 800 Français et d'à peu près autant d'Irlandais.

Le seul obstacle sérieux qu'il rencontra vers le nord fut à Collooney où, arrivé le 5 vers onze heures du matin, après une marche de vingt-quatre heures, il eut à culbuter un corps de 600 hommes venu de Sligo pour l'arrêter. La victoire qu'Humbert remporta avec son corps de réserve fut fatale à son expédition, car elle lui fit perdre une partie de l'avance qu'il avait sur les troupes du général Cornwallis.

C'est en feignant de reprendre la route du Nord qu'il se tourna brusquement, à Drummahaire, vers celle de Dublin, qui longe le lac Allen, d'où sort le Shannon à Ballintra. Arrivé dans cette dernière ville, il ne subit qu'un léger arrêt pour repousser des troupes anglaises qui barraient le pont. Il apprend en même temps que Granard est au pouvoir des insurgés, et il décide que ce jour là même (1), le 7, on irait à leur secours et qu'on serait à Dublin deux jours après. Malgré la fatigue et le découragement de sa troupe, harcelée de tout côté par les Anglais et mourante de faim, on était à Cloone à six heures du soir, et on s'y reposait un instant, quand Humbert reçut une députation de paysans des contrées voisines, qui lui apportaient la promesse de le joindre au nombre de dix mille, s'il pouvait rester jusqu'au lendemain pour favoriser leur réunion. (2)

Par malheur, Humbert, qui connaissait le prix du temps et qui savait pouvoir arriver à Granard en deux heures et demie, eut le tort de céder autant à des promesses peut-être fallacieuses qu'à l'accablement de ses troupes, où s'élevaient quelques murmures. Quand il quitta le camp le lendemain, 8 septembre, aucun auxiliaire n'était venu le joindre. D'ail-

(1) Cette insurrection, sur laquelle il avait compté, avait éclaté deux jours trop tôt. Le 6, elle était écrasée définitivement.

(2) FONTAINE. *Notice historique de la descente des Français en Irlande.*

leurs Granard était repris par les Anglais, et le général Cornwallis, que ses espions informaient d'heure en heure de la marche des Français, avait deviné la tactique d'Humbert ; il était venu lui barrer le passage avec 25,000 hommes à Ballinamuck, où, après quelques incidents héroïques et dramatiques, la petite troupe française dut déposer les armes devant l'admiration de l'ennemi.

« Soyez persuadé, écrivait Humbert au ministre de la guerre, la veille de son départ de France, que, quelque événement qui arrive, je saurai, en remplissant les devoirs de mon état, faire respecter les armées françaises par tous les moyens et dans toutes les circonstances. » Les actes n'ont pas donné un démenti à sa parole, et jamais prisonnier français n'a été accueilli par les vainqueurs avec autant d'honneur et de considération.

Ce résumé, trop succinct pour exciter tout l'intérêt que présente cette *Expédition des mille*, était nécessaire, en guise d'introduction, à notre volume anglais qui n'en a pas et entre immédiatement en matière ; il le complète suffisamment.

Il ne nous reste à dire que quelques mots sur le théâtre même des événements, la petite ville de Killala, sur le docteur Stock, évêque du diocèse, et sur son très curieux ouvrage.

En 1798, Killala était la plus importante des villes de la baronie du Trawley (comté de Mayo, province de Connaught) ; mais depuis cette époque, Ballina lui a enlevé sa supériorité. Elle avait un grand nombre de rues étroites, dont la plupart étaient composées de chaumières d'un seul étage, habitées par des pêcheurs. Ces pêcheurs formaient un corps considérable et faisaient un commerce périlleux dans des conditions florissantes bien loin assurément de celles des pêcheurs d'aujourd'hui.

Les maisons de la principale rue de la ville, qui pouvaient avoir le plus de prétention, étaient habitées par des protestants, pour qui le commerce qu'ils faisaient était une grande

source de profits, et comme ils avaient entre leurs mains presque tout le trafic, ils *ornaient fort bien leurs nids de plumes*, selon le dicton anglais. Ces protestants, qui constituaient l'aristocratie de Killala, étaient intolérants, pleins de haine contre le papisme, véritables types de leur communion, avec tous les préjugés de leurs ancêtres, descendants de la soldatesque d'Elisabeth, spoliatrice des terres du pays.

Dans ce temps de dîmes, le palais épiscopal était une des demeures les plus riches et les plus confortables du Connaught. Aussi, ce fut en 1798, pour le docteur Stock, qui tenait la férule dans une école, un véritable coup de fortune d'être nommé évêque de Killala, une bénédiction pour lui, car il avait onze enfants. *Le château*, comme on l'appelait, était bien bâti de murs solides, avec de vastes chambres, entouré de massifs épais de frênes, qui donnent une ombre délicieuse en été et l'abritent contre les vents âpres de l'hiver (1). L'évêque avait une trentaine de serviteurs, neuf chevaux dans ses écuries, quelques-uns des plus beaux, fort bien entretenus et admirablement harnachés pour la voiture épiscopale, et un cellier bien fourni.

L'état des esprits durant la période qui suivit sa nomination, avait bien causé quelque inquiétude au Très Révérend Joseph Stock, mais c'était un homme d'un jugement très fin et grand ami de la paix pour lui-même. Quant à ce qui regardait la religion, c'était un modèle de l'église anglicane du siècle dernier, plein de la haine évangélique et orthodoxe des croyances romaines, mais il croyait que les aveugles papistes renonceraient bientôt et à toujours à leurs erreurs et se tourneraient du côté de l'Eglise-Etablie. Sauf ses préventions, le docteur Stock était un homme à vues modérées et

(1) Le château est aujourd'hui un *work-house* (maison de travail forcé pour les pauvres sans ressources), depuis que le siège de l'évêché a été transféré à Ballina. J'ai pu y suivre encore les divers incidents dont parle l'auteur dans son livre.



opposé aux progrès de l'Orangisme, qui avait jeté de profondes racines dans le Connaught.

Séparée du château par une cour, s'élevait la cathédrale, bâtie environ depuis un siècle des ruines de l'ancienne cathédrale catholique. Pour achever ce tableau de la petite ville de Killala (et on verra que ces détails ne sont pas inutiles à l'intelligence des faits), ajoutons que vers le centre, sur une éminence qu'on appelle le *Steeple hill* (colline de la tour) se dressait et se dresse encore une de ces tours étroites, élancées, sans porte au niveau du sol, dont l'origine et l'usage sont inconnus aux plus érudits archéologues (1). Du pied de cette tour, on a une vue délicieuse sur toute la baie dont Killala occupe le fond à gauche, non loin de l'estuaire de la Moy, qui la remplit de vase et de sable jaune.

Quant au récit même de l'évêque, s'il ne constitue pas une œuvre littéraire d'importance, car il est quelquefois d'un style lourd comme un sermon anglican, il rachète du moins ce défaut par un intérêt historique des plus précieux. Comme tous les mémoires particuliers, le journal du docteur Stock est écrit avec sincérité, mais avec les préjugés d'un anglicanisme étroit et la passion d'un loyalisme qui sait toutefois se contenir au milieu d'un camp ennemi. C'est là toute sa politique et sa philosophie, et s'il s'en remet souvent à la Providence, il ne sait pas moins s'appuyer sur la prudence humaine.

Dans les quelques pages qu'il consacre à la petite armée française et à la peinture des chefs, il se montre observateur exact, parfois spirituel. Nulle part on ne trouvera un éloge aussi véridique du soldat républicain, dévoué, dur pour lui-même, juste, humain, sobre et soumis, sans murmure, à une discipline sévère. Ce n'est pas un hommage douteux, intéressé qu'il rend à la petite armée française victorieuse ; il en apprécie les chefs avec leurs qualités et leurs défauts ; on

(1) Elles sont nombreuses en Irlande ; celle de Killala est une des mieux conservées.

sent en lui le respect que lui inspire le soldat ennemi de son gouvernement, qui connaît les lois de l'humanité et croit à son rôle d'affranchissement des peuples. Dans cette partie de son livre, ses erreurs sont assez légères.

Malheureusement ses haines anti-papistes le rendent parfois d'une partialité révoltante à l'égard des Irlandais catholiques. Il semble oublier que sur eux pèsent plusieurs siècles de tyrannie sans exemple, que les envahisseurs, soldats sans conscience, cruels, courtisans avides, les ont tenus dans une condition inférieure à celle des animaux, presque hors la loi; sans écoles, sans temples, sans prêtres, hors de la civilisation jusqu'au premier « relâchement du Code pénal », dont nous avons parlé plus haut. Il va plus loin; il couvre de son ironie pesante la religion, la misère, la grossièreté de mœurs, certains vices même d'un peuple que l'Angleterre semble n'avoir cherché qu'à avilir. L'Irlandais est doux, honnête, laborieux, malgré de fausses apparences, mais la faim, les iniquités et la conscience de ses droits l'ont rendu farouche pour ses oppresseurs; les persécutions religieuses et politiques n'ont jamais eu pour effet que de le préparer aux revendications les plus terribles. Rien jusqu'aujourd'hui ne l'a dompté, et il ne s'apaisera que le jour où il pourra disposer librement de lui-même et de ses destinées.

Le docteur Stock avoue, avec quelque timidité toutefois, que son gouvernement aurait quelque chose à faire pour le peuple irlandais, mais il ne lui appartient pas, dit-il, de donner des conseils et de se lancer dans des considérations qui sont au-dessus de son rôle. Néanmoins, il semble se complaire à rabaisser les Irlandais; il en est bien peu qui trouvent grâce devant ses yeux; il est plus frappé de leurs défauts ou de leurs vices que de leurs qualités; ses antipathies religieuses le rendent injuste. Réservant toute sa pitié pour ses coreligionnaires, il n'a pour eux que des paroles émues et caressantes, tandis que les portraits qu'il trace de certains Irlandais sont chargés de couleurs odieuses. Le moindre pas-

teur anglican ou presbytérien, qui est venu se réfugier dans son château, lui arrache des larmes ; le prêtre catholique, au contraire, est pour lui un objet de ridicule ; il lui réserve, comme au paysan grossier, ses traits moqueurs, et il les lui décoche lourdement du haut de sa supériorité affectée d'orthodoxie anglicane.

L'esprit de charité évangélique le domine moins que la lettre des livres saints et que l'intérêt personnel. Ses goûts aristocratiques s'accordent avec des sentiments d'égoïsme mal dissimulés sous une couche de citations pédantesques. Incapable de faire le mal, il n'a certes pas pour le bien le complet abandon du cœur et le dévouement de l'homme à l'homme qu'on pourrait attendre de son rang et de sa dignité. Ce sont des taches sur lesquelles il ne conviendrait pas d'insister ; la surprise de l'invasion le mit dans des conditions si exceptionnelles pour un ami du bien-être et de la paix, qu'on ne saurait sans injustice lui en faire de longs reproches ; il a, d'ailleurs, des qualités qui les rachètent. Laissons-lui donc le bénéfice des circonstances atténuantes.

On connaît l'auteur et son caractère. Jetons maintenant sur son livre un coup-d'œil d'autant moins inutile que les cent quatre-vingt-deux pages, dont se compose l'original, n'ont d'autres points de repaires, difficiles à trouver d'ailleurs, que quelques dates du jour et du mois. Pas de divisions, pas de sommaire, pas de table ; tout d'une seule venue, sans arrêt, comme si ce n'était qu'un chapitre d'un ouvrage. Pour préface, un premier paragraphe formant une seule phrase de dix lignes, adressée à l'imprimeur, et il entre immédiatement en matière.

Dans une lecture de si longue haleine, sans repos, nous avons cru devoir, sans rien changer au texte, chercher une division naturelle qui y mette la lumière ; nous l'avons trouvée dans les faits eux-mêmes, et nous les avons distribués en trois chapitres qui sont à peu près de la même étendue et ne changent rien non plus à l'ordonnance de la composition.

Le premier chapitre comprend tous les faits qui se déroulent depuis le jour du débarquement de la petite armée française (22 août) jusqu'à la prise de Castlebar (27 août). Le deuxième va depuis ce glorieux fait d'armes jusqu'au 12 septembre, où l'on apprend à Killala la défaite inévitable des troupes d'Humbert sur le champ de bataille de Ballinamuck (8 septembre). Le troisième, enfin, raconte la suite des événements qui se passent dans la ville de Killala, livrée à elle-même au milieu de rebelles armés, défendue par trois officiers français sans soldats, n'ayant plus à compter sur les secours de leurs compagnons d'armes, et en proie aux fureurs des lâches vengeances et des exécutions sans merci.

Enfin nous avons ajouté une table qui présente et suit, avec les dates, la marche des faits et des impressions, de façon que le lecteur en saisisse plus facilement l'ensemble.

Prisonnier en Angleterre, le général Humbert disait, non sans un légitime orgueil, à Sarrazin, un de ses adjutants-généraux : « Qui aurait pensé qu'un mauvais marchand de peaux de cabris eût fait trembler le trône de Georges III ? » Ce mot authentique trouve un premier commentaire dans le petit livre du docteur Stock. Une poignée de soldats déterminés culbutant, dispersant au loin six mille hommes de la défense nationale, et poursuivant cinq généraux l'épée dans les reins, sur le sol anglais, après les récentes victoires furieuses de l'Angleterre sur la dernière rébellion, quel coup terrible au milieu de la sécurité ! Quel écrasement de l'orgueil britannique !

D'autres leçons résultent de la lecture du livre du docteur Stock, surtout des deux derniers chapitres. Nous y trouvons partout le nom de la France respecté, redouté de ses ennemis, vénéré par toute la population irlandaise, non point seulement parce qu'elle est une alliée qui vient la rendre libre, mais parce qu'elle est regardée comme une sœur qui vient de s'affranchir. (4)

(4) Dublin avait fêté l'anniversaire de la prise de la Bastille ; on lisait sur un arc de triomphe :

L'évêque ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité républicaine de nos troupes et de leurs chefs, leur tempérance, leur discipline, leur gaité. Pas un écart de nos soldats, pas un abus, pas une seule plainte contre eux ; respect absolu des personnes et des opinions. Oh ! qu'une faute commise par un des nôtres eût été relevée durement par les historiens anglais, et comme elle eût servi à nourrir la calomnie qui, du reste, s'essaya inutilement à mordre ! (1)

Bien plus, pendant deux mois, la seule présence de deux officiers français contint dans une modération relative une foule indisciplinée de paysans grossiers, soulevés et irrités contre les protestants. Soit à Killala, soit dans tous les lieux où sévit la révolte, il n'y eut pas une goutte de sang versé. Sans doute, les riches demeures de quelques gentilshommes furent pillées ou saccagées par des gens qu'excitaient au mal la faim, la misère et la vengeance, mais partout où paraissait la main des Français, tout rentrait dans l'ordre, et la licence était réprimée. Quelques chefs irlandais furent rudement châtiés par le colonel Charost, un des officiers laissés à Killala, admirable soldat, plein de bon sens et de résolution.

Par un contraste auquel ne peut échapper le récit de l'évêque, malgré ses réticences ou sa discrétion, la rébellion, qui ne s'était pas souillée du sang anglais, se montre supé-

#### A NOTRE SŒUR DES GAULES

*Elle est née le 14 juillet 1789*

Et l'Irlande fit de la *Marseillaise* son chant national ; on chantait partout :

Debout, enfants de l'Hibernie,  
Le jour de gloire est arrivé.

(1) « Il vous est extrêmement recommandé, citoyen général, de respecter et de faire respecter les mœurs, les usages et les pratiques religieuses des Irlandais, et de ne souffrir en aucun cas qu'il soit porté atteinte aux personnes et aux propriétés. Tout officier ou soldat, qui s'écarterait de la ligne des devoirs que l'hospitalité commande, devra être puni d'une manière exemplaire, et vous aurez soin de publier le nom du coupable et le jugement qu'il aura subi. » *Instructions du Directoire au général HUMBERT*).

rieurement humaine, comparée à la répression anglaise qui, depuis la victoire de Ballinamuck sévit longtemps, après la reprise de Killala, par l'incendie, la pendaison, le massacre sans trêve ni merci et par la chasse à l'homme. (1) La soldatesque effrénée, qui n'avait pas besoin d'être stimulée par les chefs, commit des atrocités qui révoltent tous les sentiments humains. Les guerres civiles sont féroces ; or les Anglais, dans toutes les répressions des révoltes, ont constamment comblé la mesure des exécutions vengeresses, non dans une heure de lâche colère, mais avec système dans la durée du temps.

C'est ainsi que la haine de l'Angleterre s'enfonçait plus profondément au cœur de l'Irlande, et cela explique l'état de perpétuelle agitation de ce malheureux pays. L'évêque historien ne s'élève pas à des considérations d'avenir, ni ne se lance dans des théories creuses, il ne cherche pas de solutions entre les durs conquérants et les vaincus accablés ; il les écarte plutôt, mais il les provoque par les impressions qu'il fait naître, et à ce point de vue, son livre augmente d'intérêt et devient même la justification de presque toutes les revendications de l'Irlande.

Grâce à son indomptable énergie, au talent et au dévouement d'un grand nombre de patriotes, grâce aussi au supplice de tant de martyrs de leur foi politique, le peuple irlandais est presque arrivé à son but : être libre sans être séparé de l'Angleterre. La plus difficile de toutes les questions à régler, c'est la question agraire, sans la solution de laquelle l'agriculture et l'industrie nationale, et par conséquent la richesse du pays resteront, pour ainsi dire, stationnaires ou entre les mains des étrangers.

Mais ces considérations nous mènent loin de notre *Récit*

(1) Le général anglais « se hâta de nettoyer les districts sauvages de Laggan et d'Erris, en y lançant des détachements qui pouvaient faire un peu plus que de brûler nombre de chaumières. » (Voir à la fin du 3<sup>e</sup> chapitre.)

qui n'a pas tant de prétentions. Nous y revenons modestement, en le recommandant aux sympathies de tous ceux que touche le long martyrologe d'un peuple, et à l'attention des écrivains français qui veulent faire pénétrer la lumière dans les moindres parties de l'histoire militaire, politique et morale de la Révolution française.

---

# ÉVÈNEMENTS DE KILLALA

---

## A L'IMPRIMEUR

MONSIEUR,

Comme je sais que des récits inexacts de faits remarquables peuvent être finalement pris pour vrais et adoptés par un écrivain qui n'aurait pas de meilleurs documents à sa disposition, je me sens entraîné, malgré moi, par l'imperfection de l'histoire des évènements qui se sont passés à Killala, alors que nos ennemis extérieurs et intérieurs y dominaient dans l'été de 1798, à vous raconter tout ce que j'ai pu observer durant cette période critique. (1)

## CHAPITRE I

### **L'invasion.- Prise de Killala, de Ballina et de Castlebar.**

Le comité des Irlandais-Unis, à Paris, avait assurément disposé le Directoire et la majorité du peuple français à croire que si des troupes venues de France faisaient leur apparition sur les côtes d'Irlande, le pays tout entier prendrait immédiatement les armes pour les seconder et secouer le joug détesté de la Grande-Bretagne. Le colonel CHAROST, dans une conversation qu'il eut avec l'évêque de Killala, lui affirma

(1) Les notes de l'auteur seront désignées par un astérisque ; celles du traducteur, par des chiffres arabes.



qu'il avait été fort désappointé, en découvrant combien étaient différents et loin de la vérité les rapports des délégués de l'Irlande, surtout à l'égard des protestants et des propriétaires du pays. Il ajouta avec beaucoup de chaleur qu'il aurait soin d'ouvrir les yeux de ses compatriotes sur ce sujet, aussitôt qu'il serait de retour à Paris.

Le petit nombre de Français débarqués à Killala n'était que l'avant-garde de l'armée qui fut si heureusement arrêtée quelque temps après par Sir JOHN B. WARREN. Au cas qu'elle eût réussi dans son entreprise, comme le premier corps, et fût arrivée à temps pour le soutenir, les intérêts de l'Angleterre eussent en effet couru des dangers sérieux, si nous pouvons tirer quelque conclusion des malheurs que fut capable de causer même une poignée d'étrangers. Mais la main de la Providence s'interposa en notre faveur. L'argent manqua pour faire partir plus tôt le second armement, si bien qu'avant qu'on eût pu mettre en mouvement ce puissant ressort d'opérations militaires, les premiers envahisseurs avaient échoué, et bientôt la seconde armée allait tomber au pouvoir d'une vaillante escadre anglaise. (1)

Le 4 août 1798, le gouvernement français avait fait partir de la Rochelle, sur deux frégates de 44 canons de 18 et sur une autre de 38 canons de 12, une troupe de 4030 hommes et de 70 officiers (2), le tout placé sous les ordres du général HUMBERT. Sorti des rangs inférieurs, cet officier s'était d'abord distingué dans la guerre désastreuse de la Vendée (3) et avait

(1) Cette armée qui devait suivre immédiatement HUMBERT et partit trop tard de Brest, fut prise sur mer (12 octobre), quand Humbert avait déjà succombé depuis près d'un mois. THÉOBALD WOLF TONE, auteur de précieux *Mémoires* s'y trouvait malheureusement ; reconnu par les Anglais, il fut envoyé à Dublin devant la cour de justice et condamné à mort, comme traître. Cet illustre martyr de l'indépendance irlandaise se tua dans sa prison, pour ne pas subir un supplice infamant.

(2) Le nombre total, d'après l'état fourni par HUMBERT, était de 4036 hommes, y compris les officiers.

(3) Voir dans l'*Annuaire des Vosges* (1882) notre *Notice sur Humbert*.

commandé en second (1) dans l'expédition du général Hoche à la baie de Bantry, en décembre 1796.

L'escadre déjouant, contre sa propre attente, la vigilance de notre flotte, alla chercher si loin sa route (2) qu'elle mit dix-huit jours à effectuer son passage en Irlande. Son intention était d'atterrir sur la côte de Donegal, comme le voulut faire quelque temps après le second détachement ; mais après avoir lutté trois jours contre le vent du nord, les Français jetèrent l'ancre le 22 août dans la baie de Killala, et, pour déjouer l'ennemi, Humbert fit déployer le pavillon anglais sur ses bâtiments. Sa ruse eut un tel succès que deux fils de l'évêque de Killala, curieux de voir des soldats anglais, se jetèrent dans un bateau pêcheur avec le préposé de la douane, M. JAMES RUTLEDGE. Mais quelle fut leur stupéfaction de se trouver prisonniers ! EDWIN STOCK, l'ainé des fils de l'évêque, débarqua le soir avec les Français qui avaient besoin de lui comme interprète (3). Les deux autres prisonniers partirent

(1) Il y a là une erreur que nombre d'historiens français ont également commise. HUMBERT n'était qu'un des généraux d'avant-garde dans cette expédition. C'est CROUCHY qui commandait en second.

(2) SAVARY, qui commandait cette escadre, ne s'était nullement trompé : pour déjouer la surveillance des Anglais, il avait exécuté une sorte de mouvement tournant en allant assez loin au nord-ouest de l'Irlande pour redescendre ensuite vers le sud-est.

Les *Instructions* données par le ministre de la marine à Savary, commandant de la division qui portait les troupes de Humbert, disaient ceci : « Dans l'enfoncement qui existe entre l'île de Mullet et le cap Teling se trouvent les baies de Killala, Sligo, Donegal et Killibegs ; les circonstances et les avis qu'il (Savary) aura reçus et les vents qui souffleront détermineront son choix pour l'une ou l'autre de ces baies ; mais il serait préférable qu'il entrât dans celle de Killibegs... S'il était fondé à croire qu'il y eût danger à pénétrer dans la baie de Donegal, il choisirait de concert avec le général Humbert un autre point. » Cette citation répond suffisamment aux historiens superficiels qui ont accusé Humbert d'ignorance pour avoir débarqué dans la baie de Killala, sur une côte sauvage et sans ressources.

(3) Le jeune EDWIN put rendre aux Français des services en cette qualité, mais ils n'avaient pas besoin de lui, comme semble le dire le narrateur, car HUMBERT avait emmené de France des Irlandais qui parlaient les deux langues : l'un d'eux parlait même l'Irlandais.

trois jours après pour Ballina, où ils rejoignaient à cheval le corps qui chargea l'ennemi près de la ville, et à la défaite duquel ils regagnèrent à pied Killala.

Dans la matinée du 22, une certaine alarme s'était répandue parmi les habitants à l'apparition inaccoutumée, dans la baie de Killala, de vaisseaux de cette dimension. On vit même le seul magistrat de la ville, WILLIAM KIRKWOOD, qui commandait la *yeomanry* (1), tenir son corps sous les armes, durant toute la journée, dans la maison de l'évêque, appelée *le château*, comme le fit aussi le lieutenant SILLS, des *fencibles* du prince de Galles, pour ses vingt hommes détachés depuis peu de Ballina. Les *yeomen* et les *fencibles* formaient ensemble un corps de cinquante hommes (2), tous protestants résolus et fidèles, comme l'évènement l'eût prouvé, s'ils n'avaient eu à faire à une troupe bien supérieure en nombre.

Le rivage dentelé de la baie de Killala et la chaîne des collines qui s'élève entre la ville et le lieu où l'ennemi prit terre, expliquera en partie le secret avec lequel se fit le débarquement. Ce n'est pas sans raison toutefois que l'on soupçonne les paysans de n'avoir pas voulu empêcher la ville d'être surprise. Bien plus, parmi les domestiques de l'évêque, peu de jours avant l'affaire, le bruit courait que les Français venaient à Killala, et qu'un évènement terrible allait bientôt éclater. Une jeune domestique protestante, qui venait d'épouser un catholique de la ville, en avait répandu la nouvelle dans le château d'un air inquiet et avec la conviction de la vérité.

(1) La *yeomanry*, (prononcez iô-man'-ri) est une sorte de garde nationale composée de *yeomen*, c'est-à-dire, les propriétaires, les commerçants ou les campagnards riches, tous protestants. Les *fencibles* dont il est parlé plus loin sont des soldats qui forment un corps d'armée pour la défense du pays, mais dont le temps de service est limité.

(2) La narrateur me paraît au-dessous de la vérité ; il exagère à dessein la faiblesse de ce corps. Les Français à leur tour me semblent avoir poussé l'exagération dans un autre sens. Les *fencibles* et les *yeomen* réunis devaient former un corps qui assurément ne comprenait pas moins de cent hommes.

Le mardi, 23 août, avait été fixé pour la réception du clergé des deux diocèses unis de Killala et d'Achonry. Comme la ville n'avait pas d'auberge confortable, les membres du clergé qui venaient de loin, trouvaient d'habitude chez l'évêque la table et le logement. Trois ou quatre d'entre eux dinaient au château, en compagnie de deux officiers de carabiniers qui avaient leur quartier à Ballina, ville située à six milles de Killala.

Par une belle soirée d'été, entre sept et huit heures, la société allait se joindre aux dames, quand un courrier se précipita tout effaré dans le salon, s'écriant que les Français avaient débarqué et que trois cents d'entre eux n'étaient qu'à un mille de la ville. Les officiers de cavalerie montèrent aussitôt à cheval pour porter en toute hâte cette nouvelle à Ballina.

En quelques minutes, les *yeomen* et les *fencibles* furent réunis devant la porte du château, et on posa la question de savoir s'il fallait combattre ou céder le terrain. « Nous nous battons », s'écria le lieutenant SILLS, écoutant plus les inspirations du courage que celles de la prudence. Le mot eut de l'écho dans toute la troupe. Ces braves arrivèrent dans la rue principale, qui fait un angle droit avec le château, et ils y rencontrèrent l'avant-garde des Français au moment où elle entraît dans la ville, à l'extrémité de cette même rue. Pliant sous le nombre et voyant tomber morts deux des leurs, nos gens, saisis de panique, s'enfuirent laissant leur capitaine KIRKWOOD recevoir près de cinquante coups de fusil avant d'être fait prisonnier. Le lieutenant SILLS, qui avait battu en retraite dans le château, fut bientôt après obligé de se rendre au général HUMBERT, qui l'envoya le jour suivant sur la flotte pour être conduit en France. La différence du traitement infligé à cet officier et au capitaine KIRKWOOD provenait de ce que SILLS était non-seulement officier de fencibles, mais encore sujet anglais, et que les Français, en toute circonstance, affectaient de distinguer un Anglais des natifs du pays,

auxquels ils étaient venus apporter le don précieux de la liberté. Un des hôtes de l'évêque, le Révérend Docteur THOMAS ELLISON de Castlebar, qui depuis peu avait quitté l'armée avec le grade d'officier, avait senti revivre en lui son ardeur militaire à la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Prenant le fusil avec les *yeomen*, il avait soutenu le premier feu dans la rue et été un des derniers à battre en retraite dans le château, blessé au talon par une balle morte (1). L'évêque, après avoir vu les *fencibles* marcher ensemble contre l'ennemi, s'était retiré dans son jardin pour préparer son esprit aux conjonctures, pendant que le bruit des charges éclatait dans la rue sans paraître arriver à ses oreilles. (2)

Dix-neuf de nos *yeomen* environ, arrêtés par les Français, furent mis sous bonne garde dans le château. On choisit pour leur prison la meilleure chambre, c'est-à-dire le salon ; ils y furent détenus trois ou quatre jours avec défense d'en sortir même pour les besoins de la nature. Ces honnêtes pauvres gens prenaient toutes les peines du monde pour ne pas souiller la salle où les meubles, à ce point que, quand ils furent envoyés à Ballina, on n'eut pas de peine à y remettre tout en ordre.

Toute opposition ayant pris fin, le général français entra dans la cour du château à la tête de ses officiers et demanda à voir *Mons. l'Evêque* (3). Fort heureusement pour sa famille, et comme on le vit plus tard, pour la ville et les environs, celui-ci parlait assez couramment la langue française, ayant eu dans sa jeunesse l'avantage de voyager à l'étranger.

(1) Pour cacher sa blessure aux Français, il se dit atteint de la goutte.

(2) L'obscurité de la phrase, dans la peinture de la situation personnelle de l'évêque à cette heure là même, ne semble cacher une partie de la vérité. MOREAU DE JONÈS, qui servait dans la petite armée d'Humbert, raconte qu'il a empêché l'évêque de s'enfuir dans sa voiture. (*Aventures de guerre*, tome II).

(3) Ces trois mots sont aussi en français dans le texte. L'auteur écrit également *Monsieur l'Evêque* dans son *Journal*.

Humbert lui dit d'être sans crainte, que lui-même et tout son monde serait traité avec de respectueux égards et que les troupes françaises ne prendraient que le nécessaire pour vivre : promesse qui, aussi longtemps que les troupes restèrent à Killala, fut très religieusement observée, si l'on excepte un léger éclat de mauvaise humeur du commandant contre l'évêque. J'en parlerai tout à l'heure.

Au milieu des ordres à donner pour faire débarquer le reste de ses troupes et à désigner les quartiers, le général Humbert avait, dans cette même soirée, trouvé le temps d'avoir une assez longue conversation avec l'évêque sur l'objet de l'invasion et sur la vive espérance qu'il nourrissait d'un succès rapide et complet. On allait faire partir sans retard des ports de France un puissant armement pour seconder le premier envoi de troupes ; aussi n'était-il pas douteux que l'Irlande ne devint, dans l'espace d'un mois, une nation libre et heureuse sous la protection de la France. Un directoire allait être constitué dans la province de Connaught ; quelques membres étaient déjà nommés, mais il y avait encore une situation à prendre pour un homme de la capacité et de l'importance de l'évêque de Killala, s'il voulait saisir l'heureuse occasion d'être utile à lui-même et d'affranchir son pays. Sur le moment, l'évêque ne fit aucune réponse ; il s'inclina seulement devant le compliment personnel qui lui était adressé. Mais quand la demande lui fut sérieusement répétée par les deux principaux officiers, HUMBERT et SARRAZIN, dans la chambre à coucher qui leur était commune, il dit en souriant qu'il avait prêté trop de serments d'allégeance à son souverain pour qu'il fût en son pouvoir de changer de parti. « Vous êtes un homme d'honneur lui répliquèrent-ils, et le gouvernement est loin d'avoir l'intention de violer la liberté d'un homme. » (4)

(4) Si, à la fin de cette journée du 22 août, si pleine d'émotions diverses, le général HUMBERT eut le temps de songer qu'il était né à cette même date, il dut être fier de voir glorifier ainsi l'anniversaire de sa naissance par une

Le reste de la première soirée fut employé à demander au capitaine KIRKWOOD des renseignements exacts sur les approvisionnements qu'on pourrait tirer de la ville et du voisinage, afin de hâter les progrès de l'invasion. Les questions étaient interprétées par quelques officiers irlandais enrôlés dans la petite armée française.

M. KIRKWOOD répondit avec un tel air de franchise et d'honnêteté qu'il gagna l'estime du général. Aussi ce dernier lui dit-il qu'il le faisait seulement prisonnier sur parole et lui donna plein pouvoir de retourner dans sa famille et de vaquer à ses affaires particulières. Mais cette bonne disposition ne dura pas longtemps entre eux.

KIRKWOOD avait une femme charmante, mais d'une faible santé, dont il était follement épris. La terreur de l'invasion lui avait tellement affecté les nerfs qu'après s'être réfugiée au château le premier soir, le lendemain elle se faufila dehors pour aller chercher une retraite secrète au milieu des montagnes, à quatre ou cinq milles de la ville. De là, elle fit parvenir un mot à son mari pour lui annoncer qu'elle n'avait plus qu'un souffle de vie. Ne songeant plus qu'à elle, KIRKWOOD oublia la parole donnée aux Français, et ce ne fut qu'après être resté quelque temps au chevet de sa femme qu'il se rappela avoir dépassé les limites dans lesquelles il avait promis de se tenir. Ne sachant à quel châtiment il était exposé pour avoir violé les lois de la guerre, il prit la résolution désespérée de se cacher dans le district sauvage d'Erris, à environ dix milles de Killala, sur le bord de la mer, où une voiture ne pouvait pas passer, car c'est un affreux pays de marais et de montagnes, quoiqu'il soit assez peuplé. Il y resta quelques jours avec un seul domestique, dans un continuel effroi d'être volé et tué par les rebelles ; il était forcé de coucher

victoire, qui mettait l'épée sur la poitrine de l'Angleterre. Quand je vins pour la première fois à Killala dans le but d'étudier sur place les détails de l'invasion, je ne pus m'empêcher de sourire de la coïncidence qui m'y faisait aussi entrer un 22 août.

la nuit dans les cavernes, au milieu des rochers, quand il ne pouvait se rendre dans la hutte enfumée d'un paysan auquel il pût se fier. Une fois particulièrement, il dut la vie aux bons offices d'un jeune homme du nom de FERDINAND O' DONNEL, tenancier de l'évêché de Killala, qui allait bientôt jouer un rôle remarquable au milieu de ces troubles. O' DONNEL avait occupé un petit poste dans les recettes de Cork, d'où il était revenu depuis peu pour diriger sa modeste ferme et prendre soin de sa mère, d'un jeune frère et de ses sœurs. Il connaissait M. KIRKWOOD, car il n'y avait vraiment pas dans tous les environs un homme plus connu et plus populaire, d'excellente nature, parlant à fond la langue irlandaise, et rendant de bons services par le commerce en grand qu'il faisait entre Killala et les ports de l'Irlande et de l'Angleterre. Ce ne fut pas sans difficulté qu'O' DONNEL put recevoir le fugitif dans sa maison pour une nuit seulement ; cet acte d'humanité lui fit encourir à ce point la haine des rebelles, qu'après avoir fait partir M. KIRKWOOD dès le matin, il fut heureux de prendre le même jour la route de Killala. Il est plus probable cependant qu'il était enchanté du prétexte pour se rendre sur le théâtre de l'action, où sa vanité lui soufflait tout bas la pensée qu'il y trouverait l'occasion de se distinguer. KIRKWOOD bientôt après, secondé par un protestant du nom de ROGERS, parvint à faire connaître sa situation à l'évêque ; celui-ci démontra si clairement aux officiers français que tout, dans cette affaire, était pure inadvertance, qu'un passeport fut octroyé à M. KIRKWOOD. Après maints incidents périlleux, il trouva moyen de rentrer à Killala.

Il avait raison de redouter les tristes conséquences de sa précipitation, quand il abandonna la défense de sa maison et de ce qui lui appartenait. Furieux de son manque de parole, les Français prirent dans son magasin tout ce dont ils avaient besoin, avoine, sel et fer en quantité considérable et ne songèrent nullement à prévenir les déprédations des rebelles dans sa maison d'habitation, comme ils l'eussent fait, s'il ne



s'était enfui, si bien qu'à son retour il ne trouva plus chez lui que les débris d'un naufrage. Mais il est temps de revenir aux événements qui se passèrent au château au commencement de l'invasion.

Depuis un siècle passé, l'Irlande n'avait connu des horreurs de la guerre que les récits qu'on en faisait. Le coin obscur que nous habitons avait moins de raisons que tout autre pour s'attendre au tumulte d'une invasion étrangère. Il était impossible de soupçonner que le comté de Mayo, tout au moins, pût être tourmenté du malfaisant esprit de déloyauté et d'intolérance religieuse, dont les effets se sont fait sentir dans le comté de Wexford et que nous avons déploré dans le Connaught, non sans un mélange de satisfaction d'avoir échappé à un sort pareil. Il n'est donc pas étonnant que, vivant dans la plus profonde sécurité, les habitants aient été saisis d'une panique aussi générale qu'elle fut terrible.

La salle à manger du château qui, quelques minutes auparavant, ne respirait qu'enjouement et gaieté, fut immédiatement remplie d'un bout à l'autre d'officiers et de soldats français trainant armes et bagages, de prisonniers qui subissaient un interrogatoire, pendant que, dans un coin, un chirurgien et ses aides pansaient un officier de grenadiers français, à l'air renfrogné, qui avait reçu une grave blessure dans la dernière bagarre. Tout le rez-de-chaussée de la maison, y compris la basse-cour et les offices, était occupé par des soldats, au nombre de trois cents au moins.

Et ici ce serait un acte de grande injustice à l'égard de l'excellente discipline, constamment observée par les envahisseurs, tout le temps qu'ils restèrent dans notre ville, de ne pas remarquer le fait suivant. Au milieu des tentations de pillage que leur offraient l'occasion et le nombre d'objets de prix mis à leur portée sur un buffet chargé d'argenterie et de cristaux, et dans un vestibule rempli de coiffures, de fouets, de pardessus appartenant soit aux hôtes, soit à la famille, il ne se trouva pas un seul objet d'enlevé ou d'égaré, quand les pro-

priétaires, le premier moment d'effroi passé, revinrent chercher leurs effets quelques jours après le débarquement. En entrant dans la salle à manger, un officier français appela aussitôt le sommelier de l'évêque, et, ramassant l'argenterie et les verres, il le pria de les emporter dans son office.

Au premier étage du château, le salon, comme je l'ai dit, avait été converti en prison pour les *yeomen*, qui y restèrent jusqu'au 26, quand ils furent envoyés à Ballina et que la famille en reprit possession. Au même étage, la salle des provisions resta comme elle était, et les deux chambres à coucher voisines furent destinées au général et à ses principaux officiers. Le deuxième et dernier étage, contenant une bibliothèque et trois chambres à coucher, fut réservé à l'évêque et à sa famille, et les Français mirent une délicatesse si scrupuleuse à ne pas troubler cette partie de la maison où demeuraient les femmes, qu'on n'en vit pas un monter plus haut que le premier étage, excepté le soir de la victoire de Castlebar, où deux officiers demandèrent la permission d'apporter à la famille les nouvelles de la bataille et parurent un peu mortifiés de voir cette communication accueillie d'un air peu satisfait. (\*)

Il est difficile de donner une juste idée des misères de la nuit qui suivit le débarquement des envahisseurs. Le château se présentait aux imaginations épouvantées des gens de la ville comme le seul endroit qui pût offrir une chance de salut. Aussi s'empressèrent-ils d'y chercher un refuge, sans

(\*) Un de ces officiers fit remarquer à l'Irlandais qui lui servait d'interprète dans la maison où il était logé « qu'il n'y avait nul espoir d'attacher la famille de l'évêque à la cause des Français, car lorsqu'il lui annonça la victoire de Castlebar, il put lire le désespoir sur tous les visages. » C'était quelque temps avant que les Français apprissent qu'ils ne devaient pas compter sur le concours d'un seul protestant. Les seules personnes de l'Eglise-Etablie qui se joignirent aux envahisseurs étaient deux ivrognes de Killala, qui, regardant l'apostasie comme le meilleur prélude de la trahison, déclarèrent publiquement, avant d'entrer dans le parti français, qu'ils étaient convertis à l'Eglise de Rome.

distinction d'âge, de sexe, de condition, s'ouvrant un chemin dans toutes les parties de la maison, occupant les escaliers, pénétrant dans les chambres à coucher, et quelques-uns même se fourrant eux et leur petite famille dans les mêmes lits que les enfants de l'évêque. Des femmes malades, qui restaient au lit depuis un mois, une vieille dame de plus de quatre-vingts ans, que l'on croyait près de mourir, puisant des forces dans leur désespoir, arrivaient jusqu'au comble de la maison. On plaça des chaises autour du palier du dernier étage, où les membres de la famille et quelques-unes de leurs principales connaissances restèrent toute la nuit, sans songer au seul moment à prendre du repos. La main de plomb du sommeil n'eût pu fermer que les paupières d'un enfant. Le château, semblable à une maison de fous, retentissait en bas de la loquacité des Français, en haut des cris de terreur et des gémissements des réfugiés. Parmi ces derniers, il y en avait qui cherchaient une consolation dans une bouteille de whiskey (4) ; aussi devinrent-ils si criards et si importuns qu'on dut employer la force pour les contenir.

Parmi les invités qui, ce jour là, avaient diné au château, deux prêtres s'étaient sauvés à pied et avaient gagné les montagnes du voisinage, laissant leurs chevaux aux mains des Français. Le doyen de Killala, le révérend THOMAS THOMPSON, avait amené de chez lui au château sa femme et ses enfants ; ils y furent accueillis avec la cordialité due à l'excellence peu commune de leur caractère et y restèrent jusqu'au jour où la Providence nous délivra. L'évêque eut à se réjouir avec raison d'avoir été assez heureux, dans sa détresse, de trouver un appui dans le bon sens, la fermeté et la modération du doyen THOMPSON et du docteur ELLISON. Ce dernier ne resta qu'une semaine au château, car il fut mis en liberté sur parole et se rendit à Castlebar ; mais partout où il alla, l'évêque res-

(4) Eau-de-vie qu'on tire de la distillation de l'orge, du blé, du seigle, du maïs, etc.

sentit les bienfaits de ses actives et amicales sympathies. Le révérend ROBERT NIXON, vicaire de la paroisse, digne et estimable jeune homme, habita aussi le château durant les troubles. Le rév. M. LITTLE, de la paroisse de Lackan, voisine de Killala, accourut dans le même asile : il avait été chassé de son presbytère par les insurgés qui ne lui laissèrent ni maison ni rien de ce qui lui appartenait. La famille de l'évêque se composait de lui, de sa femme, de sa belle-sœur M<sup>me</sup> COPE, du rév. JAMES BURROWES, précepteur, un jeune neveu et de onze enfants (\*). Les domestiques étaient au nombre de treize.

Les deux femmes, qui avaient la direction d'une famille si nombreuse, doivent naturellement attirer l'attention. On se demandera avec curiosité comment elles se conduisirent sous l'impression d'un revers de fortune si terrible et si complètement inattendu. Comme ce récit appartient plus particulièrement à l'histoire publique qu'à l'histoire privée, le lecteur peut être assuré que son désir serait comblé, s'il eût été possible d'y satisfaire sans blesser les sentiments intimes des personnes qu'il concerne. L'héroïsme de la femme se refuse à l'éloge des hommes, parce qu'il hérite communément du caractère de sa source naturelle, la piété, cette piété chaste, quoique ardente, qui se cacherait avec bonheur aux yeux de tout être, excepté à l'Être-Suprême. Qu'il suffise d'observer que la puissance de la religion pour chasser, des esprits bien trempés

*L'angoisse, le doute, la terreur, la tristesse et le chagrin,*

(Paradis perdu, L. 1, 558.)

ne montra jamais de modèles plus parfaits, en cette dure épreuve, que dans toute la conduite de ces mêmes personnes, dont les instances ont empêché ma plume de leur rendre justice.

(\*) M<sup>me</sup> STOCK avait quatre autres enfants absents, deux filles mariées et deux officiers dans l'armée.

Le lendemain de son arrivée, Humbert commença ses opérations militaires, en dirigeant vers Ballina un détachement de cent hommes, dont quarante montaient les meilleurs chevaux sur lesquels on avait pu mettre la main dans le pays (1). Il fit cacher sous l'arche d'un pont de la route, près de Killala, un poste commandé par un sergent pour surveiller les mouvements des rôdeurs ennemis. Cette mesure de prudence fut fatale au rév. GEORGE FORTESCUE, neveu de lord Clermont et prêtre diocésain du plus aimable caractère. Ce jeune gentilhomme, enrôlé dans les troupes de son frère, dans le comté de Louth, s'était mis lui-même à la tête d'une reconnaissance partie de Ballina. Il tomba dans l'embuscade et reçut à l'aine une blessure dont il mourut, environ neuf jours après, au milieu de grandes souffrances, mais en donnant l'exemple de la patience et de la résignation. Les carabiniers et la yeomanry de Ballina, après une courte résistance, cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant la ville et un de leurs hommes entre les mains des Français, un cavalier de Newport, qui fut surpris dans son lit.

Ce prisonnier était de grande taille et de forte corpulence. Le général Humbert se plut à en faire une exhibition publique, comme de dépouilles opimes de sa victoire. En conséquence, le faisant placer à sa gauche, en uniforme, dans un cabriolet trainé par deux beaux chevaux qui avaient appartenu au pauvre Fortescue, le général revint de Ballina comme en

(1) Tout ce paragraphe semble avoir été écrit obscurément de propos délibéré. Les faits s'étaient cependant passés sous les yeux de l'évêque ; il a manqué ici à sa bonne foi ordinaire. Les événements de trois jours, il les fait entrer dans un seul. En voici l'ordre : 1<sup>o</sup> la reconnaissance dont l'auteur ne donne pas le résultat, fut conduite par Sarrazin jusqu'aux portes mêmes de Ballina, où il apprit que la ville était gardée par 600 fantassins et 200 cavaliers ; 2<sup>o</sup> le lendemain, reconnaissance de Fortescue, venant de Ballina, à la tête de 500 à 600 hommes, et qui fut mortellement blessé au pont de Killala ; 3<sup>o</sup> le troisième jour, dès le matin, prise de Ballina par les Français après une marche de nuit. Cinq officiers prisonniers, dont celui de Newport ; fuite de l'ennemi ; la ville laissée à la garde des Irlandais, retour à Killala.

triomphe à Killala, au milieu des acclamations d'une grande foule de paysans et de l'armée française. Le captif indolent promenait avec tranquillité ses regards autour de lui, et ne ressemblait pas peu à un lion-marin qu'on vient d'arracher au sommeil.

En guerre, dit-on, c'est du premier succès que tout dépend. La maxime reçut ici du moins son application par l'accession spontanée de plusieurs centaines de gens de la campagne à la cause des Français, qu'ils affectaient d'appeler la cause de l'Irlande et de la liberté. Un drapeau fut déployé au-dessus de la porte du château avec l'inscription ERIN GO BRAGH, signifiant, m'a-t-on dit, *Vive l'Irlande !* (1) Cet étendard était le signal d'appel pour tous ceux qui voulaient assurer leur liberté, en se joignant à un peuple brave qui n'était venu que dans le but de donner à l'Irlande l'indépendance et le bonheur. Ce généreux projet fut sanctionné par une distribution immédiate d'armes, de munitions et de vêtements aux nouvelles levées du pays.

La propriété fut déclarée inviolable. Des espèces devaient arriver sur les vaisseaux de France qu'on attendait tous les jours. Jusque là, tous les dons volontaires, tout ce qu'on prendrait par nécessité pour satisfaire aux besoins de l'armée, on le paierait ponctuellement en bons tirés sur le futur Directoire, et on invitait courtoisement à les accepter tous ceux auxquels on avait demandé quelques objets de nécessité. Les deux ou trois premiers jours, beaucoup de personnes prirent de ces bons aux commissaires français des vivres, dont tout le temps semblait employé à les écrire. L'évêque lui-même fut d'avis qu'on ferait sagement de les accepter, tout en y perdant, non que, comme il le disait aux gens, on pût jamais être remboursé, mais parce que, quand viendrait le jour des enquêtes, ils serviraient à prouver au gouver-

(4) La traduction littérale est *l'Irlande à toujours ! Ireland for ever*, en Anglais. Le drapeau irlandais est vert, orné d'une harpe et de *shamrock* (trèfle).

nement anglais les pertes supportées par les sujets fidèles. Cependant le mal que se donnait le commissaire pour tirer ces bons sur une banque qui n'existait pas encore, ne fut pas de longue durée. Les gens sourirent d'abord, et le commissaire, à la fin, en fit autant en offrant une garantie qui reposait en l'air.

Mais si l'argent manquait, les vêtements et les armes promis aux recrues furent immédiatement délivrés, et cela en quantité considérable. Des caisses contenant chacune quarante fusils, et d'autres remplies d'uniformes français tout neufs et de beaux shakos, avaient été entassées dans la cour du château. Quiconque venait offrir ses services recevait un vêtement complet. Suivant un rapport digne de foi, il y en eut environ un millier. Les nouveaux arrivants, qui étaient au moins aussi nombreux, n'obtinrent que des souliers et des bas. A la fin, on ne donna que des armes. Le colonel Charost affirma à l'évêque qu'on ne délivra pas moins de 5000 fusils (1) sur le lieu même aux insurgés. De l'avis de ceux qui s'y connaissent, ils étaient de bonne fabrication, mais d'un calibre trop petit pour recevoir des balles anglaises. Les carabines étaient remarquablement bonnes. Les épées et les pistolets, qui n'étaient pas en grande quantité, étaient réservés aux officiers des insurgés seulement, comme marques de distinction.

C'était un triste spectacle pour les habitants du château, de voir l'ardeur avec laquelle ces infortunés paysans se poussaient en avant pour saisir une de ces fatales parures, présage certain de leur mort prochaine. Il fallait bien peu de pénétration pour ne pas voir la folie de ceux qui croyaient au succès final d'une entreprise conduite avec de pareilles forces, contre une armée qu'à cette époque on pouvait, selon toute probabilité, évaluer à cent mille hommes dans le royaume. Mais bien que l'appât fût visible pour les gens de quelque

(1) Si CHAROST a tenu ce propos, il exagérait sciemment pour produire sans doute plus d'effet, quand ce chiffre serait partout répété. HUMBERT n'avait pas embarqué plus de 3000 fusils.

sens, c'était assurément pour la multitude un leurre assez attrayant.

Le paysan, dont les cheveux ne connaissent pas le peigne, couvert de guenilles, qui n'avait jamais joui du luxe des souliers et des bas, lavé maintenant, poudré, habillé de la tête aux pieds, était métamorphosé en un tout autre être. Il faut dire que la plus grande partie de ces montagnards étaient d'assez belle taille et de bonne mine. « Voyez ces pauvres garçons, disait Humbert à l'évêque d'un air de triomphe ; ils sont faits, ne trouvez-vous pas, de la même étoffe que nous » ? Une tentation plus forte encore s'offrait à des gens qui n'étaient pas accoutumés à se nourrir de la chair d'un animal : c'était la jouissance d'un morceau de viande fraîche. La plus petite ration quotidienne de bœuf était d'une livre pour chaque recrue ; elle était dévorée avec une avidité qui excitait tantôt les rires, tantôt le mépris des Français, leurs alliés. Un officier assura qu'ayant une fois, par curiosité, confié à un Irlandais un morceau de huit livres de viande cuite, il vit la créature s'étendre sur le sol et se mettre à la ronger avec tant d'avidité qu'il était sûr de ne pas le voir se relever avant d'avoir tout dévoré.

L'appât du butin entraînait sans aucun doute pour beaucoup dans les motifs qui poussaient l'indigent à secouer les chaînes des lois civiles et l'armaient contre ses riches voisins. C'est justice toutefois de faire observer que, si les premiers qui se joignirent à l'ennemi furent entraînés par un espoir quelconque à prendre rang sous un étendard étranger, il y en eut beaucoup qui le firent dans la suite uniquement par peur. Les premiers insurgés firent tous leurs efforts pour effrayer leurs voisins et les enfermer avec eux dans le même cercle de dangers, employant tantôt les plus horribles menaces, s'ils refusaient de s'unir à la cause commune, tantôt le mensonge contre les protestants, qu'ils représentaient comme des orangistes, généralement portés à l'extirpation du catholicisme.

Quand on pèse exactement les motifs réunis de si nom-



breuses tentations, qui agissaient d'ailleurs sur un corps de paysans déjà aliénés contre les protestants par les différences de religion, de langue et d'éducation, on est plutôt surpris que l'insurrection du Connaught ait produit si peu de mal et que nous n'ayons pas eu à déplorer les horribles scènes de carnage et d'intolérance religieuse qui avaient récemment imprimé (1) sur les provinces de l'est une honte ineffaçable.

Un fait digne d'être particulièrement remarqué, c'est que, durant toute cette période de troubles civils, pas une goutte de sang ne fut versée par les rebelles du Connaught ailleurs que sur le champ de bataille. Il est vrai que l'exemple et l'influence des Français contribuèrent beaucoup à prévenir des excès sanguinaires ; mais il ne serait pas juste d'attribuer à cela seul la modération dont nous avons été les témoins, quand on considère l'étendue de pays qui resta à la merci des insurgés pendant les quelques jours qui suivirent la nouvelle de la défaite des Français.

Nous présentons ces réflexions au public pour appuyer et défendre l'opinion de certaines personnes qui se firent les avocats de la clémence, quand, la rébellion une fois réprimée, on mit en discussion le traitement dû aux insurgés. Les gentilshommes ne voulaient que feu et sang, et pourtant les pertes que leur avait fait essuyer la guerre, quoique sérieuses et capables de soulever les haines, n'étaient que matérielles. Il était raisonnable que de plus doux sentiments dussent trouver place dans des cœurs qui avaient redouté de plus grands malheurs que la spoliation. Ils savaient que la vie est le premier des biens de ce monde, et, pour avoir gardé la faveur de vivre, ils ne pouvaient se monter avides de la ravir aux autres.

En vérité, quand on avait vu ces pauvres paysans montrer si peu d'animosité, il était impossible à tout témoin de leur

(1) Insurrection du comté de Wiclow. Elle est jugée ici au point de vue anglais.

conduite de ne pas prendre en pitié leur grande naïveté. C'était à ce point que la situation sérieuse où nous étions ne pouvait souvent nous empêcher d'en rire. La fatuité des jeunes rustres dans leurs nouveaux habits, le mélange de bonne humeur et de mépris dans les Français, qui s'amusaient à en faire des freluquets, l'empressement des déguenillés à n'être pas moins beaux que leurs camarades, jetant au loin leurs vieux vêtements, longtemps avant que ce fût leur tour d'en recevoir de tout neufs, surtout la joyeuse activité d'un jeune et bel officier de marine, dont l'occupation était de mettre le comble à la vanité des recrues, en les décorant de shakos magnifiquement bordés d'un papier (1) brun tacheté comme la peau d'un léopard, perché qu'il était sur un baril à poudre, les mettant sur une tête quelconque, même la plus grosse, et les y enfonçant à coups de poings, sans souci du moyen de les retirer, tout cela était autant de détails qui vous auraient fait sourire, fussiez-vous sorti de voir votre maison en flammes.

Un spectacle non moins réjouissant se présentait à vos yeux, si, accompagnant ces nouveaux soldats, après la distribution des armes et des cartouches, vous observiez leur manière de s'en servir. Il n'était pas rare de les voir mettre les cartouches à l'envers, et quand elles étaient arrêtées au passage (ce qui arrivait souvent), ils retournaient le canon de fusil et le frappaient contre le sol au point de le fausser et de le mettre hors d'usage. On leur avait d'abord confié des balles avec de la poudre. Mais cette distribution ne se renouvela pas, après qu'elle eut failli coûter la vie au général HUMBERT. Comme il se trouvait à une fenêtre ouverte du château, le général entendit une balle siffler à ses oreilles. Une recrue maladroite avait déchargé son fusil en bas, dans la cour ; le général, pour le punir, lui administra impitoyablement une volée de coups de canne. La balle avait percé le

(1) L'évêque nous semble faire erreur sur la matière de cette bordure.

plafond et la marque y est encore visible. Bref, c'était une grande inconséquence aux yeux de ces guerriers rustiques, de garder avec eux des fusils qui leur seraient inutiles avant d'être en présence de l'ennemi, quand il y avait tant de petits animaux sur lesquels ils pouvaient les essayer. Un jour, une bande d'individus vint trouver Charost, en criant qu'on leur fournit de la poudre et du plomb. « Dites-leur, fit le commandant en colère, qu'ils n'en auront plus, tant que je ne serai pas sûr qu'ils ne gâcheront pas leurs charges sur des corbeaux. (\*) »

Les Français, on ne l'ignoré pas, sont assez portés à se considérer comme supérieurs à tout autre peuple. Mais réellement, en cette circonstance, il eût été ridicule de ne pas mettre en tout point les troupes françaises au-dessus de leurs nouveaux alliés.

L'intelligence, l'activité, la tempérance, la patience, semblaient être combinées, à un degré surprenant, dans les soldats d'Humbert, avec la plus stricte obéissance à la discipline.

(\*) On chasse le corbeau pour ses plumes à écrire. On a remarqué que ces oiseaux, qui n'étaient pas communs dans nos campagnes avant cette époque, ont commencé à se multiplier à mesure que les cadavres non enterrés (maudite soit la guerre !) devenaient un spectacle familier à nos yeux. Le lecteur pardonnera une courte digression pour lui raconter un incident dont l'auteur de ces pages fut témoin oculaire.

Vers l'époque de notre plus grand danger, quand nous reçûmes les premières nouvelles de Ballinamuck, on entendit, pendant plusieurs jours de suite, sur les grands arbres qui touchent au jardin de l'évêque, des croassements et un caquetage extraordinaires. A la fin, une nuée d'oiseaux s'éleva dans les airs au-dessus des arbres, puis se divisa en deux bataillons réguliers de corneilles et de corbeaux ; il s'engagea alors dans les régions supérieures un combat de quelques minutes, avec tant de furie, qu'une société qui se promenait dans le jardin entendait le battement des ailes les unes contre les autres. La victoire se déclara à la fin pour les corneilles ; les intrus, c'est-à-dire les corbeaux, prirent la fuite, et la paix fut rétablie parmi les anciens tenanciers du bocage. On s'étonnera sans peine qu'au milieu de notre abatement nous ayons reçu quelque confort même d'un présage.

Et cependant, à l'exception des grenadiers, il n'ont rien qui attire les regards. Ils étaient généralement de petite taille, avec un teint pâle, et l'usure avait mis leurs vêtements dans le plus misérable état. Pour un observateur superficiel, ils auraient paru incapables de supporter la moindre fatigue. C'étaient cependant des hommes qui, comme on a pu le remarquer alors, se contentaient fort bien de pain ou de pommes de terre, de boire de l'eau, de faire leur lit du pavé de la rue et de dormir avec leurs vêtements sans autre toiture que la voûte du ciel. Une moitié de ces soldats avaient servi en Italie sous Bonaparte ; les autres venaient de l'armée du Rhin où ils avaient souffert des privations qui expliquaient leur maigreur et la fatigue peinte sur leurs visages. Quelques-uns d'entre eux déclaraient, avec toutes les marques de la sincérité, que, au siège de Mayence, durant l'hiver précédent, ils avaient longtemps dormi sur le sol, dans des trous creusés à quatre pieds sous la neige. Un officier même, montrant sa culotte de cuir, affirmait à l'évêque qu'il n'en avait pas changé depuis un an.

Humbert, le chef de ce singulier corps de soldats, était lui-même un personnage aussi extraordinaire que pas un dans son armée. De belle taille et bien bâti, dans la pleine vigueur de l'âge, vif à décider et prompt à exécuter, évidemment maître dans son métier, il méritait, et vous ne sauriez la lui refuser, la réputation d'un bon officier pendant que sa physionomie vous empêchait de l'aimer comme homme. Ses yeux, petits et comme endormis (probablement à la suite de veilles) lançaient de côté un regard plein d'astuce et même de cruauté ; il avait l'œil d'un chat prêt à sauter sur sa proie. Son éducation et ses manières indiquaient un homme sorti des rangs les plus bas de la société, quoique, comme la plupart de ses compatriotes le peuvent faire, il sût prendre, quand il le fallait, le maintien d'un gentilhomme. En fait d'instruction, il savait à peine écrire son nom. Il était plein de fougue et d'emportement, et tous ses actes semblaient empreints des

caractères de la grossièreté et de la violence. Cependant, en l'observant avec attention, on découvrait que sa rudesse était la plupart du temps un artifice employé pour extorquer par la terreur une soumission immédiate à ses ordres. L'évêque lui-même fut un des premiers qui eut l'occasion de reconnaître cette vérité.

Il fallait des bateaux pour débarquer l'artillerie et les munitions, et en outre des chevaux et des voitures pour les amener par terre ; or, il était nécessaire de se les procurer sans délai, le succès de l'entreprise consistant dans la rapidité. On avait offert des prix élevés, mais les pêcheurs de Killala s'étaient dès l'abord mis hors d'atteinte ; on ne put donc avoir d'autres voitures que celles qui furent saisies sur le premier moment. On s'adressa en conséquence à l'évêque qui répondit (et c'était vrai) qu'il n'avait dans la ville aucune autorité civile ou personnelle, qu'il n'était pas magistrat et qu'il n'avait pas eu le temps d'être en rapport avec les habitants, car il venait d'une autre partie du royaume et n'était que depuis peu établi à Killala. Humbert répondit qu'il n'aurait pas dérangé sa seigneurie, si le magistrat spécial ne s'était enfui au mépris de la parole donnée ; qu'il s'occupait peu de savoir par quels moyens l'évêque pourrait procurer ce dont on avait besoin, mais que, comme il était le principal habitant, il devait être chargé de fournir voitures et chevaux, et cela le lendemain matin même. L'évêque, en présence d'Humbert, conjura ses gens d'aller par la ville essayer de convaincre les habitants que les ordres du général devaient être exécutés.

Le lendemain matin, comme on ne voyait venir ni bateaux ni voitures, Humbert entra en fureur. Il répandait un torrent d'injures grossières, criait, frappait du pied, tirait à chaque instant son sabre dont le fourreau battait le sol. Il mit un pistolet sur la poitrine au fils aîné de l'évêque, et enfin dit à l'évêque lui-même qu'il lui ferait connaître qu'on ne se joue pas de lui, et que, pour le punir de son manque de soumis-

sion, il allait à l'instant l'envoyer en France. Des ordres, en effet, furent aussitôt donnés à un officier qui remit l'évêque à la garde d'un caporal, ne lui laissant que le temps de prendre son chapeau. En voyant l'évêque conduit à pied, à travers la ville, les habitants ouvrirent de grands yeux sans rien dire ; les soldats le faisaient marcher d'un bon pas le long de la route qui conduit aux vaisseaux et semblaient avoir reçu l'ordre de ne répondre à aucune de ses questions.

Quand ils furent environ à un demi-mille et qu'ils allaient dépasser la colline qui aurait caché la ville à leur vue, ils furent rejoints par un exprès à cheval, leur portant l'ordre du général de revenir avec le prisonnier. En entrant au château, l'évêque fut fort complimenté par les officiers français qui mirent la conduite de leur chef sur le compte de sa vivacité ; mais il est, lui dirent-ils, d'un très bon caractère. Humbert lui-même le reçut au pied de l'escalier, s'excusant sur la nécessité, ce que l'évêque admit sans peine. Celui-ci toutefois n'avait pas craint un seul moment que la menace fût sérieusement suivie d'effet. Il savait que les Français n'auraient besoin ni de sa présence, ni de ses services comme interprète, mais il voyait, à travers le prétexte, le véritable objet de la fureur d'Humbert, fureur qui prit fin à l'apparition immédiate, comme le général s'y était attendu, des gens qu'il avait fait chercher. Le danger de l'évêque, si danger il y eut, disparut si rapidement que la plus grande partie de sa famille ne sut l'affaire que quand elle fut passée.

A peine cependant Humbert était-il sorti d'un embarras, qu'un autre se présentait sur sa route. Tout étant prêt pour la marche en avant dès le samedi 25, le général résolut de laisser derrière lui à Killala deux cents de ses propres soldats, sous le commandement d'une demi-douzaine d'officiers, pour s'assurer une retraite, en cas d'insuccès, et pour garder ses munitions, dont une très grande partie, se montant à 280 barils de 400 livres chacun, ne pouvait immédiatement le suivre, faute de moyens de transport. Mais ce n'était pas là le

motif ostensible qui lui faisait laisser des hommes à Killala. On prétendit que c'était par pure compassion pour les protestants du voisinage, dont les jours pouvaient être menacés par les nouvelles recrues, pendant que les Français seraient occupés ailleurs. En échange de six officiers qu'on dut laisser à Killala pour y maintenir la paix, on dut emmener des otages au moins jusqu'à Ballina, et on fit entendre à l'évêque que lui et un de ses fils devaient en faire partie. Les observations furent inutiles. L'évêque se trouva obligé d'annoncer la nouvelle à sa famille et de commander sa voiture pour le lendemain matin.

A aucune époque de leur infortune, peut-être, la patience des femmes ne fut mise à une plus rude épreuve. Il était dur d'apprendre qu'on allait être, dans de telles circonstances, séparé du principal appui qu'on trouve dans un homme, pendant un temps incertain, peut-être pour toujours, car on disait et on croyait que les otages devaient suivre partout le camp et la fortune des envahisseurs. A cette nouvelle M<sup>me</sup> THOMPSON, femme du doyen, tomba en défaillance, ; dans l'état avancé de grossesse où elle était, son courage n'avait pu dominer ses forces : M<sup>me</sup> STROCK et M<sup>me</sup> COPE ne dirent rien, mais l'œil qui rencontra leurs yeux, durant cette scène d'angoisse, se voila de larmes à ce souvenir.

Le lendemain matin (dimanche), l'aspect des choses s'éclaircit un peu, sans cesser d'être encore désagréable. Le général avait changé d'idée ; il voulut bien accepter le fils aîné de l'évêque à la place du père. C'était un étrange allègement de peine que d'exposer au danger un fils aimé de tous ceux qui le connaissaient, aussi bien que de ses parents. Mais le jeune homme, un collégien de moins de dix-neuf ans, ne songea pas au péril dont son père était délivré et il partit joyeusement avec les quatre autres otages que l'évêque avait reçu l'ordre de désigner ; car Humbert avait consenti à ne prendre qu'un des fils de l'évêque au lieu des deux. Les quatre autres étaient JOHN KNOX, esquire, de Bartrach, THOMAS

KIRKWOOD, lieutenant de la cavalerie du Tyrawley, JAMES RUTLEDGE, officier de la douane, et le vicaire M. NIXON.

Avec une mobilité qui semblait être le caractère général de sa conduite, Humbert déclara aux otages, aussitôt après leur arrivée à Ballina, qu'ils étaient libres de retourner chez eux. Il dirigea ensuite ses forces sur Castlebar, laissant Ballina à la garde d'un nommé TRUC, officier ignorant et brutal, avec quelques Français et une lie d'Irlandais. TRUC ne voulut pas confirmer, avant le jour suivant, l'acte de bienveillance du général, de sorte que les cinq otages passèrent la nuit dans une vive inquiétude, manquant presque de tout, au milieu d'une foule de rebelles ivres et insolents. Le lendemain, on ne put trouver les chevaux sur lesquels ils étaient venus ; ils furent toutefois heureux de reprendre leur route à pied.

Quant à Killala, la garde en avait été confiée, avec le titre de commandant, à M. CHAROST, *chef de demi-brigade* (1), qui correspond à notre titre de lieutenant-colonel. Ce choix fut un bienfait pour notre ville, car CHAROST était un homme de sens et d'honneur ; bref, l'opposé de TRUC à tout égard. Cet officier débuta dans son commandement par montrer son obligeance pour l'évêque, au point d'accorder au capitaine HILL, le digne greffier du diocèse, un passeport qui lui permettait d'aller chez lui à Limerick. C'est par lui que l'évêque trouva l'occasion si désirée d'envoyer une lettre à ses amis de Dublin, la seule qu'ils reçurent jusqu'au jour où la ville fut reprise. Cependant ils eurent d'autres nouvelles verbales de la famille par le docteur ELLISON qui, le 29, obtint de CHAROST l'autorisation de retourner à Castlebar, d'où il suivit sa femme et sa famille dans la capitale. M. JOHN THOMPSON, frère du doyen, put aussi, en même temps que le docteur ELLISON, retourner chez lui à Castlebar, où il donna l'hospitalité au fils de l'évêque, ARTHUR, quand celui-ci y fut immédiatement après envoyé en otage.

(1) Cette qualification est en français dans le texte.



Quoiqu'il ennemi n'eût emporté avec lui à son départ que les objets indispensables pour ses opérations de campagne, toutefois il se trouva encore dans la nécessité de mettre la main sur la meilleure partie de ce que possédait le pays, soit en vivres, soit en provisions diverses. Le garde-manger et le cellier de l'évêque, tous deux abondamment approvisionnés en cette saison, suffirent à peine pour trois jours. Tout ce qu'il avait dans les champs disparut : blé, pommes de terre, bétail, tout était demandé, tout fut pris à l'évêque, avant qu'on eût touché quoi que ce soit du bien des pauvres. Le fourneau de sa cuisine fut si constamment allumé, depuis le grand matin jusqu'à minuit, que plus d'une fois le feu prit à la cheminée et qu'au milieu de l'été on brûla environ trente tonnes de charbon en un mois. Ses écuries comptaient neuf chevaux à lui, bons la plupart, avec leur harnachement, et ses hôtes en fournirent encore une demi-douzaine de plus. La remise ne fut dépouillée que des harnais, ces braves officiers méprisant le luxe d'une voiture. Les cars (1), les charrettes et un grand chariot furent enlevés naturellement. En trois jours, il avait perdu la valeur de six cents livres (2). Mais il était clair que ces pertes n'étaient rien en comparaison de celles qu'il aurait subies, si, comme on le lui avait conseillé en lui en offrant même les moyens, il eût pris la fuite à l'approche des Français. La ruine de sa maison et de ses meubles, de grande valeur tous deux, en eût été la conséquence, et je ne parle pas des malheurs qui fussent tombés sur tout le voisinage, et qu'il fut assez heureux de détourner par sa présence et par ses efforts.

Le corps principal de l'ennemi était à peine sorti de Killala, qu'un drapeau de parlementaire arriva de Castlebar, porté par le capitaine Gærv, des carabiniers. Il venait sous le prétexte de prendre des informations sur un officier qui avait

(1) Le *car* est un véhicule particulier à l'Irlande, le seul qui y soit pour ainsi dire en usage pour les personnes, mais non pour les autres transports.

(2) 48,000 francs. La livre vaut 25 francs.

été blessé et fait prisonnier à Ballina, mais en réalité son but était de connaître les forces de l'ennemi. Aussitôt qu'il eut appris ce qu'il voulait savoir, le capitaine GRAY nous pria en particulier de ne point nous inquiéter, car on attendait à Castlebar des troupes trois fois plus nombreuses pour donner leur compte aux Français. C'est un dimanche que cela arriva. Aussi quelle détresse pour les amis du gouvernement anglais, quand, vingt-quatre heures après, un exprès de SARRAZIN, commandant en second de l'armée française, apporta la nouvelle qu'une victoire complète avait été gagnée sur nos troupes, que huit cents des nôtres étaient pris ou tués, dix pièces de canon tombées entre les mains de l'ennemi et que Castlebar s'était rendu ! « L'indépendance de l'Irlande est fondée », concluait triomphalement la lettre.

L'auteur de ce récit n'ayant pour but que d'écrire ce qu'il a vu et senti, ce n'est pas à lui, quand même il en serait capable, de retracer les événements d'une invasion dont les premiers succès causèrent tant d'étonnement, ou de faire voir par quels moyens une poignée d'hommes put si longtemps braver les forces de tout un royaume, d'hommes qui, du moment qu'ils ne reçurent pas les renforts attendus, crurent, et ils l'avouèrent, n'être que des enfants perdus, envoyés pour inquiéter les ennemis de leur pays et qui, une fois leur devoir accompli, s'attendaient à toute heure à être forcés de se rendre prisonniers de guerre. Les habitants de Killala, séparés du reste de l'Irlande, ayant en face l'océan, derrière eux un cordon de montagnes dont les deux seuls passages étaient continuellement gardés par les rebelles, savaient à peine ce qu'il y avait au-delà et ne connaissaient que ce qui se passait sous leurs yeux.

Nous eûmes dans la grande cour du château la triste preuve que la trahison contribua au succès des Français à Castlebar. Cinquante trois déserteurs de la milice de Longford (1) arrivè-

(1) C'étaient des soldats irlandais qui, après la bataille, avaient demandé à servir dans l'armée française.

rent au milieu des acclamations de la foule, avec leurs habits retournés et échangèrent les uniformes donnés par le souverain contre l'habit bleu des Français. C'était un spectacle étrange qui attristait au plus haut degré les protestants, témoins de la scène. Pour consoler l'évêque, le commissaire lui fit présent des uniformes des déserteurs. Il les accepta, prévoyant qu'il trouverait bientôt en grand nombre, pour les en couvrir, des gens dépourvus de tout.

On dit qu'en peu de jours le camp des rebelles à Killala reçut encore plus de quatre-vingts déserteurs, de la milice de Longford et de Kilkenny. Pas un de ces infâmes traitres à leur roi et à leur pays ne retourna vivant sous son toit.

Dès le jour que se livra la bataille de Castlebar (28 août), l'incertitude fut des plus vives à Killala, au bruit du canon qui se tirait à l'intérieur des terres, et à l'apparition au large d'une escadre que l'on disait française ou anglaise au gré de ses vœux ou de ses espérances. Ces vaisseaux (\*), dont le nombre varia d'un ou deux à cinq, paraissaient irrésolus dans leur marche, quand à la fin trois d'entre eux se dirigèrent vers Sligo ; un quatrième de 32 canons, avec un coutre de 46, continua à louvoyer dans la baie et fut un moment sur le point de perdre son coutre sur le banc de sable. Les Français caressaient l'espoir que ce pouvait être l'escadre attendue de Brest, lorsque le 30 août, ils virent la frégate envoyer ses bateaux détruire les deux bâtiments de commerce dont les Français s'étaient emparés, l'un pour transporter leurs munitions qu'on venait de débarquer, et l'autre, qui était de quarante tonneaux, pour approvisionner la ville de farine et d'avoine. L'équipage de ce dernier, composé de sept hommes, fut emmené sur la frégate anglaise. Les deux sloops

(\*) C'était, comme nous l'apprimes plus tard, *la Doris*, de 36 canons, commandant lord RANELAGH, *le Melampus*, également de 36 canons, capitaine MOORE, et *le Fox*, coutre de 12 canons, lieutenant WALSH. Les vaisseaux qui restèrent étaient *le Cerbere*, de 32 canons, capitaine MAC-NAMARA, et *le Hurler*, coutre, capitaine J. NORWAY, portant 46 caronades de 48 livres.

continuèrent à brûler toute la nuit et même une partie du lendemain. Quelques pauvres gens, qui s'étaient aventurés à monter sur le sloop chargé de farine, pour sauver ce qu'ils pourraient de provisions si attrayantes, échappèrent à la mort avec peine ; la frégate leur avait envoyé un coup de canon de 18.

## CHAPITRE II

### Killala gardé par trois officiers français

Aussi longtemps que les deux cents Français restèrent à Killala pour protéger la ville, les protestants se sentirent en parfaite sécurité, quoique à chaque heure s'accrût le nombre des insurgés qui accouraient de la campagne dans un camp formé sur le domaine de l'évêque. Les affaires devinrent bien plus tristes à partir du premier septembre. Ce jour là, le commandant montra à l'évêque un ordre qu'il avait reçu du général HUMBERT, pour envoyer immédiatement à Castlebar toute la garnison française de Killala, à l'exception de M. CHAROST lui-même et d'un autre officier du nom de PONSON, qui devaient garder la ville avec environ deux cents recrues irlandaises. (1)

Toutes les horreurs commises à Wexford menaçaient désormais les loyalistes. « Des loups affamés nous entourent de tous côtés, disaient-ils à CHAROST, et que peuvent faire deux hommes malgré leur bravoure et leur vigilance ? » Le commandant les engagea à être sans inquiétude, leur affirmant qu'il mourrait plutôt que de les abandonner, mais il dit à l'évêque que, comme en restant ici pour protéger les protestants, il courait le risque de perdre sa propre liberté, il croyait raisonnable d'envoyer à Castlebar avec les troupes

(1) A ces deux officiers il faudra en ajouter un troisième, BODNET, qui arriva plus tard.

un des fils de l'évêque en guise d'otage pour sa personne, dans le cas où les Anglais se rendraient maîtres de Killala. A cela l'évêque n'eût rien à objecter. En conséquence, son second et son troisième fils tirèrent au sort ; la chance tomba sur celui-ci, un jeune garçon de seize ans du nom d'ARTHUR, qui partit vers sept heures du soir sur une pauvre rosse fort mal harnachée et voyagea toute la nuit avec les Français. De ce jour jusqu'à la reprise de Killala, pendant plus de trois semaines, ses parents et lui ne purent échanger une seule nouvelle, tant les passages étaient étroitement gardés.

Immédiatement après le départ de la troupe française, le commandant s'attacha à maintenir la sécurité du district confié à ses soins. Chaque nuit, une forte patrouille dut parcourir la ville et les environs à la distance de trois milles. Mais comme il arrivait continuellement des bruits de vols et d'attaques nocturnes, M. CHAROST pensa qu'il était sage d'inviter, dans une proclamation, tous les habitants, sans distinction de religion ou de parti, à venir près de lui chercher des armes et des munitions pour leur propre défense, sous la seule condition d'une promesse de les lui rendre, quand il les réclamerait. L'offre fut aussitôt acceptée, particulièrement par ceux des protestants qui étaient le plus exposés au danger et avaient été forcés au commencement de l'invasion de remettre leurs armes aux Français. En conséquence, on commença à faire une distribution dans la cour du château, durant la soirée du 4<sup>or</sup> septembre.

Le commandant eut alors l'occasion de juger si les craintes qu'inspiraient les *papistes* du voisinage étaient justement fondées. Au moment où l'on formait la patrouille, les rebelles, tous *romanistes*, commencèrent à murmurer, quand ils virent qu'on donnait des armes aux protestants de la ville. « Bien sûrement, disaient-ils, ils les emploieraient contre les Français et leurs alliés ; le jour où apparaîtrait une armée anglaise ». Les chefs ne manquaient pas aux mutins. Leur orateur était un certain MULHEERAN, un de leurs officiers, vigoureux

et brave gaillard ; que plus tard on vit se défendre comme un lion, à la bataille de Killala, contre trois ou quatre troupiers qui le tailladaient de leurs sabres ; il ne tomba que quand il eut le crâne haché en morceaux. Il résista en face au commandant et alla jusqu'à jeter à terre les armes qu'il avait reçues des Français. Charost lui dit alors qu'il donnerait également des armes à tous ceux qui auraient besoin d'un fusil pour leur défense personnelle. L'évêque, au milieu de l'obscurité de la nuit, des clameurs et de la confusion des trois langues, fit tous ses efforts pour apaiser les mécontents. Après une lutte d'une heure, quelques protestants, intimidés par les menaces de leurs adversaires, rendirent les armes qu'ils avaient reçues, en disant qu'ils se mettaient sous la protection de la patrouille ; cela mit fin pour cette nuit à tout ce tumulte.

Le fait se renouvela toutefois les deux jours suivants, avec la même violence, jusqu'à ce qu'enfin les protestants, fatigués des visites domiciliaires que faisaient les rebelles armés pour chercher des armes cachées, demandèrent au commandant de publier une proclamation pour faire rentrer celles qu'il avait distribuées et défendre qu'à l'avenir on sortit avec des armes, à l'exception des recrues occupées au service français.

La terreur d'être ainsi privé de moyens de défense grandissait encore aux nouvelles alarmantes des déprédations commises dans tous les environs de Killala à la distance de plusieurs milles. Il ne se passait pas une nuit que quelque maison ne fût pillée, et dans le jour il s'écoulait rarement une heure, sans que l'évêque ne fût instamment prié d'aller exposer quelque plainte au commandant ou de faire envoyer des hommes pour protéger les habitants. Pour montrer sa bonne volonté, il traduisait, il écrivait des pétitions, il dépêchait des gardes aux familles protestantes du voisinage, il allait de maison en maison dans la ville pour s'enquérir des abus, puis, dans la soirée et souvent dans la journée, il était forcé de se jeter sur un lit, incapable de mettre un pied

devant l'autre. Sa santé et son appétit cependant semblaient plutôt tirer profit de ces excès de fatigue, et de sa vie il ne dormit jamais mieux.

Mais s'il était douteux qu'on pût confier en sécurité des armes à chaque habitant de Killala, il était de toute évidence que la ville ne pouvait rester sans administration civile. Des pillards arrivaient à toute heure de la campagne pour le commun ennui et la terreur des propriétaires catholiques et protestants. A Castlebar, les Français, disait-on, avaient divisé la ville et les environs en districts, présidés chacun par un officier municipal qui avait sous ses ordres une garde armée pour la défense publique, et ce système avait eu le succès désiré.

En conséquence, on proclama l'institution du même système administratif dans la partie du territoire qui était sous la direction de Charost. Il fut divisé en petits cantons, dans chacun desquels devait fonctionner un magistrat élu par ses voisins et appuyé d'un garde de seize ou vingt hommes ; des armes et des munitions seraient distribuées sous l'expresse condition qui ni officiers ni hommes ne pourraient sortir de leurs cantons respectifs, ni être employés contre leur souverain ou à d'autre service que celui du maintien de l'ordre.

La ville de Killala fut confiée à la protection de cent cinquante hommes divisés en trois corps et placés sous les ordres de M. DEVITT, magistrat civil unanimement choisi par le peuple, parce que c'était un gros négociant, catholique romain, et un homme intelligent et modéré. Il avait sous lui deux assesseurs de la même religion. Les bienfaits de cette organisation se firent immédiatement sentir dans le rétablissement d'un ordre et d'une paix supportables, au moins dans la ville et dans les environs, et on les aurait sentis à un plus haut degré, si l'autorité française eût été mieux affermie.

L'exemple de Killala fut aussitôt imité dans les autres cantons. On élut des magistrats, pris tous parmi les catholiques, mais généralement parmi les meilleurs d'entre ceux

qui n'avaient pas demandé de prendre les armes contre le gouvernement anglais. Quelques-uns même s'adressèrent à l'évêque pour savoir si, dans son opinion, ils n'encourraient pas une accusation de trahison en obéissant à un pouvoir étranger uniquement pour le salut commun et aux conditions indiquées ci-dessus.

Il répondit qu'il n'était pas jurisconsulte, mais qu'ayant toujours trouvé la loi anglaise conforme à la raison, il prenait sur lui de dire que nulle loi n'empêchait de faire en pareille circonstance ce qu'ordonnait absolument la grande loi de salut personnel. On dit que, quand la rébellion fut réprimée, quelques personnes murmurèrent contre cette doctrine. « On pourrait le concéder, disaient-elles, à la terreur du moment ; mais cette loi est mauvaise, parce qu'elle pourrait servir d'excuse à ceux qui, avec une lâche promptitude, font leur soumission à tout envahisseur. » A de si tranquilles déclamateurs contre le mérite de faire fi de sa vie et de ses biens, au lieu de courber la tête sous l'ouragan, il est facile de répondre que, s'ils avaient été à la place des vraies victimes de ces malheurs, ils auraient trouvé un bon motif pour adopter la conduite même qu'en pleine sécurité ils prennent sur eux de condamner. Se soumettre à un roi *de fait* et même agir, en vertu d'une commission donnée par lui, pour assurer la sécurité publique, pourvu qu'en agissant ainsi on ne se refuse pas à retourner sous le gouvernement d'un roi *de droit*, c'est une pratique sanctionnée par l'autorité de la loi anglaise si équitable.

Pour la défense du château, qui fut déclaré quartier général de l'armée alliée, la garnison fournit une garde de seize à vingt hommes, qu'on relevait rarement plus d'une fois en vingt-quatre heures. Quatre d'entre eux veillaient à la porte du commandant. Au premier étage, quatre autres étaient placés dans le vestibule ; le reste gardait les portes de derrière et celles de devant qui, heureusement, avaient été réparées et solidifiées par les soins de l'évêque, très peu de temps avant



l'invasion. La politique, aussi bien que la charité, recommandait ces pauvres gardes à nos soins journaliers ; ils étaient tellement mieux nourris et logés que les autres soldats, qu'il s'élevait parfois entre eux des querelles et des rixes pour avoir le poste de la garde du château. Et réellement ils répondaient à l'attention qu'on leur montrait par toutes les marques possibles de respect, et par leur empressement à rendre de petits services domestiques dans la maison et au dehors, partout où ils étaient nécessaires.

Pourtant la présence de pareils protecteurs était pour la famille une source de grandes terreurs. Les barrières, les portes, toute chose à l'intérieur comme à l'extérieur, notre existence même se trouvaient à la discrétion d'une bande de rebelles qui, à tout instant, pouvaient ouvrir la maison à leurs camarades et leur permettre le pillage pour le moins, sinon pire. De pareils méfaits arrivèrent assez fréquemment. A Castle-Lakan, à Castlereagh et dans d'autres maisons de protestants, où on avait mis des postes, les soldats trahirent et laissèrent entrer des coquins pour piller des habitations qu'ils avaient mission de défendre. Or, si le pillage est plein d'attraits, il en était peu qui offrissent plus de tentations que celle de l'évêque, non-seulement pour le nombre d'objets de valeur qui lui appartenaient, mais encore parce que, en dépit de la prudence, il ne pouvait se refuser à en faire le dépôt des biens des autres. Argenterie, espèces, baux et papiers importants, on les entassait chez lui avec un empressement qui ne pouvait admettre de refus, et avec trop peu de précaution pour rendre la chose secrète. Le commandant avait eu connaissance de nos craintes, et à ce sujet de notre défiance à l'égard de ses amis irlandais. Pendant longtemps, dans sa confiance réelle ou feinte de maintenir son autorité sur les rebelles, il en tint peu de compte. Néanmoins, comme approchait la période finale de notre captivité, ses regards, aussi bien que ses précautions redoublées, laissaient voir une inquiétude presque aussi grande que la nôtre.

Le commandant et l'évêque, étant tous deux d'honnêtes gens, au-dessus de la petitesse d'un artifice, en vinrent bientôt à une bonne entente mutuelle. CHAROST montra à l'évêque une lettre du général HUMBERT lui enjoignant soit d'enfouir secrètement la poudre laissée à ses soins, soit de la jeter à la mer, selon qu'il le trouverait prudent et praticable. Quant à transporter 280 barils de poudre de la cour du château à la mer, au milieu de rebelles armés, tout disposés à s'en emparer pour leur propre usage, il ne fallait pas longtemps réfléchir pour se démontrer l'extrême impossibilité d'effectuer un tel plan. Il restait donc à enfouir la poudre, et cela dans un endroit de l'intérieur du château assez grand pour la contenir et la cacher. Avec l'aide quelques ouvriers qui lui étaient restés fidèles et de ses propres domestiques, l'évêque parvint, après un travail continuel de quelques nuits, à enterrer 90 barils sous un tas de fumier dans le jardin. Le reste fut placé dans une cave du hangar, sous le magasin de blé, où on ne saurait dire qu'ils étaient cachés, mais où, du moins, autant que cela se pouvait dans les circonstances données, ils étaient à l'abri du danger terrible de sauter par accident.

Ce danger fut sur le point d'éclater au moins trois fois durant nos troubles. Ce fut d'abord pendant l'occupation des Français, quand la cheminée de la cuisine prit feu par l'usage excessif qu'on fit du fourneau, comme je l'ai dit ci-dessus. Dans une autre occasion, nous fûmes sauvés par la direction providentielle du vent, qui détourna les flammes d'une cabane située près de nous et à laquelle les troupes du roi avaient mis le feu à leur entrée dans la ville le 23 septembre. En troisième lieu, le péril fut des plus alarmants. Sur le soir de ce jour remarquable du 23, un honnête et inoffensif ouvrier de l'évêque avait quitté le château pour obliger sa femme à rester dans l'intérieur de sa maison. En proie à la terreur, cette femme, qui était enceinte, courait d'un air égaré sur la route au milieu du feu de l'armée. Il l'avait saisie par la main

et la poussait dans sa cabane, quand une décharge de mousqueterie tua l'homme et blessa mortellement la femme ; elle fut transportée dans une des chambres du magasin de blé où elle mourut la nuit même. Sans autorisation, sans même faire connaître à la famille qu'ils avaient apporté la blessée dans l'intérieur de la maison, les imbéciles qui étaient autour d'elle veillèrent la morte en allumant du feu sur le plancher du magasin sans mettre sous la tourbe autre chose qu'une planche. Bientôt on vit la fumée et les flammes s'élancer par les fenêtres d'une chambre qui n'était qu'à quelques yards (1) du dépôt de poudre dans le hangar, et le vent soufflait justement dans cette direction. Au même moment, tout était confusion et tumulte dans la maison. L'armée victorieuse se rendait dans ses quartiers à Killala, et les principaux officiers étaient occupés à faire leurs arrangements pour s'établir dans le château. L'évêque eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que, s'ils n'agissaient pas avec vigueur, la ville et tout ce qu'elle contenait allaient assurément être dans quelques minutes effacés de la terre. Ce furent surtout les efforts énergiques du chevalier de Kerry qui nous rendirent bientôt maîtres du feu.

A partir du moment où nous fûmes laissés par les Français sous la garde de M. CHAROST, lui et les deux officiers placés sous son commandement mangèrent à la même table que l'évêque avec sa famille, et ils y furent très bien venus, car, après la Providence, ils étaient leurs seuls protecteurs au milieu de tant de périls. Tout ce que peuvent la vigilance, la résolution, l'activité pour le salut de la place qui leur était confiée, ces trois officiers français l'accomplirent à merveille sans l'aide d'un seul soldat français, et cela depuis le 1<sup>er</sup> septembre jusqu'au jour de la victoire des nôtres. Il est naturel de supposer que, durant ce nombre de jours, on a pu prendre une assez profonde connaissance du caractère de chacun

(1) Le yard est égal à 96 centimètres.

d'eux, et, puisqu'ils ont joué un rôle considérable dans les événements, le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques traits qui les peignent.

Le lieutenant-colonel CHAROST avait quarante-cinq ans. Il était né à Paris, et son père, horloger, à ce qu'il me dit, l'envoya jeune encore à des parents de l'île de Saint-Dominque, où il eut le bonheur d'épouser une femme qui lui apportait en dot une plantation dont, avant les troubles, il tirait un revenu de 2,000 livres sterlings par an (1). La guerre malheureuse qui désole encore cette île lui fit perdre tout ce qu'il possédait, même sa femme et sa fille unique, car elles furent faites prisonnières (2) pendant leur passage en France et envoyées à la Jamaïque. Ses yeux se remplissaient de larmes quand il parlait à la famille de ces êtres aimés, qu'il n'avait pas vus depuis plus de six ans et dont, depuis trois ans passés, il n'avait pas eu de nouvelles.

De retour en France, il avait embrassé la carrière militaire ; il avait d'abord servi le roi, puis, quand les événements changèrent, il passa dans les armées de la République, et là il s'était élevé d'échelon en échelon au grade qu'il avait alors. Il était en résidence à la Rochelle avec un frère dont il partageait le lit et la table, quand il fut appelé à partir, dans trois jours, pour la présente expédition.

Au physique, c'était un homme robuste avec une tendance à l'embonpoint, d'une physionomie charmante et agréable, malgré une tache sur un œil. Il pouvait employer à tout sa belle intelligence, mais il n'avait ni le loisir ni le goût de l'astreindre à un trop long travail. Quant à sa religion, disait-il à l'évêque, il ne l'avait pas encore trouvée, parce que son père, qui était catholique, et sa mère protestante, lui avaient laissé la liberté du choix, et il n'avait jamais eu le temps de faire cette recherche, dont il sentait bien la nécessité et qu'il ferait un jour quand le ciel lui octroierait du repos. En atten-

(1) 50,000 fr.

(2) Par les Anglais.

dant, il croyait en Dieu, inclinait à penser qu'il y a une vie future, et il était sûr que pendant cette vie humaine on a le devoir de faire à son prochain tout le bien qu'on peut. L'évêque fit à ce demi-chrétien présent d'un livre qui aurait pu dissiper ses doutes, « *La Religion naturelle et révélée, par l'abbé Tremblay* ». CHAROST le remercia, mais il est assez croyable que la vue même de trois petits volumes l'ait effrayé, car depuis il ne les réclama jamais. Cependant, ce qu'il ne manifestait pas dans ses actes, il le respectait chez les autres, car il prit soin que, tous les dimanches, il ne se fit ni bruit ni tumulte au château, quand la famille et quelques protestants de Killala se réunissaient dans la bibliothèque pour faire leurs dévotions.

BOUDER, capitaine d'infanterie, qui commandait après Charost, était né en Normandie. Il avait vingt-huit ans et son père, qui vivait encore, disait-il, l'avait eu à l'âge de soixante-sept ans. Sa physionomie, son teint et sa gravité faisaient en quelque sorte de sa personne le portrait du chevalier de la Manche, qu'il imitait dans le récit de ses prouesses et de ses exploits merveilleux, racontés dans un langage mesuré et un sérieux de figure imposant. Il était venu à Killala de la ville de Newport-Pratt, qu'il assurait avoir prise de sa propre main, bien que défendue par quatre hommes de cavalerie anglaise ; il avait vaillamment gardé la place pendant trois ou quatre jours et n'en était sorti que parce qu'elle avait été attaquée par cinquante cavaliers. Or, nous ne pouvions être surpris de voir accomplir de tels exploits par un officier qui avait été élevé à l'école militaire de Paris pour servir dans les gardes-du-corps du dernier roi, qui, préparé dès l'enfance au métier des armes, avait guerroyé en Flandre et sur le Rhin et, plus d'une fois, avait été obligé de fouler aux pieds des montagnes de morts et de mourants après une bataille. A la vanité il ajoutait un défaut qui l'accompagne bien souvent, l'orgueil. Il s'attribuait une instruction au-dessus de celle de ses compagnons d'armes ; il était disputeur, contradicteur,

irascible ; si bien que son officier supérieur trouvait qu'il n'était pas facile de vivre en paix avec lui. Cependant ses manières, quoique froides, étaient polies, et il semblait avoir une dose de sensibilité plus qu'ordinaire, si l'on peut en juger par l'énergie avec laquelle il déclamaït sur les malheurs des guerres et des révolutions. Son intégrité et son courage ne pouvaient être mis en question. Bref, quand nous fûmes familiarisés avec ses défauts, nous trouvâmes chaque jour des motifs pour rendre hommage à ses qualités.

Le dernier personnage de ce trio s'appelait Ponson, qui formait, à tous égards, un curieux contraste avec le caractère précédent. Sa taille ne dépassait pas cinq pieds, six pouces, mais s'il était de petite stature, il était tout vivacité de la tête aux pieds. La Navarre, pays de Henri IV, lui avait donné le jour, et sa mine joyeuse rappelait à l'esprit les traits du célèbre monarque, sans avoir l'air de bienveillance qui y était répandu ; car ce singe semblait n'avoir de grands sentiments que pour lui-même. Partout où il était, sa présence se manifestait par un bruit aussi fort, aussi opiniâtre que le tic-tac d'un moulin à blé ; c'était un roulement continu de paroles, de rires et de sifflements. Les bienséances de la politesse, il ne les avait probablement jamais connues, ou s'il les connaissait, il affectait de les mépriser. Mais, dans une heure de tristesse, cette éternelle crécelle avait son utilité ; plus d'une fois il releva nos esprits, quand la terreur était à son comble. J'en citerai deux exemples.

Un jour, une troupe d'hommes armés de piques, poussant des clameurs, et s'adressant avec insolence au commandant, était sur le point de jeter à bas la porte grillée du château. L'évêque exprima ses craintes à Ponson. « Voici ce qu'il faut faire, dit ce dernier : sortez et montrez-vous à eux tout à coup en criant : *Au voleur !* Aussitôt chacun d'eux tournera les talons ». L'autre fait est beaucoup plus sérieux. C'était quand les nouvelles de la défaite des Français ruinèrent l'autorité du commandant à ce point que les rebelles ne furent empêchés

de se jeter sur les protestants, que quand l'évêque proposa d'envoyer des commissaires à Castlebar dans le but d'obtenir de bons traitements pour les insurgés qui y étaient en prison. L'évêque et le commandant étaient en dehors de la grille, enfermés dans un cercle de mécontents ; l'autorité, le raisonnement avaient été essayés tour à tour, les murmures des mutins s'élevaient de tous côtés, et l'issue finale de ce colloque était fort incertaine. En ce moment critique, apparaît PONSON qui arrivait de l'intérieur de la ville, le visage bouleversé d'horreur. « Commandant, dit-il, j'ai des nouvelles indignes à vous donner. — Quelles nouvelles, dit l'autre qui n'était pas d'humeur à prêter l'oreille à en écouter ? — Je suis marié, cria PONSON ; oui, marié, je vous en donne ma parole, avec Miss une telle (et il nomma la plus jolie fille de la ville). Ce scélérat de vicaire (M. Nixon, qu'il prit par le bras) a fait le nœud, avant que je pusse savoir de quoi il s'agissait ». Cette saillie extravagante, expliquée aux assistants, dérida toutes les physionomies ; les regards sombres disparurent pour faire place à l'expression de la paix et de la concorde.

Ponson était d'une constitution solide, et supportait admirablement la fatigue et les privations de repos. Une veille continuelle de cinq jours et de cinq nuits de suite, quand les rebelles se livrèrent au pillage et à toutes les violences, ne semblèrent nullement l'abattre. Il était prêt à l'instant même à tomber sur les maraudeurs qu'il rossait sans pitié, s'il les prenait sur le fait et sans manifester la moindre crainte pour lui. Ceint d'un sabre aussi long que sa personne, armé de pistolets et d'un fusil avec sa baïonnette, il se haussait le buste jusqu'à en devenir terrible ; du moins il faisait trembler maint grand paysan. Il était d'une stricte honnêteté et ne pouvait supporter que les autres n'eussent pas cette vertu ; aussi sa patience fut mise fort à l'épreuve par ses alliés irlandais, pour lesquels il ne pouvait trouver assez d'expressions de mépris. Le plus mauvais côté de sa nature était ses sentiments sur la religion. Le commandant lui disait qu'il n'était

qu'un franc athée. Dans ses actes, il allait plus loin que le commun de l'armée française ; les soldats, tout en ne manifestant aucun désir de s'unir à d'autres dans l'exercice du culte (chose horrible aux yeux de tout le monde et qui surprenait les catholiques) respectaient pourtant les actes de dévotion de leur prochain. Ponson était un pécheur plus endurci. La première fois qu'il dina au château avec la famille, l'évêque, le voyant soudain quitter la salle, demanda au commandant ce qu'il avait en tête. « Vous croirez difficilement, répondit CHAROST, qu'en disant votre action de grâces pour votre repas, vous lui avez paru faire un acte ridicule, et comme il sait qu'il eût été mal de rire, il s'est cru obligé de quitter la table et de ne revenir qu'avoir réprimé son premier mouvement ». L'évêque n'en crut rien, mais au fond il attribua le fait à un motif plus probable, à la vanité, à cette affectation ridicule de vouloir paraître plus pervers qu'il ne l'était réellement.

A ces trois Français se joignait quelquefois un de leurs officiers, de Ballina, qui portait le titre de major O'KEON.

Né dans notre baronnie de Trawley, O'KEON avait fait ses études pour être prêtre en France, et il avait obtenu un bénéfice ecclésiastique d'assez bon rapport, quand la révolution, lui enlevant à la fois sa profession et ses ressources, le força de se faire soldat pour vivre. Pour obtenir un grade dans les armées françaises, il faut ordinairement passer par les rangs inférieurs. C'est ainsi qu'O'KEON devint major ou capitaine, car on lui donnait indifféremment ces deux noms. C'était un homme replet, avec une mine enjouée, que ne déparait pas sa face rubiconde ; mais ses sourcils noirs et épais se réunissaient l'un à l'autre, comme cela se voit souvent chez les Irlandais d'origine. Il savait assez d'anglais pour se faire très bien comprendre, mais il parlait l'irlandais comme le français et par là il put rendre de grands services à sa cause.

Ses relations avec le voisinage (son père et ses deux frères qui vivaient près de Ballina étaient cordialement attachés



aux Français) laissent fortement soupçonner la véracité d'un fait qu'il divulgua lors de son débarquement et qu'il maintint jusqu'au bout : c'est que, s'il fit partie de cette expédition, ce fut un hasard et que l'escadre elle-même, qui l'amena, était dirigée sur Donegal et non sur Killala (1). Sa conversation avait fait concevoir à l'évêque une bonne opinion de lui. Son langage ne respirait que douceur et générosité, et il mettait ses actes à l'unisson, car il s'efforça en toute occasion de protéger les loyalistes, et souvent il le fit avec le plus grand succès. Une fois particulièrement il arrêta, dit-on, des gens du peuple qui venaient en armes de Ballina et disaient hautement venir ici pour s'emparer de tous les prisonniers protestants ; on ajoute même qu'ils retournèrent chez eux après avoir fait une partie de la route. Cette conduite, adoptée par principe ou par politique, contribua plus que les preuves qu'il donna de sa naturalisation de Français, à lui sauver plus tard la vie devant la cour martiale de Castlebar. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il échappa à la mort, et il le dut au témoignage que l'évêque donna en sa faveur parmi plusieurs autres (2). Quand il lui fut interdit de remettre le pied sur le territoire anglais, il exprima à Dublin et plus tard dans une lettre datée de Yarmouth, les sentiments les plus élevés pour les obligations qu'il devait à l'évêque. Il est pénible d'ajouter que sa conduite ultérieure, et l'enquête faite sur le caractère de cet ancien prêtre convinquirent son bienfaiteur que l'homme manquait à la fois de moralité et de la plus ordinaire honnêteté. Il escroqua à l'évêque deux guinées, et à Dublin, il enleva une femme mariée.

(1) Les instructions de HUMBERT et de SAVARY portent qu'ils peuvent atterrir soit dans la baie de Donegal, soit dans la baie de Killala, selon les circonstances, comme nous l'avons dit.

(2) O' Keon servit avec distinction dans les armées françaises, en Allemagne, en Espagne et en Portugal. Il fut décoré par Napoléon un des premiers de son corps. En 1815, il reçut de la Restauration une pension qui couvrit sa pauvreté ; il mourut désespéré du sort de sa patrie abandonnée par la France.

Avant qu'HUMBERT eût quitté Killala, un individu du nom de BELLEW s'était présenté à lui. C'était le frère du docteur BELLEW, évêque titulaire du siège catholique ; il n'y avait pas longtemps, disait-il, qu'il était revenu de l'étranger pour recouvrer son patrimoine, que son frère détenait injustement. Aux royalistes il affirmait que son but était de se venger de son frère et qu'il n'avait pas d'autre motif pour se joindre aux Français. Au général Humbert il se targuait de ses connaissances militaires, acquises par dix-huit ans de service dans l'Empire. Il fut pris au mot par le général, qui lui remit le pompeux brevet de généralissime de tous les alliés de la France levés ou à être levés dans le district qui s'étend de Ballina à Westport. On reconnut dans la suite combien peu les Français regardaient aux charges qu'ils confiaient à des Irlandais, car cet homme montra bientôt dans toute sa conduite qu'il n'était qu'un brute, poussant l'ivrognerie jusqu'à la frénésie ; aussi CHAROST lui retira-t-il son titre ; il le dégrada sous les yeux de l'armée rebelle, sans attendre les ordres d'Humbert et donna le commandement des levées à O' DONNEL. Aussi longtemps qu'il avait eu quelque autorité, M. le général BELLEW (1) s'était montré fort désagréable à la population de Killala, particulièrement à la famille de M. OWEN MORRISON, digne et très respectable marchand protestant, dans la maison duquel il avait pris ses quartiers. Il y vivait comme dans un pays conquis, extorquant par menace à ses hôtes tout ce dont il avait besoin, même des vêtements,

(1) L'écrivain met, dans le portrait de BELLEW, une exagération passionnée qui dénote sa haine et son mépris de l'Irlandais. L'historien orangiste MUSGRAVE, qui ne saurait être suspect, lui accorde pourtant des qualités qui en faisaient un homme assez sociable. Voir au 3<sup>e</sup> chapitre.

Sa partialité me paraît évidente aussi dans l'absence d'un nom qui n'eut rien que d'honorable, celui de JAMES JOSEPH MAC DONALD, gentleman irlandais d'influence, qui vint un des premiers joindre le général HUMBERT à Killala. C'était un avocat de manières distinguées. On le trouve capitaine dans l'armée française en 1803. [Voyez encore ci-dessus comment l'auteur termine l'éloge d'O'DONNEL et celui d'O'KEON].

buvant continuellement, allumant sa pipe avec le papier arraché aux murs de son appartement ; son aspect et la mauvaise odeur qui émanait de lui soulevaient le cœur de tous ceux qui l'approchaient ; il était malpropre au dernier degré sur sa personne et rongé de grattelle. Quand il avait un vêtement neuf, il en mettait ordinairement un vieux par-dessus, de sorte qu'il avait deux ou trois chemises et une paire de petites vestes de satin de M. MORRISON, quand il fut pendu. Car c'est à cette catastrophe que la misérable créature vint enfin à juste titre aboutir. Il fut pris à la bataille de Killala, jugé par la cour martiale et exécuté deux jours après, sur le domaine de l'évêque.

Toute mauvaise que parût être la situation des habitants du château durant leur captivité, il faut avouer qu'à certains égards elle était de beaucoup meilleure que celle des habitants de la ville. Le château, servant de quartier-général, était régulièrement fourni de provisions, provenant du pillage de la campagne, et la présence des officiers français, s'ajoutant à la nombreuse famille qui y résidait toujours, laissait peu de place aux intrus de l'armée rebelle. Dans la ville, le cas était différent. Une pénurie de vivres, voisine de la famine, s'y fit bientôt sentir. Le pillage, seul moyen de s'en procurer, ne réussissait pas toujours. Tout petit drôle qui, par vol ou par violence, s'était procuré un sabre ou des pistolets, prenait immédiatement le nom et l'autorité d'officier, et vivait à sa discrétion chez les habitants, particulièrement dans les maisons protestantes, qui étaient presque les seules convenables. Les outrages faits aux personnes étaient rares, il est vrai, parce que le pouvoir municipal avait toujours la puissance de les contenir ou de les punir, mais l'insolence et la cupidité avaient toujours le champ libre. Dans les troubles populaires, on a généralement remarqué que les talents naturels suffisent à peine pour donner l'influence ; le chef de la foule est invariablement l'homme qui dépasse tous les autres en perversité et en audace. Un exemple,

qui servira à prouver cette observation, se présenta dans la matinée du 6 septembre.

La famille du château était réunie pour prendre le thé, et M<sup>me</sup> Strock et le commandant s'amusaient (autant qu'ils le pouvaient en raison de la différence des langues) à faire une partie de piquet, quand on vint dire que M. GOODWIN, protestant de la ville, venait d'être mis en prison par le major FLANAGAN sans l'ombre de raison, et qu'il devait y rester jusqu'au matin, à moins que le commandant ne vint à son secours. Le prétendu major était un audacieux coquin, un ivrogne qui avait tenu un cabaret à Killala ; il n'était sorti que depuis peu de la geôle de Castlebar, où il avait été enfermé sur l'accusation de trahison, et il n'avait échappé qu'avec peine à la déportation. La société se leva, les gentlemen accompagnèrent le commandant sur le théâtre du désordre chez M. MORRISON. L'évêque lui même pensa que l'occasion lui demandait ici de courir un risque personnel. A la porte, où une grande foule était amassée, ils trouvèrent FLANAGAN à cheval, ivre et menant le bruit. Le commandant, prenant l'évêque pour interprète, demanda à l'homme s'il avait l'autorisation de mettre quelqu'un en prison, et il lui ordonna de délivrer son prisonnier. FLANAGAN lui répondit avec impertinence qu'il ne ferait pas sortir GOODWIN cette nuit, de quelque part que l'ordre lui vint. Ce fut un moment critique très sérieux. Il y avait assez de jour encore pour distinguer sur les visages de la multitude environnante un doute, une hésitation entre les deux partis ; elle se déciderait sans doute pour celui qui tiendrait le plus ferme. L'ignoble général BELLEW prit le parti de son camarade d'ivrognerie, l'engageant d'un ton flatteur à tenir sa promesse de ne mettre le prisonnier en liberté que le lendemain matin. Si un esprit de mal eut suggéré à l'un d'entre eux de lever son arme contre le commandant et ceux qui l'accompagnaient, il s'en serait probablement suivi un massacre général et l'anarchie. CHAROST comprit que tout dépendait de l'énergie. D'un ton

ferme et haut il ordonna à Flanagan de descendre de cheval. Le coupable, jetant un regard sur la foule pour y chercher quelque appui et n'y en trouvant pas, obéit. Il fut alors délibérément dépouillé par le commandant lui-même de ses pistolets et de son sabre, puis mis aux arrêts pour avoir désobéi aux ordres de son officier supérieur, quand celui-ci lui avait adressé le premier la parole. On supposait que, pour cette nuit du moins, l'endroit où il devait être confiné serait la maison près de laquelle ils se trouvaient, car déjà les camarades de FLANAGAN, sous couleur de respecter l'ordre du commandant le conduisaient chez M. MORRISON, quand l'évêque intervint vivement et cria à M. CHAROST de ne pas laisser faire. L'idée fut saisie, car le drôle, à peine aurions-nous eu tourné le dos, eût été sûrement mis en liberté. CHAROST lui prit le bras, le grand Normand (1) marchait devant lui et Ponson par derrière, suivi des gens du château, et la procession arriva sans obstacle, par la grande porte à la salle de garde où le mutin reçut l'ordre de prendre ses quartiers pour la nuit.

La foule alors se dispersa, GOODWIN fut mis en liberté, et après un confinement de deux heures, M. TOBY FLANAGAN eut la permission d'aller à ses affaires, dépouillé de son autorité d'emprunt, en même temps que de ses insignes, de son sabre et de ses pistolets que le commandant ne voulut jamais après cela lui permettre de reprendre. L'évêque le rencontra parfois dans la rue, et, à voir sa mine renfrognée, il comprit bien qu'il songeait à une revanche. La méchanceté se lisait constamment dans ses regards, qui, sombres et perçants, ne pouvaient se fixer avec assurance sur un honnête homme. Aussi sa mort, au jour de Killala, fut la seule des nouvelles dont toute la ville sembla satisfaite. Il s'était sauvé du champ de bataille dans une maison de la ville, où il vit qu'il n'avait pas de chance d'être longtemps caché aux yeux de ceux qui le

(1) Le capitaine BODDET.

poursuivaient. Il alla se joindre alors à une bande de soldats qui étaient en pleine chasse des rebelles, en leur criant qu'il allait les guider contre ces misérables, et, arrivant à un endroit où aboutissaient deux passages, il en désigna un aux soldats et se jeta subitement dans l'autre. « C'en est un lui-même, s'écria avec un juron un fencible FRASER, et en même temps il envoya au fuyard une balle qui mit fin à toutes ses extravagances.

Le 7 septembre, on apprit à Killala d'une manière assez vague la bataille de Colooney, livrée le 5 et qui s'était terminée, disait-on, en faveur des Français. On ajoutait que lord Cornwallis s'avancait en personne, à la tête de 20,000 hommes, pour arrêter leur marche.

Les papistes de Killala inspirèrent dès lors les plus vives craintes à leurs frères protestants, sur lesquels ils semblaient à tout moment être sur le point d'exercer des violences. Le prétexte était toujours le même, c'est-à-dire que les officiers français fournissaient aux orangistes des armes et des munitions.

M. JOHN BOURKE, de Sommerhill, à environ deux milles de Killala, grand propriétaire protestant, était, je crois, le seul gentilhomme de la baronnie capable de porter les armes qui ne se fût pas joint à la *yeomanry* et qui n'eût pas quitté sa propriété pour agir contre l'ennemi. Il était à Sligo quand il apprit l'invasion ; il s'empressa de partir ; à son retour chez lui, il mit aussitôt sa maison en état de défense par prudence comme sans crainte. Il fit murer de briques les fenêtres du rez-de-chaussée aussi bien que la grande porte d'entrée, remit des armes entre les mains de cinq ou six personnes auxquelles il pouvait se fier, leur fournit des victuailles et du whiskey, et, ainsi fortifié, il défia les maraudeurs du pays d'exercer leurs méfaits. Cependant les munitions ne lui parurent pas suffisantes, et pour s'en procurer il se vit obligé d'aller à Killala. L'évêque, lui servant d'interprète, représenta pour lui au commandant sa situation périlleuse, que sa mai-

son était isolée, en danger de pillage, mais qu'il n'appellerait personne à son aide, s'il pouvait seulement obtenir des Français de la poudre et des balles pour son personnel. Charost approuva les sentiments du jeune gentilhomme et lui fit délivrer immédiatement un petit baril de poudre.

M. Bourke avait d'abord eu la pensée d'être un de ces officiers municipaux désignés pour veiller à la paix publique, dans le but de protéger de cette façon sa propriété ; mais trouvant qu'il ne serait probablement pas élu par ses voisins, il abandonna ce projet, et dès lors il ne songea qu'à mettre en lieu sûr chez lui la poudre qu'on lui avait donnée. Mais il ne put y parvenir, car il s'éleva une clameur furieuse à la porte d'entrée de son domaine, aussitôt qu'on aperçut le baril de poudre sur son car ; les menaces suivirent ; le car fut arrêté et M. Bourke forcé d'abandonner ce qu'il était allé chercher à Killala, à son risque personnel.

Le samedi 8 septembre (le jour mémorable de la victoire de Ballinamuck) vit éclater à Killala un nouveau sujet d'alarmes et de terreur. On avait aisément pu remarquer la maladresse avec laquelle les paysans maniaient les fusils qu'on leur avait donnés, et les progrès qu'ils faisaient dans l'art de la destruction. Ce jour là, pour la première fois, on les vit prendre des piques au lieu de fusils. Un officier des rebelles, un de ceux qui, en fort petit nombre, semblaient aussi mauvaises têtes que mauvais cœurs, signifia au commandant (toujours par l'intermédiaire de l'évêque, interprète fidèle, même quand l'objet des réclamations le faisait frissonner), que les amis de la liberté, voyant les armes à feu toutes distribuées et qu'on n'avait pas assez de confiance en eux pour leur remettre les munitions apportées de France, avaient pris la résolution de former un corps de piquiers qu'on trouverait capable, ils en étaient sûrs, d'abattre au moins autant d'ennemis que pas un de leurs camarades. En conséquence, ils demandaient l'autorisation de prendre tout le fer qu'ils pourraient trouver chez M. KIRKWOOD ou ailleurs, pour en fabriquer des pointes de piques.

Charost goûta la proposition aussi peu que l'évêque. Comme soldat, il méprisait le service des piquiers contre des troupes régulières ; comme homme, il détestait l'usage auquel ces bâtons ferrés pouvaient être employés par les voleurs et les assassins. Mais ce n'était pas le moment de faire obstacle à l'offre d'un moyen d'avancer la cause commune. Il se contenta donc d'applaudir au zèle de gens qui, disait-il, ne voudraient pas toucher au fer de M. KIRKWOOD, tant qu'une absolue nécessité ne les force pas de s'adresser à la propriété de ce gentleman ; il les engagea au contraire à chercher d'abord si, par quelque honnête moyen, ils ne trouveraient pas assez de fer, en convertissant en pointes de piques ce qu'ils avaient de ce métal dans leurs maisons, leurs fourches et les autres instruments agricoles. La réponse fut prise en bonne part et sauva les boutiques pour le moment. Or, les piques n'étant pas interdites, tous les forgerons et les charpentiers se mirent aussitôt à en fabriquer, et tous les voleurs furent à la besogne pour se procurer bois et fer. A partir de ce jour, les fourches furent de bonne prise, on trouva que les jeunes arbres faisaient mieux comme hampes de piques au poing d'un amant de la liberté, que comme ornement à la ferme d'un gentilhomme. Un corps de piquiers fut levé en peu de temps, sous la direction de l'officier ci-dessus mentionné ; se renforçant chaque jour par de nouvelles recrues, ils devinrent redoutables pour les gens paisibles, parce qu'ils portaient leurs armes partout avec eux, ne faisaient pas de service militaire régulier, et, se mêlant à toutes les assemblées tumultueuses, montraient une souveraine aptitude pour faire le mal.

Tout précaire que fût alors l'état des affaires, c'était chose surprenante de voir comme le peuple des campagnes continuait à amener sans crainte ses produits au marché, où il en trouvait la vente immédiate. CHAROST ne se prévalut de son pouvoir que pour se procurer des articles de plus d'importance, mais il ne tira rien des basses classes du peuple ou



presque rien sans en donner le prix. Naturellement ce qu'il avait apporté avec lui d'argent sonnait, pas plus de quarante louis, fut bientôt dépensé. Les autres officiers, plus pauvres, encore, n'avaient pas à attendre du pays leur paie. Dans une pareille extrémité, il n'y avait pas d'autre ressource que de faire une réquisition d'argent dans le district qui jouissait du bénéfice de la protection française. On s'adressa à l'évêque pour avoir une liste des plus forts contribuables ; il répondit qu'il ne voyait pas d'objection à faire, soit sur la demande elle-même, soit sur le *quantum*, qui était de cinquante guinées (1) et qu'il payerait lui-même un cinquième de la contribution ; mais il demandait à être dispensé de déterminer la taxe des autres habitants, car il était trop nouveau venu pour connaître l'état de leur fortune. M. Devitt, leur nouveau magistrat, se trouvait être la personne la plus capable de faire cette besogne. Aussitôt le commandant écrivit au citoyen magistrat DEVITT une lettre, qui fut traduite, l'invitant à « engager instamment la ville et le district de Killala à monter, par leurs contributions, leur zèle pour la glorieuse cause du peuple. Quelques personnes étaient déjà venues « l'argent à la main, et il ne doutait pas que beaucoup « d'autres ne fussent prêtes à imiter ce bel exemple. Il serait « tenu un registre exact des noms et des sommes souscrites, « et le gouvernement français ne faisait cet appel de fonds « qu'à titre de prêt ». Après quelques délais, et non sans murmures, la somme fut enfin levée ; il en resta une partie entre les mains de M<sup>me</sup> Stock, jusqu'au jour où elle fut remise fort à propos à CHAROST et à ses compagnons d'armes, quand ils reçurent du gouvernement anglais l'ordre de se rendre à Dublin.

C'est vers cette époque qu'O'DONNEL, ce jeune homme dont j'ai parlé plus haut, le protecteur de M. KIRKWOOD dans l'Erris, vint à Killala sans autre intention, assurait-il, que d'offrir ses services pour le maintien de la paix dans la ville, en employant son influence sur les montagnards de son

(1) La guinée valait, à cette époque 26 fr. 47 (21 shellings).

propre district. Il sembla pendant quelque temps y mettre toute son attention, et il gagna si bien le commandant par une apparence de bon sens et d'activité, qu'il ne tarda pas à être élevé à l'office de major de la ville, avec autorité sur la garde de nuit. Il est possible qu'il n'ait pas d'abord songé à accepter des Français une commission militaire, mais, comme son tempérament comportait un large fonds de vanité, et qu'il sentait grandir son importance parmi les rebelles, qui pouvaient le comparer avec cet ivrogne, leur général BELLEW, il aspira à prendre sa place, et en fait, quoique la chose n'ait jamais été formellement réglée, il exerça la charge, après l'expulsion de l'autre.

CHAROST eut plus d'une fois l'occasion de se repentir d'avoir mis sa confiance dans un pareil homme avant d'avoir connu son caractère. Les airs que ce jeune fat se donnait devenaient chaque jour plus déplaisants. Prétendant qu'il devait avoir un lit au château, afin de pouvoir prendre les ordres du commandant en cas de trouble pendant la nuit, il prit pour lui une des chambres à coucher du premier étage, d'où il ne fut plus possible ensuite de le déloger, et il se plaisait à l'appeler *son* appartement. En second lieu, il essaya de se faire admettre à la table de la famille, mais ici il échoua. L'évêque, dégoûté de ses manières vulgaires et hardies, évita autant qu'il put tout commerce avec lui, et quand il demandait à O'DONNEL de venir s'asseoir à sa table, (ce qu'il ne pouvait parfois s'empêcher de faire, mais d'un ton assez bourru), c'était évidemment le résultat d'une contrainte; si bien qu'O'DONNEL se tint à distance la plupart du temps, mais il se plaignait fort de l'ingratitude avec laquelle on le traitait, après avoir rendu de si grands services à l'évêque et à sa famille.

La présence d'un tel locataire fit bien sentir aux gens du château dans quelle situation se trouvaient leurs voisins de la ville, molestés, troublés comme ils le furent par une bande d'un type encore plus grossier. Nuit et jour, l'escalier reten-

tissait des pas des recrues d'O'DONNEL, paysans ivres de l'Erris, ou de ses propres parents, les MACGUIRES de Crossmolina. Le principal des membres de cette famille était un brasseur de quelque fortune qui, pour les bons services qu'il rendit à la France, en s'engageant lui et ses trois ou quatre fils dans la rébellion, a été dernièrement récompensé d'une corde au cou. Ceux-ci, véritables brutes, sans intelligence et sans usage, mais auxquels le pillage avait procuré de beaux vêtements et des armes, venaient constamment à Killala concerter des mesures avec leur cousin O'DONNEL, et en vérité, ils ne servaient qu'à rendre celui-ci moins odieux, quand on comparait sa conduite à la leur. Un des MACGUIRES, sous prétexte de remettre un message au commandant, eut un jour l'insolence de s'introduire dans la salle à manger pendant le dîner de la famille, et parut jouir de l'épouvante que causèrent aux dames sa contenance effrontée, son sabre et ses pistolets. Le commandant lui intima immédiatement l'ordre de quitter la salle et lui lava rudement la tête pour son impertinence, lui déclarant en même temps qu'il ne s'avisât pas de le déranger pour une affaire quelconque. Un autre de ces jeunes gens, ROGER MACGUIRE, se comporta avec une telle impertinence dans son ambassade à Castlebar (j'en parlerai tout à l'heure) qu'il l'aurait payée de sa tête, si le salut de gens plus dignes n'avait dépendu de sa vie.

Désagréable comme locataire, O'DONNEL n'était cependant pas sans mérite, en tant que revêtu d'une charge et comme gardien de la paix publique. Ses premiers efforts furent dirigés contre la dévastation du bétail qu'on abattait sans nécessité. Pour alimenter le camp des rebelles, on amenait journellement des moutons et des bœufs en si grand nombre et avec si peu de soin à les distribuer économiquement que, comme on n'avait presque pas de sel, et que la température était devenue plus chaude, on se trouva dans la nécessité d'enfouir nombre de quartiers de viande fraîche pour prévenir l'infection. Le commandant et l'évêque furent un matin les té-

moins de cet abus ; on les conduisit dans l'arrière-cour d'une maison de la ville, où gisaient les carcasses d'une demi-douzaine de veaux qu'on venait d'abattre. O'DONNEL reçut l'ordre de soumettre au magistrat DEVITT les états réguliers de toute la viande dont pourraient avoir besoin les soldats en service permanent. Ce dernier dut publier une réquisition pour fournir à leurs besoins ; il envoyait un garde chez les fermiers pour prendre le nombre demandé de têtes et pas une de plus. Le bétail devait être conduit dans un endroit désigné pour y être abattu ; et une proclamation porta que toute personne prise à abattre un animal, sans un ordre écrit du magistrat, serait immédiatement fusillée. Cet ordre, par la vigilance d'O'DONNEL, fut assez bien suivi, quoique, après tout, la consommation fût assurément considérable.

C'était une situation bien nouvelle pour l'évêque d'être forcé de vivre de viandes et de boissons provenant de pillage. Les plus belles pièces de bœufs et de moutons nourris dans des pâturages qu'on vantait sur les marchés de Dublin, des vins exquis et des liqueurs excellentes tirés des caves de ses très bons amis les gentilshommes du voisinage, faisaient au château leur visite en bon ordre et y étaient reçus d'abord avec des murmures, des lamentations sur les temps et enfin avec une grande indifférence, comme un malheur qu'on ne pouvait empêcher. Parfois, cependant, la société du château sentait quelque disposition à être de bonne humeur, à l'arrivée d'une de ces coupables cargaisons. Ainsi quelques bouteilles d'un excellent vin vieux du Rhin, prises dans les caves du très honorable colonel KING, à Ballina, furent un jour envoyées à M. CHAROST par l'officier français qui commandait dans cette ville. Le vin fut dégusté et on le trouva si bon, que la conscience murmurait de se faire complice du vol commis chez un gentilhomme aussi hospitalier qu'avait dû être le propriétaire, à moins que celui-ci ne fût convaincu de quelque crime. Le colonel fut en conséquence formellement accusé de *loyalisme*, pour son attachement obstiné à son souverain et à la Consti-

tution sous laquelle il était né. Le crime fut aisément prouvé, car le colonel KING venait de se rétablir d'un coup de fusil qu'il avait reçu à travers le corps à la bataille de New Ross (1), en combattant avec énergie à la tête de son régiment contre les Irlandais-Unis, les nobles alliés de la France et amis de la Révolution. Il fut naturellement déclaré coupable par acclamation, et son vin fut confisqué à l'unanimité.

La confusion des temps avait inévitablement suspendu l'exercice du culte public par les membres de l'*Eglise-Etablie*. Le jour du Seigneur, un nombre considérable de personnes avaient pris l'habitude de venir au château unir leurs prières à celles de la famille, et elles étaient offertes avec une gravité et une ferveur en rapport avec la détresse du moment. Le digne ministre de la paroisse, le doyen THOMPSON, faisait le service religieux, assisté de son vicaire ; l'évêque prêchait. Nous trouvions tous par expérience, laïques et clercs, la vérité de cette pensée du psalmiste : « *Il est bon pour moi d'avoir été dans l'affliction.* » Heureux si l'assistance divine nous rendait capables, au milieu des scènes variées de notre vie, de garder les bons sentiments et de pratiquer les leçons que cette terrible période imprimait dans nos cœurs !

Le 9 septembre, pendant qu'au château nous offrions ainsi nos prières au Seigneur, le son de la cloche de la cathédrale vint jeter l'alarme dans notre réunion. Enquête faite, on trouva que M. O' DONNEL avait pris la clef de l'église chez le sacristain et ordonné qu'on sonnât la cloche pour appeler les catholiques à la messe chez un marchand protestant, M. MORRISON, qui fut forcé avec sa famille d'assister à la cérémonie. L'évêque ne voulut point souffrir une pareille usurpation. Immédiatement après le service divin, il vint trouver O' DONNEL et lui reprocha avec calme une action qui devait éveiller la susceptibilité de l'*Eglise-Etablie*, pour la sécurité de ce que la loi lui avait mis entre les mains ; il lui demanda

(1, Le 5 juin, dans la dernière insurrection.

finalemeut de rendre la clef et de renoncer à l'avenir à toute velléité de se servir de la cloche. O'DONNEL, apparemeut fléchi par la manière pressante dont la demande était faite, y acquiesca et depuis lors les *romanistes* ne renouvelèrent pas leur tentative sur la cathédrale, bien que dans leur camp ils eussent souvent exprimé la résolution de s'en emparer. La présence des Français les tenait en bride.

Aussi bien le contraste des sentiments religieux entre les Français et les Irlandais était des plus curieux. L'athée méprisait et bafouait le dévot ; mais la merveille était de voir comme le papiste ardent s'entendait avec des hommes qui se vantaient ouvertement « d'avoir naguère chassé M. le « Pape de l'Italie et qui ne s'attendaient pas à le retrouver « sitôt en Irlande ». Les officiers français s'étonnaient fort d'entendre les recrues, quand elles offraient leurs services, déclarer « qu'elles venaient prendre les armes pour la France et pour la *Sainte Vierge* ». La conduite de quelques prêtres, engagés dans la même criminelle entreprise, était encore plus surprenante que celle des hommes de leur religion.

On ne pouvait pas traiter une race d'hommes avec des marques plus apparentes de dégoût et même de mépris que ne le faisaient les Français, bien que la politique leur commandât évidemment de les ménager à cause de leur influence sur leurs ouailles, et de leur utilité comme interprètes, car la plupart d'entre eux, ayant fait leurs études à l'étranger, savaient parler un peu français. Encore le commandant ne se serait-il pas fié à leur traduction ; s'il avait besoin de savoir la vérité, il préférerait attendre la présence de l'évêque. Un de ces prêtres écervelés, du nom de SWEENEY, avait pu se sauver de Newport avec BOUDET, quand cette ville fut reprise par les troupes anglaises, car il redoutait le châtimeut, qui plus tard devait atteindre ce malheureux, pour la part active prise par lui à la rébellion, en appelant aux armes ses paroissiens. Ce personnage n'était pas sans connaissances, particulièrement dans les antiquités de son pays, qu'il paraissait

aimer avec passion. Introduit par Boudet en présence du commandant, il fit à cet officier l'humble requête que voici : « Puisque, disait-il, tout ce qui appartenait naguère aux protestants, doit être aujourd'hui la propriété des Français, et que les soldats ne convoitent pas habituellement les livres, il serait extrêmement obligé à M. CHAROST de vouloir bien lui faire présent de la bibliothèque de l'évêque de Killala. » — « La bibliothèque de l'évêque, répondit Charost, en lui tournant le dos avec dédain ! Elle est encore à l'heure même autant à lui que jamais ».

Quel motif puissant pouvait pousser de pareils hommes à prêter leurs cœurs et leurs bras à une révolution qui menaçait si manifestement de renverser leur propre crédit et leur importance, en supposant même qu'ils fussent indifférents à la destinée d'une religion dont ils se disaient les ministres consacrés ? Je vais donner au lecteur ce que je crois être la véritable clef de ce mystère, s'il veut bien me pardonner cette digression.

Le clergé catholique d'Irlande est presque entièrement, quant à la vie matérielle, sous la dépendance du peuple. Telle est du moins, à mon avis, le motif pour lequel, dans tous les soulèvements populaires, nombre de prêtres de cette communion ont été et, jusqu'à ce qu'on ait adopté des mesures d'une meilleure politique, se trouveront toujours dans les rangs de la sédition et de l'opposition au gouvernement constitué. Le paysan aimera une révolution, parce qu'il sent tout le fardeau de la pauvreté, et qu'il n'a pas souvent l'esprit de comprendre qu'un changement de maîtres peut le rendre plus lourd : le prêtre doit suivre l'impulsion des flots populaires, ou rester en arrière sur la côte pour y périr. Il y eut une époque, où la superstition fut de force à soutenir le crédit et les revenus de l'Eglise de Rome, même où les convulsions du peuple mirent en pièces l'édifice du gouvernement civil ; mais le règne de la superstition est passé ou va passer ; du moins, s'il tient l'âme du croyant, il ne peut, à

beaucoup près, être assez puissant pour lui faire ouvrir sa *bourse*. Huiles saintes, indulgences et absolutions, tout a beaucoup baissé de prix ; les confessions sont, comparative-ment parlant, improductives ; la mine d'or même du purgatoire semble ne tenir qu'à un fil. Les contributions volontaires, qui sont la principale ressource du prêtre, doivent dépendre de sa popularité (1). « Vis avec moi, et vis comme moi. Ne « m'accable pas de la supériorité de ton instruction ou de « tes raffinements. Prends avec reconnaissance ce que je mets « de côté pour te le donner, et gagne-le par la soumission à « mon symbole et à ma conduite politiques. » Tel est, traduit fidèlement, le langage tenu à son prêtre par le paysan irlandais. C'est un langage qui doit être écouté en proportion de l'exigence des cas. Un moraliste fier fera son devoir en dépit du besoin ; braver la menace absolue du manque de pain est une vertu admirable qu'on ne recherche pas dans le commun troupeau des hommes. Le remède à ce défaut dans le système politique d'aujourd'hui en Irlande semblerait être aussi facile à employer qu'il est évident. Mais il n'appartient pas à un simple particulier de suggérer à notre législature éclairée l'époque ou la mesure, dans laquelle doit être appliqué un tel remède.

Quoique l'église cathédrale de Killala eût échappé à la violence, comme je l'ai dit plus haut, il n'y eut guère de temples protestants dans les deux diocèses-unis, qui n'aient porté des marques évidentes de l'intolérance religieuse des rebelles. Leurs mauvaises dispositions se tournèrent particulièrement contre une chapelle presbytérienne, qui est entre Killala et Ballina, la seule de cette sorte qui soit, je crois, dans le comté. Elle avait été depuis peu mise en état et convenablement meublée par les soins infatigables de M. MARSHALL, qui, par son caractère digne d'exemple, s'était attiré tant de

(1) Aujourd'hui l'évêque Stock ne tiendrait pas le même langage. Le prêtre est devenu le maître absolu des esprits.



respect que tous les protestants voisins sans distinction avaient contribué à l'embellir. Peu de temps après le commencement de la rébellion, il n'en restait plus que les murs.

Les presbytériens eux-mêmes ne subirent pas un meilleur traitement que leur temple. Une colonie de tisserands fort industriels, venus du nord et transplantés ici depuis quelques années par le comte d'ARRAN dans un de ses villages, (1) du nom de MULLIFARRAGH, avait si bien prospéré qu'ils étaient devenus riches et que leur nombre s'élevait à cette époque à un millier de personnes. C'est alors que le nom d'Orangistes commença à être prononcé dans le Connaught, et il était à souhaiter que jamais pareille colonie ne se fût formée parmi nous, pour fournir aux catholiques romains un trop plausible prétexte d'alarme et d'hostilité contre leurs frères protestants. L'évêque était opposé de tout son pouvoir à leur établissement. Le jour même de l'invasion des Français, il s'occupait d'introduire dans l'exhortation qu'il devait faire, lors de sa réception du clergé, une protestation contre la première phrase du serment qui liait les Orangistes entre eux : « Je ne suis pas catholique romain ». Ces paroles étaient presque celles du prophète : « Arrière, je suis plus saint que toi », et assurément elles sont peu faites pour concilier les cœurs. La société des Orangistes s'était formée dans ce comté du nord qui, peu d'années auparavant, s'était déshonoré par une infamie inconnue aux protestants, l'expulsion des catholiques romains de leurs maisons. Ceux qui avaient commis cet acte indigne et illégal, passaient pour être principalement des presbytériens, et maintenant des gens inoffensifs de cette communion établis dans le Connaught pouvaient payer pour les injustices faites aux Romanistes de l'Ulster. Le village de Mullifarragh, sous prétexte qu'on devait y trouver des armes, fut pillé par les rebelles dans trois invasions faites de nuit, jusqu'à ce qu'il n'y restât plus rien à emporter, et cela eu

(1) Entre Killala, Ballina et Rappa.

violation de la protection obtenue du commandant par l'évêque pour eux et pour leur pasteur. Les pauvres victimes vinrent les larmes aux yeux trouver M. Charrost pour le remercier d'une protection qui avait mal tourné pour eux. Cela l'irrita vivement, et souvent il disait à l'évêque en murmurant, que nulle considération ne prévaudrait à l'avenir sur lui pour se fier à une horde de sauvages comme les Irlandais.

Un commun malheur empêchait d'apercevoir les traits qui, en matière de religion, distinguaient les protestants entre eux. M. MARSHALL, après avoir vu sa chapelle perdue, se hâta de venir unir ses prières aux nôtres. Le service fini, il nous apprit que la troupe de Sligo, après une ou deux vives actions à Colooney, le mardi précédent, avait forcé les Français de prendre le chemin de leur propre ville, et de marcher vers le comté de Leitrim, où il était probable qu'ils rencontreraient une armée, venue d'Enniskillen et de Dublin, capable d'avoir bon marché d'eux. Castlebar, Newport-Pratt (1) et Westport étaient repris, assurait-il, et entre les mains de l'ennemi il ne restait que notre ville et Ballina. La joie de ces nouvelles fut cependant assombrie par cette réflexion que, si les Français poussaient en avant et trouvaient enfin leur défaite dans un endroit très éloigné de nous, nous serions abandonnés, absolument dépourvus de défense, à la merci de rebelles irrités, désespérés, durant un espace de jours suffisant pour consommer notre ruine. Le danger fut senti et reconnu. Mais comme nous ne pouvions le détourner par notre prévoyance ou par notre prudence, nous nous en remîmes pour l'issue au bon plaisir de Celui qui savait le mieux ce qui nous convenait.

(1) Après la prise de Castlebar par Humbert, Newport-Pratt et Westport chassèrent leur garnison anglaise ; le général français s'était contenté d'envoyer dans chacune de ces villes un de ses officiers pour y commander et y maintenir l'ordre. Voir ce qui concerne Boudet, page 340.

Le matin du 9 septembre, M. MARSHALL nous transmitt une nouvelle plainte des habitants de Mullifarragh ; non seulement on leur avait volé les objets qui étaient à leur usage, mais encore on avait emmené prisonniers à Ballina un nombre considérable d'entre eux, sur l'allégation qu'ils étaient Orangistes, et là, par autorisation de l'officier français TRUC, on les retenait prisonniers, dépourvus de presque tout le nécessaire pour vivre. Cette conduite de TRUC mécontenta le commandant, car il avait strictement recommandé à cet officier de n'écouter aucune accusation touchant des faits de religion, et de ne pas permettre d'arrestation à ce sujet. Il pensa donc qu'il lui incombait d'aller immédiatement à Ballina pour y rétablir les choses et assurer une meilleure exécution de ses ordres. Il partit accompagné de PONSON. L'affaire lui prit le jour entier, car il avait plus de seize prisonniers à interroger et à élargir. Durant son absence, les loyalistes de Killala n'étaient pas fort rassurés, n'ayant pour tout protecteur que M. BOUDET, et nous étions au jour de la semaine où le danger était le plus à craindre, parce que le peuple affluait de la campagne pour faire ses dévotions.

Il n'arriva cependant rien qui eût un caractère désagréable durant ce jour-là et les deux jours suivants, en dehors de l'ennui continuel que nous causait la nouvelle de l'approche d'un ennemi, mensonge fabriqué par les rebelles pour colorer leurs importunes demandes de munitions. Ainsi le 11, devant la porte du château, on comptait sept cent cinquante recrues qui venaient offrir leurs services pour reprendre les villes du voisinage retournées dans le devoir, et cela après que plus de cinq mille fusils avaient été délivrés par les Français, comme je l'ai mentionné plus haut. La population des parties montagneuses du comté de Mayo, à en juger par leur aspect sauvage, excède de beaucoup les moyens supposés capables de la nourrir. Ces dernières recrues voulaient à toute force abattre deux allées de frênes, plantés devant l'évêché pour le garantir contre les vents qui soufflent

avec tant de fureur dans ce climat. Il leur fallait des piques, disaient-ils, puisqu'on ne leur fournissait pas d'autres armes ; mais ils firent à l'évêque la gracieuseté de lui promettre d'épargner ses arbres, s'il voulait obtenir du commandant de leur laisser abattre ceux qui appartenaient à son voisin ROGER PALMER, esquire, ou à l'agent de ce gentleman, sir JOHN EDM. BROWNE, qui semblait être fort impopulaire parmi eux. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté et par le sacrifice de trois ou quatre fort beaux arbres, qu'on put leur persuader d'abandonner en ce moment toute pensée de destruction.

Le 12 et le 13 septembre, des porteurs de mauvaises nouvelles accouraient continuellement nous annoncer des pillages de tout côté. Castlereagh, séjour d'ARTHUR KNOX, esquire, beau-frère du comte de Meath, et Castlelackan, propriété de sir JOHN PALMER, baronnet, étaient saccagés et complètement pillés. M. JOHN BOURKE, de Summerhill, informait l'évêque par un message des horribles menaces qu'on lui faisait, du danger qu'il courait d'être assassiné, si on ne lui envoyait pas immédiatement une garde avec des munitions ; il ajoutait dans sa note qu'il avait des sommes d'argent monnayé dans sa maison et qu'il désirait les faire transporter au château. Un domestique fidèle de M. KNOX vint trouver l'évêque, les larmes aux yeux, et le prier d'envoyer des hommes à Castlereagh pour enlever ce qu'on pourrait encore sauver des mains des pillards, particulièrement quantité de vin, de liqueurs et de provisions d'épicerie, qui, puisque le maître doit les perdre, seraient mieux au château à l'usage de la garnison qu'au pouvoir d'une petite bande de ruffians.

Le besoin de chevaux se fit alors cruellement sentir. L'évêque n'en avait plus qu'un qui lui avait été renvoyé de Castlebar par les Français. On l'attela à un *car* qui partit pour Castlereagh avec quelques hommes sous la conduite d'O'DONNELL. On trouva encore autre part un cheval pour mener M. BOUDET à Summerhill, et comme l'officier ne pouvait rien faire sans interprète, l'évêque fut obligé bon gré

malgré de dépêcher l'ainé de ses fils avec lui ; il leur fallait, pour ce court voyage, traverser la campagne à un endroit presque aussi dangereux qu'un champ de bataille, vu le nombre inconsideré de coups de fusil que les rebelles tiraient dans toutes les directions. Aussi firent-ils de longs détours et il régna dans le château une vive inquiétude jusqu'à leur retour, qui n'eut lieu que fort tard dans la soirée. A leur apparition à Summerhill, la tranquillité fut momentanément rétablie. Boudet rendit un témoignage honorable du courage avec lequel M. Bourke avait défendu sa propriété contre une armée de maraudeurs. Mais l'évêque trembla au récit des risques que son fils avait pu courir, quand M. Bourke le chargea d'emporter au château la somme de cent soixante-dix guinées. (1)

Pendant ce temps, tout était confusion au rez-de-chaussée du château, par suite de l'état dans lequel étaient rentrés les hommes de l'expédition de Castlereagh. Pour sauver le vin et les liqueurs des bouches indignes qui se préparaient à les absorber, les envoyés n'avaient pas trouvé d'expédient plus facile et plus effectif que de se les servir à eux-mêmes sur place. Aussi le sommelier de l'évêque, qui était revenu de l'expédition avec le courage que donne l'ivresse, chercha querelle au jardinier et au charretier, et menaça ce dernier d'une espingole. L'évêque fut tellement irrité de la grossièreté de son langage que, perdant son sang-froid, il l'assomma presque d'un coup de poing à l'oreille. Le commandant intervint alors et enferma l'individu à clef dans sa chambre de provisions et l'y laissa dormir jusqu'au lendemain matin. Ce sommelier avait été un excellent domestique, et on espérait qu'il continuerait à l'être dans une charge qui offrait moins de tentation. Mais l'occasion de gagner quelque argent avec les Français qui venaient d'arriver, était trop alléchante : il se déclara immédiatement pour eux, il ne servait qu'eux

(1) La guinée valait alors 26 fr. 47 ; ce qui faisait la somme de 8000 fr.

et négligeait le service de son maître, trahissait pour eux les secrets de la cave, tenait souvent le langage d'un rebelle, bref, il avait fait tout ce qu'il fallait pour mettre sa tête en jeu, si son maître, après la reprise de Killala, ne lui eût recommandé de sortir bien vite du pays. Quelques liqueurs, l'épicerie et quantité de provisions, appartenant à M. JOHN KNOX, furent mises en sûreté au château.

On ne sauva rien ou fort peu de chose de Castlelackan. La manière dont cette résidence, ancien manoir de famille de sir sir JOHN PALMER, fut surprise, vaut la peine d'être racontée. M. WALDRON, agent du baronnet, qui louait la maison et possédait des biens très considérables à Castellackan et dans les environs, avait reçu des Français une garde avec laquelle, durant quelques jours, il s'était protégé contre ses voisins livrés au désordre. Ses gardes, toutefois, avaient besoin d'être gardés eux-mêmes, comme le reste de leurs compatriotes. Ils avaient combiné un plan, en conséquence duquel la maison paraîtrait avoir été prise dans une attaque soudaine, en dépit de toute résistance. Un homme à cheval accourut en effet à la porte, au grand galop, entouré d'une foule considérable : il se disait porteur d'un message de l'évêque. L'imprudent propriétaire ouvrit sa porte, et à l'instant la populace du dehors, et les gardes avec elle, renversèrent l'infortuné sur le sol, le piétinèrent, dispersèrent sa famille effrayée, enfants et petits-enfants, vidèrent la maison, emportant même les planchers, pillèrent ses provisions ; bref, ils lui causèrent une perte (comme il le prouva plus tard au Comité), qui s'élève à près de trois mille livres (7,500 fr.). C'était vraiment une triste chose de voir toutes les personnes de cette famille, accoutumée à l'aise et au confort, arriver à pied le jour suivant, à Killala, n'ayant sauvé que les vêtements qu'elles avaient sur le corps. Mais c'était un spectacle avec lequel nous étions alors déjà trop familiarisés. M. WALDRON avait une autre maison et une ferme dans le voisinage ; elles furent aussitôt après impitoyablement détruites par les mêmes sauvages.

La ferme de M. JOHN BOYD, un digne homme, également estimable comme arpenteur, se trouvait très fort exposée par son isolement à une distance considérable de la ville ; mais elle fut sauvée par une circonstance vraiment curieuse, car elle montre sous quel jour les insurgés considéraient leurs alliés étrangers. Deux soldats français, qui avaient reçu à Castlebar des blessures peu dangereuses, avaient été envoyés au commandant pour qu'on les mit dans un endroit favorable à leur guérison. Sur l'avis de l'évêque, M. BOYD offrit sa propre maison comme une retraite convenable à ces deux hommes qui, en même temps, à la faveur du respect que les Français inspiraient aux rebelles, pourraient être une sécurité pour lui et sa famille. L'offre fut acceptée et le but visé fut atteint, car bien que des bandes de voleurs eussent fréquemment menacé la maison, elle ne fut point attaquée tant que les étrangers (et les pauvres garçons se conduisirent fort bien), y firent résidence, un peu plus de quinze jours. Plus tard, à la fin des troubles, on eut beaucoup de peine à sauver la même maison.

### CHAPITRE III

#### Défaite de Ballinamuck. Reprise de Killala

Le 12 septembre, dans la soirée, une lueur d'espérance apparut aux loyalistes de Killala. « Il doit être arrivé quelque chose de funeste aux armes françaises », se murmuraient-ils à l'oreille, quand on vit un exprès arriver de Ballina et repartir presque aussitôt sous la pluie et au milieu de l'obscurité. A partir de ce moment aussi, les officiers français semblèrent fort abattus. Le lendemain matin, un prisonnier fut amené de Ballina, et on supposa qu'il était de marque, car le commandant désira que l'évêque fut présent à son interrogatoire.

C'était, comme on va le voir, WILLIAM CHARLES FORTESCUE, esquire, neveu et héritier de lord Clermont et membre du Parlement pour le comté de Louth, gentilhomme avec lequel

l'évêque n'avait pas encore eu l'honneur d'être en rapport. Comme la conversation se faisait en français entre lui et M. Charost, et à voix basse, l'évêque était sur le point de quitter la chambre, quand M. FORTESCUE lui dit en anglais qu'il était le frère de ce jeune prêtre dont il a été déjà question, et qui reçut une blessure mortelle lors de la première rencontre avec les Français. On n'avait pas eu à Dublin la nouvelle certaine de sa mort ; aussi son affection pour cet excellent frère unique l'avait-elle fait partir à cheval pour Ballina, accompagné d'un seul serviteur, résolu à courir la chance de trouver encore cette ville entre les mains des rebelles, quoique, lors de son départ de la capitale, on crût qu'elle était pacifiée avec tout le reste du comté. En route, il avait passé par Grannard, précisément après la bataille de Ballinamuck ; il y avait vu le général HUMBERT et ses officiers, (1) se rendant à

(1) Humbert et Sarrazin furent conduits les premiers à Dublin, avec une partie de l'Etat-major : ils y furent accueillis avec un intérêt et une curiosité plus que sympathiques. Le peuple applaudissait en eux des libérateurs ; pour tous, c'étaient de véritables héros dans lesquels on ne voyait plus des vaincus. « Toute la journée de vendredi et de samedi, dit un journal anglais de l'époque, Dawson Street (la rue où ils logeaient) fut remplie d'une foule de personnes avides de voir les officiers français. On les priait avec une grande politesse de laisser leurs fenêtres ouvertes et de s'y tenir quelque temps. La vive curiosité de la foule (*mob*) semblait leur causer un grand plaisir ». On étudiait leur costume, leur mine, leur âge ; ils recevaient des visites de personnages de distinction. Des dames d'un haut rang, dit Sarrazin dans les *Notes* qu'il a laissées, bravèrent la consigne et les baïonnettes pour s'entretenir un moment avec eux. « Pour l'homme de cœur, ajoute emphatiquement le journal cité plus haut, le captif cesse d'être un prisonnier. »

Quant aux autres officiers et soldats, ils furent transportés à Dublin par le moyen économique et facile qu'offrait le canal qui traverse l'Irlande. « La marche des prisonniers, en descendant le canal, présentait une scène vraiment pittoresque et intéressante. Le premier bateau contenait la milice de Fermanagh, le second les officiers français ; les autres étaient occupés par les soldats, au nombre de 800 environ. Rien ne pourrait dépasser le spectacle du laisser-aller et de la gaité avec laquelle les Français supportaient leur situation, formant des groupes et causant avec un joyeux entrain, ou chantant la Marseillaise. (*Lettre d'un gentleman*, dans un journal de Dublin, de 1798.)



Dublin comme prisonniers de guerre, et même alors rien ne pouvait lui faire supposer qu'il ne courait aucun danger de pousser jusqu'à Ballina. Il ne reconnut son erreur que quand il fut arrêté par une patrouille à une faible distance de cette ville. L'officier qui y commandait, M. TRUC, avec sa brutalité ordinaire, l'accusa d'être un espion qui venait intimider les amis de la liberté par une fausse nouvelle de la défaite de l'armée française, et en conséquence, retenant son domestique et son équipage, il l'avait envoyé à Killala pour être interrogé par CHAROST. D'après la peinture que M. FORTESCUE lui fit de la personne des officiers français qu'il avait vus prisonniers, le commandant ne pouvait plus douter de la défaite de ses compatriotes, quand même il n'en eût pas reçu une preuve plus convaincante dans deux lettres d'officiers de l'armée française, constatant la capture de toutes leurs troupes près des mines du comté de Leitrim, en même temps que la dispersion des Irlandais leurs alliés, le samedi précédent.

Ces lettres, le commandant ne se fit pas scrupule de les montrer à l'évêque avec un air de pleine confiance en son honneur et en sa discrétion, qui était assurément très flatteuse. Il le laissa en même temps s'entretenir de l'affaire avec M. FORTESCUE, en les avertissant tous deux du danger de divulguer un tel secret. Il n'était pas bien nécessaire en vérité de leur recommander cette précaution, car il était de l'intérêt absolu des loyalistes de garder le silence le plus strict sur le mauvais état des affaires des rebelles, de peur que ceux-ci ne tombassent sur leurs dos avant que l'armée du roi fût arrivée à leur secours. M. FORTESCUE allait prendre congé du commandant pour retourner sous la garde désagréable de TRUC, quand l'évêque (ce à quoi CHAROST pouvait s'opposer s'il l'eût voulu) l'invita en français à dîner avec eux et à coucher au château ; après quelques excuses, M. FORTESCUE accepta l'offre avec reconnaissance, et cette hospitalité, bien qu'inférieure aux conditions habituelles de sa vie, devenait de l'aisance en comparaison de ce qu'il avait enduré à Ballina.

La présence de ce gentilhomme nous rendit ce grand service de soutenir et de relever les cœurs des personnes de notre société au château ; car parvenu au rang de major dans l'armée, il avait du sang-froid et de la fermeté dans le péril et une prudence, résultat de son expérience, qui lui inspirait souvent les plus salutaires avis.

Le secret des nouvelles de Ballinamuck ne pouvait rester longtemps caché. Des Irlandais, qui avaient échappé (1) au carnage, venaient à toute heure offrir leurs services au commandant, bien que beaucoup portassent sur leurs personnes des marques évidentes du peu de profit qu'ils avaient retiré leur zèle pour la cause. La nouvelle ne sembla pourtant pas avoir produit sur les esprits des rebelles l'effet qu'on pouvait naturellement en attendre, c'est-à-dire leur dispersion graduelle, et leur retour dans leurs propres demeures (2). Au contraire, l'affluence devenait chaque jour plus considérable dans le camp formé sur les prairies de l'évêque ; on parlait de vengeance à plus haute voix et plus fréquemment ; les rebelles étaient régulièrement exercés ; on demandait des munitions et on faisait tous les préparatifs pour une défense obstinée contre les armes du souverain. Sans souci de l'avenir, comptant sur le retard que la distance pourrait occasionner à l'armée du roi, ils ne pensaient qu'à vivre gaiement, aussi longtemps qu'ils pourraient, sur la propriété qui était à leur merci ; et ils employaient de la façon la plus terrible le pouvoir qu'ils avaient de faire le mal. Le pillage n'était pas le seul ou le principal objet de leurs chefs, car dans toute belle

(1) Pendant que chaque soldat ou officier anglais voulait avoir son prisonnier après la reddition d'Humbert, (et il n'y en eut pas pour chaque officier, les Irlandais étaient poursuivis sans pitié et tués sur place. On porte le nombre des victimes à 500. Les Anglais vengeaient avec fureur leur défaite sur des hommes débandés, en fuite ; on en pendit encore un grand nombre le lendemain matin ; d'autres furent pendus à Dublin.

(2) C'est bien là la caractéristique de la race des Celtes, la ténacité et le mépris de la mort.

habitation ils s'occupaient plus à détruire qu'à faire du butin. L'abaissement de la classe industrielle et mieux élevée, le nivellement universel des conditions au lieu du règne glorieux de l'égalité, tel paraissait être le vœu de ceux qui aspiraient à passer pour des penseurs et s'appelaient eux-mêmes *républicains* ; la foule n'avait d'autres mobiles que l'amour du pillage et la superstition. En effet, que la haine de la religion protestante compte parmi les motifs de la dévastation exercée dans le Connaught, on ne peut le nier avec quelque apparence de raison, car il est notoire que, à l'exception du pillage qui fut fait sans distinction des personnes à la prise de Castlebar, il y eut dans toute la province, peu de cas où des maisons ou des propriétés de catholiques romains aient été saccagées par les rebelles.

Bien différents furent les sentiments des Irlandais, comparés à ceux des officiers de l'armée française à Killala, à la nouvelle de l'échec de l'expédition. Comprenant que leur tâche d'inquiéter la Bretagne était terminée pour l'heure présente, et s'attendant sous peu à rejoindre leurs camarades à Dublin, ils ne songèrent plus qu'à maintenir la paix autour d'eux jusqu'au moment où l'arrivée des forces régulières anglaises leur permettrait sans déshonneur de rendre leurs épées, mais ils se gardèrent bien d'en rien laisser voir aux rebelles. Au contraire, ils paraissaient toujours prêts à faire prendre les armes à leurs hommes et à se mettre à leur tête dans une expédition contre l'ennemi commun. Mais en même temps le commandant les avertissait qu'il ne prêterait pas la main à leurs excursions de pillage. « Je suis *chef de brigade*, » disait-il, et non *chef de brigands* (1), et si jamais je surprends « parmi vous des hommes qui se disposent à voler et à tuer « des protestants, moi et mes officiers nous nous rangerons « du côté des protestants contre eux jusqu'à la dernière « extrémité ».

(1) Ces mots sont en français dans le texte.

Il se tint aussi sur ses gardes avec un soin tout particulier. Douze bonnes carabines bien chargées étaient toujours prêtes dans la chambre à coucher des trois officiers. Des armes furent distribuées à sept ou huit personnes de la maison de l'évêque. Une garde de dix-huit hommes, sur lesquels, comme je l'ai dit, il était nécessaire d'avoir un œil, veillaient à l'intérieur et autour de l'habitation. Les Français eux-mêmes étaient extrêmement vigilants, se permettant très peu de sommeil, à peine une heure dans la nuit, pendant dix jours de suite. La fermeté et le calme de CHAROST dans son maintien ajoutait du poids aux mesures qu'il prenait.

Le 18 septembre fut un jour d'alarme continuelle. Du camp qui était juste derrière nous il venait des rapports plus terribles que jamais ; on disait qu'une révolte allait éclater. Vers trois heures, comme l'évêque et le commandant se promenaient dans le jardin, un des chefs des rebelles vint en grande hâte leur affirmer que le camp était déterminé à enfermer immédiatement dans la cathédrale tous les protestants, pour leur servir de caution, dans le cas où l'armée du roi arriverait. On congédia l'homme en le remerciant de cet avis, avec la recommandation de dire à ses compatriotes que nous étions prêts. Un bon diner bientôt après leur ferma la bouche, suivant l'habitude, car nous avions remarqué que les rebelles du camp étaient toujours très enclins à cabaler et à faire du mal, pendant les préparatifs du diner, tandis que, quand ils s'étaient régalés de bœuf et de mouton et avaient bu leur petite part de whiskey, ils devenaient maniables et de bonne humeur.

Le 19 à midi, la faim les excita encore à la mutinerie. Le commandant, prenant une garde de trente hommes, parcourut la ville proclamant partout l'ordre de rentrer chez soi, immédiatement après qu'on aurait reçu sa pitance de bœuf. Pendant qu'il était ainsi occupé, une grande foule s'amassait à la porte du château. Les hommes armés murmuraient aussi bien que les hommes sans armes. A la fin,

l'évêque descendit et alla leur demander ce qu'ils voulaient.

Ils avaient entendu dire que maintes personnes de leurs parents et amis étaient étroitement enfermés à Castlebar ; et si la chose était réelle, ils pensaient qu'on ne pourrait leur en vouloir de demander une revanche sur les protestants d'ici.

« Etes-vous sûrs du fait ? »

— « Non ».

— « Ne serait-il pas alors, dit l'évêque, juste et prudent d'envoyer à Castlebar des députés que vous chargeriez de vous faire un rapport exact, avant d'aller plus loin ? »

— « Très bien : mais qui remplira cette mission ? »

— « Prenez l'un de vous, répondit l'évêque, avec un d'entre nous, pour les députer immédiatement près de l'officier qui commande à Castlebar ». Qu'ils portent un étendard de parlementaire et donnent une lettre de moi au général TRENCH ou à tout autre officier, commandant la place ; ils exposeront notre situation et notre espoir que les prisonniers de Castlebar n'aient rien à souffrir qui puisse provoquer des représailles contre les protestants de Killala. Dispersez-vous maintenant, et demain soir vous aurez pleine connaissance de l'état des choses. Faites partir le doyen THOMPSON et M. ROGER MACGUIRE en parlementaires. »

La populace est déjà à moitié gagnée, quand on est parvenu à se faire écouter. L'évêque égaya bien un jour sa famille en racontant ce qu'il venait d'entendre par hasard. Deux paysans se disputaient dans la basse-cour et se prenaient tous deux à la gorge, quand l'un se mit à crier à l'autre : « Viens chez l'évêque, il arrangera l'affaire : il nous fait écouter l'un l'autre. »

La lettre promise fut écrite à l'instant et reçue aux applaudissements des mutins. Le choix des députés fut également ratifié à l'unanimité. Le jeune MACGUIRE était un partisan actif de la rébellion et le caractère du doyen THOMPSON jouissait d'une haute estime dans tous les rangs du peuple ; son influence à Castlebar, où il avait été vicaire pendant dix-

neuf ans, était connue pour être égale à son mérite. Il fut convenu que les porteurs du message partiraient le lendemain à quatre heures du matin, et que, jusqu'à leur retour, on resterait en paix.

Il fallut un grand effort au doyen THOMPSON pour se charger de cette périlleuse mission, et un plus grand encore à sa femme pour consentir à son départ. Pour aller à Castlebar, on devait prendre la route de montagne, parce qu'elle était la plus courte ; mais c'était un pays sauvage, qui fourmillait de voleurs (1), et il n'était pas sûr du tout que le messenger protestant ne fût pas arrêté en route par les ennemis de MACGUIRE, qui n'aurait consenti à l'ambassade que pour faire tomber entre leurs mains un personnage aussi important que le doyen. Si lui à juste titre il n'était pas à son aise, sa femme inspirait bien plus la pitié, embarrassée qu'elle était de la charge de cinq jeunes enfants et étant fort avancée dans sa grossesse (\*). Mais ce digne couple, ne voyant pas de mesure aussi capable que celle qui était proposée de se tirer du danger avec leurs amis, y acquiesça sans murmure et en confia l'issue à la providence.

Mystérieuses sont les voies de la divine providence, insondables les profondeurs de cette sagesse qui, souvent, n'accorde une faveur que pour nous éprouver plus tard en nous la retirant ! Que tu prévoyais peu, aimable et malheureuse femme, que celui dont le retour, après ce péril, te transporta de tant de joie et de gratitude envers le ciel, devait l'année suivante t'être enlevé par une fièvre contractée dans le cours de son ministère par son assiduité près du lit des malades. Ses vertus, bien qu'il ne fût qu'au milieu de la saison de ses jours,

(1) Lisez *de rebelles*.

(\*) La vive et forte affection de M<sup>re</sup> THOMPSON pour son mari n'échappait pas à la pénétration même d'un étranger. A diner, le jour du départ du doyen pour sa mission dangereuse, CHAROST murmurait à l'oreille de l'évêque : « je puis reconnaître la terreur qui agite toute cette pauvre femme aux extrémités mêmes de ses doigts. »

l'avaient complètement mûri pour la grande moisson. Tu es en pouvoir de gagner une brillante récompense après cette vie par ton courage et ton amour pour les orphelins (\*).

La nuit du 19, au château, se passa sans sommeil pour presque tout le monde. A minuit, comme on allait se reposer, un des Macguires de Crossmolina vint avec fracas nous dire que les Anglais avaient tiré sur ses hommes et qu'on pouvait les attendre à l'instant même à Killala. Il n'était pas probable qu'une troupe régulière se fût exposée de nuit aux chances d'un engagement avec une pareille bande ; mais le conte eut le même effet que s'il était vrai. On fut sur pied toute la nuit dans la maison, qui eut le plaisir d'entendre le vacarme fait par les deux MACGUIRES, ROGER et le nouveau venu, qui se mirent à boire comme des brutes dans la chambre de leur cousin O'DONNEL, tant qu'à la fin le commandant vint les mettre tous deux à la porte à coups de poings. Sur le matin, le faux porteur de nouvelles, de Crossmolina, revint au château, tout honteux de lui-même ; quant à son frère, le noble ambassadeur, on ne put le trouver, pour remplir sa mission, que vers midi. Le doyen et lui partirent alors à cheval, bien armés, avec sabres et pistolets.

Une conséquence fort inquiétante de la nouvelle apportée par MACGUIRE fut le retour en ville des hommes armés de piques, que le commandant avait congédiés la veille et qui accouraient sous prétexte d'offrir leurs services contre l'ennemi à son approche. En deux heures, dit-on, le camp compta deux mille hommes. Il faut leur rendre cette justice, les paysans ne parurent jamais manquer de courage, car on les voyait courir ensemble au-devant du danger qui se présentait. Si le ciel se fût plu à leur accorder autant de cervelle pour réfléchir que de mains pour l'action, il n'est pas facile

(\*) Le doyen THOMPSON est mort à Castlebar, le 10 novembre 1799, d'une fièvre nerveuse, contre laquelle il se débattit tout un mois. Le doyenné est évalué à 800 livres par an (12,800 fr.).

de dire à quels tristes excès ils se seraient portés ; mais ils étaient complètement dépourvus de chefs capables.

BELLEW, leur premier officier (1), était une brute d'ivrogne, à qui personne n'obéissait, même avant que le commandant lui eût enlevé son grade. Plus capable et plus sobre, O'Dowd (2) jouissait de quelque fortune et il était presque le seul gentilhomme qui eût pris les armes avec les rebelles, forfait qu'il expia par la mort à Ballinamuck. M. RICHARD BOURKE, de Ballina, ci-dessus (3) mentionné, avait quelques connaissances militaires ; c'était un bon sergent instructeur, ferme sur le champ de bataille et populaire ; aussi aurait-il commis tous

(1) Voir page 397, une note sur BELLEW.

(2) O'Dowd, le principal personnage qui se joignit à l'insurrection, était le représentant de la belle et vieille race des O'Dowds de Tireragh, jadis fort riche en terres. Le capitaine JAMES O'Dowd avait aussi, comme BELLEW, servi dans l'armée autrichienne. Après une large part donnée à la vie militaire et aux aventures, il était retourné chez lui pour passer le reste de ses jours dans la retraite domestique et vivre paisiblement des débris d'une fortune autrefois si splendide. Grand et bien fait, portant la longue queue à l'ancienne mode, qui lui battait le dos et fumant une longue pipe, il avait l'habitude de rôder dans un village voisin, mais c'était le maximum de son infraction à sa retraite. Il était aussi capitaine dans la *yeomanry* et il se trouvait à Ballina le jour que la ville fut prise par les Français. Il avait d'abord pris les armes contre eux : il ne désirait pas entrer dans leur cause, mais mu par les sollicitations de sa femme (de la famille Fitzgerald) et à la persuasion de son intendant, il consentit à se joindre à l'insurrection et leva des recrues parmi les paysans dont il était le chef (chieftain) héréditaire. Quand HUMBERT fut obligé de se rendre sur le champ de bataille à Ballinamuck, O'Dowd voulut fuir, mais il fut pris et mené devant lord CORNWALLIS à Saint-Johnston. D'abord il essaya de se faire passer pour officier français, mais il fut facilement reconnu ; jugé par une cour martiale, il fut condamné à mort.

(3) RICHARD BURKE, natif de Ballina, répondit à l'appel du patriotisme. Y a-t-il confusion dans l'esprit de l'auteur ? Y a-t-il oubli ? Il a souvent parlé de JOHN BURKE, mais il n'a rien dit sur RICHARD BURKE ou BOURKE. Celui-ci aussi était un représentant d'une des vieilles familles catholiques irlandaises, dépouillées par les Anglais.



les méfaits possibles, si l'état de stupeur où le jetait habituellement la boisson, n'eût dominé en lui l'esprit de mal.

O'DONNELL n'entendait rien aux armes, et il ne lui était pas non plus possible d'en apprendre vite le métier, car sa pétulance étourdie le rendait incapable de discipline, à ce point qu'un jour CHAROST fut forcé de le mettre aux arrêts pour s'être permis, la nuit précédente, de quitter, sans ordre, le voisinage durant quelques heures. Cependant le vulgaire, qui peut discerner chez les autres ce qu'il ne possède pas lui-même, suivait ce jeune homme plus volontiers que tout autre, parce qu'il lui voyait plus de jugement, plus d'empire sur lui-même et plus de modération dans l'exercice de son autorité. Les loyalistes même de Killala lui étaient reconnaissants des efforts qu'ils lui voyaient faire pour prévenir le pillage, en conduisant à cheval des patrouilles dans les rues pendant plusieurs nuits de suite, et contenant à la fois par les menaces et par la persuasion ceux qu'il trouvait portés à mal faire.

Bien souvent, il n'y avait que les coups capables de les retenir. Le 20, la maison de M. RUTLEDGE, chef de la douane, fut assaillie par une bande de ruffians, bien qu'elle eût déjà été mise à sac deux ou trois fois. Le prétexte, c'était qu'elle renfermait du tabac, article pour lequel le peuple de la campagne a tant de passion qu'il aimerait mieux ne pas manger que de s'en passer. Pour apaiser l'émeute, on appela PONSON qui faisait en ce moment une sieste, car il avait été debout toute la nuit. Il se rua seul sur la foule, et d'un coup bien administré au pillard qui était le plus en avant, il l'étendit sur le sol à sa grande épouvante, et avec tant de violence que la bayonnette du drôle fut tordue et brisée. Toutefois cet acte vigoureux mit en déroute et dispersa les lâches assaillants.

Le vendredi matin, 24 septembre un nouveau flot de gens de désordre vint encore inquiéter le château. Ils se disaient députés par le camp : « on avait entendu dire que M. BOURKE, de Sommerhill, avait projeté d'employer la garde qu'il avait reçue du commandant à tourmenter les familles de ses pau-

vres voisins, pendant que leurs chefs combattaient pour la liberté, et ils sont venus demander l'autorisation de l'arrêter ». — « Vous pouvez y aller, si cela vous plaît, répondit CHAROST, mais je vous suivrai avec mes officiers, et je fais feu sur vous, si j'vous attrape à piller Sommerhill ». L'affaire fut arrangée par O'DONNEL ; il porta à Sommerhill pour M. BOURKE une lettre du commandant, qui lui donnait avis de se tenir seulement sur la défensive, parce qu'il comptait bien qu'il avait encore sa garde avec lui. M. BOURKE n'avait pas besoin du conseil, car il ne faisait jamais entrer sa garde dans l'intérieur de sa maison. Ce qui excitait si fort la multitude contre ce gentilhomme, c'est la pensée qu'il se serait fait gloire d'avoir défié pendant un mois entier tout le corps des Irlandais-Unis. O'DONNEL lui-même n'aimait pas à lui donner un tel sujet de triomphe.

Le même jour, après déjeuner, l'évêque vint dans la ville avec M. CHAROST pour l'aider à intimiser à un corps de piquiers, nouvellement arrivés, l'ordre de s'en retourner pour faire la moisson. C'était un service dangereux à rendre. Il fallait dire à une centaine de gaillards à mine sombre que le commandant avait assez d'hommes pour garder la place (ce qui était maintenant sa seule affaire ici), et qu'il ne voulait pas être gêné par un tas de voleurs. CHAROST pria son interprète de signifier au peuple, en termes de commandement, qu'il ne pouvait y avoir ni doute ni discussion sur ce qu'il voulait, et PONSON, le fusil à la main, courut sur les derrières de ce corps, en se servant de termes de mépris et de colère si risibles que les loyalistes ne purent s'empêcher de sourire, tout contraire que ce fût à la prudence. Les piquiers, en se retirant, murmurèrent des menaces, à la fois contre les protestants et leurs partisans, comme ils appelaient les Français, et dès ce moment on vint dire, à toute heure, qu'ils étaient résolus à ne pas se disperser comme ils en avaient reçu l'ordre, mais qu'ils allaient choisir de nouveaux chefs et viendraient ce même soir piller la ville en dépit des Français

et d'O'DONNEL. Ils semblaient n'attendre que le retour des ambassadeurs dont l'arrivée était en effet si désirée par tous les partis.

A cinq heures, juste avant le diner, la famille du château reçut d'un témoin oculaire la nouvelle que l'armée royale, partie de Castlebar par les deux routes, avançait avec des forces considérables. En ce moment, elle doit être à Ballina, disait-on. Le diner fut néanmoins servi. Au milieu du repas, THOMAS KIRKWOOD entra précipitamment ; c'était un jeune officier de la cavalerie des *yeomen* qui venait nous dire qu'une vingtaine d'hommes armés assaillaient notre grande porte d'entrée. Un pareil nombre ne nous effrayait guère. « Attendez qu'ils soient plus nombreux », dit le commandant. Nous bûmes encore jusqu'à ce qu'ils fussent environ une cinquantaine. Alors le commandant mit son chapeau, et, sortant avec ses deux officiers bien armés, marche vers les *piquiers*, leur ordonne de se séparer de ceux qui avaient des fusils, partage ceux-ci en trois pelotons, et leur fait faire aussitôt leurs exercices. Occupés qu'ils furent à ces mouvements militaires, ils n'eurent pas le loisir de se porter à des excès, et c'est de cette façon qu'à la fin on n'eut pas de peine à leur persuader de se disperser.

A six heures du soir, de bruyantes acclamations nous apprirent l'heureux retour de nos deux ambassadeurs. Grande fut la joie de toute la ville à leur vue, car nous commencions à désespérer de les revoir, avant le lendemain matin du moins. Ils apportaient à l'évêque une lettre fort polie du général TRENCH qui lui assurait que ses prisonniers étaient et seraient traités avec toute la douceur et l'humanité possible. La lettre fut lue publiquement à la multitude et laissée entre ses mains. La nuit fut tranquille ; mais l'alarme était si forte que le château pouvait à peine contenir tous ceux qui s'y réfugiaient ; il n'y eut pas moins de quatre-vingts personnes qui s'y logèrent. Neuf d'entre elles, y compris M. FORTESCUE, dormirent sur le plancher dans le cabinet de travail de

l'évêque. Dans leur propre chambre à coucher, l'évêque et les dames furent obligés de trouver de la place pour cinq petits enfants de leur famille et pour ceux d'un voisin, en plus grand nombre encore, avec leur mère terrifiée.

Notre mission à Castlebar eut le résultat prévu et souhaité. Le doyen THOMPSON, bien qu'étroitement surveillé par son compagnon d'ambassade, aussi longtemps que ce dernier fut capable de se garder lui-même, avait trouvé le moyen d'avoir un entretien particulier avec le général TRENCH ; il lui avait peint la situation désespérée des loyalistes de Killala sous un jour si vif, que le général promit de marcher à notre secours deux jours plus tôt qu'il ne se l'était proposé, et lui permit de dire à l'évêque, mais avec une stricte recommandation du secret, qu'il pouvait attendre son armée le dimanche avant midi. ARTHUR STOCK envoyait à son père une note, dans laquelle il disait être en bonne santé et heureux à Castlebar, et qu'il espérait être sous peu avec nous. L'évêque secoua la tête, comme s'il doutait que son fils dût nous revoir en vie.

En effet, tout le temps qui s'écoula entre la promesse du général TRENCH et son accomplissement fut une période d'anxiétés plus aiguës qu'en un même espace d'heures une vie d'homme en ait jamais pu éprouver. Des clameurs, puis un silence plus terrible que les clameurs, régnaient tour à tour dans le château et aux abords. Nos gardes jetaient sur nous des regards d'une incertitude fort alarmante ; ils semblaient être dans l'hésitation de nous plonger la bayonnette dans la poitrine, ou de tomber à nos genoux pour implorer notre protection. *Diversis animorum motibus pavebant terrebantque* (\*), comme l'historien romain le dit, en traits vigoureux, d'une situation qui n'est pas sans rapport avec la nôtre.

Le lendemain samedi, dès le matin, les loyalistes furent appelés par les rebelles à venir avec eux sur la butte où se

(\*) TACITE, *Annales* I. 25. Suivant les diverses passions qui traversaient leurs âmes, ils tremblaient et faisaient trembler.

dresse la tour ronde, pour voir de leurs propres yeux les ravages que commettait un détachement de l'armée du roi, venant de Sligo vers nous (1). Une trainée de feu marquait trop clairement leur ligne de marche par l'incendie des maisons de pauvres paysans. « Ce ne sont que quelques cabanes », fit remarquer l'évêque. Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il en sentit l'imprudence. « La cabane d'un pauvre homme, répliqua un des rebelles, a pour lui autant de valeur qu'un palais ». Aussitôt après, arrive d'Easky un prêtre du nom de MACDONALD, porteur d'une nouvelle apparemment calculée pour apaiser les esprits : « C'est, dit-il, quelques maisons de ferme auxquelles on a mis le feu, parce qu'elles appartiennent à des pillards connus ». Il disait cela en public; beaucoup de gens croyaient à cette époque qu'il racontait en secret une histoire différente à ceux de sa communion. O'DONNEL, le plus affairé de tous les rebelles ce jour-là, vint offrir ses services : il irait à la tête d'un détachement prendre de sûres informations ; mais on garda le silence, car on ne savait à qui se fier. Le capitaine pouvait agir mal aussi bien que le prêtre. Tous songeaient à leur propre salut, à l'exception de la lie du peuple, impatiente du pillage.

A trois heures, le bruit du canon et de la fusillade se fit entendre très distinctement dans notre ville du côté de Ballina ; la lueur même des coups se distinguait du pied de la tour. Le commandant vint se placer à cheval au milieu des piquiers, dont il trouva les capitaines occupés à former des plans pour une défense obstinée. Les gardes de notre porte commencèrent alors à s'esquiver, ne songeant absolument qu'à leur propre salut et laissant à la merci de tout envahisseur la famille qui les avait nourris et qui, pendant la dernière semaine avait aussi payé leurs services à raison de

(1) La route de Sligo longe le flanc de la haute colline qui borne la partie orientale de la baie de Killala durant sept ou huit kilomètres. Easky est à l'extrémité nord de la route.

deux guinées par jour. Car, sur une plainte de leur capitaine O'DONNEL, que ses hommes trouvaient fort dur d'être employés à un service militaire, à une époque où ils pourraient gagner plus d'un shelling par jour à faire la moisson, l'évêque avait consenti à payer la garde ordinaire de la ville, composée de cinquante hommes, dix pences (1) par tête pendant une semaine, tandis que la semaine suivante ce serait le peuple de la ville qui subirait cette charge ; or, la garde qu'il voyait se fondre, avait reçu sa paie de la première semaine. Quelques-uns de ces pauvres garçons restèrent cependant à leur poste jusqu'à la fin. Durant toute la matinée du samedi, le château fut plus tranquille qu'il ne l'avait jamais été, même à minuit, depuis l'invasion.

L'heure du diner fut moins paisible. Comme on ôtait la nappe, O'DONNEL entre pour prendre solennellement congé de nous ; il est, disait-il, sur le point de conduire ses hommes à Ballina, comme ils l'avaient demandé. Il prend un verre rempli pour lui par M<sup>me</sup> STOCK, nous recommande au ciel et disparaît. Cinq minutes après, la porte du petit salon s'ouvre avec fracas ; le jardinier de l'évêque entre s'écriant : « O'DONNEL est mort ! Il vient d'être tué par un de ses hommes ». Derrière lui arrive M. MARSHALL, le ministre presbytérien, qui, les bras étendus et avec toutes les marques de la terreur, poussait des cris et disait : « Le capitaine O'DONNEL est mort ! Je viens de le voir à l'instant jeté à bas de cheval et tué ! » — « Merci, M. MARSHALL, dit le doyen en jetant les yeux du côté de sa femme tout effrayée dans la situation où elle était, vous avez fait de votre mieux pour en tuer encore plus d'un d'entre nous ».

L'évêque fut aussi choqué de cet acte d'étourderie, et ce n'est pas sans quelque aigreur qu'il exprima la volonté « de défendre sa famille contre les porteurs de mauvaises nouvelles, surtout à l'heure du repas ». Le pauvre homme sembla

(1) Le pence vaut dix centimes.

si mortifié du reproche, que le coup qu'il avait donné retomba aussitôt sur lui. Il se retira, mais l'évêque l'envoya chercher un instant après ; il demanda et obtint son pardon.

Tout le monde s'était levé pour s'enquérir d'O'DONNEL. On le trouva dans la basse-cour ; il n'avait qu'une légère blessure sur le dos de la main. Un ivrogne avait résisté à ses ordres, quand il avait commandé à ses hommes de se mettre en marche, et en s'armant d'un pistolet, il était tombé, entraînant de dessus son cheval le capitaine qui tomba sur le dos. O'DONNEL, s'était remis sur pied à l'instant même, et, le canon de son pistolet sur le front du rebelle, il l'avait conduit et laissé dans la salle du poste. Il fut bientôt lui-même en état de reprendre sa marche, et il partit avec environ trois cents hommes en prenant la route de Crossmolina.

PONSON, qui avait été envoyé en reconnaissance, revint avec la nouvelle que les Anglais étaient à quatre milles de Killala, et là-dessus cette créature évaporée se remit comme d'habitude à chanter et à siffler.

La pluie qui tomba toute la nuit ne contribua pas peu à notre quiétude. Favorable en cette circonstance, le mauvais temps d'un autre côté nous fut contraire, car il retarda la marche de nos libérateurs à ce point que le général TRENCH ne put tenir sa promesse d'être avec nous le lendemain avant midi, car il lui avait fallu camper à Crossmolina durant la nuit. Il y eut même là une alarme et une certaine confusion parmi les troupes royales, parce qu'un piquet de soixante chevaux avait rencontré le jeune MACGUIRE. Celui-ci avec deux autres cavaliers s'était avancé à un mille de distance de la troupe d'O'DONNEL et était tombé sur le piquet à la nuit noire. MACGUIRE les chargea bravement, fit feu de son pistolet, et, secondé par l'obscurité, les pourchassa jusque dans l'intérieur de la ville, lorsqu'au bruit des tambours qui battaient aux armes, il jugea prudent de se retirer.

Son cousin O'DONNEL venait de lui confier la conduite de son détachement, parce qu'il lui avait été impassible d'aller

plus loin que Rappa, résidence de M. Knox, où, pris d'un mal d'estomac, il fut obligé d'accepter un lit chez le jeune gentilhomme, de qui il avait obtenu des rafraîchissements pour ses trois cents hommes. La boisson fit très bien supporter aux rebelles la fatigue de leur marche sous la pluie, quand MACGUIRE, leur glorieux courrier, leur apprit que l'armée royale battait aux armes à Crossmolina. Ils se souvinrent aussitôt qu'ils avaient trop peu de munitions pour soutenir un engagement régulier. Prenant alors conseil de leur chef, ou de leurs craintes, et entendant avec plaisir ce mot de salut « Retraite », ils rompirent les rangs et presque tous se mirent en marche pour rentrer chacun chez soi ; environ trente des plus fermes furent réunis au matin par O'DONNEL, qui les ramena à Killala.

Cette nuit là, ainsi qu'ils l'avaient fait durant les neufs nuits précédentes, les gentlemen qui couchaient dans la bibliothèque firent leurs tournées jusqu'au matin, veillant au salut commun et visitant tous les postes du château. Un devoir si pénible les avait tous harassés, mais la plus grande fatigue était pour les officiers français qui, pendant plusieurs nuits de suite, ne jouirent pas d'une heure de repos. On se parlait à l'oreille, l'un peignant son désespoir, l'autre blâmant la lenteur du gouvernement à nous envoyer du secours, celui-ci demandant des nouvelles avec anxiété, celui-là essayant de gagner un coin solitaire où il pût soulager son cœur en liberté devant le trône de miséricorde.

Le dimanche 23 septembre, jour de l'équinoxe, la pluie tomba toute la matinée avec la même force que pendant la nuit ; mais le ciel s'éclaircit avant midi. Au déjeuner, le nombre de nos convives s'accrut par l'arrivée de deux officiers qui s'étaient enfuis de Ballina, MM. TRUC et O'KEON. « Les Anglais, disaient-ils, étaient arrivés à Ballina. Tout ce qu'un homme pouvait faire, TRUC l'avait accompli. Un officier anglais l'ayant sommé de se rendre prisonnier et s'étant avancé pour mettre la main sur lui, il l'avait rude-



« ment secoué et, dans la lutte, il lui avait arraché son épau-  
« lette (et il la montrait triomphalement) ; puis il était parti  
« à cheval, et en route ayant rencontré O'KEON, il était venu  
« à Killala pour combattre jusqu'à la dernière extrémité ». On découvrit bientôt que cette belle histoire était un pur mensonge. TRUC, dans la confusion où l'arrivée des troupes du roi avait jeté Ballina, s'était sauvé sur le premier cheval venu, emportant l'épaulette d'un ancien volontaire, dérobée par lui dans la garde-robe du colonel KING, à qui elle appartenait (\*). L'extérieur de l'homme répondait bien à la peinture qu'on nous en avait faite : un front d'airain, un constant sourire astucieux, des façons tout à fait vulgaires et, sur ses vêtements, sur sa personne une malpropreté qui exagérait même la négligence affectée des républicains. Notre pauvre commandant ne sembla pas plus charmé de lui que nous-mêmes, bien qu'il fût forcé de lui souhaiter la bienvenue avec un baiser sur chaque joue, ce moderne embrassement fraternel ; ce spectacle nous eût fait sourire, si nous avions été d'humeur à nous amuser. Mais chacune de nos pensées était absorbée par l'attente de ce qui allait arriver : les devoirs sacrés de ce jour furent même suspendus pour la première fois.

Avant de monter à cheval pour aller se battre, O'DONNELL réclama l'honneur de s'asseoir à notre table pour demander à M. FORTESCUE et à l'évêque un conseil sur ce qu'il avait à faire. « Je crois, dit-il, que je pourrais espérer mon pardon, « vu la part que j'ai prise au maintien de la paix dans ce district. Mais le peuple ne m'oublierait pas, si je ne le soutiens pas maintenant, et sa vengeance me poursuivrait dans « l'Erris, en supposant que j'aie pu rentrer chez moi. Je ne « crains pas de mourir, mais si je pouvais sauver ma vie avec « honneur, je le ferais volontiers. » Nous ne pouvions, c'était

(\*) Quand le général TRENCH eut monté l'escalier du château pour recevoir les épées des officiers français. TRUC murmura à l'oreille de l'évêque en français : *st ! pas un mot de l'épaulette.*

évident, lui donner d'autre conseil que d'aller combattre jusqu'à ce qu'il voie mal tourner la bataille qui, de l'avis de ses conseillers, ne durerait pas longtemps, puis de tâcher de sortir de son pays.

Le jeune homme suivit cet avis autant qu'il en était capable. Repoussé dans l'intérieur de la ville avec les fugitifs, il galopait par les rues pour amener du renfort, quand la jument qu'il montait fut tuée sous lui. Il se sauva à pieds dans les champs, d'un autre côté de l'action, mais là, embarrassé qu'il était dans ses bottes et dans une longue capote française, il fut bientôt rattrapé et percé d'une balle dans le dos. Le soldat écossais qui lui donna un coup de fusil rapporte ainsi ses derniers mots : « Je suis Ferdy (4) O'DONNEL ; allez dire à l'évêque que je suis tué. »

L'évêque fut affligé de sa mort. Fatigué comme il l'avait été de ses manières hardies et de ses impertinences, durant le long espace de temps qu'il était resté sous son toit sans y avoir été invité, il ne pouvait oublier les services qu'il avait rendus à la ville, en courant souvent des risques personnels pour contenir les pillards. Son cadavre, dépouillé après l'affaire, et jeté dans un sillon de pommes de terre, fut enlevé trois jours après sur l'ordre de l'évêque et enterré dans le cimetière de l'église.

Les paisibles habitants de Killala allaient être dès lors spectateurs d'un tableau auquel ils ne se fussent jamais attendus à assister — une bataille ! Celui qui en a vu une et a dans le cœur les sentiments d'un être humain, se refuserait à être une seconde fois le témoin de pareilles scènes. Une troupe de fugitifs qui se sauvaient de Ballina de toute la vitesse de leurs jambes, femmes et enfants, tombant l'un sur l'autre pour pénétrer dans le château ou dans toute maison de la ville qui semblait leur offrir un abri momentané, ne cessa, durant un long et douloureux espace de temps, de nous annoncer l'approche d'une armée.

(4) Abréviation de Ferdinand.

Les rebelles quittèrent leur camp pour occuper les pentes du terrain qui touche à la ville sur la route de Ballina, se postant derrière les petits murs de pierres qui la bordent, de façon à mieux viser les soldats du roi. Ils avaient aussi une forte garde sur un autre point de la ville, du côté de Foxfort, ayant probablement reçu l'avis, qui était vrai du reste, que le général TRENCH avait divisé ses forces à Crossmolina, et en avait envoyé une partie, par un détour de trois milles, intercepter les rebelles qui pourraient se sauver du champ de bataille. Ce dernier détachement comprenait surtout de la milice du Kerry, sous les ordres des lieutenants-colonels CROSBIE et MAURICE FITZGÉRALD, chevalier du Kerry ; leur colonel, le comte de GLANDORE, suivait le général. C'est un fait qui ne saurait être oublié des loyalistes de Killala, que les soldats de Kerry furent si bien excités par ces deux braves officiers à ne pas perdre de temps pour secourir leurs amis en danger de périr, qu'ils apparurent au sud de la ville au même moment que leurs camarades arrivaient du côté opposé, bien qu'ils aient eu une lieue de plus à faire.

Les deux divisions de l'armée royale comptaient, à ce que l'on suppose, environ douze cents hommes et elles avaient cinq pièces de canon. Le nombre des rebelles ne saurait être précisé. Beaucoup s'enfuirent avant la bataille, pendant qu'un nombre fort considérable se groupaient dans la ville au plus chaud de l'action et passaient sous les fenêtres du château devant les officiers français à cheval, courant à la mort avec aussi peu d'apparence de réflexion et d'inquiétude que s'ils allaient à une revue. Il y eut environ cinq cents de ces égarés qui succombèrent soit dans la bataille, soit immédiatement après. D'où on peut présumer que leur nombre dépassait à peine huit ou neuf cents.

Toute la scène se passa en vue du château, et si près, que ceux qui s'y enfermaient pouvaient entendre distinctement siffler les balles à leurs oreilles. M. FORTESCUE se chargea des femmes et des enfants ; il les plaça autant qu'il put loin des

fenêtres et les fit rester étendus sur les tapis jusqu'à la fin de l'affaire. Pour lui, il ne put s'empêcher de rester debout à une fenêtre de la bibliothèque qui regarde du côté de la mer, mais il l'avait barricadée de matelas ainsi que les autres, de façon cependant à pouvoir jeter un coup d'œil par-dessus. Un misérable coquin, qui était dans l'allée du bord de la mer, le remarqua dans sa position, et criant à une femme qui passait de s'arrêter pour voir ce qu'il allait « faire à ce grand gaillard », il déchargea le contenu de sa carabine droit dans la fenêtre, et avec un tel succès que douze plombs firent autant de trous dans la glace. Le matelas sauva les jours de M. FORTESCUE et de HENRY STOCK, fils de l'évêque, qui se tenait derrière lui, mais deux de ces plombs se logèrent dans le front du premier, sans toutefois, grâce à la providence, pénétrer jusqu'à l'os ou le blesser gravement, bien qu'un plomb n'ait été extrait que longtemps après, lors de son retour à Dublin.

L'évêque regarda l'action de derrière une cheminée qui lui servait de parapet et où il ne pouvait être atteint que par le plus grand hasard. La curiosité et l'intérêt que nous avions dans l'affaire poussait tous les gens du château à ramper aux fenêtres. Quant à nos officiers français, ils jugèrent qu'il était de leur devoir de se mettre à la tête des rebelles, quel que fût leur nombre, et de les conduire au feu, bien qu'assurés de l'inutilité de cet effort, et ils nous avaient avoué leur intention de se rendre aux forces bien supérieures qui s'avançaient contre eux.

Nous avions les yeux sur les rebelles qui nous semblaient postés très avantageusement derrière les murs de pierres qui bordaient la route. Ils ajustaient et tiraient fort délibérément de chaque côté de la route, sur l'ennemi qui s'avancait ; cependant (chose étrange à dire !) ils n'arrivèrent qu'à tuer un homme, un caporal, et à blesser un simple soldat. Leurs coups, en général, passaient au-dessus de la tête des anglais. Un régiment de highlanders (les fencibles FRASER), défila sur

la droite et sur la gauche pour prendre en flanc les rebelles derrière les haies et les murs. Ils avaient à gauche un terrain marécageux à traverser avant d'arriver à leur but ; retardés un moment par cet obstacle, ils atteignirent enfin leurs ennemis, et causèrent un sensible ravage dans leurs rangs. Alors arrivèrent les milices du Comté de la Reine et du Downshire ; ce dernier régiment eut une grande part à l'honneur de la journée.

Après une résistance d'environ vingt minutes, les rebelles se mirent à fuir dans toutes les directions et furent poursuivis par la cavalerie de Roxburgh dans l'intérieur de la ville, au milieu des cris et des clameurs. Ce n'était pas conforme à la tactique militaire, suivant laquelle il est d'usage de confier l'assaut d'une ville à l'infanterie ; mais ici le général renversa l'usage, dans le but d'empêcher les rebelles, par une poursuite rapide, de trouver un abri dans les maisons du peuple, circonstance qui eût probablement provoqué, sans distinction de personnes, le massacre et le pillage. La mesure eut le succès désiré. Un nombre considérable furent taillés en pièces dans les rues. Quant au reste, dont bien peu purent pénétrer dans les maisons, les uns furent chassés à travers la ville pour tomber au milieu des soldats de Kerry, venus de Crossmolina, les autres obligés de prendre la côte arrondie du promontoire qui forme une des pointes de la baie de Killala. Et là aussi les fugitifs furent balayés par vingtaines, car un canon mis en position sur le côté opposé de la baie en fit un affreux carnage.

Quelques rebelles débandés purent cependant se sauver dans quelques habitations et causèrent le malheur de personnes innocentes sans profit pour eux-mêmes. La première maison qui vient après celle de l'évêque appartient à M. W<sup>m</sup> KIRKWOOD, ce magistrat si souvent mentionné. La situation l'exposait en cette circonstance à un danger particulier, car elle fait front à la rue principale qui était entièrement enfilée par une ligne de feu. Un rebelle en fuite avait déjà fait sauter

la porte, poursuivi par six ou sept soldats ; ceux-ci lui envoyèrent une balle de leurs mousquets ; mais elle fut fatale à M. ANDRÉ KIRKWOOD, le plus loyal et le plus respectable citoyen, au moment où, plein de joie de la victoire, il s'écriait : Dieu sauve le roi ! Il faudrait vaincre ses pressentiments, comme on les appelle, car ce sont eux qui travaillent souvent à notre propre ruine. Le pauvre homme, bien que personne ne souhaitât plus ardemment que lui de voir la ville délivrée des rebelles, s'était fermement persuadé qu'il ne survivrait pas à l'évènement. Aussi devenait-il de plus en plus agité à mesure que l'heure du combat approchait. Durant toute la matinée, il ne cessa d'importuner sa femme sur les dispositions qu'il avait à prendre dans l'intérêt de sa famille ; et quand le feu commença, il ne put rester dans sa maison, où étaient ses meilleures chances de salut, et où ceux qui s'y tinrent n'essuyèrent pas le moindre dommage, mais il voulut sortir pour aller chez un parent dans une habitation fort peu sûre, et c'est là, comme je l'ai relaté, qu'une balle à travers la poitrine mit fin à ses jours. Une bourse pleine de guinées, que, avec l'inconsistance d'un esprit troublé, il avait gardée dans sa poche, bien qu'il attendit la mort, disparut dans le trajet du corridor à la cuisine où l'on porta son cadavre.

En dépit des efforts du général et de ses officiers, la ville présenta presque toutes les scènes d'une place emportée d'assaut. Des maisons étaient trouées comme un crible ; le plus grand nombre n'avaient plus que des débris de portes et de fenêtres ; et les habitants terrifiés avaient à peine échappé à la mort en se couchant tout du long sur le sol, comme on l'avait fait au château. Ce ne fut qu'à la fin du jour suivant que nos oreilles cessèrent d'entendre à toute minute ce bruit horrible de coups de fusil déchargés sur des rebelles en fuite et impuissants. Le fléau de la guerre visite si souvent le monde que nous pouvons en écouter la description avec l'indifférence de la satiété ; c'est la réalité seule

qui fait connaître le monstre dans sa propre et entière difformité.

Quand les troupes commencèrent à sortir de Crossmolina, elles passèrent près d'un blessé, gisant sur le bord de la route, saignant à mort par une blessure effroyable qui lui traversait la figure ; il semblait rendre le dernier soupir. Beaucoup s'arrêtèrent pour le regarder en remarquant que c'eût été un acte de charité que de le mettre hors de peine en l'achevant, mais personne n'eut le cœur de le faire. Quand les soldats eurent tous défilé, ARTHUR STOCK, fils de l'évêque, regardant derrière lui, aperçut la pauvre créature tendant les mains d'une façon désespérée, comme s'il se plaignait à eux de ne pas avoir mis fin à sa misère. La familiarité avec des scènes de ce genre émousse et étouffe les instincts de notre nature ; et il est nécessaire que le sentiment du salut public les étouffe dans quelques poitrines. Mais ce serait bien, si la multitude de ceux qui ne réfléchissent pas, toujours prête à se lancer dans la guerre civile, pouvait de temps à autre avoir connaissance de ses résultats sanglants.

Quel cœur peut oublier l'impression faite sur lui par l'éclat du regard d'une pauvre créature implorant la vie, les bayonnettes sur la poitrine ? L'œil de Démosthènes n'a jamais lancé un si vif éclair dans les élans les plus impétueux de son vol oratoire. Tel fut un homme trainé devant l'évêque le lendemain de la bataille, quand la main du carnage fouillait encore la ville à la recherche de paysans qui n'opposaient plus de résistance. En proie aux affres de la terreur, le prisonnier pensa sauver sa vie en criant : « Je suis connu de l'évêque ». Hélas ! il était inconnu de l'évêque, et il n'avait pas l'air d'un honnête homme. Néanmoins, celui sous la protection duquel il se réfugiait, le couvrit immédiatement de son bras et de toute sa personne, et il lui vint à l'instant même à la mémoire : « Quel chef-d'œuvre d'art que l'homme ! La beauté du monde, le paragon des êtres animés (Hamlet) ! (1)

(1) Quel *paragon* d'humanité que cet évêque qui, imploré par une victime, n'oppose à des assassins qu'une citation de Shakespeare !

« Et vous allez détruire cet admirable ouvrage ! » Ils le firent en effet ; car, bien que les soldats eussent promis de garder en prison le malheureux jusqu'au jour du jugement, toutefois, comme ils trouvaient que c'était un inconnu, ils le poussèrent hors de la basse-cour, dès que l'évêque eut tourné le dos, et ils le fusillèrent à la porte. (1)

Aussitôt que l'état de nos affaires fut remis à la décision de l'épée, les amis du gouvernement eurent peu de motifs d'appréhender pour eux-mêmes ; mais leurs craintes avaient été très légitimement éveillées sur la situation des personnes de leur propre parti à Killala. « L'évêque est-il en vie ? Sa famille est-elle saine et sauve ? » Telles étaient les questions de tous les officiers, quand ils passaient devant la porte du château, et cela avec un air d'inquiétude qui réchauffait les cœurs de ceux qui les entendaient ; entre autres cet aimable noble, le comte de PORTALINGTON, colonel de la milice du Comté de la Reine, qui depuis, hélas ! perdit la vie en s'employant au delà de ses forces à étouffer la rébellion. Quand on lui eût dit que l'évêque était en vie, il s'écria en joignant les mains : « Dieu soit loué ! », et il continua à poursuivre les rebelles, si bien que l'évêque n'eut jamais l'occasion de remercier sa seigneurie de sa bienveillance pour une personne qui lui était tout à fait étrangère. Parmi les cavaliers qui balayaient les rebelles de la ville, se trouvait ARTHUR STOCK, armé seulement d'un sabre et revêtu d'une vieille jaquette rouge, beaucoup trop large pour lui. L'humanité du général TRENCH lui avait fourni ce moyen de passer de Castlebar à Killala, comme le plus sûr qu'il pût trouver pour lui. Le pauvre garçon, impatient et tout essoufflé, sauta à bas de cheval à la porte du château pour faire la question que Joseph adresse à ses frères : « *Mon père est-il encore en vie ?* » Ce fut une scène touchante, car on était avide de presser sur son cœur un aventurier de seize ans qui avait supporté tant de fatigues. Il

(1) La porte-barrière pour les gens de service et les travaux des champs.



était à l'affaire de Castlebar (4), où les piquiers commandés par O'Keon avaient été mis en déroute, et il avait passé la nuit précédente sous une pluie si forte, qu'il avait été obligé un moment après de quitter tous ses vêtements et de faire son lit d'un tas de paille mouillée sur le sol d'une cabane. Il en était résulté pour lui une légère indisposition, qui heureusement dura fort peu.

Charost éprouva autant de joie à recevoir ARTHUR que s'il eût été membre de la famille. Toutefois le pauvre commandant n'eut pas lieu d'être satisfait de la manière dont il fut traité aussitôt après l'action. Il était revenu au château et se dirigeait vers la porte avec son sabre pour le remettre à un officier anglais, quand un simple soldat des FRASERS le saisit et le lui arracha de la main. Il rentra, en prit un autre qu'il rendit à un officier, et il s'en retournait au vestibule, quand en ce moment, un autre highlander se précipita dans la cour malgré la sentinelle que le général avait placée à la porte, et fit feu sur le commandant ; le coup faillit lui être fatal, car la balle lui passa sous le bras, perça de part en part une porte très épaisse et alla se loger dans le jambage. Si un pareil accident nous eût enlevé ce digne homme, sa mort nous eût empêchés de goûter notre bonheur. Sur ses plaintes, il reçut pour la conduite du soldat des excuses de la bouche même de l'officier. On permit aux trois officiers français de garder leurs sabres, leurs effets et même leur chambre à coucher dans la maison. Mais l'évêque eut de la peine à obtenir la

(4) La reprise de la ville par les Anglais. Castlebar avait été évacué le 4 septembre par HUMBERT qui n'y laissait que quelques blessés ou malades en voie de guérison. Les troupes anglaises purent donc y entrer aussitôt sans difficultés et n'y gardèrent disent leurs historiens, qu'une très faible garnison. Dans la matinée du 12, un corps de rebelles, qu'on porte à deux mille hommes, tenta de leur enlever la ville, mais ils furent défaits par suite des habiles dispositions du capitaine qui n'avait que cinquante-cinq fencibles Fraser et trente-quatre volontaires, y compris de tous jeunes garçons. C'est de cette affaire que parle l'auteur.

même tolérance pour O'KEON, qui affirma avoir été naturalisé français ; mais cette défense fut assez généralement mal vue, et on le considéra comme un Irlandais rebelle qui devait être au plus tôt traduit devant la cour martiale. Cependant à la fin ils eurent tous l'autorisation d'être gardés ensemble jusqu'au lendemain, y compris leur *canonnier* (1) et un petit domestique français d'O'KEON.

Le général TRENCH reçut de l'évêque et de sa famille un accueil dont la sincérité ne saurait être mise en doute. Il exprima en termes pleins de courtoisie le plaisir qu'il avait de les voir délivrés du danger suspendu sur nos têtes pendant le mois dernier, ajoutant qu'il ne s'était pas fait faute d'employer tous les moyens de venir à notre secours, du moment que notre députation lui avait appris notre état de détresse. Il présenta à l'évêque ses principaux officiers, avec quelques-uns desquels celui-ci était déjà lié, particulièrement avec son très estimable ami intime de collège, le comte de Glandore. Le lieutenant-colonel CROSBIE, le major FITZGERALD, ordinairement appelé le chevalier de Kerry, le major TRENCH, frère du général, son neveu et aide-de-camp le major TAYLOR, le major ACHESON, fils de lord Gosford, colonel Fraser, le major MAC DONALD, le capitaine HARRISON, le colonel JACKSON, et quelques officiers de la milice du Comté, comme M. ORMSBY, M. ORME et d'autres, firent leurs compliments de congratulation et furent traités par l'évêque de la manière la meilleure qui fût en son pouvoir. Le château fournit le lit et la table à cinq officiers qui y logèrent, et occasionnellement tous les jours à quelques autres.

Le commandant et ses officiers reçurent l'ordre de partir le mardi pour Castlebar avec le régiment de Kerry. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on trouva des chevaux pour leurs personnes. Quant au gros de leur bagage, l'évêque s'empressa de

(1) Le canonnier qui leur servait de domestique, de *brosseur*, comme on dit aujourd'hui.

le leur faire parvenir à leur arrivée à Dublin. Nous nous séparâmes de nos amis et protecteurs non sans verser des larmes. Le lecteur sensible partagera sans doute le plaisir avec lequel nous mentionnons la mesure qui fut prise à l'égard de nos officiers français, pour le rôle qu'ils avaient joué à Killala. Notre gouvernement voulut les faire venir immédiatement à Londres et leur fournit l'argent dont ils avaient besoin, en attendant leurs traites sur Niou, commissaire des prisonniers ; aussi ne passèrent-ils que deux ou trois jours à Dublin, où ils dînèrent deux fois seulement avec des amis de l'évêque, le lord Primat, qui leur donna pour un jour l'hospitalité, et l'alderman KIRKPATRICK pour un autre. L'évêque reçut de Londres une lettre du comité de surveillance des prisonniers français, qui désirait être informé de la manière dont lui et les siens avaient été traités par les officiers français ; sur le rapport de l'évêque, on obtint un arrêté par lequel les citoyens CHAROST, BOUDET et PONSON seraient mis en liberté et renvoyés dans leur pays sans échange (\*). Ils retrouvèrent leur général à Douvres, où il fut si sensible aux égards montrés à ses offi-

(\*) Le commissaire français Niou ne voulut pas, au nom de son gouvernement, accueillir cette marque d'égards de notre ministère. « Le Directoire, » disait-il, ne voudrait pas profiter de cet acte de respect, parce que les « officiers n'ont fait à Killala que leur devoir, rien de plus que tout autre « Français dans la même situation. » Le critique jugera, suivant son tempérament particulier, s'il faut appeler magnanime cette réponse, ou la regarder comme une gasconnade puérile.

— A cette observation de l'auteur, il ne sera pas inutile de joindre le passage suivant, extrait des *Notes de Sarrazin sur l'expédition d'Irlande* :

« Le citoyen Niou, commissaire du gouvernement français en Angleterre, a fixé à un shelling et demi le traitement depuis le général en chef jusqu'au sous-lieutenant. Cette somme équivaut à 36 sous de France ou 18 sous d'Angleterre. Sa valeur réelle peut être supputée 12 sous de France, vu la cherté des logements et des denrées de première nécessité dont la hausse est arbitraire, surtout à l'égard d'un Français. Plusieurs officiers ont été obligés de se loger dans des greniers, d'aller au marché acheter bois, viande, etc., de faire leur soupe, de laver eux-mêmes leur linge, etc. Quoique cette conduite fit rire les Anglais et leur prêtât sujet de nous tourner en ridicule, on

ciers, qu'il écrivit aussitôt à l'évêque une lettre dont la traduction a paru dans le *Journal de Dublin* et depuis dans le *Récit* publié par JONES. On en trouvera l'original dans notre appendice.

La semaine qui suivit la bataille fut employée tous les matins à des conseils de guerre, et l'après-midi, au château, à des diners où les convives s'entassaient. Un veau entier disparut en deux jours, car l'évêque n'avait pas moins de quarante personnes à nourrir, outre les officiers et sa famille. Le général fit de son mieux pour ajouter à notre table, partageant son pain et son combustible avec nous, et nous fournissant du bœuf quand il en pouvait trouver. M. DENIS BROWNE, frère de lord ALTAMONT, envoya une fois au général un daim entier, puis après la moitié d'un autre, et il demandait en retour qu'on lui confiât immédiatement trois cents hommes pour chasser de Westport les rebelles. Si le détachement fut envoyé, je ne l'ai pas entendu dire : mais la venaison le méritait bien. Ce qui nous faisait le plus défaut, c'était le vin et l'épicerie. Une demande considérable fut envoyée à Sligo par le commissaire des vivres et par l'évêque, mais le bâtiment ne put de quelque temps prendre la mer, à cause des tempêtes équinoxiales. Les officiers supportèrent la situation comme ils le purent, avec patience et bonne humeur ; c'étaient des hommes d'un commerce et d'un caractère fort agréables, particulièrement le général. Les Français avaient fait cadeau à l'évêque de sept barils de farine qu'ils avaient apportés de leur pays ; elle était de fort bonne qualité, mais elle s'était un peu échauffée durant le voyage ; employée à faire ce qu'on appelait de minces gâteaux (*slim cakes*), elle remplaçait assez bien le pain, de même qu'on ne fit pas de

ne peut que la trouver très louable, parce que le véritable honneur consiste à ne pas faire des dettes qu'on prévoit ne pas pouvoir acquitter. »

Aux plaintes de Sarrazin, Niou répliqua « que le général et le soldat étaient au même rang dès qu'ils étaient prisonniers et que leur traitement devait être le même. »

bière pendant quelque temps, parce qu'on manquait de levain. Le sloop n'arriva à notre aide qu'après le départ du général.

Si les habitants de Killala furent en peine pour fournir le bien-être à la multitude des officiers qui fondaient maintenant sur eux, ils éprouvèrent encore des embarras plus grands au milieu des habitudes de pillage des simples soldats. Les régiments qui vinrent au secours de la ville, étant tous de la milice, semblaient se croire le droit de prendre ce dont ils devaient être les gardiens et d'en user comme d'un bien propre, s'ils se trouvaient en avoir besoin. Leur rapacité ne différait sous aucun rapport de celle des rebelles, si ce n'est que ceux-ci mettaient la main sur les choses avec un peu moins de cérémonie ou d'excuses et que les soldats de sa majesté étaient incomparablement supérieurs aux traîtres Irlandais dans leur dextérité à voler. Aussi les habitants trouvèrent-ils bientôt de plus en plus lourde la charge de leur hôtes, et furent-ils heureux de les voir partir pour d'autres quartiers. Mais c'est justice à rendre au régiment, de fencibles du Prince de Galles, qui resta depuis à Killala, de reconnaître qu'il se conduisit toujours avec la plus grande convenance, sous les ordres de ces deux excellents officiers, le lieutenant-colonel MACARTNEY et le major WINSTANLEY. Rappelons aussi, à l'honneur de notre excellent chef gouverneur, qu'aussitôt que le pays fut rendu à la tranquillité, le marquis de CORNWALLIS envoya deux commissaires à Killala et dans le voisinage, dans le but spécial de s'assurer des dommages causés par les troupes du roi, et que, au mois de mars suivant, toutes les réclamations authentiques et constatées furent entièrement payées en billets à ordre sur la banque nationale.

La cour martiale se constitua le lendemain même de la bataille et siégea dans la maison de M. MORRISON. La justice parut d'abord procéder avec lenteur, vu le nombre de prisonniers à juger ; il n'y en avait pas moins de soixante à Killala, et de cent dix à Ballina, outre ceux qu'on pouvait arrêter

journallement. Les deux premières personnes jugées par ce tribunal furent le général BELLEW (1) et M. RICHARD BURKE, avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance (2). Ce dernier, après avoir fait tous ses efforts pour prolonger la lutte avec les troupes du roi, avait imité la ruse qu'on a observée quelquefois dans le renard ; il s'était glissé dans la foule des loyalistes et on le trouva, avec toutes les apparences d'un sujet paisible, assis dans la salle d'attente de l'évêque et causant familièrement avec les personnes qui entraient, mais il fut reconnu et mis en prison par M. Ormsby. Le jugement de ces deux criminels ne fut pas long. Condamnés le lundi soir, ils furent pendus le lendemain matin dans le parc, derrière le château. Méprisables pour leur ivrognerie et la vulgarité de leurs manières, ils n'avaient pas excité la moindre pitié.

ROGER MACGUIRE, notre dernier ambassadeur à Castlebar, occasionna quelque délai. Il fut déposé en sa faveur, particulièrement par le doyen THOMPSON, qui dit que, dans leur dernier voyage, il l'avait entendu prêcher au peuple des mesures pacifiques et la douceur à l'égard des protestants. D'un autre côté, le général TRENCH et ses officiers ne pouvaient

(1) MATHEW BELLEW, dont le portrait a été si chargé par l'évêque STOCK (v. p. 348), avait servi dans l'armée d'Autriche et gagné le grade de lieutenant, puis il était entré au service de la Russie. Durant la guerre contre les Turcs, il fut nommé major dans l'infanterie. Au siège d'Ismail, une mine l'enterra sous des ruines avec les officiers et les soldats de son régiment. Il en fut retiré presque sans vie et mis hors de service. Revenu dans son pays, malgré les habitudes de boisson qu'il contracta, il était l'hôte assez fréquent du R<sup>ev</sup>. NELLIGAN et d'autres gentilshommes protestants du voisinage. A l'approche des troupes anglaises, à Killala, il refusa de prendre les armes ou de marcher contre elles. Pris dans la ville et livré à une cour martiale, il fut condamné à mort, et pendu, comme on le voit, sur le domaine de l'évêque.

C'était, dit MUSGRAVE, l'historien orangiste qui accueille toutes les calomnies contre les Irlandais, un homme d'un esprit fin; aimable, plein de malice dans ses remarques sur les hommes et les mœurs. Il savait bien le français et parlait en outre l'italien, l'allemand et le Slaxon.

(2) (Voir page 375.)

pas si vite oublier la conduite insolente de ce jeune homme à Castlebar, conduite sous laquelle il avait voulu déguiser sa crainte du danger, lorsqu'il fut menacé si gravement et en vérité si inconsidérément par M. DENIS BROWNE et par d'autres, à son entrée dans la ville, comme nous l'avons déjà fait observer (1). Après un long emprisonnement à Killala, MACGUIRE, fut transféré à Castlebar, où à la fin il fut condamné à la transportation à Botany-bay. Son père le brasseur fut pendu ; ses fils, qui avaient joué un rôle plus actif dans ces jours de trahison et de méfaits, n'ont pas encore été pris.

Le mauvais temps accrut la difficulté de garder ensemble des troupes dans une place comme Killala ; les tentes n'offraient qu'un abri bien faible contre la pluie et les tempêtes de cette époque de l'année. Aussi le général TRENCH se hâta-t-il de nettoyer les districts sauvages de Laggan et d'Erris, en y lançant des détachements qui pouvaient faire un peu plus que de brûler nombre de chaumières ; car le peuple avait trop d'endroits cachés pour se laisser prendre. Cependant il fut assez fait pour imprimer dans les esprits de ceux qui eurent à en souffrir la conviction que se joindre aux ennemis de son pays contre le souverain légitime, ce n'était pas une affaire d'aussi petite importance que, dans leur ignorance, ils se l'étaient imaginé, et probablement le souvenir de ce qu'ils endurèrent alors ne s'effacera pas de leurs yeux.

Il y a, je le sais, des personnes qui pensent différemment, qui disent que ces montagnards seront toujours prêts pour l'insurrection, et qui avancent, pour le prouver, les méfaits auxquels ils se sont livrés tout dernièrement, en volant et en coupant les jarrets aux bestiaux. Assurément encore, notre commune nature nous portera à faire quelque concession aux sentiments d'hommes arrachés, bien de leur faute toutefois, à leurs fermes et à leurs habitations, misérables habitations sans doute, mais (on peut se rappeler la leçon faite à l'évêque

(1) L'auteur ne fait nulle part mention du fait ; c'est sans doute un oubli.

par un de ces malheureux) aussi précieuses pour eux que pour les grands leurs palais. Qu'un homme, placé au sommet d'une de ces montagnes qui servent de remparts à notre île contre les assauts de l'Atlantique, regarde autour de lui et dise ce que lui semblerait un hiver à passer au milieu de ce pays sauvage sans l'abri d'une hutte.

Disposer de la poudre laissée au château par les Français fut une des premières choses qui occupèrent le général TRENCH, surtout après l'accident mentionné ci-dessus, qui fit comprendre à tout le monde la nécessité de la mettre au plus tôt loin de nous. Il écrivit le même jour au gouvernement et demanda à son excellence des ordres à ce sujet. Toutefois les voitures n'arrivèrent que le 5 octobre pour la transporter à Athlone, probablement à cause des difficultés de s'en procurer dans cette saison les moyens nécessaires. L'évêque eut le cœur content d'être débarrassé de ce dépôt, si l'on peut donner ce nom à ce qui avait été remis entre ses mains contre son gré et son consentement. Les Français, comme le lecteur le verra dans l'attestation du capitaine BULL, annexé à ce récit, s'étaient mis dans la tête (et ils en étaient irrités), que l'évêque avait livré cette poudre à l'officier du roi, comme s'il leur devait fidélité, ou était responsable d'un dépôt qu'il n'avait pas demandé, et qu'il eut rejeté avec horreur. Toute la part qu'il prit à sauver cette poudre pour la faire servir aux intérêts de sa majesté, c'est qu'il démontra au commandant la réelle et absolue impossibilité de la jeter à la mer en présence de gens avides de s'en emparer pour accomplir leurs projets de destruction. Quoique grossière, elle était, dit-on, assez bonne : le tout à un shelling la livre, pouvait valoir plus de 1300 livres sterling. (4)

Le 29, le général TRENCH reçut de la baronnie de Tyrawley une adresse pour le remercier, lui et ses troupes, de l'immense service qu'il avait rendu le dimanche précédent ; il y

(4) 32,500 francs.



fit aussitôt une réponse courtoise. Elles ont paru dans les journaux.

Une escorte qui partait ce jour-là pour Castlebar fut une occasion pour nos dignes amis, les *Thompson*, de nous quitter avec leurs trois garçons et une jeune fille ; c'était une famille dont le mérite réel nous aurait été à peine connu sans notre captivité. M. *FORTESCUE* profita de la même opportunité, et le jour suivant, par le départ du général *TRENCH*, la ville de Killala fut laissée à la défense des fencibles du Prince de Galles, qui depuis restèrent toujours ici. Le détachement qui, le 30 septembre, fut envoyé dans l'Erris, revint le 7 du mois suivant, après avoir enduré bien des souffrances et infligé au pays toutes sortes de misères.

Comme l'ouragan de la guerre semblait dès lors être passé, l'évêque se mit à examiner ce qu'il pourrait faire pour rendre sa situation à Killala plus facile, s'il ne pouvait pas se rétablir dans la position confortable où l'invasion l'avait trouvé. Le plus grand inconvénient, c'est qu'il ne lui était pas possible, vu l'état des choses, de reprendre l'usage exclusif de sa propre maison. La garde, qu'on relevait chaque jour, avait son poste dans un des offices du château, et c'était un devoir de politesse ordinaire d'offrir un lit à l'officier qui la commandait. On ne pouvait guère agir moins honnêtement à l'égard d'un autre officier qui, venu en dernier lieu à Killala, ne trouvait à se loger nulle part dans la ville. Et ces deux officiers devenaient naturellement les convives de la famille, car l'évêque désirait montrer de toutes les façons possibles sa reconnaissance pour la protection accordée à la ville par l'armée de sa Majesté. Mais le mal et la fatigue qu'on se donne de vivre ainsi en commun pour ainsi dire et constamment, se peuvent aisément concevoir ; il est tout au moins inutile de les détailler à quiconque aime la retraite et l'étude. Les officiers prirent leurs repas à part, du moment qu'ils connurent l'impossibilité de l'évêque à subir l'ennui de continuels dîners publics ; mais les chambres à coucher ne pouvaient se refuser,

et c'était une circonstance qui le privait d'offrir l'hospitalité à ses amis et à son clergé, sa propre famille étant déjà si nombreuse. Et puis à Killala on ne voyait pas clairement, s'il se mettait à réparer les dommages causés par la guerre, qu'il pût jouir des fruits de sa peine. L'hiver arrivait ; une foule de rebelles se dispersaient dans les montagnes, désespérés sans doute par le manque absolu de tout, et peut-être encore les Français trouveraient-ils les moyens de débarquer des troupes plus considérables dans le lieu même où ils avaient déjà opéré leur descente.

Ces raisons étaient sans cesse répétées à l'évêque par ses amis de Dublin, pour l'engager à venir sans retard près d'eux avec sa famille ; mais il avait pris la ferme résolution de rester durant l'hiver à Killala. Après les pertes qu'il avait subies, l'état de ses ressources était un obstacle à un voyage coûteux à Dublin ; et, si ce n'eût pas été le cas, il trouvait, à la suite de certains jugements, que sa présence serait peut-être de quelque utilité à ses voisins de la campagne, soit en les aidant à obtenir des compensations, soit à les justifier d'accusations mal fondées d'abandon de la cause royale. Des rebelles de la montagne il ne redoutait rien, tant que la protection de la ville serait confiée aux troupes, et quant à une autre tentative des Français dans le même coin de terre, à l'entrée de l'hiver, c'était un événement trop improbable pour légitimer son départ.

Mais la suite des événements démontra que ce qui n'est pas probable peut néanmoins être très vrai. Dans la matinée du 27 octobre 1798, trois des mêmes frégates qui avaient amené la troupe d'Humbert, et suivies d'une quatrième, portant ensemble une armée de deux mille soldats, jeta l'ancre dans la baie de Killala. Cette escadre faisait partie de l'armement (4) qui, par bonheur pour l'Irlande et l'empire

(4) L'auteur de ce récit commet une erreur qu'on peut lui pardonner. L'escadre dont il parle était celle qui avait amené sous les ordres de SAVARY, les troupes d'HUMBERT ; composée des mêmes frégates et commandée par

britannique, fut détruit par la glorieuse victoire de Rutland sous le commandement de Sir JOHN B. WARREN. On prit alarme à l'apparition de ces vaisseaux, car nos derniers malheurs nous avaient appris ce qu'on peut attendre de navires de cette taille. Deux officiers du *Prince de Galles*, le capitaine BULL et le lieutenant LEURRY, furent envoyés en différentes fois par le major WINSTANLEY, pour s'enquérir de leur provenance, et s'ils étaient amis, pour leur remettre des dépêches qu'il venait de recevoir de Dublin. Un détachement sous les ordres du capitaine FRASER, envoyé pour surveiller et faire un rapport, prit position à une lieue de Killala, derrière la pointe de Kilcummin, au pied de laquelle les vaisseaux s'étaient arrêtés.

Comme les officiers ne revenaient pas à l'heure attendue, la panique devint générale. Tous les hommes de la ville se réunirent en masse sur le *Steeple-hill*, les regards anxieux fixés sur les bâtiments et faisant leurs conjectures. Un vieux marin, qui en avait souvent vu de semblables, se prononça pour des bâtiments français, les reconnaissant à la blancheur de leurs voiles et à leur pont qui semblait s'élever plus que les nôtres au-dessus de l'eau. A la fin, un *yeoman* à cheval apparut sur la colline opposée, descendant au grand galop. Ses bras étendus apprirent à la foule les mauvaises nouvelles avant même qu'il leur eût crié : « Le capitaine FRASER m'a chargé de dire au major que ce sont assurément des vaisseaux Français et que l'ennemi débarquait ». Quand l'effroi fut passé, on découvrit que ce porteur de terribles nouvelles n'avait reproduit fidèlement que la moitié de son message et qu'il aurait dû dire « l'ennemi n'est *pas encore* débarqué ». Mais soit que la terreur lui eût mis l'esprit à l'envers, soit qu'il fut emporté par la passion qu'éprouvent les

le même brave marin, elle emportait 1090 hommes à la tête desquels était l'adjudant-général CORTER. Elle était partie de la Rochelle le 12 octobre, le jour même de la victoire de sir JOHN WARREN sur l'armée de HARDY.

hommes à répéter des nouvelles étonnantes, la chose ne laissa pas de d'imprimer la terreur.

En une demi-heure, Killala ne contint plus guère d'autres habitants que les soldats. Le cas était si pressant que tout le monde était en mouvement, avant même de prendre le temps de songer comment on partirait, ou si l'on devait le faire enfin, car le temps était froid et orageux ; la route de Ballina, la ville la plus voisine, était toute détrempée, particulièrement près de Killala et la dernière invasion n'avait laissé qu'à très peu de personnes d'autres moyens de partir que les jambes. L'évêque se mit à pied à la tête de toute sa famille, à l'exception de deux fils qui, pour garder ce qui appartenait à leur père, resteraient aussi longtemps qu'ils le pourraient. Deux de ses petites filles pataugeaient à côté de lui dans la boue. Les autres enfants étaient montés sur des cars avec leur mère et leur tante, toutes deux très faibles, car elles n'avaient pas pris l'air depuis deux mois, et l'une d'elles, M<sup>me</sup> Stock, était exposée par un rhume à une attaque subite de goutte à l'estomac qui avait déjà menacé plus d'une fois son existence. En route, ils essuyèrent force coups de vent et à la fin une forte grêle. L'évêque croyait être au comble de ses maux. Il pouvait s'attendre à perdre la mère d'une telle famille, la compagne avec laquelle il avait passé vingt ans de sa vie dans le rayon de soleil d'un bonheur parfait, rayon de soleil qui n'avait absolument jamais été traversé par un nuage. Il vit cela presque sans réflexion. Il y a dans l'esprit comme une pause avant l'explosion redoutée de quelque désastre épouvantable, qui ressemble au calme de l'air avant le coup de foudre. Par moments, quand la pensée lui revenait, il faisait ce qu'il était capable de faire : il levait les yeux au ciel et adorait en silence la main du Tout-Puissant étendue sur eux. Cette main, comme il eut bientôt le bonheur d'en faire l'épreuve, était levée non pour détruire, mais pour apporter le salut.

Après deux heures de marche, durant laquelle nos voya-

geurs rencontrèrent la milice d'Armagh, qui se hâtait d'aller rejoindre celle du Prince de Galles, la petite caravane atteignit Ballina vers six heures du soir. Là, l'évêque et sa famille contractèrent, envers le brigadier-major CUNNINGHAM et sa dame, une grande dette de reconnaissance pour l'hospitalité qu'ils en reçurent, car ils n'eurent plus à souffrir de leur fuite dans une saison si peu favorable. La maison occupée par le major était celle du colonel KING qui, dans des temps plus heureux, avait été l'habitation la meilleure et la plus confortable de tout le pays ; mais pendant la rébellion, elle avait subi tant de dégâts, quand TRUC s'y fut établi, que ce ne fut pas alors chose facile d'y trouver un endroit abrité et chaud, vu qu'il n'y avait presque pas une fenêtre qui n'eût un ou plusieurs carreaux brisés et qu'un vent furieux s'engouffrait dans tous les coins de la maison. Cependant les fugitifs étaient parvenus à se mettre au lit, quand à minuit un exprès, envoyé de Killala, apporta au major une nouvelle que cet officier, dans la bonté de son cœur, crut devoir causer un vif plaisir à ses hôtes, bien qu'il fallût les arracher au sommeil. Le major WINSTANLEY disait en substance que les frégates françaises avaient tout à coup levé l'ancre et quitté la baie.

Les deux officiers qui furent emmenés en France (4) par cette escadre, MM. BULL et LEURRY, revinrent dans leur régiment quatre mois après. De leur rapport, il appert qu'un coutre français, qui faisait la garde, aperçut une escadre anglaise qui pointait sur l'horizon : or les Français, sachant fort bien que la partie ne serait pas égale, avaient pris la haute mer avec tant de précipitation que la plus forte frégate coupa son câble, laissant se perdre derrière elle une ancre qu'on peut croire assurément fort lourde. L'escadre fut étroitement poursuivie par deux vaisseaux de ligne, le *César* et le *Terrible* (suivant le rapport), même à la distance de quatre-

(4) Il eût été curieux de savoir comment ils furent faits prisonniers. L'auteur a-t-il donc quelque chose à cacher sur ce petit événement ?

vingt-dix lieues et eut pendant assez longtemps fort peu d'espoir de se sauver, bien qu'à la fin elle ait réussi en jetant par dessus le bord tout ce qui était superflu, et en dépassant à force de voiles des bâtiments qui avaient été mis hors de combat dans la dernière action contre le *Hoche* et autres.

Le jour suivant, ce fut d'un cœur joyeux que tous les habitants de Killala rentrèrent dans leurs maisons, qui n'avaient essuyé aucun dommage durant leur courte absence. La divine Providence avait sauvé les dames de la famille de l'évêque des dangers qui pouvaient atteindre leur santé et qu'elles avaient tant de raisons de craindre ; aucun des enfants aussi ne prit froid, à l'exception d'une toute jeune fille qui avait fait la route à pied et gagné une petite fièvre dont elle ne fut quitte que trois semaines plus tard.

Après cette alarme, il n'y avait plus lieu pour l'évêque de résister aux instances de ses amis qui l'appelaient à Dublin. Rester plus longtemps dans un poste si dangereux, c'était, disait-on généralement, tenter la Providence. Leurs arguments auraient pesé d'un poids irrésistible (à supposer qu'un poids fût encore nécessaire), si l'évêque ou ses amis avaient connu le rapport que le capitaine BULL envoya depuis et dont nous plaçons ici les termes sous les yeux du lecteur.

Le capitaine JOSEPH BULL, de l'infanterie Fencible du Prince de Galles, qui fut fait prisonnier par la flotte française dans la baie de Killala, où il avait été envoyé avec une mission par l'officier commandant la place, prête serment et dit :

« Que pris à bord et durant son voyage en France sur la frégate *la Concorde*, il entendit souvent dire par la plupart des officiers de marine et de l'armée de terre, que s'ils avaient débarqué quand la flotte vint dans la baie de Killala le 27 octobre, ils avaient les ordres les plus positifs pour envoyer immédiatement en France l'évêque et sa famille comme prisonniers de guerre.

« Que leur ayant demandé le motif de cette façon d'agir, ils avaient répondu que l'évêque avait vendu la ville aux

troupes du roi et livré de même les munitions que, dans le temps où les Français occupaient Killala, ils y avaient transportées.

« Le capitaine BULL dit encore qu'il chercha toutes les raisons possibles pour leur prouver que ce rapport n'avait aucun fondement, mais sans succès, chose triste à dire. Et il dit que s'ils avaient rencontré de l'opposition en débarquant, ils étaient déterminés à mettre la ville en cendres. »

Juré devant moi à Killala, 1<sup>er</sup> mars 1799.

WILLIAM KIRKWOOD.

JOSEPH BULL,

*capitaine au régiment fencible  
du Prince de Galles.*

Nous présentons encore ici au public la lettre originale du général HUMBERT, dont la traduction a été donnée dans l'histoire de la rébellion publiée dernièrement par Jones. (4)

**Le général Humbert, à Milord l'évêque de Killala.**

*Douvres, le 26 octobre 1798.*

MILORD,

Etant sur le point de rentrer en France, je dois vous témoigner les sentiments distingués que vous m'avez toujours inspirés. Après avoir eu l'avantage de vous connaître, j'ai toujours regretté que le hasard et mon devoir de militaire m'aient obligé, en portant le fléau de la guerre dans votre voisinage, à troubler le bonheur domestique dont vous jouissiez, et que vous méritiez à tous les égards. Trop heureux si, en rentrant dans ma patrie, je puis me flatter d'avoir acquis

(4) *Récit impartial des plus importants engagements... durant la rébellion de l'Irlande en 1798.* Edité par Jones à Dublin en 1799. Ramasses de pièces, de lettres et de faits, où la partialité domine en faveur des Anglais contre les Irlandais.

quelques titres à votre estime. Indépendamment des raisons particulières que j'ai pour vous aimer et vous estimer, le tableau que le citoyen CHAROST me trace de toutes vos bontés pour lui et ses officiers, tant avant qu'après la reddition de Killala, sera pour moi un titre éternel d'estime et de reconnaissance.

Je vous prie, Milord, d'en accepter l'expression et d'en faire part à votre estimable famille.

Je suis avec la plus haute estime, Milord, votre très humble serviteur,

HUMBERT.

FIN

DES ÉVÈNEMENTS DE KILLALA



## Appendice et Pièces justificatives

---

### I

*Le représentant du peuple POMME au Ministre de la guerre Schérer.*

Paris, 18 frimairo, an vi (8 décembre 1797).

« Le brave général de brigade HUMBERT, citoyen ministre, me fait part du désir qu'il aurait d'être employé avec sa brave *Légion des Francs* dans l'expédition qui se prépare contre les Anglais. Vous connaissez, comme moi, les talents et le civisme de cet officier et la valeur de sa troupe ; ils peuvent être utilement employés à combattre ces ennemis perfides, et je vous prie, quand il en sera temps, d'avoir égard à la demande de ce général. »

### II

« La haine du gouvernement anglais doit être nationale. Une guerre d'extermination doit être commencée contre un peuple qui est devenu un objet d'exécration pour toutes les nations du monde. Dans le but d'accélérer ce moment, que tout orateur finisse son discours par les mots de Gaton : « *Delenda est Carthago* », et que le président termine chaque session avec ces mots : Vengeance contre le gouvernement anglais, l'oppresseur de toutes les nations. »

(Discours de GAUSAN, conseil des Cinq-Cents, 4 mars, 1798.)

### III

*Au général de brigade Humbert.*

4<sup>re</sup> thermidor (19 juillet 1798).

Le Directoire exécutif, citoyen général, voulant secourir les Irlandais-Unis, qui ont pris les armes pour secouer le joug de la domination britannique, a donné des ordres pour

faire passer en Irlande des troupes et des munitions de guerre, et il a confié le commandement supérieur de cette expédition au général de brigade Hardy.

Une division de bâtiments de guerre, sur laquelle cet officier général doit s'embarquer, est en armement à Brest.

Une seconde division, composée des frégates *La Concorde*, *La Médée* et *La Franchise*, commandée par le chef de division Savary, est armée à Rochefort et les mesures sont prises pour y embarquer :

Un bataillon d'infanterie,  
Une demi-compagnie d'artillerie à pied,  
Trois canons de campagne, leurs trains, caissons et munitions.  
3000 fusils avec leurs bayonnettes.  
3000 gibernes.  
400 sabres.  
200,000 cartouches.  
4000 uniformes français.

Plein de confiance dans vos talents et votre valeur, le Directoire exécutif vous a confié le commandement de cette seconde expédition. Vous voudrez bien, en conséquence, partir sur-le-champ pour Rochefort : vous vous concerterez avec le commandant des armes, l'ordonnateur de la marine et le commandant de la division pour l'embarquement des troupes et des munitions de guerre, et vous accélérerez cette opération par tous les moyens qui seront en votre pouvoir.

Le commandant de la division recevra des instructions détaillées sur la route qu'il doit suivre, sur les précautions à prendre pour échapper à l'ennemi et sur la partie des côtes d'Irlande où il doit aborder. Quoique le mouvement insurrectionnel des habitants de cette île soit presque général, il est des points où il n'a pas été assez marqué pour attirer les forces de l'Angleterre et où cependant la première occasion

favorable le fera nécessairement éclater. C'est sur l'un de ces points que le Directoire a pensé que vous deviez descendre, afin de trouver la moindre opposition possible de la part de l'ennemi, de faire facilement la distribution de vos armes, et de rassembler sous vos drapeaux tous les Irlandais que leurs sentiments et l'appareil de vos forces porteront à se soulever.

Toutes les dispositions nécessaires pour le débarquement devront être faites à l'avance : vous vous concerterez avec le chef de division Savary pour que les individus et les choses soient mis à terre dans l'ordre le plus prompt et le plus convenable, et de manière à repousser le plus efficacement possible les attaques du dedans et du dehors.

Si vous ne pouviez, pour un motif quelconque, effectuer votre débarquement sur un des points indiqués au commandant de la division, vous ferez tous vos efforts pour descendre sur une autre partie de la côte. Dans tous les cas, vous ne débarquerez les armes et les habits qu'après avoir pris connaissance de l'esprit des habitants du pays et de la situation des Anglais. Pour obtenir ces renseignements, il sera nécessaire qu'aux atterrages vous vous empariez des bateaux pilotes ou des pêcheurs que vous pourrez rencontrer, que vous en interrogiez les équipages et que vous ne négligiez aucun moyen de savoir positivement la force et la position respective des deux partis. Je dois vous prévenir aussi qu'un certain nombre d'Irlandais-Unis se sont rendus à l'avance dans leur patrie pour annoncer les dispositions du Directoire exécutif en leur faveur, que plusieurs d'entre eux doivent se présenter à vous, soit au moment où vous débarquerez, soit dans le cours de votre marche ; et que, pour éviter toute surprise, je suis convenu avec eux d'un mot d'ordre que vous trouverez ci-joint, et qui vous servira mutuellement de reconnaissance.

Lorsque votre débarquement aura été opéré, vous chercherez à savoir si la division qui porte le général Hardy est arrivée ; vous l'informerez à l'instant de votre situation, de celles des forces anglaises et irlandaises sur la partie des côtes

où vous aurez descendu, et vous prendrez ses ordres sur ce que vous devrez faire ultérieurement. Si vous précédez le général Hardy, vous ne négligerez rien pour être instruit sans délai de son arrivée, et vous lui rendrez compte de ce que vous aurez fait en attendant ses instructions.

Je n'entrerai pas dans le détail de vos opérations militaires ; mais dans tous les cas, vous dirigerez votre marche et l'emploi de vos troupes avec la plus grande prudence, jusqu'à ce que vous ayez rallié le général Hardy ou un parti d'Irlandais assez considérable pour tenter des opérations importantes. Vous aurez soin de vous entourer d'hommes connus par leur dévouement à la cause de la liberté, de correspondre avec les chefs des patriotes qui vous offriront une garantie sur laquelle vous puissiez vous reposer, et d'agir, autant que possible, de concert avec eux. Pour éviter les pièges que l'ennemi pourrait vous tendre, vous interrogerez fréquemment et séparément les hommes qui pourraient vous suivre ou vous donner des avis ; en un mot, vous veillerez constamment à ce que vos troupes et vos munitions ne soient pas compromises.

Vous ferez afficher et circuler un grand nombre des proclamations ci-jointes ; vous les ferez réimprimer partout où vous en trouverez les moyens, et vous vous annoncerez soit comme le précurseur, soit comme un parti détaché de l'armée que le Directoire exécutif envoie au secours des Irlandais-Unis.

Lorsque vous obtiendrez des succès, vous aurez soin de les publier par tous les moyens possibles pour exciter la confiance et le courage des patriotes ; vous récompenserez tous ceux qui seront sous vos ordres, soit français, soit étrangers, lorsqu'ils se seront distingués par des talents ou des actions d'éclat ; vous établirez parmi vos soldats la plus stricte discipline, de manière qu'ils servent de modèle aux troupes irlandaises. Dites souvent à vos compagnons d'armes qu'ils doivent considérer les Irlandais-Unis comme des frères, comme des citoyens du monde, persécutés par un gouvernement féroce, ennemi de tous les hommes libres ; et que, com-

battant pour la même cause, ils doivent être unis par les mêmes liens et les mêmes sentiments.

Il vous est expressément recommandé, citoyen général, de respecter et faire respecter les mœurs, les usages et les pratiques religieuses des Irlandais, et de ne souffrir, dans aucun cas, qu'il soit porté atteinte aux personnes et aux propriétés. Tout officier ou soldat qui s'écarterait de la ligne des devoirs que l'hospitalité commande, devra être puni d'une manière exemplaire, et vous aurez soin de publier le nom du coupable et le jugement qu'il aura subi.

Vous correspondrez avec moi par toutes les occasions qui vous offriront sûreté et célérité, et vous me rendrez compte de vos opérations antécédentes et de votre situation dans le moment. Je vous indiquerai des moyens d'assurer cette correspondance et d'en dérober le secret à l'ennemi.

Vous garderez pour vous seul les présentes instructions, ainsi que les ordres qui vous seraient transmis ultérieurement, soit par moi, soit par le général Hardy.

Le Directoire exécutif ne doute pas, citoyen général, que vous ne répondiez à sa confiance. Il espère que vous vous montrerez également redoutable aux Anglais et dévoué aux intérêts des Irlandais-Unis ; que vous saurez multiplier vos forces et vos ressources, et que votre présence en Irlande sera le présage des triomphes que la cause sacrée de la liberté y doit obtenir.

#### IV

*Bruix, ministre de la marine, au général Humbert,  
à la Rochelle,*

42 thermidor an V (30 juillet 1798).

Le Directoire me charge, citoyen général, de vous transmettre l'ordre de partir sans délai, si le moment est favorable, sans attendre que ce soit.

Il est en effet très important que les braves généraux

qui ont affermi la liberté en France paraissent bientôt en Irlande pour la faire triompher. Vous êtes appelé par la confiance du Directoire à ce grand œuvre et vous réussirez, j'en suis sûr, parce que je connais votre audace et votre talent. Partez donc bien vite, mon cher général, je n'ai besoin que de savoir votre arrivée là-bas pour être assuré que les Anglais en seront chassés. Nos vœux vous accompagnent et l'estime de tous les amis de la liberté vous attend.

*Le général Humbert au Ministre de la Guerre.*

La Rochelle, 18 thermidor, an vi (5 août 1798).

Je vous remets ci-joint l'état des troupes que je viens de faire embarquer. Je ne peux vous exprimer la gaité et le dévouement de mes braves camarades. Ils brûlent d'envie de connaître leur destination et de justifier devant l'ennemi le choix que le gouvernement a fait d'eux. Nous comptons mettre à la voile aussitôt que les vents seront bons, et quoique les Anglais se montrent et nous observent tous les jours, j'espère que nous arriverons à notre but et que bientôt je pourrai, en vous écrivant, dater orgueilleusement mes lettres de la terre d'Irlande.

Recevez, citoyen ministre, etc.

HUMBERT.

*Le même, au Ministre de la marine.*

A bord de la *Concorde*, 19 thermidor, an vi (6 août 1798)

Nous appareillons, mon cher ministre, et partons dans une minute. Tout est bien disposé pour remplir vos intentions et celles du gouvernement. Comptez sur mon zèle et le courage des braves troupes que j'ai l'honneur de commander. Adieu, je vous embrasse.

HUMBERT.

P. S. Quels que soient les événements qui surviennent, comptez que je ferai respecter les armes françaises.

V

*Humbert au Directoire,*

Au quartier général de Killala en Irlande,  
6 fructidor an VI (23 août 1798).

Citoyens Directeurs,

Nous sommes maîtres de Killala, malgré quelques obstacles qu'il a fallu vaincre pour y parvenir. Tout me promet les plus heureux succès. Que ne puis-je vous parler d'après de grandes forces ! Mais vous savez qu'avec le peu de troupes que vous m'avez confiées, je ne puis que vous assurer de mon dévouement. Néanmoins, j'ose vous assurer que je servirai les vues du gouvernement dans toute leur étendue, et que si vous daignez alimenter mes moyens, je peux vous certifier que dans peu l'Irlande sera libre.

Je dois vous faire connaître le dévouement des officiers de marine qui nous ont conduits sur ces côtes. Vos intérêts ne peuvent être en meilleures mains. Ils ont fait honneur au choix du ministre de la marine.

VI

*Proclamation d'Humbert aux Irlandais.*

(TRADUCTION DE L'ANGLAIS)

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, UNION !

Irlandais,

Vous n'avez pas oublié Bantry-Bay ; vous savez quels efforts la France a faits pour vous venir en aide. Son affection pour vous, son désir de vous venger de tant d'iniquités et d'assurer votre indépendance ne peuvent jamais être altérés.

Après quelques tentatives infructueuses, voici enfin les Français arrivés au milieu de vous,

Ils viennent soutenir votre courage, partager vos dangers, unir leurs armes et mêler leur sang aux vôtres dans la cause sacrée de la liberté.

Braves Irlandais, notre cause est commune ; comme vous, nous abhorrons la politique avide et sanguinaire d'un gouvernement oppresseur ; comme vous, nous regardons comme imprescriptible le droit de toutes les nations à la liberté ; comme vous, nous sommes persuadés que la paix du monde sera toujours troublée aussi longtemps qu'on laissera le ministère anglais faire impunément trafic de l'industrie, du travail et du sang du peuple.

Mais en dehors des mêmes intérêts qui nous unissent, nous avons de puissants motifs pour vous aimer et vous défendre.

N'avons-nous pas été le prétexte de la cruauté exercée contre vous par le cabinet de Saint-James ? La cordiale sympathie que vous avez rencontrée dans les grands événements de notre révolution, ne vous a-t-elle pas été imputée à crime ? Est-ce que les tortures et la mort ne sont pas continuellement suspendues sur vous pour être gravement soupçonnés d'être nos amis ? Unissons-nous et marchons à la gloire.

Nous jurons le plus inviolable respect pour vos propriétés, vos lois et toutes vos opinions religieuses. Soyez libres ; soyez les maîtres dans votre pays. Nous ne voulons pas d'autre conquête que celle de votre liberté, pas d'autres succès que les vôtres.

Le moment de briser vos chaînes est arrivé ; nos armées triomphantes volent à présent aux extrémités de la terre pour couper dans leurs racines la richesse et la tyrannie de nos ennemis. Ce terrible colosse se réduit en poussière dans chacune de ses parties. Peut-il y avoir des Irlandais assez bas pour abandonner, dans une si heureuse conjoncture, les grands intérêts de son pays ? S'il y en a un, braves amis, qu'il soit chassé du pays qu'il trahit, et que ses biens retournent aux hommes généreux qui savent combattre et mourir.

Irlandais, souvenez-vous des dernières défaites que vos



ennemis ont essuyées sous les coups des Français ; souvenez-vous des plaines de Hondschoot, de Toulon, de Quiberon et d'Ostende ; souvenez-vous de l'Amérique, qui fut libre du moment qu'elle voulut l'être.

La lutte entre vous et vos oppresseurs ne peut être longue.

Union ! liberté ! la République irlandaise ! tel est notre cri. Marchons, nos cœurs vous sont dévoués ; notre gloire est dans votre bonheur.

Salut et fraternité,

HUMBERT, général. •

## VII

Au quartier général à Castlebar,

Le 41 fructidor, (28 août),

an vi de la République, une et indivisible.

### *Le général Humbert au Directoire exécutif,*

Je vous dois, citoyens directeurs, le rapport de mes opérations depuis mon arrivée en Irlande.

Le 4 fructidor, l'armée a été nommée l'armée d'Irlande dès que j'ai aperçu les attéragés de Brodhaven. Les vents étant contraires, il n'a pas été possible d'approcher terre de ce jour. Le 5, la division de frégates, après avoir lutté pendant douze heures contre les vents et les courants, a mouillé dans la baie de Killala vers les trois heures de l'après-midi. Comme le pavillon anglais était arboré, nous avons eu la visite de plusieurs personnes de marque et de quelques officiers anglais dont l'étonnement à notre vue ne peut se dépeindre. A quatre heures, le débarquement a été ordonné. L'adjudant-général Sarrazin à débarqué le premier à la tête des grenadiers. Je lui ai donné l'ordre de marcher sur Killala, dont il s'est emparé à la bayonnette. Je l'ai nommé général de brigade sur le champ de bataille. L'ennemi a été dérouter complètement. De ce poste gardé par deux cents hommes, une ving-

taine se sont sauvés à travers les marais ; les autres ont été pris ou tués. Presque tous les prisonniers ont demandé à servir avec nous ; je le leur ai accordé avec plaisir. Le débarquement était totalement effectué vers les dix heures du soir.

Le général Sarrazin a été reconnaître Balayna (Ballina) et il n'a eu qu'une légère escarmouche, la cavalerie ennemie s'étant retirée au grand galop pendant plus de deux lieues.

Le 7, j'ai marché avec l'armée sur Balayna. Le général Sarrazin, à la tête des grenadiers et d'un bataillon de ligne, a culbuté ce qui s'est opposé à son passage. L'adjudant-général Fontaine a été chargé de tourner l'ennemi. Son attaque a très bien réussi et il a fait plusieurs prisonniers. J'ai poursuivi pendant longtemps la cavalerie avec le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval.

Le 8, l'armée française a été jointe par un corps d'Irlandais-Unis qui ont été armés et habillés sur le champ. Vers les huit heures du soir, je me suis porté sur Rappa. J'ai gardé cette position jusqu'à deux heures après minuit.

Le 9, l'armée a marché sur Balayna où elle a pris position ; elle en est partie à trois heures de l'après-midi. Après une marche de quinze heures, je suis arrivé le 10 à six heures du matin sur les hauteurs en arrière de Castlebar. J'ai reconnu la position de l'ennemi qui était très forte ; j'ai ordonné au général Sarrazin de commencer l'attaque. Les tirailleurs de l'ennemi ont été repoussés vivement ; le chef de bataillon Dufour les a chassés jusqu'au pied de la position de l'armée ennemie. Les grenadiers se sont portés au pas de charge sur la ligne de bataille, l'infanterie de ligne les a suivis. Le déploiement des colonnes s'est opéré sous le feu de douze pièces de canon. Alors le général Sarrazin fait attaquer la gauche de l'ennemi par un bataillon de ligne qui est obligé de se replier, essuyant le feu de plus de 2000 hommes. Le général Sarrazin vole à son secours à la tête des grenadiers et repousse l'ennemi. Les Anglais font pendant une demi-heure un feu terrible de mousqueterie. Le général Sarrazin

défend de riposter. Notre contenance fière déconcerte le général anglais. Dès que l'armée est toute arrivée, j'ordonne l'attaque générale. Le général Sarrazin à la tête des grenadiers culbute la droite de l'ennemi et s'empare de trois pièces de canon. Le chef de bataillon Ardouin force la gauche à se replier dans Castlebar.

L'ennemi, concentré dans la ville et soutenu par son artillerie, fait un feu terrible. Le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs effectue une charge dans la grande rue de Castlebar et force l'ennemi à passer de l'autre côté du pont. Après plusieurs charges très meurtrières de cavalerie et d'infanterie dirigées par le général Sarrazin et l'adjutant-général Fontaine, l'ennemi a été chassé de toutes ses positions et poursuivi encore pendant deux lieues.

L'ennemi a perdu 1800 hommes dont 600 tués ou blessés et 1200 prisonniers, dix pièces de canon, cinq drapeaux, 1200 fusils et presque tous les équipages. Le drapeau de la cavalerie ennemie a été enlevé dans une charge par le général Sarrazin que j'ai nommé général de division sur le champ de bataille. J'ai aussi nommé, pendant l'action, l'adjutant-général Fontaine, général de brigade, les chefs de bataillon Azémard, Ardouin, et Dufour, chefs de brigade, le capitaine Durival, chef d'escadron, et les capitaines Toussaint, Zimmermann, Planon, Huette, Babin et Rutty chefs de bataillon.

Je vous prie, citoyens directeurs, de confirmer ces nominations et de faire expédier les brevets le plus tôt possible, cela produira un très bon effet.

Officiers et soldats, tous ont fait des prodiges. Nous avons à regretter d'excellents officiers et de bien braves soldats. Je vous enverrai bientôt d'autres détails. Il me suffit de vous dire que l'armée ennemie, forte de 5 à 6000 hommes, dont 600 de cavalerie, a été totalement dérouterée.

Salut et respect.

HUMBERT.

Le chef de bataillon Dufour a repoussé les tirailleurs et est entré un des premiers dans les retranchements de l'ennemi.

---

Quelques personnes ont pu trouver fort exagérés les chiffres donnés dans le rapport ci-dessus. Les historiens anglais ont donné sur les pertes qu'ils ont éprouvées des chiffres ridiculement affaiblis. On ne peut les contrôler par eux-mêmes.

Fontaine, qui a fait une relation imprimée en 1804, donne les chiffres suivants. « L'ennemi a eu 400 tués ou blessés, 1200 prisonniers, a perdu toute son artillerie, 5 drapeaux, ses équipages et ses magasins. La victoire nous coûta 40 hommes, 480 blessés ».

Sarrazin, dans ses *Notes*, dit : Notre perte a été de 40 tués et 90 (490 ?) blessés. Celle de l'ennemi a été évaluée à 600 tués ou blessés et environ 1200 prisonniers.

Jobert, dans son *Journal de l'expédition d'Irlande*, dont je possède le manuscrit, dit que l'ennemi perdit 17 (erreur manifeste) pièces de canon, leurs caissons, tous les bagages, une grande quantité de fusils abandonnés par les fuyards ; les morts et les prisonniers, un drapeau et plusieurs guidons ; 574 prisonniers dont 31 officiers de divers grades. Le nombre des tués et des blessés du côté de l'ennemi s'éleva à peu près à 480 et notre perte fut de 486, tant tués que blessés, parmi lesquels 7 officiers et 63 grenadiers (sur 159 officiers compris). « Une centaine de prisonniers, qui étaient irlandais, demandèrent à servir avec nous. »

---

Au quartier général à Castlehar,  
le 14 fructidor (28 août), an vi

*Le général Humbert, commandant en chef l'armée d'Irlande,  
au Ministre de la marine.*

Je vous envoie, citoyen Ministre, copie de ma lettre au Directoire exécutif. Elle vous prouvera que nous faisons tous nos efforts pour remplir les vues du gouvernement. J'ai fait

plusieurs nominations d'après les actions d'éclat et les talents militaires des individus qui en sont l'objet. Je vous prie d'en solliciter la confirmation auprès du Directoire exécutif.

Les Irlandais-Unis m'ont rejoint au nombre de six cents le 8 fructidor. Ils ont été armés et habillés sur-le-champ.

Le 10, ils sont venus jusque sur les hauteurs en arrière de Castlebar. Ils ont pris la fuite au premier coup de canon. Je m'y attendais ; leur terreur panique n'a nullement dérangé mes opérations. La victoire de Castlebar a produit un bon effet. Je pense avoir sous trois jours un corps de deux à trois mille hommes du pays.

L'armée anglaise que j'ai battue hier est commandée par le général Houghton (1). Son quartier-général est à Twam. Il se propose de réunir vingt-cinq mille hommes pour prendre sa revanche. De mon côté, je mets tout en usage pour le bien recevoir et même aller à son devant, en raison des circonstances. Nous sommes en possession de Killala, Balayna (Ballina), Foxford, Castlebar, Newport, Ballinrobe et Westport. Dès que le corps d'Irlandais-Unis que je veux réunir à moi sera armé et habillé, je marcherai à l'ennemi. Je me dirigerai vers Roscommon où l'insurrection a de chauds partisans. Dès que l'armée anglaise aura évacué la province de Connaught, je passerai le Shannon et tâcherai de faire joindre l'armée par les insurgés du Nord. Cette réunion étant effectuée, j'aurai assez de forces pour marcher sur Dublin et livrer une bataille décisive.

Les Irlandais ont tâtonné jusqu'à ce jour. Le comté de Mayo n'a jamais été en insurrection. Aussi mes progrès ne sont pas aussi rapides qu'ils l'eussent été partout ailleurs. Comme il est possible que la poignée de Français succombe sous le nombre et que nos nouveaux soldats soient effrayés par le bruit du canon comme à Castlebar, je vous demande

(1) Lisez Hutchinson. Humbert ne savait que le général Lake était venu la veille prendre le commandement des troupes.

un bataillon de la 3<sup>e</sup> demi-brigade, un de la 40<sup>e</sup> demi-brigade de ligne, 150 hommes du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, 400 canonniers d'artillerie légère, 45,000 fusils et un million de cartouches. Avec le renfort que j'évalue à 2,000 hommes, je crois pouvoir vous assurer qu'un mois après son arrivée l'Irlande sera libre. La flotte pourra mouiller dans la baie de Tarboy par les 53° 55' de latitude au sud de l'île Mullet. Le débarquement s'effectuera sans obstacle. Je ne puis trop faire l'éloge du corps de troupes à mes ordres. Je recommande mes braves camarades à la reconnaissance nationale et à votre sollicitude paternelle.

Salut et respect,

HUMBERT.

## VIII

### French Hill.

La prise de Castlebar fut suivie d'un épisode qui ne doit pas passer inaperçu. Les écrivains anglais, orangistes ou protestants, l'ont passé sous silence ou étrangement dénaturé. Nous l'avons rétabli intégralement dans notre *Biographie du général Humbert* et nous avons les témoignages des officiers supérieurs Sarrazin et Fontaine et de quelques patriotes irlandais. Nous en extrayons et résumons les passages suivants :

Les Anglais en déroute sont poursuivis pendant une heure, la baïonnette dans les reins par la cavalerie. L'infanterie, exténuée de fatigue, ne peut suivre la cavalerie, dont une trentaine d'hommes, ayant à leur tête Humbert et Sarrazin, continuent la charge. Ceux-ci rencontrent deux escadrons de cavaliers ennemis qui se rangent sur un des côtés de la grande route. Peu effrayés de leur nombre, les Français leur crient de se rendre. Des officiers anglais s'avancent en disant : « Nous nous rendons », et ils remettent un drapeau au général et en signe de bonne foi une poignée de main. Alors Hum-

bert envoie Teeling en parlementaire avec une petite escorte, pour sommer le général anglais de mettre bas les armes. Teeling gravit une légère colline et disparaît de l'autre côté ; les Anglais, perfides ou honteux de s'être rendus à une poignée d'hommes, se précipitèrent sur les chasseurs qui, surpris et accablés par le nombre, durent reculer un moment. L'infanterie française accourut au bruit et repoussa vigoureusement les traîtres qui s'enfuirent. Un seul chasseur avait été tué dans la bagarre. Les troupes françaises, harassées de leur marche de nuit et d'une journée de combat, s'en retournèrent à Castlebar.

Teeling de son côté, descendant la colline, est vu des *Fox-hunters* de Lord Roden qui venaient de protéger avec si peu d'éclat la retraite du général Lake et regagnaient leur armée au grand galop. Ils se retournent et abattent deux ou trois des chasseurs ; les autres fuient et Teeling est fait prisonnier ; son drapeau de parlementaire est lacéré et brûlé par l'officier qui les commande.

A cette nouvelle, Sarrazin se hâte d'envoyer un chasseur d'ordonnance avec une lettre pour le commandant des dragons, réclamant Teeling et menaçant de faire fusiller un colonel anglais, fait prisonnier, si on ne le lui rend sur-le-champ.

Teeling, avec une grande fermeté, refusa de parler à d'autres qu'au général en chef et brava toutes les menaces quand il fut en face de lui. « Vous êtes Irlandais, Monsieur, lui dit Lake, je vous traiterai en rebelle. » Mais il contint sa fureur et rendit la liberté à Teeling qui voulut être reconduit derrière les lignes, non par une escorte de soldats anglais, mais par le général Hutchinson, auquel seul il confia son salut.

Les chasseurs furent pieusement enterrés sur le lieu même où ils étaient tombés, par les mains seules de quelques paysans du voisinage, et pendant près de quatre-vingts ans, le lieu de cette sépulture ne fut marqué que par l'entassement de quelques pierres des champs. En 1876, un *meeting* de dix

mille personnes, que l'administration anglaise ne put empêcher malgré ses violents efforts, résolut d'élever sur cette tombe ignorée un monument qui pût servir d'enseignement aux générations nouvelles et de témoignage de l'union de cœur de la France et de l'Irlande. Grâce à l'activité, à l'énergie de quelques citoyens du Mayo et de Dublin (\*), on érigea au *French hill* (le coteau français), en 1876, une pyramide, faite en pierres dures de trapp, dont j'ai pris le dessin ; la base est d'un peu moins de trois mètres et la hauteur d'environ sept mètres. Je suis allé lui faire ma visite en 1878 et je suis peut-être le premier français qui l'ait vu ; j'ai vu aussi près de là, au hameau pittoresque de Logofail, un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans qui a aidé à mettre en terre les chasseurs français ; M. O'Hea a bien voulu me donner le récit de ce brave homme dont je ne comprenais pas le langage. Il avait vu la scène de ses yeux d'enfant, mais il n'est pas toujours très net dans son récit un peu trop court.

Voici l'inscription gravée sur la pyramide (traduction littérale). Elle est très touchante :

*Élevé par souscription publique  
en souvenir reconnaissant des braves soldats français  
qui furent tués ici en 1798  
en combattant glorieusement pour la liberté de l'Irlande.  
Élevé en juillet 1876.*

## IX

### Barthelemy Teeling

Teeling, auquel on donnait aussi le nom de Biron, était venu en Irlande avec Humbert en qualité d'aide de camp. C'était un homme distingué de caractère et d'esprit, qui avait

(\*) Je citerai entre autres M. O'HEA, rédacteur du *Connaught telegraph* qui avait fait en 1870 la campagne contre les Prussiens dans l'armée française.



acquis de belles connaissances classiques et littéraires. Quand on lit les traits d'humanité et de courage qu'il montra dans la campagne de 98, on a lieu de regretter de ne pas connaître les détails de sa vie en France. Nous le trouvons en Irlande chargé d'une mission secrète où il déploya de l'énergie et des talents. Il était naturellement lié à Paris avec les Irlandais-Unis les plus considérables. En novembre 1797, il reçoit un jour à sa table, outre les intimes, Desaix, Hédouville, Watrin, Mermet et Dufalga. « Notre dîner, dit Tone dans son aimable journal, fut superbe et tout s'y passa très bien. Nous avions le fort de Kehl représenté au dessert, en l'honneur de Desaix. »

Teeling combattit avec une remarquable bravoure à Ballinamuck à côté d'Humbert. Il se trouva parmi les prisonniers. Plusieurs officiers anglais étaient particulièrement liés avec lui ; aucun d'eux ne laissa voir qu'il le connaissait et n'avertit les autorités anglaises que l'aide de camp du général français était un sujet anglais. Quand il fut mis à part, Humbert fit d'inutiles représentations et réclama son officier au nom de son gouvernement. Il fut conduit à Dublin pour être jugé.

Humbert écrivit quelques jours après la lettre suivante :

*Humbert, général en chef, commandant l'armée française,  
au Président de la Cour martiale.*

« Monsieur, j'ai écrit il y a quelques jours à lord Cornwallis relativement à la noble conduite qu'a tenue mon aide de camp Teeling depuis son arrivée dans votre pays.

« J'ose espérer, Monsieur, qu'il prêterait quelque attention à ma lettre et qu'il ne vous laissera pas ignorer les détails qu'elle contient. Je viens moi-même vous les faire connaître, bien persuadé que vous y aurez quelque égard.

« Teeling, par sa bravoure et sa généreuse conduite, a empêché dans toutes les villes que nous avons traversées les insurgés de se livrer aux plus cruels excès. Ecrivez à Killala, à Ballina, à Castlebar, il n'y a pas un habitant qui ne lui rende

la plus grande justice. Cet officier a été commissionné par mon gouvernement, etc. »

Humbert termine en espérant tout de la justice de la Cour.

Ni les antécédents de Teeling, ni cette lettre, ni la noblesse et la simplicité de sa défense ne purent toucher ses juges. La politique anglaise exigeait une nouvelle victime ; il fut condamné à mort comme traître.

## X

### *Proclamation du général Humbert.*

#### ARMÉE D'IRLANDE

Liberté

Egalité

Au quartier général à Castlebar, le 14 fructidor,  
an 6 de la République française, une et indivisible.

Le général Humbert, commandant en chef l'armée d'Irlande, désirant organiser dans le plus bref délai un pouvoir administratif pour la province de Connaught, arrête ce qui suit :

1<sup>o</sup> Le gouvernement de la province de Connaught résidera à Castlebar jusqu'à nouvel ordre.

2<sup>o</sup> Le gouvernement sera composé de 12 membres qui seront nommés par le général en chef de l'armée française.

3<sup>o</sup> Le citoyen John Moore est nommé président du gouvernement de la province de Connaught. Il est spécialement chargé de la nomination et réunion des membres du gouvernement.

4<sup>o</sup> Le gouvernement s'occupera sur le champ d'organiser la milice de la province de Connaught et d'assurer les subsistances des armées française et irlandaise.

5<sup>o</sup> Il sera organisé huit régiments d'infanterie chacun de 1200 hommes, et quatre régiments de cavalerie, chacun de 600 hommes.

6<sup>o</sup> Le gouvernement déclarera rebelles et traîtres à la patrie tous ceux qui, ayant reçu des armes et des habits, ne rejoindront pas l'armée dans les vingt-quatre heures.

7<sup>o</sup> Tout individu, depuis seize ans jusqu'à quarante inclus, est requis au nom de la République irlandaise de se rendre de suite au camp français pour marcher en masse contre l'ennemi commun, le tyran de *l'Irlande anglaise* (anglicised), dont la destruction peut seule assurer l'indépendance et le bonheur de *l'antique Hibernie*.

*Le général commandant en chef,*

**HUMBERT.**

Outre cette organisation générale, les Français établirent une municipalité de huit membres. Quoique le but de cette institution fût de leur fournir du pain, ils en manquèrent presque toujours ; on avait en abondance des pommes de terre et de la viande. Le bœuf et le mouton d'Irlande sont délicieux ; les insurgés en ont fait un gaspillage étonnant.

Il était ordinaire de voir cinq à six paysans assommer un bœuf superbe, en prendre chacun quarante à cinquante livres, et en laisser perdre plus de la moitié.

*(Notes de SARRAZIN).*

## XI

*Le général Humbert, commandant l'armée française à son Excellence lord Cornwallis.*

Monsieur le général,

Permettez-moi de vous témoigner, au nom du gouvernement français, mes plus sincères remerciements de tous les procédés honnêtes dont vous nous avez comblés. Votre grandeur généreuse m'enhardit à vous prier, au nom de mes camarades prisonniers, de nous faire délivrer une somme quelconque pour subvenir à nos premiers besoins (1). Le désintéressement des troupes confiées à mes soins a quelques droits à la bienveillance de votre gouvernement. Vous pouvez

(1) La somme remise à Humbert, le même jour, était de 5000 fr.

être persuadé, M. le général, de la loyauté et de l'empressement que mettra mon gouvernement à remplir les engagements que j'aurai contractés en son nom avec vous.

Je suis avec la plus parfaite considération,

HUMBERT.

*A Dublin, ce 28 fructidor, an VI (14 septembre 1798).*

## XII

*Le général Humbert au citoyen Ministre de la Marine.*

Citoyen Ministre,

Après avoir fait respecter les armes républicaines et avoir obtenu les plus grands succès pendant mon séjour en Irlande, comme vous serez à même d'en juger par les rapports que je vous en ferai, j'ai enfin succombé sous une force majeure d'environ 30,000 hommes commandés par le lord Cornwallis en personne.

Je suis actuellement prisonnier sur parole d'honneur. Veuillez, je vous prie, vous intéresser pour moi auprès du Directoire pour que je sois échangé de suite.

Je suis avec respect,

HUMBERT.

A Lichfield, le 2 vendémiaire,

An VII (23 septembre).

FIN

Durant l'impression de ces pages, M. Guillon, professeur d'histoire au collège Rollin, qui était allé en Irlande chercher des documents officiels sur l'expédition du général, y apprit que depuis quelques années j'avais dû à peu près épuiser tout ce qui la concernait. Il prépare une thèse sur un sujet fort intéressant « *la France et l'Irlande sous le Directoire* », et il en fera certainement une publication à part, à laquelle on peut prédire le meilleur accueil ; elle s'occupe plus des rapports diplomatiques et politiques des deux pays que du tableau descriptif des faits. Je mis à sa disposition les nombreux documents que je possédais, et j'ai été assez heureux, m'a-t-il dit, pour lui faire modifier, dans l'intérêt de la vérité, le chapitre qu'il consacre à l'expédition française de 1798. Dans ma « *Biographie du général Humbert* », j'entrerais, comme on a déjà pu le voir ailleurs, dans les détails les plus curieux et les plus intéressants de cet épisode si peu connu, et qui mérite de l'être, de l'histoire de la révolution française.

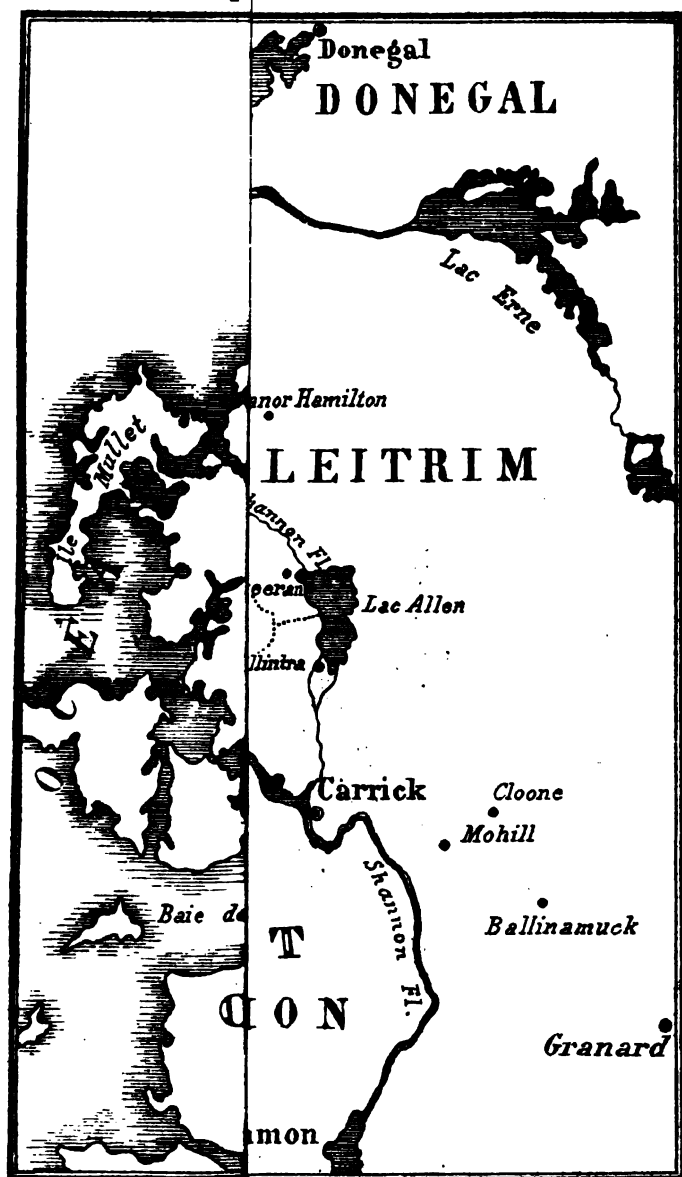
Sur l'indication de M. Guillon, je viens de trouver dans les archives de Dublin un document qui n'était pas spécialement noté dans l'inventaire ; c'est la lettre du général Humbert à lord Cornwallis, qu'on peut lire ci-dessus ; je m'empresse de la publier. Et ici je dois rendre un hommage sincère à sir Bernard Burke, roi d'armes de l'Irlande et directeur général des archives de l'État, pour sa parfaite obligeance et l'amabilité de son accueil. J'aurais tort de ne pas confondre dans le même égard MM. Mac Enniry et Mac Sweeney, qui, à l'Académie irlandaise, m'ont toujours ouvert les trésors de la bibliothèque avec une égale et sympathique bienveillance.

JOUVE.

Dublin, 30 juillet 1887.

---

pT, en 1798.



*I. Jourve fecit.*

Impr. Klein, Epinal



## TABLE DES MATIÈRES

---

Préface . . . . .	279
-------------------	-----

### CHAPITRE PREMIER

Cause de l'invasion de l'Irlande . . . . .	303
L'armée d'Humbert n'est qu'une avant-garde . . . . .	304
4 août, départ des trois frégates portant le corps d'Humbert »	
22 août, débarquement près de Killala et prise de la ville.	306
Le <i>château</i> , quartier général des troupes françaises . . . .	308
L'évêque, retenu prisonnier, refuse les offres d'Humbert .	309
Affaire Kirkwood . . . . .	310
Belle conduite des Français . . . . .	312
Le château, refuge des habitants terrifiés par l'invasion .	313
23 août. Escarmouche à Ballina. 25 août. Prise de la ville	316
Appel à la population. Armement des paysans. . . . .	317
Humbert manque d'être tué par une recrue maladroite. .	321
Portrait du soldat français. Portrait du général Humbert.	322
Ses colères feintes ; les otages . . . . .	324
26. Marche sur Castlebar par Ballina . . . . .	327
Charost laissé à Killala, Truc à Ballina pour y commander »	
28. Prise de Castlebar, chef-lieu du comté de Mayo . . . .	329
Une escadre anglaise dans la baie de Killala . . . . .	330

### CHAPITRE II

1 <sup>er</sup> septembre. Killala gardé par Charost et Ponson. Camp des insurgés formé sur le domaine de l'évêque . . . . .	331
Distribution d'armes aux protestants ; premiers troubles .	332
Déprédations commises dans les environs de Killala . . .	333
Organisation d'une administration civile . . . . .	334
Défense du château. Entente entre Charost et l'évêque. .	335



Dangers causés par des barils de poudre. . . . .	337
Portraits de Charost, de Boudet et de Ponson. . . . .	339
L'Irlandais O'Keon ; le général Bellew . . . . .	343
Pénurie des habitants de Killala. . . . .	346
Le major Flanagan dégradé par Charost. . . . .	347
7 septembre. Nouvelle de la bataille de Colooney. Situation dangereuse du propriétaire de Sommerhill. . . . .	349
8 septembre. Les rebelles s'arment de piques . . . . .	350
Marchés bien approvisionnés. Taxe imposée aux habitants . . . . .	351
O'Donnel et les Macguires ; leur conduite insupportable . . . . .	352
Organisation de l'approvisionnement de la viande . . . . .	354
Le château approvisionné en partie par le pillage. Condamnation plaisante d'un vin pris à un loyaliste . . . . .	355
9. Exercice du culte. Le prêtre catholique Sweeny . . . . .	356
Opinion de l'évêque sur le clergé catholique de l'Irlande . . . . .	358
Les orangistes . . . . .	360
Nouvelle de la reprise de Castlebar, Newport et Westport . . . . .	361
12, 13. Excès à Castlereagh, à Castlelackan, à Summerhill . . . . .	363
Deux Français sauvent une maison par le respect qu'ils inspirent . . . . .	366

### CHAPITRE III

12 septembre. Nouvelle de la défaite des Français. Départ d'Humbert et de ses officiers pour Dublin. . . . .	366
Belle conduite de Charost laissé à la garde de Killala . . . . .	367
18 et 19. Agitations diverses des rebelles. Les chefs irlandais : Bellew, O'Dowd, Richard Bourke, O'Donnel . . . . .	370
20, 21. Tentatives de pillage réprimées par Ponson et par Charost. . . . .	377
22. Approche des troupes anglaises ; incendie des chaumières . . . . .	380
23 (dimanche). Prise de Ballina par les Anglais. Truc et O'Keon. Bataille de Killala ; mort d'O'Donnel . . . . .	383
Massacre des rebelles ; la chasse à l'homme . . . . .	388
Charost rend son épée ; un soldat tiré sur lui sans l'atteindre . . . . .	392
Les officiers français renvoyés en France sans échange . . . . .	393
La vie au château et dans Killala . . . . .	395

La cour martiale . . . . .	396
La terreur dans la campagne. . . . .	398
29 et 30. Départ des amis de l'évêque et du général Trench.	
Nouveaux embarras de l'évêque . . . . .	399
27 octobre. Apparition d'une flotte française dans la baie de Killala . . . . .	401
Panique. Fuite précipitée de la population et de l'évêque .	403
L'escadre française fait prisonniers deux officiers anglais et échappe avec peine à une flotte anglaise . . . . .	404
L'évêque à Dublin. . . . .	405
Lettre de Humbert à l'évêque de Killala . . . . .	406

---

Appendice et pièces justificatives. . . . .	403
---	-----

DES ASSEMBLÉES  
DE  
COMMUNAUTÉS D'HABITANTS  
EN LORRAINE  
avant 1789

---

L'origine de la plupart des communautés lorraines est fort ancienne. Sans entrer dans des détails que ne comporte pas notre sujet restreint, nous pouvons dire que, même avant le **xii<sup>e</sup>** siècle, elles nous apparaissent déjà constituées à l'état de personnes morales, ayant des biens, des charges et des droits distincts de ceux des habitants qui les composent. Les villes sont fort rares ; les *communes jurées*, ces sortes de républiques qui ont joué un si grand rôle dans la France du Nord, sont tout à fait exceptionnelles : on ne rencontre donc, à peu près exclusivement, sur l'étendue du territoire lorrain au moyen-âge, que de petites agglomérations rurales.

Depuis une époque fort reculée, les habitants se réunissent en *assemblées*, sans doute dès l'origine même de la communauté dont ils font partie. Mais ces assemblées, objet de la présente étude, peuvent avoir deux buts bien différents : l'administration de la justice ou la gestion des affaires communes.

Les justices rurales se sont modelées sur les plaids de l'époque franke : c'étaient alors tous les guerriers de la tribu qui constituaient le tribunal, sous la présidence du chef. Pareillement, à l'origine, les cours des paysans étaient composées par tous les habitants de la communauté. Dans la plupart des provinces françaises, les justices rurales perdirent assez promptement ce caractère, qui se maintint au contraire

en Lorraine, sur beaucoup de points, jusque dans le cours du xvii<sup>e</sup> siècle. D'abord, dans les cantons limitrophes de l'Alsace, partout où la communauté constituait une *colonge*, association plus étroite entre les tenanciers d'un domaine, on sait, depuis les beaux travaux de M. Hanauer, que la participation de tous ces tenanciers (les *Huber*), forme un des caractères de la cour colongère. Parmi les colonges lorraines, on peut citer celle d'Amange ou Insming, dont la *mère-court* subsista, ainsi constituée, jusqu'en 1606.

Dans un grand nombre d'autres localités, où jamais n'exista la colonge, on voit pareillement l'universalité des habitants participer à l'administration de la justice ; mais il est souvent difficile de déterminer la nature et l'importance de cette intervention. On voit bien que presque toujours les habitants sont convoqués par le magistrat, et qu'on demande leur avis, tant en matière civile que criminelle ; seulement on ne discerne pas aisément si cet avis lie les juges ou s'ils conservent la faculté de décider dans un sens contraire à celui de la majorité. Quoi qu'il en soit, les sentences ainsi rendues en assemblée plénière n'ont jamais un caractère définitif : les affaires sont dites jugées *par semblant*, à cause de la forme usuellement employée dans le prononcé de la décision : « Il a semblé que..... » ; le droit de trancher la difficulté d'une manière irrévocable ou d'appliquer définitivement la peine est réservé à une juridiction supérieure (1).

Si donc nous voyons fréquemment, jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, les habitants se réunir tous ensemble pour l'administration de la justice, il est douteux que leurs décisions aient eu force exécutoire en dehors des colonges. D'ailleurs, le mode de convocation, le lieu et les formes des délibérations, tous ces détails, sont les mêmes que pour les assemblées communales proprement dites ; nous les retrouverons plus loin.

Malgré les nombreux exemples que l'on peut citer de cours rurales constituées par l'universalité des habitants, ce n'était, en somme, qu'une exception, et la règle ordinaire nous montre

une transformation très prompte de l'ancien type des plaids de l'époque franke. Presque toutes les chartes du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et des âges postérieurs mentionnent l'existence d'une *justice*, c'est-à-dire d'un nombre restreint de personnes, exclusivement chargées de dire le droit et d'infliger des peines, sans participation des autres habitants. Ce sont les *échevins*, auxquels il faut joindre le maire, *mayeur* ou *maïour*, leur président, investi en outre de la gestion des intérêts du seigneur, — et le *doyen*, qui joue le rôle d'huissier. Il est impossible de donner une règle générale pour le choix de ces membres de la justice : quelquefois ils sont élus par l'*universalité*, c'est-à-dire l'assemblée générale des habitants, plus ordinairement le seigneur intervient, soit pour exercer son *veto*, soit pour choisir sur une liste de présentation qui lui est soumise (2).

Un second motif de la convocation des habitants en assemblées, c'est la nomination de certains officiers, la plupart chargés de la surveillance des biens communaux ou de l'ensemble des propriétés rurales. Ainsi les forestiers et les *bandgards*. Il faut y joindre les *messiers* et les *pâtres* ; puis les *pauliers* qui lèvent les dimes ; les *tailleurs* ou *asseyeurs* dont la mission est d'asseoir la taille seigneuriale et plus tard l'impôt public ou *subvention*. Enfin, dans un ordre un peu différent, le maître d'école, choisi avec l'assentiment du curé (3). Toutes ces élections se font généralement pour un an.

Mais il est rare que la communauté soit assemblée uniquement pour y procéder. Presque toujours elles ont lieu à l'occasion d'une réunion solennelle appelée *plaid* ANNAL ou *banal*, d'un caractère mixte, et que l'on trouve mentionné depuis le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ou le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime. (4) Cette assemblée annuelle est convoquée sur l'initiative du seigneur, qui a surtout intérêt à son fonctionnement : son but essentiel est la proclamation publique des droits de la seigneurie, suivie de l'adhésion des tenanciers ou de leurs observations si les droits prétendus leur semblent contraires

à la charte et à la possession ancienne. Accessoirement, on y nomme les juges et autres officiers ; on y rend la justice, et surtout on procède à la reconnaissance des limites des chemins et autres propriétés publiques : c'est la *serche* ou *faulté*, juridiction commune en matière de bornages, à laquelle les particuliers peuvent aussi avoir recours sans attendre l'époque du plaid. D'après quelques chartes, ces réunions, au lieu d'être annales, comme l'indique leur nom, ont lieu à des intervalles plus fréquents. Leurs formes sont d'ailleurs les mêmes que celles des assemblées communales proprement dites, sauf l'initiative plus marquée du seigneur ou de son représentant, et la sanction pénale plus rigoureusement exigée en cas d'absence de quelques membres de la communauté.

En dehors du plaid annal, nous trouvons parfois d'autres réunions solennelles des habitants, à l'occasion de quelque fait grave, de quelque changement important dans les relations de la communauté avec son seigneur. Il s'agit, par exemple, d'un transfert de l'autorité seigneuriale pour cause de mort ou d'aliénation du domaine : le nouveau seigneur convoque ses tenanciers pour assister à sa prise de possession, et l'on recommence la proclamation des droits dans la même forme, qu'au plaid proprement dit. Pareillement pour toutes les transactions au sujet de la mainmorte, des redevances, des corvées : les modifications à l'état antérieur sont arrêtées et sanctionnées dans des assemblées spéciales, où l'on ne s'occupe que de l'affaire extraordinaire qui a motivé la convocation. (5)

Arrivons enfin à la gestion proprement dite des intérêts communaux. La nomenclature des affaires de ce genre, traitées en assemblées, est fort variée : vente d'immeubles, partage de forêts, location ou acensement de pâtis et de friches communales, concession d'usage forestier à charge de redevance, actions judiciaires ou transactions au sujet de poursuites dirigées contre la communauté, vente d'arbres de futaie, établissement d'une taxe sur les nouveaux entrants ;

tels sont les exemples de décisions prises par l'assemblée des habitants dans un intérêt vraiment communal. Ce sont toutes des affaires importantes, qui se présentent rarement pour une même communauté et qui se résolvent par la rédaction d'un contrat notarié, au pied duquel sont apposées les signatures ou les marques de tous les habitants. (6)

Telles sont les différentes circonstances dans lesquelles nous voyons se réunir les assemblées de communautés.

Ces assemblées se composent de tous les habitants du lieu, désignés par leurs noms, surnoms et professions, dans l'acte qui constitue la résolution prise. De pareilles énumérations sont très curieuses, surtout lorsqu'elles sont anciennes ; on peut y étudier la formation des noms de famille, la diversité des métiers ruraux, l'importance relative des races romande et germanique, etc. Très fréquemment, à la suite des hommes se trouvent des listes plus ou moins longues de noms de femmes. Quelles sont donc les conditions requises pour prendre part aux délibérations ? Nulle part ces conditions ne sont spécifiées : nous devons croire qu'aucune durée de résidence n'était imposée ; tout nouveau venu, accepté pour bourgeois et payant les taxes communales, était donc admis. Il n'y avait pas non plus de condition de fortune : quelquefois les signataires s'intitulent les *laboureurs* du lieu, et on pourrait croire alors que les seuls propriétaires peuvent voter, à l'exclusion des *manœuvres* ou prolétaires ; mais, outre que cette mention est exceptionnelle, elle n'est pas assez explicite pour qu'on en puisse tirer une déduction formelle. Nous pensons donc que l'on appelait tous les chefs de ménage, et quant aux femmes, les veuves et les filles ayant un feu à part ou une exploitation personnelle.

Dans les actes signés en assemblée, les participants prennent toujours soin de spécifier qu'ils contractent non seulement pour eux personnellement, et pour leurs hoirs, mais comme composant la communauté, constituant au moins *la majeure et plus saine partie d'icelle*, ayant reçu mandat des ab-

sents ou se portant forts pour eux : de telles formules démontrent bien le caractère de la réunion et des intérêts qui s'y débattent.

Presque toujours, en tête de l'énumération des habitants, se trouvent les membres de la justice et tout d'abord le maire. Occupent-ils ainsi seulement une place honorifique, ou bien interviennent-ils d'une manière plus complète que les autres habitants dans la gestion communale ? Nous inclinons pour la seconde hypothèse, surtout en ce qui concerne le maire. Il faut remarquer d'abord que les fonctions de la justice étaient limitées autrefois moins strictement que de nos jours : les échevins n'étaient pas seulement des juges, ils avaient aussi le pouvoir d'édicter des règlements de police en matière urbaine ou rurale, et de veiller à leur observation. Quant au maire, bien que son caractère prédominant fût d'être l'homme du seigneur, son représentant et son agent d'affaires, il était aussi, plus généralement, la personnification du pouvoir exécutif au sein de la communauté. C'est ainsi que, présidant le tribunal des échevins, d'ordinaire sans voix délibérative, il était chargé de l'exécution de la sentence, de même qu'il avait le pouvoir d'appréhender les prévenus, comme l'officier de police judiciaire ou le membre du ministère public de notre organisation moderne. Paroissement, dans les assemblées de communautés, l'initiative et le droit de police lui semblent pleinement dévolus, au moins pendant les premiers siècles du moyen-âge. Dans la montagne des Vosges, les villages sont souvent groupés en *bans* ou *mairies*, quelquefois *foresteries*, et les plaids ou autres assemblées sont composées des habitants de tous les villages ainsi réunis. A la tête du ban se trouve un grand maire, maire du ban ou grand forestier, et chaque village ou hameau est commandé par un petit maire ou simple forestier. Cette modalité dans l'organisation ne change rien d'ailleurs aux attributions respectives. (Voir à ce sujet notre livre *Les Forêts lorraines*, p. 64.)

De tout temps le seigneur fut investi d'un pouvoir de sur-



veillance sur l'administration de la communauté. Ce pouvoir se traduit notamment par la disposition de l'article 28, titre XV de la coutume de Lorraine, qui défend l'aliénation des biens communaux sans l'autorisation du haut-justicier. En ce qui concerne les assemblées, c'est le maire seigneurial, ailleurs le prévôt, qui convoque les habitants et qui par conséquent a seul l'initiative, quant à l'opportunité et la fréquence de ces réunions. C'est à lui aussi sans doute que la présidence est dévolue, ainsi que l'application des amendes contre les défaillants ; nous ne trouvons, il est vrai, ces amendes ordonnées qu'en cas d'absence ou de refus de comparaître aux plaids annaux ; il n'en est pas fait mention pour les assemblées communales proprement dites. Nous verrons que plus tard cette initiative du maire a pu être moins complète : du moins, on a toujours exigé que le seigneur fût prévenu de l'assemblée des habitants ; sinon, c'est une grave injure et une entreprise illégale contre les droits de la seigneurie, qui ne manque pas d'être réprimée par des peines considérables. (7)

Les formes de la convocation sont partout les mêmes, qu'il s'agisse de plaids annaux ou d'assemblées proprement dites. Seulement, la date du plaid annal est généralement déterminée par la charte locale ; on peut donc se dispenser de toute notification personnelle : le jour arrivé, les habitants se réunissent « à cloches sonnant, » on fait l'appel nominal et la séance s'ouvre, par devant les membres de la justice et le représentant du seigneur. Lorsque l'assemblée est convoquée pour une affaire spéciale, il faut de plus indiquer au préalable le jour et le lieu de réunion : on emploie dans ce but le ministère du doyen, qui donne rendez-vous à chacun dans la forme habituelle des citations judiciaires. Enfin, quant au lieu de ce rendez-vous, il est toujours le même dans une communauté déterminée : parfois la maison seigneuriale, plus fréquemment un endroit non couvert, une place, par exemple : c'est ainsi qu'en 1482, les habitants de Malzéville

comparaissent « sous l'orme et devant la fontaine », pour affirmer leurs franchises.

Sauf pour le plaid annal, on ne peut assigner aucune périodicité aux assemblées d'habitants. Il résulte en effet de la nature des affaires qui s'y trouvaient traitées, qu'en raison de leur gravité, elles devaient se présenter assez rarement : on ne convoquait donc que lorsque le besoin d'une réunion se faisait sentir. Il ne nous est pas resté de traces des délibérations intervenues dans les mêmes circonstances : nous n'en connaissons que le résultat, le contrat qu'il s'agissait précisément de dresser, qui d'ordinaire a été libellé par les soins d'un notaire et que complètent les signatures des parties. Pourvu que l'assemblée se fût passée légalement, c'est-à-dire avec l'autorisation du seigneur ou à l'assistance de ses officiers, on doit croire que la décision prise était exécutoire immédiatement, sans qu'il fût besoin d'homologation : du moment en effet où le contrôle supérieur avait pu s'exercer, quant à la défense d'aliéner inscrite dans la coutume, les habitants avaient la faculté entière de régler comme ils l'entendaient leurs affaires intérieures ; cette faculté ne devait être restreinte qu'à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, sous l'administration des intendants royaux.

Tels sont donc les caractères généraux des assemblées communales, pendant tout le moyen-âge : elles sont relativement rares, exigent le concours des membres de la justice, statuent définitivement sur les questions qui leur sont soumises, sauf la surveillance générale de l'autorité seigneuriale.

L'étude de ces assemblées ne donne toutefois qu'une idée imparfaite de l'administration des communautés : elle ne nous fournit pas les éléments de la gestion journalière, qu'il était indispensable d'assurer d'une manière simple et prompte à la fois. Ce n'était pas au moyen de réunions annuelles ou convoquées à plusieurs mois d'intervalle que cette gestion pouvait être suffisante ; d'autre part, on comprend l'inconvénient de déranger par trop fréquemment une population

toute entière pour lui demander une décision sur les affaires d'ordre très secondaire. Il y avait donc nécessairement un rouage intermédiaire dans l'administration communale, et nous devons en parler ici, car nous serons ainsi conduit à signaler une transformation importante que subirent les assemblées d'habitants, dans les deux derniers siècles de l'ancien régime.

La besogne journalière, l'administration courante, fut de bonne heure, — peut-être dès l'origine, — enlevée aux assemblées pour être remise à des délégués, qui se bornaient à rendre compte de leur gestion, au moment de quitter leurs charges. Il s'agit ici d'une délégation générale, émanant de l'assemblée des habitants, s'étendant à tout ou partie de la gestion communale, confiée pour un temps assez long, généralement pour l'espace d'une année. Il y a donc dans cette mission toute autre chose qu'un mandat exprès, pour une affaire déterminée : ainsi, lorsqu'il s'agit de passer un contrat dans un lieu éloigné, comme il est impossible de transporter hors du village la communauté toute entière, l'assemblée donne à quelques uns de ses membres mandat de la représenter : c'est une procuration qui reste annexée à l'acte que les mandataires ont signé, et tel est l'unique but de leur intervention. Mais pour la gestion communale, ce sont de vrais officiers, qui restent en fonctions pendant tout le temps qui leur est imparti. (8)

Leur dénomination et leur nombre varient suivant les communautés ; ce sont tantôt des gouverneurs (*heimbules* ou *humbriels*, dans les pays de langue allemande), un ou deux commis de ville, ailleurs un maire de commune, fonctionnaire purement municipal, qu'il ne faut pas confondre avec le maire du seigneur. Le premier gère les immeubles communaux, le second perçoit les redevances seigneuriales, fait exécuter ses corvées et engrange ses dimes. Le maire de commune est toujours à la nomination de l'assemblée des habitants ; le maire du seigneur est désigné, comme les autres

membres de la justice, avec la participation, diversement réglée, du seigneur et de la communauté.

On employait le même moyen pour l'administration des biens des églises et des hôpitaux : la communauté nommait des échevins spéciaux ou gouverneurs, qui rendaient leurs comptes à l'assemblée générale. (8 bis.)

Cette situation se généralisa peu à peu par l'institution du *syndic*, que l'on rencontre dans chaque commune, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Ce syndic n'est autre que le maire de commune, dont nous venons de préciser le caractère : il est choisi pour un an par la communauté, et rend ses comptes à l'assemblée, habituellement à l'occasion du plaid annal, lors de l'expiration de ses pouvoirs. Bien que ce nom de syndic apparaisse déjà avant les guerres du xvii<sup>e</sup> siècle, cependant l'institution, régularisée comme elle le fut dans la suite, nous semble être d'importation française ; la fonction existait depuis longtemps, en effet, dans les provinces limitrophes. Ce fut sans doute pendant l'occupation de Louis XIV que les communautés lorraines en prirent l'habitude ; peut-être même les charges occasionnées par les mouvements de troupes et les contributions de guerre démontrèrent aux habitants la nécessité d'un agent permanent, spécialement investi des rapports avec les chefs d'armée. Ainsi, nous avons relevé les comptes, dressés pour 1691-95, des charges de l'occupation dans la communauté de Bénaménil : François Puttegnat, le *rendant compte*, est un véritable syndic, bien qu'il n'en ait pas le titre : il fournit aux réquisitions des hommes, de l'argent, des denrées et des attelages, comme pouvaient le faire naguère nos maires de villages dans les tristes circonstances de la dernière invasion. (9)

Un arrêt du Conseil de 1738 ordonne à chaque communauté d'avoir un syndic pour s'occuper de ses affaires, et dispose que les comptes seront soumis au visa de l'intendant de la province. Ce texte est important, parce qu'il nous indique une modification grave dans l'administration communale :

avant le xviii<sup>e</sup> siècle, le commis ou syndic ne relevait que de l'assemblée des habitants ; cette assemblée approuvait ses comptes, et sauf la surveillance générale du seigneur haut justicier, c'était elle, en somme, qui décidait souverainement des affaires communes. Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'ingérence du pouvoir central se manifeste par les attributions de l'intendant ; c'est ce haut fonctionnaire qui, désormais, tient la communauté en tutelle ; l'assemblée des habitants ne décide plus que sauf son approbation, le syndic lui soumet ses comptes. Quant au maire seigneurial et aux autres membres de la justice locale, qui, autrefois, jouaient un certain rôle, il n'est plus question d'eux : les convocations se font, en dehors du plaid annal, par le syndic, avec autorisation de l'intendant de la province.

Il résulte de cet exposé que l'assemblée de la communauté a persisté en Lorraine jusqu'à la fin de l'ancien régime ; l'institution des syndics ne l'a nullement supprimée. En dehors de la séance annuelle où il rend ses comptes, le syndic ne manque pas, comme jadis le maire, de réunir les habitants, aussitôt qu'une affaire grave se présente, ou lorsqu'il veut mettre à couvert sa responsabilité, avant de proposer à l'intendant une mesure considérable. Jusqu'à la fin, la communauté toute entière a donc été appelée, pour délibérer au moins sur ses intérêts et sur la gestion de son patrimoine.

Il nous reste à signaler une exception à ces règles de l'organisation communale ; elle concerne les localités dans lesquelles fut introduite l'institution des *Conseils de ville*. C'est l'inauguration du système représentatif, auquel répugnait si fort le moyen-âge : on n'admettait pas facilement autrefois que des droits, politiques ou autres, pussent être l'objet d'une délégation absolue, et dans les Etats généraux, par exemple, on convoquait jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle tous les nobles et tous les membres du clergé qui en faisaient partie. Par suite du même principe, c'étaient tous les habitants de la communauté qui constituaient l'assemblée. Mais à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, une

vraie représentation municipale est parfois constituée ; antérieurement à cette date, il est quelquefois difficile de distinguer si les délégués choisis ne sont autres que des commis de ville dont nous avons précédemment déterminé le caractère. Peu à peu, une nouvelle situation se dessine : les membres du Conseil de ville sont nommés par les bourgeois, mais la délégation qui leur est donnée est complète, absolue ; ces délégués administrent sans avoir besoin de recourir à leurs mandants. Lorsqu'ils rendent leurs comptes à leurs successeurs, les bourgeois peuvent se trouver à la séance, si bon leur semble, mais ils n'y sont que spectateurs et n'ont pas voix au chapitre. Plus tard encore, c'est le pouvoir central qui nomme ce conseil municipal ; parfois même les charges des titulaires sont érigées à titre d'office. L'abdication des assemblées de communautés est ainsi complète ; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette transformation est généralement demandée comme une faveur par les bourgeois eux-mêmes. (40). Il convient cependant de remarquer que les Conseils de ville furent toujours relativement rares et ne furent accordés qu'aux *villes* proprement dites et aux bourgades de quelque importance.

Nous pouvons donc conclure que, sauf cette exception des Conseils de ville, les assemblées de communautés ont joué un rôle fort important depuis l'origine jusqu'à la Révolution française.

Il découle enfin des détails qui précèdent un parallèle intéressant entre l'administration de la justice et celle des intérêts communaux. Primitivement, la forme est identique, et la généralité des habitants intervient, aussi bien pour trancher les différends et appliquer les peines, que pour gérer le patrimoine commun. Mais la justice se concentre bien vite entre les mains des échevins, sauf dans les colonges, où la pratique ancienne est plus longtemps conservée. En ce qui concerne au contraire les intérêts communaux, l'assemblée ne cesse pas de constituer jusqu'à la fin l'élément essentiel,

même depuis l'institution de commis de la ville et des syndics, et malgré l'ingérence toujours plus active de l'autorité centrale.

On peut aussi remarquer que nulle part la séparation entre les fonctions administratives et judiciaires n'est aussi bien tranchée que de nos jours. Surtout dans les petites communautés, les mêmes officiers cumulent souvent des attributions d'ordres très divers ; dans les villes, où le partage est plus fréquent, aucun principe ne préside à cette répartition des charges, et il faut arriver jusqu'à notre temps pour que l'administration communale se sépare nettement de la justice, en application des règles posées par les théoriciens du xviii<sup>e</sup> siècle.

**Ch. GUYOT.**

Nancy, 8 avril 1886.

---

### Pièces justificatives

(1) Au xiv<sup>e</sup> siècle, à Obersteinbach « le schultheis ou prévôt tient siège et justice, quand il en est requis par quelque partie ; pour laquelle justice assembler, fait sonner la cloche, et à ce son s'assemblent tous les habitants, sous un orme de l'église... et n'y a d'autres échevins que toute la communauté, laquelle donne les sentences, et pour cette cause est appelée ladite justice *Hubergericht*. » (Thilloy, *les Institutions judiciaires de la Lorraine allemande*, Metz, 1864, p. 61). — Déclaration des droits de M<sup>gr</sup> le duc à Lebeuville, en 1580. « Tous procès, tant en action personnelle que réelle, se plaident devant les deux maires, celui de notre souverain seigneur et celui du sieur prieur de Bainville, et l'échevin du lieu, qui est créé par les deux maires (comme aussi le doyen), juge par son avis et celui des habitants *par semblant*. L'appel en première instance va à la halle de Châtel... » (*Communes de la Meurthe*, par M. H. LEPAGE, v<sup>e</sup> Lebeuville). — Ordonnance de Charles III, du 30 mars 1606, sur la *mère court* d'Amange : » Les gens de justice d'Amange nous ont remontré qu'ils sont 17, exerçant à la *mère court* : quatre de notre domaine, deux du château de Bitsch, notre mayer à Germingen appelé le *schier meyer*..., lesquels perçoivent pour leurs jugements six gros. Pour les appellations que les justices inférieures interjectent à ladite *mère court*, ou quand il est gestion d'importance et que les 17 se trouvent d'opinions contraires, le grand maire et le maire de Saint-Denys font assembler sur la halle dudit lieu un et chacun qui possèdent héritages au ban, appelés les *Heybert* ou portariens, lesquels sont tenus de comparoir ; et étant assemblés en cette multitude environ de 300 personnes, on fait commandement de se retirer à ceux qui sont partiels ou parents des parties litigantes. Lecture de la cause est faite hautement, voir à deux et trois fois ; puis se présentent les dits portariens auxdits de justice assis en leurs sièges de judicature, et demandent à quelle partie on donne le plus de voix ; puis deux sergents recueillent les voix des portariens et la partie qui en a le plus obtient gain de cause. » (Bibl. de Nancy, Mss. lorrains, n<sup>o</sup> 189, tome III, à sa date). — Droits seigneuriaux du duc à Rozelieures, en 1612 ;



« ... Des actions intentées, tant personnelles que réelles, le siège de la justice se tient par-devant la maison du maire, et se plaident les causes par-devant lui, son échevin et le doyen présents, qui se jugent *par semblant* comme suit. Quand les deux parties sont couchées en droit, après avoir eu l'avis des hommes de la seigneurie, assistant à la séance, l'échevin en juge *par semblant* en première instance ..... desquels jugements on appelle à la halle de Châtel, par-devant le maire, échevins et bourgeois d'illec... » (*Communes de la Meurthe*, v<sup>o</sup> *Rozelieures*). — Règlement pour la justice à Remiremont, du 14 mars 1616 : « Art. 16. On ne pourra donner aucun appointement en moindre nombre que de deux jurés avec le grand échevin, et jugement interlocutoire et définitif, à moins que de trois, avec ledit grand échevin, les habitants présents appelés, et les voix recueillies à pluralité, comme d'ancienneté. — Art. 25. Toutes informations criminelles se feront par ledit mayeur et grand échevin avec deux jurés, et se jugeront les crimes *en assemblée de communauté*, à la pluralité des voix et à la place des ceps, comme d'ancienneté... » (*Documents de l'histoire des Vosges* VIII, 219). — Voir aussi sur le jugement des *semblans* en Lorraine, notamment dans le balliage de Vôges, D. CALMET, *Histoire de Lorraine*, tome V, *additions sur l'ancienne jurisprudence*.

(2) Charte de Montiers-sur-Saulx, en 1266 : «..... Les prud'hommes éliront quatre en la ville, chacun an quinze jours avant la Toussaint, pour échevins, et les présenteront devant moi quand ils seront élus, et j'élirai un des quatre pour être mafour. Si je n'avais élu le mafour dans la quinzaine, les quatre échevins éliraient l'un d'eux. Si les prud'hommes n'avaient pas élu, je les élirais et mettrai en métier. Ces quatre prud'hommes jugeront sur saints qu'ils garderont ma droiture et celle de la ville... » Notice par M. BONNABELLE, aux *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1880, p. 51. — Charte pour la neuve ville de Saulxerotte, en 1242 : «... Quand le maire sera à faire par *l'université* de ladite ville, il se fera du consentement de l'une et de l'autre partie (l'évêque de Toul et le comte de Vaudémont), et fera féauté aux deux parties... » (*Communes de la Meurthe*, v<sup>o</sup> *Saulxerotte*). — Charte de Mousson, en 1365 : «... Voulons

que nos bourgeois ensemble puissent faire et élire justice pour eux gouverner, à savoir maîfour et échevin, en la manière que nos bourgeois de Pont en usent et ont usé. » (*Communes de la Meurthe*, v° *Mousson*). — Charte pour Borville, en 1551 : «... Les seigneurs ont la création du maire et du doyen. Lesdits maire, doyen et les habitants ont la création de un écrivain juré... » (*Communes de la Meurthe*, supplément, v° *Borville*). — Déclaration des droits seigneuriaux à Vathiménil, en 1605 : « L'office du maire se laisse par admodiation par l'officier de M<sup>re</sup>.... Les habitants, convoqués au plaid annal, choisissent neuf d'entre eux, desquels ils font présentation à l'officier, qui fait choix pour l'année (d'un échevin)... De la même façon se fait le doyen... » (*Communes de la Meurthe*, v° *Vathiménil*). — En 1617, le duc Henri II maintient la communauté de Rosières dans le droit d'élire aux offices de maître échevin, échevin et clerc juré... (*Communes de la Meurthe*, v° *Rosières-aux-Salines*).

(3) Droits des bourgeois de Lunéville et des villages voisins, au xiii<sup>e</sup> siècle : « Les prud'hommes peuvent nommer leurs pères, pour les grosses bêtes et pour les petites. Ils nomment aussi les messiers et les forestiers pour garder leur *foueresse*... Ils nomment deux *tailleurs* pour lever la taille... Ils nomment leur échevin et leur clerc juré... » (M. A. JOLY, *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, 1868. p. 127-151). — Procès-verbal des plaids annaux de Donnelay, xvii<sup>e</sup> siècle : «... Le maître d'école sera choisi par la communauté, du consentement du curé. Sera élu un ou deux *humbriels* pour négocier les affaires de ville, du consentement et avis de la justice. » (*Communes de la Meurthe*, v° *Donnelay*). — Droits des habitants de Blénod-les-Toul, xvii<sup>e</sup> siècle : « Les bois sont surveillés par des gardes nommés par la maîtrise de Metz ; la communauté leur adjoint, quatre surveillants dits *petits forestiers*, dans une assemblée dite la *fourté*... » (*Statistique de la Meurthe*, par M. H. Lepage, v° *Blénod-les-Toul*).

Arrêt de la Cour souveraine, du 19 juillet 1701 : les communautés choisissent les bangards et forestiers, et mettent le ban aux fruits champêtres (*Recueil des Edits de Lorraine*, I, 259). — Arrêt du conseil du 10 mars 1753 : les habitants nomment les bangards, pauliers, etc. (*Recueil des Edits* ; IX, 37).

(4) Plaid annaux du Val de Senones, en 1328 : « Cette année, l'abbé Bencelin tint les plaids annaux dans son abbaye : ce sont les plus anciens dont nous ayons les actes. Il les tint le 12 décembre, à l'heure de tierce, dans la salle où l'on avait accoutumé de les tenir, en présence du notaire apostolique et impérial qui les a rédigés par écrit. Lorsqu'on fut assemblé, l'échevin établi par l'abbé exposa les droits et usages de la seigneurie, en présence de l'abbé, de plusieurs religieux, et des peuples du Val... » (*Histoire de Senones* par D. CALMET p. 173, aux *Documents de l'Histoire des Vosges*). — Déclaration des habitants de Pont-sur-Madon et Xaronval, en 1425 : « Le dimanche dans l'octave de l'Assomption Notre-Dame, fut tenu le plaid banal des hommes du Pont et de Xennevaux, appartenant à M<sup>re</sup> la Secréte (de l'abbaye de Remiremont) à cause de son office, Jehan Mourel étant maire... Ils disent que sont en tel usage, etc... » (*Documents de l'Histoire des Vosges*, VII, 56). — Droits de l'abbesse de Sainte-Glossinde de Metz à la Croix-sur-Meuse, en 1433 : «... Les portériens lui doivent faire *faulté*... ; la *faulté* et tous les portériens doivent trois fois l'an les plaids, savoir vingt-un jours après Noël, vingt-un jours après Pâques et à la Saint-Remy. Celui qui n'y serait est condamné à cinq sols d'amende... La *faulté* Madame et celle Saint-Michel doivent ensemble borner les chemins, aux champs et à la ville... Tous lesquels droits ainsi lus, lesdits habitants les reconnurent, et témoignèrent être vrais et que de toute ancienneté on a coutume de lire et renouveler, et firent tous les portériens serment à l'abbesse... » (*Mss. de Dufourny*, I, p. 13, à la Bibl. de Nancy). — Du 28 décembre 1472. Instrument de l'obéissance faite au roi de Sicile par Henri de Neufchâtel, pour la seigneurie de Châtel et de Bainville-aux-Miroirs : Le lieutenant du roi de Sicile ayant requis M<sup>re</sup> Jean Vincent, fondé de pouvoirs du seigneur Henry de Neufchâtel, d'ordonner et commander aux nobles, franchises gens, bourgeois et autres de la ville de Châtel, qu'ils fassent leur devoir, « après lequel propos, lesdits nobles, franchises gens et bourgeois, c'est à savoir Ferry et Thiébaut de Châtel et Henry de Barbey écuyers, Mengin, Vautrin procureur en ladite seigneurie, Antoine Guinart lieutenant de bailli dudit Châtel, Huguenin, Parmentier maire, Mougeot échevin,

Mengin Chuinon grand doyen, Antoine Ferry lieutenant de prévôt, Jehan Laudes, Nicolas Walhey, Thiéry le corvisier, Jacques Lorit, Jehan d'Anglely, Antoine Thiéry, Jehan receveur, et grande quantité d'autres bourgeois et peuple de ladite ville, assemblés par manière de communauté, après que ledit M<sup>e</sup> Jehan Vincent leur eut ordonné de faire leurs devoirs...» (*Documents de l'Histoire des Vosges*, VIII, 90). — Chartres de la ville de Bayon : « Sachent tous que, l'an de grâce notre Seigneur 1551, le 14<sup>e</sup> jour du mois de décembre, au lieu de Bayon, en présence de moi tabellion souscrit, et des témoins ci-après nommés, comparurent de leurs propres personnes, à savoir : honnête homme Jean Braul, prévôt fermier de Bayon, Mathis Meunier, maître échevin, Demenge Poirsson, échevin, Didier Brisat, doyen audit lieu, le chastellain Horry... (suivent des noms d'hommes, au nombre de cent), faisant et représentant tout le corps des habitants dudit lieu ; lesquels habitants et chacun d'eux, tant conjointement que divisément, pour eux et leurs successeurs, habitant audit Bayon, présents et à venir, ont reconnu et confessé, et par ces mêmes présentes reconnaissent, non séduits ni circonvenus d'aucuns, ains de leur plein gré, pures franchises et libérales volontés, après le serment à eux enjoint et prêté en général : que haut et puissant seigneur Loys de Dommartin... Messeigneurs de Chambley... et Messire Jean Philippe, comte sauvage du Rhin et de Salm... ont, tant audit Bayon que sur les corps, personnes et biens desdits reconnaissants et successeurs, les autorités, hauteurs, prééminences et droitures seigneuriaux ci-après déduites, à savoir... Tous lesquels articles ci-devant écrits et un chacun d'eux lesdits habitants reconnaissent et confessent être véritables, avec ce qu'ils et leurs successeurs, manans, habitans et résidans audit Bayon, sont chargés et affectés des charges, redevances et servitudes y déclarées...» (*Archives de la Meurthe*, n° 848).

— Du 14 juin 1565. Pied de terre et dénombrement de la seigneurie de Mangonville. « Nous, Françoise de Ludres, humble abbesse de l'église de Notre-Dame de Bouxières..., avons délibéré de faire dresser au plus bref que possible un pied de terre contenant déclaration de nos droits, autorités, fonds de terre,

cens et revenus de notre dite église... Cejourd'hui, arrivée en notre village et seigneurie de Mangonville devant Bayon, ou étant, avons le lendemain fait assembler et comparaitre par-devant nous, en notre maison seigneuriale, nos mayeur, manans et habitans dudit lieu, pour leur faire entendre notre intention... Lesquels mayeur, manans et habitans qui pour cejourd'hui se sont trouvés audit village, assavoir le maire Claudon Harrouy, Mangin Miquel, Colas Hawix, Bastien Harrouy, Jean Otthin, Jean Thiéry, Claudon Raysey, Pierrot Humbert, Demenge Pierson, Bastien Collas, Collette, veuve de feu Otthin Jean Jacquot, Biétrix, veuve de feu le maire Mengin, Agathe Mengeotte, veuve du feu Colas maire, et Marguerite, veuve de feu Watremin Ranvier ; nous ont dit, relaté et volontairement affirmé qu'à notre dite église compète et appartient... » (*Archives de la Meurthe*, H. 3003). — Droits de l'abbesse en la ville et seigneurie de Remiremont, 1594 : « .. Madame a seule droit et autorité de faire tenir au mois de décembre le plaid banal de Remiremont ; auquel Madame a la création du mayeur, et sont tenus les officiers de justice, jurés et commune dudit Remiremont y assister, à peine d'amende de 18 deniers... » (*Documents de l'Histoire des Vosges*, I, 106). — Confirmation des coutumes de La Bresse, en 1603 : « ..... Le plait banal se tient chaque année au mois de mars, à jour fixé par les receveur et contrôleur d'Arches. La veille, le mafeur doit faire ajourner tous les habitans de s'assembler le soir au siège de justice, afin d'ouïr les rapports de l'année. Le lendemain lesdits rapports sont reçus. Les habitans nomment trois d'entre eux pour être maire, lesquels les receveur et contrôleur peuvent refuser trois fois et enfin des derniers élus choisissent le mafeur. De même pour le doyen. Pour les huit jurés, les officiers en élisent quatre et les habitans de même. Les serments prêtés, les officiers font *bannir* le plaid par le doyen, puis le maire et les jurés s'asseyent, tiennent la justice et la distribuent à qui la demande... Auquel plaid le maire fait élire par les banvards précédents deux hommes de la commune pour être banvards pendant l'année... » (*Documents de l'Histoire des Vosges*, I, 233). — Voir sur la tenue des plaids annaux, pour l'administration de la justice, l'arrêt du Conseil du 10 mars 1753 (*Recueil des Edits*, IX, 37).

(5) Chartes de Bourlémont et Frebécourt, en 1357 : « Comme de tout temps les habitants eussent été taillables et exploitables haut et bas à volonté, chacun an, au seigneur de Bourlémont, et aussi eussent été de mainmorte envers ledit seigneur, et encore fussent chargés de plusieurs autres dettes et servitudes : sachent tous que devant moi, juré établi de par le roi notre sire, sont venus en leurs propres personnes, d'une part noble homme messire Pierre de Beaufremont, et d'autre part Gardin, maire de Bourlémont et Frebécourt, Jehan Lermite (suivent plusieurs autres noms)..... tous habitants desdites villes *sans aucun défaut* et hommes de Mgr Pierre. Et ont déclaré avoir traité et accordé ensemble pour toujours mais les conditions qui s'ensuit... » (*Documents de l'histoire des Vosges*, IV, 106.) — Transaction de 1372, entre les habitants de Midrevaux et les religieux de Mureau : « ... Et sont venus de leurs propres personnes, pour accorder les choses ci-après nommées, Marcelot le neuf maire (suivent plusieurs noms)... tous habitants de Midrevaux, faisant *toute* la communauté de ladite ville... et ont confessé, tant pour eux que pour l'avenir, traité et accordé avec les religieux les choses ci-dessous... » (*Documents de l'histoire des Vosges*, IV, 31). — Charte de 1389, pour les habitants de Vigneulles : « .. Se sont assemblés devant la maison de Jean l'échevin, appelés par semonce du doyen, du commandement du maire, à cloche sonnant, et par la manière accoutumée, selon l'us et coutume du pays et du lieu, les maire, échevins, justiciers, manans et habitans de la ville de Vigneulles, ci-après dénommés, faisant et représentant *communauté*, à savoir Jean Waicon, maire, Jehan, échevin... (suivent quarante noms, dont quatre noms de femmes), lesquels ont reconnu et confessé, sans contrainte ni violence, qu'ils ont pris pour toujours, perpétuellement et héréditalement, la garde très haut et puissant prince Robert, duc de Bar, comme auparavant et de longtemps leur communauté l'avait, par ainsi... » (Dumont, *Ruines de la Meuse*, I, 136.) — Déclaration des franchises d'Houdelmont, en 1411 : « Pardevant nous... notaires publics de l'autorité impériale et jurés de la cour de Toul, en présence des témoins ci-dessous, Henri, maire de présent de la ville de Houdelmont, Amirellon, jadis maire, Hawis sa femme... (suivent d'autres

noms), tous habitans de ladite ville, représentans la communauté des habitans, et faisans la plus grande et saine partie d'icelle, assemblés pour faire les choses ci-après écrites, tant en leur propre nom qu'au nom commun desdites ville et communauté, reconnaissent et confessent eux et leurs hoirs être vrais hommes et femmes, sujets et naturels, de noble et puissant seigneur Mgr Ferris de Lorraine et de Madame la comtesse de Vaudémont sa femme et de leurs hoirs. Et font cette présente reconnaissance portant que lesdits seigneurs les ont du temps passé bien gardés, soutenus et défendus leur ville et leurs biens, et fera ainsi au temps avenir... » (*Communes de la Meurthe, v<sup>o</sup> Houdelmont.*)

Abolition de la mortemain à Dommartin-les-Toul, en 1463 : « Savoir faisons... que aujourd'hui, en l'église de Toul, pardevant vénérables seigneurs... chanoines prébendés de ladite église... comparurent en leurs propres personnes, Alart, maire, Mengin Baillars, doyen, Martin Aubry, Jehan Boyleaue, Renard Malrion, Mengin Alexandre, Mengin Jaquot, Hemonet fils dudit Alart, Martin de Maron, Jehan Warin, Jehan Malrion, Willaume Vincent, Jehan de la Touche et Regnauld Gauthier, tous hommes et sujets desdits vénérables et église de Toul, manans et habitans de leur ville de Dommartin-devant-Toul, illec assemblés, comme ils disent, à son de cloche et par ajournement du doyen de l'autorité et commandement desdits de justice du lieu, faisans et repréentans la plus grande et saine partie de la communauté dudit lieu, et eux faisans et portans forts, quant aux choses que s'ensuit, de Gérardin, Barrois, Jehan Verrene, Menget Lanffrignon et Jehan de Chaudeney, leurs cohabitans dudit Dommartin, tous absens. Lesquels... » (*Archives de la Meurthe., G. 1333.*)

Déclaration des franchises des habitans de Malzéville en 1482 : « ... Le 24 novembre, deux heures avant midi, sont comparus sous l'orme et devant la fontaine, les habitans de Malzéville, d'une part, et le gros Thouvenin, arbalétrier de Frouart, avec Alison, neveu et nièce de feu Martin, lesquels demandent aux deux maires et à tous les habitans si eux-mêmes étaient serfs et s'ils oyèrent oncques dire si leurs ancesseurs fussent de serve condition et si les héritages dudit Malzéville le sont.

Sur quoi fut dit que tous les habitants dudit Malzéville, de quel que état qu'ils soient, ni leurs ancesseurs, ni leurs héritages, ne sont ni ne furent de serve condition, mais que ladite ville est la plus franche ville champêtre du duché... » (*Statistique de la Meurthe*, par M. H. Lepage, v° *Malzéville*.) — Règlement de 1627, pour la prestation des corvées dans la châtellenie de Dieuze : « ... Nous, Jean-Philippe de Bourgongne, commis par la teneur dudit arrêt de la Chambre des Comptes de Lorraine... De ce est-il que, cejourd'huy 15 février 1627, lesdits habitants de Cutting s'étant présentés devant nous au lieu de Dieuze, au logis de la Croix-Blanche, par Michel Sonich, leur envoyé, fondé de pouvoirs pour les cinq villages de ladite mairie, aurions déclaré nos lettres de commission à l'effet de faire appeler tant lesdits de Dompnon que les autres sujets de S. A. sous ladite châtellenie que nous croyions avoir intérêt, lesquels comparant par leurs mayeurs et autres envoyés : premièrement, pour la prévôté d'Arnange, Hans Veltin, Nickel Boubel... se portant forts de leurs co-habitants... représentans les communautés avant dites et se faisant forts d'icelles... » (*Trésor des Chartes de Lorraine, Layette Dieuze*, II, n° 2.) — Prise de possession de la seigneurie de Laxou, en 1662 : « Cejourd'huy, 15<sup>e</sup> de septembre, nous soussigné, conseiller et auditeur de la Chambre des Comptes de Lorraine, commis et député en cette part... nous étant transporté au lieu de Laxou, avons fait assembler la communauté dudit lieu, comparant par Luc Mengin, maire, Claude Pariset et Noël Louis, échevins, Claude Poirrel, sergent, Henri Louis et Mengin Jacquemin, commis de ville, Jean Dombrot... (suivent treize noms d'hommes), tous habitants dudit Laxou et faisant la plus grande partie de la communauté ; en présence desquels avons déclaré que nous mettions les RR. PP. prieur et religieux chartreux de Sainte-Anne en la possession réelle et actuelle de ladite seigneurie de Laxou... et ont nommé lesdits RR. PP., pour premier échevin Ch. Pariset ; pour second Séb. Mouchot, et pour sergent Fiacre Dombrot, desquels ils ont pris et reçu serment ; comme aussi pour procureur d'office M<sup>e</sup> Estienne Tapissier, procureur à Nancy, avec le serment au cas requis et nécessaire. De tout quoi avons fait dresser le présent acte par ledit Tapissier, greffier à ce faire par nous commis... » (*Archives de la Meurthe*, H, 667.)



(6) Accord de 1343, entre le prieur de Flavigny et les habitants du lieu, touchant leurs bois. (Nous donnons intégralement le préambule de cette pièce qui comprend *tous les noms* des habitants d'une communauté lorraine au *xiv<sup>e</sup>* siècle). « Sachent tous que religieuse personne et honnête frère Gérard de Baraille, prieur du prieuré de Flavigny en la diocèse de Toul, d'une part, et les hommes de ladite ville de Flavigny, c'est assavoir : Richier Bataille, Jehan li charpentier li bourgeois, Richier Connus, Collin fils Poirson, Mengin li Paiges, Remy Baus, Demenge Olliers, Collin genres l'eschevin, Jehan li amers, Simonnin Monentin, Peresse li parmentier, Collin Mercamonde, Jacque le taixeran, Collas porteil dou four, Godeffroy Harta, Colin de Messin, Aubry li masson, Thybault Mengin li baillis, Jehan Vanners, Colas grand barbe, Jobars li Masson, Gerardin li paxières, Mengin fils Gérardin, Mattheus fils lou verte, Colin fils Mainart, Vattier vairiers, Gérardin li Juif, Philippus li moine, Richier genre lou moine, Jehan Bagard, Jacquemin Rapant, Jehan Gremellon, Cuny fils Nontiers, Mengin Vallehey, Jehan li Crovesier, Mattheus Noirey, Jehan fils Gremel, Jehan Gremel, Cuny li paxières, Husson fils Houdion, Demenge fils Barromin, Olry fils Betervan, Cunin genre Jolinet, Coulas li merus, maistre Jehan li charpentier, Demenge berhetri (ou berbéri ?), Poirel Luciate, Arnould Boxars, Simonin Wantiers, Husson li faulx, Jehan li taixeran, Jacquommin li rouzey, Jacquemin donart, Demengin Marchand, Vairesson Baretei, Vatterin li abbès, Jehan li rousse, Jehan Pillar, Mengin Vannerdonay, Pierron l'eschevin, Colleis li doyen, Jehan li alleman, Simonnin li taxeres, Richier li vacaire, Mengin li corvesier, Poiresson Vespres, li convers Malchassier, Arnould, Henry li uzerier, Jehan Guérard, Mengin Chabaut, Philippin li pannetier, Jacquommin petit bourgeois, Jehan fils Gaillard, Jehan Goudard, Jehan fils Richier, Poirson Noirville, Simonnin Porraite, Jehan Guenat, Mattheus Gaillard, Mengin li genre Ménard, Jehan Pommerés, Bascelnis, Vuillermus abeltriére, Jacommin li ollier d'Azelay, Thouvenin Toutehaiste, Olrion prodons, Valtrin li compte, Thirieu Contault, Valtrin Valtrin, Collin cul-de-buef, Poirson Marsit, Demengin li permos, Jehan li belley, Aubry li noiré,

Mengin li marcotte, Jehan li Bourguignon, Henry li hos, Jehan fils Raimbaut, Mengin li febvre, Gérardus Richières, Mengenev, Androuin Tochart, Raighnières li charpentier, Jobart fils Vuillermine, Demenge li camus, Aubert li febvre, Mattheus li pottier, Louvion Vareil, Louvion li bergier, Poirson Maigredos, Colas Xadey, Vuiry li munier, Raighnières fils Andart, Vuiney, Simon fils Vias, Parixelt fils lou camus, Jehan chaude-eauë, Vuillemin li penières, Androuin li fils Hazard, Thouvenin li rousset, Olry li charton, li grand Jehan, Eloy dit li chièvre, — Isabelle Hennemont, li femme Mengenet, Sibille li camuse, Alison li sauvage, Idelte li femme Lorel, Agnès et Arembourt, Hauviotte fille Frappant, Alison femme lou Vespre, Aubouts li fontière, Biétrix femme Thouvenet, Alison Kedoux, Avenait femme Thirion, Alison bonnes-reliques, Pointine femme Ferry et li braweracs ; — spécialement appelés sur ce qui s'ensuit, au son de la cloche par la manière accoutumée pour eux et pour leurs hoirs, et faisans toute la communauté de ladite ville de Flavigny, comme se contient, d'autre part ; — ont reconnu et confessé, de leur propre et franche volonté, sans contrainte nulle, qu'ils ont fait accord entre eux sur ce qui s'ensuit. C'est assavoir que li bois appartenant aux parties dessus dites et étant du ban de ladite ville, soient partis et se partissent entre ledit prieur et la dite communauté en la forme et manière que s'ensuit... » (Copie du XVIII<sup>e</sup> siècle sur l'original ancien, *Archives de la Meurthe*, H. 124).

Vente de 1363, faite par les bourgeois de Nancy à un citain de Metz, d'immeubles appartenant à la ville. (C'est, dit M. Noël, le plus ancien titre relatif au domaine communal de Nancy) : « Sachent tous que Simonin de Nancy, bailli de Lorraine, Jean le receveur, Louis le prévôt, Husson de Marcheville procureur de M<sup>r</sup>, Jean bourse-trouée, Robert le boulanger..... tous bourgeois, manans et habitants de ladite ville de Nancy, faisans communauté pour eux et leurs hoirs, et toute la communauté de la ville de Nancy, sans nul excepter ni fuers mettre, ont reconnu... » (Noël, *Mémoire* n° 6, note 27, p. 65). — Concession d'un droit d'usage, en 1556, aux habitants de Rorthey : «... Savoir faisons que comme François Marchal, notre mayeur audit Rorthey, Jean Thevenin son sergent.....

(suivent cinq noms d'hommes et cinq de femmes), tous habitants notre village de Rorthey, nous ont remontré que le lieu est maigre et stérile... et n'ayant aucuns droits d'affouages pour leurs nécessités... Avons par les présentes affranchi leurs maisons et héritages..... et leur permettons de prendre leurs affouages du côté de Bardemont... » (*Documents de l'Histoire des Vosges*, vii, 223). — Loix des bois de Rouillis aux habitants de Bulligny, en 1571 : « Savoir faisons qu'en présence de Nicolas Raguet, notaire public juré, ont été personnellement constitués en leurs propres personnes, Gérard Vauthier mayeur, N. échevin, Thiéry Caillon sergent (suivent les noms)... tous manans et habitants de Bulligny, village appartenant à vénérables seigneurs doyen et chapitre de l'église de Toul... assemblés par édit publié et comme on a accoutumé à jour des plaids bannaux tenus cejourd'hui audit Bulligny, appelés à tour de rôle par le dit Caillon sergent, et présents, faisant et représentant la communauté entière dudit lieu, et soi portant fort d'autres qui pourraient être absents. Lesquels ont dûment reconnu et confessé... pour et ès noms d'eux, de ladite communauté et de leurs successeurs demeurans audit Bulligny, avoir pris et retenu par titre de ferme et admodiation, pour toujours perpétuellement... le bois dit communément le Rouillis... » (*Archives de la Meurthe*, G. 1333). — Bail des bois de Landécourt aux habitants, en 1732 : « Sachent tous que comme ainsi soit que MM. les vénérables abbé, prieur et religieux de l'église et monastère Notre-Dame de Beaupré... aient laissé et admodié à titre de laix et admodiation, pour le terme et espace de 61 ans, aux maire, manans et habitants de Landécourt, savoir... (suivent 28 noms, dont un de femme), un bois dépendant de ladite église... » (*Archives de la Meurthe*, H. 389). — Reconnaissance des habitants de Villey-Saint-Etienne, pour les abus commis dans leurs bois, en 1582 : «... Savoir faisons que... comparurent personnellement : vénérable sieur Messire Claude Ducis, chanoine en l'église de Toul, prévôt dudit Villey, et scientifique personne Messire Anthoine Rabouret, docteur ès droit, procureur général d'icelle église, d'une part, — et les manans, habitants et communauté dudit Villey, assavoir... (suivent les noms), faisant et représentant l'entière commune dudit Villey,

d'autre part. Lesquels sieurs Ducis et Rabouret ont déclaré auxdits manans et communauté... » (*Archives de la Meurthe*, G. 1333).

Acte de soumission fait en 1607 par les habitants de Vannecourt au sujet des dégradations commises dans leurs bois communaux : « Sachent tous que... information fut commencée par les sieurs George Féret, chanoine en l'église Notre-Dame de Nancy, et messire Daniel Guillemain, licencié ès-droits, commis et députés en cette part par les vénérables chanoines de ladite église, comme seigneurs justiciers hauts, moyens et bas dudit Vannecourt, sur les abus, mésus et dégradations de leurs bois communaux... Lesdits habitans ayant supplié lesdits sieurs commissaires de mettre état de surséance à leur besogne, sous les déclarations et soumissions ci-après, ladite surséance ayant été accordée : de ce est-il que lesdits habitans et communauté, comparant par Andreu Genat, mayeur, Toussaint Didon, mattre échevin, Jacques du Hault, échevin, Mengin Terlatin, sergent en la justice dudit Vannecourt, Demenge Adam, *maire de commune*, Claus Marchal, Hanus Biétrix, Mengin Charrier, Hanus Leisse, Jean Didon, Mengin Claudin, Adam Grosdidier, Nicolas Terlatin, Hanus Gossel, Fleurentin Recouvreur, Nicolas Parmentier, Philippe Recouvreur, Piéron Parmentier, tous faisant la plus saine et entière partie des habitans dudit Vannecourt, et se portans forts de leurs co-habitans absens, ont convenu... » (*Archives de la Meurthe*, G. 421.) — Statut des habitans de Jarménil, en 1615, touchant les nouveaux entrans : « Sachent tous que Christophe Gehel, maire, Remy Gaudel et Colin Pierel, *commis* audit lieu, Nicolas Olriel (suivent vingt-quatre noms d'hommes)..., faisant la plus grande et saine partie de la commune du lieu, et se portant forts des absens... les quels, assemblés pour aviser aux affaires de leur dite commune, considérant... ont statué... » (*Documents de l'Histoire des Vosges*, V, 43). — Location des pâtis communaux de Vannecourt, en 1617 : « Pardevant nous, gens de la justice de Vannecourt, aurait été représenté un acte et procès-verbal contenant le consentement de la communauté dudit Vannecourt, du moins de la plus grande et saine partie d'icelle, d'engager pour quelques années un pâtis appartenant à ladite commune... » (*Archives de la Meurthe*, G. 498.)

Feuille de la *Subvention* pour l'année 1700 : « ... Laquelle somme sera imposée par un seul et même rôle, le fort portant le faible, lequel rôle sera tiré et jeté par des *asseyeurs* qui seront choisis en corps de communauté, à la pluralité des voix... » (*Placards de Lorraine*, vol. II, bibl. de Nancy, Mss. lorrains.) — Vente d'arbres dans les bois communaux de Marainviller et Thiébauménil, en 1727 : « Nous, noble François Petitdidier, juge-garde de la terre et seigneurie de Marainviller et Thiébauménil, nous sommes transporté en la maison seigneuriale dudit Marainviller, où, étant, sont comparus pardevant nous les maire, habitants et communautés desdits lieux, par François Thouvenin, maire, Pierre Vanier, échevin, Nicolas Bajolet, *commis* de ville, Jean Massin, laboureur, Jean Chatton, lieutenant de maire, et autres habitants desdits lieux. Lesquels nous ont dit qu'il leur est permis de faire procéder pardevant nous... à la vente de 260 arbres... » (*Archives de la Meurthe*, H. 1307.) — Déclaration du 22 janvier 1788, des friches appartenant à la communauté de Jaulny, lesquelles ayant été mises depuis peu en nature de vignes par différents habitants, il a été délibéré ce jourd'hui, les cultivateurs présents et appelés au son de la cloche, qu'il était important d'acencer auxdits particuliers les parties qu'ils ont mises en valeur... (*Archives de la Meurthe*, C. 464.)

(7) A Obersteinbach, au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est le *schultheiss*, représentant du seigneur, qui assemble la communauté. (Voir note 1.) — En 1593, amende infligée à plusieurs bourgeois de Raon, lesquels, *par voie monopolieuse*, et sans permission du magistrat, se seraient assemblés sous la halle, à son de cloche, pour consulter entre eux des moyens de s'exempter de certains impôts demandés. (*Archives de la Meurthe*, B. 8868.) — Ordonnance de Charles III, en 1601, sur les attributions des officiers à Foug : « ... Pourront (lesdits maître échevin et échevins) assembler en corps de communauté les habitants du lieu, pour le bien et utilité des affaires de ladite communauté, en avertissant notre prévôt... » (*Communes de la Meurthe*, v<sup>o</sup> Foug.) — Plaids annaux de Vergaville, en 1699 : « Lesdits maire et commis... n'entreprendront aucune chose sans nous en avoir communiqué, avant

que de le proposer en corps de communautés. (*Communes de la Meurthe*, v° *Vergaville*.) — Arrêt du conseil du 10 mars 1753, sur la tenue des plaids annaux : « Art. 8. Les maires feront convoquer les habitants... et leur enjoint S. M. de comparaître auxdites assemblées, à peine contre chacun défaillant, n'ayant excuse légitime, de cinq francs d'amende pour la première fois, de dix francs pour la seconde et d'amende arbitraire dans les cas de plus grande récidive... » (*Recueil des Edits de Lorraine*, ix, 43.)

(8) Déclaration des franchises d'Houdelmont, en 1411 : « Les habitants promettent payer audit seigneur 25 francs de rente annuelle... pour lesquels distribuer, traire et lever, un chacun suivant sa puissance et faculté. iceux habitants éliront chacun an deux hommes de ladite ville, lesquels jugeront es saints Evanges de bien et léaument distribuer... » (*Communes de la Meurthe*, v° *Houdelmont*.) — En 1480, à l'occasion d'un procès intenté par le commandeur de Saint-Jean aux habitants de Virrecourt, ceux-ci déclarèrent « par leur procureur, qu'ils étaient justiciables, hommes, sujets et mainmortables, du seigneur commandeur... » (*H. v° Virrecourt*.) — Emprunt contracté, en 1557, par la communauté de Lützelbourg : « Le prévôt de Lützelbourg, le *heymeyer* et les gens de justice dudit lieu, du consentement du receveur du comté, cèdent à la léproserie de Saverne une rente annuelle de cinq florins, monnaie de Strasbourg..... moyennant la somme de cent florins, que les gens de Lützelbourg reconnaissent avoir reçue... et pour sûreté, les *représentans* de Lützelbourg hypothèquent conventionnellement le village, son territoire, ses communaux... » (D. Fischer, *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, 1871, p. 185.) — Partages de bois communaux, en 1576 : « Sont comparus en leurs personnes Bastien Parisot... *gouverneurs* des communautés de Maisey, Gerbeuville, Senouville et Marvinay, *avoués* comme ils se disaient desdites communautés... ont fait et passé les divisions de leurs bois en la manière suivante .. » (Dumont, *Ruines de la Meuse*, I, 229.)

Procès-verbal des plaids annaux de Donnelay (xvii<sup>e</sup> siècle) : « Sera élu un ou deux *humbriels* pour négocier les affaires de

ville, du consentement et avis de la justice... » (*Communes de la Meurthe*, v° *Donnelay*.) — Acensement, en 1614, aux habitants de Trondes : « Savoir faisons... qu'Élophe Noël, mayeur, Didier de Bouvée et Florentin Georgin, greffier de Trondes, comme *commis* et *députés* des manans, habitans et communauté dudit Trondes, par procuration spéciale du 16<sup>e</sup> février 1614, ont reconnu et confessé, avoir repris et retenu, reprennent et retiennent par acensement à perpétuité de MM. les vénérables doyen et chapitre de l'église de Toul..., les bois du Hazoy... » (*Archives de la Meurthe*, G. 1333.) — Voir ci-dessus note 5, la mention du *commis de ville* de Laxou, en 1662, intervenant pour la prise de possession de la seigneurie du lieu. (*Archives de la Meurthe*, H. 667.) — Acensement des bois de Landécourt, en 1697 : « Pardevant le notaire royal résidant à Gerbéviller... comparut en personne D. Pierre Charlot, prieur en l'abbaye de Beaupré..., lequel a reconnu avoir laissé et acencé pour vingt années consécutives aux maire, habitans et communauté de Landécourt, comparans et acceptans par François Dombrot, maire audit lieu, *fondé de procuration* des habitans (laquelle procuration) sur lui passée sous seing privé et attachée aux présentes et ledit Dombrot assisté de Paul Pariset, échevin et Jean Pariset, laboureur audit Landécourt, présens et acceptans au nom de ladite communauté, savoir : les bois... » (*Archives de la Meurthe*, H. 389.) — Plaid annaux de Vergaville, en 1699 : «... Pour les affaires de la communauté de Vergaville, voulons qu'elles soient traitées par le maire et deux *commis de ville* choisis par la communauté chaque année... » (*Communes de la Meurthe*, v° *Vergaville*.)

Voir aussi, à la note 6, la mention d'un *maire de commune* à Vannecourt, en 1607, — d'un *commis* à Jarménil, en 1615, — enfin d'un *commis de ville* à Marainvillers en 1727.

(8 bis). Pour l'administration du temporel des paroisses : les *échevins* de l'église de Puttigny, en 1445. (*Communes de la Meurthe*, hoc v°.) — En 1495, transaction pour les dîmes entre le prieur de Mousson, le curé de Sainte-Geneviève et les *échevins* de l'église paroissiale des Ménils. (*Communes de la Meurthe*, v° *Les Ménils*.)

Pour les hôpitaux, voir l'acte de fondation de l'hôpital de Mirecourt, en 1455, par Richard le Favart : « ... Et pour accomplir les choses dessus dites... il est de nécessité, pour le profit et utilité dudit hôpital, qu'il y ait trois bourgeois de la bonne ville de Mirecourt et non autres, qui soient ordonnés et députés de par toute la ville, qu'ils soient commis pour gouverner, garder et défendre ledit lieu..., recevoir les biens et les distribuer aux pauvres, et d'iceux rendre compte une fois ou deux en l'an, selon les ordonnances de la ville,, » (M. Laprevote, *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1087, p. 166.)

(9) Jura præpositi de Sancto-Michaele et de Condato (xiv<sup>e</sup> siècle ?) : « Debet (propositus monachus) creare in locis suprascriptis omnes officiarios qui regunt dominium directum, videlicet majores scabinos seu *sindicos*, decanos messarios, ac forstarios, quos debet renovare in plebiscitis annualibus,.. » (*Histoire de Saint-Mihiel*, p. 462).

« Au xviii<sup>e</sup> siècle (?) Maizières-les-Vic est administré par un maire et un *syndic* pour ceux du comte de Réchicourt, et par deux échevins. Le maire et les échevins s'occupent plus exclusivement de l'administration civile, veillent au maintien de la police et à l'observation des lois. Le *syndic* fait les recettes et dépenses au nom de la communauté ; il rend compte de sa gestion aux autorités locales... » (Notice sur Maizières, par M. l'abbé Guillaume, reproduite aux *Communes de la Meurthe, hoc v<sup>o</sup>*).

Règlement du duc Henri, en 1612, pour le val de Liepyre : « ... Pourra la commune du Val élire chacun an deux ou trois hommes de bien pour procureurs et *syndics*, qui auront le maniement des affaires communes, mais ne pourront rien conclure sans le surintendant préalablement ouï... » (Bibl. de Nancy, Mss. lorrain, n<sup>o</sup> 189, tome III, à sa date). — A Mazerules, en 1658, « le droit de créer des *syndics de ville* appartient au seigneur ; ils se créent le lendemain des plaids annaux. » (*Communes de la Meurthe, v<sup>o</sup> Mazerules*). — Compte-rendu par français Puttegnat, habitant de Benaménil à ses co-habitans, pour les dépenses faites à cause de la guerre par la communauté, en 1691-95 (*Archives de la Meurthe*, H. 1531). Nous nous



bornons à extraire de ce compte quelques articles indiquant la nature des dépenses : « Mai 1691. Pour une journée que le rendant-compte a employée à apporter de l'argent à M. le prévôt, pour satisfaire aux travailleurs de Belfort, 4 fr. — 1692. Payé 3 louis d'or, de 12<sup>1</sup> 5<sup>d</sup> l'un, à M. le prévôt de Lunéville pour les avoines que les habitants étaient obligés de fournir à Verdun, qui font en monnaie de Lorraine 85 fr. 9 gros... — Janvier 1693. Payé 41 écus 4 sols de 3 livres l'un, pour la cote desdits habitants, fournis avec ceux d'Emberménil pour le convoi de l'armée d'Allemagne, ce qui fait 217 fr. 6 gros barrois... »

A Blénod-les-Toul, au xviii<sup>e</sup> siècle, les champs sont surveillés par quatre gardes choisis entre les nouveaux mariés par le *syndic royal*, les *syndics ordinaires* et les notables... (*Statistique de la Meurthe*, v<sup>e</sup> Blénod-les-Toul. — Déclaration des habitants de Viterne, en 1738 : « La communauté a toujours pratiqué un usage ancien, qui est qu'annuellement, au commencement de mai, on choisit à la pluralité des voix un *syndic* pour régir les affaires de la communauté, lequel rend ses comptes en présence des gens de justice. » (*Communes de la Meurthe*, v<sup>e</sup> Viterne.) — Arrêts du Conseil des 3 mai 1733 et 9 janvier 1740. (*Recueil des Édits*, III, 43 et VII, 122) : « Le syndic est choisi par la communauté pour faire ses affaires ; il rend compte à son successeur, et ce compte est approuvé par l'intendant ; c'est l'intendant qui autorise toute entreprise, dépense, procès, tant en demandant qu'en défendant. »

Voir aussi, sur les syndics, A. Babeau, *Le village sous l'ancien régime*, p. 45.

(10) En 1497, création de quatre *gouverneurs* ou jurés, nommés par les bourgeois de Nancy, et agréés par le duc, pour l'administration de la ville et des hôpitaux. (*Communes de la Meurthe*, v<sup>e</sup> Nancy.) — En 1594, le duc Charles III crée une chambre de *Conseil de ville*, composée de douze bourgeois, réduite à sept en 1598 (*Statistique de la Meurthe*, v<sup>e</sup> Nancy.) — En 1555, règlement des *gouverneurs* de Saint-Nicolas, « présenté au peuple assemblé au lieu accoutumé, communément appelé la féaulté. » C'est un tarif d'amendes pour les mésus ruraux (*Communes de*

la Meurthe, v° Saint-Nicolas.) — Charte du duc Charles III pour Condé, en 1581 : « Seront tenus les habitans s'assembler chacun au le lendemain de Noël, pour élire un personnage de bonne vie comme *maimbourg* ou *gouverneur* qui aura charge de traiter toutes affaires concernant le bien de la communauté, avec l'avis néanmoins de six *adjoints* élus le même jour, et *sans qu'il soit besoin d'avoir autre consentement de toute la commune.* » (*Communes de la Meurthe, v° Condé.*) — Voir Digot, *Histoire de Lorraine*. V, 106, sur l'organisation des villes lorraines, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle : les bourgeois de Nancy élisent leur conseil de ville, dont moitié se renouvelle tous les ans ; c'est un véritable conseil municipal, avec les attributions les plus étendues pour la police municipale, l'administration des biens et revenus de la cité ; la plupart des villes lorraines ont une organisation semblable : à Vézelize, un *mateur*, deux jurés ordinaires, deux nobles et quatre roturiers ; à Mirecourt, douze bourgeois, outre le *mateur*, élus par toute la communauté, sans différence de qualité, à la condition que quatre doivent être choisis parmi les nobles... — L'établissement de l'*hôtel de ville* de Mirecourt résulte en outre d'une ordonnance du duc Henri, de 1609, lequel se borne à autoriser : « certains articles digérés entre les bourgeois. » Quant aux attributions des douze : « leur charge consistera principalement délibérer pour toutes affaires, communales et publiques, les poursuivre ou terminer, faire bâtimens nouveaux, réfections ou réparations... ; ménager et dispenser le revenu de la ville, en faire baux et contraindre les fermiers au paiement... ; asseoir et donner prix aux vivres qui se débiteront es ville et fauxbourgs ..., faire que les rues soient nettes d'immondices... ; arrêter les comptes de la ville, tant du *mateur* qu'autres ayant charge des deniers publics, desquels jours les bourgeois seront avertis, pour s'y trouver, si bon leur semble... » (*Documents de l'histoire des Vosges*, I, 54.) — En 1687, les habitans de Gerbéviller, réunis en corps de communauté, avec la permission de M. le marquis, représentent que le concours de tous les bourgeois aux assemblées rend la collection des voix presque impossible. Ils supplient M. de Tornielle d'autoriser l'établissement d'un *conseil de ville* composé de douze bourgeois qui administreront les affaires... » (*Communes de la Meurthe, v°*

*Gerbécillor.*) — En 1698, ordonnance portant rétablissement de l'hôtel de ville de Nancy, composé de neuf conseillers, dont trois bourgeois, tous à la nomination du duc, plus un substitut du procureur. (*Communes de la Meurthe, v<sup>o</sup> Nancy.*) — Création d'un conseil de ville à Lunéville, par édit du 5 mai 1701. (*Recueil des Édits*, 1, 283.) — A Montiers-sur-Saulx, en 1706, il y a deux syndics et sept clercs conseillers de ville, pour délibérer des affaires communes devant le prévôt, en présence du procureur. (Notice par M. Bonnabelle, *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1880, p. 85.) — Composition du corps de ville de Phalsbourg, en 1756 : un maire royal, un lieutenant de maire, deux échevins alternatifs, un procureur, un avocat du roi, un contrôleur et un greffier, tous créés en titre d'office ; plus onze conseillers-maires et douze conseillers-échevins. (*Statistique de la Meurthe, v<sup>o</sup> Phalsbourg.*)

---

# NOTE

SUR

## QUELQUES COLLECTIONNEURS VOSGIENS

Au siècle dernier

---

# L'HISTOIRE NATURELLE

PAR

M. A. BENOIT, Membre correspondant

---

Ces quelques pages pourront être utiles à l'histoire des sciences naturelles dans le département des Vosges. Elles montreront les premières étapes des collectionneurs vosgiens dans les recherches géologiques, entomologiques et autres après les grandes guerres du xvii<sup>e</sup> siècle, sous les règnes pacifiques des deux derniers ducs de Lorraine et du roi de Pologne.

Si, de nos jours, l'histoire naturelle est devenue populaire dans les vallées de la Moselle et de la Meurthe, on doit en reporter l'honneur aux modestes amateurs du siècle dernier et surtout aux professeurs lorrains des Universités de Pont-à-Mousson et de Nancy. Ces derniers n'ont pas acquis la célébrité de leurs confrères de l'Ecole de Strasbourg. Il est inutile d'en discuter les raisons, mais on ne doit pas oublier qu'au commencement de ce siècle, le mérite reconnu des professeurs nancéiens avait fixé un moment dans leur ville le siège si envié de l'Université pour les départements de l'Est, lorsqu'on rétablit ces grands centres d'instruction ; et cependant plusieurs professeurs strasbourgeois étaient correspondants de l'Institut.

Actuellement, les chercheurs vosgiens, unis dans le même but que leurs confrères d'Alsace, se livrent aux mêmes études : faire l'éloge des uns, c'est louer les autres. Les mêmes recueils scientifiques contiennent leurs travaux, leurs noms figurent bien souvent l'un à côté de l'autre. C'est surtout à eux que se rapporte cette noble devise

*Vitam impendeve vero.*

Vers le milieu du siècle dernier, un des amateurs vosgiens était le curé de Girecourt, l'abbé Charroyer, dont Voltaire, en 1754, eut occasion d'admirer la riche bibliothèque. Selon le docteur Buch'oz, le curé recherchait aussi les fossiles et les fluors des Vosges, « il a, dit-il, une suite de plus de quatre-vingt façons de cornes d'Ammon, et une suite de mines de fer, et des perles trouvées dans la Vologne.

*Flumina gemmifera distinguit Vologna,*

comme écrit en 1702; « Leopoldo primo regnante orgia refecta, dans son poème latin rarissime intitulé : *Orgia Alicapella*, in-12, 28 pages » (1), le président Bourcier.

Le curé pouvait facilement augmenter sa collection de fossiles ; on trouvait sur le territoire de sa paroisse des buccinites, des chamites, des oursins, des huitres pétrifiées, des peignes, du pyrite dur, des cornes d'Ammon, etc., d'après l'auteur du *Vallerius Lotharingæ* (Nancy, 1769).

Outre ses coquilles plus ou moins intéressantes, ses médailles et monnaies trouvées dans les environs, ses livres, le curé Charroyer avait des dessins au crayon rouge, œuvre d'un de ses paroissiens, que l'on vendait à des prix très élevés comme étant des Claude Gelée. Ils échurent au comte Louis

(1) Le docteur Gobnon, « les Perles de la Vologne, Nancy, 1869 », attribue cette pièce de vers à Sommier, grand prévôt de Saint-Dié, et Noël (1803) prétend que l'auteur est M. de Bourcier.

d'Ourches (1), le célèbre bibliophile lorrain, lorsqu'il acquit la bibliothèque de l'abbé.

La collection numismatique des frères Charroyer était bien connue, car Mory d'Elvange la cite souvent et Gravier donne le dessin d'une monnaie de leur collection.

Châtel-sur-Moselle (2), est la patrie du docteur Maurice Grandclas, professeur de botanique et doyen de la faculté des arts de Pont-à-Mousson. Le polygraphe Buch'oz le loue surtout de son zèle infatigable et de son talent ; « il était, dit-il, d'une clarté et d'une précision inimitable, dans ses écrits et dans ses leçons ». Il est l'auteur d'une « Dissertation sur les différentes températures de la Lorraine et leur influence sur la santé. Nancy, 1728 » ouvrage dédié au duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas et cité par Dôm Calmet (*Bibliothèque lorraine*).

Au mois d'août 1777, le jésuite Feller se rendait à cheval en Suisse ; le 13, il couche à l'établissement thermal de Bussang et le directeur François Thevenay, nommé le 4 juin de l'année précédente censitaire de la source, lui présente « différentes mines de cuivre, de plomb, de fer, d'argent « trouvées dans les environs, des pétrifications curieuses, des « laves prétendues » que le voyageur croit être des stalactites.

Feller part le lendemain, content de ses bons hôtes, qu'il

(1) Sa précieuse collection de livres, riche surtout en incunables, manuscrits et imprimés sur velin, fut vendue par les soins de Ch. Brunet, à Paris en 1811. Le catalogue est un des meilleurs qui parut sous le premier empire.

(2) Gérard le jeune était médecin stipendié à Châtel ; il était membre de la Société royale de médecine de Nancy, ainsi que les médecins Clément et Garnier, conseiller médecin ordinaire du roi de Pologne à Neufchâteau ; Pierre Thouvenel, le médecin connu de Contrexéville ; Mourot et Toussaint, médecin du roi à Bussang, Finiels directeur de l'établissement à Bains, Loth et Martin à Bruyères, Pierrot à Epinal, Cuisnier et Brocard à Charmes, Thouvenin à Châtel, etc. Les chirurgiens Bastien à Epinal, et Royer à Mirecourt étaient correspondants de la Société royale de chirurgie de Nancy.

oblige avec beaucoup de peine à accepter quelque chose et  
« quittant (1) avec regret cette paisible et agréable solitude. »

Le docteur Christophe Gérard, l'ainé, membre correspondant du collège royal de médecine de Nancy, était stipendié de la ville de Rambervillers ; il avait remplacé, en 1750, le médecin Montigny, dont il était l'adjoint depuis deux ans. Il reprit en 1752 la lutte contre les chirurgiens qui débitaient des remèdes et il obtint définitivement gain de cause par jugement et par une lettre du chancelier la Galaizière au magistrat de la ville (2).

Gérard était un botaniste ; il présenta à l'Académie de Nancy une savante dissertation sur le Putiet (*Cerasus racemosa fructu non eduli*).

Le pharmacien que le docteur Gérard prit sous sa protection se nommait Charles Renaud, établi à Rambervillers depuis 1742. C'est le père de Gabriel-François Renaud, né en 1751, pharmacien à Saint-Dié en 1775 et membre de la Société royale de médecine de Paris, juste récompense de ses observations météorologiques et de ses heureuses applications de l'électricité à la thérapeutique, qui firent beaucoup de bruit dans le temps et dont les procès-verbaux se trouvent dans les papiers de l'Intendance de Nancy (3).

Il fut attaché quelques années aux armées de la République. Il décéda le 28 août 1821, ayant continué jusqu'à son

(1) Voyages. Paris, 1820, t. II, p. 401.

D<sup>r</sup> GRAND CLAUDE. Des Eaux de Bussang. Paris, 1838. Thevenay fit construire de nouveaux bâtiments pour les malades.

(2) D<sup>r</sup> A. FOURNIER. La lutte d'un apothicaire contre les chirurgiens et les bourgeois de Rambervillers. (*Bulletin de la Société philomatique vosgienne*. Saint-Dié, 1884).

(3) En 1783, le docteur Félix Poma, médecin des hôpitaux militaires, aidé puissamment Renaud dans ses cures électriques. Poma a laissé d'excellentes topographies médicales des villes où il exerça. (Boulay, Bruyères, Saint-Dié.) En 1791, il brigua une place à la faculté de médecine de Nancy ; mais les universités allaient disparaître. Le docteur Charles-François Aubry le remplaça à Saint-Dié.

dernier jour à s'occuper de recherches scientifiques. Ses études sur l'électricité seront toujours citées. M. H. Bardy, président de la Société philomatique vosgienne, est le troisième successeur de Renaud dans sa pharmacie. M. Bardy a donné à la bibliothèque de cette société les manuscrits de son respectable prédécesseur, l'un intitulé *Concordance de la botanique*, trois volumes in-folio formant ensemble 2640 pages, et l'autre écrit aussi d'une manière très serrée, intitulé *Les Synonymes des plantes d'après divers auteurs*, un volume de même grandeur de 372 pages (1).

Puisque nous sommes à Saint-Dié, mentionnons « le jardin fameux » d'un chanoine que Louis XIV visita avec toute sa cour et qu'il trouva « le plus joli du monde », lorsqu'il passa par cette ville en se rendant en Alsace.

La partie lorraine de Sainte-Marie-aux-Mines était le siège d'une prévôté royale relevant du bailliage de Saint-Dié; elle doit donc faire partie de notre travail. Elle a donné le jour à Jean-Daniel Saur, né le 2 juin 1716. Après avoir suivi les cours de l'académie de Lunéville, il fit son droit, dit Chevrier. De retour dans sa ville natale, il se livra complètement à l'étude de la minéralogie. Envoyé en Saxe pour se perfectionner, il s'y fit remarquer par son application. On lui fit l'analyse de toutes les mines de la province et particulièrement des observations sur les gîtes de houille situés près de Sarrelouis. La place de directeur général des mines, en Lorraine, fut la récompense de ses travaux (2). Il mourut à Sainte-Marie.

Son frère, Jean-Jacques, naquit le 14 mars 1724; il fit de rapides progrès dans la minéralogie et l'histoire naturelle et, le 8 mai 1748, il fut nommé correspondant de l'académie

(1) Voir la Notice sur le pharmacien Renaud, par M. H. BARDY. (*Bulletin de la Société philomatique*, 6<sup>e</sup> année.)

(2) Hommes illustres de Lorraine. Bruxelles, 1784, t. II, p. 485. — GRANGE-DIDIER-REBER. Histoire de la vallée de Lièpvre. S. M. M. 4810.



royale des sciences de Paris. Il n'eut pas longtemps ce titre honorable, car il mourut en Espagne en 1752. On doit regretter la perte des manuscrits des deux frères ; ils y traitaient de toutes les mines qui leur avaient été concédées.

Buch'oz signale encore le directeur des mines Christian Frédéric Schreiber, né en Alsace. Il fut associé de l'entreprise des mines de Sainte-Marie, en 1734 ; il en était directeur depuis 1725. Son fils aîné, Théophile, le remplaça en 1766. A la mort de ce dernier, son frère Christian demanda en vain sa place.

Bon nombre de mineurs alsaciens suivirent Schreiber à la Croix-aux-Mines. Ce fut le noyau d'une petite population protestante, relevant de la paroisse luthérienne de Sainte-Marie (Alsace).

M. Mathieu des Essards, procureur du roi de la prévôté de Sainte-Marie (Lorraine), était en correspondance avec Buffon et l'abbé Nollet. Il enrichit le cabinet du roi d'une belle collection de minéraux et de cristallisations, tous tirés des environs de la ville qu'il habitait. Le 13 avril 1766, il proposa à Dom Fanget, abbé de Senones, qui continuait, comme son oncle, à augmenter le cabinet d'histoire naturelle que ce dernier avait créé dans son monastère, et qui était un des plus considérables de la Lorraine, il lui proposa, dis-je, de lui céder contre des tableaux et des encadrements « une pyramide avec des grottes renfermant tout ce qui se fait dans les mines, pilons, lavoirs, fonderies, etc., le tout en cristallisations et pétrifications. » L'abbé dut rester sourd à la proposition, car peu après M. des Essards lui offrit gratuitement sa pyramide avec d'autres minéraux qu'il avait achetés (4).

On trouve dans le *Vallérius* lorrain une description du ca-

(4) GUILLAUME. Correspondance de Dom Calmet. Nancy, 1873. G. SAVE. Mémoire sur la principauté de Salm, par Fachot l'aîné, en 1784. Saint-Dié, 1883.

binet de l'abbaye de Senones. Le catalogue se trouve à la bibliothèque de Saint-Dié (manuscrit in-folio de 64 pages). Lorsque Fachot l'ainé visita cette importante collection, il la trouva dans le plus grand désordre, à son grand étonnement. Elle était répartie dans plusieurs salles, il n'y avait pas de raretés, observe-t-il, quelques pétrifications, des agates, des madrépores, des silex (4), des cailloux, etc., rien de remarquable en conchyliologie. Les objets les plus disparates étaient côte à côte et les séries *Naturalia* étaient aussi fantaisistes que les *Artificialia* du catalogue. Dom Calmet avait commencé en 1745 ce cabinet en achetant pour 3000 livres de France le cabinet du bailli de Ribeauvillé Voille (curiosités naturelles et artificielles, coquillages de mer, fossiles, minéraux, tableaux, etc.).

Un moine de l'abbaye de Moyenmoutier, nommé Dom Claude Fleurant, entré en religion en 1771, originaire du département des Vosges, s'occupa spécialement d'entomologie ; il fit de très intéressantes observations dans tous les monastères qu'il habita. Un manuscrit d'Etival, écrit en 1734, du temps de l'abbé Hugo, lui fut surtout utile, dit-il. Ce *Codex* est aujourd'hui perdu. Dom Fleurant mourut bien après la Révolution. Ses deux manuscrits entomologiques intitulés *Insectes de Lorraine*, 2 volumes in-4°, papier, écrits en 1774 et en 1778, sont à la bibliothèque de Saint-Dié. M. H. Bardy les a analysés. Dans l'un deux, on voit encore des ailes de papillons.

Nous avons déjà parlé du chanoine écolâtre de l'abbaye de Remiremont, Louis-Joseph Renaud, né dans cette ville le 21 janvier 1724, chez lequel Dom Failly vit une bibliothèque bien choisie, quelques tableaux, un cabinet de curiosités et d'histoire naturelle riche en échantillons de lithologie et de minéralogie. L'estime dont il jouissait près de ses conci-

(4) Il serait curieux de voir si dans cette série il n'y a pas d'objets dits préhistoriques.

toyens l'avait fait nommer juge au tribunal de conciliation. Mais, ayant refusé le serment, il fut envoyé à la prison du couvent des Annonciades d'Epinal, au mois de janvier 1793. Il mourut dans sa ville natale vers la fin de cette année, dans une chambre de l'abbaye transformée en lieu de détention.

Les deux frères Bexon sont bien connus ; leur collaboration à l'œuvre de Buffon a été signalée dès le premier jour. L'ainé, l'abbé Gabriel Léopold Charles Amé, né en 1747, devint grand chantre de la Sainte Chapelle. Il ne jouit pas longtemps de ce riche bénéfice, car il mourut à Paris en 1784. Buffon disait de lui : « Je le regarde comme l'homme du monde, « dont la façon de voir, de juger et d'écrire a plus de rapport « avec la mienne ; je l'ai engagé à se charger de la plus grande « partie des oiseaux » (1). Et en effet, ce fut le collaborateur aimé du grand naturaliste.

Dans son « Histoire naturelle des minéraux, » Buffon cite souvent un « Mémoire sur l'Histoire naturelle de la Lorraine » qui lui a été communiqué par l'abbé Bexon.

François de Neufchâteau s'est souvenu de son ami dans son poème des *Vosges* :

Pourrais-je t'oublier, homme aimable et profond,  
Ami de mon enfance, élève de Buffon,  
Qui fut digne, sous lui, de peindre la nature,  
Qui voulut avec moi chanter l'agriculture.  
Aux arts, à tes amis, à ta mère enlevé,  
Et de ta gloire, hélas ! avant le temps privé !  
Pour les Vosges, surtout, ô perte irréparable !....  
C'était toi, cher Bexon..... ! ô destin déplorable !  
Il eût peint son pays. Il l'aurait fait aimer.

Mais, dois-je à mes regrets me laisser consumer ?  
Je crois de cet ami voir l'ombre vénérée,  
Qui cherche dans mes vers sa patrie adorée...  
Qui m'ordonne, en pleurant, d'achever mon projet,  
Et fait grâce à mon style, en faveur du sujet.

(4) Paillart. L'abbé Bexon, Nancy, 1868.

Son frère l'avocat Scipion-Jérôme Bexon (1), né en 1753, eut la plaisante aventure de la Bresse. En 1790, il était conseiller intime et procureur fiscal de la dame abbesse de Remiremont. Juge à Paris, il montra une grande indépendance de caractère dans le procès Moreau-Pichegru, aussi fut-il destitué quelques années plus tard ; il mourut en 1825.

Les eaux célèbres de Plombières firent connaître bon nombre de médecins de Remiremont, outre ceux attachés à l'établissement thermal. Le Maître, médecin du noble chapitre, 1748 ; de Guerre père et fils, 1747-1773 ; Courtois, Ch. Gabriel, J. B. Grosjean, 1755-1835, Martinet, Didelot, correspondant de la Société royale de médecine, etc.

Il n'y avait, à la fin du siècle dernier dans les Vosges, qu'un cabinet de physique, c'était celui du collège royal d'Épinal, établissement supprimé à la chute des jésuites et rétabli le 4<sup>er</sup> août 1768 sur la demande des habitants. Les chanoines réguliers firent les classes et une chaire de physique fut créée en 1777. En 1787, il y a comme professeur le P. Gouyer et en 1789, le P. Hesselat, de Lunéville, qui, à la fermeture du collège, s'engagea dans le corps du génie. Il fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Il fut retraité comme chef de bataillon et il mourut à Strasbourg. En 1796, il avait assisté au siège d'Huningue avec le commandant Foy et le général Abatucci.

Lors de la création de l'Ecole centrale, Florent Parisot, un des fondateurs de notre société, fut nommé au choix professeur de physique en l'an IV (1796). Le professeur d'Histoire naturelle, nommé aussi aux choix comme du reste tous les professeurs et le bibliothécaire P. E. Chenin, était le natu-

(1) Au moment de la Révolution, il dut avoir quelques démêlés avec ses concitoyens, car il publia à Paris en 1789, la brochure suivante « Réflexions d'un Vosgien ou le député au coin du feu » : on y répondit par « Liberté de la Presse. Faits pour J. B. Brissot, contre M. Bexon, ci-devant représentant de la municipalité de Remiremont », 20 septembre 1790, in-8°.

raliste Sébastien Gérardin, né en 1734 à Mirecourt, mort à Paris en 1816.

Il comptait 39 élèves dans sa classe, d'après *L'almanach des Vosges pour l'an VIII* : il y avait cours tous les jours de deux à quatre. L'administration départementale voulut bien une fois lui accorder *soixante livres en numéraire* pour acheter des objets curieux pour le cabinet d'histoire naturelle de l'école.

Gérardin est l'auteur d'un tableau élémentaire d'ornithologie : son portrait a été lithographié (in-8°).

Il est étonnant que M. de Sivry, auteur du voyage minéralogique dans les Vosges, imprimé à Nancy en 1782, n'ait pas songé à parler des collections locales qu'il fut à même de visiter, et principalement des cabinets du prince de Salm-Salm et des bénédictins de Senones. C'était cependant le véritable complément de son excursion faite sur l'instigation d'un amateur, le comte de Tressan, ancien grand maréchal des logis du roi Stanislas, qui avait engagé les académiciens de Nancy, de la part de l'Académie royale des Sciences de Paris, à coopérer à la description minéralogique de la France.

En lisant les observations de l'avocat de Nancy, que nous avons encore eu l'honneur de voir dans sa charmante villa de Remicourt près de Nancy, on pourrait supposer que l'on ne trouvait pas dans les Vosges, au siècle dernier, des amateurs de curiosités naturelles de la contrée ; ces quelques pages montreront que, déjà à cette époque, comme de nos jours, il y avait des zélés collectionneurs de tout ce qui était remarquable dans les pittoresques vallées vosgiennes.

---

# RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

A MARTIGNY-LES-GERBONVAUX ET A AUTIGNY-LA-TOUR

---

Le dimanche matin, 30 mai 1886, un cultivateur de Martigny-les-Gerbonvaux, regrettant qu'une extrémité de son champ fût restée en friche, à cause de la nature rocailleuse du sol, commençait à extraire les pierres sur ce point, lorsqu'il rencontra des os sous la pioche.

Ce fait inattendu excitant sa curiosité, il continua la fouille, et reconnut bientôt l'existence de huit squelettes couchés dans des sarcophages grossièrement entaillés dans la roche calcaire du sous-sol. Quatre de ces squelettes étaient accompagnés de riches parures en bronze, telles que bracelets, anneaux de jambes, fibules, etc. Les corps avaient les pieds tournés au levant, inhumés sous une surface de quelques mètres carrés seulement.

Ayant visité l'emplacement, je reconnus tout d'abord que les inhumations avaient eu lieu dans un vrai tumulus très régulier. Il avait 4 mètre de hauteur sur 17 de diamètre. Il s'étend sur deux champs contigus et porte le nom traditionnel de Château-Gaillard. Formé de pierraille et de terre amoncelées, il offre ce caractère très rare dans la région, qu'il avait été entouré d'un fossé de 0<sup>m</sup> 35 de profondeur sur 0<sup>m</sup> 80 de largeur taillé dans le roc, pour constituer l'enceinte sacrée. Il est situé entre Punerot et Martigny, à quarante pas du chemin venant de cette dernière commune à Vicherey, à cent cinquante pas de la voie romaine de Langres à Toul. Cette voie, parfaitement conservée dans ces environs, s'élève parfois à 4 mètres au-dessus des champs.

Après avoir fouillé tout le tumulus, je reconnus que le dixième au plus de sa surface avait contenu des inhumations. Je constatai que plusieurs fosses vides avaient été simplement préparées pour recevoir des corps. Au centre du tertre, je rencontrai un assez vaste foyer à 80 centimètres de profondeur : il avait 0<sup>m</sup> 20 d'épaisseur.

La majeure partie des objets trouvés fut acquise par un amateur très obligeant, M. Chapier, industriel à Neufchâteau, qui voulut bien me les communiquer. Le reste fut retrouvé par moi. Je suis donc en mesure de décrire complètement cette riche trouvaille.

Le tumulus intact renfermait dans quatre fosses, autant de squelettes dépourvus d'attributs et un nombre égal de corps soigneusement parés. Les ossements ayant été brisés par les fouilleurs avant mon arrivée, les constatations que je pus faire se réduisent aux suivantes : l'un des squelettes avait dû appartenir à un homme de forte taille, à en juger par un pariétal gauche que le docteur Contal a conservé. Les autres personnages paraissent avoir été deux femmes d'assez petite taille, dont j'ai retrouvé deux maxillaires très caractérisés et un enfant d'une dizaine d'années. L'une des femmes avait la cavité olécranienne des humérus percée ; signe ethnique très rare chez les races gauloises. J'ai retrouvé et déposé un de ces humérus au Musée des Vosges.

Le squelette d'homme portait un bracelet à olives très rapprochées et à tampons. Près de la tête, se trouvait un petit vase en terre noirâtre, à peine cuite, sur l'épaule gauche, une grande fibule, avec ressort à boudin et balancier en forme d'arbalète : la main gauche portait une bague en forme de serpent, décorée de dessins (Planch. II, n° 4, 4 bis, 4 ter.)

Les parures des autres corps, deux femmes et un enfant, consistaient en deux bracelets et autant d'anneaux de jambe pour chacun des personnages. En outre, il y avait quatre fibules. Parmi les bracelets de femme, il y en a deux pareils qui sont fort gracieux et d'un dessin que je n'ai jamais ren-

contré (Planche IV, fig. 2, et 2 bis). Ils sont légers, cylindriques à l'intérieur. A l'extérieur, de minces bourrelets sont formés par des faisceaux imitant la tige d'une graminée, séparés par des lanières plates. Ce sont évidemment des imitations ingénieuses en bronze de bracelets empruntés au règne végétal. J'ai pu recueillir intact un de ces précieux spécimens que j'ai déposé au Musée des Vosges. Un autre objet des plus curieux avait été trouvé. C'est un crochet de suspension en bronze recourbé en forme de tête d'oie et assez semblable à nos breloquets actuels (Pl. IV, fig. 5, et 5 bis). A côté de ces objets, il a encore été recueilli près de ces corps : une rouelle à quatre rayons (pl. IV, fig. 4), cinq anneaux. (Pl. 14) une agrafe rectangulaire à côtés concaves (Pl. XI, fig. 3 et 3 bis), des fragments d'une sorte de bandeau très mince, et enfin la chose capitale de toute la trouvaille, une petite tête à sept rayons, représentant une femme à face plutôt ronde qu'ovale. Elle forme admirablement le pendant d'une tête à cinq rayons, conservée au Musée des Vosges, et représentant le Dieu soleil. La première se dresse sur un cou qui émerge de trois feuilles de lotus ; pour l'autre buste, il y a cinq feuilles. Elles sont d'un travail si semblable qu'elles paraissent dues au même sculpteur, ou au même mouleur. Je les crois toutes deux postérieures aux sépultures précitées, qui me paraissent être contemporaines des sépultures de la Marne, sans contredit antérieures à la conquête romaine. Enfin l'ornement gravé en forme de cercles minuscules, qui se retrouve si souvent sur les bijoux mérovingiens, se voit deux fois sur le cou du buste précité, représentant la lune et de même sur plusieurs bracelets à olives de nos sculptures. J'avais observé le même ornement sur des anneaux contemporains trouvés sous des tumuli des environs de Vittel et conservés au Musée des Vosges. Il sera utile de comparer l'importante trouvaille que nous venons de décrire avec celle de Domèvre-en-Haye, un peu postérieure et qui renferme déjà un peu de fer et de verre, avec celle de Chaumousey,



qui nous montre le fer et les anneaux creux estampés, comme on peut s'en assurer au Musée des Vosges, où j'ai déposé tous ces objets, enfin avec les sépultures de Villers Saint-Etienne, dont les bijoux se voient au Musée lorrain et datent d'une époque un peu antérieure.

A trois cents pas, au nord du tumulus précité, je reconnus l'existence de deux grandes villas romaines dont l'une m'a fait voir un bassin carré de 4 mètre de profondeur formé d'une couche de béton très épaisse. Des tuyaux de plomb conduisent à ce réservoir souterrain. A deux kilomètres vers le nord, je visitai le lieu dit « Château-Madame », dont le nom m'avait alléché par son analogie avec celui du tumulus gaulois. J'espérais rencontrer une tombelle importante. Au lieu de cela, je trouvai une très grande pierre de taille ayant servi de montant à la porte d'un établissement romain, des tuiles, etc... Un autre point plus voisin de Martigny attira mon attention, c'est une tertre considérable très régulièrement formé en manière de tumulus et presque contigu à la forêt et au lieu-dit « La Friche des Morts » ; je reconnus bientôt que cette dernière dénomination n'indiquait qu'un cimetière de pestiférés et le grand tertre, l'emplacement d'un ancien four à chaux.

De là, je visitai la commune voisine, Autigny-la-Tour, où j'appris qu'un berger, assis sur un monceau de pierres, au sommet du plateau des *Echamées*, avait remué quelques-uns de ces blocs, en s'aidant de sa houlette, et rencontré des ossements à une faible profondeur. Je me fis indiquer l'emplacement de ce tas de pierres, au lieu-dit « Casse-Tête », et je fus étonné d'y reconnaître d'abord un vrai tumulus environné de plus de cinquante autres monticules semblables, parmi lesquels il y en avait de plus de deux mètres de hauteur. Des lignes de pierres que je parcourus ensuite me parurent diviser le sommet de la montagne en compartiments. A ces divers signes, je reconnus une grande nécropole gauloise. Je remarquai que la plupart de ces tumulus étaient

formés de pierres de moyenne grosseur amoncelées et soutenant de distance en distance d'autres dalles posées sur champ et placées avec grand soin. Je fouillai douze de ces tumulus et je rencontrai dans chacun de grossiers sarcophages de laves exécutés avec précaution, mais en partie effondrés. Au fond de ces sarcophages une terre noire, onctueuse, contrastant singulièrement avec le maigre sol blanc de la montagne, était mêlée d'une poudre jaunâtre, seul reste de squelettes humains qui avaient dû être consumés par le temps.

L'un de ces tumulus renfermait dans un des sarcophages une tête de hache percée, en pierre très dure (pl. V, fig. 2) et quelques silex taillés (pl. V, fig. 6) ; un autre de ces tertres avait conservé d'un cheval de très petite taille, analogue à celui des Celtes, quelques dents seulement (Pl. V, fig. 5).

Enfin, l'un d'eux, où je trouvai encore trois squelettes fort décomposés, m'a livré quelques débris de poterie noire provenant d'un vase déjà brisé récemment, un petit grattoir en silex, un bracelet de fer (pl. V, fig. 4), deux bracelets de bronze (pl. V, fig. 3, et 3 bis) et deux anneaux de jambe de même métal (pl. V, fig. 4, et 4 bis). Les trois premiers objets de métal provenaient d'un enfant, les deux derniers d'une femme âgée. Ces anneaux, fermés, forment un cylindre arrondi sur lui-même et légèrement aplati à l'intérieur. Le même tumulus avait déjà livré, au berger précité, deux bracelets et deux anneaux de jambe en bronze semblables aux précédents et recueillis dans une fosse pratiquée bout à bout avec l'une de celles que j'ai fouillées. Toutes les fosses de ce tumulus, comme du Château-Gaillard, avaient leur fond au niveau du sol environnant. Les sépultures d'Autigny, si elles sont toutes contemporaines, devaient appartenir à la partie de l'époque gauloise où le fer était encore peu commun et employé de préférence comme bijou. Il en est de même, sans doute, au moins pour une partie, d'un centaine de tombelles toutes semblables aux dernières et qui s'élèvent sur un plateau voisin, la côte Juan, tant dans le soi-disant camp

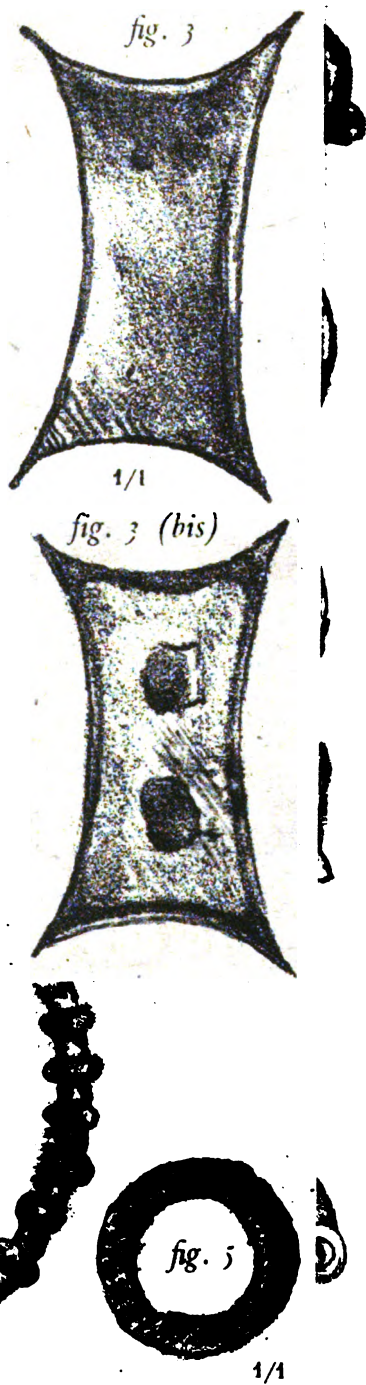
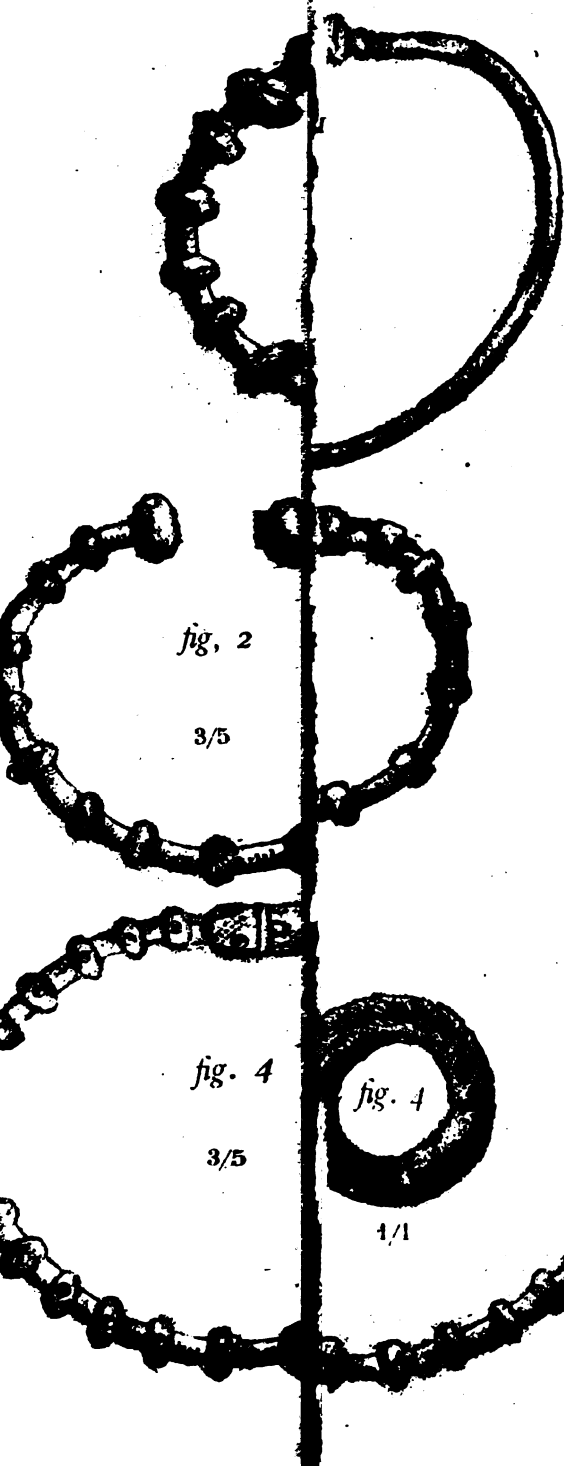
romain de Julien l'Apostat, que sur le versant de la montagne.

Trois ou quatre abris sous roche d'une certaine importance, tout voisins, pourraient bien receler des restes des peuplades habitant les cavernes et dont les Nécropoles précitées conservaient les successeurs.

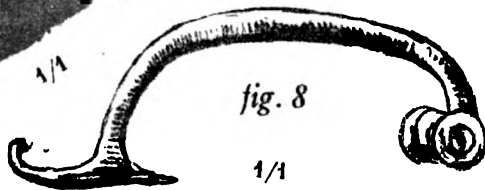
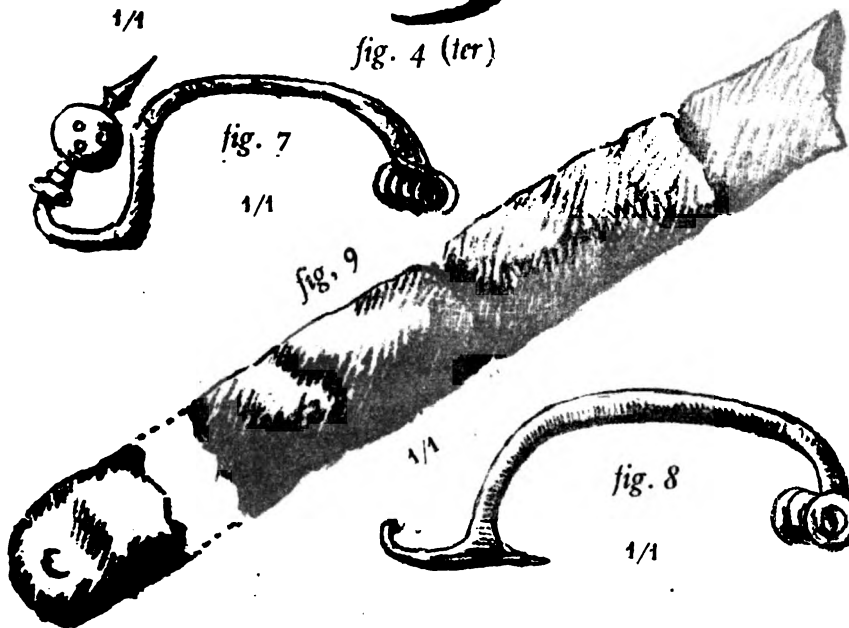
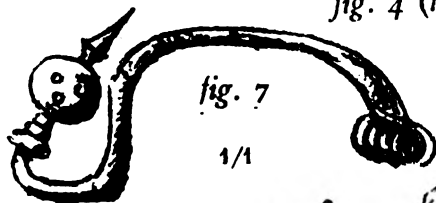
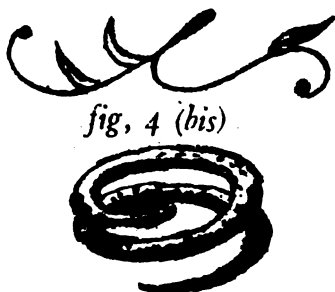
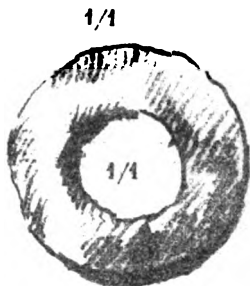
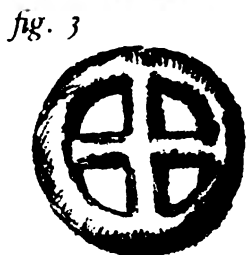
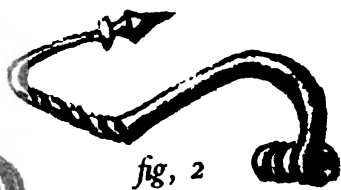
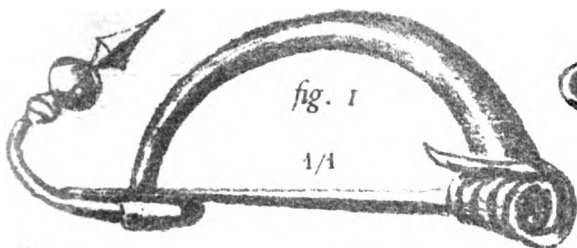
Epinal, le 15 juin 1887.

**F. VOULOT.**











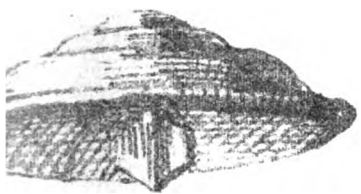
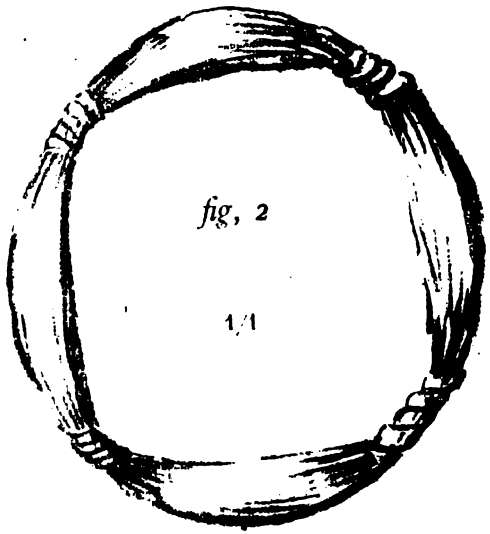
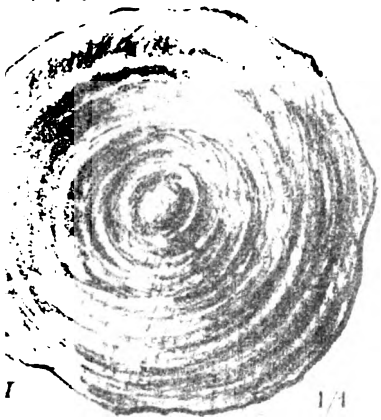


fig. 3

1/4



(bis)

fig. 4

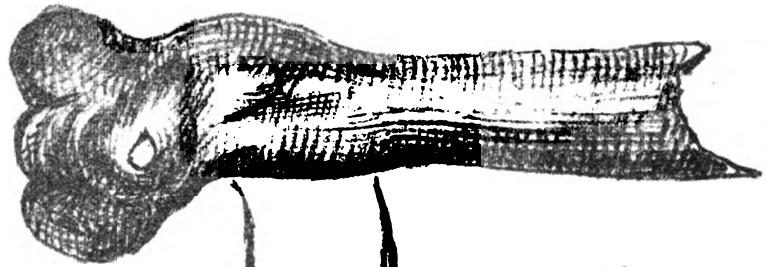


fig. 5

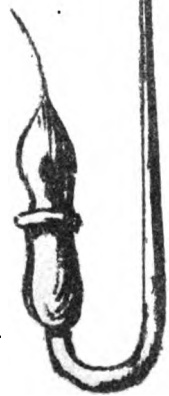


fig. 5 (bis)

1/4



fig. 6



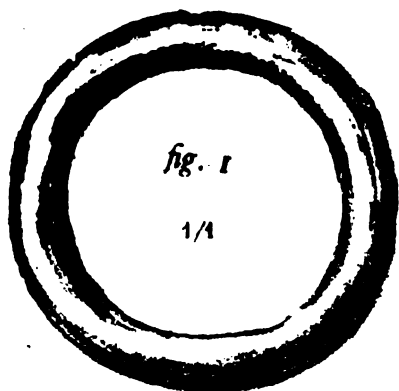
1/4



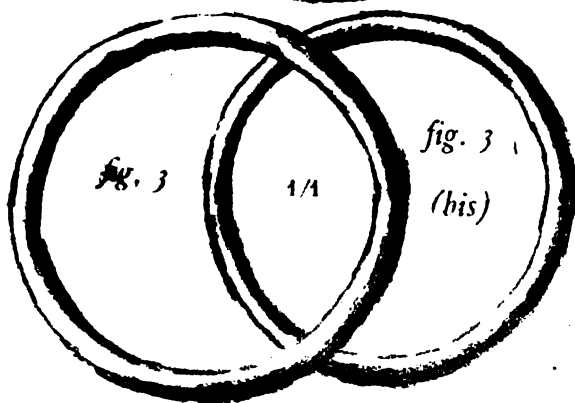
fig. 6 (bis)



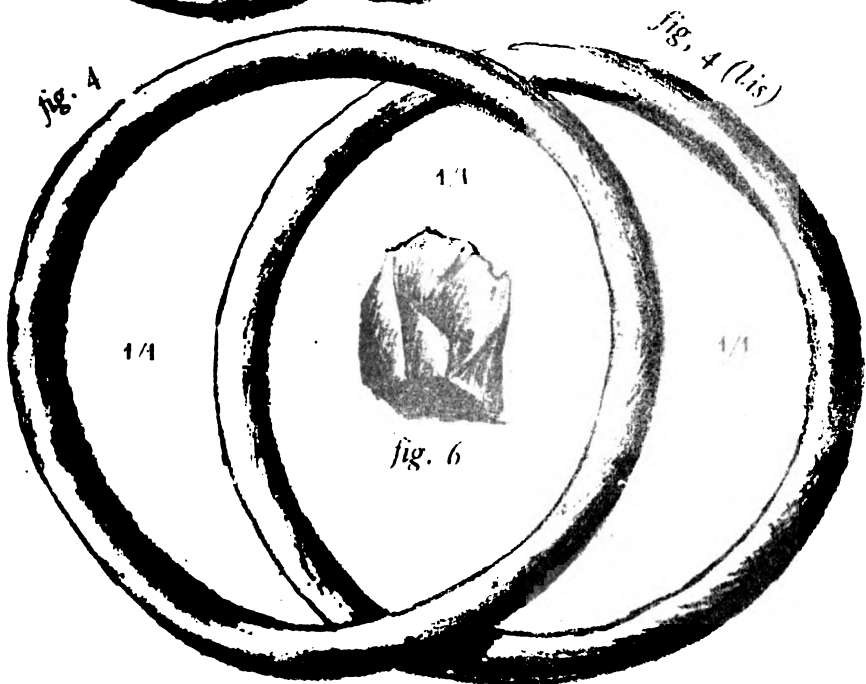
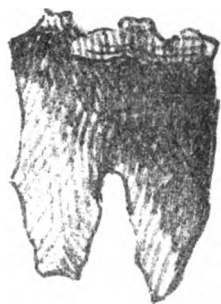




*fig. 2*



*fig. 5*





# **RAPPORT OFFICIEL ANNUEL**

## **DU CONSERVATEUR DU MUSÉE**

### **Au Préfet des Vosges**

---

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous adresser un résumé succinct des changements et améliorations qui ont eu lieu au Musée départemental depuis une année. Je commence par mettre sous vos yeux la liste des principaux dons que nous avons reçus.

#### **1. — Ethnographie, anthropologie et histoire naturelle**

Pyroque monoxyle des nègres du Gabon, avec ses pagaies : don de M. Colin, marbrier à Epinal.

Humérus (fragment) à cavité olécrânienne percée, tiré d'un tumulus gaulois de Martigny-les-Gerbonvaux : don de M. Voulot.

#### **2. — Beaux-Arts.**

Deux mantes, (feuille vivante) de Java : don de M. Kampmann, industriel ; une mante d'une autre espèce : don de M. Blanc, compositeur typographe à Epinal.

Série de gravures minuscules d'Israël Sylvestre, d'après Callot, réunies en un cadre : don de M. de Beauffremont, duc d'Atrisco, par l'entremise de M. Chapellier.

#### **3 — Sigillographie et numismatique.**

Cachet de famille seigneuriale du XIV<sup>e</sup> siècle : don de M. Vautrin, bijoutier à Thaon.

Florin d'or de Jean de Maxon, archevêque de Mayence ; trois monnaies d'argent de Charles IV de Lorraine, et une de Marie d'Anjou : don de M<sup>me</sup> veuve Laurent, à Aire-sur-l'Adour.

#### 4. — Archéologie

Trusatile en arkose, trouvée près du tumulus récemment fouillé au bois de Trusey : don de M. Simon, entrepreneur à Golbey.

Trusatile en arkose, trouvée à Gorhey : don de M. Couzot, conducteur des Ponts-et-Chaussées, à Epinal.

Deux bracelets de bronze, un de fer, deux anneaux de bronze pour jambe, et maxillaire inférieur de la femme qui les portait. (*Fouilles Voulot dans les tumulus d'Autigny-la-Tour*) : don de la Société d'Emulation des Vosges. Tête de hache percée en pierre, etc., même provenance.

Fragment d'inscription romaine votive paraissant dédiée à Faustine (la mère ou la fille) provenant de Soulosse : don de M. Guinot, notaire à Maxey-sur-Meuse.

Rognon de calcaire percé de deux ouvertures et paraissant travaillé par l'homme préhistorique quaternaire. Ce spécimen a été trouvé à 3 mètres 10 de profondeur, au sommet d'une colline à Golbey : don de M. Aubertini, monœuvre.

Moulage peint, exécuté par M. Voulot, d'un petit buste de bronze, radié de sept rayons et paraissant représenter la déesse Lune. L'original a été trouvé dans un tumulus à Martigny-les-Gerbonvaux : don de M. Chapier.

Deux petits bracelets de bronze ouverts et une grande épingle de bronze à tête ouvragé, trouvés sous un tumulus voisin du dernier, fouillé par M. Voulot au bois de Trusey : don de M. Félix Voulot.

Moulage d'une face d'un groupe équestre à ophiopode, du Musée de Saint-Germain : don de M. F. Voulot.

Cette année, M. le Préfet, nous n'avons reçu aucun don de l'Etat, sculpture ou peinture. La lenteur excessive des restaurations de nos tableaux anciens confiés à M. Malgras sur l'exercice 1885, ne nous a pas permis de nous adresser à lui pour les travaux à exécuter en 1886. De plus, cette lenteur nous a fait perdre le bénéfice du crédit voté pour 1886. D'accord avec toute la Commission du Musée, je crois devoir vous prier, M. le Préfet, de vouloir bien demander au Conseil

général le report de la somme de 400 fr. dont il se compose. Nous avons en effet parmi nos meilleurs tableaux des réparations nécessaires et même urgentes à exécuter. Le crédit de 4887 étant disponible, nous avons pris le parti de nous adresser à un autre restaurateur de tableaux, M. P. Kiewert de Paris, sur lequel nous avons les meilleurs renseignements. Nous lui avons confié deux des toiles les plus détériorées de nos galeries, et nous avons l'espoir de les faire voir remises en bon état au Conseil général, lors de sa prochaine réunion. J'avais mentionné dans mon rapport de l'an dernier un buste magistral sculpté en pierre blanche et représentant le « Père Eternel », que je venais de découvrir et d'obtenir pour le Musée. Je le considérai comme étant de la manière de Sigisbert Adam le fils. Une étude attentive des œuvres de ce grand artiste me permet aujourd'hui de lui attribuer celle-ci d'une manière presque certaine. Je puis ajouter qu'elle a été l'objet des appréciations les plus avantageuses de la part de nos premiers critiques d'art. L'an dernier, j'exprimai le vif regret qu'aucun voyage de recherche n'étant possible au Conservateur du Musée, faute d'un crédit spécial, les nombreux objets qu'on pourrait ainsi acquérir à notre établissement reviennent souvent à des amateurs ou à d'autres musées. La perte que je signalais d'une importante trouvaille gauloise, a été suivie cette année-ci d'une perte bien plus grande encore pour notre département, auquel se rapportait un objet unique de l'époque romaine trouvé à Grand.

J'avais découvert à Serécourt un cimetière mérovingien, et indiqué au possesseur du terrain la manière de le fouiller avec fruit. Le riche mobilier funéraire d'un chef mérovingien ayant été offert au Musée pour une somme insignifiante, j'ai vivement regretté que ma proposition à cet égard n'ait pas été accueillie. Toutefois, j'ai pu obtenir ailleurs à vil prix, deux bracelets gaulois dont l'un, très gracieux, est d'un modèle unique jusqu'à ce jour. J'en publie les dessins dans les *Annales* de la Société d'Emulation qui donne ma

notice sur les récentes découvertes de l'époque gauloise faites à Martigny-les-Gerbonvaux et à Autigny-la-Tour. Il est fort regrettable que des motifs particuliers aient dû me décider à ne faire aucune absence depuis plusieurs mois. Cette situation m'a obligé à ajourner des fouilles et des acquisitions que la Société d'Emulation d'une part, de l'autre la Commission du Musée m'avaient autorisé à faire.

Enfin, les travaux de culture ont fait exhumer à Escles un couronnement de cippe gallo-romain du plus haut intérêt. Il porte une dédicace à un Mars oriental. La tête barbue du dieu y figure sous une arcade géminée, et deux dauphins sculptés avec goût servent d'amortissement quadrangulaire à un fronton. Le zèle si connu de notre honorable député, M. Ed. Bresson, pour nos antiquités vosgiennes a décidé le propriétaire du monument à le conserver et à transporter le volumineux spécimen lapidaire à Monthureux-sur-Saône où j'ai pu l'étudier.

J'ai proposé à la Commission la restauration du grand chapiteau corinthien brisé en 85 morceaux, lorsqu'on le sortait de la salle de dessin. Je demandai et obtins aussi l'installation sur un fût, de ce chapiteau et du chapiteau ionique sorti de la même salle. La restauration précitée a donné les meilleurs résultats.

La galerie de sculpture doit être prochainement débarrassée des quatre vitrines d'antiquités et de deux meubles anciens qui l'encombrent et empêchent toute circulation. Pour atteindre ce but, il n'y a qu'à les transférer dans la partie du bâtiment occidentale du Musée restée disponible entre la salle Lagarde, récemment préparée, et le logement du concierge. La nouvelle galerie a besoin de quelques travaux de restauration indispensables. J'espère que le Conseil général voudra bien voter d'urgence le petit crédit extraordinaire nécessaire à ces travaux.

La salle de sculpture a été organisée de manière à recevoir dans une moitié les moulages originaux de l'antiquité grecque

et romaine, dans l'autre moitié les œuvres modernes. Pour espacer les spécimens de sculpture, un certain nombre de bustes ont été élevés sur des consoles et une ligne de centre a été établie, permettant de circuler librement autour de diverses statues, tandis que les autres peuvent se voir plus commodément de plusieurs points de vue : enfin des titres en grands caractères permettent au public de se rendre compte immédiatement de ce qu'il visite.

La dépense occasionnée par tous les travaux de remaniement et d'appropriation, exécutés en 1886, avait paru un instant dépasser les crédits de l'année. J'avais prévu et il a été constaté que c'était une erreur, une partie de la dépense ayant dû être prise sur les crédits afférents à l'ouverture d'une nouvelle salle.

Toutefois, il a fallu comme les années précédentes, tout en restant dans les strictes limites du crédit total appliqué à notre établissement, prendre sur certains crédits partiels, pour suppléer à l'insuffisance d'autres crédits partiels tels que celui de l'entretien des collections. Pour éviter cet inconvénient à l'avenir, il serait absolument nécessaire d'augmenter, avec application de la mesure, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1888, le crédit de l'entretien des collections de 300 fr. Sur cette somme, 200 fr. seraient pris sur le crédit du chauffage et de l'éclairage, et 100 fr. sur l'accroissement des collections.

Telles sont, M. le Préfet, les principales additions et améliorations dont le Musée a été l'objet depuis une année.

Epinal, le 30 juillet 1887.

*Le Conservateur,*

**F. VOULOT.**



# LISTE DES MEMBRES

DE

## LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU

### DÉPARTEMENT DES VOSGES <sup>(1)</sup>

---

#### BUREAU

**PRÉSIDENT D'HONNEUR**, *M. le Préfet des Vosges.*

**PRÉSIDENT**, *M. Lebrunt* (I. ☉) professeur en retraite.

**VICE-PRÉSIDENTS** { *M. Gley* (G.), (I. ☉), professeur en retraite.  
*M. Le Moigne* (O. ✱, A. ☉), directeur des  
 postes et télégraphes.

**SECRÉTAIRE PERPÉTUEL**, *M. Haillant*, avoué, docteur en droit.

**SECRÉTAIRE ADJOINT**, *M. Châtel* (A. ☉), industriel.

**TRÉSORIER**, *M. Mangin*, directeur des contributions indirectes.

**BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE**, *M. Gley* (Emile), ancien imprimeur.

**BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE ADJOINT**, *M. Chevreux* (A. ☉), archi-  
 viste du département.

#### COMMISSIONS ANNUELLES

##### 1<sup>re</sup> COMMISSION D'AGRICULTURE

**MM.** *Burel*, président, *Huot*, vice-président, *Ména*, secrétaire,  
*Gazin*, *Guyot*, *Lapicque*, *Le Comte*. Membres adjoints : **MM.**  
*Claudot*, *Figarol*.

(1) La Société d'Emulation du département des Vosges, fondée à Epinal le 8 janvier 1823, a été reconnue comme établissement d'utilité publique par ordonnance royale du 20 octobre 1829.

## 2<sup>e</sup> COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

MM. *Chevreaux* président, *Gazin*, secrétaire, *Ganier*, *Gley* (Gérard), *Mangin*, *Ohmer*, *Voulot*. Membres adjoints, MM. *Ballande*, *Figarol*.

## 3<sup>e</sup> COMMISSION LITTÉRAIRE

MM. *Ohmer*, président, *Gley* (Emile), secrétaire, *Baradex*, *Châtel*, *Claudot*, *Gley* (Gérard), *Le Moynes*.

## 4<sup>e</sup> COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

MM. *Le Moynes*, président, *Châtel*, secrétaire, *Burel*, *Huot*, *Kampmann*, *Ména*, *Retournard*. Membre adjoint : M. *Thomas*.

## 5<sup>e</sup> COMMISSION DES BEAUX-ARTS

MM. *Ganier*, président, *Chevreaux*, secrétaire, *Ballande*, *Clasquin*, *Kampmann*, *Pellerin*, *Tourey*. Membre adjoint : M. *Châtel*.

## 6<sup>e</sup> COMMISSION D'ADMISSION

M. *Mottet*, président, *Retournard*, secrétaire, *Garnier*, *Gazin*, *Gley* (Gérard), *Gley* (Emile), *Guyot*. Membre adjoint : M. *Mangin*.

M. le Président de la Société et M. le Secrétaire perpétuel sont de droit membres de toutes les commissions.

## MEMBRES TITULAIRES

*résidant à Epinal*

MM. les Sociétaires sont instamment priés d'indiquer à M. le Secrétaire perpétuel les changements de domicile, et toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.

MM.

*Ballande*, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, professeur de dessin, 8, rue Claude Gellée (1884). (1)


(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année de l'admission.


**Baradex**, docteur en droit, substitut, 4, rue Lormont (1885).

**Berher**, docteur en médecine, botaniste, 40, rue des Forts (1870).


**Brenier** (M. l'abbé), curé de la paroisse (1874).


**Burel**, conservateur des forêts, chevalier du mérite agricole, 6, rue Claude Gelée (1885).


**Châtel** (A. ) , industriel, président de l'Association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et d'Epinal, juge suppléant au tribunal de commerce, 39, avenue des Templiers (1877).


**Chevreux** (A. ) , ancien élève de l'Ecole des Chartes, archiviste du département, rue des Forts (1880).

**Collet**, ancien professeur d'histoire, imprimeur, 43, rue du Boudiou (1874).

**Douliot** (I. ) , licencié ès-sciences, principal du collège et directeur de l'école industrielle (1884).


**Ganier** (A. ) , docteur en droit, juge d'instruction, 4, rue de l'Ecole normale (1880).

**Garnier** (I. ) , conducteur des ponts et chaussées, chef des bureaux de l'ingénieur en chef, 40, rue Jeanne d'Arc (1878).

**Gazin** (Edgard) (A. ) , docteur en droit, avocat, secrétaire de la Société de géographie de l'Est (section vosgienne), 22, rue d'Ambrail (1885).

**Gebhart**, pharmacien, secrétaire du Conseil central d'hygiène et de salubrité du département des Vosges, 38, rue Léopold-Bourg (1874).

**Gley** (Emile), ancien imprimeur, 49, place de la Bourse (1874).

**Gley** (Gérard) (I. ) , professeur en retraite, 5, rue de la Calandre (1853).

**Grisouard**, commis principal des postes et télégraphes, 35, rue des Petites Boucheries (1882).

**Guyot**, directeur des contributions directes, 3, rue Gilbert (1883).

**Haillant**, avoué, docteur en droit, lauréat de l'Institut, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, 17, rue du Quartier (1875).

**Huot** (\*), ancien maire de la ville, 33, avenue des Templiers (1882).

- Kampmann* (\*), industriel, juge au tribunal de commerce (1885).  
*Kiener* (Roger), fils, industriel, 20, rue de la Préfecture (1879).  
*Lapicque*, vétérinaire, 5, rue de la Bourse (1861).  
*Lebrunt* (I. ☉), professeur en retraite, adjoint au maire de la ville, 43, rue de la Préfecture, (1856).  
*Le Comte* (I. ☉) bibliothécaire de la ville, 8, rue de Crotteux (1883).  
*Le Moyne* (O. \*, A. ☉), directeur des postes et télégraphes 44, rue de la Préfecture (1864).  
*Mallarmé* (\*), avocat, ancien juge suppléant, 40, rue de l'Ecole Normale (1875).  
*Mangin*, directeur des contributions indirectes, 24, rue de la Préfecture (1883).  
*Maud'houx* (A. ☉), avocat, docteur en droit, chevalier du Mérite agricole, président du Comice agricole d'Epinal, 16, rue des Forts (1854).  
*Ména*, inspecteur des forêts, 34, rue de la Préfecture (1884).  
*Merklen*, docteur en droit, notaire, 6, rue Thiers (1880).  
*Merlin* (I. ☉), commis principal de l'inspection académique, 44, place des Vosges (1862).  
*Mottet* (\*), ancien directeur des postes de la Seine, 45, rue de l'Hôtel-de-Ville (1879).  
*Ohmer* (\*, I. ☉), proviseur honoraire du lycée Charlemagne, maire de la ville, 47, rue Thiers (1882).  
*Retournard*, inspecteur des contributions directes, 1, rue Gilbert (1884).  
*Tourey* (A. ☉), professeur et compositeur de musique, 3, rue d'Ambrail (1882).  
*Voulot* (A. ☉), conservateur du Musée départemental, associé correspondant de la Société des antiquaires de France, correspondant du Ministère de l'Instruction publique (1876).

## MEMBRES LIBRES

*résidant à Epinal*

MM.

**Ancl** (A.  $\Phi$ ), docteur en médecine, 6, rue du Chapitre (1877).

**Ballon**, pharmacien, 9, rue de la Paix (1887).

**Barbier** (Charles), receveur de l'enregistrement, 3, rue de la Calandre (1884).

**Bour**, juge suppléant, 32, rue Rualménil (1887).

**Bourgeois** (Alfred), élève de l'École des Chartes, 9 rue de la Calandre (1887).

**de Cardo**, numismate, directeur des douanes, 46, rue de la Préfecture (1886).

**Clasquin**, architecte départemental, 3, rue Gilbert (1886).

**Claudot**, garde général des forêts, 36, rue Rualménil (1886).

**Dalsace**, inspecteur des forêts, 5, rue de l'École Normale (1882).

**Denys** (\*), ingénieur en chef des ponts et chaussées, chemin des Corvées (1887).

**Doley** (Henry), fils, avocat, 2, quai de Juillet (1886).

**Gazin**, (Auguste), inspecteur adjoint des forêts, 7, rue du Pont (1887).

**Geistodt** (Daniel), ancien élève de l'École polytechnique, industriel, avenue des Templiers (1887).

**Gentil** (Elie), préfet des Vosges (1887).

**Goguel**, pasteur, 31, cours Gambetta (1882).

**De Golbéry** (Gaston), avocat, ancien juge suppléant, 35, rue Thiers (1887).

**Kiener** (Christian), (\*, A.  $\Phi$ ), sénateur des Vosges, industriel, 20, rue de la Préfecture (1878).

**Louis** (Léon) (A.  $\Phi$ ), chef de division à la préfecture des Vosges, 14, rue Thiers (1886).

**Noël** (I.  $\Phi$ ), inspecteur de l'enseignement primaire, 23, rue d'Arches (1883).

**Pellerin** (A.  $\Phi$ ), imprimeur imagiste, 44, rue Léopold-Bourg (1877).

**Sonrel**, fils, propriétaire, rue de Crotteux (1887).

**Stein**, licencié en droit, notaire, 7, rue de la Préfecture (1882).

**Teutsch**, trésorier-payeur général des Vosges, ancien député, 24, rue d'Ambrail (1885).

**Thierry**, propriétaire à Bellevue (Epinal) (1879).

**Thomas** (\*), sous-ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, 5, rue Claude-Gelée (1886).

**Thouvenin** (\*, I. ☉), inspecteur d'Académie, 5, cours Gambetta, (1885).

### MEMBRES ASSOCIÉS

#### *dans le département des Vosges*

Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.

#### MM.

**Arnould**, industriel, capitaine au 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale, à Saint-Maurice-sur-Moselle. (1877).

**Bailly** (\*), docteur en médecine, membre du conseil général, maire de Bains, (1882).

**Boucher** (Henry), licencié en droit, industriel, membre du Conseil général, à Kichonpré, commune de Gérardmer (1875).

**Bouloumié** (A. ☉), licencié en droit, maire de Vittel (1883).

**De Boureulle** (O. ☼), colonel d'artillerie en retraite, à Docelles (1877)

**Bourguignon**, propriétaire et agriculteur, chevalier du Mérite agricole, à Vrécourt (1864).

**Bresson** (A. ☉), député des Vosges, à Monthureux-sur-Saône, ou Hôtel du Louvre, 166, rue de Rivoli, Paris (1882).

**Buffet** (Louis) (\*), sénateur, ancien ministre, à Ravenel (Mirecourt), ou 2, rue Saint-Pétersbourg, à Paris (1850).

**Chapelier** (l'abbé), curé à Jeanménil (Rambervillers) (1886).

**Chevreuse** (A. ☉), docteur en médecine à Charmes (1843).

**Colin**, agriculteur à Ménil-sous-Harol, par Ville-sur-Ilion (1875).

**Conrard**, licencié en droit, à Damas-devant-Dompaire (1878).

**Cosserat**, docteur en médecine à Padoux, par Rambervillers (1880).

**Daviller**, docteur en médecine à Plombières (1883).

**Déchambenoît**, directeur des usines de la Pipée, à Fontenoy-le-Château (1876).

**Defrance**, agriculteur à Langley, par Charmes (1868).

**Dubois** (Jules), conseiller d'arrondissement, propriétaire à Martigny-les-Bains (1876).



**Ducrot** (Gustave), rentier, délégué cantonal à Bulgnéville. (1886).

**Edme** (Louis), à Rouceux, par Neufchâteau (1873).

**Favre** (Auguste), dit *Balthazard*, chevalier du Mérite agricole, agriculteur à Neufchâteau (1879).

**Ferry** (Léopold), agriculteur à Corcieux (1887).

**Figarol** (A. ) , agrégé de l'Université, ancien professeur, industriel à Aydoilles, par Girecourt (1882).

**Forel**, père (, A. ) , ancien président du Comice agricole de Remiremont, à Rupt (1877).

**Forel** (Paul), industriel à Rupt (1877).

**Fournier** (A. ) , docteur en médecine à Rambervillers (1875).


**Gautier**, ancien capitaine du génie, industriel à Monthureux-sur-Saône (1878).

**George**, () , agriculteur à Mirecourt (1864).

**Guinot**, ancien curé de Contrexéville (1864).

**Hénin** (le prince d'), au château de Bourlémont (Neufchâteau) (1876).

**Henry** (Auguste), homme de lettres, membre du Comice agricole, à Neufchâteau (1885).

**Humbel** () , ancien capitaine adjudant major aux chasseurs à pied, industriel à Eloyes (1881)

**Krantz** (Léon), industriel, maire de Docelles (1866).

**Krantz** (Lucien), industriel, à Docelles (1880).

**Leblanc**, directeur de la Ferme-Ecole du Beaufroy, près Mirecourt (1879).

**Le Beuf**, professeur départemental d'agriculture, à Mirecourt (1862).

**Leclerc** (Lucien) (O. ☿), médecin-major en retraite à Ville-sur-Ilion, associé correspondant de la Société des antiquaires de France (1864).

**Lederlin** (I. ♀), directeur des établissements industriels de Thaon (1867).

**Legras**, docteur en médecine à Dompaire (1878).

**Liégeois**, docteur en médecine à Bainville-aux-Saules, par Dompaire (1882).

**Liétard** ( ), médecin-inspecteur des eaux de Plombières (1862).

**Louis** (A. ♀), principal du collège de Bruyères (1858).

**Lung** (Albert), industriel, membre du Conseil général, à Moussey. (1876).

**Martin** (Camille), compositeur et professeur de musique, membre de la Société des auteurs, éditeurs et compositeurs de musique, organiste à Charmes (1887).

**Mazure**, industriel à Arches (1879).

**Méline**, botaniste, instituteur à Thiéfosse, par Vagney (1883).

**Michaux**, architecte à Sartres, par Neufchâteau (1846).

**Moitessier**, ancien négociant, ancien juge au tribunal de commerce, à Mirecourt (1870).

**Morlot**, agriculteur, conseiller d'arrondissement, *vice*-président du Comice agricole de Neufchâteau, à La Neuveville-sous-Châtenois, par Châtenois (1879).

**Mougent** (Antoine) (☿, A. ♀) docteur en médecine, ancien secrétaire de la Société mycologique de France, à Bruyères (1839).

**Mougeot** (Henri) fils, ingénieur civil, industriel à Laval, par Bruyères (1881).

**Perdrix**, agriculteur, chevalier du Mérite agricole, président du Comice de Neufchâteau, à Bazoilles (1863).

**Pernet** (Léon), (☿, A. ♀) négociant, membre du Conseil général, ancien maire de Rambervillers (1876).

**Perrin** (Sulpice), botaniste, agriculteur, à Crémanvillers, près Vagney (1864).


**Petit** (☿, I. ♀), ancien principal du collège, à Neufchâteau (1856).

**Petit**, (Louis), agriculteur à Darney (1886).



*De Pruines* (Victor) (\*), maître de forges à Sé mouze, par Xertigny (1842).

*Raoult*, docteur en médecine à Raon-l'Étape (1882).

*Renault* (A. ) , pépiniériste à Bulgnéville, conseiller d'arrondissement, chevalier du Mérite agricole (1859).

*Resal*, père (  ), ancien député, avocat à Dompaire (1836).

*Resal*, fils, docteur en médecine, membre du Conseil général, maire de Dompaire (1862).

*Richard* (Alfred), licencié en droit, notaire à Remiremont (1882).

*Sauvage*, inspecteur des forêts à Remiremont (1884).


*Trompette-Flageollet*, membre du Comice agricole, maître d'hôtel, à Châtel (1879).

## MEMBRES CORRESPONDANTS


### *résidant hors du département des Vosges (1)*


Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.


### MM.

*Adam* (Lucien), (\*) président de chambre à la Cour d'appel de Rennes (Ille-et-Vilaine) (1862).

*Amaral B. de Toro* (Don José do), membre de l'association royale des architectes et archéologues portugais, à Vizeu-Alfagache, (Portugal) (1881).

*D'Arbois de Jubainville* (A. ) , conservateur des forêts, chevalier du Mérite agricole, à Niort, (Deux-Sèvres) (1881).

\**Aubry* (Félix) (O. ) , propriétaire, faubourg Poissonnière, 35, à Paris (1838).

*Barbier* (A. ) , secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, rue de la Prairie, 1 bis, à Nancy (1879).

(1) Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres abonnés aux *Annales* de la Société.

\**Barbier de Montaut*, prélat de la maison de sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers (1875).

*Bataillard*, agronome, à Champagny, par Audeux (Doubs) (1864).

*Baudrillart* (R), ancien conservateur des forêts, à Dreux (Eure-et-Loire) (1854).

*Baudrillart* (R), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), rue de l'Odéon, 40, à Paris (1855).

\**De Bauffremont-Courtenay* (le prince Eugène), duc d'Atrisco, au château de Brienne (Aube) (1871).

\**De Bauffremont-Courtenay* (le prince Gontran), au château de Brienne (Aube) (1874).

*Bécus*, ancien notaire, agronome, 28, rue Saint-Nicolas, à Nancy (1878).

*Benoit* (Arthur), archéologue à Berthelming (Lorraine) (1870).

*Benoit* (Charles), (\*) doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy 1860).

*Bertherand*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny (Jura) (1862).

*Boegner* (O. R, I. R), docteur en droit, ancien préfet des Vosges, préfet du Loiret, à Orléans (1878).

*De Blignières* (O. R), ancien préfet des Vosges, au Ministère des affaires étrangères, à Paris (1874).

*Bonnardot* (I. R), sous-inspecteur du service historique à la Préfecture de la Seine (Hôtel-de-Ville), 46, rue de la Santé, Paris (1875).


*Boucher de Molandon* (R, I. R), homme de lettres, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Orléans, rue Pothier (1883).

*Boudard* (I. R), inspecteur de l'enseignement primaire, 23, rue Stanislas, à Nancy (1875).

\**Boudier* (A. R), correspondant de l'Académie de médecine de France, président de la Société mycologique de France, à Montmorency (Seine-et-Oise) (1884).

*Bourgeois*, ancien professeur à l'école professionnelle de Mulhouse, en retraite, à Besançon (1862).

*Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée de Montauban (Tarn-et-Garonne) 1864.

\**Bouvier* (Félix), (O. ) chef de bureau au ministère des Finances, rue Miromesnil, 78, à Paris (1883).

*Braconnier* (J.), ingénieur des mines, rue de la Monnaie, 5, à Nancy (1879).

\**De Braux*, historiographe à Boucq, par Foug (Meurthe-et-Moselle) (1880).

\**Bretagne* (F.), contrôleur principal des contributions directes à Nancy, 44, rue de la Ravinelle (1880).


\**Burger*, inspecteur-adjoint des forêts en retraite, chevalier du Mérite agricole, à Meaux (Seine-et-Marne) (1881).

*Burtaire*, professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc (1875).

*Cahen* ( ), ingénieur en chef des ponts et chaussées à Charleville (Ardennes) (1876).

*Caillat*, docteur en médecine à Aix (1862).


*Campaux* (J.), professeur de littérature à la Faculté des lettres de Nancy, faubourg St-Georges, 45 bis (1863).

\**Chapellier* (I. ) , instituteur public en retraite, quai de Choiseul, 12 bis, à Nancy (1850).


*Chervin*, aîné, directeur-fondateur de l'institution des bègues, avenue d'Eylau, 90, à Paris (1869).

*De Clinchamps*, ( ), inspecteur des enfants assistés, rue Baudimont, 61, Arras (1867.)

*Cournault* (Ch.), (J.), conservateur du Musée lorrain, rue de la Rivière, 46, à Malzéville, par Nancy (1849).

\**Daguin*, (A. ) , délégué cantonal, homme de lettres, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, 440, rue de la Pompe, à Paris (1880).

*Darcy* ( ), ancien préfet des Vosges, à Dijon (1873).

*Daubrée* (G.O. ) , membre de l'Institut (Académie des sciences) directeur de l'Ecole des mines, boulevard Saint-Michel, 62, à Paris (1858).

- \**Dauzat* (A. ☉), inspecteur d'Académie à Auxerre (Yonne) (1883).
- Debidour* (\*, A. ☉), doyen de la Faculté des lettres de Nancy, président de la Société de géographie de l'Est, 5, rue de Lorraine, à Nancy (1879).
- Delétang* (☉), ingénieur des chemins de fer de l'Est à Charleville (1856).
- \**Delorme* (Paul), naturaliste, au château de Rochevilliers, près Chaumont (Haute-Marne) (1884).
- \**Denis*, Charles, ancien sergent au 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, élève stagiaire à l'École d'administration à Vincennes (1884).
- Desbœufs* (\*), statuaire, rue N.-D. de Lorette, 47, à Paris (1847).
- D'Estocquois* (\*), professeur honoraire de mathématiques appliquées à la Faculté des sciences de Dijon (1846).
- Didier-Laurent*, (l'abbé), directeur de l'école Saint-Joseph, à Reims (Marne) (1886).
- Dietz*, pasteur à Rothau, par Schirmeck, (Alsace-Lorraine) (1880).
- Dompmartin*, docteur en médecine à Dijon (1843).
- Druhen*, aîné (I. ☉), professeur à l'École de médecine, Grande Rue, 74, à Besançon (1854).
- Duhamel* (A. ☉), archiviste du département de Vaucluse, à Avignon (1865).
- Duroselle*, ancien professeur d'agriculture du département des Vosges, Grande-Rue, 77, à Malzéville, par Nancy (1879).
- Faudel*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'histoire naturelle à Colmar (1875).
- Finot*, avocat, archiviste du Nord, 1, rue du Pont-Neuf, à Lille. (1879).
- \**Flèche*, professeur d'histoire naturelle à l'École forestière, ancien président et membre titulaire de l'Académie de Stanislas, 9, rue St-Dizier, à Nancy (1884).
- Florentin*, receveur des établissements de bienfaisance, à Bar-le-Duc (1874).
- \**Forquignon* (L.), docteur ès sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences, ancien archiviste de la Société mycologique de France, 9, route de Saint-Seine, à Dijon (1884).

*Français* (O. ✱), peintre paysagiste boulevard Montparnasse, 37, à Paris (1870).

\**Gabé* (O. ✱), directeur général des forêts, chevalier du Mérite agricole, 8, rue de Provence, à Versailles (1878).

*Gaspard*, directeur du Crédit de France, rue des Loups, 12, à Nancy (1872).

*Gasquin* (†), proviseur du lycée de Reims (1863).

*Gaudel*, inspecteur des forêts, 23, rue Michâtel, à Toul (1874).

*Gauguet* (I. ♣), ancien professeur, libraire-éditeur, rue de Seine, 36, Paris (1882).

*Gaulard*, docteur en médecine, professeur de clinique obstétricale et d'accouchement à la Faculté de médecine de Lille (1880).

\**Génin* (A. ♣), professeur d'histoire et de géographie au lycée, 29, rue Charles-le-Téméraire, à Nancy (1884).

\**Gérard*, (C.-A). conservateur des hypothèques à Baume-les-Dames (1876).

\**Germain* (Léon), (A. ♣) bibliothécaire archiviste de la Société d'archéologie lorraine, 26, rue Héré, à Nancy (1880).

*Gigault d'Oincourt*, ingénieur civil, architecte, à Bar-le-Duc (1844).

*Gillebert d'Hercourt*, directeur de l'établissement hydrothérapique d'Enghien (Seine-et-Oise) (1852).

*Ginoux* (Denis), greffier de paix à Château-Renard (Bouches-du-Rhône) (1876).

*Giraud*, président du tribunal civil à Niort (Deux-Sèvres) (1863).

\**Gley* (C. ✱), ancien officier d'administration principal des subsistances militaires, rue Cassette, 44, à Paris (1845).

*Gley*, (René), sous-inspecteur des domaines, à Beaune (1878).

*Des Godins de Souhernes* (Gaston), publiciste, rue Chah-Kouli, 20, au Téké-Pérà de Constantinople, (Turquie) (1876).

*Grad* (Charles), député au Reichstag, membre correspondant de l'Institut de France, au Logelbach (Alsace) (1869).

\**De Grandprey* (✱), inspecteur général des forêts en retraite, rue Saint-Honoré, 44 bis, à Paris.

\**Gwyot*, (Charles), inspecteur des forêts, professeur de droit à l'Ecole forestière, chevalier du Mérite agricole, 40, rue Girardet, à Nancy (1886).

*Heitz*, percepteur à Vézelize (Meurthe-et-Moselle), (1883).

*Héquet*, comptable aux forges de Liverdun (Meurthe-et-Moselle) (1863).

*Hoorebecke* (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand (Belgique) (1858).

*Hyper* (l'abbé), professeur à l'Institut catholique de Lille (Nord) (1874).

\**Jacob*, directeur du Musée, à Bar-le-Duc (Meuse) (1875).

*Joly*, avocat, secrétaire de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers (1863).

*Joubin* (\*), (I. 47), proviseur du lycée Saint-Louis, à Paris (1860).

*Jouve* (Louis) (I. 49), sous-bibliothécaire à l'Arsenal, impasse Boileau, 5, à Paris-Auteuil (1866).

\**Julhiet* (O. 33), capitaine de vaisseau en retraite à la Côte-Saint-André (Isère) (1874).

\**Kintzel*, chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Commercy (Meuse) (1879).

\**Kuhn* (l'abbé Hermann), curé de Gueblange, par Dieuze (Lorraine) (1868).

*Kuss* (33), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris (1855).

*Lafosse* (\*), sous-intendant militaire à Alger (1872).

*Lahache*, juge de paix à Clary (Nord) (1859).

\**Lamblé*, inspecteur des forêts, 8, rue de la Monnaie à Nancy (1884).

*Landmann* (A. 47), professeur de dessin au lycée de Versailles (1884).

*Laurent* (l'abbé), (I. 47), ancien inspecteur d'académie, 12, place Dauménil, à Paris (1873).

\**Le Bègue*, directeur de l'asile public des aliénés, à Bron, près Lyon (1878).

*Lobanc* (O. 33), inspecteur général des ponts et chaussées, 44, rue des Vignes, à Paris-Passy (1872).

**\*Lebrun**, architecte à Azerailles, par Baccarat (Meurthe-et-Moselle) (1849).

**Lehr**, docteur en droit, professeur de droit civil français et de droit comparé à l'Académie de Lausanne, canton de Vaud Suisse (1867).

**\*Lepage** (Henri) (\*), archiviste de Meurthe-et-Moselle, président de la Société d'archéologie lorraine, Hôtel de la Monnaie, à Nancy (1844).

**Le Plé** (\*), docteur en médecine, président de la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, place de la Pucelle, 20, à Rouen (1874).

**Levallois** (\*), inspecteur général des mines, rue Bellechasse, 44, à Paris (1847).

**Lévy** (A. ☉), grand rabbin, à Vesoul (1866).

**L'Héritier** (\*), inspecteur des eaux thermales de Plombières (1853).

**\*Liégy**, docteur en médecine, rue Saint-Louis, 44, à Choisy-le-Roi (Seine) (1849).

**Liron d'Airolles**, (Jules de) secrétaire général honoraire de la Société d'agriculture de Châlons-sur-Saône (1864).

**Lorrain**, homme de lettres, à Iberville (Canada) (1878).

**Ly Chao Pée**, lettré, mandarin chinois, attaché à l'ambassade chinoise, 5, avenue Kléber, à Paris (1881).

**Malgras**, procureur de la République à Barbécieux (1878)

**Maire** (A. ☉), inspecteur des forêts, à Gray (1881).

**Malte-Brun** (\*, A. ☉), secrétaire général honoraire de la Société de Géographie, rue Jacob, 16, à Paris (1864).

**\*Marchal**, juge de paix à Bourmont (Haute-Marne) (1859).

**Maréchal** (A. ☉), inspecteur de l'enseignement primaire, à La Châtre (Indre) (1871).

**\*Marqfoy** (\*), trésorier-payeur général à Toulouse (1884).

**Martins** (O. \*), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier (1847).

**Matheron** (\*), ingénieur civil à Marseille (1854).

**Maze-Verly** (I. ☉), archéologue, associé correspondant de la

- Société des antiquaires de France, correspondant du Ministère, rue de Rennes, 64, à Paris (1876).
- Monchablon* (\*), artiste peintre, 12, rue Pergolèse, à Paris (1884).
- \**Morand* (O. \*), médecin principal de 1<sup>re</sup> classe, en retraite, rue Gay-Lussac, 43 à Paris (1859).
- Mortillet* (Gabriel de) (\*), ingénieur civil, rue de Vaugirard, 35, à Paris (1866).
- Mougel*, curé de Duvivier, par Bône (Algérie) (1861).
- \**Moullade*, pharmacien au Puy (Haute-Loire) (1883).
- Moynier de Villepoix*, pharmacien à Abbeville (Somme) (1878).
- \**Muel* (A. \*), inspecteur des forêts à Paris, 43, boulevard La Tour Maubourg (1878).
- Naville* (Adrien), praticulteur à Genève (1844).
- Nicolas*, juge de paix, rue Saint-Nicolas, 34, à Nancy (1874).
- Noël* (Ernest), industriel à Paris (1868).
- Nolen*, recteur de l'Académie de Douai (1879).
- Oustry* (O. \*, A. \*), ancien préfet des Vosges, conseiller d'Etat, 8, avenue de l'Alma, Paris (1876).
- Pange* (comte Maurice de), historiographe, rue de l'Université, 98, à Paris (1880).
- Papier* (I. \*), chef du service des tabacs en retraite, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie) (1876).
- Pâté*, professeur d'agriculture, à Nancy (1864).
- De Pfluck-Harttung*, de Hambourg, professeur à Tubingue (1883).
- Pinel*, avocat à la Cour d'appel, rue Laffite, 34, à Paris (1839).
- Poirel* (\*), président de chambre à la Cour d'appel d'Amiens (1844).
- Ponscarne* (\*), graveur, professeur à l'école des Beaux-Arts, à Malakoff-Vanves, près Paris (1864).
- \**Puton* (\*, I. \*), chevalier du Mérite agricole, directeur de l'Ecole forestière, 12, rue Girardet, à Nancy (1876).
- Quélet* (A. \*), docteur en médecine, président honoraire de la Société mycologique de France, à Hérimoncourt (Doubs) (1883).
- Quintard*, archéologue, 30, rue Saint-Michel, à Nancy (1874).



**Rabache**, homme de lettres, à Morchain, par Nesles (Somme) (1869).

**Rance** (l'abbé) (A. ☉), docteur en théologie, professeur à la Faculté d'Aix (Bouches-du-Rhône) (1883).

**Renauld** (F.) pharmacien à Saint-Chamond (Loire) (1872).

**Reuss**, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Belfort (1859).

**Risler**, (O. ✱), agronome, directeur de l'Institut agronomique à Paris (1856).

**Ristelhuber**, homme de lettres, quai Saint-Nicolas, 3, à Strasbourg (1870).

**Robert** (Ferd. des), membre de l'Académie de Stanislas, 1, villa de la Pépinière, à Nancy (1884).

\***Roumeguère**, mycologue, lauréat de l'Institut, directeur de la *Revue mycologique*, 37, rue Riquet, à Toulouse (1884).

\***Salmon** (✱), conseiller honoraire à la Cour de cassation, membre correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), 168, boulevard Saint-Germain, à Paris [1842].

**Schumann**, (G.) homme de lettres, receveur buraliste au Bourget (Seine), (1886).

**Seillière** (Frédéric), ingénieur civil, avenue de l'Alma, 61, à Paris [1878].

**Simon** (Max), médecin en chef de l'asile de Bron, près Lyon [1883].

**Simonet** (A. ☉), principal du collège de Longwy (1878).

**Steinheil** (✱), ancien député des Vosges, manufacturier à Rothau [1867].

**Thévenin**, conseiller à la Cour d'appel de Paris, boulevard St-Michel, 45 à Paris [1853].

**Thévenot**, lauréat de l'Institut, publiciste à Epinal, ancien vérificateur des poids et mesures [1869].

**Trouillet**, arboriculteur, à Montreuil-les-Pêches (Seine) [1858].

**Valkenaër** (baron de), agriculteur, au Paraclet (Aube) [1875].

**Vatin** (A. ☉), préfet de Loir-et-Cher, à Blois [1882].

**Verjon** (\*), docteur en médecine, 52, rue Saint-André des Arts, à Paris [1862].

**Ville** (Georges), (\*), professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, rue Cuvier, 57, à Paris [1879].

### MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

*décédés depuis l'impression des dernières Annales.*

---

**Danis**, architecte, 8, rue de Médicis, à Paris (1853).

**Germain** (Al.) (O. \*), membre de l'Institut, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, (1878).

**Jutier** (\*), inspecteur général des ponts et chaussées, rue Pasquier, 44, à Paris (1858).

**Lapaix**, graveur héraldique, passage du Casino, à Nancy (1869).

**Laprévôte** (Charles), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, faubourg Saint-Jean, 23, à Nancy (1877).

**Lescuyer** (F.), licencié en droit, ornithologiste, à Saint-Dizier (Haute-Marne) (1880).

**Meaume** (\*), avocat, ancien professeur à l'Ecole forestière, grande avenue, 45, à Neuilly-sur-Seine (1852).

**Olivier** (Charles), imprimeur imagiste à Epinal (1884).

**Plassiard**, ingénieur civil, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, rue Saint-Léon, 2, à Nancy (1872).

**Terquem** (O. \*), ancien administrateur du Musée géologique de Metz, rue de la Tour, 78, à Passy [1862].

**Turck**, docteur en médecine, ancien représentant du peuple, à Gray (Haute-Saône) [1825].



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES

### DANS LE VOLUME DE 1887

	Pages.
EXTRAIT des procès-verbaux des séances de 1886 . . .	v
DONS ET OUVRAGES offerts . . . . .	XL
LISTE des Sociétés savantes correspondantes . . .	XLVIII
SÉANCE publique et solennelle du 17 décembre 1886 .	LXI
BARADEZ. Discours d'ouverture . . . . .	LXIII
FIGAROL. Rapport de la Commission d'agriculture. .	LXXV
CHEVREUX. Rapport de la commission d'histoire et d'archéologie. . . . .	LXXXVIII
GLEYS (G.) Rapport de la Commission littéraire. . .	XCI
LE MOYNE. Rapport de la Commission scientifique et industrielle. . . . .	XCVIII
GANIER (H.) Expositions des Beaux-Arts. Rapport de la Commission. . . . .	CII
RÉCOMPENSES décernées à la séance solennelle. . .	CIX
HAILLANT (N.) Essai sur un patois vosgien. Quatrième section : Dictionnaire phonétique et étymologique (suite). Lettres Q à Z . . .	1
— Bibliographie vosgienne de l'année 1884 et supplément à l'année 1883. . . . .	154
PUTON (A.) Le Sapin des Vosges. Etude d'estimation forestière . . . . .	229
LUC (R.) Rapport sur la Culture de la pomme de terre en Hollande et en Allemagne . . . . .	249
JOUBE (L.) Le général Humbert en Irlande. — Evénements de Killala pendant l'invasion française, en 1798 . . .	279
GUYOT (Ch.) Des assemblées de communautés d'habitants en Lorraine, avant 1789 . . . . .	432

BENOIT (A.) Note sur quelques collectionneurs vosgiens au siècle dernier. L'histoire naturelle . . . . .	465
VOULOT (F.) Recherches archéologiques à Martigny-les- Gerbonvaux et à Autigny-la-Tour. . . . .	475
— Rapport officiel annuel du conservateur du musée à M. le préfet . . . . .	481
LISTE des membres de la Société. . . . .	486

---

ANNALES  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
DU DÉPARTEMENT DES VOSGES



La Société d'Emulation du département des Vosges,  
fondée à Epinal le 8 janvier 1825, a été reconnue comme  
établissement d'utilité publique par Ordonnance royale du  
28 octobre 1829.

**ANNALES**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
**DU DÉPARTEMENT DES VOSGES**

---

---

**1888**

---

---

**EPINAL**

**CHEZ M. V. COLLOT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ**  
**RUE DU BOUDIOU, 13**

—  
**PARIS**

**CHEZ M. AUG. GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82**

—  
**1888**





# EXTRAITS

DES

## PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

---

SÉANCE DU 20 JANVIER 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BUREL, DE CARDO, CLAUDOT, GAZIN, GLEY (Gérard), HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LE MOYNE, MANGIN, MOTTET et OHMER.

Excusés : MM. GARNIER, RETOURNARD et TOUREY.

Le procès-verbal de la séance du 16 décembre 1886 est lu et adopté.

M. Gley annonce à la Société que notre collègue, M. Liégeois, membre associé, a obtenu à l'Académie de médecine le prix Portal, de 1600 francs, et le prix Civrieux, mention honorable; M. Gley annonce aussi que M. Gabé, directeur général des forêts, est nommé officier de la légion d'honneur. La Société est heureuse de voter des félicitations à M. Liégeois et à M. Gabé et prie M. le Secrétaire perpétuel de les leur transmettre. La Société décide aussi, sur la proposition de M. Le Moyne, que M. le Président exprimera à M. Boegner, président d'honneur et membre titulaire, nommé préfet du Loiret, les regrets que lui cause son départ et lui demandera de rester attaché à la Société comme membre correspondant.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique prescrivant, au nom de la Société d'émulation des Vosges, l'ordonnancement d'une somme de trois cents francs destinée aux frais d'impression du *Dictionnaire d'un patois vosgien* de M. Haillant.

M. le Préfet transmet des documents relatifs au concours régional de Melun en 1887. Un exemplaire sera affiché dans la première salle de la bibliothèque publique.

A l'occasion du nouvel an, M. le Président a reçu les cartes de visite de MM. Bouvier, Edme, Gabé, Gérard de Grandprey et Maxe-Werly.

M. d'Arbois de Jubainville envoie son *Rapport de la Commission voyageuse du Comice de Neufchâteau*. La Société vote des remerciements et en ordonne le dépôt aux archives.

M. le docteur Chevreuse, de Charmes, offre à la Société ses souhaits de prospérité et réclame son manuscrit sur l'hygiène rurale.

M. Delorme envoie deux articles publiés dans *Le Naturaliste : Le Palaeophoneus nuncius* et des *Variations dans l'époque d'apparitions de lépidoptères*. Remerciements et dépôt aux archives.

M. l'abbé Didierlaurent remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. Gley (Gérard) dépose sur le bureau, au nom de M. Grad : 1° *Notice historique sur Edouard Collomb* ; 2° *Notice sur le curé Muller*. La Société vote des remerciements à M. Grad et renvoie ces publications à la Commission scientifique.

M. le Président donne lecture de la lettre annonçant le décès de M. Amédée Hachette, président de la Société historique de Château-Thierry, société correspondante.

M. Liégey envoie : 1° Observations de fièvres apoplectiques, paralytiques ; 2° Cas de fièvre syncopale ; 3° Ressemblance de certains phénomènes critiques avec des symptômes d'une maladie suspecte ; 4° Tuméfaction née d'une métastase ; 5° Cas remarquable de suette chronique scorbutique ; 6° Exposé des travaux de la Société des sciences médicales de la Moselle. La Société renvoie ces ouvrages au docteur Berher.

M. Louis (Léon) fait hommage de son *Annuaire des Vosges* de 1887. Remerciements et dépôt aux archives.

M. Maxe-Werly envoie : 1° *Chaussée romaine*, 2° partie ; 2° Extrait des procès-verbaux de la Société des Antiquaires

de France, séance du 3 juin 1885; 3<sup>e</sup> Note sur diverses antiquités découvertes à Naix (Meuse). Remerciments et renvoi à la Commission d'histoire.

M. Quintard envoie : *Trouaille de monnaies messines*. Remerciments et renvoi à M. Voulot.

M. Schumann envoie un manuscrit intitulé : *A propos des Vosges poétiques. Observations sur la poésie et la versification*. Renvoi à la Commission littéraire.

La Gesellschaft für nützliche Forschungen (Société de recherches pratiques), à Trèves, propose l'échange de ses publications. Ajourné.

Il est donné lecture de la présentation de M. Bour, avocat, juge suppléant au Tribunal civil, signée par MM. Ganier, Haillant et Mangin. Renvoi à la Commission d'admission.

RAPPORT DES COMMISSIONS. — *Commission administrative*. — La Commission propose l'approbation des comptes présentés par le trésorier pour 1886, et le vote de remerciements à M. Mangin. Adopté. Il est, en outre, décidé que les cotisations des membres associés et des membres correspondants, devront être envoyées par eux au trésorier avant le 1<sup>er</sup> mars de chaque année, et que, passé ce délai, les quittances seront augmentées de cinquante centimes pour frais de recouvrement. Un avis sera inséré au dos des *Annales*.

La Société attendra la réclamation écrite de M. Frøreisen, avant de statuer sur le paiement de l'abonnement de 1886 à la *Gazette des Beaux-Arts*.

Il est donné lecture du rapport de M. le docteur Berher sur la communication faite par M. le docteur Chervin sur le bégaiement. La Société remercie M. Berher, adopte les conclusions de son rapport, et décide que copie en sera adressée à M. Chervin.

La *Commission d'agriculture* a renouvelé son bureau. Ont été élus : MM. Burel, président ; Huot, vice-président ; Ména, secrétaire. Elle propose l'impression du voyage agricole en Allemagne de M. Luc avec les observations de M. Figarol. Adopté.

( VIII )

La *Commission littéraire* a également renouvelé son bureau. Ont été élus : MM. Ohmer, président ; Gley (Gérard), vice-président ; Gley (Emile), secrétaire.

La *Commission d'admission* a aussi renouvelé son bureau. Ont été élus : MM. Mottet, président ; Retournard, secrétaire.

M. Mottet donne lecture de l'avis favorable de cette Commission sur les candidatures de MM. Léopold Ferry, agriculteur à Corcieux ; G. de Golbéry, à Epinal ; C. Martin, à Charmes, et il est procédé au vote. Le scrutin ayant donné unanimité de boules blanches, ces candidats sont proclamés membres de la Société.

---

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1887

*Président* : M. Lebrunt, Président.

*Secrétaire* : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.

Présents : MM. BARADEZ, BUREL, CHEVREUX, GAZIN, GLEY (Emile), GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LECOMTE, LE MOYNE, MANGIN, MOTTET, OHMER, NOEL, THOUVENIN et VOULOT.

Le procès-verbal de la séance du 20 janvier dernier est lu et adopté.

*Correspondance.* — M. le Ministre de l'instruction publique envoie une lettre du 9 février 1887 relative à la réunion annuelle des Sociétés des Beaux-Arts en 1887 à la Sorbonne. Renvoi à la Commission artistique avec pleins pouvoirs de la Société pour y répondre.

M. Boegner écrit pour annoncer qu'il sera heureux d'être membre correspondant,

M. le docteur Chervin remercie de l'envoi du rapport de M. le docteur Berher et de l'intérêt que la Société prend à ses recherches.

M. Gabé remercie la Société des félicitations qu'elle lui a adressées pour sa promotion au grade d'officier de la légion d'honneur.

M. le docteur Liégeois remercie la Société des félicitations qu'elle lui a adressées pour les récompenses qu'il a obtenues de l'Académie de médecine.

M. de Golbéry remercie la Société de l'avoir élu.

M. le docteur Liégey envoie dix-sept nouveaux manuscrits et annonce un prochain envoi pour le mois d'avril. La Société vote des remerciements à M. Liégey et ordonne le dépôt de ces pièces dans les cartons de M. Liégey.

M. le Président informe la Société de l'invitation à la fête annuelle et au banquet que lui a adressée la Société de Girecourt. Cette lettre lui étant parvenue trop tard, il n'a pu y répondre et exprime ses regrets.

La Société pour l'instruction élémentaire demande des propositions de candidats aux récompenses décernées cette année. Renvoi à M. l'inspecteur d'académie avec prière d'établir une liste de ces candidats.

M. Petit envoie le n° 2 de la *Gazette de Darney* qui contient un article sur le *Progrès agricole* et qui est renvoyée à la Commission d'agriculture.

M. Haillant présente, au nom de M. Guyot, l'*Histoire d'un domaine rural*, et en esquisse sommairement l'économie. Il pense que ces études doivent figurer au programme des concours et en propose le renvoi à la Commission d'agriculture. Adopté.

M. le Ministre de l'instruction publique a envoyé l'important ouvrage de M. Charmes, *Le Comité*, sur lequel M. Haillant appelle l'attention de la Société et en demande l'examen par la Commission d'histoire. Adopté.

La Société a encore reçu : de la Chambre de commerce des Vosges le rapport de M. Florion : *Les droits sur les maïs* ; de M. Marchal : *Description de la ville et forteresse de la Mothe* ; de M. Merlin, son *Annuaire de l'instruction publique pour 1887*. Des remerciements sont votés aux auteurs.

M. le Président donne lecture de la présentation de M. Gentil, préfet des Vosges, par MM. Lebrunt et Haillant. Renvoi à la Commission d'admission.

M. Mottet, au nom de la Commission d'admission, ayant fait un rapport favorable sur la candidature de M. Bour, il est procédé au vote, et le scrutin ayant donné unanimité de boules blanches, M. Bour est proclamé membre de la Société.

M. le Président fait connaître que, sur sa demande, la Commission administrative a proposé l'envoi à la Commission météorologique d'une médaille d'argent grand module, pour être décernée à un de ses observateurs. La Société adopte cette motion.

M. Burel communique une note de M. d'Arbois de Jubainville sur le prix du blé. Après l'échange de quelques explications, la discussion sera continuée à une prochaine séance sur de nouveaux documents.

La Société décide l'impression des ouvrages de M. Jouve, *Le Général Humbert* ; de M. Puton, *Le Sapin des Vosges* ; de M. Guyot, *Les Communautés d'habitants* ; et de M. Voulot sur *Les Fouilles de Martigny*. Il sera statué ultérieurement sur les autres demandes d'impression.

M. Ohmer, au nom de la Commission littéraire, rend compte de l'examen des œuvres de M. Buffault qu'elle a trouvées fort intéressantes ; elle propose de voter de vifs remerciements à MM. Buffault et Liégey, et de déposer ces publications avec celles de M. Liégey. Adopté.

M. Noël lit son rapport sur l'ouvrage de comptabilité de M. Petit et propose de voter des compliments à l'auteur. La Société remercie M. Noël de son compte-rendu, décide que copie en sera adressée à l'auteur, et vote des félicitations à M. Petit.

M. Voulot demande à être autorisé à se rendre dans une localité voisine, où il annonce qu'une découverte archéologique vient d'être faite. Adopté.

M. le Président donne lecture du *Compte-rendu des Annales de 1886* dans le premier numéro des *Annales de l'Est*.

Il lit aussi un article de la *Revue scientifique* du 12 février dernier, page 221, sur l'accroissement de la population dans les principaux pays de l'Europe. Quelques membres échangent des observations à ce sujet et pensent que la population ne peut que rester stationnaire si le bien-être ou la richesse du sol font défaut.

---

### SÉANCE DU 17 MARS 1887

*Président* : M. Lebrunt, **Président**.

*Secrétaire* : M. Haillant, **Secrétaire perpétuel**.

**Présents** : MM. BUREL, DE CARDO, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GARNIER, GAZIN, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LE MOYNE, LOUIS, MANGIN, MÉNA, MOTTET, NOEL, OHMER, THOMAS, THOUVENIN et VOULOT.

**Excusés** : MM. CHATEL et HUOT.

Le procès-verbal de la séance du 17 février est lu et adopté.

*Correspondance*. — Circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique du 28 février 1887 ayant pour objet le Congrès des Sociétés savantes en 1887. La Société désigne pour délégués MM. Chevreux et Haillant.

Une autre circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique du 3 mars 1887 a pour objet la onzième réunion des sociétés des beaux-arts des départements en 1887.

M. Bour remercie la Société de son élection.

M. de Boureulle fait hommage de *L'Alsace au siècle de Louis XIV*, et envoie un manuscrit intitulé : *Les Caroccios de l'Italie au Moyen-âge à propos d'un récit de dom Calmet*, en demandant l'impression. M. le Président a répondu que le volume des *Annales* 1887 était arrêté. Renvoi à la Commission d'histoire.



M. Denys, président de la Commission de météorologie du département des Vosges, remercie la Société de la médaille d'argent qu'elle a envoyée pour être décernée à un de ses observateurs.

M. Gremillet, Simon, cultivateur à Lépages, envoie sa *Comptabilité agricole de l'année 1886*, manuscrite. Renvoi à la Commission agricole, à laquelle M. Noël sera adjoint.

M. Groult, fondateur des musées cantonaux à Lisieux (Calvados), envoie un imprimé intitulé : *Les Collections de la section agricole des musées cantonaux*. Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. Liégey envoie une note manuscrite sur une question de police sanitaire à propos de deux accidents dans les fosses d'aisances. Remerciments et dépôt aux archives.

M. Morlot, de La Neuveville-sous-Châtenois, donne sa démission, qui est acceptée.

M. Petit, libraire à Darney, envoie les nouvelles feuilles destinées à compléter sa *Comptabilité*. Elles sont remises à M. Noël.

M. Puton avertit la Société des lenteurs de l'impression de son ouvrage, et craint de voir ainsi décourager les auteurs et les membres de la Société. La Société prie M. le Président d'inviter l'imprimeur à hâter son travail.

La Société souscrit à un exemplaire de l'ouvrage *Le Département des Vosges*, publié sous la direction de M. Louis, membre de la Société, au prix de 46 francs.

Il est donné connaissance des questions proposées au Congrès horticole de Paris de 1887, par la Société nationale d'horticulture de France.

Des prospectus de la *Revue des Patois gallo-romans*, publiée par MM. Gilliéron et Rousselot, sont déposés sur le bureau.

La Société géographique de Berne fait part du décès de M. Gustave-Raymond Le Brun, son secrétaire général.

*Rapports des Commissions.* — M. Mottet, au nom de la Commission d'admission, fait un rapport favorable sur la candi-

dature de M. Gentil, préfet des Vosges, présenté par MM. Lebrunt et Haillant. La Société procède au vote et M. Gentil est élu à l'unanimité.

La Commission artistique prie la Société de voter des remerciements à ceux de ses membres qui ne font pas partie de la Société. Adopté.

*Membres présentés.* — Il est donné acte de la présentation de : 1° M. Denys, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Epinal, par MM. Lebrunt et Le Moyne ;

2° De M. Bourgeois, Alfred, d'Epinal, par MM. Mottet, Gley, Gazin et Chevreux ;

3° De M. Sonrel, fils, d'Epinal, par MM. Chevreux, Ganier et Haillant. Renvoi à la Commission d'admission.]

M. Claudot lit une analyse de la publication de M. Fliche : « Notes pour servir à l'étude de la nervation. » La Société vote des remerciements à M. Claudot.

M. Le Moyne lit un rapport sur les deux ouvrages de M. Grad : *Le Curé Muller* et *Edouard Collomb* ; ce dernier surtout intéresse plus particulièrement les Vosges. La Société remercie M. Le Moyne et décide que M. Grad sera informé de cette analyse.

M. Le Moyne lit un rapport sur l'ouvrage manuscrit de M. le docteur Chevreuse, intitulé : *Hygiène des familles rurales*, et émet l'avis de publier d'année en année quelques chapitres ou articles dont le choix serait laissé à l'auteur et présentés de nouveau à la Société, qui statuerait définitivement. Adopté.

Le programme des concours de 1887 ne comportera pas de remaniements cette année.

M. Thomas lit un rapport sur la publication de M. Bouvier *Les Animaux de la France vertébrés*, en présente l'analyse et expose que la partie pratique laissant encore bien des lacunes, l'auteur sollicite les renseignements qui lui permettront de les combler. En attendant, M. Thomas propose le dépôt de cet ouvrage à la bibliothèque.

M. le docteur Daviller lit son manuscrit intitulé : *Quelques*

*réflexions sur l'alcool et l'alcoolisme.* La Société écoute cette lecture avec le plus vif intérêt, adresse de très sincères remerciements à l'auteur et en renvoie l'examen à la Commission scientifique, en témoignant le désir d'en voir voter l'impression au plus tôt. Puis, sur la proposition de M. Haillant, elle demande à M. Daviller d'en faire une conférence sous le patronage de la Société. Adopté.

---

SÉANCE DU 21 AVRIL 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Châtel, Secrétaire-adjoint.*

Présents : MM. BALLANDE, BARADEZ, BOUR, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, GARNIER, GAZIN, G. GLEY, E. GLEY, GUYOT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, LAPICQUE, LE MOYNE, MANGIN, MÉNA, MOTTET, OHMER et THOMAS.

Excusés : MM. GANIER et HAILLANT.

Le procès-verbal de la séance du 17 mars est lu et adopté.

*Correspondance.*— M. Benoit, par sa lettre du 18 mars 1887, a adressé à la Société un manuscrit intitulé : *Un Procès criminel à l'abbaye de Poussay*. Remerciements et renvoi à la Commission d'histoire.

M. l'abbé Rance adresse deux brochures : *Séance de réception à l'Académie et L'ancien clergé d'Arles*. Remerciements et renvoi à la Commission d'histoire.

M. le docteur Liégey annonce l'envoi de sept notes manuscrites. Il en est remercié et leur dépôt aux archives en est ordonné.

M. le Président fait circuler parmi les membres présents la médaille de bronze frappée à l'occasion du centenaire de M. Chevreul.

M. Gentil, préfet des Vosges, remercie la Société de son admission.

M. le Président donne lecture d'une circulaire ministérielle fixant du 31 mai au 4 juin la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne.

M. Haillant est inscrit pour y lire : *Notes sur la Bibliographie vosgienne*, et : *Les Cartes géographiques des Vosges*.

La Société délègue aussi aux réunions de la Sorbonne MM. Ballande, Bouvier, Gabé et Gley, Antoine.

La famille de M. Natalis de Wailly fait part de sa mort.

Une lettre de M. Léopold Ferry est renvoyée à la Commission d'agriculture.

M. Gérard, cultivateur à Sapois, adresse un manuscrit : *Etude sur les abeilles dans la partie montagneuse*. Renvoi à la Commission d'agriculture.

La lettre de M. Masson, de Hautmougey, demandant un prix pour ses travaux de reboisements, est renvoyée à la même Commission.

La *Géographie-Atlas des Vosges*, de M. E. Pierre, instituteur à Trougemont, est renvoyée à l'examen de M. Noël, inspecteur primaire.

La *Revue d'Alsace* annonce qu'elle va reprendre sa publication, momentanément interrompue.

M. de Boureulle adresse une publication : *L'Alsace au siècle de Louis XIV*. Il en est remercié et dépôt en est fait à la bibliothèque.

M. le docteur Daviller envoie sa *Notice sur les Étuves romaines de Plombières*. Remerciments et renvoi à la Commission d'histoire.

L'ouvrage de M. A. Puton : *Tarif des douanes et les produits forestiers*, est renvoyé à l'examen de MM. Burel et de Cardo.

Le volume de M. Louis Jouve : *Intima-Ultima*, est renvoyé à la Commission littéraire, et l'auteur en est remercié.

Le rapport de M. le Préfet au Conseil général, session d'avril 1887, sera déposé à la bibliothèque.

M. le Président cite dans le *Bulletin du Comité des travaux*

*historiques* : une note de notre membre correspondant, M. Boucher de Molandon, sur le procès de Jeanne d'Arc, et une autre note de M. Maggiolo sur diverses pièces de théâtre représentées dans les collèges de Lorraine aux *xvi<sup>e</sup>*, *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles.

M. Denys, ingénieur en chef, fait don de la photographie d'un casque trouvé à Breuvannes le 41 mai 1882 et de notes sur l'établissement d'un réservoir dans la vallée de Presle. Il en est remercié.

*Élections.* — Sur le rapport favorable de sa Commission d'admission, la Société élit successivement au nombre de ses membres :

1<sup>o</sup> M. Denys, ingénieur en chef ; 2<sup>o</sup> M. Bourgeois, élève de l'École des Chartes, et 3<sup>o</sup> M. Sonrel, propriétaire à Épinal.

La Société donne son entière approbation aux propositions de M. l'Inspecteur d'Académie pour les récompenses à accorder aux instituteurs du département par la Société pour l'instruction élémentaire.

M. Ohmer, au nom de la Commission littéraire, lit un intéressant et spirituel rapport sur un opuscule de M. Schuman, intitulé : *Observations sur la poésie et la versification*. La réunion applaudit le travail de M. Ohmer, et M. le Président l'en félicite au nom de la Société.

M. Chevreux rappelle que trois travaux manuscrits qu'il désigne : *Le général Humbert*, par M. Jouve ; *Chez les Orientaux*, par M. des Godins de Souhesmes ; *Notice sur Martigny*, par M. Dubois, ont été désignés pour l'impression aux *Annales* et prie de leur laisser leur rang de priorité.

Le même rapporteur rend compte du travail de M. de Boureulle : *Les Caroccios de l'Italie au moyen-âge*, et demande que la publication de ces notes très intéressantes soit ajournée à l'an prochain.

Le même rapporteur signale encore : une brochure de l'abbé Rance : *Jacques-Marie de Condorcet* ; *Une description de la ville et forteresse de la Mothe*. Les auteurs en sont remerciés.

M. Givonne lecture d'une note de M. l'abbé Didierlaurent. — La corne de Cornimont. Ce manuscrit sera classé pour l'année prochaine.

Le Moyne lit un rapport sur une note de M. Besson (du D<sup>s</sup>), concernant le travail de M.ALLEMAND : *Histoire des arts abandonnés et délaissés*.

La Société renvoie à l'examen de la Commission d'histoire : *Le Mouvement commercial ; Philippe-le-Bel et les villes de bourgeoisie ; Étude sur la commune de Laon* (manuscrits de M. Alfred Bourgeois).

Acte est donné de la candidature de M. Daniel Geistodt, industriel Epinal, ancien élève de l'École polytechnique, présenté par MM. Ballande, Baradez, Chevreux et Châtel.

---

#### SÉANCE DU 26 MAI 1887

*Président* : M. Lebrunt, **Président**.

*Secrétaire* : M. Haillant, **Secrétaire perpétuel**.

**Présents** : MM. BARADEZ, BOURGEOIS, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GAZIN, GLEY (Gérard), HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, MANGIN, MOTTET, NOEL, THOMAS, THOUVENIN et VOULOT.

**Excusés** : MM. BALLANDE, BOUR, BUREL, MÉNA et OHMER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Correspondance*. — La Société décide de ne pas accorder de secours ni d'ouvrir de souscription en faveur de M. Elie Bourgeois, fils, 34, boulevard Jourdan, à Paris.

Elle ne peut non plus s'abonner à la *Revue française*, publiée à Constantinople, et les prochains fascicules seront refusés.

Il sera répondu au ministère que la Société ne possède aucun manuscrit à signaler ; toutefois on indiquera celui que le docteur Liégéy a envoyé, qui a pour titre : *Recueil des*

*receptes pour prévenir et guérir toutes maladies.....* Louis Prévost, sieur de Beaulieu.

M. Sonrel remercie la Société de son admission.

Les demandes de concours agricole de MM. Hayott de Domèvre-sur-Avière, et de M. André, François, Jules, gendre forestier à Thaon, sont renvoyées à la Commission agricole.

Celles de Jacquot, Joséphine, de Bruyères, d'André, Jules, de Bruyères, et de Gérardin, de Rasey, seront instruites, et par les candidats et par M. le maire de ces communes, qui sera prié de donner son avis personnel.

Celle de MM. Germain frères, à Ventron, faite en faveur de Colin, Victor, leur ouvrier, est renvoyée à la Commission scientifique.

M. Lescuyer père, envoie au nom de son fils défunt, les publications suivantes : 1° Etang de Baudonvilliers ; 2° Trous d'arbres habités par des animaux ; 3° Régime alimentaire des oiseaux ; 4° Rapport de la Commission des publications de la Société des lettres, sciences et arts de Saint-Dizier. La Société remercie sincèrement la famille de M. Lescuyer de cet envoi.

M. le docteur Liégey envoie six nouveaux manuscrits publiés précédemment dans *l'Union médicale*.

La Chambre de commerce des Vosges envoie le premier numéro de son *Bulletin mensuel*. La Société remercie la Chambre et décide l'envoi de ses *Annales* en échange de cette publication.

M. Frébillot, instituteur à Baudricourt, envoie au concours d'histoire les biographies vosgiennes et les bons points scolaires dont il est l'auteur ; il joint une notice explicative. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. Gley, Gérard, dépose sur le bureau l'hommage de l'ouvrage de M. Charles Grad : *Le Sundgau, Mulhouse et Belfort*, extrait du *Tour du Monde*. La Société vote des remerciements à l'auteur.

La Commission d'admission émet un avis favorable à l'élection de M. Daniel Geistodt ; il est procédé au vote, et le candidat est élu à l'unanimité.

M. Gley a donné lecture de la candidature de M. Ballon, pharmacien de première classe à Epinal, membre du Conseil pour l'hygiène et de salubrité publique, présenté par MM. Ancel, M. Chevreux, Ganier et Gley (Gérard). Renvoi à la Commission Doub d'admission.

La Commission d'agriculture n'a pas désigné de délégué au concours de Melun. Elle attendra le mois de juin prochain pour désigner un ou deux de ses membres chargés de rendre compte des résultats obtenus par M. Ferry, directeur du champ d'expériences.

La parole est donnée à M. Bourgeois, qui lit l'enquête faite en 1475 (1476 n. s.) sur les excès commis à Epinal par les bandes de mercenaires au service de Charles-le-Téméraire. Cette lecture, précédée d'une notice sommaire et suivie de l'indication des principaux faits qu'on peut en tirer pour l'histoire de la ville d'Epinal, a été écoutée avec le plus vif intérêt, et M. le Président, au nom de la Société tout entière, prie M. Bourgeois de recevoir ses plus sincères remerciements. M. Bourgeois, ajoute-t-il, a payé sa bienvenue dès la première séance, et il sera une précieuse recrue pour la Commission d'histoire et la Société. La Société vote le renvoi de l'ouvrage de M. Bourgeois à la Commission d'histoire pour donner son avis sur l'impression.

M. Voulot indique les découvertes faites à Escles, à Serécourt et à Bleurville, et promet sur l'invitation de la Société d'en rédiger un compte-rendu qui sera inséré dans les *Annales*.

M. Noël sera inscrit à l'ordre du jour de la prochaine séance pour la lecture de son compte-rendu sur la *Comptabilité agricole* de M. Gremillet.

Le numéro de la *Revue archéologique* contenant le compte-rendu du 11 février dernier, à l'Académie des inscriptions, sur les découvertes faites à Grand, est renvoyé à la Commission d'histoire.

---



SÉANCE DU 16 JUIN 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BOUR, G. GLEY, HAILLANT, LEBRUNT, MANGIN, MOTTET et VOULOT.

Excusé : M. OHMER.

Le procès-verbal de la séance du 26 mai dernier est lu et adopté.

*Correspondance :* 1° Lettre de M. le Préfet annonçant une subvention de 1300 fr. applicable à l'agriculture.

2° Lettre de M. Figarol proposant d'exposer au concours régional les progrès réalisés par l'agriculture dans les Vosges; renvoi à la Commission d'agriculture.

3° Lettre de M. Liégey, accompagnant 1° deux pièces de vers inédites de son ami M. Buffault; remerciements et dépôt au carton de M. Buffault; 2° gravures extraites d'œuvres de Rousseau; remerciements et dépôt au carton de M. Liégey; 3° manuscrit intitulé : Un mot à propos de l'incendie de l'Opéra Comique du 25 mai 1887.

4° Envoi de M. Courtonne : 1° Manuel de langue néo-latine; 2° Langue internationale néo-latine; 3° Lettre du 25 mai 1887; 4° Lettre manuscrite de l'auteur, du 31 mai 1887. Renvoi à M. Le Moyne, qui sera prié d'indiquer s'il n'a rien à changer à son rapport.

5° M. le docteur Chevreuse envoie un nouveau spécimen de la matière colorante extraite des hannetons.

6° L'Institut égyptien demande un certain nombre de nos *Annales*. Renvoi à M. le Bibliothécaire, qui fera droit à cette demande dans les conditions d'usage.

7° La publication de M. Durand, « Tombe de Guy, abbé de Chaumousey », est renvoyée à la Commission d'histoire.

8° Dépôt sur le bureau du programme des prix proposés

par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, année 1888.

9<sup>o</sup> Dépôt sur le bureau du programme des concours de 1887.

La candidature de M. Gazin (Auguste), inspecteur adjoint des forêts, 7, rue du Pont à Epinal, présenté par MM. Burel, Edg. Gazin, Haillant et Voulot, est renvoyée à la Commission d'admission.

M. Voulot demande l'impression de son mémoire sur les fouilles de Martigny-les-Gerbonvaux et d'Autigny-la-Tour. Renvoi à la commission d'histoire pour avis. Le manuscrit est entre les mains de M. Voulot.

---

#### SÉANCE DU 20 JUILLET 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BARADEZ, BOUR, CLAUDOT, GAZIN, GLEY (G.), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LE COMTE, LE MOYNE, MANGIN, MOTTET, OHMER, NOEL et VOULOT.

MM. BALLON et CHATEL se sont excusés.

M. Ballon envoie sa photographie.

M. Gley propose de voter des félicitations à MM. Jouve, nommé officier de l'Instruction publique, Chevreux et Gazin, nommés officiers d'académie, et Burger nommé chevalier du mérite agricole. Adopté. M. Gazin prie ses collègues de recevoir ses remerciements.

M. Garnier fait hommage de la *Troisième année d'observations météorologiques faites dans les Vosges*.

Remerciements et renvoi à la Commission scientifique.

M. Liégay envoie une lettre relatant sa visite aux ruines de l'Opéra-Comique, et une note sur un cas de mort subite

d'un enfant à la mamelle. — Remerciements et dépôt au carton de M. Liégey.

M. le Président a reçu avis du décès de M. O. Terquem et de M. Turck, membres correspondants. La Société décide que l'expression de ses plus profonds regrets sera consignée au procès-verbal.

La Société d'histoire naturelle de Metz envoie un bon pour retirer son dernier Bulletin. M. le secrétaire perpétuel est chargé de faire le nécessaire.

La Société d'histoire naturelle d'Autun sollicite l'échange de ses publications avec celles de la Société. Adopté.

La Société délègue M. Marqfoy aux séances de l'Association française qui se tient à Toulouse cette année.

M. Dietz fait hommage de deux publications : 1<sup>o</sup> Observations météorologiques de l'année 1886 ; 2<sup>o</sup> Le climat du Ban-de-la-Roche. Remerciements et renvoi à la Commission scientifique.

Dans les publications reçues par la Société, M. le Président signale les études sur les champignons par M. le docteur Vuillemin d'Epinal.

M. Camille Martin envoie ses dernières compositions musicales : Le dernier adieu, souvenir de garnison ; Près d'un berceau, dernière chanson ; La Galette lorraine, et neuf chœurs à deux voix ; il annonce qu'il sera heureux de pouvoir prendre part aux travaux de la Société lorsqu'elle lui en manifestera le désir. La Société prie M. Martin de recevoir ses remerciements.

Il est donné lecture des demandes de concours suivantes :

1<sup>o</sup> M. Pelingre : *Monographie la commune de Senones.*

2<sup>o</sup> M. Thévenot : *Monographie de la commune et de l'abbaye de Chaumouzey* ; — ces deux ouvrages sont renvoyés à la Commission d'histoire.

3<sup>o</sup> M. Conraux, de Mirecourt, Trois poésies. Renvoi à la Commission littéraire.

4<sup>o</sup> M. Didier, Jules, cultivateur à Ménil-Rambervillers. Renvoi à la Commission industrielle.

5<sup>o</sup> M. Bojoly : *Les arbres à cidre*. Renvoi à la Commission d'agriculture.

*Commissions.* — M. Mottet au nom de la commission d'admission propose aux suffrages de la Société M. Gazin, Auguste, inspecteur adjoint des forêts à Epinal. Il est procédé au vote, et M. Gazin est élu.

La Société, consultée, décide que M. Mangin, trésorier, sera inscrit au nombre des membres titulaires.

*Commission d'Agriculture* : M. Noël rend compte de la *Comptabilité agricole* de M. Gremillet : il propose des éloges avec mention honorable.

La Société remercie M. Noël et renvoie son rapport à la Commission d'agriculture, qui sera priée de joindre cette proposition aux autres pour le concours de 1887.

*Commission d'histoire.* Elle propose l'impression de l'appendice à la *Notice sur le général Humbert* par M. Jouve. Adopté.

La Société décide ensuite l'impression aux *Annales* 1887, des ouvrages de MM. Guyot, Voulot et Benoit.

*Commission artistique.* La Société autorise la Commission des Beaux-arts à verser 200 francs à la Société philomathique vosgienne, à condition que cette somme ne sera pas prise dans la caisse de la Société d'émulation, mais tirée des économies que la Commission a faites sur son exposition. Elle ajourne à plus ample informé le chiffre et l'importance des médailles qui pourraient être offertes au nom de la Société d'émulation.

M. Le Moyne lit un rapport sur le *Manuel de la langue néo-latine* de M. Courtonne, M. Le Moyne n'a rien à changer à son rapport précédent et recommande en conséquence de préférer l'étude d'une langue vivante à celle d'une langue artificielle en voie de formation. — Sur la communication de M. Liégey, relative à l'incendie de l'opéra-comique, M. Le Moyne pense qu'il suffit de prendre les précautions nécessaires pour rendre ces graves accidents aussi rares et aussi peu désastreux que possible.

---

SÉANCE DU 18 AOUT 1887

*Président : M. Gley (Gérard), Vice-Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BARADEZ, BUREL, CLAUDOT, GLEY (Gérard),  
HAILLANT, LE COMTE, LE MOYNE, OHMER et THOMAS.

Excusés : MM. BOUR, BOURGEOIS, CHATEL, LEBRUNT et  
MOTTET.

Le procès-verbal de la séance du 24 juillet est lu et adopté.

M. Gley, président, est heureux d'annoncer à la Société que M. Haillant, secrétaire perpétuel, vient d'obtenir une mention honorable de l'Institut, (Académie des inscriptions et belles-lettres), pour son *Essai sur un Patois vosgien* ; il propose à la Société de voter des félicitations à M. Haillant, pour cette haute récompense. Adopté. M. Haillant remercie la Société, qui a voté généreusement l'impression de cet ouvrage, et tout particulièrement M. Gley, qui a le premier appelé l'attention de ses collègues sur ses travaux.

M. Burger et M. Jouve remercient la Société de ses félicitations, à l'occasion des distinctions dont ils ont été honorés.

M. Gazin, Auguste, remercie la Société de son élection et envoie sa notice biographique.

La Société vote dix francs comme souscription à un médaillon de M. Meaume.

M. Haillant présente de la part de M. Labourasse son *Glossaire du Patois meusien* et en fait connaître sommairement l'économie et ressortir l'importance. La Société le renvoie à M. Haillant pour rapport plus détaillé, et vote des remerciements à l'auteur.

M. Guyot fait hommage de sa brochure sur les *Assemblées de communautés des habitants en Lorraine*. Remerciements, et dépôt aux Archives.

M. Haillant présente, de la part de MM. Fliche et Bleicher,

une publication sur *La Flore pliocène du Monte Mario*, et de la part de M. Boucher de Molandon, une publication sur le *Tumulus de Reuilly et son vase funéraire*, dont il fait ressortir l'intérêt. Remerciements et dépôt à la bibliothèque.

M. le Ministre de l'Instruction publique envoie le *Discours* qu'il a prononcé récemment à la Sorbonne et le *Programme du congrès de 1888*.

M. le Ministre de l'Agriculture envoie des affiches et brochures du concours d'animaux gras du 23 janvier prochain.

M. Lebrunt signale au *Bulletin* de ce ministère, page 189 (6<sup>e</sup> année n° 3), un rapport sur les méthodes à suivre dans l'analyse des matières fertilisantes.

La Société désigne pour la représenter à la fête du Comice de Remiremont, MM. Burel, Claudot, Figarol et Mangin. M. Figarol sera indiqué à ce comice comme membre du jury des récompenses.

COMMISSIONS. — *Agriculture*. — M. Ferry, Léopold, rend compte de sa visite au champ de démonstration de Docelles. La Société prie M. Ferry de compléter son rapport d'après les indications qui seront demandées à M. Figarol, avec lequel M. Ferry est prié de s'entendre.

*Belles-lettres*. — M. Ohmer rend compte de l'examen des poésies envoyées par M. Conraux, Auguste, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Mirecourt. La Société, sur la proposition de M. Berher et de M. Ohmer, vote des félicitations et des encouragements à M. Conraux.

Il est donné lecture de la candidature de M. de Ravinel, président du Comice agricole de Rambervillers, présenté par MM. Figarol, Lebrunt et Perdrix. Renvoi à la Commission d'admission.

La Société désigne M. Claudot pour prononcer le discours d'usage à la séance solennelle de cette année.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BALLANDE, BOURGEOIS, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LE COMTE, LE MOYNE, MÉNA, MOTTET, THOMAS et VOULOT, membres titulaires ou libres, et M. DUBOIS, membre associé.

Excusés : MM. BUREL, HUOT, MANGIN, OHMER et RETOURNARD.

Le procès-verbal de la séance du 18 août est lu et adopté.

La Société a reçu du ministère la *Bibliographie des sociétés savantes* par M. Lefèvre-Pontalis. Des remerciements sont votés et le dépôt à la bibliothèque en est ordonné.

La Société pour l'instruction élémentaire ayant envoyé à la Société d'Emulation les diplômes et les médailles qu'elle décerne cette année dans les Vosges, la distribution de ces récompenses aura lieu à la séance solennelle et les noms des lauréats seront joints au Palmarès de cette année.

M. Léon Louis, président de la musique civile municipale d'Epinal, sollicite un prix destiné aux membres actifs de cette Société. La Société d'Emulation vote une somme de vingt francs pour ce prix, qui sera décerné en son nom.

M. Liégey envoie la copie de quatorze articles publiés par lui, de 1851 à 1876. La Société vote des remerciements à son infatigable correspondant et ordonne le dépôt de ces pièces au carton de M. Liégey.

M. Gebhart envoie le Bulletin des *Travaux du Conseil d'hygiène de l'année 1888*. Remerciements et dépôt à la bibliothèque.

M. des Robert envoie son discours de réception à l'Académie de Stanislas, intitulé : *Madame Tastu*. Remerciements et renvoi à M. Claudot.

M. Lallemand, François, de Nomexy, bibliothécaire de

l'Assistance publique à Paris, envoie la copie de trois plans de l'ancien Châtel-sur-Moselle, dont les originaux sont à la Bibliothèque nationale, fonds de Lorraine. Remerciements et renvoi à la Commission d'histoire.

La famille du docteur Saucerotte envoie une publication intitulée : *Les Médecins pendant la Révolution*. Remerciements et renvoi à M. Chevreux.

M. Maxe-Werly fait hommage de sa publication : *Reconstitution au moyen du cadastre de l'Etat ancien du Barrois*. Remerciements et renvoi à M. Bourgeois.

M. Charles Grad fait hommage de 1° *Forêts pétrifiées d'Egypte* ; 2° *Météorologie forestière d'Alsace-Lorraine* ; 3° *Les améliorations agricoles*. Remerciements et renvoi à Commission scientifique.

M. de Golbéry fait hommage d'une publication : *Le Col de Saales*. Des remerciements sont votés à l'auteur, et le dépôt à la bibliothèque en est décidé.

M. Haillant a fait hommage des ouvrages suivants : 1° *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges, imprimés et manuscrits* ; 2° *Nouvelles notes pour le plan d'une Bibliographie Vosgienne, suivies d'un tableau d'ensemble*. Ces deux ouvrages ont été lus par l'auteur au congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, comme délégué de la Société d'Emulation des Vosges et de la Section vosgienne de la Société de Géographie de l'Est ; 3° *Extrait du rapport de M. Schlumberger, concernant le Dictionnaire phonétique et étymologique d'un patois vosgien* par M. Haillant, dont il est donné lecture par M. le président. Des remerciements sont votés à l'auteur et le dépôt à la Bibliothèque en est ordonné.

La famille de M. Lescuyer envoie un ouvrage intitulé : *Vie et travaux de M. J.-F. Lescuyer ornithologiste*, par Monseigneur Fèvre. M. Haillant signale l'importance de cette publication, concernant un de nos plus fidèles correspondants, dont les sociétés savantes de la France déplorent la perte, et en recommande l'étude. Renvoi à la Commission scientifique, qui est priée de s'adjoindre M. Claudot.



**RAPPORTS DES COMMISSIONS.** — *Commission d'admission.* — M. Mottet, président, fait connaître l'avis favorable donné à la candidature de M. de Ravinel. La Société procède au scrutin ; M. de Ravinel est élu et proclamé membre associé.

*Commission d'agriculture.* — La Société décide qu'un champ d'expériences sera créé à Epinal ; M. Claudot s'entendra à cet effet avec le fermier de M<sup>me</sup> Ollivier. M. Jules Dubois offre également un terrain à Martigny pour la même affectation.

M. Ména donne ensuite lecture des propositions suivantes : 1<sup>o</sup> Champ d'expériences : M. Figarol propose de laisser les champs d'expérience sous la direction de M. Ferry. La Commission est d'avis de faire une démarche auprès des propriétaires, pour obtenir la cession aux environs d'Epinal, d'un champ dans lequel seront faites les expériences. 2<sup>o</sup> M. Figarol propose d'établir des tableaux destinés à faire connaître les progrès agricoles réalisés par la moyenne et la petite culture depuis le dernier concours régional (1884). La Commission propose de confier à M. Figarol la rédaction du questionnaire qui serait adressé aux présidents des comices agricoles, des syndicats et correspondants de la Société ; 3<sup>o</sup> MM. Chevrel et Guitaut, marchands d'engrais chimiques et désinfectants, adressent une circulaire prix courant. La Commission, considérant que la Société ne peut faire des essais, propose de donner communication des circulaires à toutes les personnes qui peuvent faire l'emploi de ces désinfectants. 4<sup>o</sup> Le Comice agricole d'Epinal demande à la Société de vouloir bien appuyer un vœu pour le relèvement des droits d'entrée sur le maïs. La Commission est d'avis de s'associer au vœu. La Société, consultée, adopte ces propositions. La Commission propose ensuite, et la Société arrête les récompenses agricoles à décerner cette année.

*Commission d'histoire et d'archéologie.* — M. Chevreux, président, propose à la Société d'arrêter les récompenses à décerner cette année. Elle décide, en outre, l'impression aux *Annales* de : 1<sup>o</sup> M. J. Dubois, *Notice sur Martigny-les-Bains* ;

2° M. Des Godins de Souhesmes, *Chez les Orientaux* ; 3° M. Didier-Laurent, *La Corne de Cornimont* ; 4° M. Thévenot, *Notice sur Chaumouzey*.

La Commission scientifique et industrielle propose et la Société arrête la liste des récompenses du concours de cette année.

M. Dubois offre la copie de vingt-cinq années d'observations météorologiques. M. Garnier sera informé de cette offre généreuse.

La Société reçoit un exemplaire de *La Lorraine au Salon de 1887*, dont elle a voté l'acquisition.

M. Chevreux propose la réunion des deux budgets de la Commission d'Histoire et de la Commission des Beaux-Arts et l'affectation du reliquat de l'exercice 1887 à la continuation des fouilles de Chaumouzey, sur lesquelles MM. Voulot et Ganier donnent déjà quelques détails. Adopté.

M. Le Moyne lit un rapport sur les travaux et les publications de la Commission météorologique ; il demande, sur la proposition de M. Haillant, qu'une mention très honorable soit décernée à M. Garnier, en émettant le vœu que le Gouvernement lui accorde bientôt une plus haute distinction pour ses longs et éminents services. Adopté.

M. Le Moyne lit aussi le rapport fait par M. Burel sur l'ouvrage de M. Denys, intitulé : *Note sur l'établissement d'un réservoir dans le vallon de Presle, près de Saint-Maurice-sur-Moselle*. Cette analyse, vu son importance, sera insérée comme annexe au procès-verbal de cette séance et M. Denys en sera informé. Des remerciements sont votés à M. Denys et à M. Burel.

L'heure avancée ne permettant pas la lecture de plusieurs rapports, ces lectures sont renvoyées à la réunion prochaine, et la séance est levée.

---

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BUREL, CHATEL, GAZIN (Auguste), GLEY (Gérard), HAILLANT, LEBRUNT, LECOMTE, LOUIS, MANGIN, MÉNA, MOTTET, RETOURNARD et TOUREY.

Excusés : MM. CHEVREUX, LE MOYNE et OHMER.

Le procès-verbal de la séance du 18 octobre dernier est lu et adopté.

*Correspondance.* M. Louis, président de la musique civile municipale d'Epinal, remercie la Société d'avoir voté une somme de vingt francs pour prix à décerner aux membres de cette société.

M. de Ravinel remercie la Société de son élection et envoie sa photographie et sa notice biographique.

M. Baradez, membre titulaire, nommé procureur de la République, donne sa démission de membre titulaire et désire rester attaché à la Société comme membre associé. La Société sera heureuse de conserver M. Baradez au nombre de ses membres, et le remercie du concours dévoué qu'il lui a déjà apporté.

M. Bour, nommé juge à Saint-Dié, remercie aussi la Société de son accueil bienveillant et désire prêtre inscrit sur la liste des membres associés. Adopté.

M. Gley, Emile, manifeste l'intention de résigner ses fonctions de bibliothécaire, demande à rester membre libre et à ne plus faire partie de la Commission littéraire. La Société remercie M. Gley de son concours dévoué et décide d'attendre le renouvellement du Bureau.

M. le docteur Liégy envoie le numéro d'un journal intitulé *L'Avenir de la Sarthe*, qui relate l'inauguration du buste de Pierre Belon, artiste du xvi<sup>e</sup> siècle, né au Mans, exécuté

par Mademoiselle Lorient, et inauguré récemment. Remerciements et dépôt aux archives.

Les hommages suivants ont été offerts à la Société :

1° Album Caranda, fouilles de la ville d'Ancy 1886 ; 2° Baltet : la coulure des raisins ; 3° de Villiers : Rapports annuels de la Commission de l'hygiène de l'enfance, années 1878 à 1885 inclus (nos 7 à 14 inclus) ; et Rapports présentés à M. le Ministre du commerce par l'Académie de médecine sur les vaccinations, années 1877 à 1881 inclus ; 4° Druhen : De l'alcoolisme au point de vue social ; 5° Gazin (Auguste) : La culture forestière du Chablais, étude couronnée par la Société des Agriculteurs de France ; 6° A. Benoit : Notes sur quelques collectionneurs vosgiens et monuments en bronze à partir du XIV<sup>e</sup> siècle ; 7° Guyot : La Chasse en Alsace-Lorraine ; et Monsieur Edouard Meaume. Des remerciements sont votés et les ouvrages seront déposés à la bibliothèque de la Société.

M. Claudot lit le discours qu'il doit prononcer à la séance solennelle sur la vie et les œuvres de Pellet. M. le Président remercie l'orateur d'avoir su si bien faire revivre cette noble figure, l'une des plus belles de notre pays, et la Société lui adresse ses plus chaleureuses félicitations.

RAPPORTS DES COMMISSIONS. — *Commission d'agriculture.* — M. Haillant donne lecture du rapport de M. Perdrix, qui sera prié de le compléter et d'en condenser quelques parties, de façon à ce qu'il puisse être prêt pour l'impression.

*Commission scientifique.* — M. Retournard lit le rapport de cette Commission, dont les conclusions sont adoptées.

Les diverses Commissions qui n'ont pas encore terminé leurs rapports seront convoquées à cet effet.

Il est donné lecture des présentations suivantes : 1° M. Derazey, avocat à Epinal, présenté par MM. Claudot, Gazin et Haillant ; 3° M. Peltier, professeur d'histoire au Collège d'Epinal, présenté par MM. Le Comte, Noël et Haillant ; 3° M. Emile Mathieu, juge au tribunal de commerce, agriculteur à

Thaon, et secrétaire du syndicat agricole de Châtel, présenté par MM. Berher, Figarol et Haillant. Ces candidatures sont renvoyées à la Commission d'admission.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

---

### SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1887

*Président : M. Lebrunt, Président.*

*Secrétaire : M. Haillant, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BERHER, BOURGEOIS, BUREL, CHATEL, CHEVREUX, CLAUDOT, GANIER, GAZIN (Auguste), GAZIN (Edgard), GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, LEBRUNT, LE COMTE, LE MOYNE, LOUIS, MÉNA, MOTTET, NOEL, OHMER et RETOURNARD.

Excusé : M. Huot.

Le Procès-verbal de la séance du 17 novembre dernier est lu et adopté.

La séance publique annuelle est fixée au jeudi 22 décembre prochain, à une heure et demie dans le grand salon de l'Hôtel-de-ville d'Epinal.

M. le Président et M. le Secrétaire perpétuel feront une démarche près de M. le Préfet pour l'inviter à accepter la présidence de cette solennité.

*Correspondance.* — M. Bardy offre à la Société son *Etude historique et scientifique sur les eaux minérales de Saint-Dié*, et M. Fliche sa *Notice sur la vie et les travaux de M. Godron*. Des remerciements sont votés aux auteurs et ces ouvrages sont renvoyés à la Commission scientifique

Les rapports présentés au nom des diverses commissions pour la séance publique sont adoptés.

M. Mottet, au nom de la Commission d'admission, donne un avis favorable sur les candidatures de MM. Derazey, avocat à Epinal, M. Mathieu, Emile, agriculteur à Thaon, et M.

Peltier, professeur, chargé de cours au lycée de Bar-le-Duc. Il est procédé au scrutin, et les candidats ayant obtenu le nombre des suffrages exigé par le règlement ont été proclamés membres de la Société.

La Société nomme membres titulaires, MM. Noël et Claudot.

Réélection du bureau : M. Ohmer est élu président.

M. Ohmer remercie la Société de l'honneur qu'elle lui fait en l'appelant à de si importantes fonctions ; il craint de ne pouvoir, à raison de ses occupations nombreuses, remplir les devoirs multiples que lui impose cette nomination et demande qu'on veuille bien faire un autre choix. M. Lebrunt et la Société toute entière insistent près de M. Ohmer pour le prier de conserver ces fonctions.

M. Le Moyne est élu premier vice-président.

M. Le Moyne remercie la Société et il est heureux d'annoncer qu'il fera tout son possible pour aider M. Ohmer à remplir ses fonctions de président.

M. Burel est nommé second vice-président.

M. Chatel, secrétaire adjoint.

M. Mangin, trésorier.

M. Le Comte, bibliothécaire.

M. Claudot, bibliothécaire-adjoint.

M. Lebrunt remercie la Société de la sympathie que lui ont toujours témoignée tous ses collègues et souhaite la bienvenue au nouveau bureau.

**RENOUVELLEMENT DES COMMISSIONS.** — *Commission d'Agriculture.* — MM. BUREL, HUOT, MÉNA, GAZIN, GUYOT, LAPIQUE, et LE COMTE, membres titulaires ; MM. CLAUDOT, FIGAROL et GAZIN (Auguste), membres adjoints.

*Commission d'histoire et d'archéologie.* — MM. BOURGEOIS, CHEVREUX, GAZIN, GANIER, GLEY (Gérard), MANGIN et VOULOT, membres titulaires ; M. BALLANDE, membre adjoint.

*Commission littéraire.* — MM. CHATEL, CLAUDOT, GLEY (Gérard), LE MOYNE, BOURGEOIS, NOËL et LEBRUNT.

*Commission scientifique.* — MM. LE MOYNE, CHATEL, BUREL, HUOT, KAMPMANN, MÉNA et RETOURNARD, membres titulaires ; MM. LEBRUNT et THOMAS, membres adjoints.

*Commission artistique.* — MM. GANIER, CHEVREUX, BALLANDE, CLASQUIN, KAMPMANN, PELLERIN et TOUREY, membres titulaires : MM. CHATEL et LÉON LOUIS, membres adjoints.

Ils est donné lecture de la candidature de M. le Dr Marcelin, Auguste, médecin aide-major au 5<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval à Epinal, présenté par MM. Doley, Noël et Haillant, et de M. Morel, archéologue et receveur particulier des finances à Mirecourt, présenté par MM. Chatel, Chevreux, Ganier et Mangin.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

## BUDGET DE LA SOCIÉTÉ D'EMULATION

pour l'année 1888

ADOPTÉ A LA SÉANCE DU 19 JANVIER 1888.

En caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1888. . . . .	2,147 35
Dû par M. Ferry, de Corcieux, sur la somme qui lui a été remise pour le champ d'expériences de 1887	99 80
Avoir total. . . . .	2,247 15
dont il faut déduire :	
Réserve de 1887 pour le prix Castel à décerner en 1888. . . . .	43 »
Réserve de 1887 pour le prix Masson à décerner en 1891. . . . .	51 »
Réserve pour le champ d'expériences de 1888 . . .	260 »
Abonnement de la Gazette des Beaux-Arts en 1885, restant à payer. . . . .	50 »
Total à déduire. . . . .	404 »
Avoir net . . . . .	1,843 15

**Recettes spéciales de l'année 1888**

1. Produit des cotisations : 125 à 12 fr. et 20 à 5 fr.	1,600 »
2. Intérêts des fonds déposés à la caisse d'épargne en 1887 . . . . .	82 24
3. Subvention du Ministère de l'Agriculture. . . .	1,300 »
4. Subvention du Ministère de l'Instruction publique . . .	» »
5. Subvention du Département . . . . .	1,800 »
6. Revenu du legs Masson . . . . .	51 »
7. Revenu du legs Claudel. . . . .	21 95
8. Revenu du don Castel, réduit par la conversion à . . .	35 »
9. Recettes accidentelles : récolte du champ d'expé- rience de 1887, non encore liquidée, pour mé- moire . . . . .	» »
<b>Total des recettes. . . . .</b>	<b><u>4,890 19</u></b>

**Dépenses de l'année 1888**

1. Impression des <i>Annales</i> , environ 25 feuilles for- mant un volume de 400 pages . . . . .	1,050 »
2. Tirages à part de 50 exemplaires dus aux auteurs qui les demandent.. . . .	100 »
3. Impressions diverses : lettres, convocations, bandes, affiches, etc. . . . .	150 »
4. Frais de bureau alloués au secrétaire perpétuel. . .	500 »
5. Gages du garçon de salle. . . . .	120 »
6. Gage du commissionnaire . . . . .	120 »
7. Indemnité au copiste des procès-verbaux . . . .	60 »
8. Frais de recouvrement des cotisations . . . .	50 »
9. Frais de la séance publique. . . . .	15 »
10. Dépenses de la bibliothèque et reliures . . . .	100 »
11. Concours agricole. Primes du Gouvernement, primes de la Société, prix Claudel, et visite des fermes (arrondissement de Neuchâteau). . . .	1,500 »
12. Concours d'histoire et d'archéologie. Primes, fouilles, médailles, etc. . . . .	200 »
<b>A reporter . . . . .</b>	<b><u>3,965 »</u></b>



	<i>Report...</i>	3,965 »
13. Prix du concours littéraire . . . . .		100 »
14. Prix du concours artistique : crédit doublé en raison de l'exposition projetée à l'occasion du concours régional . . . . .		200 »
15. Prix du concours scientifique et industriel . . .		250 »
16. Abonnements de 1888 déjà votés :		
Journal d'Agriculture pratique . . . . .		20 »
Revue politique et Revue scientifique . . . . .		50 »
Revue archéologique . . . . .		20 »
Revue d'Alsace . . . . .		14 »
Annales de l'Est . . . . .		12 »
Journal du Ciel . . . . .		10 »
Annuaire du Département des Vosges. . . . .		3 »
Gazette des Beaux-Arts . . . . .		50 »
17. Réserve du prix Castel à décerner en 1888. . . .		43 »
18. Réserve du prix Masson à décerner en 1891 . . .		51 »
19. Menues dépenses imprévues. . . . .		100 »
<b>TOTAL des dépenses . . . . .</b>		<b>4,888 »</b>
Excédent des recettes sur les dépenses. . . . .		2 19
qui, ajoutées à notre avoir net de . . . . .		1,843 15
<b>le maintiendront à la somme de. . . . .</b>		<b>1,845 34</b>
si aucune circonstance extraordinaire ne nous oblige à imputer une dépense imprévue sur ce fonds de réserve.		

*Le Secrétaire perpétuel,*

N. HAILLANT.

*Le premier Vice-Président,*

C. LE MOYNE.

## Dons du Ministère de l'Instruction publique

*Comité des travaux historiques et scientifiques.*

*Journal des Savants.*

*Romania.*

*Le Cabinet historique.*

*Répertoire des travaux historiques.*

## Dons du Ministère de l'Agriculture

*Bulletin du Ministère de l'Agriculture. — Documents officiels, statistique, rapports, comptes-rendus de sessions en France et à l'étranger.*

*Statistique agricole annuelle 1886. Paris, imprimerie nationale 1887, in-8°.*

## Dons de la Préfecture

*Publications du Conseil Général du département des Vosges.*

## Ouvrages périodiques offerts à la Société d'Emulation (1)

*Le Bon Cultivateur*, publié à Nancy.

*Le Cultivateur agenais.*

*Maître Jacques.*

HAMET. — *L'Apiculteur.*

*La Feuille des jeunes naturalistes.*

MERLIN. — *Annuaire de l'Instruction publique dans les Vosges pour 1887, 24<sup>e</sup> année. Durand, Epinal, 1887. (Hommage de l'auteur, membre titulaire).*

ROUNÉGUÈRE. — *Revue mycologique*, recueil trimestriel illustré, consacré à l'étude des champignons et des lichens. (Hommage de l'auteur, membre correspondant).

(1) Liste arrêtée le 24 janvier 1888.

*L'Industriel Vosgien*, journal de Remiremont.

*La Presse Vosgienne*, journal de Mirecourt.

Et les publications des Sociétés savantes correspondantes.

(Voir la liste aux *Annales* de l'année 1887), pages XLVIII et suivantes, à laquelle il faut ajouter :

## BASSE-PYRÉNÉES

Société des sciences, lettres et arts de Pau, à Pau.

### Ouvrages non périodiques (1)

BALTET (Ch.) — *La coulure des raisins*, 1887.

BARDY (Henri). — *Les eaux minérales de Saint-Dié*, étude historique et documents scientifiques, 1887.

BENOIT (Arthur). — 1. *Note sur quelques collectionneurs vosgiens au siècle dernier. L'histoire naturelle*, 1887. — 2. *Recherches sur les monuments en bronze à partir du XIV<sup>e</sup> siècle*.

D<sup>r</sup> BERHER. — *Catalogue des plantes du département des Vosges*, 1887.

BLEICHER et FLICHE. — *Note sur la flore pliocène du Monte-Mario*, in-8°.

BOUCHER DE MOLANDON. — *Le tumulus de Reuilly et son vase funéraire*, 1887.

DE BOUREULLE. — 1. *L'Alsace du siècle de Louis XIV*, 1887. — 2. *La démonologie de Dom Calmet*.

COURTONNE. — 1. *Manuel de langue néo-latine*. — 2. *Langue internationale néo-latine*.

D<sup>r</sup> DAVILLER. — *Notice sur les étuves romaines de Plombières*.

DENYS (R.) — *Note sur l'établissement d'un réservoir dans le vallon de Presle, près de Saint-Maurice-sur-Moselle*.

DIETZ. — *Le climat du Ban-de-la-Roche..... au siècle dernier..... suivi d'une notice sur L'introduction de la pomme de terre dans cette contrée*, 1887.

(1) Liste arrêtée le 24 janvier 1888.

- DRUHEN (le Dr). — *De l'alcoolisme au point de vue social*, 1887.
- DURAND (G.) — *Eglise de Doullens (Somme)*, 1887.
- FERRY (Ch.) — *Inventaire historique des archives anciennes de la ville d'Epinal*, série c c, tome III, 2<sup>e</sup> partie, in-8°. Epinal, 1887, in-8°, 525 — 1459.
- FÈVRE (M<sup>gr</sup>). — *Vie et travaux de M. J.-F. Lescuyer, ornithologiste*, 1883.
- FICY (Pierre). — *Le mariage du Ségare*, in-18.
- FLICHE. — 1. *Notice sur D. A. Godron, sa vie et ses travaux.*  
— 2. *Etude sur le pin pinier (P. Pinea L.)*.
- GARNIER (Ad.) — *Commission météorologique du département des Vosges. Compte-rendu des observations faites en 1886-1887, 3<sup>e</sup> année.*
- GAZIN (A.) — *La culture forestière dans la région du Chablais. Etude couronnée par la Société des Agriculteurs de France*, 1887.
- GEBHART (G.) — *Travaux des conseils d'hygiène publique et de salubrité du département des Vosges en 1886*. Epinal, 1887.
- GERMAIN (Léon). — 1. *Dun-sur-Meuse*. — 2. *Une épitaphe lorraine à Dunkerque*. — 3. *La cloche de Lacrouzette (Tarn)*. — 4. *Les armoiries du comte de Serre et des différentes branches de sa famille*.
- DE GOLBÉRY. — *Le col de Saales*.
- GRAD (Ch.) — 1. *Le Sundgau ; Mulhouse et Belfort*. — 2. *Les améliorations agricoles et le pain à bon marché*. — 3. *Météorologie forestière en Alsace-Lorraine*. — 4. *Forêts pétrifiées de l'Egypte*.
- GUYOT — 1. *Histoire d'un domaine rural en Lorraine*. — 2. *Assemblées de communautés d'habitants en Lorraine*. — 3. *M. Edouard Meaume, sa vie et ses œuvres*, 1886. — 4. *La chasse en Alsace-Lorraine*.
- HAILLANT (N.) — 1. *Bibliographie vosgienne de l'année 1884*. — 2. *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges, imprimés et manuscrits*. — 3. *Nouvelles notes pour le plan d'une bibliographie vosgienne, suivies d'un tableau d'ensemble*. —

4. *Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres.* Rapport fait au nom de la Commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1886, par M. Gustave Schlumberger. Extrait concernant l'ouvrage de M. Haillant, *Essai sur un patois vosgien* ; dictionnaire phonétique et étymologique, couronné par l'Institut.

LABOURASSE (H.) — *Glossaire abrégé du patois de la Meuse*, notamment de celui des Vouthons, 1887, in-8°.

LESCUYER (F.) 1. *Mélanges d'ornithologie*, 2<sup>e</sup> partie, *Etangs de Baudonvilliers*. — 2. *Trous d'arbres habités par des animaux sauvages*. — 3. *Régime alimentaire des oiseaux*. — 4. *Jeannin*. Rapport sur les nouveaux travaux de M. Lescuyer. —

GOUTIÈRE-VERNOLLE (E.) — *La Lorraine au salon*, 1<sup>re</sup> année 1887. Publication de Nancy-Artiste, in-4°.

MARTIN (C.) — Chants à deux voix égales : 1. *Adieu tambours*. — 2. *Aimez la France*. — 3. *C'est mon pays*. — 4. *Ce qu'ils n'aiment pas*. — 5. *Chasseurs d'Afrique*. — 6. *Grand père à ses petits enfants*. — 7. *Le vieux képi*. — 8. *Morts pour la patrie*. — 9. *Souvenez-vous*. — Fantaisies pour fanfare ou harmonie : 10. *Sur la plage*. — 11. *Souvenir de garnison*. — 12. *Marche funèbre, dernier adieu*. — 13. *Berceuse pour violon et piano, Près d'un berceau*. — 14. *Romance, Dernière chanson*. — 15. *Chansonnette, La galette lorraine*.

MAXE-WERLY. — *Reconstitution au moyen du cadastre de l'Etat ancien du Barrois*, 1887.

MÉLINE. — *Carte en relief des Vosges*.

MOREAU (Frédéric). — *Album Caranda. Fouilles de la ville d'Ancy*, 1886.

PAPIER. — 1. *Sur cinq inscriptions nouvelles, découvertes dans les environs de Béja (Tunisie)*. — 2. *Essai de lecture et d'interprétation*, 1<sup>o</sup> d'un petit cylindre en terre cuite..., 2<sup>o</sup> d'un petit disque en argent ; 3<sup>o</sup> d'un médaillon en bronze. — 3. *Inscriptions nouvelles de la Tunisie et de la province de Constantine*.

PETIT (Th.) — *Comptabilité à portée de tous, avec économie de travail*, 2<sup>e</sup> édition, 1887.

RANCE (A.-J.) — 1. *L'ancien clergé d'Arles, Gaspard de Saint-Andiol et Gilles du Port*. Paris, 1886. — 2. *Une séance de réception à l'Académie française* (27 mars 1684), récit d'un témoin oculaire (M. Jacques de Grille de Robras d'Estoublon). Paris 1887.

RICHARD (A.) — *De la nature des fonctions notariales*, in-8°, 8 p.

RISTON (Victor). — *Contribution à l'étude du droit coutumier lorrain, des différentes formes de la propriété. Fiefs, censives, servitudes réelles*. Paris, Rousseau, 1887.

F. DES ROBERT. *M<sup>me</sup> Tastu* (Sabine-Casimir-Arnable), 1795-1885, *Discours de réception à l'Académie de Stanislas*. Nancy, 1887.

SALMON (C. A.) — *M. Lionnet, ancien professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand*, 1886.

D<sup>r</sup> SAUCEROTTE. — *Les médecins pendant la Révolution*.

DE VILLIERS. — 1. *Rapports de la commission de l'hygiène de l'enfance*, année 1878 à 1885 inclus. — 2. *Rapports présentés à M. le Ministre du commerce par l'Académie de médecine, sur les vaccinations*, année 1877 à 1884 inclus.

## MANUSCRITS (1)

BENOÎT (A.). — *Un procès criminel à l'abbaye de Poussay en 1678*, in-4<sup>b</sup> 49 pages.

BOJOLY (Aug.). — *Les arbres à cidre, leur introduction et leur culture dans le département des Vosges*.

DE BOUREULLE. — *Les Caroccios de l'Italie au moyen-âge*.

BOURGEOIS. — 1. *Le mouvement commercial*. — 2. *Philippe-le-Bel et les villes de bourgeoisie*. — 3. *Etude sur la commune de Laon*.

BUFFAULT. — Deux pièces de vers inédites. — 1. *Le joli rêve*. — 2. *Compliment fait pour une demoiselle devant l'offrir à sa tante*.

CONRAUX (Auguste). — Trois poésies : 1. *Les buissons*. — 2. *Pour les pauvres*. — 3. *Pro patria*.

(1) Liste arrêtée le 24 janvier 1888;

DIDIER-LAURENT (M. l'abbé) — *La Corne de Cornimont.*

GÉRARD (J.-B.) — *Etude sur les abeilles dans la partie montagnueuse des Vosges,*

D<sup>r</sup> LIÉGEY. — 1. *Importante question de police sanitaire ; accidents dans les fosses d'aisances.* — 2. *Bons effets des anti-périodiques et principalement du sulfate de quinine dans certains cas de zona.* — 3. *Note principalement relative à la grande nocuité des logements humides.* — 4. *Deux petits faits pathologiques.* — 5. *Phénomènes remarquables chez un homme amputé depuis un certain nombre d'années.* — 6. *Eclampsie des femmes en couche.* — 7. *Rapport sur le travail, intitulé : De l'influence du déboisement des forêts sur l'état psychique des populations dans les différents pays.* — 8. *Quelques mots à l'occasion de l'hypnotisme et du magnétisme.* — 9. *Un mot à propos de l'incendie de l'Opéra-comique, Paris, le 25 mai 1887.* — 10. *De l'emploi du sulfate de quinine et du calomel dans certaines formes du rhumatisme articulaire.* — 11. *Encore un mot sur les fièvres pernicieuses à forme cholérique.* — 12. *Le choléra actuel et la méningite encéphalo-rachidienne épidémique.* — 13. *Nouvelles réflexions sur l'identité de la fièvre cholérique et du choléra.* — 14. *Pulsations abdominales idiopathiques.* — 15. *Affection fébrile intermittente ayant succédé à une chute chez un vieillard.* — 16. *Un mot sur la fièvre intermittente éclamptique ou épileptique.* — 17. — *Encore un cas de fièvre éclamptique ou épileptique chez un jeune enfant.* — 18. *Contribution à la question de surmenage intellectuel chez les jeunes filles.* — 19. *Un cas insidieux de mort subite d'un enfant à la mamelle.* — 20. *Quelques cas de fièvre sudorale.* — 21. *Un mot sur le régime familial des aliénés dans les Vosges.* — 22. *Un cas de fièvre érythémateuse.* — 23. *Néuralgie du testicule compliquant une orchite.* — 24. *Tumeurs utérines évacuées spontanément.* — 25. *Un rapport de la commission hygiénique de Rambervillers.* — 26. *Rapport fait à Rambervillers au point de vue hygiénique sur un séchoir de peaux et sur des tanneries.* — 27. *Note relative à un cas de fièvre apoplectique paralytique.* — 28 à 31. *Névroses*

*fébriles, cinq lettres à la Gazette médicale de Strashbourg. — 32. Un mot sur le sommeil morbide. — 33. Le Bébé de Stanislas Leczinski, roi de Pologne et duc de Lorraine.*

**MATHIEU (Emile).** — *Quelques notes sur l'ensilage des fourrages verts et son application dans les Vosges.*

**PELINGRE (A.)** — *Monographie générale de la commune de Senones.*

**THÉVENOT (A.)** — *Topographie, statistique et histoire de la commune et de l'abbaye de Choumousey.*

---



# SÉANCE

## PUBLIQUE ET SOLENNELLE

**DU JEUDI 22 DÉCEMBRE 1867**

---

*Président d'honneur : M. GENTIL, Préfet des Vosges.*

*Président : M. LEBRUNT, Président.*

*Secrétaire : M. HAILLANT, Secrétaire perpétuel.*

Présents : MM. BÉRIER, BOURGEOIS, BUREL, DE CARDO, CHEVREUX, CLAUDOT, DALSACE, DENYS, DERAZEY, DOLEY, FERRY (Léopold), FIGAROL, GANIER, GARNIER, GAZIN (Auguste), GAZIN (Edgard), GENTIL, GLEY (Gérard), GUYOT, HAILLANT, HUOT, LEBRUNT, LECOMTE, LOUIS (Léon), LE MOYNE, MANGIN, MARTIN (Camille), MATHIEU (Emile), MAUD'HEUX, MÉNA, NOEL, MOTTET, OHMER, PERDRIX, RETOURNARD, THÉVENOT, THOMAS, THOUVENIN et VOULOT, membres de la Société.

Excusé : M. CHATEL.

Un grand nombre de personnes notables de la ville sont venues honorer de leur présence cette solennité. On remarquait notamment M. SPIRE, procureur de la République, M. STAINVILLE, substitut, M. BOUCHER, président de la Chambre de commerce, M. GUILGOT, syndic des féculiers des Vosges, et presque tous les lauréats des concours ouverts cette année par la Société d'Emulation.

La séance s'est ouverte à deux heures, et M. le Préfet, président d'honneur, a donné la parole à M. Claudot, membre titulaire, qui a prononcé le discours d'ouverture. L'orateur a choisi comme sujet *Jean-François Pellet*, et

a été fréquemment applaudi de l'assemblée tout entière. La parole a été donnée ensuite à M. Perdrix, membre associé, qui a lu son rapport sur le concours agricole ouvert cette année dans l'arrondissement d'Epinal. M. Chevreux, président de la Commission d'histoire, a présenté le compte-rendu rédigé par M. Garnier et par lui des travaux historiques, archéologiques et artistiques de l'année écoulée ; il a signalé tout particulièrement les ouvrages couronnés au concours historique ouvert par la Société ; et M. Haillant, secrétaire perpétuel, a lu le compte-rendu spécial d'un ouvrage sur *Le patois de La Bresse*, par M. J. Hingre, chanoine à Saint-Dié, que la Société a aussi récompensé. Puis M. Olmer, président de la Commission littéraire, a lu le rapport présenté au nom de cette Commission, et énuméré les récompenses décernées à la suite de ce concours. Enfin M. Retournard, membre titulaire, a clos la série des rapports en faisant ressortir les mérites des lauréats du concours scientifique et industriel, et tout particulièrement ceux de M. Garnier, dont le zèle et le dévouement bien connus font espérer une récompense plus élevée que celles que lui ont déjà décernées ses collègues.

M. le Préfet est heureux de remercier publiquement la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en l'invitant à présider cette belle solennité. Il fait ressortir le rôle important de la Société dans le département, les travaux féconds qu'elle suscite et encourage, les progrès qu'elle a fait faire depuis sa fondation à l'agriculture, aux sciences, aux lettres et aux arts. Il loue tout particulièrement les orateurs qui, dit-il, montrent un égal talent dans l'art de bien dire et de bien faire. Il rend un juste hommage au dévouement sans bornes et à l'activité de M. le Prési-

dent Lebrunt, qui dirige d'une façon si compétente et si assidue les recherches et les travaux de ses collègues.

M. Lebrunt s'empresse de remercier M. le Préfet de la sympathie qu'il veut bien témoigner aux membres de la Société d'Emulation, au Président sortant et aux travaux de tous. Il adresse également ses remerciements à tous ceux qui secondent la Société dans son action et son influence, et tout particulièrement à ses collègues et au Bureau de la Société.

M. Haillant proclame ensuite les noms des lauréats de cette année.

L'ordre du jour étant dès lors épuisé, la séance est levée à quatre heures.



**DISCOURS**  
**PRONONCÉ**  
**A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE**  
**DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES**

**LE 22 DÉCEMBRE 1887**

**Par M. CLAUDOT**

**Membre titulaire de la Société**

---

**JEAN - FRANÇOIS PELLET**

**1781-1830**

---

**MESSIEURS,**

Je suis heureux de saisir l'occasion de vous exprimer publiquement ma reconnaissance pour votre généreuse hospitalité, malgré l'embarras où me jette le rôle d'orateur académique que je dois remplir aujourd'hui. Si, en effet, j'apprécie vivement l'honneur que vous m'avez fait en me chargeant du discours d'usage, dans cette séance solennelle, je comprends mieux que jamais la difficulté de ma tâche, en présence de cet auditoire d'élite que mes prédécesseurs ont su charmer par un délicieux langage qu'il ne m'est pas donné de parler. Maintenant encore je compte sur votre indulgence qui pardonnera à l'insuffisance de mon talent oratoire en faveur du sujet dont je me propose de vous entretenir.

Je voudrais essayer aujourd'hui de faire revivre un instant devant vous la figure bien attachante de l'un de ces trente et un Spinaliens qui se réunissaient, il y aura bientôt soixante-trois ans, pour fonder votre Société et créer ses statuts, de celui que l'estime de ses collègues appelait pendant cette réunion aux fonctions importantes de secrétaire de la section des *Sciences et Belles-Lettres*.

Jean-François Pellet (1) naquit à Epinal le 2 novembre 1781. Ce qu'il fit durant ses premières années nous échappe et ne présenterait du reste que peu d'intérêt. Nous savons seulement qu'il se révéla de bonne heure comme poète, car il nous apprend lui-même qu'il n'avait pas encore seize ans lorsqu'il composa une épître : *Le Complimenteur*, que nous retrouvons dans son recueil de poésies.

Après avoir terminé à Strasbourg ses études de droit, Pellet, à peine âgé de 25 ans, vint embrasser dans sa ville natale la carrière du barreau, qu'il ne devait plus quitter qu'à sa mort et où il obtint de très grands succès. « Avec quelle facilité, dit un de ses contemporains (2), quelle abondance, quelle effusion entraînant il improvisait une cause ! Comme il

(1) *Extrait du registre des actes de baptême de l'église d'Epinal* : « Jean-François, fils légitime du sieur Jean-Joseph Pellet, marchand en cette ville, et de demoiselle Barbe Lemarquis, son épouse, est né à dix heures du soir, le 2 novembre 1781, et a été baptisé le lendemain. Il a pour parrain Melchior-Jean-François Georgel, prêtre, docteur en théologie, prieur et seigneur de Ségur, vicaire général de la grande aumônerie de France, et cy-devant chargé des affaires du roy à la cour de Vienne, résidant à Paris, représenté par le sieur Jean-François-Benoît-Joseph-Antoine Georgel, étudiant au collège de Colmar, résidant actuellement à Bruyères, son neveu, et pour marraine, dame Jeanne-Marguerite Guiot, épouse de M. Georgel, conseiller secrétaire du roy, maire royal, chef de police de la ville de Bruyères, subdélégué à Monseigneur l'intendant audit lieu, qui ont signé avec le père de l'enfant. » Ont signé : Guyot, Georgel, Georgel, Pellet, Pierrot, curé d'Epinal.

(2) M. Briguei, aîné, professeur de rhétorique au collège d'Epinal. (*Journal de la Société d'Emulation des Vosges*. Année 1830.)

savait, de son regard perçant, lire dans le cœur des jugés, deviner leurs sentiments, leurs émotions, et presser ou ralentir, à son gré, selon l'intérêt du moment, ses moyens d'attaque ou de défense ! » Entraîné par son penchant à la bienfaisance, Pellet se vouait plus particulièrement à la défense des criminels qui comparaissaient devant la cour d'assises. « Il les assistait de son éloquence entraînant et chaleureuse ; souvent il les aidait de sa bourse », ne se contentant pas seulement d'exercer une profession honorable, mais se dévouant tout entier à l'humanité, le plus souvent sans autre fruit de ses travaux que le témoignage d'une bonne action.

Ses collègues surent reconnaître les brillantes qualités de cet homme de bien en lui donnant de bonne heure et en lui conservant jusqu'à sa mort le titre de bâtonnier de leur Ordre. De son côté, l'administration ne croyait pouvoir placer sous une meilleure direction le dépôt de mendicité que l'on venait de créer à Epinal.

Je ne vous étonnerai pas, Messieurs, en vous disant que, comme homme privé, Pellet fut le modèle des fils et des époux. Bienfaisant envers les malheureux, ami sûr et dévoué, il avait aussi pour les siens un attachement sans bornes.

Il est un coin dont je rends grâce aux dieux ;  
C'est le rivage où vit encor ma mère,  
Où dans la tombe, hélas ! mon pauvre père,  
Un soir d'automne, a reçu nos adieux !

Le 25 mai 1812, il avait épousé la fille d'un ancien juge au tribunal civil d'Epinal, Magdeleine-Julie Philippe (1), qui lui

(1) *Extrait de l'acte de mariage du 25 mai 1812* : Epoux : Jean-François Pellet, avocat et directeur du dépôt de mendicité du département des Vosges, résidant à Epinal, né audit lieu le 2 novembre 1781, fils de Jean-Joseph Pellet, négociant à Epinal, et de dame Barbe Lemarquis, son épouse, — Demoiselle Magdeleine-Julie-Philippe, résidant à Epinal, née audit lieu, le 9 février 1786, fille de feu le sieur Nicolas-Léopold-Philippe, de son vivant juge au tribunal civil d'Epinal, décédé audit lieu le 22 février 1810, et de dame Marie-Thérèse Bombard, son épouse, résidant à Epinal,

fut toujours unie par la plus tendre affection et que plusieurs d'entre vous ont encore connue.

Pellet utilisait les loisirs que lui laissaient ses occupations d'avocat en se livrant à son goût favori pour la poésie : « Amant passionné de son pays, enfant des Vosges par dessus tout, jamais il ne fut mieux inspiré que quand il a chanté les lieux qui l'ont vu naître ; ses accents devenaient alors tendres et pathétiques. » Vous vous rappelez encore cette exquise sensibilité qui s'échappe des deux pièces intitulées : *L'Aspect du sol natal, Paris et les Vosges*, et nous sentions tous une vive émotion nous gagner lorsqu'il y a deux ans notre collègue, M. Gazin, nous en disait quelques vers. C'est surtout cette couleur à la fois patriotique et locale qui rendait chères aux Vosgiens les compositions de Pellet et qui lui a fait décerner par ses contemporains ce titre, si mérité et si justement confirmé par la postérité, de *Barde des Vosges* (1). Mais, vous le savez, il ne s'est pas borné à chanter les sites de nos montagnes ; son talent souple, flexible et varié se prêtait à tous les tons, essayait tous les genres. Nous avons de lui des épîtres, des satires, des élégies et surtout des odes dont la plupart ont été très remarquées, de gracieuses poésies fugitives et même une tragédie, *Constantin le Grand*, qui fut jouée plusieurs fois à Nancy, en 1824, avec quelque succès.

Ce qui caractérise la poésie de Pellet, c'est une richesse de rimes vraiment remarquable, un jet facile, une diction qui ne

Témoins : Pour l'époux, Jean-Joseph Pellet père, âgé de 62 ans, et Antoine-Léopold Bresson, âgé de 73 ans, juge au tribunal civil — pour l'épouse, Louis-Xavier Bastien, âgé de 30 ans, receveur du dépôt de mendicité du département, cousin germain maternel de l'épouse, et François-Alexis Maud'heux, greffier en chef au tribunal civil, âgé de 49 ans, oncle maternel de l'épouse à cause de dame Jeanne-Marguerite Bombard, son épouse.

(1) La plupart des morceaux publiés par Pellet ont paru sous ce titre : *Le Barde des Vosges* (Paris — Amable Costes, 1827). La seconde édition de ce recueil (Paris — 1829), contient en outre la tragédie de *Constantin le Grand*, des *Fragments de Sénèque* et le poème *Les Classiques et les Romantiques*.

manque point, quand il faut, de richesse et de verve, et par dessus tout cette vive émotion qui dénote le véritable poète. On lui a reproché avec raison d'avoir abusé parfois des souvenirs de l'antiquité et des fictions mythologiques. Ah ! Messieurs, c'est que son ardente imagination avait été frappée de la poésie, de la grâce et de la vie que l'on rencontre dans les récits comme dans les métamorphoses de la mythologie ! C'est qu'il comprenait tout ce que ces fictions répandaient de vie et de charme dans la nature, ne s'apercevant pas qu'à l'époque où il écrivait ces images étaient vieilles et déjà bien usées ! Noublions pas, toutefois, qu'à ce défaut n'est chez Pellet qu'une exception et ne se remarque guère que dans ses premières compositions. Nous trouvons dans le *Barde des Vosges* tant de chefs-d'œuvre dignes de fixer notre attention ! Permettez-moi de vous citer quelques vers d'une épître, intitulée : *Doutes philosophiques*, que je considère comme une des plus belles de son recueil et où vous trouverez les rares qualités que je vous énumérais tout à l'heure. Après y avoir passé en revue avec beaucoup d'esprit les différents systèmes philosophiques de l'antiquité, il vient à traiter la question de l'immortalité de l'âme.

L'être qui vit en nous, mystérieux ressort,  
De son étui d'argile éprouve-t-il le sort ?  
Tantôt nuage obscur, quelquefois clarté vive,  
N'a-t-il, comme les corps, rien en soi qui survive,  
Et, sitôt que pour l'un le dernier jour a lui,  
L'autre, dans le tombeau, s'éteint-il avec lui ?  
Ah ! si du genre humain telle est la destinée,  
Si la course de l'homme à la vie est bornée,  
Si mon plus long espoir n'est que ce court sentier,  
Si je dois au tombeau m'engloutir tout entier,  
Que m'importe, des vers quand je suis la pâture,  
Qu'un Dieu commande en maître à toute la nature !  
Qu'il règle, d'un seul mot, les astres, les saisons,  
Qu'il ordonne au soleil de mûrir les moissons,



Qu'à sa voix, de respect la mer courbo ses ondes,  
Qu'il sème. en se jouant, les soleils et les mondes,  
Et que roi de l'espace et de l'immensité,  
L'œil du jour près de lui ne soit qu'obscurité !  
A son règne immortel si mon sort ne se lie,  
Ami, n'en doutons point, l'adorer c'est folie.  
Que me font et sa gloire et son éternité !

Mais tous ces doutes sont vite dissipés au seul souvenir de  
son père qui n'est plus, et l'épître se termine par cette belle  
profession de foi :

Au-delà du tombeau, seuil d'un monde à venir,  
Il est un jour plus pur qui ne doit point finir,  
Ineffable soleil, interminable aurore,  
Que la raison devine et que le cœur implore !

Je vous ai dit, Messieurs, avec quelle facilité et quel succès  
Pellet savait essayer tous les genres et comment sa muse  
variait à plaisir ses accents. Vous en jugerez à ces quelques  
strophes d'une charmante pièce qui a pour titre : *Le Regard*.

Oh ! qu'un regard, doux messager de l'âme,  
Quand il lui plaît, sait bien nous émouvoir !  
C'est là qu'Amour en traits de flamme  
Mieux qu'ailleurs grava son pouvoir.  
Pour triompher d'un cœur rebelle,  
Pour enchaîner un amant à son char,  
Vous le savez... que faut-il ?... d'une belle  
Rien qu'un regard.

Premier regard qui de nous se rend maître  
Fait bien souvent le destin de nos jours,  
De la blessure qu'il fit naître  
Le cœur se ressouvient toujours.  
L'amant, au terme de sa vie,  
Voit-il la mort et son lugubre char,  
Dernier adieu qu'il fait à son amie,  
C'est un regard.

On dit qu'Amour, prêt à prendre l'empire,  
Fut incertain entre deux traits vainqueurs,

Et du regard et du sourire

Fit un double essai sur les cœurs.

Tous deux, travaillant pour sa gloire,  
Depuis ce temps accompagnent son char.  
Mais qui des deux remporta la victoire ?

C'est le regard.

N'ayant qu'une fortune modeste, Pellet ne songea cependant jamais à utiliser son talent en adressant des hommages intéressés à la puissance ou à la richesse. Il y avait dans ses sentiments trop d'élévation et de fierté pour « qu'un vers basement adulateur ait jamais fait vibrer les cordes de sa lyre. »

Je ne vous citerai pour preuve de l'indépendance de son caractère que ces vers d'une *Ode sur les vicissitudes des Empires* (1) qu'il ne craignit pas de publier au lendemain de la bataille de Wagram.

« Fendez les mers, affrontez la fortune.

« Partez, disait Sidon à ses mille vaisseaux,

« Que tous les rois deviennent mes vassaux,

« Qu'à votre aspect le superbe Neptune

« Abdique le pouvoir qu'il avait sur les eaux ! »

Et cependant l'oubli la couvre de son aile,

Et cependant ses ports sont muets d'abandon,

Et cependant la mort, livide sentinelle,

Est debout pour jamais sur les murs de Sidon !

Voilà, voilà, magnifiques atomes,

Conquérants trop fameux, foudroyants potentats,

Comme le ciel se rit de vos États,

Et fait passer, tels que de vains fantômes,

Vos peuples souvent grands par de grands attentats !

De pleurs, de flots de sang vous inondez la terre.

Votre char roule au bruit des malédictions.

(1) Cette Ode parut le 23 février 1811 dans le *Mercur de France* et y obtint les éloges du chevalier de Boufflers.

Jusques à quand, cruels, le droit du cimetierre  
Sera-t-il en vos mains le droit des nations !

Plus loin, il adresse directement à Napoléon cette vive apostrophe :

Insensé conquérant, quel peut être ton but ?  
Crois-tu que ton grand peuple, après tant de ravages,  
Au néant, à son tour, ne paiera point tribut ?

Il ne pouvait guère prévoir alors que quatre ans plus tard sa terrible prédiction serait si près de s'accomplir. Ebloui par la prospérité et impatient de courir à de nouvelles aventures, celui qui tenait entre ses mains les destinées de la France allait entreprendre cette guerre néfaste qui devait aboutir à la terrible invasion de 1814. Quand Pellet voit les armées étrangères fouler le sol de son pays, son ardent patriotisme ne peut se contenir ; il publie cette ode magnifique *Sur l'Invasion*, où il donne le signal de la résistance :

Rassurez-vous, disait leur voix perfide,  
Rassurez-vous, habitants des hameaux,  
Rassurez-vous ; mettre un terme à vos maux  
Est le seul vœu, le seul but qui nous guide.  
Oh ! que changés par nous vos destins seront beaux !  
Nous apportons la paix, paix durable et solide.  
Oui traitres, c'est la paix, mais la paix des tombeaux.  
Aux armes ! que ce cri soit pareil au tonnerre !  
Aux armes ! que ce cri réveille tous les cœurs !  
Osons envisager leur ligue mercenaire  
Et nous serons vainqueurs.

Celui à qui échappaient de tels accents devait encore prêcher d'exemple. Aussi le voyons-nous, aux environs de Longwy, se mettre à la tête d'une compagnie franche dans laquelle la tradition veut que sa femme ait servi sous les habits d'un soldat. Son dévouement, comme tant d'autres, devait hélas ! rester sans résultat. Paris allait tomber entre

les mains de l'ennemi, et, comme si ce n'était pas assez des horreurs d'une première invasion, notre pauvre pays, notre Lorraine surtout, allaient avoir à en subir une seconde plus terrible que la première et une occupation de trois longues années.

Tant de malheurs accumulés par l'ambition d'un seul homme durent iuspirer à Pellet cette haine profonde du despotisme et cet ardent amour de la liberté dont ses vers se font si souvent l'écho. Soit qu'il chante le *Réveil de la Grèce*, de ce peuple énergique qui

Des débris de sa chaîne immole ses bourreaux,

soit qu'il célèbre *Le second voyage du général La Fayette aux Etats-Unis*, qu'il soumette les Pharaons, dans leurs tombes, au jugement de la postérité, ou qu'il s'adresse à Lamartine, ce sont toujours les mêmes sentiments qui l'animent. Ce qu'il flétrit avec indignation, ce sont les tyrans

Prenant les cris forcés de la foule tremblante  
Pour des chants d'allégresse ou des transports d'amour.

ce qu'il défend avec passion, c'est la cause de la liberté dont le souffle puissant passait alors sur le monde entier en suggérant à tous les peuples ce désir d'indépendance qu'un monarque célèbre considérait comme une maladie de l'esprit humain, à laquelle il était urgent de porter remède. (1)

Il est passé cet âge où les peuples serviles,  
Dans un lâche sommeil partout ensevelis,  
Dégradés dans les champs, abrutis dans les villes,  
Rampaient esclaves avilis.  
Eclairé du flambeau d'un saint patriotisme,  
L'homme, ou plutôt le siècle, autour du despotisme  
S'agite en frémissant,

(1) Paroles du Czar Alexandre à M. de Metternich au congrès de Troppau (3 octobre 1820).

Et de la liberté. qu'il exige en ôtage,  
 S'élève du Vésuve et des rives du Tage  
 Le cri retentissant.

Non cette liberté, fille de la licence,  
 Qui, du sang pour tribut, des torches pour flambeaux,  
 Du massacre des rois cimentant sa puissance,  
 Se tient debout sur des tombeaux ;  
 Mais celle qu'ignoraient le Tibre et ses faux Sages  
 Fille de la raison, héritière des âges,  
 Notre idole aujourd'hui.

Vous ne serez pas étonnés, Messieurs, que Pellet ait de bonne heure embrassé dans sa ville natale la cause de l'opposition libérale pendant sa lutte avec la Restauration, et il n'est pas douteux qu'après les Ordonnances et les journées de 1830 il aurait été appelé à jouer dans les Vosges un rôle politique important, si un événement singulier n'était venu hâter sa fin.

Ecrivant au moment où la lutte la plus acharnée était engagée en France entre l'Ecole classique et l'Ecole romantique, Pellet avait eu l'idée, vers la fin de 1826, de composer sur ce sujet une satire qu'il intitula *Les Classiques et les Romantiques*. Dans ce petit poème, dont l'auteur était resté fidèle aux vieilles traditions littéraires, un certain nombre d'écrivains de l'époque et plus particulièrement Victor Hugo, le chef de l'Ecole romantique, étaient assez malmenés. Je dois dire en passant que, peu de temps après, Pellet reconnut son erreur dans un avant-propos, publié en tête de son poème, où il manifestait le plus vif regret « d'avoir fait jouer un rôle assez ridicule à l'un des plus beaux et des plus étonnants génies de son époque. » Quoi qu'il en soit, un nommé Massey de Tyrone, ancien procureur du roi à Mauriac, habitant alors Paris, ayant eu par un ami de Pellet communication du manuscrit de cette satire, fut frappé de la verve qu'il y rencontrait et des ressemblances qu'il crut découvrir entre plu-

sieurs personnages connus et certains portraits que l'auteur déclara d'ailleurs plus tard purement fantaisistes et imaginaires. Il songea aussitôt à s'approprier l'œuvre de ce poète de province et à exploiter à son profit les allusions et les personnalités qu'il croyait y rencontrer. Il se contenta donc d'opérer dans le poème quelques substitutions de noms et de l'imprimer sous le sien propre, mais avec un titre différent : *Les deux Ecoles ou Essais satiriques sur quelques illustres modernes.*

Cependant Pellet, informé par hasard de ce plagiat, ne l'envisagea d'abord que de son côté plaisant. « Veuillez donc, ma chère Félicie, écrivait-il le 29 octobre 1829 à sa belle-sœur, dire à l'ami Costes de faire tout son possible pour découvrir le poème des *Deux Ecoles*, afin que s'il est tel qu'on me l'assure, je puisse crier au voleur ! de toutes mes forces..... Si le fait est vrai, il faut convenir que M. De Tyrone a bien mal choisi l'objet de son larcin et que ce n'était guère la peine de se rendre voleur pour si peu de chose. En effet, je m'étais persuadé jusqu'alors que les riches étaient seuls exposés à de pareilles avanies. Mais il paraît qu'aujourd'hui la misère est si grande au Parnasse que les pauvres eux-mêmes n'y sont pas à l'abri d'un coup de main. » Non-seulement l'exactitude du fait fut confirmée, mais Pellet apprit bientôt que le plagiaire lui-même, à la nouvelle de la publication des *Classiques et des Romantiques*, revendiquait effrontément dans l'*Album des Salons* la paternité de cette œuvre et retournait ainsi au véritable auteur la honte du plagiat.

En présence de tant d'impudence, Pellet fit assigner en diffamation son adversaire devant le tribunal correctionnel, et, quoique souffrant déjà de la poitrine, vint plaider sa propre cause à Paris, au mois de janvier 1830. Dans l'audience du 20 janvier il présenta sa défense avec l'éloquence que nous lui connaissons. « Né dans les Vosges, disait-il en terminant, enfant d'un pays où l'honneur est avant tout, avocat au lieu natal, bâtonnier, la démarche que j'ai faite, je la devais à moi, à ma famille, au barreau dont je suis membre,

je dis plus, à tous mes compatriotes, car dans nos belles vallées, il y a solidarité d'honneur entre gens qui s'estiment et qui s'aiment. »

Massey de Tyrone fut condamné à 200 francs d'amende et 300 francs de dommages intérêts. Ce ne fut que plus tard, après la mort de Pellet, que son beau-frère, M. Bresson, conseiller à la cour royale de Nancy, obtint la confirmation de ce jugement par la cour de Paris, à la suite d'un plaidoyer que l'on fut unanime à considérer comme un chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire. (4)

Pendant le mal dont souffrait Pellet, à son départ d'Epinal, n'avait fait qu'empirer. Parti par un froid atroce, digne de l'hiver mémorable de 1829, il avait eu à supporter de très grandes fatigues pendant son long voyage. La voiture qui le conduisait avait été arrêtée une nuit entière au milieu des neiges amoncelées dans les mauvaises routes de la Champagne. A son arrivée à Paris, les démarches et les soucis que lui causaient son procès vinrent encore aggraver l'état de sa santé, qui s'altérait de jour en jour ; enfin une maladie inflammatoire finit par se déclarer. « Aussitôt qu'il sentit l'atteinte du mal, dit son éloquent défenseur, il tourna ses regards vers son pays, où il voulait aller mourir. Malgré les représentations de sa femme et de ses amis, il se fit porter dans une voiture publique ; et c'est ainsi que, sans prendre un seul instant de repos, le jour, la nuit, souffrant d'exprimables douleurs, il fit un trajet de cent lieues pour arriver enfin et exhaler sur la terre natale son dernier soupir. La

(4) La *Gazette des Tribunaux* du 2 avril 1830, rendait compte de ce succès oratoire dans les termes suivants. « Le discours de M. Bresson a duré deux heures et demie et l'attention n'a pas été un seul instant fatiguée. On ne citerait au Palais que bien peu d'exemples d'un pareil effet du talent de la parole et d'un aussi beau triomphe de l'éloquence. »

Le plaidoyer de M. Bresson se trouve reproduit *in extenso* dans un ouvrage de l'abbé Marcel, qui a pour titre *Chefs-d'œuvre de l'éloquence française et de la tribune anglaise* (Paris 1834).

maladie avait fait des progrès rapides ; Pellet expira le quatrième jour de sa rentrée à Epinal, le 13 février 1830 (1).

La mort de cet homme distingué fut un événement public ; Pellet était adoré dans son pays ; toute la ville fut plongée dans le deuil et dans la consternation. Les témoignages des regrets les plus touchants et les plus universels lui furent prodigués, et c'est au milieu des larmes et des sanglots de tous ses concitoyens que ses amis portèrent sa dépouille mortelle dans sa dernière demeure. » Une souscription publique fut ouverte pour lui ériger au cimetière d'Epinal un monument sur lequel on a gravé ces vers extraits d'une de ses odes :

Il est un asile,  
Ombragé d'ifs et de cyprès,  
Dont l'aspect lugubre et tranquille,  
Loin du tumulte de la ville,  
Nous attache par nos regrets.  
Cet asile, en qui l'humble espère,  
Où l'orgueil se voit confondu,  
Est ce champ, là-haut solitaire,  
Où repose, près de mon père,  
Plus d'un ami que j'ai perdu,  
Où comme eux je suis attendu.

De son côté la municipalité donna son nom à l'une des rues d'Epinal et son portrait, dessiné par un de ses amis (2), fut gravé et répandu dans les Vosges.

(1) Extrait de l'acte de décès. « François-Félix Maud'heux, greffier en chef du tribunal, et Pierre Lehec, avocat, déclarent que le 13 février, à dix heures du soir, Jean-François Pellet, avocat. Âgé de 48 ans, né à Epinal, est décédé dans cette ville en la maison 55 section A. » Cette maison, qui appartenait à la famille Pellet, porte aujourd'hui le numéro 22 de la place des Vosges

(2) M. Perrin, ancien président du tribunal civil d'Epinal.

On doit également au sculpteur J. Perrin un beau médaillon, en plâtre, de Pellet, qui est placé dans la salle ordinaire des séances de la Société d'émulation.



La Société d'émulation ne pouvait manquer, Messieurs, de s'associer à ce deuil public et de consacrer une de ses séances au souvenir de celui qui avait toujours été un de ses membres les plus actifs et qui lui avait réservé la primeur de toutes ses œuvres. Vous mesurerez vous-mêmes l'étendue de ses regrets à ces paroles prononcées par le président d'alors M. Briguel, dans la séance du 8 avril 1830 : « Quel vide cette mort prématurée ne va-t-elle pas laisser dans nos rangs ! Quelle autre voix en sons mélodieux, en fiers et mâles accents, pourra charmer, embellir de nouveau nos séances ? Où trouver dans une population si restreinte des hommes qui se vouent, comme Pellet, avec ardeur et désintéressement au culte des Muses, à la propagation à l'encouragement de tout ce qui est bon, utile et honorable ? »

J'ai terminé, Messieurs, cette étude, bien imparfaite sans doute, heureux si j'ai pu vous faire partager dans une certaine mesure ma profonde admiration pour cet homme bienfaisant et généreux, pour cet avocat distingué, pour ce poète à l'imagination ardente et féconde, qui fut l'un des fondateurs de notre Société. Gardons toujours son souvenir ! Que son image continue à présider à nos réunions et sa vie à nous servir d'enseignement ! A l'exemple de notre vénéré Pellet, ne marchandons pas notre part de collaboration aux travaux d'une Société comme la nôtre, qui doit aimer le progrès et qui a besoin de toutes les initiatives pour porter en elle cette forte sève des institutions désireuses de marcher avec leur siècle.

Messieurs,

Un touchant usage m'appelle à payer aujourd'hui un légitime tribut de regrets aux membres que la Société d'émulation a perdus dans le cours de cette année et à souhaiter la bienvenue à ceux qui, honorés de vos suffrages, viennent combler les vides faits dans vos rangs. La mort vous a enlevé un membre libre et cinq correspondants. °

M. Charles Olivier était à la tête de l'une de ces maisons d'imagerie qui ont porté au loin le nom de la ville d'Epinal. Les améliorations agricoles qu'il avait introduites dans cette ferme de la Justice, que vous connaissez tous, lui ont valu, à défaut d'une récompense que son titre même de membre de la Société lui refusait, les éloges les plus mérités de votre rapporteur sur le concours d'agriculture de 1882.

M. Jean-François Lescuyer, licencié en droit, a consacré sa vie tout entière à l'étude de l'ornithologie. Il a examiné l'oiseau avec l'attention la plus scrupuleuse dans ses organes, sa forme, sa coloration, son chant, ses migrations et toutes ses habitudes, et dans chacune de ces questions il a ouvert à la science de nouvelles voies. Dans son ouvrage le plus important, *Les Oiseaux dans les Harmonies de la Nature*, il soutient que la destruction inintelligente et illimitée des oiseaux rompt l'équilibre, cependant si nécessaire, entre les espèces animales, dont le trop plein doit disparaître par voie d'élimination, en vertu de l'antagonisme des êtres. Au nom de ce principe profondément vrai, il s'élève avec toutes les ressources de la science contre l'aveugle destruction de cette classe si intéressante des oiseaux insectivores, de ces éliminateurs si utiles qui ont surtout pour mission de protéger le règne végétal contre les ravages des insectes. Je voudrais voir, pour ma part, le travail de M. Lescuyer plus répandu. Après l'avoir lu, quel est le tendeur un peu soucieux des intérêts de l'agriculture qui voudrait continuer encore sa chasse meurtrière, sachant que cette bouffée de plumes de trois grammes, qu'on appelle une mésange, détruit chaque année deux cent mille insectes ? Les nombreuses récompenses décernées aux œuvres de M. Lescuyer et l'empressement qu'ont mis les diverses sociétés savantes à s'adjoindre ce travailleur infatigable nous sont une preuve que son rare mérite était partout reconnu. Sa perte vous a été tout particulièrement sensible, à vous, Messieurs, qui étiez de longue date en relations avec lui et à qui il se faisait un plaisir d'adresser toutes ses œuvres.

Vous devez encore un souvenir à M. le docteur Turck, ancien représentant du peuple, l'un des derniers témoins de votre fondation,

M. Germain (O. ✱), membre de l'Institut, doyen honoraire de la faculté des lettres de Montpellier,

M. Terquem (O. ✱), ancien administrateur du musée géologique de Metz,

M. Danis, architecte à Paris,

M. Léon Krantz, industriel et maire de Docelles.

Mais ce n'est pas seulement la mort, Messieurs, qui a fait des vides dans vos rangs. Les exigences de la vie administrative vous ont privés de votre président d'honneur, M. le Préfet Bœgner. Des liens trop anciens et trop étroits vous unissaient à lui pour que les regrets causés par son départ n'aient pas trouvé un écho dans vos rangs. En l'admettant au nombre de vos correspondants, vous avez voulu tempérer l'amertume de cette séparation et lui témoigner votre reconnaissance pour les marques d'intérêt qu'il n'a cessé de donner à votre Société.

La nomination de MM. Baradez et Bour au tribunal de Saint-Dié est venue vous enlever un membre titulaire et un membre libre. Le talent dont ces deux magistrats ont fait preuve, dès le début de leur carrière, trouve une juste récompense dans cet avancement rapide et brillant ; nous leur adressons nos bien sincères félicitations, tout en exprimant le regret de n'avoir pu jouir plus longtemps de relations que nous avons toujours vivement appréciées et dont nous nous promettions pour l'avenir un grand profit.

J'ai achevé, Messieurs, l'énumération toujours trop longue de vos pertes d'une année ; le catalogue de vos conquêtes est, grâce à Dieu, beaucoup plus étendu.

M. Gentil, préfet des Vosges, votre nouveau président d'honneur, a bien voulu relever par sa présence l'éclat de votre séance solennelle et vous donner ainsi une preuve de sa sollicitude pour vos travaux. Une fois de plus, Messieurs, vous

avez à vous féliciter de trouver votre plus ferme appui dans le premier administrateur de ce beau département, dont votre Société représente l'esprit studieux et l'intelligence élevée.

La liste de vos membres libres s'est accrue des noms de :

M. Denys (\*), ingénieur en chef des ponts-et-chaussées ;

M. Clasquin, architecte départemental, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts ;

M. Auguste Gazin, inspecteur adjoint des forêts, lauréat, en 1887, de la Société des Agriculteurs de France ;

M. Alfred Bourgeois, licencié ès-lettres, élève à l'Ecole des Chartes ;

M. Ballon, pharmacien de première classe, membre du Conseil départemental d'hygiène et de salubrité publique et musicien fort distingué ;

M. de Golbéry, avocat et ancien magistrat ;

M. Daniel Geistodt, industriel et ancien élève de l'Ecole polytechnique ;

M. Sonrel fils, musicien de talent ;

M. Derazey, avocat.

Vous avez encore admis, en qualité de membres associés :

M. Léopold Ferry, de Corcieux, propagateur de la culture du blé dans la région montagneuse, à l'aide de semences améliorées et d'engrais chimiques, et M. Camille Martin, organiste et compositeur de musique, à Charmes, qui se recommandaient à vos suffrages par un double succès obtenu dans votre concours de 1886 ; M. de Ravinel, président du Comice agricole de Rambervillers ; enfin M. Emile Mathieu, juge au tribunal de commerce, agriculteur à Thaon et secrétaire du syndicat agricole de Châtel ; et comme membre correspondant M. Peltier, ancien professeur au Collège d'Epinal, et maintenant professeur au Lycée de Bar-le-Duc.

De telles élections, Messieurs, vous préparent une compensation aux coups cruels qui ont si tristement frappé vos anciens. Vous le voyez, vos nouveaux confrères apportent à

vosre compagnie, par la diversité même des directions intellectuelles où ils sont engagés, un très utile et très important renfort. C'est en continuant à se renouveler par des choix aussi heureux que la Société d'émulation des Vosges se maintiendra toujours au rang où vos devanciers et vous, Messieurs, l'avez placée.

---

# RAPPORT

DE LA

## COMMISSION D'AGRICULTURE

SUR LES CONCOURS OUVERTS EN 1887

DANS L'ARRONDISSEMENT D'EPINAL

par M. J. PERDRIX

Président du Comice de Neufchâteau, membre associé.

---

MESSIEURS,

*Delenda est Carthago !* s'écriait Caton l'ancien, chaque fois qu'il montait à la tribune du sénat romain.

Notre *Carthago* à nous, Messieurs, c'est l'ignorance, c'est la routine ! Le vœu du farouche sénateur, c'était la ruine de l'ennemi ; le nôtre, n'est pas différent. Et pas plus que celui-là, notre vœu ne restera inaccompli.

Il n'est que trop vrai que notre agriculture a beaucoup souffert depuis nombre d'années. Ce serait un beau thème à amplification que de développer les causes de ces souffrances, mais je ne vous apprendrais rien de nouveau. D'ailleurs il est plus consolant de porter ses regards sur les améliorations sensibles qui ont été apportées à la triste situation que tant de circonstances malheureuses avaient faite aux travailleurs de la terre. Et si ces hommes laborieux n'ont pas désespéré, si, au lieu de se contenter de gémir, ils ont lutté avec persévérance contre les difficultés, ils ont été aidés dans cette lutte par le gouvernement de la République, qui a fait les plus louables efforts pour enrayer le mal et nous mettre en état de lutter avec succès contre la concurrence étrangère.

Arrêtons-nous un instant sur ces diverses mesures qui témoignent, de la part du gouvernement, de son désir d'honorer, de relever, de favoriser la profession agricole : c'est d'abord la création d'un ministère spécial à l'agriculture, point de départ de bien des innovations heureuses, de bien des encouragements efficaces, dont on ne peut parler sans évoquer le nom de M. Méline, notre illustre compatriote.

Après avoir relevé moralement la profession agricole, en instituant pour elle une distinction spéciale, *celle du mérite agricole*, si bien accueillie, et si féconde en excellents résultats, il s'est acquis des droits à la reconnaissance de tous les agriculteurs pour cette campagne menée contre les libres-échangistes avec une énergie, une persévérance que le succès, à notre grande joie, a enfin couronnée. Les successeurs de M. Méline ont dignement continué son œuvre par l'institution des champs de démonstrations et d'une station d'essai qui nous permettra d'avoir des semences de première qualité, par l'étude du projet de création du crédit agricole, et par l'introduction, si longtemps réclamée à juste titre, de l'instruction agricole dans les écoles primaires.

Vous voyez, Messieurs, que la sollicitude de nos gouvernants ne fait pas défaut à l'agriculture, que ses plaintes entendues ont appelé sur ses souffrances l'attention des pouvoirs publics qui se préoccupent, au point de vue pratique, des moyens d'y porter remède. Et malgré l'économie sévère que le parlement doit apporter dans nos finances, si les Chambres, comprenant que la plus petite amélioration en agriculture se traduit toujours par de grands avantages, lui conservent ses crédits essentiels, on pourra proclamer bien haut que jamais aucun gouvernement n'a fait autant pour l'agriculture.

Une telle sollicitude nous impose le devoir de travailler, de progresser.

Et d'abord instruisons-nous ; notre profession, plus qu'aucune autre, réclame un ensemble multiple de connaissances

approfondies : puis, et les agriculteurs instruits vous le diront, nous trouverons dans les découvertes que produit la science et que la pratique vient chaque jour sanctionner, des moyens puissants d'encouragement au milieu des difficultés présentes.

Il est vrai que les époques de transition et de transformation sont toujours pénibles pour les générations appelées à les traverser. Changer de méthode, s'imposer des avances onéreuses avec des ressources amoindries est certainement plus difficile pour l'agriculture que pour toute autre profession. Mais nous possédons, par contre, dans cette lutte des avantages sérieux : le travail, l'économie, l'énergie, la persévérance, l'amour du sol qui le nourrit, ont toujours été l'honneur du cultivateur français.

Et si ce sont ces qualités qui nous ont frappé dans les candidats qui briguaient les récompenses de la Société d'Emulation des Vosges, c'est justement à ces qualités qu'est due leur supériorité morale et pécuniaire ; car, Messieurs, quoique nous soyons dans un moment de crise, là où il y a un travailleur intelligent, il y a certainement une juste rémunération à ses labeurs.

Ecoutez, à cet égard, les éloquentes paroles d'un homme qui mieux que personne connaît la situation ; je veux parler de M. Tisserand, le savant directeur de l'agriculture, qui, dans un toast au banquet du Concours régional de Grenoble, s'exprime ainsi : « Si l'on peut être surpris d'une chose, c'est de voir notre pays supporter avec autant de facilité toutes ses énormes pertes et présenter, somme toute, une situation meilleure que celle d'aucune autre contrée dans le monde entier. C'est que notre population agricole possède deux grands leviers d'une incomparable puissance : le travail et l'économie, vertus éminemment françaises. Si notre agriculture a pu résister aux effroyables maux qui depuis tant d'années l'assaillent, c'est qu'elle repose sur une base qui a la force du granit : *le paysan français*, ce travailleur sobre, qu'aucune privation n'affaiblit, qu'aucune fatigue ne lasse,



économe de tout, dont la suprême jouissance est d'arriver à la propriété du sol, et dont les bras vaillants et les économies patiemment accumulées ont servi, dans les jours les plus sombres de notre histoire, à la délivrance de la patrie ! — Grâce à lui, les crises les plus intenses sont amorties ; grâce à la puissance de ses épargnes, elles sont toujours passagères ! Avec le paysan français, dont on ne trouve l'égal dans aucun pays, on peut toujours avoir confiance dans l'avenir. Il est le roc contre lequel la tempête est impuissante. »

Nulle part, je crois, Messieurs, mieux qu'ici, ces paroles ne trouveraient leur application. On sent que M. Tisserand, en traçant ce portrait frappant du paysan, avait visité notre beau pays des Vosges, et avait vu à l'œuvre le paysan vosgien. C'est bien lui dont il a fait le portrait ; tel il l'a dépeint, tel je l'ai vu dans cette tournée si intéressante que j'ai faite pour répondre au désir de la Société d'émulation.

Les nombreuses et importantes améliorations que mes collègues et moi avons constatées nous ont rendu bien agréable l'accomplissement du mandat qui nous avait été confié. Je regrette vivement de ne pouvoir m'étendre ici sur des réflexions ayant rapport à tout ce que nous avons vu, cependant permettez-moi de dire combien il est regrettable de voir avec quelle insouciance on perd encore, dans nos campagnes, le purin, cette essence des fumiers dont j'ai toujours été le défenseur, certain que cette perte diminue de plus de moitié la valeur des engrais de la ferme et se traduit en France par un chiffre à peine croyable. On laisse perdre cette richesse et l'on achète fort cher des engrais de commerce pour la remplacer. Aussi je constate avec plaisir l'efficacité de cette mesure chez presque tous nos candidats ; il vous sera facile, du reste, de remarquer dans les rapports divers de ce compte rendu que les résultats obtenus semblent être partout en proportion de l'économie de ce principe fertilisant.

Je remercie la Société de la confiance dont elle a bien voulu m'honorer ; et je ne veux pas laisser passer cette occasion sans exprimer à mes sympathiques compagnons de voyage tout le plaisir que j'ai éprouvé en parcourant en leur compagnie cette partie si belle, si industrielle, si améliorée, en un mot si intéressante sous tant de rapports de notre laborieux département.

### **M. JEANPIERRE (Joseph)**

Commune de Hadol. — Section de la Houssière.

#### **MENTION HONORABLE**

*Création de trois hectares de prairie dans un ancien étang de nulle valeur*

M. Jeanpierre appartient à l'ancienne et laborieuse race de cultivateurs dont on est toujours heureux de rencontrer des exemples frappants.

Aussi intelligent que travailleur, il a su, d'un ancien étang improductif, tirer un excellent parti par l'extraction d'une grande quantité de tourbe, dans des conditions tellement économiques que la vente de ce produit lui assure un bénéfice bien au-dessus de l'intérêt des fonds engagés.

M. Jeanpierre nous a fait remarquer le but de son travail préliminaire et rémunérateur : transformer en prairie cet étang après l'enlèvement de la tourbe. En effet, nous avons déjà pu en voir un essai dont la composition des herbes laisse à désirer, et un nouveau semis qui, bien que peu réussi à cette époque, présentait un meilleur choix de plantes.

L'an prochain, il sera déjà en possession d'un hectare, lui donnant 5,000 kilos, rendement un peu exagéré, mais en tout cas ne devant son abondance qu'à la croissance d'herbe de qualité inférieure.

M. Jeanpierre aura quelques insuccès qu'il saura réparer et même éviter, mais la réussite qui devra le conduire à un

beau résultat sera due à son travail soutenu, à sa force herculéenne et infatigable et au savoir qu'il a puisé à la ferme-école des Vosges.

Disons en passant que nous voudrions voir les cultivateurs, pères de famille, moins insoucians, ne pas priver leurs fils des bienfaits de ces utiles institutions, car on reconnaît vite l'instruction agricole chez les jeunes gens qui les ont fréquentées, au soin et à l'intelligence qu'ils apportent dans leur manière d'exploiter.

Transformer en un sol productif un terrain stérile et malsain, aussi peu utile à celui qui le possède que nuisible à ceux qui l'avoisinent, c'est en réalité rendre un double service dont le mérite ne saurait être contesté.

Votre Commission félicite le postulant de son initiative, tout en regrettant que son travail soit encore trop peu étendu comme prairie pour lui permettre de lui témoigner sa satisfaction autrement que par une mention honorable; elle conserve du moins le ferme espoir qu'un jour peu éloigné ce travailleur recevra sa juste récompense.

### **M. ANDRÉ (François-Jules)**

Garde forestier à Thaon

**MÉDAILLE DE BRONZE ET 30 FRANCS.**

*Amélioration de un hectare de terrain en friche. — Création de 80 ares de prés et de 20 ares jardin et verger*

Lorsque M. André a été nommé garde à Thaon, il y a deux ans, il a trouvé, appartenant à la maison forestière et résultant du défrichement de la forêt communale, un terrain, d'environ un hectare, inculte, couvert de ronces, rempli de mares, et dans lequel ne végétaient que joncs et des mauvaises herbes. Son prédécesseur, ne voulant pas rester à Thaon, ne s'était nullement préoccupé d'améliorer cette friche, dont le mauvais état ne faisait qu'empirer.

L'administration a donné, il est vrai, une somme de 140 fr. à un entrepreneur pour écreter les bords des fossés et combler les plus gros trous, mais ce travail était insuffisant.

M. André a dû lui-même en faire une bonne partie, opérer seul le nivellement, le défrichement et entourer le tout d'une palissade.

La culture du sol, sa mise en prairie, la plantation de 60 pieds d'arbres fruitiers et la création d'un jardin ont été l'œuvre des moments de loisir qu'en dehors du service forestier cet homme intelligent occupe d'une manière si digne d'éloge.

M<sup>me</sup> André, qui seconde si merveilleusement son mari en faisant venir de beaux et précoces légumes que nous avons vus et dont elle tire grand profit en les vendant à Thaon, nous offre la preuve évidente qu'un à une compagne qui sait le comprendre, un homme laborieux réussit toujours.

J'ajouterai qu'en outre de tout le travail personnel, la dépense des graines, matériaux et palissades est restée à la charge du garde.

Un certificat de M. le maire de Thaon, tout en faveur de M. André, atteste ce que nous venons d'exposer en ajoutant toutefois que cette opération a augmenté dans une proportion considérable la valeur d'une propriété dont le rendement était complètement insignifiant.

Nous nous permettons de signaler ce fait à l'administration forestière, en la priant de reconnaître par une récompense pécuniaire l'entreprise dispendieuse de ce brave fonctionnaire qui peut être changé d'un jour à l'autre. En améliorant la propriété d'autrui, il a non seulement montré ce que l'on peut obtenir avec l'amour du travail et l'intelligence, mais encore il a donné un exemple de désintéressement bien rare de nos jours.

Nous sommes heureux de reconnaître l'action louable et l'amélioration pratique de M. André par une médaille de bronze et 30 fr.

**M. BABEL (Joseph-Dominique)**

Cultivateur aux Étangs, section de Gêroménil, commune de Hadol

**MÉDAILLE D'ARGENT**

M. Babel est un cultivateur intelligent qui a su augmenter la valeur de sa propriété par les prairies et le bétail.

Disposant d'une source abondante, il a mis tous ses soins à l'utiliser pour les besoins de sa maison, de sa ferme et de ses prés dont il a augmenté l'étendue par des achats et des échanges.

La plupart de ces terrains, rendus infertiles par l'excès d'humidité, ont été assainis à l'aide de fossés dont les terres ont servi à niveler les bas-fonds, et dont l'eau recueillie a été déversée sur toute la prairie par des canaux d'irrigation ingénieusement établis.

Le fumier est placé près d'un réservoir et l'eau enrichie par le purin va fertiliser les prés, quand le besoin s'en fait sentir.

Les étables, encore peu améliorées sous le rapport de l'aération, contiennent 10 bêtes bovines dont la pureté de race vosgienne laisse à désirer, un cheval, une truie et 3 porcs à l'engrais.

Tous ces animaux bien tenus récompensent le propriétaire des bons soins qu'il leur prodigue.

M. Babel dirige bien son affaire ; il a exécuté les travaux de terrassement à temps perdu, distraction de beaucoup préférable à celle de fréquenter les cafés ; aussi vit-il dans l'aisance en élevant sa famille. Un exemple entre autres vous donnera une idée de ce que le travail joint à l'intelligence peut faire rendre à la terre : M. Babel nous a fait voir un petit coin de terre (36 mètres carrés environ) dans lequel, après avoir récolté des pommes de terre pour 7 fr., il avait planté entre les premières lignes de nouveaux tubercules dont les tiges fleuries à notre passage, le 26 juillet, promettaient une seconde bonne récolte.

Tous ces travaux si bien combinés nous ont paru devoir être récompensés par une médaille d'argent.

**M. JOLY (Nicolas)**

de Harsault (Bains)

**MÉDAILLE D'ARGENT**

*Création de trois hectares de prairies. — Améliorations diverses. — Défoncement, nivellement, irrigation, utilisation des eaux perdues du village. — Emploi de phosphates fossiles. — Certificat favorable de M. le maire de Charmois-l'Orgueilleux.*

A notre arrivée, M. Joly était absent, et c'est sa fille qui nous a fait visiter ses travaux, dont les principaux sont des créations de prairies en plusieurs parcelles. Une surtout, contenant 80 ares, a beaucoup attiré l'attention du jury. M. Joly a fait là un travail vraiment digne d'être montré en exemple. A l'aide de terres élevées prises aux alentours de cette pièce placée en contre-bas des terrains voisins et formant une espèce d'entonnoir, ce cultivateur a pu combler et niveler sa propriété. La pente lui étant favorable, il a su tirer un parti très avantageux de l'eau d'un chemin voisin, de celle venant de terres dominant son terrain et d'une petite source s'écoulant à peine du haut de sa propriété, à laquelle elle nuisait avant d'être dirigée. Cette besogne a demandé un travail de longue haleine, mais M. Joly n'a reculé devant aucun sacrifice.

Il a aussi créé un pré dans un bois défriché, ainsi que quatre hommées et demie de prairie, près du village, dans lesquelles il a utilisé les eaux d'écoulement à l'aide d'aqueducs établis par ses soins. Dans cette dernière parcelle surtout, la puissance de végétation démontre suffisamment que ces eaux qu'on laisse malheureusement trop souvent perdre, transportent avec elles des principes fertilisants qu'elles recueillent dans leur parcours, lorsqu'ils s'écoulent des fumiers non pourvus de fosses à purin.

M. Joly emploie des semences de grenier et du fléole : il

serait plus avantageux, disons-le, surtout dans une nouvelle création, d'acheter des semences répondant à la nature du sol.

Cet intéressant défricheur, niveleur et irrigateur qui sait profiter de l'insouciance des habitants de Harsault, a aussi remarqué l'action des phosphates fossiles sur les prairies ; il les utilise depuis longtemps et son exemple, en dépit des préjugés contre les engrais chimiques, commence à ouvrir les yeux des plus routiniers, tant il est vrai que les leçons de choses sont les meilleures.

En attendant qu'il établisse une fosse à purin, amélioration que nous l'engageons à faire au plus tôt, ce cultivateur recueille cette essence de son fumier avec des terres placées autour du tas, prises dans son jardin pour en faciliter l'accès.

Pour récompenser M. Joly de ses efforts et de l'exemple qu'il donne, la Société lui décerne une médaille d'argent.

### **M. HAYOTTE (Victor-Emile)**

adjoint à Domèvre-sur-Avière

#### **MÉDAILLE D'ARGENT GRAND MODULE**

*Création d'un hectare et demi de prairie à ajouter à un hectare pour lequel il a eu une médaille de bronze en 1882. — Cultive 9 hectares.*

M. Hayotte cultive pour son compte, et rend encore service aux petits propriétaires qui ne possèdent pas de matériel agricole, en cultivant leurs terres.

La grande division du sol, qui a pour corollaire l'enclave, rendait l'exploitation de notre lauréat difficile et coûteuse.

Aussi agglomérer les surfaces, débarrasser les terrains de l'eau qui leur nuit parfois par suite de la pente des pointières environnantes, et utiliser cette eau au profit d'une production plus rémunératrice que les céréales, la prairie, c'est réaliser une triple amélioration dont on doit récompenser tous les

hommes courageux et clairvoyants qui l'entreprennent et la mènent à bonne fin. C'est en s'inspirant de ces idées de progrès que M. Hayotte a entrepris les travaux dont nous avons pu constater avec intérêt les heureux résultats.

Cet actif cultivateur a commencé avec 4000 francs de lui, et 6 hectares de sa femme, au moyen de gains économisés, il a pu se rendre possesseur aujourd'hui de 20 hectares, triplant ainsi son patrimoine en même temps qu'il élevait une famille de six enfants. Ce qui prouve bien, comme l'atteste M. le maire de Domèvre, que l'agriculture amène presque toujours le bien-être lorsqu'elle est entre des mains laborieusement intelligentes.

M. Hayotte, par suite de ses améliorations, fait rendre à chaque hectare

semé en blé. ....	18 hectolitres
en'avoine.....	35 —
et en pommes de terre.....	175 —

Il possède 5 chevaux
— 4 poulain
— 3 vaches
— 2 bœufs
— 4 bouvillon
— 4 génisse
— 3 truies.

Les terres qu'il a transformées en prairies avec des semences de grenier lui rendent 3000 kilog. à l'hectare. Il est à présumer que les nouveaux ensemencements qu'il fait maintenant avec des graines achetées chez M. Vilmorin lui rendront un foin plus abondant et meilleur. En somme, ses bénéfices se montent annuellement à 1500 francs, après l'entretien de la famille.

Les chiffres ci-dessus prouvent une fois de plus que trop de propriétaires abandonnent les champs pour aller chercher



fortune ailleurs, quand la terre, judicieusement traitée, leur accorderait des bénéfices plus sûrs. Là au moins ils n'auraient pas les déceptions qui accompagnent presque tous les déserteurs de l'agriculture, et au milieu de leurs travaux rémunérateurs, ils trouveraient le moyen d'être plus heureux qu'au sein du tracas des villes. Espérons que ce conseil, malheureusement trop peu goûté jusqu'alors, sera peut-être, par un effet bienfaisant de la crise, car toute médaille a aussi son beau côté, mieux écouté et plus suivi de nos jours.

Tous les travaux de M. Hayotte témoignant qu'il a réalisé une grande amélioration, nous sommes heureux de les encourager par une médaille d'argent grand module.

### **M. LHOTE (Dominique)**

de Darnieulles

#### **MÉDAILLE D'ARGENT GRAND MODULE ET 75 FRANCS**

*Conversion en pré d'un hectare et demi, irrigation au moyen des eaux des égouts du village dont la jouissance a été payée 500 fr. à la commune.*

Quoique ne s'occupant pas essentiellement de culture, M. Lhôte a eu l'intelligence de remarquer les bons effets du purin et par conséquent la perte immense que tous les cultivateurs font en laissant couler dans le ruisseau voisin, on pourrait presque dire de cœur joie, ce précieux engrais, ce lait des plantes qui formerait, bien recueilli, plus de la moitié de la richesse de leur fumier.

Ne pouvant dans ce rapport poser que quelques bases de cette question si grosse de conséquences, permettez-moi un exemple et pardonnez-moi la comparaison : je demanderai aux cultivateurs si leur ménagère, après avoir préparé du café, leur sert les marcs ou la liqueur obtenue par l'infusion et imprégnée des vertus de la fève torréfiée. C'est la liqueur, n'est-il pas vrai ? pourquoi donc alors, moins intelli-

gent, le cultivateur laisse-t-il perdre de son fumier le liquide qui en contient tous les éléments de richesse, et se donne-t-il beaucoup de mal pour conduire dans ses terres les marcs appauvris.

Imbu de ces idées de progrès qu'il ne pouvait réaliser, mais dans le but d'améliorer ses propriétés situées au bas du village, M. Lhôte a conçu l'ingénieux plan de faire un canal le long de la route nationale recevant presque tous les égouts de la commune pour conduire, en temps de pluie, sur ses prés, cette quantité énorme d'engrais perdus.

Les difficultés ne lui ont pas manqué : jalousie, opposition, mauvais vouloir, sans compter les lenteurs et les obstacles survenus dans le cours d'opérations de ce genre. Mais rien n'abattait le courage de notre intrépide candidat, qui comprenait trop bien les résultats de son entreprise gigantesque.

Enfin aidé de M<sup>me</sup> Lhôte, qui s'est faite cantonnier au besoin (elle portait dans la commune le surnom de cantonnier-chef), et de ses filles dont une très intelligente nous a fait voir et expliqué les travaux, M. Lhôte est parvenu à établir un aqueduc d'environ 350 mètres de longueur, dont le prix s'est élevé à 2,500 fr. et 4,500 fr. de journées.

Les résultats de cet excellent travail ne se sont pas fait attendre ; aujourd'hui la prairie créée et améliorée par achats et échanges formant un total de 1 hectare 60 ares, auquel M. Lhôte pense bientôt ajouter 20 ares, rend en foin de bonne qualité plus de 5,000 kilogs à l'hectare.

A son entrée dans la prairie, l'eau dépose dans un petit bassin ménagé *ad hoc*, un riche limon que ce propriétaire réserve pour l'amélioration de ses autres prés, moins bien placés que celui-ci pour l'irrigation.

Le commerce de M. Lhôte ne lui permettant pas de s'occuper de la culture, si bien dirigée du reste par sa famille laborieuse, il a mis une grande partie de ses champs en luzerne et prairie, et vend tout le foin qu'il ne peut faire consommer.

Il est vrai qu'il ne ressentira nullement le besoin d'engrais aussi longtemps que les fumiers des cultivateurs de Darnieulles, privés de fosses à purin, lui rendront si profitable son droit, acquis pour 509 francs, d'en utiliser la partie la plus riche.

Il sait qu'il bonifiera ses terres sans le secours d'un nombreux bétail, et qu'à sa sortie des affaires, il les trouvera dans un état de prospérité tel que les céréales lui rendront pendant longtemps des récoltes admirables.

Un succès aussi remarquable et d'un aussi bon exemple, a valu à M. Lhôte, à l'unanimité du Jury, une médaille d'argent grand module et 75 fr.

**MM. DEPARIS (frères)**

fermiers de M de Ravinel, à Villé, commune de Nossoncourt.

**MÉDAILLE D'ARGENT GRAND MODULE ET 75 FRANCS**

*Création de prairie, irrigation et assainissement*

En arrivant à la ferme de Villé, louée par les frères Deparis, on s'aperçoit de suite de la paternelle intervention du propriétaire dans toutes les grandes opérations de la culture, et ce qui a le plus émerveillé votre Commission, c'est cette union, signe d'accord dans les rapports journaliers et de profit pour les deux parties intéressées, qui semble exister entre locataire et bailleur. Ce témoignage d'estime envers une entente si bien comprise et si rare à rencontrer malheureusement aujourd'hui, nous nous plaisons à l'accorder à M. de Ravinel qui s'est fait un plaisir de nous accompagner dans l'intéressante visite que nous avons faite dans sa propriété.

M. de Ravinel, en homme de progrès, par ses conseils et par son exemple (car il a conservé quelques parcelles qu'il améliore), engage fortement ses fermiers à employer les

méthodes nouvelles d'amélioration — création de prairies, irrigations, semences améliorées, semailles en ligne, importation de taureaux Durham pour le croisement — fosses à purin, diminution du sol arable par l'augmentation des prairies, système qui, en augmentant les engrais, ne diminue pas le rendement des récoltes, mais diminue le prix de revient, vrai but où doivent tendre les efforts de tous les cultivateurs.

Noble exemple des propriétaires ! voilà bien la plus belle distraction de l'homme favorisé de la fortune qui veut passer son temps agréablement et avantageusement ; combien au contraire se contentent de toucher leurs canons sans se préoccuper du dur labeur qui les produit ! Du reste, noblesse oblige, je dirai même exige aujourd'hui, que les propriétaires, qu'ils le veuillent ou non, maintenant surtout, se considèrent comme les associés de leurs fermiers. A ces derniers de tirer de leurs fermes le plus qu'ils peuvent, aux propriétaires, par des travaux intelligemment conduits, de les mettre à même d'en tirer davantage chaque année. Car vous savez bien, Messieurs, qu'un fermier ruiné discrédite la ferme et que le propriétaire pâtit toujours de l'insuccès du locataire : il trouve souvent difficilement à remplacer le fermier qui s'est ruiné dans son exploitation.

Dans la trop courte conversation que nous avons eue avec M. de Ravinel, nous avons pu remarquer, par l'étendue approfondie de ses connaissances agricoles, qu'il a étudié toutes les questions de progrès ; il serait à souhaiter qu'il en fût ainsi chez tous les propriétaires qui, de cette manière, en revenant à la terre, s'apercevraient bien qu'elle peut encore donner du profit avec quelque agrément. Car dans ce siècle d'ambition où tout le monde veut être maître, et où tout le monde est esclave de son ambition, on serait au moins roi dans son domaine et c'est bien quelque chose.

Aussi M. de Ravinel a bien su juger qu'il devait, sans hésitation, pousser ses fermiers à transformer en

prairies et pâturages, tous les terrains de son exploitation qui s'y prêtent par leur nature, leur position et leur agglomération ; que cette transformation s'impose, qu'elle est pratique, économique et de bonne administration.

En effet, Messieurs, dans ces conditions avantageuses, les efforts des animaux, des instruments, des machines, des hommes et les effets de l'engrais se concentrent sur une moins grande surface et tout va mieux. Dans une ferme, les pâtures et les prairies doivent s'étendre comme une tache d'huile.

Dès 1880, époque de leur entrée en jouissance, MM. Deparis frères ont entrepris d'assez grands travaux consistant dans la création d'environ douze hectares de pré et dans l'amélioration du régime de l'irrigation sur une étendue d'environ 70 hectares d'anciens prés.

La description topographique de la ferme, la nature et la dépense des travaux, les résultats obtenus et la justification des frais par les bénéfices produits sont trop bien décrits dans la demande des frères Deparis, pour qu'il soit nécessaire de les reporter ici, on peut y recourir au besoin.

Comme conception et exécution, tous ces travaux méritent les plus grands éloges. Seulement MM. Deparis nous permettront quelques observations à l'égard de la tenue intérieure de la ferme. Nous ne pouvons nous dispenser de constater dans ce rapport que des soins mieux entendus donnés aux écuries et au bétail qu'elles renferment, en rendraient les produits plus lucratifs et plus assurés. Nous en exceptons bien entendu une vacherie modèle, qui cependant réclame un peu plus d'homogénéité dans l'ensemble des femelles, dans le but d'obtenir un croisement plus en rapport avec le beau Durham que nous y avons remarqué. Et, bien que nous ayons vu la bonne utilisation des déjections liquides des écuries et des tas de fumier, grâce à la disposition de l'immense cour naturellement en pente vers une vaste prairie, où elle conduit, pour l'enrichir, tous les égouts qui s'y concentrent, il

n'en est pas moins vrai que nous tenons à dire à ces cultivateurs qu'il reste encore beaucoup à faire de ce côté. Sans doute des occupations, je ne dirai pas plus sérieuses, mais de plus pressantes installations ont, jusqu'alors, empêché MM. Deparis de s'occuper de cette si importante question, s'en rapportant peut-être un peu trop à la rigole d'écoulement pour le transport économique, je le sais, du purin dans leurs prés. Mais la question du soin des engrais, on peut le dire bien haut, prime toutes les autres et cela à tel point qu'un fermier écrivait non sans raison : qu'avec un balai et une pelle il payait son canon. Laissons de côté l'exagération de cet intelligent cultivateur, mais saisissons sa parabole ; si nous ne perdions aucun atome de cette essence des engrais qui nous échappe, soit des écuries par infiltration, du tas par évaporation et de la cour, disons le mot, par négligence, il nous faudrait moins souvent bourse délier pour avoir recours aux engrais chimiques, que je ne blâme nullement lorsqu'on sait les employer.

Je demande pardon à MM. Deparis de cette légère observation, légère surtout à leur égard, mais le devoir d'un jury est de tout signaler ce qu'il a remarqué en mal comme en bien pour éclairer les cultivateurs ; hé! mon Dieu, s'ils ont lu les *Annales de Roville*, ils ont dû voir que le célèbre agriculteur lorrain Mathieu de Dombasle ne cachait rien, pensant très bien par là qu'il rendait plus de services en mettant ses fautes au grand jour qu'en parlant de ses succès.

La ferme de Villé, je le suppose, est appelée un jour à concourir pour la plus haute récompense du département, et les omissions dont je parle, mettant certainement obstacle à son obtention, j'ai cru de mon devoir de les porter à l'attention de ces travailleurs.

Mais leurs grands et utiles travaux d'amélioration sont tellement prisés par votre Commission, qu'à l'unanimité de ses membres, elle vous propose de leur décerner une médaille d'argent grand module et 75 francs.

**M. GÉRARDIN (Joseph)**

de Razey (Xertigny)

**MÉDAILLE D'ARGENT GRAND MODULE ET 200 FRANCS***Travaux divers : irrigations, drainages, défrichements, construction d'un chemin et amélioration générale*

Si le grand fabuliste était de ce monde, je croirais qu'il a visité la ferme que dirige si bien M. Gérardin, lorsqu'il a composé la fable « Le Laboureur et ses enfants. »

Cet estimable cultivateur a compris, lui aussi, qu'à Razey c'est le fonds qui manque le moins et qu'un trésor qu'il nous a fait voir avait été caché dedans ; il n'en savait certainement pas l'endroit, mais, avec beaucoup de courage, il a remué son champ, il a creusé, fouillé et n'a laissé nulle place où n'ait passé et repassé sa main laborieuse.

A un point culminant de ses terres toujours humides et par ce fait même peu productives, M. Gérardin a pressenti une source. Il se met aussitôt à l'œuvre pour la capter en drainant les alentours avec des pierres, travail qui a eu le double effet de lui donner l'eau tant enviée et la fertilité du sol. Un méteil splendide attestait, lors de notre passage, le bien fondé de cette double opération qu'il a faite lui-même pendant ses moments de loisir, heureux de les passer à cette besogne intéressante plutôt qu'au cabaret, où, certes, il n'eût trouvé ni source, ni pré, encore bien moins satisfaction morale.

M. Gérardin, maître de son eau, a eu le bon esprit de la faire passer près de son fumier pour en recueillir le purin, et de la réunir à celle d'un chemin créé par lui pour les besoins de la ferme et s'écoulant de terres riches qui le dominaient. Le tout a été dirigé par des rigoles bien établies sur les deux versants d'une combe longue et étroite qui, par suite de cet ingénieux système et de soins bien entendus, s'est transformée en une fertile prairie rendant de 4 à 5,000 kilos à l'hectare. Le candidat fait un choix de bonnes graines qu'il

achète dans des maisons recommandables et en destine la semence bien mûre à de nouvelles et plus grandes créations.

Comme preuve de l'énergie, du courage et de la ténacité à la besogne de ce cultivateur, je signalerai un travail qu'il continuait encore à notre arrivée : dans un champ près de la maison, d'énormes roches dépassaient la terre et s'opposaient à la marche régulière des instruments de culture ; lui seul passe ses moments laissés libres par les travaux des champs à casser ces blocs de pierres, les enlève pour les utiliser comme pierres de taille, et enfin rend plus facile à cultiver cette pièce qu'il fertilise.

M. Gérardin avait emblavé en 1887 :

	hect.	ares
En blé et méteil. . . . .	4	60
En avoine. . . . .	2	»
En pommes de terre rendant de 150 à 200 hectolitres à l'hectare. . . . .	4	»
En betteraves. . . . .	»	20

Il possède :

En prairies naturelles irriguées. . . . .	2	»
En prairie artificielle (trèfle). . . . .	2	»
En pâturage . . . . .	4	»
En jachère 0 h. 60 ares, et bois 5 hectares. . .	5	60

Son bétail se compose de :

3 vaches.

2 bœufs de travail.

2 bœufs jeunes pour remplacer les deux vieux qu'il va engraisser pendant l'hiver.

Cet intelligent cultivateur ne sème que ce qu'il peut bien fumer et élève tout son bétail qu'il engraisse toujours avant de le vendre.

Il a deux fils, dont un, se destinant au commerce, soigne le bétail en attendant que l'autre, sur lequel il fonde tout son



espoir, revienne du service militaire seconder son vieux père dans la continuation de ses travaux d'amélioration.

Notre brave candidat est le fils de ses œuvres et homme de progrès ; il a vendu son bien et celui de sa femme, terres éparses, pour réunir cette belle propriété qui entoure sa maison et qu'il dirige avec tant d'intelligence, de soin et d'amour. Les belles récoltes qu'il nous a fait voir attestent une fois de plus que l'homme qui aime la terre y trouve toujours son compte ; que serait-ce alors si ce puissant levier pouvait s'appuyer sur les capitaux et la science ?

Par malheur, un incendie a dévoré ses bâtiments non assurés ; son courage n'a pas été abattu, il a fait reconstruire une assez belle ferme dont la dépense lui a demandé dix années d'un travail soutenu pour se remettre à flot. A quel homme pourrait-on mieux appliquer ces belles paroles du poète : *Labor improbus omnia vincit*.

Votre Commission, à l'unanimité, et avec le plaisir de donner une récompense bien méritée, accorde à M. Gérardin une médaille d'argent grand module et une somme de 200 francs.

### **M. THOMAS (Jean-Baptiste)**

Agriculteur et éleveur à Gigney

MÉDAILLE DE VERMEIL ET UNE MÉDAILLE D'ARGENT A CHACUNE  
DE SES FILLES

*Bonne exploitation. — 50 hectares. — Élevage des chevaux et des bêtes bovines. — Création de prairies.*

En abordant M. Thomas, on reconnaît de suite que l'on a à faire à un homme franc, sympathique, intelligent, actif et laborieux et l'on éprouve un sentiment de vif plaisir en voyant briller sur la poitrine de ce brave cultivateur la croix du Mérite agricole. Cette décoration là, Messieurs, est justifiée par les services rendus, et si ce n'est pas en versant son sang

pour défendre la patrie, c'est, du moins, en arrosant de sa sueur le sol qu'il fertilise pour la rendre riche, et par conséquent forte et respectée.

M. Thomas est un cultivateur qui n'est pas à son début et qui, depuis nombreuses années, ne ménage ni son temps ni ses aptitudes à sa profession qu'il aime et qu'il exerce en mettant les mains à la pâte, deux conditions de réussite.

A notre arrivée, il était absent, mais il ne tarda pas à venir, conduisant lui-même, avec un orgueil bien légitime, un bel attelage de six chevaux demi-sang, exprimant par une allure vive que, si une main sage et forte, en calmant leur ardeur, les avait assouplis aux rudes labeurs des champs, ils étaient prêts à la reprendre pour la mettre au service de travaux moins pacifiques. M. Thomas ne confie à personne ces beaux et bons animaux qu'il aime tant, et ceux-ci, obéissant à sa voix douce et ferme, lui rendent, en serviteurs reconnaissants, un travail en rapport avec la nourriture et les soins intelligemment donnés.

L'élevage du cheval de demi-sang est une des grandes préoccupations de notre candidat et il se livre à cette opération depuis 25 ans avec un succès bien légitimé par 79 primes, 24 médailles et un prix d'honneur, l'ornement de sa maison.

M. Thomas est fier de ses chevaux à juste titre : il fallait voir le plaisir et le bonheur qu'il éprouvait en nous faisant courir en liberté ses magnifiques étalons, ses belles juments et ses poulains d'avenir ; il les mangeait des yeux et ne se lassait pas de nous en faire remarquer les nobles allures, les formes distinguées, en même temps que la docilité. Les premières qualités sont obtenues par les connaissances soutenues du maître, la dernière par sa douceur, sa patience et son attention. Notre habile éleveur a compris tout cela, il s'attache à connaître le caractère de ses animaux, à les placer au travail selon leur aptitude et à les faire obéir sans fouet, ayant toujours présent à la mémoire cet axiome trop généra-

lement oublié : « que le cultivateur doit produire le cheval et non l'user. »

La ferme se compose de 50 hectares 62 ares divisés comme il suit : terres arables 38 hectares, prairies naturelles 10 hectares, jardin 1 hectare, vigne, 0 h. 82 ares, et bois 0 h. 80 ares, dont l'assolement actuel est réparti de la manière suivante, comparé à l'assolement du début :

	AU DÉBUT h. ares	EN 1887 h. ares		AT DÉBUT h. ares	EN 1887 h. ares
Froment. . . . .	4 »	8 50	Sainfoin. . . . .	» 40	2 »
Seigle. . . . .	0 30	0 60	Trèfle. . . . .	1 »	2 50
Méteil. . . . .	0 50	0 60	Lupuline. . . . .	0 20	3 »
Escourgeon. . . .	»	0 40	Pommes de terre	0 60	1 50
Orge. . . . .	»	0 40	Betteraves. . . .	»	0 40
Avoine. . . . .	3 »	40 »	Vignes. . . . .	»	0 82
Prairie. . . . .	3 »	40 »	Jachères. . . . .	1 80	1 80
Luzerne. . . . .	» 60	6 »			

*Etat des animaux actuellement et au début*

	état actuel	état ancien		état actuel	état ancien
Chevaux. . . . .	6	3	Taureaux. . . . .	1	0
Etalons. . . . .	2	»	Vaches. . . . .	5	2
Juments poulinières.	3	1	Veaux de l'année	4	2
Poulains et poulins			Élèves d'un an. . .	5	1
chères de l'année.	3	1	Élèves de 2 ans. . .	3	1
D'un an. . . . .	3	0	Porcs à l'engrais	2	2
De 2 ans. . . . .	2	0	Truies. . . . .	4	1
Au-dessus de 3 ans	1	0	Élèves. . . . .	30	2

Ce tableau nous montre que M. Thomas a environ la moitié de sa ferme en prairie, c'est-à-dire qu'il se trouve dans d'assez bonnes conditions qu'il pourra encore rendre meilleures, en diminuant sa sole de céréales. Celle-ci, plus fumée, rendra autant en diminuant le prix de revient des récoltes. Le

bétail qu'il possède aujourd'hui arrive au chiffre satisfaisant de plus d'une tête par hectare. Les blés lui rendent près de 20 hectolitres à l'hectare, les avoines 40, les pommes de terre près de 200, et les betteraves qui sont superbes, environ de 35 à 40,000 kilos. Ces chiffres représentent des rendements dépassant de beaucoup les moyennes ordinaires ; ils ne sont pas étonnants avec les engrais dont M. Thomas peut disposer et il ne lui est pas impossible de les faire dépasser dans le riche sol de Gigney.

Je ne vous conduirai pas dans les champs, déjà bien réunis quoique encore trop morcelés, que notre candidat cultive avec beaucoup de soin et d'intelligence ; il me suffira, pour vous faire comprendre les mérites de ce cultivateur, de vous dire que par la différence sensible qui existe entre ses récoltes et celles de ses voisins, il est facile de reconnaître ses champs.

M. Thomas vient de construire un ballier pour protéger ses harnais.

Dans cette maison, où règnent l'ordre et la propreté, tout le monde travaille comme dans une ruche d'abeilles ; le maître y est bien secondé dans sa lourde tâche par des collaborateurs affectueux, dévoués et discrets, M<sup>me</sup> Thomas et ses deux filles, dont l'une surveille les ouvriers dans les champs, et l'autre tient la comptabilité. Ces demoiselles ayant eu leur part dans les travaux, doivent avoir leur part à l'honneur ; aussi, heureux de voir réuni un ensemble si parfait dans une maison de culture, les membres de votre Commission vous proposent, à l'unanimité, de donner à l'honorable candidat une médaille de vermeil et à chacune de ses deux filles une médaille d'argent.

**M. PERRIN (Paul)**

de Thaon

MÉDAILLE DE VERMEIL

*Belle exploitation très intéressante par ses améliorations. —  
Cultures intensives.*

La propriété de M. Perrin est admirablement placée près de la route qui conduit de la gare au village de Thaon, son principal débouché.

La maison de maître, embellie à son entrée par un petit jardin anglais et contiguë par derrière à un riche et fertile potager, résultat obtenu par les soins assidus de M<sup>me</sup> Perrin mère, se trouve séparée des bâtiments de la ferme par une cour et un chemin qui la contourne. Cette disposition heureuse permet une surveillance facile et de tous les instants sur presque toutes les parties intérieures qui composent cette belle exploitation.

Tout ce magnifique ensemble plait à l'œil du visiteur et produit une impression favorable sur le jury qui augure bien de l'ensemble.

Lorsqu'on arrive à la ferme, on remarque immédiatement qu'un homme imbu de notions théoriques et pratiques a présidé à l'installation de tout et que, dans l'assemblage de de toutes les parties qui composent cet établissement agricole, une main habile, intelligente et expérimentée a su placer chaque chose dans les meilleures conditions. M. Mathieu, oncle de M. Perrin, savait bien que la place et l'aisance ne sont obtenues que par l'ordre et la bonne disposition dans tous les détails, et que ces derniers, trop généralement négligés, précisément parce que ce sont des détails, doivent, en agriculture surtout, être la plus grande préoccupation de celui qui bâtit. Combien de fausses manœuvres, que de pertes de temps évitées par suite d'un sage arrangement des choses, de façon qu'elles convergent toutes sans obstacle vers le même but.

Un exemple des plus frappants que l'ordre donne la place, c'est le bon esprit avec lequel l'étable des bêtes bovines a été construite ; dans un espace relativement limité, très bien aéré, d'une élévation convenable et ingénieusement situé contre un tertre (disposition qui permet à l'aide d'un chemin de ceinture assez élevé du derrière, de décharger facilement et avec peu de monde les voitures de foin), on a pu placer convenablement un nombreux bétail très à l'aise, visible au premier coup d'œil et facile à soigner par suite d'une disposition intérieure bien combinée.

Le fumier, ingénieusement placé près des écuries, en reçoit facilement les égoûts sans aucune perte ; tout le liquide est recueilli avec le plus grand soin dans deux fosses construites ad hoc sous le tas ; cette richesse accumulée et conservée, provenant des produits consommés à la ferme, sert à rendre à la terre, en temps opportun, une grande partie de sa fécondité perdue. M. Perrin sait aussi, en suivant les conseils de l'habile M. Mathieu, compléter par des engrais chimiques les principes fertilisants dont le sol est privé par les récoltes vendues.

À notre passage il y avait un superbe taureau jersey, — douze vaches à lait, — deux élèves de deux ans, — trois d'un an, — neuf veaux de race de pays croisée d'abord avec un Comtois, puis un Schwitz, et enfin un Jersey qui avec ses formes étoffées transmettra à ses élèves ses qualités extraordinairement productives en lait et surtout en beurre. Nous avons aussi remarqué quatre bons chevaux et trois bœufs de travail, leurs bons compagnons de labour ; un porc à l'engrais, une truie croisée Yorkshire et sept porcelets. Le poids vif total de tous ces animaux s'élève au chiffre de 42,585 kilogs (sur bascule au 27 février 1887) soit 500 kilogs par hectare, bonne proportion.

Le bétail est en bon état, et vous le voyez, Messieurs, ce sont les bêtes de rentes qui dominent dans cette exploitation en si bonne voie de préparation.

M. Perrin débutait en 1881 avec 6 hectares de terre et deux hectares de pré, le reste était encore loué pour plusieurs années ; à cette époque, il n'y avait ni maison, ni écurie, ni bétail, ni fourrage, et par conséquent pas de fumier, l'exploitation était à créer de toutes pièces ; même la fertilité du sol était épuisée par des locations en détail depuis de longues années.

M. Perrin construisit d'abord des bâtiments qu'il agrandissait successivement, et, au moment de notre visite, il continuait encore l'étendue et le perfectionnement de son intelligente et pratique installation intérieure. Pour l'extérieur, il prenait aussi le bon parti : achat de fumier à Thaon et dans les environs, et d'engrais supplémentaires. Il fit de suite des racines fourragères dans les meilleurs terrains, sema l'avoine dans les médiocres, et, avec raison, pratiqua la jachère dans les mauvais ; il sema des fourrages d'été pour la nourriture de ses vaches, dont le lait se vendait bien en ville, et conservait ainsi pour ses chevaux le peu de fourrage sec dont il disposait. Dans la cour, les étables, la maison et enfin en un lavoir, il aménagea les eaux d'une source dont il disposait.

Au début, il ne fallait pas parler de blé, car les mauvaises herbes envahissaient trop le sol ; la meilleure combinaison était de faire des fourrages de manière qu'avec l'aide de riches nourritures achetées au dehors, ce cultivateur pût augmenter son bétail et faire beaucoup et de bon fumier, principe fondamental dont il ne faut jamais se départir, surtout pour le bien fondé d'une exploitation primitive.

La ferme augmente successivement dès 1882, par la rentrée des terres à expiration de baux, par l'achat de pièces contiguës à celles déjà existantes et enfin par la location de terrains incultes appartenant à des parents.

Nous remarquons toujours l'ingénieux système de M. Perrin : accroître, proportionnellement à l'agrandissement de ses terres, l'étendue de sa sole fourragère de manière à posséder toujours plus de moitié de ses terres en prairies ; aussi cette

combinaison favorable lui permettait-elle en 1886 d'avoir : quatre chevaux, un taureau, six vaches, huit génisses et deux porcs pour dix neuf hectares. Succès déjà bien méritant et couronné au Comice d'Epinal, par le premier prix d'exploitation et autres médailles de spécialité. Ayant eu la bonne fortune de faire, sans trop de dépenses, bon nombre de réunions de parcelles, M. Perrin se trouve aujourd'hui à la tête d'une exploitation de

27 hectares 40 comme propriétaire

20 hectares 30 — locataire.

Rencontrant beaucoup de difficultés dans l'application d'un assolement varié suivant les terrains réunis ou épars, notre intelligent candidat a enfin adopté celui de six ans, qui, cependant, ne peut être suivi dans toutes les parties de la ferme si sujette encore aux différentes variations d'achat, de réunion et d'échange. Du reste, qu'il me soit permis de dire que dans toutes les positions, j'en excepte bien entendu celle forcée des habitants des villages où les chemins sont si rares malheureusement encore par suite de la routine et de l'insouciance, l'assolement libre de terres placées entre les mains d'un homme intelligent, constitue à mon avis la plus avantageuse manière d'exploiter le sol.

Le drainage s'impose à Thaon à cause d'un sous sol imperméable dans une grande partie des terres de la ferme ; il ne pourra du reste être réalisé avec profit qu'après la complète réunion des parcelles.

L'état des récoltes, au début, et l'analyse des terres, ont démontré que l'azote faisait défaut ; M. Perrin s'efforce de remplacer ce principe fertilisant par de nombreux achats d'engrais azotés.

En résumé, M. Perrin a fort bien compris l'établissement de son exploitation : réunion de parcelles, achat d'engrais riches et appropriés au sol, création constante de fourrages annuels de toute sorte et de prairies artificielles, naturelles



et temporaires, alimentation soignée et abondante des animaux, dont il augmente le nombre, au fur et à mesure de l'abondance toujours croissante de ses nourritures, jusqu'au chiffre, recommandé par les savants praticiens, de la moitié du total des terres de la ferme, achat de tourteaux, assolement suivant la position du terrain — amélioration de son bétail par des croisements correspondant au but (lait) qu'il se propose — bétail de rente en grande majorité — ensilage de fourrages verts et préparation de pâturages pour embouches.

Résultats : Production énorme de fourrages — emblavures sensiblement réduites et pour ces deux motifs fumures considérablement accrues sur des surfaces moindres et permettant l'introduction de blés étrangers à grands rendements, mais d'une exigence extraordinaire pour la qualité et la quantité des fumures, tels que les suivants, placés dans leur ordre de rusticité : Blood-red, Golden-Drop, blé de Cressy, Browick, Schireff et Chiddam. Mais, d'après ces expériences comparatives, M. Perrin a pris le bon parti de s'en tenir au Blood-red mélangé au blé de la Seille.

Cela nous prouve une fois de plus, et c'est du reste ce que les habiles praticiens et les savants expérimentés ne cessent de répéter aujourd'hui, que, tant sous le rapport des céréales que sous le rapport du bétail, la sélection s'impose. Le cultivateur, certain alors de la rusticité et l'acclimatation de ces divers éléments de progrès qu'il possède, doit s'attacher à les améliorer, afin de les amener à un degré de rendement égal à ceux des éléments tirés de l'étranger, momentanément flatteurs par leur supériorité première et apparente.

Du reste, ce qui prouve le bien fondé des opérations culturales de M. Perrin, c'est que d'un sol peu fertile il est arrivé à une production déjà relativement rémunératrice : ainsi les blés arrivent au chiffre raisonnable de 15 quintaux à l'hectare (quelques hectares ont donné jusque 25 hectolitres).

Les avoines produisent 20 quintaux et les pommes de terre 150 quintaux.

Tous ces chiffres, figurés dans la demande avec un bénéfice de 3,610 fr. pour l'année 1887, sont évidemment en rapport avec le travail, l'intelligence et les améliorations visibles du concurrent, mais non pas suffisamment prouvés par une comptabilité encore trop incomplète, vu le peu de temps laissé à ce jeune débutant par les travaux récemment exécutés dont il vient d'être question. Nous espérons que la régularisation du résultat financier qui se traduit bien plus visiblement dans les champs que dans les livres, sera à l'avenir une des préoccupations de M. Perrin, qui ne doute nullement de son importance.

Il y aurait certainement encore bien des choses à dire touchant l'exploitation de M. Perrin dont nous conseillons à tout débutant la visite, comme exemple bon à imiter ; je pense cependant avoir touché les points les plus saillants et avoir fait remarquer son principal objectif : une amélioration croissante par les fourrages, but le plus rémunérateur auquel tout cultivateur intelligent doit tendre.

Et comment pourrait-il en être autrement, Messieurs ? M. Perrin ne se trouve-t-il pas dans un moment où il y a gloire à faire sortir l'agriculture française régénérée plus brillante et plus prospère, en un mot triomphante, de la crise qui l'étreint ? Il est jeune et, chose rare, secondé par une mère laborieuse, dévouée, active, intelligente, qui prend une part très grande dans la direction des travaux confiés à son fils.

N'oublions pas l'homme capable, le savant, l'habile conférencier qui dirige M. Perrin avec tant de sagesse dans la vraie voie, qui lui aplanit le chemin tracé par ses conseils théoriques et pratiques. Ce jeune agriculteur, débutant sous de pareils auspices, doit bien certainement, d'après les succès déjà réalisés, mener à bonne fin son faire-valoir. Nous regrettons vivement qu'il soit encore trop novice et ses améliorations encore trop récentes pour être sanctionnées par la première des récompenses de la Société, d'émulation, à laquelle nous comptons le voir arriver plus tard ; et pour

encourager les beaux et importants travaux d'avenir de M. Perrin, nous lui décernons une médaille de vermeil.

**M. BOURCIER (Auguste)**

à Naymont, commune d'Uzemain (Xertigny)

**MENTION HONORABLE ET PRIME DE 40 FRANCS**

M. Bourcier possède 20 hectares, dont 5 en nature de pré, à l'amélioration desquels il travaille depuis vingt-huit ans, avec son domestique sa femme et ses deux filles.

Par la création de 7 hectares de luzerne et trèfle, il est arrivé à avoir plus de la moitié de son exploitation en prairie, bonne proportion qui, à l'aide du drainage dans ses prés humides, lui permet facilement de nourrir dix vaches et génisses, quatre bœufs et deux chevaux. Ce nombre de têtes de bétail, ainsi que l'abondance des récoltes, augmentera naturellement le jour où ce travailleur utilisera ses purins.

**M. LEVAUDEL (Pierre)**

à La Plaine, commune de Charmois-devant-Bruyères, (Docelles)

**MENTION HONORABLE ET 40 FRANCS**

Ce fermier exemplaire, secondé par sa femme et ses deux enfants, non seulement entretient en bon état la modeste exploitation confiée à ses soins, mais est encore parvenu à l'améliorer sensiblement par la création annuelle de prairies artificielles et l'assainissement des prés. Quoique ses travaux ne soient pas remarquables par leur importance, ils font honneur à cet agriculteur laborieux qui, sans rétribution spéciale, donne son temps à des ouvrages aussi rémunérateurs pour le propriétaire que pour lui personnellement. C'est là le fait d'un serviteur zélé, fermier depuis cinquante ans, dont un très bon certificat du maître constate les longs, intelligents et assidus travaux.

**M. MOUGENEL (Jean-Valbert)**

féculier à la ferme du Gros-Claudon, à Docelles

**UNE MÉDAILLE DE BRONZE**

Pour le bon état de ses prairies améliorées, et leur irrigation bien comprise avec les eaux d'une féculerie qu'il exploite ; pour le défrichement et la mise en état de culture de 80 ares de terrains communaux, incultes, couverts de bruyères et ravinés, et enfin le boisement de 25 ares de terres impropres à aucune autre production, M. Mougenel recevra une médaille de bronze.

**M. NICOLLE (Jean-Baptiste)**

à Cheniménil (Docelles)

**UNE MÉDAILLE DE BRONZE**

Une médaille de bronze aussi à M. Nicolle pour sa persévérance dans l'amélioration d'un hectare et demi de pré, la création d'un hectare de prairie artificielle, le défrichement de 42 ares de terre inculte et le boisement bien réussi de 63 ares de terrain improductif.

**M. MASSON (Edouard)**

sylviculteur à Viterne, (Vézelize, Meurthe-et-Moselle)

**UNE MÉDAILLE DE BRONZE ET 30 FRANCS**

M. Masson a exécuté de nombreux reboisements dans les Vosges pour le compte de différents propriétaires. Les certificats de MM. les Inspecteurs des forêts, qui accompagnent la demande de notre intéressant candidat, constatent presque tous la bonne réussite de ses opérations.

Membre du jury de la prime d'honneur en Meurthe-et-Moselle, j'ai visité en 1884, dans ce département, plusieurs plantations d'arbres verts faites par M. Masson. Elles étaient

bien réussies et lui ont valu une récompense au Concours régional de Nancy. Je suis heureux de retrouver cet homme consciencieux, d'une très grande activité, ce soutien peu à l'aise d'une famille intéressante, et d'être appelé à constater que, par ses nombreuses améliorations de sylviculture, il mérite un nouvel encouragement.

**M. ROUSSEL (Constant)**

manœuvre à Romont (Rambervillers)

UNE MÉDAILLE DE BRONZE ET UNE PRIME DE 40 FRANCS

Les longs et loyaux services agricoles de M. Roussel chez M. Philippe, cultivateur à Romont, sont constatés par deux excellents certificats émanant de ce dernier et de M. le Maire.

**M. CHOLEZ (Jean-Baptiste)**

à Zincourt (Châtel)

UN RAPPEL DE MÉDAILLE DE VERMEIL

Ce rappel a confirmé l'excellent rapport de M. Figarol en 1882 sur l'exploitation de M. Cholez, entre les mains duquel elle n'a fait que progresser depuis ce dernier concours.

Une mention honorable avec une prime de 50 fr. est en plus décernée à ce candidat pour ses nouvelles améliorations en agriculture, en horticulture et en sylviculture.

**M. MAIRE (Constant)**

de Morville (Châtel)

UNE MÉDAILLE DE VERMEIL

Une importante amélioration culturale de 6 hectares 60 ares de forêt dont il a fait l'acquisition a été réalisée par M. Maire.

Avec les pierres (1000 mètres cubes environ) résultant du défoncement d'une partie de ce terrain, M. Maire a drainé

entièrement une autre partie et les endroits trop humides du reste de sa propriété.

Les résultats ont été surprenants, mais principalement visibles sur les endroits où reposent les drains, preuve irréfutable de l'efficacité de l'opération. Votre Commission a surtout remarqué un hectare et demi de pommes de terre et un magnifique sillon de topinambours. Je me permettrai de dire avec connaissance de cause, qu'on ne peut trop encourager la culture de ce dernier et précieux tubercule. Sa rusticité qui, par une anomalie de l'esprit humain, est peut-être la cause de son abandon, permet d'utiliser les terrains les plus rebelles à toute autre culture. Et, quel que soit l'état d'épuisement ou la stérilité naturelle du sol auquel on le confie, le topinambour offre toujours une récolte satisfaisante, variant de 15,000 à 20,000 kilogs à l'hectare. La quantité d'une norme de 40,000 à 45,000 kilogs citée par un agriculteur prouve que, placé dans des conditions exceptionnelles et sous l'influence de puissants engrais, ce tubercule peut rivaliser avec les autres racines fourragères.

### BONS SERVITEURS RURAUX

#### M. ANDRÉ (Joseph)

domestique à l'hôpital de Bruyères

UNE MÉDAILLE DE BRONZE ET 40 FRANCS

Ce serviteur modèle est resté pendant quinze ans chez MM. Vuillaume et Houël, de Laveline, et depuis trente-deux ans, il est employé comme aide rural à l'hôpital de Bruyères.

#### M. DURAND (Joseph)

manœuvre à Ménil-Rambervillers

UNE MÉDAILLE DE BRONZE ET 40 FRANCS

Ce brave serviteur veut mourir à sa tâche. Domestique chez M. Didier père, cultivateur à Ménil-Rambervillers, il est le seul garçon qui soit resté quand M. Didier fils a repris le

train de culture. Malgré ses quatre-vingts ans, il ne déserte pas son poste, après trente-trois ans dans la même exploitation.

De tels exemples de fidélité et de dévouement, si rares aujourd'hui, qui font autant d'honneur aux maîtres qu'aux serviteurs, vous font certainement approuver ces deux propositions de récompenses si bien méritées.

## OUVRAGES ET MÉMOIRES AGRICOLES

**M. GREMILLET (Simon)**

de Lépages

UNE MENTION TRÈS HONORABLE

*pour son manuscrit : Comptabilité agricole de 1886.*

Il ressort du compte-rendu bien circonstancié de M. Noël, qu'il y a lieu d'adresser des éloges à ce cultivateur pour son intéressant travail de comptabilité agricole, et quoiqu'il soit encore incomplet, de lui accorder une mention très honorable.

**M. GÉRARD (Jean-Baptiste)**

cultivateur à Sapois par Vagnev

UNE MÉDAILLE D'ARGENT

*pour son mémoire manuscrit : Etude sur les abeilles  
dans la partie montagneuse des Vosges.*

M. Defrance, rapporteur, rend hommage au candidat pour ce qui concerne la partie pratique de son travail. C'est, dit-il, un observateur sérieux, un homme qui donne d'excellents conseils, simples, clairs, résultant de sa longue expérience. Il conclut en vous demandant en faveur de ce postulant qui pratique l'apiculture avec une intelligence si raisonnée, une récompense pour son manuscrit, qui lui a coûté de longues veilles.

**M. BOJOLY (Auguste)**

vétérinaire à Sauvigny (Meuse), par Maxey-sur-Vaise

UNE MÉDAILLE D'ARGENT DE PREMIÈRE CLASSE

*pour son mémoire manuscrit : Les arbres à cidre, leur introduction  
et leur culture dans les Vosges.*

Ce travail, bien fait du reste, a le grand mérite de l'actualité. Nous assistons malheureusement, Messieurs, à une époque où la vigne, fortement menacée de disparaître de notre contrée quand même nous aurions le bonheur de lui voir de meilleurs jours, a besoin, sinon d'être remplacée, du moins d'être aidée dans son importante et indispensable production.

Le mémoire de M. Bojoly rendra de très grands services par les sages conseils et les encouragements qu'il renferme.

Dans le fond et dans la forme, c'est un travail bien conçu, de longue haleine, fait avec connaissance et mûre réflexion, et que les planteurs de pommiers à cidre ont beaucoup à gagner à lire, à méditer et à prendre pour guide.

Votre Commission est heureuse de vous proposer une médaille d'argent pour récompenser un homme qui, en dehors des nombreuses occupations de sa profession, s'est occupé d'une question qui peut être féconde en avantages importants. Il a su guider les expérimentateurs dans la bonne voie, si difficile à trouver aujourd'hui.

Messieurs, la liste des récompenses se termine ici, nous aurions pu agrandir encore, si des propriétaires ou des fermiers trop modestes ne s'étaient tenus à l'écart.

Cette liste montre, du moins, que la population rurale de l'arrondissement d'Epinal a compris que son avenir agricole se résume en deux mots : *herbages et agriculture industrielle.*

Espérons que de tels exemples auront d'heureuses imitations, que les propriétaires comprendront de plus en plus la



nécessité de s'attacher à leurs biens-fonds et qu'ils relèveront ainsi l'agriculture française pour lui donner l'importance qu'elle doit occuper.

Mais, en attendant que ce changement d'idée, grand de conséquences avantageuses, soit entré dans nos mœurs, rendons hommage à ces honorables propriétaires ; félicitons-les d'avoir su entreprendre la tâche laborieuse de pouvoir un jour élever leurs propriétés, souvent négligées, à leur maximum de rendement. Remercions-les, au nom de l'agriculture, d'avoir voulu porter leurs capitaux et leur habileté sur une entreprise agricole, enseignant ainsi le bien-faire de la culture locale, améliorant avec persévérance et sagesse, et, sachant bien que, s'ils laissent encore quelques terres en retard, le moment viendra d'y porter action et fécondité.

Dans ce département, où jadis une partie du sol était stérile, votre Commission a rencontré bon nombre de cultivateurs qui ont su se créer des revenus assez importants en exploitant leurs terres.

Il est vrai, et il faut le dire bien haut, que tous ceux qui sont arrivés le plus vite et le plus sûrement au but, n'ont point hésité à abandonner les anciens errements et à mettre en pratique les indications des nouveaux principes trop longtemps méconnus.

Ajoutons que, depuis plusieurs années, il est incontestable que les esprits sérieux se tournent vers l'agriculture et que toutes les préoccupations sont pour les choses agricoles. Du reste, dans toutes les branches de l'agriculture, le mouvement en avant s'accroît chaque jour davantage ; la lumière se fait dans l'esprit du laboureur, l'inertie se trouve ébranlée, et l'union, ce puissant moyen de prospérité, n'est déjà plus considéré dans nos campagnes comme une impossibilité, comme une illusion. Chacun comprend l'avenir que nous préparent les améliorations réalisées ; chacun cherche à éloigner et à rendre impossible le retour de ces époques récentes où, les récoltes manquant, il fallait de-

mander à l'étranger, au prix de grands sacrifices, les denrées de première nécessité.

Au milieu de cet état de choses, il y a activité et progrès, et disons-le à l'honneur des associations agricoles, il y a activité et progrès soutenus et stimulés.

La Société d'Emulation des Vosges — à laquelle je suis très heureux de pouvoir exprimer ici toute ma vive reconnaissance pour ses encouragements au début de ma carrière agricole — si dignement représentée par son président, le sympathique M. Lebrunt, qui, justement placé à la tête de plusieurs Sociétés agricoles, consacre avec tant de zèle et de dévouement son temps et son intelligence à la bonne cause de l'agriculture, la Société d'Emulation, dis-je, n'a pas failli à son devoir. C'est ainsi qu'en poursuivant le but qu'elle s'était proposé : récompenser toutes les opérations constituant les éléments d'un succès certain, et en transmettant une impulsion d'autant plus heureuse qu'elle était combinée dans un plus grand cercle d'observations, elle a aidé puissamment à résoudre le problème si difficile de faire marcher un pays arriéré comme les Vosges, d'un pas assuré, vers les améliorations dont ce département était susceptible.

Cette honorable Société, et vous l'avez remarqué, Messieurs, dans le rapport des différentes opérations exécutées par les lauréats de ce jour, a surtout tenu à récompenser les hommes constamment préoccupés de l'emploi des meilleurs procédés de culture. Que ses encouragements se portent sur l'application judicieuse des méthodes d'assainissement, d'irrigation, de création de prairies, de défrichement, de plantation d'arbres fruitiers, ou de reboisement, de développement des cultures fourragères et de racines, d'accroissement du bétail et d'engraissement, d'amélioration des fumiers de ferme, ou enfin sur l'emploi raisonné des amendements et des engrais complémentaires, ils ont partout donné des résultats avantageux. Ah ! c'est qu'aujourd'hui nous marchons vite. Un courant irrésistible nous entraîne vers un avenir nouveau ; et

il dépend de nous que cet avenir soit meilleur que le présent.

Honneur à la Société d'Emulation des Vosges qui, par ses récompenses si bien comprises, a su imprimer un élan progressif vers cet avenir meilleur !

Honneur à ces braves lauréats qui, par des efforts incessants, se sont mis résolument à la tête de ce progrès en s'inspirant de cette vérité : que ceux qui font bien trouvent toujours des imitateurs.

---

**RAPPORT**  
DE LA  
**COMMISSION D'HISTOIRE**  
**ET D'ARCHÉOLOGIE**  
ET DE LA  
**COMMISSION DES BEAUX-ARTS**

**Par MM. Paul CHEVREUX**  
**et Henry GANIER**

---

Messieurs,

Votre Commission d'histoire et d'archéologie, et votre Commission des beaux-arts ont décidé, d'un commun accord, qu'un seul rapport serait présenté cette année à la séance générale de la Société d'Emulation. L'union constante de ces deux Commissions, le but commun qu'elles se sont proposé d'atteindre cette année ont motivé cette détermination. Avec l'approbation de la Société, les ressources des deux Commissions ont été confondues et consacrées à des œuvres offrant en même temps un intérêt archéologique et artistique.

..

Nous n'avons plus à vous parler de l'Exposition des Beaux-Arts de l'an dernier, ouverte sous votre patronage et dont les résultats vous ont été soumis. A la suite du succès de ce concours artistique, votre Commission a pensé qu'il était nécessaire d'encourager dans le département des manifestations de ce genre, et elle a voté un crédit au profit de l'Exposition organisée à Saint-Dié au mois de septembre dernier. Les ar-

tistes et amateurs qui font partie de votre Commission ont tenu à honneur de figurer dans ce concours. Votre rapporteur saisit l'occasion d'adresser vos plus vifs remerciements au Conseil municipal de Saint-Dié, à la Société philomathique et au Comité d'organisation pour l'accueil qu'ils ont fait à nos concitoyens.

L'Exposition des Beaux-Arts d'Epinal, en 1886, a été suivie, vous le savez, Messieurs, d'un Concert dont le produit était destiné à encourager, en faisant l'acquisition d'un nombre, malheureusement trop restreint, d'œuvres exposées, les artistes qui avaient bien voulu nous prêter leur concours.

Nous avons pensé ensuite que nous ne sortirions pas de notre programme en offrant, à l'époque du carnaval, deux matinées musicales aux enfants de nos écoles.

Le succès de notre Concert, dû à la bonne volonté et au talent des amateurs d'Epinal, l'accueil fait à nos fêtes enfantines nous ont encouragés à renouveler nos efforts de l'an dernier, et votre Commission se réserve de vous soumettre prochainement le résultat de ses premières démarches, en vue d'organiser en 1888 un Concert au début de l'année, et une nouvelle Exposition des Beaux-Arts au moment du Concours régional.

..

Pendant le courant de cette année, la Commission d'histoire et d'archéologie a eu pour devoir d'examiner les œuvres historiques ou philologiques présentées, soit pour obtenir une des récompenses que décerne la Société, soit en vue de l'insertion aux *Annales*.

D'après la décision de la Société et sur les propositions de la Commission d'histoire, le recueil de l'année 1888 comprendra les trois notices qui suivent :

D'abord une monographie de la commune de Martigny-Bains, de M. Jules Dubois, conseiller d'arrondissement. Cette notice, déjà récompensée il y a deux ans, a été revue

par son auteur et figurera en bonne place aux *Annales* de l'an prochain.

Ensuite un travail intéressant et complet de M. Arsène Thévenot, sur la commune de Chaumousey, où se trouvait, vous le savez, Messieurs, la célèbre abbaye fondée par Sehière.

Enfin, une note sur la commune de Cornimont et sur la corne que possède la mairie, note qui a été lue en séance de la Société, et qui est due à l'un de nos membres correspondants les plus actifs, M. l'abbé Didier-Laurent.

Votre rapporteur n'a pas ici, Messieurs, à s'étendre sur ces travaux et à en faire l'éloge : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire locale, si curieuse et si peu connue, les liront avec plaisir dans notre prochain volume : je dois seulement vous rappeler que l'insertion aux *Annales* est la plus haute récompense que puisse décerner la Société d'Emulation.

Parmi les œuvres présentées au Concours et déjà publiées, je citerai en première ligne une importante étude du droit coutumier lorrain : « Des différentes formes de la propriété, fiefs, censives, servitudes réelles », dont l'auteur est M. Victor Riston, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Nancy : « Etudier les principaux démembrements ou plutôt les différentes formes de la propriété à l'époque où la Lorraine jouissait encore de son indépendance politique et législative », tel est le but que s'est proposé l'auteur. Il rappelle et il commente au cours de son travail les cinq grandes coutumes qui, sans compter les usages locaux, régissaient la Lorraine. La division claire et précise de l'ouvrage nous fait étudier successivement l'alleu, le fief ou tenure noble, son origine et sa nature, le caractère des charges féodales, puis les justices seigneuriales et les droits si nombreux et si étonnamment variés des hauts justiciers, enfin la censive ou tenure roturière, et les servitudes. Le travail de M. Riston est fort complet, et cependant combien de droits seigneuriaux, par exemple, pourraient être encore mentionnés, droits en usage par-

fois dans une seigneurie seulement, et dont l'énumération ne pouvait prendre place dans une étude générale comme celle dont il s'agit. Le volume de M. Riston a sa place marquée dans toute bibliothèque lorraine. La Société d'Emulation, sur la proposition de votre Comité d'histoire, décerne à l'auteur *une médaille de vermeil*.

Un autre ouvrage, également publié et se rattachant au même ordre d'études, nous a été présenté : c'est « l'histoire d'un domaine rural, en Lorraine, » par M. Ch. Guyot, membre de l'Académie de Stanislas, professeur à l'école forestière, et l'un de nos plus dévoués membres correspondants. Un de nos collègues, M. Edgard Gazin, a bien voulu se charger de présenter sur ce très intéressant travail un rapport dont je vous demande la permission de donner lecture :

« L'histoire d'un domaine rural est un des sujets d'étude recommandé en 1884 par le Comité des travaux historiques pour la section des sciences économiques et sociales. Ces recherches présentent un grand intérêt, non seulement au point de vue de l'agriculture, mais aussi parce qu'elles nous font connaître les différentes conditions des personnes et des propriétés dans le cours d'une période de plusieurs siècles.

M. Guyot n'a pas pensé qu'il existât en Lorraine de domaine dont l'histoire pût servir à grouper tous les faits saillants. Ils varient, en effet, selon qu'il s'agit d'un domaine compacte ou de terres morcelées, d'une propriété noble ou roturière.

Il a donc choisi quatre types :

1<sup>o</sup> Une cense ; 2<sup>o</sup> un franc-alieu dont il donne deux exemples ; 3<sup>o</sup> un gagnage pour les domaines à terres morcelées, dont il cite également deux exemples ; 4<sup>o</sup> enfin, pour la montagne, un arrentement.

L'étude de la cense Saint-Pancrace (canton d'Arracourt) remonte jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle ; elle est la plus lon-

gue de l'ouvrage, car ce domaine présente ce caractère assez fréquent en Lorraine que les dîmes d'un village voisin, celui d'Hénaménil, y étaient attachées.

Nous y trouvons le tableau du prix des baux et de leur durée depuis 1600 jusqu'en 1884, avec l'indication des circonstances générales ou particulières qui ont amené des modifications dans le revenu de cette terre.

Les francs-alleux étudiés par M. Guyot sont ceux de Spalmail (canton de Conflans-en-Jarnisy) et d'Ormange (canton de Dieuze). Ce sont deux terres saliques qui n'ont pas changé de maître depuis le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution ; la première appartenait à l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, la célèbre abbaye de Haute-Seille était propriétaire de la seconde ; ces deux domaines se sont maintenus à peu près dans leur intégralité jusqu'à nos jours ; l'exploitation d'Ormange, comprenant, outre les terres, celles d'une forêt et la production des poissons dans les étangs, donne lieu à des particularités remarquables sur lesquelles nous regrettons de ne pouvoir insister.

C'est à Bezange-la-Grande (canton d'Arracourt), et à Forcelles-Saint-Gorgon, près de Vézelize, que se trouvent les domaines roturiers à terres morcelées nommés gagnage Jobal et gagnage Bagneux, du nom des familles qui les ont longtemps possédés. L'auteur nous fait assister au spectacle intéressant de familles de paysans constituant un domaine par suite d'achats successifs, s'enrichissant, s'élevant de générations en générations dans la vie sociale, puis arrivées à la fortune, aux fonctions publiques, se désintéressant de cette terre fécondée par les travaux de tant d'ancêtres et l'aliénant au profit de maisons religieuses. Cette aliénation a eu au moins cet avantage de permettre à M. Guyot de retrouver dans les archives les documents à l'aide desquels il a reconstitué l'histoire de ces deux gagnages.

L'acensement, dont l'histoire fait l'objet du 4<sup>e</sup> chapitre du volume, est situé dans une région qui nous intéresse particu-



lièrement ; il s'étend sur les communes de Xamontarupt et de Docelles, entre Vologne et Moselle. C'est la partie des Vosges qui fut peuplée le plus tard, et l'origine de cette propriété nommée Demenge-Champ, Haut-du-Bois, ne remonte qu'à 1506, année où le duc donna, sous forme d'acensement perpétuel à Pierre Tocquard, de Xamontarupt, une place vague au ban de Tendon.

Ici encore, nous trouvons l'exemple d'une famille qui agrandit son domaine et s'y maintient jusqu'en 1788, pendant 282 ans. L'auteur nous expose les démembrements que ce domaine dut subir depuis son aliénation en 1788 ; aujourd'hui, il est reconstitué et géré d'une façon intelligente dans son exploitation agricole comme dans son exploitation forestière. M. Guyot n'oublie pas qu'il est forestier et il nous signale ce fait qu'à Demenge-Champ, l'hectare de champ rapporte 22 fr. et l'hectare de bois 30 fr. ; sans compter que les dépenses pour les bois sont bien moins importantes que pour les réparations et améliorations agricoles.

Ses patientes recherches, son étude minutieuse des faits permettent à l'auteur d'émettre des conclusions que nous pouvons résumer ainsi :

C'est une erreur de croire qu'autrefois le paysan ait été voué irrévocablement à la misère. On voyait alors, comme de nos jours, les familles laborieuses monter incessamment vers les classes aisées. Nous ajouterons que la course était moins précipitée et la marche moins rapide.

A travers les guerres et les catastrophes, la classe rurale a fait preuve d'une telle résistance qu'on pourrait être rassuré sur la situation présente, si un élément nouveau n'entraît en ligne de compte : c'est que l'agriculture est devenue une science qui exige non seulement du travail, mais de l'instruction et des capitaux. Ce rapide aperçu ne peut donner qu'une idée fort incomplète de l'ouvrage de notre collègue qui touche à la fois à l'histoire et à l'économie rurale et politique, et présente le rare mérite de l'érudition mise au service de la recherche et de la solution des questions actuelles.

Votre Commission vous propose de récompenser par une médaille de vermeil, grand module, les fructueuses recherches de M. Guyot et la science historique dont il a fait preuve, aussi bien dans l'ouvrage qu'il a soumis à votre concours que dans ce remarquable travail *Les Forêts lorraines*, qui a obtenu récemment un si légitime succès (1). »

..

A côté de ces œuvres déjà publiées et d'une réelle importance, plusieurs travaux manuscrits ont été soumis par leurs auteurs à l'examen de votre Commission.

C'est en premier lieu une Monographie générale et bien faite de la commune de Senones, l'ancienne capitale de la principauté de Salm, réunie à la France en 1793, le siège de la grande abbaye bénédictine qu'illustra dom Calmet. A plusieurs reprises, la Société d'Emulation a prodigué ses encouragements à l'étude de l'histoire communale ; elle est heureuse de pouvoir constater que son appel a été entendu. A de nombreux titres, la commune de Senones offre un intérêt tout particulier, et votre Commission se réserve d'examiner au point de vue de l'impression le travail qui lui a été soumis, et qui facilement, peut être revu et complété. En attendant, la Société a décerné à l'auteur, M. Pelingre, secrétaire de la mairie de Senones, une médaille d'argent de 1<sup>re</sup> classe.

M. Frébillot, instituteur à Bleurville, nous a présenté une collection de couvertures de cahiers d'élèves et des modèles de bons points dont il est l'inventeur. Son but est de faire pénétrer d'une façon durable dans l'esprit de l'enfant la connaissance du pays vosgien. Ses couvertures de cahiers sont au nombre de six et sont intitulées : le premier cahier, géographie physique ; le second, géographie administrative ; le troisième, géographie commerciale ; le quatrième et le cinquième, histoire des Vosges ; enfin le sixième, illustrations

(1) Rapport présenté à la Commission par M. GAZIN.

vosgiennes. C'est aussi aux illustrations vosgiennes que sont consacrés ses bons points : le recto porte la carte des Vosges avec l'indication d'une seule localité ; au-dessous, le nom du personnage né dans cette localité, et au verso, l'histoire sommaire de ce personnage. La Société d'Emulation ne peut qu'encourager un essai de ce genre, propre à développer l'attachement à la petite patrie, qui n'exclut pas l'amour de la grande, et décerne à M. Frébillot, pour ses modèles de cahiers d'école et de bons points, une mention honorable.

..

Avant de vous entretenir des travaux archéologiques de cette année, votre rapporteur doit vous indiquer sommairement les études philologiques qui ont été présentées à la Société. Une notice « Monographie du patois de La Bresse » d'une valeur exceptionnelle, due à M. Hingre, a été jugée digne d'une des premières récompenses de la Société, d'une médaille de vermeil. M. Haillaut, dont la compétence en matière philologique est hautement reconnue, a bien voulu faire sur ce travail un rapport spécial que, dans un instant, vous allez entendre.

..

Comme d'habitude, la Société d'Emulation a mis à la disposition du dévoué conservateur du Musée, M. Voulot, un crédit destiné aux fouilles archéologiques. Ces fouilles ont fourni au Musée plusieurs nouveaux sujets d'étude. M. Voulot avait été informé par une tradition locale de l'enfouissement, il y a un siècle, d'un groupe de statues à l'emplacement de la nef de l'ancienne église abbatiale de Chaumousey. Votre Commission commença des fouilles sur le point indiqué. Elles ont mis au jour un très intéressant chapiteau à palmettes de l'an 1100 environ et plusieurs statues de la Renaissance, paraissant provenir d'un groupe considérable représentant un « saint sépulcre. » Une statue de femme de grandeur naturelle, d'un beau sentiment, paraît avoir tenu un vase. Une autre figure, demi-grandeur naturelle, représente

un guerrier accroupi, tenant un mousquet à mèche et un javelot.

Enfin, des débris notables d'autres sujets complètent les résultats de ces recherches, qui ont été donnés au Musée départemental.

D'autre part, les travaux des champs ont fait découvrir à Escles le couronnement d'une stèle gallo-romaine de la bonne époque. On y voit deux dauphins, une inscription votive au dieu Mars, et sous une arcade géminée une tête d'homme barbu d'une bonne exécution et d'une conservation remarquable.

M. Voulot ayant été délégué par votre Commission pour visiter ce monument, a dû se transporter chez M. Edouard Bresson, député des Vosges, qui l'avait acquis et qui, suivant son habitude, a bien voulu l'offrir à notre Musée.

..

En dehors des recherches archéologiques exécutées par M. Voulot, les membres de la Commission d'archéologie ont consacré les moments de loisir que leur laissent leurs occupations à visiter les monuments mégalithiques et préhistoriques des Vosges. Notre pays est généralement considéré comme ne pouvant fournir aucun document à la science préhistorique, ou du moins comme n'en présentant qu'un nombre insignifiant. MM. Ganier et Bourgeois, sans préjuger la solution de ce problème, ont pensé qu'il y avait lieu de reprendre les éléments d'une enquête si bien commencée par M. Voulot et contrôlée d'une façon nécessairement trop hâtive par des savants étrangers à notre région. Dans une série d'excursions aux environs de Remiremont et de Saint-Dié, nos confrères ont visité et comparé la Pierre huguenote, la Pierre Kerlinkin, le fardeau Saint-Christophe, le Pont des Fées, les Dolmens de l'enceinte du Chasté. Ces promenades et celles qui suivront ont pour but de réunir les documents nécessaires aux premiers chapitres d'une étude générale sur les monuments

préhistoriques des Vosges ; elles ne peuvent par conséquent fournir pour le moment de conclusions précises, mais dès à présent elles permettent d'affirmer avec beaucoup de vraisemblance l'existence d'un menhir à la tête de la Viole, d'un dolmen et d'une enceinte préhistorique au Chasté, monuments déjà signalés et décrits par M. Voulot.

Il est incontestable, dès à présent, qu'une population préhistorique a existé dans la plaine. Les premières constatations dont nous venons de parler donnent lieu d'espérer que d'autres monuments élevés sur notre sol fourniront la preuve définitive de l'existence d'une population peut-être plus ancienne dans la région des montagnes.

Pour arriver à faire cette preuve, nos confrères ont réuni les matériaux d'une carte des monuments archéologiques du département depuis la période de la pierre éclatée jusqu'à la conquête romaine.

..

L'étude de ces temps reculés n'a pas empêché votre Commission de se préoccuper de recherches plus récentes. Depuis longtemps, nous nous proposons de compléter par des fouilles les monographies déjà publiées sur l'un des monuments les plus intéressants de notre ville, l'église collégiale du Chapitre noble des chanoinesses d'Epinal.

Or, tout récemment, pendant la démolition des maisons attenantes à cette église, une communication fut établie entre la cave d'une de ces maisons, et la chambre funéraire existant sous l'une des chapelles de l'église. La rumeur publique vous a fait connaître dans quelles conditions cette trouée a été ouverte, et nous n'avons pas ici à insister sur ce point.

Le caveau dans lequel les membres de votre Commission ont pénétré, est situé au dessous de la chapelle dite aujourd'hui du Rosaire.

Nous ne pouvons dire si, pendant la période révolutionnaire, ce caveau fut visité ; mais il paraît probable qu'au-

cune violation ne fut commise ; car, en 1844, à la suite de l'exhaussement du sol de l'église, les architectes chargés des travaux pénétrèrent dans ce caveau, et il résulte des renseignements fournis par les témoins oculaires que cinq cercueils existaient alors placés sur des tables de pierre. Ces cercueils étaient fermés et en parfait état de conservation. Ouverts, ils présentèrent les corps des abbesses revêtus. Malheureusement aucun procès-verbal ne fut dressé à cette époque, et le caveau fut muré.

Le 29 novembre dernier, en pénétrant dans le caveau, nous avons fait les constatations suivantes :

A l'exception d'un seul cercueil, tous les autres étaient en débris, et effondrés dans l'intervalle des bancs de pierre ; les ossements se trouvaient pêle-mêle et brisés, les plaques de plomb indiquant les dates des ensevelissements des abbesses avaient disparu. Seul le dernier cercueil contenait encore un crâne, des ossements et une robe de soie brune relativement bien conservée.

En somme, l'aspect du caveau présentait les traces d'une dévastation systématique.

D'après les documents conservés aux archives des Vosges, et aux archives municipales, grâce au concours de MM. Ganier, Bourgeois et Ferry, nous avons pu reconstituer l'histoire de cette chapelle et du caveau. Cette chapelle, consacrée d'abord à Sainte-Madeleine, cédée en 1350 par l'abbesse Clémence d'Autrey aux voués, devenue dans la suite la chapelle saint Joseph, a été reconstruite en 1618 par l'abbesse Yolande de Bassompierre ; un caveau établi à cette même époque occupe tout le sous-sol de la chapelle et fut destiné à la sépulture des abbesses. Le corps de Yolande de Bassompierre y fut déposé en 1621, ainsi que ceux de quatre des abbesses qui lui succédèrent. Ces abbesses sont : Claude de Cussigny, morte en 1635 ; Félicité d'Hunolstein, morte en 1719 ; Elisabeth de Ludres, morte en 1728, et Gabrielle de Spada, morte en 1784.

Votre Commission se propose, de concert avec le service des monuments historiques et l'administration ecclésiastique de reconstituer le caveau des abbesses et en même temps de rechercher l'emplacement des autres caveaux qui existent sous le sol du monument. Ces travaux feront l'objet de communications ultérieures et d'un rapport d'ensemble présenté à votre compagnie. En attendant, votre Commission compte sur le bienveillant concours de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et aux monuments de notre ville.

..

J'ai terminé, Messieurs, ce trop long rapport d'une de vos Commissions. Vous avez pu constater que les travaux d'histoire, de philologie, sont toujours en honneur dans notre département. Il me reste à faire, cette année surtout, au nom de la Société, un chaleureux appel à tous les travailleurs. Nous approchons du Centenaire de 1789. A quelque parti que l'on appartienne, on est obligé de reconnaître la transformation profonde qui s'est accomplie ; mais pour mieux en juger, et d'une façon impartiale, il faudrait avoir, nettement défini, le tableau du pays à la veille de la Révolution. C'est à cette œuvre que les Sociétés comme la vôtre, doivent convier les chercheurs. Etablir l'état social de ce département au XVIII<sup>e</sup> siècle, ses divisions administratives, son organisation, sa production agricole et industrielle, mettre en pleine lumière sa vie au siècle dernier, constater ce qui était alors, ce qui est aujourd'hui, et mesurer le chemin parcouru, tel est le but à atteindre, la tâche à remplir. Les travailleurs vosgiens n'y failliront pas, et le département des Vosges, dans cette vaste enquête, occupera, nous n'en doutons pas, un des premiers rangs en 1889.

# RAPPORT

FAIT AU NOM DE LA

## COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Par M. HAILLANT

Secrétaire perpétuel

SUR LA

## MONOGRAPHIE DU PATOIS DE LA BRESSE

Par M. J. HINGRE

Saint-Dié, Humbert, 1887, in-8°

---

M. J. Hingre a présenté à la Société d'émulation la « Monographie du patois de La Bresse », son pays natal.

Quoique l'auteur ne soit pas membre de la Société d'Emulation, il n'est pas toutefois pour nous un étranger, car nos *Annales* ont déjà publié, sous le voile de l'anonyme il est vrai, deux petites poésies patoises de sa composition.

La monographie dont il s'agit doit être suivie 1° d'un vocabulaire complet, 2° d'un volume de littérature, qui achèveront le tableau de ce dialecte patois, si intéressant. Cette publication, dont la Société a bien voulu nous demander l'analyse, comprend la *Grammaire* proprement dite, qui est précédée d'une phonétique très fouillée. Dans un court avant-propos, l'auteur nous rappelle l'utilité des études linguistiques et philologiques, et la place importante qu'elles occupent en ce moment dans la République des lettres et des sciences : « La linguistique historique, nous dit en effet un de nos maîtres (1), fait revivre les pensées éteintes où elles

---

(1) M. Gaston Paris, *Discours prononcé à la Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles lettres du 19 novembre 1886* (Journal des Débats du 20 novembre 1886, p. 3, col. 1).



se sont moulées, et applique aux civilisations disparues sa puissante analyse, qui, d'après les plus faibles indices, discerne dans un ensemble complexe la provenance et la proportion des éléments qui le composent. » C'est à cette belle tâche que M. Hingre, mû par un pieux sentiment de devoir filial, s'est spontanément dévoué. Bien qu'il se donne modestement pour un simple amateur, l'auteur en réalité a fait preuve de connaissances philologiques assez étendues et largement suffisantes pour traiter son sujet d'une façon qui le place du coup au rang de nos meilleurs patoisants. Il a étudié cet idiome si consciencieusement qu'il laissera bien peu à faire à ceux qui auraient après lui à se livrer aux mêmes investigations.

L'auteur, après avoir délimité l'aire géographique du parler qu'il a pris pour base de son travail, examine rapidement l'origine de ce patois, puis son état actuel, altéré par les néologismes et dépouillé quelque peu déjà de ces « bons vieux mots traditionnels. » Il indique ensuite la place qu'il occupe dans les dialectes du nord-est de la France, puis étudie alors dans tous leurs détails les organes de son appareil phonétique. Il s'attache surtout à bien exposer la prononciation, à analyser exactement les sons, et à figurer clairement par une orthographe raisonnée toutes leurs nuances et toutes leurs particularités. D'autres observations sont réservées pour prendre place dans le *Dictionnaire*.

Comme tous les patois forment entre eux une chaîne continue qui va se nuancant d'un dialecte à un autre par des transitions insensibles, notre savant monographiste n'a pas cru devoir rechercher l'origine particulière du sien, bien que celui-ci tienne la tête ou une extrémité de cette chaîne mystérieuse pour la région du nord-est de la France ; il se contente d'indiquer cette circonscription générale et il s'attache exclusivement au dialecte de sa commune, ayant encore soin de le prendre dégagé des modifications ou altérations que la seconde moitié de ce siècle a commencé à y introduire.

Le chapitre essentiel de la phonétique ne laisse rien à désirer sous le rapport de la plénitude, de l'exactitude et de la clarté. Après avoir ainsi photographié toutes les nuances de la prononciation en général, l'auteur renvoie pour le détail de chaque mot au *Dictionnaire* (que nous regrettons de ne pas encore voir imprimé) ; mais il insère déjà de nombreuses notes sur ce point dans la *Grammaire*, sauf à encourir le regret de ne les avoir pas mises à sa véritable place ; mais on voit qu'il a voulu profiter de toutes les occasions que, à défaut de son dictionnaire non encore publié, il rencontrait ici d'éclaircir de plus en plus une matière si importante à ses yeux.

On remarque aussi, dans la grammaire, l'intercalation anticipée de quelques règles de syntaxe qui pouvaient être réservées pour ce chapitre spécial ; mais il est encore juste d'ajouter que ces déplacements ne nuisent d'aucune manière à l'ordre et à la marche de l'exposition.

Un reproche, ou si l'on veut un *desideratum* plus sérieux que nous lui exprimerons très simplement, est celui d'avoir négligé 1° l'étude de l'origine des sons qu'il a d'ailleurs si bien inventoriés, et 2° le traitement des lettres originaires qui nous ont donné nos mots actuels. M. Hingre déclare, sans détour, que cette omission a été de sa part systématique et volontaire ; il s'est figuré que pareille étude ayant été faite et refaite pour le français et un certain nombre de patois, il n'avait pas à le répéter pour le sien ; que c'était assez pour lui de fournir tous les matériaux nécessaires à qui voudrait s'en donner la satisfaction. Selon nous, il n'en va pas ainsi ; nous croyons au contraire que personne ne voudra et même ne pourrait comme lui combler cette lacune.

Les quelques réserves ou regrets que nous formulons ne tendent à diminuer en rien la haute valeur de l'ouvrage pris dans son ensemble. Pour le fond, nous signalerons spécialement les deux chapitres substantiels de la *phonétique* [et de la *conjugaison* ; pour la forme, ce qui frappe tout d'abord, et ce

qui nous agrée singulièrement jusqu'à la fin, c'est une clarté de style et d'exposition, une rectitude de méthode où l'on sent un homme tout à fait maître de son sujet, et ayant aussi la conscience de se faire également bien comprendre, non-seulement par les initiés ou spécialistes, mais encore par les simples amateurs des choses philologiques.

Un seul mot résumera toutes nos appréciations : c'est que l'œuvre de M. Hingre est dans son genre une des plus approfondies que nous connaissions, et qu'elle nous dévoile d'une façon très exacte et très complète un dialecte patois des plus originaux et des mieux caractérisés, non-seulement des Vosges, mais encore de tout le nord-est de la France.

Nous émettons le vœu que beaucoup d'amateurs, prenant pour modèle et pour guide la *Monographie du patois de La Bresse*, fassent pour les divers cantons du département ce que M. Hingre a fait pour son cher pays de la haute montagne, et nous donnent ainsi un tableau complet du parler vosgien dans son ensemble et dans ses détails, avant que les éléments n'en soient perdus à jamais.

En conséquence, nous avons l'honneur de proposer à la Société d'émulation de décerner à M. l'abbé Hingre la plus haute récompense qu'elle réserve aux lauréats qui ne sont pas encore ses membres, c'est à dire une médaille de vermeil.

---

# RAPPORT

DE LA

## COMMISSION LITTÉRAIRE

Par M. OHMER

Président de la Commission

---

MESSIEURS,

La moisson littéraire de cette année n'a pas été très abondante ; mais la qualité, dans une certaine mesure, compense ce qui manque à la quantité. La Société d'Emulation, en somme, ne comptera pas cette année-ci parmi les mauvaises.

En prenant les œuvres dans l'ordre où elles vous ont été présentées, nous mentionnerons d'abord les poésies de M. Louis Jouve, dont le talent poétique n'a plus besoin d'éloges : il est hors de pair et hors concours. La délicatesse et la profondeur des sentiments, l'élégance et la fermeté du style, la variété et l'appropriation parfaite du rythme font de son recueil *Intima Ultima* un ouvrage destiné aux fins amateurs des beaux vers.

M. Conraux, de Mirecourt, est un jeune homme dont les essais poétiques sont estimables, mais ne révèlent pas, dans les pièces originales, un talent encore assez sûr pour mériter autre chose que de sérieux encouragements, à condition toutefois que ses travaux poétiques ne le détournent pas des occupations plus pratiques que les nécessités de la vie imposent à presque tous.

Le *Chêne des Partisans*, œuvre de feu M. Le Guillois, paraît avoir été inspiré par un ardent patriotisme. Le sujet, les deux sièges soutenus par la ville de La Mothe contre les troupes de Louis XIII, était bien choisi pour échauffer l'âme d'un

Lorrain ; mais le style a des défaillances ; on trouve ici et là des réflexions inopportunes, des détails qui ne sont pas à leur place ni de leur temps. Néanmoins, votre Commission, Messieurs, en raison des efforts que cette œuvre a exigés de M. Le Guillois et du généreux et patriotique sentiment auquel il a obéi, vous propose de lui accorder une mention honorable.

Des scènes de siège et de combat que nous offre *Le Chêne des Partisans*, nous passons, avec *Le Mariage du Ségare*, de Pierre Ficy, pseudonyme de M<sup>me</sup> Jeanpierre, aux scènes d'intérieur et aux émotions de la vie domestique.

Ouvrage moral et intéressant à la fois, *Le Mariage du Ségare* nous transporte dans les forêts des Rouges-Eaux et de Mortagne, au milieu des scieurs, des charbonniers, des gardes-forestiers et des marchands de bois : nous sommes tout à fait chez nous.

La morale à tirer de cet ouvrage est simple et excellente : on ne doit pas contrarier les inclinations d'un cœur honnête, ni les tyranniser, ni surtout mentir pour les détourner de l'objet vers lequel elles tendent.

M<sup>me</sup> Rose-Decroisier, veuve d'un ségare, mène très virilement son commerce de bois qui lui a procuré de gros bénéfices et a établi solidement sa fortune. Impérieuse et vaniteuse, elle veut que son fils Pierre soit marchand de bois comme elle, parce qu'entre ses mains le rondin devient lingot et le charbon, diamant ; mais elle veut en même temps qu'il ait une belle place dans le monde, qu'il soit conseiller général, député, etc. : avec de l'argent on arrive à tout. Elle a mis dans sa tête, qui est bonne, mais dure, de lui faire épouser une riche veuve, noble de nom, mais pas noble de sentiments. Pierre aime ailleurs : une cousine, orpheline et pauvre, Lucienne lui tient au cœur. M<sup>me</sup> Rose calomnie cette innocente et Pierre épouse la noble veuve. La vie simple et calme déplaît à la grande dame. Pierre est malheureux. Sa femme se sauve à Nice et se livre aux ébats du monde et du

demi-monde, et, cependant, Pierre défend en duel l'honneur de celle qui porte son nom, honneur absent : contrairement au proverbe, l'absent a été protégé cette fois-là. Enfin, elle se noie dans le port de Marseille, en faisant une partie de canot avec des gens de son espèce. Pierre, qui a connu les manœuvres de sa mère contre sa cousine, ne lui adresse pas un mot de reproche, en raison de ses bonnes intentions : il épouse Lucienne et son bonheur est double par la comparaison qu'il fait de ses deux unions.

Ce roman, dont l'idée première est très morale et dont les détails sont fort intéressants, est écrit d'un style correct, ferme et clair. On le lit avec plaisir. Il nous offre un charme particulier : c'est comme un produit de notre sol ; il présente le tableau de nos mœurs, de nos usages ; il nous montre des personnages vivant la même vie que nous. C'est un ouvrage qui sera lu avec plaisir et profit par tout le monde, mais qui, ici, aura, par surcroît, une saveur de terroir qui sera un grand attrait pour les Vosgiens.

Votre Commission vous propose d'accorder à l'auteur une médaille d'argent grand module.

# **RAPPORT**

DE LA

## **COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE**

### **SUR LES RÉCOMPENSES**

**Décernées en 1887**

**Par M. RETOURNARD**

**Membre titulaire de la Société**

---

**Messieurs,**

Cette année encore, votre Commission scientifique et industrielle n'a reçu aucune demande se rapportant aux inventions et aux perfectionnements dans les arts mécaniques et industriels. Elle ne peut à ce sujet, que renouveler l'expression de regrets déjà plusieurs fois manifestés ici ; mais, de même que les années précédentes, elle a été appelée à vous soumettre des propositions de récompenses, en faveur des ouvriers des fabriques et des ateliers qui se sont signalés par leurs bons et longs services.

Ce sont, vous le savez, Messieurs, les chefs d'industrie eux-mêmes qui nous adressent des demandes, en nous signalant les titres de leurs ouvriers à nos récompenses. L'un d'eux, par une offre généreuse, a bien voulu augmenter nos ressources ; qu'il reçoive ici l'expression publique de notre reconnaissance.

Nous ne pouvons que nous féliciter de voir ainsi les patrons témoigner du prix qu'ils attachent à des distinctions que, de son côté, la Société est heureuse d'accorder à de braves

ouvriers qui n'ont cessé de répandre autour d'eux de bons et salutaires exemples de moralité et d'assiduité au travail, de fidélité à ceux qui les emploient.

Votre Commission, après examen des titres des candidats, vous propose d'accorder une médaille d'argent et une prime de trente francs, à chacun des ouvriers dont je vais avoir l'honneur de vous citer les noms et de vous rappeler les titres.

1<sup>o</sup> *Colin*, Victor, célibataire, né à Ventron le 17 juillet 1837, est entré le 5 novembre 1855 au tissage mécanique de MM. Germain frères à Ventron, et n'a pas quitté l'établissement depuis. Il a commencé par être tisserand ; actuellement, il est employé comme chauffeur depuis le 15 mars 1864, et il ne quittera, dit-il, son poste que lorsqu'il ne pourra plus le gérer. C'est bien aussi l'intention de ses patrons, de se séparer le plus tard possible d'un aussi bon ouvrier, « dont la conduite irréprochable fait l'admiration de toute la commune ». On trouve en effet chez M. Colin ordre, travail, économie, probité, honneur et désintéressement ; ce sont de belles et bonnes qualités, que la Société est heureuse de rencontrer et de récompenser.

2<sup>o</sup> *M<sup>me</sup> Petitgenet*, Marie-Sophie, femme *Arnould*, née à Cornimont en 1827, est employée comme ouvrière tisserande, aux usines des *Grands Moulins*, près Remiremont, depuis le 18 août 1856. Pendant les trente et une années qu'elle a passées sans interruption à l'établissement, elle n'a pas cessé, écrit M. Géliot, d'avoir une conduite irréprochable. Ses patrons n'ont eu qu'à se louer de son travail et de son honnêteté.

3<sup>o</sup> *Pierrel*, Jean-Baptiste, à Vagney, est âgé de 48 ans. Dès l'âge de onze ans, il entra dans les établissements de MM. Flageollet, où il compte aujourd'hui trente-sept ans de services, comme ouvrier de filature et graisseur de métiers.

4<sup>o</sup> *Rouillon*, Antoine, aujourd'hui âgé de cinquante-trois ans, est entré à l'âge de dix ans, dans les mêmes établissements comme fileur ; il y compte par conséquent quarante-trois ans de services.



Ces deux ouvriers sont mariés et ont eu chacun cinq enfants. Honnêtes, sobres, laborieux, aussi bons chefs de famille que bons ouvriers, jamais ils n'ont manqué à leurs devoirs.

Les usines Flageollet possèdent encore d'autres ouvriers qui ont plus de trente ans de services et qui demandent souvent à leurs patrons de vous être signalés ; mais MM. Pierrel et Houillon sont les plus méritants. C'est avec bonheur que la Société apprendra qu'ils ont de dignes imitateurs, qu'elle aura aussi à récompenser.

5° *Gérard*, Alexandre, est né à Fontenoy-le-Château, le 7 janvier 1838. Il est entré en 1860 comme ajusteur aux usines de la Pipée, qu'il n'a pas quittées depuis ving-sept ans. Il s'est constamment fait remarquer par son intelligence et son assiduité au travail ; sa bonne conduite, son honnêteté, sa fidélité à ses devoirs, lui ont mérité l'estime de ses patrons.

M. Gérard est marié et père de trois enfants ; vous lui décernerez avec plaisir une médaille d'argent qui perpétuera dans sa famille le souvenir de sa bonne conduite, en même temps qu'elle indiquera un exemple à suivre.

Nous avons cru devoir écarter, pour ne pas enfreindre nos règlements, une demande de récompense sollicitée pour un serviteur, qui d'ailleurs peut être très méritant, mais n'a pas l'ancienneté voulue, et n'est pas, à proprement parler, un ouvrier industriel.

Votre Commission a été appelée aussi à donner son avis sur le compte-rendu des observations météorologiques recueillies par M. Frébillot, instituteur au Val-d'Ajol.

M. le Président de la Commission de météorologie des Vosges nous a transmis les feuilles mensuelles d'observations de M. Frébillot, avec son appréciation que nous partageons, sur les travaux de cet observateur intelligent et zélé, qui se distingue parmi les meilleurs. « Les nombreux renseignements de toute nature que fournit M. Frébillot, écrit l'honorable Président, témoignent d'une étude sérieuse et appro-

« fonde des liens qui unissent entre eux les différents phénomènes qu'il observe. Mais ce n'est pas seulement pour les qualités d'ordre, de clarté et de précision de l'observateur que se recommande M. Frébillot : directeur d'un cours complémentaire, il intéresse et associe ses élèves à ses travaux ; il ne veut pas que les bulletins qui ont été mis sous les yeux de votre Commission, soient les siens propres, ce sont aussi ceux des élèves ; chacun apporte son contingent de connaissances et d'observations. »

Une médaille d'argent, grand module, vous paraîtra sans doute bien méritée par le zèle et le dévouement dont fait preuve M. Frébillot.

Déjà au commencement de cette année, la même récompense a été décernée à M. Poirine, garde forestier à Retournemer, observateur exact et consciencieux et l'un des plus anciens collaborateurs de la Commission de météorologie des Vosges.

Vous vous associerez au vœu de votre Commission, en faisant le rappel de cette médaille dans votre séance publique et solennelle.

Le compte-rendu des observations météorologiques faites en 1886 dans les Vosges, est des plus intéressants.

Il renferme un nombre considérable de faits, clairement groupés, parfaitement exposés et mis en lumière, sur la marche du baromètre et du thermomètre, sur les vents, la pluie, la neige, les orages, l'humidité de l'air, la vie animale et la vie végétale, les crues de la Moselle, de la Meurthe et de la Meuse, le tout accompagné de travaux graphiques d'une netteté remarquable ; peu de conclusions et de déductions, ce qui est fort sage dans une science en voie de formation comme la science météorologique. On peut simplement en conclure qu'il pleut beaucoup plus dans la montagne que dans la plaine, et principalement sur les trois hauts sommets du ballon d'Alsace, du Hohneck et du Donon.

Ce beau et bon travail qui n'a pas moins de 60 pages grand

in-folio, est l'œuvre de notre savant et modeste collègue, M. Garnier, qui mérite non seulement nos remerciements et nos éloges, mais qui mériterait en outre, à notre avis, la plus haute récompense de notre Société, car, dans son extrême modestie, M. Garnier a fait depuis cinq ans, accorder des médailles à ses meilleurs collaborateurs, et lui, qui non seulement les dirige, mais les suscite, les forme, les encourage, il s'est laissé oublier. C'est que M. Garnier est de ceux qui travaillent, non pour l'argent, non pas même pour la gloire, mais en quelque sorte pour le plaisir de travailler, d'acquérir des connaissances et de les répandre autour de lui.

Il y a là, Messieurs, un oubli à réparer, et puisque nous ne pouvons décerner une médaille à M. Garnier, parce qu'il est notre collègue, nous vous proposons de lui décerner une mention très honorable pour les travaux importants qu'il a accomplis et les services remarquables qu'il a rendus comme secrétaire de la Commission de météorologie des Vosges, et nous exprimons le vœu que le Gouvernement lui accorde bientôt une plus haute distinction pour ses longs et éminents services.

Il me reste, Messieurs, à vous parler de trois ouvrages d'un genre différent, qui nous ont été présentés.

Le premier est une brochure qui a pour titre : « Méthode abrégée de comptabilité ». C'est l'œuvre de M. Petit, ancien libraire à Darney. Suivant le rapport de notre collègue, M. Noël, inspecteur des écoles, les instructions générales contenues dans cette brochure, ainsi que dans un texte nouveau destiné à la 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage, sont précises et très exactes. M. Petit donne des modèles convenables de tenue des livres, mais il est trop sobre d'explications, au moins pour des commentateurs. Sa brochure est faite pour des commerçants déjà au courant des règles de la comptabilité. Elle a principalement pour but de remplacer le brouillard ou main-courante, par des livres auxiliaires, et en cela, sa méthode est une réelle innovation.

M. Petit cherche à simplifier et à répandre l'enseignement commercial. Son travail mérite d'être encouragé ; nous vous proposons de lui accorder une médaille de bronze.

M. Pierre, instituteur à Trougemont, commune de Basse-sur-le-Rupt, est l'auteur d'une Géographie-Atlas du département des Vosges, comprenant dix-huit leçons, consacrées à la géographie physique, à la géographie politique, à la géographie économique, à l'histoire et à la géologie des Vosges. Dix-sept cartes sont placées dans le texte ; une carte d'ensemble du département termine cet ouvrage de 35 pages in-4°.

M. Noël, juge compétent, qui l'a examiné, nous en rend un compte satisfaisant. Cet ouvrage est clair, bien conçu et peut rendre d'utiles services dans nos écoles primaires. Vous récompenserez le travail de M. Pierre en lui accordant une médaille de bronze.

Enfin, Messieurs, M. Bastien, ancien élève de l'Ecole centrale, professeur à l'Ecole normale et au collège de Mirecourt, nous a fait hommage de son « Traité de lever de plan, d'arpentage et de nivellement », à l'aide d'un instrument appelé planchette-boussole dont il est l'inventeur.

Nos honorables collègues, MM. Noël et Thomas nous ont rendu compte l'un de l'ouvrage, l'autre de l'instrument qu'ils ont examinés.

M. Noël dans un rapport très complet indique les services que l'ouvrage peut rendre dans les écoles primaires. Le traité, qui a 250 pages environ, contient près de 450 figures intercalées dans le texte. On y trouve non seulement un très bon abrégé des connaissances géométriques nécessaires pour comprendre la théorie des levers de plans et des nivellements, mais encore des indications nettes et précises sur la pratique de ces opérations, ainsi que sur leur application à l'étude des utiles travaux de drainage et d'irrigation.

M. Bastien, nous dit M. l'ingénieur Thomas, dans son rapport, « a bien voulu nous apporter sa planchette-boussole, la monter

et nous donner, en présence de M. Noël, toutes les explications désirables au sujet de son maniement et de son usage. Nous avons constaté que cet instrument remplit le but que s'est proposé l'inventeur, c'est-à-dire qu'il est simple, solide, portable et permet de procéder, avec une exactitude suffisante, aux diverses opérations qui exigent ordinairement, pour chacune d'elles, un instrument spécial ; ses dispositions sont, en effet, assez habilement combinées pour que l'on puisse avoir, par une manœuvre convenable de l'une ou de plusieurs des parties, une équerre d'arpenteur, un graphomètre boussole, une planchette, un niveau, et enfin, un échimètre ou niveau de pente. »

MM. Noël et Thomas sont d'avis que l'ouvrage et l'instrument de M. Bastien peuvent rendre d'utiles services dans nos écoles primaires. Avec un peu d'habitude, les élèves adultes seront à même de lever convenablement un parcellaire, de tracer un drainage et même un chemin rural.

M. Bastien n'est pas un inconnu pour nous, puisque déjà vous lui avez décerné une médaille d'argent de première classe pour son exposition de peinture au dernier Concours régional d'Epinal. Nous vous proposons d'accorder à ce professeur distingué l'une de vos plus hautes récompenses, une médaille d'argent, grand module.

---

# RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR

## LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

dans sa Séance publique  
et solennelle du 22 décembre 1887

---

Sur les rapports de ses diverses Commissions,  
la Société d'Emulation des Vosges a décerné les  
récompenses suivantes :

### CONCOURS AGRICOLES OUVERTS SPÉCIALEMENT, EN 1887, DANS L'ARRONDISSEMENT D'ÉPINAL (1)

M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu accorder, en  
1887, à la Société d'émulation, une allocation de treize cents  
francs, pour primes aux améliorations agricoles.

#### (PRIX CLAUDEL)

M. *Thomas*, Joseph-Nicolas, éleveur à Gigney,  
(Epinal), médaille de vermeil, bonne culture et  
améliorations agricoles ; et à chacune de ses deux

(1) Le concours agricole sera ouvert en 1888 dans l'arrondissement de  
Neufchâteau, en 1889 Remiremont, en 1890 Mirecourt, en 1891 Saint-Dié.

filles, Mesdemoiselles Joséphine et Alix, une médaille d'argent, pour la part qu'elles prennent à l'exploitation.

M. *Gérardin*, Joseph, à Razey (Xertigny), médaille d'argent de première classe, et prime de 200 francs.

M. *Lhôte*, Dominique, à Darnieulles (Epinal), médaille d'argent de première classe et prime de 75 fr. pour bonne culture et améliorations agricoles.

MM. *Deparis*, frères, à Villé, commune de Nossoncourt (Rambervillers), médaille d'argent de première classe, et prime de 75 fr. pour bonne culture et améliorations agricoles.

M. *Perrin*, Paul, à Thaon, médaille de vermeil pour bonne culture et améliorations agricoles.

M. *Maire*, Constant, à Moriville (Châtel), médaille de vermeil pour bonne culture et améliorations agricoles.

M. *Hayotte*, Victor-Emile, à Domèvre-sur-Avière (Epinal), médaille d'argent de première classe, pour bonne culture et améliorations agricoles.

M. *Babel*, Jean-Dominique, aux Etangs, section de Géroménil, commune de Hadol (Dounoux), médaille d'argent pour améliorations agricoles.

M. *Joly*, Nicolas, à Harsault (Bains), médaille d'argent pour améliorations agricoles.

M. *Masson*, Edouard, sylviculteur à Viterne,

(par Vézelize Meurthe-et-Moselle), médaille de bronze et prime de vingt francs pour reboisements.

M. *André*, François-Jules, garde-forestier à Thaon, médaille de bronze et prime de 30 fr., pour améliorations agricoles.

M. *Roussel*, Constant, manœuvre à Romont, (Rambervillers), médaille de bronze et prime de 40 fr. pour services agricoles.

M. *Nicolle*, Jean-Baptiste, sellier à Cheniménil (Docelles), médaille de bronze pour améliorations agricoles.

M. *Mougenel*, Jean-Valbert, féculier à la ferme du Gros-Claudon, à Docelles, médaille de bronze, pour améliorations agricoles.

M. *Jeanpierre*, Joseph, à Hadol (Dounoux), mention honorable pour améliorations agricoles.

M. *Bourcier*, Auguste, à Naymont, commune d'Uzemain (Xertigny), mention honorable et prime de 40 fr. pour améliorations agricoles.

M. *Levaudel*, Pierre, à La Plaine, commune de Charmois-devant-Bruyères, (Docelles), mention honorable et prime de 40 fr. pour améliorations agricoles.

M. *Cholez*, Jean-Baptiste, à Zincourt (Châtel), rappel de médaille de vermeil pour l'ensemble de ses travaux, et mention honorable avec prime de 50 fr., pour ses nouvelles améliorations.



BONS SERVICES RURAUX

M. *André*, Joseph, domestique à l'hôpital Saint-Jean, à Bruyères, médaille de bronze et prime de 40 fr.

M. *Durand*, Joseph, manœuvre à Ménil-lez-Rambervillers, médaille de bronze et prime de 40 fr.

OUVRAGES ET MÉMOIRES SUR L'AGRICULTURE

M. *Bojoly*, Auguste, vétérinaire à Sauvigny, par Maxey-sur-Vaise (Meuse), médaille d'argent de 1<sup>re</sup> classe pour son mémoire manuscrit : *Les arbres à cidre, leur introduction et leur culture dans les Vosges*.

M. *Gérard*, Jean-Baptiste, cultivateur à Sapois, par Vagney, médaille d'argent pour son mémoire manuscrit : *Etude sur les abeilles dans la partie montagneuse des Vosges*.

M. *Gremillet*, Simon, à Lépanges (Bruyères), mention honorable pour son manuscrit : *Comptabilité agricole de 1886*.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

M. *Guyot*, Charles, inspecteur des forêts, professeur de droit à l'Ecole forestière à Nancy, 10, rue Girardet, médaille de vermeil pour ses ouvrages : *Les forêts en Lorraine* et *Histoire d'un domaine rural*.

M. *Thévenot*, Arsène, publiciste à Epinal, membre correspondant de la Société d'Emulation des Vosges, mention très honorable pour sa *Topographie, statistique et histoire de la commune et de l'abbaye de Chaumousey*, et impression de cet ouvrage dans les *Annales* de la Société.

M. *Riston*, Victor, avocat à Malzéville (Nancy), médaille de vermeil pour sa publication : *Contribution à l'étude du droit coutumier lorrain*.

*Hingre*, (M. l'abbé J.), chanoine à Saint-Dié, médaille de vermeil pour sa *Monographie du patois de La Bresse (Vosges)*.

M. *Pelingre*, (A.), secrétaire de la mairie de Senones, médaille d'argent grand module pour son manuscrit : *Monographie générale de la commune de Senones*.

M. *Frébillot*, Hippolyte, instituteur à Bleurville, mention honorable pour ses *Notices biographiques vosgiennes* destinées aux élèves.

## CONCOURS LITTÉRAIRE

M<sup>me</sup> *Jeanpierre*, Félicité, (Pierre-Ficy) à Saint-Dié, médaillé d'argent grand module pour son ouvrage *Le mariage du sègre*.

M. *Le Guillois*, à Paris, mention honorable pour son ouvrage *Le Chêne des partisans*.

## CONCOURS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL

M. Garnier, Adolphe, conducteur des ponts-et-chaussées, officier de l'instruction publique, mention très honorable pour ses travaux météorologiques.

M. Bastien, Charles-Gustave, professeur de dessin au Collège et à l'Ecole normale de Mirecourt, médaille d'argent grand module pour son *Traité de lever de plans* et pour sa *Planchette-Boussole*.

M. Poirine, Martin, garde forestier à Retourner, médaille d'argent grand module pour ses observations météorologiques (Récompense décernée sur la proposition du Comité de météorologie vosgienne).

M. Frébillot, Alfred, instituteur au Val-d'Ajol, médaille d'argent grand module pour ses observations météorologiques. (Récompense décernée sur la proposition du Comité de météorologie vosgienne).

M. Colin, Victor, chauffeur au tissage de MM. Germain frères, à Ventron, médaille d'argent et prime de 30 fr.

M<sup>me</sup> Arnould, née Marie-Sophie Petitgenet, ouvrière tisserande aux usines des Grands Moulins, à Remiremont, médaille d'argent et prime de 30 fr.

M. Pierrel, Jean-Baptiste, graisseur à la manu-

facture Flageollet, à Vagney. médaille d'argent et prime de 30 francs.

M. Rouillon, Antoine, ouvrier fileur à la même manufacture, médaille d'argent et prime de 30 fr.

M. Gérard, Alexandre, ajusteur aux usines de la Pipée (Fontenoy-le-Château), médaille d'argent et prime de 30 fr.

M. Pierre, Nicolas-Emile, instituteur à Trougemont, commune de Basse-sur-le-Rupt (Vagney), médaille de bronze pour son ouvrage *Géographie-Atlas du département des Vosges*, 2<sup>e</sup> édition.

M. Petit, Th., ancien libraire à Darney, actuellement libraire à Pont-Sainte-Maxence (Oise), médaille de bronze pour sa *Méthode simplifiée de comptabilité à portée de tous*.

---

## LISTE DES RÉCOMPENSES

décernées par la Société

### POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

dans son assemblée générale du 17 juillet 1887, sur la proposition  
de la Société d'Emulation.

---

#### MÉDAILLE D'ARGENT

M. Adam, Claude, instituteur à Chaumouzey (Girancourt).

MÉDAILLES DE BRONZE

M. *Claude*, Benjamin, instituteur à Lamarche.  
M. *Dalbanne*, Eugène, instituteur à Hennezel  
(Darney).

M<sup>me</sup> *Fauconnier*, institutrice à Saint-Dié.

M<sup>me</sup> *François*, institutrice à Damblain.

M. *Frébillot*, Alfred, instituteur, directeur de  
cours complémentaire au Val-d'Ajol.

M. *Jacquot*, Charles, instituteur à Roville-aux-  
Chênes (Rambervillers).

RAPPEL DE MÉDAILLE

M<sup>lle</sup> *Larché*, Marie, institutrice, directrice de  
cours complémentaire à Gérardmer.

MENTIONS HONORABLES

M<sup>lle</sup> *Bagré*, Marie, directrice d'école maternelle  
à Bruyères.

M. *Bastien*, Julien, instituteur à Châtenois.

M. *Bellot*, Henri, instituteur à Bainville-aux-  
Saules (Dompaire).

M. *Eschenbrenner*, Constant, instituteur à Gé-  
rardmer.

M. *François*, Jules, instituteur à Damblain.

M<sup>me</sup> *Fréard*, institutrice à La Bourgonce (Saint-  
Michel).

**M<sup>me</sup> Fréchin**, institutrice aux Brosses (Epinal).

**M<sup>lle</sup> Galland**, Marie, institutrice au Val-d'Ajol.

**M. Grémillet**, Jean, instituteur à La Bourgonce (Saint-Michel).

**M. Maire**, Joseph, instituteur à Granges.

**M<sup>lle</sup> Moulin**, Marie, institutrice au Void-d'Esclès (Lerrain).

**M. Pierson**, Augustin, instituteur à Jeuxey (Epinal).

**M. Quirin**, Charles, instituteur à Coinches (Saint-Dié).

**M. Tisserand**, Claude, instituteur à Plombières.

**M<sup>lle</sup> Tisserant**, Marie, institutrice à Denipaire (Senones).

**M. Troyon**, Arthur, instituteur à Saint-Etienne (Remiremont).

---



JULES DUBOIS

---

# MARTIGNY-LES-BAINS

---

Martiniacum.

Moteneye en patois local

## Situation, Climat

Martigny-les-Bains, bourg de 1217 habitants, se trouve entre 3° 28' de longitude Est et le 48° 7' de latitude Nord ; il est situé à la partie occidentale de la plaine des Vosges, à 40 kilomètres de Neufchâteau, son chef-lieu d'arrondissement, et à 22 kilomètres de la station thermale de Bourbonne-les-Bains (*Aquæ Borvonis* des Romains).

Il est traversé par la ligne ferrée Dijon-Chalindrey-Mirecourt-Nancy, qui y a une station dont l'importance se chiffre annuellement par 19,400 voyageurs et 7,500,000 kilos de marchandises (ces chiffres sont ceux de 1883).

Cette localité possède un bureau de poste et de télégraphie privée, quatre foires au bétail, qui se tiennent les 2<sup>e</sup> mardis des mois de janvier, avril, juillet, et 1<sup>er</sup> lundi d'octobre ; deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, une salle d'asile, un bureau de bienfaisance doté par M. l'abbé Thiébaud, aumônier de l'hôpital Baujon, natif du lieu ; et enfin une maison qui, sous peu, sera érigée en hospice.

Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 359 mètres, place des sources minérales, 370 mètres à la gare, et 444 mètres au-dessus de la vallée de la Saône aux Thons.



Il est bâti sur un plateau largement évasé, qui sépare deux échelons des monts Faucilles, dont le plus élevé court de l'Ouest à l'Est, passe à 4 kilomètre des habitations en tamisant les vents nord et nord-ouest.

Il est placé près des points de séparation des bassins de la Saône et de la Meuse, et sur son territoire prennent naissance les rivières d'Angers et du Mouzon, la petite *Meuse* ; tout d'abord elles coulent en sens inverse pour ne se rejoindre qu'après une course de 30 kilomètres, entre Pompierre et Circourt.

La moyenne des vingt dernières années ne donne que 419 jours qui ont fourni de la neige, brume ou pluie pour 0<sup>m</sup> 676 d'eau.

Le climat y est très sain et les cas de longévité ne sont point rares ; nous aurions à citer nombre d'habitants qui ne sont morts que dans leur dernière dizaine du siècle, nous n'en nommerons que deux, décédés récemment, parce que leur vie a été toute de dévouement pour la commune, et que leur souvenir doit rester cher à tous.

Catherine Pierrot, née en 1775, mariée à l'âge de 24 ans (11 prairial an iv), à François Bonnetterre de *Pereye-Saint-Ouen* (sic), décédée le 29 juillet 1872, n'ayant perdu aucune de ses facultés ; pendant plus de 70 années a exercé à Martigny la profession de sage-femme : a donc vécu 97 ans.

Jean-Etienne Bailly, né en 1791, décédé le 15 avril 1884, dans sa 93<sup>e</sup> année, officier de santé très en renom, toujours gai, vigoureux jusqu'à son dernier jour, n'ayant jamais eu d'autre infirmité que la perte de la vue dans ses deux ou trois dernières années, pratiquant encore des opérations chirurgicales et donnant d'excellentes consultations jusqu'à l'âge de 90 ans ; il était l'ami de tous sans exception et surtout des pauvres, car il est grand le nombre de ceux qu'il a soignés simplement par charité.

### **Géologie de Martigny**

La situation géologique de Martigny est dans les terrains secondaires : grès du lias dans la forêt qui couvre les sommets qui l'abritent du Nord, marnes irisées dans les coteaux de vignes, muschelkalk dans toute la plaine ; trias jusqu'au versant du bassin de la Saône, à 3 kilomètres au Sud où se trouve l'étage des grès bigarrés ; Martigny appartient par ce fait à la même formation que les stations thermales voisines, Bourbonne-les-Bains, Contrexéville, Vittel, Fleucheloup. Vers le bois de l'Essart ou Chaix-Millot, on trouve à la séparation des marnes et du calcaire des tufs calcaires ou travertins souvent fort curieux.

Dans le ruisseau du Thu, nom qui a dû être tuf, les eaux incrustent rapidement d'une couche calcaire tous les objets qui y sont déposés, il en est de même de l'Angers à sa source.

Le silex est répandu sur le territoire en lits interrompus, il s'y trouve en rognons et quelquefois en cassures esquilleuses, Bâcand, Maladière, Varennes, Berbémont.

Le gypse se trouve généralement à l'état lamellaire, très peu à l'état compact ; dans divers coteaux, Hautmont, Rebéchamp, Diaumont, les carrières s'épuisent.

Une tourbière, dite la Rosou, près le moulin de la Mailarde, recouvre de 2 mètres environ une voie romaine pavée.

Les seuls fossiles que l'on y rencontre sont une ammonite conique, des pentacrinites, quelques cardium et térébratules ; en revanche, dans les blocs de calcaire extraits des carrières, il n'est point rare de rencontrer des ossements antédiluviens de toutes tailles et de toutes formes.

### **Statistique agricole**

La superficie de son territoire est de 2,922 hectares, dont 4,044 en forêts, 115 en vignes, 230 en prairies naturelles, et le reste en terres labourables ; sa population est absorbée

par la culture et l'élevage du bétail, elle est très peu industrielle et industrielle.

On y cultive annuellement 460 hectares de blé dont le rendement moyen, semence déduite, est 5,060 hectolitres ; la consommation locale étant de 3,250 hectolitres, il y a un excédant de 1800 hectolitres livrés à la vente ; 440 hectares d'avoine produisant également, semence déduite, 9700 hectolitres ; 12 hectares de seigle, 10 hectares d'orge, 5 de colza, 45 hectares de pommes de terre, 5 hectares de betteraves et carottes, et 200 hectares de prairies artificielles.

La vigne, sur une moyenne de 15 années, produit 32 hectolitres de vin à l'hectare, soit à l'année 3,680 hectolitres.

Pour le bétail, la commune compte le nombre de têtes suivant :

Race chevaline, 203 ; bovine, 700 dont 150 bœufs de travail ; porcine, 450, et ovine, 300.

Le dernier recensement de la population comporte : 1217 habitants, 144 seulement de plus qu'en 1793 ; en 1841 on compte 1271 habitants : ce chiffre a baissé par suite d'émigrations aux États-Unis, où Martigny a en quelque sorte fondé une colonie, Warsaw (Illinois).

### **Ecart**

Sur le territoire et en dehors du village se trouvent deux fermes : Boëne, anciennement propriété du couvent des Prémontrés de Flabémont, et la Bretonnière, autrefois scierie puis moulin.

Deux tuileries, le Thuf et la Chagrinière.

Une plâtrerie mécanique voisine de cette dernière.

Une houillère en la côte de Herbéchamp, aujourd'hui abandonnée.

Le chemin de fer, qui parcourt sur ce territoire 7,030<sup>m</sup> 20, possède six maisons de garde-barrières pour neuf passages à niveau et un inférieur.

Trois moulins à deux tournants chacun sur le cours du Mouzon. Ces moulins sont de création très ancienne; voici une partie du texte du règlement des eaux pour leur alimentation.

DATE 1561

« Village de Martigny, en la prévôté de Lamarche, Pierre  
« Voillot, prévôt, présence de discrète personne frère Didier  
« Collin, ministre de la Trinité.

« Jean Thomas, licencié es lois, prévôt de Lamarche, garde  
« du scel de la prévôté du même lieu, de par nos très redoutés  
« seigneurs le duc de Calabre, Lorraine, Bar, Gueldre, etc...

« Le moulin Jean ne redonnera dorénavant plus outre que  
« l'endroit de la ruelle la Bruotte qui est joindant la maison  
« Collin.....

(Cette ruelle a nom aujourd'hui ruelle Collin.)

« Le moulin Morisot ne redonnera dorénavant que jusqu'à  
« l'endroit d'un petit ruisseau qui dessant et vient d'un  
« grand pasquis appelé la lauchier (Lauchère).

« Le moulin de la Maillarde ne surmontera dorénavant par  
« dessus une grosse pierre de sablon de masson qui contient  
« bien 7 pieds de longueur qui est au traverse et sur la chausse  
« de l'eau auprès dudit moulin, en laquelle pierre et sous  
« limite d'icelle et au milieu a été insculpé et en gravé une  
« croix de Lorraine du couvent de ladite Trinité, à laquelle  
« Trinité appartient ledit moulin, pour le présent même que  
« ladite eau de l'écluse dudit moulin ne reculera ny ne re-  
« dondera dorénavant outre un ruisseau appelé le rupt de  
« boisne qui dessant d'entre le pred des boudets d'une part,  
« et le pred du Breuil, etc... »

### Etablissement hydrominéral

Au centre même du village, il existait depuis un temps immémorial, une source où goutteux et rhumatisants des alentours venaient chercher guérison, elle avait nom *la fontaine au fer*.

Nous avons en main un acte fait et passé le 26 mars 1767 par devant les notaires en la prévôté et marquisat de Bulgnéville qui lui donne ce nom, il y est dit :

Bricart donne en échange audit sieur Grosjean une pièce de terre en nature de chenevière pour semer environ trois demi boisseaux de chenevis, sise et située sur ban et finage de Martigny, lieu dict en *la fontayne au fer*, joindant du levant le grand chemin de l'étant et du couchant audit Grosjean échangeur, aboutissant au septentrion sur le Taon et du midy sur le parcho de Claude Heuraut et comme elle est enfermée de haye et de palissade et chargée de ses censes et redevance et pour contre échange, etc.

Cette source émergeait sur la rive gauche du ruisseau de l'Aulne : la municipalité la capta dans un cube creux ouvert d'un seul côté en forme de puisard ; l'eau s'en échappait par une rigole de 4 mètre de long taillée dans le grés ; au milieu de cette rigole était creusé un bassin de la forme et dimension d'un plat rond en faïence ; pour y boire, les personnes non munies de vase *ad hoc* s'agenouillaient, les pieds dans le ruisseau, et se plongeaient la face dans ce bassin ; de là, avant de retomber au ruisseau, l'eau emplissait deux auges qui servaient autant pour laver la salade et nettoyer la vaisselle que pour abreuver le bétail.

Vers 1852, des personnes très sérieuses, voyant en cette source si bien appréciée, quoique sans réclame, le point de départ d'une exploitation importante, négocièrent, mais en vain, un traité avec la commune, et ce ne fut qu'en 1859 ou 1860 qu'une jeune veuve, originaire de ces parages, mais parisienne, de fait et d'esprit, parvint à acheter la concession de cette source sous réserve que l'usage de l'eau en resterait libre pour tous les habitants.

Elle acheta, des héritiers Menestrel-Drouot, leur ancienne demeure dite le château, son jardin fruitier, qui touchait à la fontaine ; puis, d'un autre propriétaire, un pré d'un hectare environ, longeant le ruisseau, puis encore, de divers, quelques champs sur la rive droite de ce même ruisseau.

Avec les fonds d'un commanditaire millionnaire appartenant à la haute aristocratie française et l'aide d'un allemand intrigant qui était, disait-il, docteur en médecine, elle fit fouiller une sorte de réservoir, une mare qui était dans le fruitier ; c'est là qu'un habile ingénieur hydraulique, M. Lebleu, et son garde-mine, M. Albert, trouvèrent et captèrent sur le roc même, à quatre mètres de profondeur, à côté de celle ancienne, les riches sources minérales actuelles, sur lesquelles fût bâti un élégant pavillon de style grec qui existe toujours, et tout près de là, une vaste construction avec sous-sol pour piscines et douches, rez-de-chaussée pour cabinet de bains, salles et salon, et les divers étages pour logements ; ce bâtiment était relié au pavillon des sources par un promenoir couvert qui, mal assujetti sur ses bases, fut un jour culbuté par un ouragan qui le mit en pièces (26 octobre 1870) ; on ne put le rétablir, du moins sous ses propriétaires de l'époque.

A peine ces divers travaux touchaient à leur achèvement, que de lâches dénonciateurs, ouvriers jaloux, écrivirent au duc commanditaire que l'on gaspillait son argent en ne faisant que de fausses manœuvres et qu'ils croyaient devoir le prévenir afin qu'il se mit sur ses gardes. Ce qui devait arriver arriva ; au lieu de se donner la peine de faire vérifier l'ouvrage fait, il suspendit l'envoi de ses chèques, de là cessation de paiements, poursuites, saisies et enfin faillite. On chercha un acquéreur : cette dame le trouva dans la personne d'un bon vieux célibataire de Hortes auquel on céda le mobilier pour 25,000 fr. et l'immeuble pour 50,000 fr. environ le 1/6 de ce que cela avait coûté, mais c'était à peu près tout ce qu'il possédait. Il fallut donc trouver un autre bailleur de fonds pour poursuivre les travaux et faire valoir l'établissement ; il se trouva à Dijon dans la personne d'un ancien notaire qui, paraît-il, n'y mit pas que ses propres capitaux.

Voilà les travaux repris.

Le parc qui ne contenait alors qu'environ trois hectares, est dessiné et planté, on creuse le lac, comptant pour le rem-

plir d'eau sur la source savonneuse du Gris Mollet qu'après d'immenses frais, on ne put parvenir à faire remonter sur le sol, bien qu'autrefois elle suffisait à alimenter un petit moulin ou foulon qui existait à une cinquantaine de mètres de là.

On répare le château, fait une salle de billard, le chalet du Docteur, bref l'établissement commençait à être fréquenté, un certain nombre de buveurs arrivaient, mais les frais dépassaient les recettes, et la monnaie faisait défaut, si bien que les procès aidant on dut fermer. Mais un beau jour, au moment où l'on s'attendait à une vente mobilière, le propriétaire en titre tombe gravement malade; madame lui prodigue ses soins qui sont récompensés au décès par l'abandon à son profit de toute la propriété; elle se retrouve donc en possession comme ci-devant, mais pas d'argent même pour payer les frais de succession, poursuites, procès et tout ce qui s'en suit; on essaya bien, mais on ne put recevoir assez confortablement les buveurs fidèles trop reconnaissants, qui ne voulaient pas quand même changer de station thermale: on referma encore.

Le 5 octobre 1879, les petites affiches nous apportent une grande nouvelle :

## SOCIÉTÉ ANONYME DES EAUX MINÉRALES DE MARTIGNY

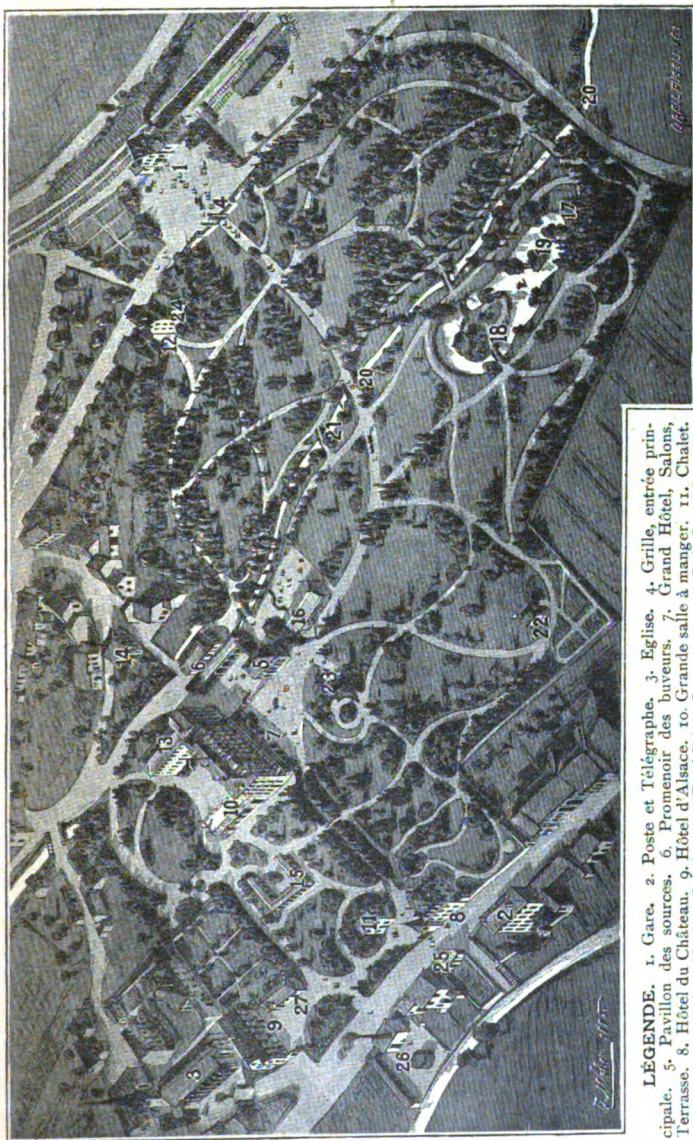
*Siège social à Paris, avenue de l'Opéra, 25*

FONDS SOCIAL 2,500,000 FR. DIVISÉS EN 5000 ACTIONS DE 500

Bravo, très bien, mais voyons la suite; sont attribuées :

	libérées pour 1/4		soit versé
à Mme M. née F. G.....	500	3000	625,000
à Mr J. B. C., rue Molière .....	270	»	135,000
à Mr A. A. j. de l'E., rue Latour-Mau- bourg.....	252	153	145,125
à Mr j. p. P. P., rue Blanché.....	180	480	150,000
à Mr C. à G., ancien notaire .....	25	100	25,000
à Mr c. n. H. M., rue Montholon.....	20	»	10,000
à Mr a. c. As de B., rue Châteaubriand	20	»	10,000
Totaux.....	1267	3733	1400,125

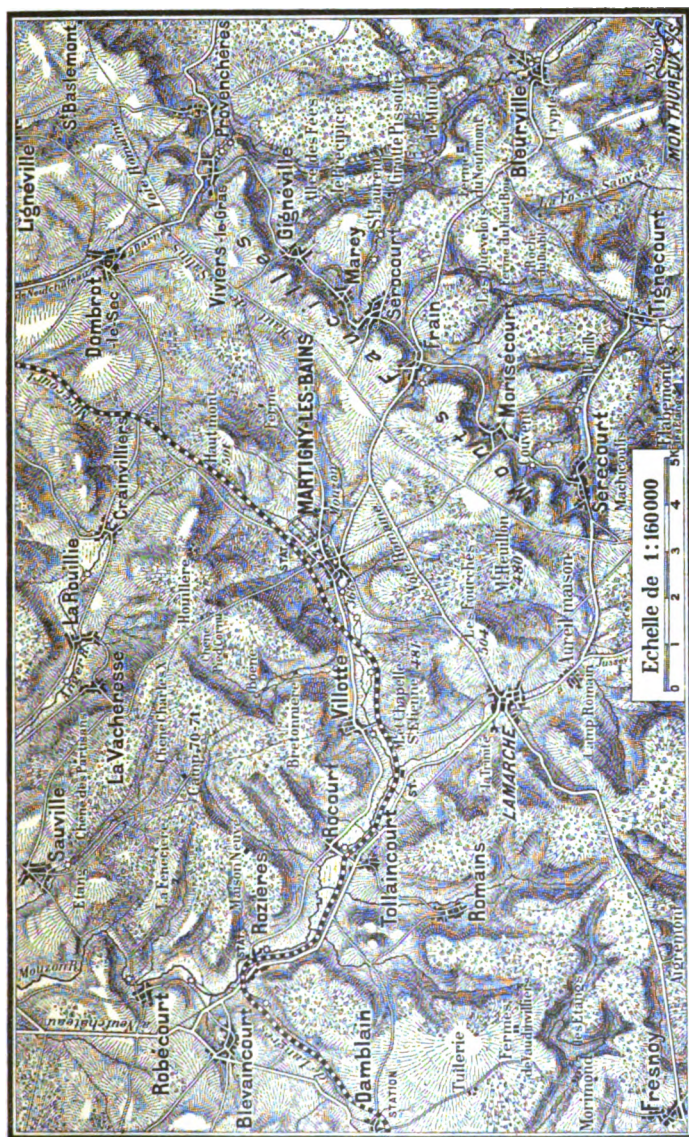
# VUE À VOL D'OISEAU DE L'ÉTABLISSEMENT DE MARTIGNY-LES-BAINS.



**LÉGENDE.** 1. Gare, 2. Poste et Télégraphe, 3. Église, 4. Grille, entrée principale, 5. Pavillon des sources, 6. Promenoir des buveurs, 7. Grand Hôtel, Salons, Terrasse, 8. Hôtel du Château, 9. Hôtel d'Alsace, 10. Grande salle à manger, 11. Chalet, 12. Villa, 13. Bains, Hydrothérapie, 14. Expédition des eaux, 15. Galeries, Magasins, Hazars, 16. Esplanade des jeux avec Hallier, 17. La Savonneuse, 18. Ile du Kiosque, 19. Ile des Cygnes, 20. Ruiseau de l'Aulhe, 21. Cascades, 22. Belvédère, 23. Glacière, 24. Jardinier-Chef, 25. Serres, 26. Usine à Gaz, 27. Chevaux et Voitures.







Carte des Environs de Martigny-les-Bains.



De sorte que, si nous savons lire, 1,400,125 fr. représentaient la valeur de l'établissement au moment de la formation de la Société. Tout commentaire serait superflu, la Société échoua et la propriétaire fut de plus en plus harcelée de poursuites et procès.

Malgré toute la rouerie des hommes d'affaires employés pour retarder la vente par autorité de justice, elle dut avoir lieu.

Et l'établissement fut vendu définitivement le 2 mars 1882.

Aussitôt mis en possession de l'immeuble, les nouveaux propriétaires ont compris parfaitement la tâche qu'ils s'imposaient ; il ne suffisait pas que les sources fussent reconnues excellentes, il fallait procurer à tous ceux qui ont besoin d'en faire usage, l'agrément, le luxe des établissements les plus en renom.

L'emplacement de cette station, ni encaissée comme le sont beaucoup trop d'autres similaires, ni trop exposée aux grands-vents, située en amont du village, par conséquent recevant le cours de l'eau pluviale pur et exempt de toutes les matières qui ailleurs vicient l'atmosphère environnante, se prêtait merveilleusement à tout ce que la vie malade, fatiguée ou exigeante peut désirer : c'est ce qui fut fait, et qui le croirait ? c'est par le pays même que cet établissement embellit et fait prospérer, que se sont produits les plus ennuyeux obstacles.

Nous ne chercherons pas à donner le détail des immenses travaux exécutés soit souterrainement, soit en vue, nous dirons seulement que le parc a été agrandi considérablement ; ses allées mises bout à bout feraient une longueur qui ne serait pas moindre de 4400 mètres ; il contient actuellement plus de 40 hectares gracieusement dessinés, vallonnés et plantés de toutes les espèces d'arbres et arbustes que peut supporter notre climat : c'est un vrai jardin des plantes, au milieu un étang poissonneux, un lac en miniature, au milieu duquel surgit la petite île des cygnes, et une autre plus grande

ou s'élève sur un rocher artistement rocaillé un kiosque rustique ; on y accède par deux ponts, comme lui élégamment construits tout entiers en ciment. Cette pièce d'eau est alimentée par la source savonneuse dont déjà nous avons parlé, mais qui, solidement captée aujourd'hui, amène là 22,000 litres d'eau à l'heure, qui en ressortent pour augmenter le murmure des riantes cascades du ruisseau.

Ce parc magnifique, complètement clos de murs, vous offre sa principale entrée par la grande grille, juste en face la gare ; l'on suit une vaste avenue de 380 mètres bordée de corbeilles de fleurs et d'arbustes ; l'on traverse un pont coquet et l'on arrive au promenoir couvert, à côté de l'entrée pittoresque de la glacière, au pavillon des sources et au grand hôtel. Sur la façade, qui mesure 55 mètres de longueur et est exposée au soleil levant, règne une véranda de 4 mètres de largeur bordée de balustres tournés en pierre blanche et couverte en verre ; on y accède par deux escaliers grandioses : toute l'après déjeuner, on y est à l'abri des rayons du soleil ; contre ce vaste lieu de réunion se trouvent des salles, salons, fumoirs etc.

L'aile nord de ce grand bâtiment renferme au rez-de-chaussée la salle de billard, les cabines de bains, les douches ; au premier étage, un grand salon de lecture et de conversation.

L'aile sud, les bureaux, puis la salle Jeanne d'Arc, salle à manger style renaissance pouvant contenir 250 convives.

Parc et bâtiments, tout est éclairé au gaz dont l'usine est en dehors des constructions.

Indépendamment de ce monument principal, le parc renferme deux autres hôtels moins vastes mais non moins confortables : l'hôtel du Château et l'hôtel d'Alsace, une villa avec des chambres assez nombreuses, un chalet, demeure du docteur attaché à l'établissement, puis aussi un belvédère où, attablé à l'abri, ou jouit de presque toute la vue d'ensemble, des baraquements pour les bazars, des esplanades pour les jeux de croquets, de tennis, de tir à l'arc etc.

Si donc Martigny n'a point de glaciers, de sommets aux neiges éternelles, point de montagnes gigantesques se dressant en lignes vertigineuses jusqu'au ciel, à lui par contre les prairies verdoyantes et fleuries, les gaies forêts de hêtres et de chênes majestueux parsemés de bouquets de sapins, les rians coteaux de vignobles, les ruisseaux gazouillants et les pittoresques formations rocheuses dont nous parlerons dans nos excursions.

Sa part est belle dans la distribution des agréments de la nature, dans l'art du bien être, dans la valeur médicale de ses sources, de nombreux documents scientifiques en font foi : ce n'est point à nous à traiter cette question ; aussi le nombre de ses visiteurs augmente d'année en année et cela ne peut qu'augmenter toujours.

### Historique

#### MARES, MAIX OU MARDELLES GAULOISES

Martigny a été habité depuis les temps les plus reculés. Sur son territoire, on peut voir encore aujourd'hui trente cinq à quarante maix ou mardelles ; il ne peut être douteux qu'une bonne partie d'entr'elles n'ait été habitée à l'époque druidique : creusées en des lieux généralement élevés, ne contenant ni argile propre à la céramique, ni pierres calcaires, ni marne pour engrais, il serait trop difficile d'admettre qu'elles sont des restes de carrière ou de réservoirs d'eau. Je vais les indiquer :

La voie romaine passant à Dompierre franchissait le coteau de Berbémont, après 3 kilomètres 500 de traversée quittait notre territoire entre les lieux dits Devant et Derrière la haie (haie qui n'est autre que la voie elle-même), continuait en se dirigeant par la grande Harret et le Bouchecherry vers la ferme Sous Haut Mont où elle montre encore ses pavés sur le vieux chemin de Lignéville, en face le bois dit le Haut de Salins. Prenons le côté sud de cette voie ; dans le bois de

Rouelle nous trouvons deux mardelles, une dans chacune des demi-coupes opposées ; celle qui est dans la demi-coupe, côté nord la plus rapprochée de Dompierre, a nom : maix de saint Pierre de Chouette, entre ce bois et les Corottes, au lieu-dit champ Saint-Pierre, deux autres sèches.

Une autre petite à l'entrée du bois de Ferrière, une sixième dans le bois de Ranconnière, à son extrémité sud-ouest et à moins de 300 mètres de la voie romaine ; elle mesure 25 mètres de diamètre et est sèche la plupart du temps.

Nous passons au nord de la voie ; à 100 mètres au plus, dans le champ d'Avis proche le bois à Lamarche, nous trouvons la septième, la huitième dite la Maix la puce, et les neuvième et dixième au Cachepot tendent à se déformer peu à peu par le travail annuel de la culture.

En nous rapprochant du village, nous trouvons les trois Maix des Chaix Robin sur le sommet qui domine le canton dit la Maladière, ancienne léproserie ; elles sont très rapprochées l'une de l'autre : l'une d'elles complètement sèche, arrondie très régulièrement, est sans conteste l'une des plus belles que nous ayons à voir : sa circonférence est de 105 mètres, et sa profondeur d'environ 1 mètre 20 malgré la terre amenée tous les ans par la charrue.

Celles du champ Voyâ ainsi que celle de Blanche Chanson, à peu de distance du chemin de Lignéville précité, tendent à disparaître.

Dans le bois de l'Essard Millot ou Chaix Millot, nous en trouvons trois, l'une sèche à cent mètres de la bordure sud de la coupe et 150 mètres du bois dit la Gorge Dieu ; elle mesure 110 mètres de circonférence et 1 mètre 60 de profondeur ; à 50 mètres à l'est, une autre de mêmes dimensions, mais à demi remplie d'eau, et la troisième sur le fossé sud de cette même coupe.

Nous nous éloignons maintenant de notre voie romaine.

En contournant le Haut Mont, nous trouvons à mi côte, entre les ravins en face la tranchée des coupes 20 et 21 et à

450 mètres environ du bois, une mare sèche de 60 mètres de circonférence ; plus à l'ouest, à la même hauteur, une autre presque effacée, et enfin aux champs dit le Cardinet, au-dessous de la Crognotte, une troisième très bien conformée encore.

Dans le bois dit sous Haut Mont, tout près trois autres mardelles voisines et assainies par les travaux du chemin de fer ; coté sud, une dans la demi coupe n° 24 et les deux autres tout près dans la coupe voisine n° 23, toutes trois vastes et profondes.

Traversons ce bois, dans les champs de la côte d'Herbé-champ, cinquante mètres à gauche du chemin n° 8, nous trouvons quatre mares : une comblée en partie à la Fosse du Thé et une de même apparence au lieu dit le pré Geoffroy, face l'entrée du bois, les deux autres à la paix des Brebis, à quelques 200 mètres des Tumulis, à droite du coude que fait le chemin de la houillère pour longer les vignes : elles ne sont séparées que par une distance de 40 mètres.

Entre les coupes 20 et 24 de la cornée des Charmes, près la tranchée de séparation, une autre encore.

Une en face les vignes de la cure, 450 mètres de la lisière du Couché pied.

La maix du haut, sur le point le plus élevé du plateau supérieur de nos Faucilles ; elle a donné son nom à la partie de forêt qui l'environne ainsi qu'au chemin qui la longe ; de forme assez irrégulière, elle mesure 480 mètres de circonférence et constamment est remplie d'eau malgré son altitude, 465 mètres ; tout près d'elle, un hêtre archi séculaire avait nom Bille de la Vierge, transformation d'un culte ancien très probablement : ce hêtre a disparu à la dernière exploitation de cette partie de bois réserve.

Sur le chemin de la Lauchère, à 50 mètres en avant du bois du fort Renard, à droite une maix de 45 à 50 mètres de circonférence contenant toujours de l'eau, sans qu'aucun coulant paraisse y en amener.



Deux autres à l'entrée de ce même bois, l'une à droite, l'autre à gauche du chemin, à peu près sèches.

Dans le bois de la Rosière, nous en connaissons six ou huit, nombre que nous ne pourrions vérifier que l'année d'exploitation : ce bois est trop fourré et trop épineux ; chacune d'elles ne mesure que 30 à 35 mètres de circonférence.

Un canton de jardins potagers, près la fontaine minérale, entre les rues du Poirier et de la Groseillère, s'appelle la Maix le Chat ou Maix le Chaix : y avait-il encore là une Maix ou bien le mot serait-il dégénéré de *moué* : jardin ?

Dans le bois du Couché pieds, mot significatif, coupe affouagère cotée n° 26, et à 1600 mètres de la grande grille du parc de l'établissement, l'on voit encore dix-neuf tumuli gaulois, mal fouillés vers 1868 par M. le sénateur de Saulcy qui y a trouvé des anneaux de colliers, des vases à parfum (*tintinnabulum*), un bracelet et des fragments d'urnes cinéraires (4). Dans l'emplacement de diverses maisons disséminées sur tout son territoire, notamment au Froid Coté près de ce même bois, au fond de Mandres, lieu dit Coin de la tuilerie, en Rouelle la Chapelle et aux anciens ermitages des Varennes et grand champ du Saut de la Chèvre, on a trouvé des tuiles plates à rebords, des objets de cuisine en fer, des javelines, des médailles romaines.

Sur tout son territoire, l'on a aussi recueilli des sabres gaulois scramasaxes, des fers servant à enchaîner les prisonniers, des chapiteaux de colonnes, des statues en bronze figurant des serpents et des poissons.

(4) Ces lignes étaient écrites lorsque M. le docteur Huguet assisté de M. J. Legrand, archéologues émérites se mirent en mesure de pratiquer de nouvelles fouilles. Le 20 juin 1887, ils refouillèrent deux de ces tombelles ; dans la terre remuée de l'une d'elles, ils trouvèrent un bracelet bronze mi plat, mi arrondi, avec ciselures, dans l'autre un silex tranchant auquel je ne puis attribuer d'usage spécial. Ces fouilles devaient être continuées mais.... n'ont pas eu de suite. Il est à noter que sept à huit de ces tumuli sont encore intacts.

Dans le village même, derrière la fontaine monumentale près la mairie, on a exhumé en 1834 une sépulture militaire : quantité d'armures, casques, cuirasses, lances, boucliers complètement oxydés hélas ! y ont été trouvés.

Les archives de Lorraine contiennent, dès l'année 1211, mention des droits de seigneurie de l'abbaye de Saint-Epvre-les-Toul sur Martigny.

#### LE TOURNE TUILE

Martigny appelé aux siècles derniers Martigny-les-Tourneurs, en patois Moteneie là tôneuies, quoique ne formant qu'une seule communauté pour les usages communaux, le pâturage, le troupeaux, etc., appartenait à deux seigneuries distinctes et séparées de sujets, vassaux, ressort et juridiction ; l'une appartient à son Altesse royale, a son maire, sa justice par devant laquelle toutes actions tant au civil qu'au criminel sont portées en première instance, par appel au bailliage du Bassigny, siège de Lamarche, et en dernier ressort à Paris, comme étant la servitude de la seigneurie du Barrois mouvant.

L'autre, qui appartient à l'abbé de Saint-Epvre-les-Toul, a aussi ses officiers et son maire près lequel toutes choses sont portées et produites en première instance : par appel au bailliage des Vosges, et en dernier ressort aux cours sousurbaines et Lorraine (sic), attendu que les sujets de cette juridiction sont du duché de Lorraine : chose excessivement curieuse, les subidotz (sujets) de l'une ou l'autre avaient le droit de passer, de tourner à volonté de l'une à l'autre de ces juridictions ; cela donnait lieu d'abord à de fréquentes contestations, mais voici l'acte par lequel on a cherché à les éviter ; nous ne copions pas les préliminaires trop longs, ni les noms et qualités de tous les intervenants, nous arrivons de suite aux faits essentiels qui nous renseigneront complètement sur ce singulier usage.

Accords et traités faits entre le procureur général au bail-

liage et le sieur abbé de Saint-Epvre pour les difficultés intervenues entre les deux seigneuries :

Art. 1<sup>er</sup>. — Que le village de Martigny est *premier de telle nature* qu'il est composé de deux seigneuries distinctes et séparées l'une de l'autre de sujets, vassaux, ressort et juridiction. l'une d'ycelle appartenant à son Altesse royale en tous droits de haute justice, moyenne et basse à cause de son duché de Bar ressortissant au baïage de Bassigny, siège de Lamarche, anciennement appelée la seigneurie du Roy.

Et l'autre au sieur abbé de Saint-Epvre-les-Toul, mouvante du duché de Lorraine et dépendante du baïage de Vosge aussi en tous droits de haute justice, moyenne et basse.

Art. 2. — Lesquelles deux seigneuries sont aussi de telle nature que les sujets, tant de l'une que de l'autre seigneurie, peuvent indifféremment changer et sortir de la seigneurie où ils sont pour aller en l'autre quand bon leur semble, en payant toutes les redevances et eschets dont ils sont attenus au seigneur duquel ils voudront départir ; quoi faisant ils doivent prendre congé du mayeur de la seigneurie qu'il s'entend délaisser et subitement même lui disant ces mots : adieu, Monsieur le mayeur, tené voyla ce que je vous doit et vous déclare que je change de seigneurie, puis vont au cimetière ou église Saint-Remy y passer vingt-quatre heures, et le mayeur de l'autre seigneurie où ils veulent se rendre subidotz les vient retirer en le prenant comme en sauvegarde et le conduit en sa maison, et y estant entré en fait sortir ledit mayeur *eschets* précédent qui s'en était emparé et de tous les biens qu'il aurait trouvé en ycelle.

A l'article 3 les Difforains jouissent du même privilège.

Les articles suivants règlent le droit de connaissance des délits qui, pour la plupart, appartient aux officiers de Son Altesse privativement de ceux de M. de Saint-Epvre ; à l'article 15, par exemple, nous lisons : si quelques joueurs d'espée, embasteleurs, mandians questeurs, porteurs de paux de loups, gens ayant cul de jatte, maisons brûlées, etc., viennent

pour y quester, jouer ou donner quelques esbatements, ils prennent permission du mayeur de S. A., privativement, de celui de Saint-Epvre.

**Art. 18.** — Tous forains tenant biens au lieu, bans et finage dudit Martigny ayant sorti de la seigneurie de Son Altesse doivent par chacun an au mayeur d'icelle 6 blancs, 3 deniers, 1 obole pour chacun eschel et ceux qui ont sorty de la seigneurie dudit sieur de Saint-Epvre et tiennent bien en icelle payent par chacun eschet au moyeur dudit Saint-Epvre la somme de 7 blancs 2 deniers par chacun an.

Le tout cacheté en placard blanc sur cire rouge et verte de deux sceaux le 23 septembre 1594.

Ce virement de juridiction et cette séance de vingt-quatre heures se passaient non précisément au cimetière ou église, mais au Tournetuile, chambre située au fond de la maison d'école actuellement mairie et ayant entrée sur le cimetière.

Le mayeur abusait quelquefois de sa garde dans la maison du tourneur où il avait droit à la subsistance, de même que celui qui venait le prendre au Tournetuile, c'est pourquoi quelques années plus tard on a taxé à 7 gros 1/2, monnaie barrois, la garde des maisons, et à 4 gros 1/2 le nouveau mayeur du subidotz.

### **Domplierre**

A une distance de 4500 mètres de Martigny, au point où le chemin de Morizécourt croise l'ancienne voie romaine de Langres à Strasbourg, aujourd'hui route de Lamarche à Munster, existait encore au 17<sup>e</sup> siècle un village ou hameau Domplierre, fief de Saint-Epvre.

Le champ, appelé encore aujourd'hui la Chapelle Domplierre, est d'une contenance de 450 ares. Au milieu s'élevait un vaste tumulus de 50 mètres de diamètre; cette butte gênant la culture fut déblayée vers 1840 par le propriétaire qui en dispersa les terres dans toutes les autres parties du

champ ; le plus fort du déblai n'a pas été de plus de 1<sup>m</sup> 50 de profondeur et il y fut trouvé dix à douze tombelles romaines avec ou sans couvercle ; toutes avaient non les corps primitivement inhumés, mais des ossements divers joints au cadavre, renfermé en dernier lieu ; on comptait jusqu'à cinq têtes autour de celle principale. Ces pierres, extraites sans précaution, ont servi de moëllons ou de couvertes de conduits, une seule est restée intacte et est encore visible dans une cour au village : elle sert d'abreuvoir. Aujourd'hui ce champ est divisé, il appartient : une moitié à M. le docteur Cornevin, de Brévannes, et l'autre moitié à celui qui écrit ces lignes.

Déjà plusieurs fois, j'avais remarqué que le soc de ma charrue râclait une pierre blanche et dure qui n'était point comme celles ordinaires ; je la fis extraire avec précaution : c'était une tombelle, orientée les pieds vers le nord, en calcaire coquillier, dépourvue de son couvercle, et renfermant les os d'un adolescent, puis à ses pieds, séparés par un cailloux de grés, des ossements plus volumineux, probablement de ses ancêtres ; aucun objet particulier n'y était joint ; elle est dans mon jardin : chose à remarquer, c'est que les carrières les plus rapprochées de nous de ce coralien sont, à notre connaissance, à Euville, près Commercy (Meuse) ! Comment donc s'en effectuait le transport ? J'eus ensuite l'idée que nous pouvions faire d'autres découvertes plus intéressantes ; j'en parlai à M. Cornevin et nous fîmes en 1883 plusieurs petites tranchées dans son lot, me réservant plus tard de fouiller le nôtre. A 8 mètres de la tombelle précédemment extraite, nous en mimes au jour une autre énorme en grés, absolument intacte, les pieds tournés vers le levant, le dessus du couvercle n'était qu'à 0<sup>m</sup> 40 sous terre. Avec toutes les précautions possibles, nous avons descellé ce couvercle : d'une nappe luisante, couleur chocolat, dure au toucher, qui n'était, je suppose, autre que les cendres humaines, émergeaient les genoux ployés et la tête d'un squelette très long, puis

trois ou quatre autres crânes. Ces cendres sont devenues à l'air libre complètement poussiéreuses, et en les tamisant nous ne trouvâmes qu'un couteau de 0<sup>m</sup> 50 de longueur, manche compris, mais complètement oxydé; le manche devait avoir été en bois, il n'en restait que deux rivets avec viroles argent, rien autre; au pied de celle-là, distancée seulement de 40 à 50 centimètres, nous en trouvâmes une encore, sans couvercle, ne renfermant aucun objet curieux, la pierre pourrie se disloqua en la sortant de la fosse, deux autres rigoles ne nous montrèrent que des rangs serrés de squelettes posés sans apparence de boîte, les pieds au levant comme dans ces deux derniers monuments, quelques-uns d'entre eux étaient entourés de charbons ou de linge brûlé.

A chaque culture de ce champ, j'ai toujours regardé le sol avec attention, en recommandant à mon aide d'en faire autant, et c'est ainsi que j'ai pu amasser et conserver nombre de monnaies romaines; sous tournois et médailles religieuses, puis des débris de poteries, des clous, des anneaux, une parcelle de mosaïque et enfin une hachette en silex recouverte d'argile durcie que j'ai offerte au Musée des Vosges. Un fragment de tuile montre des rainures que je n'ai vues que là. —

NOTA. La personne qui a bien voulu me priver d'un demi statère en or sans m'en prévenir, est priée de me la rapporter, il y aura récompense.

Bientôt, je l'espère, j'aurai le loisir de fouiller plus sérieusement, et je serai heureux d'en donner les résultats.

Il est fait mention de Dompierre dès l'année 1044 dans la confirmation de la fondation du prieuré de Deuilly *Domno Petro mediatatem eccleziac*, Dom Calmet l'appelle la petite Martigny.

Ce village fut brûlé d'abord en 1476 par l'armée du duc de Bourgogne, puis entièrement détruit au 17<sup>e</sup> siècle par les Suédois, c'est alors que les habitants sont tous venus s'établir à Martigny en y bâtissant un quartier tout à fait distinct, au sud-ouest, et y ont rapporté leur chapelle dont l'autel, ainsi

que le portail et son tabernacle en chêne sculpté, sur lequel est représenté saint Pierre prosterné aux pieds de Jésus, se voient encore en leur état primitif, ils prirent la dénomination de paroisse Dompierre ou Saint-Pierre, ou encore quartier de Drosjù, mot patois qui signifie droit joug, par allusion sans doute à ce que leur juridiction était exclusivement lorraine.

Martigny était donc aussi composée de deux paroisses.

Sur un extrait du registre ordinaire du baillage, il est dit : « il y avait autrefois une église à un quart de lieue de Martigny que l'on appelle Dompierre et qui était la même esglise de Martigny Saint-Pierre, laquelle est entrée en ruine, on en a basti une autre au lieu de Martigny ». Saint-Pierre est une paroisse différente de celle de Saint-Remy, le patronage en appartient au sieur abbé de Saint-Evre.

Lé curé n'ayant point un fixe suffisant prend sa portion congrue (qui en 1690 était fixée à 300 livres de France et en 1732 à 400 livres) ; il a un quart des dimes de provisions de tout le finage et le douzième dans les grosses dixmes de tout ce même finage. Il a un bouverot — pré qui s'étend de la maison Gillet au moulin Jean, entre le sentier de Lamarche et le Mouzon — qui consiste en quatre ou cinq jours de terre aux trois saisons, et un prey pour quatre ou cinq voitures de foin, il a aussi droit de charruage qui est une redevance de 14 blancs par charrue entière, moitié par demi charrue dans sa paroisse.

Il a sur le moulin de la Maillarde deux reseaux de bled annuellement pour dire quatre vespres aux hault jours de l'année auxquels quatre jours solennels il dit double vespres.

Sa fabrique possédait quinze jours et demi de terre aux trois saisons. (Était-ce le lieu dit Corvée Saint-Evre, sis au haut de Saint-Remy, derrière la fontaine Manotte ?) et aussi un pré d'environ une voiture de foin (vendu en 1790 pour 39 livres à Petitjean, recteur d'école).

Elle avait une messe fondée pour laquelle il y a un jour de

terre ; quatorze obits pour lesquels il y a 14 fr. de rétributions sur quelques propriétés, puis François Pirraut a donné un capital de 80 fr. dont la rente est employée à dire des messes.

Les paroissiens de Saint Pierre sont chargés des fournitures nécessaires à leur maison curiale ainsi qu'à l'église, sauf quelques réserves qui sont à la charge du curé.

La nouvelle église Saint Pierre a été bénie le 3<sup>e</sup> d'août. jour de saint Fiacre 1732 et le 20 juin 1749, les reliques de saint Gras et saint Prosper, martyrs, ont été mises dans la pierre d'autel par Monseigneur de Begon, évêque et comte de Toul.

### **Saint Remy**

La paroisse Saint Remy appartenait aussi à l'abbé de Saint Epvre, son curé jouissait du quart dans les grosses dixmes de tout le finage et du tiers sur les menues dixmes de la paroisse Saint Remy seulement, plus les trois quarts sur les dixmes de provisions de tout Martigny.

Il avait en outre deux preys de quatre voitures de foin au Preudot, une autre d'une bonne voiture au pred de l'étang, un en friche et dix pièces de vin. Il avait droit de charriage sur ses paroissiens.

La fabrique possédait dix jours de terre aux trois saisons, appelés les Breux Saint Remy ; dix-huit obits fondés.

Il y a un traite du 16 juin 1698 par lequel l'abbé de Saint-Epvre était obligé de faire toutes les réparations à l'église de Saint-Remy, à charge par les habitants de fournir les matériaux nécessaires.

Les habitants étaient chargés de la maison curiale. Les deux paroisses sont du diocèse de Toul, officialité de Bar et du doyenné de Vittel.



### **Derniers jours de la paroisse Saint Pierre**

Chaque paroisse avait trois cloches, deux de chaque clocher furent descendues par suite du décret de l'Assemblée nationale du 23 juillet 1793 afin de faire des canons pour l'armée, c'est le 2 décembre de ladite année qu'elles furent conduites au chef-lieu.

Le 9 de ce même mois on voulut procéder à l'adjudication au rabais de la destruction des croix et de tous les signes religieux mais personne ne s'est présenté c'est le 11 que par lois et réquisitions les citoyens curés Jean-Baptiste Marc Plivart de Saint-Remy, et Jean, François Marchal de Saint-Pierre ont remis au procureur de la commune pour par lui être portés à Lamarche et déposés ès mains de citoyens administrateurs savoir :

#### *De l'Eglise Saint Remy*

Un calice doré ou argent pesant  $5/4$  de livre moins une once.

Un ciboire d'argent doré pesant  $7/4$  de livre.

Un calice d'argent, une livre moins  $1/4$  d'once.

Deux pataines en argent doré,  $1/2$  livre,  $1/2$  quart, et  $1/2$  once.

Un soleil d'argent,  $3/4$  de livre et  $1/4$  d'once.

Le pied du soleil en cuivre soufflé d'argent, une livre  $1/4$  d'once.

Les boîtes à huile 3 onces  $1/4$ .

Puis le détail des ornements qui ne nous apprendrait rien.

#### *De l'Eglise Saint Pierre*

Un soleil d'argent avec son pied,  $5/4$  de livre  $1/2$  once.

Un ciboire d'argent avec une croix au dessus dorée ou en or, une livre, 2 onces  $1/2$ .

Un calice avec sa pataine en argent, une livre  $1/2$  quart de livre.

Une boîte des huiles, 2 onces  $1/2$  puis les ornements.

L'église Saint Pierre à cette époque menaçait de tomber en ruine, les plafonds croulaient, elle ne fut plus réparée, quelques-uns des saints qui en faisaient l'ornement, furent pris en sauvegarde par divers habitants qui plus tard en ornèrent la façade de leurs habitations et son emplacement ainsi que la maison curiale devinrent une propriété particulière. Nous avons dit précédemment ce qu'il en reste.

### **Eglise Saint Remy**

L'église saint Remy a d'abord été construite dans le style des <sup>x</sup><sup>i</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles, l'architecture romane y dominait, la tour du clocher s'élevait au centre sur quatre énormes piliers qui ont été conservés. On peut encore voir au-dessus de la tribune, du côté de l'escalier, à la naissance des contreforts, deux têtes romanes, aussi hors de l'église, au-dessus de l'une des fenêtres du chœur, côté sud.

En 1712 la tour fut rapportée à l'entrée de l'église, elle ne possède aucune valeur architecturale puis en 1821 on rebâtit le chœur gothique assez joli s'il avait plus d'ampleur, le maître hôtel tout en marbre de choix de diverses nuances est très estimé des connaisseurs, il provient de l'abbaye de Flabémont. M. Hercule Collard l'aurait acheté aux enchères pour 30 francs lors de la démolition de ce couvent.

La tribune en chêne sculpté ne date que de quelques années, on y accède par l'escalier de la tourelle du clocher.

Sur la porte latérale se lit cette devise :

Adorez Dieu, aimez vos frères, honorez le Roy.

A Saint Pierre comme à Saint Remy de Martigny, Saint Fiacre, a toujours été en grande vénération, on y venait en pèlerinage, sa statue existe dans chacune des paroisses, vêtement religieux, la bêche en main, mais il ne fut pas que le patron des jardiniers, témoin cette oraison offerte à la piété des visiteurs au dessus du tronc destiné à son entretien :

Saint Fiacre patron de Brie  
Seul de ce nom je te prie  
Qu'envers Dieu le créateur  
Tu sois notre médiateur  
Suis certain que Dieu t'a donné  
Pouvoir sur les hommes et les femmes,  
Car par toi leurs corps et leurs âmes  
De ces grands dangers sont mis hors  
De toutes les parties du corps  
Par toi sont guéris langoureux  
Plein de chancres visqueux  
De rupture et de *gravelle*  
Et de maladie mortelle  
Pourpreux, plein de pourriture  
De brochet, de clous et d'ordure  
Qui dans le corps humain entre  
De flux de sang de cours de ventre  
Dont médecin ne peut guérir  
Doux Saint veuille me secourir.  
Je te prie dévotement  
M'impêtrer la gloire éternelle  
Et au corps corporellement  
Offrez ô glorieux Saint Fiacre  
A notre grand Dieu tout puissant  
Les vœux qu'un pauvre languissant  
Outré de douleurs lui consacre  
Pressé des maux d'une humeur âcre  
Qui rend mon corps pâlissant  
Je suis contraint en gémissant  
D'être à vos pieds ô grand Saint Fiacre,  
Ma foi, mon amour, mon espoir,  
Sans cesse de votre pouvoir  
Auraient moins de crédit qu'un songe  
Mais si vous daignez lui offrir  
Je ne me verrais plus souffrir  
Le mal qui sans cesse me ronge  
Dieu est admirable dans ses Saints.

*Exemplaire de chasteté*

Glorieux confesseur et ami de Dieu Saint Fiacre qui, pour avoir gardé la virginité et ne vouloir consentir à prendre femme, la fille d'un *conte* qui vous aimait tant, vous avez mieux aimé vivre en la solitude et abandonner terres et possessions et aller au désert, cette fille après beaucoup de compliments ne pouvait néanmoins vous reconnaître à cause du fix que Dieu par notre prière vous avait envoyé à la face.

Je vous prie très heureux Saint Fiacre qu'il vous plaise me guider et défendre de toute maladie et tellement mettre en aise en toute adversité ou tribulation que l'ennemi ne me puisse par vous me nuire et me faire mal, et quand la fin de mes jours arrivera je vous en prie, ô mon Dieu de recevoir mon âme pour la bien heureuse éternité.

AMEN

AMEN

AMEN.

Les prêtres qui ont desservi avant la suppression du culte 1793 sont :

*à Saint-Remy*

Anthoine de Bourgogne.....	1686-1689
Richolot inhumé au bas du grand crucifix	1690-1720
L. Mosnin.....	1730-1767
Plivard .....	1768-1793

*à Saint Pierre*

Hilaire vers.....	1685
N <sup>ls</sup> Lebœuf inhumé proche le grand autel	1688-1696
Charles-François Lulyer.....	1711-1731
Maurice.....	1732-1755
Marchal.....	1755-1793

puis pour paroisse unique l'abbé Adam, etc.

**Les dixmes**

La dixme se paie au dixième sur les gerbes ; les héritages qui appartiennent à la fabrique de l'église, ne paient qu'au vingtième.

La menue dixme se paie au dixième, sur légumes, fèves, nentilles au champs ; au grenier pour la navette. Les chanvres mâles et femelles en la chenevière.

Le vin se dixme par trois pintes et chopine par pièce.

Sur les cochons de lait propres à manger, sur les agneaux dispos à la saint Georges, un sur huit ; le dixième de la laine sur les brebis et moutons au poids et à la livre.

### **Anciennes foires et marchés**

A la formation des districts, 20 mars 1790, et jusqu'au remaniment général en 1800, Martigny fut chef-lieu de canton composé de Lavacheresse, Rouilly (sic), Crainvilliers, Marey, Serocourt et Frain.

L'on sait que les Vosges avaient neuf districts, celui de Lamarche avait sept cantons : Lamarche, Martigny, Damblain, Vrécourt avec Saint-Ouen, Mandres, Isches avec Senaide, Châtillon.

Il se tenait annuellement à Martigny quatre foires, 20 janvier, 28 avril, 21 juillet, 8 octobre, jours choisis comme étant l'avant veille de celles de Vrécourt, ces foires étant tombées en désuétude elles ne furent rétablies que vers 1880.

Le mercredi de chaque semaine il y avait marché sur la place des halles qui étaient en l'emplacement de la fontaine dite sur la place, derrière celle ancienne, ce marché n'existe plus depuis très longtemps, chaque cultivateur était tenu sous peine d'amende et de confiscation d'y conduire le grain non indispensable à la subsistance de sa famille, des perquisitions domiciliaires avaient lieu à cet effet.

### **Familles nobles ou notables**

Au siècle dernier, Martigny possédait diverses familles notables dont les habitations se distinguaient des autres par leur toiture à rampes très roides, couvertes de tuiles plates,

toutes les autres avaient la tuile creuse ou la planchette de bois esselin ; toujours une tourelle carrée accompagnait le corps même du bâtiment, cette particularité est expliquée par le droit qu'avaient seules ces familles de nourrir ou élever des pigeons. Nous citerons :

#### LA FAMILLE DE SAINT LAMBERT

Aujourd'hui maison Larcher, rue Saint-Pierre, derrière laquelle les chenevières dites de Saint-Lambert, et au devant le champ Lambert.

Nous extrayons du registre de la paroisse Saint-Pierre :

Anne, fille de René de Saint-Lambert, escuyer, et de dame Jeanne-Thérèse Magnien, a été baptisée le 5 novembre 1688, elle a eu pour parrain Charles-Philippe de Saint-Lambert, escuyer, et du vivant du prince Henry de Lorraine, comte d'Harcourt, grand escuyer de France, capitaine de la compagnie de ses gardes, et pour marraine dame Anne Guiolet, épouse du sieur de Grammont, escuyer, seigneur de Lichecourt, et est née le troisième. — Demoiselle Anne de Saint-Lambert, enterrée 1744, dans la nef de l'église Saint-Pierre, du côté de l'autel de Saint-Fiacre.

Magdeleine, fille du sieur René de Saint-Lambert, etc., a été baptisée le 17 janvier 1690, elle a eu pour parrain Salomon le jeune, escuyer, sieur de Grammont, seigneur de Lichecourt, et pour marraine dame Habert de Montmort.

Nous trouvons encore mention d'une demoiselle Marie de Saint-Lambert, des demoiselles Claire et Jeanne qui donnent en 1748 à la fabrique 1 pred d'une voiture et demie au grand Sillamby, de Mademoiselle de Saint-Lambert, qui fondent une messe pour 50 livres, rente annuelle 50 sols, de demoiselle Saint-Lambert qui, en 1757, donne 5 livres de rentes.

Une demoiselle Dorgemont de Saint-Lambert, est décédée en 1739. Nous trouvons encore un Charles de Saint-Lambert escuyer, lieutenant aux gardes de Son Altesse royale.

Charles-Philippe de Saint-Lambert, mêmes titres que plus haut, veuf de feu Magdeleine de Montmort, dame Dorgemont, est décédé le 4 juillet 1711. Son corps a été enterré dans une chapelle de cette paroisse Saint-Pierre, aujourd'hui servant de sacristie, 84 ans, présence de Ch. de Saint-Lambert, écuyer aux gardes de S. A. R. et de demoiselles Anne et Marie de Saint-Lambert.

Il est regrettable que ces registres laissent des lacunes, entr'autres de 1696 à 1710 ; 1713 — 1726 ; mais, d'après ces seuls actes, nous pouvons croire que Martigny fut le berceau de la famille de Saint-Lambert dont M. Servais dit dans les *Annales* du Barrois 1865 :

« Saint-Lambert 1716-1803 né d'une famille noble, mais « pauvre et sans illustration, qui enleva M<sup>me</sup> du Chatelet à « Voltaire sans le fâcher, ami dévoué de M<sup>me</sup> d'Houdetot, qui « lui survécut, presque régulier dans l'irrégularité, auteur « des Saisons, poème trop vanté par ses amis. »

Nota. — Voltaire 1694-1778 avait donc 25 années de plus que Saint-Lambert, et tous deux seraient morts à un âge égal, 87 ans.

#### LA FAMILLE DROUOT

Balthazard, père de Drouot, Jean-Baptiste, garde du corps du roi Louis XVI, rentré en ses foyers le 15 juillet 1790, puis garde national, puis émigré, mort à l'étranger : il fut le père des dames Raoulx, Bogard, Barret, qui, à la Restauration, obtinrent pour leurs maris : la première, une perception ; la deuxième, une justice de paix ; la troisième, un bureau de poste, et Drouot, Jean-Baptiste-Joseph, secrétaire de l'administration municipale du canton de Martigny, puis capitaine au 1<sup>er</sup> bataillon des Vosges, mort 23 messidor an v.

Drouot, Charles-François, avocat, célibataire, maire et conseiller général en 1792.

Drouot, Jean-Philippe, avocat, juge garde dans la haute justice de Saint-Epvre, fut le père de M<sup>me</sup> Menestrel, qui ob-

tint également une perception pour son mari à la même époque.

Drouot, Jean-Joseph, prêtre, quitta sa fonction publique pour venir élever ses nièces : il était l'ami intime de l'abbé Gillet, aussi originaire de Martigny.

Enfin demoiselle Drouot, épouse de M. François Noël Dessaunetz, né à Huningue (Haut-Rhin), chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, lieutenant de cavalerie pensionné et toujours l'un des premiers échevins de Martigny, décédé à 56 ans, le 27 pluviôse an vi.

Monseigneur Claude Drouot, devenu évêque de Toul, décédé le 21 octobre 1773, était l'oncle des Drouot précités.

Le nom de cette famille est éteint.

Une inscription tombale en l'église Saint-Remy, contre le gros pilier de l'ancienne tour du clocher, côté de la vierge, est ainsi libellé :

CYGIT \*\*\*\*\* DROVOT  
DE CE LIEV LEQUEL AUTANT  
AVANCE AN VERTV QV'EN AGE  
EST DECEDE LA 68 ANNEE DE  
SA VIE LE 14 JANVIER 1627  
SOUBS CE MEME TOMBEAV REP  
OSE LE CORP DE PIEVSE DAMO  
ISELLE ANNE COVRTVOIS EPOVSE  
DV DICT SIEVR DROVOT NATIP  
VE DE LIFFOL LE GRAND QVI  
EST DECEDE AGÉE DE  
ANS LE  
LECVRS PRIEZ POVR EUX

Nous avons trouvé au registre, 1703, damoiselle Anne Courtois, 85 ans, épouse pour second mari du sieur Beaudouin de Brainville, escuyer, a été inhumée dans l'église Saint-Remy, sous le collatéral du Rosaire, proche le pilier de l'ancienne tour, place ordinaire des sieurs Drouot.



Nous trouvons également 1697 (et non 1627) :

Jean François, dit Anthoine Drouot, décédé 70 ans, inhumé proche le pilier de la tour — et non de l'ancienne tour, comme il est dit en 1703. C'est donc entre ces deux dates qu'elle fut transportée : nous ne comprenons plus alors pourquoi la date 1712 est gravée sur le portail.

#### LA FAMILLE LEMOLT

Dont nous ne connaissons que Charles Lemolt, avocat au Parlement, prévôt et chef de police de la prévôté royale de Châtillon, qui maria dans l'église Saint-Pierre sa fille Jeanne Marguerite, en 1787, à Jean-François Le Noble, procureur de la prévôté à Colombey, fils de J.-B. Le Noble de Craon, diocèse de Nancy.

#### LA FAMILLE COLLARD

Anthoine Collard, maire de S. A. R. 1730, audit Martigny, aïeul de Ch. Pierre Hercule Collard, en 1790, avocat au Parlement, administrateur du département des Vosges, cy-devant procureur syndic de la comté de Martigny en 1792, commandant de la garde nationale du canton dudit Martigny, décédé en 1827 ; il eut deux fils : 1<sup>o</sup> Charles Collard, conseiller de préfecture, membre du district d'Epinal, qui, lui-même, eut trois enfants : 2<sup>o</sup> Charles Collard, employé supérieur au Ministère de l'intérieur, puis sous-préfet de Saint-Dié : il était très lié à M. Magnien, autre enfant de Martigny, devenu, avec sa simple instruction primaire, notaire et maire à Brouvelieures, puis aux mêmes titres à Remiremont.

Auguste et Adolphe Collard, dont nous ne connaissons rien, sinon qu'Auguste est mort à Metz.

L'autre fils d'Hercule fut le père d'Alphonse Collard, né vers 1800, et qui devint avocat et substitut du procureur du Roy à Epinal, puis avocat général à Nancy. Cet Alphonse, marié à M<sup>lle</sup> Matelas de Corre, quitta la magistrature pour

l'industrie, aux mines de Giromagny ; il se ruina et finit malheureusement.

Toute cette famille a disparu.

*Un autre Collard*, dit le négociant, ou nonon Charles, non parent à ceux ci-dessus, eut un fils, Clément Collard, avocat au barreau de Paris, conseiller général des Vosges, quelque temps maire de Martigny, qui ne laissa point de postérité en se faisant mourir violemment en 1866. Notons encore :

*Perret, François-Claude*, chirurgien, décédé à 67 ans, en 1793, et son fils, même nom, aussi chirurgien, mort vers 1840.

*Philippe Rouyer*, capitaine du 13<sup>e</sup> bataillon, 8<sup>e</sup> compagnie des Vosges, marié l'an vi à Geneviève, fille de Simon Hory, greffier de la justice de paix du canton de Martigny. Rouyer est mort des suites de nombreuses blessures reçues à l'ennemi.

Dans le dernier quart de siècle, Martigny a aussi fourni :

Un docteur à la Faculté de droit,

Trois autres à la Faculté de médecine,

A l'armée, deux capitaines parvenus à ce grade avec leur seule instruction primaire,

Au clergé, deux prêtres,

A la douane, un inspecteur divisionnaire,

Au chemin de fer, un chef de section.

### **Lieux dits**

**Le Bristoutier.**— Pour la dime des champs, les cultivateurs de Martigny, Morizécourt et Frain avaient coutume de prévenir les décimateurs, les pauliers, qu'ils se trouveraient réunis en un lieu qui touchait aux trois territoires ; ils apportaient là une galette et autres victuailles pour fraterniser et ne point trouver l'attente trop longue. Ensemble on brisait la tarte, vulgairement le toutié, d'où le nom de brise toutié, bristoutier, sous lequel est connu ce canton de champ extrême du finage de Martigny, entre le petit bois de Morizécourt et la route de Frain.

**La Grande Meldière.** — Maladière, lieu où l'on reléguait les lépreux : ils avaient là une habitation munie d'ouvertures étroites par où on leur passait les vivres au bout d'une pique, crainte de contagion.

**Pâtis Bâlot.** — La commune, n'ayant pas de fonds, vendit ce pâtis à M. Drouot, afin de solder un certain Bâlot, de Mirecourt, qui avait fourni des médicaments pendant une peste.

**Parcelausse.** — Nom d'un officier supérieur, dit-on Suédois, qui se serait illustré pendant les guerres entre la Lorraine et la France.

**Poirier bénit,** quoique distant de 1 kilomètre 500 du village, était autrefois le but des processions religieuses dites Rogations.

**Grand-fontaine,** jadis puits Brainville, du nom de cette famille qui avait établi une rampe douce pour y abreuver les mulets avec lesquels ils se livraient à la contrebande ; la commune a converti cette rampe en escalier que l'on voit aujourd'hui ; pour atteindre le fond, l'on descend trente-cinq marches ; de là aussi le nom de chenevières sur le puits. Brainville, est encore un canton de vignes en la côte de Diaumont : ce nom vient également de ladite famille.

**Chat de Chèvre** (corruption de Châ de Chiève), salsifis sauvage, herbe de bouc, planté du lieu.

**Rejeauille.** — Sorte de bois d'érable qui croissait là en abondance.

**Fort Renard.** — Fort retranchement. Deux chemins creux et couverts de haies y conduisaient ruelle Toussaint et ruelle Collin ; les Suédois ayant incendié Martigny, les habitants se sont enfuis au fort Renard et s'y sont installés ; de là le charbon et les ustensiles de cuisine que l'on a retrouvés surtout à la partie appelée plus tard Moscou, carrières ouvertes facilitant la construction de baraquements.

**Champ d'avis.** — Point de ralliement pour prendre avis.

**La Cure,** vigne en Malhaumont, où se récoltait le vin du curé de Saint-Remy.

Champ Lambert, chenevières Saint-Lambert, du nom de cette famille.

Vaux Boulins Marey appartenait à deux seigneuries : de Serocourt et des Boulins.

Boëne, Neuilly. — Nous lisons une délibération du Conseil général (*sic*) de la commune 14 avril 1793... expose qu'il existe 4800 arpents de bois, terre de Martigny qui étaient censés appartenir cy-devant aux religieux de Flabémont, qu'ensuite un ci-devant seigneur de Vrécourt s'en est mis en possession par un subterfuge, que la veuve Neuilly ayant ensuite acquitté la terre de Vrécourt, elle est enfin en possession desdits arpents de bois ; rien n'était plus commun que les empiètements des Seigneurs sur les biens communaux, pense que ces arpents sont bien à Martigny et lui ont été enlevés dans des temps où le peuple, craintif, se laissait conduire en esclave par les hommes puissants qui étaient devenus grands par l'abaissement des autres. En conséquence, etc. Cette requête n'a pas eu de suite.

### Anciennes coutumes

A l'occasion des mariages, nous avons ne jamais avoir entendu parler de la chaîne passée autour du corps des mariés dont nous entretient M. Charton dans son ouvrage sur les Vosges, seulement aujourd'hui encore, lorsqu'après la cérémonie officielle le cortège arrive à la maison, la porte en est fermée à l'époux, on lui donne un œuf frais qu'il est obligé d'envoyer par dessus le toit : si l'œuf ne retombe pas au delà de la gouttière du derrière de la maison, il doit être certain de ne pas être le maître chez lui, et pour commencer on lui refuse le bol de bouillon qu'avant même les accolades traditionnelles les époux prennent en partie et repassent aux jeunes gens qui désirent être mariés bientôt.

Le premier dimanche de carême, vers la tombée de la nuit, tous les jeunes gens, musique en tête, font le tour du village

et se dirigent en haut des chenevières, armés de fusils, pistolets et corne de chasse ; ceux qui ont la plus forte voix sont mis en réquisition : Qui donne ! Qui donne ? Un autre reprend : Je donne, je donne... (deux secondes de silence) un tel : nom et prénom (nouveau silence), A qui ? A qui ? A une telle... puis salve d'artillerie. Toute la jeunesse passe par cette publication. Si la vertu de la jeune fille est plus que douteuse ou si son valentin n'a pas été assez galant pour payer la valeur de la poudre, on souffle d'importance dans la corne, qui ne fait pas plus de bruit que les éclats de rire de la foule accourue au spectacle. Cette séance en plein air est suivie d'un bal, puis le dimanche suivant la valentine offre les gaufres à son valentin : cela n'engage à rien.

Au moment du bêcheage des vignes, vers les premiers d'avril, une autre vieille coutume ne commence qu'à peine à disparaître : en voilant trop peu le nom des personnes, on criait de côte en côte un vrai charivari des faits les plus scandaleux de l'année : c'était le jugement du peuple, mais parfois bien blessant et inutile.

Pendant la nuit qui précède le premier dimanche de mai, les jeunes gens vont fourrager des branchages de verdure, charme, hêtre, cerisier des bois et les mettent non à la porte des jeunes filles, mais dans les tuyaux d'écoulement des eaux sur leur toit, même dans les cheminées ; les sages ont la branche de charme ou de hêtre, la branche de cerisier est l'apanage de celles que l'on veut ridiculiser.

A la saint Jean, au son du tambour, les garçons font le tour du village en quêtant des voitures de fagots et vont les entasser sur la petite place saint Jean, qui est en dehors des habitations, autour d'un mât orné de fleurs ; on choisit le plus souvent deux fiancés, à leur défaut deux jeunes mariés pour y mettre le feu ; aussitôt que les flammes lancent en l'air leur tourbillon de fumée et d'étincelles, c'est à qui grimpera au haut de la *bûche* et décrochera une rose pour l'offrir à sa bien aimée ; c'est un jeu bien dangereux, mais laquelle des

jeunes filles serait insensible à une telle marque d'amitié ! elle devra lui témoigner sa reconnaissance au hal qui accompagne et suit toujours cette antique distraction.

Comme exemple de l'ancien patois de Martigny et de la vie d'autrefois, voici une chanson que nous avons tout lieu de croire locale :

1

To lo monde o bi content,  
Ço auj'd'heue lé grand fête ;  
On mot là p'tiots pots dans là grands :  
Chantons brâmant (*bis*)  
Lé fête dà gormands (*bis*).

2

Eprechet p'tiots et grands,  
Ço auj'd'heue lé grand fête,  
On mingé do bon friand,  
Chantons, etc.

---

TRADUCTION :

1

Tout le monde est bien content,  
C'est aujourd'hui la grande fête  
On met les petits pots dans les grands :  
Chantons beaucoup (*bis*)  
La fête des gourmands (*bis*)

2

Approchez petits et grands,  
C'est aujourd'hui la grande fête,  
On mange du bon friand,  
Chantons, etc.

3

On keu do bon pain blanc  
Et on fâ moyou châ ;  
De dépenset on n'y fin ran  
Chantons, etc.

4

Autefois dans l'ancien temps,  
On prend de lé keujure  
Pou fare do toutié bî friand  
Mâ é present (*bis*)  
On o bî pu gormand.

5

On n'evò bî souvent  
Pou sopé entre quouette  
Que lé kou choche d'in hóreug ;  
Mâ é present (*bis*)  
On o bî pu gormand.

---

3

On cuit du bon pain blanc  
Et on falt meilleure chair ;  
De dépenser on n'y feint rien,  
Chantons, etc.

4

Autrefois, dans l'ancien temps  
On prenait de la cuisson (1)  
Pour faire de la galette bien friande  
Mais à présent (*bis*)  
On est bien plus gourmand.

5

On n'avait bien souvent,  
Pour souper entre quatre  
Que la queue sèche d'un hareng,  
Mais à présent (*bis*)  
On est bien plus gourmand.

(4) Résidu du beurre fondu.

6

On ne jouò pas b<sup>r</sup> souvent,  
Que quéquesois è lè fête,  
Dou liards, in sou, jusqu'à chefo blancs :  
Mà è présent (*bis*)  
On joue l'écu de cin francs.

7

Là guéchons do vie temps  
N'évin qu'dà rechots de tòle  
Mà è présent (*bis*)  
È vont k'ment dà saint Jean.

8

Ène p'tiote cône de moucheufe blanc  
Pèro nos jeunes feyies :  
Mà è présent (*bis*)  
Ell'en mettont dà si grands  
Qu'on pûe bin'agiment  
S'enseveli dedans (*bis*)

---

6

On ne jouait pas bien souvent  
Que quelquefois à la fête,  
Deux liards, un sou, jusqu'à six blancs,  
Mais à présent (*bis*)  
On joue l'écu de cinq francs.

7

Les garçons du vieux temps  
N'avaient que des rechots de toile (1)  
Mais à présent (*bis*)  
Ils vont comme des saints Jean.

8

Une petite corne de mouchoir blanc  
Parait nos jeunes filles,  
Mais à présent (*bis*)  
Elles en mettent de si grands,  
Qu'on peut bien aisément  
S'ensevelir dedans.

(1) Habits.



9

Autefois dans l'ancien temps  
Devo in vie instrument  
On dansò dàs rondés :  
Mà è présent (*bis*)  
On danse pu gentiment,  
Toùjou toúnant, toùjou virant,  
On o bī pu content (*bis*).

10

Eune depeu l'âge de trente ans  
Jusqu'è l'âge de quarante ans  
On ne pàlò qu'd'émourettes :  
Mà è présent (*bis*)  
Las éfants d'quinze ans  
Frikessont l'émour  
Et lè bàbe dà pèrents (*bis*).

---

9

Autrefois, dans l'ancien temps,  
Devant un vieil instrument,  
On dansait des rondeaux,  
Mais à présent (*bis*)  
On danse plus gentillemont,  
Toujours tournant, toujours virant,  
On est bien plus content.

10

Depuis l'âge de trente ans,  
Jusqu'à l'âge de quarante ans,  
On ne parlait que d'amourettes,  
Mais à présent,  
Les enfants de quinze ans  
Fricassent l'amour  
A la barbe des parents.

### Camp de la Délivrance (1870)

Je ne puis clore ce récit sur notre village sans rapporter mes souvenirs de ce qui s'y est passé lors de l'année terrible. De défaites en défaites, les armées de l'Empire avaient laissé les forces prussiennes investir complètement notre pays ; c'était dans tous les cœurs français un sentiment de stupeur, de colère, de soif de vengeance.

Envahis et gardés de très près par l'arrière-garde landwehr ou lansturm, les Vosgiens ne voulaient point se soumettre encore, ni satisfaire les exigences écrasantes du préfet prussien Bitter. Pour arriver à une résistance possible, il s'est trouvé un patriote dévoué et courageux, notre sous-préfet, dépossédé de Neufchâteau par l'ennemi : M. Victor Martin, qui prit à tâche d'organiser une défense. En novembre, il rallie des échappés de Metz de toutes armes, des volontaires d'un peu partout. Pour ne point exposer une localité quelconque aux attaques directes de l'ennemi, aussi pour moins exposer ses hommes, il s'installe avec sa petite troupe au centre d'un massif de forêt sur le territoire de Martigny, dans et près la maison forestière du garde Chodot, endroit situé sur un monticule fortifié naturellement au nord par le ravin du Rupt Moré et de la Housse Roye, au sud par celui du ruisseau des Fresnes, à deux kilomètres et demi du Chêne des Partisans, de légendaire mémoire.

De là les capitaines (car il y avait beaucoup de capitaines) Bernard, Adamistre, Maillère, Richard, Coumès, noms dont nous gardons le souvenir, avec l'aide de leurs volontaires vosgiens, tout en organisant l'installation et la défense, faisaient de fréquentes excursions dans tout le voisinage.

On ne les appelait point francs-tireurs, afin de ne pas les confondre avec la compagnie des francs-tireurs du canton qui ont peu fait parler d'eux, mais bien *Garibaldiens*... Pourquoi ? ils n'avaient aucune relation avec l'armée de Garibaldi..... Était-ce pour en imposer mieux ? Quelques chefs portaient la

chemise rouge et même le bonnet phrygien ; continuons quand même de les appeler Garibaldiens.

Chaque fois qu'il pouvait être question d'eux, les paysans interrogés répondaient en grossissant à plaisir le nombre et l'attrail guerrier de cette petite troupe qu'est venu augmenter en s'installant dans nos villages un bataillon des mobiles du Gard toujours prêt à se replier sur Langres. Le nombre réel fut tant et si bien décuplé par les dires que les Prussiens n'osèrent nous approcher qu'en force, et peu de temps avant la capitulation.

L'entretien du camp se fit tout le temps par des réquisitions opérées dans les environs et par les prises faites en attaquant les convois de ravitaillement destinés à l'ennemi. La discipline y était fort sévère, les espions lynchés immédiatement contre le poirier devenu historique.

Le 4 décembre 1870, des Prussiens étaient signalés venant lever des impôts. Coumès, avec six hommes, vient à la mairie de Martigny requérir de force la classe des jeunes gens dits mobilisés qui, vu l'invasion, n'avaient pu être incorporés à l'armée : elle était de douze hommes. On arme ces recrues de fusils à pierre et en avant ! Partis vers trois heures du soir, ils arrivent à Dombrot à la nuit, puis à Vittel à dix heures du soir, l'on se couche, mais après avoir installé des postes de faction ; le 5, vers dix heures du matin, un factionnaire aperçoit deux voitures chargées d'allemands au nombre de 47 ; ne pouvant rien, il fuit et prévient les Garibaldiens, qui se rallient en embuscade dans les jardins, sur la gauche de la route de Contrexéville à la sortie de Vittel. Coumès, avec six hommes, ceux-là bien armés, s'avance et crie aux Prussiens qui avaient mis pied à terre : Au nom de Garibaldi, rendez-vous ! puis, voyant que la réponse se préparait peu parlementairement, dit à ses hommes : Couchez-vous, n. de d. ; dix minutes de fusillade suivent sans résultat de part ni d'autre ; mais, avec une énergie peu commune, il entraîne sa petite troupe : à la baïonnette, pas gymnastique, ils appro-

chent à moins de 200 mètres, mais les Allemands regrimpent sur leurs véhicules et filent sur Contrexéville.

Nos hommes les y poursuivent et aperçoivent, près du moulin, l'ennemi l'arme au pied ; alors ils se divisent en deux groupes pour contourner les maisons, quelques coups de feu sont échangés, un Prussien tombe mort, mais on a toujours cru que le coup n'était pas venu de nos combattants. Les habitants, se croyant bien défendus, jettent des cris de guerre, et l'on voit casques et bérêts courir et s'enfermer à la mairie : avec précaution l'on approche, vingt cartouches environ sont brûlées, puis un Garibaldien se faufile sous la porte d'entrée, qu'il essaie en vain d'enfoncer. Ce que voyant, Coumès s'élance, brandissant son fusil, brise une fenêtre, l'escalade, suivi de quelques-uns, et crie à l'ennemi, massé au haut de la rampe d'escalier : Rendez-vous ou vous êtes tous morts ! L'officier prussien, tremblant, lui répond en très bon français : qui êtes-vous ? bandits ou soldats français ? Officier de l'armée française, n. de. d. Bas les armes ! Ils capitulent et on leur promet la vie sauve.

Rendus et désarmés, on les met en voiture pour les conduire à Lamarche, puis à Langres ; mais avant même le départ, une panique se produit : on aperçoit luire au loin de nouveaux fusils que l'on prend pour un renfort prussien. Coumès, alors mettant le revolver sous le menton de l'officier, lui dit d'une voix terrible : si ces hommes sont des tiens, et si tu ne leur commandes pas de prendre comme toi le parti de nous suivre, tu sais, je te casse la gueule et tes hommes seront égorgés sans pitié ; menace inutile, c'était une brigade de forestiers en tournée.

De ce fait, la garnison prussienne d'Epinal, ne voyant pas rentrer cette petite expédition, mit en marche aussitôt un fort détachement avec artillerie.

A Dombrot, le capitaine Bernard, avec nos gardes nationaux, attaque, à cinq heures du matin, le 9 décembre, ce nouveau corps de 600 prussiens, demi-cavalerie, demi-infan-

terie, et 4 canons; il poignarde lui-même la sentinelle qui avait tiré sur lui le premier coup de feu d'alarme, on massacre les postes, et pendant une demi-heure, on fait un feu nourri sur tous les Prussiens sortant des maisons à peine éveillés; sans le signal de retraite commandé par un fanfaron messin, dit le Grand rouge ou le Grand Peck, hardi partout où il n'y avait rien à redouter; les canons étaient enlevés et les hommes désarmés. Nous y avons eu trois morts; nous ne saurons jamais le nombre des leurs, malgré nos recherches, car j'étais resté sur les lieux : nous n'avons pu voir que des fourgons fermés escortés par un officier qui, revolver au poing, faisait rentrer les curieux, et malgré la neige, nulle trace de sang, tellement elle était piétinée. L'ennemi nous a fait plusieurs prisonniers, entr'autres notre courageux ex-sergent-major Tailleur, lieutenant des gardes nationaux de Martigny.

Sortis le lendemain, vers neuf heures, les Prussiens viennent coucher à Frain et le dimanche matin se dirigent vers Lamarche. Arrivés entre les bois du Champ d'Avis et de la Fourrée, ils sont assaillis par les volontaires embusqués dans la forêt; de neuf heures du matin à midi, l'on entendait les feux roulants et crépitants du combat; nous avons eu un mort et, je crois, dix blessés; la retraite eut lieu par le derrière du mont des Fourches, puis les forêts, tandis que les Prussiens campaient leur batterie au-dessus du Grand-Vaulot, en vue de Lamarche, et allaient occuper cette ville, qu'ils ont quitté le lendemain pour retourner sur leurs pas; ne se sentant pas assez forts pour attaquer le camp dont, du reste, ils ne pouvaient connaître la situation exacte. Après avoir imposé une forte contribution, ils demandaient 300,000 fr.; ils ont emmené des otages auxquels ils ont avoué avoir perdu plus de 300 hommes; mais, comme à Dombrot, nulle trace sur les lieux.

C'est le 24 décembre que Martigny a vu 250 prussiens, les premiers, sauf quelques uhlands; ils n'ont fait que passer, on

ne leur a pas fait l'honneur de la poudre, ils n'avaient sur les lèvres que ces mots : escarmouches, touchou Garibalde, franc-tirous non bon.

Du 10 au 14 janvier, de continuel convois arrivaient au camp, y apportaient des vivres, vin, bétail et toutes choses utiles au cas d'un blocus probable, le soir du 14 janvier nous avons compté jusqu'à 25 voitures en file venant de Dombrot. Le 19, les Garibaldiens saisissent ce qui restait des fusils de nos gardes nationaux ou plutôt de nos pompiers, et voici pourquoi : il leur fallait une démonstration bruyante au sud de Neufchâteau, afin de détourner l'attention de la garnison prussienne de cette ville ; cette démonstration fut faite par un petit nombre de recrues armées toujours tant bien que mal et à la hâte ; les Prussiens, avertis par leurs espions, vinrent sur Bourmont pour les attaquer, plus personne ; ils se rabattent sur Vrécourt, où les mobiles du Gard, au bois Saint-Michel, les accueillent par une vive fusillade, tout en battant en retraite, car il ne fallait point songer à un combat sérieux, l'ennemi était trop nombreux, puis là n'était pas le but. Pendant ce temps, deux ou trois cents Garibaldiens des plus aguerris étaient partis, ne voyageant que de nuit, se faulant dans les bois, traversaient les lignes prussiennes, et arrivaient sur le chemin de fer Paris-Strasbourg, à la station de Fontenoy le 22.

En rien de temps ils enlèvent le poste de garde à la station, garnissent de poudre les fourneaux de mine du pont, allument la mèche et rentrent sous bois.

A peine hors d'atteinte, une formidable explosion leur apprend que leur tentative hardie a réussi : le pont sautait, la ligne de ravitaillement de l'ennemi était coupée sur une longueur de 30 à 40 mètres. Hélas ! il était trop tard, cet exploit qui, deux mois plus tôt, aurait pu changer la face des choses, n'a servi qu'à faire brûler le village de Fontenoy par l'ennemi, furieux de s'être laissé surprendre.

Le 25, de retour de cette campagne, ils mettaient leurs

fusils en faisceaux sur la place publique de notre village et les ornaient de quelques dépouilles rapportées, puis d'un drapeau noir au milieu duquel une tête de squelette en blanc avec ces mots : francs-tireurs de la mort.

L'armistice vint, ils furent licenciés, mais c'est avec les honneurs militaires qu'ils traversèrent les lignes ennemies et rejoignirent l'armée française à Châlon-sur-Saône. On sait le reste.

## EXCURSIONS

### Le Haut Mont

Le Haut-Mont, trois kilomètres, est cette épinence que vous voyez du parc vers l'est ; sa crête est à l'altitude de 504 mètres ; nous y arrivons par une rampe douce en prenant le chemin de la Chaix Millot (Essart Millot), et en contournant le fossé Carné.

Cette côte gypseuse s'est profondément ravinée depuis qu'il y a quelque cent ans nos ancêtres l'ont déboisée, sous prétexte que sa forêt arrêtait les orages et la grêle et les faisaient fondre sur nous. Quelques-uns des gouffres creusés par les pluies torrentielles ne mesurent pas moins de 50 à 60 mètres de largeur. Sur son sommet, un panorama splendide se déroule à nos yeux : vers le sud, l'horizon n'est borné que par la chaîne des Hautes-Vosges et ses ballons, celle du Jura, même le Mont Blanc, si le ciel est limpide, puis Montdoré, Vauvillers en Franche-Comté, les côtes de Châtillon-sur-Saône et de Senaide, en avant de tout cela quantité de villages et ce filet d'argent, qui est la vallée de la Saône ; vers l'ouest Lamarche entre ses deux monts, un peu à droite, immédiatement au-dessus de la grande ligne des forêts, nous voyons les tours de Saint-Mammès de Langres, puis Tollaincourt sur sa hauteur et la vaste plaine du Bassigny, plus près Villotte et Martigny, dont le vignoble et la forêt arrêtent la vue vers le nord ; mais, dans cette percée où court l'Angers, nous voyons

Crainvilliers, La Rouillie, Saint-Ouën, La Côte, où fut La Motte, dont nous reparlerons, Beaufremont, etc. Vers l'est, Suriauville, puis Contrexéville, caché dans ce pli de terrain ; nous ne voyons que quelques arbres de ses jardins et une ou deux de ses maisons les moins encaissées, au-dessus, la vallée du Vair et les côtes de Montfort. Enfin, à nos pieds, derrière la forêt qui nous le masque en partie, le joli village de Dombrot-le-Sec, où l'on trouve encore des sculptures et des tombes de l'époque romaine.

Le chemin de fer, comme un long ruban, défile et passe sous nos pieds, il se voit d'ici sans interruption sur une longueur de plus de 20 kilomètres, depuis Tollaïnecourt jusqu'à Outrancourt.

### **Mont Saint-Etienne, Lamarche, etc.**

A trois kilomètres de Martigny, par un bon chemin de voiture, on arrive au moulin de la Maillarde, sis immédiatement au-dessous du Mont Saint-Etienne. Sur le plateau boisé de cette pittoresque hauteur, 480 mètres, on trouve une antique chapelle établie sur les ruines d'un prieuré. Il y a une trentaine d'années, le dimanche qui suivait le 3 août, s'y tenait encore le joyeux rapport de Saint-Etienne, où toute la jeunesse des alentours venait prendre ses ébats et faire l'acquisition pour un sou d'une douzaine de poires de fenerots, les premières de l'année.

Un petit souvenir cocasse nous revient : nous nous rappelons avoir vu un de ses hermites, c'était un Jean-Nicolas Grosjean de Martigny, surnommé brâchâ probablement par ce qu'il chantait avec force : ce pauvre diable avait un logement sordide, vivait de pommes de terre cuites dans la cendre, se chauffait de quelques brins de bois mort, allumés sur le devant du four dont la gueule était au dessus même du foyer, mais pour approcher ses pieds de la chaleur, il était obligé de s'asseoir sur son unique objet mobilier qui était un pétrin



sans couvercle, puis n'ayant pas même de couchette mettait le reste de son feu au centre du four pour le tiédir et s'y enfournait complètement pour passer la nuit ; c'était fête pour nous, moutards, d'aller chez lui au matin pour le tirer de là en nous cramponnant à ses jambes et chantant en chœur à pleins poumons :

V'lè Colas Brachâ  
Qu'é lè tête dans lè mâ (1)  
Là pies aux feuïe  
Que braille k'ment in vie keuie.

Vous pensez quel bonheur pour lui lorsque le propriétaire de Saint-Etienne est venu lui proposer le gardiennat de la chapelle : voilà mon bonhomme vêtu d'une longue robe de bure, chapeau à longues ailes sur la tête, long gourdin en mains et besace en bandoulière quêtant pour lui et son saint. Aussi lorsqu'il passait, quel bruit, quels cris :

V'lé Colas brachâ etc.

Sous ce même, mont au sud, nous voyons Lamarche chef-lieu de canton. Cette petite ville qui compte 1,700 habitants autrefois Lamarche de Champagne fut par le traité de Conflans et Saint-Maur 1465 cédée aux ducs de Lorraine ; elle prit alors le nom de Lamarche en Barrois et enfin à la réannexion de la Lorraine à la France elle devient chef-lieu du Bassigny Barrois.

A l'époque romaine, elle se trouvait placée sur la voie de Langres à Mirecourt dont les vestiges s'aperçoivent en plusieurs points de son territoire. A un kilomètre au sud, sur la route de Bourbonnes-les-Bains, on peut visiter les vestiges d'un ancien camp romain Aureil maison, Auréliani domus, dont la chapelle occupe la place même de l'autel des sacrifices : une tête de loup trouvée sur place a été encastrée dans les murs extérieurs de cette chapelle.

(1) Le vrai serait : le cul dans lè mâ.

L'église paroissiale de Lamarche date du XII<sup>e</sup> siècle. A 400 mètres à l'ouest, on voit l'ancien couvent des Trinitaires fondé en 1239 par Henri II, comte de Bar (Durival-Nancy (1) 1753). A quelques pas de l'église, dans la même rue se trouve la modeste habitation où naquit en 1764 le général Victor Perrin, devenu plus tard maréchal de France, duc de Bellune et gouverneur de Berlin en 1807. Un buste nu en bronze placé au dessus d'une série de cubes en marbre des Vosges a été élevé à sa mémoire sur la place située en face de sa maison (1846). Ce monument d'un goût artistique douteux ne donne qu'une idée imparfaite de la figure énergique de ce vaillant soldat qui mourut en 1844, le corps couvert de vingt-sept blessures. Son portrait véritable est placé dans une des salles de l'hôtel-de-ville.

En 1636, temps de guerre et de peste, il n'y avait plus que dix habitants à Lamarche, deux cent soixante-dix en 1750 (mémoire sur la Lorraine, Durival). Dès 1340, Lamarche possédait un atelier monétaire (Géogr. des Vosges, Gley). Pour le retour on se dirigera par la route de Mirecourt en longeant le mont des Fourches, un des points dominants des Faucilles, 504 mètres. Du sommet dénudé de cette hauteur où étaient placées les fourches patibulaires, on pouvait contempler les exécutions capitales ordonnées par le tribunal du baillage à six ou sept kilomètres à la ronde. Une vue circulaire très étendue récompense ceux qui montent à son sommet en gravissant la Tétote, tête haute : de là on aperçoit par un temps clair toute la chaîne des Vosges, les montagnes de la Suisse et du Jura, et dans un horizon plus rapproché, le fort

(1) Le couvent des trinitaires dont les religieux étaient curés de Lamarche avant 1790, devint château de la famille de Baudel, puis vers 1840 pensionnat de la Trinité tenu par des prêtres du diocèse (supérieurs MM. les abbés Trompette, Henry et Thiébaud) qui y bâtirent de grandes constructions annexes, ce collège n'existait plus en 1856, l'abbé Henry en continua l'exploitation comme orphelinat agricole, à sa mort la propriété redevint particulière.

de Dompierre près Langres, toute la forêt de Darney et au nord la montagne où fut la ville détruite de La Motte. A quelques pas de ce sommet, on peut visiter dans un bosquet charmant le petit sanctuaire de Notre-Dame de la Fourrée, placé à l'endroit où s'engagea le combat des francs-tireurs contre l'armée prussienne en 1870.

### Le Chêne des Partisans

Encore une promenade que l'on peut faire à pied. Le Chêne des Partisans dont la renommée est séculaire, est à 6 kilomètres  $\frac{1}{2}$  de Martigny dont plus de 5 en forêt. C'était là le rendez-vous des partisans lorrains qui, lors du siège de La Motte, allaient rançonner les villages soumis à la domination française et harceler l'armée du roy. Cet arbre gigantesque a 13 mètres de circonférence à sa base, 33 mètres de hauteur, et 23 mètres d'envergure ; près de lui et jaloux de son ampleur sinon de sa vétusté se voient vigoureux les chênes Henrys et le Charles x. N'oublions pas soit à l'allée, soit au retour, le chêne du pied Cornu, de belle dimension déjà ; il se trouve en deçà du saut de la Chèvre, derrière cette lisière de sapins et en face cette simple croix de bois marquant la place où est mort dans la neige un bûcheron de l'endroit.

### La Motte

A 20 kilomètres de Martigny, sur la route de Neufchâteau, existait la ville de La Motte, Clermont, Château d'Hilairemont, l'un des derniers remparts de la Lorraine. On voit encore les vestiges de ses murailles et de ses bastions sur la crête de la montagne que recouvrait cette ville. En 1634, sous le règne de Charles IV, elle fut attaquée par les Français, bloquée en 1643, prise en 1645 par Villeroy après un glorieux siège de sept mois, puis malgré la foi jurée détruite et rasée par ordre du cardinal Mazarin. L'horloge de cette ville se voit encore à Bourmont (Haute-Marne).

### Gorge de Rupt Fosse. — Roche Pissotte

Aller et retour 46 kilomètres 50 en voiture, et 4 kilomètres à pied.

Nous prenons la route de Monthureux et à 3 kilomètres, à la maison Bel-Air, nous croisons l'ancienne route de Nancy à Gray, qui sépare le bassin de la Meuse se dirigeant vers la mer du Nord, de celui de la Saône allant à la mer Méditerranée ; nous descendons à Frain et côtoyons dans de riantes forêts d'arbres fruitiers les villages de Serocourt et Maréy : continuant encore un peu jusqu'à une ancienne scierie hydraulique près du bois de Gignéville, nous descendons de voiture.

À notre droite, le ruisseau profondément encaissé dans une gorge abrupte dirige nos pas : à 100 mètres de l'entrée en forêt, deux énormes blocs tranchés perpendiculairement comme à la scie laissent entr'eux une ruelle d'environ deux mètres de largeur que la légende appelle l'allée des fées ; au-dessus une sorte de dolmen recouvrant le passage des eaux ; au bas, à quelques mètres du ruisseau, la roche usée depuis des siècles par l'eau des pluies diluviennes est creusée en forme d'abri très convenable pour un déjeuner champêtre ; 100 mètres plus loin, une rampe rocheuse très raide forme cascade : suivons le sentier habilement tracé au milieu même du torrent, nous sommes en face d'un effondrement effroyable, les roches se sont détachées, se sont bousculées les unes par dessus les autres avec les arbres qu'elles portaient : chaos admirable ! Arrêtons-nous un instant sous cette immense excavation à droite d'où sourdent sous roches ces minces filets d'eau plus claire que rubis, dégringolant ensuite par cet étroit sentier que nous ont ménagé ces blocs, traversons le ruisseau qui a apaisé sa furie et qui est ici à l'étage des cailloux roulés du grès vosgien, suivons sa rive gauche ; à 400 mètres plus bas, à mi-hauteur du côteau, dans cette luxuriante plantation de sapins qui a nom le Haut de Pinoges,

nous trouvons la grotte Pissotte, caverne creusée par la nature, d'environ 10 mètres de largeur sur 9 mètres de profondeur ; de son plafond rocheux tombe un filet d'eau qui n'a jamais tari et qui a creusé à la longue dans le pavé du parterre, des petits godets assez profonds.

Du haut de ce rocher rien ne trahit sa présence, la végétation croît sur lui, aussi abondante qu'ailleurs, mais un sentier le contourne dans un tapis de vigoureuses bruyères et de brimbelles, et y aborde entre deux énormes blocs dont l'un a été culbuté ou par un cataclysme ou par la main de nos pères anté-historiques, vidons la bouteille que nous avons apportée dans notre sacoche et descendons encore jusqu'à la jonction des deux vallées ; à 1,200 mètres plus bas se trouve bien la Roche du Mulot, mais il est préférable de n'y aller qu'un autre jour ; remontons cette charmante vallée ombrée où nous longeons à droite d'une étroite prairie enlacée par les nombreux circuits de la Juminelle qui n'a l'air de sortir de ces parages que trop à regret et à gauche de cette multitude de roches suspendues dans les bruyères au flanc de ce coteau siliceux ; chacune a son nom suivant la forme qu'elle affecte : voilà la casquette du père Pidon, la Roche Crédence, long entablement recouvert, la maison du carrier Pothier, entièrement construite dans le rocher, la cave Saint-Laurent, la Roche à soufflet roulée dans la prairie par un tremblement de terre, et passant devant le moulin de Retz, remontons le Priolet et Marey où la voiture nous attend pour revenir à Martigny.

### **Monthureux-sur-Saône — Bleurville — Roche Le Mulot**

Monthureux-sur-Saône, 16 kilomètres, chef-lieu de canton formé mi-partie lorraine, mi-comtoise, est un charmant bourg contourné en tous sens par la Saône dont le poisson y est très apprécié ; son histoire pendant le moyen-âge est très curieuse, mais ce serait trop sortir de notre cadre que

d'entrer dans les détails ; nous dirons seulement que le chateau de Monstereuil-sur-Saône, au comté de Bourgogne, fut pris par les Français le 2 juin 1638, assiégé ensuite par les Comtois qui furent obligés de lever ce siège le 11 de ce même mois, après quoi le gouverneur de Langres, marquis de Francière, fit démolir une partie dudit chateau et bruler le reste, afin d'en oster la possession aux dictz comtois. Les amateurs iront visiter l'importante filature de coton, puis le stand très bien installé sur la hauteur, dans un endroit des mieux choisis, à l'entrée de la forêt, près la gare en construction, d'où la vue s'étend sur le bourg et jusqu'aux limites de la Haute-Marne.

Bleurville, plus près. sur la même route, 12 kilomètres, beau village flanqué contre la colline, a eu beaucoup à souffrir pendant les guerres des derniers siècles : il fut dévasté par les Suédois en 1637 ; l'un de ses chemins ruraux porte encore le nom de chemin des Espagnols. — Au commencement de ce siècle, 1820, on y a découvert les ruines de bains romains dans l'emplacement actuel de la route, près de la maison d'école et la mairie.

Sous une ancienne église, servant aujourd'hui de remise à un cultivateur, se voit une très belle crypte ; près de là, une très ancienne maison qui fut un couvent de Bénédictines fondé en 1050 par les seigneurs de Fontenoy. Cette maison vient de faire place à un nouveau bâtiment scolaire, en creusant les fondations, un manoeuvre a découvert un bloc de grés du jays, figurant un lion de grandeur naturelle à l'état d'ébauche.

A deux kilomètres en deçà de Bleurville, en remontant le ruisseau des Ailes par la route de Viviers-le-Gras, dans les grands bois et en face des fermes du Neufmont, nous voyons sur notre tête la roche le Mulot ou Saut-du-Mulet,, classée comme monument préhistorique : sur cette roche sont gravées une croix indoue et l'empreinte des quatre fers d'une mule, ainsi que des deux pieds de son cavalier ; ce même fer à

cheval se trouve au bas de la vallée sur une roche raz sol près la lisière du bois.

Le premier passage de nos ancêtres dans ces parages doit donc, ces signes l'affirment, être daté de l'âge de la pierre : s'il y avait des doutes, les haches et couteaux en silex trouvés dans les environs les feraient disparaître.

**Morizécourt — Deuilly — Flabémont — Serécourt —  
Les Thons — Le Heuillon**

Morizécourt, pays des bonnes poires et du kirsch qui nous fait négliger celui des environs de Bains et Fougerolles, se trouve à 5 kilomètres au sud-est de Martigny. — Deuilly à 2 kilomètres plus loin ; Flabémont à trois kilomètres au delà ; et enfin les Thons à 4 kilomètres encore dans la même direction.

L'historique de ces divers lieux est tellement liée que nous devons les confondre dans le même résumé.

En l'an 1044, Gautier, seigneur de Deuilly, dont les armes étaient burelées d'or et de sable de huit pièces, fonda au pied de son château, avec le consentement d'Adèle sa femme, le prieuré de Deuilly soumis à l'abbaye de Saint-Epvre. Cette fondation fut ratifiée par l'évêque Brunon, (*Leuquorum Episcopus*) devenu pape Léon en 1049.

En 1166, Gérard, comte de Vaudémont, confirme une autre donation que son frère Vildric, baron de d'Euilly (sic), vient de faire aux religieux prémontrés de Flabémont, *Flabonis montem*, dont l'abbé était haut justicier.

En 1406, Jeanne de Chauffour, fille d'Alix de Deuilly, et femme de Renaud du Châtelet, chevalier, seigneur à Deuilly, apporta à son mari la moitié de la terre de Deuilly et une rente de soixante livres de terre : ce fut ce Renaud qui, en 1407, remit à Robert de Lamarche, prieur de Deuilly, le four banal de Serécourt qui était engagé aux prédécesseurs de Jeanne pour 80 livres d'or et de poids.

C'est vers cette époque que l'un des marquis du Chastelet, possesseur du vaste château des Thons, a fait bâtir et richement doter le couvent des Cordeliers dont l'église sert aujourd'hui de remise et engrangement, mais où l'on voit encore des pierres tombales très curieuses, entre autres celles de frère Legier Tomassin 1598, Grégoire du Chastelet 1669.

Après divers malheurs ou révolutions, le prieuré de Deuilly fut uni à la communauté de Saint-Vanne, communauté dite considérable, que l'on a rétablie à une demi-lieue du château, près le village de Malisei Curtis, Malisécourt, puis Morisécourt. D'après le Pouillé du diocèse de Toul 1711, Morisécourt viendrait de Maurisii Curia et non de Malisii Curtis.

En 1477, moitié des revenus du prieuré est unie à la Manse conventuelle de Saint-Epvre et l'autre moitié à la Manse abbatiale.

En 1478, pendant la guerre entre René 1<sup>er</sup>, duc de Lorraine et le duc de Bourgogne, les seigneurs de Deuilly, craignant que les ennemis ne logeassent dans le monastère, en démolirent une grande partie, le donjon lui-même, et firent rentrer dans la forteresse, les cloches, calices, meubles et ornements qui furent livrés au pillage des assiégeants, après la prise du château. (Un canton de forêt à Serécourt s'appelle aujourd'hui le Battant de Cloche).

En 1480, après cette démolition, l'abbé de Saint-Epvre obtint de l'évêque de Toul la translation du service divin du prieuré dans son église de Saint-Epvre, laissant seulement en place une petite chapelle avec un logement pour un religieux qui y devait dire la messe tous les jours.

En 1562, Obry du Chatelet, chevalier, baron de Deuilly, ayant embrassé la religion réformée, fit démolir ce petit reste de prieuré et fit bâtir à sa place un prêche pour les calvinistes; il céda en 1568 aux religieux de Saint-Epvre, en indemnité des bâtiments détruits, une maison à Serocourt; mais comme cette maison ne convenait point à des religieux, n'ayant point de chapelle, en 1580 le pape Grégoire XIII permit de faire célébrer le service divin par un prêtre séculier.



En 1622, le comte de Tormelle, héritier des seigneurs de Deuilly, consentit au rétablissement du prieuré sous la seigneurie de Malisécourt, en un lieu qui n'incommoderait point ni son château ni sa basse-cour, et à condition qu'il demeurerait sous le titre ancien de prieuré de Deuilly.

En 1623, Louis de Tavagny, abbé de Saint-Epvre, céda à ces religieux ce qu'il possédait, dépendant du prieuré et lieux de Deuilly, Serocourt, Malisécourt, Domno Valerio (Domvallier), Isches, Maireium (Marey), Martiniacun (Martigny : suivant d'autres, l'origine du nom serait Mars tignus), Seivillæ (Sauville) etc., ce qui fut confirmé par le pape Urbain VIII, le 29 novembre 1624.

Dès 1625, on commença à y faire quelques constructions ; mais ce ne fut que soixante ans plus tard, vers 1691, qu'on put y mettre une communauté.

Le bourg de Deuilly devint depuis cette époque une simple cense seigneuriale ; le partage de la seigneurie date du 23 novembre 1618, entre Errard du Chatelet, baron des Thons, etc., pour un tiers ; Nicolas de Ragecourt et dame Philberte de Gourny, un demi tiers ; Messire African de Bassompierre, moitié. Les habitants de Morisécourt payaient pour :

Chaque bête trahante à la charrue.	7 blancs barrois
id. non trahante.....	7 deniers
Porc, chèvre, chacun.....	2 deniers
Chacun sujet ayant charrue .....	9 blancs
Mouton, brebis .....	4 denier
Manouvrier n'ayant charrue.....	4 blancs
Femmes veuves .....	3 blancs
Chacun pour son four .....	9 blancs
Homme et femme difforaine dudit	7 blancs.

De plus, chacune des propriétés seigneuriales avait un cens spécial en chapons, poules, argent, exemples :

2 chapons, 1 poule et 4 blancs sur une vigne de 4 ouvrées à la Folie, 40 blancs sur un preys de 5 toises de large et 9 de long, etc.

Et les habitants de Frain (Francois), un chacun pour chacun an, 6 blancs barrois, 4 boisseaux d'avoine, mesure de Lamarche ; à défaut de paiement 2 sols tournois, nonobstant redevance due pour une servitude qu'ils devaient au château de Messire Henry de Deuilly ; les femmes veuves dudit Frein, de quelque seigneur qu'elles soient, une poule pour chacun an. Les habitants dudit Frein ayant charrue : 3 corvées de leurs dites charrues savoir : un jour pour semer l'avoine, un jour à sombrer, et un jour à semer les bleds ; sont tenus mes dits seigneurs et dame de Morisécourt, de donner pour chacun jour à une chacune charrue qui laboure es dites corvées, six michottes de pain valant une chacune deux deniers barrois ; plus une corvée de faucilles.

De 1650 à 1690, les registres de l'état civil appartiennent à l'abbaye de Flabémont ; de 1690 à 1750, ils sont au curé de Saint-Julien, puis de là jusqu'à la Révolution à Flabémont, par suite d'un arrêt du 12 août 1750, qui rétablit les religieux dans leurs droits ; les habitants de la basse-cour de Flabémont payaient ci-devant 45 livres à la fabrique de Saint-Julien, puis ces derniers paient la susdite somme au révérend père prieur ou aux religieux par lui préposés pour le desservir. L'abbaye de Flabémont fut donc rétablie en 1749 avec l'abbé Lebigre, qui avait 3,000 livres de revenus, date que porte encore la clef de la grande porte d'entrée.

Dans cette promenade, nous verrons donc : le couvent de Morizécourt acheté d'abord par M. Martin, Nicolas-Félix, conseiller au bailliage, juge au tribunal du district, conseiller général des Vosges, né en 1758, mort en 1829. Aujourd'hui, entretenu en partie par son propriétaire, colonel d'artillerie, qui y est né ; les ruines du château-fort de Deuilly, celles de l'abbaye de Flabémont, ses étangs dans la forêt à côté, la maison où se tenait la haute justice à Saint-Julien, les vitraux de son église, le château et l'ancien couvent des Thons, puis au retour l'oratoire de Deuilly, la vieille église de Serécourt, avec ses machicoulis, puis nous rentrerons en passant sous

le Houillon, ou plutôt OEillen, point culminant où la vue n'a rien à envier aux cimes alpestres : total 30 kilomètres qui ne seront point à regretter.

### Morimont. — Aigremont.

Morimont, mort au monde, ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, fut fondé en 1115, par saint Etienne Harding sur les confins de trois grandes tribus gallo-romaines : les Séquanes, les Leuques et les Lingons, entre la Lorraine et les comtés de Champagne et de Bourgogne.

Dotée d'abord par les maisons de Choiseul et d'Aigremont, barons, marquis, ducs et princes l'ont enrichie. Cette puissante association, dont les ramifications s'étendaient de la mer Baltique au détroit de Gibraltar, comptait dans sa filiation plus de six cents monastères des deux sexes ; elle a fourni des évêques, des cardinaux et un pape à l'Eglise, aussi bien que des conseillers et des diplomates à la royauté pendant les cinq siècles qu'a duré sa grandeur ; elle fut saccagée et en partie détruite dans les premières années du siège de La Motte, vers l'an 1636, et depuis cette époque jusqu'à la Révolution n'a plus été que l'ombre d'elle même.

Les stalles, les grilles et l'orgue de sa belle église abbatiale, dont la nef mesurait dans l'œuvre 50 mètres sur 40, se voient encore à la cathédrale de Langres ; quelques-uns de ses précieux manuscrits sont à Chaumont ; les autres sont chez les Trappistes.

Pour aller visiter ses ruines, sa chapelle sainte Ursule, restaurée, ses vastes étangs, il y a trois directions au choix : la première, la plus courte, serait par Toilaincourt jusqu'à Romain-aux-Bois, 10 kilomètres en voiture, 4 kilomètres à pied ; à l'ombre des bois jusqu'à destination par les fermes de Valdeavilliers, riche grange appartenant autrefois aux moines de l'abbaye ; la deuxième, par Lamarche, que l'on quitte à la porte de France du couvent des Trinitaires, pour suivre la

route de Langres jusqu'à Fresnois, en traversant 7 kilomètres d'une gaie forêt, sur un charmant plateau, puis enfin passant devant le château on arrive à l'abbaye par la route de Damblain, trajet total : 48 kilomètres ; enfin, la troisième, par Damblain, facultativement chemin de fer ou voiture, puis 4 kilomètres de la route de Fresnoy jusqu'à l'abbaye par les Récollets, dont la chapelle fut consacrée en 1749 par Dom Aubertot de Morimond, puis la tuilerie Renard et les fermes, trajet également de 48 kilomètres.

Pour varier les points de vue de cette excursion, on pourrait prendre la voie Damblain en voiture à l'aller, puis celle de Fresnoy au retour, ce qui procurerait l'occasion de s'écarter de 3 kilomètres  $\frac{1}{2}$  pour voir le château-fort d'Aigremont, Acer Mons, la rude montagne, que l'on aperçoit perché comme un nid d'aigle sur la hauteur qui domine le vignoble de Larivière. Aigremont fut assiégé et pris par 1500 Langrois le 11 août 1650 et remis par eux à l'obéissance du roy le 7 janvier suivant, à une heure après minuit (voilà une date précise). Il s'y trouvait quatre pièces de canon et quatre mortiers. Dans son église se voient trois pierres tombales des membres de la famille des ducs de Choiseul. (Voir l'ouvrage de M. Migneret, renfermant la charte de cette minuscule principauté).

Nous nous arrêtons. Joindre à Martigny des excursions plus éloignées que celles dont nous venons de vous entretenir serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Nous ne pouvons néanmoins que recommander un pèlerinage à Domremy, berceau de Jeanne d'Arc, la vierge patriote, d'où, sans grand dérangement, l'on ira voir le château de Bourlémont dont les armes sont : fascé d'argent et de gueules de huit pièces ; ce château qui a vu au moins douze siècles avec ses six tours, ses trois cent soixante-cinq fenêtres offre aux amateurs des choses bien curieuses et rares, entre autres sa chapelle castrale, une salle moyen-âge immense toute ornée de sculptures, et sans sortir de notre arrondissement nous

irons à Grand admirer une admirable mosaïque dont le déblaiement et la bonne conservation sont dues à des fouilles récentes exécutées par M. Félix Voulot, notre savant conservateur du Musée des Vosges, puis l'amphithéâtre romain et autres antiquités bien dignes de la visite des amis de l'archéologie vosgienne.

**J. DUBOIS.**



## TABLE DES MATIÈRES

---

Situation, climat, longévité. . . . .	1
Géologie . . . . .	3
Statistique agricole . . . . .	3
Population à diverses époques. . . . .	3
Ecarts, moulins, règlement des eaux, 1561 . . . . .	4
L'établissement des eaux minérales, son origine, ses phases . . . . .	5
Historique : mares ou mardelles, tumuli gaulois . . . . .	11
Le Tourne-Tuile. . . . .	15
Dompierre, cimetière franc, tombelles . . . . .	17
Paroisse Saint Pierre Drosju . . . . .	20
Paroisse Saint Remy . . . . .	21
Dévotion à Saint Fiacre . . . . .	23
Dixmes, anciennes foires et marchés . . . . .	25
Familles notables disparues. . . . .	27
Origine de noms de lieux-dits . . . . .	31
Coutumes anciennes . . . . .	33
Patois local . . . . .	35
Camp de la délivrance en 1870. . . . .	39

---

LES ENVIRONS : Le Haut-Mont. . . . .	44
Mont Saint-Etienne — Lamarche. . . . .	45
Chêne des Partisans . . . . .	48
La Motte . . . . .	48
Gorge de Rupt-Fosse. — Roche Pissotte . . . . .	49
Monthureux. — Bleurville, — Le Mulot . . . . .	51
Deuilly, — Flabémont, — Les Thons . . . . .	52
Morimont, — Aigremont . . . . .	55

FIN

# LES CARROCCIOS

DE

## L'ITALIE DU MOYEN-ÂGE

à propos d'un récit de Dom Calmet

---

L'historien classique de notre Lorraine, dans son chapitre consacré au duc Thiébaud I<sup>er</sup>, nous dit comment ce prince, en l'an 1214, eut le malheur de se trouver parmi les vaincus de Bouvines, en compagnie de l'empereur Othon IV, son suzerain ; et il se plait à illustrer ce sujet par l'image que voici :

« Othon, avant le combat, avoit fait faire un chariot exprès  
« pour porter l'Aigle impériale, qui étoit le principal étendard de son armée. L'Aigle toute dorée, et élevée au-dessus  
« d'une haute pique, jettoit un éclat éblouissant. Au-dessous,  
« et autour de la hante de cette pique, étoit un Dragon, fait  
« avec tant d'art qu'il paroissoit animé, s'enflant au souffle du  
« vent, agitant une longue queue dans les airs, ouvrant une  
« gueule terrible, et semblant menacer avec ses dents. Le  
« chariot qui portoit cet étendard étoit traîné par d'excellents  
« lents chevaux, et gardé par l'élite des guerriers d'Othon.  
« Ce superbe char tomba entre les mains du vainqueur, mais  
« fort endommagé, de même que l'étendard. Philippe-Auguste  
« fit rajuster les ailes de l'Aigle impériale, et l'envoya à  
« l'heure même à Frédéric, roi de Germanie, son allié, et  
« compétiteur d'Othon, pour lui donner par là une preuve  
« assurée de sa victoire. » (1)

1) Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. III.

A la description de ce *palladium* roulant, dont la chute présageait ainsi au malheureux Othon de Brunswick le terme de son règne éphémère, Dom Calmet aurait pu ajouter que l'idée en avait été empruntée par cet empereur aux Républiques de Lombardie, ses amies de la veille ; et si je débute ici par le souvenir d'une guerre dans laquelle un duc de Lorraine fut du nombre de ses compagnons d'infortune, c'est avec l'espoir qu'il me sera permis de transporter pour quelques instants nos lecteurs sur un autre théâtre que celui de la bataille de Bouvines : sur une plaine de l'Italie des Guelfes et des Gibelins.

---

**I. — Origines et premier Âge des républiques de Lombardie. —  
Invention milanaise du Carroccio. (X<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles)**

C'est au plus ancien et au plus glorieux des quatre empereurs du nom d'Othon que les républiques de la Haute-Italie ont dû la faculté de naître ; c'est encore à lui et à ses successeurs de la maison de Saxe qu'elles ont dû leurs progrès les plus essentiels dans la voie d'émancipation.

Dans cet âge féodal, le mode de composition des armées du roi ou empereur suzerain ne lui permettait pas d'entretenir au loin des troupes d'occupation permanente. Pour une entreprise de conquête, ou pour la répression d'une révolte, il se procurait les forces nécessaires en réunissant des contingents fournis par ses grands vassaux ; mais la règle en vertu de laquelle il les avait obtenus n'exigeait d'eux que la durée de service d'une campagne ordinaire, après laquelle rien ne les retenait légalement loin de leurs foyers. Dans de telles conditions, le vainqueur des Slaves de Bohême et des Madgyars de Hongrie, non moins avisé qu'ambitieux de conquêtes nouvelles, avait jugé que le seul moyen d'assurer solidement ses droits historiques sur les contrées subalpines était d'y faire accueillir son protectorat comme un bienfait



par des populations fatiguées du joug de leurs grands seigneurs franco-lombards. Estimant qu'il était plus sûr d'habituer ce pays à se gouverner lui-même, il se plaisait à encourager la bourgeoisie de race italienne dans ses luttes contre l'oppression d'une aristocratie turbulente ; et dans ce but, il avait favorisé chez elle la création d'une force publique, aussi indépendante que possible des feudataires qui avaient trop longtemps exercé sur elle le droit de conquête. Dès lors, sous son égide, toutes les villes de quelque importance s'étaient appliquées à consolider leurs institutions municipales, en s'aidant pour cela des traditions qu'elles avaient pu conserver du vieil Empire romain. Et dans le cours de ce long travail, elles eurent la bonne fortune de trouver successivement les rois de Germanie Othon III et Othon IV fidèles à la politique du chef de leur dynastie.

Selon toute apparence, ce fut principalement sous les règnes de ces empereurs saxons qu'un grand nombre de villes, depuis le Pas-de-Suse jusqu'aux rivages de l'Adriatique, devinrent peu à peu, par voie d'annexions de domaines ruraux, autant de petits états républicains, puisant une bonne partie de leurs ressources dans la clientèle des populations indigènes qui les entouraient. Au début de ce régime, leurs classes dirigeantes étaient presque entièrement de sang italien. Mais dans la suite, l'attrait des honneurs dont s'entouraient les magistratures électives contribua puissamment à la fusion des races par l'affluence de toute une catégorie de nobles d'origine lombarde. Dès la première moitié du *xi*<sup>e</sup> siècle, beaucoup de possesseurs de petits fiefs ruraux s'étaient décidés à quitter leurs châteaux héréditaires pour venir trouver dans les villes une existence plus sûre et plus agréable. Parmi ces seigneurs de second ou de troisième ordre, les uns avaient eu à souffrir de l'insubordination de leurs vassaux, parce qu'ils manquaient des moyens qu'il eût fallu pour la réprimer ; d'autres s'étaient vus humiliés ou opprimés par quelque potentat plus élevé qu'eux sur l'échelle féodale. Les uns

et les autres s'estimèrent heureux de trouver tout à la fois, dans le sein d'une république voisine, une plus grande sécurité et une probabilité d'obtenir, par voie d'élection, quelque dignité civique. Naturellement, c'était dans l'organisation des milices qu'ils avaient le plus de chances de se distinguer.

Au temps des conquérants Lombards, toutes les places fortes de la Haute-Italie avaient été démantelées. Après eux, les rois de la dynastie carolingienne avaient accordé à quelques villes la permission de se fortifier de nouveau ; mais encore ces autorisations n'avaient-elles été obtenues que difficilement. A dater d'Othon-le-Grand, elles étaient devenues générales ; et la même charte impériale qui autorisait une cité à s'entourer de fortifications l'investissait du droit d'organiser elle-même ses moyens de défense. Le service militaire devint alors obligatoire pour tout citoyen, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante-dix ans. Chaque quartier de la ville eut à garder en permanence une de ses portes, ainsi qu'une portion correspondante de sa ceinture de murailles. Les consuls, en leur qualité de chefs de la milice, eurent sous leur commandement direct tous les chefs de quartiers. Chacun de ceux-ci eut près de lui un *gonfalonier*, ou porteur-drapeau, et sous ses ordres un nombre variable de commandants de compagnies. Ces troupes urbaines pouvaient, en cas de besoin, se renforcer d'un bon nombre de clients ou vassaux de toutes classes qui peuplaient les bourgades ou villages du territoire de la République, et envers qui elle contractait, par réciprocité, un rigoureux devoir de protection.

Il va de soi que cette armée citoyenne, ainsi organisée pour la défense de ses foyers, devait se tenir également prête à soutenir l'honneur de la République dans une guerre extérieure ; et à ce propos, l'instant me paraît venu de produire l'acte de naissance du premier *Carroccio* que l'on ait pu voir sous le ciel de l'Italie, bien que son apparition se rapporte à une période de petites guerres dont le caractère générique

me restera à définir plus loin. C'était aux environs de l'année 1024 ; pour cette fois, il s'agissait d'une élection à l'Empire, celle du franconien Conrad-le-Salique, dont les Milanais et leurs alliés avaient embrassé la cause, tandis que les Pavésans et quelques autres de leurs voisins se prononçaient pour un de ses compétiteurs. A cette époque, Milan possédait un archevêque belliqueux, nommé Héribert, à qui les consuls avaient jugé bon de confier le commandement des milices. Antérieurement déjà, dans plus d'une occasion analogue, les artisans et les bourgeois qui composaient l'infanterie de ces milices, s'étaient irrités de voir, en pleine campagne, les escadrons de gentilshommes à cheval qui devaient marcher d'accord avec elles se livrer, pour leur propre compte, à des razzias excentriques ou à des courses folles. Ils avaient réclamé un ordre de marche qui fût réglé pour tous ; ils persistaient à demander à leurs chefs, dans l'intérêt de l'action commune, un moyen capable d'assurer constamment aux troupes à pied le concours opportun de la cavalerie, et même son prompt secours en cas de danger imminent. Ce fut pour mettre un terme à ces plaintes et pour satisfaire à ce vœu que l'archevêque Héribert, par une réminiscence qui valait un trait de génie, s'avisa de ressusciter pour les Milanais l'Arche d'alliance de l'antique Israël, sous la forme qui nous est décrite par Sismondi dans les termes suivants :

« Le Carroccio était un char porté sur quatre roues et traîné par quatre paires de bœufs. Il était peint en rouge ; les bœufs qui le traînaient étaient couverts jusqu'aux pieds de tapis rouges ; une antenne, également peinte en rouge, s'élevait du milieu du char à une très grande hauteur ; elle se terminait par un globe doré. Au dessous, entre deux voiles blanches, flottait l'étendard de la commune ; plus bas encore, et vers le milieu de l'antenne, un christ placé sur la croix, les bras étendus, semblait bénir l'armée. Une espèce de plate-forme était réservée, sur le devant du char, à quelques uns des plus vaillants soldats destinés à le défendre ; sur l'arrière, une autre plate-forme était occupée par les musiciens avec leurs trom-

pettes. Les saints offices étaient célébrés sur le *carroccio* avant qu'il sortit de la ville; et souvent un chapelain lui était attaché et l'accompagnait sur le champ de bataille. » (1)

Voilà par quel « coup de maître » l'archevêque Héribert, dès la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, assurait à son nom l'immortalité. Une seule campagne suffit pour que son invention fût adoptée avec enthousiasme par toutes les villes du bassin du Pô. Chacune d'elles se fit construire un char semblable; et désormais, depuis les Alpes de Savoie jusqu'aux plages de l'Adriatique, « la perte du *Carroccio* fut considérée comme la plus grande ignominie à laquelle une cité pût être exposée : aussi, tout ce que chaque ville avait de valeureux soldats était-il choisi pour former la garde de ce char sacré. »

Notons ici à l'avance que, dans les armées réunies et mises en campagne par toute une ligue républicaine, on ne voyait qu'un seul Carroccio : c'était celui de la cité présidente. En pareil cas, chacune des villes coalisées fournissait un peloton de cavalerie d'élite pour la composition de l'escorte du palladium commun.

---

## II. — Rivalités de Milan et de Pavie. — Guerres de voisinage. — Lignes partielles. — Sièges et désastres de Lodi et de Côme. (XII<sup>e</sup> siècle).

A dire vrai, chacune de ces vaillantes cités renfermait dans ses murs plus d'un germe de discorde intestine. Il ne serait que trop facile de signaler ces points noirs; et d'ailleurs, on ne les voit que trop se développer dans la suite des temps. Mais, pendant le cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, l'histoire semble les ignorer : elle ne s'occupe que des rivalités et des

(1) Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes du moyen-âge* t. I<sup>er</sup>, — En un autre passage, l'auteur constate que, dans la suite, le groupe de trompettes fut remplacé par une cloche, dont le tocsin avait plus de puissance de retentissement.

ligues qui dominent les relations réciproques et animent la vie extérieure de cette vaste collection de petits états républicains.

Parmi les mobiles qui provoquaient, qui envenimaient si souvent leurs conflits, celui qu'il importe le plus de signaler, parce qu'il était le plus ancien et qu'il demeura le plus persistant, c'était une rivalité toujours en éveil entre Milan et Pavie. Milan, par ses souvenirs historiques, se considérait à bon droit comme étant, après Rome, la première ville de la Péninsule. Ancienne capitale de la Gaule cisalpine, elle avait été la résidence de quelques-uns des derniers empereurs romains. Depuis l'établissement officiel du christianisme dans le vieil empire, Milan, la métropole de saint Ambroise, était le siège d'un archevêché célèbre entre tous ; l'évêché de Pavie, de même que plusieurs autres évêchés de la province, lui était subordonné dans la hiérarchie ecclésiastique. Enfin les Milanais, plus puissants et plus riches que les Pavésans, ne pouvaient admettre de leur part aucune prétention à la primauté.

Cependant Pavie, de son côté, ne pouvait oublier qu'elle avait été la capitale favorite des plus illustres rois Lombards. C'était dans son enceinte qu'ils avaient fait ériger leur plus beau palais. Ils l'avaient préférée à Milan comme point stratégique, et pour cela ils ne manquaient pas de bonnes raisons. La place de Pavie, située à égale distance des Alpes helvétiques et de l'Apennin septentrional, à proximité d'un des plus importants passages du Tessin, commandait les plaines qui s'étendent à droite et à gauche du Pô ; et, grâce au cours de ce fleuve, elle communiquait avec l'Adriatique par voie navigable. Toute fière des avantages multiples que lui procurait sa position sur ce riche bassin, elle persistait à vouloir y faire prédominer son influence. Les Milanais et leurs alliés ordinaires se montraient-ils favorables à tel ou tel parti ? — Cela suffisait, quelqu'en fût l'objectif, pour que les Pavésans se missent à la tête du parti contraire. J'ai déjà

dit un mot de celui de leurs conflits dont la date marque le début de la carrière du Carroccio de Milan (1024) ; dans le siècle suivant, j'en trouve deux autres qui méritent ici quelques détails, non seulement parce qu'ils ont dépassé les premiers en durée et en violence, mais encore et surtout parce que leur connaissance est de nature à éclairer la suite de mon récit.

De ces deux querelles, la première a eu pour couronnement un acte de sauvagerie à peine croyable : ce fut celle qui, dans l'année 1111, fit disparaître pour un demi-siècle la cité de Lodi du nombre des villes de Lombardie. Lodi, que nous voyons aujourd'hui situé sur le cours même de l'Adda, à 30 kilomètres au sud-est de Milan, se trouvait alors assis à une lieue de là, vers l'ouest, sur un pli de terrain que les Pavésans, aussi bien que les Milanais, pouvaient apercevoir de chez eux. Selon toute apparence, dans cette position intermédiaire, les intérêts de son commerce s'étaient ajoutés à une affinité d'origine pour lui faire préférer l'alliance de Pavie à celle de Milan. Cela ne suffit pas, néanmoins, pour expliquer d'où venait que plusieurs autres cités, liguées avec Milan contre Lodi, lui avaient déclaré une guerre à mort dès l'année 1107. Quelques jours après la déclaration d'hostilités, le siège était ouvert. Les troupes milanaïses y furent aidées, tour à tour, par des contingents de Crème, Bergame, Côme et Novarre. Après quatre ans de succès partiels, entremêlés de quelques revers, — et malgré les secours que l'assiégé avait reçus de Pavie et de Crémone, — les assiégeants parvinrent à forcer d'assaut les murailles de Lodi ; et alors leurs fureurs, loin d'être satisfaites, les portèrent à consommer sur leur victime une œuvre de destruction qui n'en laissa pas pierre sur pierre. Depuis lors, on ne vit plus qu'un chaos de ruines sur ce lieu dévasté, qui s'appelle encore aujourd'hui *Lodi-Vecchio*. Quarante-sept ans après ce désastre, les Lodésans, qu'un retour de fortune, dont j'aurai bientôt à raconter les péripéties, remit en possession de leur territoire, purent

y choisir un emplacement nouveau pour y fonder la ville actuelle ; mais pendant ce demi-siècle ils vécurent en exil, dispersés dans les villes amies où ils avaient reçu asile par charité...

Six ans après cet acte de vandalisme, c'est-à-dire en 1118, une autre ligue milanaise, dont les griefs ne sont guère mieux connus, entreprit contre Côme un siège plus étrange et beaucoup plus long encore ; car celui-ci dura dix ans, — tout comme le siège de Troie, suivant l'ingénieux rapprochement de l'Homère lombard, qui l'a chanté en un poème latin. — L'auteur, qui était lui-même un enfant de Côme, avait personnellement partagé les dangers et les longues souffrances de ses compatriotes (1). A en juger par certains passages de son Iliade, la cause originaire de cette lutte mémorable était d'ordre ecclésiastique : il s'agissait d'un de ces schismes, si fréquents en ce temps-là, qui résultaient des élections simultanées d'un pape et d'un anti-pape. L'évêque de Côme, à ce qu'il semble, avait pris parti pour celui des deux élus qui fut plus tard reconnu légitime, tandis que l'archevêque de Milan, son supérieur dans l'ordre spirituel, se faisait le champion du concurrent schismatique. Toutefois, les chroniques milanaises ne peuvent servir à contrôler sur ce point le dire du poète comasque, car à cet égard elles observent un silence prudent.

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît universellement reconnu des contemporains, c'est que la bravoure déployée par les habitants de Côme, dans le cours de cette longue et rude épreuve, n'a eu d'égale que leur patience. Et ce qui frappe aujourd'hui les lecteurs du poème, — pour peu qu'ils connaissent cette admirable région des lacs subalpins, — c'est la beauté du théâtre sur lequel se développaient les actions de guerre dont est formée la trame de cette épopée. Dans l'âge

(1) Son manuscrit était signé *Cumanus* ; on ne le connaît que sous ce nom, qui n'est probablement qu'un pseudonyme.

qui nous occupe, les possessions de la république de *Côme* s'étendaient bien au-delà des collines qui encadrent son lac, même en y comprenant la branche orientale, dite de *Lecco*, d'où l'on voit sortir l'*Adda*. Du côté opposé, elles touchaient au *Lac Majeur* ; elles embrassaient aussi, par conséquent, le bassin moins vaste de *Lugano*. C'est sur ces trois petites mers et sur leurs côtes charmantes que les Milanais, — successivement aidés par douze républiques des contrées du *Pô*, — vinrent pendant dix ans susciter des révoltes contre *Côme*, punir ceux de ses vassaux qui persistaient à lui demeurer fidèles, et dresser leurs engins de siège, tantôt contre ses murs, tantôt contre ceux des châteaux qui s'élevaient au loin sur son domaine. De son côté, l'armée de défense, tout investie qu'elle était, réussissait parfois à atteindre et à punir l'assaillant par des sorties audacieuses : on en remarque une, entre autres, que la garnison de *Côme* poussa victorieusement jusqu'à la pointe de *Bellaggio*. — Chacune des deux armées ennemies avait construit et lancé des flottilles sur les trois lacs, pendant que d'autres détachements guerroyaient sur les versants alpestres qui en dessinent les contours.

Quelque habitué que l'on puisse être, dans l'étude de cet âge de demi-barbarie, à voir jusqu'où pouvait couduire le fanatisme religieux, on a peine à comprendre qu'une pareille coalition de villes lombardes se soit acharnée à ce point, au sujet d'une querelle ecclésiastique, contre une population laborieuse, à demi-cachée dans ses hauts vallons, trop éloignée de la plupart d'entre elles pour avoir pu nuire à leurs intérêts ou leur inspirer de justes craintes ; — et l'on s'émerveille de rencontrer dans les dénombrements du poète comasque, aux alentours du *Carroccio* de Milan, les gonfâlons de deux contingents venus des parages de l'Adriatique, comme ceux de Ferrare et de Bologne, en compagnie de ceux des républiques piémontaises d'*Asti* et de *Chiéri* !

Enfin, au bout de ces dix ans de siège, la malheureuse population de *Côme*, épuisée, mourante, abandonnée par tous



ses alliés d'autrefois, se décida à capituler. Les conditions qui lui furent imposées étaient dures autant qu'humiliantes : la ville fut démantelée, ainsi que ses châteaux ; ses citoyens furent assujettis à payer annuellement à la république milanaise un impôt considérable, et à servir dans ses armées chaque fois qu'ils en seraient requis. Ils supportèrent ces humiliations et ces charges jusqu'au jour où les Milanais, à leur tour, furent condamnés à voir leur ville écrasée sous les coups d'un vengeur terrible.

---

**III. — Les premières campagnes de Frédéric-Barberousse en Italie. — La destruction de Milan. — Le pape Alexandre III et le Concile de Pavie. (1153-62.)**

Tandis que les républiques du bassin du Pô gaspillaient ainsi les forces de leur jeunesse, l'Allemagne était troublée, souvent même ensanglantée par d'autres querelles, dont les conséquences d'avaient tôt ou tard, par un naturel enchaînement d'idées et de faits, causer à l'Italie elle-même des émotions beaucoup plus générales et plus profondes que celles dont je viens d'effleurer les souvenirs. Au nord des Alpes, deux grands partis se disputaient l'hégémonie ; et depuis assez longtemps déjà, leurs cris de guerre provenaient respectivement, comme chacun sait : l'un d'une famille de princes amis de l'Eglise, c'était celui de *Welfs* ; l'autre d'un fief appartenant à une autre famille puissante, celui de *Wiblingen*. (1)

Dans l'espace de treize ans, chacun des deux partis a réussi, non sans combats meurtriers, à faire élire un empereur de son choix. En 1125, c'était un duc de Saxe, soutenu par les *Welfs*, et couronné sous le nom de Lothaire II ; en 1138, ce

(1) Ce fut seulement vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle que ces deux noms de partis ennemis commencèrent à se propager en Italie sous les formes de *Guelfe* et de *Gibelin*.

fut Conrad III, de la maison de Souabe-Hohenstaufen-Wieblingen ; ni l'un ni l'autre n'a été heureux dans ses tentatives de pacification. C'est seulement en 1152 que l'élection de Frédéric I<sup>er</sup> résulte d'un nouvel effort de conciliation entre les deux partis hostiles. Ce Frédéric, fils d'un frère de Conrad III, était en même temps, par sa mère, un neveu du chef reconnu des Welfs de Bavière et de Saxe ; on avait donc lieu d'espérer que son avènement serait un gage de paix pour l'empire germanique ; et, en effet, ce n'était point l'Allemagne qui avait à redouter les visées de son nouvel élu.

C'était un rêve de César romain qui hantait l'esprit de ce brillant lettré. L'histoire des Constantin et des Théodose, celle de Charlemagne, empereur d'Occident, roi d'Italie et patrice de Rome, l'empêchaient de dormir. Avant tout, il se promettait de rétablir dans sa plénitude l'autorité impériale sur l'ancien royaume des Lombards ; et pour cela, il voulait réduire à une obéissance plus effective et plus humble toutes ces républiques municipales dont les prétentions et les agissements lui avaient déplu, même de loin et bien avant son élection. — Quelques mois après, il présidait une diète à Constance, en vue d'assurer les préparatifs de son départ pour l'Italie ; et au milieu de cette assemblée de grands vassaux, il voyait venir à lui deux voyageurs qui n'y étaient pas attendus :

« Deux citoyens de Lodi, portant des croix de bois dans leurs mains, traversèrent la foule des princes, et se jetèrent aux pieds de l'empereur, les yeux pleins de larmes, demandant la liberté de leur patrie, que les Milanais retenaient dans une dure servitude. Il y avait déjà quarante-deux ans que la république de Lodi avait été soumise et réunie au territoire de Milan..... Mais le doux souvenir d'une indépendance perdue est un héritage sacré, que des républicains lèguent à leurs enfants, qu'ils chargent de transmettre de génération en génération, et de faire valoir toutes les fois qu'ils pourront appeler une force à l'appui du plus précieux des droits..... » (1)

(1) Sismondi, tome I<sup>er</sup>.

Les deux Lodésans, que le hasard seul peut-être avait conduits à Constance en cette occasion, éclatèrent en sanglots. Frédéric, touché de leurs plaintes, fit expédier au plus vite par son chancelier, à l'adresse des consuls de Milan, l'ordre de rétablir les habitants exilés de Lodi dans leur ancienne indépendance. Mais le ton menaçant de cette missive ne fit qu'irriter les coupables ; et leur irritation, — bientôt accrue par la nouvelle d'une plainte semblable que l'empereur venait de recevoir de la part de Côme, — était à son comble au jour où Frédéric entra en Lombardie par le Trentin.

Cette première campagne de Frédéric I<sup>er</sup> en Italie commence à peu près avec l'année 1153. A dater de cette époque, l'histoire de ses entreprises sur la Péninsule se prolonge au delà d'un quart de siècle, et comprend quatre expéditions à main armée. Il y a dans cette histoire, lorsqu'on l'envisage isolément, des incohérences dont on ne peut se rendre compte que par une étude simultanée des affaires de l'Allemagne et de la situation politique des Etats pontificaux : c'est dire qu'il me faut renoncer à tout expliquer ici comme je le désirerais. Ainsi, pour le début, nous venons de voir que l'empereur, au moment de franchir les Alpes, s'était promis d'infliger aux Milanais une punition sévère ; cette fois pourtant, lors de son arrivée sur la plaine du Pô, il passa à proximité de Milan sans s'y arrêter. Après avoir reçu dans son camp, selon la coutume de ses levanciers, les hommages des grands feudataires de l'Italie et les tributs déposés à ses pieds par les députations municipales, il fit réunir à ses troupes allemandes les milices de la ligue pavésane, pour les conduire lui-même au delà du Tessin, et ce fut dans cette région occidentale qu'il livra successivement à leurs ravages les territoires de quatre cités de la ligue milanaise. — Cela fait, il prit la direction de Rome, afin d'y livrer au bûcher une autre victime : le fameux moine lombard Arnold de Brescia.

Tel était le prix d'une solennité de couronnement que le « roi de Germanie » avait négociée d'avance avec le pape

fugitif Adrien IV. La prise de Rome insurgée, le rétablissement d'un semblant d'ordre dans les Etats de l'Eglise, la difficulté de concilier les prétentions réciproques du Sacerdote et de l'Empire, enfin l'accomplissement tardif des cérémonies du couronnement, — tout cela exigea plus de temps que le César allemand ne l'avait prévu. Sans doute aussi il avait trop compté sur la patience de ses troupes, qui demandaient à grands cris à retourner dans leurs foyers. Enfin, circonstance plus grave encore, une épidémie de fièvre maligne les décimait et menaçait de les anéantir. L'empereur couronné se vit contraint de reprendre en toute hâte la route du Tyrol, sans pouvoir même s'en détourner un seul jour pour décharger sa colère sur Milan.

La paix de l'Allemagne, où il se retrouvait aux approches de l'année 1156, avait déjà souffert de son absence. D'ailleurs, les attributions de sa suzeraineté l'appelaient également sur d'autres régions que celles de l'ancienne Germanie : c'est ainsi que, dans l'année suivante, en présence d'une diète assemblée par son ordre à Besançon, il eut à y recevoir la visite d'un cardinal toscan, légat du Saint-Siège, et personnellement destiné à devenir son plus illustre adversaire : Rolando Rainucci, le futur pape Alexandre III.

Après ce séjour dans le comté de Bourgogne, d'autres affaires retinrent l'empereur au-delà de la chaîne des Alpes jusqu'en 1158 ; ce fut alors seulement qu'il put revenir en Italie, où ses entreprises se prolongèrent jusqu'en 1162. Dans ces quatre années, il acheva, avec une égale imprudence, de se faire détester de la démocratie lombarde et de se brouiller avec la papauté (1). — Pour cette seconde fois, c'était la punition et l'entière soumission des Milanais qui constituaient son premier objectif. A la veille de la Pentecôte de 1158, les habitants de Milan virent leur territoire envahi et leur cité

(1) C'est à dater de cette époque que les Italiens prirent l'habitude de l'appeler *Barba-rossa*.

investie par une armée de cent mille hommes, au milieu de laquelle il leur était facile de distinguer le *carroccio* de la ligue pavésane. Au bout de deux mois d'une vigoureuse défense, la famine, plus meurtrière encore que les attaques de l'ennemi, les contraignit à une capitulation dans laquelle, sans compter d'autres conditions moins équitables, ils s'engagèrent enfin à rendre leur liberté et leurs territoires aux Lodésans et aux Comasques, sur promesse reçue que l'empereur, de son côté, accorderait de justes indemnités à leurs propres alliés du Piémont, pour les dommages qu'il leur avait fait subir en 1154.

Ce traité, si Frédéric en eût fidèlement exécuté les conditions pour sa part, aurait probablement assuré pour quelque temps à la Lombardie une paix réparatrice ; mais tel n'était pas son but actuel. Bientôt après, sans avoir eu lieu de se plaindre d'aucun nouveau méfait de la part des villes intéressées, il accomplissait sur la région orientale du bassin du Pô une tournée toute semblable à celle qui avait désolé en 1154 celle du Piémont ; et il infligeait à plusieurs cités de l'Est, — entre autres à Brescia, — des désastres pareils à ceux dont il avait promis d'indemniser celles de l'Ouest. Or ces nouvelles victimes étaient, comme les premières, des alliées de Milan ; les Milanais crurent pouvoir, sans manquer à leurs engagements envers l'empereur, les secourir dans leur détresse comme ils l'avaient fait pour les autres. C'en fut assez pour que le juge suprême les déclarât rebelles, traîtres à leur serment de fidélité, et pour qu'il prononcât sur leur ville un arrêt de mort.

« Aux approches de Pâques 1162, un décret impérial la mit au ban de l'Empire ; le nom de Milan devait être effacé d'entre les noms des peuples, et la ville rasée jusque dans ses fondements... Le 25 mars l'empereur, à la tête de son armée, arriva et publia la sentence... Les divers quartiers de la cité furent partagés entre ses ennemis les plus acharnés, avec ordre de les détruire. Chacune des six divisions de la ville, qui avait aussi le nom d'une de ses portes, fut livrée à un peuple ennemi :

*l'Orientale* aux Lodésans, la *Ticinaise* aux Pavésans, la *Comacine* aux Cômâsques, etc... Pendant six jours, l'armée impériale travailla avec tant d'ardeur que, le dimanche des Rameaux, lorsque l'empereur partit pour Pavie, la cinquantième partie de la ville ne restait pas sur pied. » (1)

C'était une guerre d'une autre nature que Barberousse allait, ce jour-là, poursuivre dans le palais des anciens rois Lombards. Il s'agissait d'un commencement de schisme, provoqué par lui même dès le lendemain de la mort du pape Adrien IV. Aussitôt après les funérailles de ce pontife anglais, un conclave de cardinaux italiens avait élu à sa place le plus distingué et le plus énergique d'entr'eux, — ce Rolando Rainuccci dont Frédéric avait déjà pu faire la connaissance à Besançon, et qui n'avait pas perdu un seul instant pour ceindre la tiare sous le nom d'Alexandre III. — Aucun choix ne pouvait être plus désagréable à l'empereur. Ce monarque s'était hâté de provoquer la réunion d'un autre conclave ; il en avait fait sortir un autre élu, un prélat guerrier, sous le nom de Victor III. L'anti-pape, qu'il avait fait installer à Rome, en avait chassé le pape orthodoxe, qui était venu attendre en France des jours plus heureux. Alors Frédéric s'était permis de convoquer un concile à Pavie pour appeler les deux pontifes rivaux à comparaître devant ce tribunal suprême. Et c'était pour peser de toute son influence sur le verdict du concile qu'il rentrait à Pavie, à l'heure où s'achevait la destruction de Milan.

Alexandre III, à qui la composition de ce tribunal ne présageait rien de bon, n'eut garde de se rendre à l'invitation de l'empereur ; il lui fit cette fière réponse, qu'aucun monarque sur la terre n'avait le droit de l'appeler en jugement. Barberousse obtint du concile, avec une sentence d'excommunication contre Alexandre, la ratification provisoire de l'élection de son compétiteur. De là un schisme, dont la durée ne devait pas être beaucoup moindre que celle de la ligue mémorable dont il me reste à parler.

(1) Sismondi, t. 1.

**IV. — La Ligue Lombarde. — La fondation d'Alexandrie. — Le Carroccio milanais sur le champ de bataille de Legnano. — La paix de Constance. (1163-83.)**

Sous le coup de l'exécution barbare qui venait d'anéantir Milan, la Lombardie tout entière était restée d'abord frappée de stupeur :

« Tout fléchissait, tout tremblait.... Mais heureusement le caractère des Lombards n'avait pas perdu tout son ressort.... Les émigrés milanais, errant de ville en ville, racontaient à des hommes libres, comme eux autrefois, la ruine de leur patrie, la chute de leurs murailles, qu'ils avaient si bien défendues, l'incendie et la profanation de leurs temples, et les vexations inouïes qui, depuis la destruction de leurs foyers, prolongeaient les souffrances de leurs concitoyens. Ils redisaient comment un évêque de Liège, qu'on leur avait donné pour gouverneur, après les avoir dispersés dans quatre bourgades improvisées, saisissait leurs récoltes, s'appropriait leurs possessions, et les contraignait de transporter eux-mêmes les matériaux de leur ville détruite pour en élever des châteaux et des palais à l'empereur. » (1)

Ce n'était pas seulement chez leurs alliés que ces Milanais, fugitifs à leur tour, étaient reçus avec sympathie. Les républiques de la ligue pavésane, oubliant leurs inimitiés, et déplorant le crime dont elles avaient été complices, ouvraient leurs portes aux victimes ; et les récits qu'elles leurs apportaient produisaient aussi chez elles de vives et profondes impressions. L'indignation et l'inquiétude se propageaient de proche en proche : du côté de l'orient jusqu'aux cités riveraines de l'Adriatique, du côté du couchant jusqu'à Suse et même, au delà de l'Apennin, jusqu'à Gènes. Pour la première fois toutes ces fractions de peuples, menacées d'un commun péril, s'éveillaient au sentiment de solidarité qui fait les grandes nations ! — Au centre de l'Italie, la démocratie romaine, comprenant également que son pire ennemi

(1) Sismondi, t. II.

était le César tudesque, s'annonçait disposée à un accord avec le pontife frappé d'excommunication et d'exil.

D'autre part, cet accord était désiré par les rois de France et d'Angleterre, que la prolongation du schisme inquiétait pour la paix religieuse de leurs états. Alexandre III, cédant à leurs conseils, se prêta à des négociations qui aboutirent en 1165. Peu de temps après, il fut réinstallé à Rome ; et dès lors le roi normand Guillaume-le-Bon, vassal du Saint-Siège pour les Deux-Siciles, se déclara prêt à entrer comme tel dans une alliance qui, néanmoins, ne put se constituer définitivement qu'en avril 1167, sous le nom bientôt célèbre de *Ligue Lombarde*.

La république de Pavie, toujours dominée par une faction impérialiste, refusa de s'engager dans ce mouvement national. Celle de Lodi, d'abord retenue par un sentiment de reconnaissance pour son ancien protecteur, n'entra dans la ligue qu'après y avoir été contrainte militairement. Celle de Côme, après de longs pourparlers, sembla s'y engager sans réserve ; et il en fut de même de leurs autres associées. — Cependant, au point de vue stratégique, la position de Pavie n'était point la seule qui fût capable d'inquiéter les chefs de la Ligue ; il y en avait un autre, sur la région piémontaise, qui ne les préoccupait pas moins : c'était le marquisat de Montferrat, fief considérable, dont le titulaire avait constamment répondu aux appels de l'empereur. Ne pouvant entreprendre la conquête de ces deux positions hostiles, ils résolurent tout au moins d'entraver leurs communications réciproques par la création d'une forteresse, dont l'emplacement leur parut naturellement indiqué sur le confluent du Tanaro et de la Bormida, rivières torrentielles qui descendent des pentes septentrionales de l'Apennin de Ligurie. Et ce fut cette ville improvisée que la Ligue, d'un commun accord, baptisa du nom d'*Alexandrie*, en l'honneur du souverain pontife son patron.

Cette création date de 1168. Dans cette même année, l'em-



pereur, venu en Italie pour la troisième fois, avait dirigé sur Rome une nouvelle expédition, aussi peu glorieuse que la première. Il avait contraint le pape à une nouvelle fuite ; mais il payait ce succès par des pertes semblables à celles que l'indiscipline de ses troupes et la malaria des Etats romains lui avait causées en 1155. Les trois quarts de son armée y avaient péri, ou avaient disparu ; cette fois encore, il lui avait fallu reprendre le chemin de l'Allemagne par une retraite précipitée.

Voilà une longue histoire ; il nous tarde d'arriver au dénouement. C'est celui dont nos contemporains d'Italie célébraient en 1876 le septième centenaire, sur le terrain d'une commune située entre Milan et le Lac Majeur, à 15 kilomètres au nord de notre champ de bataille de Magenta. Mais avant de les suivre sur celui de Legnano, accordons encore une minute à la filleule du pape Alexandre, pour constater que, dès le lendemain de sa naissance, elle vit la mort de très près, et qu'elle en fut sauvée par un phénomène qui montra combien sa position topographique avait été judicieusement choisie.

Ce fut dans les premiers mois de 1175. Frédéric 1<sup>er</sup>, suivi de forces plus considérables encore que celles des années précédentes, venait de faire sa quatrième entrée en Lombardie ; il y était descendu par le mont Cenis. Après une entrevue avec le marquis de Montferrat, il s'était acheminé tout droit sur Alexandrie, comptant détruire d'autant plus facilement cette « ville de paille » qu'il savait que les fortifications n'en étaient pas encore achevées. Déjà il en avait opéré l'investissement ; et, par les soins de ses ingénieurs, une formidable collection de machines de siège se déployait aux regards des habitants. Par faveur du ciel, une série continue de pluies diluviennes vint grossir les eaux du Tanaro et de la Bormida, jusqu'au point d'entourer la place d'une inondation infranchissable, de noyer les travaux d'attaque, de déborder sur le camp de l'assiégeant et, par surcroît, d'y semer les germes

d'une fièvre capable de renouveler pour lui un désastre pareil à ceux dont deux expéditions romaines lui avaient laissé les souvenirs. Après avoir lutté tour-à-tour contre les habitants, contre l'inondation, contre un commencement d'épidémie, Barberousse apprit que la Ligue envoyait aux assiégés une colonne de secours : dans un accès de rage, il mit de sa propre main le feu à son camp : et « le dimanche de Pâques », il fit route sur Pavie, avec son armée déjà réduite et démoralisée.

Cet homme violent et opiniâtre, en qui l'on est parfois tenté de voir une première édition de Charles-le-Téméraire, possédait cependant une faculté qui manquera au dernier des ducs de Bourgogne : il savait se montrer accessible aux conseils de la sagesse, et en profiter dans une certaine mesure sans abandonner la poursuite de ses projets. Il écouta les seigneurs de son entourage, qui osaient émettre l'avis d'une négociation d'armistice. Les chefs lombards de la Ligue, qui étaient prévenus, accueillirent favorablement cette espérance de paix. L'empereur adressa respectueusement au pape légitime, alors réfugié à Venise, l'invitation de lui envoyer des légats pour traiter avec lui « dans l'intérêt de la chrétienté ». Les légats se présentèrent au lieu de rendez-vous, qui était Lodi. On ne s'y entendit pas ; c'était chose facile à prévoir ; mais Frédéric n'en employa pas moins le reste de l'année à une diplomatie qui avait pour lui un double objet : semer des germes de division entre les petits états dont se composait la Ligue, et donner à l'Allemagne le temps de lui faire parvenir les renforts devenus nécessaires à son armée.

Dans le sein de la Ligue, le résultat de ses intrigues se réduisit à une seule défection : celle des Comasques ; mais elle avait pour lui une importance sérieuse, car les renforts qu'il attendait d'Allemagne devaient lui arriver par les vallées supérieures de l'Adda et du Tessin. Au moment venu, Frédéric quitta secrètement Pavie, traversa le Milanais sans y être aperçu, et alla s'établir sur la région des lacs pour y

recevoir ses nouvelles recrues. Avant ce départ furtif, il avait pris ses mesures pour que son armée de Pavie vint le rejoindre en temps utile ; et le marquis de Montferrat avait reçu de lui l'appel convenu. Leur point de ralliement était le château de *Legnano*, près des bords d'un affluent du Tessin qui s'appelle l'*Olon*.

Où en étaient alors les préparatifs de la Ligue ? — Elle avait trop compté sur l'apparente fatigue de l'empereur ; elle s'était laissée-surprendre ; et c'était à peine si la moitié de ses forces se trouvaient rassemblées sur le territoire milanais. Le péril était grand. Qu'allait-il advenir du Carroccio que Milan s'était fait reconstruire à neuf, et auquel appartenait l'honneur de représenter en cette occasion solennelle l'image de la patrie commune !...

« Les Milanais avaient formé deux cohortes de cavalerie d'élite : l'une, appelée *della morte*, se composait de 900 soldats qui s'étaient engagés par serment à mourir pour la patrie plutôt que de reculer ; l'autre, nommée *del Carroccio*, se composait de 300 jeunes gens des premières familles, qui s'étaient liés par un serment semblable à la défense de ce Palladium de leur cité. Le reste des citoyens, divisé en six bataillons, suivait les étendards des six portes, et devaient combattre sous les officiers de leurs quartiers..... (1)

« Le samedi, 29 mai (1176), les Milanais furent avertis que l'empereur n'était plus qu'à 15 milles de distance de leur ville. Il n'avaient pas encore reçu les secours de tous les confédérés... Cependant ils firent sortir le Carroccio, et marchèrent à la rencontre de Frédéric par la route qui conduit de Milan au Lac Majeur. Ils firent halte près de Barano, et envoyèrent 700 chevaux reconnaître l'ennemi. Ceux-ci rencontrèrent 300 Allemands qui s'avançaient, et que suivait de près toute l'armée impériale. Ils les chargèrent avec vigueur ; mais, lorsque le gros des impériaux fut arrivé, les éclaireurs Lombards furent forcés de se replier en toute hâte vers le Carroccio. Les Milanais, lorsqu'ils virent toute la cavalerie allemande qui s'avan-

(1) Ici je néglige ce qui concernait les contingents incomplètement réunis de l'armée de la Ligue. — Cette citation, comme la précédente, est tirée du tome II<sup>e</sup> de Sismondi.

cait au galop, se jetèrent à genoux et adressèrent à haute voix leur prière à Dieu, Saint Pierre et Saint Ambroise ; puis, levant leurs drapeaux, ils marchèrent hardiment à la rencontre de l'ennemi.

« Sous le premier choc, la compagnie *del Carroccio* plia pendant quelques instants ; et les troupes impériales s'approchèrent assez de ce char sacré pour qu'on pût craindre de le voir tomber entre leurs mains. Alors la cohorte *della-morte*, répétant avec enthousiasme son serment de se dévouer pour la patrie, se jeta sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'elle put enlever l'étendard de l'empereur. Frédéric, qui combattait au premier rang, fut renversé de son cheval ; bientôt toute la colonne qu'il conduisait fut mise en fuite. Les Lombards la poursuivirent jusqu'à 8 milles de distance, et forcèrent un grand nombre de fuyards à se précipiter dans le Tessin...

« Presque tous les Comasques, contre qui la Ligue tout entière était particulièrement irritée parce qu'ils avaient trahi la cause commune, périrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers. Les plus riches dépouilles furent abandonnées dans le camp impérial par les Allemands ; et pour rendre la gloire des Lombards plus complète, l'on apprit que Frédéric ne se retrouvait point ; que ses amis avaient cherché vainement ou sa personne ou son cadavre, et que l'impératrice, qu'il avait laissée à Pavie, avait déjà pris le deuil. »

Cependant, l'empereur n'avait été ni tué ni même blessé. Au bout de quelques jours, on le vit reparaitre, mais seul, déguisé en paysan, et à peine remis de l'étourdissement de sa chute. Les débris de son armée l'avaient abandonné sur le champ de bataille parmi les morts, pour s'enfuir en désordre à travers les monts.

« Il y avait vingt-deux ans que, pour la première fois, le même monarque avait dévasté le Milanais. Durant son long règne, il avait successivement conduit ou appelé en Italie, du fond de l'Allemagne, sept armées formidables. Un demi million d'hommes, tout au moins, avait été armé pour sa cause ; des torrents de sang avaient été répandus ; et après tout cela il finissait par une déroute complète... Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que celui de la paix, et il se décida enfin à la rechercher. »

Ce fut à Venise que s'ouvrirent, en 1177, les conférences nécessaires pour l'élaboration d'un traité de paix ; ce fut à Constance que les parties contractantes, dont les dispositions respectives avaient plus d'une fois varié par suite d'incidents divers, signèrent enfin ce traité en 1183. L'empereur, par cet acte authentique, « céda aux villes lombardes, sans exceptions, tous les droits régaliens qu'il avait possédés dans l'intérieur de leurs murs ». Il leur reconnut le droit d'entretenir des armées ; enfin il admit qu'elles conservassent entr'elles les liens de leur confédération. — Voilà comment se termina cette lutte fameuse : les républiques lombardes, dont l'existence n'avait été jusqu'alors que tolérée, furent officiellement reconnues et rétablies dans leur indépendance par le despote qui s'était jadis promis de les réduire à une entière soumission.

Frédéric I<sup>er</sup>, par le même traité, se réconciliait avec Guillaume-le-Bon, et obtenait, pour son fils Henri, la main de l'héritière future de ce roi normand. De là vint qu'après lui, un enfant de sa race, un autre Frédéric, eut la dangereuse fortune de trouver dans son berceau la couronne des Deux-Sicules.

---

**V. — Les Gibelins de Toscane. — Le gouvernement guelfe de Florence. — Le Carroccio des Florentins et leur Martinella. La guerre de Sienne. — La journée de Montaperti. — Un damné de l'Enfer du Dante, (1250-60).**

Ce dernier chapitre de l'histoire des Carroccios italiens nous transporte à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Soixante années (1190-1250), se sont écoulées entre le décès de Barbe-rousse et celui de son petit-fils Frédéric II. A dater de 1254, époque où le dernier des fils légitimes de cet autre empereur est allé prématurément le rejoindre dans la tombe, il n'existe plus en Italie qu'un seul rejeton de la maison de Souabe : c'est « le bâtard Manfred », régent des Deux-Sicules pour le

petit Conradin, — celui-ci retenu par sa mère au-delà des Alpes. — Manfred, né d'une belle Napolitaine, est italien d'esprit comme de naissance ; sa joie suprême serait de se voir accepté par les Guelfes aussi bien que par les Gibelins comme chef d'un grand parti national. Malheureusement pour tous, ce n'est là qu'un rêve, auquel il lui faudra bientôt renoncer. Les haines implacables de la cour de Rome le condamnent à poursuivre le rôle de sa famille paternelle ; — et dans le nombre des anciens partisans de son père, les Gibelins de Toscane, dont les intrigues vont maintenant nous occuper, se flattent de pouvoir compter sur lui.

Dans le siècle précédent, la plupart des républiques toscanes s'étaient ralliées à la cause de l'Eglise ; quelques unes cependant, notamment Pise et Sienne, avaient livré leurs gouvernements à des amis de l'Empire. La démocratie de Florence, elle-même, avait dû plus d'une fois subir le joug de ses magnats impérialistes ; et telle était encore sa situation, en 1250, au jour où elle apprenait la mort de Frédéric II. A cette nouvelle, un soulèvement populaire avait renversé l'oligarchie des magnats ; et par suite, un impatient désir de vengeance avait réuni ceux-ci dans les murs de Sienne à d'autres Gibelins toscans, pour y tramer un complot tendant à les faire rentrer en maîtres dans leur ville natale. A la tête de ce groupe d'exilés plus ou moins volontaires, on remarquait l'orgueilleux et rusé florentin *Farinata des Uberti*.

Les Siennois, en ouvrant leurs portes à ces émigrés, violaient un traité par lequel ce genre d'hospitalité leur était interdit. « En d'autres temps déjà, sur plusieurs infractions analogues, mais partielles et sans éclats, Florence avait fermé les yeux ; cette fois l'infraction était trop générale et trop criante pour qu'elle pût la tolérer. » (1) D'ailleurs, elle savait que Farinata et ses compagnons, avec la connivence du gouvernement de Sienne, recherchaient une alliance menaçante

(1) F. T. Perrens, *Histoire de Florence*, tome I<sup>er</sup>

pour son avenir politique. Le cas était des plus graves pour « la Ville des Fleurs » ; elle se décida à prendre l'offensive contre sa rivale gibeline. Pour cela, il ne lui suffisait pas d'appeler aux armes tout ce qu'il y avait de valide dans les populations qui vivaient sous ses lois ; c'était tout une ligue de républiques guelfes qu'elle avait à organiser ; — et c'est dans l'armée de cette fédération nouvelle que nous allons retrouver le culte du *Carroccio*.

Depuis longtemps déjà, les Florentins, pour leur propre compte, l'ont emprunté à leurs amis Lombards. Ils l'ont même perfectionné à diverses reprises ; et sur la liste de ces perfectionnements successifs, il en est un auquel leurs chroniques semblent attribuer autant d'importance qu'à l'invention primitive : c'est celui qui consistait à dédoubler l'attirail du char milanais pour installer sur un second véhicule la cloche de guerre, que l'on voulait plus grosse afin quelle s'entendit de plus loin. Dans la campagne qui se prépare contre les Siennois, cette cloche doit marcher à la suite du *Carroccio* proprement dit, et son équipage roulant s'en distingue par le nom de char de la *Martinella*. Les bœufs destinés au service de l'un et de l'autre sont eux-mêmes des bœufs sacrés : « En temps de paix, on ne peut leur imposer aucun travail. On les nourrit à l'hôpital de Pinti. Leurs conducteurs sont francs de tous impôts. » (Perrens).

Les négociations et les préparatifs de toutes sortes, conduits par la Seigneurie de Florence avec autant de circonspection que de zèle, avaient pris du temps ; ce ne fut pas avant la fin de mars 1260 que la ligue formée par ses soins put réunir sur les bords de l'Arno une armée de trente mille hommes. Par malheur, il y avait dans ce chiffre trop de Guelfes supposés, qui ne marchaient qu'à contre-cœur, et pour qui le moindre revers serait une occasion de lâcher pied et de disparaître, sinon de passer à l'ennemi. Par suite d'un choix plus malheureux encore, le podestat de Florence, chef de l'armée fédérale, manquait des qualités et de

l'expérience nécessaires pour la bien diriger. L'armée siennoise, moins nombreuse, mais plus homogène, avait en outre l'avantage d'obéir à un chef plus capable, à un magistrat sicilien, parent du régent Manfred. A l'égard de ce gentilhomme, le seul regret des Gibelins, lors de son arrivée récente, avait été de le voir si peu accompagné : accordé par Manfred, non sans hésitations, à sa « chère amie » la république de Sienne, en qualité de podestat élu pour un an, il avait amené avec lui, pour tout renfort, une escorte de cent cavaliers allemands.

Nous voici sur le terrain de la lutte. On trouvera bon, j'espère, que je ne néglige rien pour en faire ressortir l'intérêt ; car il s'agit d'une des pages les plus douloureuses de l'histoire de Florence. Cette « guerre de Sienne » n'est antérieure que de cinq ans à la naissance de Dante, qui en a lui-même retracé un émouvant souvenir dans sa *Divine Comédie*.

La ville de Sienne est située à environ soixante kilomètres au sud de Florence, quelque peu au-delà d'une ligne de partage qui sépare le bassin de l'Arno du bassin de l'Ombrone. Son altitude est de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au moyen-âge, elle se trouvait assise tout entière sur un groupe de trois collines jumelles, de telle sorte que le tracé de son enceinte figurait, comme disent ses historiens, « une étoile à trois pointes », et que son relief lui procurait des vues avantageuses sur tous ses alentours. Pour s'acheminer vers cette place, et franchir aisément la ligne de faite, l'armée guelfe avait à choisir entre deux vallons tributaires de l'Arno : l'un, nommé *Val de Pesa*, qu'il convenait de remonter si l'on voulait aborder Sienne par sa pointe orientale ; l'autre, nommé *Val d'Elsa*, préférable si l'on voulait, au contraire, attaquer « l'étoile » par sa pointe du couchant.

C'est par celui-ci que l'armée de la ligue se mit en marche, vers le milieu d'avril, pour une première expédition dont la durée fut de cinq semaines, à peu près, et dont les résultats semblèrent fort discutables. Dans un conseil de



guerre assemblée le 20 mai, certains chefs les déclarèrent insuffisants ; mais une majorité décida que, pour cette fois, l'on n'était pas en mesure d'attaquer Sienne par un siège en règle, et qu'il fallait, — sauf à y revenir le plus tôt possible, — se replier en bon ordre, par un chemin sur lequel le podestat de Florence avait négligé d'assurer ses communications avec le point de départ. Peu de jours après, l'armée guelfe se retrouvait campée sous les murs de Florence. De nouveaux conseils étaient convoqués : les chefs de la ligue, le collège des prieurs, les corporations d'arts, les assemblées populaires, — chaque réunion à son point de vue, — appréciaient la situation. Partout le désir d'obtenir mieux était combattu par des considérations de prudence ou d'intérêt matériel ; et en somme les classes laborieuses, estimant que l'honneur était satisfait, optaient pour un ajournement indéterminé de tout nouveau mouvement offensif.

L'adoption de cet avis pouvait bien profiter aux affaires des fabricants et marchands de Florence ; mais elle n'aurait pas fait celles des émigrés réunis à Sienne autour de Farinata des Uberti. Déjà ce magnat avait un plan tout tracé dans sa tête ; il n'éprouva aucune difficulté à lui assurer l'adhésion du gouvernement siennois, et pour sa part il sut l'accomplir avec autant d'habileté que de perfidie.

Son but était d'attirer l'armée guelfe dans une nouvelle expédition sur le territoire de Sienne, et, pour cette seconde fois, de l'y recevoir de manière à lui faire subir une déroute complète. A cet effet, il importait d'abord que l'armée siennoise fût renforcée par l'arrivée d'une troupe auxiliaire que le régent de Naples ne s'était pas encore décidé à lui accorder ; et de ce côté, la récente campagne florentine fournissait tout à propos un argument précieux ; car en avril, dans une escarmouche, l'escadron allemand du podestat sicilien avait perdu son étendard : rien n'empêchait d'ajouter, dans un rapport à Manfred, que cet étendard aux couleurs royales avait été foulé aux pieds par les Guelfes, en signe de mépris.

Cette historiette, accompagnée de l'offre d'un large subside en espèces sonnantes, ne pouvait manquer son effet : le chevaleresque Manfred, pour venger l'honneur de sa bannière, envoya un escadron nouveau, bientôt suivi d'une troupe plus considérable « mélangée d'Italiens, de Grecs et de Sarrasins. »

Quant au revirement d'opinion à provoquer dans le sein même de la population de Florence, c'était l'objet d'un stratagème dont le génie de Farinata faisait seul les frais. Deux moines franciscains, choisis par ses soins personnels, étaient partis pour Florence dès le mois de Juillet, chargés de demander à la Seigneurie, au nom du peuple de Sienne, une audience secrète, et de lui présenter la proposition suivante : Le peuple de Sienne, devaient-ils dire, est fatigué de son gouvernement gibelin, qui le tyrannise. Il est prêt à se soulever contre lui ; mais, pour le faire avec certitude de succès, il attend une nouvelle apparition de l'armée guelfe à proximité de ses murs. Ce serait à l'orient de Sienne qu'il préférerait la voir venir, par les pentes qui font face à la porte d'Arezzo. A la vue des bannières guelfes, le peuple ouvrirait cette porte aux chefs de la Ligue. Ce serait donc le Val de Pèsa qu'il conviendrait de remonter, pour descendre ensuite sur le territoire siennois par les vallons de l'*Arbia* et de la *Malèna*, — deux affluents de l'Ombrone, dont la jonction s'effectue à proximité du château de *Montaperti*. — Telle était la proposition apportée à Florence par les deux Frères mineurs. Dans le cas où elle y serait accueillie, ils devaient demander à la Seigneurie et rapporter au gouvernement de Sienne dix mille florins, comme gage d'acceptation.

Que dirai-je des effets produits par cette fable insidieuse ? des émotions qu'elle causa d'abord au sein du collège des prieurs ; des commissions secrètes à l'examen desquelles le message et les messagers furent soumis ; des objections, des soupçons que provoquait le langage des deux franciscains ?... On écarta les soupçons, on ne tint nul compte des protestations ; une majorité folle décida un nouveau départ, et avant

la fin d'août, l'armée fédérale s'engageait dans le Val de Pèsa !

Les annalistes guelfes, — aux yeux de qui ce second départ, eu égard à la catastrophe qui s'en suivit, put compter pour un des principaux événements du siècle, — énumèrent avec soin les contingents de toutes provenances qui composaient l'armée de la Ligue, et font connaître l'ordre de marche qui était assigné à chacun d'eux. J'y vois, entre autres particularités intéressantes, que le Carroccio florentin marche à peu près en tête de colonne, escorté d'une cavalerie d'élite, et que la Martinella le suit immédiatement. Au mât du Carroccio est arborée la bannière de Saint-Jean, patron de Florence ; et sur l'autre char flottent des banderolles parsemées de fleurs de lys (4). Je vois, de plus, que des tentes spéciales, destinées à abriter au bivouac les ornements des deux chars et de leurs attelages, font partie des bagages de la troupe d'escorte et sont portés par des animaux de choix. Mais nulle part il n'est question de machines de siège ; pour cette campagne d'automne, comme pour celle du printemps, on a jugé inutile de s'en embarrasser.

Nous voici au 2 septembre, jour où la tête de colonne traverse la ligne de partage et descend le vallon de l'Arbia. Le temps est clair, et les Siennois n'ont pu manquer d'apercevoir ce mouvement. La colonne s'arrête, attendant les signaux convenus ; mais aucun signal n'apparaît, car le peuple de Sienne songe à tout autre chose qu'à ouvrir ses portes aux chefs de la ligue guelfe. Il prépare une sortie vigoureuse ; son évêque a appelé sur ses armes la protection toute puissante de la Vierge Marie ; c'est la bannière immaculée de la Madone qui flotte sur son Carroccio, prêt à sortir lui aussi ; et c'est par une croix blanche que les étendards siennois se distinguent autour de lui.

(4) L'emblème héraldique de Florence était un *Lys rouge sur fond blanc*.

La sortie s'effectue dans la matinée du 3. Cette journée se passe en manœuvres et en escarmouches, habilement dirigées par le podestat sicilien pour faire occuper par ses troupes divers points culminants, sur lesquels son adversaire n'a point su le devancer. C'est le lendemain, 4, que l'armée guelfe, gênée dans ses mouvements, déçue dans son espoir, et, enfin, désolée autant qu'indignée de voir des traîtres jusque dans ses rangs, éprouve un des désastres les plus complets dont l'histoire d'Italie ait jamais enregistré le lamentable récit.

« Telle fut cette bataille, une des plus sanglantes du siècle, et, suivant Ptolémée de Lucques, la plus terrible que l'on ait vue depuis les temps du Christ... quatre mille Guelfes avaient échappé à la mort par la fuite ; dix mille jonchaient le sol ; quinze mille étaient prisonniers... Les Florentins, pour leur part, laissaient trois mille des leurs sur le champ de carnage, quinze cents aux mains de l'ennemi. Il n'y avait pas une famille, dans cette ville infortunée, qui n'eût perdu un ou plusieurs des siens. » (1)

C'était surtout pour la défense de leurs chars sacrés que l'élite des Florentins avait péri ; mais le Carroccio de Saint-Jean et la Martinella n'en furent pas moins capturés dans un combat suprême, dernière scène de ce drame terrible. Au coucher du soleil, « l'Arbia et la Malèna roulaient des flots de sang devant le château de Montaperti »...

Les jours suivants furent employés par les vainqueurs à soumettre les petites forteresses du bassin de l'Ombrone dans lesquelles la Ligue, lors de son expédition du printemps, avait laissé des garnisons isolées. Quand cela fut fait, tous les magnats, florentins et autres, se retrouvèrent en un conciliabule pour décider du sort de Florence. On y proposa de détruire ce nid de « papalins », ou tout au moins de le réduire à l'état du simple bourgade absolument privée de remparts ; et cette motion parut accueillie avec une approbation un-

(1) F. T. Perrens, t. I, déjà cité.

nime. Ce fut alors que Farinata, menacé de voir le succès de ses intrigues et de ses ruses aboutir à un odieux parricide, révéla tout-à-coup qu'il y avait en lui deux hommes : un Gibelin et un Florentin, et que celui-ci pouvait bien, après tout, l'emporter sur l'autre. Sans vouloir exprimer toute sa pensée sur l'avis en question, il formula le sien en un langage où le réveil de la conscience se laissait deviner sous l'image d'une plaisanterie burlesque ; et il déclara que, pour son propre compte, le but de toute sa diplomatie avait été, non de ruiner sa ville natale, mais tout simplement d'y rentrer pour y vivre à son gré.

Son influence dans le conseil finit par avoir raison des opinions contraires. La justice de l'histoire lui a tenu compte de ce résultat final ; et nous, quand nous retrouvons Farinata dans *l'Enfer* du Dante, nous remarquons que ce n'est pas dans le gouffre des traîtres, mais dans le cimetière des incrédules et des épicuriens, côté-à-côté avec son impérial patron Frédéric II, — l'ancien allié du vainqueur de Bouvines. (1)

**P. de BOUREULLE.**

(1) V. *La Divine Comédie, Enfer, chant X.*

# BIBLIOGRAPHIE VOSGIENNE

de l'année 1885

et supplément aux années 1883 et 1884

OU

## CATALOGUE MÉTHODIQUE & RAISONNÉ

DES PUBLICATIONS (IMPRIMÉS, GRAVURES, ETC.)

SUR LES VOSGES, D'AUTEURS VOSGIENS OU FAITES DANS LES VOSGES

*avec une table des noms d'auteurs,  
éditeurs et imprimeurs, de lieux, de personnes et de matières*

**Par N. HAILLANT,**

AVOÜÉ, DOCTEUR EN DROIT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

LAURÉAT DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS)



*Sparsa colligo*

Grâce à la généreuse hospitalité de la Société d'Emulation des Vosges, nous sommes heureux d'offrir la troisième année de nos *Bibliographies vosgiennes* annuelles à tous ceux qui s'intéressent à la vie intellectuelle de notre laborieux département.

Le concours dévoué d'un grand nombre d'auteurs et d'éditeurs nous a été continué ; les observations bienveillantes provoquées par ces recherches, ont été mises à profit, et nous avons pu améliorer d'année en année ce petit recueil et l'alléger ainsi de tout ce qui n'est pas essentiel et indispensable au but que nous pour-

suivons. Les progrès incessants que fait en France la science bibliographique et les services que les travailleurs sont en droit d'en attendre nous ont imposé de nouvelles obligations que nous avons tout au moins essayé de remplir.

En comparant les travaux analogues aux nôtres faits dans d'autres départements, nous avons pu écarter quelques incertitudes, fortifier certaines parties faibles et mieux équilibrer l'ensemble.

Afin de ménager le temps du chercheur et les ressources de la Société qui veut bien continuer la publication de cette œuvre tout à fait neuve pour les Vosges, les articles ont été rédigés avec la plus grande sobriété, et leur nombre même a été sensiblement réduit ; mais par compensation, des renvois aux numéros précédents sont venus combler les lacunes apparentes de ce troisième Annuaire.

Nous avons le ferme espoir de voir nos efforts, sinon couronnés de succès, du moins s'en rapprocher davantage, et c'est avec satisfaction que nous constatons les progrès de l'œuvre générale à laquelle le public savant a fait si bon accueil.

Epinal, 12 février 1888.

N. HAILLANT.

## DISTRIBUTION DES MATIÈRES

---

**I. Sciences et arts divers. — II. Littérature. — III. Histoire. —  
IV. Beaux-Arts.**

### **I. SCIENCES ET ARTS DIVERS**

*Généralités.* — SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES, sciences militaires, météorologie. — SCIENCES NATURELLES, paléontologie, géologie, botanique, zoologie. — SCIENCES AGRICOLES, agriculture, sociétés, syndicats, comices et fêtes agricoles ; horticulture, viticulture, sylviculture. — SCIENCES MÉDICALES ; SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES, Conseil général, conseils municipaux, Chambre de commerce, associations diverses, journaux politiques et périodiques divers. JURISPRUDENCE ; RELIGION ET CULTES.

### **II. LITTÉRATURE**

Littérature, — Poésie, — Enseignement, philologie, — Sociétés savantes, — Bibliothèques, archives, bibliographie.

### **III. HISTOIRE**

Généralités, — Histoires spéciales et localités, — Bibliographie, archéologie et numismatique, géographie, voyages.

### **IV. BEAUX-ARTS**

Généralités, — Architecture, — Peinture, dessin et gravure, — Sociétés musicales. — Fêtes et cavalcades.

### **V. APPENDICE**

Ouvrages d'auteurs vosgiens n'ayant pas trait aux Vosges, et autres publications imprimées dans les Vosges.



## SCIENCES ET ARTS DIVERS

### GÉNÉRALITÉS

923. (1) *Adam (V.)* Rapport de la Commission scientifique... sur le concours de 1884, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, p. 127-133. Epinal, Collot. (Tirage à part en 1884).

### SCIENCES MILITAIRES

924. *Marais*. Garibaldi et l'armée des Vosges, in-12. Paris, Alcan.

925. *Génie*. Direction de Nancy. Chefferie d'Epinal. Place de Remiremont. Bordereau des prix des différentes natures d'ouvrages à exécuter dans la place de Remiremont et aux forts de Château-Lambert, Rupt, Remiremont et Arches, pendant les exercices 1885, 1886, 1887, 1888, 1889 et 1890. Epinal, H. Fricotel, in-fol., 32 p.

926. — Direction de Nancy. Place d'Epinal. Cahier des charges spéciales imposées à l'adjudicataire des travaux du service du génie, à exécuter dans la place de Remiremont et aux forts de Château-Lambert, Rupt, Remiremont et Arches, pendant les exercices 1885, 1886, 1887, 1888, 1889 et 1890. Epinal, Fricotel, in-folio, 5 p.

927. — Cahier des clauses et conditions générales des marchés du service du génie. Deuxième partie. Dispositions relatives à l'exécution des travaux. Epinal, H. Fricotel, in-fol. (La première partie s'imprime à Paris).

### MÉTÉOROLOGIE

928. *Bardy (H.)* Résumés météorologiques (dans les Vosges), *Bulletins mensuels du C. A. F.*, section vosgienne pp. 45, 31, 54, 74, 95, 118, 145, 160, 170. Nancy, Berger-Levrault.

(1) Les numéros 1 à 463 composant la *Bibliographie vosgienne de l'année 1883*, Paris, Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins ; Epinal, l'auteur. — Les numéros 465 à 922 composent la *Bibliographie de l'année 1884*, mêmes adresses. — Les articles ne portant pas de millésime appartiennent à la *Bibliographie de l'année 1885*.

929. *Garnier (Ad.)* Commission météorologique des Vosges. Compte-rendu des observations faites en 1884, in-4° autogr. 44 pp., 120 exemplaires. — C'est la première année publiée.

930. — Commission météorologique des Vosges. Bulletins mensuels (dès juin 1885), in-folio de 2 p. chacun, avec tableaux, diagrammes etc. Epinal, Busy, s. d.

#### PALÉONTOLOGIE ET GÉOLOGIE

931. *Fliche*. Sur les lignites quaternaires de Bois-l'Abbé, près Epinal. Compte-rendu, *Revue des travaux scientifiques, du Comité des travaux historiques et scientifiques*, tome V, n° 2. Paris, imp. nat. p. 129. (Voir aussi les n°s 30 et 479 de *més Bibliographies des années 1883 et 1884*).

932. *Crussard (Dr.)*. Guide minéralogique des instituteurs. Neufchâteau, Kienné, 20 p. in-4° et un Tableau — Catalogue.

933. *Durand (Ch.)*. Le trias vosgien au point de vue agricole, *la Presse vosgienne*, n° 19, du 10 mai 1885, p. 2 ; n° 20, du 27 mai p. 3.

934. — Considérations sur les phosphates de chaux extraits du lias inférieur [vosgien], *La Presse Vosgienne*, n° 21, 24 mai 1885, p. 3-2, sic !, n° 22, 31 mai, p. 3 ; n° 23, 7 juin, p. 2 ; n° 24, 14 juin, p. 2 ; n° 26, 28 juin, p. 2 ; n° 27, 5 juillet, p. 2 ; n° 29, 19 juillet, p. 2 ; n° 30, 26 juillet p. 2.

935. — Géologie des Vosges au point de vue agricole, *Bulletin de l'Ecole normale spéciale*, n°s 4 et 5, 29 mai et 15 juillet 1885, p. 60-64 et 73-76. Sceaux, imp. Charaire et fils. Paris, lib. André-Guedon.

936. *Vélain (Ch.)*. Les roches basaltiques d'Essey-la-Côte, *Bull. de la Soc. géol. de France*, 3<sup>e</sup> série, t. XIII, p. 505, analyse somm. *Rev. des trav. scient.*, du Comité des *Trav. hist. et scient.*, VI, n° 9. Paris, imp. nat. 1886, p. 503.

937. *Vélain (Ch.)*. Le permien dans la région des Vosges, gr. in-8° de 44 p. avec figures dans le texte et 2 pl. Savy.

938. *Vélain (Ch.)*. Le permien dans la région des Vosges, *Bull. Soc. géol. de France*, 3<sup>e</sup> série, t. XIII, p. 536, et *Comptes-*

*rendus Acad. des sciences*, 25 mai 1885. Analyse sommaire, *Revue des trav. scient. du Comité des trav. hist. et scient.*, VI, n° 8. Paris, imp. nat. 1886, p. 436-437.

939. *Vivenot-Lamy*. Note sur la question d'existence de la houille dans les départements de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, suivie d'une carte coloriée... 3<sup>e</sup> édition... in-4°, 46 p. et carte-houillère. Nancy, Christophe.

#### BOTANIQUE

940. *D'Arbois de Jubainville*. *Polyporus borealis* Fr. pp. 553-554, *Revue des eaux et forêts* t. 24, Paris, Hennuyer. Polypore observé dans les Vosges.

941. — *Hydnum diversidens* Fr. — Observé dans les Vosges. *Revue des Eaux et Forêts*, t. 23, année 1884, pp. 123-124. Paris, Hennuyer.

942. — *Hylésine piniperde* p. 413-414, *Revue des Eaux et Forêts*, t. 24. Paris, Hennuyer.

943. — Le *Nectria ditissima* Tul. p. 128-130, *Revue des Eaux et Forêts*, t. 24, Paris, Hennuyer.

944. *Boulay (M. l'Abbé)*. Note sur le *Phascum carniolicum* W. et M., et le *Fissidens polyphyllus*, *Revue bryologique*, publiée par M. Husnot, n° 4.

945. — Muscinées de la France. Première partie, Mousses, par M. l'abbé Boulay..., Paris, F. Savy, 1884, in-8°.

#### MYCOLOGIE

946. *Forquignon et Mougeot*. Champignons observés aux environs de la Bolle, près Saint-Dié, en... 1884, *Revue mycologique*, n° 25, janvier, p. 5-8.

947. N. H. Compte-rendu des *Champignons supérieurs*, par M. Forquignon, *Mémorial* du 30 octobre, p. 2, col. 4.

948. *Récolte de champignons*. Le *Vosgien* du 18 octobre, p. 2.

949. *Mougeot (le Dr A.)* La session mycologique d'Épinal. Champignons observés dans les Vosges.

950. *Quélet, Mougeot, Ferry, Forquignon et Bardy*. Listes des

champignons observés dans les Vosges, oubliées dans la *Revue mycologique* de janvier 1884, analyse par M. C. dans la *Revue des travaux scientifiques*, tome V, n° 1, p. 32.

951. Roumeguère. La session mycologique d'Epinal. Fondation de la Société mycologique. Champignons observés dans les Vosges (4<sup>e</sup> liste) *Revue mycologique*, 7<sup>e</sup> année, n° 25, 1<sup>er</sup> janvier 1885, pp. 1 à 5. Toulouse, imp. et fond. gén. du Sud-Ouest, 38, rue Raymond IV.

952. — Le premier *Bulletin de la Société mycologique* (Epinal, mai 1885, p. 1-134). Session de Plombières, *Revue mycologique* n° 27, juillet 1885, p. 161-165.

953. Roumeguère (C.) Excursions mycologiques estivales de 1885... Visite aux collections A. Mougeot. — Gérardmer et les sapinières des Vosges, *Revue mycologique*, n° 27, octobre 1885, p. 234-239.

#### ZOOLOGIE

954. Mac-Lachlan (R.) Recherches névro-ptérologiques dans les Vosges, *Revue d'entomologie*, t. III, n° 1, p. 9, 1884, et t. IV, même année, n° 1.

955. — Notes additionnelles sur les névroptères des Vosges, *Revue d'entomologie*, t. V, n° 1, p. 1, 1885.

956. Puton (le Dr A.) Captures d'hémiptères et description d'une variété nouvelle, *Revue d'entomologie*, t. IV, n° 12, p. 356, 1885.

957. — Synonymies d'hémiptères, *Revue d'entomologie* t. V, n° 5, p. 137, 1885.

#### SCIENCES AGRICOLES

##### GÉNÉRALITÉS

958. Figarol. Rapport de la Commission d'agriculture de la Société d'Emulation des Vosges, sur les récompenses décernées à la suite des concours de 1884, *Annales de la Société* 1885, p. 100-114. Epinal, Collot, in-8°.

AGRICULTURE

959. Epinal. Comice agricole d'Epinal, *Mémorial* du 22 septembre 1885, p. 3 ; du 23 p. 3, et du 25 p. 3.

960. D'Arbois de Jubainville. La rouille des blés, *Journal des campagnes*, n° 30, 25 juillet 1885 p. 3-4, col. 2-1.

961. — Le pourridié de la vigne, *Revue mycologique*, n° 27, octobre 1885, p. 243-245.

962. Figarol. Société de Girecourt 1884, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1885, p. 191-203. Epinal, Collot, in-8°.

963. Comice agricole. Fête du comice agricole de Neufchâteau, *Mémorial* du 15 septembre 1885, du 29 p. 3.

964. Perrin (Clément). Causeries agricoles, *L'Industriel Vosgien* des 15 janvier, 12 février, 12 mars, et 23 avril.

965. Saint-Dié. Fête du Comice agricole de Saint-Dié, *Mémorial* des 15 et 17 septembre 1885, (Discours de M. J. Méline).

966. — Procès-verbaux des séances du Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Dié 1885. Saint-Dié, typ. et lith. Dufays, (suite) pp. 69 à 107. — 2<sup>e</sup> fascicule pp. 108 à 149.

967. Statuts du syndicat agricole de l'arrondissement de Neufchâteau. Neufchâteau, Léon Beaucolin, in-8°, 8 p.

968. Chambre syndicale des bouchers, charcutiers et marchands de bestiaux de l'arrondissement de Mirecourt. Extrait du registre des délibérations. Séances des 6 et 7 janvier 1885, *La Presse vosgienne*, 1885, n° 2, 11 janv. p. 1-2 ; n° 3, 18 janv. p. 1 ; n° 4, 25 janv. p. 1.

969. Lesne (A.) Fabrication du fromage de Gérardmer, par A. Lesne, *Journal d'agriculture pratique*, 49<sup>e</sup> année, 1885, t. II, n° 30, 23 juillet, pp. 128-130, 3 figures ; Paris, Rougier.

HORTICULTURE

970. Epinal. Société d'horticulture, séance solennelle, *Mémorial* du 27 octobre 1885 p. 2-3.

971. Bulletin de la Société d'horticulture et de viticulture des Vosges ; n° 44, 4<sup>e</sup> trim. 1883 ; n° 45, 1<sup>er</sup> trim. 1884 ;

n° 46, 2° trim. 1884 ; n° 47, 3° trim. 1884 ; n° 48 et 49, 4° trim. 1884, et 1° trim. 1885 ; n° 50, 2° trim. 1885, tome II°. Epinal, Fricotel, 1885. — La Société n'avait rien publié de son *Bulletin* en 1884. Ces numéros font partie du tome deuxième de la page 241 à 352.

972. Nomenclature des semences potagères, des graines de fleurs et des pommes de terre mises à la disposition des membres titulaires de la Société d'horticulture et de viticulture des Vosges pour l'année 1885 ; gr. in-8° 14 pp. s. l. n. d. Epinal, Fricotel.

973. Mirecourt. Société d'horticulture, séance solennelle *Mémorial* du 18 nov. 1885, p. 3.

974. Renault. Pépinières spéciales de reboisement. Prix courant, 1885-1886, gr. in-8°, 4 p. Neufchâteau, imp. Kienné.

#### VITICULTURE

975. Crussard (D<sup>r</sup>). De l'emploi du sucre dans les opérations de la vendange. Neufchâteau, V° Kienné, in-8°, 24 p.

#### SYLVICULTURE

976. Guyot (Ch.) Les forêts lorraines, liv. II (suite) — du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. *Mém. de la Société d'archéol. lorr.* Nancy, Wiener, 1885, p. 5-80. Nous retrouverons la fin de ce travail en 1886.

977. Mer (Emile). Culture du mélèze dans les Vosges, p. 444-421 de la *Revue des eaux et forêts*, t. 24, Paris Hennuyer.

#### SCIENCES MÉDICALES

978. Gebhart. Rapport général sur les travaux des Conseils d'hygiène publique et de salubrité du département des Vosges en 1884, présenté à M. le Préfet. Epinal, Busy, 1885, pet. in-8°, 408 pages.

979. Association professionnelle des médecins de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, Bulletin n° 41, 1885, 1<sup>re</sup> année, 20 février. Nancy, Sordoillet, in-8°, pp. 423 à 438.

980. Etablissement thermal de Bains-les-Bains (Vosges), société anonyme, au capital de 1,280,000 fr. Statuts déposés le 14 mars 1885, en l'étude de M<sup>e</sup> Bernardin, notaire à Neufchâteau. Paris, Emile Lévy, in-8°, 15 p.

981. Bains. Décret augmentant le périmètre de protection des sources, *Journal officiel* du 5 mars 1885.

982. *Bouloumié (Dr P.)* Les Eaux minérales aux expositions, *Annales de la Société d'hydrologie médicale*. Paris, Levé, in-8°.

983. *Debout d'Estrées*. Seize années de pratique médicale à Contrexéville. Paris, A. Parent, 1884, in-8°.

984. Règlement pour le service intérieur de l'hôpital et des hospices de la ville d'Epinal. Epinal, E. Busy, 4 vol. in-8°, 8 pages.

#### SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

985. Conseil général du département des Vosges. Rapports présentés par M. le Préfet et par la Commission départementale. Procès-verbaux des délibérations du Conseil général, session d'avril 1885. Epinal, Busy, in-8°, 333 p.

986. Département des Vosges. Conseil général. Session d'avril 1885. Rapport supplémentaire du Préfet. Epinal, Busy, in-8°, 24 pp.

987. Département des Vosges. Conseil général. Session d'avril 1885. Rapport du Préfet. Epinal, E. Busy, in-8°, 83 pp.

988. Conseil général du département des Vosges. Rapports présentés par M. le Préfet et par la Commission départementale. Procès-verbaux des délibérations du Conseil général. Session d'août 1885. Epinal, Busy, gr. in-8°, cclxxv-530 p.

989. Compte-rendu sommaire de la Commission départementale des Vosges au Conseil général. Session d'avril 1885. Epinal, Busy, gr. in-8°, 98 pp.

990. République française. Département des Vosges. *Conseil général*. Session d'août 1885. Rapport du Préfet. Epinal, E. Busy, gr. in-8°, cclxxxv-211 pp.

991. République française. Département des Vosges. Conseil général. Session d'août 1885. Rapport supplémentaire du Préfet. Epinal, E. Busy, in-8°, 32 p.

992. Compte-rendu sommaire de la Commission départementale des Vosges au Conseil général. Session d'août 1885. Epinal, E. Busy, in-8°, 39 p.

993. Nouveau règlement, tarif et périmètre de l'octroi de la ville d'Epinal (1885 à 1887). Epinal, Fricotel, in-8°, 66 p.

994. Ville d'Epinal. Comptes administratifs du Maire et du Principal du collège pour l'exercice 1883. Chapitres additionnels au budget de 1884, formés en exécution de l'Instruction du 10 avril 1835. Budget primitif de 1885. Epinal, Fricotel, 1885. in-8°, 159 p.

995. Chambre de commerce des Vosges. Séance du 31 juillet 1885. Examen du projet de loi relatif à la réforme de la législation des faillites. Rapport de M. F. Aubry, vice-président de la Chambre de commerce des Vosges. Epinal, Fricotel, in-8°, 34 p.

996. Chambre de commerce des Vosges. Séance du 24 novembre 1885. Projet de loi relatif aux sociétés. Rapport de M. J. Evrard. Epinal, Fricotel, 1885, in-8°, 22 p.

997. Chambre de commerce des Vosges. Séance du 19 décembre 1885. Convention internationale du 20 mars 1883, pour la protection de la propriété industrielle. Epinal, Fricotel, 1885, in-8°, 14 p.

998. Chambre de commerce. Rapport sur les projets de loi portant réorganisation des chambres du Conseil supérieur, du commerce et de l'industrie. Epinal, Fricotel, in-8°.

999. Statuts de la Chambre syndicale des bouchers, charcutiers, éleveurs et marchands de bestiaux de l'arrondissement de Mirecourt. Mirecourt, Chassel.

1000. Union fédérale des sociétés de tir vosgiennes d'Epinal, Remiremont et Saulxures. Troisième grand concours annuel, offert à Saulxures les 18... 26 juillet 1885... Remiremont, Mougins, in-16, 20 p.



1001. La Société de tempérance dans les Vosges, *L'Abeille des Vosges*, n° 42, 18 oct. 1885, p. 2-3 ; n° 43, 23 oct. p. 2-3 ; n° 44, 1<sup>er</sup> nov. p. 2-3.

1002. *Driot (G.)* Epicerie centrale... G. Driot, ... Epinal. Spiriteux vins fins et ordinaires... décembre 1883. Epinal, Fricotel, in-18, 36 p.

1003. — Epicerie centrale... Produits alimentaires, chocolats, confiserie,... G. Driot... Epinal, décembre 1885. Epinal, Fricotel... gr. in-18, 36 p.

1004. *Louis (Léon)*. Vosges. Annuaire général, 1885. Quinzième année, bureau à Epinal. Gr. in-8°, 284-LXXXVIII p. Une carte du « Département des Vosges en chemins de fer ». Epinal, Busy.

1005. Almanach des postes et télégraphes, publié avec l'autorisation du directeur du département des Vosges..... 6 p. in-4°. Rennes, Oberthur, (Graux et Tranquerville figurent encore comme deux communes distinctes).

1006. *Le Mémorial des Vosges*, — politique, agriculture, industrie, commerce. Rédacteur en chef : F. Aylies. 16<sup>e</sup> année n° 1970 (1<sup>er</sup> janvier 1885) à 2243 (31 décembre 1885). Paraît trois fois par semaine, les mercredis, vendredis et dimanches.

1007. *Le Vosgien*, 12<sup>e</sup> année, n° 1619, 2 janvier 1885 au n° 1777, 30 décembre 1885 ; journal politique, agricole, commercial et industriel, rédacteur en chef : M. Arsène Thévenot. Paraît trois fois par semaine. Epinal, Fricotel.

1008. *La Presse Vosgienne*, journal de l'arrondissement de Mirecourt... 53<sup>e</sup> année, n° 1, 4 janvier 1885 à n° 52, 27 décembre. Mirecourt, Chassel.

1009. *Le Patriote* de l'arrondissement de Neufchâteau... Quatrième année 1885. Neufchâteau, imp V° Kienné.

1010. *L'Abeille des Vosges*, 48<sup>e</sup> année, 1885, n° 1 (2520), 4 janvier à 52 (2571). Neufchâteau, Beaucolin.

1011. *L'Industriel Vosgien*, journal républicain, paraissant à Remiremont le jeudi et le dimanche. Rédacteur en chef : M. Georgeot ; 13<sup>e</sup> année, n° 887, 1<sup>er</sup> janvier 1885 au n° 998, 31 décembre. Remiremont, imp. V° Mougin.

1012. *Le Journal de Remiremont*, gérant : M. Mortureux. Epinal, impr. Fricotel, 12<sup>e</sup> année, 1885.

1013. *Le Tirailleur des Vosges*, édition hebdomadaire de l'arrondissement de Remiremont, 2<sup>e</sup> année 1885. Paris, imp. F. Levé imprimeur. rue Cassette, jusqu'au 4<sup>e</sup> du 20 septembre inclusivement. — A partir du n<sup>o</sup> 29, 27 septembre, ce journal a été imprimé à Nancy, par Fringnel et Guyot.

1014. *La Gazette Vosgienne*, paraissant le jeudi et le dimanche, 14<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 56, 1<sup>er</sup> janvier 1885 à n<sup>o</sup> 104, 18 juin 1885 ; et 45<sup>e</sup> année n<sup>o</sup> 1, 21 juin 1885 à 56, 31 décembre 1885. Saint-Dié, imp. Dufays.

1015. *L'Impartial des Vosges*, journal... de l'arrondissement de Saint-Dié, 48<sup>e</sup> année, 1885. Saint-Dié, Humbert.

1016. *Le Réveil des Vosges*, journal républicain démocratique paraissant le mardi, jeudi et dimanche, 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 1, mercredi 2 septembre 1885 — à n<sup>o</sup> 16, dimanche 18 octobre 1885. Direction : 48, rue des Bons-Enfants, 48, à Epinal. Nancy, imp. A. Voirin, rue de l'Atrie, 23 bis. Le gérant : Félix Bablon.

1017. *Le Journal de la Meurthe et des Vosges*. Paraît tous les jours excepté le lundi. Gérant : M. Auguin, Nancy.

1018. *Le Moniteur de Meurthe-et-Moselle et des Vosges*. Gérant, M. Hinzelin ; paraît chaque deux jours, Nancy.

1019. *Le Moniteur de la Meurthe et des Vosges*, paraît chaque deux jours. Metz.

1020. *L'Indicateur des Vosges et de l'Est*, 13<sup>e</sup> année. Prix : 25 cent, été 1885. Epinal, imp. Fricotel, in-18 carré, 29 p. numérotées, plus 21 non numérotées.

1021. Calendrier-Agenda et Annuaire de l'arrondissement de Saint-Dié, 1885. Saint-Dié, Humbert, in-16.

1022. *La Gazette de Plombières*. Plombières, Soyard, 1885, n<sup>os</sup> 1 à 33 ; — 3 juin au 10 septembre 1885.

1023. *La Saison de Contrexéville*. Mirecourt, Chassel, 1885, n<sup>os</sup> 1 à 14, 7 juin au 6 septembre 1885.

1024. Vosges. Album électoral. Elections à l'assemblée

nationale pour le 8 février 1871 jusqu'à ce jour. Mouvement électoral du département. Paris, F. Desbons et C<sup>ie</sup>, in-4°.

1025. *Aubry (Albert)*. Les deux politiques aux élections prochaines. Epinal, V. Collot, in-18, 24 pp.

1026. Compte-rendu de la réunion électorale du 5 juillet 1885, à Rambervillers. Rambervillers, Méjeat, in-fol. 8 pages.

1027. Les élections législatives dans les Vosges en 1885, in-folio, 2 p. avec croquis. Nancy, lithographie Voirin.

1028. Les fonds secrets, par le paysan du Saut-le-Cerf Epinal, Collot, in-8°, 4 p.

1092. *Forcioli*. M. Jules Ferry est-il coupable ? Paris, Goupy et Jourdan, in-8°.

1030. *Le Febvre-Roncier*. Causeries vosgiennes, par Le Febvre-Roncier, n° 1. Gérardmer 1885, in-24, 46 p. Ce numéro est le seul paru. Il a trait à la politique.

1031. *Peyre-Courant (E.)* La voix de l'ancêtre. Aux cultivateurs vosgiens, in-18, 4 p. Soyard, à Plombières. Brochure électorale.

1032. La politique d'un paysan ou lettre de Jean Louis à Toinon du Petit Baptiste. Saint-Dié, Humbert, in-4°, 8 p. — Autre tirage in-16, 46 p.

1033. Les responsables. Epinal, Collot, in-8°, 4 p.

1034. Réunion d'Epinal. Compte-rendu de la réunion électorale tenue à Epinal, le dimanche 21 juin 1885. Epinal, Collet, in-folio, 2 pages.

1035. Réunion plénière des délégués conservateurs des Vosges. Epinal, Collot, in-folio, 4 p. Réunion du dimanche 6 septembre 1885.

1036. *Vallon*. Discours de M. Vallon à Thaon, le 20 mars 1885. Epinal, Collot, in-4°, 4 p.

## JURISPRUDENCE

4037. *Florion (A.)* Tribunal de commerce de l'arrondissement d'Epinal, 1881-1885. Discours prononcé à la séance d'installation. Epinal, Fricotel, in-8°, 42 p.

1038. Legs, renonciation, forme, acte authentique; partage, licitation, adjudication, indivisibilité, tierce-opposition. — *Leclerc et époux Bourra c. Lévy. C. de Nancy* statuant sur jugements du tribunal de Saint-Dié, *Dalloz périodique*, II, p. 180-181.

1039. Règlement de juges, compétence commerciale, lieu du paiement, indemnité, compagnie l'*Assurance française*. c. Masson, docteur en médecine à Mirecourt, *Dalloz périodique* I, p. 195-198.

1040. Jugement, qualités, possession, abus de confiance. Rivaud, syndic de la faillite du Comptoir commercial de Remiremont, c. consorts Danis, *Dalloz périodique*, I, p. 232.

## RELIGION ET CULTES

1041. Arrêtés ministériels du 30 mars 1885, supprimant les indemnités attachées à 26 vicariats du diocèse de Saint-Dié. Saint-Dié, Humbert, in-8°, 4 p.

1042. Notre-Dame de la Brosse à Bains-les-Bains, par M<sup>me</sup> X<sup>\*\*\*</sup>. Saint-Dié, Humbert, in-8°, 20 p.

1043. Cercle catholique d'Epinal,... Association de jeunes gens... Assemblée générale. Compte-rendu de l'année 1883. Epinal, Collot, 1884, in-8°, 14 p.

1044. Cercle catholique d'ouvriers d'Epinal. Assemblée générale du 26 avril 1885. Compte-rendu de l'année 1884. Epinal, Collot, in-8°, 15 p.

1045. Petit Séminaire de Châtel-sur-Moselle. Distribution solennelle des prix, année scolaire 1884-1885. Epinal, Collot, in-8°, 23 pp.

1046. Lorraine (La) à Lourdes en 1884, (huitième pèlerinage), in-8°, 96 p. Saint-Dié, Humbert.

1047. Manuel de l'association des Saints-Anges établie au pensionnat de Notre-Dame de Consolation à Epinal. Epinal, Fricotel, pet. in-16, 36 p.

1048. Saint-Dié. Instruction pastorale et mandement pour le carême de 1885. Saint-Dié, Humbert, in-4°, 20 p.

1049. Lettre pastorale de Monseigneur l'évêque de Saint-Dié, publiant le décret du Saint-Siège *Inter plurimos* relatif à la récitation du saint Rosaire. Saint-Dié, Humbert, in-4°, 11 p.

1050. *Morquin (L'Abbé)*. Aumônes recueillies dans le diocèse de Saint-Dié pour l'œuvre de Saint-François de Saales pendant l'année 1884. Saint-Dié, imp. Humbert, 1 vol. in-4° 4 p.

1051. — Aumônes recueillies dans le diocèse de Saint-Dié, pour l'œuvre de la propagation de la foi en 1884. Saint-Dié, Humbert, 1 vol. in-4°, 4 p.

1052. *Noël (L'Abbé)*. A nos pèlerins de la Lorraine et de l'Alsace. Saint-Dié, Humbert, in-8°, 8 pages.

1053. Ordo divini officii recitandi... anno Domini 1885, ad usum diocesis Sancti-Deodati..... Sancti-Deodati, Humbert, in-16, 104 p.

1054. Pensionnat de Notre-Dame de Consolation à Epinal. Manuel des enfants de Marie. Epinal, Fricotel, in-18, 53 p.

1055. Règlement sur les sonneries des cloches dans le diocèse de Saint-Dié. Saint-Dié, Humbert. in-8°, 8 p.

1056. La Semaine religieuse du diocèse de Saint-Dié. Saint-Dié, Humbert, 1885 ; in-8°, n° 1 (2 janvier) à 52, 25 décembre 1885.

1057. Société de Saint-Vincent de Paul. Pèlerinage et réunion des conférences de la Meurthe et des Vosges à Benoittevaux, le 2 juillet 1885. Nancy, Vagner, in-8°, 28 p.

## LITTÉRATURE

1058. *Besnard (Auguste)*. Le brochet de Charlemagne. Nouvelle. *Annuaire des Vosges*, 1885, p. 42-45.

1059. *Choné (A.)* Chez nous, récit. *Annuaire des Vosges*, 1885, p. 46-48.

1060. [*Jouve*]. Une question d'histoire littéraire vosgienne, *Industriel Vosgien* des 5, 15 et 26 mars, 9 avril, 21 mai, 14 juin et 2 juillet 1885.

1061. *Sylvain (Edouard)*. La Sorcière de Moyemont, *Annuaire des Vosges* 1885, pp. 14-28.

1862. [Thiriat X.] Causeries sur les Vosges, *Grand almanach de la famille chrétienne* 1885 p. 26-29. Deux gravures sur bois.

1063. — La potence de Martinprey, *Le grand almanach de la famille chrétienne*, 1885, p. 31-34. Deux gravures.

1064. Braux (G. de). Note bibliographique sur une pièce de vers d'Alphonse de Ramberviller (sic), in-8°, 4 p. s. l. n. d. Nancy, Crépin-Leblond 1885. Extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*.

1065. Pittié (Francis). A Jeanne d'Arc, sonnet, *A travers la vie*, poésies. Paris, Lemerre 1885, in-18, p. 107-108.

1066. Premier (L'Abbé J.-A.) Préludes poétiques au poème de Jeanne d'Arc... Epinal, Collot, gr. in-8°, 64 p.

1067. Remoncourt (Victor de). Un sergent vosgien [poésie], in-8°, 7 p. Neufchâteau, Beaucolin [1885]

1068. X<sup>\*\*\*</sup>. Deux poésies en patois de La Bresse (Vosges), *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, pp. 204-227, 1885, in-8°. Epinal, Collot.

1069. X<sup>\*\*\*</sup>. [M. l'abbé H...] Légendes populaires. Deux poésies en patois de la Haute-Moselotte, p. 101-132 du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 40<sup>e</sup> année 1884-85. Saint-Dié, Humbert, gr. in-8°, 35 p.

Voir aussi n° 1119.

#### ENSEIGNEMENT

1070. Merlin (Ch.) Annuaire de l'instruction publique dans les Vosges pour 1885, 24<sup>e</sup> année. Epinal, Durand, in-18, 104-LXIV p.

1071. Académie de Nancy. Vosges. Bulletin de l'Instruction primaire, tome X, 31<sup>e</sup>-32<sup>e</sup> année, nos 314 à 323, pp. 517 à 712.

1072. Collège d'Epinal et Ecole industrielle des Vosges. Distribution solennelle des prix... 5 août 1885. Epinal, Fricotel, in-8°, 55 p.

1073. Association amicale des anciens élèves et des anciens fonctionnaires du collège d'Epinal. Statuts. Epinal, H. Fricotel, 1885, in-8°, 15 p.

4074. Association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et des Vosges. Assemblée générale du 3 août 1884. Compte-rendu. Epinal, Busy, 1885, in-12, 10 pp.

4075. Une colonie de vacances à Saint-Dié, *La Gazette Vosgienne* du 7 mai 1886, p. 3.

1076. *Maud'heux* (F.) Exposé très sommaire des encouragements donnés à l'enseignement agricole primaire par le Comice agricole d'Epinal de 1859 à 1885. Epinal, in-8° 15 p.

4077. *Pierfille* (M. l'abbé Ch.) L'acte de naissance de l'instruction primaire en Lorraine. Paris, secrétariat de l'Association... pour l'avancement des sciences, in-8°. 6 p. [Création d'une école normale des filles à Mattaincourt en 1597 par Pierre Fourier].

#### PHILOLOGIE

4078. *Darmesteter* (Arsène). Rapport sur le concours relatif aux noms patois des plantes..., *Journal de la Soc. nat. et centr. d'hort. de France*, 3<sup>e</sup> série, tome VII, juillet 1885, p. 408-445. — « Trente-six mémoires ont été envoyés de diverses régions de la France. Le 5<sup>e</sup> intitulé *Flore populaire des Vosges*, par M. N. Haillant d'Epinal, a obtenu le premier prix, médaille d'or unique... au concours ouvert devant la Société, par feu M. Lavallée. Publié depuis par la Société. Voir le n° suivant.

1079. *Haillant* (N.) Flore populaire des Vosges, ou recueil des noms patois et vulgaires des plantes des Vosges, cultivées et spontanées (genres, espèces, fruits, etc. etc.) rangés dans l'ordre systématique et mis en regard des noms scientifiques français et latins, accompagnés des stations ou localités classées alphabétiquement sous chaque article, avec des observations philologiques, botaniques, agricoles, horticoles et économiques, *Journal de la Société nationale d'horticulture de France*, 3<sup>e</sup> série, tome VII, septembre à décembre 1885, gr. in-8°. Paris, imp. G. Rougier et C<sup>ie</sup>. — (Tirage à part en 1886 seulement). Ce mémoire a obtenu le premier prix, médaille d'or unique au concours ouvert devant cette Société par feu M. Lavallée. Voir le n° précédent.

1080. — Essai sur un patois vosgien, (Uriménil, près Epinal) IV<sup>e</sup> sect. Dictionnaire phonétique et étymologique. — Préface ; lettres A-F inclusivement, pp. 228-504, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1885, in-8°. Epinal, Collot.

1081. Les rurales aux citadines. Pétition en patois des habitants des villages environnant Mirecourt, pour faire ouvrir le marché avant six heures du matin, *La Presse Vosgienne* n° 24, 14 juin 1885, p. 1.

1082. *Paris (G.)* Compte-rendu de l'*Essai sur un patois vosgien*, 3<sup>e</sup> section, *Grammaire* par N. Haillant, *Bullet. historiq. et philolog. du Comité des trav. historiq. et scientif.*, 1885, n° 2. Paris, imp. nat., 1885, p. 179.

1083. [N. H.] Sercœur, commune des Vosges. Etymologie de ce nom, *Le Vosgien* du 3 juillet 1885, p. 3, et du 5, id. p. 3.

Voir aussi les nos 1068 et 1069 ci-dessus.

#### SOCIÉTÉS SAVANTES

1084. *Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges*, 1885. Epinal, Collot ; Paris, Goin, in-8°, 522 p., 475 exemp. [61<sup>e</sup> année]. — Voir nos 214 et 679.

1085. *Bægner*. Discours prononcé à la séance publique de la Société d'Emulation des Vosges le 17 décembre 1885..... [Epinal, Collot], in-8°, 4 p. Tiré à part *trois exemplaires*.

1086. *Chevreaux (P.)* Discours prononcé à la séance publique annuelle de la Société d'Emulation des Vosges, le 18 décembre 1884, *Annales de cette Société* 1885, p. 83-99. Epinal, Collot, 1885. — L'auteur a étudié la condition des habitants des campagnes des Vosges avant 1789.

1087. *Gazin (E.)* Discours prononcé à la séance publique annuelle de la Société d'Emulation des Vosges, le 17 décembre 1885. Extrait des *Annales de la Société d'Emulation*, 1886, in-8°. [Epinal, Collot]. Tiré à part 40 p. 100 exemplaires. — L'auteur a étudié l'esprit vosgien.

1088. *Le Moyne*. Rapport des Commissions artistique, historique et littéraire sur les œuvres présentées au concours de



1884, *Annales de la Société d'Emulation*, 1885, in-8°, p. 115-126 Epinal, Collot.

1089. Bulletin de la Société philomathique vosgienne, 10<sup>e</sup> année, 1884-1885. Saint-Dié, Humbert, 1885, gr. in-8°, 192 p.

BIBLIOTHÈQUES, ARCHIVES, BIBLIOGRAPHIE

1090. Benoit (A.) L'abbaye d'Etival, sa bibliothèque, ses manuscrits, ses archives, p. 79 à 92 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 10<sup>e</sup> année. Saint-Dié, Humbert 1885, gr. in-8°.

1091. — Note sur les bibliothèques religieuses de Remiremont en 1790, *Annales de la Société d'Emulation des Vosges*, 1885, in-8°, p. 146-155. Epinal, Collot.

1092. Bibliothèque publique d'Epinal, *Le Vosgien*, n° du 18 janvier, p. 3, du 6 février, id. p. 3 ; 20 mars, p. 3, et du 4<sup>er</sup> mai 1885, p. 3.

1093. Maud'heux (F.) Notice et documents relatifs à la création de bibliothèques agricoles dans les casernes de la place d'Epinal et dans les forts de cette place et de la Haute-Moselle. Epinal, Fricotel, 1885, in-8°, 16 p.

1094. Seillière (F.) Un manuscrit de Dom Pelletier pp. 131-132 du *Journal de la Soc. d'arch. lorr.* 1885. [ « Manuscrit de M. de La Salle » qui est conservé par l'auteur.]

1095. Ferry (Ch.) Inventaire historique des archives anciennes de la ville d'Epinal, Tome deuxième, série BB. Epinal, Fricotel, in-8°, xxxii-604 p. Ce deuxième volume, le premier publié, contient l'administration communale, 1525-1790. — Imprimé sur papier à la cuve, aux armoiries de la ville d'Epinal.

1096. Haillant (N.) Plan, division et table d'une bibliographie vosgienne pp. 132-140 du *Journal de la Soc. d'archéol. lorraine*, juin 1885. Tiré à part, in-8°, 11 p. Nancy, Crépin-Leblond.

## HISTOIRE

1097. *Bouvier (F.)* Les Vosges pendant la Révolution (1789-1795-1800). Etude historique... Paris, Berger-Levrault, in-8°, xvi-520 p.

1098. — Les Conventionnels vosgiens p. 325-420, *Les Vosges pendant la Révolution*. Paris, Berger-Levrault.

1099. *Bonvalot (Ed.)* Documents inédits sur le village de Boulaincourt, pp. 38-43 du *Journal de la Soc. d'archéol. lorr.* 1885. [« Règlement du paste deu... par les seigneurs de Boulaincourt »].

1100. *Bretagne (F.)* La Mosaïque de Grand, p. 12-14, du *Journal de la Soc. d'arch. lorr.* 1884, 33<sup>e</sup> année. Nancy, Crépin-Leblond, 1884.

1101. *Chapelier (M. l'Abbé)*. Archéologie et épigraphie de l'église de Domjulien, p. 133-145 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*. Saint-Dié, Humbert 1885, gr. in-8°, Tir. à part 15 pages.

1102. *Chapellier*. Nomination par Henri IV,... de François de Luxembourg,... et du président de Blancmesnil, pour traiter de la paix avec le duc de Lorraine, du 26 mars 1592, p. 75-78, du *Journal de la Soc. d'archéol. lorraine*. 33<sup>e</sup> année, 1884. Crépin-Leblond, 1884.

1103. *Germain (Léon)*. Une erreur du *Nobiliaire* de Dom Pelletier : Mercy — Morey — Mory ; in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, in-8°, 7 p.

1104. *Haxaire (J.)* Les Suédois dans le ban de Fraize (1639) d'après la tradition populaire. Saint-Dié, Humbert, (Extrait du *Bulletin de la Soc. philom. vosg.*)

1105. *Lepage (H.)* et *Germain (L.)* Complément au *Nobiliaire* de Dom Pelletier... Nancy, Crépin-Leblond, 1885, pet. in-4°, viii-388 p.

1106. *Lepage (H.)* Une petite addition au *Nobiliaire* de Dom Pelletier, p. 26-30 du *Journal de la Soc. d'archéol. lorr.*, 1885.  
— Didier Bertrand, de Morimont, en 1612

1107. *Maze-Werly (L.)* Fibule et collier en or trouvés à Iotainville. Extr. des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, tome xlv. Nogent-le-Rotrou, Daupelz-Gouverneur, 1885, in-8°, 40 p. 1 planche, 1 grav.

1108. Origine et antiquité de Neufchâteau, (anonyme), *L'Abeille des Vosges*, 1885, n° 47, (22 nov. p. 2) et suivants.

1109. *Olry (E.)* A propos de la trouvaille d'Autreville (Vosges), p. 186-189, du *Journal de la Soc. d'archéol. lorraine*, 33<sup>e</sup> année, 1884. Nancy, Crépin-Leblond. Voir n° 724 de ma *Bibliographie de 1884*.

1110. *Poli (V<sup>e</sup> Oscar de)*. Nobiliaire des Croisades. Bauffremont, p. 65 à 69 de *La Terre Sainte*, 11<sup>e</sup> année, n° 232, dimanche 4<sup>er</sup> mars 1885, 70, rue Bonaparte. Paris, typ. Firmin-Didot. Une gravure : « Ecusson des Bauffremont ».

1111. *Serrure (G. A.)* Etudes gauloises. La pierre de Framont [Le Bellicus surbur du Donon], 8, 40 du *Bulletin mensuel de numismatique et d'archéologie*, par R. Serrure. t. III, 1883-84. Paris et Bruxelles, in-8°.

1112. *Tranchant*. Compte-rendu des *Documents rares ou inédits de l'Histoire des Vosges*, (t. VII, in-8°, x-396 p. Paris et Epinal, 1882), dans le *Bulletin du Comité des trav. hist. et scient., section des sciences économiq. et soc.* Année 1885, p. 474-477.

1113. Singulières coutumes vosgiennes, *L'Industriel Vosgien* du 47 septembre 1885.

1114. *Voulot*. Découverte archéologique dans un tumulus situé au bois de Trusey, commune de Chaumousey, *Industriel Vosgien* du 6 décembre 1885.

1115. — Notes sur diverses antiquités trouvées dans les Vosges : un bas-relief antique, de Pont-les-Bonfays, près Darney ; découvertes récentes faites à Grand, *Bulletin archéol. du comité des trav. hist. et scient.*, année 1885, n° 2, p. 196-198.

1116. — Stèle trouvée à Grand, *Bulletin de la Soc. des antiq. de France*, 1885, p. 200. Paris, Klincksieck, in-8°.

1117. *Zangemeister*. Inscription du Vosegus, *Etudes archéologiques*. Leyde, 1885, p. 239 et suivants.

BIOGRAPHIE (JEANNE D'ARC)

1118. *Ayroles (J. B. J.)* Jeanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France, in-18 Jésus, xiii-475 p. Corbeil, imp. Crété ; Paris, libr. Gaume et C<sup>ie</sup>. — M. Pierre d'Arc en a fait un compte-rendu.

1119. *Besnard (Auguste)*. Une visite de la comtesse du Barry à la maison de Jeanne d'Arc à Domremy. Nouvelle, *Annuaire des Vosges* 1885, p. 36-41.

1120. *Blaze de Bury (Henri)*. Jeanne d'Arc dans la littérature. Poésie et vérité, *Revue des Deux-Mondes*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, tome 69<sup>e</sup>. Paris, Quantin, pp. 584-618.

1121. *Bornier (H. de) et Ratisbonne (L.)* Jeanne d'Arc au deuxième centenaire de Pierre Corneille. Poésies. Orléans, Herluison, 1884.

1122. *Boucher de Molandon*. Jacques d'Arc, père de la Pucelle. Sa notabilité personnelle. Orléans, H. Herluison, gr. in-8<sup>o</sup>, 28 p.

1123. *Caumel-Decazis (Roselin)*. Jeanne d'Arc, poëme ; in-16, 23 p. Paris, imp. César ; librairie Dentu.

1124. *Chapellier (J. C.)* Etude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc, in-8<sup>o</sup>, 15 p. et planche. Nancy, Crépín-Leblond. — Extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*.

1125. *Delisle (L.)* Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc. Paris, Champion, (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. 46<sup>e</sup>, p. 649-668).

1126. *Desjardins (Abel)*. Vie de Jeanne d'Arc, 3<sup>e</sup> édition. Paris, Firmin-Didot, pet. in-4<sup>o</sup>, 243 p., 60 gravures sur bois, 252 figures.

1127. *Facre (Joseph)*. Jeanne d'Arc libératrice de la France, in-8<sup>o</sup> raisin, 40 gravures hors texte gravées sur bois, d'après des tableaux, des statues, des estampes et des documents de toutes les époques. Evreux, imp. Hérissey ; Paris, librairie illustrée, 7, rue du Croissant, et Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, in-8<sup>o</sup>, xiii-349 p.

4128. [Gleyre]. Un dessin inédit de Gleyre : Jeanne d'Arc écoutant les voix dans la forêt, *Magasin pittoresque* 1885, p. 17-18, un dessin.

4129. Gœrres (G.) *Vie de Jeanne d'Arc*, d'après les chroniques contemporaines, par Guido Gœrres. Traduit de l'allemand par Léon Boré, 2<sup>e</sup> édition, revue et corrigée sur la dernière édition allemande, in-8°, xviii-418 p. Paris, impr. Noizette ; libr. Lecoffre, 1885, titre rouge et noir. — Voir n° 747 de ma *Bibliographie de l'année 1884*.

4130. L'Histoire et discours au vray du siege qui fut mis devant la ville d'Orléans par les Anglois, le mardy xii jour d'octobre 1428... contenant toutes les saillies, assauts, escarmouches... avec la venue de Jeanne la Pucelle... Orléans, Herluison, 1885, in-32.

4131. Langénieux (M<sup>sr</sup>). La cause de Jeanne d'Arc, panégyrique... Lyon, Paris. Paris, libr. de l'Œuvre de Saint-Paul, in-32, 48 p.

4132. Laroche (L'abbé). Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé... le... 8 mai 1883... 3<sup>e</sup> édition. Orléans, Herluison, 1884, in-18, 36 p.

4133. Las Cases (E. de). Jeanne d'Arc et sa mission devant la critique contemporaine. Rodez, de Broca, in-8°.

4134. Luce (Siméon). Jeanne d'Arc à Domremy, *Revue des Deux-Mondes*, p. 50-99, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, tome 69<sup>e</sup>, 1885. Paris, Quantin.

4135. Mantellier. Notice sur les collections composant le Musée de Jeanne d'Arc [à Orléans]. Orléans, Herluison.

4136. De Marsy. Excursion de la Société historique de Compiègne à Domremy (22-27 juillet 1885): I. *L'Echo de l'Oise* du 31 juillet 1885, p. 2, col. 5-6, Compiègne, imp. Henry Lefebvre ; II. *Progrès de l'Oise* du 12 août 1885, p. 2, col. 1-3, Compiègne, imp. A. Meunecier.

4137. Martin (Henri). Jeanne d'Arc. Nouvelle édition illustrée de vingt gravures sur bois. In-16, 1885.

4138. Mourot (L'abbé). Jeanne d'Arc et l'église catholique, *Le Vosgien* du 8 décembre 1885, p. 1.

1139. *Mourot (V.)* Jeanne d'Arc en face de l'Eglise romaine et de la Révolution. In-12, 435 p. Paris, imp. Mouillot ; libr. Palmé ; Grand (Vosges), l'auteur.

1140. *Pierfille (L'Abbé)*. Un jour à Domremy, *Le Vosgien* du 12 août 1885, p. 3.

1141. *Porchat (J.)* La vie et la mort de Jeanne d'Arc, 3<sup>e</sup> édition, in-8°, x-193 p. et grav. Châteauroux, imp. Majesté, Paris, libr. Delagrave.

1142. *Semmig (H.)* Die Jungfrau von Orleans und ihre Zeitgenossen. Leipzig, 1885, in-8°.

1143. *Sepet (Marius)*. Jeanne d'Arc, 12<sup>e</sup> édition, gr. in-8°, 376 p. avec grav. Tours, Mame.

1144. *Solignac (A. de)*. Jeanne d'Arc, libératrice de la France, vierge et martyre, (1410-1431). In-8°, 443 p. avec vignettes. Limoges, Ardaht et C<sup>e</sup>.

1145. *Vautrin (Félix)*. Jeanne d'Arc était champenoise, in-8°, 52 p. Neufchâteau, Beaucolin.

1146. *Wallon*. Jeanne d'Arc... 4<sup>e</sup> édition, in-4°, illustrée de 14 chromos et de 200 gravures d'après les monuments de l'art depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Paris, Firmin-Didot, 1885.

#### BIOGRAPHIES DIVERSES

1147. *Lallement (Ed.)* Discours prononcé aux obsèques de M. Ballon, le 29 octobre 1883, *Mémoires de l'Académie de Stanislas* 1883. Nancy, Berger-Levrault, 1884 p. LXXX-LXXXIII.

1148. *Chapelier (M. l'abbé)*. Le R. P. Jean Bedel, sa vie et ses œuvres. Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8° XII-117 p.

1149. L'abbé Bégel. Nécrologie, p. 64, *Journal de la Soc. d'arch. lorraine*, 33<sup>e</sup> année. Nancy, Crépin-Leblond, 1884.

1150. Le préfet allemand d'Epinal, M. Bitter, *L'Industriel Vosgien* du 15 octobre 1885.

1151. *Pierfille (M. l'abbé)*. Le P. Clerc, provicaire du Su-Thuen méridional, simple nécrologie. Langres, Rallet-Bideaud, in-8°.

4152. A. B. Nécrologie : l'abbé Deblaye, [né à Velotte (Vosges) 1816, † 1884], p. 58-64 du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 33<sup>e</sup> année. Nancy, Crépin-Leblond, 1884.

4153. Parisot (M. l'abbé). Panégyrique du bienheureux P. Fourier, prononcé le 7 juillet 1885, in-8<sup>e</sup>, 34 p. Nancy, Vagner.

4154. Krantz (Charles), marchand de papier en gros à Paris, né à Dinozé (commune d'Archès), mort à Paris, le 12 novembre 1885. Nécrologie, *Chronique du Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, n<sup>o</sup> 49, 5 décembre 1885, p. 216 de la *Bibliographie de la France*, 117, boulevard Saint-Germain, Paris. — Le *Mémorial* du 4 décembre 1885, page 3, en a aussi donné une.

4155. Lallement (Ed.) Discours prononcé aux obsèques de M. Piroux, le 30 juillet 1884, *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, 1884. Nancy, imp. Berger-Levrault, 1885, p. civ-cviii.

4156. Gandelet (A.) Mère Alix Le Clerc dans *Le Grand almanach de la famille chrétienne*, p. 61 à 63. Un portrait.

4157. Tanant (Adrien). Biographie, *Mémorial* du 11 février 1885, p. 3.

4158. Lesbazeilles (E.) Histoire d'un solitaire. Xavier Thiriat, *Magasin pittoresque*, 1885, p. 222-224 ; 231-232 ; 258-262.

## GÉOGRAPHIE, VOYAGES, EXCURSIONS

4159. A. de P. Où finissent les Vosges méridionales ? *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, décembre 1885, p. 162-163. Nancy, Berger-Levrault.

4160. Excursions dans les Vosges, itinéraire n<sup>o</sup> xxxii, de Wesserling à la Schlucht. *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne 1885, p. 2-3. Nancy, Berger-Levrault.

4161. Nouvelle carte de France au 200,000<sup>e</sup>. Gravure sur zinc en six couleurs, avec courbes de niveau relevées à l'estompe en gris bleuté. Réduction des minutes de la carte d'Etat-major. Chaque feuille a 0 mètre 64 de longueur sur

0 mètre 40 de hauteur et comprend 4 feuilles de la carte au 80,000<sup>e</sup>, et seize feuilles de la carte au 50,000<sup>e</sup>; la feuille 2 fr. Les feuilles suivantes, publiées en 1885, comprennent tout ou partie du département des Vosges : 27, Nancy, partie nord du département ; 28, Strasbourg, partie nord-est ; 35, Vesoul, partie sud. Le n° 36, (Mulhouse) ne contient rien du département. — Cette carte qui comprendra 84 feuilles, sera terminée en 1889.

1162. Carte de la France au 100,000<sup>e</sup>. (Voir n° 807 de ma *Bibliographie de l'année 1884*, ou 37 de la *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges*.) Feuilles xxiii-44 : Vaucouleurs, partie nord-ouest du département des Vosges, Paris, Erhard.

1163. Section vosgienne (du Club alpin français), p. 68-69, *Bulletin mensuel*, n° 3, mars, 1885. Paris, Chamerot.

1164. Club alpin français. Bulletin de la section vosgienne, quatrième année, 1885. Nancy, Berger-Levrault, in-8°, 472 pp.

1165. Conty. Les Vosges en poche. Guide Conty, 3<sup>e</sup> édition, in-18, iv-242, et gravures. Paris imp. Chaix, collection des guides circulaires Conty.

1166. Société générale du chemin de fer d'Etival à Senones. Assemblée générale. Compte-rendu. Rapport. Saint-Dié, Humbert, in-4°, 24 p.

1167. Dr Fournier. Excursions aux environs de Saint-Dié, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, avril 1885, pp. 64-67. Nancy, Berger-Levrault.

1168. — Club alpin français. Bulletin mensuel, n° 4, avril 1885, section d'Epinal. — Excursion de Pâques [à Saint-Dié], pp. 119 à 120, un erratum p. 144. Paris, Chamerot, 1885.

1169. — Excursions aux environs de Saint-Dié. I. Saint-Martin et Kemberg. II. Ormont ; La Bure. in-8°, 7 pp. Extrait du *Bulletin de la section vosgienne du Club alpin français* [1885]. Nancy, Berger-Levrault.

1170. — Rothenbach ou Reinkopf (avec une carte, au



40,000<sup>e</sup>), *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, février 1885, pp. 22-28, et mars 49-50. Nancy, Berger-Levrault. Tiré à part, in-8<sup>e</sup>, 8 p.

4471. — Note sur la sorcellerie dans les Vosges, p. 93 à 100 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 40<sup>e</sup> année 1884-1885. Saint-Dié, Humbert, gr. in-8<sup>e</sup>.

4472. *Garnier et Hausser*. Carte du département des Vosges dressée par Garnier et Hausser, sous la direction de E. Levasseur, membre de l'Institut. Institut géographique de Paris, Ch. Delagrave, Paris, rue Soufflot, 45. Epinal, M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Durand et fils, libraire, éditeur, 1883. Echelle du 100,000<sup>e</sup>. Les portions du département des Vosges où l'altitude est supérieure à 400 mètres, ont été couvertes de teintes brunes d'autant plus foncées que l'altitude est plus forte. 4<sup>m</sup> 44 × 0,89.

4473. *Golbéry (G. de)*. De Saint-Dié au lac Blanc, six itinéraires, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, juin 1885, pp. 401-404. Nancy, Berger-Levrault.

4474. *Haillant (N.)*. Indication et description sommaires des anciennes cartes de géographie conservées dans les Vosges et quelques régions voisines. Epinal, Fricotel, in-8<sup>e</sup>, 32 p.

4475. *Hausser*. Plan d'Epinal et des environs, lithographié par A. Barbier, de Nancy ; s. l. n. d. [1885] ; pas d'échelle. Non destiné à être publié. (Voir le n<sup>o</sup> 61 de notre *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges*, Epinal, 1887).

4476. *Joanne (P.)* Vosges, Alsace et Lorraine, in-32, à 2 col., xxxii-351 p. avec 6 cartes et 4 plans. Paris, imp. Lahure ; libr. Hachette et C<sup>e</sup>. Collection des Guides-Joanne, Guides Diamant.

4477. *Jouve (Louis)*. Les Vosges p. 247-360, *La Lorraine illustrée*. Nancy, Berger-Levrault, gr. in-4<sup>e</sup> ; gravures.

4478. *Dr Lafite*. Club alpin français. Bulletin mensuel n<sup>o</sup> 2, février 1885. Section d'Epinal, p. 43-45, travaux faits et à faire ; finances ; plans d'excursions, etc. Paris, Chamerot, 1885.

4479. *Liétard (Dr)*. Plombières, p. 364-378, *La Lorraine illustrée*, Nancy, Berger-Levrault, gr. in-4<sup>e</sup> ; gravures.

1180. *Lorin (Ed.)* Rothenbach ou Reinkopf, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, juin 1885, pp. 111-112. Nancy, Berger-Levrault.

1181. — Un index pour les Vosges, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, juin 1885, pp. 77-100 ; 123-134. Nancy, Berger-Levrault.

1182. — Le Donon, le Nideck, la Maix, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, février 1885, p. 19-22. Nancy, Berger-Levrault.

1183. *Marga (A.)* Géographie. Première partie : environs de Metz ; — Environs de Thionville ; — Forts d'Epinal ; — Forts de Langres. Paris, imp. Erhard ; Berger-Levrault et C<sup>e</sup>, éditeur.

1184. Martigny-les-Bains, près Contrexéville (Vosges). Ligne de Dijon. Langres à Nancy, in-8°, 8 p. (et 3 non paginées) ; 6 gravures. Zurich, Orell, Füssli et C<sup>e</sup>, 1885.

1185. Souvenir de Martigny-les-Bains Vosges. Carnet-Bijou, 1885, in-32, 68 p. paginées, plus 8 non paginées. — Une carte au 200,000°. Zurich, typ. Orell, Füssli et C<sup>e</sup>.

1186. *Meline (P.)* Département des Vosges, relief du sol ; au 100,000° ; 0,91 × 0,59. — Médaille de vermeil au concours de la Société d'Emulation en 1886.

1187. Environs de ville au 20,000°, (report) ; 1 feuille, 0 fr. 50. Feuille de Mirecourt. Ministère de la guerre ; Etat-major général ; dépôt de la guerre, service géographique.

1188. *Spach (A.)* Excursions dans les Vosges. De Rothau au Hohwald par la neige, p. 18-19 du *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, 1<sup>er</sup> février 1885. Nancy, Berger-Levrault.

1189. *Traxelle (L.)* Nouveau sentier de Luvigny à Prayé. Sentier de Vexaincourt à Moussey, *Bulletin mensuel du C. A. F.*, section vosgienne, pp. 34-37, mars 1885. Nancy, Berger-Levrault.

## BEAUX-ARTS

1190. *Durand (Georges)*. Eglise de Relanges (Vosges), *Mém. de la Soc. d'archéol. lorr.* Nancy, Wiener, pp. 229-242, 4 planches, 8 fig., imp. H. Christophe. Tirage à part, 15 p.

1191. — Portail de l'église de Pompierre (Vosges). (*Extrait de la Gazette archéologique*).

1192. *Savé*. Les poteries de Gérardmer, *Bulletin de la Soc. philom. vosg.*, 9<sup>e</sup> année, 1883-1884, p. 227-230. Saint-Dié, Humbert, 1884, in-8'. — Reproduit en 1888 sous ce titre, *Les fayences de Gérardmer*.

1193. *Besneray (M. de)*. Les grandes époques de la peinture, Le Poussin, Ruysdael, Claude Lorrain; in-8°, 302 p. avec gravures. Villefranche de Rouergue, imp. Bardoux; Paris, lib. Delagrave.

1194. Portrait du Bon P. Fourier, chromo-lithographie, in-18. Mirecourt, Chassel.

1195. Scènes de la vie du B. P. Fourier, photographies. Mirecourt, Chassel.

1196. *Brussey (M<sup>lle</sup> L.)* A Jeanne d'Arc, libératrice de la France, l'Alsace et la Lorraine confiantes dans l'avenir. Paris, Lemercier et C<sup>e</sup>, gravure de genre.

1197. *Domergue (E.)* La Perle des Vosges, caprice-mazurka pour orchestre. Paris, Thauvin.

1198. *Grosjean (R.)* Recueil de morceaux de musique d'orgue pour toutes les parties de l'office divin. Saint-Dié (Vosges), R. Grosjean.

1199. *Jouve*. Les Vosges. Paroles de Louis Jouve, musique de Paul Humblot. A M. Jules Méline, député des Vosges. M<sup>lle</sup> A. Benoist, graveur, rue Saint-Sauveur, 72; Paris, imp. A. Chaimbaud et C<sup>e</sup>, rue de la Tour d'Auvergne, 18, petit in-4°, 4 pp., accompagnement de piano.

1200. Epinal — Tonkin, journal spécial de la fête du 15 mars 1885, texte et gravures. Epinal, imp. Busy, lith. Pel-lerin et C°. Grand in-4°, à 2 col. 12 p.

## APPENDICE

1201. [Abert]. Service de la protection des enfants du premier âge... Rapport annuel de l'inspecteur départemental... Année 1884. Melun, Michelin, gr. in-8°, 96 p.

1202. Aylies (F.) Les associations du capital et le travail. Employés et ouvriers de chemins de fer. Du contrat de louage dans les compagnies, institutions de prévoyance, nécessité d'une loi spéciale. Paris, Guillaumin et C°, gr. in-8°, VII-88 pages.

1203. Bardy (Henri). Le comte de La Suze et la seigneurie de Belfort, de 1636 à 1654, par Henri Bardy, p. 41 à 78 du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, année 1884-1885. Saint-Dié, Humbert, in-8°, 40 p.

1204. Boucher (Henry). Péréquation de l'impôt.

1205. Boudier. Nouvelle classification naturelle des disco-mycètes charnus connus généralement sous le nom de pezizes. Epinal, Collot, in-8°, 32 p.

1206. Boulanger (E.) Instruction relative à l'exécution de la loi du 23 octobre 1884 sur les ventes judiciaires d'immeubles. Neufchâteau, Kienné, in-8°, 8 p.

1207. Boullangier (L.) Manuel d'instructions, de prières et de lectures à l'usage des enfants qui se préparent à la première et à la seconde communion. Nouvelle édition, revue et corrigée, prix : 0 fr. 75. Epinal, chez V. Collot, imprimeur, rue du Boudiou. Propriété, 1885, in-32, 266 p. — Réimpression de l'ouvrage publié en 1851.

1208. Bourculle (de). La maison d'Anjou-Lorraine et son héritage de Naples, in-8° 32 p.

1209. — L'Alsace du moyen-âge. Saint-Dié, Humbert, gr. in-8°, 38 p.

1210. *Broilliard (Ch.)* Les taillis sous futaie de Toutenant [village de La Bresse], pp. 205-210 de la *Revue des eaux et forêts*, t. 24, in-8°. Paris, Hennuyer.

1211. *Burel*. Etude sur les taillis composés, pp. 61-71 de la *Revue des eaux et forêts*, t. 24, in-8°, 8 p. Paris, Hennuyer.

1212. — Plan de balivage des taillis. Epinal, in-folio, autographié.

1213. *Cerquand (J. F.)* Copia ; étude de mythologie romaine. Avignon, Séguin frères, 1884, in-8°.

1214. *Chanteau (F. de)*. Notice historique et archéologique sur le château de Montbras (Meuse), par F. de Chanteau, nouvelle édition publiée par Maurice de Chanteau, et précédée d'une introduction par M. U. Robert..., in-8°, VIII-182 p. avec tableau généalogique, 2 vues et 3 planches. Paris, Lemerre.

1215. *Claude*. N° 3. Sénat. Session 1885... Projet de résolution tendant à la nomination d'une commission d'enquête sur la consommation de l'alcool, présenté par M. Claude (des Vosges) sénateur. S. l. n. d. in-4°, 7 p. Paris, P. Mouillot.

1216. *Colnenne*. Note sur l'enseignement forestier en Prusse, *Bulletin du ministère de l'agriculture*, 4<sup>e</sup> année. Paris, imp. nat., décembre 1883, p. 946-957.

1217. — Plan de travail pour les essais de culture d'essences exotiques. Documents recueillis par M. Colnenne, directeur des forêts, au cours de sa mission en Allemagne. *Bulletin du ministère de l'agriculture*, 4<sup>e</sup> année, n° 8. Paris, imp. nat., décembre 1883 p. 937-970.

1218. *Courbet*. Lettres de l'amiral Courbet. Epinal, H. Fricotel, in-24, 8 p. et portrait.

1219. *Duroselle*. Traité de l'alimentation du bétail. Nancy, Grosjean.

1220. Extraits des leçons de géographie, de géométrie, d'arithmétique et de système métrique. Neufchâteau, Kienné, in-4°, 64 p.

1221. *Ferry (René)*. Sur la nomenclature des couleurs de

Fries. Examen des épithètes employées par lui pour la description de ses *Agaricinées* par H. Thornton Wharton; traduit de l'Anglais (du *Grevillea*) avec une courte critique, *Revue mycologique*, 7<sup>e</sup> année, n° 27, octobre 1885, p. 197-206. — Non tiré à part.

1222. *Ficssinger (Ch.)* De l'influence de la tuberculose sur la grossesse et le produit de la conception, *Revue médicale de l'Est*, 8 juin 1884. Nancy, Berger-Levrault.

1223. — *Tæniâ et néphrite interstitielle*, *Revue médicale de l'Est*, 15 mars 1884. Nancy, Berger-Levrault.

1224. — La pleurésie diaphragmatique aigüe (primitive et bénigne), *Revue médicale de l'Est*, 1<sup>er</sup> juillet, 15 juillet et 1<sup>er</sup> août 1885. Nancy, Berger-Levrault, in-8°, 30 p.

1225. *Fournier (Dr)*. Compte-rendu du congrès de l'association française pour l'avancement des sciences à Grenoble, *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*. Nancy, Berger-Levrault, in-8°.

1226. *Fox (Ch.)* Maire et Père, comédie en un acte et en vers. Epinal, Fricotel, in-16, 37 p.

1227. — Monsieur l'inspecteur, comédie en un acte et en vers. Epinal, H. Fricotel, in-16, 43 pages.

1228. *Génin (F.)* Les explorations de Brazza, librairie de vulgarisation, 9, rue de Verneuil, in-16, 239 p.

1229. *Georgeot (Ch.)* Comment je n'ai jamais vu le roi de Prusse, *Annuaire des Vosges*, 1885, p. 29-35.

1230. *Gley (A.)* A propos de l'action anti-coagulante des peptones sur le sang, *Société de biologie*, p. 419. 1884.

1231. — Le sens musculaire et les sensations musculaires, p. 601-610, *Revue philosophique*.

1232. *Gley (A.)* et *Laborde*. Recherches sur un supplicé, p. 503, *Société de biologie*.

1233. *Gley (A.)* et *Richet*. De la sensibilité gustative pour les alcaloïdes, p. 237, *Société de biologie*.

1234. *Gley (A.)*, *Richet* et *Rondeau*. Note sur le haschich, p. 564, t. VI, *Bulletin de la Société de psychologie*, p. 9-14.

1235. *Grandclaude (E.)* Breviarium philosophiæ scholasticæ... *Editio octava...* Logica et metaphysica generalis ; in-18 jésus, 2 vol. II-302, 293 p.

1236. *Grosjean (R.)* Cantique pour la communion, avec accompagnement d'orgue. Saint-Dié, l'auteur, imp. Humbert à Saint-Dié ; M<sup>lle</sup> Langlois, graveur, faubourg Poissonnière, 189 ; 2 pp. pet. in-4°.

1237. *Guyot (Ch.)* Quelques contrats d'apprentissage au XVI<sup>e</sup> siècle, p. 21-27 du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 33<sup>e</sup> année, 1884. Nancy, Crépin-Leblond, 1884.

1238. — La loi sur la police de la chasse en Alsace-Lorraine, p. 20-23 de la *Revue des eaux et forêts*, t. 24, Paris, Hennuyer.

1239-1245. *Henry (Abbé A.)* Les magnificences de la religion. Recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme,... ou répertoire de la prédication... par l'abbé A. Henry, ... Citeaux, imprimerie et librairie, 1885, in-8° ; quatrième série, II, III, IV, V, VI, IX et X. Les fêtes de Notre-Seigneur. Les fêtes de la sainte Vierge. Les panégyriques des Saints

1246. *Hocasse (P.)* Jure le moi — Haine à l'ennemi. Poésies. S. l. n. d. ni imprimeur, in-8°, 2 pp.

1247. — Deux drapeaux. Poésie, in-8°, 3 p. Clamecy, A. Staub.

1248. *Humblot (P.)* Les sauterelles, quadrille facile et brillant pour piano, 5 fr. Paris, P. Humblot.

1249. *Lambert (Ernest).* L'agriculture devant le Parlement. Justification des droits compensateurs comme première mesure législative, *Le Progrès de l'Est* du 19 novembre 1884. — La loi de douane de 1885 a donné une première satisfaction aux revendications de cet article.

1250. *Dr Lardier.* La pratique civile et les médecins militaires. Nancy, Sordoillet, in-8°, 41 p.

1251. *Lauret (H.)* Philosophie de Stuart Mill. Neufchâteau, Kienné, in-8°, 27 p.

1252. *Le Roy de Gouberville (G. H.)* Manuel de tir à l'usage

des écoles primaires, des lycées, des établissements d'instruction et des bataillons civiques, par G.-H. Le Roy de Gouberville. Préface de Jean Macé, in-18, 192 p. avec figures. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze ; Paris, lib. C. Delagrave.

1253. *Lervat*. Inscription de l'hypothèque légale des mineurs et des interdits à la charge du subrogé-tuteur, *Gazette du notariat*, 19 juillet, 2, 9 et 16 août.

1254. *Dr Liégeois*. Mèlalgie et arthropathies congestives, avec parésie des deux membres supérieurs et des deux membres inférieurs, *Revue médicale de l'Est*, n° 4, du 15 février 1884. — *Journal de médecine de Bordeaux*, n° 35, du 30 mars 1884. — *Bulletin de la Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux*, tome IV, 1883, p. 225 et suiv.

1255. — La curieuse histoire d'un hoquet incoercible guéri après l'extraction de neuf aiguilles situées dans le tissu cellulaire à droite du creux épigastrique chez une fille de vingt-un ans. *Revue médicale de l'Est*, n° du 1<sup>er</sup> janvier 1885.

1256. — Le médecin qui fournit des médicaments est-il soumis comme les pharmaciens aux lois sur les poids et mesures ?... *Bulletin des associations professionnelles des médecins de Meurthe-et-Moselle et des Vosges*, 20 février 1885, n° 41.

1257. *Dr Liégey*. Coup d'œil d'un vieux médecin sur les commencements de sa pratique... *Répertoire dosimétrique*, première livraison.

1258. — Réapparition d'une fièvre intermittente à la suite d'une douleur dentaire, *Courrier médical*, 5 septembre.

1259. *Lix (Tony)*. Tout pour la patrie. Quatrième édition. Paris, Bloud et Barral, in-16, 244 p.

1260. Loi du 49 mai 1874 [sur le travail des enfants et des filles mineures employées dans l'industrie]. Saint-Dié, Ens-felder, 4 vol.

1261. *Marchal (Ch.)* Manuel pratique d'art vétérinaire. Saint-Dié, Dufays, in-8°, 92 p.

1262. *Martin (C.)* Binious et Musettes, fantaisie pour fanfare et harmonie.



1263. — Près d'un berceau, rêverie-berceuse, pour piano et violon. O'Kelly.

1264. — La Galette lorraine, chansonnette, paroles d'A. Theuriot, musique de Camille Martin. Paris, E. Porchet.

1265. — Noblesse oblige, fantaisie pour fanfare et harmonie.

1266. — Il n'est plus, marche funèbre pour fanfare et harmonie.

1267. *Méline (J.)* ministre de l'agriculture. Instruction pour le reboisement en Algérie, p. 862-863, *Bulletin du Ministère de l'agriculture*, 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 8. Paris, imp. nat. décembre 1885.

1268. — N<sup>o</sup> 286. Chambre des députés. Proposition de loi concernant la répression des fraudes dans le commerce des engrais, présentée par MM. Méline, Jules Ferry, Martin-Feuillée Waldeck-Rousseau, députés, in-4<sup>o</sup>, 16 p. S. l. n. d. Paris, Quantin.

1269. — N<sup>o</sup> 285. Chambre des députés. Proposition de loi concernant la répression des fraudes commises dans la vente des beurres, présentée par MM. Méline, Jules Ferry, Martin-Feuillée, Waldeck-Rousseau, députés, in-4<sup>o</sup>, 7 pages, S. l. n. d. Paris, Quantin.

1270. — N<sup>o</sup> 203. Chambre des députés. Proposition de loi sur l'institution des chambres consultatives d'agriculture, présentée par MM. Méline et Jules Ferry, députés, in-4<sup>o</sup>, 27 p. Paris, Quantin.

1271. *Mirecourt (E. de)* Confessions de Marion Delorme. Edition illustrée. Paris, F. Roy, in-4<sup>o</sup>.

1272. *Négrier (de)*. Deux lettres du général de Négrier, in-18, 4 p. Saint-Dié, Dufays.

1273. *Perdrix*. Rapport de M. Perdrix au nom de la Commission chargée de décerner la prime d'honneur et les prix cultureux dans le département de Meurthe-et-Moselle, en 1885, in-8<sup>o</sup>, 16 p. Neufchâteau, Kienné.

1274. *Petitjean*. Traité élémentaire d'agriculture pratique, Neufchâteau, Kienné, in-8<sup>o</sup>, 24 p.

1275. *Picard*. Discours prononcé par M. Picard, à la séance

de la discussion du projet de loi portant concession de diverses lignes à la ligne d'Orléans ; in-8°, 31 p. Paris, imp. du *Journal officiel*.

1276. *Puton (A.)* Les nouveaux pouvoirs confiés aux maires... en matière de destruction d'animaux nuisibles. Pithiviers, Laurent ; in-18, 36 p.

1277. — L'impôt foncier des forêts. Détermination du revenu imposable, *Bulletin des contributions directes*. Paris, P. Dupont, 1885 pp. 79 à 84, et 112 à 124. (Suite et fin du n° 908 de ma *Bibliographie vosgienne de l'année 1884*).

1278. *A. V. [Renard (Ch.) et Krebs]*. Une invention nationale, *Le Drapeau* 1884, p. 408, c. 2. [Ballon dirigeable des capitaines Renard et Krebs].

1279. — Un aérostat dirigeable, travail lu à l'Académie des sciences dans la séance du 18 août 1884, par M. Hervé Mangon, signé : Ch. Renard et Art. Krebs, *Revue scientifique* 1884, 2<sup>e</sup> semestre, p. 246-248.

1280. — Nouvelles expériences avec un aérostat dirigeable, *Revue scientifique*, 3<sup>e</sup> série, t. X, 22<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> semestre, p. 692-694.

1281. *Révoil (G.)* Notes d'archéologie et d'ethnographie recueillies dans le Comal. Paris, Leroux 1884, in-8°.

1282. *Richard (A.)* De la nature des fonctions notariales, Extrait du *Répertoire général périodique du notariat*, (Defrénois), 15 avril 1885. Besançon, imp. Outhenin-Chalandre fils et C<sup>e</sup>, in-8°, 8 p.

1283. *Savignac*. A Paul Déroulède, poésie, *L'Industriel vosgien*, 1<sup>er</sup> janvier 1885, p. 2.

1284. *Schumann (G.)* Le Bourget, vers composés pour la cérémonie commémorative du 30 octobre. Méru, J. Brard, in-16, 8 p.

1285. — Le Bourget, vers composés pour la cérémonie du 30 octobre, 2<sup>e</sup> édition. Méru, J. Brard, in-18 carré, 8 p.

1286. Société mycologique. Bulletin n° 4. Epinal, Collot, in-8°, X-134 p.

1287. *Vinot (J.)* Journal du ciel, notions populaires d'astronomie pratique... 21<sup>e</sup> année. Tours, Boutrey, pet. in-8°.

1288. *Vuillemin (Dom J.-B.)* Le catéchisme des pensionnats et des collèges, (le Symbole). Mirecourt, Chassel, in-8°, 8 p.

1289. *Vuillemin (Dr P.)* De la valeur des caractères anatomiques au point de vue de la classification des végétaux. Tige des composées. Paris, Baillière, in-8°, 258 pages.



# TABLE

*des noms d'auteurs, éditeurs, imprimeurs et graveurs, de lieux,  
de personnes et de matières.*

Les noms d'auteurs sont en capitales ; ceux des éditeurs, imprimeurs et graveurs ont été soulignés. (1)

Les chiffres renvoient aux numéros de la *Bibliographie*.

ABERT, 4201.	Beaux-Arts, 1190 à 1200.
ADAM, 923.	Bedel, 1148.
Administration, 985 à 995.	Bégel, 1149.
Agriculture, 958 à 970.	<i>Benoist</i> , 1199.
<i>Alcan</i> , 924.	BENOÎT (A.), 1090, 1091.
<i>André-Guedon</i> , 935.	<i>Berger-Levrault</i> , 928, 1097,
Appendice, 1201 à 1289.	1098, 1147, 1148, 1155,
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, 940	1159, 1164, 1167, 1169,
à 943, 960.	1170, 1177, 1179 ; 1180 à
Archéologie, 1097 à 1117.	1183 ; 1188, 1189 ; 1222 à
Architecture, 1190, 1191.	1225.
<i>Ardant</i> , 1144.	BESNARD, 1058, 1119.
AUBRY (A.), 1025.	BESNERAY, 1193.
AUGUIN, 1017.	Biographie, 1118 à 1158.
Autreville, 1109.	Bitter, 1150.
AYLIES, 1006, 1202.	BLAZE DE BURY, 1120.
BABLON, 1016.	BOEGNER, 1085.
Bains-les-Bains, 980, 981,	Bois-L'Abbé, 931.
1042.	BONVALOT, 1099.
Ballon, 1147.	BORÉ, 1129.
<i>Barbier</i> , 1175.	BORNIER, 1121.
<i>Bardoux</i> , 1193.	Botanique, 940 à 945.
BARDY, 928, 950, 1203.	BOUCHER (H.), 1204.
Bauffremont, 1110.	BOUCHER DE MOLANDON, 1122.

(1) Les noms des imprimeurs, éditeurs et graveurs étrangers au département des Vosges, figurent seuls dans cette table.

BOUDIER, 1203. .  
BOULANGER, 1206.  
BOULAY, 944, 945.  
BOULLANGIER, 1206.  
BOULOUMIÉ, 982.  
BOUREULLE (DE), 1208, 1209.  
*Boutrey*, 1287.  
BOUVIER, 1097, 1098.  
*Brard*, 1284, 1285.  
BRAUX (DE), 1064.  
La Bresse, 1068, 1069.  
BRETAGNE, 1100.  
*Broca (de)*, 1133.  
BROILLIARD, 1210.  
BRUSSEY, 1196.  
BUREL, 1211, 1212.  
Cartes, 1161, 1162, 1172,  
1174, 1186, 1187.  
*Caumel-Decazis*, 1123.  
CERQUAND, 1213.  
*César*, 1123.  
Chaimbaud, 1199.  
*Chaix*, 1165.  
Chambre de commerce, 995  
à 998.  
*Chamerot*, 1163, 1168, 1178.  
*Champion*, 1125.  
CHANTEAU, 1244.  
CHAPELIER, 1101, 1148.  
CHAPELLIER, 1102, 1124.  
*Charaire*, 935.  
Chatel, 1045.  
Chaumouzey, 1114.  
CHEVREUX, 1086.  
CHONÉ, 1059.  
*Christophe*, 939, 1190.

CLAUDE, 1215.  
Claude Gelée, 1193.  
Clerc, 1151.  
COLNENNE, 1216, 1217.  
Comices, 959 à 967.  
Conseil général, 983 à 992.  
Contrexéville, 983, 1023.  
CONTY, 1165.  
COURBET, 1218.  
*Crépin-Leblond*, 1064, 1096,  
1099, 1100, 1102, 1103,  
1105, 1106, 1109, 1124,  
1152, 1237, 1238.  
*Crété*, 1118.  
CRUSSARD, 932, 975.  
DARMESTETER, 1078.  
*Daupelz-Gouverneur*, 1107.  
Deblaye, 1152.  
DEBOUT D'ESTRÉES, 983.  
*Delagrave*, 1127, 1140, 1172,  
1193, 1252.  
DELISLE, 1125.  
*Dentu*, 1123.  
*Desbons*, 1024.  
DESJARDINS, 1126.  
DOMERGUE, 1197.  
Domjulien, 1101.  
Domremy, 1119, 1133, 1136,  
1140.  
Donon (le), 1111, 1182.  
DRIOT, 1002, 1003.  
*Dufays*, 966, 1014.  
*Dupont*, 1277.  
DURAND (Ch.), 933 à 935,  
1172.  
*Durand (E.)*, 1070.

DURAND (G.), 1190, 1191.  
DUROSELLE, 1219.  
Enseignement, 1070 à 1077.  
Entomologie, 954 à 957.  
Epinal, 925 à 927, 931, 949;  
951, 952, 959, 970, 984,  
993, 994, 1000, 1054,  
1072, 1073, 1091, 1095,  
1183.  
Erhard, 1162, 1183.  
ETAT-MAJOR, 1161, 1187.  
Etival, 1090.  
FAVRE, 1127.  
FERRY (Ch.), 1035.  
FERRY (J.), 1029, 1268 à  
1270.  
FERRY (R.), 950, 1221.  
FISSINGER, 1222 à 1224.  
FIGAROL, 958, 962.  
Firmin-Didot, 1110, 1126,  
1146.  
FLICHE, 931.  
FORCIOLI, 1029.  
FORQUIGNON, 946, 947, 950.  
Fourier, 1153, 1167, 1194,  
1195.  
FOURNIER, 1167 à 1171, 1225.  
Fox, 1226.  
Fraize, 1104.  
Fringnel et Guyot, 1013.  
Füssli, 1184, 1185.  
GANDELET, 1156.  
Garibaldi, 924.  
GARNIER, 929, 1172.  
Gaume, 118.

GAZIN, 1087.  
GEBHART, 978.  
GÉNIE, 925 à 927.  
GÉNIN (J.), 1228.  
Géographie, 1139 à 1189.  
Géologie, 932 à 939.  
GEORGEOT (Ch.), 1229.  
Gérardmer, 953, 969.  
GERMAIN, 1103, 1105.  
GLEZ (A.) 1230 à 1234.  
GLEZRE, 1128.  
GÖRRES, 1129.  
Goin, 1084.  
GOLBÉRY (DE), 1173.  
Goupy et Jourdan, 1029.  
Grand, 1100, 1116.  
GRANDCLAUDE, 1235.  
GROSJEAN (R.), 1198, 1236.  
Grosjean, 1219.  
Guillaumin, 1202.  
GUYOT (Ch.), 976, 1237.  
Hachette, 1176.  
HAILLANT, 947, 1078 à 1080;  
1083, 1096, 1174.  
HAUSSER, 1172, 1175.  
HAXAIRE, 1104.  
Hennuyer, 940 à 943, 977,  
1210, 1211, 1238.  
HENRY (l'abbé. A.), 1239 à  
1245.  
Hérissey, 1127.  
Herluison, 1121, 1122, 1130,  
1132, 1133.  
HINGRE, 1068, 1069.  
HINZELIN, 1018.

Histoire, 1097 à 1117.  
Horticulture, 970 à 974.  
Houille, 939.  
HOVASSE (P.), 1246, 1247.  
Humblot (P.), 1199, 1248.  
*Husnot*, 944.  
*Impr. nationale*, 931, 938,  
1082, 1246, 1247, 1267.  
*Impr. du Sud-Ouest*, 951 à  
953.  
Jacques d'Arc, 1122.  
Jeanne d'Arc, 1065, 1066,  
1118 à 1146, 1196.  
JOANNE, 1176.  
Journaux, 1006 à 1019.  
JOUVE, 1060, 1177, 1199.  
Jurisprudence, 1037 à 1040.  
*Klincksieck*, 1116.  
Krantz, 1154.  
LAFITE, 1178.  
*Lahure*, 1176.  
LALLEMENT, 1147, 1155.  
LAMBERT (E.), 1249.  
LARDIER (Dr), 1250.  
*Laurent*, 1276.  
LAURET, 1251.  
*Lecoffre*, 1129.  
*Lefebvre*, 1136.  
LE FEBVRE-RONCIER, 1030.  
*Lemercier*, 1196.  
*Lemerre*, 1214.  
LE MOYNE, 1088.  
LEPAGE, 1105, 1106.  
LE ROY DE GOUBERVILLE,  
1252.

LERVAT, 1253.  
LESBAZEILLES, 1158.  
LESNE, 969.  
*Levé*, 982, 1013.  
LIÉGEAIS (Dr), 1251 à 1256  
LIÉGEY (Dr), 1257, 1258.  
LIÉTARD, 1179.  
Littérature, 1058 à 1069.  
LIX, 1259.  
LORIN, 1180.  
LOUIS, 1004.  
MACÉ (J.), 1252.  
MAC-LACHLAN, 954, 955.  
Maix (La), 1182.  
*Majesté*, 1140.  
MANTELLIER, 1135.  
MARAI, 924.  
MARCHAL (Ch.), 1261.  
MARGA, 1183.  
MARSY (DE), 1136.  
Martigny, 1184, 1185.  
MARTIN (C.), 1137, 1262 à  
1266.  
Martimprey, 1063.  
MAUD'HEUX, 1076, 1093.  
MAXE-WERLY, 1107.  
Médecine, 978 à 984.  
MÉLINE (J.), 965, 1267 à  
1270.  
MÉLINE (P.), 1186.  
MER, 977.  
MERLIN, 1070.  
Météorologie, 928 à 930.  
*Meunecier*, 1136.  
*Michelin*, 1201.

Mirecourt, 973, 999, 1084,  
1187.

MIRECOURT (E. de), 1271.

*Mougin*, 1000, 1011.

MORQUIN, 1150, 1151.

MOUGEOT, 946, 949, 950, 953.

*Mouillot*, 1139, 1215.

MOUROT, 1138, 1139.

Moyemont, 1061.

Mulhouse, 1074.

Musique, 1197 à 1199, 1236,  
1262 à 1266.

Mycologie, 946 à 953.

NÉGRIER, 1272.

Neufchâteau, 1108.

Nideck, 1182.

NOEL, 1152.

*Noizette*, 1129.

*Oberthur*, 1005.

OBRY, 1109.

*Outhenin*, 1282.

Paléontologie, 931.

*Palmé*, 1139.

*Parent*, 983.

PARIS, 1082.

*Paris*, 1131.

PARISOT, 1153.

Patois, 1068, 1069, 1078 à  
1082.

Peinture, 1193.

Pelletier, 1094, 1103, 1105,  
1106.

PERDRIX, 1273.

PERRIN (Cl.), 961.

PETITJEAN, 1274.

PEYRE-COURANT, 1031.

Philologie, 1078 à 1083.

PICARD, 1275.

PIERFITTE, 1077, 1140, 1151.

PIERRE D'ARC, 118.

Piroux, 1155.

PITTIÉ, 1065.

Plans, 1175, 1186.

Plombières, 952, 1022, 1179.

POLL, 1110.

Pont-les-Bonfays, 1115.

PORCHAT, 1141.

PREMIER, 1066.

PUTON (A.), 956, 957, 1276,  
1277.

*Quantin*, 1120, 1134.

QUÉLET, 950.

*Rallet-Bideaud*, 1151.

Rambervillers, 1026, 1064.

RATISBONNE, 1121.

Reinkopf, 1170, 1180.

Religion, 1041 à 1057.

Remiremont, 925, 1000,  
1091.

REMONCOURT (DE), 1067.

RENARD (Ch.), 1278 à 1280.

RENAULT, 974.

RÉVOIL (G.), 1281.

RICHARD (A.), 1282.

ROBERT (U.), 1214.

Rothenbach, 1170, 1180.

*Rougier*, 969, 1079.

*Rouillé-Ladevèze*, 1252.

ROUMÈGUÈRE, 951 à 953; 961.

*Roy*, 1274.



- Saint-Dié, 946, 1021, 1044,  
1467 à 1469.  
SAVE, 1192.  
SAVIGNAC, 1283.  
*Savy*, 937, 945.  
Sciences, 923.  
Sciences économiques et so-  
ciales, 985 à 1036.  
SCHUMANN (G.), 1284, 1285.  
Sciences médicales, 978 à  
984.  
Sciences militaires, 924 à  
927, 1000, 1161, 1187.  
Sciences naturelles, 931 à  
957.  
SEILLIÈRE, 1034.  
SEMMIG, 1142.  
SEPET, 1143.  
Sercœur, 1083.  
SERRURE, 1111.  
Sociétés savantes, 1084 à  
1089.  
SOLIGNAC (DE), 1144.  
*Sordoillet*, 979, 1250.  
SPACH, 1188.  
*Staub*, 1247.  
Sylviculture, 976, 977.  
SYLVIN, 1061.  
Tanant, 1157.  
*Thauvin*, 1197.  
THEURIET (A.), 1264.  
THÉVENOT, 1007.  
THIRIAT, 1062, 1063, 1158.  
Tir, 1000.  
Totainville, 1107.  
TRANCHANT, 1112.  
TRAXELLE, 1189.  
Trusey, 1114.  
*Vagner*, 1057, 1153.  
VALLON, 1036.  
VAUTRIN, 1145.  
VÉLAIN, 936, 937.  
VINOT (J.), 1287.  
Viticulture, 975.  
VIVENOT-LAMY, 939.  
*Voirin*, 1016, 1037.  
Vosges, 924, 928 à 930, 935,  
937 à 939, 949 à 953 ; 955,  
971, 972, 977, 978, 979,  
985 à 992, 1074, 1115,  
1159 à 1162, 1181, 1187.  
VOULOT, 1111.  
Voyages, 1159 à 1189.  
VUILLEMIN (J. B.), 1288.  
VUILLEMIN (D<sup>r</sup>-P.), 1289.  
WALLON, 1146.  
*Wiener*, 976, 1190.  
ZANGEMEISTER, 1117.  
Zoologie, 954 à 957.

# CHEZ LES ORIENTAUX

---

AUTOUR DE MES NOTES, — CHOSES ET AUTRES,

par M. des GODINS de SOUHESMES,

Membre correspondant.

---

Depuis quelque vingt ans, je cherche à m'instruire le plus possible sur tout ce qui touche à l'orientalisme. C'est dans ce but, qu'après avoir résidé en Afrique durant quelques années, je suis venu à Constantinople pour continuer des études qui ne peuvent être fructueusement menées que *présente cadavere*.

Je ne me contente pas de beaucoup regarder, de beaucoup voir, de beaucoup questionner ; je lis plus encore. J'observe hommes et choses, je rapproche ce qui est de ce qu'on dit avoir été ou être encore ; je note mes impressions, je groupe des matériaux, et, un jour, s'il plaît à Dieu — *in châ Allah*, comme disent les Musulmans — chacun y trouvera son compte..... Mais, suivant un aphorisme d'Hippocrate, « la vie est courte, l'art est long, l'occasion fuit, l'expérience est glissante et le jugement difficile ». — Aussi, pour ne point risquer de perdre entièrement le fruit de patientes et souvent pénibles recherches, je crois devoir produire dès maintenant quelques-unes de mes remarques. Je citerai, à l'appui, divers documents peu ou pas connus, et je tâcherai d'être intéressant.

## I

### Une Révélation.

On sait que les Musulmans évitent soigneusement de laisser égarer des cheveux ; mais peu de personnes connaissent

l'origine de cette coutume. C'est une application des préceptes contenus dans les deux derniers chapitres du Koran.

### CHAPITRE CXIII

« 1. Dis : Je cherche auprès du Maître de l'aurore un  
« refuge ; 2. Contre les maléfices de ce qu'il a créé ; 3. Contre  
« la mauvaise influence de la lune lorsqu'elle s'éclipse ; 4.  
« Contre les enchantements de celles qui soufflent sur les  
« nœuds ; 5. Contre la malice de l'envieux en proie à sa  
« passion. »

### CHAPITRE CXIV

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux,

« 1. Dis : Je cherche un refuge auprès du Maître des  
« hommes, 2. Du Roi des hommes, 3. Du Dieu des hommes,  
« 4. Contre celui qui incite au mal, qui disparaît devant  
« l'invocation (*le diable*), 5. Qui souffle le mal dans le sein des  
« êtres, 6. De la race des génies et de celle des hommes. »

Voici, d'après le *Tifssier ou garatib eltaouil* ou *Ketab adjaceb* (commentaire du Koran), les motifs de ces deux sourates :

« Le prophète avait pour serviteur un jeune garçon que les Juifs circonvinrent (1) avec tant d'instances et d'importunités, qu'ils le décidèrent à leur livrer des cheveux arrachés par le peigne à la tête de Mohamed (2), et quelques dents de son peigne. Un d'entre eux, nommé Lebid ben' Ac'em, ensorcela le Prophète avec ces choses, qu'il jeta ensuite dans un

(1) El-Khazin, qui raconte aussi le fait, mais avec variantes, dit que le serviteur de Mohamed était juif.

(2) J'ai toujours désigné le Prophète sous son vrai nom, qui est Mohamed et non Mahomet.

De plus, contrairement à un autre usage généralement admis, quoique erroné, j'ai toujours écrit Mohamed avec un seul *m*, afin de laisser au mot son euphonie française. En arabe, Mohamed s'écrit avec deux *m* ; mais la prononciation n'est plus la même que chez nous, et elle n'a pas de similaire dans notre langue.

puits appelé *Derouân*. Mohamed tomba dangereusement malade, perdit ses cheveux et s'amaigrit.

« Dans un moment où il était assoupi, deux anges qui étaient venus s'asseoir, l'un à sa tête, l'autre à ses pieds, s'entretenaient des causes qui avaient amené son état, se racontèrent les détails de cette aventure, et dirent que les objets ayant servi à l'enchantement étaient enveloppés dans une feuille (involucre) de fleur de palmier, et placés sous la pierre de curage du puits de *Derouân*.

« Mohamed, qui, malgré un sommeil apparent, avait tout entendu, ouvrit les yeux, et, appelant Aïcha, lui apprit ce que Dieu venait de révéler. Il envoya en toute hâte Ali, Zobair et Amâd ben Yâcer au puits. Ces hommes s'y rendirent, levèrent la pierre indiquée, qui était tout au fond, et trouvèrent, avec la feuille qui renfermait les cheveux et les dents du peigne, un crin auquel on avait fait onze nœuds.

« C'est à cette occasion que Dieu fit descendre les deux chapitres qui contiennent entre eux le nombre exact de onze versets.

« Ali et ses deux compagnons se mirent à défaire les nœuds, et, à chaque nœud, le Prophète ressentait un soulagement ; au onzième, il se leva, comme s'il venait d'être débarrassé de liens. »

N'est-ce pas charmant ? Et comment résisterait-on au désir de s'écrier avec le poète : « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* » ! « Heureux celui qui peut découvrir la cause des choses ! »

## II

### Poésie Algérienne.

Voici un spécimen de poésie algérienne. Ces vers ont été composés par El-Hadj Ahmed, bey de Constantine, lors du premier siège de cette ville par les Français, en 1836. Ils sont assez peu connus, quoiqu'on les ait répandus à profusion parmi les indigènes de la contrée. Une copie en a été trouvée

sur un officier du bey, fait prisonnier au moment de la prise de Constantine. Le possesseur de cette pièce avait écrit, en tête des stances de son maître, la mention suivante :

« Les vers ci-dessous sont des paroles de notre maître le pieux Abou'l- Abbas, le seigneur Ah'med (que Dieu augmente sa puissance!) cherchant à se recueillir en Dieu par le moyen du plus illustre des intermédiaires, le plus noble des hommes (que Dieu répande sur lui ses grâces !) au moment où nous apprimes l'assaut de l'ennemi et ses efforts contre l'Islamisme, ainsi que la protection (*du Prophète*) envers les hommes. La grâce de ces vers arriva spontanément comme les premières lueurs de l'aurore ; car Il (que Dieu augmente sa puissance !) les composa en l'espace d'un quart d'heure. »

L'œuvre d'Ah'med était ainsi conçue :

« Que de nuits j'ai passées dans l'angoisse ! — L'enfant à la mamelle en aurait blanchi !

« Ma résignation est à bout, ma chair se dessèche — A l'apparition d'un événement si extraordinaire.

« Je ne puis adresser ma plainte qu'à l'Eternel, — Au Dieu du ciel, qui entend et exauce.

« Je l'implore au nom d'un Prophète qui a dirigé — Toutes les créatures par des bienfaits abondants.

« Au nom de ses Compagnons, hommes d'intégrité, — Hâte-toi (*mon Dieu*) de nous secourir ; car tu es le médecin.

« Le mendiant à ta porte, voudrais-tu qu'il fût repoussé, — Toi qui es le généreux ? Il ne se peut qu'il soit déçu.

« Certes, nos fautes ont franchi la limite ; — Mais tu es le but de tout impétrant.

« Un esclave a péché contre le Roi de l'Eternité. — Il est au maître un droit sur un esclave misérable.

« La tourbe des Chrétiens contre nous déploie — Les ailes de sa tyrannie, en exaltant la Croix.

« O milice de Dieu ! seconde-nous de tes efforts ; — Car les larmes qui ruissellent de nos yeux ont blessé nos paupières.

« Aie pitié de nos pleurs ; nous n'avons pas d'appui. — Sois pour la religion un gardien scrupuleux.

« Les voies de salut se sont rétrécies et bouchées. — Accomplis pour nous promptement ta promesse ;

« Car tu as dit en paroles, qui sont un appui certain : — « Le secours vient de Dieu, et la victoire est proche. »

Cette composition est curieuse à certains égards ; mais, quant à son mérite littéraire, on doit regretter que le bey n'y ait pas consacré plus d'un « quart d'heure ». Peut-être, le poète trouve-t-il son excuse dans les circonstances qui le portaient irrésistiblement, sans doute, à taquiner la Muse ?... Soyons donc indulgents !

### III

#### La Calligraphie orientale.

Pour écrire, les Orientaux se servent de roseaux et n'usent jamais de plumes d'oiseaux ni, surtout, de plumes métalliques, qui ne sauraient supporter l'effort de la main dans le sens où se tracent les caractères arabes, turcs, persans, hébraïques, etc., c'est-à-dire de droite à gauche.

Ces roseaux s'appellent *k'lem* ou *kalams* (1). Ils sont faits soit d'une sorte particulière (*Bambusia scriptoria*, Kunth) ayant à peu près la grosseur de nos plumes, soit de l'espèce ordinaire (*Arundo Donax*, Linn.) à gros diamètre, que l'on fend sur la longueur, et qui fournit un certain nombre de *k'lem* mesurant un centimètre de largeur environ.

Rien n'est intéressant comme de voir les scribes et écrivains publics préparer leurs *k'lem*. Ils mettent un soin minutieux à amincir l'extrémité du roseau, à fendre la tige, à y pratiquer une rainure pour laisser couler l'encre, et à calculer l'inclinaison qu'il faut donner au bec. Ceci, paraît-il, exige un art véritable, une main et un œil exercés. Au dire des praticiens,

(1) On remarquera la similitude de ce mot avec celui dont se sert le latin pour exprimer la même chose.

la taille du *k'tem* nécessite beaucoup d'attention, car si le roseau est mal agencé, il sera très difficile d'obtenir de la délicatesse dans les traits de l'écriture. D'ailleurs, chaque personne a sa méthode propre, correspondant au genre de caractère dont elle use habituellement.

Dans sa *Chrestomathie*, M. de Sacy a donné la traduction d'une pièce de vers traitant cette matière et dus à 'Abou'l-Hassan-Ali, plus connu sous le nom de Ibn-el-Bawwâb (1).

Voici cette poésie, rapportée par Ibn-Khaldoun et Ibn-Khalikân, autres savants qui la recommandent pour les indications utiles et les conseils pratiques qu'elle fournit :

« Ibn-el-Bawwâb a dit :

« O vous qui souhaitez posséder dans la perfection l'art d'écrire, et qui avez l'ambition de vous distinguer par la beauté et la régularité de votre écriture,

« Si votre projet est sincère et votre résolution ferme, priez votre Seigneur de vous en faciliter le succès.

« Choisissez d'abord des *kalams* bien dressés, solides et propres à produire une belle écriture ;

« Et lorsque vous voudrez en tailler un, préférez celui qui vous paraîtra d'une proportion moyenne.

« Considérez ses deux extrémités, et choisissez, pour la tailler, celle qui est la plus mince et la plus ténue.

« Donnez à sa tige une juste proportion, en sorte qu'elle ne soit ni trop longue ni trop courte.

« Placez la fente exactement au milieu, afin que la taille soit égale et uniforme des deux côtés.

« Quand vous aurez exécuté tout cela, en homme habile et connaisseur en son art,

« Appliquez toute votre attention à la coupe ; car c'est de la coupe que tout dépend.

(1) Célèbre poète et calligraphe arabe, qui mourut en 413 ou 423 de l'Hégire (1023 ou 1033 de J.-C.) et fut regardé par les historiens et les biographes arabes comme celui qui porta l'écriture au plus haut point de perfection.

« Ne vous flattez pas que je vous en dévoile le mystère : c'est un secret dont je suis avare.

« Tout ce que je vous dirai, c'est qu'il faut tenir le milieu entre une forme arrondie et une forme pointue.

» Mettez ensuite dans votre écritoire du noir de fumée, que vous préparerez avec du vinaigre ou du jus de verjus.

« Vous y joindrez de la rubrique, qui aura été battue et mélangée avec de l'arsenic jaune et du camphre.

« Lorsque ce mélange aura suffisamment fermenté, prenez du papier blanc, doux au toucher et bien fabriqué ;

« Puis, après l'avoir coupé, soumettez-le à la presse, afin qu'il soit exempt d'inégalités et de défauts qui altèrent sa propreté.

« Ensuite occupez-vous sans relâche et patiemment à copier des modèles : la patience est le meilleur moyen d'atteindre le but auquel on aspire.

« Commencez, d'abord, à écrire sur une planche, et dégaînez, pour cela, le glaive d'une volonté ferme, mais exempte de précipitation ;

« Ne rougissez point de la laideur des caractères que vous formerez d'abord, en commençant à copier des exemples et à tracer des lignes ;

« Car la chose est difficile ; mais elle deviendra aisée : combien de fois ne voit-on pas la facilité succéder à la difficulté !

« Aussi, quand une fois vous aurez obtenu ce qui était l'objet de votre espoir, vous en éprouverez beaucoup de joie et de plaisir.

« Remerciez alors Dieu, et rendez-vous digne de sa bienveillance ; car Dieu aime l'homme reconnaissant.

« Que votre main et vos doigts ne soient consacrés qu'à écrire des choses utiles, que vous laisserez après vous, quand vous quitterez ce séjour d'illusions ;

« Car l'homme trouvera demain, lorsque le registre de ses actions sera déployé devant lui, tout ce qu'il aura fait pendant les jours de sa vie. »



Voilà, si je ne me trompe, un document précieux, d'abord par son origine et sa date, ensuite par sa texture et les préceptes qu'il indique. Je croirais malséant d'ajouter quoi que ce soit.

#### IV

##### Au sujet des chevaux.

Permettez-moi maintenant de transcrire un extrait du *Traité de la guerre sainte*, par Ahmed ben Ibrahim... el-dimechk'i. Il s'agit des soins à donner aux chevaux.

« On tient d'Omar ben Abd-el-'Aziz la tradition suivante : Il m'a été informé que l'Envoyé de Dieu (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) a dit : « Celui qui a un cheval et qui le traite bien, Dieu le traitera bien ; et, s'il le garde, Dieu le gardera ». — El-Baïhak'i rapporte, dans le livre intitulée *Echcha'b*, que Rouh' ben Zenbâ' vint visiter Ta'im ed-Dâri, et le trouva nettoyant l'orge pour son cheval, au milieu des gens de sa maison (1). — Eh quoi ! s'écria Rouh', n'y a-t-il parmi ceux-ci personne pour te dispenser de ce soin ? — Si fait, répondit Ta'im ; mais j'ai entendu l'Envoyé de Dieu dire que celui qui nettoie l'orge pour son cheval et le lui attache (*dans la musette*), Dieu lui compte sur son livre une bonne action pour chaque grain.

« D'après Aïcha (que Dieu la comble de biens !) on raconte le fait suivant : Etant sortie un matin, (*elle trouva en rentrant*) l'Envoyé de Dieu essuyant la face de son cheval avec son vêtement. — « Envoyé de Dieu, lui dit-elle, avec votre vêtement ? »... — Que savez-vous, répliqua-t-il, si Gabriel (2) ne me l'a pas recommandé particulièrement, cette nuit ? — Eh bien ! dit-elle, chargez-moi de lui donner sa nourriture. — C'est-à-dire, répartit le Prophète, que vous voulez m'en-

(1) C'est-à-dire de ses femmes ; car, chez les Arabes, le soin des animaux, comme tous les travaux domestiques, est dévolu aux femmes.

(2) Les Musulmans tiennent l'ange Gabriel (*Djeberil*), en grande vénération parce que, disent-ils, il révéla à Mohamed sa mission prophétique.

lever toute la récompense ; car Gabriel m'a annoncé que Dieu m'inscrira une bonne action pour chaque grain.

« Ceci est mentionné dans le livre intitulé : *Chefa es' S'odour*.

« D'autre part, Abou-'Obaïda et Waki' disent que er-Rabi'a ben S'abih' ben el-Haçan leur a raconté que l'Envoyé de Dieu étant venu avec un cheval, se mit à lui essuyer les yeux, la face et les naseaux avec la manche de sa tunique. — « Envoyé de Dieu, lui dit er-Rabi'a, pourquoi salir la manche de votre tunique ? » — Gabriel, répondit Mohamed, m'a fait des recommandations au sujet des chevaux... »

Je voudrais pouvoir reproduire tout le chapitre ; mais je crains de fatiguer les personnes peu accoutumées à la phraséologie orientale. Et pourtant, que d'aperçus intéressants, que d'expérience, quelle vérité dans ces sages avis touchant les soins à donner aux chevaux, l'affection qu'on doit leur porter, et les avantages qui en résultent pour l'homme. Il y a là, notamment, un passage écrit de main de maître, et où l'auteur mentionne ce qui est louable et blâmable dans le cheval. Comme conclusion, Ahmed ben Ibrahim insiste pour que l'on ne coupe ni les crins du front ni les oreilles du noble animal.

Cette dernière recommandation me remet en mémoire une maxime de Abou-Horaïra, inscrite dans la *Sunna* (loi traditionnelle) et qui dit : « Le bonheur est attaché aux crins du front des chevaux jusqu'au jour de la résurrection. »

L'amour (4) du Musulman pour son cheval se manifeste non seulement par des soins empressés, mais encore par des poèmes, des chants, je pourrais presque dire des épithalames, où le cœur parle plus encore que l'imagination. Jugez-en par ce fragment d'un chant arabe, dont l'auteur est, je crois, un certain Ben Guenoun, de Mascara :

. . . . .

« Des soucis importants me réclament au loin ; qui donc me fera rejoindre ma belle aux yeux d'aigle ?

(4) Ce mot n'est pas exagéré.

« Allons, mon coursier, pour Dieu, vole avec moi !  
« Pour elle je t'ai comblé de soins, et lorsque tu as voulu  
apaiser ta faim,  
« Je ne t'ai pas donné un orge échauffé et vieilli ;  
« Je t'ai attaché par des entraves de laine, et des fers ne  
t'ont jamais meurtri ni flétri ;  
« Je t'ai soigné comme un frère, et mieux que cela encore ;  
« Je t'ai baigné bien des fois et pansé avec une étrille  
neuve ;  
« Les amulettes mêmes qui te protègent sont recouvertes  
de soie ;  
« Ta couverture est moelleusement garnie ; ta selle est  
comme la rose ;  
« Je ne t'ai pas abreuvé de l'eau stagnante et croupie des  
mares ;  
« Tes *épis* sont beaux ; aucun mal ne peut t'atteindre. (1)  
« Ton matin enrichit celui qui est pauvre. (2)  
« Je t'ai fait visiter le cheik El-Akh'al ; tu n'es pas un  
animal vil ;  
« Car tu as dévoré l'espace, sans posséder les ailes de  
l'oiseau.  
« Allons, mon coursier, pour Dieu, vole avec moi ! »

. . . . .

## V

### La Conversation chez les Musulmans d'Afrique

Ce qui m'a le plus frappé, lors de mes premières relations avec les Musulmans d'Algérie, c'est l'absence complète de tout esprit de conversation chez ces gens qui semblent avoir renoncé à l'usage de leurs facultés, au libre arbitre, au droit d'examen, pour se confiner dans un état presque végétatif.

(1) Les Arabes considèrent ces marques dans le poil des chevaux comme des indices de bonheur.

(2) C'est-à-dire que sa vitesse et son ardeur promettent, chaque matin, à son maître un ample butin.

Je ne parle pas, bien entendu, de certaines individualités, que l'on rencontre de ci de là, douées d'un mérite exceptionnel, et qui, affranchies de la routine, se sont habituées à penser et à raisonner. Ces indigènes sont des hommes éminemment sociables, causant avec un extrême bon sens : on sent en eux la vivacité de la conception, et leur éloquence imagée est remplie de charmes. Mon observation porte sur les classes inférieures, sur le peuple des villes et des campagnes. Là, on ignore ce qu'est la conversation, je veux dire le commerce des intelligences, l'expansion des idées, le jugement des faits, l'échange des impressions, les saillies de l'esprit, l'élégance du langage. Il n'y a que des causeries sans couleurs et sans forme, des kyrielles de lieux communs, de phrases toutes faites, paroles de convention, bourrées de maximes et de dictons, de proverbes et de sentences. Impossible d'y trouver ce je ne sais quoi qui, partout ailleurs, rend si attrayants les entretiens où se manifestent la fusion des cœurs, l'intimité des esprits, l'originalité personnelle. Chez les Musulmans d'Afrique, on parle beaucoup pour ne rien dire, et l'on ne fraternise que des lèvres. La mémoire seule différencie les individus et permet aux causeurs de faire montre de ce qu'ils ont emmagasiné dans quelque coin de leur cerveau.

Pendant mes six années de séjour en Afrique, j'ai recueilli un plein album de ces préceptes que les Maures et les Arabes appliquent à tout. En voici divers spécimens :

Parle-t-on de richesse ? L'indigène vous dira : « La richesse vient du labour, ou par héritage, ou du ventre des juments. »

S'agit-il de l'amour de la vie ? — Vous entendrez, tout de suite, une voix grave formuler l'une ou l'autre de ces pensées : « Les avanies, j'y suis fait ; mais la potence, sauvez-m'en. » — « La vie sous l'aile d'une mouche vaut encore mieux que le sommeil du cimetière. »

Est-il question du séjour de l'homme, ici-bas ? — Votre interlocuteur trouvera moyen de placer une demi-douzaine de sentences, dans le genre de celles-ci : « La terre est un « marché où les hommes vertueux gagnent le paradis. » — « La terre est un trésor pour qui sait y amasser des provisions. » — « La terre est le temple des prophètes, l'oratoire « des anges, le but de la révélation divine. L'autre monde « est une habitation dont la terre est le vestibule. »

Cause-t-on d'un malheur qui en fait oublier un autre ? — L'Arabe dira : « Le bruit du tambour couvre le son de la « flûte. »

Discute-t-on une question d'argent ? — Le cliché est tout prêt (sans calembour) : « Argent prêté, où vas-tu ? « ... Je « vais à ma perte ; je pars en riant, et je reviens tout dou- « rettement. »

Vante-t-on la modération dans les désirs ? — Aussitôt les jeunes se mettent au niveau des patriarches : « Mange de « l'oignon, pendant une année, disent-ils, tu mangeras du « miel, toute ta vie. » — « Cœur plein et coffre vide. » — « Marche avec des sandales jusqu'à ce que Dieu te donne des « souliers. » — « L'aisance rend l'homme frugal ; la misère « le rend cupide. » — « Une médiocre aisance, avec la paix « du cœur, vaut mieux qu'une grande opulence avec des « soucis. »

Et pourtant la nonchalance et l'amour du plaisir ont inspiré des sentences beaucoup plus badines : « Paresse et « sommeil sont plus doux que miel. Si tu ne l'as pas éprouvé « par toi-même, interroge ceux qui ont pratiqué la chose « avant moi. » — « Dissipe tes chagrins, ce soir ; tu ne sais « pas ce qui t'arrivera demain. » (1) — « Profite de ta jeunesse, « la vie ne dure qu'un instant ; tu ne sais pas ce que t'appor- « tera le lendemain. » — « La pitance viendra ; à quoi bon te

(1) Voilà qui ressemble, presque mot pour mot, au *Carpe diem, quam minimum credula postero*, d'Horace.

« fatiguer ? Les jours de l'homme sont comptés ; à quoi bon  
« la crainte ? »

Voulez-vous savoir ce que les Musulmans d'Afrique pensent de l'amour ? — Je pourrais remplir dix pages entières de texte serré avec les boutades inspirées sans doute par le désappointement : « Celui qui prend une femme n'a jamais  
« la paix chez lui. » — « L'amour se passionnerait pour un  
« morceau de bois sec. » — « Si les femmes vous aiment,  
« que de portes elles vous ouvriront ! Mais, si elles vous  
« détestent, avec un fil d'araignée elles dresseront devant  
« vous une muraille de fer. » — « Il n'y a qu'une manière de  
« vaincre la femme, c'est de lui conter de doux propos avec  
« un cœur foncé comme l'indigo. (1) » — « Il n'y a pas de  
« rivières sur les montagnes, pas de vent chaud dans la  
« saison des frimas, pas de tendresse dans le cœur des  
« femmes. »

L'amitié ?... Oh ! c'est une simple affaire de tempérament :  
« On aime son ami, eût-il fait du mal à tout le monde, ou  
« bien fût-il nègre. » — « Les amis sont comme la pluie ; on  
« ne sait jamais si les premières averses valent mieux que les  
« dernières. »

Quant aux imperfections morales, tout est satire : « Comment un âne apprécierait-il des baklawas ? » (2) — « En-  
« graisse ton chien, il te dévorera, » — « En face de toi, c'est  
« un miroir, et, par derrière, une paire de ciseaux. » — « Tel qui  
« engraisse aujourd'hui, demain maigrira ; tel qui plane dans  
« les airs, demain tombera. » — « Quel effet produirait une viole  
« sur le dos d'un chameau ? » (3) — « Il pique l'âne et se cache  
« derrière le bât. » — « Quand on trouve quelqu'un pour fai-  
« re rôtir sa viande, à quoi bon se brûler les doigts ? »

(1) J'imagine que le mot « iadigo » est ici synonyme de noircœur.

(2) Sorte de pâtisserie au miel.

(3) Ce dicton se rapproche beaucoup du *Nolite mittere margaritas ante porcos* de l'Évangile. (Ne jetez pas de perles devant les pourceaux.)

— « Il est partout, comme le sel dans tous les mets. » —  
« Si la fortune sourit à un homme, elle lui prête les qualités  
qu'il n'a pas. (1) Si la Providence le favorisé, il perd le  
souvenir de ses bienfaits. »

La maternité, ses plaisirs et ses peines ont pareillement  
excité la verve des Maghrebins (2) : « La jument disait :  
« Depuis que j'ai des poulains, je n'ai jamais mangé mon  
picotin entier, ni bu mon eau pure. » — « Tout scarabée  
est aussi beau qu'une gazelle, aux yeux de sa mère. »

Vient-on à parler du vin ? — Aussitôt chacun se déride ;  
il semblerait que tous sont encore sous le charme de quelque  
débâche où ils ont donné force entorses aux prescriptions  
du Prophète : « Si les hœufs goûtaient le vin, ils vendraient  
leur peau pour s'en procurer. » — « Le vin est le savon  
des soucis. » — « Il me demandait un flambeau ... Va dou-  
cement, lui ai-je répondu, l'éclat du vin te suffira comme  
il me suffit (3). » — « Le jus du raisin a la couleur du feu,  
c'est-à-dire la plus belle de toutes les couleurs, et la subti-  
lité de l'air, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fin au toucher. »

Chez les Arabes, comme partout ailleurs, on rencontre  
nombre d'aigrefins que les « autres » plaisaient sans trop  
de sévérité : « Il ferait jaillir de la poix d'un navet. » —  
« Après avoir vu les lieux saints et bu de l'eau de Zemzem (4),  
il revient frais et dispos pour faire le mal. » — « Il passe  
par le trou d'une aiguille, et dit : comme tu es large ! »

Les Musulmans d'Afrique se montrent sans pitié pour les  
musiciens de profession, qui parcourent leurs tribus. Se  
placent-ils au point de vue de l'art ? Ils auraient, ma foi,  
bien raison ; mais les sarcasmes dont ils accablent leurs

(1) C'est ce que Boileau a dit en ces termes :

*Quiconque est riche est tout ; sans sagesse il est sage.*

(2) Habitants du nord de l'Afrique.

(3) Idée empruntée aux poésies bachiques d'Abou-Nouwas,

(4) Nom d'un puits situé près du Temple de La Mecque.

« artistes » semblent indiquer que, pour eux, le musicien est un être sans foi ni loi : « Même après avoir changé de « vie, le musicien agite encore ses manches » (1) — « Au « diable la barbe sur laquelle est une flûte et sous laquelle « résonne un luth ! »

Entend-il parler d'éloignement ou d'exil ? — L'Arabe s'écrie : « Mieux vaut être brûlé vif, que de quitter sa patrie. »

Neige-t-il ? — « Il tombe une neige à habiller les pauvres. » (2).

S'entretient-on d'une entreprise hasardeuse ? — C'est « acheter le poisson vivant en pleine mer. »

Prononce-t-on le nom d'un individu se livrant à des occupations inutiles ? — Le Musulman d'Afrique déclare que cet homme « ramasse de la mousse de savon dans une passoire », ou bien qu'il « renferme du vent dans les mailles de son filet ».

S'agit-il d'un homme ruiné qui cherche à brasser de grandes affaires ? — On dit : « Il ne peut payer son barbier « pour une simple barbe, et il cherche des témoins pour la « cérémonie de ses fiançailles. »

D'un distrait ? — « Il cherche son fils qu'il porte sur ses « épaules. »

D'un homme sans parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence ? — « Il a ôté à sa barbe pour ajouter à sa mesure. »

D'un prodigue ? — « Sa fortune a passé en paille et en « clous. »

D'un ingrat ? — « Il mange les fruits du jardin paternel, et « il insulte ses ancêtres. »

Les Arabes ont encore une foule de maximes introduites dans le langage vulgaire, et qu'ils lancent au milieu des conversations, sans qu'on y observe rien de trop disparate.

(1) Allusion au jeu du tambourin.

(2) Jolie image et qui reflète un certain fonds de poésie. Les Arabes ne se distinguent, pas, cependant, par excès de sensibilité,



« Un seul cavalier ne fait pas de poussière. » — Ce qui signifie que le travail d'un seul homme ne peut être bien considérable.

« Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a crevé les yeux. » (On fait souvent plus de mal que de bien, avec les meilleures intentions).

« La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres. » (Méfiez-vous de vous-même).

« S'il tient sa bouche close, les mouches n'y entreront pas. » (Discretion).

« Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche. » (Défiez-vous de ceux dont les offres de services sont intéressées).

« Le pied va où le cœur le mène. » (L'homme est responsable de ses actes).

« Soyez lion et mangez-moi ; mais ne soyez pas loup pour me salir. » (L'honneur vaut plus que la vie).

« Chaque espèce est bonne pour son espèce. » (Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tues).

« Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom ; puis elle travaillera pour toi. » (Méritez la réputation dont vous voulez que l'on vous honore).

« Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé. » (Un mal n'arrive presque jamais seul).

« C'est le crieur même qui a perdu son âne. » (Souvent on ne sait pas faire pour soi-même ce qu'on a fait pour les autres).

« Il n'a pas de pain à manger, et il cherche une épouse. » (Ne soyez pas trop ambitieux, lorsque vous n'avez que de petits moyens).

« Trop bouillir fait sécher la marmite. » (Trop parler fait tomber dans le mensonge).

« Si quelqu'un te dit : Allons faire les *chérifs*, réponds-lui : Attendez que les vieux Juifs du quartier El-Ara, qui vous connaissent, soient morts. » (Ne prétendez pas vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas).

« Toi, qui es si beau par dehors, comment es-tu au dedans? » (Ne vous fiez pas aux apparences).

« La ville est éloignée; toutefois les nouvelles arrivent. » (Ne pensez pas qu'un secret demeure toujours caché).

« Au moment où j'avais besoin de toi, ô ma figure ! le chat « t'a égratignée. » (On ne trouve pas toujours des amis quand on en a besoin).

« Recevoir l'*aspre* (1) du malheureux est une injustice. »

- (L'excès du droit est un excès d'injustice : traduction littérale du vieil adage : « *Summum jus, summa injuria* ». (2)

A quoi faut-il attribuer cet engourdissement, ces déviations de la pensée chez les Musulmans d'Afrique ? Quelques arabisants, entre autres M. Auguste Cherbonneau, imputent le fait à l'interprétation vicieuse d'un dogme, plus encore qu'au manque de culture. Voici comment s'exprime, à cet égard, le docte correspondant de l'Institut :

« La religion de Mahomet a été mal comprise par ceux qui ont mission de la propager, et il est avéré que les frères de la doctrine islamique, au lieu de relever le niveau des intelligences, ne contribuent qu'à les asservir aux grains du cha-pelet. A les entendre, vouloir devient une impiété, puisque vouloir, c'est se confier en soi-même ; avoir une opinion à soi devient un acte blâmable, car toutes les opinions doivent être conformes au code religieux. Au contraire, celui qui renonce à l'usage de ses facultés, à l'esprit d'examen, à la liberté du génie, celui-là est dans la bonne voie, et les béné-dictions l'attendent. Il accomplit les mouvements qui lui sont prescrits. Ses pensées ne lui appartiennent pas plus que ses actes ; ses pensées, aussi bien que ses actions sont des ordres de la divinité qu'il exécute. Il est dispensé d'avoir un caractère particulier ; il se démet de cette originalité qui diffé-rencie une âme d'une autre âme ; en un mot, il possède l'a-

(1) L'*aspre* est une pièce de monnaie valant un centime.

(2) Voltaire a dit de même :

« Qui n'est que juste est dur : qui n'est que sage est triste. »

vantage de n'être séparé de sa race par aucun signe reconnaissable. De là cette société monotone, que nous avons sous les yeux ; ce peuple qui, loin de supporter les individualités, les absorbe et se les incorpore : « *unimodis compagibus unus.* »

Certes, il y a beaucoup de vrai dans les appréciations qui précèdent ; cependant je fais certaines réserves.

Pour moi, il me semble plutôt que le fait dont nous nous occupons provient de l'insuffisance des *thalebs* (instituteurs), de la décadence des *zaouïas* (séminaires ou collèges) et de l'affaïssement du niveau des études. En effet, on lit dans les *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (1) qu'une des marques distinctives de la civilisation mahométane est l'habitude d'enseigner le Koran aux enfants. « Les vrais croyants l'ont adoptée et « s'y sont conformés, parce que certains versets de ce livre et « le texte de certaines traditions, étant appris de bonne « heure, établissent solidement dans le cœur de l'élève la « croyance aux dogmes de la foi. » Donc le Koran forme la base de l'enseignement, et toutes les connaissances qui s'acquièrent dans la suite viennent se greffer sur ces premières notions.

Rien de mieux. Malheureusement, lorsque l'instruction primaire eut dégénéré, il arriva que le peuple, prenant exemple sur les *Marabouts* (2) s'en tint à la récitation du texte koranique. Or, de l'avis même des *nulémas*, le style du livre révélé est peu propre à procurer la faculté de bien dire. On le considère comme tellement inimitable, que les lettrés ou prétendus tels, reconnaissant l'impossibilité de rien produire qui soit comparable au Koran, s'abstiennent non seulement

(1) Tome III, p. 285.

(2) Le mot « marabout » signifie, en arabe, *attaché, lié, emprisonné*. Il faut, en effet, que le *marabout* soit lié au Koran, emprisonné dans l'observation des règles du livre divin.

Pour qu'un Musulman d'Afrique reçoive le titre de *marabout*, il doit, par une piété exemplaire, une science religieuse complète et des actions miraculeuses, s'être acquis une grande réputation de sainteté.

d'en faire l'essai, mais de prendre pour modèle la facture des phrases de ce chef-d'œuvre.

Voilà comment un peuple, qui a sans doute entendu vanter le mérite littéraire de ses aïeux, est tombé dans le marasme, réduit à des causeries automatiques, à des banalités où chacun a autant d'esprit que son voisin. Possédant pour maîtres des *thâlebs* qui ne savent rien et se confinent dans la quiétude absolue de l'âme ; n'ayant pour manuel classique qu'un livre dont le style ne se prête nullement à l'application, ces gens étaient fatalement condamnés à ne plus penser, à ne rien produire de neuf ou de saillant, à s'assimiler, à s'approprier ce qui les frappe, et à forcer la mémoire pour qu'elle fasse seule les frais de la conversation.

Je laisse à d'autres, plus autorisés, le soin de prononcer entre mon humble opinion et les considérations d'un ordre plus élevé auxquelles se sont livrés de savants auteurs. Aussi bien — comme disait la Fontaine — tant s'en faut que la matière soit épuisée...

## VI

### Islamisme et Christianisme.

Dans mon livre sur *Tunis* (1), je disais : « Le Koran renferme des enseignements de haute portée, que les Chrétiens pourraient et devraient méditer utilement ». En effet, beaucoup de ses doctrines se rapprochent de celles du Christianisme.

Le Koran reconnaît la chute de l'homme et la haine implacable de Satan contre le genre humain. La sourate *Jonas* parle des « Ecritures qui viennent du Maître de l'Univers ». Le Pentateuque ou *Thorah*, les Psaumes ou *Zabour*, l'Evangile ou *Endjil* sont cités comme « divins » par la loi du Prophète. Pour ne parler que de l'Evangile, il en est beaucoup question dans le Koran : la sourate *La Famille d'Imram* l'ap-

(1) Ouvrage dont les trois éditions sont épuisées.

pelle « le livre qui éclaire » ; la sourate *La Table* s'exprime en ces termes : « L'Evangile contient la lumière et la direction : « il confirme la Thorah et sert d'admonition à ceux qui craignent Dieu. Les gens de l'Evangile jugeront selon l'Evangile ; ceux qui ne jugeront pas d'après un livre de Dieu sont « infidèles. »

L'Immaculée-Conception de la vierge Marie - choisie entre toutes les femmes de l'univers » est proclamée par le Koran, qui raconte de la façon suivante (1) la naissance miraculeuse du « Messie Jésus, fils de Marie, l'Envoyé de Dieu, le Verbe éternel » :

« 37 (*Rappelle-toi*) Lorsque les anges dirent : O Marie, « Dieu t'a choisie et t'a purifiée, il t'a choisie entre toutes les « femmes de l'Univers.

« 38 O Marie ! soumets-toi à ton Seigneur, prosterne-toi, et « prie avec ceux qui prient !

« 39 Ceci est une communication des choses cachées que « nous te révélons (*ô Mohamed*) ; car tu n'étais pas auprès « d'eux lorsqu'ils lancèrent leurs roseaux (2) pour connaître « qui se chargerait de la tutelle de Marie. Tu n'étais pas auprès d'eux lorsqu'ils se disputaient.

« 40 (*Soutiens-toi*) Lorsque les anges dirent : O Marie ! « Dieu te réjouit de la bonne nouvelle d'un Verbe de sa part, « dont le nom est le Messie Aïssa (*'Iça—Jésus*) fils de Marie, « qui sera vénéré dans ce monde et dans l'autre, et (*mis*) au « au nombre des plus proches (*de Dieu*).

(1) 3<sup>e</sup> chapitre, versets 37 à 41.

(2) Ou leurs flèches pour tirer au sort. C'était un ancien usage, qui s'est conservé jusqu'à Mohamed, de tirer au sort avec des flèches sans pointe et à ce destinées (*Aslam ou Kidah*) sur lesquelles étaient écrits des mots vagues d'affirmation, de négation, etc., applicables à toutes circonstances. On prenait ainsi une détermination pour les choses contestées ou irrésolues. Ces flèches étaient l'oracle d'une ancienne divinité des Arabes, nommée Hébâl, dont on gardait l'idole dans la Ka'ba avant Mohamed. L'usage superstitieux de ces flèches est formellement proscrit par le Koran (chap. V ; v. 5 et 92).

« 41 Dès le berceau, il adressera la parole aux hommes,  
« ainsi que dans l'âge mûr. Il comptera parmi les justes.

« 42 Elle dit : Seigneur, d'où pourrais-je donc avoir un  
« enfant, quand aucun homme ne m'a touchée ? — Il (*l'ange*)  
« repartit : C'est ainsi que Dieu crée qui il veut. Quand il  
« accomplit une chose, il lui suffit de dire : Sois, et *ELLE EST*.

« 43 Et il (*Dieu*) lui enseignera le Livre (1) la Sagesse, le  
« Pentateuque et l'Evangile.

« 44 Et (*il s'annoncera*) comme prophète aux enfants d'Israël :  
« Je suis venu vous trouver avec un signe de votre Seigneur ;  
« je puis créer devant vous, avec de l'argile, comme une figu-  
« re d'oiseau ; puis je soufflerai sur elle, et elle sera un  
« oiseau par la permission de Dieu. Et je guéris l'aveugle de  
« naissance et le lépreux ; je ressuscite les morts par la per-  
« mission divine, et je vous indiquerai ce que vous devez  
« manger et ce que vous devez garder dans vos demeures. »

A propos du pouvoir accordé à Jésus de faire des miracles,  
voici ce que disent les traditions arabes :

« Un jeune enfant et sa mère, habitants de Jérusalem,  
avaient été forcés, pour échapper aux persécutions des Juifs,  
de se réfugier en Egypte. L'enfant fut mis en apprentissage  
chez un teinturier. Un jour, son maître étant sorti, il prit  
diverses étoffes destinées à recevoir des nuances différentes  
et les jeta pêle-mêle dans la chaudière où se préparait la  
*nila*, ou couleur noire. Le teinturier, s'étant aperçu de la ma-  
ladresse du jeune apprenti, entra en fureur et se lamentait  
piteusement lorsque, ayant retiré quelques pièces de la chau-  
dière, il vit, à sa grande surprise, que chacune d'elles avait  
la couleur qu'elle devait recevoir. Un grand prophète venait  
de se révéler par ce miracle, et ce prophète, c'était Aïssa Ben  
Merim, Jésus fils de Marie. »

Le Koran déclare que « ceux-là seuls qui croiront en

(1) C'est à-dire *l'Ecriture* ou l'ensemble des livres révélés, particulière-  
ment l'Evangile et le Koran, à cause de leur excellence. (*El-Beid'awi*, ms.  
396, A. Bibl. d'Alger.)

Jésus ayant leur mort feront partie de la famille du Livre ». Il rapporte les histoires d'Abel, de Noé, d'Abraham « l'ami de Dieu », de Jacob, de Josué, de Joseph, de Job, de Moïse ou Moussa, de David qu'il surnomme « le lieutenant de Dieu sur la terre », et de Salomon « auquel les génies étaient assujettis ». Il constate que les anges annoncèrent à Zacharie la naissance de Jean (*Jahia*) « le grand, le chaste, le prophète du nombre des Justes, qui confirmera la vérité du Verbe de Dieu ». Enfin, d'après les croyances musulmanes, l'Antechrist doit apparaître en Syrie et être anéanti par Jésus lui-même.

Comme on le voit, il existe de nombreuses similitudes entre les traditions des Ecritures Saintes et celles du Koran. Tantôt le récit est identique, tantôt les Musulmans l'ont enjolivé de détails plaisants. Nous avons vu plus haut la légende de Jésus chez le teinturier ; en voici une autre, relative aux sources thermales et que les Arabes racontent volontiers :

« Le roi Salomon, qui était éminemment sage et prévoyant, avait fait construire des bains chauds dans tous les coins du globe, pour la santé et la propreté du genre humain. Il y avait placé, en qualité de baigneurs, masseurs et serviteurs, des génies, de vrais génies (1). Mais afin que ces préposés ne pussent ni entendre, ni répéter, ni voir ce qui se disait et se faisait dans les innombrables établissements qu'ils géraient, Salomon voulut que tous les génies employés de la sorte fussent aveugles, sourds et muets. Lorsque le roi mourut, on ne put parvenir à leur faire comprendre qu'ils n'avaient plus de maître. Aussi les génies, triplement infirmes, continuèrent-ils à chauffer les bains comme si rien n'était, et, à l'heure actuelle, ils les chauffent toujours, avec autant de zèle que jadis. »

Comprenez-vous maintenant l'origine et l'existence des eaux thermales?..... Si la raison donnée par les Arabes

(1) Rappelons que, d'après le Koran, les génies étaient assujettis à Salomon.

est peu probable, elle est, du moins, assez bien trouvée.

Il ne faudrait pas croire que la vénération dont les Musulmans entourent Jésus soit toujours invoquée pour de bons motifs ; témoin cette anecdote qui a cours en Egypte :

« On raconte qu'un certain imbécile (*textuel*), entrant un jour dans une ville, trouva écrit sur la porte : « Tout étranger qui mourra dans cette cité, sera enseveli aux frais du roi qui donnera quatre-vingts *dirhems* pour son linceul. » Cet individu, qui était plus à sec d'argent qu'un Juif un jour de samedi, se trouva une fois, dans la rue, en présence du roi qui passait. Il se mit à crier : « Je suis lésé ! » — « Qui t'a fait du tort ? » lui demanda le roi. — « J'ai vu écrit sur la porte de la ville, répondit l'homme, que tout étranger qui mourrait dans cette ville, serait enseveli aux frais du roi qui donnerait quatre-vingt *dirhems* pour son linceul. En ce qui me concerne, vingts *dirhems* suffisent à mon dernier vêtement, et j'ai, dès à présent, un urgent besoin des soixante autres. Comptez-les moi, et lorsque je mourrai, vous n'en aurez plus que vingt à me donner. » — Le roi se mit à rire et ordonna qu'on lui versât la somme demandée. L'homme la prit et continua son chemin.

« Quelques jours après, il rencontra encore le roi ; il s'arrêta et cria, comme la première fois : « Je suis lésé ! » — Interrogé par les personnes de la suite du roi, il dit : « J'ai vu, la nuit dernière, Jésus, fils de Marie, (que les bénédictions et le salut de Dieu soient sur lui !) et il m'a révélé que je ne mourrais que noyé. Je réclame donc les vingt *dirhems* restant du prix de mon linceul, puisque désormais il ne m'est plus nécessaire. » — Le roi s'amusa de sa ruse et lui fit donner une petite pension.

## VII

### Fragment d'une narration de la bataille d'Isly.

Cette pièce, adressée du Maroc à des Maures Trarzas des environs du Podor (fleuve du Sénégal), a été traduite et repro-



duite par M. Bresnier dans son *Cours pratique et théorique de langue arabe*. Le savant disciple de Silvestre de Sacy en devait la communication à M. le docteur Féraud fils, qui la recueillit au Sénégal et la copia sur l'autographe même.

« Récit de la collision qui eut lieu entre les Musulmans et les Chrétiens :

« Les Chrétiens partirent d'Alger pour marcher contre les Musulmans. Ils s'étaient portés sur Ouedjda et avaient fait main-basse sur ce que cette ville renfermait de Musulmans. Quelques corps de troupes de Mahi-ed-Din (*Abd-el-Kader ben Mahi-ed-Din*) avaient obtenu divers succès. La nouvelle de ces faits parvint à l'Iman Moulāi Abd-er-Kahman (*à l'empereur du Maroc*) qui partit aussitôt de Marrakech (*Maroc*) pour se rendre à Rabât et fit prévenir l'Imam de Tafilalet (*Tafilet*) qui est l'Excellent Imam, et qui est caïd, ainsi que Ben Amhaouchi, caïd des Atamer. L'Empereur envoya aussi à l'armée trois de ses fils : Sidi Mohamed, Moulāi Sleiman et Moulāi Ahmed. Les troupes de Moulāi Ahmed étaient au nombre de plus de soixante-quinze mille (*hommes*) ; c'est le plus jeune de ses frères, et celui dont l'armée était la moins nombreuse. Ils marchèrent vers les Infidèles et en vinrent aux mains avec eux. Les Chrétiens employèrent contre eux les ruses les plus perfides, qui ne produisirent aucun dommage aux Musulmans. Entre autres machinations, ils leur envoyèrent une mule figurée et creuse, remplie de poudre et de plomb, à laquelle les Musulmans ne firent aucune attention (*qu'ils ne voulurent pas recevoir*), et sur le dos de laquelle était une grande quantité d'or. Ils envoyèrent aussi à Sidi Mohamed une statue d'homme en or, dans laquelle était renfermé tout ce qu'on peut imaginer d'artifices ; il n'y fit pas attention. On se mit en ligne et l'on combattit. Les Musulmans furent renversés sur leur dos, et le carnage en fut considérable. Neuf mille sept cents hommes d'entre eux périrent, et les Chrétiens convertirent tous les Musulmans qui étaient entre

leurs mains. La nouvelle parvint à l'Iman Moulaï Abd-er-Rahman qui s'irrita contre son fils, Sidi... » (*Ici s'arrête le fragment*).

Il est à regretter que ce document ne soit pas complet ; car, outre l'intérêt qu'on y trouve, c'est un monument de l'esprit d'exagération des Marocains qui, plus encore que les autres populations mahométanes, trouvent généralement trop étroit le champ de la vérité. On doit même leur savoir gré de n'avoir pas mis le triomphe du côté des Musulmans.

∴

A rapprocher de la relation qui précède ce fragment d'une lettre adressée à un caïd, de la part du fils de l'empereur du Maroc, et dont l'original fut trouvé à cette même bataille d'Isly :

« Louange au Dieu unique. Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur et notre Maître Mohamed, et sur sa famille !

« Serviteur de notre gracieux, glorieux et magnanime Souverain, Caïd Omar ben Mohamed, (que Dieu t'assiste et te garde !) Que le salut soit sur toi, ainsi que la bénédiction de Dieu, par les grâces de notre Souverain, (que Dieu perpétue son existence et sa gloire !) (4)

« Ensuite. Ta lettre nous est parvenue ; nous avons entouré son contenu de notre science, et avons appris ce qui est survenu du fait de la perversité des Karârma (2), par suite du

(4) En Orient, tous les actes officiels ou particuliers, les livres, les contrats, et généralement toutes pièces écrites commencent par des invocations à la Providence. Quelques-unes de ces doxologies sont réellement fort belles. Elles indiquent une absolue soumission aux volontés du Tout-Puissant, en même temps qu'une confiance entière dans sa bonté.

Les Musulmans croient fermement que sans la grâce divine nul bonheur n'est possible ici-bas ; d'où leur retour continuel vers Dieu. Cette coutume, basée sur une foi profonde, peut paraître ridicule au scepticisme européen ; cependant elle a quelque chose de pénétré, de touchant, de sincère, qui commande le respect et défile la raillerie.

(2) C'est-à-dire des Français.

méchant esprit qui existe en eux et du mauvais caractère de leur foi ; car ils ont enlevé le voile de leur pudeur et rejeté loin d'eux tout ce qui les couvrait. Mais avec de telles gens on ne peut compter le nombre des fautes. Aujourd'hui, patience, et demain, gloire ! Par la patience et la fermeté dans ces lieux (*terrestres*), le Croyant arrive auprès de Dieu, aux séjours embaumés des zéphirs et des parfums les plus suaves. Paix donc à celui qui apprécie le but où il tend ; tout ce qu'il rencontre parmi les choses d'ici-bas lui semble méprisable. Eh quoi ! Dieu ne dit-il pas : « Nous vous éprouverons, afin « de connaître ceux d'entre vous qui participent à la guerre « sainte... ? » (1) C'est par la guerre contre l'ennemi et l'infidèle que Dieu distingue entre le méchant et le bon, comme il distingue entre la tempête qui ravage et la pluie qui féconde. Malheur à eux, qui sont un peuple commettant le mal et s'abstenant du bien ! »

Voilà avec quoi l'on monte les esprits et comment on écrit l'histoire dans ces crédules pays de l'Islam.

## VIII

### Légende Arabe.

Le morceau qui suit est extrait de l'ouvrage précité de M. Bresnier. J'ignore le nom de l'auteur du récit ; mais je ne serais pas surpris que le très estimé professeur eût rédigé, à l'intention de ses élèves et d'après quelque tradition orale, ces pages qui semblent avoir été écrites pour des Européens désireux de s'initier au langage usuel. En tous cas, la légende dont il s'agit est encore fort accréditée, et l'on montre, près d'Alger, sur les coteaux de la Boudzaréa, la maison où les faits sont censés avoir eu lieu.

Pour l'intelligence des personnes que pourraient rebuter la traduction trop littérale et les formes arabes volontairement laissées à celle-ci par M. Bresnier, je remanie le « mot à mot » afin de lui donner une tournure plus littéraire.

(1) Kor. Chap. 47, v. 33.

« Il existait autrefois, soixante ans avant l'entrée des Français à Alger, un vieillard nommé El-Faci (*originnaire de Fez*), possesseur de grands biens, et notamment, d'un superbe jardin dans la banlieue de la ville. Cet homme était père de trois filles, belles et jolies comme la lune, et auxquelles il avait voué une affection sans bornes.

« Le vieillard refusait de les marier parce qu'il redoutait, une fois séparé d'elles, de rester dans l'isolement et d'éprouver du chagrin à leur sujet. Cependant de nombreux partis s'étaient offerts ; des fils de notables, des gens riches avaient demandé au vieux El-Faci de les unir à ses filles. Aucun prétendant ne fut agréé.

Quant aux sœurs, elles désiraient vivement prendre époux ; car elles avaient remarqué trois beaux jeunes gens, trois amis, qu'elles rencontraient sur le chemin du jardin lorsqu'elles allaient à la campagne ou en revenaient. L'un était fils du pacha ; le second, fils de l'aga ; et le troisième, fils du syndic des crieurs publics.

« Pendant l'été, le vieux El-Faci habitait au jardin avec ses filles, qu'il laissait sous la garde des négresses et des nègres quand quelque affaire l'appelait en ville. Tout proche se trouvait le jardin du fils de l'amine (*syndic*) des crieurs, qui y réunissait ses amis. Par ruse des vieilles femmes, autant que par suggestions du démon (que la malédiction de Dieu soit sur lui !) une correspondance s'établit entre les jeunes garçons et les jeunes filles. Lorsque le vieillard allait à la ville, les trois camarades se rendaient au jardin des sœurs et restaient à causer avec elles, sous les arbres. Cela dura jusqu'à ce que El-Faci en eût été prévenu.

« Le vieillard, tout d'abord stupéfait, sentit bientôt naître en lui une profonde irritation ; cependant il sut cacher à ses filles ce que son cœur éprouvait. Quelques jours plus tard, il partit, un matin, comme s'il descendait en ville, selon son habitude. Les sœurs, pensant qu'il ne rentrerait que le soir, firent le signal convenu entre elles et les jeunes gens. Ceux-ci

accoururent et restèrent à rire et à causer avec leurs voisines. Mais El Faci était revenu sur ses pas; il pénétra dans le jardin, se cacha entre les arbres et vit des hommes avec ses filles. Après s'être bien convaincu du fait, il sortit doucement, pour que personne ne le vit, et il ne fit aucun reproche à ses filles; ne manifesta pas la moindre colère, et les laissa se coucher comme à l'ordinaire.

« Au milieu de la nuit, lorsque le vieillard pensa qu'elles étaient endormies, il se leva, prit avec lui un esclave noir, entra dans la chambre des sœurs, en marchant avec précaution, et il les égorga toutes les trois. Par la toute-puissance de Dieu, aucun des nègres et des négresses qui habitaient la maison n'entendit quoi que ce soit. A l'aurore, El-Faci ordonna aux serviteurs de rassembler les bagages, de préparer les mules et de descendre le tout à la ville. Il leur recommanda de vider entièrement le logis, excepté la chambre des filles; il défendit de réveiller celles-ci, attendu que lui et le nègre un tel resteraient et les ramèneraient. Les serviteurs exécutèrent ponctuellement les ordres du maître.

« Lorsqu'ils furent partis, El-Faci et le nègre ensevelirent les mortes, creusèrent trois tombes dans le jardin et y enterrèrent les cadavres. Cela fait, il revint à la maison de ville, avec son nègre, et dit aux gens qu'il avait envoyé ses filles à la ferme. Peu après, il s'en alla au pèlerinage, avec le nègre.

« Pendant longtemps le jardin d'El-Faci demeura abandonné; personne ne s'y montra; la maison se détériora et se lézarda; l'herbe poussa en abondance; mais il advint que, chaque nuit, des revenants circulèrent dans ces lieux délaissés. Les voisins apercevaient comme de la lumière marchant pendant la nuit, et entendaient des espèces de cris et de gémissements demandant merci. On en parla beaucoup dans le quartier; l'épouvante se répandit tout aux alentours, et personne n'osa plus passer de ce côté-là.

« Deux jeunes hommes de la ville ne voulurent pas croire à ces discours et riaient lorsqu'il entendaient raconter les ap-

paritions du jardin d'El-Faci. Ils convinrent de s'y rendre, avec un guitariste de leurs amis, qui emporterait son instrument pour accompagner leurs chants et les divertir durant cette excursion nocturne. Ils décidèrent que chacun d'eux se pourvoirait de vivres, de liquides, d'une bougie, et se rendrait isolément au rendez-vous, afin de ne donner l'éveil à personne.

« Ce guitariste, répondant au nom d'Omar, était un homme vertueux, pieux et craignant le Seigneur. A la nuit tombante, il prit le chemin du jardin, arriva le premier, et, en attendant ses compagnons, parcourut le jardin et la maison. Tout était dénudé; on n'y trouvait pas traces de fils d'Adam (*d'êtres humains*). Il n'entendit que la voix de la chouette dans le jardin, et le vol des chauves-souris dans les appartements.

« Après avoir attendu ses camarades pendant deux heures, il comprit que la peur les avait retenus, et qu'ils ne viendraient pas. Il entra alors dans une chambre d'en-bas, alluma la bougie qu'il avait apportée, disposa ses aliments et s'assit au milieu du *Kobo* (1) pour dîner. Lorsqu'il eut terminé son repas, il accorda sa guitare, et se mit à jouer et à chanter. Tout resta silencieux autour de lui jusque vers le milieu de la nuit; mais, à ce moment, tandis qu'il jouait et chantait, le plafond craqua au-dessus de sa tête, et il lui sembla entendre un être humain marcher à pas légers dans la chambre supérieure, puis descendre l'escalier.

« Il se recommanda au Dieu le haut, le très grand, et, levant les yeux, il vit à la porte de la chambre trois femmes, jeunes, belles, jolies, mais dont la figure était aussi blanche que la neige. Elles portaient des linceuls arrosés de sang, et à

(1) Enfoncement cintré en ogive à sa partie antérieure, d'un mètre environ de profondeur, et ouvert sur le milieu de la longueur de la chambre. Cet enfoncement, situé ordinairement vis-à-vis de la porte, est garni de coussins et de tapis. Il forme une espèce de sofa très bas, où l'on s'assied les jambes repliées, à la manière de nos tailleurs.

leur cou pendaient des perles et des bijoux hors de prix. Elles avaient des bracelets d'or aux bras, des anneaux d'or aux jambes. Elles tenaient des oranges dans leurs mains, et marchaient comme si quelqu'un les trainait. Il reconnut en elles les filles d'El-Faci.

« Elles entrèrent dans la chambre, et saluèrent de la main Omar le guitariste. Elles demeuraient silencieuses. Omar leur rendit le salut, puis elles lui firent signe de continuer à chanter pour elles. Il se remit à jouer, tandis qu'elles restaient debout, écoutant. Néanmoins leurs traits ne marquaient nulle satisfaction, comme si le chant qu'elles entendaient ne leur plût pas. La plus jeune s'avança, et, parlant avec difficulté, d'une voix rauque, elle dit : Omar, ce chant n'est pas de circonstance ici ; chante plutôt sur un air vif :

« Jardin d'El-Faci, là où je joue, là où je chante, c'est là  
« que l'on m'a coupé la tête. »

« Le guitariste se prêta au désir de la jeune fille et chanta comme elle le lui avait dit. Alors, l'enfant se mit à tourner avec précipitation au milieu de la chambre, jetant dans le mouchoir d'Omar l'écorce de l'orange qu'elle tenait à la main, tournoyant de plus en plus vite, et accélérant ses mouvements au point que la sueur ruisselait de son front. Lorsqu'elle eut fini, ses sœurs commencèrent à tourner comme elle, jetant aussi des écorces d'orange dans le mouchoir d'Omar.

« Quand elles s'arrêtèrent, la jeune fille qui avait déjà parlé dit : Maître Omar, nous désirons que tu reviennes nous voir, l'année prochaine, à pareil jour. Prends garde d'y manquer et de nous oublier ; car si tu ne viens pas, c'est nous-mêmes qui irons te trouver. — Il promit d'obéir, et elles sortirent, silencieuses, comme elles étaient venues. On ne les voyait pas se mouvoir ; vous auriez dit qu'elles glissaient sur le sol.

« Resté seul, Omar se sentit pris d'épouvante en songeant à ce que ses yeux venaient de percevoir. Après un temps assez

prolongé, il entendit des cris dans la chambre située au-dessus de sa tête : les filles poussaient des plaintes comme les gens qu'on tue, et demandaient grâce. Mais ce bruit fut tout à coup interrompu par la voix de la chouette hululant dans le jardin.

« Le guitariste, vaincu par le sommeil, ne tarda pas à s'assoupir ; il dormit jusqu'à ce que fût monté le soleil, et l'on était à près de midi lorsqu'il se réveilla. Omar prit ses effets, qu'il trouva tels qu'il les avait laissés, sauf le mouchoir qui, précédemment rempli d'écorces d'orange, contenait alors des diamants, des perles et des sultanis d'or. Il revint en ville, emportant cette petite fortune et guéri de toute frayeur. Cependant il ne parla à personne de ce qu'il avait vu.

« De temps en temps Omar pensa aux filles d'El-Farci, s'apitoyant sur leur sort, et implorant Dieu qu'il leur parlonnât et les rappelât à la vie. .

« A l'expiration du terme fixé, il se souvint de la parole qu'il avait engagée et monta au jardin, ainsi qu'il y était monté, l'année précédente ; toutefois il n'en instruisit personne. Aussitôt rendu, il récita deux *rik'a* (1), il ploura sur les filles et dit : Pardonne-leur, ô Miséricordieux, et délivre-les du démon lapidable. Puis il exécuta des chants religieux jusqu'après minuit.

« Le jour allait paraître ; personne n'était venu. Omar s'en réjouit, louant Dieu, et fit la prière de l'aurore.

« Lorsqu'il se releva, il vit les filles debout auprès de lui, dans la chambre ; mais, au lieu de porter des linceuls comme la première fois, elles étaient vêtues de superbes atours, et la plus jeune se présenta avec une parure de mariée. Elles le saluèrent silencieusement ; la dernière lui prit la main ; ses doigts étaient froids et roides comme de la glace.

« Après avoir montré le jardin à Omar, les trois sœurs sortirent de la chambre et marchèrent vers un endroit où se

(1) Séries de prières.



trouvaient trois tombes ouvertes. Le guitariste y plongea le regard et aperçut, au fond, les linceuls dont les filles d'El-Faci étaient vêtues l'année précédente. La plus jeune des sœurs dit à Omar, d'une voix qui semblait sortir de dessous terre : Prends-les, brûle-les, et prie !

« Le guitariste possédait un briquet, emporté pour allumer sa bougie. Il ramassa quelques broussailles, des herbes sèches, mit le feu et y jeta les linceuls ; puis il pria. Aussitôt les filles d'El-Faci poussèrent un grand cri et tombèrent évanouies sur le sol. Omar ne cessa de prier que lorsqu'il les vit revenir à elles. Enfin leurs yeux commencèrent à remuer, et leur langue à prononcer quelques paroles. Elles louèrent Dieu et remercièrent le guitariste. L'âme était rentrée en elles. Omar rendit grâces à la toute-puissance de Dieu (qu'il soit exalté !) et se réjouit fort de l'événement.

« Le jour ayant commencé à monter, les filles prirent congé du guitariste, en le félicitant de sa force d'âme. Mais, se rappelant ce qui leur était arrivé du fait de leur père, elles chargèrent Omar de rapporter de la ville ce dont elles avaient besoin pour attendre, à la campagne, qu'il eût trouvé moyen de les faire partir pour un autre lieu. — Achète-nous, dirent-elles, tout ce que nous t'avons demandé, et ne lésine sur rien ; car, outre nos bijoux et notre propre argent, nous avons le trésor de notre père, qui est enfoui ici et qu'il n'a pu emporter, le jour où il nous a égorgées, craignant que le nègre ne le tuât lorsque la présence du trésor serait révélée.

« Omar fit ce qu'on lui avait commandé, et, pendant plusieurs jours, il vint voir assidûment les trois sœurs. Bientôt il put les prévenir qu'il avait tout terminé pour leur transport au loin, dans une belle ville.

« Les filles le remercièrent, et la plus jeune dit à Omar : Tu nous a comblées de soins ; c'est à toi que nous devons notre retour à la vie. Que Dieu te rémunère et te récompense de tant de bienfaits ! Nous ne voulons emporter que les objets les plus légers de nos richesses ; cela nous suffira pour le

temps qu'il nous reste à vivre. Voici les actes de propriété des domaines de notre père; nous les avons trouvés avec le trésor. Prends-les, ainsi que l'argent que nous laissons; nous te les donnons pour que tu en restes propriétaire.

« Omar répondit : Madame, je n'accepte ni votre bien ni celui de votre père. Je ne saurais en jouir avec le chagrin qui me broie le cœur et le souci qui étreint mon âme. Hors de vous, je n'ai besoin de rien. Dieu ne m'a pas donné ce que j'implore de lui; cependant je lui rends grâces et me résigne. S'il plaît à Dieu, je quitterai bientôt ce monde.

« Ayant levé la tête, la jeune fille vit des larmes dans les yeux d'Omar. Elle lui dit : O mon frère, loue plutôt le Seigneur de nous avoir permis de lire dans ton cœur ! Tu regrettes de nous quitter, de même que nous déplorons de nous séparer de toi. Eh bien, si tu le veux, reste avec nous; choisis une de nous et épouse-la; chacune de nous y consent. Exprime ton désir, et il sera fait selon tes vœux.

« Omar répliqua : Comment pourrais-je choisir entre vous, qui, toutes les trois, êtes belles et jolies ? Je ne saurais désigner l'une ou l'autre !

« La jeune fille insista en ces termes : Parle; indique celle que tu préfères, et ne crains pas de nous fâcher.

« Madame, déclara Omar, mon cœur est à celle qui m'a parlé pendant la nuit terrible.

« Or, c'était la plus jeune des sœurs.

« Elle en fut bien heureuse, la fillette; car elle aimait Omar. Ses sœurs se réjouirent avec elle, et leur joie fut aussi sincère que profonde.

« Tous convinrent de partir ensemble. Omar annonça qu'il épouserait sa fiancée dès que l'on serait arrivé dans la ville adoptée pour séjour.

« Ils s'éloignèrent donc, à la grâce de Dieu.

« Les deux autres filles se marièrent là-bas. Chacune vécut dans le plus parfait bonheur et avec grand bien-être

« Dieu le sait mieux que personne. »

Cette légende est une des plus palpitantes que je connaisse; aussi ai-je cru devoir la transcrire en entier, malgré sa longueur et l'aridité d'une traduction si scrupuleusement conforme au texte, qu'il n'était pas facile de s'y reconnaître.

On trouvera sans doute qu'il faut être bien naïf pour ajouter foi à de pareils récits. C'est vrai; mais n'oublions pas que les populations orientales sont extrêmement superstitieuses. Chez elles, les fausses croyances dominent encore à tel point qu'on n'achève pas la construction d'une maison quand la personne qui la faisait bâtir vient à mourir. — Il est d'usage qu'à la pose de la première pierre, le propriétaire tue un bœuf ou plusieurs moutons, dont la chair est donnée aux pauvres (1). — Quelqu'un passe-t-il de vie à trépas, les voisins bouchent immédiatement les puits, les citernes et tous les réservoirs d'eau, dans la crainte que l'ange de la mort n'y trempe son épée sanglante, et ne rende les eaux nuisibles ou mortelles.

Les Orientaux redoutent principalement le *aïn* ou mauvais œil, et cherchent par mille moyens à l'écarter de leurs personnes ou de leurs demeures. Craignent-ils, par exemple, que quelqu'un ne leur nuise?... Ils ne seront tranquilles qu'après être parvenus à lui couper furtivement un morceau de son habit, qu'ils brûlent avec la conviction de n'avoir plus rien à redouter. D'autres fois, ils prononcent le mot *Khamsa* (cinq), ou bien ils s'écrient : *Bel haout alek* (que le poisson soit sur toi !) — Dans toutes les constructions mauresques on remarque une pierre noire ou imparfaitement taillée, se détachant au milieu des autres. Cette pierre chasse les *djins* et les farfadets qui pourraient, dit-on, renverser l'édifice, si celui-ci était irréprochablement bâti. Or, les Musulmans admettent comme un dogme que nulle œuvre humaine n'est

(1) On tue également des moutons pour toutes les inaugurations de n'importe quoi, les fêtes de ceci ou de cela, etc., etc.

parfaite, et, pour être sûrs que leurs maisons pèchent au moins par un point, ils y placent la pierre enchantée. — Presque toutes les habitations portent, en outre, au lieu le plus apparent, une main avec les cinq doigts étendus. Elle est ordinairement peinte auprès de la porte du logis, et doit attirer sur elle les maléfices du méchant esprit.

Ces gens croient aveuglément aux sorciers, aux astrologues, aux sortilèges, à la magie. Ils voient partout des génies, des fées, des péris, des djins, des goules, des afrits et autres êtres invisibles. Leur plus grand souci est de se les rendre favorables en portant des *djedouels*, des *heurz*, des *talismans* de toute sorte, et en consultant ces fameuses sorcières, appelées *téguissas*, vieilles femmes réputées habiles à prédire l'avenir par l'observation des astres.

Aussi bien les Musulmans sont persuadés que les planètes ont une influence décisive sur nos destinées parce que — disent-ils — le froid, le chaud, le sec et l'humide sont les quatre régulateurs de la création. Qu'un enfant, qu'un cheval naisse la nuit ou le jour, sous certaine position de telle ou telle planète, le sort ou le caractère du nouveau-né seront prédits à coup sûr, l'animal aura plus ou moins de valeur — Suivant eux, le soleil est le principe de la chaleur, et la lune (4) celui de l'humidité; quant au froid et au sec, ils résultent de la conjonction ou du voisinage des autres corps célestes. Parmi les planètes, Jupiter a leurs préférences; en Afrique, ils l'appellent *es-Sad-el-Kébir* (grande fortune), à

(4) On sait que le croissant de la lune est devenu l'emblème des Musulmans. Cela tient à ce que le Prophète a pris la lune en croissant pour servir de règle aux jeûnes et aux fêtes. La lune est donc l'astre, pour ainsi dire vénéré, quoique le soleil soit considéré comme plus bienfaisant. Aussi, lors des éclipses lunaires, faut-il voir la grande colère et les inquiétudes des Orientaux.

Il y a quelques mois, lors d'un phénomène de ce genre, j'ai été témoin, à Constantinople, du formidable remue-ménage, occasionné par la prétendue présence de « l'animal qui dévorait la lune ». Sur toutes les terrasses

cause de son influence tempérée par un égal mélange de chaud et d'humide. Vénus n'est pour eux que la « petite fortune » (*es-Sâd-es Sserhir*). Ils tiennent pour funestes Mars et Saturne, surnommés « petite infortune » (*el-nehess-es-Sserhir*) et « grande infortune » (*el-nehess-el-Kébir*), l'un étant à la fois chaud et sec, l'autre, sec et froid. Les Arabes donnent à Mercure le nom de *Menafeug* (changeur de côté) montrant par là qu'il peut devenir bon ou malveillant, et qu'on ne doit pas avoir une confiance absolue dans ses influences capricieuses. Ils n'accordent aux autres planètes aucune action particulièrement propice ou fatale, et ils prétendent que tout dépend de leur position respective dans l'ensemble du mouvement sidéral.

En Tunisie, il ne faut jamais, devant un Juif ou un Musulman, faire l'éloge soit d'un enfant, soit d'un animal domestique ; vous paraîtriez vouloir leur jeter quelque mauvais sort. — M. Henri Dunant, qui a beaucoup étudié les mœurs de ce pays, dit que lorsqu'on rencontre un joli petit garçon ou une gracieuse jeune fille, le mieux à faire est de cracher dessus. C'est le seul moyen de passer pour un homme poli, et

des maisons, ce n'était que fusillades incessantes, menaces, défis, injonctions au monstre qui causait tant d'alarmes.

Les Grecs, avec leur manie de tirer des coups de feu dans les rues, à propos de tout comme à propos de rien, ne manquèrent pas de saisir une aussi belle occasion de *pistoleljer* (terme local) au nez de la débonnaire police turque. Ils se mirent de la partie, et les oreilles m'en tintent encore.

Il est bon de remarquer, en passant, que les modernes compatriotes d'Anaxagore ne sont pas moins superstitieux que leurs aînés et rendraient peut-être des points aux Musulmans dans nombre de cas. — Pour ne citer qu'un exemple : lorsqu'un enterrement (bière ouverte) quitte la maison mortuaire, les parents du défunt jettent par les fenêtres de l'eau, des assiettes, des tasses, des vases quelconques. Tout le long du cortège, il n'est pas de Grec, devant l'huus duquel passe le cercueil, qui ne se hâte de jeter, également par les fenêtres, des potées d'eau, au risque d'inonder de braves gens n'en pouvant mais. On croit, par ce moyen, chasser la mort et l'empêcher d'entrer dans le logis.

Convenez que c'est passablement stupide.

les parents de l'enfant se montreront très touchés d'une aussi gracieuse sollicitude à l'égard de leur progéniture. Quant aux très petits enfants, on peut se borner à leur passer la langue sur la joue, en les embrassant ; cela suffit, paraît-il, pour écarter d'eux le *ain*.

Etonnez-vous donc que les Musulmans soient ce qu'ils sont?... Un peuple, qui subit à ce point l'empire de la superstition, devient nécessairement l'esclave des imposteurs de toute catégorie, dont l'audace égale la crédulité de ce monde si facile à exploiter.

## IX

### **Les « Colliers d'Or » ou Allocutions morales de Zamakschari.**

Voilà un livre peu connu en France, bien que M. Barbier de Meynard en ait fait une excellente traduction, sortie des presses de l'Imprimerie Nationale, en 1876. Depuis longtemps les *Colliers d'Or* se recommandaient aux arabisants comme une œuvre tout à fait digne d'exciter leur émulation. En effet, ce n'était certainement pas la traduction allemande publiée en 1835 par M. de Hammer, ni même les deux « révisions » de ce dernier travail produites, dès l'année suivante, par MM. Fleischer et G. Weil, qui pouvaient faire apprécier la valeur des *Colliers d'Or*. M. de Hammer s'était totalement fourvoyé ; ses deux compatriotes, sans s'être concertés le moins du monde et en faisant paraître, chacun de son côté, une édition nouvelle, ne réussirent qu'à malmenier leur devancier et à montrer que l'orientalisme allemand avait beaucoup à faire pour se créer un renom.

Il appartenait à un Français de mettre brillamment en pratique les conseils de M. de Sacy et de donner à l'Occident une superbe traduction de ce recueil de maximes édifiantes, qui jouit, en Orient, d'une réputation sans égale. Le savant professeur du collège de France, M. Barbier de Meynard, eut la bonne fortune de bien saisir la pensée de Zamakschari et

de rendre avec une précision parfaite les pieux aphorismes du célèbre imam. Et pourtant il n'avait que de bien faibles ressources pour ne point s'égarer au milieu de ce livre de dévotion, qui a été comparé, non sans raison, à ceux de Port-Royal. Le traducteur possédait seulement un exemplaire des *Colliers d'Or*, avec variantes et un commentaire turc par deux écrivains ottomans, Saïd et Zehni effendis. Mais, malgré l'éloge qu'en faisaient S. E. Ahmed Véfik effendi et les quelques lecteurs orientaux auxquels la ferveur religieuse n'interdit point le culte des lettres, cette publication était empreinte d'hésitation ; elle ne pouvait guère servir à M. Barbier de Meynard qui s'est toujours distingué par l'allure ferme et dégagée de ses œuvres. Néanmoins le professeur du Collège de France sut tirer le meilleur parti de ces matériaux, et eut la grande habileté de laisser aux allocutions morales de Zamakschari leur style concis mais correct très travaillé mais plein de relief, rappelant les exercices littéraires de Hariri et de Hamadani, autant par la coupe du verset que par l'étude constante du parallélisme et des assonances.

Ecoutez, d'ailleurs, ce qu'en dit M. Auguste Cherbonneau, dont l'autorité fait loi en pareille matière : « Il fallait, certes, une grande sûreté d'érudition, pour suivre le développement naturel de la pensée de Zamakschari à travers ces courtes maximes si harmonieusement condensées, ces nombreuses allusions au livre révélé, et les locutions proverbiales qui exercent encore la sagacité des plus doctes Musulmans. Quel sentiment délicat de la phrase arabe ! Quelle finesse dans la reproduction de ces jeux de mots, rebelles au génie de notre langue ! On peut dire que les orientalistes seuls sauront reconnaître la difficulté vaincue. »

Avant de parler de Zamakschari et de son œuvre, il est bon de toucher un mot des diverses sectes dont se compose l'Islamisme.

Les Mahométans comprennent deux grandes divisions : les *Sunnites* ou orthodoxes, et les *Chlites* ou dissidents. Les

premiers se subdivisent en quatre rites principaux, appelés *Medzaeb*, lesquels ont donné naissance à plusieurs communions offrant plus ou moins de divergences. Ces quatre rites principaux sont ceux des *Malekites*, qui tirent leur nom de l'imam Malek; les *Hanéfites*, fondés par l'imam Abou-Hanifa,<sup>(1)</sup> les *Chafais*, par l'imam Chafaâ; et les *Hambillis*, par l'imam Ahmed ben Hambil. Ils ne diffèrent entre eux que par des points de forme, tels que la position dans la prière, les ablutions, etc.; mais les Hambillis portent très loin le rigorisme du culte. Si, par exemple, une femme ou un chien vient à passer pendant l'adoration, ils doivent recommencer leurs ablutions et leurs prières. Les trois autres rites sont beaucoup moins scrupuleux et ne présentent rien d'extraordinaire.

Les Sunnites, qui dominent dans une partie de l'Asie, l'Empire Ottoman, l'Egypte et le Maghreb, se distinguent des Chiites par une divergence de doctrines assez semblable à celle existant entre les Catholiques et les Protestants. — Les Sunnites admettent, outre le Koran, la règle d'une *sunna* ou tradition, contenant les *hadits* (sentences) du Prophète, préceptes de sagesse recueillis par ses disciples et notamment par El-Boukhari, surnommé « le roi de la *Sunna* ». Ils croient religieusement aussi à certains récits, conservés d'âge en âge, sur la vie et les actes de Mohamed. — Les Chiites, que l'on rencontre en Perse avec un grand nombre de Sunnites du rite Hanéfi, obéissent à des dogmes tout opposés : continuateurs d'Ali, ils ne reconnaissent que le Koran, refusent aux Kalifes l'autorité et le titre de successeurs du Prophète, et repoussent les traditions.

(1) Quelques auteurs ont donné comme chef aux Hanéfites l'imam Abou-el-Naaman. C'est une erreur. — Abou-el-Naaman ne fut que le commentateur de Abou-Hanifa.

Quant à ce dernier, il fut le plus illustre et le plus vénéré des imams. Les trois autres fondateurs de sectes, quoique n'acceptant pas sa doctrine, lui reconnaissaient une grande supériorité personnelle. Abou-Hanifa fut surnommé *Imam-el-Addem*, créateur de la loi hanéfi.



Je ne citerai que pour mémoire les Khamsis, considérés comme musulmans schismatiques et, d'ailleurs, peu nombreux ; mais je dois m'arrêter, un instant, aux *Motazélites* qui se rapprochent des Chiites sur bien des points, tout en conservant nombre de dogmes des Sunnites du rite Hanéfi. Ce qui distinguait les Motazélites, c'est le principe du libre arbitre, dont ils faisaient profession, et la persistance avec laquelle ils nièrent les attributs divins. Ils enseignaient, dit M. de Slane (4), que c'était pour Dieu une nécessité de faire le bien aux hommes, et quelques-uns d'entre eux prétendaient même qu'il devait faire pour eux le mieux possible.

Le court exposé qui précède suffira, je pense, pour faire comprendre les doctrines émises par l'imam Zamakschari, et apprécier le rang qu'il occupe comme écrivain et comme théologien.

Zamakschari, plus connu sous le nom de Djar-Allah « Client de Dieu », que lui valut son séjour à la Mecque, naquit en 4075 de notre ère, à Zamakschar, dans le Khowarezm. Il mourut à Djordjánya, en 4444. Pendant longtemps, nul ne parla de lui, et s'il vit dans la mémoire de la postérité, ce n'est que par ses ouvrages. Son origine étrangère, le rigorisme de ses principes, son attachement aux idées motazélites, doctrines réprouvées par l'école orthodoxe, le firent presque tenir en charte privée. Il appartenait, cependant, à la secte d'Abou-Hanifa ; mais, durant son séjour à la Mecque, il eut pour protecteur l'émir Ibn-Wahhas, issu de la famille d'Ali, et ces relations ne contribuèrent pas peu à le faire persévérer dans l'espèce d'éclectisme philosophique qu'il avait adopté.

Suivant le témoignage d'Ibn-Khallikân, Zamakschari fut le maître des maîtres dans l'exégèse Koranique, la lexicologie et la rhétorique. Outre les *Colliers d'Or*, auxquels il avait primitivement donné le titre de *Naçaïh essirar* « petits conseils », le célèbre imam écrivit un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs sont devenus les traités classiques des

(4) Traduction des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun; tome III, page 88.

universités musulmanes. Son œuvre capitale est le *Kaschaf* « Le Révélateur », qui donne la meilleure interprétation du Koran et est réputé tel même par les Malekites. Il convient aussi de mentionner un opuscule intitulé : *Les pensées jailissantes*.

La doctrine de Zamakschari peut se résumer en ceci : l'homme ne jouit de sa dignité que s'il possède la responsabilité de ses actes. Zamakschari ne concevait pas la révélation sans l'alliance de la raison ; il voulait l'affranchissement de la conscience dans la foi, ce qui ne l'empêcha pas d'être un sévère prédestinant. — Faut-il voir en lui un schismatique ? Quelque délicate que soit la question je penche vers la négative, et je crois avec M. Barbier de Meynard, d'après l'opinion de Motarrezi et d'Ibn-Khallikân, que l'auteur des *Colliers d'Or* professait des croyances mixtes, parfaitement acceptables, même par les plus rigoristes des sectateurs de l'Islam. En effet, comment admettre le contraire quand on sait que, depuis plus de sept siècles, son commentaire du Koran est expliqué dans les *Médraça* (écoles supérieures) de l'Asie et de l'Afrique ? En serait-il ainsi pour l'œuvre d'un schismatique ? Je sais bien que de nombreux docteurs sunnites, cédant à l'admiration et contraints d'avouer qu'ils ont puisé la lumière dans le livre de Zamakschari, prétendent que le grand théologien a renié ses anciennes idées. Je n'ignore pas, non plus, qu'ils attribuent cette conversion à la résidence de Zamakschari dans la ville sainte. Mais où est la preuve ? Et sur quoi se fonde-t-on pour soutenir pareille thèse ? D'aucuns invoquent le distique suivant, qu'il avait choisi pour épitaphe : « Dieu tout-puissant, ici, dans le sein de la terre, je suis devenu ton hôte ; or, les droits de l'hospitalité sont respectés par un maître généreux. » — D'autres s'appuient sur une réflexion du même genre, également consignée par Zamakschari dans la préface des *Colliers d'Or*, et qui n'est que le complément de la première : « Comme don de bienvenue, accorde-moi le pardon de mes fautes : grand sera le don ;

mais qu'y a-t-il de plus grand que ton hospitalité ? — Il faudrait, vraiment, d'autres raisons pour établir que Zamakschari fut un schismatique . . . .

En tous cas, dans l'œuvre que j'analyse, il s'érige en moraliste, et les avertissements coulent de sa plume avec une variété de forme très rare chez les écrivains musulmans. Ainsi que le fait très justement remarquer M. Auguste Cherbonneau, ce n'est plus le prédicateur grave, tout entier à la démonstration d'un point de dogme; c'est un censeur, à la parole acerbe, secouant sans ménagement la torpeur de la communauté, aiguisant la satire, et lui donnant ce trait acéré qui pique de telle sorte qu'on ne l'oublie plus. Non moins sévère contre les indifférents qu'à l'égard des faux dévots, il réprimande les uns et démasque les autres. Les fastueux, les médisants, les demi-savants, les avares tombent meurtris sous ses coups.

Ecoutez-le, par exemple, lorsqu'il veut rabattre l'orgueil humain :

« Fils d'Adam, tu as été formé d'argile comme un vase de terre (1), et cependant tu affectes une vanité et une jactance déplacées, en louant, tour à tour, ton père et tes ancêtres, en exaltant ta puissance et ta fortune. Qu'il te siérait mieux de ne pas détourner ton visage avec dédain, et de ne point te glorifier de ta noblesse ! Vois, ô mon ami, sur quoi tu seras porté et en quoi tu seras changé. — Refrène donc cette vanité sans bornes ; renonce à tes prétentions chimériques. »

Et ailleurs :

« Homme insensé et qui mérites les plus terribles malédictions ! Dis-moi, malheureux, dis-moi combien de temps couvriras-tu la terre des pans de ton manteau fastueux ? C'est elle qui jettera sur toi son fardeau. Elle pèsera sur toi plus

(1) La même réflexion, dans des termes à peine différents, a été encore formulée, je ne sais plus où, par Zamakschari : « L'homme, formé d'argile, comme le vase du potier, de quel droit se payane-t-il avec tant d'insolence ? »

que tu ne pesais sur elle ; elle te chargera d'un poids double de celui que tu lui faisais porter. »

Ne croirait-on pas entendre le majestueux « *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris* » que prononce le prêtre catholique en imposant les cendres aux fidèles ?

Zamakschari revient souvent sur cette idée, et toujours il imprime à son avertissement une forme qui tient, à la fois, de la rudesse musulmane et de la brièveté sémitique. Jugez-en par la Maxime LXXIV : « Humble esclave, pourquoi ce vêtement à longue traine ? Pourquoi ce visage dédaigneux et ces airs de mépris ? Regarde, mon cher, regarde sans affectation ; peut-être le foulon prépare-t-il déjà tes linceuls. »

Voulez-vous une glose de la sublime pensée du Psalmiste : « *Cœli enarrant gloriam Dei* » ? — Lisez ce fragment de Zamakschari :

« Repais tes yeux de la magnificence de ces astres ; dirige tes regards vers cet ensemble de merveilles ! Songe à la puissance de celui qui les a créées, et médite sur la sagesse de celui qui les a distribuées avec ordre. Hâte-toi avant que le destin t'emporte, en jetant un voile entre toi et ce beau spectacle. »

Du temps de Zamakschari, l'amour des plaisirs avait déjà envahi le monde musulman et exercé son action dissolvante. L'indifférence religieuse fut un des premiers résultats de l'engouement pour la vie à outrance. On ne songeait plus guère aux prescriptions de la loi sainte ; les mosquées étaient presque désertées ; ceux qui les fréquentaient encore n'obéissaient qu'à la force de l'habitude ou à un reste de pudeur ; seuls les gens du peuple et les contemplatifs continuaient de remplir assidûment leurs devoirs religieux. Le grand iman ne pouvait fermer les yeux sur de tels scandales ; il les stigmatisa en ces termes :

« Une existence si courte et des espérances si longues, des œuvres si importantes ! Hélas ! N'est-il pas triste que la négligence ferme comme au verrou les cœur des hommes ?

N'est-il pas déplorable que la torpeur de l'insouciance appesantisse leurs paupières ? Ils ne font aucun effort pour voir et pour réfléchir ; ils s'éloignent de l'examen et de l'expérience ! »

Et maintenant, en quoi consiste la véritable religion ? — L'auteur des *Colliers d'Or* ne veut ni momerie (mahoméries) ni hypocrisie ; ce qu'il faut, c'est de la sincérité (1), une piété solide, exempte d'apprêt.

« On n'obtient, dit-il, la grâce de Dieu ni par une démarche abattue, ni par une attitude de moribond (2). Il faut, pour l'obtenir, un cœur consumé par la crainte de l'enfer, brisé par l'attente du paradis. Il faut que l'intention se joigne à la pratique (3), et que le doute soit dissipé par la certitude. »

Prenant à partie les jouisseurs à outrance, ceux qui ne se complaisent que dans les raffinements de la vie, Zamakschari les fustige de la belle manière :

« Si l'on te disait : voudrais-tu posséder une personne belle

(1) Dans ses *Pensées jaillissantes* Zamakschari a dit : « La pureté du cœur est un vêtement plus solide que la meilleure cuirasse ; quiconque s'en dépoille ne rencontre qu'infortune. »

(2) « Les larmes et les prières valent quelquefois moins que les chansons et la danse. » — (*Pensées jaillissantes*, de Zamakschari).

(3) Dans un autre passage de son livre Zamakschari enseigne que Dieu ordonna à Gabriel de dire *amen*, de concert avec les anges, lorsque le fidèle prie en secret pour son prochain, du fond du cœur et en toute sincérité.

Le mot *amen* ou plutôt *amine* a une grande importance dans les prières musulmanes. Ainsi la *Fâthâ*, principale oraison du culte islamite, et dont, de par les prescriptions de la Sourate *Hedjr* du Koran, tout Musulman doit « répéter constamment les sept versets », se termine toujours par le mot *Amine* parce que Mohamed a déclaré que « l'ange Gabriel lui avait appris à dire *Amen* chaque fois qu'il achevait de réciter la *Fâthâ*. »

*El-Fâthâ* signifie l'ouverture, l'introduction ; en effet, la *Fâthâ* forme le premier chapitre du Koran. Elle est ainsi conçue :

« Au nom d'Allah, compatissant et miséricordieux.

« Gloire à Allah, maître de l'Univers, — 2 Compatissant et miséricordieux, — 3 Roi du jour du Jugement. — C'est toi que nous servons, ô

comme une idole, aux doigts souples comme la tige de l'*anam*, au teint blanc et lisse, au visage brillant de l'incarnat des roses, aux dents rangées comme des perles (1) ; une beauté à la taille élégante, aux yeux bistrés de *kohol*, à la voix harmonieuse ? Voudrais-tu avoir pour soutiens les bras vigoureux de tes enfants et petits-enfants ? Voudrais-tu de belles pièces d'or, des avenues plantées de fertiles palmiers, des chameaux au long cou, de la race des arhabites, (2) des ca-

« Dieu, c'est à toi que nous avons recours, — 5 Dirige-nous dans le sentier de ceux qui se tiennent fermes, — 6 Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, — 7 Qui n'ont point encouru ta colère, et qui ne s'égarent pas. » — « Amen. »

Cette sourate est lue en chaire par le Cheik-ul-Islam toutes les fois que le Chef de l'Etat fait une déclaration de guerre. Elle est prononcée aussi sur la tête du nouveau souverain arrivant au pouvoir. Enfin tout bon Musulman doit la réciter avant ses autres prières.

(1) « La beauté du visage est une sorte de magie. » — (*Pensées jaillissantes*).

(2) Le chameau, ce fidèle serviteur des populations orientales, est préférable au cheval pour les longues courses et le transport des fardeaux pesants, surtout dans les régions sablonneuses où son pied, large et mou, ne pénètre pas le sol trop profondément. Avec une charge de 300 kilog., il fait 25 ou 30 lieues par jour, se contentant de quelques végétaux coriaces qu'il trouvera sur sa route, ou même ne mangeant pas ; car il peut se passer de nourriture et de boisson pendant plusieurs jours. Le chameau est un animal d'excellent profit : outre les services qu'il rend comme bête de somme, il produit le poil dont on fait les tentes, les tapis, certaines étoffes et des cordes. Sa femelle donne un lait esumé. Enfin, quand il meurt, sa peau, sa chair et sa graisse sont utilisées.

Il y a encore le méhari ou dromadaire, plus haut et plus maigre que le chameau ordinaire, avec un cou très allongé, le corps mince, la bosse peu saillante, les jambes fines et délicates. Sobre, doux, intelligent, il est de beaucoup supérieur au chameau pour la rapidité de sa course. Les méhars sont désignés sous divers noms, suivant l'espace qu'ils peuvent parcourir dans un temps donné. Ainsi celui qui, en une seule journée, franchit la distance correspondant à deux journées de marche ordinaire, s'appelle . . . . . *Etni*.

à 3 journées. . . . . *Tslâti*.

vales aux flancs minces, au corps agile ? A cette question tu répondrais avec empressement : je ne souhaite rien avec plus d'ardeur ! Ta joie égalerait celle que cause une pluie abondante au laboureur souffrant de la sécheresse. Mais, si une occasion de faire du bien se présente, tu te détournes ; si la facilité des bonnes œuvres s'offre à toi, tu fais le malade. Que l'on te cite les versets du Livre de Dieu, tu t'éloignes avec précipitation... Ton cœur n'a plus d'amour que pour les plaisirs de ce monde. »

On ne saurait montrer plus de verve et d'originalité.

Si l'auteur des *Colliers d'Or* pouvait revenir parmi nous et assister au triomphe de l'« avocasserie », surtout dans notre beau pays de France, il manifesterait certainement une violente colère. En effet, Zamakschari détestait les faiseurs de discours. Il s'exprimait même, à leur endroit, d'une façon quelque peu vive, comme en témoigne ce passage d'une de ses allocutions : «... Ne jalouse pas l'orateur disert ; car il

à 4 journées. . . . .	Arbât.
à 5 journées. . . . .	Khamaci.
à 6 journées. . . . .	Sedâci.
à 7 journées. . . . .	Sebât.
à 8 journées. . . . .	Tsemânii.
à 9 journées. . . . .	Tesât.
à 10 journées. . . . .	Achâri.

noms empruntés aux dénominations des nombres : 2 *etnin*, 3 *tslatsa*, 4 *arbâa*, 5 *Khamsa*, 6 *setta*, 7 *sebâa*, 8 *tsemenia*, 9 *tesâa*, 10 *achera*.

Dans certaines tribus d'Afrique, le méhari est élevé avec des soins extraordinaires, dont les indigènes se transmettent la tradition, de père en fils. Voici, entre autres, une des méthodes les plus usitées : aussitôt qu'il est échappé du sein de sa mère, on l'enterre dans le sable jusqu'au ventre, afin que ses jambes, trop délicates pour le porter, ne se déforment point sous le poids de son corps. Il reste ainsi pendant quatorze jours, ne recevant que du beurre pour toute nourriture ; après quoi, sa véritable éducation commence. On lui apprend à s'arrêter et à se baisser quand son cavalier est tombé, à comprendre les ordres, et à obéir sur le champ. Dressé de la sorte, l'animal a acquis une valeur sept ou huit fois plus élevée que le prix du meilleur chameau.

vaudrait peut-être mieux, pour lui, couper du bois, que de déclamer des phrases. »

A dire vrai, j'aime assez cette boutade ; mais je la trouverais meilleure encore si elle ne s'adressait qu'aux parleurs médiocres, aux rhéteurs sans talent, engeance inutile sinon nuisible, et que l'on regarde flageller sans pitié aucune. Malheureusement Zamakschari, malgré ses idées larges et neuves, s'est trop souvenu, en l'occurrence, de la vieille théorie des Pères de l'Islam, n'admettant que l'éloquence sacrée. Il n'a pas compris qu'un tel exclusivisme, loin de servir le monde musulman, lui causait un préjudice grave, en frappant la science d'interdit, ou en la représentant comme une distraction futile, un sujet de perdition.

Telle est bien, en effet, la pensée de l'auteur, lorsqu'il écrit : « Il y a plusieurs sortes de folie, et les sciences sont elles-mêmes une folie. Contente-toi d'une science unique (1), qui est, pour toi, le meilleur instrument dans l'accomplissement de tes devoirs, et comme un niveau sur lequel tu règles ta dévotion. Toutes les autres branches du savoir ont, il est vrai, un aspect séduisant ; mais elles ne sont qu'un obstacle. Elles attirent ton cœur, et ne sont pourtant qu'une cause de retard. Il vaut mieux ignorer telle ou telle science, que d'en posséder une qui détourne de la pratique... »

La médecine, surtout, n'a pu trouver grâce devant Zamakschari ; il l'accable de ses sarcasmes et conseille aux malades de recourir à la prière plutôt que de se faire soigner. C'est tellement incroyable que, même devant le texte, on se prend encore à douter. Voici l'allocution dans laquelle Zamaks-

(1) Il doit s'agir ici de la dialectique, si je rapproche de cette citation deux autres fragments des *Colliers d'Or* : « Je n'ai jamais vu deux coursiers marcher d'un pas aussi égal que la vérité et la science de l'argumentation. » — « La brebis pelée, exposée aux rafales humides de l'aquilon, n'a pas plus piteuse mine que l'homme de routine à côté du dialecticien instruit. »

Assurément l'art de raisonner a du bon ; mais, si l'on en abuse, il mène au paradoxe,



chari fait litière des connaissances humaines et pose la résignation comme principe absolu :

« La confiance que tu accordes aux discours du médecin est un mal bien plus grave que la maladie dont tu souffres, et elle t'éloigne davantage du but que tu poursuis (*la guérison*). Quand tu es malade, commence par t'armer de patience, et, en second lieu, remercie Dieu des biens et des maux qu'il t'a dispensés. Si ton mal s'aggrave, si la douleur te surexcite, lève tes mains suppliantes vers Celui qui peut te guérir ; car la guérison, comme le mal, dépend de lui. C'est en te courbant humblement devant lui que tu te sauveras, et non en consultant Jean (1) et Bakhtièshou (2). Le médecin n'est que le disciple de l'empirisme : il débite ce qu'il a dans son sac. Aussi n'est-il pas rare que ses consultations emportent le malade, ni que ses drogues le tuent. Hais les médecins, puisque la plupart d'entre eux ne sont que des matérialistes (3), ou des adorateurs de la croix au fond d'une église. »

C'est avec ces préjugés ridicules, ce piétisme poussé jusqu'à l'absurde, qu'on détourna les Musulmans de l'exercice d'un art où quelques-uns d'entre eux s'étaient acquis antérieurement une réputation méritée. La médecine et la chirurgie, considérées comme professions impures, furent abandonnées aux Chrétiens et aux Juifs, c'est à-dire aux infidèles, et l'on en vint à accorder aux amulettes et aux phylactères une vertu bien supérieure à la science du meilleur praticien. Aujourd'hui encore, même à Constantinople et dans les grandes villes de l'Empire Ottoman, on rencontre fort peu de médecins musulmans. Les Arméniens et les Grecs fournissent le princi-

(1) Yohanna ou Jean appartenait à une famille de médecins, originaires de la Susiane ; il fut contemporain du Khalife Wathik et mourut vers l'année 357 de notre ère. — (*Journ. asiat.*, Mai 1853).

(2) *Bakhtièshou* est un surnom qui semble signifier « le bonheur de Jésus ». Il a été porté par deux médecins, dont l'un fut au service de Haroun-er-Rachid. — (*Journ. asiat.*, 1855, p. 139).

(3) Le texte arabe dit : « adorateurs de la nature ».

pal contingent ; quelques docteurs européens exercent aussi. Les Turcs ont établi à Stamboul une Ecole Impériale de Médecine, qui fait peu parler d'elle et dont le directeur, Marco pacha, semble être fort à court de spécialistes. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant :

Il y a peu de temps, un Musulman d'Alger, ancien assesseur aux tribunaux français, vint à Constantinople pour y chercher un emploi. Recommandé à Marco pacha, il se rendit auprès de l'honorable praticien qui lui demanda :

— Etes-vous médecin ?

— Non, répondit le solliciteur.

— C'est dommage ; car je vous aurais pris immédiatement ; il y a toujours de la place chez moi, tandis qu'ailleurs...

Voilà où l'on en est dans la capitale des Osmanlis ! Que doit-ce être à quelques lieues de là, dans les bicoques où le fanatisme bat son plein, dans les provinces où nul n'oserait se risquer à combattre la routine et les erreurs populaires ? On devrait pourtant se souvenir qu'Ibn-Abi-Oçaïbya (1) démontra par des textes authentiques que « la science des corps a été placée au même rang que celle des religions ».

N'en déplaise à Zamakschari, si la vraie science, au lieu d'être frappée d'anathème, avait été honorée comme elle le mérite, l'art de guérir ne serait pas tombé en pareil discrédit, et l'on n'assisterait point au lamentable spectacle qu'offrent certains médecins musulmans. C'est surtout en Afrique que je les ai vus à l'œuvre ; j'ai été témoin de scènes où l'odieux le disputait au grotesque. Impossible de rencontrer plus d'ignorance jointe à autant de gredinerie ; mais aussi, jamais malades ne furent plus commodes ni plus complaisants que les indigènes du Maghreb. Aucun d'eux n'a garde d'oublier certain proverbe dont les Arabes et les Kabyles se sont fait une règle, et grâce auquel le charlatanisme jouit de toute sé-

(1) Célèbre médecin qui vivait à Damas, dans le treizième siècle de notre ère.

curité : « Ne fais de mal ni aux prêtres, ni aux médecins, ni aux meuniers, en nulle circonstance, et quelle que soit leur religion ou leur nationalité. »

Quelques mots suffiront pour donner une idée de ces prétendus disciples d'Esculape.

A leur tête se trouve le barbier qui, aux humbles fonctions de sa spécialité joint les attributions du chirurgien et, quelque peu aussi, celles du médecin. Le barbier saigne, pose les ventouses, les scarifie, pratique la circoncision, applique les sangsues et arrache les dents. Il se déclare volontiers le plus habile praticien du monde, il assure ne craindre aucune concurrence, et affirme que son instrument est aussi infailible que sa science.

La hiérarchie médicale comprend encore le *Thébib*, ou vrai docteur, qui se croit absolument impeccable; puis le *Mdaoui*, ou simple guérisseur; ensuite le *Çana*, instrumenteur; et enfin la *Quabela*, ou sage-femme. Il y a bien aussi les marabouts, qui se mêlent de soigner les maladies, mais leur sainteté et la vénération dont ils sont entourés les dispensent de recourir à la thérapeutique ordinaire. Ils traitent leurs clients par de simples paroles, ou en simulant quelques conjurations destinées à expulser le démon dont, sans nul doute, le malade est possédé. Si le mal a l'impertinence de ne pas céder, c'est que le marabout que l'on vient de consulter n'était pas le saint spécialement désigné par Dieu pour mettre le diable en fuite,

Les *thébibs*, qui n'ont guère fréquenté que l'école du *taleb* (1), ne possèdent aucune instruction spéciale; ils sont médecins ou chirurgiens, de naissance et par tradition de père en fils. Le bagage scientifique des plus savants consiste en un peu de physiologie, une idée approximative de la charpente osseuse de l'homme, des fonctions des viscères, du mécanisme des muscles, et de la circulation du sang. L'observation remplace, chez eux, le vrai savoir, et ils préfèrent la médecine expectante à la médication active. Sauf dans les cas

(1) Instituteur chargé d'enseigner le Koran aux enfants. — J'en ai déjà parlé plus haut.

de blessures d'armes à feu, qu'ils traitent généralement avec beaucoup de bonheur et non sans habileté, ils abusent toujours des moyens dilatoires. Gens d'esprit et de ressources, ainsi qu'il convient dans des contrées où les subterfuges tiennent lieu de science, ils ont recours aux faux-fuyants les plus ingénieux. Ainsi, il leur arrivera, par exemple, de prescrire à un malade de boire du lait de lionne, ou d'aller se baigner dans telle rivière, avec recommandation expresse de remonter le cours d'eau et ses affluents jusqu'à leur source. On comprend que de pareils traitements soient fort difficiles à suivre, et si le malade meurt avant qu'on ait pu décider une lionne à se laisser traire, personne ne pourra accuser le *thébib* de s'être trompé.

Le *mdaoui* est un empirique, mais assez inoffensif; car tout son système consiste à agir sur l'esprit du client. Il a recours aux talismans, aux paroles cabalistiques et aux conjurations. Presque tous adoptent une spécialité : les uns soignent l'hydropisie; d'autres, l'hydrophobie; d'autres encore les fièvres, les maux d'estomac, les ophtalmies. Mais c'est surtout à l'encontre des maris, que les *mdaouis* inventent ce qu'il y a de plus extravagant en fait de remèdes. On sait que l'impuissance est une infirmité très commune parmi les Orientaux et chez les peuples soumis au régime de la polygamie. Le *mdaoui* n'a pas manqué d'exploiter ce triste mal, et il y trouve une source abondante de revenus, d'autant plus que, à l'instar des *thébibs*, il ne se fait pas faute d'user de supercheries envers ses malades, pour leur soutirer de forts hono-  
raires, soit en argent, soit en nature.

Le *çana* est à la fois bandagiste, dentiste, fabricant de béquilles et de jambes de bois; il pose ses appareils, saigne, et pratique l'art vétérinaire. Il a une haute idée de sa profession : médecin des animaux et consolateur des estropiés, il opère sans charlatanisme. S'il confectionne des membres, c'est sans recourir à l'intervention céleste.

Quant à la *quabela* ou sage-femme, elle n'est autre qu'une « faiseuse d'anges », selon l'expression consacrée à la barre

de nos cours d'assises. On ne saurait croire à l'aide de quels moyens bizarres, et parfois criminels, elle a la prétention de seconder les efforts de la maternité aux abois. Parmi les recettes dues à l'inférieure imagination de ces misérables, la plus originale est, à coup sûr, celle-ci, que M. Casimir Henricy a relatée dans ses *Mœurs et Costumes de tous les peuples* : la *quabela* compose un breuvage de tout ce qu'elle peut trouver de plus immonde, de plus nauséabond ; l'eau la plus infecte, mêlée aux ordures les plus dégoûtantes, forme la base de ce que la malade doit avaler jusqu'à la dernière goutte. Il est rare que la répugnance n'occasionne pas une violente contraction du diaphragme, et ce mouvement convulsif détermine la délivrance. — D'autres fois, la *quabela* place sur le ventre de la femme en couches un de ces moulins à bras qui, dans chaque ménage indigène, sert à moudre le blé. Elle fait tourner les deux meules et produit ainsi, dans tout le corps de la patiente, une commotion terrible. L'ébranlement et le poids de l'appareil produisent le résultat désiré. — Souvent l'enfant succombe aux suites de ces atroces manœuvres, ou bien il se présente mort-né. Mais qu'importe ?... Dans les pays musulmans, l'infanticide et l'avortement sont considérés comme des vétilles !...

Voilà ce que Zamakschari aurait dû blâmer sévèrement, au lieu de s'attaquer à la science laborieusement acquise et honnêtement pratiquée. Il ne l'a pas voulu !... C'est fâcheux ; car le mépris qu'il a déversé sur l'art médical fait tache dans ses *Colliers d'Or*. On désirerait ne rien rejeter de ce livre superbe : malheureusement, par suite d'un instant d'oubli ou d'égarement, l'auteur encourt le reproche grave d'avoir manqué, dans l'allocution dont il s'agit, à la vérité, au bon sens, je dirai même à la moralité, et d'avoir faussé la signification éternelle qui doit toujours s'attacher à des maximes pieuses.

GASTON DES GODINS DE SOUHESMES.

*Constantinople, 20, rue Chah-Kouli, Téké de Péra,*

# L'ALCOOL & L'ALCOOLISME

Par le Dr DAVILLER

MÉDECIN-CONSULTANT AUX EAUX DE PLOMBIÈRES

Membre associé

---

## I

### *La mort est dans l'alambic !*

Le 6 Janvier 1869, on transportait à l'hôpital Saint-Charles, de Nancy, un individu ivre-mort. Il avait été ramassé, gisant au milieu d'une rue, et ayant près de lui une bouteille qui ne contenait plus que quelques gouttes de liquide.

Ce liquide était de l'eau-de-vie.

Cet individu est froid, immobile ; un trismus très prononcé contracte ses mâchoires. La pupille est dilatée, fixe, sans réaction ; la respiration est irrégulière, stertoreuse, le pouls imperceptible.

Transporté dans une salle, il y est laissé sur un brancard jusqu'au lendemain matin, à dix heures, et, à ce moment, il fut couché dans un lit.

Peu de temps après, commença à se dégager dans la salle une odeur alcoolique fortement prononcée, signe évident de l'exhalation de l'alcool par les voies respiratoire et cutané. D'ailleurs, toujours même insensibilité, même trismus, même refroidissement ; aucun changement dans l'état du pouls ni des pupilles.

A 40 heures du soir, mort.

Je fis l'autopsie le lendemain (j'étais alors interne et préparateur d'anatomie), en présence de mes maîtres, MM. les professeurs Léon et Victor Parisot.

Voici ce qu'elle nous révéla :

1° Du côté des poumons, congestion énorme ; ces organes,

au lieu de présenter leur teinte rosée normale, sont d'un brun noirâtre fortement prononcé. Les grosses bronches et la trachée sont rouges et dégagent une odeur alcoolique manifeste.

2° Dans l'estomac, bouillie épaisse simulant l'aspect de matières animales en cours de digestion et présentant l'odeur de ces dernières jointe à une forte odeur alcoolique.

3° Le cerveau dégage aussi, à un très haut degré, la même odeur, les vaisseaux des méninges sont fortement congestionnés, remplis d'un sang noir, fluide. En outre, on remarque des points apoplectiques dans les circonvolutions cérébrales, surtout au niveau du 4° ventricule. La membrane arachnoïde est adhérente, épaissie, ce qui dénote, chez le sujet, des habitudes invétérées d'ivrognerie. Ainsi, les circonvolutions d'abord, ont été empoisonnées, puis la protubérance, puis, de proche en proche, le bulbe, qui préside à la respiration et à la circulation, et où siège le nœud vital.

4° Le sang, comme on le remarque toujours chez les sujets morts alcooliques, est noir, liquide, huileux ; on ne rencontre dans sa masse aucun caillot.

5° Le foie est congestionné, ainsi que la rate, mais surtout le premier viscère, qui, en outre, présente un commencement de dégénérescence adipeuse, ainsi que le rein, nouveau signe d'alcoolisme invétéré.

6° La vessie est presque entièrement remplie et l'urine exhale très-manifestement l'odeur d'alcool.

Tels sont les faits.

Le sujet a succombé à un empoisonnement alcoolique aigu. Tout le corps en était imprégné, et nous allons même y retrouver l'alcool en nature.

C'est M. le professeur Delcominète qui s'est chargé de cette recherche. Le cerveau, le sang, et une certaine portion des autres viscères lui ont été remis, ainsi que l'urine.

Selon toute probabilité, c'est dans le cerveau que l'on trouvera surtout l'alcool.

Pour traiter cet organe par la distillation, voici le procédé opératoire ; on le traite d'abord par l'eau distillée, pour bien faire disparaître tout le sang qu'il contient ; ensuite on le pile dans un mortier et on y ajoute un litre d'eau distillée. Cela fait, on distille : on obtient d'abord un liquide rougeâtre d'une odeur désagréable. On l'additionne d'une certaine quantité de bicarbonate de potasse et on recommence l'opération trois ou quatre fois de suite, jusqu'à ce qu'on ait obtenu un liquide clair, offrant toutes les propriétés de l'alcool : odeur caractéristique, *sui generis*, flamme bleue etc. C'est précisément ce qu'a trouvé M<sup>r</sup> Delcominète dans le cas qui nous occupe.

Des remarques analogues ont été faites par Tardieu, Hodgson et par le médecin principal Artigues. Ce dernier cite le cas d'un ivrogne qui, après avoir ingurgité un litre et demi d'eau-de-vie, tomba foudroyé. Le lendemain de sa mort, ayant fait l'autopsie, il constata que tous les organes exhalaient une forte odeur d'alcool, le cerveau lui-même en était saturé ; la sérosité normale des ventricules n'était pas augmentée, mais, en approchant une bougie, cette sérosité prit feu et brûla en donnant une flamme bleue.

Pourquoi ai-je cité ces faits ? C'est parce qu'ils réfutent victorieusement la théorie de Liébig et Bouchardat qui, se fondant sur la composition chimique de l'alcool, laquelle se rapproche de celle des féculents et du sucre, pensaient que l'alcool est un aliment respiratoire, qu'il se transforme en acide carbonique et en eau, qu'il fournit du charbon à la combustion pulmonaire, et que, par suite, son emploi dispenserait en partie des fécules et du sucre. D'après eux, l'alcool *nourrirait*.

Mais il n'en est rien, et cette théorie a été battue en brèche par les docteurs Lallemand et Perrin et par le pharmacien Duroy, tous trois de l'Académie des Sciences, lesquels ont



retiré de l'alcool en nature des viscères, ainsi que nous-même, dans l'autopsie dont nous avons donné plus haut la description.

Donc l'alcool ne donne lieu, dans l'organisme, ni à de l'aldéhyde, ni à de la vapeur d'eau, ni à de l'acide carbonique. C'est un poison que l'organisme s'efforce d'éliminer par toutes les voies dont il dispose, poumons, reins, peau, etc. Mais s'il se trouve en excès et qu'il ne puisse être éliminé en quantité suffisante et à temps, il y a intoxication aiguë et mort.

En résumé, *l'alcool ne nourrit pas*, au contraire : *il désorganise*, et cela surtout parce qu'il est avide de l'oxygène contenu dans les globules rouges du sang ; il tue ces globules en leur enlevant cette substance, et, en tuant les globules, il réduit à néant le liquide nourricier, le sang.

## II

A l'époque actuelle, les savants de tous les pays cherchent les moyens les plus sûrs et les plus pratiques pour guérir les maladies réputées, jusqu'ici, incurables, et par le fait, prolonger la vie humaine.

La France, dans cette voie, n'occupe pas le dernier rang ; il suffit de citer deux noms célèbres : Pasteur et Verneuil, pour établir cette vérité. L'un vient de consacrer d'une manière éclatante, glorieuse et désormais irréfutable, la série de ses nombreux et laborieux travaux sur les virus-vaccins, en guérissant cette horrible maladie, la rage, contre laquelle le praticien était complètement désarmé ; le second cherche le moyen d'enrayer cette autre maladie, bien plus meurtrière encore, la phthisie pulmonaire qui, dans les grandes villes, représente le cinquième de la mortalité, et qui, semblable à une pieuvre gigantesque, étend peu à peu ses tentacules destructeurs jusque dans les plus humbles hameaux.

Mais il est un autre fléau, au moins aussi pernicieux, une

maladie, ou plutôt un vice, qui fait des brèches énormes dans les rangs de l'humanité, j'ai désigné l'*alcoolisme*.

Il y a longtemps que les médecins, les hygiénistes, les moralistes et les philosophes ont traité cette question avec une compétence que je n'ai pas.

Depuis longtemps, ils ont vu les progrès de ce vice que l'homme cultive et développe avec une persévérance qui terrifie. Du bas en haut de l'échelle sociale, tous y passent. Le bas prolétaire et le rentier, l'artisan et le poète, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, la femme comme l'homme, chacun boit à cette coupe empoisonnée dont la dernière goutte se traduit par un cabanon ou par une mort dégradante et prématurée.

L'alcoolisme tue, non-seulement l'individu, mais il tue la race. *Les enfants du lundi*, dans la classe ouvrière, sont, la plupart du temps, ou rachitiques, ou épileptiques, ou idiots.

« L'alcoolisme, dit M. Demeaux, n'est pas seulement une maladie de l'individu, il est encore une maladie de famille, et projette son influence malfaisante jusque sur la race ; la passion des boissons alcooliques, la tendance à l'immoralité, à la dépravation, au cynisme : tel est, en somme, le triste héritage que laissent à leurs descendants un nombre malheureusement trop grand d'individus adonnés aux boissons alcooliques. »

L'espèce humaine, par le fait de ce poison universel, se détériore et s'étiole. C'est le plus navrant et le plus désolant spectacle ; c'est, en même temps, la constatation la plus pénible à faire, non-seulement pour le philosophe et l'hygiéniste, qui observent et suivent pas à pas cette décadence sans pouvoir l'enrayer, mais aussi et surtout pour le patriote qui voit son pays manquer de bras pour le défendre. Tandis que, dans les nations voisines, la natalité s'accroît dans des proportions rapides et toujours ascensionnelles, chez nous, elle reste stationnaire et tend plutôt à diminuer, ainsi que les statistiques nous en donnent la triste preuve.

Sommes-nous donc condamnés à disparaître, et la France ne verra-t-elle pas surgir de ses entrailles un autre Pasteur qui appliquera aux hommes une vaccination préventive contre l'alcoolisme? Pourquoi boire sans soif? Et pourquoi surtout absorber des boissons, non-seulement désagréables au palais pour la plupart, mais de véritables poisons, des destructeurs, lents peut-être, mais sûrs, de l'intelligence et des organes.

Je conviens que l'aristocratique ivresse du champagne diffère de l'ivresse malpropre de l'eau-de-vie. Et il est hors de doute que la pointe de gaité qu'un vin généreux fait germer dans nos cerveaux, n'est pas préjudiciable à la santé. Au contraire, et la vieille Gaule de Rabelais n'est pas morte.

Bien plus, gardons-nous de renoncer à ces joyeuses agapes qui maintiennent l'équilibre entre les fonctions physiques et intellectuelles. Un peu de bonne humeur à travers les tristes réalités et les amers soucis de l'existence n'est certes pas de trop, et rien n'est plus apte à rendre le cœur chaud et l'âme généreuse qu'un doigt de ces vieux vins de France que nos voisins nous envient certes plus que notre organisation financière ou administrative.

« Méditons aussi cette belle devise que Goethe a donné au monde nouveau : « Pensez à vivre ! » Celui qui prêche l'abstinence complète des boissons alcooliques nous ramène au christianisme du moyen-âge dont la maxime : « Pensez à mourir », tuait l'humanité dans sa fleur (1) ».

En un mot c'est l'excès en tout qui est un défaut, et c'est l'excès que nous combattons.

Depuis l'ivrogne crapuleux jusqu'à l'alcoolisé de haute marque, depuis le buveur solitaire jusqu'au viveur des cercles et des salons à la mode, il y a une infinité de nuances, et on peut dire avec quelque raison qu'il y a presque autant de types d'alcoolisés que de buveurs.

(1) Moleschott. — De l'alimentation et du régime, p. 180.

En effet, celui-ci est gai, celui-là est triste, l'un est loquace, l'autre taciturne ; le premier expansif et bon, le second pleureur et concentré ; l'un serviable et généreux, l'autre méchant, voleur et assassin.

Mais il convient de dire que ces variétés tiennent souvent à l'espèce de boisson absorbée. Ainsi le bourgogne, c'est la gaité, les chansons ; le champagne, la pétulance, la loquacité ; la bière, la tristesse et la lourdeur ; l'alcool, l'abrutissement, etc., etc.

Toutes ces diverses substances agissent d'une manière spéciale sur les centres nerveux et sur les voies digestives et leurs annexes. On sait que bien des crimes reconnaissent l'ivresse comme cause, et il y a des pages admirables que Musset, ce poète cher à la jeunesse, a écrites dans un état voisin de l'ébriété.

Murger et Pierre Dupont ont puisé au fond du verre d'excellentes inspirations, et nul n'ignore que tel ou tel savant, tel ou tel écrivain ne soutient son activité cérébrale qu'à l'aide d'un adjuvant, d'un excitant quelconque, et plus particulièrement, le thé ou le café. A la fin de sa longue et laborieuse carrière, Littré, paraît-il, faisait une consommation énorme de cette dernière boisson.

Mais, malheureusement, ces boissons inoffensives ne sont point celles que le public affectionne et recherche. Parlez de thé ou de café à un ouvrier ou à un paysan, ils ne vous comprendront pas. D'ailleurs, le prix de ces substances est trop élevé et leur préparation trop compliquée pour qu'il s'y habitue. De plus, elles ne leur procureraient pas ce bien être, cet état d'étourdissement cérébral, cette *béatitude*, si je puis m'exprimer ainsi, que recherchent par-dessus tout les coutumiers de l'alcool. L'état de jouissance dans lequel se trouvent les buveurs d'absinthe est trop connu pour qu'il me soit nécessaire d'insister. J'ai vu à Paris, dans un établissement de la rue St-Jacques, lequel est décoré du titre pompeux et iro-

nique « d'Académie » (je ne sais s'il existe encore), j'ai vu des buveurs d'absinthe, presque tous des ratés ou des dévoyés, généralement de très bonne famille et la plupart munis de diplômes et de titres universitaires, je les ai vus, dis-je, la figure bourgeonnée, les pommettes violacées, les yeux rouges et saillants, le crâne dénudé, les traits prématurément vieillissés, se plonger, à l'aide de cette boisson, dans une sorte d'extase qui est, non-seulement l'oubli de soi-même et des misères d'ici bas, mais encore la réalisation factice d'un bien-être particulier. On est riche, on est gai, on est savant, on est puissant, la folle du logis erre et s'égare à l'aventure dans des pays tout de roses, le tabac achève l'œuvre; et on a alors devant les yeux le fumeur d'opium ou le mangeur de hatschis, avec cette différence, que c'est en Occident et non en Orient, en France et non en Chine ou aux Indes, dans la ville la plus civilisée du monde, la plus instruite, et la plus éclairée. L'Orient peut puiser une excuse dans son ignorance et sa misère, le Français intelligent n'en a aucune; c'est la dégradation voulue, c'est un vice acquis sciemment, c'est le couronnement fatal d'une habitude pernicieuse éclosée autrefois, qui s'est développée peu à peu, et qui s'épanouit hideusement dans toute sa laideur au déclin d'une existence manquée, inutile et souvent nuisible à la société.

Écoutons, à ce propos le professeur Bouchardat, dans son livre intitulé « *L'Eau-de-vie et ses dangers*. »

« A peine, dit-il, a-t-on savouré la perfide liqueur (l'absinthe), que l'intelligence semble animée, surexcitée; si le buveur se livre à des travaux d'imagination, surviennent des éclairs heureux; mais ce bien passager entraîne à sa suite une longue série de maux.

Un des effets les plus pernicieux de l'absinthe, c'est de déterminer la sécheresse du gosier qui demande des libations nouvelles, danger considérable, car insensiblement on augmente la dose pour maintenir la sensation que l'habitude émousse, et bientôt, comme l'a si bien dit M. Bégin « à

l'essor spontané de l'esprit succède la stupéfiante hébétude propre aux ivrognes ». M. L. Figuiet, dans l'Année scientifique de 1862, dit que l'on consomme en France des quantités énormes d'absinthe.

Notre armée et nos colons d'Afrique font un déplorable abus de ce *poison vert*. Les dangers de l'absinthe, prise à doses élevées ou d'une manière habituelle, ne sont ignorés de personne, et pourtant le buveur y revient toujours, en obéissant à une attraction presque invincible. L'étrange et universelle fascination exercée par cette liqueur a quelque chose d'inexplicable et de fatal: elle rappelle ce qui se passe en Chine à l'égard de l'opium, et l'on pourrait dire que la liqueur d'absinthe est devenue l'opium de l'Occident.

Vous n'ignorez sans doute pas ce fait qu'en 1840 une sorte d'épidémie sévissait sur le 1<sup>er</sup> régiment de dragons. Une enquête révéla dans l'absinthe des cantines la présence du *vitriol bleu*. Quelques jours après, et en présence des troupes, les fûts d'absinthe saisis dans les cantines furent défoncés, et l'on jeta au ruisseau l'*infusion de gros sous* comme l'appelaient les dragons. Inutile d'ajouter qu'après cela, les soldats recouvrèrent la santé ».

Je le répète, l'alcoolique, né intelligent, n'a aucune excuse à son vice; il avait, avec ses facultés et la culture de son esprit toutes les ressources voulues pour vivre de la vie cérébrale qui procure des jouissances réelles et nobles à celui qui la vit, et le fait sortir du milieu terre à terre de l'existence commune et matérielle.

Car l'homme est ainsi fait, qu'il a besoin d'un excitant cérébral, qu'il doit forcément se distraire et varier le genre de ses travaux et de ses plaisirs. L'instrument sublime qui le fait vivre et qui le fait penser, le cerveau, ne peut user son activité sur les mêmes objets, dans le même cercle monotone et uniforme, sous peine de tomber vite dans l'usure et la décrépitude.

« Un exemple frappant de cette vérité nous est fourni par

l'usage des boissons enivrantes. L'esprit de vin qu'elles contiennent agit sur le cerveau comme par enchantement. L'esprit de vin, substance volatile composée de carbone, d'hydrogène et d'oxygène peut s'obtenir du sucre; et, de nos jours, aussitôt que le chimiste trouve un fruit riche en sucre, il le recommande à l'industrie pour en faire du vin. Mais longtemps avant que le chimiste pût donner ses conseils, les Dieux païens buvaient déjà le nectar, les Babyloniens connaissaient le vin de palmier, les Phéniciens et les Grecs buvaient le vin chanté par leurs poètes, le Tartare s'enivrait de son Kumisz, Sénèque, tout en prêchant la pauvreté, buvait le Falerne dans l'or; son compatriote Horace, dans sa villa de Tibur, célébrait et consommait autre chose que de l'eau, et enfin Ossian, dans ses strophes mélancoliques et immortelles, célébrait l'hydromel (1) »

Et puis le rire n'est-il pas, au même titre que les pleurs, l'apanage de l'homme ici-bas ?

Il faut donc alterner forcément, et lorsqu'on a payé au travail son tribut normal, se reposer et se récréer. Mais malheur à celui qui, dans ce but, choisit les alcools ! Gare à l'ouvrier qui, s'il a quelques minutes de répit, en profite pour aller prestement consommer un verre d'eau-de-vie !

S'il lui semble s'être redonné sur le moment un regain de force, d'activité et de gaité, il ne tardera pas à retomber à plat, et plus mal à l'aise qu'avant d'avoir sacrifié à son poison favori. C'est l'histoire d'une machine à laquelle on fait produire un travail exagéré en la surchauffant. Elle s'use et se détraque bien plus vite que si elle ne rendait que la moyenne normale de force et de vitesse.

(1) Moleschott. p. 172. loc. cit.

### III

L'alcool attaque tous les viscères, tous les tissus de l'organisme, suivant les prédispositions individuelles et la nature de la boisson ingérée.

L'absinthe s'attaque au cerveau, l'eau-de-vie anéantit l'estomac, le vin blanc mine le système nerveux, le vin généreux pris en excès amène la goutte ; la bière désorganise le foie, le cœur et les intestins, etc., etc.

Quant aux innombrables boissons qui naissent chaque jour et qu'on affuble des noms les plus bizarres, byrr, bïtter, amer picon, picotin, etc ; ce sont des amers déguisés, alcoolisés fortement et colorés artificiellement ; ils ont sur les viscères la même influence pernicieuse et leur usage immodéré entraîne très-rapidement la mort. On les appelle apéritifs, c'est exact, en ce sens qu'ils ouvrent la tombe à ceux qui les consomment.

Quant à ouvrir l'appétit, jamais ! Ils contribuent plutôt à l'amoindrir et même à l'anéantir à la longue.

Car l'action première de tous ces liquides se manifeste d'abord sur la muqueuse de l'estomac. Celui-ci étant complètement vide, introduisez dans son intérieur un des alcools précités. Le principe alcoolique qu'il renferme excite les papilles nerveuses de cet organe. Il en résulte une sécrétion plus rapide et plus abondante du suc gastrique, car, sous cette influence artificielle, les glandes contenues dans l'épaisseur de ses membranes fonctionnent avec suractivité, bref, il se produit un double phénomène : d'abord hypersécrétion du suc gastrique, puis absorption très rapide de l'alcool par les vaisseaux de l'estomac. Cet alcool, ainsi transporté en nature dans le torrent circulaire, passe rapidement à travers les viscères qu'il imprègne, excite et empoisonne, notamment le foie, le cerveau, le cœur et le poumon. Chacun de nous a pu observer ces phénomènes : boire à jeun amène l'ébriété très-vite, et personne n'a été sans remarquer l'haleine carac-



téristique du buveur d'eau-de-vie. C'est la loi, et la muqueuse pulmonaire s'efforce de rejeter le corps importun que l'estomac lui envoie par le canal de la circulation.

Et comment ne pas comprendre que, si l'on répète tous les jours et plusieurs fois par jour ces ingestions, les viscères, baignés pour ainsi dire dans ce poison quotidien et excités continuellement par lui, finissent par se désorganiser fatalement ? Le foie deviendra gras, le cœur aussi, avec altération de ses valvules, le rein filtrera l'albumine et le sucre du sang, et son tissu propre s'altérera, l'estomac deviendra squirrheux ou ulcéreux, les artères perdront leur contractibilité et deviendront athéromateuses, comme chez les vieillards, le cerveau perdra sa vitalité et les méninges se congestionneront ; bref, la vie surexcitée fera place à la déchéance prématurée, à la mort plus rapide des tissus, et la machine humaine, bâtie pour fonctionner pendant 80 ans et au delà, sera usée avant la quarantaine.

C'est le suicide par l'alcool ; c'est la mort, lente parfois, mais toujours sûre et précoce.

C'est cet état aigu du délire particulier que l'on connaît sous le nom de « *delirium tremens* ».

Je ne puis résister à l'envie de vous en citer quelques observations typiques que j'emprunte à l'excellent ouvrage du regretté professeur Lasègue sur « *Le Délire aigu des alcooliques* ».

OBS. XIX. — D.... MARCHAND DE VINS

*Alcoolisme subaigu ; — Premier accès au 2<sup>e</sup> jour du délire.*

Hier soir, il était onze heures un quart, il entre un individu qui me demande une chopine. Je veux bien. Là dessus, ils boivent et ma femme vient se coucher. Nous n'avons pas été sitôt au lit qu'il vient danser du monde autour de nous. Il y en avait un qui avait une casquette blanche, deux en blouse, deux dans le fond qui dansaient, ça me fiche un coup ! J'allume une allumette, personne. Je me dis : j'ai le corps qui me remue. Je me recouche. Quand j'avais soufflé la chandelle, en voilà

un qui me remue devant la figure. Je rallume, personne. Au travers du plancher, nous voyons du monde; je cours, je ne vois rien; ils se sont sauvés.

On nous éblouit d'une espèce de poudre de vif argent. Nous nous recouchons, on nous en fait encore autant. Ma femme se mit à pleurer; je retire les draps et je mets l'édredon sur une table, je voyais mon portrait dans l'édredon. Je me suis rhabillé et je suis reparti par la porte de derrière.

Je vois deux individus qui se sauvent, je crie au voleur. Ils laissent un fil électrique, je le prends, ça m'engourdit la main. Ils sautent par dessus une maison et disparaissent.

Il y a un petit bonhomme en drap que ma fille accroche à la cheminée. Ça fait une figure d'homme qui respirait en faisant : Hum, hum ! Je saute, je lui bouche la figure, mais rien.

Je me recouche la tête sur l'oreiller. Entre le bras et la tête, il me passait du feu avec des boules qui me faisaient allonger les bras et les jambes. On n'en voyait rien, ça laissait des petites marques sur les jambes. Je l'ai montré au commissaire. On me disait : c'est le télégraphe. J'ai été au bureau. On m'a dit : le télégraphe ne fait pas de ces choses-là. C'est des petites boules plus petites qu'un mouchoir qui se tournent, s'étendent et vous enveloppent tout.

C'était curieux tout de même de voir le monde qui regardait au travers le baldaquin du lit. Les rideaux étaient mis. Il y en avait un qui soufflait, l'autre avait une petite baguette, il nous touchait, il levait la chemise de ma femme, je n'ai pas pu. Quand on courait après lui, il était déjà à 50 mètres. Si j'avais eu un pistolet dans ma poche, il était sûr de son affaire.

Jamais je n'avais vu cela de ma vie. Il passait des étincelles d'électricité, on ne voyait plus rien... »

---

Obs. XX. — L..., 26 ans. — Arrêté sur le boulevard de la Chapelle, criant qu'on venait de tuer une femme chez lui. Il est épicier, débitant de vins, boit tous les matins avec ses pratiques sans être jamais en état d'ivresse. Pendant la semaine qui a précédé l'accès, il s'est livré à des débauches exceptionnelles. La crise délirante, qui date d'un jour, a été précédée par quatre jours du mal de tête, de nausées, de dégoût pour la nourriture, sans insomnie. Excitation légère, pas de terreur, expression de la physionomie souriante et en pleine contradiction avec ses récits.

« C'était hier dans la nuit. Il est arrivé une bataille de Russes, parce qu'il est rentré dans la maison une femme qui avait un petit sauvage, un petit homme qu'elle avait chez elle. Je les ai entendus et bien vus. Le sauvage a la gueule (on peut bien dire la gueule), allongée ; j'en avais peur. Il se mettait de côté, et quand elle a passé, elle lui a donné un coup de stylet ou de couteau. Il l'a enlevée dans la maison à côté en passant par le toit. Elle est tombée et s'est achevée.

On a pensé que j'étais de l'attaque des Polonais, on s'est trompé. Les Russes sont arrivés dans la cour par l'aide de singes qui courent sur les toits des maisons ; ils se sont tous tués, on rejette la faute sur moi. Tout le monde a dit : tu as fait l'accident. Il est venu un bataillon de chasseurs ; on a enlevé tous les corps et les femmes aussi. Les femmes se sauvaient dans le puits en descendant par la corde. Il y avait des bouchers qui lavaient le sang. Moi, je n'ai pas voulu. Ils étaient habillés en bourgeois, mais l'autorité doit les avoir emmenés. Le chef est condamné à perpétuité par la loi. Nous n'avons qu'à voir si les papiers se raccordent.

J'ai été condamné à mort pour cette affaire. Je suis jeune encore, je demande ma grâce. Il n'y a plus de crainte que cela recommence ; la femme est morte et le singe aussi. On a fermé les portes et on les a forcés de se donner des coups de couteau. » (4).

(4) Archives générales de médecine, 1869.

Barella, dans son livre sur « *L'Abus des spiritueux*, » cite le cas d'un ouvrier charpentier, livré depuis quelques années à l'ivrognerie, et qui entendait une voix qui lui criait de tuer son enfant. Il réussit d'abord à vaincre par la prière cette funeste pensée ; mais la voix commandait toujours, et la prière devint impuissante à la conjurer. Alors ce malheureux, hors d'état de résister et pleurant à chaudes larmes, se leva, saisit une hache et alla tuer l'enfant.

#### IV

J'entends dire : on voit aujourd'hui beaucoup plus d'ivrognes qu'autrefois ; c'est très-exact, et cela pour trois raisons principales :

1<sup>o</sup> La multiplication exagérée et toujours croissante des débits de boissons ;

2<sup>o</sup> Le bon marché et l'abondance des innombrables produits de la distillation ;

3<sup>o</sup> La mauvaise qualité et la falsification de ces mêmes produits.

Les deux premiers motifs ne sauraient être discutés par nous. C'est au législateur qu'il convient d'y mettre bon ordre. Quant à la mauvaise qualité des produits distillés, c'est ici le point capital, et c'est ici que l'hygiéniste a une mission redoutable et sacrée à remplir.

Nos pères n'étaient pas ennemis de la joie, de la table et du vin, et la race Française n'a jamais engendré la mélancolie. En France, on est foncièrement gai, et, lorsque c'est le moment de s'amuser, on y va, comme on dit « franc jeu, bon argent. » La chanson, après boire, est de tradition immémoriale, et, dans notre beau pays Lorrain, j'ai pu maintes fois observer les physionomies rubicondes et épanouies des convives, pendant qu'un amateur débitait une chanson bachique, avec un fort goût de terroir local et gouailleur.

C'est un spectacle réjouissant, et il ne saurait venir à l'idée

de personne de déblatérer contre cette divine liqueur qui met tant de beau sang dans les joues et tant de verve au cerveau des humains.

Mais ces humains n'ont bu que du vin naturel, du jus de raisin authentique. Supposons, pour un instant, qu'ils aient consommé de la bière en mangeant, il vous serait facile de constater la différence. Ils n'auraient ni ces belles couleurs, ni cette expansion charmante, ni cette loquacité d'avocat, ni cette suractivité générale des fonctions; ils seraient comme nos bons voisins les Allemands, lourds, empâtés, taciturnes, après un repas arrosé de la lourde boisson de Gambrinus.

Et si ces mêmes Lorrains viennent à compléter leur gai repas par du café et de l'eau-de-vie, ils ont encore des produits naturels, des marcs ou des kirschs de leur récolte et de leur fabrication, et non ces alcools amyliques pernicieux au dernier degré.

Voilà pourquoi il n'y avait pas tant d'ivrognes autrefois, voilà pourquoi nos pères vivaient vieux, sans infirmités, tout en consommant autant que nous de vins et d'alcools. *Les produits dont ils faisaient usage étaient naturels.*

Et ces produits ne servaient qu'à augmenter leur force et leur virilité, car, ainsi que le dit Moleschott : « Avec le sang, l'alcool passe dans le cerveau qui en éprouve les effets avant tous les autres organes. Les boissons spiritueuses vivifient fortement l'imagination. L'excitation de cette activité facilite les idées et réveille la mémoire. Les sens eux-mêmes atteignent une plus grande sensibilité : les impressions sont perçues avec éclat et promptitude. Le jugement se forme plus rapidement, parce que l'imagination et la mémoire plus vives rapprochent les faits dans lesquels on le puise.

Aussi dans les choses qui ne demandent pas un long examen, la netteté et la hardiesse du jugement sont souvent surprenantes. On se sert plus facilement que d'habitude des langues étrangères. A la facilité du mouvement de la pensée, à la vivacité des idées se joint une plus grande légèreté dans le

jeu des muscles, la voix devient plus pleine et plus forte; la fatigue disparaît, ainsi que l'épuisement qui se produit à la suite d'un trop grand travail musculaire. On éprouve un sentiment de bien-être et de joie, de force et de courage qui chasse les mauvaises dispositions d'esprit, bannit les inquiétudes et dissipe la crainte et le chagrin. On s'intéresse davantage aux affaires d'autrui; on accorde aux autres et on en attend plus d'indulgence et de sympathie. Pour augmenter encore ces dispositions, on parle de soi avec confiance, et l'on cause volontiers, non-seulement de ce que l'on fait, mais aussi de ses projets et de ses entreprises (1) ».

Ce tableau est parfaitement exact, et il est facile de le reconnaître, lorsqu'on n'a consommé que des boissons pures et naturelles. J'en reviens toujours à ce point de départ.

Mais hélas! Quels changements depuis cette époque! Et quelle lourde responsabilité le gouvernement n'encourt-il pas lorsqu'il laisse les citoyens d'un grand pays s'empoisonner sans qu'il y oppose le moindre veto!

Pourquoi les commissions hygiéniques, qui sont bien sur le papier (comme y était la mobile en 1870), pourquoi ne fonctionnent-elles pas? Pourquoi les distilleries d'alcool, les brasseries, les fabriques de liqueur, etc., etc., ne sont-elles pas soumises à un contrôle chimique et hygiénique sévère, sérieux et permanent?

Pourquoi, en un mot, ne procède-t-on pas partout comme au laboratoire municipal de Paris, où, non-seulement toutes les boissons subissent l'analyse, mais aussi, au besoin, les produits alimentaires, beurre, lait, viandes etc... La santé des provinciaux n'est-elle pas aussi précieuse et aussi digne de sollicitude que celle des Parisiens?

On exerce bien les distilleries et autres fabriques de produits fermentés au point de vue fiscal, et les propriétaires s'y soumettent. Pourquoi ne les exercerait-on pas au point

(1) Moleschott. — Loc. cit., p. 181.

de vue sanitaire et hygiénique ? Et, de même que l'employé des contributions indirectes trempe sa baguette dans le foudre d'alcool ou de bière, ou de vin, pourquoi l'hygiéniste n'y introduirait-il pas ses réactifs ?

Si on n'en arrive pas là, c'est une question de vie et de mort pour la race, et c'est pour cela qu'un grand devoir incombe à nos gouvernants.

Il serait à désirer que nos députés, engagés le plus souvent dans des questions oiseuses, ou égarés dans des discussions personnelles ou de groupe à groupe (mesquines intrigues de couloir peu dignes des représentants d'un grand peuple), il serait à désirer, dis-je, qu'ils missent cette question, comme d'autres non moins importantes, à l'ordre du jour le plus tôt possible.

Sans léser les intérêts de personne, une loi réglant la matière mettrait les producteurs en demeure de fabriquer des produits inoffensifs, et elle garantirait les consommateurs (qui sont les trois-quarts et demi de la France), contre la nocuité des boissons provenant de matières avariées ou de qualité inférieure, frelatées, et teintes, le plus souvent, avec des poisons.

Mais je prévois une objection. Dans les tables de mortalité que l'on publie un peu partout aujourd'hui, on ne voit jamais figurer la cause *alcoolisme* ! C'est que l'alcoolisme, cause première, a comme aboutissement final une maladie organique quelconque.

Parmi les décès, attribués dans les statistiques officielles aux maladies de foie, de cœur, à la phthisie pulmonaire, à l'épilepsie, à la paralysie générale, à l'hydropisie, à la maladie de Bright, au cancer de l'estomac, à la goutte, au diabète, à la folie, au suicide etc., un grand nombre reconnaissent comme origine l'alcoolisme et ont été développées par lui.

C'est donc une pieuvre gigantesque unique, à ramuscules et à ventouses innombrables, qui fouille et détruit tel ou tel viscère suivant les prédispositions individuelles ou héréditaires et le genre de boisson adopté.

V

Mais encore faut-il savoir en quoi consistent principalement ces falsifications et ces fraudes.

*Vins.* — On fabrique du vin dans lequel il n'entre pas un seul grain de raisin, et cela avec un liquide alcoolique mélangé avec des substances diverses, et que l'on colore ensuite par des procédés chimiques avec des matières animales ou végétales (jus de myrtilles, bois de Campêche etc.) mais surtout avec la fuschine, substance très vénéneuse en ce sens qu'elle n'est presque jamais exempte d'impuretés, et qu'elle renferme de l'arsenic. On ajoute parfois à ces vins de la litharge, de la céruse, etc.

*Bière.* — On remplace le houblon, qui coûte cher, par l'acide picrique; on masque l'absence du principe sucré par le bois de réglisse; on la brunit avec la corne de cerf et enfin on lui donne le degré voulu d'alcool à l'aide de la Coque du Levant, ou *Coculus indicus*.

Le sulfate de fer est aussi employé pour donner du piquant à cette boisson et même le sel marin pour exciter la soif et pousser à la consommation.

On y trouve aussi des préparations de plomb et de chaux, qu'on y incorpore pour neutraliser la présence des acides qu'elle renferme en trop grande quantité lorsqu'elle devient aigre.

Le grain est souvent remplacé par le riz et les féculés.

Le houblon est non seulement remplacé par l'acide picrique, mais aussi par l'aloës, la noix vomique, la gentiane, etc.

*Spiritueux* — Si les spiritueux ne renfermaient que de l'alcool éthylique, leur usage ne serait pas trop pernicieux. Mais malheureusement ils renferment presque toujours des alcools buthylique et amylique en petite quantité. Or, ces deux alcools sont des poisons, surtout l'alcool amylique ou huile de pommes de terre. Ce principe est surtout appréciable



dans les eaux-de-vie de grains, de pommes de terre et de betteraves. Ce serait donc un grand progrès accompli, dit Rabuteau, si l'on parvenait à obtenir des liqueurs alcooliques ne contenant pas d'alcool amylique.

L'eau-de-vie est souvent falsifiée avec le poivre, l'acide sulfurique, l'ammoniaque, l'alun, le savon blanc, etc. etc.

Alfred Fournier, dans son livre sur « l'Alcoolisme », rapporte que sur 35 échantillons d'esprit et d'eau-de-vie débités à vil prix dans les faubourgs de Rouen, et saisis par la police, 24 contenaient de l'acide sulfurique, et 5 de l'acide acétique.

Le docteur Riant, dans un très bon livre intitulé : « l'Alcool et le tabac », indique une recette pour fabriquer le rhum, recette qui montre, dit-il, jusqu'où peut aller l'effronterie dans cette voie :

Cuir neuf rapé . . . . .	2 kilog.
Ecorce de chêne pilée . . . . .	500 gr.
Clous de girofle. . . . .	15 —
Goudron . . . . .	15 —
Alcool de mélasse . . . . .	480 —

Bergeret parle d'un Ecossais habitant Chicago, homme pratique et industriel s'il en fut, qui préparait de l'alcool avec les balayures et les ordures des rues, les restes pourris de toute provenance, les rats morts et autres horreurs.

Tous ces débris étaient soumis à une cuisson qui permettait de recueillir d'abord une bonne quantité de graisse pour la savonnerie, le reste se distillait et formait un alcool fort limpide.

Et puisque nous sommes ici au sein du pays où le kirsch se fabrique en grand, disons, en passant, un mot de cette boisson.

D'abord il faut dire pour être exact que, non-seulement les distillateurs de profession, mais même les propriétaires qui ne distillent qu'après la récolte des cerises, ont pris la funeste habitude (pour doubler leurs bénéfices), de se servir de

trois-six qu'ils additionnent dans l'alambic pendant la distillation. Et quels trois-six ! Il en résulte un double inconvénient : c'est que la boisson n'est plus naturelle, et chose plus regrettable, c'est qu'à l'action nuisible de l'acide cyanhydrique qui se trouve en quantité assez notable dans le kirsch, vient s'ajouter celle, non moins pernicieuse, de l'alcool amylique renfermé dans les trois-six. Le prix du produit baisse, assurément, mais sa qualité aussi ; le consommateur pauvre peut alors se payer cette boisson, mais il vaudrait bien mieux pour lui que son prix, resté élevé, l'empêchât d'y goûter ; il conserverait son argent et ne s'empoisonnerait pas.

L'alcool rectifié, dédoublé et aromatisé avec quelques gouttes d'essence de noyaux, constitue ce qu'on appelle le *kirsch de commerce* et se vend chez le négociant à des prix dérisoires, de 60 à 70 fr. l'hectolitre. Et c'est celui-là que l'on consomme presque partout. Il n'y a pas à Paris, chez tous les cafetiers et restaurateurs, deux hectolitres de kirsch pur et naturel.

L'absinthe, que l'on fabrique également à Fougerolles, est vendue à raison de 90 cent. le litre ! Quels alcools peut-on donc employer pour livrer la marchandise à si vil prix ? C'est ce qu'on nomme, en terme de métier, les *têtes de rectification*, c'est-à-dire les alcools de qualité tout à fait inférieure.

Cependant il faut bien dire que, dans l'absinthe, l'alcool n'est pas le seul coupable, car on falsifie cette boisson avec le cuivre et la strychnine ; cette dernière est un poison convulsif et le cuivre amène l'épilepsie ; de plus l'huile essentielle d'absinthe est un poison très actif.

Bouchardat l'a démontré d'une manière frappante par l'expérience suivante : il a pris deux coupes contenant chacune un litre d'eau et il y a mis des poissons ; il a versé dans l'une six gouttes d'essence d'absinthe, dans l'autre, six gouttes d'acide cyanhydrique pur ; il a observé que les poissons étaient foudroyés plus vite par l'absinthe que par l'acide cyanhydrique.

— D'après les dernières analyses chimiques faites sur les alcools de commerce, et dont le résultat est annexé au remarquable rapport de notre sympathique compatriote, M. le sénateur Claude, voici les éléments toxiques que l'on rencontre le plus souvent aujourd'hui dans ces substances :

1° *L'aldéhyde*, qui est un suffocant à la manière de l'acide sulfureux et qui entrave l'acte chimique de la respiration ;

2° *L'éther acétique* qui est anesthésique ;

3° *L'acide propylique*, qui est un poison dangereux et d'autant plus à craindre que sa présence jusqu'à la proportion de 2 à 3 0/0 ne trahit aucun mauvais goût, et que, s'il atteint seulement 4 0/0, il ne produit d'autre impression qu'un peu de montant.

## VI

Il est difficile d'établir nettement des catégories de buveurs, car, ainsi que je l'écrivais précédemment, l'ivresse revêt des aspects différents suivant les individus et suivant les diverses boissons.

Mais peut-on dire qu'en dernière analyse les résultats soient les mêmes ! Que, par exemple, le viveur des hautes classes, l'abonné des grands cercles qui consomme tous les jours une quantité parfois notable d'alcools, présentera, à temps égal, les mêmes accidents d'intoxication que l'ouvrier qui boit l'alcool en nature sous forme d'alcool amylique ?

Non, assurément.

Le riche ne consomme que des alcools, des liqueurs, des bières, des vins de bonne qualité, parce qu'il peut les payer.

Ces boissons, même prises avec excès, n'ont pas sur l'organisme les effets désastreux des boissons frolatées ou trop jeunes.

Tandis que l'habitué de l'eau-de-vie ou du vin blanc prendra facilement le tremblement alcoolique, le bégaiement (psellismus), et en dernier ressort les accès de *delirium tremens*, le buveur de bonnes choses éprouvera seulement des

troubles fonctionnels de l'estomac, du foie, des intestins, (gastrite, gastro-hépatite, entérite, dilatation de l'estomac etc.) ; mais ces accidents disparaissent sous l'influence d'un régime bien suivi, d'une diminution dans l'alimentation, à l'aide de la diète lactée, etc.

Le médecin est là pour adresser des remontrances et donner ses conseils à son client qui est instruit, intelligent, qui le comprend et qui l'écoute. Il sait que s'il récidive, s'il retombe dans les mêmes excès, il verra les mêmes inconvénients se reproduire ; alors, il se range et devient sobre. Sa santé est, dès lors, hors d'atteinte de ce côté.

Mais il n'en est pas de même, malheureusement, pour les classes pauvres.

D'abord, ces personnes n'ont pas une culture d'esprit qui les rende accessibles à un raisonnement logique ; du reste, personne ne se donne la peine de le leur faire ; c'est tout au plus si le médecin qui constate dans son cabinet les ravages de l'alcool, lui adresse un conseil paternel. On considère ces gens-là comme une quantité négligeable et comme la proie forcée de l'alcool.

Hélas ! lorsqu'on y songe bien, doit-on rejeter sur eux seuls la lourde responsabilité d'un empoisonnement volontaire ?

Non, certes, ce serait une injustice, et ce serait les faire plus vicieux qu'ils ne le sont réellement. Le vrai vice n'est pas dans cette classe. S'ils se laissent glisser sur cette pente, c'est qu'ils obéissent à des mobiles divers, les uns d'ordre psychologique, les autres de cause physiologique.

Croyez-vous que pour le manœuvré, l'ouvrier des forges ou des mines, l'aide de culture etc., tous les gens, en un mot, qui travaillent fort, qui peinent du corps toute la journée, croyez-vous que, pour eux, une soupe et des pommes de terre, (puisqu'il faut entrer dans ces détails), suffisent à la réparation des forces qu'ils viennent de dépenser, et au développement de celles qu'ils vont être appelés à déployer pendant le restant de la journée ? Et peut-on admettre que l'eau

claire, ou le vin frelaté qui assaisonne ces deux maigres plats redonne beaucoup de vie à leur sang appauvri par une sueur abondante et une circulation suractivée ?

Non, ce n'est pas admissible. Et c'est précisément pour suppléer à ce défaut de combustible qu'il sent fort bien, dont il se rend parfaitement compte, pour donner, en un mot, à son balancier vital l'impulsion que son régime et sa nourriture ne sauraient lui donner, c'est pour cela que l'ouvrier va à l'alcool.

Et en cela il se croit logique, s'il ne l'est pas, car il sent l'effet immédiat ; s'il ne calcule pas la conséquence, il voit le moment présent sans songer à l'avenir ; il se donne un coup de fouet, mais sans penser que la marque reste, et qu'à force de frapper, la plaie s'accroît et devient finalement incurable.

C'est sans doute en faisant allusion à ces buveurs que Liebig a pu écrire que l'alcool est une lettre de change tirée sur la santé de l'ouvrier et qu'il faut renouveler, faute de pouvoir l'acquitter. Il consomme ainsi, ajoute ce savant, le capital et l'intérêt, et la conséquence inévitable est la banqueroute du corps.

Qu'il me soit permis d'emprunter à l'ouvrage du docteur Bergéret une observation qui fera mieux comprendre l'aphorisme de Liebig :

« Un domestique de Colombier, bien qu'usant à discrétion jusqu'à trois fois par jour, dans la forte saison, du vin généreux qu'il cultivait lui-même dans la vigne de son maître, lui dit un jour : « A la bonne heure, du vin pour le matin et l'après-midi, mais à l'aube, quand je me lève pour aller faucher, une ration d'eau-de-vie me ferait plus plaisir ; elle me réchaufferait mieux. »

Mais au bout de quelques jours, voici revenir notre homme : « Après tout, si cela vous est égal, j'aimerais reprendre mon ancien régime, cette eau-de-vie me réchauffe bien un moment, mais après cela, elle me casse les bras, et la faux me tombe des mains. »

« Elle me réchauffe bien un moment, mais après cela, elle me casse les bras ! » Voilà bien, peinte d'après nature, la vertu de l'alcool ! A peine introduit dans nos organes, il y produit une puissante excitation. Il se donne l'air d'augmenter leur vigueur pour les plonger ensuite dans cet anéantissement si connu des buveurs. Dans le premier de ses effets, il semble multiplier vos forces, dans le second, il les enlève; dans le premier, il vous promet la vie, dans le second, il vous donne la mort. Aussi se nomme-t-il *alcool*, c'est-à-dire, fard, masque trompeur. » (4)

## VII

Voilà bien le mal dans toute sa laideur et sa triste évidence, mais où trouver le remède ?

C'est une impossibilité absolue de vouloir empêcher le buveur de s'enivrer. Mais il est certainement possible d'atténuer le mal. D'abord, ainsi que je le disais plus haut, c'est le devoir du gouvernement, devoir pressant et impérieux, de veiller à la qualité des produits fabriqués. Pour arriver à ce but, il est de toute nécessité d'instituer des commissions hygiéniques qui fonctionnent réellement, et qui, prenant leur rôle au sérieux, ne se laissent arrêter par aucune considération de sentiment d'amitié, ni de convenance sociale.

Et il est, de plus, indispensable que, pour donner une sanction efficace aux travaux de ces commissions, des pénalités soient édictées contre les délinquants, c'est-à-dire contre les fabricants dont les produits seraient reconnus frelatés, ou de qualité nuisible. On l'a fait pour les vins fuschinés, pourquoi ne pas oser le faire pour les alcools, les bières, les liqueurs? précisément pour les substances que l'on frelate actuellement avec une effronterie colossale ?

Si quelques distillateurs, brasseurs ou liquoristes étaient frappés au début, soyez sûrs que l'exemple serait salutaire,

(4) BERGENET. — *De l'abus des boissons alcooliques*, p. 190, 191.

et que les peines corporelles ou pécuniaires qu'on leur infligerait feraient réfléchir la corporation.

Ensuite, il faudrait instruire le peuple. Y a-t-il, dans un département de France, un homme instruit qui prenne la peine de dire à l'ouvrier : mais l'eau-de-vie que vous buvez est un poison, vous vous tuez sans le savoir et je vous prédis que, si vous continuez, vous serez certainement mort dans deux ans.

Croyez-vous que ces paroles d'avertissement ne seraient pas entendues par le plus grand nombre ? L'instinct de la conservation n'est-il pas, en somme, le plus puissant de tous ceux que la nature a mis au cœur de l'homme ? Il est certain qu'il y a des endurcis et des incorrigibles à perpétuité, mais on ne peut pas forcer celui qui se noie à saisir la perche qu'on lui tend. Quant à la majorité, nous sommes persuadé qu'elle entendrait la voix de la raison.

Je vais plus loin, les propriétaires et directeurs d'usines, de manufactures, d'ateliers, de chantiers de construction etc., ne pourraient-ils, usant de l'influence morale qu'ils possèdent sur leurs subordonnés, les avertir des dangers qu'ils courent en s'adonnant aux boissons alcooliques ? N'ont-ils pas même le devoir, si leurs remontrances restent à l'état de lettre morte, de sévir contre les récalcitrants et de les éliminer comme exerçant sur les autres un empire et un entraînement funestes ?

Mais hélas ! il faut mettre ce rêve au rang des utopies irréalisables, car les grandes exploitations échappent à ces sortes de leçons morales, et, à l'heure qu'il est, les rapports entre patrons et ouvriers sont trop tendus pour que des tentatives de ce genre aient quelque chance de succès.

Quoi qu'il en soit, c'est un moyen à tenter, et à appliquer partout où il peut l'être d'une manière efficace.

Il y a aussi d'autres moyens qui tous ont été employés, soit simultanément, soit les uns après les autres, par les gouvernements des différents peuples de l'Europe.

C'est, en premier lieu, la réglementation des débits de boissons, en second lieu, les pénalités édictées contre les délinquants, débitants et consommateurs. En France, le gouvernement actuel a décidé que l'ouverture des débits serait libre. Celui qui veut tenir café, auberge ou cabaret n'a qu'à en faire la demande à l'autorité préfectorale, laquelle, si le postulant joint à sa demande un certificat de bonnes vie et mœurs, ne refuse jamais son autorisation. C'est ce qui fait que, depuis quelques années, le nombre des débits a augmenté dans des proportions considérables.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Nous n'hésitons pas à répondre : c'est un mal ! Car si l'on favorise une certaine catégorie de citoyens dans la personne des débitants, catégorie restreinte bien que trop nombreuse encore, on nuit au reste de la population. Ce n'est peut-être pas absolument exact dans certains pays agricoles dont les habitants n'ont pas encore contracté des habitudes d'auberge ou de café ; mais c'est très vrai dans les grandes villes, dans les centres industriels et manufacturiers, dans les pays privés de vignes, et cela s'observe surtout dans le Nord et l'Est de la France.

Je prends pour point de comparaison la ville de Plombières, que j'habite, bien qu'il existe dans l'arrondissement de Remiremont des localités (au Thillot et à Gérardmer, notamment), où le nombre des débits est encore proportionnellement beaucoup plus élevé. Or, à Plombières, il y a vingt-cinq débits de toute sorte, cafés, auberges, cabarets. Le nombre des électeurs est de quatre cent quarante, dont vingt ou trente absents (militaires, malades). Cela nous donne donc une moyenne de *un cabaret pour dix-sept personnes*, de telle sorte que s'il prenait fantaisie aux quatre cents électeurs valides de Plombières de se répandre à la fois dans tous les débits de la localité, il y aurait largement pour les recevoir et même pour en contenir le double.

Et puis, cette multiplicité des cabarets pousse à la consommation. On sort de l'un pour rentrer dans l'autre, et le



buveur fait ainsi une sorte de chemin de croix qui, pour ne pas aboutir immédiatement à un Calvaire où il trouvera la mort, l'y conduit néanmoins sûrement.

Et aussi, par une sorte d'amour-propre et de respect humain (fort mal placé, d'ailleurs), le buveur se dit que, ne consommant que très-peu dans chaque débit, il ne saurait avoir la réputation peu enviable de consommateur effréné.

C'est l'éternelle histoire de celui qui, adonné à la passion de l'absinthe, entre dans un café et commande deux verres. Il les prépare tous deux et semble très inquiet de ne pas voir arriver la seconde personne qu'il est censé attendre. Il présente des signes d'une impatience tels qu'il se fait demander par le cafetier s'il attend quelqu'un. Il répond hardiment : oui, et comme, en fin de compte, il ne doit venir personne (et il le sait fort bien), il prend le parti héroïque d'absorber les deux verres.

Il y a aussi, contre les ivrognes, les lois élaborées et votées par les Chambres. Il y a la fermeture réglementaire des lieux publics, à telle heure en été, à telle heure en hiver.

La loi du 23 janvier 1873 qui prononce la peine de un à cinq francs d'amende contre les personnes trouvées en état d'ivresse sur les places, dans les chemins, dans les cafés, cabarets et autres lieux publics, et qui, en cas de récidive, va jusqu'à la prison, cette loi, dis-je, est-elle d'une bien grande utilité et a-t-elle produit des résultats satisfaisants ?

Hélas ! j'ai tout lieu d'en douter.

Je m'en rapporte à ma seule expérience. Depuis dix ans, j'ai eu maintes fois, comme suppléant du juge de paix, l'occasion de siéger par intérim. Eh bien ! tous les quinze jours, j'ai toujours eu à peu près le même nombre de procès d'ivresse à juger. Je me trompe ; dans les quinzaines qui précèdent, qui suivent, ou qui comprennent des fêtes de l'Eglise ou d'autres, le tirage au sort, la révision, etc., le nombre de ces procès augmente régulièrement d'un bon tiers. L'alcool fait partie intégrante des habitudes du peuple, qu'il fête le bon Dieu ou

le 14 juillet, qu'il s'agisse du service militaire ou de la première communion. On croirait que l'occasion est une chose bien précieuse, et on n'a garde de la laisser échapper. Bien plus, on la provoque au besoin. Les jours de foire, dans les chefs-lieux de canton et dans les simples communes rurales, sont l'occasion de libations aussi copieuses que réglementaires, et je ne sais quel intérêt peuvent avoir à courir ces sortes de réunions certains cultivateurs qui, sous le prétexte d'y vendre un veau ou un sac de blé, d'y acheter un cheval ou une paire de bœufs, y dépensent certainement plus qu'ils n'y gagnent. Sans compter les oisifs qui y vont exclusivement et régulièrement pour faire bombance.

Aussi, en résumé, perte de temps et perte d'argent, sans compter la perte de la santé.

Pour en revenir à la loi du vingt-trois janvier mil huit cent soixante-treize sur l'ivresse publique, qu'il me soit permis de citer la statistique des condamnations pendant quatre années consécutives :

1881. — 67379	condamnations ;	en deuxième récidive,	2939.
1882. — 68934	id.	id.	3370.
1883. — 69506	id.	id.	3429.
1884. — 69072	id.	id.	3594.

Cette progression croissante du nombre des délinquants et des récidivistes n'est-elle pas la preuve la plus évidente de l'impuissance ou, pour parler plus exactement, de l'insuffisance de cette loi ?

— Et si l'on s'engage plus avant dans cette voie, on arrive à de bien tristes découvertes.

L'homme qui boit prive sa femme et ses enfants de ressources importantes et souvent indispensables. Il dépense à lui seul de quoi procurer des aliments et du vin à sa famille, et, tel qui boit pour un franc ou un franc cinquante d'eau-de-vie par jour (il en existe un bon nombre dans nos départements du Nord et de l'Est), celui-là aurait avec cet argent de quoi

donner aux siens un excellent pot-au-feu, et un litre de vin convenable.

Au lieu de cela, la femme et les enfants sont condamnés aux pommes de terre (quand il y en a), au pain et à l'eau à perpétuité. Heureuse encore lorsqu'en rentrant aux trois quarts ivre, l'homme ne lui fait pas de scène et ne roue pas de coups les enfants parce qu'il ne trouve pas un rôti sur la table.

Dès lors, par suite de cette immoralité de l'homme, la famille n'ayant pas les ressources pour se sustenter suffisamment, tombe dans la misère matérielle et physiologique. Les enfants deviennent malades, faute de nourriture et de soins; souvent les mœurs se relâchent, et combien ne voit-on pas de jeunes filles se lancer dans la débauche pour fuir un intérieur qui leur est devenu insupportable et qui, chose monstrueuse, a été pour elles l'école du vice !

C'est un tableau bien noir, bien triste, mais malheureusement exact.

Ecoutez cette page si éloquente et si vraie que j'emprunte au livre de J. Simon, *L'Ouvrière*, livre publié à Paris en 1861.

« Les habitudes d'ivrognerie sont telles dans plusieurs villes de fabrique, et elles entraînent une telle misère que l'ouvrier est absolument incapable de songer à l'avenir. Le jour de paye, on lui donne en bloc l'argent de sa semaine ou de sa quinzaine. Il n'attend même pas le lendemain.

Si c'est un samedi, il se jette le soir dans les cabarets, il y reste le dimanche, quelquefois encore le lundi. Bientôt il ne reste plus que les deux tiers ou la moitié de ce salaire si péniblement gagné.

Il faudra manger pourtant ! Que va devenir la femme pendant la quinzaine qui va suivre ?

Elle est là, à la porte, toute pâle, gémissante, songeant aux enfants qui ont faim. Vient le soir : on voit stationner devant les cabarets des troupeaux de ces malheureuses qui essaient de saisir leur mari, si elles peuvent l'entrevoir, ou qui atten-

dent l'ivrogne pour le soutenir quand le cabatier le chassera ou qu'un invincible besoin de sommeil le ramènera chez lui. A Saint-Quentin, plusieurs de ces détaillants ont été pris pour ces femmes d'une étrange pitié: elles enduraient le froid et la pluie pendant des heures, ils leur ont fait construire une sorte de hangar devant la maison. Ils ont même mis des bancs. La salle où les femmes viennent pleurer fait désormais partie de leurs bouges !.... (1)

J'en arrive tout naturellement à la question des sociétés de tempérance contre l'abus des boissons alcooliques, du tabac, etc.

La principale a son siège à Paris et a, comme Président, non seulement un médecin très instruit et très en renom, mais aussi un philanthrope et un homme de bien : j'ai désigné M. le docteur Dujardin-Baumetz. Le vice-président de cette même société est M. le sénateur Claude, auquel on doit un remarquable Rapport sur l'Alcool, tant au point de vue hygiénique et humanitaire, qu'à celui qui a rapport à la statistique et à l'impôt.

Il en existe un certain nombre d'autres dans les départements.

Il est hors de doute que ces sociétés, fondées dans un but utile et humanitaire, rendent des services indispensables. Leurs statuts sont élaborés pour atteindre ce but, et les ressources dont elles disposent sont destinées à subvenir, d'une part aux besoins des familles honnêtes, laborieuses, sobres, d'autre part à récompenser les personnes qui leur sont signalées comme s'étant surtout distinguées par leur travail, leur bonne conduite et leur tempérance.

C'est très-bien. Mais j'ai peur que ces bonnes mesures ne soient pas d'un exemple suffisant. Sans doute, on sait dans tel ou tel village, qu'un tel a été gratifié d'une récompense en argent ou d'une mention honorable; la gazette du chef-lieu

(1) J. SIMON. — *L'Ouvrière*.

(qu'on ne lit que peu ou pas ), en fait mention une seule fois, on en parle à peine, et c'est tout.

Un autre est récompensé l'année suivante (si toutefois on en trouve un), mais la masse reste insensible à ces sortes de triomphes modestes et obscurs. Je sais même, et cela en raison de la tendance actuelle des esprits, que ces institutions sont tournées en ridicule par la majorité des ouvriers.

Dès lors, un ouvrier aurait-il la ferme intention de bien faire, que l'exemple l'entraînerait et cette sorte de scepticisme et d'indifférence, en matière de bien et de moralité, l'arrêterait court et net. Il suit la masse, et la masse étant dérégulée, il se dérange aussi, et, le premier pas une fois fait dans cette voie, il est bien rare qu'on s'arrête.

### VIII

Mais si l'alcoolique invétéré échappe à toute tentative d'amélioration, et, à plus forte raison, à toute chance de guérison: si, malheureusement, la génération actuelle ne sait pas à quoi s'en tenir sur les dangers de l'alcool parce que personne n'a pu ou n'a voulu l'en instruire, il est de toute nécessité que la jeune génération, celle qui s'instruit à l'heure qu'il est dans nos écoles nationales, comme celles qui la suivront, il est de toute nécessité, dis-je, qu'elles ne soient pas tenues dans une ignorance aussi regrettable.

C'est un devoir sacré pour les maîtres de l'Université d'introduire dans ces écoles l'étude de l'hygiène comme ils y ont introduit le grand principe de la liberté. Il faut que chaque élève sache et qu'on le lui répète à tout propos, que l'alcool est un poison des plus pernicieux; le maître lui en fera toucher du doigt les inconvénients et les dangers au double point de vue sanitaire et social. Alors, connaissant bien l'ennemi, il aura plus de facilité pour s'en garer.

D'autre part, si le gouvernement veille avec soin à l'inspection et à l'analyse des liquides distillés, lancés dans la circu-

lation, si des pénalités sont prononcées contre les délinquants, cette action conduite vigoureusement et jointe à celle toujours permanente de l'Instituteur, aura pour effet certain de diminuer, dans des proportions notables, les ravages que nous constatons avec peine, sans pouvoir y apporter un remède efficace. Ce n'est pas être pessimiste de dire que l'avenir de la France dépend, en grande partie des mesures que l'on prendra à cet égard.

Il y aurait bien autre chose à dire si l'on envisageait le côté économique de la question ; il faudrait parler de la surtaxe obligatoire des alcools et des vins de luxe, du dégrèvement des vins ordinaires, de la propagation du cidre et de la bière comme boissons de table, etc., etc., mais le cadre que je me suis imposé est trop restreint pour que j'y aborde l'étude de ces différentes questions économiques. Je compte d'ailleurs y revenir dans un prochain mémoire.

Qu'il me soit aussi permis de faire une réflexion et une proposition sur l'ivresse au point de vue législatif et pénal.

Pourquoi le code civil, comme le code militaire, ne rejette-t-il pas absolument et toujours l'ivresse comme circonstance atténuante ? Il est trop facile au criminel de s'abriter derrière ce vice pour excuser l'autre. Je demande au contraire, que l'ivresse soit considérée comme circonstance aggravante. Car il y a vice et crime ; l'un et l'autre doivent être réprimés et punis, mais, jamais dans aucun cas, l'un ne doit servir de palliatif à l'autre.

Lorsqu'il en sera ainsi, beaucoup de drôles qui s'enhardissent par l'alcool pour accomplir un mauvais coup, et qui savent que leur état d'ivresse mitigera la peine, ceux-là, dis-je, y réfléchiront à deux fois, et, restés à sang-froid, ils reculeront peut-être devant l'accomplissement du crime.

Et si, pour terminer, je n'avais peur de faire une digression qui semble peu en rapport avec le sujet, je demanderais aussi dans les écoles de filles, l'institution d'un *cours de cuisine élémentaire*. Ceci peut sembler puéril, mais cela ne l'est pas réellement.

Je n'ai jamais rencontré, pour ma part, à la campagne, sur cent ménages, plus de deux ou trois au plus, dans lesquels la femme sût faire pour un malade un pot-au-feu convenable. Il vaudrait cependant mieux qu'une jeune fille appelée à se marier et à devenir mère de famille, connût un peu de cuisine, que de savoir extraire une racine cubique ou de citer des étymologies grecques ou latines.

Et c'est indirectement encore combattre l'alcoolisme, car je connais des ménages dans lesquels la nourriture est, je ne dirai pas insuffisante (la chose devient de plus en plus rare), mais si mal préparée, que le pauvre mari mécontent d'un menu peu réconfortant et désagréable au palais, va compléter son trop mauvais repas par une dose d'alcool qu'il croit (bien à tort), devoir combler le vide qu'il ressent dans l'estomac.

Pour atténuer, dans la mesure du possible, les ravages toujours croissants de l'alcoolisme en France, il faudrait, à notre avis :

1<sup>o</sup> Créer, dans chaque arrondissement, des commissions sanitaires permanentes dont le rôle serait de visiter, au point de vue sanitaire et hygiénique les brasseries, distilleries, fabriques de liqueurs et de boissons diverses, les caves des marchands de vins en gros etc. Analyser les matières premières employées et en particulier l'alcool.

Les commissions qui existent actuellement et qui sont chargées de l'inspection des pharmacies, des drogueries, des épiceries, ne pourraient-elles pas être chargées de cette surveillance ? De la sorte, aucun remaniement, aucune nomination nouvelle, aucuns frais.

2<sup>o</sup> Etablir, suivant la nature des délits, des amendes sérieuses, et, en cas de récidive, des peines corporelles (prison, interdiction).

3<sup>o</sup> Prohiber l'introduction en France d'alcools étrangers, de qualité inférieure et nuisible (alcools amyliques).

4<sup>o</sup> Imposer les boissons de luxe, et dégrever, autant que possible, les boissons d'usage courant.

Encourager, comme boissons de table, l'usage du cidre et de la bière.

5° Restreindre, dans une notable proportion, les autorisations pour l'ouverture de cabarets nouveaux.

6° Sévir plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, contre les cabaretiers qui donnent à boire à des gens déjà ivres, ou à des mineurs.

7° N'admettre, en aucun cas, en matière de délit, de contravention ou de crime, l'ivresse comme circonstance atténuante.

8° Instituer dans les écoles publiques et surtout dans les cours d'adultes, des leçons d'hygiène élémentaire et pratique, dans lesquelles entre autres notions on apprendrait aux élèves, à côté de ses quelques avantages réels, les inconvénients multiples de l'alcool au triple point de vue de la santé, de la famille et de la société.

9° Encourager par des récompenses distribuées *solennellement* et annuellement dans chaque canton, un certain nombre d'ouvriers, de serviteurs, de pères de familles, qui se seront particulièrement distingués par leur bonne conduite et leur tempérance.

---



# LA CORNE DE CORNIMONT

PAR M. X. DE CORNIMONT

Membre correspondant

---

A MONSIEUR GLEY, VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'EMULATION  
DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

Monsieur le Vice-Président,

Une pauvre corne reléguée au fond d'une salle de mairie, dans un village des montagnes, voilà certes un maigre sujet de communication à une société savante. Si pourtant vous jugiez digne de quelque intérêt cette modeste relique du passé ? On en a vu de plus insignifiantes captiver l'attention des archéologues. Et puis, après tout, une note est une note, bientôt lue, bientôt jugée : accueillez celle-ci, que je vous envoie à tout hasard, condamnez-la, s'il vous semble plus juste, à l'oubli du panier : croyez bien que ni le sujet ni l'auteur n'y trouveront rien à redire.

## I

C'est *Cornimont* — un nom significatif, vous le voyez — qui possède la corne dont je désire vous entretenir quelques minutes.

Pénétrez dans le très simple Hôtel-de-ville de ce bourg vosgien. Sur votre demande, on vous remettra obligeamment entre les mains l'objet connu sous la dénomination fort peu poétique de « *Corne de la mairie* ». Vous en considérez avec étonnement les extraordinaires dimensions. Voici bien un ornement tel qu'aucun front de notre faune actuelle n'en saurait présenter de comparable. La corne n'a pas moins de soixante-dix centimètres de longueur, en supposant redressée

sa courbure assez prononcée. Le diamètre de la base est à l'avenant ; il représente un septième de la longueur, soit un décimètre. La couleur est d'un brun foncé, marbré de taches fauves.

Quelle espèce indigène de l'antiquité a été armée d'un aussi redoutable appareil de défense et d'attaque ? Le moyen-âge l'aurait-il encore connue ? Les vieux auteurs, interprétés par les naturalistes modernes, parlent çà et là de *buffles*, d'*aurochs*, d'*urus*. Tout le monde se rappelle le fameux passage du vi<sup>e</sup> livre des *Commentaires de César*. On a épluché Pline l'Ancien, Sénèque le Tragique, Grégoire de Tours, Venance Fortunat, Jonas, les hagiographes, les poètes épiques, en particulier le chant des *Nibelungen*. Ce que leurs textes rapprochés, comparés, approfondis, nous révèlent, c'est d'abord que le *bison* ou *aurochs* avait le cou velu et hérissé, mais des cornes sans dimension extraordinaire ; c'est ensuite que l'*urus* avait, au contraire, cette armure singulièrement développée, distinction que précisent assez bien les vers suivants de l'*Hippolyte* de Sénèque (T, 63) :

« Tibi dant variæ pectora tigres,  
Tibi villosi terga bisontes,  
Latis cornibus uri. »

C'est enfin que, par une sorte de confusion de langage, les termes de *urus* et de *bubalus* ont fini par ne plus désigner que la même espèce, différente de celle du *bison* ou *aurochs*. On en a la preuve dès Pline (Hist. nat. VIII, 15) : « *Germania..... (gignit)..... jubatos bisontes excellentique vi et velocitate uros quibus imperitum vulgus bubalorum nomen imponit* ». L'historien grec *Agathias*, à qui nous devons un dramatique récit de l'accident de chasse dont Théodebert I<sup>er</sup> fut victime dans nos contrées, dit positivement qu'on appelle *bubales* (*buffles*) cette espèce de taureau sauvage, à la taille énorme et aux cornes élevées, qui vivent dans les bois et les montagnes de l'Austrasie. (Rec. de D. Bouquet, II, 50, 51).

De toutes ces indications je ne prétends pas conclure que la corne religieusement gardée à Cornimont a bien certainement appartenu à un *urus*. Mon incompetence scientifique ne me le permet pas. Mais ne pourrais-je le conjecturer, quoi qu'il y ait, dit-on, en Italie, de paisibles bœufs ornés de cornes magnifiques et que, à la rigueur, celle-ci aurait pu être apportée par quelque trafiquant, comme il en passa en assez grand nombre dans nos régions au moyen-âge ? La décision d'un expert-naturaliste serait, en tout cas, sur ce point, tout à fait la bienvenue. Je me permets de la désirer.

## II

A quoi servait donc cet objet singulier ? En examinant les deux extrémités, il est facile de constater que l'une et l'autre ont été grossièrement détériorées. La tradition orale, ici appuyée sur la déclaration de témoins oculaires, affirme que cette corne, soigneusement évidée, était garnie d'argent à son embouchure et à son pavillon, il y a moins d'un siècle : une main brutale l'aurait ainsi dégradée pour s'emparer de la garniture.

Pendant longtemps, avant que la communauté pût disposer d'une cloche, la corne servait de cor d'appel pour les assemblées du plaid. Du haut d'un pic de rocher, aujourd'hui réduit de moitié, mais qu'on aperçoit encore de la grande rue, dominant la Moselotte en un point où elle se précipitait autrefois dans des gouffres affreux, à une quarantaine de mètres du pont du Daval, sur la rive droite, le corneur (*counou*) convoquait les habitants des petits groupes épars de *Chermenil*, des *Champs à Nabord*, de *Xoulve*, du *Daval*.

Quand la cloche put avantageusement remplacer ce rustique mode d'appel, — à peu près vers les grandes pestes du *xvii<sup>e</sup>* siècle, au plus tôt, — la corne servit sans gloire aux modestes annonces de l'appariteur.

Cependant le respect un peu inconscient dont elle ne cessa d'être entourée, et qui la préserva de l'aliénation et de la

destruction, n'est pas suffisamment expliqué par cette utilité très secondaire. Nous lisons dans un compte rendu par le maire Barthélemy Germain le Jeune, de Xoulx, en 1732, que les habitants possédaient en commun un fusil et le vendirent moyennant sept livres. Parmi les officiers ou greffiers de seigneurie qui venaient faire leur perception dans ces hauteurs, ne se serait-il pas rencontré un amateur désireux d'acquérir, d'une manière ou d'une autre, un instrument digne de figurer avec honneur dans la plus riche panoplie de chasseur ? La communauté n'eût assurément pas refusé, sans *une raison toute spéciale de conservation*.

Il faut aller plus loin : est-il croyable que la communauté de Cornimont, si petite en nombre, si pauvre de ressources, qui n'a pris que quelque développement que sous le règne réparateur de Léopold, se soit, en aucune époque de son histoire, telle que les comptes de la Mairie la représentent, approprié un si puissant et probablement si coûteux « huchet » garni d'argent ?

Je ne serais pas éloigné d'accepter, sur la provenance de ce monumental cor de chasse — (car peut-il être autre chose ?) — les explications plus ou moins plausibles de la tradition locale, transmise d'âge en âge et de foyer en foyer dans les piquants récits des « *loures* » (veillées : *lauern*) d'autrefois.

Un grand seigneur aurait perdu ce cor dans une chasse, et les rares habitants de ces forêts, piqueurs, pâtres, bûcherons ou pêcheurs, auraient retrouvé l'objet, qui serait resté en leur possession par la volonté du propriétaire, ou par une sorte de prescription de négligence ou d'oubli. Une autre version, qui paraît moins vraisemblable, prétendrait que ce cor était en dépôt chez les chasseurs seigneuriaux du lieu, chargés, comme on le sait, de surveiller et de réserver les gîtes des bêtes fauves et les aires des oiseaux de proie, pour préparer le succès des chasses prochaines. Il est certain, en effet, que les ducs de Lorraine, par accompagnement de l'abbaye de Remiremont, et par droit de monopole pour certains cantons

réservés, eurent un chasseur attiré à Cornimont pendant longtemps. C'était un reste, sans doute, de l'usage primitif qui réservait au souverain la chasse des rares survivants des grandes espèces de fauves aujourd'hui éteintes. Jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, nous constatons des provisions de chasseur. Ainsi, le 15 janvier 1628, Catherine de Lorraine accorde cet office, par lettres expédiées de Nancy, à Jean Simon de Cornimont. Il y a, du reste, des vieillards de cette localité qui ont encore vu et décrivent fort bien la grande salle basse aux poutres sculptées et aux vitres en arabesques, où les chasseurs ducaux avaient le droit de gîte depuis un temps immémorial. Elle était située à Xoulce, à l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison de M. Emile Mathey. Apparemment, ces chasseurs lointains avaient un piqueur sur place pour les guider vers les retraites giboyeuses, soigneusement étudiées à l'avance. Le cor aurait fort bien pu — (comme le fusil vendu en 1732, et comme, avant le fusil, une arquebuse et même une arbalète) — rester à la garde du chasseur ou de la communauté.

Quand la tradition veut préciser et désigner le grand seigneur à qui le cor était dû, elle n'hésite pas : ce n'est ni plus ni moins que Charlemagne. On peut trouver un peu multipliés à l'excès les souvenirs du grand empereur dans nos Hautes-Vosges. A chaque pas, on rencontre son nom attribué à une source, à un rocher, à un passage, etc. La légende ressemble en cela à l'usure : elle ne prête qu'aux riches.

Cependant, rien n'est moins légendaire que les excursions de Charlemagne dans les forêts des Vosges : et il est à supposer que les gorges les plus sauvages, dernier refuge des grands animaux déjà devenus rares au vi<sup>e</sup> siècle, à plus forte raison au viii<sup>e</sup> et au ix<sup>e</sup>, ont plus spécialement attiré ses expéditions. Or, si l'examen de notre corne, fait par un naturaliste compétent, permettait de la rapporter véritablement à un *urus*, il faudrait bien en faire remonter la provenance jusqu'au temps de Charlemagne. Alors encore, quoique très rarement, on pouvait conquérir le précieux trophée : mais les seuls rois en

pouvaient faire le don ou le perdre. La prétention de nos conteurs serait-elle donc si invraisemblable ?

En tout cas, la tradition très certaine n'a de signification qu'en la rattachant à l'un des nobles et puissants chasseurs qu'attiraient nos montagnes. Est-ce Charlemagne (1), Gérard d'Alsace, quelque sire de Faucognay (2), où même un autre Charles le grand, Charles III ? (3) Il y a des probabilités pour chacun, mais elles ne seront appréciées avec quelque chance d'équité qu'en tenant compte de certains faits étymologiques.

### III

C'est pourquoi je vous demande encore, Monsieur le Vice-Président, de vous soumettre quelques réflexions à ce sujet.

J'avoue que je ne puis me défendre d'établir une relation entre notre vieille corne et le nom même du village qui la possède, Cornimont, c'est-à-dire le Mont de la Corne.

Oh ! je ne me dissimule pas tout ce qu'on peut m'objecter. Je connais en particulier certain savant étymologiste qui ne manquera pas de raisons pour accabler ma plaisante conjecture.

Il me citera quelques parchemins où l'orthographe *Cornelmont* et *Cornilmont* est exclusive : ces titres appartiennent surtout au xvi<sup>e</sup> siècle (fin) et au xvii<sup>e</sup>.

(1) Une abondante et excellente source, située sur l'ancienne route de La Bresse à Remiremont, en un point où s'ouvrent les trois vallées supérieures de Cherménil, Xoulce et Travexin, en aval de la Bouxenaie, passe pour avoir habituellement désaltéré et arrêté, sur ses bords verdoyants, les troupes de chasse de Charlemagne et de ses successeurs.

(2) Il paraît que Cornimont, dépendance de la seigneurie de Fougerolles, a fait partie de l'immense baronnie de Faucognay, à laquelle appartenait aussi le Château-Lambert.

(3) Par lettres du 15 février 1578 (1579), le duc Charles III accorda aux habitants de Cornimont de pouvoir « à leur loysir chasser aux montagnes et lieux qui leur sont proches et circonvoysins, à leurs meilleurs avantages et commodités..... »

Il m'allèguera la prononciation patoise analogue dans *Counimont* (Cornimont) et *Coundye* (corneille ou corbeau).

Il me rappellera que le langage local traduit *corne* par *couône* et prétendra que cette traduction devrait être *coune* pour justifier le sens attribué par moi à *Counimont*.

Et tout triomphant, avec une pointe de compassion pour mes déductions, il conclura : « Votre Cornimont ? Mais c'est tout bonnement le Mont des Corneilles ! »

Voici bien simplement ce que je répondrai.

D'abord, l'orthographe du *xvi<sup>e</sup>* siècle et du suivant ne peut pas faire loi. Les tabellions et les officiers de justice d'alors étaient tous plus ou moins atteints de la manie d'étymologie conjecturale et savante de l'époque, et l'on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la correction des noms propres de leurs textes.

Je m'y fie d'autant moins que les documents les plus anciens disent simplement *Cornemont*. Témoin le *vidimus* donné au *xvi<sup>e</sup>* siècle pour l'acte du mois de mai 1285 par lequel le duc Ferry III transporte à Conrad Wernher de Hadstatt et à son fils, la moitié de la seigneurie de La Bresse : « *quæ sita est ex altera parte Cornemont* ».

D'ailleurs je retrouve ce « *Cornemont* » en 1565, dans les comptes de la prévôté d'Arches. Et l'orthographe *Corne!mont* est si peu universelle, que l'on peut citer en 1518 et en 1589, aux deux extrémités du *xvi<sup>e</sup>* siècle, *Cognimont* et *Coyuemont* (sans parler de *Conemont* en 1478 et 1480).

Voilà, il faut en convenir, une manière d'écrire qui se rapproche singulièrement de la prononciation *couône* — *corne* ! Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'idée de *corne* et des dérivés est rendue par les deux formes *coune* et *cououe*.

Ainsi *corneur* se traduit *counou* ; *écornée* (au féminin, en parlant d'une vache) se dit *xcounôye*. Il n'y a donc aucune raison de prétendre que *Counimont* (Cornimont) et *Couneket* (habitant de Cornimont) se rattachent plutôt à *corneille* qu'à *corne*.

Pourquoi, d'autre part, les Alsaciens disent-ils *Hornenberg* (1), et non *Rabenberg* ? Car c'est ainsi que j'ai vu traduit Cornimont dans des titres du xvii<sup>e</sup> siècle relatifs à des propriétés situées sur notre territoire et possédées par des compatriotes émigrés au Val Saint-Amarin. Le fait serait encore plus frappant, si la publication du cartulaire de Faucogney — attendue depuis quelques années — nous apportait quelque mention de *Hornenberg und Salza* pour une époque très reculée. Un vieillard très curieux d'archéologie et assez au courant des choses du passé, affirmait, il y a une vingtaine d'années, avoir vu dans les archives communales une copie ou un extrait d'un titre de la période carlovingienne, avec l'indication de ces deux noms. Quelle traduction proposerait-on, dans ce cas ? Et n'aurions-nous pas une forte présomption de plus en faveur de ces timides conjectures que j'ose reproduire en forme de conclusion : Cornimont équivaudrait à *Mont de la Corne* et tirerait cette dénomination du volumineux *cor de chasse* que l'on a gardé avec assez de soin dans sa maison de ville. Ce *cor* pourrait tenir son prix à la fois et de l'animal qui l'a fourni et du possesseur primitif qui s'en est dessaisi.

Voilà, j'en conviens, Monsieur le Vice-Président, beaucoup d'encre dépensée pour un pauvre résultat. Veuillez toutefois reconnaître combien mes hypothèses se hasardent timidement et avec quelle réserve je les produis : car il ne faut jurer de rien en matière de conjecture historique et étymologique. Si ces lignes trouvent grâce devant vous pour un instant de lecture, elles s'en estimeront assez heureuses, indifférentes qu'elles seront d'ailleurs sur le sort que vous leur destinerez ensuite, avec plus de bienveillance encore que de justice.

J'ai l'honneur de vous renouveler, Monsieur le Vice-Président, l'expression de mon plus sincère respect.

## X. de CORNIMONT.

(1) Vulgo *Hornepurg*.



### NOTA 1.

Les traditions relatives aux chasses sont restées vivaces jusqu'à notre siècle. Elles se sont incrustées dans quelques noms de lieux. D'anciens documents mentionnent un « *chemin des chasses* » qui s'enfonçait dans les forêts de Xoulce jusqu'aux limites de la région du Sundgau. Le territoire de Cornimont offre des lieux dits le *Bain du Cerf*, la *Tête des Cerfs*, le *Trou du Chamois* (Bockloch), et, les environs, la *Basse de l'Ours*, le *Pertuis de l'Ours*, la *Falle* (piège), etc.

On pourrait même reconnaître dans quelques-uns la trace des chasses les plus anciennes. Ainsi le *Harseloch* (le trou du cheval sauvage, au-dessous du Drumont); le col du *Morbieu*, à Saulxures; le *Haut de la Vache brûlée*, à Cornimont. Il faut surtout citer le *Bœu*, étranglement rocheux et marécageux, d'un aspect sauvage, situé entre la tête du Jehan (le Gisant) et le *Bambois* de Saulxures, deux escarpements presque à pic. Là viennent aboutir les ouvertures des vallées de La Bresse, Xoulce, Trarvexin et Ventron. Le lieu se prête excellemment à une chasse telle que la décrit César. Poussée des hauteurs vers le fond de la gorge, la bête fauve cernée se trouvait presque infailliblement entraînée dans ce sillon resserré, où les pièges et les fosses, habilement disposés, devaient arrêter sa marche et assurer sa capture. De là le nom de la région? Ou bien le dernier *urus* a-t-il eu là son gîte et sa prison, jalousement observés en attendant le prince?

### NOTA 2.

Me permettra-t-on, à cette occasion, de proposer l'étymologie d'un nom dont je n'ai trouvé nulle part l'explication? Il s'agit de « *Vixantine* ». C'est ainsi qu'on appelait autrefois toute la partie supérieure du val de Ramonchamp. Elle communiquait avec le Sundgau par le *Pertuis de Taye*, avec la Comté par celui de *Chastel-Humbert* ou de l'*Etraye*, avec le val de Vagney par le passage de *Trarvexin* (trans, vexinum de velio).

Si j'ai bonne mémoire, M. Friry, de Remiremont, a écrit quelque part que *Vixentine* était le nom primitif de St-Maurice.

changé en celui-ci au xv<sup>e</sup> siècle, lorsque des reliques de ce saint y furent apportées.

Il y a là une erreur à rectifier. Le 23 décembre 1343, Jeanne de Blâmont amodia au duc de Lorraine, entre autres possessions, ce qu'elle pouvait avoir, pour raison de douaire à *Busan*, au *Tillot*, au *Pertuis de Taye*, à *Wixantine*, *Wagney*, *Saint-Morice*, *Saussure*, *La Bresse*, *Demruz*, etc. Dès cette époque, Saint-Maurice existait donc et n'avait pas remplacé *Wixentine*.

A mon avis, *Vixentine* serait encore une dénomination empruntée aux souvenirs des anciennes chasses.

Supprimons le suffixe de lieu dans le terme : il reste *Wixent*, *Wisent*, *Visent*. Il est parfaitement conforme aux principes de la dérivation — si l'on ne veut pas de l'allemand *weisant* (*bison*) comme racine immédiate — de signaler, dans *Visent* — Bisent, le propre radical de l'accusatif *bisontem*, (Cf. Bisontio, Besançon). Ce canton ne serait-il pas le *Val du Bison*, ou *aurochs*?

Sur la voie gallo-romaine de Metz à Bâle, qui passait dans cette vallée, l'*urus*, beaucoup plus farouche, on le sait, que l'*aurochs*, disparut probablement plus tôt que dans la *Haute-Moselotte*. Le soin avec lequel on surveillait le gîte des derniers survivants de ces espèces, protégés par l'ordre des princes, ne suffit-il pas pour expliquer ces dénominations données ici « au *Bœu* », là à la Bisontine ou *Vixentine* ? Peut-être même cette explication servirait-elle à l'étymologie de *Bussang*, autrefois *Bussan*, nom qui a si peu de rapport avec celui que cette localité porte en allemand : *Pelzeboch*, terme patois qui équivaut à Pelzbach (ruisseau de la peau).

---

# EXTRAIT DU RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GIRECOURT

Par M. FIGAROL

membre associé

---

Les essais de la Société de Girecourt ont eu cette année deux buts : le premier, de comparer entre elles, au point de du rendement en tubercules, un grand nombre de variétés de pommes de terre, dont quelques-unes importées directement d'Allemagne : le second, de déterminer la quantité de fécule contenue dans 100 kil. de chacune de ces variétés.

Nous donnons les résultats des expériences de M. Rivat, du Boulay, et de M. Lederlin, de Thaon.

## 1<sup>o</sup> Rendement en tubercules à l'hectare

### I. — CHEZ M. RIVAT, DU BOULAY

N <sup>o</sup> 1	Krack de Mulhouse.....	30,000 k.
N <sup>o</sup> 2	Grosser Kurfurst.....	27,700
N <sup>o</sup> 3	Institut de Beauvais.....	23,160
N <sup>o</sup> 4	Eléphant blanc.....	22,000
N <sup>o</sup> 5	Juno.....	20,900
N <sup>o</sup> 6	Matador.....	20,600
N <sup>o</sup> 7	Rosalie.....	19,500
N <sup>o</sup> 8	Gelbe rose (4 <sup>e</sup> année).....	18,000
N <sup>o</sup> 9	Rothe Maus.....	16,800
N <sup>o</sup> 10	Odin.....	14,700
N <sup>o</sup> 11	Flocon de neige.....	14,100
N <sup>o</sup> 12	Audener.....	13,700
N <sup>o</sup> 13	Korublume.....	11,900
N <sup>o</sup> 14	Chevusker.....	11,200

II. — CHEZ M. LEDERLIN, DE THAON

N° 1	Krack de Mulhouse .....	31,400 k.
N° 2	Eléphant blanc ....	23,300
N° 3	Early rose .....	22,800
N° 4	Farineuse rouge.....	22,400
N° 5	<i>Richter's frühe Zwiebel</i> ...	19,500
N° 6	<i>Juno</i> .....	18,500
N° 7	<i>Kornblume</i> .....	16,900
N° 8	Magnum bonum.....	15,900
N° 9	Jeuxey améliorée .....	16,600
N° 10	<i>Rothemaus</i> .....	15,300
N° 11	<i>Charlott</i> .....	15,100
N° 12	<i>Chevusker</i> .....	14,500
N° 13	<i>Reading Russet</i> ..	14,100
N° 14	<i>Reading Hero</i> .....	13,800
N° 15	Merveille d'Amérique .....	12,800
N° 16	<i>Odin</i> .....	12,200
N° 17	Balle de farine .....	12,100
N° 18	Champion .....	12,000
N° 19	Beauté d'Hebron.....	12,000
N° 20	<i>Gelbe rose</i> .....	11,100
N° 21	Comtée ....	10,600
N° 22	<i>Frühe Nassengrunder</i> .....	10,600
N° 23	<i>Matador</i> .....	10,600
N° 24	<i>Hortensia</i> .....	10,400
N° 25	<i>Chardon</i> .....	10,400
N° 26	<i>Rosalie</i> .....	8,300
N° 27	Américaine .....	7,700
N° 28	<i>Early Regent</i> .....	7,60
N° 29	<i>Andersen</i> .....	7,600

2° Rendement en fécule par 100 kil.

I. — CHEZ M. RIVAT, DU BOULAY

N° 1	Institut de Beauvais .....	16 <sup>k</sup> 80
N° 2	Krack de Mulhouse .....	16 50

N° 25 <i>Hortensia</i> .....	43 <sup>k</sup> 90
N° 26 Chardon .....	43 20
N° 27 <i>Frühe Nassengründer</i> .....	43
N° 28 <i>Reading Hero</i> .....	42 50
N° 29 <i>Matador</i> .....	40 60

On remarque que le rendement en tubercules varie, suivant la variété semée, de 30,000 à 41,200 kil. chez M. Rivat, et de 31,400 à 7,600 chez M. Lederlin, et que le rendement en fécule varie également, suivant les espèces, entre 46 k. 80 et 11 k. 80 chez M. Rivat, et entre 49 kil. 80 et 10 kil. 60 chez M. Lederlin. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ces écarts.

## V. FIGAROL.

— coup —

NOTA. — Les noms en italique indiquent les variétés de provenance directe d'Allemagne.

N° 3	Grisette haute.....	16 <sup>k</sup>
N° 4	Eléphant blanc.....	15 70
N° 5	<i>Juno</i> .. .. .	14 80
N° 6	Américaine.....	14 50
N° 7	<i>Kornblume</i> .....	14 30
N° 8	<i>Grosser Kurfurst</i> .....	14 20
N° 9	Jeuxy .. .	14
N° 10	<i>Matador</i> .....	12 50
N° 11	Rothe Maus... ..	11 80

II. — CHEZ M. LEDERLIN, DE THAON

N° 1	<i>Reading Russet</i> .. .. .	19 <sup>k</sup> 80
N° 2	<i>Juno</i> . . . . .	19 60
N° 3	Balle de farine.....	18 90
N° 4	Jaune de Zincourt.....	18 90
N° 5	Magnum bonum.....	18 80
N° 6	Champion.....	18 80
N° 7	Krack de Mulhouse.....	18 40
N° 8	Early rose .. .	18 30
N° 9	Farineuse rouge.....	18 20
N° 10	<i>Rothe Maus</i> .. .	18
N° 11	<i>Andersen</i> .. .	17 80
N° 12	Merveille d'Amérique.....	17 80
N° 13	<i>Gelbe rose</i> .....	17 70
N° 14	Eléphant blanc... ..	17 40
N° 15	Comtée .. .	17 10
N° 16	Beauté d'Hebron .. .	17
N° 17	<i>Richter's frühe Zwiebel</i> .. .	17 90
N° 18	<i>Early regent</i> .....	15 50
N° 19	<i>Chevusker</i> .....	15 20
N° 20	<i>Kornblume</i> .....	15 20
N° 21	Américaine.....	15
N° 22	<i>Rosalie</i> .....	14 80
N° 23	<i>Odin</i> .....	14 20
N° 24	<i>Charlotte</i> .....	14

# RAPPORT

SUR LE

## MUSÉE DÉPARTEMENTAL DES VOSGES

Par **M. VOULOT**

membre titulaire

---

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous signaler les principaux changements et accroissements survenus au Musée depuis un an. Les visiteurs étrangers à la ville pourront consulter avec fruit à l'entrée de notre galerie d'histoire naturelle un excellent plan en relief des environs d'Epinal, œuvre de notre éminent cartographe, M. Adolphe Garnier, qui a bien voulu nous l'offrir. Dans cette même galerie, ont pris place une série d'oiseaux habilement préparés par M. Lomont, de Grainvilliers, qui nous en a fait don, un grand balbuzard offert par M. Alcide Lalloué, de Girmont, et un bois de cerf incrusté offert par M. Chapellier.

Nos antiquités lapidaires se sont enrichies cette année de plusieurs acquisitions importantes : Un couronnement d'édicule romain, trouvé jadis à Soulosse, abrite avec une parfaite convenance au jardin du Musée une statue de Mercure contemporaine et presque complète ; le torse nous avait été donné par M. Granclaudon, d'Uzemain, qui l'avait trouvé dans son champ.

Un chapiteau historié, portant quatre bustes de divinités dont un de Diane, et un chapiteau gallo-codrinthien à trois parois sculptées, provenant les deux de Soulosse, ont été dressés, l'un dans la cour antérieure, l'autre au fond du jardin.

Notre série d'autels antiques a été augmentée d'un cippe

quadrangulaire malheureusement très fruste, trouvé à Gran et portant en bas-relief quatre divinités. Des fouilles exécutées à Bleurville pour la construction d'une maison d'école ont rencontré un lion de grès de près de deux mètres de longueur qui nous a été offert par M. Bocard, entrepreneur de travaux publics. C'est un souvenir des bains romains de Bleurville. Le couronnement de cippe gallo-romain dédié au dieu Mars et recueilli à Escles l'an dernier par M. Ed. Bresson, notre député, a été offert généreusement au Musée.

La Société d'Emulation nous a donné un curieux chapiteau d'angle à palmettes de l'an 1200 environ, tiré des fouilles pratiquées sous l'église abbatiale de Chaumousey. J'ai rapporté de Neufchâteau un fragment d'architecture armorié portant la date de 1605, ayant formé une retombée d'arcade riche et originale,

Une élégante amphore, de plus d'un mètre de hauteur, de style rhodien et deux manchons de pierre gravés ayant servi à supporter des vases de ce genre ont été acquis à Gran. Il en est de même de deux anses élégamment contournées et d'autres importants fragments d'une grande urne cinéraire romaine, en verre bleuâtre, qui a conservé toute sa transparence et sa solidité. (J'omets de mentionner un certain nombre de dons et d'acquisitions de moindre importance.)

La salle de sculpture, débarrassée des vitrines et des meubles qui l'encombraient, permet aujourd'hui d'y circuler pour étudier les statues. L'une d'elles, la Vénus de Milo, (moulage) dont nous n'avons que le haut du corps, gagnerait à être complétée, si vous vouliez bien en faire la demande à l'Etat. Nous aurions d'autant plus de chances d'obtenir cette faveur que, depuis deux ans, le ministère ne nous a envoyé aucune œuvre d'art. La même galerie a reçu une figure de grandeur naturelle presque complète, en pierre de la Meuse, et un haut-relief de guerrier accroupi, de moindre dimension. Ces sculptures, tirées des fouilles de Chaumousey, nous ont été offertes par la Société d'Emulation.



au gardiennage régulier, aux jours et heures d'ouverture au public, de nos galeries du rez-de-chaussée. L'insuffisante surveillance a empêché pendant le Concours régional, des milliers de personnes de visiter plusieurs de nos galeries, et des centaines d'étrangers, notamment diverses sociétés de musique, de pénétrer dans l'établissement. Pour cette raison, la nouvelle salle n'a pu être ouverte jusqu'en juillet courant. Elle est aujourd'hui garnie de quatre vitrines d'antiquités vosgiennes, de quatre meubles d'art et de la grande vitrine en hauteur d'objets de l'époque mérovingienne. Ces cinq derniers meubles ont été enlevés à la faible lumière qu'ils recevaient de vitraux peints pour être mis en valeur dans un local mieux éclairé. Les murs ont été garnis de reliefs, médaillons, tableaux et dessins d'un genre archaïque ou sévère en rapport avec les antiquités avoisinantes. D'autre part, la galerie des vitraux a reçu une meilleure disposition : notre beau meuble ancien à deux corps a pu être mieux placé, ainsi que deux statues du moyen-âge et d'intéressantes faïences vosgiennes. Grâce à la munificence du Conseil général, nous avons pu faire exécuter par l'habile praticien, M. P. Kiewert, de Paris, d'excellents travaux de restauration sur plusieurs de nos meilleurs tableaux.

Un certain nombre d'entre eux sont encore en souffrance, et je ne doute pas que le Conseil général veuille bien nous continuer sa sollicitude pour nous aider à les sauver de la destruction.

D'autre part, un riche amateur de Paris, M. Paul Marmottan, ayant donné à notre Musée une série de petits tableaux de l'école de la Révolution, ce qui nous manquait presque entièrement, les moindres vides de notre salle de peinture ont été comblés.

En outre, un artiste lorrain qui s'est fait une spécialité des sujets de chasse, M. Gridel, vient de nous offrir son grand tableau représentant des sangliers attaqués par des loups, récompensé au Salon de 1886. Cette toile, peinte pour être vue

L'escalier communiquant de la salle de sculpture avec celle des bibelots est orné de chaque côté d'une statue de femme, sculptures assez élégantes du XVII<sup>e</sup> siècle, que j'ai données au Muséo. Elles proviennent de l'ancienne église des Cordeliers de Neufchâteau et sont dues sans doute au ciseau d'artistes lorrains.

La salle où M. Emile Lagarde a installé, classé et rangé lui-même selon son goût particulier la riche collection d'amateur comprenant une grande variété d'armes et de bibelots modernes ou contemporains est du meilleur aspect. Si le département n'a rien ménagé pour la transformation du local et l'acquisition du mobilier, le donateur a su tirer un excellent parti de ces dispositions et organiser sa collection avec un rare goût décoratif. Ce curieux assemblage d'objets les plus divers, en nombre presque infini, offre un puissant attrait au grand public, tout en renfermant des pièces précieuses pour les amateurs. Bien que cette galerie soit dépourvue de tout caractère vosgien, elle constitue un genre qui nous manquait, elle comble une importante lacune dans notre établissement. Aussi devons-nous une grande reconnaissance au généreux donateur qui l'a offerte au département et nous ne doutons pas que le Conseil général ne veuille bien faire placer une petite vitrine étagère sous deux des fenêtres de la salle, pour abriter les petits bibelots laissés à la discrétion des visiteurs.

La salle restée vide derrière la précédente a reçu les réparations décidées par le Conseil général, sur votre bienveillante proposition. Toutefois, il serait urgent de les compléter, pour la sécurité de nos collections, en adaptant des volets à la porte-fenêtre communiquant avec le dehors. L'ouverture des deux nouvelles galeries du rez-de-chaussée qui renferment bien des objets délicats, va nécessiter pour le chauffage un surcroît de dépenses annuelles qu'on peut évaluer à 400 fr. De même il sera indispensable, ainsi que la Commission de surveillance l'a reconnu, qu'un crédit annuel de 150 fr environ soit affecté

à distance, va occuper dans la grande galerie une place qui la fera valoir sans nuire aux autres peintures.

Telle est la marche qu'ont suivi les développements de notre Musée depuis un an.

Veuilcz agréer, M. le Préfet, l'hommage de mon respect.

Epinal le 10 juillet 1888.

*Le Conservateur du Musée départemental*

**F. VOULOT.**

---

## ERRATUM

---

Page 92, au lieu de : Les rois de Germanie, Othon III et Othon IV, lisez : Othon II et Othon III.

---

# LISTE DES MEMBRES

DE

## LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION


DU


### DÉPARTEMENT DES VOSGES <sup>(1)</sup>

---


#### BUREAU

PRÉSIDENT D'HONNEUR, *M. le Préfet des Vosges.*

PRÉSIDENT, *M. Ohmer* (✱, I. ) , proviseur honoraire.

VICE-PRÉSIDENTS { *M. Le Moyne* (O. ✱, A. ) , directeur des  
postes et télégraphes.  
*M. Burel*, conservateur des forêts.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *M. Haillant*, avoué, docteur en droit.

SECRÉTAIRE ADJOINT, *M. Châtel* (A. ) , industriel.

TRÉSORIER, *M. Mangin*, directeur des contributions indirectes.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE, *M. Claudot*, garde général des forêts.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE ADJOINT, *M. Gazin*, Auguste, inspecteur adjoint des forêts.

#### COMMISSIONS ANNUELLES

##### 1<sup>o</sup> COMMISSION D'AGRICULTURE

*MM. Burel*, président, *Huot*, vice-président, *Ména*, secrétaire, *Gazin* (Edgard), *Guyot*, *Lapicque*, *Le Comte*. Membres adjoints :

*MM. Claudot*, *Figarol*, *Gazin* (Auguste).

(1) La Société d'Emulation du département des Vosges, fondée à Epinal le 8 janvier 1825, a été reconnue comme établissement d'utilité publique par ordonnance royale du 20 octobre 1829.

## 2<sup>e</sup> COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

MM. *Chevreux* président, *Gazin* (Edgard), secrétaire, *Ballande*, *Ganier*, *Gley* (Gérard), *Mangin*, *Voulot*. Membres adjoints, MM. *Derazey* et *Louis*, (Léon).

## 3<sup>e</sup> COMMISSION LITTÉRAIRE

MM. *Châtel*, président, *Claudot*, secrétaire, *Derazey*, *Gley* (Gérard), *Le Moyne*, *Noël* et *Lebrunt*. Membre adjoint, M. *Gazin* (Auguste).

## 4<sup>e</sup> COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

MM. *Le Moyne*, président, *Châtel*, secrétaire, *Burel*, *Huot*, *Kampmann*, *Ména*, *Retournard*. Membres adjoints : MM. *Lebrant*, *Mieg* et *Thomas*.

## 5<sup>e</sup> COMMISSION DES BEAUX-ARTS

MM. *Ganier*, président, *Chevreux*, secrétaire, *Ballande*, *Clasquin*, *Kampmann*, *Louis* (Léon), *Tourey*. Membres adjoints : MM. *Châtel*, *Couturier*, et *Derazey*.

## 6<sup>e</sup> COMMISSION D'ADMISSION

M. *Mottet*, président, *Retournard*, secrétaire, *Garnier*, *Gazin*, *Gley* (Gérard), *Mangin* et *Guyot*.

M. le Président de la Société et M. le Secrétaire perpétuel sont de droit membres de toutes les commissions.

## MEMBRES TITULAIRES

*résidant à Epinal*

• MM. les Sociétaires qui changent de domicile sont instantanément priés d'en informer sans retard M. le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.

MM.

*Ballande*, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, professeur de dessin, 8, rue Claude-Gélée (1884). (1)

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année de l'admission.


- Berher*, docteur en médecine, botaniste, 40, rue des Forts (1870).  
*Brenier* (M. l'abbé), curé de la paroisse (1874).  
*Burel*, (Abel), conservateur des forêts, chevalier du mérite agricole, 6, rue Claude-Gelée (1885).  
*Châtel* (A. ☉), industriel, président de l'Association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et d'Epinal, juge au tribunal de commerce, 39, avenue des Templiers (1877).  
*Chevreaux* (A. ☉), ancien élève de l'Ecole des Chartes, archiviste du département, 29, rue des Forts (1880).  
*Claudot*, garde général des forêts, 36, rue Rualménil (1836).  
*Collot*, ancien professeur d'histoire, imprimeur, 43, rue du Boudiou (1874).  
*Douliot* (I. ☉), licencié ès-sciences, ancien principal du collège et directeur de l'école industrielle (1881).  
*Ganier* (A. ☉), docteur en droit, juge d'instruction, 4, rue de l'Ecole Normale (1880).  
*Garnier* (I. ☉), conducteur des ponts et chaussées, chef des bureaux de l'ingénieur en chef, 40, rue Jeanne d'Arc (1878).  
*Gazin* (Edgard) (A. ☉), docteur en droit, avocat, 22, rue d'Ambrail (1885).  
*Gebhart*, pharmacien, secrétaire du Conseil central d'hygiène et de salubrité du département des Vosges, 38, rue Léopold-Bourg (1871).  
*Gley* (Emile), ancien imprimeur, 49, place de la Bourse (1874).  
*Gley* (Gérard) (I. ☉), professeur en retraite, 5, rue de Calandre (1853).  
*Grisouard*, commis principal des postes et télégraphes, 35, rue des Petites Boucheries (1882).  
*Guyot*, directeur des contributions directes, 3, rue Gilbert (1883).  
*Haillant*, avoué, docteur en droit, lauréat de l'Institut, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, 47, rue du Quartier (1875).  
*Huot* (✱), ancien maire d'Epinal, 33, avenue des Templiers (1882).  
*Kampmann* (✱), industriel, ancien juge au tribunal de commerce (1885).

- Lapicque*, Auguste, vétérinaire, 5, rue de la Bourse (1861).
- Lebrunt* (I. ☉), professeur en retraite, ancien adjoint au maire d'Epinal, 43, rue de la Préfecture, (1856).
- Le Comte* (I. ☉) bibliothécaire de la ville, 8, rue de Crotte (1883).
- Le Moyne* (O. ☼, A. ☉), directeur des postes et télégraphes 44, rue de la Préfecture (1864).
- Mallarmé* (☼), avocat, ancien juge suppléant, 40, rue de l'Ecole Normale (1875).
- Mangin*, directeur des contributions indirectes, 24, rue de la Préfecture (1885).
- Maud'heux* (A. ☉), avocat, docteur en droit, chevalier du mérite agricole, 16, rue des Forts (1854).
- Ména*, inspecteur des forêts, 34, rue de la Préfecture (1884).
- Merklen*, docteur en droit, notaire, 6, rue Thiers (1880).
- Merlin* (I. ☉), commis principal de l'inspection académique, 44, place des Vosges (1862).
- Mottet* (☼), ancien directeur des postes de la Seine, 45, rue de l'Hôtel-de-Ville (1879).
- Noël* (I. ☉), inspecteur de l'enseignement primaire, 23, rue d'Arches (1883).
- Ohmer* (☼, I. ☉), proviseur honoraire du lycée Charlemagne, ancien maire d'Epinal, 47, rue Thiers (1882).
- Retournard*, inspecteur des contributions directes, 1, rue Gilbert (1881).
- Tourey* (A. ☉), professeur et compositeur de musique, 3, rue d'Ambrail (1882).
- Voulot* (A. ☉), conservateur du Musée départemental, correspondant du Ministère de l'Instruction publique (1876).

## MEMBRES LIBRES

*résidant à Epinal*

MM.

*Ancel* (A. ) , docteur en médecine, 6, rue du Chapitre (1877). (1)


*Ballon*, pharmacien, 9, rue de la Paix (1887).


*Barbier* (Charles), receveur de l'enregistrement, 3, rue de la Calandre (1884).

*de Cardo*, numismate, directeur des douanes, 16, rue de la Préfecture (1886).

*Clasquin*, architecte départemental, 3, rue Gilbert (1886).

*Couturier*, docteur en médecine 2, place Saint-Gœry (1888).

*Dalsace* () , inspecteur des forêts, 5, rue de l'École Normale (1882).

*Denys* () , ingénieur en chef des ponts et chaussées, chemin des Corvées (1887).

*Derazey*, (Albert), avocat, 4, faubourg d'Ambrail (1888).

*Doley* (Henry), fils, avocat, 2, quai de Juillet (1886).

*Fricotel*, imprimeur, 2, quai de Juillet (1888).

*Gazin*, (Auguste), inspecteur adjoint des forêts, 11, place de la Bourse (1887).



*Gazin*, (Ernest), inspecteur des forêts, 17, place de l'Atre (1888).

*Geistodt* (Daniel), ancien élève de l'École polytechnique, industriel, 5, rue de Provence (1887).


*Gentil* (Elie), préfet des Vosges (1887).

*Goguel*, pasteur, 31, rue Gambetta (1882).

*de Golbéry* (Gaston), avocat, ancien juge suppléant, 35, rue Thiers (1887).

*Kiener* (Christian), () , A. ) , sénateur des Vosges, industriel, 20, rue de la Préfecture (1878).

*Kiener* (Roger), fils, industriel, 20, rue de la Préfecture (1879)

*Louis* (Léon) (A. ) , chef de division à la préfecture des Vosges, 11, rue Thiers (1886).

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année de l'admission.



- Marcelin*, aide-major de première classe au 5<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, faubourg de Nancy, 3 (1888).  
*Mieg*, (Charles), industriel, 18, rue Thiers (1888).  
*Sonrel*, fils, propriétaire, rue de Crotte (1887).  
*Stein*, licencié en droit, notaire, 7, rue de la Prélecture (1882).  
*Teutsch*, trésorier-payeur général des Vosges, ancien député, 24, rue d'Ambrail (1885).  
*Thierry*, propriétaire à Bellevue (Epinal) (1879).  
*Thomas* (O. ✱), sous-ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, 5, rue Claude-Gélée (1886).  
*Thouvenin* (✱, I. ♀), inspecteur d'Académie, 5, rue Gambetta, (1885).  
*Volmérange* (René), garde général des forêts, 16, Rue de la Préfecture [1888]

#### MEMBRES ASSOCIÉS


*dans le département des Vosges*


Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.

#### MM.

- Bailly* (✱), docteur en médecine, membre du conseil général, maire de Bains, (1882). (1)  
*Baradez*, docteur en droit, procureur de la République à Saint-Dié (1885).  
*Boucher* (Henry), licencié en droit, membre du Conseil général, industriel à Kichompré, commune de Gérardmer (1875).  
*Bouloumié* (A. ♀), licencié en droit, maire de Vittel (1883).  
*Bour*, juge d'instruction au tribunal de Saint-Dié (1887).  
*de Boureulle* (O. ✱), colonel d'artillerie en retraite, à Docelles (1877).  
*Bourguignon*, propriétaire et agriculteur, chevalier du mérite agricole, à Vrécourt (1864).

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année de l'admission.

*Bresson* (A. ) , député des Vosges, à Monthureux-sur-Saône, ou Hôtel du Louvre, 166, rue de Rivoli, Paris (1882).

*Buffet* (Louis) () , sénateur, ancien ministre, à Ravenel (Mirecourt), ou 2, rue Saint-Petersbourg, à Paris (1850).

*Chapelier* (l'abbé), curé à Jeanménil (Rambervillers) (1886).

*Colin*, agriculteur au Ménil-sous-Harol, par Ville-sur-Illon (1875).

*Conrard*, licencié en droit, à Damas-devant-Dompaire (1878).

*Daviller*, docteur en médecine à Plombières (1883)

*Déchambenoît*, directeur des usines de la Pipée, à Fontenoy-le-Château (1876).

*Defrance*, agriculteur à Langley, par Charmes (1868).


*Dubois* (Jules), conseiller d'arrondissement, propriétaire à Martigny-les-Bains (1876).


*Ducret* (Gustave), rentier, délégué cantonal à Bulgnéville. (1886).

*Edme* (Louis), à Rouceux, par Neufchâteau (1873).


*Fatre* (Auguste), dit *Balthazard*, chevalier du mérite agricole, agriculteur à Neufchâteau (1879).

*Ferry* (Léopold), chevalier du mérite agricole, agriculteur à Corcieux (1887).

*Figarol* (A. ) , agrégé de l'Université, ancien professeur, industriel à Aydoilles, par Girecourt (1882).

*Fournier* (A. ) , docteur en médecine à Rambervillers (1875).


*Gautier*, ancien capitaine du génie, industriel à Monthureux-sur-Saône (1878).

*George*, () , agriculteur à Mirecourt (1864).

*Guinot*, ancien curé de Contrexéville (1861).

*Hénin* (le prince d'), au château de Bourlémont (Neufchâteau) (1876).

*Henry* (Auguste), homme de lettres, membre du Comice agricole, à Neufchâteau (1885).

*Humbel* () , chef de bataillon de l'armée territoriale, industriel à Eloyes (1881).

*Krantz* (Lucien), industriel, à Docelles (1880).

*Leblanc*, directeur de la Ferme-Ecole du Beaufroy, près Mirecourt (1879).

- Le Beuf*, professeur départemental d'agriculture, à Mirecourt (1862).
- Leclerc* (Lucien) (O. 3), médecin-major en retraite, associé correspondant de la Société des antiquaires de France, à Ville-sur-Ilлон, (1864).
- Lederlin* (✱ I. 4), directeur des établissements industriels de Thaon (1867).
- Legras*, docteur en médecine à Dompaire (1878).
- Liégeois*, docteur en médecine à Bainville-aux-Saules, par Dompaire (1882).
- Liétard* (3), médecin-inspecteur des eaux de Plombières (1862).
- Louis* (A. 4), principal du collège de Bruyères (1858).
- Lung* (Albert), industriel, membre du Conseil général, à Moussey. (1876).
- Martin* (Camille), compositeur et professeur de musique, organiste à Charmes (1887).
- Masson*, Albert, docteur en médecine à Mirecourt (1888).
- Mathieu* (Emile), juge au tribunal de commerce, agriculteur à Thaon (1887).
- Mazure*, industriel à Arches (1879).
- Méline*, botaniste, instituteur à Thiéfosse, par Vagney (1883).
- Michaux*, architecte à Sartres, par Neufchâteau (1846).
- Moitessier*, ancien négociant, ancien juge au tribunal de commerce, à Mirecourt (1870).
- Moret* (Emile), chef de comptabilité aux Grands Moulins de Charmes, officier d'administration de réserve. (1888).
- Mougeot* (Antoine) (✱, A. 4) docteur en médecine, ancien secrétaire de la Société mycologique de France, à Bruyères (1839).
- Mougeot* (Henri) fils, ingénieur civil, industriel à Laval, par Bruyères (1881).
- Perdrix*, officier du mérite agricole, agriculteur, président du Comice de Neufchâteau, à Bazoilles (1863).
- Pernet* (Léon), (✱, A. 4) négociant, membre du Conseil général, ancien maire de Rambervillers (1876).
- Perrin* (Sulpice), botaniste, agriculteur, à Crémavillers, près Vagney (1864).

*Petit* (✱, I. ☉), ancien principal du collège, à Neufchâteau (1856).

*Petit*, (Louis), agriculteur à Darney (1886).

*de Pruines* (Victor) (✱), maître de forges à Sémouze, par Xertigny (1842).

*Raoult*, docteur en médecine à Raon-l'Étape (1882).

*de Ravinel*, Président du Comice agricole de Rambervillers, agriculteur à Nossoncourt (1888).

*Renault* (A. ☉), pépiniériste à Bulgnéville, conseiller d'arrondissement, chevalier du mérite agricole (1859).

*Resal*, père ( ), ancien député, avocat à Dompaire (1836).

*Resal*, fils, docteur en médecine, membre du Conseil général, maire de Dompaire (1862).

*Richard* (Alfred), licencié en droit, notaire à Remiremont (1882).

*Saurage*, inspecteur des forêts à Remiremont (1884).

*Trompette-Flageollet*, membre du Comice agricole, maître d'hôtel, à Châtel (1879).

## MEMBRES CORRESPONDANTS

*résidant hors du département des Vosges* (1)

Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades et qualités.

### MM.

*Adam* (Lucien), (✱) président de chambre à la Cour d'appel de Rennes (Ille-et-Vilaine) (1862).


*Amaral B. de Toro* (Don José do), architecte et archéologue, à Vizeu-Alfacache, (Portugal) (1881).

*d'Arbois de Jubainville* (A. ☉), conservateur des forêts, officier du mérite agricole, à Niort, (Deux-Sèvres) (1884).

(1) Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres abonnés aux *Annales* de la Société. — Le millésime qui suit le nom indique l'année de l'admission.




- \**Aubry* (Félix) (O. ㊦), propriétaire, faubourg Poissonnière, 35, à Paris (1838).
- Barbier* (A. ㊦), secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, rue de la Prairie, 1 bis, à Nancy (1879).
- \**Barbier de Montaut*, prélat de la maison de sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers (1875).
- Bataillard*, agronome, à Champagny, par Audeux (Doubs) (1864).
- Baudrillart* ( ), ancien conservateur des forêts, à Dreux (Eure-et-Loire) (1834).
- Baudrillart* ( ), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), rue de l'Odéon, 40, à Paris (1855).
- \**de Bauffremont-Courtenay* (le prince Eugène), duc d'Atrisco, au château de Brienne (Aube) (1871).
- \**de Bauffremont-Courtenay* (le prince Gontran), au château de Brienne (Aube) (1874).
- Bécus*, ancien notaire, agronome, 28, rue Saint-Nicolas, à Nancy (1878).
- Benoît* (Arthur), archéologue à Berthelming (Lorraine) (1870).
- Benoît* (Charles), (㊦) doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy (1860).
- Bertherand*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny (Jura) (1862).
- de Blignières* (O. ㊦), ancien préfet des Vosges, au Ministère des affaires étrangères, à Paris (1874).
- Boegner* (O. ㊦, I. ㊦), docteur en droit, ancien préfet des Vosges, préfet du Loiret, à Orléans (1878).
- Bonnardot* (I. ㊦), sous-inspecteur du service historique à la Préfecture de la Seine 43, rue de la Santé, Paris (1875).
- Boucher de Molandon* (㊦, I. ㊦), homme de lettres, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Orléans, rue Pothier (1883).
- Boudard* (I. ㊦), inspecteur de l'enseignement primaire, 23, rue Stanislas, à Nancy (1875).

\**Boudier* (A. ) , correspondant de l'Académie de médecine président de la Société mycologique à Montmorency Seine-et-Oise) (1884).

*Bourgeois*, ancien professeur à l'école professionnelle de Mulhouse, en retraite, à Besançon (1862).

*Bourgeois* (Alfred), archiviste paléographe de Loir-et-Cher, à Blois (1897).

*Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée de Montauban (Tarn-et-Garonne) (1864).

\**Bourier* (Félix), (O. ) chef de bureau au ministère des Finances, rue Miromesnil, 78, à Paris (1883).

*Braconnier* (X.), ingénieur des mines, rue de la Monnaie, 5, à Nancy (1879).

*De Braux*, historiographe à Boucq, par Foug (Meurthe-et-Moselle) (1880).

\**Bretagne* (F.), contrôleur principal des contributions directes à Nancy, 41, rue de la Ravinelle (1880).


\**Burger*, inspecteur-adjoint des forêts en retraite, chevalier du Mérite agricole, à Meaux (Seine-et-Marne) (1881).

*Burtuire* (O. ) , professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc (1875).

*Cahen* (X.), ingénieur en chef des ponts et chaussées à Charleville (Ardennes) (1876).

*Caillat*, docteur en médecine à Aix (1862).


*Campaux* (X.), professeur de littérature à la Faculté des lettres de Nancy, faubourg St-Georges, 15 bis (1863).

\**Chapellier* (I. ) , instituteur public en retraite, quai de Choiseul, 12 bis, à Nancy (1850).

*Cherrin*, aîné, directeur-fondateur de l'institution des bègues, avenue d'Eylau, 90, à Paris (1869).

*De Clinchamps*, (X.), inspecteur des enfants assistés, rue Baudimont, 61, Arras (1867.)

*Cournault* (Ch.), (X.), conservateur du Musée lorrain, rue de la Rivière, 46, à Malzéville, par Nancy (1849).

\**Daguin*, (A. ) , délégué cantonal, homme de lettres, associé

correspondant de la Société des Antiquaires de France, 140, rue de la Pompe, à Paris (1880).

*Darcy* (A.), ancien préfet des Vosges, à Dijon (1873).

*Daubrée* (G.O.), membre de l'Institut (Académie des sciences) directeur de l'Ecole des mines, boulevard Saint-Michel, 62, à Paris (1838).

*Debidour* (A.), doyen de la Faculté des lettres de Nancy, président de la Société de géographie de l'Est, 5, rue de Lorraine, à Nancy (1879).

*Del'ang* (A.), ingénieur des chemins de fer de l'Est à Charleville (1855).

\**Delorme* (Paul), élève à l'école de médecine navale, hôpital maritime, à Brest (Finistère) (1884.)

\**Denis*, Charles, ancien sergent au 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, élève d'administration aux hôpitaux militaires de la division d'Oran (1884).

*Didier-Laurent*, (l'abbé), directeur de l'école Saint-Joseph, à Reims (Marne) (1886).

*Dietz*, pasteur à Rothau, par Schirmeck, (Alsace-Lorraine) (1880).

*Druhen*, aîné (I.), professeur à l'Ecole de médecine, Grande Rue, 74, à Besançon (1851).

*Duhamel* (A.), archiviste du département de Vaucluse, à Avignon (1865).

*Duroselle*, ancien professeur d'agriculture du département des Vosges, Grande-Rue, 77, à Malzéville, par Nancy (1879).

*Faudel*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'histoire naturelle à Colmar (1875).

*Finot*, avocat, archiviste du Nord, 1, rue du Pont-Neuf, à Lille. (1879).

\**Fliche*, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole forestière, ancien président et membre titulaire de l'Académie de Stanislas, 9, rue St-Dizier, à Nancy (1884).

*Florentin*, receveur des établissements de bienfaisance, à Parle-Duc (1874).

*Français* (O. ☞), peintre paysagiste, boulevard Montparnasse, 37, à Paris (1870).

\**Gabé* (O. ✱), directeur général honoraire des forêts, chevalier du mérite agricole, 8, rue de Provence, à Versailles (1878).

*Gaspard*, directeur du Crédit de France, rue des Loups, 12, à Nancy (1872).

*Gaudel*, inspecteur des forêts, 23, rue Michâtel, à Toul (1874).

*Gauguet* (I. ♀), ancien professeur, libraire-éditeur, rue de Seine, 36, Paris (1882).

*Gaulard*, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine de Lille (1880).

\**Génin* (A. ♀), professeur d'histoire et de géographie au lycée, 29, rue Charles-le-Téméraire, à Nancy (1884).

\**Gérard*, (C.-A). conservateur des hypothèques à Baume-les-Dames (1876).

\**Germain* (Léon), (A. ♀) bibliothécaire archiviste de la Société d'archéologie lorraine, 26, rue Héré, à Nancy (1880).

*Gillebert d'Hercourt*, directeur de l'établissement hydrothérapique d'Enghien (Seine-et-Oise) (1852).

*Ginoux* (Denis), greffier de paix à Château-Renard (Bouches-du-Rhône) (1876).

*Giraud*, président du tribunal civil à Niort (Deux-Sèvres) (1863).

\**Gley* (C. ✱), ancien officier d'administration principal des subsistances militaires, rue Cassette, 41, à Paris (1845).

*Gley*, (René), sous-inspecteur des domaines, à Beaune (1878).

*des Godins de Souheemes* (Gaston), publiciste, rue Chah-Kouli, 20, au Téké-Pérâ de Constantinople, (Turquie) (1876).

*Grad* (Charles), député au Reichstag, membre correspondant de l'Institut de France, au Logelbach (Alsace) (1869).

\**de Grandprey* (✱), inspecteur général des forêts en retraite, à Versailles (1873).

\**Guyot*, (Charles), (O. ♀), inspecteur des forêts, professeur de droit à l'Ecole forestière, chevalier du mérite agricole, 10, rue Girardet, à Nancy (1886).

*Heitz*, percepteur à Vézelize (Meurthe-et-Moselle), (1883).



*Héquet*, comptable aux forges de Liverdun (Meurthe-et-Moselle) (1863).

*Hoorebecke* (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand (Belgique) (1858).

*Hyer* (l'abbé), professeur à l'Institut catholique de Lille (1874).

\**Jacob*, directeur du Musée, à Bar-le-Duc (Meuse) (1875).

*Joly*, avocat, secrétaire de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers (1863)

*Joubin* (\*, I. ②), proviseur du lycée Saint-Louis, à Paris (1860).

*Joute* (Louis) (I. ②), sous-bibliothécaire à l'Arsenal, impasse Boileau, 5, à Paris-Auteuil (1866).

\**Julhiet* (O. ③), capitaine de vaisseau en retraite à la Côte-Saint-André (Isère) (1874).

\**Kintzel*, chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Commercy (Meuse) (1879).

\**Kuhn* (l'abbé Hermann), curé de Gueblange, par Dieuze (Lorraine), (1868).

*Kuss* (③), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris (1855).

*Lafosse* (\*), intendant militaire à Châlons (1872).

\**Lamblé*, inspecteur des forêts, 8, rue de la Monnaie à Nancy (1884).

*Landmann* (A. ②), professeur de dessin au lycée de Versailles (1884).

*Laurent* (l'abbé), (I. ②), ancien inspecteur d'académie, 12, place Dauménil, à Paris (1873).

\**Le Bègue*, directeur de l'asile public des aliénés, à Bron, près Lyon (1878).

*Leblanc* (O. ③), inspecteur général des ponts et chaussées, 14, rue des Vignes, à Paris-Passy (1872).

\**Lebrun*, architecte à Azerailles, par Baccarat (Meurthe-et-Moselle) (1849).

*Lehr*, docteur en droit, professeur de droit à l'Académie de Lausanne Suisse (1867).

*Le Plé* (\*), docteur en médecine, président de la Société libre

- d'émulation de la Seine-Inférieure, place de la Pucelle, 20, à Rouen (1874).
- Levallois* (✱), inspecteur général des mines, rue Bellechasse, 44, à Paris (1847).
- Lévy* (A. ✱), grand rabbin, à Vesoul (1866).
- L'Héritier* (✱), inspecteur des eaux thermales de Plombières (1853).
- \**Lidzey*, docteur en médecine, rue Saint-Louis, 11, à Choisy-le-Roi (Seine) (1849).
- Liron d'Airolles*, (Jules, de) secrétaire général honoraire de la Société d'agriculture de Châlon-sur-Saône (1861).
- Lorrain*, homme de lettres, à Iberville (Canada) (1878).
- Ly Chao Pée*, lettré, mandarin chinois, attaché à l'ambassade chinoise, 5, avenue Kléber, à Paris (1881).
- Malgras*, procureur de la République à Barbézieux (1878)
- Maire* (A. ✱), inspecteur des forêts, à Gray (1881).
- Malte-Brun* (✱, A. ✱), secrétaire général honoraire de la Société de Géographie, rue Jacob, 16, à Paris (1864)
- \**Marchal*, juge de paix à Bourmont (Haute-Marne) (1859).
- Maréchal* (A. ✱), inspecteur de l'enseignement primaire, à La Châtre (Indre) (1871).
- \**Marqfoy* (✱), trésorier payeur général à Bordeaux (1881).
- Matheron* (✱), ingénieur civil à Marseille (1854).
- \**Maxe-Werly* (L. ✱), archéologue, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, rue de Rennes, 64, à Paris (1876).
- Monchablon* (✱, artiste peintre, 20, rue Copernic, à Paris 1881).
- \**Morand* (O. ✱), médecin principal de 1<sup>re</sup> classe, en retraite, rue Gay-Lussac, 13 à Paris (1859).
- Morel* (Léon), receveur particulier des finances, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, archéologue, à Vitry-sur-Marne (1888).
- Mortillet* (Gabriel de) (✱), ingénieur civil, rue de Vaugirard, 35, à Paris (1866).
- Mougel*, curé de Duvivier, par Bône (Algérie) (1861).
- \**Moullade*, pharmacien au Puy (Haute-Loire) (1883).

*Moynier de Villepoix*, pharmacien à Abbeville (Somme) (1878).

\**Muel* (A. ☿), chargé de l'intérim de la conservation des forêts à Besançon (1878).

*Noël* (Ernest), industriel à Paris (1868).

*Nolen*, recteur de l'Académie de Douai (1879).

*Pange* (comte Maurice de), historiographe, rue de l'Université, 98, à Paris (1880).

*Papier* (I. ☿), chef du service des tabacs en retraite, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie) (1876).

*Pâté*, professeur d'agriculture, à Nancy (1864).

\**Peltier*, professeur au Lycée de Bar-le-Duc (Meuse) 1887.

*De Pfluck-Harttung*, de Hambourg, professeur à Tubingue (1883).

*Ponscarne* (✱), artiste graveur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à Malakoff-Vanves, près Paris (1861).

\**Pulon* (Alfred) (O. ✱, I. ☿), chevalier du Mérite agricole, directeur de l'Ecole forestière, 12, rue Girardet, à Nancy (1876).

*Quélet* (A. ☿), docteur en médecine, président honoraire de la Société mycologique de France, à Hérimoncourt (Doubs) (1883).

*Quintard*, archéologue, 30, rue Saint-Michel, à Nancy (1871).

*Rabache*, homme de lettres, à Morchain, par Nesles (Somme) (1869).

*Rance* (l'abbé) (A. ☿), docteur en théologie, professeur à la Faculté d'Aix (Bouches-du-Rhône) (1883).

*Renault* (F.) pharmacien à Saint-Chamond (Loire) (1872).

*Reuss*, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Belfort (1859).

*Risler*, (O. ✱), agronome, directeur de l'Institut agronomique à Paris (1856).

*Ristelhuber*, homme de lettres, lauréat de l'Institut, rue de la Douane, 7, à Strasbourg (1870).

*Riston*, (Victor), docteur en droit, avocat à Malzéville (Meurthe-et-Moselle) [1888].

*Robert* (Ferd. des), membre de l'Académie de Stanislas 1, villa de la Pépinière, à Nancy (1881).

\**Roumeguère*, mycologue, lauréat de l'Institut, directeur de la *Revue mycologique*, 37, rue Riquet, à Toulouse (1884).

\**Salmon* (✱), conseiller honoraire à la Cour de cassation, membre correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), 168, boulevard Saint-Germain, à Paris [1842].

*Schumann*, (G.), homme de lettres, receveur ruraliste au Bourget (Seine), (1886).

*Seillière* (Frédéric), ingénieur civil, avenue de l'Alma, 64, à Paris [1878].

*Simon* (Max), médecin en chef de l'asile de Bron, près Lyon [1883].

*Simonet* (A. ♂), principal du collège de Longwy (1878).

*Steinheil* (✱), ancien député des Vosges, manufacturier à Rothau [1867].

Michel, 45 à Paris [1853].

*Thévenot*, (Arsène) lauréat de l'Institut, publiciste à Epinal, ancien vérificateur des poids et mesures [1869].

*Valkenaër* (baron de), agriculteur, au Paraclet (Aube) [1875].

*Vatin* (A. ♂), préfet de Loir-et-Cher, à Blois [1882].

*Vergon* (✱), docteur en médecine, 52, rue Saint-André des Arts, à Paris [1862].

*Ville* (Georges), (✱), professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, rue Cuvier, 57, à Paris [1879].

## MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

*décédés depuis l'impression des dernières Annales.*

---

*Chevreuse* (A. ☉), docteur en médecine à Charmes (1843).

*Coisserat*, docteur en médecine à Padoux, (1880).

\**Forquignon* (L.), docteur ès sciences, professeur de chimie à la Faculté des sciences, ancien archiviste de la Société mycologique de France, 9, route de Saint-Seine, à Dijon (1884).

*Gasquin* (✱), proviseur du lycée de Reims (1863).

*Krantz* (Léon), industriel, maire de Docelles (1866).

*Lahache*, juge de paix à Clary (Nord) (1859).

\**Lepage* (Henri) (✱), archiviste de Meurthe-et-Moselle, président de la Société d'archéologie lorraine, Hôtel de la Monnaie, à Nancy (1844).

*Oustry* (O. ✱, A. ☉), ancien préfet des Vosges, conseiller d'Etat, 8, avenue de l'Alma, Paris (1876).

*Lerlin* (A. ☉), imprimeur imagiste, 14, rue Léopold-Bourg à Epinal (1877).

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS LE VOLUME DE 1888

	Pages.
EXTRAIT des procès-verbaux des séances de 1887 . . .	v
DONS ET OUVRAGES offerts . . . . .	XXXVII
SÉANCE publique et solennelle du 22 décembre 1887 .	XLIV
CLAUDOT. Discours d'ouverture. Jean-François Pellet	LXVII
PERDRIX. Rapport de la Commission d'agriculture. .	LXV
CHEVREUX et GANIER. Rapport de la commission d'histoire, d'archéologie et de la Commission des Beaux-Arts . . . . .	CIII
HAILLANT. Rapport sur la <i>Monographie du patois de La Bresse</i> par M. J. Hingre . . . . .	CXV
OHMER. Rapport de la Commission littéraire . . . .	CXIX
RETOURNARD. Rapport de la Commission scientifique et industrielle . . . . .	CXXII
RÉCOMPENSES décernées par la Société . . . . .	CXXIX
DUBOIS (J.) Martigny-les-Bains . . . . .	1
DE BOUREULLE. Les Carroccios de l'Italie du Moyen- Age à propos d'un récit de Dom Calmet . . . . .	60
HAILLANT (N). Bibliographie vosgienne de l'année 1885 et supplément aux années 1883 et 1884 . . .	91
DES GODINS DE SOUHESMES. Chez les Orientaux . .	135
D <sup>r</sup> DAVILLER. L'alcool et l'alcoolisme . . . . .	187
X. de Cornimont. La Corne de Cornimont . . . . .	222
FIGAROL. Extrait du rapport fait à la Société de Girecourt . . . . .	235
VOULOT. Rapport sur le Musée départemental . . .	239
Liste des membres de la Société . . . . .	241

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1891







UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06730 2037

